

ROQUELLE GERNET


LE MONDE CHINOIS

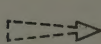


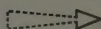
DESTINS DU MONDE

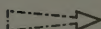
ALFONSO COLIN

CULTURES ET COUVERTURE VÉGÉTALE DE L'ASIE


 expansion des populations de langue et zone d'expansion de culture chinoises

 influences des populations de culture iranienne, indienne ou islamique

 expansion des populations de montagnards

 expansion des éleveurs nomades

 toundra

 taïga


 forêt mixte


 feuillus

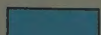
 prairie


 steppe

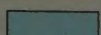
 désert

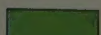
 forêt subtropicale


 forêt tropicale

 forêt de mousson

 savane

 forêt savano-tropicale

 forêt tropicale humide

 domaine méditerranéen

NB : Sur les reliefs, végétation de montagne





JACQUES GÉNET

Professeur d'histoire à l'Université de Montréal
Membre de l'Académie des sciences de l'Amérique française

LE MONDE CHINOIS

CHINOIS

LE MONDE CHINOIS

Cet ouvrage est publié dans la collection "Destins du Monde", dirigée par Fernand Braudel.

La cartographie a été préparée par Thierry Daullé et Catherine Meuwèse; la maquette de la couverture est due à Michel Cabaud.

Le Monde chinois a été traduit en anglais, allemand, italien et portugais.

JACQUES GERNET

*Professeur au Collège de France
Membre de l'Institut*

LE MONDE CHINOIS

Seconde édition revue et augmentée

ARMAND COLIN

103 bd St-Michel, Paris 5^e

Pour cette seconde édition, un nouveau livre a été consacré à la République populaire de Chine (pp. 567-580), la bibliographie et la chronologie ont été mises à jour, des notes complémentaires (annoncées dans le texte par des astérisques) et une liste d'errata placées en fin de volume (pp. 635-641).

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Librairie Armand Colin, Paris, 1972.

ISBN 2-200-37017-2

Sommaire

Introduction

LIVRE 1 **De la royauté archaïque à l'État centralisé (XVII^e-III^e siècle avant notre ère)**

- 1 *La royauté archaïque*
- 2 *L'âge des principautés*
- 3 *La formation de l'État centralisé*
- 4 *L'héritage de l'Antiquité*

LIVRE 2 **Essor, évolution et déclin de l'État centralisé (II^e siècle avant notre ère - II^e siècle après notre ère)**

- 1 *L'Empire conquérant*
- 2 *Causes et conséquences de l'expansion*
- 3 *L'ascension des notables et la crise des institutions politiques*
- 4 *La civilisation de l'époque des Han*

LIVRE 3 **Le Moyen Age (III^e-VI^e siècle)**

- 1 *Barbares et aristocrates*
- 2 *La civilisation médiévale*

LIVRE 4 **Du Moyen Age aux Temps modernes (VII^e-X^e siècle)**

- 1 *L'Empire aristocratique*
- 2 *La transition aux Temps modernes*
- 3 *De l'ouverture au monde au retour vers les sources de la tradition classique*

LIVRE 5 **La « Renaissance » chinoise (XI^e-XIII^e siècle)**

- 1 *Le monde nouveau*
- 2 *La civilisation de la « Renaissance » chinoise*

LIVRE 6 Des Empires sinisés à l'occupation mongole (XI^e-XIV^e siècle)

- 1 *Les Empires sinisés*
- 2 *Invasion et occupation mongoles*

LIVRE 7 Le règne des autocrates et des eunuques (XIV^e-XVII^e siècle)

- 1 *Reconstruction et expansion*
- 2 *Transformations politiques, sociales et économiques*
- 3 *Les commencements de la Chine moderne et la crise de la fin des Ming*
- 4 *La vie intellectuelle à l'époque des Ming*

LIVRE 8 Le paternalisme autoritaire (XVII^e-XVIII^e siècle)

- 1 *La conquête et l'instauration de l'ordre mandchou*
- 2 *Les despotes éclairés*
- 3 *La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle*

LIVRE 9 Du déclin à l'aliénation (XIX^e siècle)

- 1 *La grande récession*
- 2 *L'explosion sociale et ses conséquences*
- 3 *L'échec de la modernisation et les progrès de l'intrusion étrangère*
- 4 *Les courants intellectuels au XIX^e siècle*

LIVRE 10 La Chine crucifiée (première moitié du XX^e siècle)

- 1 *La désagrégation de l'économie et de la société*
- 2 *L'évolution politique de la première moitié du XX^e siècle*
- 3 *L'évolution philosophique et littéraire*

LIVRE 11 Un nouveau chapitre de l'histoire : la République populaire de Chine

- 1 *De l'alliance à la rupture avec l'Union Soviétique*
- 2 *De la rupture avec l'U.R.S.S. à la mort de Mao Zedong*

La table des matières détaillée est placée à la fin de l'ouvrage.

« *Durant ces jours où je ne vous ai pas vu, dit-il, j'ai beaucoup lu, notamment un roman chinois qui m'occupe encore et qui me paraît très remarquable — Un roman chinois? fis-je, ce doit être bien singulier. — Pas autant qu'on serait tenté de le croire, répliqua Gæthe. Ces hommes pensent et sentent à peu près comme nous, et l'on s'aperçoit très vite qu'on est pareil à eux...*

... — *Mais, dis-je, peut-être ce roman chinois est-il un des plus exceptionnels? — Pas du tout, dit Gæthe, les Chinois en ont des milliers de ce genre, et même ils en avaient déjà quand nos ancêtres vivaient encore dans les bois. »*

Conversations de Gæthe avec Eckermann,
mercredi 31 janvier 1827.

La transcription du chinois qui a été adoptée ici est la transcription officielle de la République populaire de Chine (1958), sauf pour les noms passés dans l'usage : Pékin, Nankin, Canton...

Tableau des concordances

(entre parenthèses, transcription de l'École française d'Extrême-Orient)

	occlusives non aspirées	occlusives aspirées	fricatives
labiales	<i>b</i> (<i>p</i>)	<i>p</i> (<i>p'</i>)	<i>f</i>
dentales	<i>d</i> (<i>t</i>)	<i>t</i> (<i>t'</i>)	
prépalatales	<i>z</i> (<i>ts</i>)	<i>c</i> (<i>ts'</i>)	<i>s</i>
rétroflexes	<i>zh</i> (<i>tch</i>)	<i>ch</i> (<i>tch'</i>)	<i>sh</i> (<i>ch</i>)
palatales	<i>j</i> (<i>k</i> ou <i>ts</i> devant <i>i</i>)	<i>q</i> (<i>k'</i> ou <i>ts'</i> devant <i>i</i>)	<i>x</i>
alvéolaires	<i>g</i> (<i>k</i>)	<i>k</i> (<i>k'</i>)	<i>h</i>
	nasales : <i>n</i> , <i>m</i>	liquides : <i>r</i> (<i>j</i> initial et <i>l</i> final)	

Dans le système vocalique, le degré zéro (absence totale de voyelle) après prépalatales et rétroflexes est représenté par un *i* (ex. *zi*, *chi*) et par un *e* avant liquide finale (*er*). La lettre *u* correspond au *ou* français, sauf après *y* où elle remplace un *ü*. Les diphtongues (*ai* : « ail », *ao* : « aou ») et triphongues (*iao*, *uai*) doivent être prononcées dans une seule émission de voix. Dans les finales terminées par la lettre *n*, la voyelle précédente n'est jamais nasalisée. Elle l'est au contraire dans les finales terminées par les lettres *ng*, sauf dans la finale *-ing*. Le mot *van* et les finales en *ian* se prononcent comme le français « hyène ».

INTRODUCTION

L'OBJET DE CE LIVRE — ou plutôt son ambition — est de servir d'introduction à l'histoire du monde chinois. Il est de montrer quelles ont été les étapes de sa formation, ses expériences successives, les apports qui, de toutes les parties du monde, sont venus l'enrichir au cours des siècles, les influences qu'il a exercées, sa contribution à l'histoire universelle¹. Tel qu'il apparaît aujourd'hui, il est en effet le produit et le point d'aboutissement d'une longue histoire. Et de même qu'on ne pourrait prétendre connaître nos pays d'Europe en ignorant tout de ce qui a contribué à leur formation depuis la Renaissance, le Moyen Age et l'Antiquité, on méconnaît radicalement ce qu'est la Chine dès qu'on lui ôte sa formidable dimension historique.

L'importance de la Chine ne se limite pas au nombre de ses habitants et à la puissance, encore virtuelle pour une bonne part, de cet État de 700 millions d'hommes. Elle est d'ordre plus général et relève tout autant du passé que du présent : la civilisation chinoise a été l'inspiratrice d'une très large partie de l'humanité, lui donnant son écriture, ses techniques, ses conceptions de l'homme et du monde, ses religions et ses institutions politiques. Pays de peuplement chinois, Corée, Japon, Vietnam font partie de la même communauté de civilisation. Mais l'influence de la Chine a rayonné bien au-delà : chez les

1. Il fallait tenir compte de l'absence de tout manuel et du niveau très élémentaire des connaissances relatives de la Chine, pour ne rien dire des idées fausses et des préjugés. D'où la nécessité de procéder pas à pas en situant les faits dans leur contexte historique et en s'efforçant de rendre sensibles les liens entre les différents secteurs de l'évolution : société, systèmes politiques, économie, relations du monde chinois avec les autres cultures d'Asie orientale et les autres civilisations de l'Eurasie, techniques, vie intellectuelle...

LE MONDE CHINOIS

populations turques, mongoles et toungouses de la Mongolie et de l'Altaï, en Asie centrale, au Tibet et dans toute l'Asie du Sud-Est. Elle a touché aussi des pays plus lointains : l'Occident, qui lui a emprunté jusqu'à nos jours sans le savoir, connaît mal tout ce qu'il doit à la Chine et sans quoi il ne serait pas ce qu'il est.

La synthèse est ardue et il ne peut s'agir ici que d'un essai, car si la somme des études que les savants chinois, japonais et occidentaux ont consacrées à l'histoire du monde chinois et de la civilisation chinoise ne peut être comparée à l'immense labeur qui a été accompli pour la connaissance de notre Antiquité classique et de nos pays d'Europe, les travaux sont déjà bien trop nombreux pour être tous connus et exploités. Les lacunes, les imperfections et les erreurs sont inévitables quand il s'agit d'embrasser un ensemble de faits aussi riche et aussi divers qui s'étendent sur trois millénaires et demi.

A ce handicap s'ajoutent des difficultés d'un autre ordre. Tout un acquis de connaissances élémentaires qui proviennent tout autant de l'apprentissage inconscient de la vie quotidienne que de l'enseignement proprement dit fait défaut à qui veut s'initier aux pays de l'Asie orientale. Bien qu'un tiers de l'humanité vive dans cette partie du monde et que, dans l'univers rapetissé d'aujourd'hui, il s'agisse maintenant de nos voisins, notre culture demeure résolument « occidentaliste ». Se placer à un point de vue d'où l'Europe n'apparaît plus que comme un appendice du continent eurasiatique et son histoire comme un cas particulier de celle de l'Eurasie exige d'ailleurs un difficile effort d'imagination.

Espaces et populations

L'histoire du monde chinois met en cause un très vaste ensemble géographique qui est loin d'être homogène : il s'étend de la Sibérie à l'équateur et des rives du Pacifique au cœur du continent eurasiatique. Ces immenses espaces présentent une grande diversité de conditions géographiques et une structure générale dont la connaissance est indispensable à la compréhension de l'histoire. Mais on se bornera ici à rappeler l'essentiel : le caractère massif de l'ensemble continental que souligne au sud-ouest le formidable complexe de très hautes montagnes et de hauts plateaux que forment, en arc de cercle depuis l'Hindukush jusqu'à la péninsule indochinoise, les plissements himalayens; la grande zone de steppes (ou plus exactement de prairies), entrecoupées de déserts, qui couvre les espaces compris entre les forêts sibériennes et les régions cultivées de la Chine du Nord; l'existence de plaines fertiles formées par les alluvions des grands fleuves (bassin du Sungari et du Liao en Mandchourie, grande plaine Centrale de la Chine du Nord qui couvre plus de 300 000 km², Moyen et Bas-Yangzi, plaine de la région de Canton, bassin du fleuve Rouge au Vietnam et autres bassins fluviaux de la péninsule indochinoise...); la très grande extension des côtes depuis l'embouchure de l'Amour jusqu'à la presqu'île malaise et l'existence d'un chapelet ininterrompu de grandes et de petites îles depuis l'archipel nippon jusqu'à l'ensemble plus étendu des grandes îles indonésiennes (Philippines, Bornéo,

Célèbes, Insulinde et Sumatra). Les données climatiques ajoutent à cette diversité : aux régions orientales et méridionales soumises aux influences alternées de la mousson s'opposent les climats secs et continentaux de l'intérieur de l'Asie. Mais les effets de la latitude ne sont pas moins importants. C'est ainsi que la Chine est aussi bien le pays des froids sibériens et des hivers rigoureux que celui de la chaleur moite et lourde des tropiques.

Les populations qui habitent ces régions du monde sont très diverses et se distinguent par leurs genres de vie, leurs cultures et leurs langues. Le critère linguistique est sans doute le premier de ceux que l'on songe à invoquer.

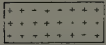
Les langues de l'Asie orientale¹

LANGUES « ALTAÏQUES »			LANGUES DU NORD-EST ASIATIQUE	
Groupe turc Ouïgour Kazak Uzbek Tatar Sala Kirghize Yugu	Groupe mongol Mongol Dakhur	Groupe toungouse Mandchou Xibo Hezhe Olunchun	Coréen	Japonais
LANGUES SINO-TIBÉTAINES				
Groupe tibéto-birman Dialectes tibétains Birman Langues des minorités tibéto-birmanes de la Chine du Sud-Ouest et de la péninsule indochinoise	Groupe thaï Siamois Laotien Langues des minorités thaï de la Chine du Sud-Ouest et de la péninsule indochinoise	Miao-Yao Langues de minorités de la Chine du Sud-Ouest et de la péninsule indochinoise	Groupe chinois Dialectes du Nord Dialectes de Wu Dialectes cantonais Dialectes du S. Fujian Dialectes du N. Fujian Dialectes Hakka Dialectes du Hunan	
LANGUES AUSTRO-ASIATIQUES (MÔN-KHMÈRES) Khmer (Cambodgien) Cham (minorités des côtes orientales du Vietnam et du Cambodge) Môn (basse Birmanie) Langues des minorités môn-khmères du Yunnan, de la péninsule indochinoise et des îles Nicobar		LANGUES "MALAYO-POLYNÉSIENNES" Malais Javanais Autres langues « malayo-polynésiennes » de l'Indonésie Langues des minorités ethniques de Taiwan		

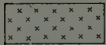
1. A part le japonais, tous les groupes linguistiques qui figurent dans ce tableau sont représentés en République populaire de Chine et à Taiwan.

On mentionnera pour mémoire les langues indo-européennes qui sont représentées en R.P.C. par 15 000 Tadjiks (groupe des langues iraniennes) et par 9 700 Russes.

1. Groupe Corée-Japon



Coréen



Japonais

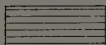
2. Groupe Sino-Tibétain



Han



Hui (Chinois musulmans)



Thai



Miao, Yao, She



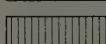
Vietnamien



Yi



Tibétain



Birman

3. Groupe Austro-Asiatique



Môn et Khmer

4. Groupe Mongol - Toungouse



Mongol



Mandchou

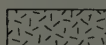
5. Groupe Turc



Ouïgours



Kazakhs



Autres langues turques



Kirghizes

6. Groupe Malayo-Polynésien



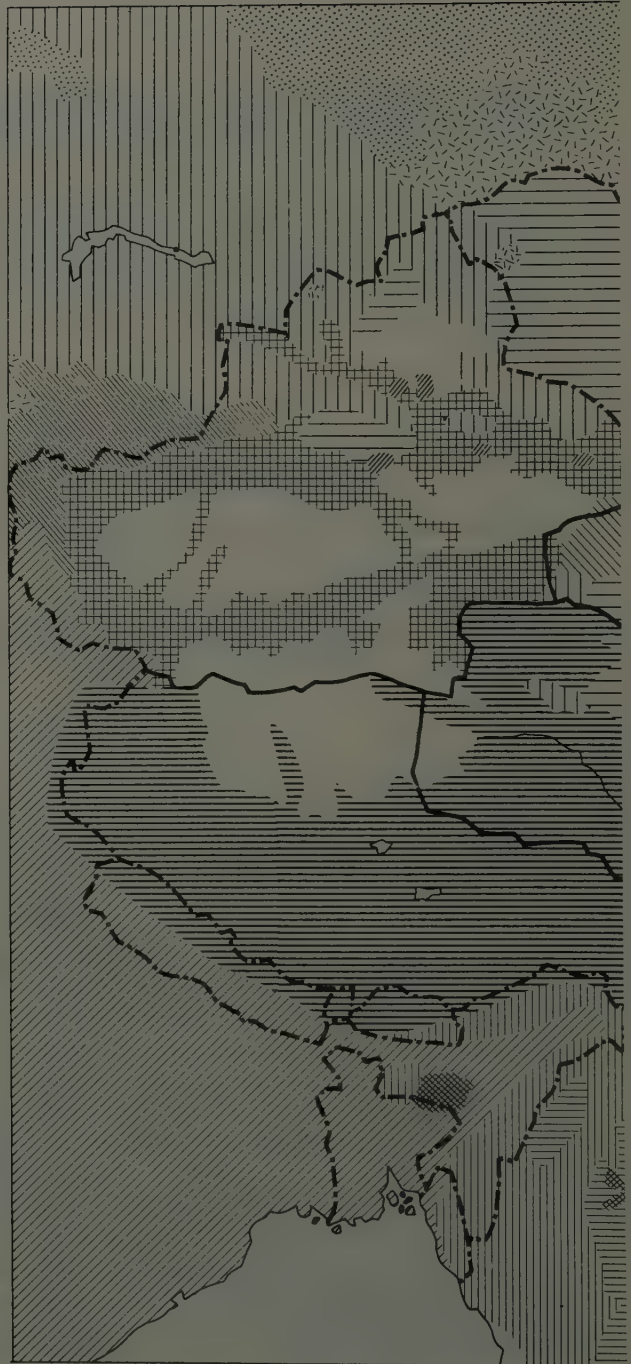
7. Groupe Indo-Européen

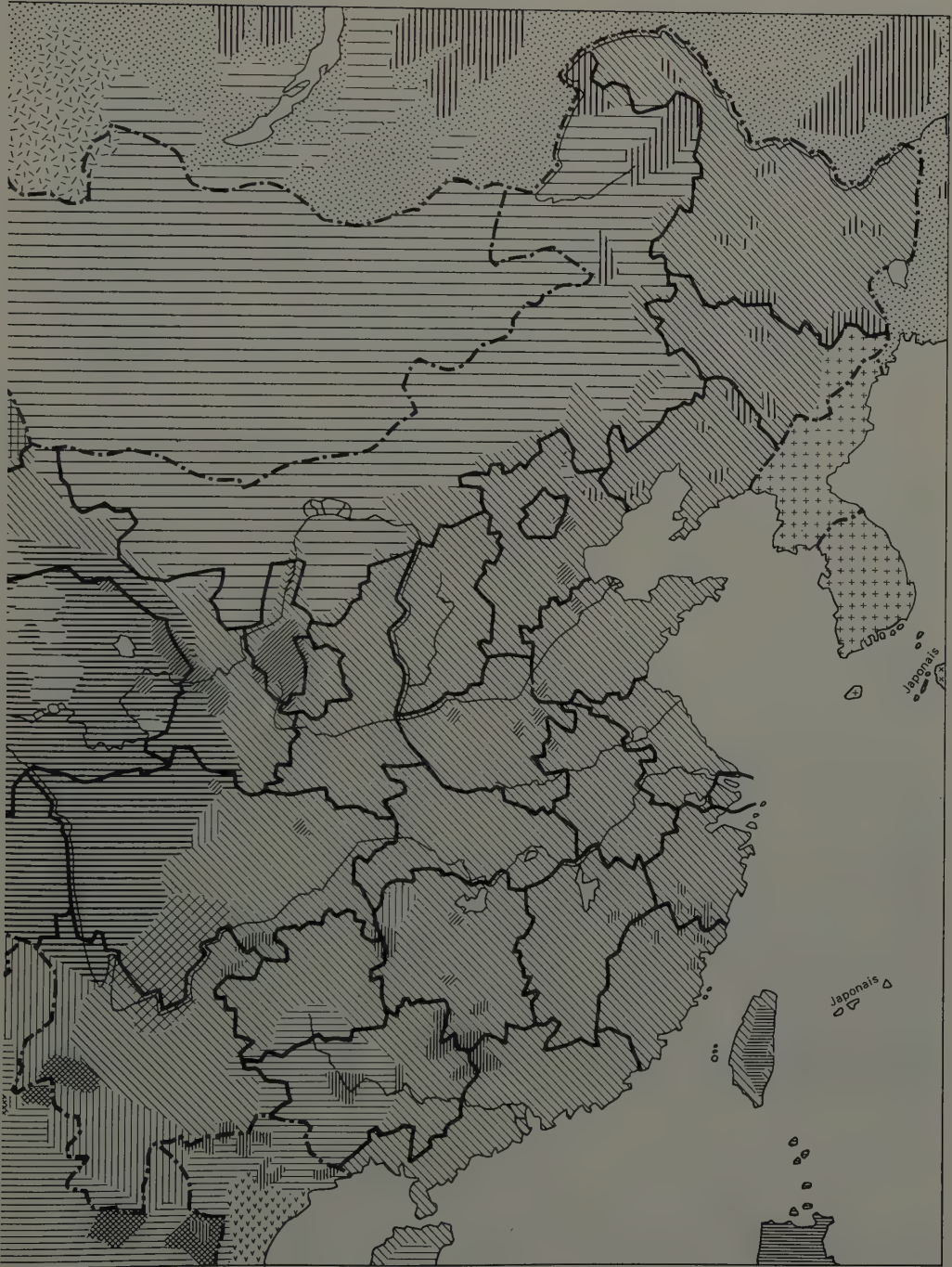


Russe



Langues de l'Inde du Nord





LE MONDE CHINOIS

Les langues parlées en Asie orientale et en République populaire de Chine relèvent de cinq groupes linguistiques différents dont la répartition géographique est relativement claire, sauf en Chine du Sud et dans la péninsule indochinoise où l'imbrication des langues est extrême.

— De la Sibérie aux régions de la Chine du Nord où le peuplement de langue et de culture chinoises est majoritaire se trouvent des populations qui ont débordé sur l'Asie centrale et au-delà, et dont les langues se rattachent aux groupes des langues turques, mongoles et toungouses (langues qualifiées jadis d'« ouralo-altaïques »).

— Radicalement différents du point de vue linguistique du chinois et des langues qui lui sont apparentées, coréen et japonais constituent un groupe à part, bien qu'ils paraissent présenter l'un et l'autre quelques affinités avec les langues turques, mongoles et toungouses.

— Les populations de langues sino-tibétaines couvrent à la fois l'ensemble de hautes montagnes et de hauts plateaux du complexe himalayen, les pays de la péninsule indochinoise et la Chine proprement dite, celle des 21 provinces qui s'étendent de la vallée de l'Amour et de la Mongolie aux frontières de la Birmanie, du Laos et du Vietnam. Par le nombre des sujets parlants, c'est évidemment le groupe linguistique des dialectes chinois qui domine dans cet ensemble vaste et divers.

— Le groupe des langues môn-khmères, peu représenté en Chine du Sud-Ouest, l'est beaucoup mieux dans la péninsule indochinoise;

— Plus au sud enfin, la Malaisie et les grandes îles de l'Asie du Sud-Est sont le domaine des langues dites « malayo-polynésiennes », qui s'étend en fait vers l'est jusqu'à la Mélanésie, vers le nord jusqu'à l'île de Taiwan (Formose) et vers l'ouest jusqu'à Madagascar.

Cette répartition des différents groupes linguistiques en Asie orientale garde le souvenir d'une très longue histoire dont elle représente le point d'aboutissement. S'il n'est guère possible de savoir quelle était la situation à très haute époque, en revanche les grandes lignes de l'évolution nous sont connues : il s'est produit depuis les débuts du 1^{er} millénaire une extension des langues du groupe chinois, sous leurs formes archaïques, anciennes et modernes, de la vallée du fleuve Jaune vers le bassin du Yangzi, puis vers la Chine du Sud et vers l'Asie du Sud-Est; un déplacement et une extension des langues thai, tibéto-birmanes et môn-khmères depuis la vallée du Yangzi et les confins sino-tibétains vers la Chine du Sud et la péninsule indochinoise; une diffusion des langues malayo-polynésiennes depuis les côtes de la Chine méridionale vers l'Asie du Sud-Est et au-delà. Enfin, des langues indo-européennes (koutchéen, agnéen, khotanais, dialectes iraniens orientaux) qui étaient représentées dans les oasis de l'Asie centrale pendant la majeure partie de l'histoire y ont complètement disparu de nos jours.

Les Han

Dans ce vaste ensemble géographique et humain que constitue l'Asie orientale, les populations de langue et de culture chinoises, les Han, forment aujourd'hui le groupe le plus important. Leur aire d'expansion s'étend sur près de 15 millions de km², de la Sibérie (54° N) à Timor (10° S) et de Mindanao (126° E) au cœur du continent eurasiatique (73° E, méridien de Bombay sur les côtes occidentales de l'Inde). De Singapour, ville aux trois-quarts chinoise, à la vallée de l'Amour, la distance est la même que de Dublin aux frontières occidentales de la République populaire de Chine.

Le chiffre total de ces populations s'élève à près de 700 millions d'hommes.

Populations han de l'Asie orientale

	(en millions) ¹
Han de la République populaire de Chine	660
	(estimation de 1970)
Hui (musulmans chinois)	4
Han de Taiwan (Formose)	13
Han de l'Asie du Sud-Est	11

1. On rappellera pour mémoire l'existence de communautés chinoises en Inde, à Madagascar, dans le Sud de l'Afrique et dans les deux Amériques.

Leur répartition est inégale. Elles sont en effet majoritaires dans les 21 provinces qui constituent la Chine proprement dite — à laquelle il convient d'adjoindre l'île de Taiwan — et forment un ensemble géographique d'environ 4 600 000 km² à peu près aussi étendu que notre Europe jusqu'aux frontières de l'U.R.S.S. Ces 21 provinces auxquelles il sera fait constamment référence dans cet ouvrage ont des superficies qui sont généralement comprises entre celle de la Roumanie et celle de la Grèce. Leurs densités humaines sont comparables à celles des pays européens. Seule la province très urbanisée du Jiangsu (Shanghai compte aujourd'hui dix millions et demi d'habitants, Nankin 1 600 000 et de nombreuses villes du Jiangsu plus d'un demi-million) dépassait en 1957 les Pays-Bas par la densité de ses habitants.

Mais il existe aussi une Chine extérieure formée par les communautés chinoises qui se sont établies dans la plupart des pays de l'Asie du Sud-Est (péninsule indochinoise, Indonésie et Philippines). Très nombreuses en Malaisie où elles constituent plus du tiers de la population, à Sarawak (sur les côtes nord-ouest de Bornéo) et en Thaïlande, elles sont loin d'être négligeables au Vietnam, au Cambodge, à Java et aux Philippines. Singapour, Penang et Malaka en Malaisie, Cholon au Vietnam sont des villes chinoises.

Loin de former un ensemble homogène, les différentes populations de langue et de culture chinoises se distinguent par leurs traditions, leurs coutumes, leur composition ethnique

LE MONDE CHINOIS

et leurs dialectes. L'absence du critère national, qui nous permet en Europe de distinguer si nettement entre Français, Espagnols, Italiens et Roumains, masque dans le monde chinois une diversité qui est le produit de l'histoire et qui était sans doute jadis plus accusée qu'aujourd'hui où l'enseignement et les facilités de communications tendent à effacer les caractères originaux des différentes régions. Mais l'histoire du peuplement han et l'ethnographie des différentes populations de langue et de culture chinoises seraient une tâche immense qui n'a jamais été abordée de façon systématique et pour laquelle la documentation ferait souvent défaut.

Bien qu'ils portent ce nom de dialecte qui évoque pour nous la forme prise par une

Superficies comparées des provinces à majorité han et des pays d'Europe

(en km²)

PROVINCES CHINOISES		PAYS D'EUROPE
Sichuan	569 000	
	550 800	France
	504 900	Espagne
Heilongjiang	463 600	
	449 200	Suède
Yunnan	436 200	
Gansu	366 000	
	311 700	Pologne
	301 100	Italie
	243 400	Roumanie
Guangdong	231 400	
Guangxi	220 400	
Hunan	210 500	
Hebei	202 700	
Shenxi	196 750	
Hubei	187 500	
Jilin	187 000	
Guizhou	174 000	
Henan	167 000	
Jiangxi	164 800	
Shanxi	157 100	
Shandong	153 300	
Liaoning	151 000	
Anhui	139 900	
	132 500	Grèce
	127 800	Tchécoslovaquie
Fujian	123 100	
	110 950	Bulgarie
Jiangsu	102 200	
Zhejiang	101 800	
	93 000	Hongrie
	41 300	Suisse
Taiwan	35 960	
	30 560	Belgique

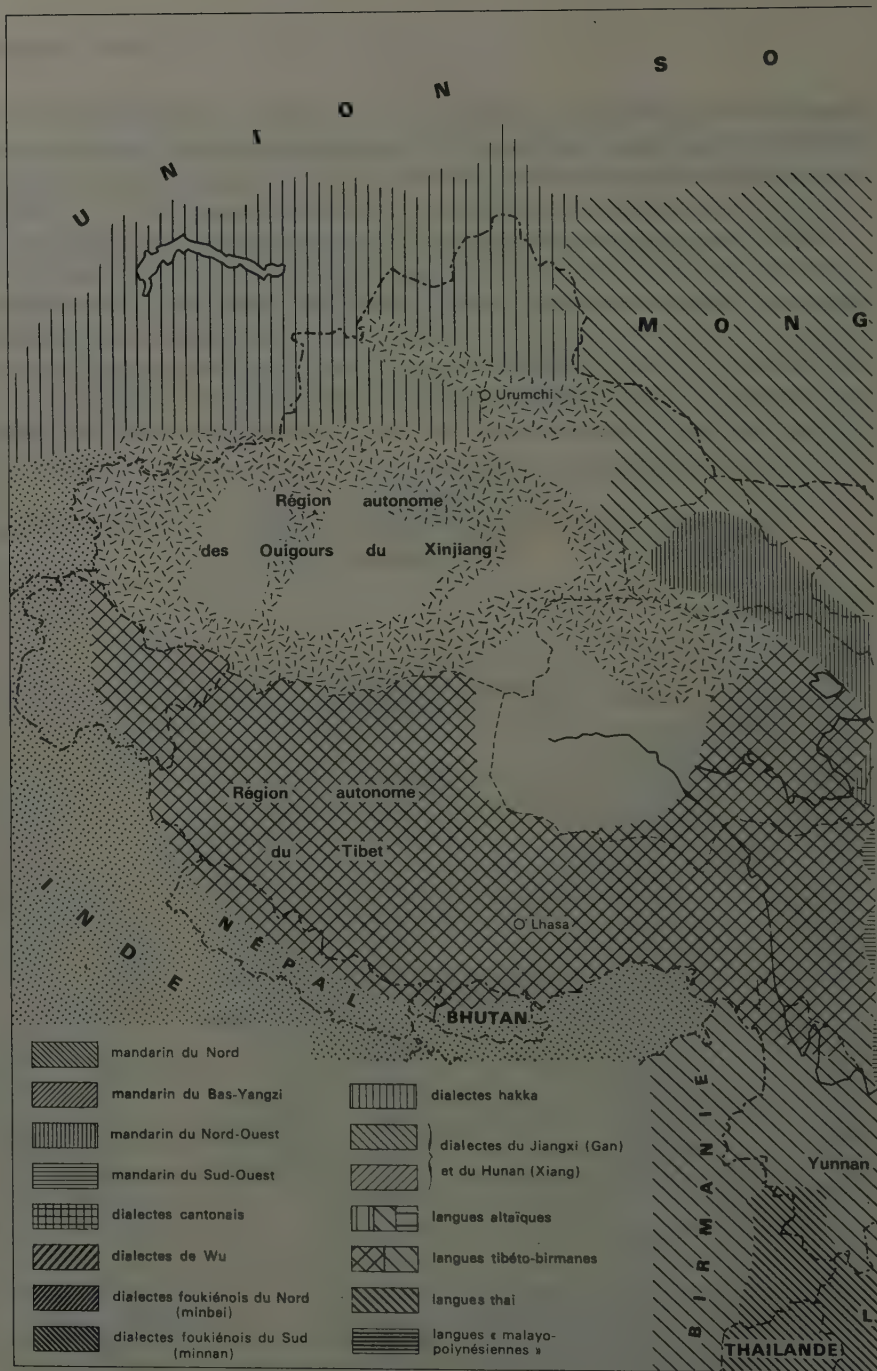
langue mère dans une région limitée, les dialectes chinois sont parlés par des millions d'individus. Ils présentent entre eux des différences aussi accusées que celles qui séparent en Europe les langues d'un même groupe linguistique et constituent en réalité des ensembles à l'intérieur desquels on rencontre des variations importantes.

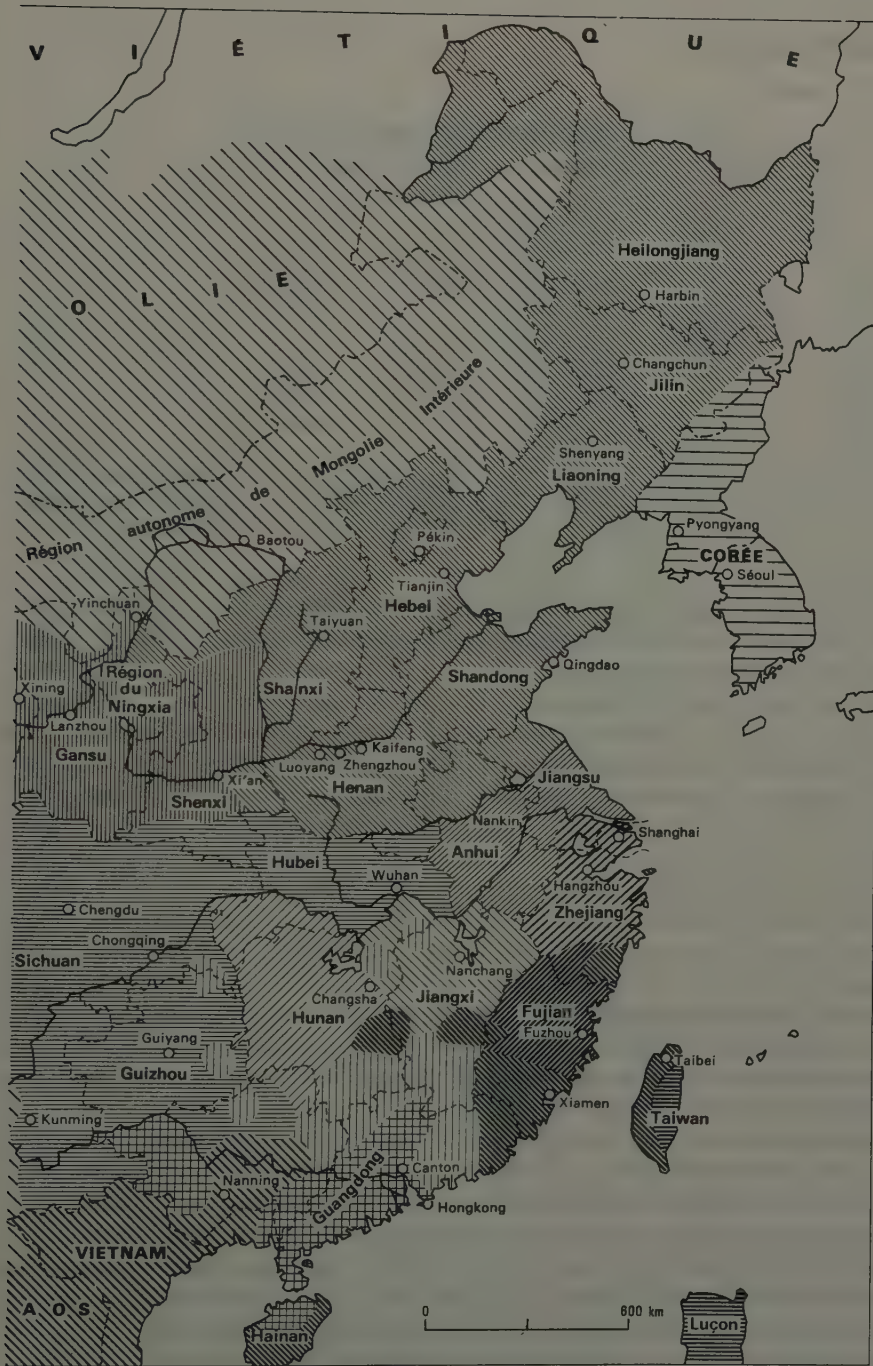
Il faut noter cependant l'existence d'une masse relativement homogène : celle des dialectes du Nord, parlés par 387 millions d'hommes en 1953 et formés de trois groupes distincts. L'uniformité relative de ces dialectes s'explique par les brassages humains qui se sont produits au cours de l'histoire dans toutes les régions comprises entre la Mongolie et le bassin du Yangzi ainsi que par le peuplement récent dans ses plus gros apports des provinces du Nord-Est (Mandchourie) et du Sud-Ouest (Yunnan et Guizhou). La diversité des dialectes du Sud et du Sud-Est ainsi que le caractère archaïque de plusieurs d'entre

Population* et densité des provinces à majorité han

(recensements de 1957)

POPULATION			DENSITÉ		
Provinces	Population	Pays d'Europe à population à peu près équivalente	Provinces	Densité	Densités européennes
Sichuan	72 160 000	Italie, Grande-Bretagne France	Heilongjiang	32	Irlande 41 Espagne 64 Autriche 87 France 91 Pologne 102 Tchécosl. 112
Shandong	54 030 000		Gansu	35	
Henan	48 670 000		Yunnan	44	
Jiangsu	45 230 000		Jilin	67	
Hebei	44 720 000		Guangxi	88	
Guangdong	37 960 000		Shenxi	93	
Hunan	36 220 000		Guizhou	97	
Anhui	33 560 000		Shanxi	102	
Hubei	30 790 000		Jiangxi	113	
Zhejiang	25 280 000		Fujian	119	
Liaoning	24 090 000	Sichuan	127	Rép. dém. d'All. 159 Italie 177 Grande-Bret. 226 Rép. féd. d'All. 233 Belgique 315 Pays-Bas 376	
Guangxi	19 390 000	Liaoning	159		
Yunnan	19 100 000	Hubei	164		
Jiangxi	18 610 000	Guangdong	164		
Shenxi	18 130 000	Hunan	172		
Guizhou	16 890 000	Hebei	221		
Shanxi	15 960 000	Anhui	240		
Heilongjiang	14 860 000	Zhejiang	248		
Fujian	14 650 000	Henan	291		
Gansu	12 800 000	(Taiwan)	346)		
Jilin	12 550 000	Shandong	352		
(Taiwan)	12 429 000)	Jiangsu	443		
Territoires extérieurs à minorité han			Population	Densité	
République autonome de Mongolie			9 200 000	7,8	
République autonome ouïgoure du Xinjiang			5 640 000	3,4	
Province du Qinghai (Kokonor)			2 050 000	2,8	
République autonome du Xizang (Tibet)			1 274 000	1	





Dialectes chinois

(statistiques de 1953 en millions)

Dialectes du Nord (4 groupes)	387
Dialectes de Wu (4 groupes)	46
Dialectes du Guangdong (5 groupes)	27
Dialectes du Hunan et du Jiangxi	26
Dialectes hakka	20
Dialectes du Sud du Fujian	15
Dialectes du Nord du Fujian	7
Total	528

Ces chiffres ne tiennent pas compte des Han de Taiwan (13 millions aujourd'hui dont la majorité parle un dialecte du Sud du Fujian), ni des colonies chinoises de l'Asie du Sud-Est (11 millions d'hommes qui, suivant leur origine, parlent des dialectes cantonais, hakka ou foukiénois du Sud du Fujian).

eux témoignent au contraire de la relative stabilité des groupements humains dans ces régions et s'expliquent aussi par les vagues successives de colonisation qui y ont étendu le peuplement han depuis la fin de l'Antiquité.

Comme les populations de l'Europe, celles de la Chine sont le produit d'innombrables brassages humains qui ont été provoqués par les guerres, les invasions, les efforts de pénétration coloniale, les transferts de populations, les contacts entre voisins. Ethnies turques, mongoles, toungouses, coréennes, tibéto-birmanes, thai, miao et yao, môn-khmères et parfois même des peuples plus lointains venus des confins de l'Inde et de l'Iran et de l'Asie du Sud-Est ont contribué à la formation des populations han. La composition ethnique de la Chine du Nord a été constamment renouvelée au cours de l'histoire par les apports des peuples de langues altaïques originaires de la zone des steppes et de la Mandchourie septentrionale, celle des provinces de l'Ouest par les métissages avec les montagnards du complexe himalayen et les semi-sédentaires du Qinghai. Les mélanges ethniques ont été tout aussi importants en Chine du Sud où l'effort de colonisation s'est prolongé jusqu'à nos jours pendant plus de deux millénaires. Encore subsiste-t-il dans tout le Sud-Ouest (provinces du Guizhou, du Yunnan, du Hunan, du Sichuan, du Guangxi et du Guangdong) de très nombreuses ethnies non chinoises.

Si les Han forment la grande majorité de la population de la République populaire de Chine, les citoyens chinois qui appartiennent à d'autres nationalités représentent aujourd'hui 42 à 45 millions d'hommes. Plus d'une cinquantaine de ces nationalités sont officiellement reconnues et jouissent d'une relative autonomie politique.

Il apparaît donc non seulement que les populations han sont loin de former cet ensemble homogène que l'on pourrait imaginer a priori, mais que la diversité ethnique est extrême dans certaines provinces. Des ethnies qui parlent des langues malayo-polynésiennes subsistent aussi dans le Nord et l'Est de l'île de Taiwan.

Principales nationalités non han de la République populaire de Chine

(recensements de 1957)

Nom	Groupe ethno-linguistique	Localisation	Nombre
Zhuang	Thai	Yunnan, Guangdong	7 800 000
Ouigours	Turc	Xinjiang, Ouest du Gansu	3 900 000
Yi	Tibéto-birman	Yunnan, Guizhou, Hunan	3 260 000
Zang	Tibétain	Tibet, Qinghai, Sichuan	2 770 000
Miao	Miao-yao	Provinces du Sud-Ouest	2 680 000
Mandchous	Toungouse	Nord-Est, Mongolie, région de Pékin	2 430 000
Mongols	Mongol	Mongolie, Nord-Est, Gansu, Qinghai	1 640 000
Buyi	Thai	Yunnan	1 320 000
Coréens	Coréen	Nord-Est	1 250 000

Ces populations non han sont les derniers vestiges d'une histoire qui a été marquée par le progrès constant des populations de langue et de culture chinoises, par le triomphe d'un genre de vie et d'une culture qui s'est modifiée, enrichie et diversifiée au fur et à mesure de ses conquêtes et des contacts qu'elle a eus avec des civilisations plus lointaines. Mélanges ethniques, emprunts entre populations différentes, phénomènes d'acculturation — des Han ont adopté le genre de vie des pasteurs nomades ou celui des autochtones de la Chine du Sud; certaines ethnies des provinces méridionales ne se distinguent plus guère aujourd'hui des Chinois — amènent à souligner, dans une perspective historique, l'importance capitale des genres de vie et des cultures.

Genres de vie et cultures

Si la situation linguistique de l'Asie orientale et de la République populaire de Chine où sont représentés tous les groupes linguistiques de cette partie du monde révèle déjà la complexité du peuplement, d'autres éléments permettent en effet de donner plus de relief aux réalités humaines de l'Extrême-Orient. Sous des formes plus ou moins élaborées, cueillette, chasse et pêche, élevage, agriculture sont les activités fondamentales de l'humanité, car il lui faut d'abord se nourrir. Complétés par des activités prédatrices (razzia, pillage, piraterie) et commerciales, ces moyens de vie entretiennent des rapports étroits avec les cultures auxquelles ils ont servi de base : les genres de vie fournissent donc le fondement de toute interprétation générale de l'histoire.

Les données premières sont géographiques. C'est la géographie qui favorise tel genre de vie et lui impose ses limites. Au-dessus d'une certaine altitude et en dehors de certaines conditions climatiques, le blé cède la place à l'orge; les vastes étendues de prairies de la

LE MONDE CHINOIS

Mongolie sont plus propices au grand élevage qu'à l'agriculture; la riziculture inondée a son terrain d'élection dans les plaines irriguées des régions subtropicales et tropicales... Sans doute ne faut-il pas se laisser aller à une sorte de déterminisme géographique : par des champs en terrasse, la rizière inondée peut monter à l'assaut des collines et gagner, grâce à l'irrigation, les zones arides; Chine du Nord et Mongolie méridionale se prêtent aussi bien à l'agriculture qu'à l'élevage des bœufs, des moutons et des chevaux. Et cette latitude qui est laissée aux genres de vie rend compte de leur avance et de leur recul ainsi que de leur coexistence, phénomènes qui ont eu une grande importance historique et expliquent en partie les contacts et les emprunts entre cultures différentes. Mais cette tendance si profonde des sociétés humaines à étendre au-delà de leurs limites naturelles les genres de vie auxquels elles sont attachées, cette liberté relative que laissent à l'action des hommes les conditions géographiques ne sont pas en contradiction avec une répartition générale des genres de vie et, par suite, des types de culture et de civilisation. On peut reconnaître dans cette immense aire géographique que constitue l'Asie orientale quatre grands ensembles de cultures liées à des genres de vie spécifiques :

— celui des sédentaires à agriculture évoluée et prédominante. C'est à ce type de culture que se rattachent les populations de civilisation chinoise et toutes celles qui ont subi leur influence;

— celui des éleveurs nomades des régions de prairie et de désert qui s'étendent de la taïga sibérienne aux pays agricoles de la Chine du Nord, et de la Mandchourie au bassin inférieur de la Volga;

— celui des montagnards à la fois éleveurs et agriculteurs du vaste complexe himalayen et de ses confins;

— celui des cultures mixtes de la zone tropicale qui associent à des formes d'agriculture plus ou moins primitives, la chasse et l'élevage. Ces cultures jadis très développées sont aujourd'hui en voie de disparition.

Il faut encore, pour être complet, ajouter à ces quatre grands ensembles de cultures, celui des sédentaires et commerçants des oasis de l'Asie centrale.

Les sédentaires à agriculture évoluée et prédominante

Comme dans les autres parties du monde, ce sont les formes d'agriculture les plus évoluées qui ont permis les plus forts accroissements de population, la constitution de réserves importantes et la formation d'États organisés. C'est ainsi que les grandes civilisations ont commencé. Mais on distingue, dans ce groupe qui s'est étendu dans toutes les plaines, vallées et hauts plateaux fertiles de l'Asie orientale, gagnant à son genre de vie les populations qui se trouvaient dans des conditions géographiques analogues, deux types d'agriculture différents :

— une agriculture de culture sèche qui remonte au Néolithique et dont les céréales sont l'orge, différentes espèces de millet et le blé. L'irrigation a été pratiquée de façon occasionnelle dans la zone de culture sèche qui correspond à la Chine du Nord et elle a permis

d'accroître les rendements et la régularité des récoltes. Malgré la prédominance de l'agriculture dans ces régions, l'élevage (bœufs, moutons, chevaux) a été relativement important à haute époque (II^e et I^{er} millénaires) et a conservé longtemps une place qui est loin d'être négligeable. Mais, à la différence des populations de nomades et de montagnards, les sédentaires agriculteurs ont répugné à l'usage du lait et réduit la part de la viande dans leur alimentation;

— une riziculture inondée qui ne s'est développée que très lentement au cours des dix premiers siècles de notre ère et n'a atteint son plein essor qu'à la fin de cette période. C'est une technique agricole dont les lieux d'origine sont probablement multiples (Inde du Nord et bassin inférieur du Yangzi principalement) mais qui devait avoir un très large succès, s'étendant à toutes les régions chaudes et humides où l'irrigation était possible (plaines et vallées de la Chine subtropicale et tropicale, pays de la péninsule indochinoise, Indonésie, Corée et Japon). Le développement de la riziculture représente une nouvelle étape dans l'histoire des populations de l'Asie orientale : il a donné comme un nouveau souffle aux civilisations de cette partie du monde, à partir des VIII^e-X^e siècles.

L'histoire des formes évoluées d'agriculture en Asie orientale est d'ailleurs très riche et très complexe. Elle a été marquée par toute une série de progrès et de transformations. Outre le perfectionnement des techniques de la riziculture, la sélection des espèces, l'introduction du sorgho au XIII^e siècle et des plantes américaines à partir du XVI^e (patate douce, arachide, maïs, tabac, pomme de terre) ont provoqué des changements radicaux depuis un millier d'années.

Les éleveurs nomades de la zone des steppes

Ces populations de langues « proto-altaïques » et « altaïques » ont joué un rôle capital dans l'histoire du monde chinois et exercé une profonde influence sur sa civilisation. Leurs caractéristiques principales sont :

— la mobilité des habitations (yourtes), des troupeaux (bœufs, moutons, chevaux, chameaux, yaks) et des autres biens (les bijoux des femmes constituent une des richesses mobilières des nomades). Les déplacements entre pâturages d'été dans les plaines et pâturages d'hiver dans les vallées abritées ne dépassent pas le plus souvent 150 km. Mais les tribus de pasteurs peuvent entreprendre des voyages à longue distance en cas de besoin et elles le font en général sous la menace de tribus plus puissantes;

— un genre de vie qui est un entraînement permanent à la guerre (dressage des chevaux, chasse, exercices à cheval de tir à l'arc ou au fusil);

— une économie où les produits animaux suffisent à l'essentiel des besoins (lait, koumis, fromage, beurre, laine et poil, peaux et fourrures, fiente séchée pour combustible). La razzia (incursions chez les sédentaires ou chez les tribus voisines, pillage des caravanes), les dons des sédentaires et le commerce permettent d'apporter certains compléments à cette économie : métaux, céréales, soieries, objets de luxe, thé à partir du X^e siècle. Les razzias ont pour objet d'obtenir un complément de céréales en hiver, mais aussi très souvent

LE MONDE CHINOIS

d'obliger les sédentaires à ouvrir des marchés. Cependant, les éleveurs nomades n'ignorent pas la culture de l'orge, du blé et du millet, et ils ont développé à certaines époques une métallurgie. La présence de sédentaires, agriculteurs et artisans, chez les nomades est d'ailleurs un fait constant de l'histoire;

— le rôle important d'intermédiaires qu'ont joué les populations de la steppe entre chasseurs de bêtes à fourrure de la zone des forêts sibériennes, sédentaires producteurs de tissus et de métaux, populations de montagnards du complexe himalayen, sédentaires commerçants de la chaîne des oasis qui s'étend de la Chine du Nord-Ouest (province du Gansu) à la Transoxiane, populations du Moyen-Orient et de l'Europe orientale;

— une société tribale fondée sur la subordination des tribus faibles aux tribus puissantes et sur l'opposition entre une aristocratie propriétaire des troupeaux et des groupes d'esclaves ou de serfs;

— le caractère instable des fédérations de tribus et des unités politiques, dans lesquelles il faut noter que le pouvoir du chef élu est limité par des assemblées de guerriers à cheval et en armes. Les contacts et les relations commerciales avec les sédentaires sont à l'origine d'emprunts et de transformations économiques et sociales qui permettent dans un premier temps un renforcement de l'organisation politique et un enrichissement des sociétés de la steppe, mais qui provoquent à la longue, par suite de la sédentarisation d'une partie des tribus ou de leur aristocratie, des tensions et des ruptures internes.

Les montagnards du complexe himalayen et de ses confins

La zone d'expansion des montagnards s'étend sur 4 millions de kilomètres carrés environ et leur population peut être évaluée aujourd'hui à 3 ou 4 millions d'hommes. Une agriculture céréalière, à céréales pauvres mais résistantes (orge surtout, millet, seigle, sarrasin, blé parfois dans les vallées abritées) y est associée à l'élevage des bœufs, des yaks, des chevaux, des moutons et des chèvres. Le grand élevage, analogue à celui des pasteurs de la zone de steppes, n'est pas inconnu sur les hauts plateaux du Tibet et du Qinghai, mais l'élevage de montagne avec étables d'hiver et transhumance prédomine dans les régions accidentées. La diversité des conditions naturelles (hauts plateaux, montagnes et vallées) explique la spécialisation des éleveurs et des agriculteurs ou la combinaison de l'élevage et de l'agriculture par les mêmes populations. Aux maisons des cultivateurs, en pierre et à toit plat, parfois en forme de tours à plusieurs étages, s'opposent les tentes noires des éleveurs. De mœurs guerrières, les montagnards du complexe himalayen (Tibétains, Qiang ou Tangut, Jyarung, Yi, Nakhi ou Mosso...) pratiquent l'attaque des caravanes et les incursions dans les régions d'agriculteurs sédentaires. Ils ont débordé au cours de l'histoire vers l'est, sur les provinces actuelles du Gansu, du Sichuan et du Shenxi ainsi que vers le nord, dans la zone des oasis.

Les cultures mixtes de la Chine du Sud et de l'Asie du Sud-Est

Ces cultures qui sont aujourd'hui en voie de régression s'étendaient jadis très largement jusqu'à la vallée du Yangzi et en Asie du Sud-Est. Elles combinaient la cueillette, la chasse, l'élevage, des formes d'agriculture moins évoluées que celles des Hans, et la pêche en bord de mer et en rivière. Leur recul vers les régions montagneuses devant le progrès des riziculteurs des plaines, et leur retrait général vers le sud rendent difficile la reconstitution des périodes anciennes. En s'adaptant à des conditions naturelles plus difficiles, certains groupes ont dû modifier leur genre de vie et se convertir à une forme d'agriculture itinérante qui est très anciennement attestée en Asie orientale, mais qui est pratiquée aujourd'hui encore par tout un ensemble de minorités ethniques de la Chine du Sud et de la péninsule indochinoise : Yao et Miao du Guangxi, du Guangdong, du Guizhou et du Yunnan, Méo ou Mhông du Nord du Vietnam, Li des régions montagneuses de l'île de Hainan... Cette agriculture rudimentaire procède par brûlis de brousse ou de forêt et entraîne le déplacement des villages au fur et à mesure de l'épuisement des terres qui intervient au bout de quatre à cinq années. Ses plantes sont des tubercules (taro, igname) semés au bâton à fouir, des céréales de culture sèche, le riz de montagne et, depuis quelques siècles, le maïs. Une partie de ces anciennes populations, et tout particulièrement celles qui se trouvaient en bordure de mer et faisaient de la pêche leur activité principale, ont disparu ou se sont fondues avec les sédentaires à agriculture évoluée qui ont adopté leurs techniques maritimes. Certains groupes se sont convertis à la riziculture irriguée — c'est le cas de l'importante minorité thai de la Chine du Sud-Ouest, les Zhuang, qui comptait, en 1957, 7 800 000 hommes, des Shan de Birmanie, des Thai du Vietnam (Thô, Thai noirs et blancs, Nong) — et ils ont fondé des États organisés dans le delta des grands fleuves de la péninsule indochinoise. L'histoire de ces peuples à écriture est relativement bien connue et permet de suivre leurs migrations depuis les confins sino-tibétains et la Chine du Sud vers les régions plus méridionales (Birmans venus par la vallée de l'Irrawaddy, Thai par celle du Ménam, Khmers par celle du Mékong, Vietnamiens par celle du fleuve Rouge).

Bien que l'évolution historique ait amené une extension de la riziculture irriguée depuis la vallée du Yangzi jusqu'à Java, la Chine du Sud se rattache étroitement par ses populations, ses langues et ses cultures anciennes à l'Asie du Sud-Est. Les mêmes minorités ethniques tibéto-birmanes, thai, miao, yao et môn-khmères se retrouvent en Chine méridionale et dans les régions montagneuses de la péninsule indochinoise.

Certains traits caractéristiques de ces populations aux cultures diverses qui nous sont connus par les sources écrites et l'archéologie ont subsisté jusqu'à nos jours : agriculture itinérante, habitations sur pilotis, élevage du buffle, préparation du poisson auto-digéré et fermenté, emploi du bétel, usage de la hotte, usage de l'orgue à bouche (khène laotien et *sheng* chinois) et du tambour de bronze, mythes de la création des races et du déluge, culte des serpents et des dragons, du chien et du tigre, chamanisme... Plusieurs de ces traits

LE MONDE CHINOIS

de culture se sont même répandus très largement dans les populations les plus évoluées de la Chine du Sud et de la péninsule indochinoise.

Les cultures de sédentaires et les commerçants des oasis de l'Asie centrale

Il existe une chaîne continue d'oasis qui relie le Gansu occidental aux bassins du Syr-Darya et de l'Amu-Darya (l'Oxus des Grecs) de part et d'autre du désert de Takla Makan et par-delà les Pamirs : Jiuquan, Anxi — Hami, Turfân, Kuchâ, Aksu par le nord — Dunhuang, Charkhlik, Niya, Khotan, Yârkand par le sud — Kâshgar, Kokand, Tashkent, Samarcande, Bukhâra. Pays d'agriculteurs sédentaires et de commerçants, ces oasis ont été le lieu de rencontre de tous les peuples de l'Asie : populations de langues indo-européennes (Koutchéens, Khotanais, Sogdiens, Sartaûls...), « altaïques » (Xiongnu, Turcs, Ouigours, Mongols...) et sino-tibétaines (Chinois, Tibétains, Tanguts...). La diversité des manuscrits sur papier des ^v^e-^x^e siècles, qui ont été retrouvés en 1900 près de la ville de Dunhuang, dans l'Extrême-Ouest du Gansu, révèle le caractère cosmopolite de la population de ces oasis dont les Chinois, les nomades de la steppe, les montagnards du complexe himalayen et les Empires établis au-delà des Pamirs n'ont cessé de se disputer le contrôle au cours de l'histoire. A côté de la masse des manuscrits chinois figurent nombre de textes en tibétain, mais aussi des documents en turc ouïgour, en sogdien (iranien oriental), en tangut, en khotanais et koutchéen, en sanscrit et en prâkrit.

Jadis très actives, ces oasis ont été l'une des voies principales par lesquelles se sont introduites en Asie orientale les influences des populations de l'Iran, de l'Inde, du Proche-Orient et de la Méditerranée.

Les routes du continent eurasien

Il faut faire, pour finir, une place importante à l'influence des civilisations lointaines. L'Asie orientale de façon générale et le monde chinois en particulier ont été en relation pendant tout le cours de leur histoire avec les parties occidentales et méridionales du continent eurasien. Ces relations posent trois séries de problèmes qui sont en rapport intime les uns avec les autres : celui des grands courants commerciaux — trafics maritimes et caravanes —, celui des grandes expansions militaires et des relations diplomatiques, celui de la diffusion des grandes religions et des pèlerinages. Suivant les époques, ce ne sont pas les mêmes routes qui ont été le plus fréquentées et, par suite, ce ne sont pas les mêmes parties du monde qui ont été en relations avec les différentes régions de l'Asie orientale. Les routes des oasis ont joué un rôle majeur depuis la fin de l'Antiquité chinoise (III^e siècle avant notre ère) jusqu'au IX^e siècle de notre ère. Celles de la steppe, plus au nord, ont relié étroitement la Mongolie et la Chine du Nord à l'Europe et aux pays du Moyen-Orient aux XIII^e et XIV^e siècles. Les expansions maritimes indo-iranienne du II^e au VIII^e siècle, islamique du VIII^e au XIV^e, chinoise du XI^e au XV^e siècle, européenne à partir du début du XVI^e siècle

ont eu d'autre part des conséquences capitales pour l'histoire des civilisations de l'Eurasie.

Les centres commerciaux auxquels aboutissent, sur les confins du monde chinois, les grandes routes qui traversent le continent eurasiatique ont été fréquentés par des marchands, des ambassades et des missionnaires venus des pays de l'Asie centrale, de l'Inde et du Moyen-Orient. De la même façon, les ports des côtes chinoises ont été le lieu de rencontre de marins et de marchands originaires des régions les plus diverses : Coréens et gens du Liaodong sur les côtes du Shandong et du Jiangsu, Japonais au Zhejiang, gens de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien (Indiens, Iraniens, Arabes), Occidentaux (à partir du ^{xvi}^e siècle) au Guangdong et au Fujian. La longueur des trajets et le rythme annuel des moussons expliquent pourquoi des colonies étrangères, agents de diffusion d'influences lointaines, se sont formées dans ces ports ainsi que dans les centres urbains situés sur les grands axes commerciaux du monde chinois (routes qui relient la vallée de la Wei, au Shenxi, à la région du bas Yangzi, routes de Canton au moyen Yangzi par le bassin de la Xiang au Hunan et le bassin de la Gan au Jiangxi, vallée du Yangzi et grands canaux qui ont relié la région de Hangzhou à celles de Kaifeng et de Pékin...). Les grandes cités chinoises — et tout spécialement les capitales — ont été de tout temps des villes cosmopolites. Mais, à l'inverse, les armées, les ambassades, les pèlerins, les marchands et les artisans chinois ont visité presque toutes les régions de l'Asie.

Une typologie schématique des genres de vie et des cultures de l'Asie orientale ainsi que le rappel des influences extérieures permettent de comprendre la complexité et la richesse des réalités humaines de cette partie du monde. Comme nos provinces d'Europe, chaque région de la Chine proprement dite et des pays voisins a son histoire qui est celle de son peuplement, des unités politiques dont elle a fait partie au cours des siècles, des influences qu'elle a reçues des ethnies aborigènes, des populations voisines ou lointaines. Parlers, coutumes et traditions, types humains gardent partout le souvenir d'un passé qui remonte à des époques plus ou moins anciennes.

Plus que tout autre, le monde chinois a été en contact et en relation permanente avec des populations dont le genre de vie et les cultures étaient très différents des siens. De même, les civilisations dont il a reçu les apports (Mésopotamie ancienne, Iran préislamique, Inde, Islam, Occident chrétien) lui étaient, dans leur génie propre, profondément étrangères. A cause des éléments si divers qui ont participé à sa formation et sont venus l'enrichir et la transformer au cours des temps, la civilisation chinoise a été, comme les autres grandes civilisations de l'histoire, une création perpétuelle.

Schéma de l'évolution historique du monde chinois

La différence fondamentale qui oppose l'histoire de la Chine à celle des pays d'Occident de l'Antiquité à nos jours est une différence de précision dans l'analyse. Ce n'est point que les matériaux fassent défaut : ils sont si riches et si nombreux que leur exploitation est à peine entamée. Mais, tandis que l'histoire de l'Italie ou de la France au xvi^e siècle, par exemple, est connue année par année et que l'étude des changements historiques qui se sont produits au cours de ce siècle est poussée aussi loin qu'il est possible, celle de la Chine est au contraire si mal connue en Occident que l'on se réfère encore bien souvent à de longues périodes de trois ou quatre siècles. C'est ainsi que l'époque des Ming (1368-1644) est parfois évoquée comme un tout homogène dans lequel il est seulement possible de situer quelques grands événements. Mais l'histoire de cette période reste à découvrir par tranches de temps limitées et région par région, car des tropiques à la Sibérie, la Chine de l'époque des Ming couvre une superficie égale à dix fois celle de la France.

Jusqu'à ce que se développent les études médiévales, il était admis que notre Moyen Age avait été une période de ténèbres et de stagnation : les travaux des historiens ont révélé une évolution riche et complexe, donné vie, couleur et mouvement à ce qui paraissait mort. L'histoire de la Chine est comme notre Moyen Age inexploré et les accusations répétées de stagnation, de retour périodique à l'état antérieur, de permanence des mêmes structures sociales et de la même idéologie politique sont autant de jugements de valeur sur une histoire encore inconnue. Sans doute les nombreux travaux qui lui ont été consacrés depuis le début de ce siècle en Chine, au Japon et dans les pays occidentaux ont-ils permis un grand progrès de nos connaissances. Mais, sans qu'il puisse être question d'entrer dans des détails aussi menus qu'on a pu le faire pour l'histoire de l'Occident, on est encore bien loin d'atteindre au niveau d'analyse qui serait suffisant pour qu'on puisse songer à comparer l'évolution du monde chinois et celle de l'Europe.

On peut distinguer cependant, au cours de cette évolution, des formes d'organisation socio-politiques qui ont été fort différentes. Il n'y a rien de commun en effet entre la royauté religieuse et guerrière des temps archaïques (1600-900 environ) et l'Empire centralisé, administré par des fonctionnaires rétribués et révocables, qui est institué à la fin du iii^e siècle avant notre ère. La société des x^e-vii^e siècles, avec ses principautés multiples dont les chefs sont assistés de hauts dignitaires issus de familles nobles et sa hiérarchie de cultes familiaux, est de son côté tout à fait originale. Mais les transformations de l'État centralisé à partir de l'époque de sa création ont été plus importantes qu'on ne l'imagine généralement car elles sont masquées par l'uniformité du vocabulaire. La constitution, dans les Empires de la vallée du Yangzi, entre le iii^e et le vi^e siècle d'une aristocratie endogame à manoirs et à dépendants qui impose ses volontés au pouvoir central est un phénomène qui n'a son équivalent à aucune autre époque et dans aucune autre région de la Chine. Un monde sépare le système politique du début des Song (960-1279), avec ses luttes de partis dans le milieu

des fonctionnaires, et l'Empire autoritaire créé à la fin du xiv^e siècle par le premier empereur des Ming. Aussi bien est-ce un mirage qui fait considérer l'effacement de la dynastie sino-mandchoue en 1912 comme la fin d'un système politique bi-millénaire. S'il est vrai qu'il y eut toujours des empereurs et des lignées dynastiques entre le premier de tous, Shi Huangdi des Qin (221-210) et le dernier, le Mandchou Puyi qui régna encore enfant sous le nom d'ère de Xuantong (1908-1912), il y a aussi d'une époque à l'autre des différences très profondes qui tiennent à l'organisation de l'État, aux groupes sociaux qui ont souvent détenu la réalité du pouvoir (aristocraties, chefs d'armée, familles lettrées vivant de la rente foncière, eunuques...). C'est une grave erreur de méthode que de vouloir caractériser dans son ensemble et dans toute la durée de son existence le système impérial chinois, parce que les systèmes politiques sont des organismes vivants qui s'adaptent sans cesse aux transformations sociales et économiques quand ils ne sont pas et pour peu de temps en contradiction avec elles.

La distinction que nous avons coutume d'établir entre monarchie et démocratie est trop absolue. De même que l'histoire ne présente pas de modèles de démocratie pure, les institutions monarchiques du monde chinois ont été bien loin d'exclure tout mécanisme modérateur et toute forme d'expression populaire. L'exploitation des plus faibles, l'arbitraire et la violence ne sont pas une originalité du monde chinois et on ne trouve pas, tout compte fait, plus de justice ni plus d'humanité chez les autres peuples de l'histoire. On peut peindre avec les couleurs les plus sombres l'histoire sociale et politique de la Chine : la même entreprise serait tout aussi aisée dans le cas de l'Europe.

Un cadre général permettra de fixer les idées sur les transformations successives des formes politiques du monde chinois depuis la haute Antiquité jusqu'à nos jours.

I. Antiquité

1600-900 environ. C'est l'époque d'une civilisation palatiale dont le Moyen-Orient¹ fournit à la même époque des exemples analogues. Le roi, premier personnage d'une classe noble dont les activités exclusives sont les sacrifices et la guerre, est chef des armées et chef de culte. Toutes les activités sont sous la dépendance du palais royal qui assume de façon indistincte des fonctions tout à la fois politiques, religieuses, militaires et économiques.

900-500 environ. Un système de cités nobles, alliées et rivales, prend la place de cette forme de royauté. Les chefs de principautés sont unis entre eux, au sein d'une hiérarchie fondée sur la parenté et les privilèges culturels, par des rapports familiaux, religieux, guerriers et économiques. Mais le système se dégrade à la fin de cette période et de grands royaumes se constituent qui entrent en lutte les uns avec les autres.

1. Nous avons adopté dans cet ouvrage le terme anglo-saxon de Moyen-Orient pour désigner le vaste ensemble géographique qui s'étend des plaines de l'Inde du Nord à la Méditerranée, par opposition à celui de Proche-Orient dont l'acception est limitée aux pays riverains de la Méditerranée orientale.

LE MONDE CHINOIS

500-220 environ. Cette crise de la société noble est résolue par le développement d'institutions monarchiques et aboutit à la création d'un type d'État centralisé qui s'appuie directement, grâce à la suppression des fiefs et à l'élimination de la haute noblesse, sur la paysannerie, source de puissance économique et de puissance militaire.

II. Les empires guerriers

— 220- + 190. Ce type d'État est étendu par la conquête à l'ensemble des anciens royaumes. Mais la centralisation favorise le Palais aux dépens du corps des fonctionnaires et provoque ainsi deux crises successives dont la seconde aboutit à une complète anarchie. 190-310. Les chefs d'armées indépendants qui se disputent le pouvoir finissent par se partager l'ensemble des pays chinois : Chine du Nord, Bas-Yangzi et Sichuan. Une dictature militaire s'installe en Chine du Nord mais se heurte à la puissance grandissante des grandes familles terriennes dont le développement remonte aux I^{er}-II^e siècles.

310-590. Les populations non chinoises installées en Chine du Nord depuis le début de notre ère y fondent des royaumes dont les institutions sont une synthèse des traditions étatiques du monde chinois et de celles des nomades de la steppe ou des montagnards des confins sino-tibétains. De plus en plus sinisés et s'appuyant sur une aristocratie militaire de sang mêlé, les royaumes du Nord donnent finalement naissance à un Empire unifié qui en apparaît à ses débuts comme le prolongement. Cependant, dans la vallée du Yangzi, les grandes familles terriennes constituent peu à peu une aristocratie endogame qui domine un pouvoir central faible.

590-755. L'aristocratie sino-barbare qui dominait au commencement du nouvel Empire entre en lutte avec une nouvelle classe de fonctionnaires créée afin de renforcer l'armature administrative de l'État. Le système des allocations de terres à la paysannerie et de contrôle des propriétés foncières qui s'est perpétué en Chine du Nord depuis la formation de l'État centralisé est en déclin et devra être remplacé, dès la fin du VIII^e siècle, par un système d'impôts sur les récoltes : aux droits sur les hommes et leur travail se substituent des droits sur les terres cultivées. De façon parallèle, la conscription va bientôt faire place au mercenariat.

755-960. L'aristocratie de tradition guerrière qui avait réunifié les pays chinois est éliminée en même temps que la nouvelle classe de fonctionnaires qui s'était formée au cours de la période précédente. Des aventuriers militaires se constituent des armées de mercenaires et se partagent les pays chinois.

III. L'empire mandarin jusqu'en 1644

960-1280. La réunification est le fait d'un de ces chefs d'armées. Mais les besoins d'encadrement et l'essor de l'économie d'État provoquent un développement rapide du corps des fonctionnaires et un perfectionnement de la machine administrative. Une nouvelle classe de familles lettrées qui vivent du produit de la rente agraire se constitue et va dominer la

vie politique chinoise jusqu'à l'époque contemporaine. Mais elle se heurtera, à partir de la fin du xiv^e siècle, à l'absolutisme du pouvoir central.

1280-1370. Des Empires non chinois qui empruntaient leurs institutions à la Chine s'étaient formés sur les confins du Nord au cours de la période précédente. Ils sont éliminés à partir du début du xiii^e siècle par les Mongols dont le régime autoritaire et féodal prend appui sur un personnel généralement non chinois. Ce régime est étendu par la conquête à la Chine du Sud à la fin du xiii^e siècle, mais il est emporté par des soulèvements populaires qui débutent au milieu du siècle suivant.

1370-1520. L'Empire issu de ces soulèvements populaires manifeste dès ses débuts de très fortes tendances autocratiques. Le pouvoir central se défie de ses agents et les contrôle par le moyen d'une police secrète.

1520-1644. La contradiction entre la rigidité des institutions politiques et les transformations sociales et économiques du xvi^e siècle provoque à partir des environs de 1600 une grave crise sociale et politique qui est bientôt suivie par des insurrections de soldats et de paysans.

IV. Chine moderne

1644-1800. Des populations sinisées qui s'étaient emparées de la Mandchourie au cours de la première moitié du xvii^e siècle profitent de l'anarchie qui règne en Chine pour se substituer par la conquête aux anciens dirigeants chinois. Le régime militaire et féodal établi au lendemain de l'invasion est progressivement adouci et les Mandchous adoptent pour l'essentiel les institutions de la dynastie précédente en cherchant à se concilier les anciennes classes lettrées. Leur collaboration évite à la nouvelle dynastie les tensions dangereuses qui s'étaient produites dans la première moitié du xvii^e siècle. Une prospérité sans précédent contribue à la paix sociale.

1800-1900. Mais une crise de trésorerie, un développement de la corruption et une récession économique aggravent la situation à partir des environs de 1800. La détérioration qui se poursuit pendant la première moitié du xix^e siècle aboutit à une formidable explosion sociale entre 1850 et 1870. Dans les dernières années du xix^e siècle, la pression des nations occidentales auxquelles se joindra bientôt le Japon provoque la décomposition de l'État et de la société, et la perte de l'indépendance nationale.

V. Chine contemporaine

1900-1950. De nouveaux courants politiques apparaissent dont le principal est représenté par la bourgeoisie d'affaires qui s'est constituée dans les grands ports et en Asie du Sud-Est. Mais la réalité du pouvoir est aux mains des chefs de nouvelles armées qui ont l'appui des puissances étrangères. Cette longue crise est partiellement résolue par la création d'une dictature militaire qui sera finalement balayée à la suite du développement de milices paysannes dont les chefs fondent en 1949 la République populaire de Chine.

1950-1976. Le nouveau régime, copié sur celui de l'Union soviétique, restaure l'économie

LE MONDE CHINOIS

et s'attaque à une transformation radicale de la société. Mais le rythme s'accélère brusquement avec le Grand Bond en avant (1958-1959) inspiré par les conceptions utopistes de Mao Zedong. Des catastrophes naturelles en 1960-61 ainsi que la rupture de l'U.R.S.S. avec la Chine marquent le grand tournant des années 1949-1976. Le souci des réalités l'emporte de nouveau jusqu'à la Révolution culturelle lancée par Mao Zedong en 1966 avec l'appui de l'armée afin de reprendre la direction et empêcher la révolution de s'assoupir. Mais les structures imitées du modèle soviétique résistent à la tourmente.

Ce schéma très simplifié de l'histoire politique du monde chinois ne tient pas compte d'autres aspects importants de son évolution. Il en est ainsi de l'extension des populations de langue et de culture chinoises, de l'étendue des unités politiques, des périodes d'expansion militaire et des phénomènes de colonisation. Les petites cités chinoises de la haute Antiquité n'étaient que des enclaves au milieu de vastes étendues de terres incultes et ne s'étendaient pas au-delà des limites du bassin inférieur du fleuve Jaune. La mise en valeur des plaines de la Chine du Nord ne date que des IV^e-I^{er} siècles avant notre ère. La colonisation des provinces méridionales fut un phénomène de longue durée qui commence à la fin du III^e siècle avant notre ère. La Chine guerrière des VI^e-VII^e siècles est tournée vers l'Asie centrale et parvient à étendre son autorité jusqu'aux régions situées au-delà des Pamirs; celle des XII^e-XIII^e siècles est une Chine maritime et commerçante, menacée par l'empiétement des Empires de la steppe. L'Empire sino-mandchou qui domine au XVIII^e siècle la majeure partie de l'Asie attache plus d'importance aux problèmes continentaux qu'au commerce cependant très actif qui anime ses provinces maritimes du Sud et du Sud-Est.

Ce schéma ne tient pas compte non plus des grandes étapes de l'histoire des techniques dont les progrès successifs ont été suivis par de nouveaux essors de la démographie. Si les pays chinois de l'Antiquité ne comptaient sans doute que quelques millions d'hommes, les grands progrès techniques (agricoles, sidérurgiques et mécaniques) des IV^e-II^e siècles avant notre ère sont probablement à l'origine du net accroissement de la population que révèle le premier recensement connu : 57 millions en -2. La deuxième grande période d'innovations techniques se situe entre le VIII^e et le XI^e siècle (progrès de la riziculture inondée, sélection des espèces, imprimerie, papier-monnaie, nouvelles machines, apparition de la grande jonque de haute mer...) et entraîne un nouvel essor démographique qui permet à la population de dépasser les cent millions entre le XI^e et le XV^e siècle. L'introduction des plantes américaines et l'essor artisanal qui se produit à partir du début du XVI^e siècle permet enfin les plus forts accroissements de l'histoire entre ce siècle et les environs de 1830. Les développements plus récents datent de nos jours et sont parallèles à ceux des autres pays du monde.

Si l'histoire des idées, des religions, de la littérature occupe une place dans ce livre, ce n'est pas à titre d'appendice à une histoire politique, économique et sociale qui se suffirait à elle-même, mais parce que ces deux histoires n'en font qu'une et que leur distinction n'est qu'artifice. Il importait de rappeler ou de montrer que le monde chinois a une *histoire*





intellectuelle, c'est-à-dire que, dans tous les domaines du savoir et de la pensée, il s'est produit cette accumulation d'expériences successives, ce mouvement d'assimilation du nouveau à l'ancien, d'approfondissement et d'évolution qui est caractéristique de toute histoire. Il fallait souligner tout à la fois les orientations spécifiques, l'originalité des traditions intellectuelles chinoises et l'influence des apports extérieurs qui rattachent la Chine au reste du monde et rendent compte du parallélisme très général des évolutions. Qui ne serait frappé par les analogies qui apparentent le grand mouvement de ferveur bouddhique en Chine à celui du christianisme médiéval, les lointaines affinités qui unissent les grands penseurs chinois des xvii^e-xviii^e siècles aux philosophes de notre Siècle des lumières? Aussi bien, ce que l'Occident a pu apporter à la Chine à une époque récente n'est-il pas aussi radicalement nouveau que le profane a tendance à l'imaginer : les mathématiques, la pensée morale et politique, la sociologie, la critique historique et la critique des textes s'y sont développées au cours d'une longue histoire et la Chine s'est trouvée, dans bien des domaines, de plain-pied avec l'Occident quand celui-ci en a fait la découverte.

Les caractères généraux de la civilisation chinoise

La civilisation chinoise apparaît liée à un type d'agriculture évoluée qui s'est cantonnée presque exclusivement dans les plaines et les vallées. La montagne n'est guère exploitée en pays chinois ou sinisé et reste le domaine de populations d'un type différent. L'élevage des animaux de pâture est limité d'autre part aux besoins indispensables en animaux de trait et de portage. Alors qu'en Inde, au Moyen-Orient, dans le bassin méditerranéen et en Europe, l'animal de pâture — bœuf, cheval, chameau, mouton et chèvre — joue un rôle capital dans l'économie et les conceptions, alors que, dans toutes ces régions, agriculture et élevage se trouvent associés, l'Asie orientale est la seule partie du monde où le partage se soit fait de façon aussi nette entre le monde des éleveurs et celui des agriculteurs. Cette opposition qui suffirait à marquer l'originalité de l'Extrême-Orient et dont les conséquences ont été capitales est sans doute l'expression de l'un de ces choix qui sont propres aux civilisations, mais elle fut aussi favorisée par la géographie : les régions de grand élevage se situent au nord-ouest et au nord des grandes plaines fertiles du bassin du fleuve Jaune.

Les modernes ont insisté sur la prédominance de l'économie agricole en pays chinois. Mais il semble qu'une situation récente et relativement exceptionnelle les ait incités à souligner de façon trop exclusive le caractère rural du monde chinois et à en tirer des conclusions générales. C'est en effet à la suite d'une profonde récession économique que la Chine est devenue, dans la première moitié du xx^e siècle, un conglomerat inorganique de communautés villageoises qui subsistaient difficilement des seules ressources de l'agriculture. Aux yeux des autres populations de l'Asie orientale et pour le reste du monde, la Chine se signalait jusqu'à une époque toute récente par d'autres caractéristiques que le fondement agricole de son économie.

L'un de ses mérites les plus éminents est d'avoir développé, au cours d'une longue évolution, des formes d'organisation politique complexes qui sont les plus perfectionnées de

LE MONDE CHINOIS

l'histoire des sociétés humaines. Il est en effet étonnant et remarquable qu'un système administratif unifié ait pu être étendu aussi tôt à un monde vaste comme l'Europe et dont la diversité humaine était comparable. Qu'on songe au mot de Mirabeau sur la France d'avant 1789 qui voyait en elle : « un agrégat inconstitué de peuples désunis » ! Le monde chinois est aussi l'un de ceux qui mirent le plus de soin à organiser leur espace de façon systématique : routes, relais de poste, greniers, villes murées, murailles de défense, régulation des cours d'eau, réservoirs, canaux... Le développement de la fonction politique dans le monde chinois et sa prééminence sur toutes les autres (fonctions militaire, religieuse, économique) est l'un de ses traits les plus caractéristiques.

Mais la civilisation chinoise est aussi au premier chef une civilisation technicienne. Contrairement aux populations d'éleveurs nomades qui utilisent les peaux et les feutres, elle a inventé très tôt des techniques savantes de tissage : celle de la soie dès la fin du I^{er} millénaire, celle du coton dès la fin du XIII^e siècle. Mais elle a manifesté en même temps des aptitudes remarquables dans le domaine des arts du feu avec, d'une part, les techniques de la poterie — l'histoire de la céramique chinoise est l'une des plus riches du monde et l'art de la porcelaine atteint à la perfection en Chine dès le XII^e siècle — et, d'autre part, la métallurgie : les bronzes Shang, à la fin du II^e millénaire, sont les plus beaux qui aient jamais été produits ; la fonte de fer devient une grande industrie chinoise dès le IV^e siècle avant notre ère et les fondeurs chinois parviennent à produire couramment des aciers deux siècles plus tard. Bien qu'on ait qualifié récemment la civilisation chinoise de « civilisation du végétal », la Chine a été pour toutes les populations de l'Asie le pays des plus savants métallurgistes.

Artisans et ingénieurs chinois ont été appelés en Iran et même en Russie... Jusqu'au XIX^e siècle, la Chine fut un grand pays exportateur de produits de luxe dont le trafic a provoqué des courants commerciaux d'amplitude mondiale : soieries, du III^e siècle avant notre ère au XIX^e siècle, céramiques, cotonnades, thé. Mais il faut mentionner aussi les miroirs de bronze, les laques, la quincaillerie, les meubles, les livres et les peintures. C'est parce qu'il existait en Asie orientale des courants commerciaux très actifs que les nations maritimes d'Europe ont cherché à s'y insérer à partir du début du XVI^e siècle : une Chine d'économie exclusivement rurale n'aurait exercé sur elles aucun attrait.

L'idée que l'on se fait généralement du monde chinois est donc fautive, mais elle traduit cependant une vérité générale qui est confusément ressentie : c'est que, pas plus que les activités religieuses et guerrières, les activités économiques n'ont pu y atteindre, en raison de la prééminence de la fonction politique, au même degré d'autonomie et de spécificité que dans les autres civilisations. Sans doute a-t-il existé dans le monde chinois des formes de vie religieuse indépendantes, des traditions et des milieux guerriers, un secteur marchand très actif qui échappait à l'emprise de l'État, mais jamais aucun clergé, aucune caste militaire, aucune classe marchande n'y sont parvenus à s'arroger le pouvoir politique. C'est là sans doute l'une des constantes et l'une des grandes originalités du monde chinois. En cela, il se distingue de tous les autres.

On ne retrouve en Chine ni cette subordination de l'ordre humain à l'ordre divin, ni cette vision du monde comme création née du rite et entretenue par le rite qui sont propres à l'univers mental de l'Inde. L'éleveur de la steppe ne peut lui non plus voir le monde ni le comprendre comme le fait un Chinois, produit d'une civilisation agricole et artisanale. Le pasteur nomade sait, pour la pratiquer tous les jours, ce qu'est l'appropriation des biens. Propriété du butin, esclavage *stricto sensu*, pouvoir de commandement, répartition des terrains de pacage, des richesses et des hommes pris au cours des razzias sont constitutifs de l'ordre social et politique des éleveurs nomades. Ils évoquent un monde fondé sur la force et le droit, des attitudes d'esprit et des comportements qui nous semblent plus familiers, en raison de notre passé indo-européen, latin, celte et germain, que celui des Chinois. La parole a, dans ces populations qui n'ont adopté une écriture que dans les conditions temporaires où elles ont formé des États, une valeur et un pouvoir éminents qui sont l'apanage de l'écrit dans le monde chinois.

Conçu généralement comme puissance de contrainte et de commandement, le pouvoir politique l'a été en Chine comme principe d'animation et de mise en ordre, même si cette conception n'exclut pas le recours à la force et l'intervention brutale. Mais la contrainte y est toujours assortie de l'idée de correction morale. L'erreur serait de ne voir dans l'insistance mise sur la fonction régulatrice des mœurs qu'un prétexte et comme l'alibi d'un régime tyrannique, alors qu'elle est l'expression d'un mode d'action politique privilégié qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. On ne ferait ainsi que s'abuser en croyant avoir fait tomber le masque d'un pouvoir simplement autocratique.

La remarque engage sur le terrain dangereux des caractéristiques générales de la pensée chinoise. Il faut savoir de quoi l'on parle : de quelle époque, de quel secteur des activités humaines, de quel milieu social. Et pourtant, c'est une évidence sensible à tous ceux qui ont pris contact avec cet univers : il est autre que celui dans lequel nous avons été formés et le demeure aujourd'hui. Ses traditions fondamentales — politiques, religieuses, esthétiques, juridiques — sont différentes de celles du monde indien, de l'Islâm, du monde chrétien d'Occident (au reste, les civilisations dont les domaines s'étendent en deçà de la redoutable barrière du complexe himalayen ont eu entre elles des contacts nombreux et fréquents). La Chine ignore les vérités transcendantes, l'idée de bien en soi, la notion de propriété au sens strict. À l'exclusion des contraires, à l'idée d'absolu, à la distinction tranchée de la matière et de l'esprit, elle préfère les notions de complémentarité, de corrélation, d'influx, d'action à distance, de modèle, et l'idée d'ordre comme totalité organique. Elle n'a recours ni aux inventaires exhaustifs à la façon du monde mésopotamien, ni aux classifications emboîtées à la mode indienne : ce sont des systèmes de symboles variables et dynamiques qui traduisent le mieux pour la pensée chinoise l'ordre des êtres et du monde. Sa logique n'est pas issue d'une analyse du langage. Elle est fondée sur le maniement de signes aux valeurs opposées et complémentaires. Peut-être l'écriture n'est-elle pas étrangère à ces tendances profondes qui ont abouti à privilégier le signe écrit aux dépens de la parole.

L'écriture


Des rapports étroits unissent écriture et civilisation. Sans ce moyen de transmission et d'enregistrement qui donne prise sur l'espace et le temps, les grandes civilisations n'auraient pu se développer. Mais le type même d'écriture en usage a eu de profondes répercussions sur leurs orientations générales. Mieux qu'aucune autre, l'écriture chinoise permet de prendre conscience de ces conséquences capitales. Elle fournit le seul exemple d'une écriture aussi originale dans son principe — chaque signe y correspond en règle générale à une unité sémantique —, et par suite aussi complexe, qui ait servi de moyen d'expression à une aussi grande partie de l'humanité. Sa complexité a joué sans doute à l'avantage des classes sociales qui purent y avoir accès, mais beaucoup moins qu'on ne serait tenté de le croire : les individus capables de lire n'ont jamais formé, dans toutes les sociétés de l'histoire, qu'une petite minorité et la proportion des personnes instruites semble avoir été généralement plus élevée dans le monde chinois qu'en Occident où cependant l'apprentissage de l'alphabet latin n'exigeait pas de longs efforts. L'importance attribuée en Chine à la connaissance de l'écriture et au savoir livresque explique un tel paradoxe.

Par contre, l'originalité de principe de l'écriture chinoise a eu, dans plusieurs domaines, des conséquences capitales, dans la mesure où cette écriture était indifférente aux transformations phonétiques qui se sont produites au cours du temps, aux variations dialectales et même aux différences de structure linguistique. A partir de l'unification des normes graphiques imposée par Qin aux pays chinois à la fin du III^e siècle avant notre ère, cette écriture a été un des instruments les plus efficaces de l'unification politique. C'est à la fois pour des raisons linguistiques (la diversité des dialectes), politiques et administratives que s'est développée en Chine une langue écrite, faite pour les yeux et accessible à l'ensemble de tous les pays chinois. Aucune norme orale ne fut en principe obligatoire jusqu'à nos jours et le même texte peut être lu à haute voix dans des dialectes différents. Chaque fois qu'on ne peut communiquer oralement, l'écrit permet toujours de se comprendre. Par l'effet de sa propre vertu, l'écriture chinoise est donc devenue une sorte de moyen d'expression universel dans toute l'Asie de civilisation et d'influence chinoises.


Des peuples dont la langue était profondément différente du chinois (Coréens, Japonais, Vietnamiens) ont adopté l'écriture chinoise qu'ils ont lue et lisent encore à leur façon et suivant leurs propres habitudes linguistiques. Le chinois écrit est resté la langue de culture et d'administration du Vietnam jusqu'à la conquête française, de la Corée jusqu'à l'annexion japonaise, comme il avait été celle du Japon pendant les siècles où l'influence de la Chine était prépondérante dans ce pays. Il existe donc toute une littérature en chinois dont les auteurs, poètes, historiens, romanciers, philologues ou philosophes, n'étaient point chinois mais coréens, japonais et vietnamiens. On peut donc dire qu'il y eut en Asie orientale une véritable communauté de civilisation caractérisée par l'usage de l'écriture chinoise.

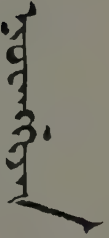
Une autre conséquence de l'originalité de principe de cette écriture intéresse le type de


1) 

2) 

3) " 

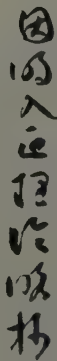
4) 

5) 

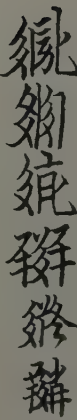
6) 

7) 

8) 余時世尊復說偈言

9) 

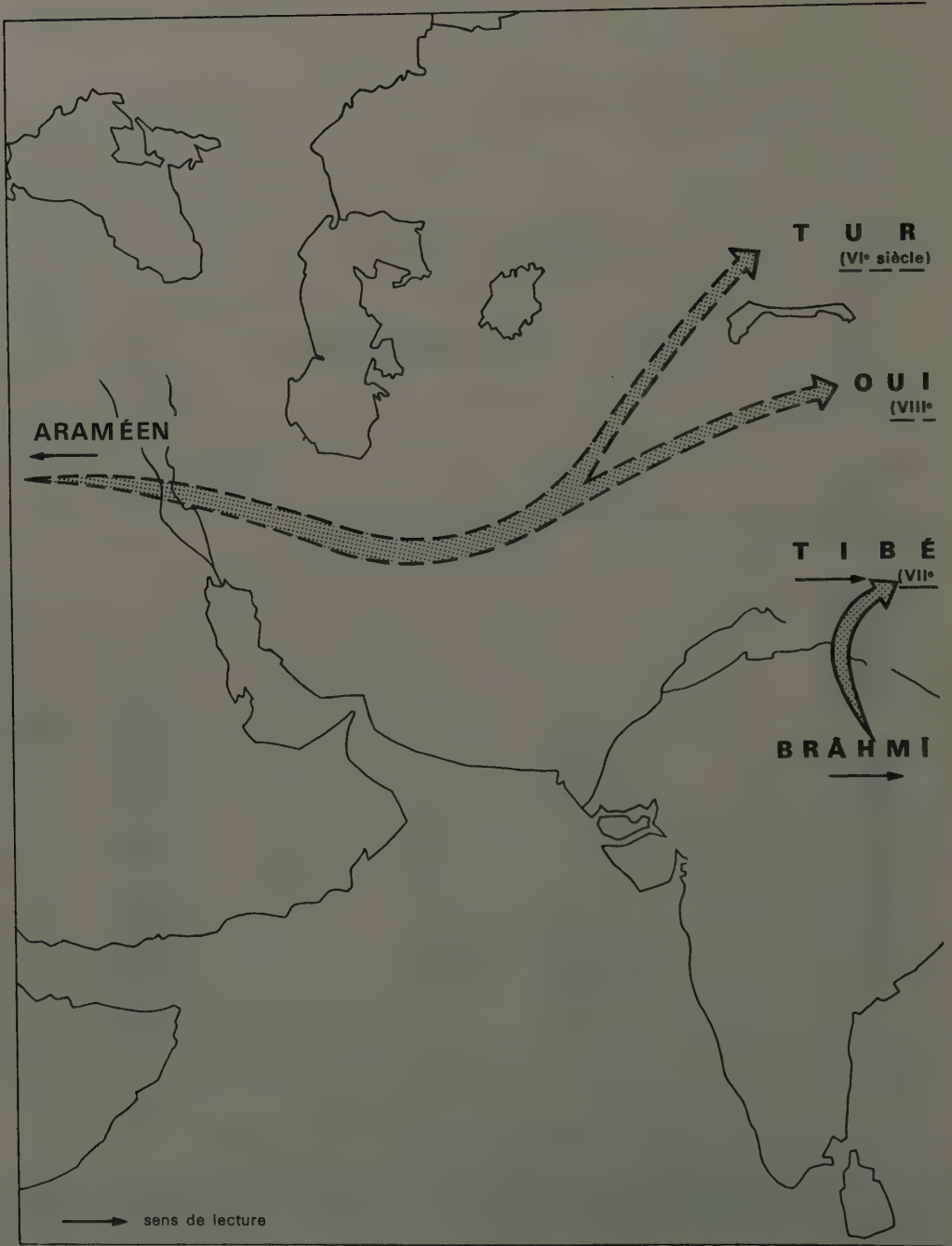
10) 雙眸

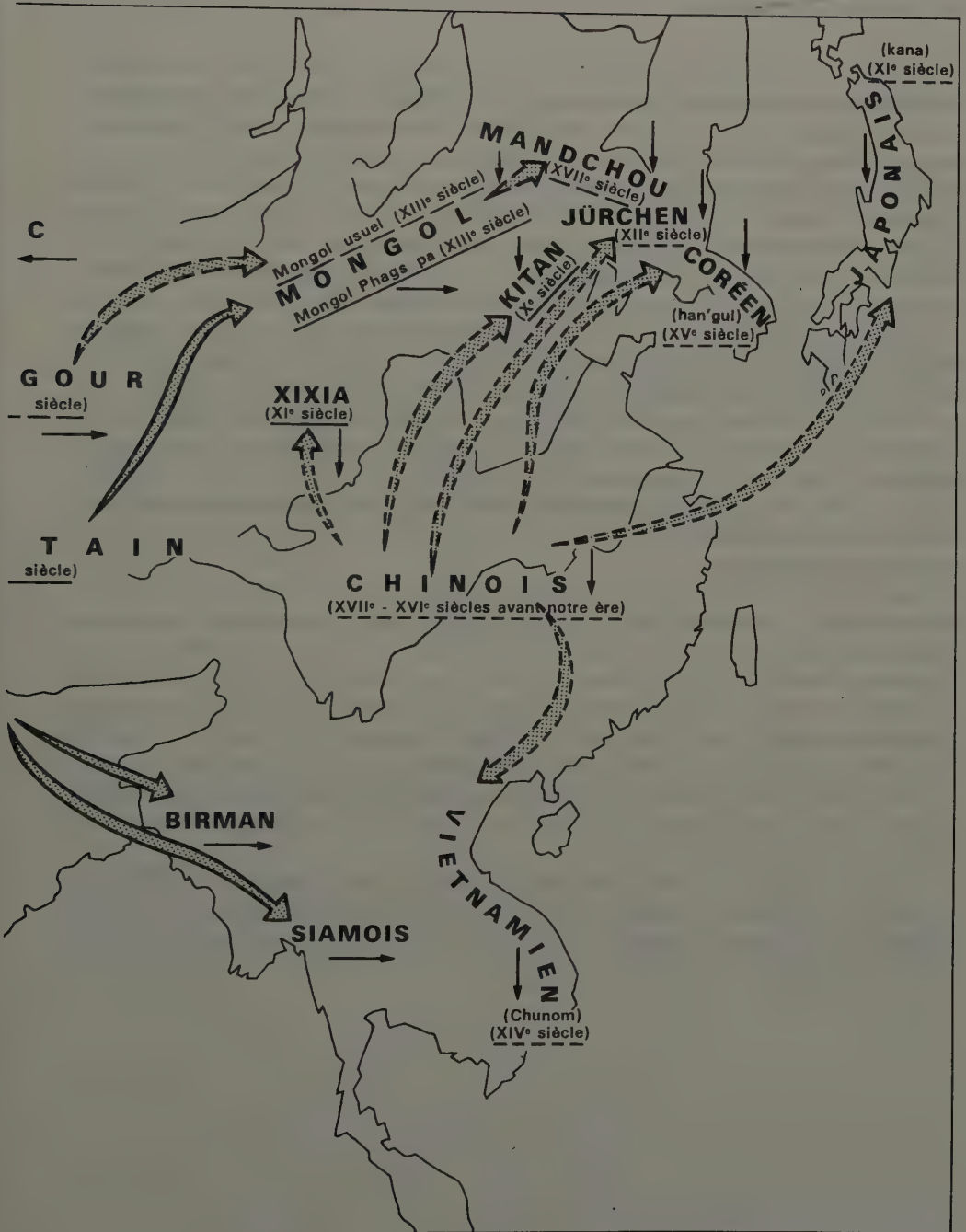
11) 

12) 見孟至爰訖吳吏苗

I. Différents types d'écriture de la Chine et de ses confins.

1. Turc de l'Orkhon. — Écritures dérivées de l'alphabet araméen : 2. Sogdien. — 3. Ouïgour. — 4. Mongol usuel. — 5. Mandchou. — Écritures dérivées de la brâhmi : 6. Tibétain. — 7. Mongol 'phags-pa. — Écritures dérivées de l'écriture chinoise : 8. Chinois, écriture régulière. — 9. Chinois, écriture cursive. — 10. Kitan. 11. Xixia. — 12. Jürchen.





LE MONDE CHINOIS

savoir et de culture qui s'est constitué dans le monde chinois et dans les pays de civilisation chinoise. Son indifférence aux transformations phonétiques a permis une continuité des traditions écrites qui ne se rencontre dans aucune autre civilisation : si les styles varient suivant les époques et le genre des écrits, il n'y a par contre guère plus de difficulté et parfois moins à lire un texte rédigé au II^e siècle avant notre ère qu'un ouvrage écrit en langue classique à l'époque contemporaine. Ainsi s'explique le caractère traditionnel du savoir chinois et son étonnante accumulation au cours des siècles. Dans le domaine de l'expression, il s'est constitué un répertoire inépuisable de formules, une mémoire d'innombrables binômes (*ci*), résultats de l'apport continu de générations de poètes, d'écrivains politiques, d'historiens, de moralistes et de savants. Cette extraordinaire continuité de la tradition écrite fait que la lecture des textes exige avant tout une très vaste culture dont l'acquisition est beaucoup plus longue que celle de l'écriture elle-même. Elle explique, en même temps que le rôle de l'écriture comme instrument de gouvernement et d'administration, le prestige éminent du « lettré », homme de culture et homme de goût, apte à exercer des fonctions politiques. L'art oratoire, si prisé dans le monde gréco-romain, n'occupe dans les pays de civilisation chinoise qu'une place subalterne. Par ses liens intimes avec les aspects politiques, sociaux, esthétiques et intellectuels du monde chinois, l'écriture introduit déjà à la compréhension de sa civilisation.

Mais il faut, pour finir, signaler un étrange paradoxe : cette écriture si compliquée et apparemment si incommode a été, sous des formes cursives très simplifiées, la première sténographie de l'histoire. D'un usage courant pour noter sur le vif les entretiens, les discussions politiques, les procès judiciaires, le flot de paroles de ceux qui sont possédés par les esprits, l'écriture chinoise a permis très tôt et très largement ce à quoi les écritures à alphabet parvenaient moins facilement : la notation immédiate de la parole. Un ouvrage arabe rédigé à Bagdad en 988 rapporte l'étonnement du célèbre Mohammad al-Râzî (850-925) quand il vit un Chinois, sans doute de passage dans la capitale abbâsde, traduire et noter sous la dictée les œuvres de Galien, l'un des pères de la médecine grecque (II^e siècle après notre ère).

Loin de constituer une sorte d'exception, l'écriture chinoise a inspiré en Asie orientale la création d'écritures du même type (écritures kitan au X^e siècle, tangut xixia au XI^e, jürchen au XII^e, *chunom* vietnamien au XIV^e) et ses formes cursives ont servi à la constitution des syllabaires japonais et de l'alphabet coréen.

livre 1

**DE LA ROYAUTE ARCHAIQUE
A L'ÉTAT CENTRALISÉ**

LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE

I. Les antécédents néolithiques

LE NÉOLITHIQUE, caractérisé par l'ensemble technologique que constituent le polissage de la pierre, la poterie et des formes d'agriculture primitives, apparaît pour la première fois dans le courant du x^e millénaire au Moyen-Orient. Il n'est peut-être guère plus récent en Asie orientale : leur teneur en carbone 14 a permis de dater certaines poteries japonaises du viii^e millénaire et il est peu vraisemblable que l'archipel nippon ait été en avance sur le continent. Cependant, telles qu'elles nous sont connues par les fouilles, les grandes cultures néolithiques qui ont précédé l'âge du bronze en Chine du Nord appartiennent aux stades les plus tardifs de cette période.

Leur domaine s'étend du Gansu à la péninsule du Shandong et s'élargit vers l'est à l'ensemble de la plaine Centrale. C'est la zone du loess — fine poussière qui a été déposée sans doute par l'action du vent au pléistocène et qui subsiste aujourd'hui en couches épaisses dans la Chine du Nord-Ouest — et de l'immense bassin comblé par les alluvions du fleuve Jaune. La grande fertilité de ces régions explique leur avance par rapport à celles qui les bordent au nord (Mongolie, Mandchourie, Ordos, désert de Gobi, domaine de cultures à microlithes) et qui s'étendent plus au sud, pays de collines et de montagnes peu élevées.

On distingue deux grandes aires de cultures néolithiques en Chine du Nord : l'une, qui est caractérisée par une poterie peinte à dessins géométriques (culture dite de Yangshao d'après le nom d'un village du Henan), s'étend depuis les vallées du Gansu jusqu'au sud du Shenxi et au nord-ouest du Henan; l'autre dont le domaine primitif correspond à la plaine Centrale et à l'ouest de la province du Shandong a pour particularité l'usage d'une fine poterie noire (culture dite de Longshan d'après un site du Shandong).

Les communautés de Longshan ont gagné, au nord et au sud de leur domaine primitif, la Mandchourie méridionale et les plaines côtières du Jiangsu où elles sont entrées en contact avec des populations de traditions différentes. Les terres basses du Anhui et du Jiangsu, les affluents du Yangzi au Hubei étaient en effet occupés par d'autres cultures néolithiques qui restent encore mal connues mais se signalent par des caractères originaux : l'usage d'une poterie d'un type différent de ceux de la Chine du Nord, l'importance de la chasse et de la pêche.

Plus au sud, dans les vallées du Fujian et du Guangdong, des populations qui semblent être venues plus tard à l'agriculture pratiquaient la cueillette et se servaient d'une poterie à décor imprimé.

Cette situation complexe qui témoigne de décalages entre diverses cultures néolithiques reproduit de façon très générale l'opposition qui reste si nette aux époques postérieures entre Chine du Nord et Chine du Sud et qui tient à des différences de conditions géographiques, de peuplement et de traditions.

Les cultures de Yangshao et de Longshan

Le centre de la culture de Yangshao se trouvait au Henan occidental et dans la vallée de la Wei au Shenxi. Les établissements humains occupaient des terrasses en bordure de rivière. Au site de Banpo découvert en 1952 près de Xi'an, on a retrouvé un village entier avec des maisons rondes ou rectangulaires, au sol en contre-bas, et entourées de petits murs de terre. Des piliers de bois devaient supporter un toit couvert de chaume. Les plus belles poteries de Yangshao sont ornées de figures géométriques et parfois de dessins très stylisés d'oiseaux et de poissons en noir ou en rouge. La température de cuisson semble avoir atteint 1 000 à 1 500° centigrades. Sur les poteries plus courantes et plus grossières, le décor se limite à de simples incisions ou à des impressions de vannerie. Il n'y a pas d'indices de l'usage du tour de potier. A côté d'outils formés de pierres obtenues par éclat, figurent des haches et des pointes de flèche en pierre polie. La principale céréale est une variété de millet, mais l'élevage du chien et surtout du porc semble avoir été très important.

Cette culture où l'on trouve de plus grosses agglomérations et une poterie plus savante que dans les sites du néolithique tardif de la Russie méridionale n'est cependant pas uniforme : la poterie des sites du Gansu, qui paraissent postérieurs aux sites plus orientaux du Shenxi et du Henan, présente des motifs plus élaborés.

La culture dite de Longshan, où l'on trouve des variations régionales plus accusées,

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

s'est superposée au Henan à celle de Yangshao, mais c'est le seul indice qui permette d'établir une chronologie entre ces deux cultures qui ont fort bien pu coexister dans les autres régions de la Chine du Nord. La caractéristique la plus frappante de Longshan est une poterie noire, dure et fine, au profil angulaire et d'une extrême élégance dont la plupart des spécimens ont été découverts dans les sites du Shandong. Certaines formes sont déjà proches de celles des vases de l'époque du bronze. La plupart des pièces ont été faites à l'aide d'un tour à rotation rapide. Mais cette fine poterie noire est beaucoup plus rare partout ailleurs qu'au Shandong. C'est généralement une poterie grossière, de couleur unie, grise, noire, rouge ou parfois blanche, qui domine.

Les sites de Longshan se trouvent sur des buttes qui dominent la plaine ou sur des collines. Les habitations semblent être analogues à celles des sites de Yangshao, mais alors que les villages de Yangshao n'étaient pas fortifiés, on a découvert à Chengziya (Shandong) un rempart en terre damée (ce damage de la terre par couches successives est une technique qui subsistera à l'âge du bronze). Les communautés de Longshan ont fait un très large usage de l'os pour les pointes de flèches, les petits outils... et ont eu recours beaucoup plus largement que celles de Yangshao à la pierre polie (haches de différents types et faucilles en forme de demi-lune caractéristiques de l'Asie du Nord-Est). Les animaux d'élevage sont le chien, le porc, les ovidés et bovidés. Mais on ne trouve pas plus trace de chevaux que dans les sites de Yangshao. Les usages funéraires sont à peu près identiques à ceux de Yangshao, bien que l'on trouve déjà des morts couchés face contre terre, usage qui deviendra de règle à l'âge du bronze. De même, l'emploi d'os soumis à l'action du feu à des fins de divination annonce déjà une pratique qui prendra un grand développement à cette même époque. Mais l'écriture est absente.

Si les céramiques les plus typiques des cultures de Yangshao et de Longshan présentent entre elles un contraste si net, en revanche les poteries les plus courantes (généralement grises au Henan) sont à peu près identiques dans les deux cultures et elles subsisteront à l'âge du bronze : c'est dans ce contexte de civilisations néolithiques évoluées et au milieu de populations relativement denses que devait apparaître la cité-palais et se développer un pouvoir fondé sur la possession des armes de bronze. Les conditions générales sont analogues à celles qui avaient donné naissance aux premières civilisations de la Mésopotamie, de la vallée de l'Indus et de l'Égypte, apparues elles aussi dans de grands bassins fluviaux.

2. La royauté archaïque

Bien que les découvertes archéologiques déjà nombreuses avant la seconde guerre mondiale se soient multipliées depuis 1950, l'apparition du bronze dans la vallée inférieure du fleuve Jaune garde encore beaucoup du caractère de soudaineté qui avait frappé les archéologues avant la deuxième guerre mondiale. Le bronze chinois ne semble pas avoir été précédé par cette longue période d'emploi des métaux purs que l'on trouve dans les parties occidentales du continent. Il apparaît aussi plus tardivement qu'au Moyen-Orient. Mais en revanche, sa technique atteint très vite, dans la seconde moitié du II^e millénaire, un degré de perfection qui restera inconnu ailleurs. Certaines particularités de l'Asie orientale pourraient peut-être expliquer cette absence de longs tâtonnements et ces progrès si rapides. La maîtrise des potiers de Longshan, les hautes températures qu'ils semblent avoir été capables d'obtenir, le rôle très restreint du martelage et de la forge dans les traditions techniques de l'Asie orientale feraient pencher en faveur d'une découverte indépendante de l'alliage des métaux. Et si l'on ne doit pas absolument écarter toute influence lointaine, dans le cas du bronze comme dans celui d'autres éléments de civilisation, il est clair que ces influences ont été très vite intégrées au contexte de la Chine archaïque : il s'est formé dans la vallée inférieure du Yangzi, dès la fin du Néolithique, un foyer de civilisation qui avait ses caractères originaux et dont le rayonnement devait se faire sentir dans l'ensemble de l'Asie orientale.

Des raisons sérieuses invitent à relier la civilisation du bronze à la culture de Longshan, car elles ont en commun certains traits caractéristiques :

- le procédé de damage de la terre par couches successives;
- la fortification des sites urbains par d'épaisses enceintes de terre damée;
- la divination par le moyen d'os plats soumis à l'action du feu;
- des formes tout à fait typiques qui se retrouvent, très proches les unes des autres, dans les fines poteries noires du Shandong (Longshan) et dans la vaisselle de bronze de l'époque des Shang.

Enfin, la tradition historique, qui veut que les premières dynasties aient déplacé leurs capitales d'est en ouest, est en accord avec la situation respective du foyer de la culture de Longshan au Shandong et celle des capitales, plus occidentales, de l'époque des Shang.

Première dynastie de l'âge du bronze : les Shang ou Yin

S'il est fort probable que des formes d'organisation politique qui la préfiguraient ont précédé la royauté de l'époque des Shang et que les traditions relatives à l'existence d'une dynastie néolithique — celle des Xia — ne sont pas dénuées de tout fondement, le développement rapide de la technique du bronze coïncide avec un essor remarquable de la civilisation archaïque. Les vestiges de la dernière capitale des Shang-Yin (dans le Nord-Est du Henan, à proximité de l'actuelle Anyang), occupée du ^{xiv}^e siècle à la fin du ^{xi}^e, révèlent déjà une civilisation très évoluée, en possession de tout un ensemble de techniques savantes et de connaissances dont les antécédents sont fort mal connus. De façon générale, c'est sous des formes déjà très élaborées qu'apparaissent dans le bassin inférieur du fleuve Jaune l'écriture, le char, les techniques architecturales, les pratiques divinatoires, l'art du bronze, les divers types de vaisselle de sacrifice, les motifs de la décoration... Les découvertes qui ont été faites depuis 1950 ont sans doute permis dans certains cas de remonter un peu plus haut dans le temps, mais sans apporter beaucoup de lumière sur l'évolution qui a permis d'atteindre, dans chaque domaine, au degré de raffinement et de complexité qui est celui de la dernière période des Shang. Si on est en droit de dater le début de cette dynastie — et sans doute les commencements du bronze — du milieu ou de la fin du ^{xvii}^e siècle, on est contraint en revanche, pour décrire la civilisation des Shang, de se référer principalement aux fouilles de Anyang.

Le site de la dernière capitale des Shang (ou Yin, suivant un nom en usage au cours de la dernière période), Da Shang ou Dayi Shang, a été occupé sous les règnes des onze derniers rois de cette dynastie qui en aurait compté près d'une trentaine et aurait connu, d'après la tradition, six changements de capitale dans des régions comprises entre le Shandong occidental, le Sud du Hebei, l'Ouest du Henan et le Nord du Anhui. Les vestiges sont disséminés sur une grande superficie. Les fouilles ont permis de dégager une petite citadelle dont les murailles de terre damée sont orientées est-ouest et nord-sud comme dans les villes chinoises de la Chine du Nord aux époques postérieures; des fosses contenant des os et écailles de tortues ayant servi à la divination par le feu et dont beaucoup portent des inscriptions; des restes de fondations et de bâtiments rectangulaires avec des bases en pierre et des coussins de bronze destinés à supporter des piliers; des fosses funéraires avec des victimes humaines et des chiens (les hommes sacrifiés, disposés à l'extérieur des bâtiments et tournés vers le dehors, étaient munis de haches de guerre, *ge*, et avaient auprès d'eux des vases de bronze); cinq fosses contenant des chars attelés et leurs conducteurs. Dans certaines fosses ont été retrouvés les restes d'hommes décapités, dans d'autres des têtes dépourvues de leur corps. Enfin, de grandes tombes, qui étaient de toute évidence des tombes royales, ont été mises au jour. La plupart de ces découvertes qui invitent à supposer l'existence de rites en rapport avec les constructions et de sacrifices de prisonniers de guerre ont été faites entre 1927 et 1936.

Depuis 1950, de nombreux autres sites d'époque Shang ont été retrouvés en Chine du Nord. Le plus important a été découvert en 1953 dans la banlieue de Zhengzhou, au Henan. On y a dégagé les bases d'une muraille en terre damée de 20 m d'épaisseur, des restes d'habitations, d'ateliers, de fours avec des moules à bronze ainsi que de très nombreuses céramiques. Aucune grande tombe du genre de celles de Anyang n'a été mise au jour, cependant comme dans la dernière capitale des Shang-Yin, les orientations dominantes sont nord-sud et est-ouest. Les objets de bronze sont de facture plus simple; mais la maîtrise technique dépasse déjà celle des plus anciens vestiges de l'art du bronze au Moyen-Orient.

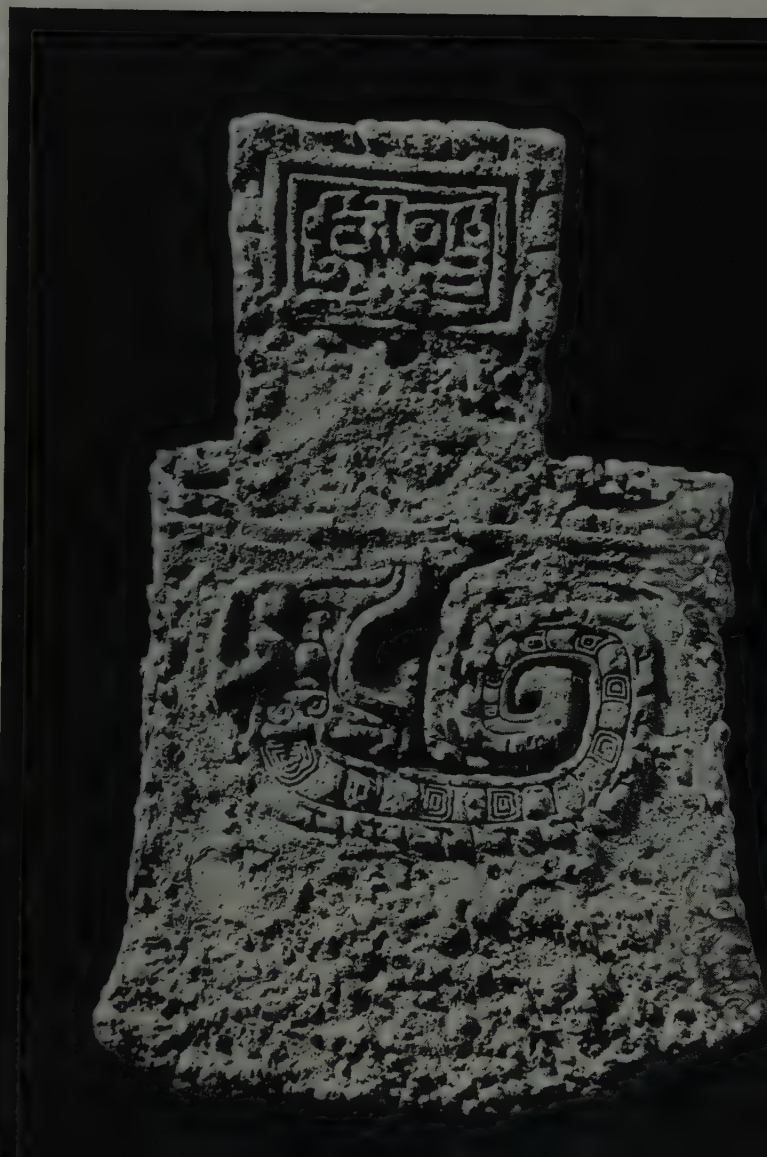
Les seuls objets qui soient fondus en bronze à haute époque sont les armes, les vases cultuels et les pièces de char et de harnais. Ceux de la fin des Shang ont un décor complexe et raffiné dont le style et les motifs relativement constants et en nombre limité se retrouvent identiques sur les objets en ivoire, en jade ou en bois. Il consiste en dessins et en formes animales très stylisées qui sont disposés symétriquement de part et d'autre d'un axe médian. Cet art animalier qui est entièrement absent au Néolithique apparaît soudainement et semble caractéristique de l'âge du bronze dans le Nord-Est de l'Asie. On le retrouve jusqu'en Sibérie méridionale et, en particulier, dans la culture de Karasuk (hautes vallées de l'Ob et de l'Iénisséï) qui semble avoir été en rapport avec le bronze chinois de la fin des Shang et du début des Zhou. L'analyse des bronzes Shang a révélé une proportion variable de cuivre et d'étain suivant le type d'alliage nécessaire aux différents objets. Ils contiennent de 5 à 30 % d'étain et de 2 à 3 % de plomb. Les plus belles pièces sont évidemment les vases cultuels dont il existe une grande variété de formes qui répondent chacune à des usages rituels définis. Ces vases ne portent encore, à l'époque Shang, que de très courtes inscriptions ou des marques qui ont sans doute la valeur de blasons familiaux. Ce genre de marques figure aussi sur les armes, dont la plus caractéristique est le *ge*, une hache-poignard emmanchée qu'on ne trouve qu'en Asie orientale et qui sert à crocheter l'ennemi et à lui porter les premiers coups.

Le char, léger et résistant, à grandes roues à multiples rayons, est déjà du type qui sera en usage à l'époque suivante, mais semble avoir été moins répandu. Très proche des types de chars connus dans les parties occidentales de l'Asie à l'âge du bronze (rappelons que le char et la domestication du cheval pour la traction apparaissent en Anatolie et en Syrie vers le xvii^e siècle), c'est un véhicule à caisse carrée et timon courbe, tiré par deux chevaux attelés au joug de garrot, seul procédé d'attelage en usage dans le monde avant l'invention de la bricole de poitrail et du collier d'attelage. C'est un instrument de guerre et de parade qui est réservé au roi et à la haute noblesse. Les poèmes anciens du *Shijing* décriront aux ix^e-vi^e siècles les beautés des chars de parade et de leurs chevaux harnachés.

Le char et certaines des armes qui servent à la guerre (en particulier un arc composite rétroflexe qui paraît avoir été très puissant) sont employés aussi à la chasse, sorte de rite royal auquel il est fait assez souvent allusion dans les inscriptions. Le gros gibier (différents types de cervidés, bœufs sauvages, ours, tigres, sangliers) est très abondant.



II. Différents types de vases cultuels.





Données archéologiques et inscriptions ont permis de se faire une idée au moins générale du type de société qui était celui de l'époque des Shang. La comparaison avec les données postérieures révèle à la fois une concordance générale, de nombreuses analogies — la société de l'époque des Zhou paraît bien dérivée de celle des Shang — et des caractères originaux.

La ville murée, le char, les armes et les vases de bronze sont typiques d'une classe noble qui peut être définie par sa participation aux sacrifices et à la guerre. C'est sur elle que les fouilles et les inscriptions ont apporté le plus d'informations, car on ne fait qu'entrevoir l'existence d'une paysannerie dont les modes de culture et les outils (couteaux de pierre et bêches en bois à manche courbe) ne paraissent pas avoir été très différents de ceux de l'époque néolithique. Le Palais royal est le centre de toutes les activités d'une société noble que domine de très haut le personnage du roi. Il y a d'ailleurs une association intime ou plus exactement une véritable indistinction entre les fonctions religieuses, guerrières, politiques, administratives et économiques. La lignée royale est à la tête d'une organisation clanique où les chefs de lignées sont en même temps chefs du culte familial. Il existe déjà des pouvoirs territoriaux qui semblent avoir été analogues au fief tel qu'il est connu aux époques postérieures. Ces pouvoirs, qui correspondent aux titres de *hou* et de *bo*, sont exercés par des membres du clan royal, mais parfois aussi par des lignées de nom différent. Le domaine Shang s'étend à l'ensemble de la plaine Centrale et la déborde en certains points vers la vallée du Yangzi. Des populations étrangères aux Shang et considérées comme barbares coexistent dans cet espace avec les hommes du bronze avec lesquels elles sont le plus souvent en relations d'hostilité. Ces ethnies sont particulièrement nombreuses dans le Nord du Jiangsu et dans la vallée de la Huai.

C'est par ses pratiques religieuses et leur rôle prédominant que la civilisation des Shang se distingue le plus nettement de celle de l'époque suivante. On doit souligner : l'importance d'un type de divination par le feu qui ne jouera plus qu'un rôle secondaire aux époques suivantes; la place privilégiée qu'occupe le culte des rois défunts et le caractère fastueux des sacrifices; la pratique des sacrifices humains qui tendra à disparaître sous les Zhou.

Divination et sacrifices

L'usage de soumettre au feu, à des fins divinatoires, des os d'animaux sacrifiés est particulier à l'Asie orientale qui ignore en revanche la pratique de l'examen des viscères, si courante dans les parties occidentales du continent eurasiatique. Cet usage, attesté dès le Néolithique, s'est perfectionné et beaucoup développé à l'époque du bronze, devenant un des aspects les plus importants de l'activité royale et donnant naissance à une véritable science divinatoire qui est l'apanage de collèges de spécialistes. Les os qui servent à la divination sont alors préparés avec plus de soin et comportent des cavités ovales et circulaires superposées qui permettent d'obtenir sous l'action du feu des craquelures en forme de T (c'est le caractère *bu* qui désigne ce type très ancien de divination) et, vers la

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

fin de l'époque de Anyang, l'emploi des carapaces ventrales de tortue se généralise. Plus de 100 000 os et écailles de tortue portant des inscriptions ont été retrouvés depuis le début du xx^e siècle. Ils proviennent tous, à l'exception d'un très petit nombre, du site de la dernière capitale des Shang-Yin. Sur ce nombre, près de 50 000 inscriptions ont été publiées et étudiées. Les premières pièces gravées apparurent dans les boutiques de pharmaciens où elles étaient vendues sous le nom d'« os de dragon ». Elles attirèrent l'attention de l'épigraphiste Wang Yirong (1845-1919) et furent identifiées par son ami Liu E (1857-1909) comme des documents de la dynastie des Shang. Depuis cette époque, de nombreux savants chinois se sont attachés à l'étude de ces inscriptions divinatoires (*buci*, ou encore *jiaguwen* : « inscriptions sur écailles et sur os ») en même temps que progressait la connaissance scientifique des sites Shang, avec les campagnes de fouilles de l'Academia Sinica de 1927 à 1936 et avec les découvertes qui ont été faites depuis 1950. Ainsi purent être éclaircis jusque dans leur détail les aspects religieux, politiques et sociaux de la royauté des Shang au cours de sa dernière période, et, bien qu'il reste de nombreuses incertitudes, l'acquis est considérable.

Portées après l'épreuve du feu et servant en quelque sorte de commentaires aux signes obtenus, les inscriptions avaient pour objet la constitution d'archives qui ont permis le développement de la science divinatoire. Ces archives constituent la forme la plus ancienne de l'historiographie chinoise à laquelle elles ont imprimé, dès les origines, ses caractéristiques essentielles : son lien étroit avec l'activité politique et son aspect de science des précédents. La divination porte en effet sur toutes les activités qui sont en rapport avec la fonction royale : culte des ancêtres et des divinités, expéditions militaires, nominations aux charges, convocations à la Cour, construction des villes, campagnes agricoles et météorologie (pluie, sécheresse et vents), maladies, voyages, rêves, naissances, caractère faste ou néfaste de la décade à venir ou de la nuit à venir.

L'étude de ces inscriptions fournit les formes les plus anciennes des caractères chinois et révèle l'extraordinaire continuité de la tradition graphique : l'écriture qui est en usage aujourd'hui remonte par une évolution ininterrompue jusqu'à celle des inscriptions sur os et écailles des xiv^e-xi^e siècles. Déjà très complexe et comptant près de 5 000 caractères différents dont 1 500 ont été interprétés de façon sûre, cette écriture archaïque connaît la plupart des principes de formation qui devaient permettre les développements ultérieurs : à côté de signes simples (*wen*) (signes conventionnels ou dessins très stylisés d'objets ou de parties d'objets) figurent déjà des signes employés en association (*zi*). Mais il arrive aussi, comme dans les plus anciennes écritures du Moyen-Orient, que certains signes soient employés pour leur valeur phonétique indépendamment de leur sens originel.

Les collèges de devins et de scribes qui étaient chargés de la divination royale (il y eut différentes écoles de novateurs et de traditionalistes au cours de la période de Anyang) étaient préoccupés par des questions de nombres et de calendrier. On trouve déjà dans les inscriptions sur os et sur écailles les deux formes de numération qui seront en usage pendant toute l'histoire du monde chinois : une numération décimale continue qui est notée au

moyen de dix signes simples de 1 à 10 et d'un signe pour 100 auquel devait être adjoit un signe pour 10 000; deux séries de signes plus complexes, l'une de dix et l'autre de douze dont la combinaison devait servir à former un cycle de 60 signes doubles. Ces signes servaient seulement à la notation des jours et le cycle de 60 ne commencera à être appliqué aux années qu'à partir du II^e siècle avant notre ère. La décade et les combinaisons de la décade sont à la base du découpage du temps à l'époque des Shang et l'on remarque que le nom des rois comporte toujours l'un des signes qui servaient à noter la décade. Il correspondait, semble-t-il, au jour où devaient leur être faits des sacrifices.

Il existe un grand nombre de sacrifices qui interviennent à date fixe ou de façon plus irrégulière. Les plus importants sont en relation avec le culte des rois défunts auquel sont parfois associées les reines. Les inscriptions ont permis d'établir une liste complète des rois Shang qui remonte même au-delà de la fondation de la dynastie. La succession se faisait de frère aîné à frère cadet et, lorsque la génération des frères était éteinte, d'oncle maternel à neveu. Ainsi, bien que la liste des rois Shang compte 30 souverains, le nombre des générations n'est que de 18. Cette liste coïncide d'ailleurs, à quelques détails près, avec celle que la tradition postérieure a conservée et que l'on trouve dans les *Mémoires historiques* (*Shiji*) de Sima Qian achevés au début du I^{er} siècle avant notre ère.

Bœufs, moutons, porcs et chiens sont sacrifiés en très grand nombre. Des offrandes de 30 ou 40 bœufs ne sont pas rares pour un seul ancêtre. Certains caractères d'écriture servent à désigner des sacrifices de 100 bœufs ou de 100 porcs ainsi que des sacrifices de différents animaux par dizaine. Cette abondance de victimes qui ne se retrouve plus aux époques postérieures invite à penser que l'élevage occupait une place relativement importante dans l'économie de cette société archaïque. Le culte assurait, à l'occasion de grands banquets, une redistribution des richesses. Il pouvait entraîner aussi des destructions massives, et spécialement lors des funérailles des rois.

L'image la plus saisissante de la Chine de l'époque des Shang nous est donnée par les grandes tombes royales qui ont été découvertes à Anyang entre 1927 et 1936. De plan cruciforme, elles comportent une grande fosse rectangulaire orientée nord-sud avec une fosse centrale plus petite et plus profonde. Deux et parfois quatre rampes d'accès de 15 à 20 m de longueur conduisent au niveau de l'excavation principale. Le cercueil royal, en bois, reposait au-dessus de la fosse centrale dans laquelle un chien avait été sacrifié. Sur les rampes d'accès et sur la plateforme qui entourait cette fosse ont été retrouvés les restes d'hommes en armes qui étaient sans doute les compagnons et les serviteurs du roi, son char avec ses chevaux et leurs conducteurs, des poteries, des vases de bronze et d'autres objets de valeur. La pratique funéraire qui associe à un personnage royal ses plus proches serviteurs sacrifiés au moment de ses funérailles et qui exige que le roi soit entouré de ses biens les plus précieux et des insignes de son rang (son char et ses chevaux principalement) se retrouve dans de nombreuses autres civilisations de l'âge du bronze.

Les inscriptions divinatoires font état aussi d'autres cultes. Un sacrifice important qui porte le nom de *di* ou *shangdi* (le terme sera adopté beaucoup plus tard pour désigner les

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

souverains mythiques des premiers âges et servira au premier empereur à créer le nouveau terme de *huangdi* à la fin du III^e siècle avant notre ère) paraît avoir donné naissance à l'idée d'une divinité supérieure, garante de l'ordre politique (protection des villes et des armées) et de l'ordre naturel (pluie, vent, sécheresses). Mais il existe des divinités moins importantes : la mère de l'est, celle de l'ouest, les seigneurs des quatre directions cardinales, la source de la rivière Huan qui passe près de Anyang, le fleuve Jaune, certaines montagnes sacrées... Des sortes de chamanes (*shi* : ce terme qui a aussi le sens de « cadavre » désigne le représentant du mort dans le rituel funéraire de l'époque des Zhou) et de sorciers (*wu*) semblent intervenir dans certains cultes.

Les sacrifices humains paraissent être une des caractéristiques de la civilisation de l'époque des Shang : certains semblent en rapport avec les rites de consécration des bâtiments, d'autres apparaissent liés au culte funéraire ou faisant partie des sacrifices en l'honneur des rois défunts. Seule subsistera, et de façon sporadique, la pratique qui exige que les plus proches compagnons et les concubines du prince le suivent dans la mort, et ces victimes humaines seront de plus en plus souvent remplacées dans le courant du I^{er} millénaire par des mannequins ou des figurines.

L'AGE DES PRINCIPAUTÉS

chapitre 2

I. Le déclin de la royauté archaïque

D'APRÈS UNE TRADITION QU'IL N'Y A PAS LIEU DE METTRE EN DOUTE, c'est une cité du nom de Zhou, établie au Shenxi, qui aurait mis fin à la dynastie des Shang-Yin. L'événement semble pouvoir être daté des environs de 1050 ou de 1025. Extérieure au domaine Shang, cette cité, qui était en contact et en relation avec les populations barbares de ces régions occidentales, semble avoir su tirer parti de conditions géographiques favorables à l'élevage du cheval : la haute vallée de la Jing et le Nord-Est du Gansu ont été, aux époques postérieures, des régions de haras. Les Zhou, de mœurs sans doute plus guerrières que les Yin, semblent avoir fait un plus large usage du char et avoir inventé un nouveau type d'attelage à quatre chevaux de front.

Les premiers siècles des Zhou

L'histoire de la succession des Zhou aux Yin telle qu'elle est rapportée par la tradition mérite d'être rappelée brièvement en raison du prestige que devaient avoir les fondateurs des Zhou dans l'école des lettrés de Lu, c'est-à-dire dans la tradition dite « confucéenne ».

DE LA ROYAUTE ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

Conduits par celui que l'histoire postérieure connaîtra sous le nom de roi Wen, les gens de Zhou marchent sur le Henan au moment où le dernier souverain des Yin est occupé par une guerre contre les Barbares de la Huai. Au cours de l'avance victorieuse des Zhou, le roi Wen meurt dans un combat et le roi Wu lui succède. Les Yin sont définitivement vaincus à la bataille de Muye, au nord du fleuve Jaune, et le dernier des Yin, Zhouxin, est décapité. Les rois Wen et Wu sont honorés comme des libérateurs par les anciens sujets des Yin et les populations barbares qui avaient subi la tyrannie de Zhouxin. Après sa victoire, le roi Wu confie l'administration des cités de la plaine Centrale à Wugeng, fils du tyran décapité, et retourne au Shenxi où il meurt bientôt. Des troubles se produisent sous son successeur, le roi Cheng, dont Wugeng, allié aux Barbares de la Huai, profite pour se soulever contre l'autorité des Zhou. L'oncle du jeune roi Cheng, le duc de Zhou (Zhougong) organise la défense et contre-attaque. Yin est détruit et les Barbares de la Huai font leur soumission. Zhou a dès lors deux capitales : Zhouzong, près de l'actuelle Xi'an au Shenxi, et Chengzhou, près de l'actuelle Luoyang au Henan. Pour mieux assurer leur domination sur les anciens territoires des Yin, les Zhou placent à la tête des vieilles et des nouvelles cités créées à cette époque des membres de leur propre lignée ou de familles alliées.

Ce qu'on peut ensuite retenir de l'histoire traditionnelle a trait à des soulèvements de populations étrangères mais assimilées, sous les règnes des deux successeurs du roi Cheng, aux efforts de pénétration des Zhou vers le Nord-Ouest (le Gansu et sans doute l'actuel Xinjiang oriental) sous le règne du roi Mu (milieu ou fin du x^e siècle?) et aux combats de ce prince contre des ethnies du nom de Quanrong (« Barbares-chiens ») dans le Nord-Ouest et contre des populations du Nord du Jiangu.

D'après les sites et les inscriptions découvertes depuis 1950, il semble bien en effet que le début du 1^{er} millénaire ait été une période d'expansion. La colonisation des Zhou atteint alors la région de l'actuel Pékin, l'extrémité nord-est du Shandong et les plaines du Bas-Yangzi.

Au contraire, la fin du ix^e et le viii^e siècle correspondent sans doute à une période d'affaiblissement et de déclin qui peut être mise en relation avec les attaques de populations étrangères : incursions sous Xuanwang (827-782) des Yanyun, population de la steppe qui montait peut-être déjà à cheval, invasions des Quanrong au Shenxi sous Youwang (781-771). C'est au moment où, sous le roi Li (878-828), la maison royale des Zhou entre dans sa période de déclin que l'on commence à disposer d'une histoire datée avec précision et exactitude : la première date de l'histoire de la Chine correspond à l'année — 841.

La chronologie traditionnelle

L'historiographie traditionnelle divise l'époque des Zhou en deux parties : celle où les rois de cette dynastie eurent leur capitale principale dans la vallée de la Wei (période dite des Zhou occidentaux, de la fin du xi^e siècle à l'année 771), celle qui s'étend du transfert de la capitale à Chengzhou (près de l'actuelle Luoyang au Henan) à la destruction de Zhou

L'âge des principautés

par le royaume de Qin en — 256 (période dite des Zhou orientaux). Mais il existe d'autres divisions traditionnelles : l'une est fondée sur l'existence d'Annales de royaume, celles de Lu au Shandong qui portent sur les années 722-481. D'où le nom de période Chunqiu (*Printemps et Automnes*) emprunté au titre de ces Annales. Enfin, l'époque qui précède l'unification impériale de — 221 est connue sous le nom de période des Royaumes combattants (*zhanguo*) en raison de ses guerres incessantes. Le commencement de cette période est fixé tantôt à la division de fait en — 453 du pouvoir territorial à Jin (royaume qui s'étendait sur le Shanxi et sur une partie du Hebei et du Henan), tantôt à la reconnaissance officielle en — 403 de cette division et des royaumes qui en étaient issus (Han, Wei et Zhao) par le roi de Zhou.

Printemps
et Automnes

Considérant que les rites, les traditions culturelles et les hiérarchies familiales avaient pu être préservés pour l'essentiel jusque dans la seconde moitié du v^e siècle et qu'ils avaient été ensuite abolis, les anciens historiens chinois opposaient la période Chunqiu à celle des Royaumes combattants. En fait, l'évolution complexe qui mène de la royauté archaïque dont les caractères principaux subsistent au début des Zhou, à l'État centralisé et à l'unification impériale ne présente pas de solution de continuité.

2. Des principautés aux royaumes

Ce que nous savons de la société de l'époque des Zhou provient surtout d'une chronique qui a été adjointe à titre de commentaire aux *Annales de Lu* : les *Traditions de Zuo* (*Zuoshizhuan* ou *Zuozhuan*), recueillies sans doute aux v^e et iv^e siècles avant notre ère. Mais ces traditions semblent assez fidèles pour permettre de reconstituer, avec l'aide des autres sources écrites et des documents archéologiques, le type de société qui paraît avoir été celui des principautés chinoises des ix^e-vii^e siècles.

La société noble des ix^e-vii^e siècles

On a tant abusé du terme féodal qu'il a perdu toute signification. Mieux vaut s'en passer et se borner à caractériser par ses institutions spécifiques le système politique et social qui, dans la longue histoire du monde chinois, se rapprocherait le plus de celui auquel les historiens de l'Occident ont attribué pour la première fois ce qualificatif. Au reste, il est tout à fait original en raison des liens étroits qui font dépendre l'organisation politique du système des cultes familiaux et qui unissent fonction guerrière et fonction religieuse. Issu de la royauté archaïque, il s'y rattache encore intimement.

Il est fondé sur une hiérarchie de domaines et de cultes familiaux avec, à son sommet, le domaine royal et le culte des ancêtres des Zhou. Le roi porte le titre de *tianzi* (« Fils du Ciel ») et passe pour tenir sa charge du « Seigneur d'en-haut » (*shangdi*) auquel il est seul à avoir

DE LA ROYAUTE ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

le droit de sacrifier. La capitale, Zhouzong dans la vallée de la Wei, est le grand centre culturel de toute la communauté des cités Zhou. C'est là que se trouve le temple des rois défunts.

Le pouvoir est détenu, dans chaque cité, par des familles qui doivent leur puissance au nombre de leurs chars, à leurs privilèges religieux (droit à certains sacrifices, à l'exécution de danses et d'hymnes définis...), à l'ancienneté de leurs traditions et à leurs liens avec la maison royale, à la possession d'emblèmes et de trésors (vases de bronze, jades, carillons de pierres sonores et de cloches...). Afin de perpétuer le souvenir des droits acquis, l'usage s'est imposé depuis le règne du roi Mu (milieu ou fin du x^e siècle) d'inscrire sur les vases de bronze qui servaient au culte ancestral le procès-verbal des cérémonies d'investiture ou de donation. On sait ainsi que l'octroi d'un fief, d'une bourgade ou d'une charge s'accompagnait de dons divers : vêtements, tissus, armes de bronze, chars, vaisselle de sacrifice, cauris, serviteurs, animaux...

C'est par une sorte d'essaimage que se sont étendus les territoires : le système du fief, qui permet d'accorder à une famille noble un pouvoir à la fois religieux et militaire sur un domaine défini et délimité (le terme *feng* qui désigne le fief fait allusion aux levées de terre, *feng*, qui en marquent les limites), n'est en fin de compte qu'une réplique de la royauté à l'intérieur d'une vaste hiérarchie de familles et de domaines. C'est l'ordre des cultes familiaux, divisés en branches principales (*dazong*) (celle de la maison royale et celles des maisons princières) et branches secondaires (*xiaozong*) qui assure la cohésion de l'ensemble. Le chef du culte principal est, dans chaque clan, le descendant en ligne directe d'un ancêtre fondateur qui reste vénéré de génération en génération, ainsi que toute la lignée de ses successeurs, tandis que les chefs de branches secondaires ne sont autorisés à rendre culte, dans leur famille, qu'aux ancêtres des quatre générations d'ascendants (père, grand-père, bisaïeul et trisaïeul). Dans toutes les familles nobles, la règle est, au moins depuis la fin des Shang, que le premier-né de l'épouse principale succède aux charges et aux privilèges culturels. Ainsi s'explique l'importance attachée à l'institution du fils héritier et de l'épouse principale.

L'organisation des principautés (*guo* : le terme désigne la cité enceinte de murailles) reproduit celle de la maison royale : autour du chef de principauté qui porte le titre de *gong*, « seigneur », — titre qui sera intégré plus tard à une hiérarchie nobiliaire de cinq degrés — se trouvent des barons (*daifu*) et de grands officiers (*qing*). Le sens le plus ancien du mot *qing* révèle le caractère à la fois domestique et religieux de la fonction : il désignait le président des grands banquets de sacrifice. Les familles illustres dont les chefs, *qing* et *daifu*, remplissent auprès du seigneur des fonctions qui sont devenues pratiquement héréditaires ont reçu en bénéfice, en même temps que leur charge, des bourgades (*yi* ou *cai*) dans les territoires extérieurs à la ville murée (*bi*). Barons et grands officiers ont sous leur autorité les simples gentilshommes (*shi*) issus des branches cadettes et dont la fonction principale est de servir dans les unités de chars. Les paysans fournissent la piétaille (*tu*) et cultivent des terres dont les récoltes sont réservées à la noblesse.

En dehors de leurs charges auprès des chefs de principauté et de la présidence de leur propre culte familial, grands officiers et barons ont, comme les chefs de principauté, hauts dignitaires de la cour royale, le devoir de participer aux combats et de fournir des contingents de chars et de combattants à la demande de leur supérieur. L'organisation des armées est donc un décalque de l'organisation politique et familiale.

On entrevoit comment cette société fondée sur des hiérarchies de cultes familiaux et sur le maintien de privilèges ancestraux est issue d'un état plus ancien dans lequel le pouvoir royal semble avoir été tout-puissant : alors que sous les Shang, le culte des rois défunts et le prestige de leur lignée paraissent avoir animé et dominé de très haut l'ensemble de l'organisation sociale et politique, le système beaucoup plus complexe et instable qui s'est instauré implique que le pouvoir royal ne joue plus qu'un rôle d'arbitre. Les charges et privilèges conférés par le roi étaient en principe révocables : le développement des principautés et le renforcement des familles de grands dignitaires ont tendu à les rendre héréditaires et à figer un ordre qui était sans doute plus souple à l'origine et sous l'entière dépendance du pouvoir royal. D'autre part, l'évolution fut précipitée dans la première moitié du VIII^e siècle par les attaques des populations du Shenxi et la réduction du domaine royal. A côté de Zheng, qui fut le principal allié des rois de Zhou au moment du transfert de la capitale mais perdit bientôt sa position prééminente, d'autres principautés puissantes s'étaient constituées dans la plaine Centrale : Song, Wei, Lu, Cao, Chen, Cai... On en comptera une douzaine au VIII^e siècle au milieu d'un très grand nombre de petites cités. Le système des lignées princières s'était d'ailleurs compliqué depuis la fondation des Zhou car, à côté de familles qui portaient le même nom que les Zhou (*tongxing*) et se rattachaient à leur lignée, figuraient d'autres lignées de noms différents (*yixing*) dont les ancêtres avaient été les anciens compagnons d'armes des premiers rois. Celle des Shang même n'avait pas été interrompue mais se perpétuait dans la principauté de Song, dans l'Ouest du Henan, où étaient conservées les antiques traditions de la royauté de Anyang.

Dans cette constellation de principautés faibles ou puissantes, ce n'est plus la souveraineté religieuse et guerrière des rois qui domine, même s'il reste d'usage de se référer à leur arbitrage et de s'appuyer sur leur autorité morale : les conduites rituelles et la science des précédents sont les fondements d'un ordre nouveau. Ce sont elles qui règlent les rapports entre ces cités alliées et rivales, divisées et unies par la guerre, la vendetta, les alliances matrimoniales, les traités, les échanges de biens et de services. Une nouvelle société et de nouvelles mœurs sont apparues avec le développement des principautés et l'affaiblissement du pouvoir royal : une noblesse jalouse de ses prérogatives et attentive aux questions de protocole, un idéal du guerrier noble, une morale de l'honneur et du prestige.

Une pareille société apparaît évidemment transitoire et instable dans la mesure où le système des hiérarchies culturelles et des rites qui en assurait la cohésion était lié à la prééminence de la lignée royale. Le déclin de la royauté, une dispersion géographique qui accentuait les diversités régionales, la tendance des principautés à s'agrandir et à former de grandes unités politiques devaient modifier peu à peu l'équilibre qui s'était instauré entre les cités et engager le monde des principautés nobles sur une voie qui menait à sa ruine.

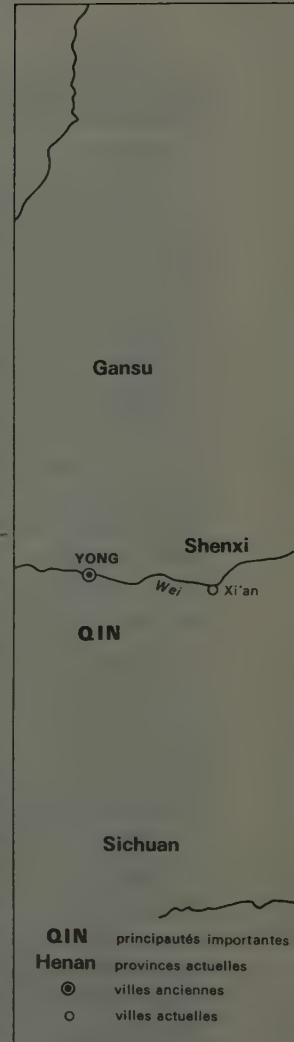
Le déclin des institutions nobiliaires

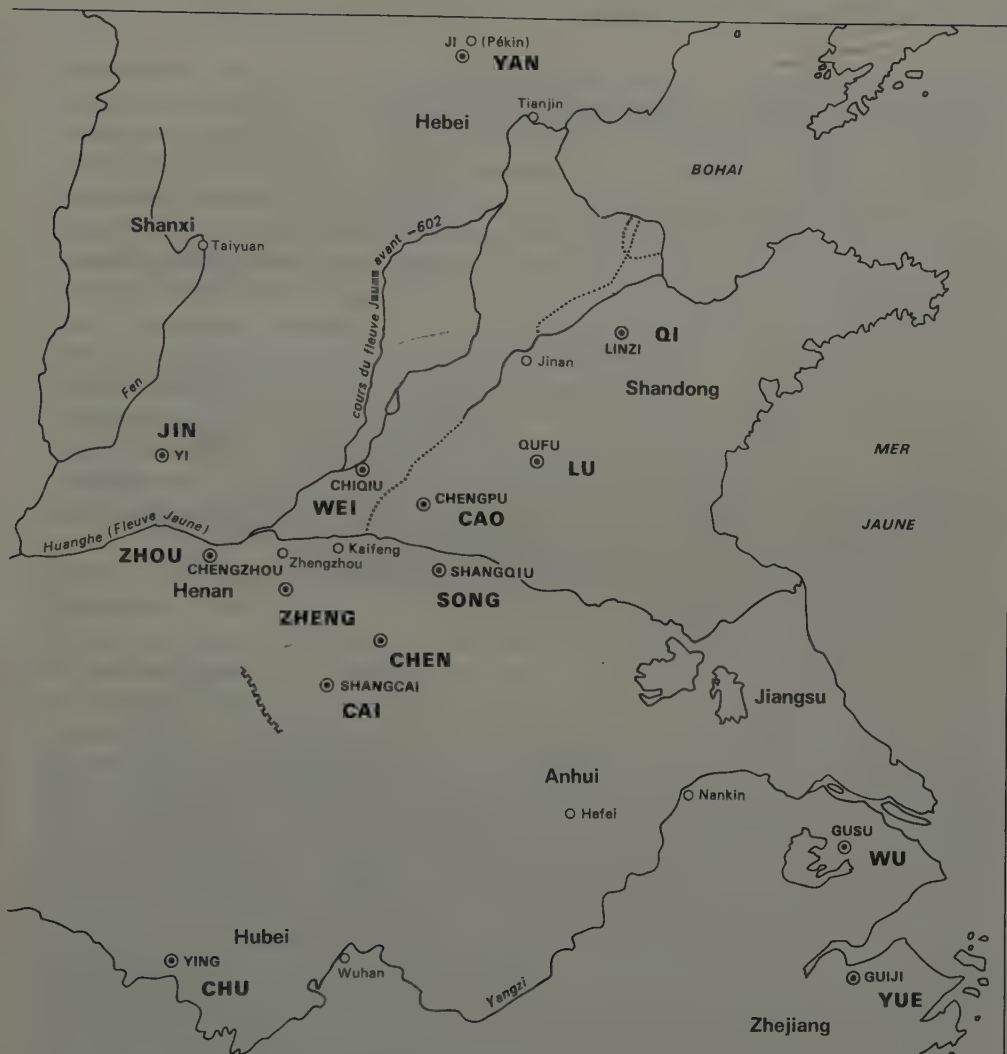
Dans le courant de l'époque Chunqiu, une opposition générale se dessine entre les anciennes cités de la plaine Centrale dont les lignées princières remontaient à la fondation des Zhou - les « principautés du Centre », *zhongguo*, terme qui a été appliqué plus tard à la Chine — et les cités périphériques qui commencent à former des unités politiques plus étendues et plus puissantes : le morcellement des territoires est toujours plus accusé dans les vieux pays que dans les pays neufs. Ces grands royaumes en voie de constitution sont : Jin, dans la vallée de la Fen au Shanxi, pays de montagnes propice à l'élevage du cheval où l'organisation politique est le prolongement de l'organisation des armées; Qi, dans le Nord-Ouest du Shandong, pays maritime enrichi par le commerce du sel, des poissons, des soieries et des métaux; Chu dans la région du Moyen-Yangzi et les vallées du Hubei, dont les princes portaient le titre de roi comme les souverains de Zhou et régnaient sur de vastes territoires peuplés de tribus aborigènes. Ce royaume de culture à demi barbare et dont la langue appartenait à un autre groupe linguistique que celui des parlers chinois s'était étendu dès 704 jusque dans le Sud du Henan.

Des circonstances extérieures devaient renforcer la puissance et l'autorité de ces royaumes : les incursions de populations installées en Chine du Nord, déjà très menaçantes au VIII^e siècle, s'aggravent dans la seconde moitié du VII^e et amènent les princes de Qi et de Jin à jouer le rôle de chefs de confédérations et de protecteurs des pays chinois. Il est possible que ces attaques de tribus non chinoises aient été déterminées par la pression que commençaient à exercer sur elles les premières communautés de pasteurs nomades de la zone des steppes qui connaissaient sans doute déjà l'art de dresser les chevaux pour les monter. Elles ont favorisé en tout cas la montée des hégémonies (*ba*). L'hégémonie de Qi s'affirme lors du serment d'alliance (*meng*) que préside le prince Huan (685-643) en 651, celle de Jin lors de la coalition formée par le prince Wen (636-628) en 632.

Mais la nature et le sens des hégémonies se modifient au début du VI^e siècle, après la défaite que le roi Zhuang de Chu inflige aux armées de Jin en 597 : à partir de cette époque, les royaumes les plus puissants imposent leur volonté aux plus faibles et le serment, prêté sous la menace, devient le moyen de légaliser une situation de force.

Avec le développement de grandes unités régionales, la lutte entre royaumes tend à prendre un nouveau caractère : ce ne sont plus des querelles de famille que s'efforcent





4. Grandes principautés de l'époque Chunqiu (Printemps et Automnes)

de régler par les armes des principautés alliées et rivales, unies par les mêmes traditions et le même type de culture; l'affrontement guerrier se double d'une opposition plus profonde. Les royaumes de Qi au Shandong, de Jin au Shanxi, de Qin au Shenxi ont chacun des caractères originaux, une personnalité qu'ils doivent pour une bonne part à la diversité des conditions géographiques (régions de montagnes ou de plaines, abondance de l'élevage, proximité

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

de la mer et importance de la pêche, facilités de communication et activités commerciales, relations avec des populations différentes, proches ou lointaines...). Mais ces trois royaumes du Nord sont trop proches des cités de la plaine Centrale pour s'en distinguer très profondément. Il n'en va pas de même avec le royaume de Chu dont la civilisation originale semble être le produit d'une synthèse entre les traditions autochtones des populations « barbares » du Moyen-Yangzi et les traditions « chinoises » des principautés du Centre, les *zhongguo*. En outre, la diffusion de la civilisation du bronze dans le Sud-Est devait donner naissance à deux autres royaumes dont la culture n'était pas moins éloignée de celle de la Chine du fleuve Jaune. Ce sont les royaumes de Wu, dans la région de plaines et de lacs qui s'étend au sud du cours inférieur du Yangzi, et de Yue sur les côtes septentrionales du Zhejiang. L'essor de ces royaumes de marins et de bateliers à la fin du VI^e siècle provoqua le déclin de Chu, leur voisin occidental. Sous le roi Fucha (496-473), Wu s'étendit vers le Moyen-Yangzi et vers le Sud du Shandong. Mais son rival, le roi Goujian de Yue (496-465) devait finalement l'emporter et mettre fin au royaume de Wu en s'appropriant ses conquêtes. Chu et Yue continueront à menacer la paix et l'indépendance des petites cités de la plaine Centrale à l'époque suivante, celle des Royaumes combattants.

La prépondérance des facteurs militaires dans une société dont les fondements étaient d'ordre religieux et rituel devait en altérer la nature. Ce ne sont pas seulement en effet les types de relations traditionnelles entre principautés qui sont touchés, mais, parce que le système social forme un tout, les relations entre grandes familles à l'intérieur même des cités. Les signes d'une crise de la société noble se multiplient à partir des environs de l'an 600. On voit en effet apparaître, dans le courant du VI^e siècle, de nouvelles institutions dont l'objet est de renforcer le pouvoir du prince et son indépendance : les premières formes de fiscalité agraire sont signalées à Lu en 594 et 590, à Zheng en 543 et 538; l'ancien *service d'ost (fu)* qui consistait à fournir au prince un contingent d'hommes armés tend à être remplacé par une contribution en armes et en céréales; les premières lois écrites sur bronze apparaissent dans la seconde moitié du VI^e siècle. Lois et impôts seront justement considérés par les lettrés ritualistes de l'école de Lu comme les premières atteintes aux coutumes traditionnelles qui formaient la base de l'ordre ancien : ils sont le signe des luttes qui opposent entre elles les grandes familles qui ont accès à l'exercice du pouvoir. Ces luttes s'exacerbent à partir du début du V^e siècle. A Lu, dans l'Ouest du Shandong, trois familles puissantes de barons, les Mengsun, Shusun et Jisun, s'emparent de la direction de la principauté, ne laissant plus qu'un rôle nominal à la lignée légitime dont les ancêtres avaient été fiéffés par le fondateur des Zhou. A Jin, les six familles de grands officiers (les six *qing*), qui étaient à la tête des trois armées du royaume, se disputent le pouvoir; leurs luttes aboutissent en 453 au partage du territoire et à la formation de trois unités politiques indépendantes qui dirigent les familles Han, Wei et Zhao. A Qi, toutes les prérogatives de la lignée princière sont définitivement usurpées en 386 par la famille Tian.

Ces conflits internes, ces usurpations sont le prélude aux guerres de l'époque des Royaumes combattants. Ils annoncent déjà les transformations à venir : la concentration du pouvoir entre les mains d'un seul et la formation de l'État centralisé.

LA FORMATION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

chapitre 3

L'ÉPOQUE DES ROYAUMES COMBATTANTS, de la fin du v^e siècle à l'unification impériale de — 221, est une de ces périodes exceptionnelles où les changements successifs et concomitants, s'entraînant et se renforçant l'un l'autre, ont précipité le cours de l'histoire et provoqué une complète mutation de la société, des mœurs, de l'économie et de la pensée. Le mouvement tout d'abord lent, à peine ébauché au vi^e siècle, s'accélère à mesure que l'on approche de la fin du iii^e, si bien que les différences s'approfondissent d'une génération à l'autre.

Le point de départ est assurément cette crise de la société noble, de ses institutions et de ses croyances que révèlent aux vi^e et v^e siècles les luttes entre familles de la haute noblesse et les premières mesures de concentration du pouvoir entre les mains des chefs de principauté ou de royaume. Si l'on devait caractériser la tendance fondamentale des trois derniers siècles qui précèdent l'unification impériale, on pourrait dire que le pouvoir politique cherche à se dégager de la gangue dans laquelle il se trouvait pris — c'est-à-dire de ce contexte familial et religieux dont il faisait partie intégrante aux ix^e-vii^e siècles — et qu'à mesure qu'il s'en dégage, il est conçu de plus en plus clairement comme une réalité spécifique. Dire que le prince a cherché à se libérer de la tutelle que faisaient peser sur lui les familles de grands dignitaires ne rend pas compte de toute la réalité : en fait, au cours de cette lutte entre la tradition et les nouvelles exigences de l'époque, c'est le pouvoir lui-même qui change de nature.

I. L'accélération des changements

Cette tendance du pouvoir politique à se définir comme tel et à affermir son autorité ne peut être isolée d'une sorte d'expansionnisme militaire : aux luttes du pouvoir central contre les familles de grands dignitaires font écho les guerres que se livrent les royaumes pour étendre leurs territoires, accroître leurs ressources et parvenir à l'hégémonie. Cette relation intime entre les problèmes intérieurs et les combats au dehors est le véritable moteur des transformations de cette période. Aussi bien l'époque des Royaumes combattants mérite-t-elle son nom : c'est une dynamique guerrière qui entraîne les pays chinois de la fin de l'Antiquité sur la voie de l'État centralisé.

Il ne peut être question ici d'entrer dans le détail des guerres et des alliances qui ont occupé toute cette période. Les protagonistes sont au nombre de sept : les « trois Jin », c'est-à-dire Han, Wei et Zhao issus de la division de Jin; l'ancien et riche royaume de Qi dirigé par la famille Tian; deux royaumes dont la puissance s'est révélée depuis peu : Yan au Hebei, dont la capitale est située dans la région de Pékin, toute proche des steppes de pasteurs nomades, et Qin au Shenxi, pays des premiers Zhou, riche en chevaux, aux mœurs frustes et guerrières; Chu enfin dans les vallées du moyen Yangzi et de la Han, royaume à demi chinois. Telles sont les « sept puissances » (les *qixiong*) entre lesquelles vont se nouer et se dénouer des alliances de brève durée qui donneront l'avantage tantôt à Wei, tantôt à Qin, qui furent les deux principaux adversaires de cette époque de guerres acharnées. Au cours des combats, les petites cités de la plaine Centrale, dépositaires des plus anciennes traditions, seront absorbées par les royaumes puissants qui les entourent.

Plus que jamais, les coutumes ancestrales apparaissent en contradiction avec les nécessités de l'époque : s'il veut maintenir son pouvoir, le prince, légitime ou usurpateur, doit disposer de ressources, d'armées, d'agents d'exécution qui lui soient propres. Il lui faut donc faire appel à des hommes nouveaux au profit desquels il dépouillera les grandes familles nobles de leurs charges héréditaires.

Les transformations du pouvoir politique

Dans les principautés de l'époque Chunqiu s'était développé un petit personnel dont les tâches étaient surtout en rapport avec les sacrifices et la guerre, mais aussi avec l'administration de la maison princière et la gestion des domaines. En dehors des plus hautes charges occupées de génération en génération par les grandes familles de barons et de grands officiers (fonctions de *situ*, chargé de l'Administration, de *sima*, ministre de la Guerre, de *sikong*, chargé des Travaux publics, de *sikou*, chef de la Justice) et dont le détail variait d'une principauté à l'autre, il existait en effet de nombreuses fonctions moins illustres mais indispensables, celles de Grand scribe, de scribe de l'Intérieur, de directeur des Affaires ances-

La formation de l'État centralisé

trales dont dépendaient de nombreux subordonnés (prieurs, devins, augures, maître des ballets rituels...), d'officiers du service personnel du prince : écuyers, cochers, préposés aux chars, officiers de bouche... Les titulaires de ces fonctions étaient issus d'une classe dont le statut cultuel et la situation économique étaient de beaucoup inférieurs à ceux des familles de barons et de grands officiers. Issus des familles de cadets et de fils de femmes de second rang (*shuzi*), ils appartenaient à la masse des petits gentilshommes (*shi*). Mais le rôle de cette petite noblesse, hommes d'armes, gardiens des traditions écrites, spécialistes de divers savoirs, allait être déterminant : c'est parmi elle que le prince devait en effet recruter ses premiers agents d'exécution et l'on comprend pourquoi, au terme de l'évolution qui aboutit à l'État centralisé, le terme de *shi*, qui désignait le gentilhomme combattant à l'époque Chunqiu, a fini par prendre le sens de « lettré », apte à l'exercice de fonctions politiques de caractère essentiellement civil.

En même temps qu'un nouveau type de pouvoir central tend à se constituer, les pouvoirs territoriaux se transforment de façon radicale. Tandis que l'ancienne coutume du don royal de bourgades (*caiyi*) ou de fiefs (*feng*) qui accompagnait souvent l'octroi de charges à la Cour et au dehors — faveurs dont les inscriptions de vases cultuels cherchaient à souligner le caractère héréditaire — était l'unique source du pouvoir territorial dans les principautés de la plaine Centrale, un nouveau terme était apparu dans les royaumes périphériques de Qin, de Jin et de Chu. Les bourgades conquises, sans doute placées sous l'autorité directe du chef de royaume, y avaient reçu le nom de *xian*. Les premiers emplois de ce terme avec ce sens particulier datent des années 688-687. L'innovation est sans conséquence, car les *xian* ne tardent pas à devenir, dans le système traditionnel où l'on se trouve encore à l'époque Chunqiu, bien héréditaire de familles de barons ou de grands officiers. Mais ce qui distinguait dans son principe le *xian* des bourgades de type plus ancien, à savoir son caractère de territoire conquis, devait fournir plus tard le moyen d'une transformation radicale des pouvoirs territoriaux : au moment où le chef de royaume se libère de la tutelle des grandes familles en s'appuyant sur la classe des petits nobles, les territoires nouvellement conquis sont préservés de l'appropriation traditionnelle de la haute noblesse et maintenus sous la dépendance directe du pouvoir central. Le *xian* devient alors le modèle d'un nouveau type de pouvoir territorial — la circonscription administrative contrôlée par des représentants du pouvoir central — et ce modèle pourra être étendu à l'ensemble du royaume le jour où le prince sera assez puissant pour abattre les vieilles familles de grands officiers et de barons. C'est ce qui fut fait pour la première fois à Qin, sous Xiaogong (361-338), lors des réformes de Shang Yang. C'est alors que fut mis en place le système administratif qui devait être celui des empires Qin et Han : à la hiérarchie des fonctionnaires correspond une hiérarchie de territoires ; les *xian* sont groupés en ensembles plus importants qui reçoivent le nom de « commanderies » (*jun*), *xian* et *jun* ayant chacun leur siège et leur chef administratifs (*xianling* dans les *xian*, *taishou* dans les *jun*).

Tel fut donc le sens de l'évolution : elle aboutit à un système politique caractérisé par l'existence d'un corps de fonctionnaires choisis, rétribués et révocables, soumis au contrôle

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

du pouvoir central dont il est comme une sorte d'extension, et par un découpage de l'ensemble du territoire en circonscriptions administratives. Mais c'est seulement sous le règne du prince Wen (445-395) à Wei et sous celui du roi Huiwen (337-325) à Qin qu'apparaissent la nouvelle fonction de Premier ministre (*xiang*) et, avec elle, l'usage de distinguer de façon systématique fonctions civiles et fonctions militaires; ce n'est que dans le courant du IV^e siècle que sont instituées les premières circonscriptions administrées par des fonctionnaires. Pour en arriver aux transformations radicales qu'implique l'avènement de l'État centralisé, il a fallu qu'à l'évolution politique, qui se dessine au milieu des luttes entre grandes familles et des efforts du pouvoir central pour se dégager de l'emprise des traditions, vienne s'ajouter l'action concomitante d'autres facteurs qui ont contribué eux aussi à la formation du nouvel État.

Les transformations de la guerre

Dans la haute Antiquité et à l'époque Chunqiu, la guerre était une activité de type noble : la possession de chars, de chevaux et d'armes de bronze était réservée au petit nombre de ceux qui participaient aux combats, tournois en rase campagne où s'affrontaient les vertus des lignées aristocratiques. La piétaille, formée de paysans, ne jouait qu'un rôle subalterne. Mais, en donnant plus d'âpreté aux luttes, le déclin des rites et des hiérarchies traditionnelles commence à modifier le caractère des combats aux IV^e et V^e siècles. Il ne s'agit plus de s'illustrer en faisant preuve de bravoure et, le cas échéant, de générosité, mais de vaincre et de conquérir des territoires. La guerre mobilise donc, à partir de cette époque, de plus en plus d'énergies et de ressources. Le nombre de chars s'accroît à la fin de la période Chunqiu, les campagnes, jadis limitées à quelques affrontements, se prolongent et l'on verra se développer la guerre de siège aux VI^e et III^e siècles. La direction des combats tend à devenir, non plus l'affaire de nobles chez qui le métier des armes était une tradition parallèle à l'exercice du culte, mais celle de spécialistes de la tactique et de la stratégie. La recherche de l'efficacité pour elle-même est à l'origine des transformations de la guerre; l'évolution se marque à la fois dans la composition des armées et dans l'importance nouvelle attribuée aux réserves. Du V^e au III^e siècle, le développement de l'infanterie réduira peu à peu le rôle des chars et provoquera pour finir la ruine du genre de vie noble qui était lié à la conduite des attelages. Certaines innovations contribuent à cette mutation des formes de combat : l'apparition de l'épée, probablement empruntée à la steppe au milieu du VI^e siècle, l'arbalète et la cavalerie. Plus puissante et plus précise que l'arc rétroflexe à double courbure de l'Antiquité et des nomades, l'arbalète, tendue au pied, devait être une des armes les plus employées dans le monde chinois et sera perfectionnée, sous diverses formes jusqu'à l'époque des Song (X^e-XIII^e siècle). Le moment de sa diffusion a pu être daté de la seconde moitié du V^e siècle (Yang Kuan), mais il se pourrait qu'elle soit un peu plus tardive. Quant à la cavalerie, plus mobile et plus rapide que les chars, elle apparaît au IV^e siècle dans les royaumes du Nord où elle est adoptée à l'imitation des nomades en même temps que le costume des cavaliers de la steppe (tunique et pantalon).

La formation de l'État centralisé

Le développement des unités d'infanterie depuis le VI^e siècle — à Jin lors de combats contre les tribus du Shanxi en pays montagneux; à Wu et Yue très probablement où le terrain ne se prêtait guère mieux à l'emploi des chars à cause des lacs et des nombreux cours d'eau — jusqu'aux grandes armées de fantassins du III^e siècle devait avoir des conséquences capitales et on peut dire que l'avènement de l'État centralisé est intimement lié à ce changement de la technique guerrière. En donnant plus d'importance et, pour finir, un rôle décisif dans les combats à l'ancienne piétaille (*tu*), sorte de domesticité des combattants nobles à l'époque Chunqiu, les chefs de royaumes avides de conquête et d'hégémonie étaient amenés à lui accorder en même temps un statut et une dignité qui lui avaient été refusés jusqu'alors. L'État centralisé est contemporain d'une promotion de la paysannerie au rang de cultivateurs indépendants et à celui de combattants. Le droit à la terre et le droit aux honneurs acquis sur les champs de bataille vont de pair.

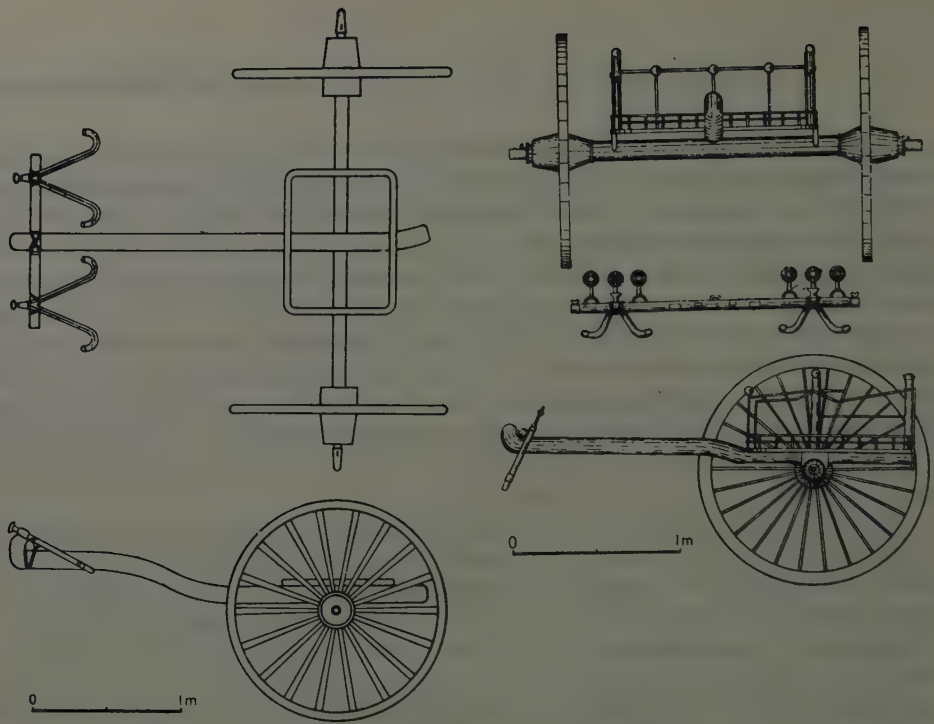
Mais la durée et la violence des affrontements à partir des VI^e-V^e siècles, l'esprit « réaliste » qui anime les chefs de royaumes et leurs conseillers aux IV^e et III^e siècles sont aussi à l'origine d'un nouvel intérêt pour les questions économiques ou, plus exactement, d'une prise de conscience de l'économie comme réalité spécifique : la victoire appartient à qui dispose du plus grand nombre d'hommes, du plus de ressources diverses et de réserves en grain.

Les transformations qui intéressent le pouvoir politique et la guerre ont un arrière-plan économique et social dont il convient de souligner toute l'importance.

Essor de l'économie et innovations techniques

Les IV^e-III^e siècles avant notre ère sont, dans le monde chinois, une période de rapide essor économique et d'inventions techniques. C'est à ce moment que la vallée de la Wei, la plaine Centrale, le bassin de Chengdu au Sichuan deviennent des pays de culture continue grâce à d'intenses défrichements encouragés par les chefs de royaume; c'est à ce moment que se développe une agronomie savante (emploi d'engrais, distinction entre différents types de sols, attention portée à la date des labours et des semailles, drainage...). L'assèchement des zones marécageuses et le drainage des terrains salés constituent un des aspects les plus importants de cette politique délibérée de développement agricole. C'est à cette mise en valeur de nouvelles terres tout autant qu'à un apport d'eau en période de sécheresse que visent les grandes entreprises d'irrigation de cette époque. Les plus célèbres furent celles de la région de Ye, près de Handan (dans le Sud-Est de l'actuel Hebei), de la région de Chengdu au Sichuan et de la vallée de la Wei au Shenxi. Les ingénieurs hydrographes qui furent les promoteurs de ces grands travaux ont laissé leur nom dans l'histoire : Ximen Bao et Shi Qi à Wei, Li Bing et son fils, Zheng Guo à Qin.

C'est aux IV^e et III^e siècles avant notre ère que commence à se produire le premier essor démographique du monde chinois. Si l'on n'a guère les moyens d'évaluer le peuplement de l'époque Chunqiu, tout indique qu'il était très clairsemé et que, même dans la zone où les cités chinoises étaient les plus nombreuses, le long du cours du fleuve Jaune et dans



III. A gauche, schéma d'un char du site de Anyang (fin du II^e millénaire). — A droite, schéma d'un char du site de Huixian (Henan) (V^e siècle avant notre ère).

la plaine Centrale, les techniques agricoles ne permettaient que de faibles densités humaines. Au contraire, les textes du III^e siècle (et en particulier le *Hanfeizi*) font état d'un rapide essor du peuplement qui se poursuit à l'époque des premiers Han, ce qui explique les chiffres fournis par le premier recensement connu de l'histoire : 57 671 400 individus en +2, soit un peu plus que les évaluations données pour l'ensemble de l'Empire romain vers la même époque.

Défrichements et mise en valeur de nouvelles terres ont contribué pour beaucoup au renforcement du pouvoir central et l'ont aidé à se libérer de la tutelle des grandes familles : ils lui ont fourni en effet de nouvelles ressources régulières grâce aux impôts exigés des familles de cultivateurs et ils ont assuré en même temps son contrôle direct sur les hommes, les paysans fixés sur les nouvelles terres ne dépendant plus, comme dans les vieilles bourgades, de la haute noblesse. Les défrichements ont permis d'étendre les circonscriptions administratives. Mais la promotion de l'agriculture fut favorisée en même temps par le développement des techniques. Les historiens modernes, le Chinois Yang Kuan, le Japonais Masubuchi entre autres, ont souligné le rôle capital, aux IV^e et III^e siècles, de la diffusion des outils en fer qui remplacent à ce moment les modèles en bois et en pierre, permettent des labours plus profonds et facilitent les défrichements et les grands travaux. Ces outils ne sont pas forgés mais fondus. En effet, le monde chinois, grâce à son expérience des arts du feu, semble être parvenu directement à la fonte du fer, sans passer comme les pays

LA FORMATION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

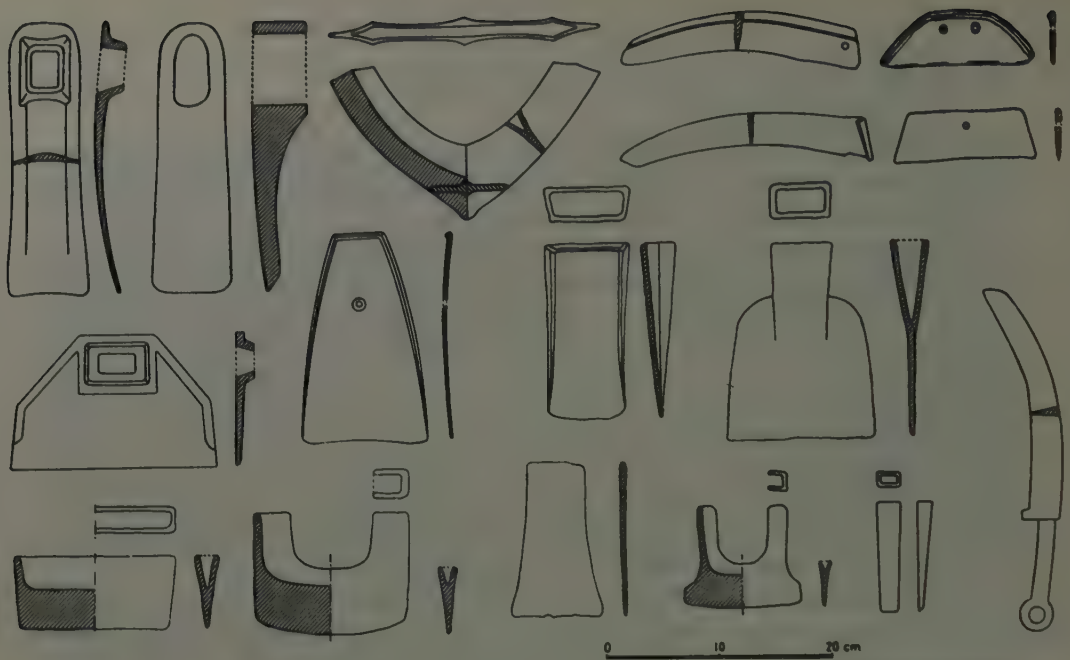
d'Europe par le long stade intermédiaire de la forge. La première mention d'un objet fondu en fer est datée de - 513 et elle implique qu'à cette époque la technique de la fonte de fer était déjà maîtrisée et employée couramment.

Les témoignages archéologiques sont plus tardifs et n'apparaissent qu'à partir des environs de 400, à une époque où la fonte de fer est devenue une véritable industrie. Des vestiges d'objets en fer fondu (haches, bèches, couteaux, épées...) datant de l'époque des Royaumes combattants ont été retrouvés en grand nombre dans les sites découverts depuis 1950. Mais on a pu exhumer aussi, en particulier sur le site de l'ancienne capitale de Yan, près de Pékin, des moules qui ont servi à la fonte d'objets en fer. La fonte, plus cassante et moins tranchante que le bronze, avait sur lui le grand avantage de pouvoir être produite en abondance, surtout dans les régions riches en minerai comme le Shanxi et le Shenxi. Il semble d'ailleurs que, grâce à la combinaison de la fonte et du martelage, les armes en fer aient commencé dès l'époque des Royaumes combattants à rivaliser avec les armes en bronze qui restaient d'un usage plus général.

On a pu s'étonner de cette « avance » de la Chine dans le domaine de la sidérurgie : les Chinois surent produire des aciers dès le II^e siècle avant notre ère, alors qu'il faudra attendre la fin du Moyen Age en Europe pour assister aux premiers essais de fonte du fer, et plus longtemps encore pour l'acier. Mais ce décalage, qui révèle plutôt qu'une avance et un retard l'originalité des traditions technologiques des différentes civilisations, s'explique fort bien par l'expérience acquise dans la fonte du bronze dans le monde chinois (c'est à défaut de cuivre et d'étain qu'on y eut d'abord recours au fer) et par le perfectionnement des souffleries à l'époque des Royaumes combattants. Mais ce n'est que plus tard, semble-t-il, sous les Han, qu'apparaîtra le soufflet à piston à double effet qui permet d'obtenir, grâce à un système de soupapes, une pulsion d'air continue et, par suite, des températures plus élevées. Ce type de soufflet, remarqué par les Européens dès le XVI^e ou XVII^e siècle, subsistera en Chine jusqu'à l'époque contemporaine.

La fonte de fer eut pour effet d'accoutumer très tôt le monde chinois à cette idée de modèle et de reproduction en série du même outil qui ne nous est devenue vraiment familière que depuis le développement de l'industrie moderne. Alors que dans l'Antiquité chaque vase de bronze constituait généralement une pièce unique, les moules servant à la fonte de fer étaient utilisés pour une production en série et ils étaient souvent conçus pour produire, en une seule opération, plusieurs exemplaires du même objet.

D'autres progrès techniques intéressent les moyens de transport : le char à timon dont les chevaux sont attelés au joug de garrot cède la place à l'époque des Royaumes combattants à la charrette à deux limons, en même temps, semble-t-il, que le joug de garrot — qui demeurera dans le reste du monde le seul mode d'attelage connu pendant une très longue période — est remplacé par la bricole de poitrail. Ce nouveau dispositif ainsi que le collier d'attelage qui apparaîtra entre les V^e et IX^e siècles de notre ère, constituent un progrès important dans les modes de traction animale : en libérant les chevaux de la pression du joug qui tendait à les étouffer, ils permettent une conduite plus aisée et la traction de plus



IV. Outils en fonte des IV^e-III^e siècles : houes, soc d'aire, faucilles, hache et couteau.

lourdes charges. Un seul cheval suffit là où il fallait jadis deux et parfois quatre chevaux. Il est notable que la fonte de fer et les procédés d'attelage rationnel, attestés dans le monde chinois à l'époque des Royaumes combattants, apparaissent tous deux en Europe à la fin du Moyen Age. Sans être absolument démontrée dans les deux cas, la transmission est très probable.

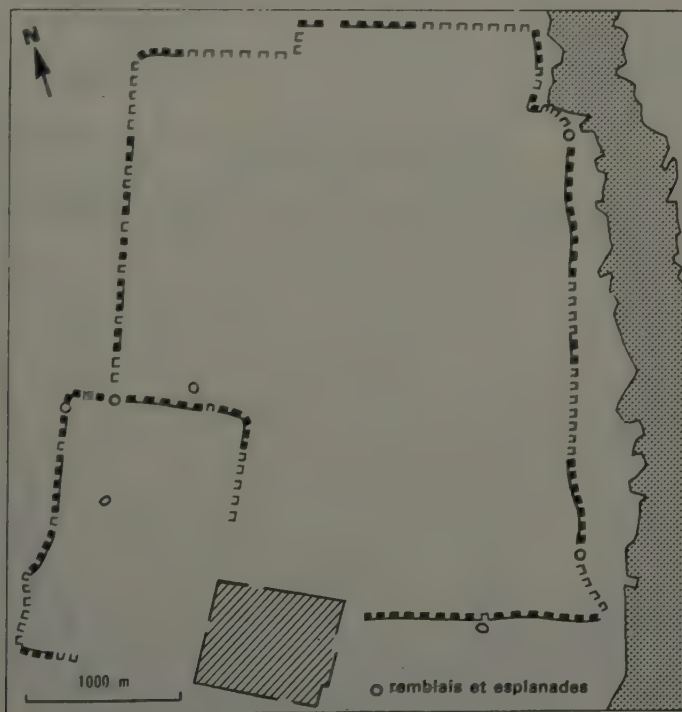
C'est aussi aux IV^e-III^e siècles avant notre ère que l'usage se répand en Chine de donner aux rayons une légère obliquité par rapport au plan de la roue (l'écuanteur) qui augmente la résistance aux chocs latéraux.

Si l'époque des Royaumes combattants est une des plus riches de l'histoire en nouveautés techniques, cela tient sans doute aux besoins qu'entraînent des guerres de plus en plus acharnées. Pour assurer leur indépendance et accroître la puissance militaire de leurs royaumes, les princes ne se préoccupent pas seulement de développer la production agricole. Ils sont à l'affût de nouvelles ressources : les terres, qui étaient restées en marge des champs cultivés, zones de marais, de brousse et de forêt ouvertes jusqu'alors aux paysans qui venaient y chercher leur bois, y pêcher ou y chasser, commencent à être appropriées et exploitées par les chefs de royaume pour leurs produits minéraux, animaux et végétaux. Des taxes sont instituées sur les marchandises et sur les boutiques de marché. Mais les activités commerciales et artisanales en plein essor sont à l'origine d'une nouvelle classe de marchands. Alors qu'à l'époque Chunqiu, les trafics restaient limités à des produits de luxe tels que perles et jades et étaient le fait de marchands qui entretenaient des relations particulières avec les cours princières, un grand commerce se développe à l'époque suivante qui porte

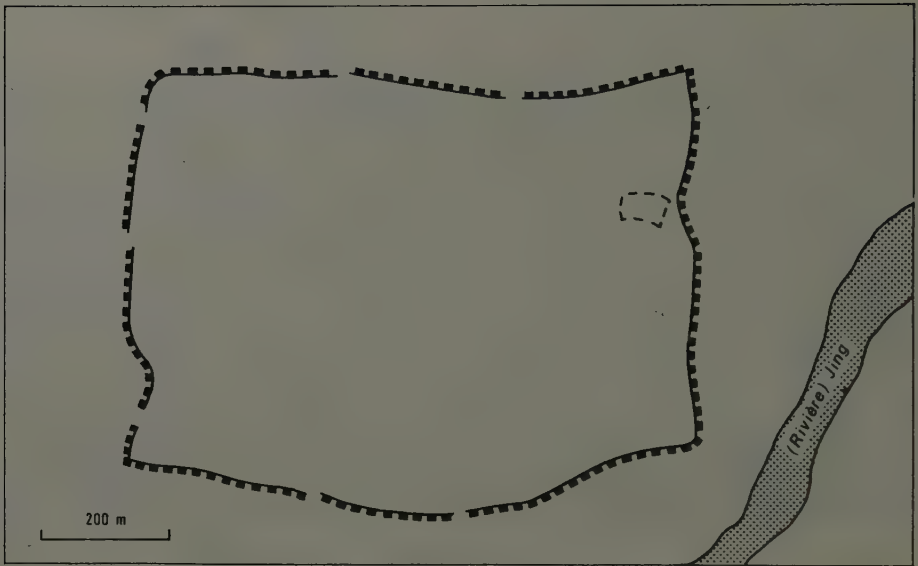
La formation de l'État centralisé

sur les produits de grande consommation (tissus, céréales, sel), les métaux, les bois, les cuirs et les peaux. Les plus riches marchands associent à ces trafics les grandes entreprises artisanales (mines et fonderies de fer en particulier), accroissent le nombre de leurs ouvriers et de leurs agents commerciaux, disposent de véritables flottes fluviales et de caravanes de charrettes. Ces nouvelles activités échappent au cadre traditionnel de l'économie palatiale, avec ses corps de métier contrôlés par des nobles du Palais : potiers, charrons, fabricants d'arcs, corroyeurs, vanniers, graveurs... Mais les grands marchands entrepreneurs forment le groupe social qui participe le plus par ses contributions et ses activités à l'enrichissement de l'État. Alliés et parfois conseillers des chefs de royaume, ils semblent avoir exercé une grande influence sur l'évolution de la pensée politique à la fin de l'Antiquité.

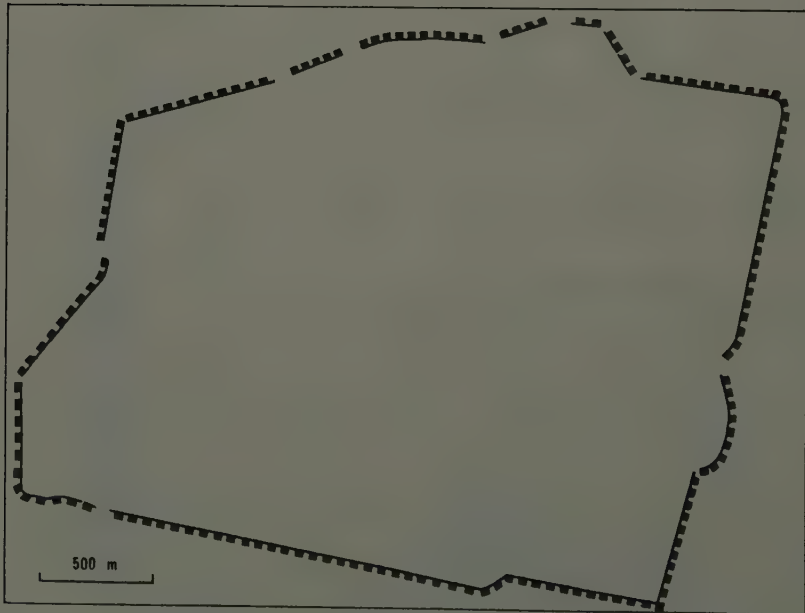
Les capitales de royaume ne sont plus seulement le siège du pouvoir politique. Elles tendent à devenir de grands centres commerciaux et artisanaux et les dernières fouilles ont révélé l'agrandissement de leurs murailles à la fin de l'époque des Royaumes combattants. Parmi ces cités prospères, on peut citer Linzi à Qi, dans le Nord-Ouest du Shandong, l'une des plus grosses et des plus riches agglomérations de cette époque, Handan à Zhao, dans



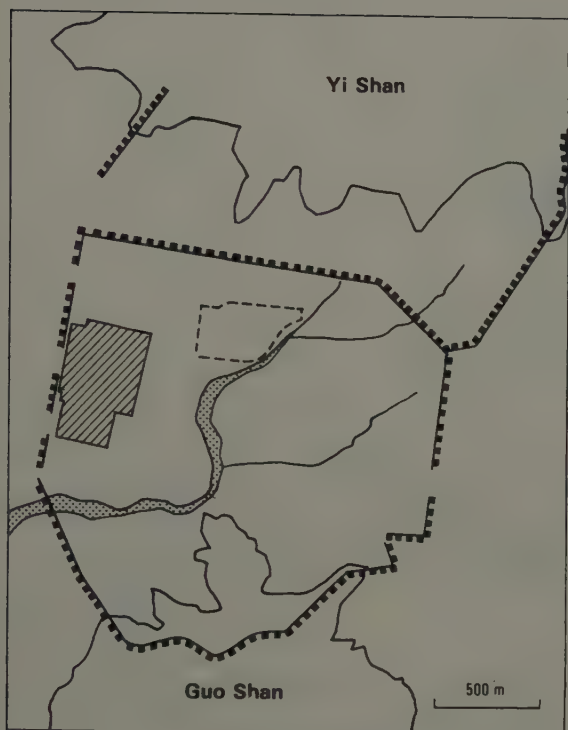
5. Villes de l'époque des Royaumes combattants.
A. Ville de Linzi, capitale du royaume de Qi au Shandong.



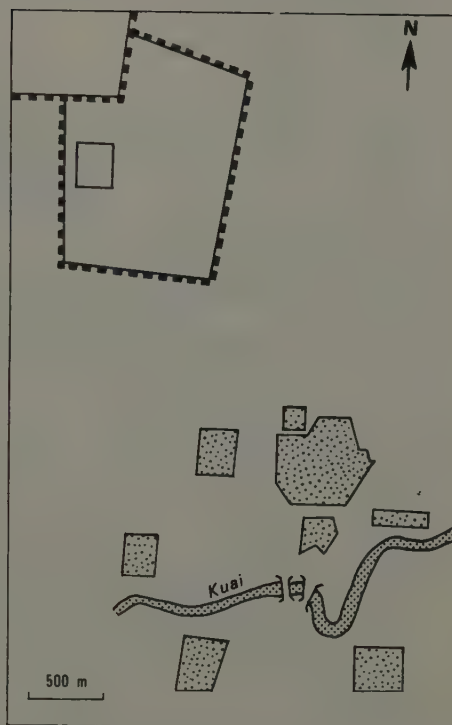
B. Ville de Teng près de l'actuel Tengxian (sud-ouest du Shandong).



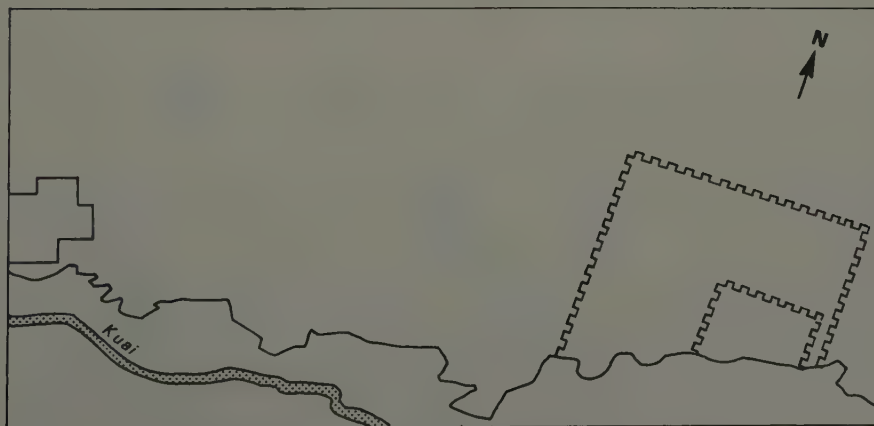
C. Ville de Xue près de l'actuel Tengxian au Shandong.



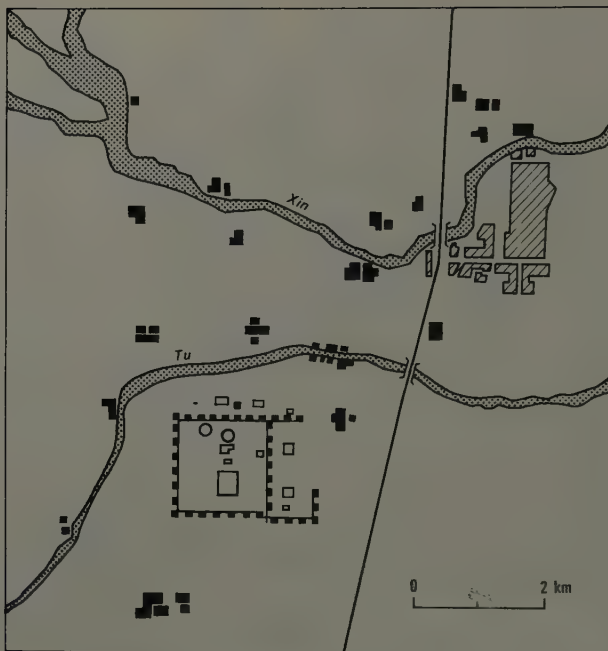
D. Ville de Zhencheng près de l'actuel Zouxian au Shandong.



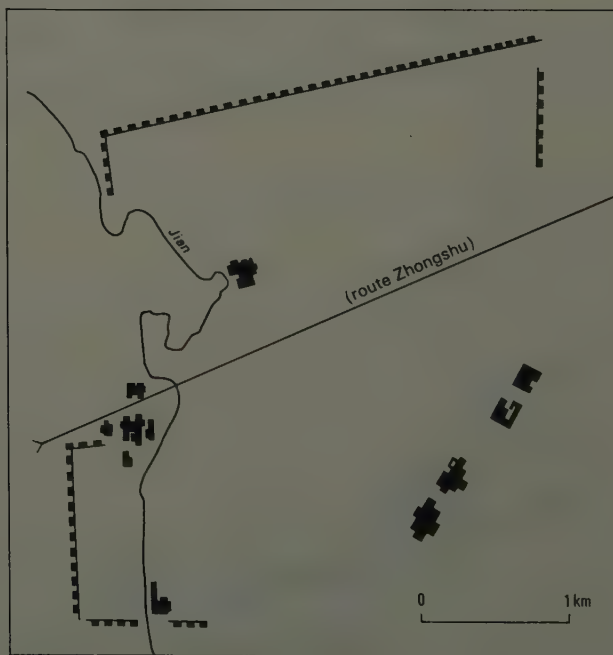
E. Ville de Xintian (royaume de Jin au Shanxi).



F. Ville de Wuguo près de l'actuel Quwo (royaume de Jin).



G. Ville de Wangcheng près de Luoyang (Henan).



H. Ville de Handan (Hebei).



I. Ville de Xiadu (royaume de Yan, au Hebei).

le Sud-Est du Hebei, Wen à Wei, Ying à Chu, Luoyi à Zhou, Rongyang à Han. Aussi bien, les guerres du III^e siècle ont-elles souvent pour objectif la conquête de ces grands centres économiques.

L'essor du commerce et de l'artisanat privé qui explique la croissance des villes suscite aussi la diffusion des monnaies métalliques dont les plus anciens spécimens remontent au V^e siècle. Les fouilles ont révélé que ces monnaies, de quatre types différents, circulaient dans des aires géographiques assez bien définies qui correspondaient sans doute à de grandes unités économiques : les *bu*, dont la forme imitait celle des bèches en fer, étaient en usage à Han, Wei et Zhao, les trois royaumes issus de la division de Jin; les *dao*, en forme de couteau, dans les régions du Nord-Est, à Qi, Yan et Zhao; les « nez de fourmi » (*yibi*) en forme de cauris, cette sorte de « monnaie » archaïque qui réunissait les fonctions multiples d'ornement, de joyau et de talisman, dans le pays de Chu, au Hubei et au Hunan; les pièces circulaires et à trou central circulaire dans les régions du Nord-Ouest, à Zhou, à Qin et à Zhao. A Qi, c'est l'État lui-même qui avait procédé à des fontes de monnaie, mais il se peut que les monnaies en forme de bêche et de couteau qui portent souvent le nom de la ville où elles ont été émises soient dues à l'initiative de riches marchands.

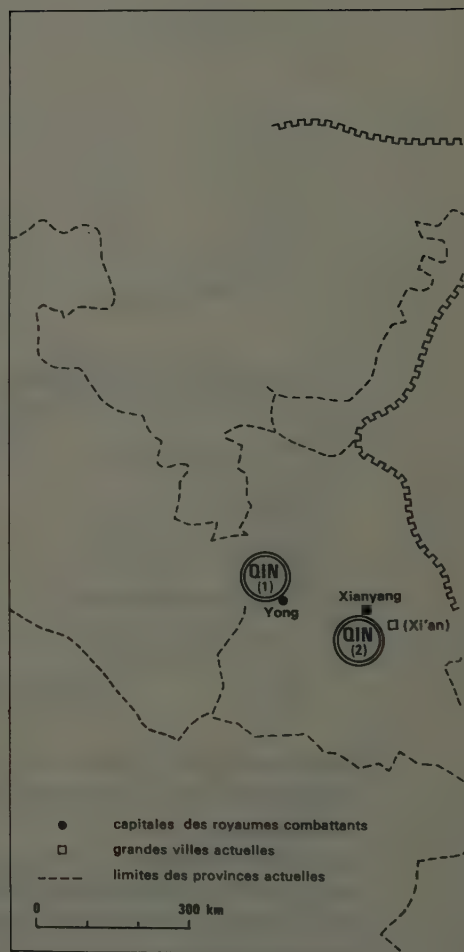
DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

L'essor économique n'a pas que des effets limités aux pays chinois : les relations commerciales avec les populations voisines s'intensifient au cours des deux derniers siècles avant l'Empire. Yan, dont la capitale est située dans la région de l'actuel Pékin, commerce avec les tribus de la Mandchourie et du Nord de la Corée; Zhao et Qin avec les nomades de la steppe et il semble que ce soit dès les IV^e-III^e siècles que les soieries du pays de Qin ont gagné l'Inde du Nord (d'où le nom indien de Cina pour désigner le pays de la soie). Dans le Sud, Chu paraît avoir développé à la même époque ses relations commerciales avec les populations aborigènes de la zone tropicale. Sous le règne du roi Qingxiang (298-263), une expédition militaire est organisée vers le Sichuan (pays de Ba et de Shu), le Guizhou (Qinzhong) et la région de l'actuel Kunming au Yunnan (pays de Dian), où la tradition veut que des soldats de Chu se soient établis et mariés avec des femmes du pays. Cette expansion commerciale des grands royaumes périphériques qui favorise la colonisation chinoise dans les confins (Mandchourie méridionale, Mongolie, actuelles provinces du Sud et du Sud-Ouest) prépare la voie aux grandes expansions militaires des empires des Qin et des Han.

Bouleversements sociaux

Période d'essor économique et d'innovations, les deux siècles qui précèdent l'unification des pays chinois en -221 sont aussi une époque de bouleversements sociaux.

L'ancienne société noble ne résiste pas aux coups qui lui sont portés par les nouveaux chefs d'État qui cherchent à accaparer tous les pouvoirs ni à l'influence plus profonde et plus puissante des transformations économiques. Les grandes familles dont les lignées s'étaient perpétuées depuis la haute Antiquité sont ruinées, écartées du pouvoir et finalement détruites. Leurs cultes si jalousement conservés à travers les âges disparaissent en même temps que leurs domaines et leurs cités, englobés dans le territoire des royaumes.

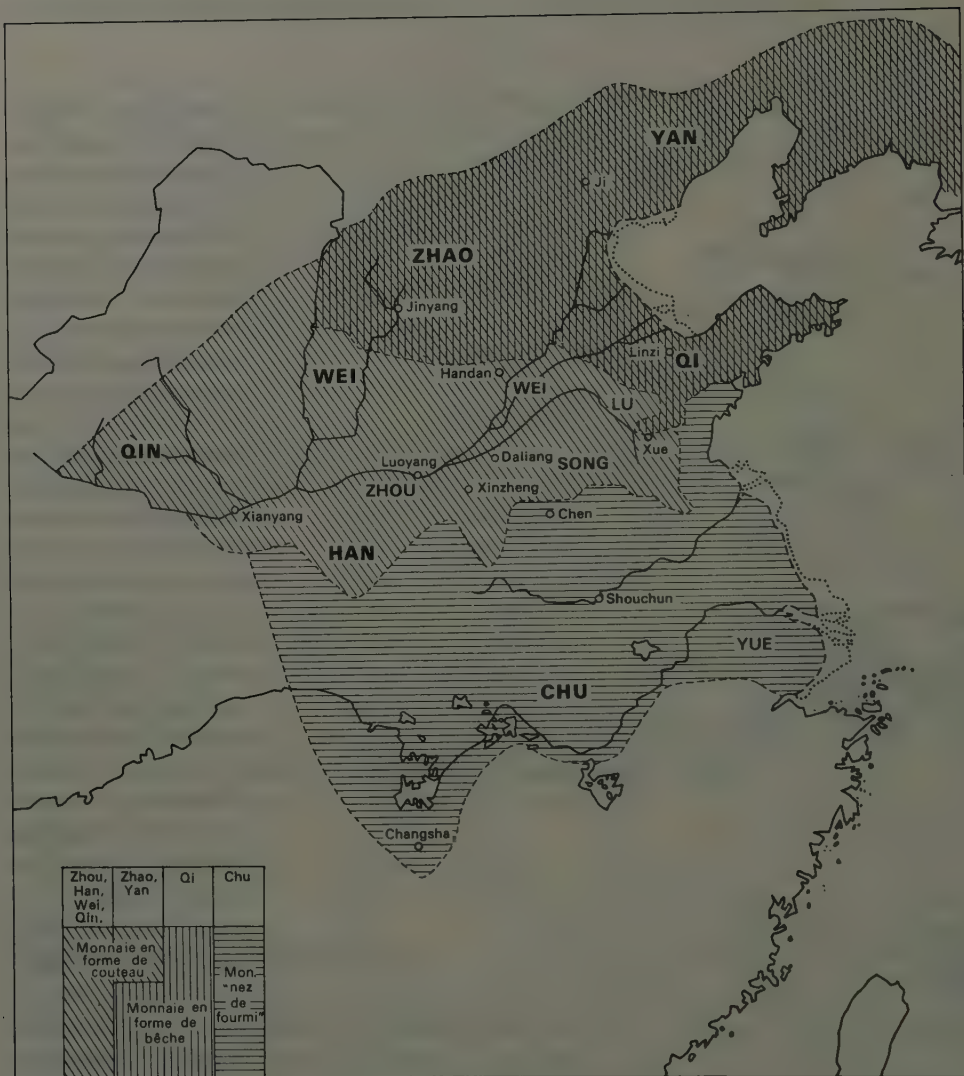




6. Les Royaumes combattants.

célèbres pour avoir su s'attirer, par leur générosité et leur sens de l'honneur, plusieurs milliers de clients : les seigneurs de Mengchang à Qi, de Pingyuan à Zhao, de Xinling à Wei, de Chunshen à Chu. C'est dans ces milieux que se développent aux IV^e et III^e siècles réflexion politique et morale, science des stratagèmes, art du discours... Les temps sont propices à l'apparition de sectes et d'écoles dont les préoccupations sont indissociables des réalités sociales et politiques de l'époque.

Le déclin de la haute noblesse et le renforcement parallèle du pouvoir central attirent cependant vers les cours des chefs de royaume un grand nombre de petits gentilshommes en quête d'emploi. Ces hommes qui cultivent des arts divers et font étalage de leurs talents dans l'espoir d'être appelés à servir le prince font le siège de ses plus proches conseillers. Ainsi se forment, autour des cours princières et dans l'entourage des ministres, des groupes de clients (*binke*, « hôtes », *sheren*, « gens de la maison ») qui sont une source de prestige et de puissance. Le grand historien Sima Qian consacra dans ses *Mémoires historiques* (*Shiji*) (début du I^{er} siècle avant notre ère) des biographies à quatre de ces conseillers



7. Répartition schématique des différents types de monnaies à l'époque des Royaumes combattants.

Grande et petite noblesse ne sont pas les seules touchées. Le monde obscur des campagnes sur lequel les textes les plus anciens n'apportaient que de fugitives lumières (mode de travail collectif sous le contrôle d'intendants, mariages par groupes lors de grandes fêtes religieuses, parenté classificatoire, vie religieuse rythmée par le cycle des saisons) subit

La formation de l'État centralisé

de profondes mutations qui faciliteront son changement de statut (participation aux combats et droit à la terre).

L'essor économique qui provoque l'apparition d'une petite classe de riches marchands entrepreneurs et de grands propriétaires fonciers ne profite pas à tous également, mais accentue au contraire les inégalités. Les paysans pauvres s'endettent et finissent par être chassés de leurs terres. Ainsi s'accroît le nombre des fermiers, ouvriers agricoles et esclaves pour dette — seule forme d'esclavage avec l'esclavage pénal qu'ait connue le monde chinois —; les paysans sans terre sont employés dans les industries qui se développent (mines, fonderies de fer, salines, ateliers artisanaux) ou fixés sur les nouvelles terres que les chefs de royaume s'efforcent de mettre en valeur. Tous ces changements font éclater la grande famille paysanne indivise et provoquent la ruine des anciennes communautés villageoises : les conditions sont propices aux grandes réformes qui permirent de jeter les bases de l'État centralisé.

2. La révolution étatique

*J'ai apporté l'ordre à la foule des êtres et soumis à l'épreuve
les actes et les réalités : chaque chose a le nom qui lui convient.*

Stèle érigée par le Premier empereur des Qin.

Le mouvement de réformes qui devait donner naissance à l'État centralisé ne représente qu'un des courants de l'époque des Royaumes combattants et ne peut donc être isolé de l'ensemble des diverses tendances de cette période, l'une des plus riches de l'histoire intellectuelle de la Chine. Mais les réformateurs qui furent qualifiés plus tard de « légistes » (*fajia*) eurent le mérite de concevoir les institutions fondamentales du nouvel État et, par suite, celles de l'empire lui-même, puisque les réformes, appliquées d'abord de la façon la plus systématique à Qin, ont été étendues à l'ensemble des pays chinois au cours des conquêtes de ce royaume du Nord-Ouest, dans les années 230-221.

La fondation de l'État centralisé

Si le courant réaliste et positif auquel se rattachent les légistes est devenu de plus en plus conscient de ses buts, de ses moyens et de ses implications philosophiques, s'il aboutit à l'un des plus grands penseurs du III^e siècle, Han Fei (280?-234), il répond dans son principe à ces deux préoccupations pratiques qui dominent toute la vie politique des deux siècles qui ont précédé l'Empire : « enrichir l'État » (*fuguo*) (donner au prince les moyens matériels de la puissance) et « renforcer les armées » (*qiangbing*) (lui assurer par les armes une hégémonie ou une souveraineté universelles). Plus qu'aucun autre royaume, Qin semble avoir présenté des conditions favorables à l'application de réformes radicales qui

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

devaient en faire un État puissant et d'un type profondément différent de ceux que le monde chinois avait connus jusqu'alors. Isolé dans le bassin de la Wei et assez bien protégé contre les attaques du dehors, Qin était un pays pauvre, relativement arriéré, où il était facile d'étendre les circonscriptions administratives par des défrichements, et dont la noblesse ne semble pas avoir été très puissante. Des conseillers, partisans d'une politique réaliste et absolutiste, s'y succédèrent depuis l'aristocrate Shang Yang (390?-338) jusqu'au riche marchand Lü Buwei, ministre du dernier prince des Qin, fondateur de l'empire.

Apparenté à la famille princière de la petite cité de Wei au Henan (un autre Wei que celui du grand royaume issu de la division de Jin), Gongsun Yang, sire de Shang, plus connu sous le nom de Shang Yang fut l'artisan des premières grandes réformes du royaume de Qin. Tout d'abord conseiller du roi Hui de Wei à Da Liang (l'actuel Kaifeng), il serait arrivé à Qin en 361. Une première série de réformes inspirées par Shang Yang aurait été promulguée en 359. Elles consistèrent à instituer des groupements paramilitaires de dix et cinq familles à responsabilité collective, à prendre pour base du système fiscal non plus la famille indivise, mais la famille restreinte, à créer des grades nobiliaires pour hauts faits de guerre (ces grades préfigurent les 21 degrés de noblesse des empires Qin et Han), à encourager les défrichements et la production agricole, à réduire au rang de simples particuliers les membres des familles nobles qui ne s'étaient pas acquis de mérites à la guerre, à octroyer des terres, des esclaves (les inactifs étaient réduits en esclavage) et des vêtements aux titulaires des nouveaux grades nobiliaires. Un nouvel ensemble de réformes aurait été mis en application en 350, après le déplacement de la capitale à Xianyang (au nord-ouest de l'actuel Xi'an, sur la rive gauche de la Wei). Elles promulguaient l'abolition de la grande famille indivise, la création de circonscriptions administratives (*xian*), un nouveau découpage des territoires et l'unification des poids et mesures.

Après une victoire de Qin sur Wei en 340, Gongsun Yang devait recevoir la terre de Shang en récompense de ses services. Mais le réformateur, qui avait suscité la haine de l'ancienne noblesse, périt écartelé à la mort du prince dont il avait été le conseiller. D'autres devaient continuer son œuvre.

Caractères originaux du nouvel État

L'apparition de l'État centralisé et la destruction parallèle de l'ancienne société ne peuvent être mieux qualifiées que par le terme de révolution. Parce qu'elle a fourni les bases du pouvoir impérial et a continué à inspirer les conceptions politiques les plus fondamentales du monde chinois, la création de l'État centralisé à Qin au milieu du IV^e siècle avant notre ère occupe dans l'histoire de l'Asie orientale une place comparable à celle de la cité dans le monde gréco-latin et occidental. Il y a d'ailleurs, en même temps que de profondes différences, des analogies remarquables : en Chine comme en Grèce, la crise de la société noble aboutit à une « démocratisation » des institutions aristocratiques. Promus au rang de combattants et libérés de la tutelle des grandes familles nobles, les paysans

La formation de l'État centralisé

ont accès à une hiérarchie de grades qui est la transposition dans le nouveau cadre de l'État centralisé des anciennes hiérarchies de la classe noble. Dans le même sens, il est significatif que le terme qui désignait jadis l'équivalent de notre *service d'ost* médiéval (le *fu*, contribution en hommes et en chars des bénéficiaires de fiefs et de bourgades, convertie en une contribution en biens à la fin de l'époque Chunqiu) ait fini par s'appliquer à la capitation et aux redevances imposées à chaque individu par le pouvoir d'État.

Si l'évolution est différente, et en fin de compte très originale dans le monde chinois, c'est que les institutions de l'époque Chunqiu ne présentaient rien de comparable à cet usage propre au monde indo-européen et à la Grèce archaïque : les assemblées de guerriers égaux en droits, dont les assemblées de cité apparaissent comme la transposition.

Un des résultats les plus importants des réformes est d'avoir fait des paysans, anciens dépendants des familles nobles, le fondement de la puissance économique et militaire du nouvel État. Cette combinaison de la fonction de production et de la fonction guerrière ne se rencontre de façon aussi systématique dans aucune autre civilisation. Elle restera, avec des interruptions, la base du système politique et social du monde chinois jusqu'au IX^e siècle. Mais ces agriculteurs combattants ne sont ni les sujets d'un despote qui dispose de pouvoirs discrétionnaires dont il use à sa fantaisie, ayant droit de vie et de mort sur chacun, ni des citoyens égaux en droits qui décident en commun des affaires de leur cité. L'erreur serait de ne voir dans le nouveau système politique défini au IV^e siècle qu'une forme banale de despotisme. En effet, le prince n'y exerce pas à proprement parler un pouvoir arbitraire de commandement, mais y incarne bien plutôt un pouvoir de mise en ordre et d'animation.

La notion de loi qui se dégage et prend forme à l'époque des Royaumes combattants n'a rien de commun avec ce que nous entendons généralement sous ce nom. Elle n'est pas née de la coutume ni issue d'une pratique d'arbitrage des conflits. Elle n'est pas non plus le résultat d'une convention qui traduirait une volonté commune. Objective, publique, supérieure à tous, excluant toute interprétation divergente, elle est le moyen d'une répartition hiérarchique des individus en fonction d'un barème général des dignités et indignités, des mérites et démérites. Elle est en même temps l'instrument tout-puissant qui permet d'orienter l'activité de tous dans le sens le plus favorable à la puissance de l'État et à la paix publique. Destinée à créer un ordre, elle ne peut être en contradiction avec la nature des choses et des êtres. Han Fei, mort en 234, évoque une mise à l'épreuve des lois et attache une grande importance à ce que le prince soit parfaitement informé de l'état de son royaume grâce à une critique rationnelle des témoignages. Source d'une harmonie universelle, la loi s'apparente aux tuyaux sonores (*lü*) qui sont à la base de toutes les mesures et dont le nom évoque les idées de modèle et de règle (le terme *lü* s'appliquera sous l'Empire aux codes pénaux).

Les réformes sont l'expression d'une pensée qu'on peut qualifier de rationnelle. Elles visent à substituer des règles uniformes à la multiplicité des droits, des privilèges et des coutumes qui caractérisait l'ancienne société — on serait tenté de dire « l'ancien régime » —

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

avec ses lignées nobles, ses liens de dépendance, ses hiérarchies. Les institutions d'État — fonctionnaires civils et militaires, système de peines et de récompenses distribuées selon des règles qui excluent toute injustice et tout favoritisme, grades honorifiques octroyés pour services rendus, responsabilité collective et dénonciation obligatoire des délits à l'intérieur des groupements de familles, système uniforme de poids et de mesures — remplacent les coutumes, les rites et la morale d'autrefois. Ce qui est caractéristique du nouvel État est que tout son fonctionnement est fondé sur des critères objectifs.

Les effets de la révolution étatique furent très profonds et se sont étendus à tous les domaines. Ce que le monde chinois a alors perdu de son passé et ce qui, de ce passé, lui est devenu peu à peu incompréhensible est sans doute considérable. Mais si le bouleversement fut précoce et radical à Qin, les changements furent moins rapides et plus tardifs dans les autres pays chinois, et ce retard a permis la survie de certaines traditions malgré l'extension de l'État centralisé à l'ensemble du monde chinois de cette époque et malgré les efforts du Premier empereur pour détruire tout ce qui rappelait l'ancienne société. Dans les régions de l'Est, les anciens foyers de culture de Qi et de Lu au Shandong semblent être parvenus, dans la tourmente, à préserver une partie de leurs traditions. Ainsi s'expliquera, à l'époque des Han, leur résurgence dans un contexte fort différent de celui des siècles antérieurs à l'Empire.

L'HÉRITAGE DE L'ANTIQUITÉ

chapitre 4

LES DOCUMENTS ÉCRITS QUI ONT SUBSISTÉ DE L'ANTIQUITÉ ont eu dans l'histoire de la culture chinoise une importance égale à celle des traditions bibliques et classiques en Occident. Objet d'une volumineuse exégèse qui s'est accumulée depuis le II^e siècle avant notre ère jusqu'à l'époque contemporaine, ces écrits — ou plutôt ce qui s'en était transmis avec des altérations et des faux — ont servi de base à l'enseignement et de fondement à la réflexion philosophique, politique et morale. L'histoire de la pensée chinoise est pour une bonne part celle des divers points de vue et conceptions qui ont été adoptés au cours des âges à l'égard de cet héritage vénérable dans lequel le monde chinois a cherché sans relâche les vestiges d'une sagesse disparue. Représentée bien souvent comme l'expression d'une orthodoxie immuable, l'interprétation textuelle et philosophique des textes anciens a été au contraire l'objet de débats passionnés et contradictoires aux conséquences capitales et dont les échos se sont prolongés jusqu'à nos jours : tout compte fait, c'est avec notre propre tradition chrétienne que l'analogie paraît le mieux s'imposer.

I. Traditions des X^e-VI^e siècles

Les Classiques

Les plus anciens documents qui se soient transmis par tradition écrite et orale sont issus des milieux de scribes et d'annalistes de la Cour royale des Zhou et des cours princières. Ils datent des IX^e-VI^e siècles. C'est dire qu'il s'agit de pièces de caractère politique, religieux et rituel, en accord avec le type de société qu'on entrevoit au début du 1^{er} millénaire et à l'époque des principautés : une noblesse dont les occupations principales sont la guerre et les sacrifices, soucieuse d'affirmer l'antiquité de ses droits et de ses privilèges. La plus grande partie de ces documents semblent provenir de la Cour royale. Ce sont pour une part des pièces d'archives qui se rapprochent par leur langue et leur contenu des inscriptions sur bronze datant de la même époque (actes d'investiture ou de donation, décisions prises à l'issue d'un procès), mais aussi des fragments de scénarios de danses rituelles. Ces textes ont été réunis dans un recueil qui porte le nom de *Shu (Écrits)* ou *Shangshu* dont la moitié à peu près est considérée aujourd'hui comme authentique. Plusieurs chapitres de ce recueil reproduisent des parties d'un livret relatif à une danse guerrière qui célébrait la victoire du roi Wu des Zhou sur le dernier souverain des Yin. Des pièces analogues, issues de ballets rituels des Yin dont la tradition s'était conservée dans la principauté de Song, semblent aussi avoir été incorporées au *Shangshu* en même temps que des discours, harangues et textes de serment.

Des hymnes de sacrifices et de cérémonies rituelles telles que banquets ou rite du tir à l'arc ont formé la plus grande partie d'un autre recueil qui porte le nom de *Shi* (« poèmes » ou « odes »). Ces poèmes formés de stances régulières étaient chantés à la cour des rois de Zhou avec un accompagnement de danse et de musique où dominaient les carillons de cloches et de pierres sonores. Leurs thèmes semblent être devenus plus variés aux VIII^e-VI^e siècles et s'être enrichis d'un nouveau genre : celui des « chansons de principautés » (*guofeng*) dont l'inspiration paraît provenir des chants alternés de jeunes paysans et paysannes lors des fêtes de printemps. Ces chansons d'amour dont la forme présente plus de souplesse et de liberté que celle des anciens hymnes religieux sont formées de thèmes et de refrains populaires qui associent aux sentiments exprimés par les antagonistes les divers moments de la vie de la nature et des groupements villageois.

Issues du même milieu que les pièces d'archives, les scénarios de ballets rituels et les hymnes de sacrifice, les Annales sont aussi l'une des formes originales des plus anciennes traditions écrites. Constituées par la notation des événements qui semblent avoir été annoncés dans leur temple, au fil des jours, des mois, des saisons et des années, aux ancêtres des lignées royales ou princières, ce sont des documents qu'on peut aussi qualifier de rituels. Ils semblent avoir pris la suite des archives divinatoires de l'époque de Anyang, et eu pour

objet la constitution d'une science des précédents diplomatiques et religieux, astronomiques et naturels. Ainsi s'explique sans doute, en même temps que l'extrême sécheresse et le caractère stéréotypé des annotations, la précision des termes et des dates. Dans les conceptions qui président à la rédaction des Annales, les conjonctions temporelles sont indissociables des événements : espaces et temps apparaissent doués de vertus particulières.

Les plus anciennes Annales semblent remonter au IX^e siècle : se fondant sur des documents qui ont disparu depuis son époque, Sima Qian donne comme première date précise de l'histoire l'année -841. Un seul document a été conservé dans sa plus grande partie : les *Annales du royaume de Lu* au Shandong, dénommées, d'après les mentions de saisons qui figurent en tête de paragraphes, *Printemps et Automnes (Chunqiu)*. Les parties qui en subsistent portent sur les années 722-481. Mentionnées dans certains ouvrages, les Annales de Jin et de Chu avaient disparu dès la fin de l'Antiquité; celles de Qin ont été incorporées dans les *Mémoires historiques* de Sima Qian au début du I^{er} siècle avant notre ère. Enfin, la découverte d'une tombe d'un prince de Wei en +279 devait permettre de retrouver les Annales de ce royaume du Shanxi. Le texte de ces documents sur lamelles de bambou (d'où leur nom de *Zhushu jinian, Annales écrites sur bambou*) a été très altéré dans sa transmission et n'a pu être reconstitué qu'en partie en 1917 par l'érudite Wang Guowei.

Si on peut supposer que ces plus anciennes formes de l'histoire dans le monde chinois sont comme le prolongement des archives divinatoires sur os et sur écailles de tortue, la divination elle-même s'est développée de façon autonome à l'époque des premiers rois de Zhou. Parallèlement à la divination par le feu qui subsistera très longtemps en raison de son caractère vénérable, un nouveau procédé à la fois plus commode et plus complexe voit le jour. Il consiste dans le maniement de légères baguettes faites de tiges d'achillée dont les nombres pairs ou impairs permettent de construire des figures composées de six lignes pleines (chiffres impairs) ou interrompues (chiffres pairs). Ces hexagrammes au nombre de 64 traduisent et réalisent toutes les structures possibles de l'univers et sont doués d'une force dynamique en raison des possibilités de mutation de chacune des lignes, mâles (*yang*) ou femelles (*yin*), dans leur essor ou sur leur déclin. Continuant la tradition des devins de l'époque des Yin, les spécialistes de la divination par l'achillée (*shi*) devaient dégager les premiers éléments d'une conception du monde comme totalité formée de forces et de vertus opposées et complémentaires, et contribuer aux premiers développements des mathématiques. Leurs réflexions furent, dans le monde chinois, à l'origine des sciences et de la philosophie.

Chaque cité semble avoir possédé ses propres traditions divinatoires, mais seul le manuel en usage à la cour des Zhou devait être conservé. Il reçut le nom de *Yi* que l'on traduit généralement par « Mutations ». Aux règles d'interprétation les plus anciennes, exprimées dans une langue concise, obscure, riche de termes techniques dont le sens a été perdu, est venue s'ajouter dans le courant du I^{er} millénaire toute une série de gloses et de commentaires qui témoignent de l'enrichissement continu de la tradition divinatoire.

Tels sont les quatre recueils (*Shu, Shi, Chunqiu, Yi*) où furent conservées les plus anciennes

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

traditions des milieux de scribes, annalistes et devins de l'Antiquité. Les lettrés de Lu qui semblent être à l'origine de leur transmission y adjoignirent des Rituels (*Li*) donnant les règles minutieuses qui doivent être observées dans chaque circonstance de la vie et un traité de musique (*Yue*) qui a été perdu à l'époque des Han. Recueillis en différentes versions par tradition orale ou écrite, remaniés et augmentés de textes apocryphes, ces six ouvrages devaient être promus sous les Han au rang de Classiques (*jing*).

Caractère relativement tardif des traditions classiques

Les écrits les plus anciens, rédigés dans une langue extrêmement concise et d'interprétation difficile, ne forment qu'une très petite partie de l'héritage des anciens : d'autres textes plus substantiels sont venus s'y ajouter entre le ^ve et le ⁱⁱⁱe siècle, qui avaient pour objet de les compléter et de les commenter. Ils appartiennent à une époque où la société antique était déjà sur son déclin ou à la veille de sa ruine. Ainsi, tout en se rattachant à des traditions plus anciennes, ces ouvrages présentent des caractères de nouveauté : on y reconnaît l'influence des théories et des conceptions morales de l'époque. C'est ainsi que l'influence des théories classificatrices des spécialistes du *yin*, du *yang* et des Cinq Éléments (*yinyang wuxing jia*) est sensible dans le *Gongyang zhuan*, commentaire aux *Annales de Lu* qui semble avoir été composé vers les ^{iv}e-ⁱⁱⁱe siècles à la même époque que le *Guliang zhuan*, autre commentaire de ces *Annales*. En même temps qu'il enregistre des traditions très anciennes, le *Zhouli* (*Rituel des Zhou*) ou *Zhouguan* (*Les Fonctionnaires des Zhou*) dont la rédaction date à peu près de la même époque que les autres rituels (*Yili*, *Liji* et *Da Dai liji*) (^{iv}e-ⁱⁱⁱe siècle) fait une large place à l'utopie administrative. Le *Zuozhuan*, ouvrage composite formé de textes incomplets et remaniés à la fin de l'Antiquité, est composé dans sa plus grande partie par une chronique à demi romancée sur la lutte qui avait opposé les royaumes de Jin et de Qi.

Ce que la Chine devait conserver de son héritage le plus ancien provient donc pour l'essentiel de traditions des ^ve-ⁱⁱⁱe siècles recueillies et souvent altérées au cours de l'époque des Han et jusqu'aux ⁱⁱⁱe et ^{iv}e siècles de notre ère. Il se pose ainsi dès le début des traditions classiques un problème qu'on ne peut absolument écarter : celui de leur interprétation et des apports tardifs.

2. L'éveil de la réflexion morale et politique

Confucius, patron de l'école des lettrés

Ceux qui furent considérés à l'époque des Han comme appartenant à l'école des lettrés (*rujia*) se réclament d'un sage du nom de Kong Qiu que les missionnaires jésuites du XVII^e siècle devaient latiniser en Confucius (Kong fuzi, « maître Kong »). Ce qu'il en reste se limite à quelques traditions plus ou moins authentiques et à un petit recueil de ses *dicta*, le *Lunyu*, dont le texte a été établi après sa mort par ses disciples. Ce qu'on pourrait appeler à la rigueur la « tradition confucéenne » est formé par un ensemble de textes relativement hétérogènes par leur nature et leur contenu qui englobe les Classiques, leurs commentaires les plus anciens, les *Entretiens de Confucius* et des ouvrages du III^e siècle avant notre ère qui témoignent d'orientations originales, typiques de cette époque de profonds bouleversements sociaux et politiques. Si le terme de « confucianisme », forgé par les Occidentaux, a un sens, il est clair qu'il dépasse de beaucoup la personnalité même du grand sage.

On peut sans doute dater de Confucius et de son époque le début d'une réflexion morale qui semble avoir été provoquée par la crise de la société noble et le déclin des rites. Comme le révèle la place accordée dans son enseignement aux écrits de l'Antiquité, Confucius se rattache aux milieux traditionalistes des scribes et annalistes. Choqués par les atteintes de plus en plus fréquentes aux usages et aux règles anciennes, ces milieux devaient être tentés par un retour à la correction rituelle aussi bien dans les conduites que dans l'emploi des termes (ce que confirme le développement ultérieur d'un ritualisme archaïsant, volontiers utopique, et de la théorie de la « correction des noms », *zhengming*). Il semble naturel qu'un effort ait été fait dans ces milieux pour définir l'« homme de bien » (*junzi*) indépendamment des situations acquises. Telle est du moins l'orientation générale que l'on entrevoit. Patron d'une petite école qui se proposait de former des hommes de bien, Confucius (dates traditionnelles : 551-479) attache une grande importance aux exercices de tenue rituelle, principe d'un perfectionnement individuel qui permet la maîtrise de ses gestes, de ses actions et de ses sentiments. Sa morale, qui est le fruit d'une réflexion permanente sur les hommes, ne connaît aucun impératif abstrait. Elle est pratique et agissante, le maître tenant compte aussi bien de chaque circonstance particulière que du caractère propre à chacun de ses disciples. Ainsi, les qualités qui font un homme accompli, et en premier lieu le *ren*, dans lequel on peut voir une disposition d'esprit affectueuse et indulgente, ne peuvent être définies une fois pour toutes, mais sont l'objet d'approches différentes suivant les cas et les individus. La sagesse ne peut être acquise qu'à la suite d'un effort de tous les instants et de toute une vie par le contrôle des moindres détails de la

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

conduite, l'observation des règles de la vie en société (yi), le respect d'autrui et de soi-même, le sens de la réciprocité (shu). Ce n'est pas une science abstraite de l'homme que le maître a en vue, mais un art de la vie qui embrasse psychologie, morale et politique. La vertu est le fruit d'un effort personnel (et non plus une qualité intrinsèque des lignées nobles). A l'esprit de compétition qui anime la haute noblesse de son époque, Confucius oppose la probité, la confiance et la bonne entente qui lui semblaient avoir jadis réglé les rapports humains. Il identifie culture personnelle et bien public.

Ainsi se dégagent des idées neuves d'un enseignement qui entendait avant tout être fidèle à la tradition. Elles seront développées et prendront de nouvelles significations dans un autre contexte historique avec Mengzi (Mencius) (seconde moitié du IV^e siècle) et Xunzi (vers 298-235). Si le maître devait connaître une telle gloire sous les Han et, plus encore, à partir de l'époque des Song (X^e-XIII^e siècle), c'est en raison de l'apport théorique et doctrinal qui fut postérieur à son époque.

Mozi, fondateur d'une secte de frères prêcheurs

Postérieur d'une soixantaine d'années à Confucius, Mozi (vers 480-390) apparaît comme le patron d'une secte de petits gentilshommes (shi) qui, contrairement à l'humble école de Confucius, devait avoir un immense succès aux IV^e et III^e siècles. Ému par les conflits de son époque, hostile à l'esprit de clan dont les effets désastreux sont de plus en plus sensibles, Mozi entend créer une nouvelle société égalitariste fondée sur le sens de l'entraide et du dévouement au bien commun (jianli). Il condamne l'esprit de lucre, le luxe, l'accumulation des richesses, le développement de la puissance militaire, la guerre qui, selon lui, n'est qu'une forme de brigandage, et propose comme remèdes aux maux de son époque un idéal de frugalité universelle, une réglementation uniforme des dépenses, un strict respect des lois et la crainte des dieux et des esprits. Estimant que l'égoïsme familial est la cause principale des querelles et des conflits, il prône un altruisme généralisé (jian'ai). Ses adeptes, animés par une foi sectaire, vivent dans le dénuement, s'interposent pour éviter les guerres et défendre par les armes les cités injustement attaquées (assez curieusement, c'est chez ces pacifistes convaincus que l'on trouve les informations les plus précises sur l'art militaire de l'époque des Royaumes combattants). L'ouvrage qui a été mis sous le nom de Mozi est formé, dans sa plus grande partie, de sermons moralisateurs dont les thèmes étaient sans doute l'objet de prédications : « de la frugalité », « contre l'agression », « la volonté de ciel », « de l'existence des esprits », « contre les lettrés »... Partisan d'un pouvoir autoritaire qui s'appuierait sur les petits gentilshommes, Mozi souhaiterait qu'il impose à tous une sorte de conformisme moral.

Cette étrange secte qui semble avoir fait de nombreux adeptes au cours des deux siècles qui ont précédé l'unification impériale ne devait guère marquer de son empreinte l'histoire de la pensée chinoise. Son apport le plus notable concerne l'art du discours : Mozi et ses

disciples ont cultivé la rhétorique à fin de prédication, contribuant ainsi à un progrès de l'enchaînement des idées et à un assouplissement de la phrase. Ils se proposaient d'illustrer les thèmes de leurs sermons à l'aide d'exemples et de les amplifier par l'analogie.

3. Courants intellectuels des IV^e et III^e siècles

Les transformations sociales et économiques qui commencent à se faire sentir au v^e siècle et la tendance du pouvoir central à s'appuyer sur la classe des petits nobles expliquent la prolifération des clientèles, des sectes et des écoles. Les gentilshommes en quête d'emploi cherchent à s'illustrer dans des arts qui puissent leur assurer le patronage des puissants, à une époque où les chefs de royaume sont à l'affût de toutes les recettes, stratagèmes et techniques qui leur permettent d'affermir leur pouvoir et de l'emporter sur leurs rivaux. Ces arts intéressent donc en priorité la conduite de l'État; les uns, tels que la science des combinaisons diplomatiques, l'art de la persuasion, la connaissance de procédés secrets de gouvernement, sont de caractère civil (*wen*), d'autres, comme la tactique, la stratégie, l'escrime, de caractère militaire (*wu*). Ce sont aussi des techniques qui permettent d'enrichir le royaume (agronomie, hydrologie) ou de procurer au prince un surcroît de puissance vitale qui le fera atteindre à la sainteté. Des maîtres éminents dans ces arts et ces techniques diverses apparaissent et groupent autour d'eux un nombre variable de disciples. Allant proposer leur enseignement de royaume en royaume, ils sont parfois hébergés à demeure à la cour des princes ou chez leurs conseillers. Mais cette multiplication des écoles et cette prolifération des savoirs deviennent surtout sensibles aux IV^e et III^e siècles et l'on doit sans doute considérer Confucius et Mozi lui-même, en faisant exception pour ses disciples, comme appartenant à une époque où l'évolution à venir ne faisait encore que s'ébaucher.

L'objet essentiellement pratique de ces enseignements et leurs liens étroits avec les pré-occupations politiques, sociales et économiques de leur temps expliquent le caractère éclectique de la plupart d'entre eux et la facilité avec laquelle se sont exercées des influences réciproques : on n'a pas affaire à des systèmes, à des constructions philosophiques désintéressées, mais à des courants de pensée entre lesquels il est parfois difficile d'établir de très nettes démarcations. Cependant, cette orientation pratique n'enlève rien à la valeur et à l'intérêt proprement philosophique des questions que se sont posées les penseurs chinois de cette époque : il n'y a pas qu'une façon, abstraite et logicienne, de philosopher.

Les théoriciens de l'État

De tous les courants de pensée des IV^e-III^e siècles, le plus important est sans doute représenté par les penseurs qui furent qualifiés plus tard de « légistes » (*fajia*). C'est du moins celui qui, en accord avec les transformations contemporaines de l'État et de la société, y a le plus efficacement contribué. Cependant, l'histoire du légisme nous est mal connue :

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

l'ouvrage attribué à Shang Yang, auteur des réformes de Qin au milieu du IV^e siècle, le *Shangzi* ou *Shangjunshu*, passe pour un faux composé plusieurs siècles après son époque; une œuvre composite rédigée à l'époque des Royaumes combattants et placée sous le nom de Guan Zhong, ministre du prince Huan de Qi au VII^e siècle, a incité les bibliographes de l'époque des Han à faire de ce personnage à demi légendaire le premier des légistes; on ne sait guère qui étaient Shen Buhai et Shen Dao, comptés sous les Han au nombre des légistes et dont les conceptions sont mal connues. Seul l'ouvrage de cet éminent penseur que fut Han Fei (Fei de Han) (280?-234), le *Hanfeizi*, semble être authentique dans sa plus grande partie. La pensée légiste y apparaît sous sa forme la plus élaborée comme le résultat d'une synthèse et d'une réflexion qui s'est appliquée à toute une série d'expériences relatives à la conduite et à l'organisation de l'État. Ces expériences intéressent aussi bien la diplomatie, la guerre, l'économie que l'administration et répondent au souci, très général aux V^e-III^e siècles, du renforcement de la puissance économique et militaire des royaumes.

Mais le mérite des légistes est d'avoir compris que le principe de la puissance même de l'État résidait dans les institutions politiques et sociales; leur originalité est d'avoir voulu soumettre cet État et ses sujets à la souveraineté de la loi.

Il importe, selon Han Fei, que le prince soit l'unique dispensateur des bienfaits et des honneurs, des châtiments et des peines. S'il délègue la moindre part de sa puissance, il court le risque de se créer des rivaux qui auront tôt fait d'usurper son pouvoir. De même faut-il que les attributions des agents de l'État soient très strictement définies et partagées afin que ne surgisse nul conflit de compétence et que les fonctionnaires ne profitent pas de l'imprécision de leurs pouvoirs pour s'arroger une puissance indue. Mais c'est avant tout l'institution de règles objectives, impératives et générales, qui doit assurer le fonctionnement de l'État. Dans ses tendances philosophiques, le légisme se signale par une volonté constante d'objectivité. Non seulement la loi doit être publique, connue de tous, exclure toute interprétation divergente, mais son application elle-même doit être soustraite aux jugements incertains et variables des hommes. Mesurer les mérites acquis à la guerre, calculer le degré de bravoure par le nombre des têtes coupées à l'ennemi peut paraître un procédé un peu fruste : il a l'avantage de soustraire à toute discussion ce qui, à moins d'une mesure objective, n'est plus qu'affaire d'opinion. Tout l'esprit du droit chinois restera marqué par l'orientation initiale que lui a donnée le légisme : le rôle du juge, chef administratif, n'est pas de peser le pour et le contre, d'apprécier en son for intérieur la gravité du crime et de décider de la peine de façon proprement arbitraire, mais de définir correctement le délit. A cela se borne sa tâche, car cette définition entraîne de façon automatique la sanction correspondante prévue par le Code. Dans l'administration, c'est par le recours à l'écrit (rapports de gestion, inventaires, états quotidiens...), aux calculs, aux modes de preuves objectifs (sceaux, insignes en deux parties dont le rapprochement suffit, par la coïncidence des marques, à révéler l'authenticité) que doit être assurée la stricte exécution des ordres. C'est sur leur rendement effectif (*gongyong*) que doit être jugée la valeur des institutions et celle des agents de l'État.

Le problème du choix des hommes, capital pour les moralistes partisans du gouvernement par la vertu, est sans importance pour les légistes. Le prince n'a que faire des hommes d'exception et n'a pas non plus à compter sur la chance : il lui suffit de faire appel au tout-venant puisque les mécanismes mis en place doivent assurer nécessairement le bon fonctionnement de l'État et de la société. Les qualités morales sont inutiles; pires encore, car elles peuvent mener l'État à sa ruine en donnant aux hommes vertueux un pouvoir qui met en danger la souveraineté du prince et de la loi. Ainsi que le proclame le *Shangzi*, qui en dépit de sa date tardive reste fidèle à la tradition légiste des IV^e-III^e siècles avant notre ère, la politique n'est pas affaire de morale. Elle n'est que l'ensemble des moyens positifs et des stratagèmes qui assurent et maintiennent la prééminence de l'État.

Les dispositions législatives n'ont pas seulement pour objet de réformer de façon radicale l'organisation politique; elles visent à une refonte de la société tout entière. L'institution d'une échelle de délits et d'une échelle de grades honorifiques qui forment un ensemble dont les deux parties sont indissociables doit aboutir à la création d'une hiérarchie sociale continue, toujours soumise à révision, qui oriente toute l'activité des sujets et les met au service de l'État, favorisant ceux dont les activités sont tenues pour utiles (combattants et producteurs de céréales) et pénalisant les autres (vagabonds, parasites, fabricants d'objets de luxe, disputeurs et philosophes). Les conditions historiques — l'évolution d'armées dans lesquelles la paysannerie avait fini par fournir l'essentiel des combattants, la nécessité de réserves suffisantes pour mener des campagnes de longue durée — ont incité en effet à accorder une priorité absolue à la production agricole. L'agriculture est donc considérée comme la source (*ben* : la « racine » ou le « tronc ») de toute puissance économique et militaire, par opposition aux activités secondaires et accessoires (les « branches », *mo*), artisanat et commerce, dont le développement désordonné peut entraîner l'affaiblissement et la ruine de l'État. Il importe d'imposer un frein à toutes les activités qui détournent la population de ses tâches essentielles, de lutter contre les spéculateurs, de contrôler le prix des denrées de première nécessité ainsi que la monnaie. On assiste donc, dès les IV^e-III^e siècles, à l'éveil d'une économie politique qui a connu dans le monde chinois un grand et précoce développement.

Si le prince est la source unique des peines et des honneurs qui déterminent la hiérarchie sociale, cela n'implique pas qu'il dispose à sa fantaisie de sa puissance. Son pouvoir se borne à la mise en place d'institutions et de critères objectifs connus de tous. Son impartialité est totale, semblable à celle de l'ordre naturel, et sur ce point l'influence des taoïstes est très sensible chez Han Fei.

D'autres influences ont agi sur la formation du légisme. Avant même que ne s'affirme une théorie de l'État, fondée sur la souveraineté du prince et de la loi, ceux qui avaient en vue le succès des combinaisons diplomatiques ont cherché à tirer parti des occasions et situations favorables (*shi*) au moyen de recettes tenues secrètes (*shu*). Cette conception de l'action politique fondée sur l'idée de temps et d'espaces concrets et singuliers semble avoir été la première qui se soit imposée quand les chefs de royaumes ont voulu profiter

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

des bouleversements de la société noble pour se libérer de la tutelle des grandes familles aristocratiques et tenter de parvenir à l'hégémonie. Or les légistes devaient faire une place, à côté de l'ensemble des lois destinées à assurer le fonctionnement de l'État et l'organisation générale de la société, à cette notion de recettes et stratagèmes secrets : le prince leur devait une partie de sa puissance personnelle.

Enfin, la mentalité des grands marchands entrepreneurs dont certains servirent de conseillers aux chefs de royaumes des ^{v^e}-^{iii^e} siècles — ainsi, Fan Li à Yue aux environs de 500, l'un des premiers à préconiser l'« enrichissement de l'État et le renforcement des armées », *fuguo qiangbing*, Bai Gui à Wei au ^{iv^e} siècle, Lü Buwei conseiller du prince de Qin à la fin du ^{iii^e} siècle — a influencé la formation du légisme. Le recours aux calculs, aux modes de preuve objectifs, l'idée même de stratagèmes secrets sont communs aux légistes et aux milieux marchands.

Ce qui, dans les conceptions des légistes, a le plus frappé leurs contemporains et les hommes de l'époque des Han, est l'égalité qu'ils entendaient imposer à tous devant la loi. « Ils ne distinguent pas, écrit Sima Tan au ^{ii^e} siècle avant notre ère, entre les proches et les étrangers, ne font pas de différence entre les nobles et le vulgaire et les font juger tous ensemble par la loi, de sorte que les relations fondées sur l'affection et sur le respect sont abolies. » Mais, en dépit des transformations ultérieures du monde chinois, la contribution des légistes a été fondamentale dans le domaine du droit, de l'organisation politique, sociale et administrative. Le légisme n'a cessé jusqu'à nos jours d'inspirer la pensée politique chinoise.

Des pratiques religieuses à la philosophie : les taoïstes

Période d'inquiétude, de troubles et de bouleversements sociaux, les ^{iv^e}-^{iii^e} siècles devaient être particulièrement propices au développement de courants religieux. Déjà au ^{v^e} siècle, la secte dirigée par Mozi s'était signalée par sa religiosité et son ambition d'assurer le salut universel. Pour ceux qu'on a appelés plus tard les « taoïstes » (*daoïjia*), ce n'est pas une action collective, mais dans la retraite et la pratique des procédés qui permettent de s'abstraire du monde et de le dominer que réside le salut de chacun et de tous. De ces hommes, il nous reste des recueils d'apologues, d'historiettes symboliques et de discussions; le plus important, le *Zhuangzi*, est l'œuvre, dans sa plus grande partie, d'un écrivain de génie, l'un des plus grands sans doute de la longue histoire de la littérature chinoise (Zhuang Zhou, vers 370-300); un autre recueil plus tardif, le *Liezi*, semble avoir été composé à l'imitation du *Zhuangzi*; à ces deux ouvrages s'ajoute un opuscule qui renferme des sentences sibyllines qui devaient sans doute servir de thèmes de méditation et dont l'obscurité a tenté de très nombreux traducteurs, le *Laozi daodejing*.

De nombreux passages laissent soupçonner le recours à des pratiques magico-religieuses qui sont probablement beaucoup plus anciennes. Comme l'a souligné Marcel Granet, le point de départ chez les penseurs taoïstes n'est pas philosophique mais religieux. Le but était de conserver et d'accroître sa puissance vitale par le recours à des disciplines alimen-

taires, respiratoires (respiration en circuit fermé), sexuelles, gymniques et sans doute déjà alchimiques, dont l'ensemble répondait au terme de *yangsheng* (« nourrir le principe vital »). C'était le moyen d'affiner le corps pour le rendre invulnérable (l'eau, le feu, les bêtes féroces ne peuvent rien contre le saint), d'acquérir le pouvoir de s'ébattre librement dans l'univers lors de voyages extatiques, de retarder indéfiniment le vieillissement de l'individu. Toutes ces techniques, mieux connues à partir de l'époque des Han, semblent avoir été le privilège d'écoles de magiciens (*wu*) qui sont attestées dès la plus haute Antiquité.

C'est sur cette base de traditions magiques et sous l'influence des autres courants de pensée, mais en opposition absolue avec eux que paraît s'être développée la philosophie taoïste. Aux contraintes de la morale, des rites, de l'organisation politique, aux sacrifices que prônent les tristes adeptes de Mozi, les penseurs taoïstes opposent un idéal de vie autonome, naturelle, libre et joyeuse. Toutes les misères du monde viennent des déformations, des entraves, des adjonctions superflues qui ont été imposées à la nature par la culture et dont l'effet est d'affaiblir le principe vital. Pour vivre d'une vie pleine et entière, il faut éviter toute déperdition d'énergie, retrouver la simplicité parfaite (*pu*) de l'être à l'état brut, se conformer au rythme de la vie universelle, alterner les longues périodes d'hibernation et de libres ébats, imiter dans leurs jeux et leurs danses les animaux qui connaissent spontanément les secrets de l'hygiène vitale. Il faut être, comme le grand Tout : silence, quiétude et parfaite indifférence. Ceux qui s'agitent, s'activent à la recherche de la fortune et de la gloire, veulent sauver le monde, se dévouent au service de l'État ne sont que des sots qui gaspillent leur puissance vitale et s'interdisent tout espoir de parvenir à la véritable sainteté.

De même faut-il rejeter toute pensée discursive, car le langage, institution sociale, est l'un des premiers obstacles à la libre communication de l'être avec le grand Tout. Toutes les distinctions sont arbitraires. Vie et mort ne constituent que deux phases alternées de la même réalité. Et Zhuangzi emprunte aux sophistes leur dialectique pour démontrer toute la vanité des oppositions du langage. Tout enseignement qui recourt à la parole est illusoire, les écrits des anciens ne sont que leurs déjections : c'est de façon directe, par son influence insensible, sans prononcer un mot que le saint instruit et transforme ses disciples. C'est qu'en effet, en dehors de cette connaissance immédiate et universelle que donnent la parfaite quiétude et la parfaite indifférence, il n'y a que des vérités fugitives, occasionnelles, impermanentes et relatives. La seule réalité véritable est ce pouvoir de transformation indéfini, ce principe immanent de la spontanéité cosmique qu'est le Dao (Tao).

Le taoïsme devait avoir sur la pensée chinoise et sur le développement des mouvements religieux dans le monde chinois une influence capitale et souvent prépondérante. Il a contribué pour une bonne part à la formation des conceptions scientifiques et à certaines découvertes. Mais il n'est pas jusqu'à la conception du pouvoir politique, dont un des fondements résidait dans la possession de pouvoirs magico-religieux, et jusqu'aux théories du gouvernement dans lesquelles son influence n'ait été sensible.

Mencius

Aux novateurs que préoccupent le fonctionnement même de l'État et la mise en place des institutions nécessaires à son développement s'opposent ceux qui estiment que le fondement du pouvoir est dans la vertu du prince, vieille idée que le progrès des conceptions morales tend à renouveler entièrement chez ceux qui se réclament de Confucius. La vertu n'est plus inhérente aux lignées aristocratiques, elle est devenue une qualité morale dont l'acquisition est à la portée de tous. Pour Mengzi (Mencius ; seconde moitié du IV^e siècle), le prince capable de manifester une vertu égale à celle des héros mythiques de la haute Antiquité (Yao, Shun et Yu, le fondateur des Xia) et des premiers rois des Zhou, époques où régnait une parfaite harmonie sociale, s'imposera nécessairement à l'ensemble des pays chinois comme souverain universel. Il ne s'agit plus d'une puissance patrimoniale à fondement religieux, mais plus simplement de générosité et de souci du bien-être de chacun. Ce qui importe, ce ne sont pas les terres, toujours en suffisance, ni les richesses, ni la puissance guerrière — elles ne sont rien sans l'adhésion et le concours des petits gentilshommes et des roturiers —, mais les hommes. Cependant, l'avidité, l'égoïsme, la passion de dominer, en entraînant les princes à multiplier les contraintes et les souffrances des humbles, leurs aliènent la sympathie des populations. Celui d'entre les grands de ce monde qui, dans cette époque de violence et de déchaînement des appétits, oserait par un défi plein d'audace revenir au gouvernement humanitaire des anciens rois provoquerait comme une révolution : tous les peuples opprimés accourraient à lui comme vers leur sauveur.

Ce thème, abondamment développé dans l'ouvrage qui relate les entretiens du maître (on y trouve aussi des conseils d'ordre économique et fiscal : Mencius propose de revenir à l'ancienne pratique du « champ commun » idéalisé dans le système du *jing* — division des lotissements en carrés de neuf parcelles égales — et de réduire les taxes commerciales) est associé à une conception optimiste de la nature humaine : les hommes possèdent en germe, à leur naissance, les qualités morales nécessaires à leur accomplissement comme hommes de bien : *ren*, humanité, *yi*, sens du devoir, *li*, politesse, *zhi*, connaissance. Ces germes peuvent être soit développés par l'éducation, soit étouffés par l'influence pernicieuse du milieu.

Penseur sans grande originalité, Mencius ne devait connaître un grand succès qu'à partir des IX^e-XI^e siècles en raison des analogies que présentait sa conception de la nature humaine (*xing*) avec certaines théories bouddhiques (la nature de Buddha est innée en chaque être) et de l'accord général de ses idées politiques avec les tendances philosophiques et morales qui se développeront à l'époque des Song. Le Mencius deviendra l'un des textes de base de l'orthodoxie « néo-confucéenne » qu'adopteront les empires autoritaires et paternalistes des Ming (1368-1644) et des Qing (1644-1911).

Xunzi

Beaucoup plus profond et original que Mencius, Xunzi (vers 298-235) est, avec son contemporain Han Fei, l'un des esprits les plus puissants du III^e siècle. Sa pensée doit d'ailleurs beaucoup aux légistes en même temps qu'aux taoïstes. Le premier sans doute dans l'histoire universelle à avoir reconnu l'origine sociale de la morale, Xunzi refuse de voir dans la nature humaine à l'état brut autre chose qu'un complexe de tendances anarchiques et irrationnelles : le bien et la raison naissent de la discipline qu'impose par elle-même la vie en société. C'est la société qui, par la répression constante qu'elle exerce sur les appétits, la violence et l'égoïsme naturels des individus, canalise ces forces vives, les domestique et les tourne à l'avantage de tous et de chacun. La société est la grande éducatrice des individus. Devoirs (*yi*) et règles de conduites (*li*, « rites ») apprennent à chacun le contrôle de soi, le sens du convenable et du juste. Fêtes et cérémonies, musique et danse sont un entraînement à la bonne entente. Les institutions forment l'homme.

Mais loin d'être l'œuvre arbitraire d'un législateur, *yi* et *li*, conçus comme des réalités objectives et non plus comme des qualités morales, sont le produit naturel de l'histoire : elles s'incorporent donc un principe de rationalité et la société est elle-même la source de toute raison (*li*). Ordre social et raison se confondent.

Sans une répartition (*fen*) des rangs et des conditions conforme à l'équité (*yi*) et reconnue par tous, querelles et disputes ruinteraieut la cohésion sociale qui permet la puissance collective des groupements humains. Il importe donc que cette répartition soit claire et que les noms soient en accord avec les réalités. C'est chez Xunzi que l'on trouve l'un des meilleurs exposés de la théorie de la « correction des noms » (*zhengming*). Issue des milieux de scribes et d'annalistes qui voyaient dans un emploi des termes conforme à la tradition rituelle le moyen d'exprimer un jugement moral, la théorie du *zhengming* devient l'instrument d'un ordre nouveau fondé sur les mérites et démérites : en qualifiant — c'est-à-dire en octroyant titres et grades —, le prince secrète l'ordre qui assure le fonctionnement régulier de l'ensemble de la société. Ce faisant, il n'intervient pas dans les querelles, mais se contente de mettre en place un dispositif qui les évite parce qu'il est fondé sur le consensus de tous. On retrouve là la même démarche que chez Han Fei : le prince ne commande pas, il n'intervient pas directement; parfaitement impartial, il est la source et le garant d'un ordre universel.

Pas plus chez Xunzi que chez les autres penseurs chinois, on ne trouve l'idée, qui semble en quelque sorte constitutive de la pensée occidentale, que l'ordre a pour principe un pouvoir de contrainte et de commandement individuel : l'ordre, qui a sa source à l'époque Chunqiu dans l'ensemble des règles rituelles et des hiérarchies de cultes familiaux, est chez Mencius le résultat spontané de la conduite d'un prince appelé à devenir souverain universel, l'effet de la vertu du saint chez Zhuangzi, le produit des mécanismes objectifs issus de

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

la vie en société pour Xunzi ou des règles générales mises en place par les chefs d'État pour Han Fei. L'idée que l'ordre ne peut résulter que d'un ajustement spontané et comme organique se retrouve dans les conceptions cosmologiques : aucune puissance individualisée ne commande à la nature dont l'équilibre est assuré par le jeu de forces ou de vertus opposées et complémentaires dont la croissance et le déclin se traduisent par la succession des saisons. On comprend donc les difficultés du dialogue lorsque les civilisations chinoise et européenne entreront en contact au XVII^e siècle : suivant leurs tendances, les missionnaires chrétiens verront dans la notion de *tian* (Ciel, ordre naturel) soit une simple conception mécaniste, soit le vestige d'un culte monothéiste.

Sophistes et spécialistes des "Cinq Éléments"

La rhétorique qui fut l'une des originalités de l'école de Mozi est à base d'analogies, de comparaisons longuement développées, de répétitions. Pesante et embarrassée, elle ne convient guère aux débats des cours princières et aux entrevues diplomatiques où il s'agit, non de prêcher, mais d'emporter l'adhésion en quelques mots. Le discours est alors vif, allusif, violent ou ironique. Les disputeurs font flèche de tout bois : règles morales et rituelles, anecdotes, apologues, précédents historiques, paradoxes et raisonnements aux conclusions absurdes. Pour embarrasser et surprendre l'adversaire, on ne craint pas de recourir aux arguments fallacieux. Les conditions politiques de l'époque des Royaumes combattants ont donc favorisé le développement d'une sophistique dont les caractères sont originaux, et qui se distingue par son objet essentiellement pragmatique de celle du monde grec, liée à l'institution des plaidoiries judiciaires et politiques. Le temps de parole était mesuré. Gênés par l'emploi d'une langue qui ne pouvait distinguer l'unité de la pluralité, l'abstrait du concret, les sophistes chinois (*bianzhe*) n'ont guère eu non plus le loisir de pousser très avant leur analyse du langage ni de se constituer une logique du discours. Hui Shi (vers 380-300) et son successeur mieux connu Gongsun Long (vers 320-250) sont les seuls dont quelques fragments et le nom même aient subsisté. On leur doit une série de paradoxes fondés sur l'analyse des idées de grandeur, de temps, d'espace, de mouvement, d'unité et de multiplicité qui ont eu quelque succès à leur époque, mais représentent un effort de réflexion sur les notions abstraites qui est resté sans lendemain.

Ce n'est pas dans cette voie en effet que devait se développer la logique chinoise, mais dans celle qu'avaient inaugurée les spécialistes de la divination, initiateurs des mathématiques dans le monde chinois. Le maniement des nombres et les combinaisons de signes aptes à traduire les valeurs concrètes de l'espace-temps devaient y servir de fondement aux théories philosophiques et aux sciences. Moins irrationnelle que bien d'autres, cette façon d'appréhender le monde devait démontrer sa valeur euristique dans bien des domaines au cours de l'histoire (chimie, magnétisme, médecine...). C'est précisément à l'époque des Royaumes combattants que paraissent avoir été systématisées les théories classificatrices héritées des milieux de devins qui mettent en corrélation et regroupent dans des ensembles

spatio-temporels des vertus fondamentales à la fois opposées et complémentaires (*yin* et *yang*, puissances mâle et femelle, et Cinq Éléments). En même temps que leur succession, la croissance et le déclin de ces vertus permettent d'interpréter aussi bien l'ordre naturel que l'histoire. Ils expliquent la naissance, l'apogée et le déclin des pouvoirs politiques. Ces théories, qui répondent aux besoins d'une époque de bouleversements sociaux et politiques mais qui auront un très large succès sous les empires des Qin et des Han, semblent avoir été particulièrement cultivées dans l'« académie » de Jixia à Linzi (actuel Yidu au Shandong), capitale de Qi, où se cotoyaient des représentants de diverses écoles. La tradition attribuée à un certain Zou Yan (vers 305-240) le mérite d'avoir systématisé ces conceptions cosmologiques.

La littérature

Ceux qu'on a appelés les philosophes chinois (*zhuzi*) de l'époque des Royaumes combattants font appel à une riche littérature orale à laquelle ils empruntent anecdotes, apologues, historiettes, allégories ou énigmes que l'on retrouve sous différentes versions. Une partie de cette littérature devait être recueillie par écrit en même temps que les autres traditions de cette époque aux II^e et I^{er} siècles avant notre ère sous la forme de chroniques ou de biographies romancées, de recueils de discours, de propos attribués à des personnages illustres dont le contenu est souvent hétérogène. Le *Mutianzi zhuan* qui fut retrouvé au Henan en 279 dans une tombe de l'époque des Royaumes combattants conte les voyages mythiques du roi Mu (dates traditionnelles : 1001-947) dans les régions occidentales. Le *Yanzi chunqiu* est un recueil d'anecdotes classées par genre; le *Wuzi*, un ouvrage de stratégie mis sous le nom d'un célèbre général du royaume de Wei; le *Guanzi*, attribué à Guan Zhong, ministre de Qi au VII^e siècle, un traité de politique et d'économie fait de parties disparates; le *Guoyu* et le *Zhanguoce* sont des recueils historiques mêlés de discours relatifs l'un à l'époque Chunqiu, l'autre à celle des Royaumes combattants.

On soupçonne déjà dans cette littérature de genres très divers l'influence d'un folklore international qu'expliquent les conditions historiques de l'époque (la présence de populations indo-européennes en Asie centrale, l'expansion de la Perse séleucide jusqu'en Transoxiane au V^e siècle, les relations de la Chine des V^e-III^e siècles avec le monde indien) : la géographie mythique de l'Inde semble avoir indirectement inspiré la cosmologie de Zou Yan qui fait une place centrale au mont Kunlun, équivalent chinois du mont Sumeru; quant au paradoxe de la flèche de Zénon d'Elée, il se retrouve chez les sophistes chinois...

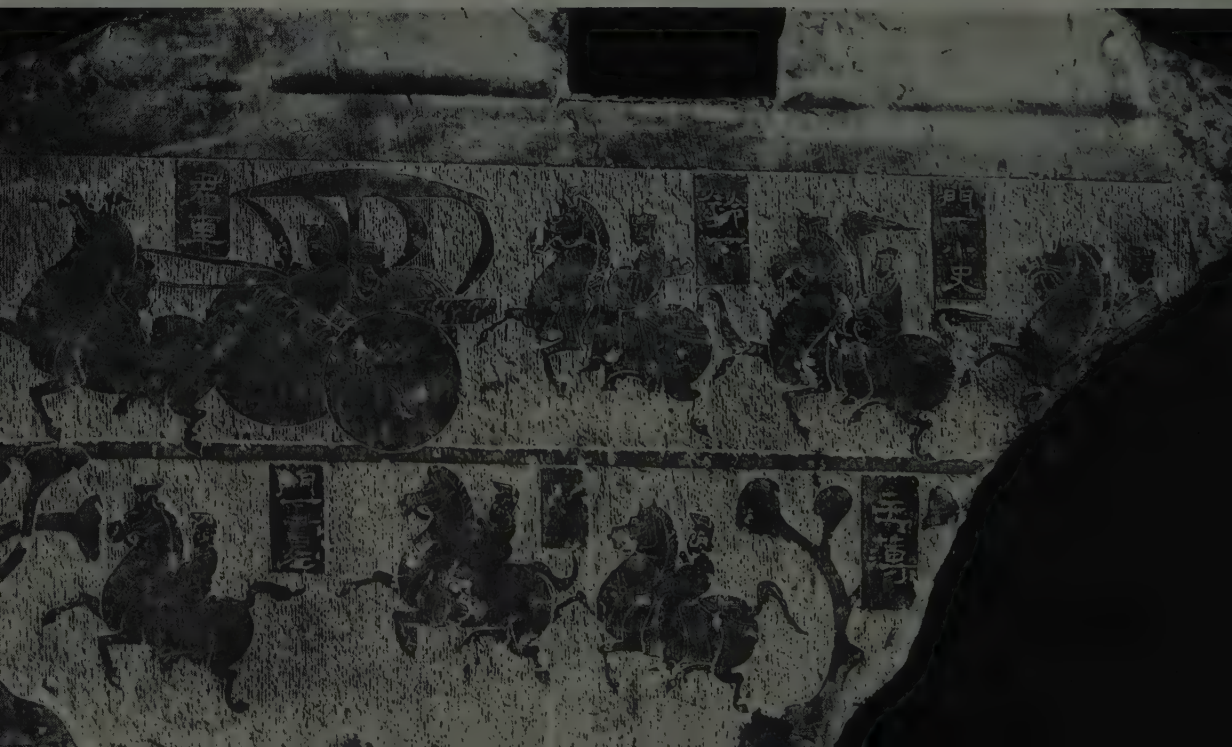
Mais de même que la géographie mythique sera bientôt abandonnée au profit de conceptions positives, de même les mythes les plus anciens du monde chinois commencent à être fondus dans le moule d'une histoire de caractère profane. Cette histoire dont la constitution sera poursuivie sous les Han remanie et intègre à une chronologie continue qui remontera jusqu'au début du III^e millénaire des fragments de mythes et de légendes, des thèmes religieux dont la signification n'est plus comprise et qu'elle transforme en données historiques.

DE LA ROYAUTÉ ARCHAÏQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ

Des héros civilisateurs qui avaient été adoptés comme patrons par les différentes sectes et écoles des v^e-III^e siècles (Huangdi l'empereur Jaune, Fuxi et sa sœur Nügua, Shennong le divin laboureur, Yao, Shun, Yu fondateur des Xia...) et auxquels l'humanité doit ses institutions fondamentales ainsi que l'aménagement du monde se voient assigner une place dans une histoire datée qui est en parfaite continuité avec les temps qui l'ont suivie.

Dans un tout autre domaine, la fin de l'époque des Royaumes combattants se signale par l'essor d'un nouveau genre poétique originaire du pays de Chu, riche d'éléments empruntés aux cultures autochtones. Relevant sans doute d'une tradition beaucoup plus ancienne, il est illustré pour la première fois au début du III^e siècle par un noble de ce royaume du nom de Qu Yuan. C'est une poésie d'inspiration religieuse, de caractère lyrique, au rythme libre, parfois haletant et parfois majestueux, ponctué par des exclamations. Certaines pièces décrivent le voyage du chamane à la recherche de la divinité invoquée, rappelant les randonnées de « l'homme parfait » (*zhenren*) qui, selon Zhuangzi, monte sur le vent et les nuées, chevauche le soleil et la lune, se promène hors de l'univers. Les poèmes (*fu*) de Qu Yuan seront imités par son neveu Song Yu et par Jin Cha avant de se transformer sous les Han en descriptions poétiques d'un genre précieux et au vocabulaire recherché.





livre 2

ESSOR, ÉVOLUTION ET DÉCLIN DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

6. Sous les Han : a) Scène de chasse (terre cuite); b) Scène de cérémonie gravée sur dalle de pierre.

Il s'est produit, au cours des quatre siècles de l'époque des Han (du début du II^e siècle avant notre ère à la fin du II^e de notre ère; dates officielles : -206 - +9 pour les premiers Han et 25-220 pour les seconds Han) une évolution importante qui touche à la société, à la distribution des forces politiques, à la répartition du peuplement, aux rapports du monde chinois avec la steppe, à l'économie. Aussi bien peut-on distinguer différentes étapes dans le processus d'altération continue que subit l'État centralisé tel qu'il avait été défini par le Premier empereur des Qin, entre la guerre civile des années 210-202 qui met fin à son Empire et l'époque d'anarchie et de luttes entre chefs d'armée par laquelle se termine en 190-220 la dynastie des seconds Han.

A la période d'affermissement du pouvoir central des soixante premières années du II^e siècle succède la grande expansion militaire du règne de l'empereur Wudi (141-87) qu'accompagne un immense effort de mise en valeur des territoires du Nord et du Nord-Ouest. La puissance de l'Empire repose sur la masse des petits paysans soumis à la conscription. Mais les tendances autocratiques qui s'étaient développées sous Wudi provoquent après sa mort un divorce entre le corps des fonctionnaires et la Cour qui devient le centre d'intrigues organisées par les familles d'impératrices. Ces intrigues aboutissent à l'usurpation du pouvoir par Wang Mang de 9 à 23 de notre ère. Cependant, la crise politique des cinquante dernières années de la dynastie des premiers Han s'était accompagnée de transformations sociales et économiques ainsi que d'une lente assimilation d'une partie des anciens nomades. Ces causes diverses avaient favorisé la formation d'une classe de riches propriétaires terriens, un mouvement général de reflux des colonies installées sur les confins du Nord et du Nord-Ouest et la réduction rapide de la classe des petits paysans. Aussi bien l'Empire restauré après l'interrègne de Wang Mang s'appuie-t-il sur la nouvelle classe des notables qui lui fournit ses cadres administratifs et politiques. Après une période de relative prospérité, les difficultés resurgissent : conflit entre les milieux de la Cour représentés par les eunuques et les familles de notables, puis crise paysanne qui se traduit par de grandes insurrections populaires d'inspiration taoïste qui affaiblissent le pouvoir central et favorisent l'ascension des chefs d'armée chargés de la répression. A partir de 190, les empereurs des Han n'ont plus qu'un pouvoir nominal, cependant que l'anarchie générale provoque le déclin de l'économie urbaine.

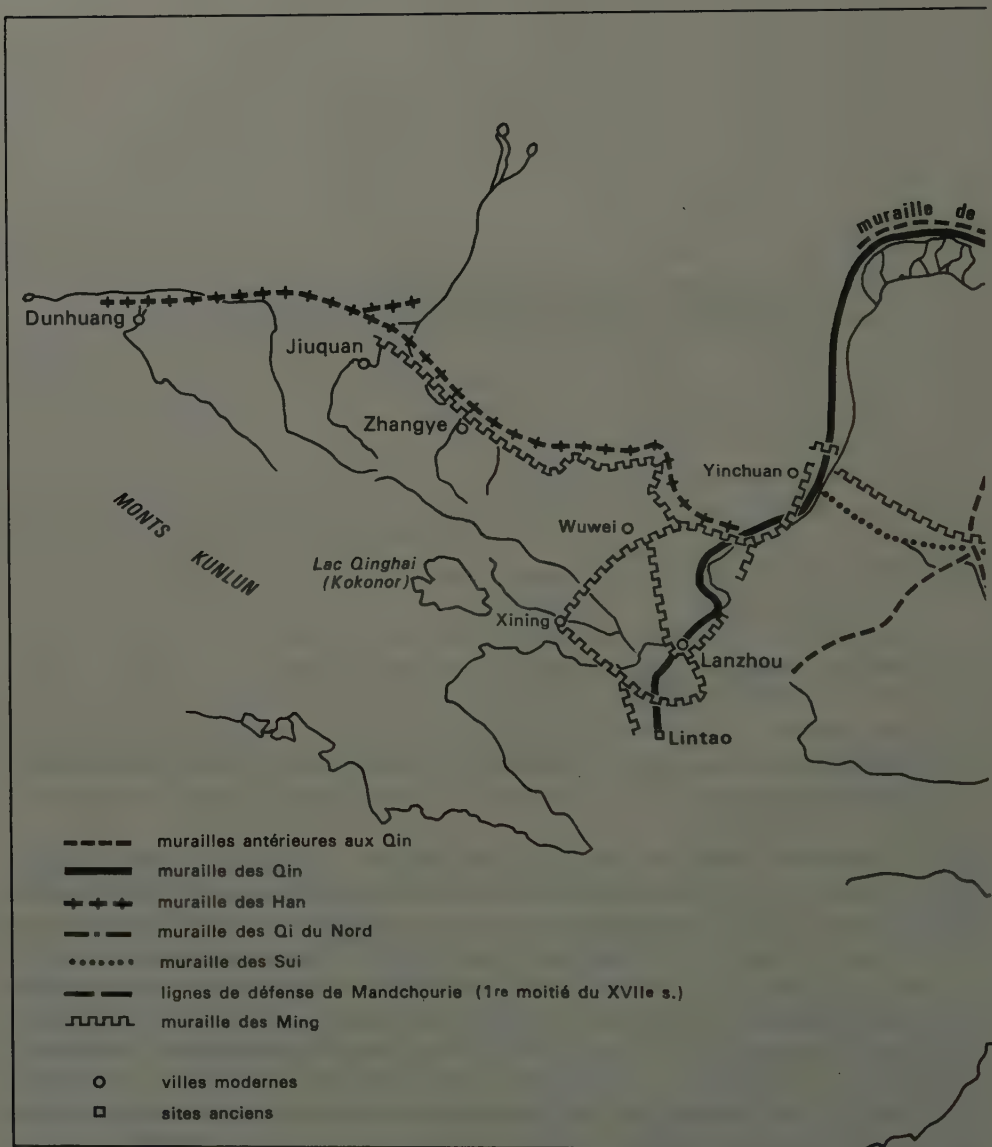
L'EMPIRE CONQUÉRANT

chapitre I

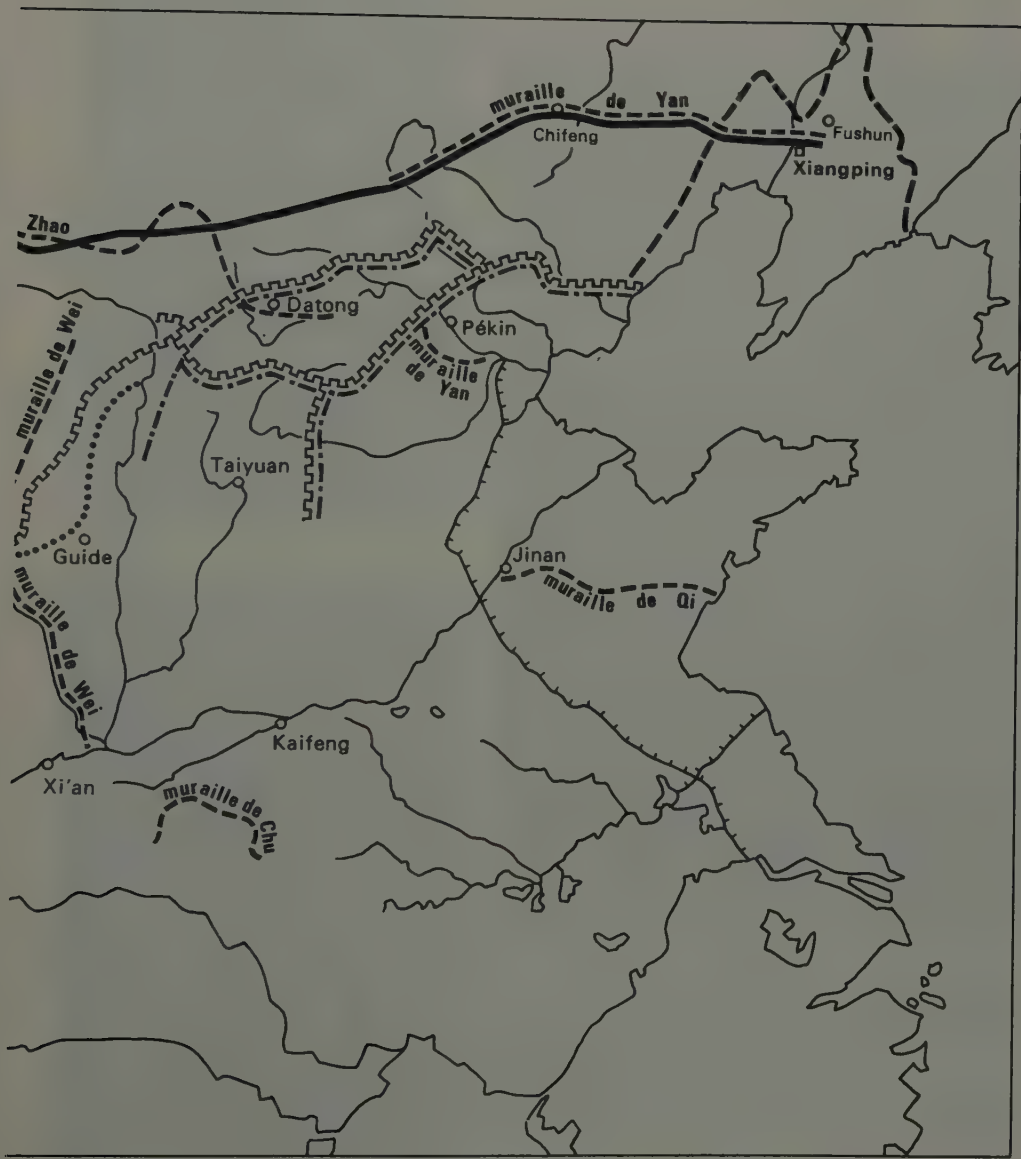
I. Des Qin aux Han

L'unification des pays chinois et les premières tendances expansionnistes

LE PREMIER GRAND EXPLOIT MILITAIRE DE QIN après sa réorganisation par Shang Yang est sa victoire sur les nomades du Nord en 314. Elle est suivie en 311 par l'occupation de la plaine de Chengdu (pays de Shu) au Sichuan et par la pénétration des armées de Qin dans les régions montagneuses, peuplées de tribus non chinoises, du Sichuan oriental (pays de Ba). L'occupation de la haute vallée de la Han (Hanzhong est prise en 312) permet l'expansion de Qin au Hubei aux dépens de Chu dans les années 278-277. La capitale de Chu, Ying, l'actuel Jiangling, tombe alors aux mains du général Bai Qi. C'est ensuite une série d'offensives contre les voisins orientaux de Qin : Han, Wei et Zhao. Les armées de Qin avancent jusqu'à Handan, la capitale de Zhao dans l'extrême Sud-Est du Hebei, dont elles sont contraintes de lever le siège en 257. En 249, Qin annexe le petit domaine des Zhou orientaux au Henan et met ainsi fin à la vénérable lignée des rois de Zhou.



8. La Grande Muraille des Qin et les tracés successifs des Grandes Murailles



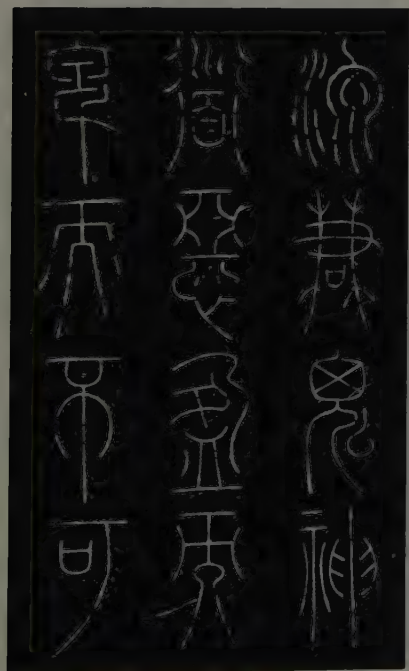
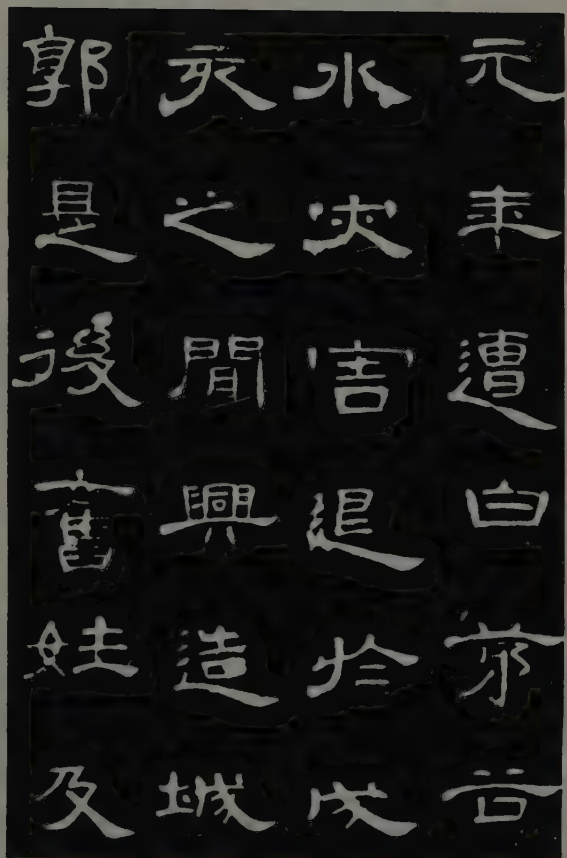
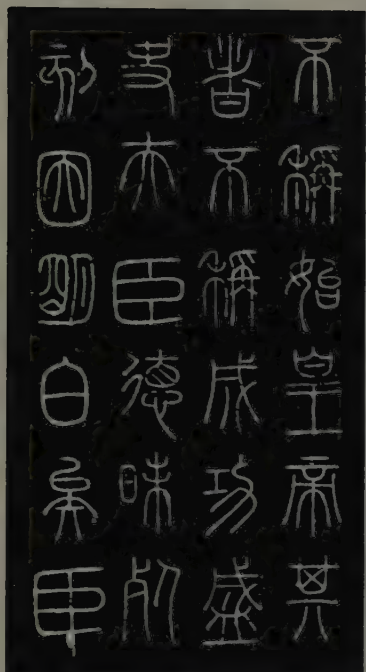
ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

unification
de
la
chine

Celui qui devait unifier les pays chinois par les armes et fonder le premier empire de l'histoire, le prince Zheng (259-210) de Qin, vient au pouvoir en 247. Au cours d'une dizaine d'années de campagnes, il détruit Han (230), Zhao (228), Wei (225), Chu (223), Yan (222) et Qi (221). Ayant achevé en 221 la conquête de tous les pays chinois, il prend le titre d'auguste souverain (*huangdi*) qui restera l'appellation normale des empereurs, mais il sera connu de l'histoire sous le nom de Premier empereur (*shi huangdi*).

Territoire
d'egypte
de Tchéco-
slovaquie
ou
seul monnaie
11 écriture
d'écriture
des armes
interdite
certaines routes
muraille de
chine

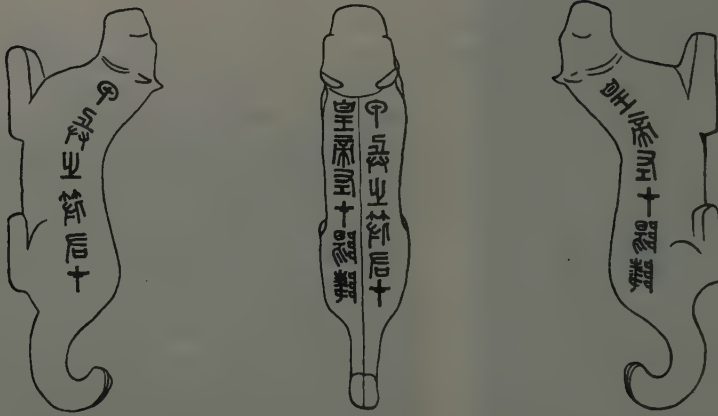
Avec l'aide de son conseiller légiste Li Si qui avait succédé auprès de lui au marchand Lü Buwei écarté en 237, le Premier empereur étend à l'ensemble du monde chinois de l'époque le système administratif en usage à Qin. Toute une série de mesures d'unification accompagne le découpage des territoires en trente-six commanderies (*jun*) dont le nombre est bientôt porté à quarante-huit : création d'un seul type de monnaie de cuivre circulaire et à trou central carré dont le modèle subsistera jusqu'à l'époque contemporaine, unification des mesures de capacité et de longueur, création d'une nouvelle norme graphique destinée à remplacer les différents types d'écriture en usage jusqu'alors dans les pays chinois, unification de l'écartement des essieux de charrette. Les anciennes murailles que les royaumes avaient construites sur leurs frontières pour se défendre de leurs voisins sont abattues et la détention des armes est interdite (douze statues géantes sont fondues à la capitale avec le métal des armes confisquées), cependant qu'un vaste effort d'aménagement des territoires est entrepris : construction d'un réseau de routes impériales et de canaux d'irrigation, édification d'une Grande Muraille sur les confins septentrionaux. Cette muraille, destinée à protéger l'Empire contre les incursions des Xiongnu, éleveurs nomades de la zone des steppes, reprend le tracé des anciennes fortifications édifiées aux environs de 300 par les royaumes de Qin, Zhao et Yan, les renforce et les prolonge de façon continue depuis le Gansu méridional jusqu'au nord de la presqu'île du Liaodong (du 104^e au 123^e degré de longitude). Un corps expéditionnaire de 100 000 hommes est dirigé en 213 par le général Meng Tian contre les Xiongnu installés dans la région des Ordos. D'autres opérations ont lieu dans les pays barbares de la Chine du Sud et du Vietnam, où sont créées de nouvelles commanderies. Leurs centres sont établis à Panyu (l'actuel Canton), à Guilin, dans le Nord-Est de la province du Guangxi, à Xiang (Hanoi). Les offensives des Qin contre les populations aborigènes du Fujian (les Yue du pays de Min : Min Yue) aboutissent à la création d'une autre commanderie dans la région de l'actuel Fuzhou. Peuplés par des déportés, ces territoires lointains où les garnisons chinoises ont à lutter contre la guérilla incessante que leur livre la population indigène échapperont au contrôle de l'Empire au moment des troubles qui suivent la mort du Premier empereur. Mais ces régions, déjà pénétrées par les produits chinois et explorées par les marchands et aventuriers de l'époque des Royaumes combattants, garderont des traces de cette implantation chinoise et l'on y retrouvera un siècle plus tard des descendants des soldats et des déportés du temps du Premier empereur.



V. Écritures chinoises d'époques Qin et Han.

A. Écriture unifiée de l'empire des Qin (copies des VIII^e et X^e siècles). — B. Style officiel des seconds Han (I^{er}-II^e siècle).

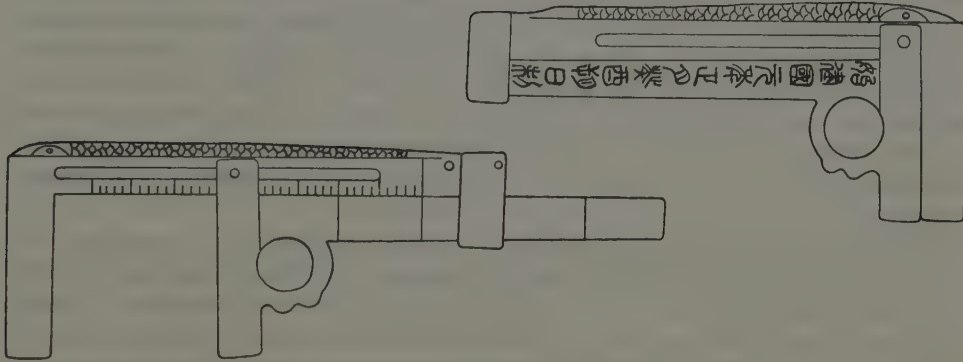
ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ



VI. Insigne en deux parties de la dynastie des Qin (221-206). Le texte inscrit sur les deux faces du tigre se lit : « Insigne en deux parties pour les armées. La partie de droite est au / Palais impérial. Celle de gauche est à Yangling. » Ce type d'insigne — le rapprochement des deux moitiés servait à authentifier les ordres — apparaît à l'époque des Royaumes combattants et il est resté en usage jusque sous les Tang (VII^e-IX^e siècle).

Effondrement de l'empire des Qin et avènement des Han

Le nombre des opérations militaires du Gansu à la Corée et du Fujian au Vietnam, l'ampleur des grands travaux (construction de villes, routes, relais de poste, canaux, Grandes Murailles) auxquels s'ajoutent l'aménagement d'un immense palais à la capitale (Xianyang, sur la rive gauche de la Wei, au Shenxi) et la construction d'un prodigieux hypogée à l'intérieur du mont Li (à 50 km à l'est de Xianyang), la rigueur extrême du système pénal semblent avoir rendu insupportable la tyrannie du Premier empereur. Au mécontentement populaire s'ajoute la haine de l'ancienne noblesse privée de ses droits et déportée (120 000 « familles puissantes et riches » sont transférées dans la région de la capitale) et celle des milieux lettrés : dans son désir d'éliminer les faiseurs de discours qui se mêlent de critiquer le nouvel État, le Premier empereur proscriit tous les ouvrages à l'exception des traités de médecine, d'agriculture et de divination. C'est le fameux « incendie des livres » de 213 suivi par l'exécution de plus de 400 opposants à Xianyang. Les premiers soulèvements éclatent au lendemain de la mort du Premier empereur, quand son plus jeune fils lui succède sous le nom de Deuxième empereur (*ershi huangdi*). En 209, ce sont les insurrections populaires menées par Chen Sheng et Wu Guang auxquelles se joint bientôt l'ancienne noblesse de Chu dirigée par la famille Xiang.



VII. Pied à coulisse fabriqué en +9 et gradué en *cun* (dixième partie du *chi*) et en *fen* (dixième partie du *cun*). La face de droite porte l'inscription : « Fabriqué le jour *guiyou*, à la nouvelle lune du cinquième mois de la première année *Shijianguo*. »

Liu Bang, petit fonctionnaire des Qin, issu du peuple, voit croître son autorité comme chef des bandes insurgées. Tout d'abord sous les ordres de *Xiang Yu* (232-202) qui l'avait fait prince de Han, il entre en lutte contre son associé. En 207, il fait franchir les Qinling à ses troupes et écrase les Qin dans la vallée de la Wei l'année suivante, date théorique de la fondation du nouvel empire des Han. *Liu Bang* élimine son rival en 202, se proclame empereur et fixe sa capitale à Chang'an (l'actuel Xi'an), au sud-est de Xianyang. Comme l'avait fait avant lui *Xiang Yu*, *Liu Bang* distribue des titres nobiliaires et des fiefs à ses anciens compagnons d'armes.

Permanence des institutions légistes

L'État légiste, celui qui avait été institué dans le royaume de Qin à partir du milieu du IV^e siècle et dont les principes avaient été étendus par le Premier empereur à l'ensemble des pays chinois, reposait sur une organisation administrative et militaire anonyme qui assurait le contrôle et l'encadrement de la paysannerie. C'est dans cette relation directe entre la paysannerie et l'État que résidait la caractéristique essentielle de cette nouvelle conception du pouvoir et de la société. Les premiers Han sont, en dépit des apparences, les continuateurs et les héritiers des Qin. L'histoire traditionnelle s'est plu en effet à présenter l'empire des Qin sous les couleurs les plus sombres. Le tyran s'en était pris aux lettrés dont l'influence devait au contraire devenir prépondérante sous les Han. Mais les fondements du pouvoir Han ne sont autres à l'origine que ceux du royaume et de l'empire des Qin.

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

Taoïstes

Les mêmes conceptions prédominent dans le domaine philosophique et religieux : système de correspondances de caractère scolastique qui fournit une explication générale de l'univers et des transformations de la société, croyances taoïstes des milieux de devins et thaumaturges du Shandong et des côtes du Hebei. A l'extérieur, les conditions générales demeurent les mêmes d'une époque à l'autre et la grande expansion du règne de l'empereur Wu (141-87) vers la Mongolie, la Corée, l'Asie centrale, la Chine du Sud et le Vietnam fait suite, après un intervalle d'un siècle environ, aux offensives et aux expéditions du Premier empereur.

Ce n'est qu'à la longue et par suite d'une évolution complexe où il convient de faire leur part aux facteurs les plus divers (essor économique, modification des rapports entre le monde chinois et le monde de la steppe, renforcement du Palais aux dépens du corps des fonctionnaires, affaiblissement de l'emprise de l'État sur la paysannerie, ascension des riches familles de notables...) que l'empire des Han s'est éloigné de plus en plus de ses origines.

L'organisation politique et administrative mise en place par Liu Bang ne se distingue pas de celle de l'empire des Qin. Toutes les lois et règlements en vigueur sous le Premier empereur sont fidèlement conservés au début de la dynastie. C'est le même découpage des territoires en commanderies (*jun*) et préfectures (*xian*), la même tripartition des fonctions à la capitale et dans les provinces : affaires civiles, affaires militaires, inspection et contrôle de l'administration. C'est l'Empire « légiste » qui se perpétue non seulement dans les territoires qui dépendent directement du pouvoir central mais dans les « fiefs » (*fengguo*) concédés aux compagnons d'armes du fondateur puis aux parents de la famille impériale. Le principe de sa puissance est dans le contrôle direct des populations et des individus par l'État, ce qui implique le recours à des recensements précis (ceux qui ont subsisté de l'époque Han passent pour être parmi les plus exacts de l'histoire) : chaque sujet est soumis à une taxe personnelle en monnaie (cette capitation porte même sur les enfants en bas âge), à des corvées annuelles et au service armé. En outre, le système légiste des peines et récompenses (condamnations judiciaires, octroi de grades, promotions, amnisties...) permet de classer l'ensemble de la population dans la hiérarchie continue des vingt-quatre degrés de dignité (*jue*). Les promotions sont conférées dans le cas d'exploits militaires, de livraison de céréales à l'État ou par achat. Les peines entraînent une dégradation et la possession de grades assure une réduction des peines en cas de délit. Les amnisties, qui annulent parfois les dettes et s'accompagnent de promotions, interviennent pour corriger les excès d'une législation trop rigoureuse. L'administration fait don, en cas d'amnistie, d'alcool et de bœufs de sacrifice aux communautés paysannes (les « villages », *li*) pour leurs banquets annuels en l'honneur du dieu du Sol (*she*). Par la cohésion sociale et la pression morale qu'elles exercent au niveau local, ces communautés renforcent l'emprise de l'État sur la population. Elles ont à leur tête des notables choisis parmi leurs membres les plus âgés et font observer une morale fondée sur la subordination des plus jeunes aux aînés et sur le respect des hiérarchies.

L'Empire légiste est fondé sur le fractionnement des groupements humains en très petites unités : l'existence de grandes communautés, d'importants cultes locaux, de nombreuses clientèles privées constitue en effet le plus grand obstacle à son action. Aussi bien l'emprise du pouvoir central est-elle plus ferme là où le peuplement est plus récent : dans les régions d'ancien peuplement, l'administration impériale doit composer avec les grandes familles. C'est le cas au Shanxi, où les rivalités de clans sont à l'origine de vendettas incessantes auxquelles les représentants du pouvoir central sont impuissants à mettre un terme. On s'explique ainsi l'une des fonctions principales des transferts de population : l'État a intérêt à déplacer les familles influentes, à les sortir de leur milieu afin de leur enlever tout pouvoir. De même a-t-il intérêt à accroître les zones de défrichement et les terres de colonisation, car il est plus aisé de tenir en main une population formée de personnes déplacées : condamnés, affranchis, soldats, paysans sinistrés.

Les transferts de population se trouvent répondre, en même temps qu'à des intentions politiques, à des fins économiques et militaires. Soulageant les régions les plus peuplées de leur excès de population, ils permettent la mise en valeur des terres arides des provinces du Nord et des confins de la Mongolie, rendant par là plus aisé le ravitaillement des armées chargées de la défense contre les incursions de la steppe. Dès -198, plus de 100 000 personnes appartenant aux familles riches et influentes des anciens pays de Qi, dans le Nord du Shandong, et de Chu, sur le moyen Yangzi et dans la vallée inférieure de la Han, sont déportées dans la région de la capitale. C'est la première d'une longue série de mesures analogues qui se poursuivront jusqu'à la fin du 1^{er} siècle avant notre ère et seront assez importantes pour modifier la répartition du peuplement en Chine du Nord, plus spécialement dans celle du Nord-Ouest, où les colonies militaires (*tuntian*), peuplées de soldats accompagnés de leurs familles, se multiplieront au cours du règne de Wudi (141-87).

Comme les Qin, les premiers Han pratiqueront une politique de grands travaux, dont la plupart sont de caractère stratégique ou économique. En -192 et -190, paysans et paysannes de la vallée de la Wei sont levés pour la construction des murailles de la nouvelle capitale de Chang'an. Ils atteignent presque le chiffre de 150 000 hommes chacune de ces deux années. Mais on recourt de plus en plus, par la suite, aux soldats et aux condamnés. En -132, 100 000 soldats sont affectés à la réparation d'une brèche aux digues du fleuve Jaune. Ce sont des soldats et des bagnards qui prolongent en -102 les Grandes Murailles depuis le nord-est de Lanzhou jusqu'à Yumenguan à l'extrémité occidentale du Gansu, et qui édifient des fortifications en Mongolie dans la région de Juyan (Etsingol), au nord-est et au nord des commanderies de Jiuquan et de Zhangye. En -76, une autre ligne de fortifications est bâtie en Mandchourie méridionale par de « jeunes vauriens et fonctionnaires coupables de délits » qui venaient d'y être déportés. Outre les remparts et les fortins, des canaux et des routes sont construits qui, tout en renforçant l'emprise du pouvoir central sur les régions, répondent à des besoins économiques. En -129, 150 km de canal sont creusés entre le Henan et le Shenxi pour relier le bassin de la Wei au fleuve Jaune; en -95 est ouvert un canal d'une centaine de kilomètres qui met en communication le

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

cours de la Wei et celui de la Jing plus au nord. Mais les travaux d'irrigation sont innombrables dans toute la Chine du Nord sous les règnes de Wudi et de ses successeurs immédiats. Parmi les grandes routes construites sous les premiers Han, il faut citer celle qui reliait la capitale à Chengdu en passant par la vallée du Baoxie, à travers le massif des Zhongnanshan, et celle qui fut construite à partir de -130 depuis le Sichuan vers les riches plaines du Guangdong. Aux difficultés techniques qui obligeaient à construire des routes en encorbellement (*zhandao*) au-dessus des précipices s'ajoutaient, dans le Sud-Ouest, les mutineries des travailleurs recrutés sur place parmi les tribus aborigènes.

La réduction des " fiefs " et la mise au pas de la noblesse d'Empire

Mais si l'empire des Han tient toutes ses institutions de celui des Qin, s'il a tous les caractères d'un État « légiste », sa faiblesse initiale explique certains accommodements.

C'est dans un climat d'anarchie et d'insurrection générale que le pouvoir Han avait pris naissance. Les tendances régionalistes héritées de l'âge des Royaumes combattants étaient restées encore vivaces après la brève période d'unification imposée par le royaume et l'empire des Qin entre les années 230 et 210. Aussi bien l'administration impériale des Han n'a-t-elle pu tout d'abord s'exercer de façon directe que dans une partie des anciens pays chinois. Sur les 54 commanderies que compte l'Empire au début du II^e siècle, 39, soit près des deux tiers du territoire, font partie des fiefs (*fengguo*) attribués en 201 aux anciens compagnons d'armes du fondateur. La plupart de ces « royaumes » dont l'administration, identique à celle des territoires impériaux, est contrôlée par des commissaires de l'empereur, sont situés dans les régions orientales de l'Empire et dans la vallée du Yangzi. Il serait assurément erroné de voir dans la création de ces « royaumes » une sorte de résurgence du système des fiefs de l'Antiquité : la « féodalité » antique a disparu de façon définitive. Mais l'indépendance relative dont bénéficient les chefs de ces royaumes constitue néanmoins une menace pour le pouvoir central qui s'efforcera de les réduire au cours du II^e siècle.

Élimination des anciens compagnons
Sous le règne de Gaozu (188-180), les anciens compagnons d'armes que le fondateur avait placés à la tête des fiefs et qui manifestaient trop d'indépendance à l'égard du pouvoir impérial sont éliminés au profit de parents de l'empereur. A l'époque de son successeur, Wendi (179-157), les conseillers Jia Yi (200-168) et Chao Cuo (?-154) proposent de réduire la puissance excessive des princes. Sous Jingdi (157-141) enfin, une crise se prépare qui aboutit à la rébellion des « Sept Royaumes » dirigée par les princes de Wu et de Chu dont les fiefs étaient situés dans la province actuelle du Jiangsu. Les armées impériales triomphent de la rébellion en 154, assurant ainsi l'autorité du pouvoir central sur les régions les plus éloignées de la capitale treize ans avant le début du grand règne de Wudi (141-87). En 124, Liu An, prince de Huainan, fief du Anhui, tentera à son tour mais en vain de secouer la tutelle des empereurs. Il sera exécuté deux ans plus tard. Au début du I^{er} siècle avant

notre ère, une loi est adoptée qui devait amener la ruine définitive des fiefs et de la noblesse d'Empire : mettant fin à la règle de la transmission du titre et des possessions au seul héritier légitime, elle prescrit le partage égal entre tous les fils. Après le règne de Wudi, les princes auront perdu tout pouvoir territorial et le seul bénéficiaire qui leur sera laissé est le droit de percevoir les impôts en grain d'un certain nombre de familles paysannes. Le règne de Wudi n'apparaît donc pas seulement comme l'époque d'une expansion militaire sans précédent, mais comme celle d'une consolidation intérieure.

fin de
pouvoirs
du 501

La tendance générale pendant tout le II^e siècle a donc été au renforcement de la centralisation. L'influence acquise à la Cour par les conseillers lettrés et l'adoucissement de la législation héritée des Qin ne remettent pas en cause cette orientation fondamentale. Les lois les plus rigoureuses de l'époque des Qin sont en effet abolies entre l'année 191, où la détention des livres proscrits par le Premier empereur est de nouveau autorisée, et l'année 167, où les mutilations pénales disparaissent du Code. D'autre part, tandis que l'égalité de tous devant la loi qui était un des grands principes du légisme avait été maintenue au début des Han, la tendance à introduire des distinctions fondées sur la position sociale (*guijian* ou *zunbei*) et sur le degré de parenté (*qinshu*) se manifeste sous l'influence de conseillers influents qui se réclament de la tradition lettrée. C'est ainsi que, dès 176, un mémoire de Jia Yi attire l'attention sur les inconvénients d'une application trop uniforme de la loi : la majesté impériale rejaillit sur ceux qui sont proches du souverain par leurs dignités ou par les liens du sang et il convient donc d'éviter aux grands personnages de l'État l'infamie qui est indissociable des peines ordinaires. C'est une considération de ce genre qui explique l'usage qui a fini par s'imposer d'autoriser par faveur spéciale les dignitaires passibles de la peine capitale à se suicider. Cependant, ce n'est qu'à la suite d'une longue évolution que le système des peines graduées suivant le degré de proximité (proximité que traduisent le genre et la durée du deuil exigé dans chaque cas) et suivant la qualité de la victime et du coupable, ainsi que les procédures particulières aux catégories de coupables qui appartiennent à l'aristocratie et au mandarinat (les *ba yi* « huit délibérations », c'est-à-dire les cas où il y a transmission du dossier à l'empereur) ont pu se développer et aboutir à la forme très élaborée que présente le Code des Tang au VII^e siècle, le premier recueil de lois pénales qui nous soit parvenu au complet. Les législateurs des époques intermédiaires entre les Han et les Sui furent les auteurs de cette admirable systématisation du droit.

2. La grande expansion des Han en Asie

On peut considérer que toute la politique des premiers Han a été dominée et orientée par les problèmes de la steppe. Les incursions de cavaliers tireurs d'arc venus de la steppe n'étaient sans doute pas chose nouvelle puisqu'elles avaient déjà menacé les royaumes de Qin, de Zhao et de Yan, du Gansu à la Mandchourie, à la fin du IV^e siècle et suscité la

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

construction des premières murailles de défense. Mais le danger s'accroît à la fin du III^e siècle. C'est en effet au moment où se produisent les insurrections de la fin des Qin et au cours de la guerre civile qui met aux prises les prétendants au pouvoir suprême que se constitue dans la zone des steppes une grande confédération de tribus nomades dirigée par les Xiongnu.

On a beaucoup débattu pour savoir si les Xiongnu et les Huns étaient de même origine : l'analogie des noms est peut-être trompeuse. Mais la question est sans intérêt pour l'histoire étant donné le décalage des époques. Comme les autres Empires de la steppe, celui des Xiongnu qui s'étendait du Baïkal au Balkhash et, au sud, jusqu'aux environs du 40^e parallèle, regroupait des tribus d'origines diverses dont les langues se rattachaient au groupe « altaïque » des langues mongoles, turques et toungouses qui nous sont connues à une date bien postérieure. Le nom des tribus les plus puissantes, celles qui s'étaient imposées à la tête de leur confédération, a été étendu à l'ensemble de ces populations et il en sera de

L'expansion Han aux environs de -100

136	Début de l'exploration des routes du Sichuan à la Birmanie par le Yunnan et du Sichuan au Guangdong par le Guizhou.
135	Premières attaques contre le royaume des Yue du Fujian.
133	Expédition contre les Xiongnu en Mongolie d'un corps d'armée de 300 000 hommes avec chars et cavalerie.
130	Nouveaux efforts de pénétration sur les routes du Sichuan à la Birmanie et du Sichuan au Guangdong.
128	Offensive contre les Xiongnu. Premières campagnes en Manchourie et dans le Nord de la Corée.
124	Première grande offensive contre les Xiongnu.
123	Nouvelle offensive en Mongolie.
121	Deuxième grande offensive contre les Xiongnu.
120	Expédition contre les tribus Kunming au Yunnan occidental.
119	Troisième grande offensive en Mongolie et grande victoire sur les Xiongnu.
117	Création des commanderies de Dunhuang et de Zhangye au Gansu occidental et au Gansu central.
115	Création des commanderies de Jiuquan et de Wuwei dans les mêmes régions.
112-111	Expédition contre le royaume des Yue du Sud (Guangdong et Nord du Vietnam) et division de leurs territoires en neuf commanderies.
110	Expédition contre le royaume des Yue du Fujian et suppression de ce royaume.
109	Expéditions en Corée du Nord et du Centre. Suppression du royaume de Dian au Yunnan occidental.
108	Création de quatre commanderies dans le Nord et le Centre de la Corée. Premières expéditions en Asie centrale.
105	Ambassade des Han à Séleucie, sur le Tigre.
104-101	Campagnes en Asie centrale et dans les Pamirs.
102	Prolongement des Grandes Murailles jusqu'à Yumenguan, au Gansu occidental.
101	Suppression du royaume de Dayuan, le Ferghana, dans le bassin supérieur du Syr-Daria.
97	Nouvelle campagne contre les Xiongnu.
90	Campagnes en Mongolie et dans la région de Turfân en Asie centrale.
86 et 82	Expéditions contre les tribus Kunming du Yunnan occidental.
78	Expédition en Mandchourie.
77	Nouvelle expédition en Asie centrale.
72-71	Campagnes contre les Xiongnu.
71	Intervention en Dzoungarie, entre Altaï et Tianshan.
67	Expédition à Turfân.
56	Création du Protectorat général des régions occidentales (<i>Xiyuduhu</i>).

même aux époques postérieures avec les Ruanruan, les Turcs et les Mongols. Fondé par un nommé Maodun (209-174), l'empire des Xiongnu durera de -204 à -43, date de la division des tribus de la steppe entre Xiongnu du Sud, ralliés à la Chine, en Mongolie intérieure, et Xiongnu du Nord, dans les territoires qui correspondent aujourd'hui à la Mongolie extérieure. Dès l'époque de Maodun, la puissance des Xiongnu s'étend jusqu'au bassin du Tarim. Sous le règne de son fils Laoshang (174-160), les Xiongnu font pression sur les grands Yuezhi qui parlent un dialecte iranien et se sont répandus dans la région des oasis et au Gansu. Refoulés peu à peu vers l'ouest, ces populations de langue indo-européenne finiront par se fixer dans les confins nord-ouest du monde indien. Ces circonstances permettent de comprendre pourquoi l'expansion chinoise sous les Han ne se bornera pas seulement à la Mongolie mais s'étendra à toute l'Asie centrale.

Mongolie et Asie centrale

Les soulèvements et la guerre civile avaient mis un terme à la politique offensive qu'avait inaugurée le Premier empereur des Qin : les Grandes Murailles seront laissées sans défense entre la fin du III^e siècle et le début du II^e. Les nomades installés en Mongolie et dans les Ordos ont toute liberté pour faire incursion en Chine du Nord. Ils y pénètrent par deux voies principales : l'une donne accès, par la région de l'actuel Datong dans l'Extrême-Nord du Shanxi, à la vallée de la Fen ; l'autre conduit à la région de Chang'an par la route des Ordos et par les vallées du Shenxi. Une défaite des armées chinoises en 201-200 détermine un retrait général au sud des Grandes Murailles qui durera jusqu'aux environs de 135. Les Han sont contraints à une politique d'apaisement qui est connue sous le nom de *heqin* : « paix et amitié ». Une princesse chinoise est donnée en mariage en 198 au chef des Xiongnu, le *shanyu*, auquel les Han font parvenir chaque année d'importants présents en soieries, alcool, riz et monnaie de cuivre. Mais, dès l'époque de Wendi (179-157), deux des principaux conseillers de l'empereur, Jia Yi (200-168) et Chao Cuo (?-154) critiquent cette politique d'apaisement. Les incursions incessantes, le nombre des transfuges chinois, les exigences accrues des Xiongnu incitent à un changement d'attitude. Les dons faits aux nomades accroissent leur puissance en même temps que leur richesse. A un moment où le pouvoir central s'est consolidé, il apparaît possible de contrôler les voies d'accès des incursions au-delà des Grandes Murailles et de reprendre la politique d'expansion qui avait été celle du Premier empereur. Les partisans de la manière forte l'emportent sur ceux du compromis lors des discussions qui ont lieu à la cour en 133. La célèbre mission de Zhang Qian devait d'ailleurs contribuer quelques années plus tard à convaincre les esprits de la nécessité d'une offensive générale, en démontrant que les Han pouvaient trouver des alliés en Asie centrale. Parti vers l'ouest en 139 à la recherche des Yuezhi, anciens ennemis des Xiongnu, retenu dix ans prisonnier chez les nomades, Zhang Qian s'évade, parvient dans la haute vallée du Syr-Darya, au pays de Dayuan, le Ferghana. Il gagne de là la Bactriane, au sud de l'Amu-Darya, où se sont fixés les Yuezhi devenus sédentaires et connus alors des Grecs sous le

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

nom d'Indo-Scythes. De retour à Chang'an en 126, Zhang Qian repart en 115 pour le pays des Wusun, éleveurs de chevaux, au sud-est du lac Balkhash, visite de nouveau le Ferghana, puis la Sogdiane et les oasis de l'Asie centrale; il en revient persuadé du vif intérêt de tous ces pays pour les produits chinois et pour le plus prisé d'entre eux : les soieries. Tous, dit-il, peuvent être gagnés par des présents à la cause des Han. Ce que les voyages de Zhang Qian révèlent à la Chine de cette époque, c'est l'existence de trafics commerciaux qui portaient sur les soieries et les autres produits chinois en Asie centrale et dans les régions situées au-delà des Pamirs.

Wudi Il apparaît donc que parmi les éléments qui déterminèrent l'expansion Han à l'époque du grand empereur Wudi (141-87), il n'y eut pas seulement l'affermissement du pouvoir central et la constitution de puissantes armées, mais aussi une richesse et un essor économique qui devaient permettre à la Chine d'affirmer son prestige chez tous ses voisins. On ne doit pas oublier en effet que l'action diplomatique a joué un rôle aussi important que l'expansion militaire dans la pénétration chinoise en Mandchourie, en Mongolie, en Asie centrale et dans les régions tropicales.

Les premières grandes offensives victorieuses contre les Xiongnu ont lieu entre 127 et 119. Des corps expéditionnaires de plus de 100 000 hommes, cavaliers et fantassins, sont dirigés vers la Mongolie en 124, 123 et 119. A partir de 115, l'empire des Han n'a pratiquement plus d'inquiétude sur ses frontières du Nord, et, en 108, après la création des quatre commanderies du Nord et du Centre de la Corée, il s'étend depuis la mer du Japon jusqu'à la région de Kunming au Yunnan et de Dunhuang à la région de Tourane dans le Centre du Vietnam.

Mais il ne faudrait pas imaginer que les Han aient pu installer partout une administration régulière : il ne s'agit en beaucoup d'endroits que d'une simple pénétration chinoise assurée par des garnisons qui contrôlent les routes et les lieux de passage, au milieu de populations dont le ralliement est souvent précaire. C'est au Gansu et sur les confins du Nord que les Han s'efforcent de s'implanter le plus solidement en créant des colonies militaires (tuntian) qui ont pour double tâche de mettre en valeur les territoires conquis par des défrichements et par l'irrigation et d'assurer la défense des arrières.

Au Gansu, les commanderies de Dunhuang et de Zhangye sont créées en 117, celles de Wuwei et de Jiuquan en 115. Un très gros effort est fourni à partir de ce moment pour coloniser les régions du Nord-Ouest et on peut estimer à deux millions d'hommes ceux qui y furent installés sous le règne de l'empereur Wudi. Certains chiffres suffisent à évoquer l'importance de ces transferts de populations : en 127, 100 000 paysans sont installés au Shuofang, au nord-ouest de la boucle des Ordos, en pleine Mongolie; en 102, 180 000 soldats agriculteurs viennent peupler les commanderies de Jiuquan et de Zhangye; en 120, à la suite de grandes inondations dans l'ouest du Shandong, 700 000 sinistrés sont transférés au Shenxi. Ces transferts de population furent assez nombreux pour modifier la répartition du peuplement en Chine du Nord et ils eurent sans doute des effets bénéfiques sur l'économie agraire dans les régions les plus peuplées du bassin du fleuve Jaune.

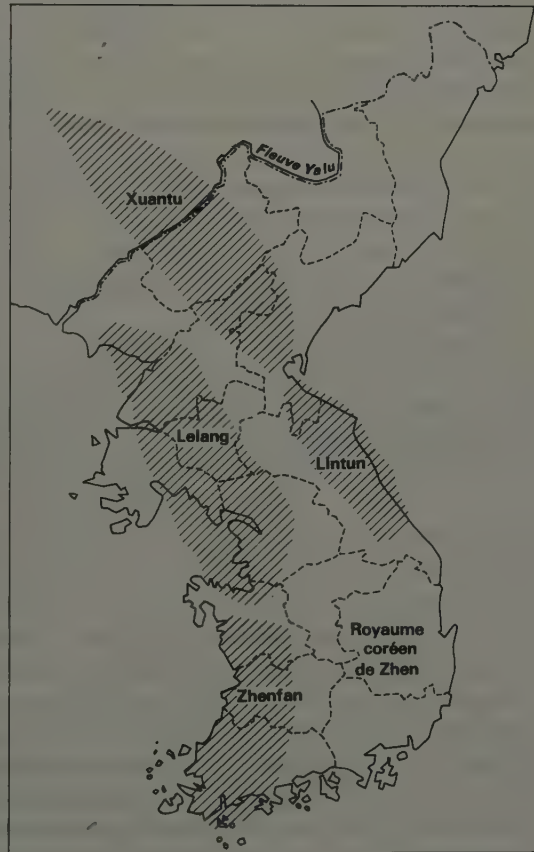




Mandchourie et Corée

L'expansion Han en Mongolie et en Asie centrale est contemporaine d'un effort de pénétration vers le Nord-Est (Mandchourie) et la Corée. Il vise à mettre fin à la domination que les Xiongnu exerçaient sur les Donghu et les Wuhuan, population d'éleveurs de chevaux du Sud-Est de la Mongolie et du bassin du Liao (Mandchourie méridionale), et à assurer en même temps à l'Empire le contrôle des routes commerciales de ces régions. La colonisation chinoise en Mandchourie était d'ailleurs ancienne et remontait au moins à l'époque des Royaumes combattants

(v^e-iii^e siècle) : des vestiges qu'on doit attribuer aux colons du royaume de Yan dont la capitale était située dans les environs de l'actuel Pékin ont en effet été retrouvés en Mandchourie. D'autre part, les relations maritimes entre les côtes du Shandong et la péninsule du Liaodong qui ne sont éloignées que de 120 km environ (soit la distance de la Sicile à la Tunisie) et sans doute également entre Shandong et Corée sont antérieures à l'époque des Han. On s'explique donc l'effort systématique qui est entrepris à la fin du ii^e siècle par les Han pour inclure dans l'Empire les plaines de la Mandchourie méridionale et la péninsule coréenne. Après une victoire sur les Donghu en 128, des commanderies Han sont installées en Mandchourie. Entre 109 et 106, la majeure partie de la Corée est conquise (commanderies de Lelang dans le Nord-Ouest, de Zhenfan dans le Sud-Ouest, de Lintun dans le Nord-Est, de Xuantu dans le Nord, de part et d'autre du Yalu). Les côtes occidentales de la Corée resteront chinoises jusqu'au début du iv^e siècle de



9. Les commanderies Han en Corée.

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

notre ère. Cette période d'implantation chinoise explique l'abondance des vestiges archéologiques de l'époque Han dans la péninsule coréenne : jusqu'à la découverte récente d'autres sites, c'étaient les tombes chinoises de Lelang en Corée qui avaient fourni les plus beaux spécimens de peintures murales de cette époque.

L'organisation des armées du Nord

Il serait simpliste de voir dans les Grandes Murailles une limite tranchée entre le monde des éleveurs nomades et celui des citadins et agriculteurs chinois. Les confins septentrionaux du monde chinois forment une zone où les genres de vie opposés de l'agriculteur et du pasteur se mêlent et se combinent, et où l'on assiste au cours des siècles tantôt au progrès des pâturages et au recul des terres cultivées, tantôt à la conquête et à la mise en valeur de ces terres arides par des populations sédentaires. De même que certaines tribus de pasteurs se convertissent à l'agriculture, des Han adoptent le genre de vie des éleveurs nomades. Les problèmes de la défense contre les incursions de la steppe s'inscrivent dans un contexte qui est tout aussi bien culturel, politique et économique que militaire en raison des phénomènes d'acculturation, des combinaisons diplomatiques et des trafics commerciaux. Les Grandes Murailles ne constituent qu'un des éléments d'un ensemble beaucoup plus vaste : tribus ralliées qui collaborent à la défense contre les incursions, postes, fortins et garnisons avancées, colonies militaires, territoires mis en valeur par des populations déportées, élevages de chevaux...

L'organisation des armées et du système de défense des Han sur les frontières du Nord nous est assez bien connue grâce à la découverte d'un lot important de manuscrits sur bois et sur bambou et grâce aux fouilles qui ont été effectuées sur le *limes* chinois des Han depuis le début du siècle. Ces manuscrits proviennent de la région d'Etsingol (Juyan) en Mongolie occidentale et de celle de Dunhuang, dans l'Ouest du Gansu. Au nombre de 10 000 environ, ce sont des rapports, des communiqués, des inventaires, des lettres de soldats, des fragments de textes de loi... Ils se présentent sous la forme, courante à l'époque, de lattes qui portent généralement une seule colonne de caractères d'écriture et les dates qui y sont mentionnées s'étendent de -100 à +100 environ.

On trouve près des frontières deux types de troupes : des soldats cultivateurs qui sont appelés soldats des canaux d'irrigation (*hequzu*) ou soldats des greniers (*kuzu*), d'une part, et des soldats en garnison dans des postes avancés, d'autre part. Guet, patrouilles et exercices occupent une grande partie du temps des troupes dans les premières lignes de défense. Chaque poste est en contact permanent avec les postes voisins et avec l'arrière grâce à un système de signaux : fanions rouges et bleus, fumées de jour et feux de nuit rendus mieux visibles grâce à de longues perches pivotantes du type des chadoufs égyptiens. Ce système de signaux qui permet de transmettre très rapidement, grâce à un code assez complexe, des informations relativement précises sur les mouvements de troupes et les

attaques est mentionné par les textes dès —166. Tous les messages émis et reçus sont enregistrés par écrit. Une routine administrative très formaliste impose à chaque chef de poste une importante correspondance et la constitution d'abondantes archives qui intéressent non seulement les activités militaires, mais le ravitaillement et les armes détenues en magasin : arcs, flèches, arbalètes, catapultes... Lors de leurs patrouilles, les soldats sont souvent tenus d'aplanir de larges bandes de terre ou de sable pour détecter les empreintes des nomades. Chargés de l'entretien des bâtiments, de la fabrication de briques faites au moule et séchées au soleil, du ramassage du combustible et de la confection des flèches, les soldats exercent aussi un contrôle de douane et de police. Tout ce qui passe aux postes frontières est l'objet d'une étroite surveillance : hommes, troupeaux et marchandises. Quand un fugitif est recherché, une fiche signalétique précise leur est communiquée et l'usage du passeport dont les antécédents remontent à l'époque des Royaumes combattants est bien attesté sous les Han, de même que l'emploi de chiens policiers. Les postes frontières ont en outre à répondre aux réquisitions des caravanes diplomatiques. Les documents de l'époque révèlent donc la diversité des tâches qui incombent aux garnisons du *limes* chinois : les activités proprement militaires ne constituent qu'un des aspects des relations entre le monde chinois et celui des pasteurs nomades.

Les armées des Han sont constituées suivant le système en usage dans le royaume et l'empire des Qin, celui de la conscription. Les hommes valides sont enrôlés à 30 ans et sont tenus de servir un an dans les gardes de l'empereur et un an dans leur commanderie d'origine. C'est le cas du moins dans les régions situées à proximité de la capitale : les conscrits levés dans les régions frontalières y restent à demeure. Mais on trouve aussi sur les frontières des mercenaires recrutés à prix d'argent. Quant aux corps expéditionnaires de l'époque de Wudi, ils sont composés de forts contingents d'auxiliaires barbares, de mercenaires chinois et de condamnés qui ont été admis à purger leur peine en servant dans les armées. La tendance sera d'ailleurs, après Wudi, à une réduction des troupes fournies par la conscription : les armées des seconds Han seront composées principalement de vétérans, de mercenaires et de très nombreux auxiliaires barbares.

La pénétration des Han en pays tropical

L'expansion chinoise au sud du Yangzi constitue l'un des grands phénomènes de l'histoire de l'Asie orientale, à la fois par sa durée qui s'étend sur près de trois millénaires, et par les transformations qui l'ont accompagnée : mouvements de populations, mélanges ethniques, disparition ou transformation des anciennes cultures, emprunts réciproques... Ce qui subsiste aujourd'hui des anciennes ethnies ne constitue plus qu'une sorte de reliquat qui ne peut donner une idée exacte ni des anciennes cultures, en dépit de la permanence remarquable de certains traits, ni de la répartition des différentes ethnies aux époques anciennes. Certaines populations semblent avoir entièrement disparu. De grandes chefferies et d'importants royaumes aux civilisations originales ont été détruits ou réduits peu à peu par les expéditions chinoises et par une assimilation progressive. Seule l'archéologie est venue

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

jeter une vive lumière sur certaines de ces cultures originales. C'est ainsi que la réalité du royaume de Dian que mentionnent brièvement les sources d'époque Han et dont le centre politique se trouvait situé dans la plaine de l'actuel Kunming au Yunnan a été brusquement révélée à partir de 1956 par d'étonnantes découvertes archéologiques. Ce royaume dont l'économie était fondée sur le grand élevage et l'agriculture à la fin des Royaumes combattants et au II^e siècle avant notre ère était en relation avec les tribus guerrières des Yelang à l'est qui contrôlaient les routes entre le Sichuan et le Guangdong, les tribus Kunming au Yunnan occidental et les Chinois de la plaine de Chengdu. Il occupait les points de passage entre la haute vallée du Yangzi et la Birmanie. Sa richesse commerciale explique qu'il ait pu développer un art du bronze original où se mêlent des influences multiples dont les plus nettes et les moins attendues peut-être sont celles des Ordos et de la steppe. Les fouilles de Shizhaishan, au sud-est du lac de Kunming, ont livré de remarquables récipients en bronze à cauris, palladia des familles princières, dont les couvercles sont décorés de scènes en relief qui constituent de précieux témoignages sur l'économie, les cultes, la vie quotidienne des habitants. Le royaume de Dian est écrasé par les armées des Han en —109. Son prince maintenu dans son titre jusque sous le règne de Zhaodi (87-76) est supprimé à la suite d'une rébellion. La colonisation chinoise ne devait laisser subsister aucune trace de cette civilisation originale.

En —86 et —82, des expéditions contre les tribus Kunming du Yunnan occidental étendent l'implantation chinoise jusqu'aux abords de la Birmanie. Des tributs seront envoyés à Luoyang par le royaume des Shan en Birmanie septentrionale aux environs de +100 (ambassades de 94, 97 et 120).

Un autre site, découvert en 1924 à Đông-son, dans le Thanh-hoa, à 150 km environ au sud de Hanoï a révélé une autre civilisation du bronze qui semble à peu près contemporaine de celle de Dian. Civilisation de pêcheurs-chasseurs-agriculteurs qui habitaient des maisons sur pilotis, elle est caractérisée par l'usage de tambours de bronze dont le décor montre des scènes religieuses où figurent des danseurs ornés de plumes. Parmi les instruments de musique, on note la présence du khène, orgue à bouche dont l'aire d'extension est très large dans la zone tropicale et d'où est issu le *sheng* chinois. Influences de la steppe et influences chinoises sont sensibles dans la civilisation de Đông-son. Parmi les objets importés figurent un vase et une épée de l'époque des Royaumes combattants ainsi que des pièces de monnaie de l'époque de Wang Mang (9-25).

Ce qui est vrai de Dian et de Đông-son, l'est sans doute aussi d'autres anciens royaumes dont nous n'avons aucun vestige archéologique. Le Fujian, tourné vers la mer et isolé par ses montagnes ainsi que le Sud du Zhejiang formaient aux III^e et II^e siècles avant notre ère l'un de ces royaumes indépendants : les Yue de Min (ancien nom du Fujian et de la rivière de Fuzhou) formaient l'une des nombreuses populations de pêcheurs qui occupaient depuis l'Antiquité toutes les côtes situées entre l'estuaire du Zhejiang et la région de Hué au Vietnam. Les expéditions du Premier empereur des Qin n'y avaient été qu'une entreprise sans lendemain, mais les Han devaient y pénétrer en force à la fin du II^e siècle et détruire le royaume des Yue de Min en —110.

L'ensemble de pays maritimes aux grandes plaines fertiles (bassin du Xijiang dans la région de Canton et delta du fleuve Rouge) que formaient le Guangdong et le Vietnam jusqu'aux environs de l'actuel Da-nang (Tourane), avait été pénétré par le commerce chinois dès l'époque des Royaumes combattants (v^e-III^e siècle). A la suite de ses expéditions des années 221-214 vers le sud, le Premier empereur avait établi des garnisons dans les régions actuelles de Guilin (Nord-Est du Guangxi), Canton et Hanoi. Mais, après l'écroulement de l'empire des Qin, un royaume indépendant dont la famille régnante était peut-être métissée de Chinois et portait le nom de Zhao s'y était constitué : le « royaume des Yue du Sud » (Nanyueguo), terme qui, suivant la syntaxe chinoise, correspond au nom de Vietnam (Namviet). Ce royaume, dont les populations devaient être formées d'ancêtres des Thai et des Môn-Khmers, semble avoir eu comme activités principales le commerce et la pêche. Ses ports les plus importants étaient ceux de Canton, de Hepu (région de pêcheries de perles, à l'ouest de la presqu'île de Leizhou au Guangdong) et un port situé sur le golfe du Tonkin. Ses trafics portaient sur l'ivoire, les perles, les écailles de tortues, les cornes de rhinocéros, les textiles de fibres végétales, les esclaves des îles. Après plusieurs interventions dont les premières remontent à 181, des corps expéditionnaires des Han pénètrent dans la région de Canton et dans le delta du fleuve Rouge en 113, et les territoires du royaume de Nanyue sont transformés en commanderies chinoises deux années plus tard.

Cependant c'est un climat d'insécurité permanente qui règne dans les régions tropicales et malsaines que contrôle le pouvoir des Han en Chine du Sud et au Vietnam : la végétation et le relief souvent montagneux se prêtent admirablement à la guérilla; les coups de main et les escarmouches sont incessantes. Au moment de la période de troubles qui correspond au règne de Wang Mang (9-23) et aux premières années de la restauration des Han, l'émigration chinoise s'était accrue au Yunnan, au Guangdong, au Nord et au Centre du Vietnam. Mais, à partir de 40, les soulèvements se généralisent dans le delta du fleuve Rouge entraînant l'insurrection des populations de l'ensemble du Nord et du Centre de l'actuel Vietnam ainsi que de la région de Hepu dans l'Ouest du Guangdong. Deux sœurs, Tru'ng Thắc et Tru'ng Nhi, dont l'aînée ne tarde pas à prendre le titre de reine sont les chefs de cette grande rébellion. Elles seront vénérées à l'époque contemporaine comme les héros de l'indépendance nationale au Vietnam. Cependant, Ma Yuan (-14 à +49), nommé « général dompteur des flots », vient à bout de cette révolte en l'an 43 de notre ère.

Première ouverture sur l'Asie du Sud-Est et l'Océan Indien

L'installation des Han au Guangdong et au Vietnam étend l'influence chinoise en Asie du Sud-Est : les haches de bronze retrouvées au Cambodge reproduisent le modèle des haches chinoises; des fragments de poteries Han qui datent du 1^{er} siècle de notre ère ont été retrouvés dans l'Est de Bornéo, l'Ouest de Java, le Sud de Sumatra. En même temps, cette

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

expansion des commanderies des Han vers le Sud permet aux pays de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien d'entrer pour la première fois en relations directes avec le monde chinois. Un passage de l'*Histoire des Han* (chapitre 28 B) fournit le premier itinéraire des routes maritimes vers les mers du Sud et l'océan Indien au 1^{er} siècle avant notre ère. Mais ces relations ne se développent vraiment qu'à partir des premiers siècles de l'ère chrétienne, à la suite de l'expansion maritime des Indo-Iraniens suivie, à partir du III^e siècle, par un essor maritime de la Chine du Sud. L'archéologie (tombe de la région de Canton, de Guixian au Guangxi, de Changsha au Hunan) révèle l'importation de produits d'outre-mer sous les Han : verre, ambre, agathe, cornaline. Le trafic des esclaves originaires de l'Asie du Sud-Est est attesté par certaines statuettes funéraires. Le jasmin (*moli*), plante exotique en Chine, commencera à être planté dans la région de Canton au III^e siècle. Des ambassades indiennes viennent à la Cour des Han entre 89 et 105. La première mention de relations officielles entre la Chine et l'île de Java date de 132.

Le développement du commerce maritime indo-iranien, qui s'explique sans doute par un progrès des techniques de navigation, l'essor des échanges entre Inde, Moyen-Orient et Méditerranée, la diffusion du bouddhisme, religion de marchands qui affranchit de la peur de la pollution, la découverte de nouveaux pays producteurs d'or à un moment où les routes du Nord de l'Eurasie sont coupées, est sans doute l'un des grands faits de l'histoire de l'Asie aux premiers siècles de notre ère. Il sera à l'origine de l'hindouisation des plaines côtières des pays de l'Asie du Sud-Est. Il rend compte aussi des contacts épisodiques qu'eut la Chine des Han avec les régions orientales de l'Empire romain. Une des grandes escales de ce commerce indo-iranien semble avoir été un port de l'ancien royaume cambodgien du Funan (Phnam) dans le delta du Mékong. Sur l'emplacement de cette ancienne ville ont été retrouvées, parmi des vestiges qui datent des II^e-VI^e siècles, une monnaie romaine frappée en 152 à l'effigie d'Antonin le Pieux (138-161) et une pièce à l'effigie de Marc Aurèle (161-180). L'*Histoire des Liang* (502-557) (chap. 54) rappelle qu'à l'époque des Han les marchands de Da Qin (le terme de « Grands Qin » désigne les régions orientales de l'Empire romain) visitaient fréquemment le Funan. En 120, un présent de danseurs et de jongleurs du pays des Da Qin, venus par mer en Asie orientale, est envoyé à la Cour de Luoyang par un royaume de Birmanie. En 166, une « ambassade » de marchands romains, peut-être des Syriens de Palmyre, qui avaient fait escale sur les côtes du Centre du Vietnam, est mentionnée par les sources chinoises. Deux autres ambassades analogues seront signalées en 226 à Nankin et 284 à Luoyang.

Ces relations lointaines entre la Méditerranée orientale et la Chine du Sud n'ont pas qu'un simple intérêt de curiosité : elles révèlent l'existence de trafics commerciaux qui eurent quelque importance économique et furent stimulés par l'attrait des soieries chinoises.

CAUSES ET CONSÉQUENCES DE L'EXPANSION

chapitre 7

DE MÊME QUE LA PUISSANCE DU GRAND EMPIRE NOMADE DES XIONGNU dans la zone des steppes fut très probablement suscitée et renforcée par les importations chinoises de fer et de soieries, l'expansion des Han en Asie eut sans doute pour cause fondamentale l'essor économique du monde chinois.

Non seulement la Chine des Han a tiré de cet essor économique le principe de son prestige et de sa force au dehors, mais ce sont les trafics en direction de la Mongolie, de la Corée, de l'Asie centrale, de la Chine du Sud et de l'Inde du Nord qui, en attirant l'attention des dirigeants chinois, ont stimulé l'expansion militaire et diplomatique. Le surcroît de richesses du monde chinois et la politique de dons adoptée par les Han à l'égard de leurs voisins ont cependant modifié peu à peu les données initiales et provoqué l'intégration des Barbares à l'Empire, si bien qu'à partir de la fin du 1^{er} siècle avant notre ère, il n'a plus été nécessaire de soutenir le même effort d'expansion et il s'est produit un reflux de la colonisation chinoise dans le Nord et le Nord-Ouest.

Ces changements dans les relations de l'empire des Han avec ses voisins immédiats et l'essor économique ont amené d'autre part la désagrégation progressive de la classe qui avait fait la puissance chinoise à l'époque de l'empereur Wu (141-87) : celle des soldats-paysans et des petits agriculteurs. Ce sont les familles de notables dont la richesse et la puissance n'ont cessé de croître qui seront les artisans de la restauration des Han en +25, après le bref interrègne de l'usurpateur Wang Mang.

I. Économie et politique

Commerce et expansion

Dès les IV^e-III^e siècles, les échanges commerciaux semblent s'être développés dans les royaumes de Zhao et de Qin vers la Mongolie et l'Asie centrale, dans ceux de Yan et de Qi vers la Mandchourie et la Corée, dans celui de Chu vers le Sichuan et le Yunnan. De nombreuses pièces de monnaie en forme de coquille (*wangpiao*) datant de l'époque des Royaumes combattants ont été retrouvées lors de fouilles en Mandchourie et en Corée du Nord. Elles prouvent l'existence de trafics entre le royaume de Yan, seul dans la région de l'actuel Pékin, et les territoires du Nord-Est. Tout semble indiquer d'autre part que les soieries du royaume de Qin ont été exportées vers l'ouest et c'est probablement à la suite de ces exportations que fut connu en Inde le pays de la soie. Le nom de Cina semble remonter aux IV^e-III^e siècles avant notre ère.

Ces trafics entre pays chinois et différentes régions de continent asiatique devaient s'accroître sous les Han. Or, de nombreux indices invitent à mettre en relation l'expansion Han à partir de la fin du III^e siècle avant notre ère avec la découverte ou la connaissance des grandes voies commerciales qui relient le monde chinois d'alors avec la Chine de Sud et l'Asie du Sud-Est, l'Asie centrale et les confins de l'Inde et de l'Iran. C'est le rapport de Zhang Qian signalant l'intérêt porté aux soieries chinoises par les populations de l'Asie centrale et des régions situées au nord et au sud de l'Amu-Darya qui détermine la grande politique d'expansion vers le bassin du Tarim et les Pamirs. C'est la découverte surprenante par le même Zhang Qian, au moment de son séjour en Bactriane, de routes et de voies venues du Sichuan par la Birmanie et l'Inde du Nord qui incite l'empereur Wu à lancer des expéditions au Yunnan afin de contrôler les routes de cette région. Ce sont les deductions de Tang Meng sur l'existence d'une route commerciale entre le Sichuan et la région de Canton (Panyu) — lors de sa mission au Guangdong en —135, Tang Meng y avait trouvé une sauce faite avec un fruit importé du Sichuan — qui sont à l'origine des expéditions des Han au Guizhou.

En même temps que l'essor économique de la Chine de IV^e siècle avant notre ère, son expansion politique devait tout naturellement accroître l'importance des trafics et rendre plus étroits encore les liens qui unissaient commerce, guerre et diplomatie. L'installation de garnisons chinoises depuis la Corée jusqu'au cœur de l'Asie, l'établissement de relations diplomatiques et le contrôle des grandes routes commerciales ont créé pour les marchands une situation particulièrement favorable. Les caravanes de la soie à l'époque Han sont de véritables villes mouvantes. En —84 une ambassade des Xiongnu du Nord qui se dirige vers Chang'an et à laquelle participent le shanyu lui-même et des princes de sa famille

Causes et conséquences de l'expansion

est accompagnée par un troupeau de 100 000 têtes de bétail. Pendant l'hiver de l'année +135, les Wuhuan s'emparent au cours d'une razzia d'un convoi de plus d'un millier de charrettes conduit par des marchands chinois du Hebei. De grands marchés se sont établis dans les villes frontalières et les soldats des garnisons y prennent part aux trafics. La ville située à l'emplacement de l'actuel Zhangjiakou (Kalgan), au nord-ouest de Pékin, où viennent commercer Wuhuan et Xianbei à la fin des seconds Han est un exemple de ces gros centres commerciaux établis sur les frontières. Elle devait profiter, à la fin du II^e siècle, de l'afflux de réfugiés provoqué par les soulèvements des Turbans jaunes en 184.

Il est difficile de distinguer nettement, dans ces trafics « internationaux », entre ce que l'on pourrait à la rigueur considérer comme un commerce privé et cette forme de commerce officiel qu'est le tribut, échange de biens destiné à resserrer les liens politiques et parfois familiaux qu'entretiennent les Han avec leurs voisins. Les marchands se glissent dans les caravanes officielles, profitent comme elles de la protection des garnisons chinoises; certains même, venus de royaumes lointains, vont jusqu'à se proclamer les représentants attirés de leur pays. L'ouverture de l'Asie centrale par les armées des Han à l'époque de l'empereur Wu fut suivie par une ruée des marchands chinois dans la région des oasis. Mais c'est en tout cas sur les échanges de présents et plus particulièrement de biens précieux que les Han semblent avoir fondé toute leur politique extérieure. En éliminant les intermédiaires qui, sur les confins de l'Empire, s'enrichissaient et renforçaient leur prestige grâce au commerce des produits chinois — et en premier lieu des soieries —, les Han visaient moins à étendre leur domination directe que leurs relations diplomatiques. Aussi bien se sont-ils bornés tout d'abord et le plus souvent à contrôler les routes commerciales en installant des garnisons aux points de passage des caravanes de marchands. Il en fut ainsi non seulement dans les oasis de l'Asie centrale, toujours menacées par les incursions des gens de la steppe, mais dans les régions montagneuses de la Chine du Sud-Ouest, peuplées de tribus aborigènes dont le ralliement restait toujours incertain.

Politique des présents et trafic de la soie

Afin d'étendre leur influence chez leurs voisins, de les gagner à leur cause et de provoquer des dissensions chez leurs ennemis, les Han ont pratiqué une politique de faste et de générosité qui nous surprend par son coût extrêmement élevé et par son caractère systématique. Jamais sans doute aucun pays au monde n'a fait un tel effort pour fournir ses voisins en présents et n'a ainsi érigé le don en procédé politique. Au cours des quatre siècles de l'époque des Han, les populations de la steppe et des oasis — et, dans une moindre mesure celles des régions montagneuses de la Chine du Sud-Ouest — ont reçu une masse incalculable de soieries, principale richesse commerciale de la Chine, et d'autres produits chinois. Très importants dès le début du II^e siècle, ces dons s'accroissent rapidement dans la seconde moitié du I^{er} siècle avant notre ère et atteignent à leur maximum sous les seconds Han.

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

Quelques chiffres témoignent de cet accroissement :

	bourre de soie en livres (<i>jin</i>)	rouleaux de soie
— 51	6 000	8 000
— 49	8 000	8 000
— 33	16 000	18 000
— 25	20 000	20 000
— 1	30 000	30 000

En +91, le total des dons en soieries faits aux Xiongnu du Sud atteignent la valeur de 100 900 000 pièces de monnaie (*qian*) et, la même année, ceux que reçoivent les royaumes des oasis représentent 74 800 000 pièces de monnaie. Mais dès la deuxième mission de Zhang Qian vers la Dzungarie et les Pamirs, à la fin du II^e siècle avant notre ère, les produits chinois et les soieries sont si abondants en Asie centrale qu'ils y ont perdu une grande partie de leur attrait et de leur valeur.

On a pu évaluer que les revenus annuels de l'Empire entre le I^{er} siècle avant notre ère et les environs de +150 atteignaient à peu près la valeur de 10 milliards de pièces de monnaie, non compris les revenus privés de l'empereur d'un montant de 8 milliards. Or, de ces 10 milliards de recettes, 3 ou 4 étaient absorbés par les dons faits chaque année aux populations étrangères. On peut imaginer les conséquences de cet important prélèvement sur les richesses de la Chine — il dut tout à la fois stimuler la production artisanale et affaiblir l'économie générale de l'Empire — et ses effets d'incitation sur les trafics entre l'Asie orientale, l'Inde du Nord, l'Iran et le bassin méditerranéen.

S'il est assuré que le trafic des produits chinois est antérieur à l'unification des pays chinois par le Premier empereur des Qin, les dons aux Xiongnu et aux royaumes d'Asie centrale ont sans doute donné à ce phénomène une ampleur sans précédent et le grand commerce de la soie à travers le continent eurasiatique s'est encore accru sous les seconds Han, aux I^{er} et II^e siècles de notre ère. Il intéresse à la fois la Chine, l'Asie centrale, l'Inde du Nord, l'Empire parthe et l'Empire romain. La célèbre « route de la soie » qui reliait la vallée du fleuve Jaune à la Méditerranée passait par les villes du Gansu, les oasis de l'actuel Territoire autonome du Xinjiang, les Pamirs, la Transoxiane, l'Iran, l'Irak, la Syrie. L'oasis de Khotan, riche en jade, sur la route qui contourne par le sud le désert de Takla-Makan, semble avoir été l'un des grands centres de transit des soieries. Des fragments de tissus de soie qui datent des Han postérieurs ont été retrouvés à Niya, oasis située à l'est de Khotan, et ces soieries présentent de grandes analogies avec celles qui ont été découvertes dans des tombes de Palmyre que l'on date des années 83-273. Cependant, l'Inde semble avoir souvent servi de relais au commerce de la soie entre la Chine et la Méditerranée. La soie chinoise, sans doute fabriquée au Sichuan ou venue par cette région, était connue dans les plaines du Gange et de l'Indus dès les IV^e-III^e siècles avant notre ère comme un produit de Cina, c'est-à-dire du royaume de Qin. Mais l'expansion Han en Asie centrale

Causes et conséquences de l'expansion

à l'époque de Wudi paraît, d'après certains indices archéologiques, avoir développé les relations entre la Chine et l'Inde du Nord-Ouest. Or, une partie des soieries qui sont parvenues dans l'Empire romain a dû être importée directement de la vallée de l'Indus : comme les Parthes, et plus spécialement les Nabatéens qui levaient une taxe de 25 % sur les marchandises, contrôlaient le commerce entre Transoxiane, Iran et Méditerranée, Rome a encouragé aux I^{er} et II^e siècles les trafics maritimes par le sud qui permettaient de contourner l'Empire parthe. On sait d'ailleurs que Gan Ying, envoyé en 97 de notre ère par les Han au Da Qin, terme qui désignait l'empire romain d'Orient, avait été découragé par les Parthes de poursuivre son voyage.

Si une grande partie des soieries chinoises a pris le chemin du Proche-Orient et du bassin de la Méditerranée, on ne doit pas oublier que leur commerce s'est étendu en fait à toute l'Asie comme le prouvent les découvertes archéologiques : des tissus de soie ont été retrouvés, en dehors de la « route de la soie », à Etsingol en Mongolie intérieure, à Noin-Ula à 130 km au nord d'Ulan-Bator, en Sibérie bouriate à Ilmova-Pad, et jusqu'en Crimée, à Kerch.

La sinisation des Barbares et leur intégration dans l'Empire

Les dons aux Barbares répondent à une politique consciente et à longue vue : il s'agit dans un premier temps de les séduire, de les détacher de la puissante confédération des Xiongnu qui domine toute la zone des steppes et les oasis de l'Asie centrale, et, à la longue, de les corrompre en les habituant au luxe.

Des réceptions somptueuses qu'accompagnent des dons exceptionnels sont réservées aux chefs des Xiongnu, les *shanyu*, ou aux princes des royaumes de l'Asie centrale qui se rendent à la Cour des Han. Ce furent de grands événements politiques que les premières visites des *shanyu* ralliés à Chang'an. Mais, par la suite, les Chinois redoutèrent ces manifestations d'allégeance trop fréquentes à cause des dépenses très élevées qu'elles entraînaient. En -3, les Han refusent de recevoir le *shanyu* des Xiongnu du Sud. En +45, ils renoncent à étendre le système des tributs — plus désavantageux pour l'Empire que pour ses voisins — à dix-huit royaumes de l'Asie centrale qui s'apprêtaient à envoyer des présents et des otages à Luoyang.

L'octroi de titres officiels, le don de sceaux par l'empereur, la reconnaissance d'un rang dans une hiérarchie protocolaire qui englobe l'ensemble des pays ralliés à l'Empire ne sont pas non plus pour les princes étrangers des avantages négligeables. Mais c'est une distinction exceptionnelle que d'être uni par les liens du sang avec la famille des Liu. La pratique qui consistait à renforcer les alliances politiques par des unions matrimoniales sera suivie par de nombreux Empires chinois ou sinisés jusqu'à l'époque mandchoue. Les princesses chinoises introduisent dans les pays étrangers les mœurs, les usages, la culture et le luxe de la Chine. Leur présence dans ces pays justifie l'allée et venue d'ambassades.

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

Mais l'une des pratiques les plus fréquentes à l'époque des Han consiste dans l'envoi d'otages (*zhi*) à la Cour impériale : les princes des royaumes de l'Asie centrale et les chefs des confédérations de tribus fournissent en gage de leur ralliement leurs propres fils qui sont richement entretenus à la capitale aux frais de l'empereur, y reçoivent une éducation à la chinoise et sont souvent nommés à des fonctions dans les gardes impériales ou dans l'administration intérieure du Palais. Conquis au genre de vie et à la culture des Chinois, ils sont, de retour dans leur pays, des agents de la diffusion des influences han. Le système des otages qui garantit contre la rupture des alliances donne ainsi en outre le moyen d'intervenir plus aisément dans les affaires de succession des pays ralliés.

Combinée aux offensives militaires, l'action diplomatique des Han, les dons de soieries et d'autres produits chinois — les tombes des chefs Xiongnu ont livré en grand nombre laques, jades, poteries, miroirs de bronze, monnaies et pièces de soie —, les octrois de titres, les alliances matrimoniales, le système des otages ont à la longue porté leurs fruits. Des relations régulières furent instituées entre les Han et les « royaumes dépendants » (*shuguo*) qu'avaient formés les populations ralliées à la Chine, de la Mandchourie à l'Asie centrale. La confédération de tribus de différentes origines que les Xiongnu avaient créée à la fin du III^e siècle commence à se désagréger au milieu du I^{er} : en —60, les Xiongnu se scindent en cinq groupes hostiles et le ralliement aux Han en —51 de l'un des principaux chefs, le *shanyu* Huhanye, accélère l'évolution en cours. En —43, la division des populations de la steppe entre Xiongnu du Sud ralliés aux Han et Xiongnu du Nord ennemis de l'Empire vient couronner les efforts de près d'un siècle : les tribus proches, celles des régions qui correspondent à peu près aujourd'hui à la Mongolie intérieure, font tampon entre le monde des sédentaires et celui des tribus les plus belliqueuses qui nomadisent plus au nord jusqu'aux environs du lac Baïkal. En —36, les Han en ont fini pratiquement pour un siècle avec la menace des gens de la steppe.

L'évolution des populations des confins septentrionaux du monde chinois est inégale. Rapide dans le Nord-Ouest, chez les Qiang qui paient tribut aux Han dès —98 et sont à demi sédentarisés, ajoutant aux ressources de l'élevage et de la razzia celles de l'agriculture et du commerce, elle ne sera guère sensible dans l'actuelle Mongolie extérieure avant les I^{er} et II^e siècles de notre ère. Les Wuhuan, population de la Mongolie du Nord-Est, au contact des sédentaires, seront assez tôt pénétrés par les influences chinoises et incorporés en masse dans les armées des Han où ils formeront des corps de cavaliers. Leurs voisins du Nord, au contraire, les Xianbei, restent fidèles à leur genre de vie nomade et se montrent plus agressifs. Ils feront incursion en +140, obligeant les Han à leur céder un important territoire, et se montreront de nouveau actifs en 156-178.

Après avoir obtenu le ralliement d'importants groupes de tribus qui s'étaient placées sous leur protection, les Han se sont efforcés d'accroître leur contrôle sur ces « royaumes dépendants » (*shuguo*) qui étaient, dans le principe, de simples alliés, libres de suivre leurs propres coutumes et non imposés. La transformation des *shuguo* en territoires militaires (*bu*), puis en circonscriptions administratives ordinaires (*junxian*) s'est poursuivie sur tous les confins de l'Empire entre l'époque de l'empereur Wudi et le II^e siècle de notre ère.

Causes et conséquences de l'expansion

Dès la fin du II^e siècle avant notre ère, des circonscriptions ordinaires formées de populations ralliées ou soumises aux Han avaient été créées dans le Sud de la Mongolie, le Gansu, la Corée, le Yunnan, le Guangdong et le Nord du Vietnam. Mais la tendance à intégrer à l'Empire de façon de plus en plus complète les anciens pasteurs nomades s'affirme au cours des deux dynasties des Han. Elle est favorisée par les transformations internes des tribus : leur enrichissement, l'accroissement de leur population, leur propension à adopter un genre de vie sédentaire ou semi-sédentaire. Vers -50, la population totale des Xiongnu ralliés semble avoir compté 50 à 60 000 individus. En +90, elle atteint le chiffre de 237 000 personnes. Les fonctionnaires chinois s'efforcent de convertir les anciens nomades aux activités agricoles qui sont pour l'Empire une source de revenus supplémentaires, cependant que les incorporations d'anciens nomades dans les armées s'accroissent rapidement. Femmes et enfants des hommes requis sont gardés comme otages en arrière des lignes et exécutés en cas de trahison.

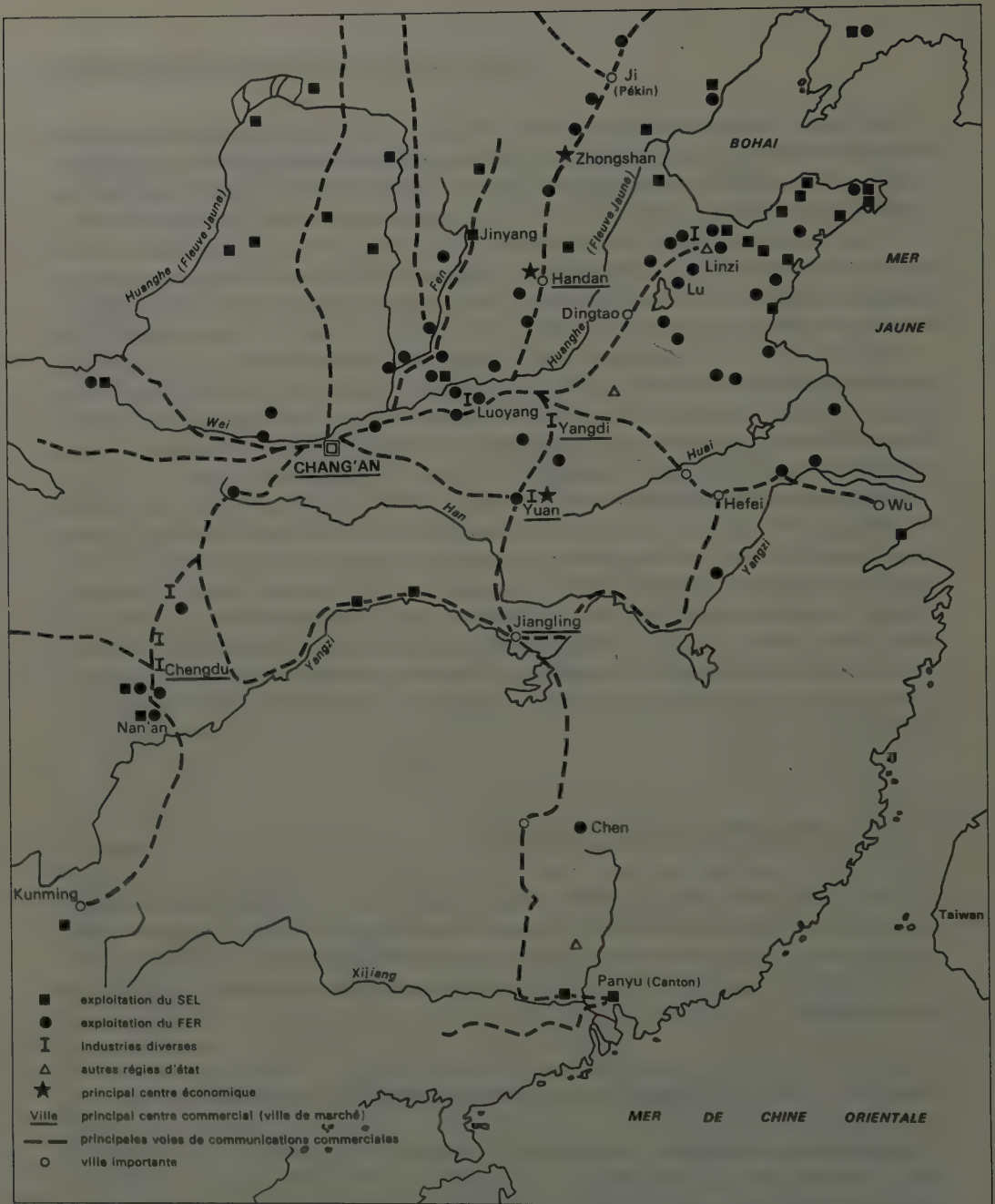
Exploitées par l'administration chinoise et par les simples particuliers qui exigent d'elles services, corvées et impôts — c'est ainsi que des Xiongnu du Shanxi sont employés comme ouvriers agricoles par les riches familles de la région de Taiyuan et que les Qiang du Gansu sont soumis à de lourdes réquisitions pour les transports —, les tribus de l'intérieur cherchent à secouer le joug trop lourd qui leur est imposé dès le I^{er} siècle avant notre ère, et tout le cours de la dynastie des seconds Han sera troublé par leurs révoltes. L'injustice subie par ces tribus est d'ailleurs d'autant plus criante que les nomades de la Mongolie extérieure dont les Han ont à craindre les incursions continuent à recevoir de la Chine de riches présents.

2. Économie et société

L'essor de la production, le progrès des techniques et le développement des activités marchandes sont à l'arrière-plan de l'expansion militaire, diplomatique et commerciale de la Chine des Han. Ces différents aspects de l'évolution historique sont à vrai dire indissociables. Mais ils mettent en cause du même coup toute l'histoire sociale des II^e et I^{er} siècles avant notre ère.

Progrès des techniques et essor de l'économie

Le monde chinois manifeste à partir de la seconde moitié du II^e siècle avant notre ère une vitalité remarquable que confirment les témoignages concordants des textes et de l'archéologie. Il profite des progrès accomplis au cours de cette période si riche en nouveautés que furent les deux siècles qui ont précédé l'Empire et des avantages que lui procure l'unification politique.



10. Centres économiques de la Chine des premiers Han.

Causes et conséquences de l'expansion

Les progrès de la métallurgie du fer se sont poursuivis sous les Han : sans doute faudrait-il attendre le VI^e siècle pour voir décrit un procédé de co-fusion, ancêtre du procédé moderne Siemens-Martin, mais les Chinois surent produire de l'acier dès le II^e siècle avant notre ère en chauffant et travaillant ensemble des fers à différente teneur de carbone. Dès cette époque, les armes d'acier se substituent aux armes de bronze, les seules semble-t-il, qu'ait connues généralement l'époque des Royaumes combattants où la fonte de fer servait surtout à la production d'outils agricoles. Épées, hallebardes, mécanismes d'arbalète de l'époque des Han qui ont été retrouvés dans les fouilles sont en fer. Le témoignage de Pline l'Ancien (37-39) qui vante la qualité du fer produit par les Sères corrobore les allusions des textes chinois aux exportations clandestines de fer et à la diffusion des techniques sidérurgiques de l'époque des Han dans les oasis de l'Asie centrale. L'artisanat du fer est d'ailleurs le plus actif et le plus important de cette période. Au moment de l'institution du monopole d'État du fer et du sel en -117, 48 fonderies furent créées par l'administration dont chacune employait un personnel de quelques centaines à un millier d'ouvriers. Désignés dans les fonderies privées sous le nom de *tongzi* — terme qui s'applique à des adolescents et évoque un état servile —, ces ouvriers étaient des conscrits ou des condamnés que leurs conditions de vie poussaient assez fréquemment à se révolter.

En dehors des deux grands secteurs du sel et du fer où le monopole d'État n'a d'ailleurs été appliqué de façon stricte que pendant moins d'un siècle, entreprises privées et publiques ont coexisté. C'est le cas pour les tissages de soieries. De grands ateliers d'État dont le fonctionnement entraînait de lourdes charges et dont la production devait servir en grande partie aux dons faits aux populations étrangères se trouvaient à la capitale (Chang'an) et dans les provinces. A Linzi, l'ancienne capitale du royaume de Qi, dans le Nord-Ouest du Shandong, ces ateliers employaient plusieurs milliers d'ouvriers. Mais il existait aussi des entreprises privées créées par des familles de riches marchands. Il en était de même pour les laques, fabriqués surtout au Sichuan et au Henan : certaines pièces retrouvées dans les sites archéologiques portent le nom du maître artisan qui a dirigé la fabrication, d'autres ne portent aucune marque et pourraient provenir d'ateliers privés. Les découvertes archéologiques et les allusions de certains textes laissent soupçonner le rôle important des entreprises privées dans l'économie de la Chine des Han.

Un autre artisanat important est celui du cuivre avec, pour produits principaux, les pièces de monnaie, dont la fonte privée a été très tôt interdite, et les miroirs de bronze. Au premier siècle de notre ère, ces miroirs deviennent un article d'exportation et on remarque que leurs motifs et le genre de leurs inscriptions changent à partir de cette époque. On en a retrouvé de nombreux spécimens de la Sibérie au Vietnam, et même jusqu'en Russie méridionale.

De nets progrès sont accomplis dans le domaine de la production et des techniques agricoles. Les outils en fer sont de meilleure qualité qu'aux IV^e et III^e siècles et l'usage de l'araire tractée par des bœufs se généralise. Un très gros effort est fourni à l'époque de l'empereur Wu pour accroître la superficie des terres irriguées et pour mettre en valeur

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

de nouvelles terres en Chine du Nord. Des experts agronomes sont chargés de diffuser de nouvelles méthodes de culture et certains fonctionnaires s'efforcent de convertir à la culture des céréales les tribus nomades établies en deçà des Grandes Murailles à partir de la fin du 1^{er} siècle avant notre ère. Un type d'assolement par bandes de terre où les cultures sont alternées (*daitian*) se répand à partir de -85. Mais les principales céréales restent celles de l'Antiquité : orge, blé, millet — cultures auxquelles il faut ajouter le soja et le riz qui n'a encore qu'une importance relative. Depuis la fin du 11^e siècle, la luzerne (l'herbe *musu*), importée des régions occidentales, permet d'étendre l'élevage des chevaux en Chine du Nord.

À partir de l'époque de Wang Mang (9-23) apparaît le moulin à eau. Il s'agit le plus souvent d'une batterie de pilons (*dui*) animée par un arbre à cames horizontal qui est mû par une roue sans doute disposée verticalement dans un courant d'eau. Mais un texte de +31 mentionne l'application de la force hydraulique aux souffleries à piston dans les forges.

Un procédé d'attelage rationnel, la bricole de poitrail, était apparu à l'époque des Royaumes combattants (v^e-III^e siècle) à un moment où la charrette à deux limons commence à se substituer au char à timon. L'époque des Han profite pleinement de cette grande innovation technique dans le domaine des transports. Mais il faut mentionner en outre l'invention d'un véhicule dont l'intérêt pourrait être considéré à tort comme secondaire. La brouette, qui est attestée au Sichuan au III^e siècle, mais dont les représentations figurées remontent aux 1^{er} et II^e siècles, est un instrument très utile partout où les voies de communication se réduisent à d'étroits sentiers. Grâce à un centre de gravité situé à proximité de l'axe de la roue, il permet de transporter sans grand effort une charge qui peut atteindre 150 kg.

Contrairement à la Chine de l'époque moderne, celle des Han — et la chose sera encore vraie de celle des Tang — dispose en grande abondance d'animaux de trait et de portage : chevaux, bœufs et ânes. La race des chevaux, qui sont montés ou attelés mais servent seulement au transport des personnes et à la guerre, est améliorée à partir de la fin du 11^e siècle avant notre ère par des croisements avec des étalons importés du Ferghana et du territoire des Wusun, dans la vallée de l'Ili. Quant à l'âne, animal d'origine occidentale introduit en Chine du Nord par les Xiongnu, il est très apprécié dans toutes les classes de la société sous les Han en raison de sa résistance et de la modicité de son prix.

Riches marchands et notables

Les progrès techniques dont témoignent les 11^e-1^{er} siècles avant notre ère, l'essor de la production et le développement des grands courants commerciaux ne pouvaient être sans incidences sur la société de l'époque. Héritier des traditions légistes, l'empire des Han s'est efforcé de mettre un frein aux ambitions des riches familles, de constituer pour les besoins de sa diplomatie et de son expansion militaire un important secteur étatique (fon-

Causes et conséquences de l'expansion

deries, salines, ateliers de soieries...). Mais il ne put maintenir cet effort plus d'un siècle : le relâchement des contrôles s'accroît à partir du milieu du 1^{er} siècle avant notre ère et il deviendra général à l'époque des seconds Han (25-220). C'est alors que s'affirme le triomphe des riches familles établies dans les provinces.

Mais, à vrai dire, même à l'époque où le contrôle de l'État sur l'économie de l'Empire avait été le plus efficace, le gouvernement central dut compter avec les notables locaux. Une des particularités sociales de l'époque des Han dans son ensemble est en effet l'existence de très riches familles qui combinent les entreprises agricoles (production céréalière ou rizicole, élevage, pisciculture...), industrielles (tissages, fonderies, laques...), commerciales, et qui disposent d'une abondante main-d'œuvre. Dans les régions où l'agriculture est la principale ressource, les riches familles se bornent à faire pression sur les paysans pauvres en pratiquant des prêts usuraires et en amenant leurs débiteurs à louer leurs terres ou à les vendre. C'est sans doute le cas de ces mille notables, sortes de petits despotes ruraux, que Wang Wenshu, fonctionnaire de tendance légiste, fait arrêter et juger en -120. Mais partout où les conditions économiques le permettent, d'autres ressources s'ajoutent aux revenus agricoles.

On peut considérer comme tout à fait typique à ce point de vue le cas de la région de Chengdu au Sichuan que les géographes désignent sous le nom de bassin Rouge. C'est l'une des régions les plus riches et les plus actives de la Chine des Han. L'exploitation des puits de sel, la fonte du fer, la production des laques (des laques fabriqués au Sichuan ont été retrouvés dans des tombes Han de la Corée occidentale, à environ 3 000 km de Chengdu), les brocarts, le commerce des tissus, des bœufs, du fer expliquent que de grosses fortunes aient pu s'y constituer dès le 11^e siècle avant notre ère. La famille Zhuo, l'une des plus riches de Chengdu, possède de vastes superficies de terres cultivées, des étangs de pêche, des parcs de chasse. Elle dispose d'entreprises sidérurgiques où elle emploie 800 esclaves artisans et s'est enrichie dans le commerce du fer avec les aborigènes du Sud-Ouest, Barbares à la coiffure en forme de maillet. Ce commerce entre Chinois et tribus aborigènes semble avoir pris bien souvent la forme d'un échange de dons et contre-dons, mieux adapté sans doute à la mentalité des aborigènes que les trafics commerciaux qui tiennent un compte exact de la valeur des marchandises : on cite le cas d'un important présent de soieries et d'autres produits chinois qui est payé de retour par un envoi ultérieur de chevaux et de bœufs.

Mais ce qui est vrai du Sichuan l'est aussi de bien d'autres régions de la Chine des Han et rend compte de l'existence d'une classe de riches notables qui a fourni à l'Empire ses cadres administratifs. Loin d'être uniquement agricoles, les bases économiques de cette classe ont été bien souvent industrielles et commerciales. C'est là sans doute ce qui explique le nombre relativement grand des « esclaves » dans la Chine de l'époque des Han, condamnés et débiteurs insolvables qui sont pour la plupart employés dans les grandes entreprises artisanales.

La concentration des terres qui a accompagné l'essor économique au cours du 1^{er} siècle

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

avant notre ère devait poser un grave problème aux dirigeants aux environs de l'ère chrétienne : c'est ce problème que ne put résoudre l'usurpateur Wang Mang dans les années 9 à 23 et qui fut une des causes principales de son échec.

Liberté ou contrôle de l'économie?

L'hostilité à l'égard des marchands qui a eu sur les destinées du monde chinois des conséquences si profondes et qui a marqué d'un caractère spécifique la civilisation chinoise s'explique par des motifs complexes et divers. Dès avant l'Empire, traditions lettrées, moïste, taoïste et légiste se rejoignent dans une même condamnation du luxe et des dépenses inutiles, mais les motifs de cette condamnation divergent suivant les courants de pensée. Indice de dissipation, d'arrogance, de manque de vertu dans la tradition lettrée, le goût du luxe apparaît aussi déjà chez Mencius comme l'une des causes indirectes de la misère paysanne. Source d'artifices et cause de désordre, pour les penseurs taoïstes, le luxe est condamné par les disciples de Mozi au nom d'un idéal d'austérité, de frugalité universelle et de nivellement général. Mais c'est du côté des dirigeants et du pouvoir d'État que l'hostilité paraît avoir ses raisons les plus profondes : les activités marchandes sont un facteur de déséquilibre social, puisque la richesse des marchands leur permet d'assurer leur domination sur les pauvres, de racheter les terres paysannes et d'employer comme esclaves, dans leurs entreprises minières, sidérurgiques ou artisanales, les cultivateurs qu'ils ont réduits à la misère. Les activités marchandes, en incitant à des dépenses inutiles, détournent des activités fondamentales et indispensables à la survie de l'État : production des céréales et des tissus nécessaires à l'entretien des armées et à une action diplomatique dont les présents de soieries constituent l'un des moyens les plus efficaces, activités de défense et grands travaux. Le dommage que causent marchands et artisans est donc tout à la fois social, politique et économique. La vigueur et la vitalité de la Chine des Han tiennent pour une grande part aux progrès des techniques accomplis depuis l'époque des Royaumes combattants et à l'essor de la production des céréales, du fer, du sel et des tissus. Abandonner ces sources de richesse aux marchands ou leur en laisser le contrôle exclusif, c'est accepter le déclin et l'éclatement de l'Empire. La paix et l'unité ne sont possibles que si le pouvoir politique peut contrôler et répartir les principales ressources.

Dès 199, en pleine guerre civile, des mesures sont prises pour réduire le train de vie des marchands. Leur sont interdits les vêtements de soie, les chevaux, le port des armes, et cette politique rigoriste d'où on peut conclure à la richesse des marchands, car on ne défend que ce qui se pratique, est seulement adoucie au moment où l'impératrice Lü, déjà toute puissante, va s'emparer du pouvoir : le gynécée impérial se montrera souvent favorable aux grands marchands et de connivence avec eux parce que l'organisation des services administratifs du gynécée et peut-être aussi certaines traditions beaucoup plus anciennes rendent inévitable cette complicité. Cependant, la réaction antimercantiliste ne s'affirmera qu'à la fin du ^{ne} siècle, à l'époque de Wudi et sous la pression du déficit créé par une poli-

Causes et conséquences de l'expansion

tique d'expansion militaire et diplomatique extrêmement dispendieuse. D'où, en 119, la création d'une taxe uniforme sur les bateaux et les charrettes, et surtout, la même année, l'institution puis l'extension à tout l'Empire en 117 du monopole d'État du sel et du fer. Fer et sel sont, depuis l'époque des Royaumes combattants, les deux industries les plus actives et les plus rentables, et cette mesure dont s'inspireront plus tard d'autres Empires chinois semble avoir réduit pour un temps la puissance des grands marchands, chefs d'entreprises industrielles et artisanales. Mais on notera que, sous Wudi, le pouvoir impérial est relativement indépendant du concours que peuvent lui apporter les grands marchands : il n'a pas besoin d'avoir recours, comme ce sera le cas sous les Tang, les Song ou les Ming, aux services de riches commerçants en les chargeant d'assurer l'approvisionnement des armées du Nord en grains, en fourrage et autres produits, car cet approvisionnement est assuré pour l'essentiel par les colonies militaires (*tuntian*). Les deux monopoles du sel et du fer seront complétés en 98 par le monopole moins important des alcools. Il est clair en tout cas que les mesures de contrôle de l'économie prises par l'État et son hostilité aux marchands sont intimement liées à l'état des finances de l'Empire. Les traditions anti-mercantilistes apportent seulement des arguments à la politique que suggèrent les difficultés du moment. La preuve en est les critiques que soulève le système des monopoles après la mort de Wudi, au moment des discussions qui ont lieu à la Cour en —81 sur son maintien ou son abolition. Le volumineux compte rendu de ces discussions, publié quelques dizaines d'années plus tard, entre 73 et 49, nous a heureusement été conservé sous le titre de *Yantielun* (« Discussions sur le sel et le fer »).

L'ASCENSION DES NOTABLES ET LA CRISE DES INSTITUTIONS POLITIQUES

Des intrigues de Palais à l'usurpation

LA CHUTE DES PREMIERS HAN au début de notre ère est le résultat d'une évolution interne qui remonte à plus d'un siècle. Alors que la collaboration des fonctionnaires et des ministres et conseillers de l'empereur à la gestion des affaires avait permis, sous les règnes de Wendi et Jingdi, de 179 à 141, la consolidation du pouvoir impérial, des tendances autocratiques se manifestent sous le long règne de Wudi (141-87) et triomphent au moment de la régence du général Huo Guang, dépositaire des dernières volontés de Wudi. C'est sa dictature que Huo Guang établit à partir de 80, mettant en place des membres de sa famille à tous les postes de direction. La réaction qui se produit après sa mort en 68 (un grand procès a lieu en 66 qui aboutit à l'exécution de toute sa parenté) ne remet pas en cause la concentration du pouvoir entre les seules mains de l'empereur. Privé de ce soutien et de ce contrepois que constituait l'ensemble des administrateurs et conseillers, le pouvoir impérial est bientôt l'enjeu des intrigues du Palais et des luttes entre les familles des impératrices : un pouvoir autocratique et tout-puissant tombe nécessairement sous la coupe des favoris, des femmes et des eunuques. L'une de ces familles d'impératrices si puissantes à la fin des premiers Han parvient à pousser sur le trône l'un des siens. C'est l'usurpateur Wang Mang, qui fonde la dynastie éphémère de Xin, « la nouvelle » (9-23).

Une autre cause parallèle de la chute des premiers Han semble avoir été l'évolution de plus en plus rapide des campagnes : la concentration des terres entre les mains des plus

riches (notables locaux, marchands, grandes familles) est la source d'une tension sociale dans les milieux ruraux et de difficultés économiques que l'avènement de Wang Mang est loin de résoudre. Les premiers décrets qui visent à limiter l'étendue des propriétés privées datent des dernières années du 1^{er} siècle avant notre ère. Ils seront suivis jusqu'à la fin du III^e par une longue série d'autres décrets analogues qui semblent avoir été généralement inefficaces, témoignant ainsi des difficultés que rencontre l'État à maintenir son contrôle et sa protection sur la petite paysannerie.

Wang Mang cherche à remédier à la situation difficile dont il hérite par des mesures radicales : « nationalisation » de toutes les terres et de tous les esclaves (ceux-ci n'auraient toutefois représenté qu'un centième de la population et leur statut était fort différent de celui des esclaves romains), réformes monétaires successives et fonte de nouvelles pièces de monnaie de types anciens. L'avènement de la nouvelle dynastie entraîne d'ailleurs le changement de tous les titres et de toutes les institutions. Cette rage de réformes, d'autant plus forte que le pouvoir a été usurpé, s'inspire, bien sûr, des théories cosmogoniques de l'époque, mais aussi de conceptions archaïsantes : Wang Mang fonde ses réformes sur un ouvrage qui a été considéré depuis comme suspect et de composition tardive mais qui abonde en données sans doute très anciennes. C'est le *Zhouli* (*Rituel des Zhou*) ou *Zhouguan* (*Les Fonctionnaires des Zhou*) qui dresse un tableau très systématique de l'administration des Zhou et répartit l'ensemble des charges officielles entre fonctionnaires du Ciel, de la Terre et des quatre saisons.

Inefficaces, les mesures radicales prises par Wang Mang mécontentent les riches propriétaires sans apporter de remède à la crise agraire. La redistribution des terres qui aurait dû suivre leur confiscation par l'État ne peut être mise en application et les manipulations de la monnaie provoquent le désordre général de l'économie. Des troupes de paysans révoltés, menées par une femme aux talents de sorcière, « la mère Lü », apparaissent au Shandong en 17. D'autres, l'année suivante, ont pour chef un certain Fan Chong. A la suite d'inondations du bassin inférieur du fleuve Jaune, les insurrections s'étendent à toute la plaine Centrale. Les rebelles, qui se font des visages de démons, sont désignés sous le nom de « Sourcils rouges » (*Chimei*). Leur chef spirituel est un certain « roi Jing de Chengyang » au Shandong qui se prétend apparenté à la famille Liu des Han et s'exprime par l'intermédiaire de médiums. Le mouvement, qui possède une organisation politique et administrative originale, a en effet pour objectif la restauration des Han. Mais parallèlement à cette agitation et à ces soulèvements de la paysannerie, la résistance et les rébellions de l'ancienne noblesse des Han et des grandes familles terriennes menacent la nouvelle dynastie. C'est la conjonction de ces deux forces qui finit par l'emporter en 23. Après la défaite et la mort de l'usurpateur, un des représentants de l'ancienne lignée des Liu originaire de la région de Nanyang, dans le Sud du Henan, prend le pouvoir et restaure les Han. Ce nommé Liu Xiu qui devait régner sous le nom de Guangwudi (25-57) réduit ce qui reste des insurgés paysans et détruit les pouvoirs indépendants qui s'étaient constitués au Gansu oriental avec Wei Xiao et au Sichuan avec Gongsun Shu.

Les nouvelles bases de l'empire restauré

Alors que le Premier empereur (Shi Huangdi des Qin) disposait d'une organisation administrative et militaire anonyme qu'il avait étendue aux pays conquis, et que les premiers Han, fidèles à cette politique de contrôle direct de la paysannerie par l'État, étaient parvenus en moins d'un siècle à éliminer tous ceux qui pouvaient faire obstacle à l'action du pouvoir central, les Han postérieurs s'appuyent sur la nouvelle couche sociale qui les a portés au pouvoir : celle des grandes familles terriennes de la plaine Centrale et tout particulièrement du Henan. Le déplacement de la capitale de Chang'an à Luoyang ne s'explique pas seulement par le développement économique des régions situées à l'est des passes entre Shenxi et Henan mais par l'existence de cette nouvelle clientèle. Pour lutter contre la puissance des détenteurs de fiefs, des notables et des riches familles, les premiers Han s'étaient efforcés de s'appuyer sur la masse des petits agriculteurs. Mais l'évolution sociale, les migrations intérieures et les soulèvements devaient renforcer au contraire à la fin du 1^{er} siècle avant notre ère et sous les seconds Han la puissance des grands propriétaires : parents et collatéraux de la famille impériale, hauts fonctionnaires et notables de province.

Les déplacements de population s'accélérent dans le premier quart du 1^{er} siècle de notre ère. Ils sont dus au retrait général des lignes de défense dans les régions du Nord et du Nord-Ouest mises en valeur à l'époque de Wudi par des colonies militaires et des transferts de population, à l'installation de tribus de pasteurs nomades et de montagnards des confins sinotibétains en deçà des Grandes Murailles, aux soulèvements fréquents de ces populations sédentarisées et exploitées par l'administration chinoise. L'exode profite surtout aux régions du Sud de la plaine Centrale, au bassin Rouge du Sichuan et, dans une moindre mesure, au bassin du Yangzi (la population de la commanderie de Changsha, au Hunan, qui comptait 235 825 habitants au recensement de +2, atteindra le chiffre de 1 054 372 en 140). L'afflux de paysans déracinés et d'anciens colons militaires en quête de terres vient grossir la main-d'œuvre des grands domaines. C'est ainsi que se développe une classe de dépendants des riches familles — « hôtes » (*ke*), c'est-à-dire fermiers à demeure, gardes personnelles connues plus tard sous le nom de *buqu*, domestiques ou esclaves (*nubi*). L'emprise de l'État sur la petite paysannerie à laquelle les premiers Han avaient dû une grande partie de leur puissance s'affaiblit du même coup. Le futur Guangwudi, fondateur des seconds Han, est le représentant typique de ces grandes familles terriennes de province qui ne réussirent à s'emparer du pouvoir, après plusieurs rébellions infructueuses contre Wang Mang, qu'à la faveur des insurrections paysannes. L'immense domaine qu'il possédait près de Nanyang était protégé par des murailles munies de portes, et il avait son propre marché. Une milice privée en assurait la défense. Cette dernière couche sociale qui conservera une position dominante au début de la nouvelle dynastie et entrera en conflit avec les eunuques du Palais au II^e siècle fait preuve d'initiative en matière agricole, irriguant de vastes superficies de champs, développant l'élevage et la pisciculture et s'assurant ainsi en période de troubles une parfaite indépendance économique. Certains de ses membres

semblent avoir accumulé d'immenses fortunes : quand le grand ministre Liang Ji, parent par alliance de l'empereur, fut exécuté en 159, la vente de ses propriétés aurait, dit-on, rapporté au trésor public 3 milliards de pièces de monnaie, de quoi supprimer la moitié des impôts en grain pendant un an. Ces grandes familles détentrices de domaines autarciques préfigurent déjà les aristocraties de l'époque des Jin et des dynasties du Sud dont la puissance fut favorisée par le déclin de l'économie urbaine.

En même temps que le contexte social et politique, les rapports entre l'Empire et les populations des confins se sont profondément modifiés depuis le règne de l'empereur Wu et la dictature du général Huo Guang. L'Empire n'a plus guère d'inquiétude du côté de la Mongolie : la puissance des Xiongnu n'a cessé de décliner depuis l'époque de leur division et ce déclin sera accentué par les offensives de Ban Chao en Mongolie et en Asie centrale à la fin du 1^{er} siècle de notre ère. Entre les populations qui ont conservé le genre de vie des pasteurs nomades et les agriculteurs sédentaires, des tribus plus ou moins profondément sinisées et sédentarisées servent de protection à l'Empire. On ne signale guère d'incursions dangereuses des Xiongnu du Nord qu'en 89-90 et les plus puissantes attaques de la steppe au 1^{er} siècle, qui sont le fait des Xianbei au Hebei et au Shanxi en 140, puis au cours des années 156-178, ne paraissent pas avoir eu de graves conséquences. Par contre, les Han ont de sérieuses difficultés avec les anciennes tribus nomades qui se sont installées en Chine même et avec les montagnards proto-tibétains des confins de l'Ouest et du Nord-Ouest, établis au Gansu et au Shenxi. Leurs soulèvements ne cessent pas au cours de la dynastie des seconds Han et se multiplient au 1^{er} siècle. Dès 107, certains conseillers envisagent même, à cause des rébellions des Qiang, un retrait général des lignes de défense du Nord-Ouest depuis le centre commercial de Wuwei (Liangzhou), dans le Gansu central, jusqu'au Shenxi occidental. Ces populations étrangères intégrées à l'Empire et incorporées en masse dans les armées chinoises sont les ancêtres de celles qui formeront à partir du début du 4^e siècle des royaumes indépendants en Chine du Nord.

Progrès des relations commerciales aux 1^{er} et 2^e siècles de notre ère

Les mesures prises sous les premiers Han pour réduire la puissance des marchands semblent avoir été en fin de compte peu efficaces. Mais le relâchement général des contrôles à l'intérieur et aux frontières sous les seconds Han et la décentralisation du système des monopoles au moment de la restauration de Guangwudi ont accru l'importance du commerce privé et celle de la contrebande. Jamais les marchands étrangers ne semblent avoir été aussi nombreux qu'aux 1^{er} et 2^e siècles et la présence de ces étrangers explique sans doute pourquoi les influences extérieures furent si agissantes sous les seconds Han. Rappelons que c'est à cette époque — qui est celle du plus grand essor du commerce de la soie en Eurasie — que le bouddhisme commence à pénétrer en Chine. Quant aux activités de contrebande, elles sont liées aux interdictions frappant l'exportation de ce qu'on pourrait appeler les

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

marchandises d'intérêt stratégique : fer et armes principalement. Quelques témoignages archéologiques confirment ce que nous apprennent les textes : des armes portant des inscriptions en chinois et des outils de fer ont été retrouvés dans une tombe barbare du Nord du Liaoning datant de l'époque de l'empereur Wu. Un mécanisme d'arbalète chinoise qui se trouvait exposé depuis 1915 au musée de Taxila (près de Peshawar) en Afghanistan et qui provenait des ruines du second palais parthe de Sirkap reconstruit après +30 a été identifié récemment. Les mesures de protection prises par les Han n'ont pu d'ailleurs empêcher que ne se diffusent en Asie les secrets techniques des fondeurs chinois. Chen Tang, général de la fin des premiers Han, affirme que les Wusun de la vallée de l'Ili avaient appris depuis peu à fabriquer des armes effilées. Il semble en avoir été de même des gens de Dayuan, au Ferghana. Il ne s'agit peut-être que de la forge du fer importé de Chine. Mais une preuve plus décisive est fournie par les fonderies de fer retrouvées dans l'oasis de Niya, à l'est de Khotan. L'industrie du fer et de l'acier devait se maintenir dans le bassin du Tarim : ses produits seront importés dans les confins chinois à l'époque des Jin occidentaux (265-314).

L'évolution du nouvel Empire de sa fondation au soulèvement de 184

Les trois premiers règnes de la dynastie restaurée, entre 25 et 88, correspondent à une période de stabilité intérieure et d'expansion au dehors. Les familles des impératrices ainsi que les eunuques qui avaient été à l'origine de l'usurpation du pouvoir par Wang Mang sont tenus à l'écart du gouvernement. Dans le bassin du fleuve Rouge et dans le Centre du Vietnam, la situation un moment compromise par les soulèvements d'autochtones est rétablie par le général Ma Yuan (-14 - +49) en 43-44. Les Xiongnu, trop divisés pour profiter de l'affaiblissement de l'Empire au moment de la guerre civile de l'époque de Wang Mang, ne font plus peser de sérieuses menaces sur la Chine du Nord. En Asie centrale, les expéditions qu'organise, le plus souvent de sa propre initiative, le général Ban Chao (32-102) permettent de reprendre le contrôle des oasis entre 73 et 94. Une garnison est établie à Hami (Yiwu) en 73 et la route des Pamirs, fermée depuis +16, est de nouveau ouverte par les armées des Han. Plus de cinquante royaumes de l'Asie centrale envoient des tributs à Luoyang en 94. Mais les Han ne rétabliront plus ensuite leur domination en Asie centrale qu'au cours de la période 125-150.

Dans la capitale, le climat politique se dégrade à partir du règne de Hedi (88-105). Les familles alliées par mariage à la lignée impériale, celles qu'on appelle les *waiqi* (« parentés extérieures ») tirent avantage de ce que des empereurs enfants et débiles se succèdent sur le trône pour reprendre l'ascendant qu'elles avaient perdu : ce sont les Dou sous Hedi (88-105), les Deng sous Andi (106-125), les Liang sous Shundi (126-144). Parallèlement, la puissance des eunuques s'affirme : en 135, ils sont autorisés à adopter des fils et leur pouvoir s'accroît en même temps que leur richesse. Propriétaires de grands domaines agricoles

(on cite le cas d'un eunuque qui possédait 31 maisons et 640 ha de terres cultivées), ils se livrent au grand commerce et disposent d'esclaves artisans. L'autorité que détiennent à la Cour ces serviteurs du Palais issus des classes inférieures, les conséquences néfastes de leur influence sur la politique des empereurs et le recrutement des agents de l'État provoquent la réaction des grandes familles terriennes et des fonctionnaires lettrés qui en sont issus. Un parti se forme dont les eunuques parviennent à triompher en 167 : tous ses membres sont déchus de leurs charges et envoyés en exil. Mais cette défaite ne suffit pas à abattre les grandes familles terriennes dont la puissance reste intacte dans les provinces. La lutte trouve sa conclusion au moment des grandes insurrections paysannes qui débudent en 184. Un moment affaiblis, les eunuques revenus au pouvoir à la faveur des troubles agraires sont définitivement éliminés en 189 par Yuan Shao, membre d'une grande famille du Henan, et He Jin, général des gardes impériales qui, après s'être emparés de Luoyang, massacrent plus de 2 000 eunuques.

Les révolutionnaires messianiques

Les dernières années du 11^e siècle sont en effet marquées par une crise agraire d'une gravité exceptionnelle. Dès les environs de l'année 170, des bandes de paysans errants commencent à menacer la tranquillité des provinces. Mais bientôt, à la suite d'inondations du bas fleuve Jaune, c'est un vaste mouvement messianique d'inspiration taoïste qui se développe aux confins du Shandong et du Henan et qui aboutit en 184 au formidable soulèvement des Turbans jaunes (Huangjin). Leurs chefs sont un certain Zhang Jiao, premier patriarche de la secte taoïste de la Grande Paix (*taiping* : le terme évoque l'idée d'un âge d'or réalisé par l'égalité de tous et la communauté des biens) et ses deux frères Zhang Bao et Zhang Liang. Doué d'un talent de propagandiste et de guérisseur — les épidémies consécutives aux inondations font rage dans le bassin inférieur du fleuve Jaune —, Zhang Jiao est le pape d'une religion dont la divinité est le seigneur Huanglao, synthèse du souverain mythique Huangdi (« l'empereur Jaune ») et d'un Laozi divinisé. Organisée militairement, la secte compte 360 000 adhérents sous les armes dès 184. Le pouvoir suprême est assumé par la trinité que forment Zhang Jiao et ses frères, « généraux seigneurs du Ciel, de la Terre et des Hommes », qui ont sous leurs ordres toute une hiérarchie de chefs dont les fonctions sont à la fois militaires, administratives et religieuses. Les communautés consacrent une grande partie de leur temps aux activités religieuses : fêtes et cérémonies qui durent plusieurs jours et qui portent le nom d'« assemblées » (*hui*) ou de « jeûnes de purification » (*zhai*). Au cours de ces actes religieux, les participants viennent faire l'aveu public de leurs péchés et se livrent à des séances de transe collective favorisées par des prosternations répétées et interminables, la musique qui les accompagne et l'excitation collective. Ce sont parfois des scènes d'orgie où les hommes et les femmes « mêlent leurs souffles » (*heqi*). Des distributions d'amulettes guerrières et de charmes médicaux ont lieu aux équinoxes de printemps et d'automne. La doctrine du *Taipingdao* proclame que les maladies sont la

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

conséquence des péchés. Associant aux traditions taoïstes et au culte de Huanglao les théories cosmogoniques du *yin-yang* et des Cinq Éléments, cette religion de salut a pour textes sacrés le *Daodejing* de Laozi et un texte révélé de tradition plus récente, le *Canon de la Grande Paix (Taipingjing)*.

Une secte dont l'organisation et les doctrines sont analogues à celles des Turbans jaunes mais qui devait rester localisée au Sichuan et à la haute vallée de la Han se développe à la même époque dans la Chine de l'Ouest. Fondée par le maître magicien Zhang Daoling (ou Zhang Ling) qui passait pour s'être asservi les génies de l'air, de la terre et des eaux, elle exige de ses adeptes une contribution de cinq boisseaux de riz (d'où son nom de *wudoumi dao*, « doctrine des Cinq boisseaux de riz »). Comme les Turbans jaunes, les adeptes du *wudoumi dao* recourent aux pratiques de possession, croient à la vertu des amulettes, aux effets de la confession des péchés et à l'origine religieuse des maladies. Les malades sont tenus à l'écart et vivent isolés dans des cabanes. Mais les institutions d'entraide semblent avoir été plus développées : greniers gratuits pour les voyageurs, entretien des routes à valeur expiatoire. En outre, la propriété individuelle paraît avoir été abolie.

Le soulèvement des Turbans jaunes est déclenché partout où le mouvement s'est implanté à la deuxième lune de 184, année marquée des signes cycliques *jiazi*, les premiers d'un nouveau cycle sexagésimal. Les insurgés, reconnaissables au turban jaune (*huangjin*) dont ils se coiffent, s'emparent des villes du Shandong et du Henan malgré la résistance organisée à Luoyang par le général He Jin. Après la mort des trois Zhang, qui sont tués dès le début de la rébellion, le mouvement s'étend en 185 à la région des Taihangshan qui séparent le Shanxi du Shandong, en 186 au Shenxi, au Hebei et au Liaodong, en 188 au Shanxi. Vers l'année 190, les adeptes de la secte des Cinq boisseaux de riz parviennent à établir un État indépendant dans le Sud du Shenxi, sous la conduite de Zhang Lu, petit-fils de Zhang Daoling.

L'Empire livré à la soldatesque

On peut considérer qu'à cette époque le pouvoir impérial n'a plus qu'une existence nominale. Le pouvoir de fait appartient aux chefs d'armée qui ont été chargés de la répression contre les Turbans jaunes et dont certains ont participé au coup d'État de 189. Ce sont Dong Zhuo, un aventurier originaire du Gansu oriental, Yuan Shu, cousin de Yuan Shao, Cao Cao (155-220), fils adoptif d'un eunuque et originaire du Anhui, Sun Ce (175-200), frère aîné de Sun Quan qui fondera le royaume de Wu à Wuchang en 222. Au lendemain de l'exécution des eunuques, en 189, Dong Zhuo dirige ses troupes sur Luoyang et met sur le trône le dernier empereur des Han, Xiandi. L'année suivante, son armée, qui compte comme celle de Cao Cao d'importants contingents barbares, pille et brûle Luoyang. La bibliothèque impériale et les archives des Han disparaissent au cours de cet incendie et la perte semble avoir été beaucoup plus grave que celle qu'avait entraînée le célèbre « incendie des livres » sous le Premier empereur des Qin. Mais, en 192, deux ans après avoir

transféré la capitale à Chang'an, Dong Zhuo, rendu tristement célèbre par ses excès et ses cruautés, est assassiné. C'est à partir de ce moment que s'affirme la puissance de Cao Cao qui éliminera peu à peu ses rivaux en Chine du Nord — ainsi Yuan Shu qui avait fondé un royaume indépendant en 197 — et jettera les bases d'un nouvel Empire qui restera cependant limité à la plaine Centrale et aux provinces du Nord.

Les destructions provoquées par les insurrections paysannes et plus encore les ravages dus aux guerres entre chefs d'armée rivaux à partir de 190 devaient entraîner un déclin de l'économie urbaine, surtout sensible dans la vallée de la Wei et dans le Nord du Henan. En même temps que la ruine de l'État et le triomphe des chefs d'armée, ce déclin économique qui intervient après le grand essor artisanal et urbain de l'époque des Han est un des signes qui annoncent le commencement d'une nouvelle période. On est déjà engagé, à la fin des Han, dans le « Moyen Age » chinois.

LA CIVILISATION DE L'ÉPOQUE DES HAN

La philosophie scolastique des Cinq Éléments

L'ÉPOQUE DES HAN voit le triomphe d'un type de pensée qui paraît avoir été dominant dans l'interprétation des présages et dans les sciences occultes. Il s'agit d'une sorte de scolastique fondée sur un système de correspondances spatio-temporelles qui fournissent une explication totale de l'univers. C'est ce qu'on appelle la théorie du *yin*, du *yang* et des Cinq Éléments (*yinyang wuxing shuo*). Façons d'être ou puissances fondamentales, les Cinq Éléments et les vertus femelles (*yin*) et mâles (*yang*) se succèdent en passant par des phases de croissance, d'apogée et de déclin. Les écoles de devins de l'Antiquité, interprètes des 64 hexagrammes et des 8 trigrammes, étaient à l'origine de ces conceptions qui furent systématisées à l'époque des Royaumes combattants, principalement au Shandong. Le plus célèbre théoricien est Zou Yan (305-240) de Qi qui semble avoir étendu son système d'interprétation à tous les domaines de la connaissance : astronomie, divination par les étoiles, géographie, histoire et politique. La thèse fondamentale de Zou Yan met en relation la succession des pouvoirs politiques avec celle des Cinq Éléments suivant un ordre de destruction de l'ancien par le nouveau : terre — bois — métal — feu — eau.

Ces théories dominent au moment où les pays chinois sont unifiés par le royaume de Qin. Ce sont elles que l'on trouve dans un des chapitres des Rituels, le *Yueling*, dont le

texte est repris par le *Lüshi chunqiu* (*Printemps et Automnes de maître Lü*), ouvrage qui passait pour l'expression d'un savoir total, synthèse de toutes les écoles. Il avait été composé par les clients de Lü Buwei, riche marchand du Henan, conseiller des princes de Qin puis ministre du Premier empereur jusqu'en 237. Lü Buwei avait réuni une sorte de cour privée qui comptait près de 3 000 hommes de talent originaires de Qi, le pays de Zou Yan, et des magiciens taoïstes de Zhao et de Chu. Mais il y a plus : tout le nouveau rituel de l'empire des Qin est établi en fonction des théories relatives aux Cinq Éléments et du système de correspondances entre éléments, points cardinaux, planètes, couleurs, notes de la gamme, qualités morales, saveurs, sentiments, viscères... L'avènement de la nouvelle dynastie marquant le triomphe de la vertu fondamentale de l'eau sur celle du feu par laquelle avaient régné les Zhou, toutes les institutions de l'empire devaient être en harmonie avec cette nouvelle vertu : elle impose la couleur noire des drapeaux, justifie la sévérité des lois, le recours constant au chiffre 6 qui détermine jusqu'à la longueur des contrats et la forme des chapeaux de cérémonie.

Diversité des traditions

On a souvent insisté sur le renouveau du « confucianisme » qui aurait fait suite à l'époque d'obscurantisme de l'empire légiste des Qin. Il est vrai que sous les Han les études classiques ont été systématiquement encouragées par l'État. Elles sont devenues la source d'une idéologie officielle dont il importait d'établir l'orthodoxie. Dès -136 est créé un corps de « lettrés au vaste savoir spécialistes des cinq Classiques » (*wujing boshi*). Au nombre de 50 sous le règne de l'empereur Wu (141-87), de 100 sous Zhaodi (87-74), de 200 sous Xuandi (37-7), ils seront plus nombreux encore sous les seconds Han et auront une influence considérable à la cour et dans le système politique. Il est vrai aussi que, dans la morale publique, l'accent fut mis sous les Han sur la vertu de soumission aux aînés et sur le respect des classes d'âge. La piété filiale est devenue l'un des critères du choix des fonctionnaires et les actes qui lui sont contraires ont été sanctionnés par les peines les plus sévères. Les réunions villageoises en l'honneur du dieu du Sol local ont été encouragées parce qu'on y voyait un moyen de renforcer la cohésion sociale et de rendre manifestes aux yeux de tous les hiérarchies fondées sur l'âge et sur les titres octroyés par l'État (ce qui d'ailleurs semble être tout à fait conforme à la tradition légiste).

Mais il faut se garder de distinctions catégoriques qui seraient en contradiction avec l'esprit de l'époque : il est en fait très difficile, à la fin des Royaumes combattants et au premier siècle des Han, de distinguer entre spécialistes du *yin* et du *yang*, magiciens, taoïstes, lettrés versés dans les écrits anciens de l'époque des Zhou — savants qui sont désignés par les termes divers de *fangshi*, *shushi*, *daoren*, *ra*. Le Premier empereur, qui avait chassé faiseurs de discours, sophistes et théoriciens, n'en avait pas moins conservé un collège de 70 représentants des diverses écoles de l'époque des Royaumes combattants qui préfigure déjà l'Académie impériale des Han. Et l'on pourrait soutenir à bon droit que les empereurs

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

et les milieux dirigeants de cette époque furent tout autant passionnés par les conceptions et les techniques taoïstes que soucieux d'établir une orthodoxie « confucéenne ».

Le courant taoïste, si puissant sous le Premier empereur se perpétue sous les Han. C'est la croyance aux secrets de longue vie qui permettent d'atteindre à la survie du corps au moyen de diverses techniques (alchimie, pratiques diététiques, sexuelles, respiratoires, gymnastiques...), la croyance à l'existence d'immortels qui se manifestent sous différentes identités au cours des âges, la croyance aux îles des Bienheureux situées dans les mers orientales. Les magiciens taoïstes (*fangshi*) du Shandong et des côtes du Hebei conservent à la Cour des Han le prestige qu'ils avaient détenu auprès du Premier empereur des Qin. Le taoïsme a les faveurs de l'empereur Huidi (195-157), de l'impératrice Dou, épouse de Wendi (180-157), de lettrés comme Lu Jia (époque de Gaozu, 206-157), auteur du *Xinyu*, ouvrage où sont expliquées les causes métaphysiques de la chute des Qin et du triomphe des Han, Sima Tan, père de Sima Qian, ou plus tard encore Yang Xiong (-53 - +18) qui composa un ouvrage taoïste intitulé le *Mystère suprême (Taixuan)*. La philosophie taoïste était en vogue à la Cour du prince Liu An de Huainan à la fin du II^e siècle avant notre ère.

On sait aussi le rôle et l'importance des formes religieuses du taoïsme dans les milieux populaires. Les derniers et les plus puissants mouvements taoïstes, ceux des Turbans jaunes et des Cinq boisseaux de riz, se signaleront, à la fin du II^e siècle de notre ère, non seulement par la foi dans une utopie millénariste, mais par l'existence d'une Église organisée, d'un culte et d'un enseignement moral. Or, l'influence de ces courants populaires a pénétré jusqu'à la Cour des Han par l'intermédiaire de ces personnes issues du peuple qu'étaient les impératrices et les concubines impériales. Le culte de Huanglao y fut introduit quelques années avant le début de l'insurrection des Turbans jaunes et le taoïsme y est apparu sous les aspects d'une théorie politique qui avait pour fin cet état de parfaite harmonie sociale qu'évoque le terme de « Grande Paix » (*taiping*).

On ne peut donc ni réserver une sorte de suprématie au « confucianisme », ni s'abstenir de souligner le caractère éclectique de la vie intellectuelle à l'époque des Han.

L'essor des interprétations ésotériques

Le plus remarquable est que toute la pensée de cette époque est imprégnée par la scolastique des Cinq Éléments. Par-là même, il n'y a point rupture mais continuité entre la période des Qin et celle qui la suit. Et s'il est permis de parler d'un renouveau des études classiques et du « confucianisme », ce renouveau se produit sous le signe des théories du *yin* et du *yang*. Il est par suite profondément original.

La scolastique des Cinq Éléments devait en effet servir de fondement à une nouvelle interprétation des Classiques qui s'étaient conservés par tradition orale et réapparaissent dès le II^e siècle avant notre ère. Le fondateur de cette nouvelle école d'exégèse est Dong Zhongshu (175-105 environ) dont l'œuvre principale, le *Chunqiu fanlu*, est à la fois une

La civilisation de l'époque des Han

explication des *Annales de Lu* (le *Chunqiu*) et de son commentaire par Gongyang, et l'exposé de ses propres théories. Mais c'est à la philosophie scolastique du *yin*, du *yang* et des Cinq Éléments, clefs de voûte de l'univers, principes de l'ordre moral, social et politique, que Dong Zhongshu emprunte son inspiration fondamentale.

Les Classiques, ouvrages vénérables d'une haute Antiquité, œuvres de Sages éminents, passent, aux yeux des hommes de cette époque, pour contenir un savoir secret et leur interprétation ne peut relever que d'écoles de spécialistes qui se sont transmis de génération en génération leur sens caché. Sorte de cabale, les théories cosmologiques dont la vogue s'est affirmée depuis l'époque de Zou Yan satisfont à la fois à ce besoin de synthèse et d'explication générale qui semble caractéristique de l'époque et aux préoccupations des interprètes des Classiques. On comprend pourquoi ces textes souvent obscurs par un excès de concision ont été conçus très tôt comme des recueils de prophéties et pourquoi les commentaires ésotériques (*chanwei*) se sont multipliés sous les premiers Han. Les *chanwei* abondent en spéculations sur les nombres, les présages fastes et néfastes, les relations entre secteurs du ciel et régions terrestres (*fenye*), les événements de l'histoire et les successions de dynasties. Ils accordent un grand intérêt aux tableaux symboliques du ciel et de la terre (les *tu*), dont les plus célèbres, l'*Écrit de la Luo* apporté par une torture divine à l'empereur Yu et le *Dessin du fleuve* donné au souverain mythique Fuxi par un cheval-dragon sorti du fleuve Jaune, font l'objet de deux importants commentaires ésotériques (*Hetuwei* et *Luoshuwei*).

La vogue des commentaires ésotériques et des prophéties, l'utilisation des présages à des fins politiques semblent être à leur apogée à la fin des premiers Han, aux environs de l'ère chrétienne. La tendance n'est pas sans effet sur les connaissances scientifiques : le soin porté à l'observation des phénomènes naturels est à vrai dire très ancien, mais c'est à partir de -28 que l'on a une notation systématique des taches solaires dont les relevés ne sont pas sans intérêt pour les astronomes d'aujourd'hui. C'est aussi à l'époque des Han qu'est inventé le premier sismographe de l'histoire du monde par Zhang Heng, en +132. L'appareil imaginé par Zhang Heng devait permettre en théorie de localiser les tremblements de terre, signes d'un dérèglement de la nature. On dit qu'il révéla un séisme qui avait eu lieu au Gansu. On note d'ailleurs à l'époque des Han un rapide progrès des instruments astronomiques depuis l'armille équatoriale inventée par Geng Shouchang (vers 75-49) et présentée à l'empereur en -52 jusqu'à la sphère armillaire de Zhang Heng, avec cercle équatorial, écliptique, plans médian et horizontal, qui date de 124 et à laquelle fut adapté en 132 un mécanisme de révolution diurne contrôlé par une clepsydre.

Liens de la philosophie scolastique avec les réalités de l'époque

Parce qu'elle exerce une véritable domination sur tous les esprits, la scolastique des Cinq Éléments — ou du moins ses catégories et ses oppositions fondamentales — se retrouve chez les interprètes des présages, les commentateurs des Classiques, les penseurs de tradition taoïste (le *Huainanzi*, recueil de tendance taoïste et mystique, composé à la fin du II^e siècle avant notre ère en est tout autant imprégné que les œuvres de Dong Zhongshu), et jusque chez ceux-là mêmes qui réproouvent les abus de l'ésotérisme et les excès de la superstition.

On peut s'interroger sur les raisons d'un tel succès : il se pourrait que le développement d'une scolastique qui prétend fournir une explication totale de l'univers ait été favorisé par les circonstances politiques. Avec la création de l'empire, la substitution de circonscriptions administratives aux anciennes principautés et la disparition des cultes ancestraux des chefs de cité, le pouvoir semble privé de tout fondement religieux et il ne paraît pas invraisemblable qu'il ait éprouvé le besoin de s'appuyer sur une cosmologie de caractère magique dont les éléments sont empruntés à la pensée archaïque. Ces éléments sont alors intégrés à des systèmes d'ailleurs variables : à la théorie qui explique la succession des cinq vertus élémentaires par la destruction de la vertu vieillie par une nouvelle s'oppose celle qui fait naître chaque vertu de la précédente. S'il est conforme à une tradition très ancienne que l'action du prince soit conçue comme une mise en ordre du cosmos, en revanche, le cadre est nouveau sous l'Empire : ce sont les lois et les règlements positifs des légistes qui acquièrent la valeur magico-religieuse des rites anciens. Le Premier empereur se définit lui-même comme demiurge : il a donné sa forme au monde en lui imposant ses normes, ses mesures de longueur et de capacité, une nouvelle écriture, et en modelant la société par la création d'une hiérarchie continue de dignités, par l'institution d'une échelle de degrés de peines et de récompenses.

Sous l'influence des théories dominantes du *yin* et du *yang*, le système que les légistes avaient imaginé comme l'instrument privilégié de l'ordre politique et social, s'enrichit d'une signification magico-religieuse : peines et châtements sont choses néfastes (*xiong*), largesses et amnisties choses fastes (*ji*) : l'empereur a le devoir de doser comme il convient mesures de sévérité et mesures de faveur pour que ni le faste ni le néfaste ne mettent en péril par leurs excès l'harmonie cosmique. Le souverain, dans un Empire qui est conçu comme universel, et ses fonctionnaires, dans leurs commanderies et préfectures, sont les inspireurs et les responsables d'un ordre total qui se manifeste par l'abondance des récoltes, la bonne entente entre les hommes, l'absence de calamités naturelles, de guerres et de brigandage.

Rivalités d'écoles et oppositions de tendances

La diversité des traditions scripturaires et des écoles d'interprètes sous les premiers Han devait assez rapidement se résumer dans l'opposition de deux tendances dominantes. Alors que la plupart des exégètes se fondaient sur des textes transmis par voie orale et notés dans l'écriture de l'époque (*jinwen*), des copies des Classiques faites avant l'Empire en écritures anciennes (*guwen*) étaient retrouvées. Ces découvertes archéologiques devaient déclencher une querelle dont la portée dépasse de beaucoup la seule question de l'authenticité des textes et dont les contrecoups se feront sentir jusqu'en plein XIX^e siècle. La première grande trouvaille remonterait d'après certains à l'époque de l'empereur Jingdi (156-140) ou daterait seulement, selon d'autres, de +93 : des copies de nouvelles versions du *Classique de l'histoire* (*Shangshu*), des *Mémoires sur les rites* (*Liji*), des *Entretiens de Confucius* (*Lunyu*) et du *Classique de la piété filiale* (*Xiaojing*) sont retrouvées dans un mur de la maison de Confucius. Un descendant de la famille du Maître, Kong Anguo, à l'époque de l'empereur Wudi (141-87), est le premier à s'intéresser à ces textes dont le déchiffrement présentait, dit-on, des difficultés. Mais les spécialistes des textes en caractères anciens paraissent avoir regroupé assez vite autour d'eux tous ceux qui réprouvaient les interprétations cabalistiques et refusaient de voir dans les Classiques des recueils de prophéties. S'il semble qu'on puisse rattacher les tenants des textes en écriture nouvelle à la tradition cosmologique et divinatoire du pays de Qi dont Zou Yan avait été l'un des plus célèbres représentants, leurs adversaires se rattacheraient plutôt à la tradition moralisante et ritualiste — mais aussi volontiers rationaliste — du pays de Lu, patrie du grand Sage. Cependant, les nouvelles tendances devaient tarder à s'affirmer : lors des discussions qui ont lieu à la Cour en -51 entre représentants des écoles opposées, ce sont les interprétations de Dong Zhongshu qui triomphent et, à la fin des premiers Han, les tenants des traditions en *guwen*, font encore figure d'isolés : ainsi, Liu Xin (-32 ? - +23) bibliothécaire impérial et grand éditeur de textes antérieurs à l'unification impériale. A l'époque, l'opposition ne porte plus seulement sur des versions dissemblables des mêmes textes, mais sur des ouvrages dont les contenus doctrinaux sont différents : c'est ainsi que le commentaire de Gongyang aux *Annales de Lu* est typique du *jinwen* en raison de l'intérêt qu'y avait porté Dong Zhongshu et de son arrière-plan ésotérique, tandis que la grande chronique de Zuo Qiuming, le *Zuozhuan*, considérée comme un commentaire des *Annales de Lu*, et le *Rituel des Zhou* (*Zhouli*) sont des œuvres caractéristiques du *guwen*. Les faveurs accordées par l'usurpateur Wang Mang aux tenants des traditions en *guwen* devaient leur nuire au moment de la restauration des Han, mais le mouvement gagne bientôt en ampleur et les plus célèbres commentateurs des seconds Han prennent pour base de leurs études des textes en caractères anciens : c'est le cas de Jia Kui (30-101), commentateur du *Zuozhuan*, du *Zhouli* et des *Discours des Royaumes* (*Guoyu*), de Ma Rong (79-166) qui écrit, entre autres ouvrages, une étude comparative des trois commentaires des *Annales de Lu* (*Chunqiu*

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

sanzhuan yitong shuo) et du célèbre Zheng Xuan (127-200) auquel on doit des commentaires du *Livre des odes* (*Shijing*), du *Mémoire sur les bienséances* (*Yili*), du *Zhouli*, du *Liji*, du *Lunyu* et du *Shangshu*. Le seul représentant important des traditions en *jinwen* sous les seconds Han est He Xiu (129-182) dont les travaux portent sur le commentaire de Gongyang. Mais ses théories sont réfutées par Zheng Xuan. Les textes d'abord recueillis en caractères anciens s'imposeront après les Han et principalement chez les Liu-Song en 457-465 et les Liang en 502-520 dans la Chine du Yangzi, puis dans l'empire des Sui (589-618). Le triomphe du *guwen* devait amener la disparition presque totale de la vaste littérature ésotérique de l'époque des Han et ce n'est qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles que certains érudits et philosophes s'aviseront de réhabiliter une tradition tombée dans l'oubli : celle que représentaient les œuvres de Dong Zhongshu, le commentaire de Gongyang aux *Annales de Lu* et les écrits de Hexiu.

Le déchiffrement des textes en écritures anciennes est sans doute à l'origine d'un intérêt nouveau pour l'épigraphie. Le premier dictionnaire chinois — car on ne peut considérer comme tel le *Erya*, ouvrage antérieur à l'Empire mais de date inconnue qui se présente comme une encyclopédie et une série de gloses — paraît aux environs de +100. C'est le *Shuowen jiezi* de Xu Shen où sont analysés les signes simples et composés de l'écriture encore relativement archaïque imaginée par Li Si avant l'unification impériale. L'ouvrage contient 9 353 caractères répartis sous 540 clefs.

Aux tendances qui s'expriment chez les partisans des traditions en écritures anciennes doit sans doute être rattachée la réaction rationaliste qui se dessine à partir de la fin des premiers Han. Elle est illustrée par des hommes tels que Yang Xiong (—53 - +18), auteur de *fu* et spécialiste du *Livre des mutations*, Huan Tan (début du 1^{er} siècle de notre ère), musicien et naturaliste, et surtout Wang Chong (27-97), auteur d'un grand ouvrage consacré à la critique des superstitions de son époque, le *Lunheng*. Sans doute ces auteurs ne peuvent-ils s'abstraire des cadres mentaux de leur temps (système de correspondances, opposition entre *yin* et *yang*, Terre et Ciel...), mais on ne peut leur dénier un sens aigu du raisonnement logique et un goût prononcé pour les explications rationnelles. Wang Chong porte un vif intérêt aux questions de physique, de biologie, de génétique. S'il lui arrive de faire appel à l'autorité des Anciens, il recourt volontiers aux arguments de l'expérience et s'efforce d'expliquer les phénomènes par le seul jeu des causes naturelles. Matérialiste comme Huan Tan, il nie qu'il puisse rien subsister après la mort : de même que le feu a besoin d'un combustible, de même l'esprit, les sens, la perception ne peuvent exister indépendamment du corps. Critiquant la notion de destin individuel (*ming*) qui était l'objet d'une si vive croyance à son époque, il veut voir dans la diversité des destinées humaines la résultante de trois facteurs indépendants : les dispositions physiques et intellectuelles innées, le hasard des circonstances et des accidents, mais aussi — et par-là Wang Chong montre combien il reste prisonnier de son époque — les influences astrales qui ont agi sur l'individu à sa naissance.

L'apogée des études classiques et le renouveau intellectuel de la fin des Han

Les études classiques brillent de leur plus bel éclat sous les seconds Han, avec d'éminents commentateurs tels que Ma Rong (79-166), auteur d'une étude comparée des trois commentaires des *Annales de Lu* (*Gongyangzhuan*, *Guliangzhuan* et *Zuoshizhuan*), et le grand Zheng Xuan (127-200). Le texte des Six Classiques (*Yi*, *Shi*, *Shu*, *Chunqiu*, *Li*, *Yue*) établi par Cai Yong (133-192) est gravé sur stèles à la capitale en 175. On ne retrouvera plus avant longtemps des circonstances aussi favorables : les études classiques et le « confucianisme » vont entrer dans une longue période de déclin et de léthargie qui durera pratiquement jusqu'à l'essor d'une nouvelle philosophie morale et métaphysique au XI^e siècle.

La crise politique et sociale de la fin des Han favorise déjà l'apparition de nouvelles tendances qui se marquent par un retour aux traditions de l'époque des Royaumes combattants : taoïsme philosophique du *Zhuangzi* et du *Laozi*, nominalisme, dialectique de l'école de Mozi, légisme. Comme aux IV^e-III^e siècles, les esprits semblent partagés entre ces deux attitudes antithétiques que sont le repli sur soi et l'aspiration à un ordre imposé, entre ces deux options que sont l'anarchie et la dictature. C'est ainsi que le *Qianfulun* de Wang Fu (environ 90-165), dont le titre (*Propos d'un ermite*) évoque précisément ce refus de l'engagement dans un monde corrompu, est une critique des mœurs politiques de l'époque et de la place excessive prise par les activités marchandes et artisanales. L'influence renaissante des théories légistes s'y fait déjà sentir. Mais le *Traité de politique* (*Zhenglun*) de Cui Shi (environ 135-170) est plus encore l'œuvre d'un partisan convaincu du renforcement de l'État par l'application de lois draconiennes indifférentes aux privilèges de droit ou de fait.

Les nouvelles tendances qui se manifestent à la fin des Han s'épanouiront aux III^e et IV^e siècles au moment où commence à se former le grand mouvement religieux qui dominera toute la pensée chinoise du Moyen Âge. La Chine des IV^e-VIII^e siècles sera une Chine de culture bouddhique.

L'avènement de l'histoire comme synthèse et comme réflexion politique et morale

Le lent progrès des traditions historiographiques depuis le commencement des Annales de royaumes et l'époque des premières inscriptions sur bronze (IX^e-VIII^e siècle) aboutit aux environs de -100 à une synthèse qui est l'œuvre d'un des plus grands historiens de la Chine. Les *Mémoires historiques* (*Shiji*) de Sima Qian (135?-93?) qui poursuit l'œuvre de son père Sima Tan profitent de tout l'acquis antérieur et fournissent en même temps le premier modèle d'une longue série d'histoires officielles dont la tradition se poursuivra

ÉVOLUTION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ

jusqu'à l'Empire sino-mandchou. Sima Qian hérite du cadre chronologique très précis des Annales de royaumes (notation par année de règne, mois et jour) qui assure à l'œuvre des historiographes chinois sa remarquable précision depuis les premiers événements datés, en -841, jusqu'à l'époque contemporaine. Il hérite également de cet usage ancien qui consistait à reproduire religieusement la lettre même des actes solennels du pouvoir royal. Il tire enfin le plus grand parti de cet art du récit, de l'anecdote et du discours qui s'était développé dans les entrevues diplomatiques et dans les disputes d'écoles de l'époque des Royaumes combattants. Toute une littérature orale dont le souvenir ne s'était pas encore perdu fut ainsi recueillie à l'époque des Han : grande chronique de Zuo Qiuming qui servit bientôt d'illustration et de commentaire aux *Annales de Lu*, *Stratagèmes* (ou plutôt *Écrits sur bambou*) des *Royaumes combattants* (*Zhanguo*), *Discours des royaumes* (*Guoyu*). Servi par l'un des plus beaux styles de l'histoire littéraire de la Chine et par une grande puissance de synthèse, Sima Qian brosse pour la première fois, grâce aux traditions orales, aux textes et aux archives, aux témoignages contemporains, un tableau de toute l'histoire du monde chinois depuis ses origines. Œuvre de réflexion politique et morale, les *Mémoires historiques* inspireront les auteurs des grandes histoires dynastiques qui suivirent, à commencer par l'*Histoire des Han* (*Hanshu*) achevée vers 182 par Ban Gu et sa sœur Ban Zhao. Aussi retrouve-t-on dans ces ouvrages les trois divisions principales adoptées par Sima Qian : annales des souverains, traités (sur les rites, la musique, l'astronomie, l'administration, la géographie, les armées, les canaux, l'économie, le droit ...) et biographies dans lesquelles sont incluses les si précieuses notices sur les pays étrangers.

La prose chinoise semble être parvenue à l'époque de sa pleine maturité chez les grands écrivains tels que Sima Qian, Jia Yi (201-168) ou Dong Zhongshu (environ 175-105), historiens ou auteurs d'essais politiques et de mémoires au trône. Également apte à l'exposition, au récit et au discours, elle est justement renommée pour sa concision à la fois vigoureuse et élégante, sa souplesse et son pouvoir d'évocation. Il semble qu'elle ait profité de toutes les expériences diverses qui avaient été tentées dans des genres si différents à l'époque des Royaumes combattants. C'est cette prose des Han que voudront remettre en honneur, aux environs de 800, Liu Zongyuan et Han Yu et que s'efforceront d'imiter les écrivains des époques des Ming et des Qing.

Une littérature de Cour

Les Cours princières du III^e siècle avant notre ère, celles de Liang, de Wu et de Huainan principalement, sont, ainsi que la Cour impériale, les centres d'une activité intellectuelle, littéraire, scientifique et artistique qui n'est pas sans évoquer celle des principautés de l'époque des Royaumes combattants. Princes et empereurs ont auprès d'eux une clientèle de jongleurs, d'acrobates, de musiciens, de devins, de lettrés et de savants. Ce sont les clients du prince Liu An de Huainan, exécuté en -122 pour rébellion, qui composent l'ouvrage de tendance taoïste qui porte le titre de *Huainanzi*. Mais il fait exception par sa profondeur et son

La civilisation de l'époque des Han

sérieux. La tendance générale est aux distractions et aux raffinements de la vie de Cour, et elle rend compte du succès d'un genre littéraire qui sera très cultivé entre le II^e siècle avant notre ère et le III^e siècle de notre ère : dérivé des poèmes lyriques du pays de Chu (les *Chuci*), le *fu* se présente comme une description au style rythmé et parfois d'assez grande étendue qui prend pour thème les chasses, les parcs, les palais et les jeux des Cours princières et impériale. Ce genre qui n'est pas classé comme poésie par la tradition chinoise se caractérise en outre par ses exagérations, ses hyperboles, son lyrisme en même temps que par sa préciosité et le caractère savant et recherché de son vocabulaire. Il est si prisé à l'époque des Han qu'il n'est guère de lettré célèbre qui n'ait essayé de s'y illustrer. Les auteurs de *fu* les plus connus sont Jia Yi (200-168) (ses œuvres lui sont inspirées, lors d'un exil au Hunan, par le souvenir du grand Qu Yuan), Sima Xiangru (179?-117), un homme du Sichuan dont les *fu* seront beaucoup imités, Yang Xiong (-53 - +18), autre Sseutch'ouanais, l'historien Ban Gu (32-92), auteur du célèbre *Fu des deux capitales* (*Liangdufu*) imité plus tard par le savant astronome Zhang Heng (78-139) dans son *Erjingfu*.

Ces raffinements ne sont pas en contradiction avec un goût prononcé pour les chansons et musiques populaires et pour tout ce qui est originaire des pays exotiques à partir de la grande expansion de l'époque de Wudi. Fondé par des hommes du peuple, l'empire des Han a gardé longtemps la trace de ses origines plébéiennes. En vue de la composition de nouveaux hymnes pour le temple des ancêtres impériaux, un bureau de la Musique (*yuefu*) est créé en -120 qui a pour tâche de collecter les musiques et chansons populaires et exotiques. Thèmes de chansons paysannes, danses, airs et instruments de musique d'Asie centrale ont pu ainsi pénétrer largement dans les milieux cultivés de l'époque. Supprimée en -7 sous la pression des lettrés orthodoxes hostiles aux nouveautés, cette institution devait avoir une profonde influence sur le développement de la poésie chinoise : une nouvelle forme poétique, le poème antique (*gushi*) aux vers de cinq caractères (puis de sept à partir de la fin des seconds Han), fait son apparition dans le courant des I^{er}-II^e siècles de notre ère. Empruntant ses premiers thèmes aux chansons populaires, ce nouveau genre allait avoir un avenir prodigieux et devait aboutir à la suite d'une longue évolution au poème régulier (*lüshi*) dont les règles seront fixées à l'époque des Tang (VII^e siècle). Les admirables *Dix-neuf Poèmes anciens* (*Gushi shijiushou*) sont le premier jalon de la longue et prestigieuse carrière de la poésie classique en Chine.

Les très fortes influences des traditions populaires, du taoïsme magique et religieux et des cultures étrangères sur l'art de l'époque des Han expliquent sa vigueur et sa vitalité. Ces qualités se retrouvent dans les peintures murales découvertes en Corée, en Mandchourie, au Hebei et au Shandong, dans les scènes et personnages sculptés sur la pierre dans les tombes, les temples et sur les portiques (sculptures du Shandong, du Sichuan et du Henan), dans les figurines funéraires si réalistes et si vivantes (personnages divers et représentations de bâtiments).

livre 3

LE MOYEN AGE

La période qui s'ouvre à la fin des Han s'apparente par certains de ses aspects à notre Moyen Age européen : elle est marquée, dès son commencement, par le déclin de l'État, la ruine de l'économie urbaine, le démembrement de l'Empire. Cependant que la Chine du Nord, partie la plus riche et la plus peuplée du monde chinois de cette époque, est morcelée au début du IV^e siècle entre plusieurs royaumes dont les classes dirigeantes sont d'origine barbare, une puissante aristocratie, jalouse de ses privilèges, se constitue dans la vallée du Yangzi et impose ses volontés au pouvoir central. Dans le domaine intellectuel, la philosophie dominante de l'époque des Han tombe dans un complet oubli et les lettres classiques ne sont plus guère cultivées, tandis que s'affirment des tendances individualistes et une conception purement esthétique de la littérature et des arts. Ce Moyen Age chinois est aussi une période de grande ferveur religieuse et l'on peut dire que la Chine de cette époque fut bouddhiste comme fut chrétienne notre Europe médiévale.

Mais là s'arrêtent sans doute les analogies, car il se produisit très tôt, dès le milieu du V^e siècle, dans le Nord, un renouveau de l'État centralisé et l'époque des dynasties du Sud, dans le bassin du Yangzi, fut une des plus brillantes de l'histoire de la Chine dans le domaine des lettres, des arts et de la pensée. Le réveil de l'économie marchande à partir de la fin du V^e siècle devait amener d'autre part le déclin rapide de l'aristocratie du Sud qui disparut au cours des guerres du milieu du VI^e siècle, et il devait favoriser dans le Nord la consolidation du pouvoir étatique. Si le changement de climat est net, la rupture sensible entre l'époque des Han et celle des dynasties du Nord et du Sud (317-589), le Moyen Age chinois se prolonge au contraire jusque dans « l'empire aristocratique » des Sui et des Tang : par ses institutions, ses classes dirigeantes, ses lettres et ses arts, sa ferveur religieuse, ce nouvel Empire est bien l'héritier et le continuateur des dynasties du Nord et du Sud.

Tableau chronologique de la période 220-589

Chine du Nord	Sichuan	Chine du Yangzi et du Sud
TROIS ROYAUMES (SANGUO) (220-265)		
Wei (Cao-Wei) à Luoyang 220-265 englobent Shu-Han en 263 →	Shu-Han à Chengdu 221-263	Wu à Nankin 222-280
JIN OCCIDENTAUX à Luoyang (265-316) succèdent aux Cao-Wei en 265 englobent Wu en 280 se replient à Nankin en 317		
DYNASTIES DU NORD ET DU SUD (NANBEICHAO) (317-589)		
Seize Royaumes des Cinq Barbares 304-439	Cheng-Han à Chengdu 304-347	SIX DYNASTIES (LIUCHAO) après Wu (222-280), à Nankin Jin orientaux (Dong Jin) 317-420 ← englobent le Sichuan en 347
Wei du Nord (Bei Wei ou Toba-Wei) 386-535 unifient la Chine du Nord en 439; capitale à Luoyang à par- tir de 493		Song (Liu-Song) 420-479 Qi (Nan Qi) 479-502
<i>Chine du Nord-Est</i> Wei orientaux (Dong Wei) (534- 550) à Ye (Sud du Hebei)	<i>Chine du Nord-Ouest</i> Wei occidentaux (Xi Wei) (535- 557) à Chang'an Les Xi Wei englobent le Sichuan en 553 Zhou du Nord 557-581 à Chang' an	Liang 502-557
Qi du Nord (Bei Qi) 550-577 à Ye	← englobent les Bei Qi en 577 Sui 581-618 succèdent aux Bei Zhou à Chang'an en 581	Chen 557-589
	englobent Chen (Chine du Sud) en 589 →	

BARBARES ET ARISTOCRATES

Généralités

L'HISTOIRE DE LA PÉRIODE qui s'étend de la fin des Han aux empires unifiés des Sui et des Tang, c'est-à-dire des débuts du III^e siècle à la fin du VI^e, est si complexe qu'il est bon de prendre quelque distance à l'égard de la multiplicité des événements pour souligner certaines continuités fondamentales. Les unes intéressent la Chine du Nord, les autres celle du bassin du Yangzi.

I. Le processus de la sédentarisation des nomades commence dès la fin des premiers Han et se poursuit dans les Royaumes et les Empires qui se partagent la Chine du Nord ou qui parviennent à l'unifier entre le III^e et le VI^e siècle. Cette transformation lente et complexe des éleveurs nomades en sédentaires en Mongolie intérieure, en Mandchourie, en Chine du Nord et du Nord-Ouest est une des grandes constantes de l'histoire de l'Asie orientale jusqu'à l'époque contemporaine.

II. Les tendances centralisatrices et étatiques qui semblent liées au problème de la défense contre les incursions de la steppe mais aussi aux nécessités de la colonisation, des répartitions de terres et de l'irrigation en zone sèche se perpétuent en Chine du Nord et, tout spécialement dans le Nord-Ouest, depuis les Qin et les Han jusqu'aux Sui et aux Tang.

Ces tendances sont propres aussi bien au royaume des Cao-Wei qu'à celui des Wei du Nord et il semble que les traditions « légistes » d'après lesquelles l'État doit jouer un rôle actif dans la répartition des populations et l'organisation sociale et économique sont typiques de la Chine du Nord.

III. Une autre tendance propre aux pouvoirs établis en Chine du Nord est leur expansionnisme militaire, suscité par les menaces de la steppe. Le royaume des Cao-Wei, les « Seize Royaumes des Cinq Barbares » (iv^e siècle) qui étaient établis dans la vallée de la Wei et au Gansu, les empires des Wei du Nord et des Zhou du Nord aux v^e et vi^e siècles eurent tous des visées sur l'Asie centrale et la Mongolie, la Mandchourie et la Corée comme en eurent, avant eux, les Qin et les Han et, après eux, les Sui et les Tang. Leur action diplomatique et militaire visait à renforcer leur système de défense contre les incursions et à contrôler les grandes routes commerciales.

Les pays du Sud ont aussi des traits caractéristiques qui sont d'une relative permanence jusqu'au vi^e siècle :

I. Les populations aborigènes, thai, tibéto-birmanes, Miao-Yao, et peut-être encore môn-khmères dans l'intérieur et malayo-polynésiennes sur les côtes, y occupent la plus grande partie des territoires, les populations de langue et de culture chinoises n'ayant commencé à peupler que les plaines du bassin du Yangzi, les côtes méridionales de la baie de Hangzhou et la plaine de Canton. Décimées, refoulées dans les montagnes, réquisitionnées et incorporées dans les armées chinoises en raison du manque de main-d'œuvre et de soldats, pénétrées par le commerce chinois, ces ethnies aux cultures diverses et originales ont été lentement sinisées et assimilées pendant que s'étendait le domaine contrôlé par les Han. Ces contacts entre Chinois et aborigènes ont été à l'origine d'emprunts mutuels dont l'importance, encore mal connue, semble avoir été considérable.

II. Le peuplement Han du bassin du Yangzi et de la Chine du Sud se faisant par vagues successives, la rivalité entre nouveaux immigrants et anciens colons a créé des difficultés qui n'ont pu être aplanies que progressivement. Dans tous les cas, les colons le plus anciennement établis se sont efforcés d'imposer une situation inférieure aux nouveaux venus.

III. La faible densité humaine de la Chine du Yangzi et de la Chine du Sud, leur pauvreté relative (les activités commerciales ne commencent à se développer qu'à la fin de la période des dynasties du Sud et le progrès des techniques rizicoles ne se produira que sous la dynastie des Tang, aux vii^e-viii^e siècles), les grandes distances et le caractère colonial de ces régions ne sont pas étrangers à une morphologie socio-politique qui paraît avoir été remarquablement stable. La faiblesse du pouvoir central et la puissance des grandes familles sont caractéristiques des Empires établis à Nankin entre la fin des Han et la chute des Chen. Du iv^e siècle au milieu du vi^e, on assiste à la naissance et au développement d'une aristocratie de grandes familles qui ne se marient qu'entre elles, disposent des charges les plus importantes et font reconnaître leurs privilèges par le pouvoir central.

Le cas du Sichuan, ou plus exactement de la vallée du Minjiang, le bassin Rouge, est

LE MOYEN AGE

particulier. Sa richesse, due à la fertilité de son sol et à son climat ainsi qu'à ses ressources minières et à sa position de carrefour commercial — la plaine de Chengdu est au croisement des routes qui mènent vers le Yunnan, la Birmanie et l'Inde du Nord-Est, le Guizhou et le Guangdong, la vallée du moyen Yangzi, la haute vallée de la Han et le bassin de la Wei, le Qinghai et les oasis de l'Asie centrale — rend compte, en même temps que son isolement relatif des autres pays chinois, de ses tendances si marquées à l'autonomie. La plaine de Chengdu n'est en effet reliée aux anciens pays de Chu et de Qin que par deux voies principales qui sont d'un accès difficile et d'un contrôle aisé : vers le nord, ce sont d'étroites routes de montagnes qui mettent le Sichuan en relations avec la vallée de la Wei; vers l'est, le cours du Yangzi, resserré entre des gorges aux dangereux rapides, constitue le seul accès au Moyen et au Bas-Yangzi. Cette situation particulière explique pourquoi, en dehors de nombreuses périodes de complète autonomie, le Sichuan a pu dépendre tantôt des pouvoirs établis dans la vallée de la Wei, tantôt des royaumes ou des empires du Moyen et du Bas-Yangzi. Aussi y retrouve-t-on les influences distinctes de la Chine du Nord-Ouest et de celle du Yangzi.

Le Sichuan avait été indépendant entre 25 et 36, au moment des rébellions des Sourcils rouges; il l'est de nouveau entre 180 et 215 environ, quand Zhang Daoling et son petit-fils Zhang Lu y organisent une sorte d'État religieux. Après l'époque des Trois Royaumes au cours de laquelle le royaume de Shu-Han subsiste de 221 à 263, le Sichuan connaît une nouvelle période d'autonomie entre 304 et 347 sous le règne d'une famille de montagnards Di, d'origine proto-tibétaine : ce sont les Han de famille Cheng (Cheng-Han) qui furent l'un des « Seize Royaumes des Cinq Barbares ».

I. De la dictature militaire à l'anarchie (190-317)

Les Trois Royaumes : les Cao-Wei en Chine du Nord

Bien que la dynastie des Han ne soit pas abolie avant 220, c'est Cao Cao qui détient la réalité du pouvoir dans la vallée de la Wei et dans la plaine Centrale dès le commencement du III^e siècle et l'on pourrait dater de 210 le début du royaume de Wei (220-265) : à ce moment, Cao Cao a unifié toute la Chine du Nord à son profit. Ses ambitions l'avaient porté à la conquête de la vallée du Yangzi, mais la célèbre bataille de la Falaise Rouge (*Chibi*), sur le cours du grand fleuve au Hubei, en 208, avait marqué un coup d'arrêt dans cette politique d'expansion. La grave défaite infligée à Cao Cao par les troupes alliées de Sun Quan (185-252) et de Liu Bei (161-223) avait été le prélude à la division des pays

chinois en trois royaumes (*sanguo*) : ceux des Wei de famille Cao, des Han du Sichuan (Shu-Han) (221-263), fondés par Liu Bei, et de Wu (222-280), fondé par Sun Quan.

La politique menée par Cao Cao est en accord avec la tendance qui s'affirme avec le plus de force dans les milieux intellectuels de la fin des Han : elle est typiquement « légiste », c'est-à-dire centralisatrice et autoritaire, et le pouvoir fondé par Cao Cao a les apparences d'une dictature militaire. L'un des traits les plus notables de cette nouvelle politique est la création de très nombreuses colonies agricoles (*tuntian*). A une époque où les insurrections et les guerres civiles ont amené un net recul de la production agricole, l'institution répond à des besoins économiques et fiscaux. Aussi bien, à la différence des *tuntian* de l'époque des premiers Han, ceux que met en place Cao Cao ne sont-ils pas toujours peuplés de soldats agriculteurs, mais aussi de paysans dépossédés. Ils ne sont pas tous situés sur les frontières du Nord, mais s'étendent à l'intérieur de l'Empire. Il y en a de très importants qui regroupent plusieurs dizaines de milliers d'hommes au Henan oriental et l'on en trouve jusque dans la vallée de la Huai. Soumis à une organisation paramilitaire, les hommes des *tuntian* reçoivent de l'État outils agricoles et animaux de labour.

La création et l'extension des colonies agricoles contribuent à la remise en route de l'économie et au renforcement de la défense. Elles s'accompagnent d'un gros effort de reconstruction : travaux de drainage et d'irrigation, construction de réservoirs... Mais elles ont aussi un objectif plus important : la reprise en main d'une population instable et errante qui échappait au contrôle de l'État et tendait à se fixer chez les riches propriétaires. Fils adoptif d'un eunuque, sans lien avec l'aristocratie de la fin des Han, Cao Cao cherche à se renforcer aux dépens des grandes familles de hobereaux qui s'étaient imposées sur la scène politique au lendemain de l'assassinat des eunuques en 189.

Les armées de Cao Cao étaient formées à l'origine par un assemblage hétéroclite de mercenaires, anciens bandits et vagabonds, Chinois et Barbares : Xiongnu, Xianbei, Wuhuan, Qiang. C'est de ces armées qu'il tenait toute sa puissance. Afin d'assurer à son Empire en voie de formation un recrutement régulier, Cao Cao institue des familles de soldats de métier, les *shijia*, qui ne peuvent se marier qu'entre elles et qui auraient peut-être constitué à la longue une sorte de caste militaire. Comme jadis à Qin, les vocations guerrières sont encouragées par des octrois de titres et des avantages matériels. Mais Cao Cao réorganise aussi ses armées en fonction d'un recours plus large encore aux anciens pasteurs nomades installés en Chine du Nord : ce sont eux qui lui fournissent ses meilleures troupes et surtout les plus habiles cavaliers tireurs d'arc. Ces incorporations massives ainsi que les faveurs accordées aux tribus de la steppe — Cao Cao autorise un important groupe de Xiongnu à s'installer à demeure dans le Sud-Est du Shanxi — ont pour effet d'accélérer un processus d'acculturation dont les conséquences paraîtront au grand jour au début du IV^e siècle, quand les anciens nomades sinisés formeront des royaumes indépendants en Chine du Nord.

Un autre aspect de la politique de Cao Cao est un renforcement de la législation pénale, en réaction contre le relâchement qui s'était produit sous les seconds Han. C'est chez les Cao-Wei, dont l'avènement est proclamé en 220 à la mort de Cao Cao par son fils Cao Pei qu'est faite la première synthèse de l'œuvre juridique accomplie au cours des quatre siècles

LE MOYEN AGE

de l'époque des Han. Le Nouveau Code (*Xinlü*) des Wei marque une date importante dans l'histoire du droit chinois. Il inspirera les rédacteurs du Code des Jin publié pendant l'ère Taishi en 268. Beaucoup plus détaillé que celui des Han — il compte 2 926 articles —, le Code des Jin sera commenté par deux remarquables interprètes du droit : Du Yu (222-284), personnage célèbre pour ses talents d'ingénieur et pour son commentaire au *Zuozhuan*, et Zhang Fei (dates inconnues).

Le souci d'efficacité et de centralisation politique qui caractérise l'œuvre de Cao Cao et de ses successeurs se retrouve dans l'adoption d'un nouveau système de promotion des fonctionnaires qui vise dans son principe à favoriser les meilleurs et à garantir un choix impartial : il consiste dans un classement de tous les fonctionnaires en neuf grades, les *jiupin*.

Mais, très vite, ce système favorise les grandes familles qui ont su s'illustrer dans les armées. C'est en effet de cette nouvelle classe que devait venir le danger pour les Cao. Son ascension semble avoir été très rapide si l'on en juge par la famille des Sima : Sima Yan, dont le grand-oncle avait dirigé plusieurs expéditions au Sichuan, contre les Shu-Han, et détruit le royaume indépendant fondé par les Gongsun au Liaodong, dont le père avait organisé les armées des Wei et commandé les troupes qui avaient mis fin à l'empire des Shu-Han en 263, devait s'emparer deux ans plus tard du pouvoir impérial à Luoyang et fonder la nouvelle dynastie des Jin (265-316).

Shu-Han et Wu (Sichuan et vallée du Yangzi)

La naissance des deux empires éphémères du Sichuan et de la vallée du Yangzi s'explique non seulement par les troubles et la récession économique de la fin des Han, mais aussi par leurs particularités géographiques et sociales. C'est la sécession de la Chine coloniale du bassin inférieur du Yangzi qui devait donner à la lutte des Sun, simples chefs d'armées rivaux de Cao Cao, le sens d'une guerre d'indépendance. Aussi bien l'influence, dans le royaume de Wu, des grandes familles du Jiangnan (l'expression désigne les régions situées au sud du cours inférieur du Yangzi) explique-t-elle sans doute le déplacement en 231 de la capitale, établie tout d'abord à Wuchang, au confluent du Yangzi et de la Han, vers Nankin. Dès l'époque des insurrections des Turbans jaunes, ces riches familles coloniales avaient secoué la tutelle du pouvoir central. Elles étaient organisées en vue de leur propre défense et pouvaient faire appel au besoin aux « Yue des montagnes » (*shanyue*), aborigènes que la colonisation avait repoussés vers les hauteurs et fugitifs qui y avaient cherché asile. Pour qu'apparaisse un État indépendant dans la vallée du Yangzi, il avait suffi que s'aggrave les troubles en Chine du Nord et que militaires et colons fassent cause commune.

Un phénomène analogue devait se produire au Sichuan, pays riche et relativement isolé où les populations aborigènes étaient également nombreuses. Il est favorisé par le prestige de Liu Bei, descendant de la famille impériale des Han et par le génie politique et militaire de son conseiller Zhuge Liang (181-234). Mais alors que le royaume de Wu est régi par une

sorte de confédération des plus puissantes familles de la vallée du Yangzi, ce sont les tentatives à la centralisation qui l'emportent au Sichuan : comme Wei, Shu-Han est un État militaire dirigé par des conseillers « légistes ». Cependant, sa puissance décline après la mort de Zhuge Liang et il sera annexé par Wei en 263.

La guerre civile et la révolte des mercenaires sinisés

L'arrivée au pouvoir des Sima consacre le triomphe des grandes familles, les Sima, les Cui, les Xiahou..., sur le pouvoir d'État et devait rendre difficiles les efforts de centralisation politique. Dès avant leur prise du pouvoir, les Sima s'étaient appliqués à supprimer les terres de colonies (*tuntian*) que les Cao avaient créées et qui étaient le fondement de leur puissance. Aussi bien les dispositions prises par le nouvel empire pour se renforcer — publication d'un nouveau code pénal, mesures adoptées pour empêcher les grandes familles d'accaparer les fonctions politiques et administratives, limitation de l'étendue des grands domaines et du nombre des dépendants — se révèlent-elles inefficaces. Dès le début de la dynastie, vingt-sept parents de l'empereur, sans compter des membres de familles étrangères à la lignée impériale, sont dotés de gros revenus (les plus élevés en grade reçoivent les impôts de plusieurs milliers de familles paysannes), ont le droit de nommer leurs propres fonctionnaires dans les territoires qui leur ont été attribués en fief et sont autorisés à entretenir des milices privées dont les effectifs vont de 1 500 à 5 000 hommes. Après la mort en 290 du fondateur, qui avait réussi dix ans plus tôt, en 279-280, à réunir à l'Empire la vallée du Yangzi (royaume de Wu), l'ascension d'une grande famille du nom de Jia provoque des dissensions parmi les nobles et leurs clientèles des provinces. Les troubles durent de 291 à 305 et une véritable guerre civile, connue sous le nom de « rébellion des huit princes », met aux prises pendant sept ans les princes de la famille impériale. La situation se dégrade rapidement à partir des premières années du IV^e siècle à la suite de sécheresses et d'invasions de sauterelles qui provoquent des famines dans des régions déjà ravagées par la guerre civile. En outre, les tribus de montagnards et d'éleveurs installés dans le Nord et le Nord-Ouest et incorporés en masse dans les armées profitent du chaos général pour se soulever et pour former des unités politiques indépendantes. Dès 304, une famille de Di proto-tibétains fonde au Sichuan le royaume des Cheng-Han cependant que les Xiongnu du Shanxi méridional se proclament indépendants en adoptant le même nom dynastique de Han puis de Zhao. En 311, le chef Xiongnu Liu Cong s'empare de Luoyang et en 316 Chang'an tombe à son tour sous les assauts d'un autre chef Xiongnu du nom de Liu Yao. C'est la fin de l'empire éphémère des Jin occidentaux.

Les famines, le chaos politique, économique et administratif qui sévissent en Chine du Nord au début du IV^e siècle, les soulèvements de tribus qui s'y produisent provoquent un exode des populations chinoises. Il se poursuivra après l'établissement à Nankin (Jiankang) en 317 de la dynastie des Jin orientaux mais semble atteindre son point culminant aux environs de 309. Le flot des réfugiés s'écoule en deux courants parallèles : l'un du Hebei et

LE MOYEN AGE

du Shandong vers la vallée de la Huai, le Bas-Yangzi, le Zhejiang et le Fujian, l'autre du Shenxi et du Shanxi vers le Moyen-Yangzi, le Yunnan et le bassin du fleuve Rouge au Vietnam, cependant qu'un petit nombre de réfugiés du Hebei se dirige vers la Mandchourie méridionale. Au total, plus d'un million d'hommes auraient ainsi émigré dans le premier quart du iv^e siècle. Dans ce phénomène qui accélère la diaspora chinoise comme le firent les autres grandes crises de l'histoire, l'action des populations non chinoises ne paraît avoir eu que des effets secondaires. Il est d'ailleurs inexact de rapprocher, comme on le fait parfois, les soulèvements barbares de la Chine du Nord au début du iv^e siècle des grandes invasions qu'a connues l'Europe un siècle et demi plus tard. Ce ne sont pas des invasions étrangères qui provoquent la chute des Jin et le repli des dynasties chinoises vers le Bas-Yangzi, mais avant tout le désordre et la misère. Les Barbares profitent seulement de l'anarchie et sont déjà installés en Chine au moment où ils prennent le pouvoir. Bien loin d'être restés de frustes montagnards et des pasteurs nomades aux mœurs guerrières, ils sont au contraire très influencés par les usages, les institutions, le genre de vie des Chinois. La poussée des Huns vers la Russie méridionale, l'Europe et la Méditerranée orientale en 444-454, comme plus tôt celle des Chionites vers l'Iran en 356, est le fait de vrais nomades venus sans doute des environs de l'Altaï. On ne peut relier ces invasions aux événements qui se produisent en Chine à la fin des Jin occidentaux. Aussi bien, que les Xiongnu et les Huns aient eu quelque parenté comme certains l'ont cru ou qu'ils n'en aient aucune est sans intérêt pour l'histoire, car seuls importent les genres de vie, les formes socio-politiques et les cultures.

2. Le règne des aristocraties dans le bassin du Yangzi

Le climat politique change à la suite du repli des Jin sur la vallée du Yangzi : il ne sera plus question dès lors de centralisation — sinon, de façon sporadique, au cours des dynasties des Song (420-479) et des Qi (479-502) qui s'efforceront sans grand succès de briser la puissance des grandes familles — et on assiste au contraire à la formation d'une aristocratie endogame et hiérarchisée qui disposera de la réalité du pouvoir à la cour et dans les provinces jusqu'au milieu du vi^e siècle. Formée de descendants des grandes familles émigrées du Nord au début du iv^e siècle et des plus riches familles de colons de la vallée du Yangzi et des côtes de la baie de Hangzhou, cette aristocratie sera reconnue et diplômée par le pouvoir impérial, exemptée d'impôts et de corvées. Et, comme il importe de prouver l'ancienneté et l'illustration de sa famille pour avoir accès aux charges et aux privilèges, elle s'efforcera de se constituer des registres généalogiques (*jiapu*). Sa formation est assez avancée à la fin de la dynastie des Song pour que la législation vienne consacrer les règles en usage en interdisant les mariages entre nobles (*mingjia*, « familles illustres ») et roturiers (*hanmen*, « familles pauvres »). La formation de cette aristocratie endogame à brevets,

son ascension puis son rapide déclin à partir du milieu du VI^e siècle constituent le phénomène social le plus original des dynasties du Sud.

Les Jin orientaux

Le nouvel État fondé à Nankin en 317 par un prince de la famille Sima se trouve tout d'abord aux prises avec la question difficile des immigrés. Les nouveaux venus sont si nombreux que l'on décide de les enregistrer à part (on emploie pour les recenser des registres blancs, *baiji*, et des registres jaunes, *huangji*, pour les anciens résidents) et l'on est amené à créer dans certaines régions des « commanderies d'immigrés » (*qiaojun*). Le gouvernement ne peut empêcher l'évolution très rapide qui fait passer les émigrés des classes inférieures sous la dépendance des riches familles. Ils deviennent « hôtes » (*ke*) et domestiques (*nubi*) des grands propriétaires. L'État est trop faible pour songer à imposer des limites à la superficie des domaines comme en Chine du Nord ou pour contrôler le nombre des dépendants. La direction appartient d'ailleurs aux grandes familles : les Wang, les Yu, les Huan, les Xie se succèdent au pouvoir à la suite de luttes acharnées.

Cependant, en dépit de leur faiblesse, les Jin orientaux surent non seulement résister aux attaques venues du Nord et arrêter les offensives de Fu Jian (sur la rivière Fei en 383), mais ils parvinrent à annexer le Sichuan en 347, ouvrant ainsi aux dynasties établies à Nankin une voie de communication vers l'Asie centrale.

La crise qui devait mettre fin aux Jin illustre à la fois la puissance des grandes familles établies en province et celle des chefs d'armée. Dans la seconde moitié du IV^e siècle, la vallée de la Gan au Jiangxi et une partie du Hubei échappaient déjà pratiquement au contrôle du pouvoir central. Mais les efforts du gouvernement de Nankin pour enrôler les gardes privés (*buju*) et les dépendants des grandes familles semblent avoir créé un mécontentement latent dans les régions comprises entre le lac Taihu et les côtes septentrionales du Zhejiang. Cette situation devait être favorable au succès d'un soulèvement parti vers 400 de la région de Ningbo. Son chef est un certain Sun En, mélange de pirate et de magicien, affilié comme son père, originaire du Shandong, à la secte taoïste des Cinq boisseaux de riz (*Wudoumi dao*). Il recrute dans les milieux de marins, pêcheurs et pirates des côtes du Zhejiang, mais il est sans doute aussi en relations avec les grands propriétaires des régions actuelles de Hangzhou, Shaoxing et Ningbo. Embarqués sur des « bateaux à étages » (*louchuan*), formant des « armées de démons », les insurgés ravagent les côtes à partir des îles Zhoushan (Chusan) et menacent bientôt Nankin. Ils sont écrasés en 402 et leur défaite déclenche dans leurs rangs nombre de suicides collectifs. Cependant, la lutte contre l'insurrection de Sun En avait permis l'ascension des chefs d'armée chargés de la réprimer : un certain Huan Xuan en avait profité pour usurper le pouvoir à Nankin dont il devait être chassé en 420 par un rival du nom de Liu Yu auquel ses campagnes victorieuses contre les royaumes du Nord avaient acquis une grande popularité. Ce Liu Yu fonde une nouvelle dynastie, celle des Song, connue sous le nom de Song du Sud (Nan Song) ou Song de famille Liu (Liu Song).

Les Song

Il semble qu'au moment où Liu Yu prend le pouvoir à Nankin, les difficultés créées par les immigrations du début du IV^e siècle se soient aplanies et que les gens du Nord se soient fondus dans le reste de la population : dès leur avènement, les Song suppriment en effet la distinction entre registres jaunes et registres blancs afin d'uniformiser le système fiscal. Les premières années de la dynastie sont troublées par les attaques des royaumes établis au Shenxi et au Hebei, mais l'empire du Yangzi jouit ensuite d'une tranquillité relative au cours de l'ère *yuanjia* (424-453) et développe ses relations avec l'Asie centrale et les principautés japonaises. Cette période de paix ne dure pas : les efforts que font les Liu, famille d'humble origine portée au pouvoir par un coup d'État militaire, pour reprendre en main l'administration des régions provoquent la résistance des grandes familles nobles. En même temps, les attaques de l'empire des Wei du Nord dont les armées parviennent jusqu'au Yangzi contribuent à affaiblir la dynastie. Un général du nom de Xiao Daocheng qui avait réprimé la rébellion d'un prince impérial profite de ce déclin du pouvoir central pour mettre sur le trône une de ses créatures et pour s'emparer enfin du pouvoir en 479.

Les Qi

Deux fait marquants doivent être signalés à l'époque de la brève dynastie fondée par Xiao Daocheng, celle des Qi (479-502) : le renforcement du pouvoir central aux dépens de l'aristocratie et l'essor du grand commerce dans la vallée du Yangzi et en Chine du Sud. La falsification des registres de recensement qui servent de base aux impositions est frappée de lourdes peines cependant que le nouveau pouvoir s'efforce de favoriser la promotion des roturiers aux postes de commande. Ce sont les excès de la répression contre l'aristocratie qui provoqueront d'ailleurs la chute de la dynastie. Les massacres de nobles suscitent des troubles dans les dernières années du V^e siècle et un cousin de l'empereur, fiefé dans la région stratégique de Xiangyang, dans le Nord du Hubei, se rebelle, marche sur Nankin et finit par se faire céder le pouvoir. C'est Xiao Yan, le futur empereur Wu de la dynastie des Liang (502-557).

Les Liang

L'éveil de la Chine du Yangzi aux activités marchandes à partir de la fin du V^e siècle aura des conséquences sociales importantes : l'essor commercial contribuera à la ruine d'une aristocratie qui tirait une partie de sa puissance du cloisonnement des régions et de l'autarcie économique des grandes propriétés. Lié sans doute au développement des trafics commerciaux dans les mers du Sud et dans l'océan Indien, il marque le début d'une évolution

qui aboutira au grand essor économique du bassin du Yangzi et des provinces maritimes du Sud aux ^{x^e}-^{xiii^e} siècles. On note en effet à la fin du ^{v^e} siècle un accroissement des trafics sur le Yangzi et la présence de nombreux marchands étrangers venus de l'Asie du Sud-Est et du monde indo-iranien. Les villes situées sur le grand fleuve ainsi que Canton, dans l'extrême Sud, se développent, et l'État commence à tirer des revenus appréciables des taxes commerciales.

Cette expansion de l'économie se poursuit et s'affirme sous le long règne de l'empereur Wu des Liang (502-549) qui s'entoure de conseillers de valeur : Shen Yue (441-513), connu surtout pour ses travaux de phonétique, et Xu Mian (466-535), auteur d'ouvrages politiques. La première moitié du ^{vi^e} siècle est une époque de prospérité et de paix. C'est l'âge d'or de la civilisation aristocratique des dynasties du Sud. Le bouddhisme, qui s'est adapté aux formes sociales de la Chine du Yangzi et qui est favorisé par la Cour et les grandes familles nobles, connaît un essor sans précédent. Mais on est à la veille d'une crise très grave qui amènera la disparition de l'aristocratie du Sud.

L'institution de familles vouées au métier des armes (*shijia* ou *binghu*) inaugurée par les Cao avait été maintenue sous les Jin orientaux et l'État avait conservé tant bien que mal le contrôle de ses armées au ^{iv^e} siècle. Il n'en est plus de même au ^{v^e}, car l'on commence à recourir à partir des Song (420-479) à des troupes de caractère mi-étatique mi-privé formées de mercenaires recrutés en province par les fonctionnaires locaux et par les grandes familles de l'aristocratie. La constitution de ces armées de dévoyés et de bandits qui évoquent les « grandes compagnies » du Moyen Age européen et que dirigent des aventuriers militaires, sortes de condottieri, devait mettre en danger le pouvoir central et provoquer la chute des Liang au milieu du ^{vi^e} siècle. Un certain Hou Jing, général des Wei occidentaux (Chine du Nord-Ouest), passé au service des Liang, se rebelle en 548 et mène ses troupes sur Nankin. Au cours des troubles qui se succèdent jusqu'à sa mort en 552, les Wei occidentaux lancent une série d'offensives victorieuses contre l'empire des Liang à partir de la vallée de la Wei au Shenxi. En 553, ils occupent le Sichuan, coupant ainsi les relations entre Nankin et l'Asie centrale, s'emparent de la position stratégique de Xiangyang qui commande l'accès à la vallée de la Han et pénètrent au Hubei occidental jusqu'à Jiangling, sur le moyen Yangzi, où ils installent un prince de la famille régnante des Xiao qu'ils avaient fait prisonnier à Xiangyang. Ce nouveau royaume des Liang postérieurs au Hubei sera contrôlé par les pouvoirs établis dans la vallée de la Wei : les Wei occidentaux (535-557), les Zhou du Nord (557-581) et les Sui (581-618) qui y mettront fin en 587. Après l'installation des Wei occidentaux au Sichuan et au Hubei, la guerre civile se poursuit dans la vallée inférieure du Yangzi. Chen Baxian, chef d'armée qui avait son fief dans la région de Wuchang, plus prospère alors que celle de Nankin, s'empare du pouvoir en 557 et fonde la dernière des dynasties du Sud, celle des Chen (557-589).

Les Chen

Issu des rébellions militaires et de la guerre civile de la fin des Liang, l'empire des Chen est d'un type différent de celui des dynasties antérieures établies à Nankin : l'aristocratie a été chassée du pouvoir et n'a guère survécu aux massacres. Seule une petite partie de l'ancienne noblesse des Liang a pu trouver refuge à Chang'an, chez les Wei occidentaux. L'Empire, amputé de ses provinces occidentales, affaibli, ne peut plus compter que sur ses armées. Il est menacé à l'ouest par les attaques des Liang postérieurs, au nord par celles des Zhou et des Qi septentrionaux. La victoire qu'il remporte en reprenant Shouyang (à 200 km au nord de Nankin, actuel Shouxian) est sans lendemain. Il s'effondrera au moment de la rapide campagne que dirigera le premier empereur des Sui sur Nankin en 589.

3. Royaumes et Empires de Barbares sinisés en Chine du Nord

Les Seize Royaumes des Cinq Barbares (IV^e siècle)

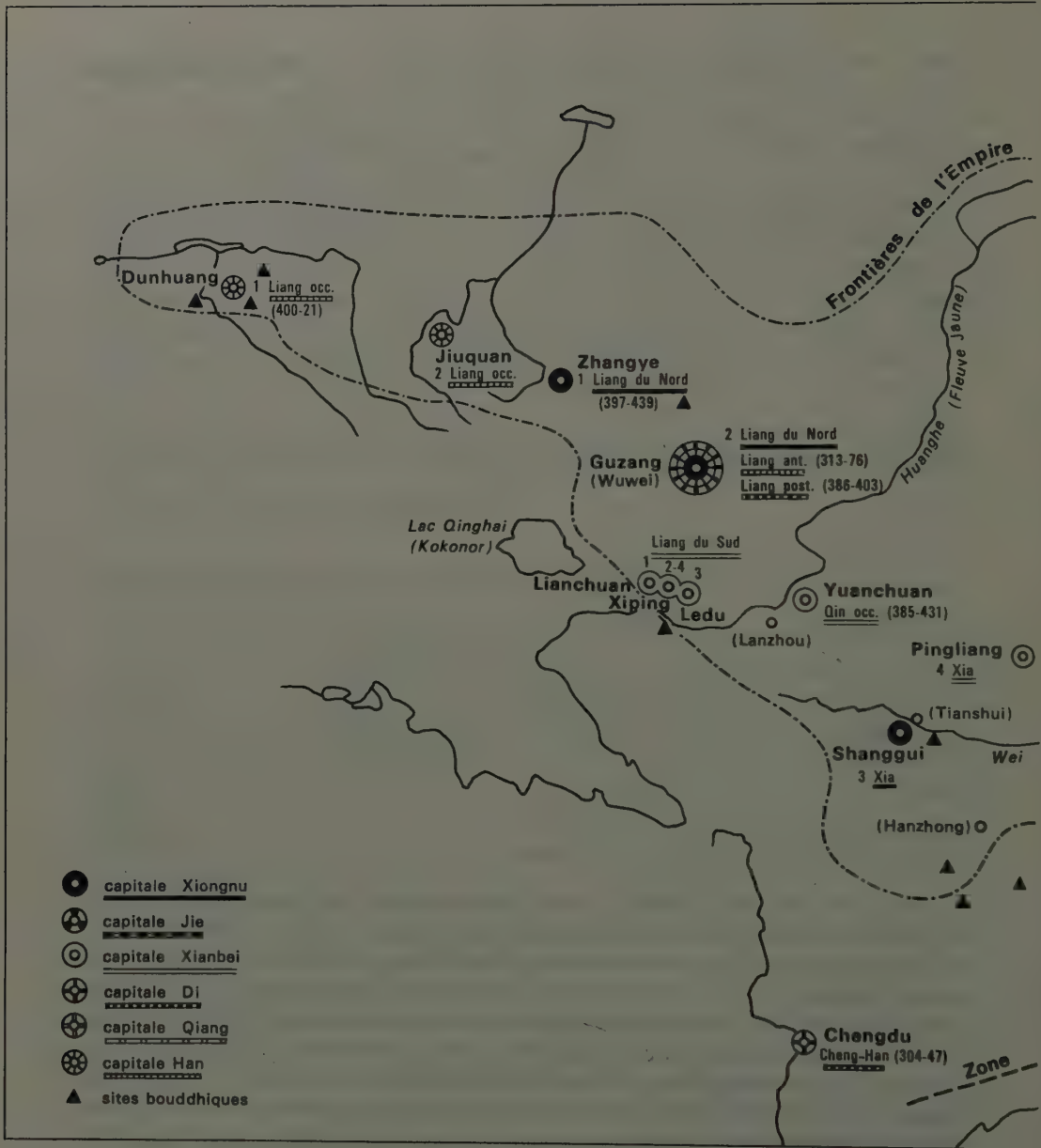
Les soulèvements de populations d'origine non chinoise installées en Chine du Nord à la fin des Jin occidentaux aboutissent rapidement à un morcellement de la Chine du Nord depuis le Sud de la Mandchourie jusqu'aux oasis orientales de l'Asie centrale et depuis le Sichuan jusqu'au Shandong en plusieurs petits royaumes dont les classes dirigeantes sont le plus souvent originaires des confins du Nord et du Nord-Ouest. Une période dont l'histoire politique est des plus confuses s'ouvre ainsi, au début du IV^e siècle, qui ne se terminera qu'avec la réunification de la Chine du Nord par les descendants d'une tribu des Xianbei, en 439. Les annexions et les apparitions successives de nouveaux pouvoirs, les changements assez fréquents de capitales — c'est ainsi que les Xia, entre 407 et 431, transfèrent leur centre politique du Nord du Shenxi à Xi'an, puis à Tianshui, au Gansu oriental, et pour finir dans la haute vallée de la Jing, au nord-est de Tianshui — rendent tout exposé impossible. La multiplicité des ethnies, leur degré de métissage avec les Han, l'état d'évolution où elles se trouvent — elles sont plus ou moins sinisées et sédentarisées — ajoutent à la complexité de l'histoire politique. Mais on peut noter que ces ethnies que les historiens chinois ont désignées sous le nom de Cinq Barbares (Xiongnu, Jie, Xianbei, Qiang et Di) se rattachent à deux ensembles de populations différentes : les unes (Qiang et Di), apparentées aux Tibétains et aux Tanguts des époques postérieures, sont originaires des confins du Nord-Ouest et parlent des langues sino-tibétaines; les autres sont les descendants de populations d'éleveurs nomades de la steppe et leurs langues se rattachent au groupe des langues turques, mongoles et toungouses. Il semble que leur organisation sociale

Les Seize Royaumes des Cinq Barbares (Wuhu shiliuguo)

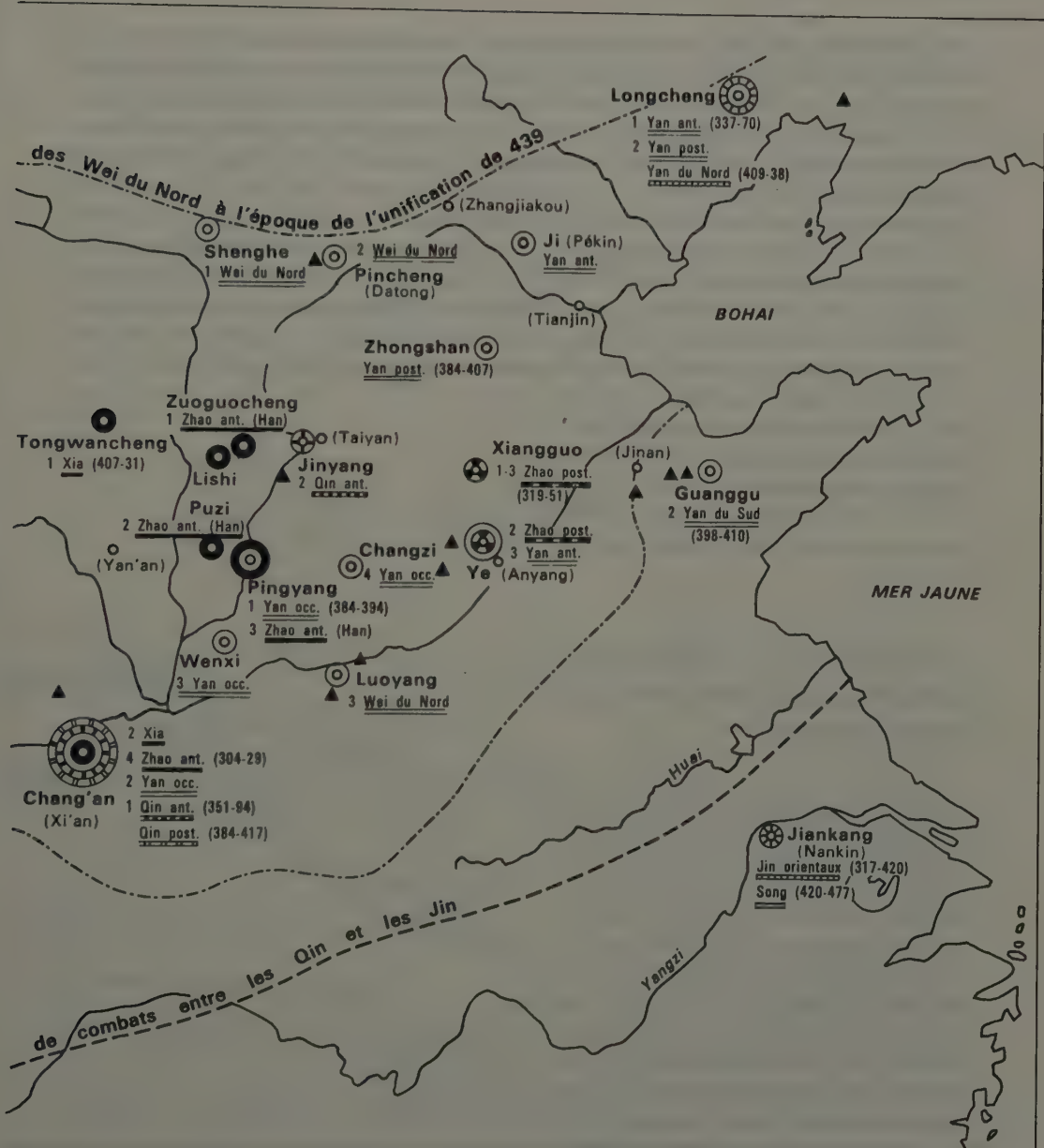
Nom des royaumes	Origine de la classe dirigeante et région	Royaumes qui y succédèrent	Dates
Zhao (Han) antérieurs	Xiongnu (Shanxi)	Zhao postérieurs	304-329
Cheng Han	Di (Sichuan)	Jin orientaux	304-347
Zhao postérieurs	Jie (Hebei)	Yan antérieurs	319-351
Liang antérieurs	Han (Gansu)	Qin antérieurs	314-376
Yan antérieurs	Xianbei (Hebei)	Qin antérieurs	349-370
Qin antérieurs	Di (Shenxi)	Qin occidentaux	351-394
Yan postérieurs	Xianbei (Hebei)	Yan septentrionaux	384-409
Qin postérieurs	Qiang (Shenxi)	Jin orientaux	384-417
Qin occidentaux	Xianbei (Gansu)	Xia	385-431
Liang postérieurs	Di (Gansu)	Qin postérieurs	386-403
Liang méridionaux	Xianbei (Gansu)	Qin occidentaux	397-414
Liang septentrionaux	Xiongnu (Gansu)	Wei septentrionaux	401-439
Yan méridionaux	Xianbei (Shandong)	Jin orientaux	400-410
Liang occidentaux	Han (Gansu)	Liang septentrionaux	400-421
Xia	Xiongnu (Shenxi)	Wei du Nord	407-431
Yan septentrionaux	Han (Liaoning)	Wei du Nord	409-439

et politique ait été assez différente : Qiang et Di ignorent le système tribal et aristocratique du monde nomade et paraissent ne connaître qu'une organisation de type militaire.

Ces populations — ou, plus exactement, leurs élites — combinent donc les traditions sociales et politiques qui leur sont propres avec de larges emprunts aux conceptions et aux institutions chinoises. Leurs classes dirigeantes sont si profondément sinisées qu'elles se considèrent comme les héritières des anciennes unités politiques de la Chine du Nord. Les Xiongnu du Shanxi reprennent à leur compte le nom de la grande dynastie des Han et ce sont d'anciens noms de l'époque des Royaumes combattants qui réapparaissent au IV^e siècle : les Seize Royaumes des Cinq Barbares portent le nom de Qin au Shenxi, de Zhao au Shanxi, de Yan au Hebei et au Shandong. Seuls font exception les royaumes établis au Gansu qui adoptent le nom de Liang, celui de l'actuel Wuwei, dans le centre de cette province.



II. Morcellement de la Chine du Nord au IV^e siècle :



les Seize Royaumes des Cinq Barbares.

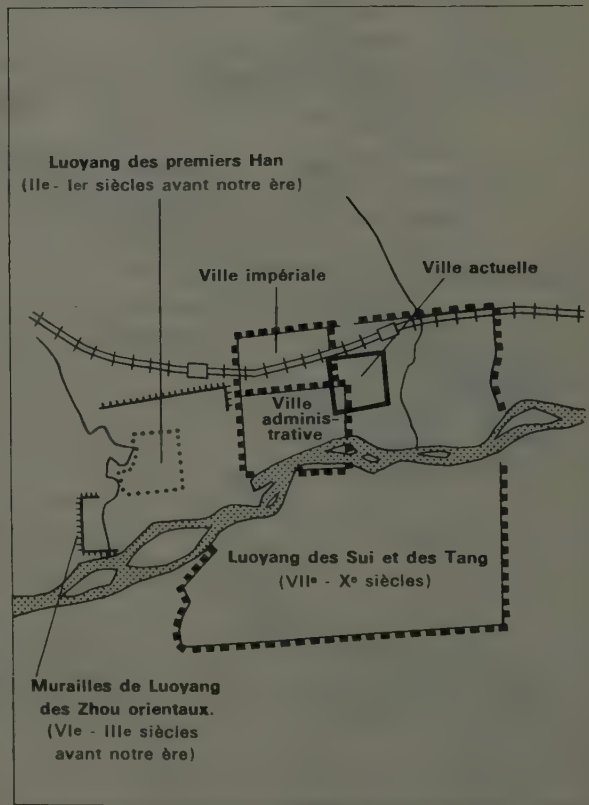
LE MOYEN AGE

Dans les familles régnantes, les métissages avec les Han qui forment la majorité de la population sont si fréquents qu'il est vain de distinguer entre Chinois et non Chinois. Ainsi ne doit-on rien conclure du fait que, parmi les seize royaumes qui se succédèrent en Chine du Nord entre les premières années du IV^e siècle et 439, trois passent pour avoir été fondés par des familles d'origine han : les Liang antérieurs en 314-376, les Liang occidentaux en 400-421 et les Yan septentrionaux en 409-439.

Le seul fait saillant de l'histoire politique extrêmement confuse de la Chine du Nord au IV^e siècle est la constitution d'un grand royaume fondé par une famille d'origine protobéthétaine, celui des Qin antérieurs (351-394). Le plus grand souverain de ce royaume établi à Chang'an, dans la vallée de la Wei, est Fu Jian (357-385) qui parvient à unifier la Chine du Nord dans les années 370-376 en un puissant État militaire et menace l'empire des Jin orientaux dans la vallée du Yangzi. D'après la tradition, Fu Jian aurait mis sur pied en 382 une formidable expédition vers le Sud — les chiffres que donnent les textes historiques : 600 000 fantassins et 270 000 cavaliers, sont exagérés —, mais il aurait subi une défaite décisive sur une rivière du Anhui central. C'est la célèbre bataille de la Fei (383).

Ascension des Tabgatch et formation de l'empire des Wei du Nord

L'ascension du petit royaume des Toba et la conquête de la Chine du Nord dans la première moitié du V^e siècle illustre de façon typique l'évolution des populations d'origine nomade établies dans ces régions : les unités politiques où le phénomène de la sédentarisation est le plus avancé et dont les classes dirigeantes se sont le plus profondément sinisées se trouvent bientôt menacées par des populations qui ont conservé les mœurs guerrières des pasteurs nomades et n'ont encore emprunté à la Chine que les institutions indispensables à la formation d'un État. Ces populations dont les territoires sont situés aux confins



12. Emplacements successifs de Luoyang des Han aux Tang.

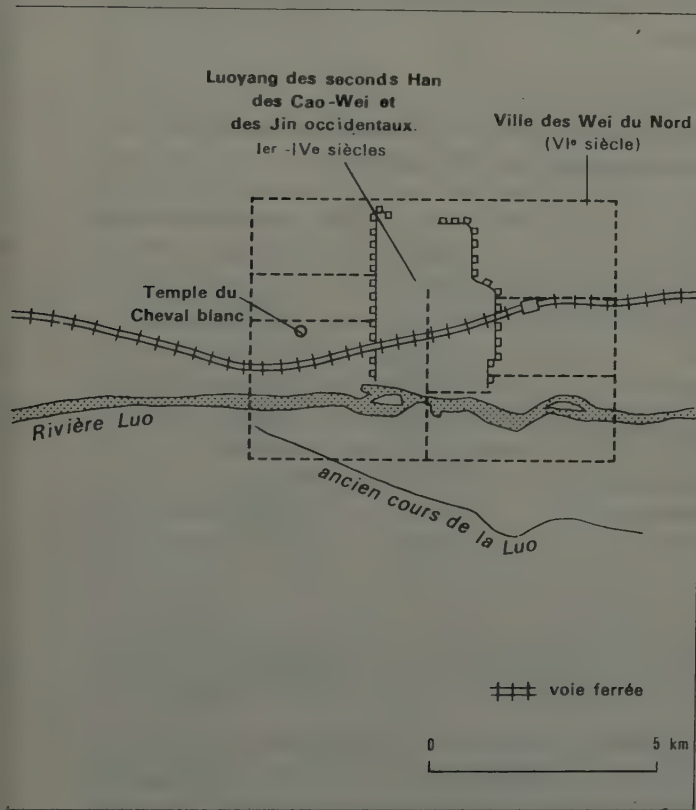
Barbares et aristocrates

de la zone d'agriculture sédentaire et des steppes des pasteurs y contrôlent les routes commerciales et y trouvent facilement des recrues pour leurs armées.

Les Jin orientaux (265-316) avaient recherché l'alliance des Xianbei, tribus d'éleveurs nomades originaires de la Mandchourie méridionale venues se fixer dans le Sud-Est de la Mongolie au III^e siècle. Ils avaient cédé un territoire dans le Nord du Shanxi aux Tuoba, l'un des trois groupes de tribus Xianbei (Tuoba, Yuwen et Murong), et accordé à leur chef le titre de prince de Dai en 315. Les Tuoba, transcription chinoise du nom ethnique de Tabgatch, occupaient ainsi une position stratégique sur l'une des principales routes d'invasion de la Chine du Nord. Dès la fin du IV^e siècle, ils parviennent à contrôler toutes les régions situées entre les Ordos et le bassin de la Siramuren, au nord-est de Pékin. Ayant adopté l'ancien nom de Wei — ils sont connus dans l'histoire sous le nom de Wei du Nord — et fixé leur capitale à Datong dans l'Extrême-Nord du Shanxi en 386, ils s'étendent au Hebei

aux dépens du royaume des Yan postérieurs et empiètent sur le Henan au début du V^e siècle. Aidés par les attaques des Jin orientaux contre les royaumes du Nord, les Wei lancent à partir de ce moment une suite d'offensives victorieuses qui leur permettent d'unifier la Chine du Nord : les Xia qui occupent le Nord du Shenxi sont annexés en 431, les Yan septentrionaux au Liaoning (Mandchourie méridionale) en 439, les Liang septentrionaux au Gansu la même année. En 440, ils s'emparent de la région de Wuwei (Liangzhou) au Gansu qui leur ouvre l'accès de l'Asie centrale.

Les Wei du Nord pratiquent une politique de type « légiste » qui est marquée par l'intervention de l'État dans le contrôle et la répartition des populations, mais cette politique est aggravée en même temps par la rudesse et la sévérité des mœurs guerrières de la steppe :



LE MOYEN AGE

les nomades ont quelque tendance à considérer les sédentaires comme du bétail. Les artisans d'État sont pratiquement gardés prisonniers dans leurs ateliers et ne sont pas autorisés à contracter des mariages en dehors de leur caste. Une étroite surveillance est exercée sur les artisans libres. La paysannerie est contrôlée par un système d'encadrement militaire qui rappelle les pratiques de l'époque des Qin : cinq familles forment un « voisinage » (*lin*), cinq *lin* forment un « village » (*li*) et cinq *li*, une « commune » (*dang*) ; et, à chaque niveau, sont institués des chefs responsables vis-à-vis de l'administration. Afin d'accroître les défrichements en zone sèche, les Wei du Nord recourent à un système de répartition autoritaire des terrains d'après le nombre des hommes en âge de les cultiver, dont les Sui et les Tang s'inspireront au VII^e siècle. Ils affectent aux monastères bouddhiques des condamnés et des esclaves d'État qui prennent le nom de « familles de la communauté » (*sengqihu*) et sont chargés de mettre en valeur les terres en friche. Mais surtout, ils ont très largement recours aux transferts de population afin de peupler la région de la capitale, Datong, et les territoires du Shanxi.

Transferts de populations chez les Wei du Nord (première moitié du V^e siècle)

ANNÉE	POPULATION	NOMBRE	LIEU DU TRANSFERT
398	Xianbei du Hebei et du Nord Shandong, Coréens.	100 000	Datong
399	Grandes familles chinoises.	2 000 familles	Datong
399	Paysans chinois du Henan.	100 000	Shanxi
418	Xianbei du Hebei.	?	Datong
427	Population du royaume de Xia (Shenxi).	10 000	Shanxi
432	Population du Liaoning.	30 000 familles	Hebei
435	Population du Shenxi et du Gansu.	?	Datong
445	Paysans chinois du Henan et du Shandong.	?	Nord du fleuve Datong
449	Artisans de Chang'an.	2 000 familles	

Pendant le seul règne de Daowudi (386-409), le nombre total des personnes déportées depuis les régions situées à l'est des Taihangshan vers les environs de Datong s'élève à 460 000.

Ces transferts qui ont lieu le plus souvent au lendemain de la conquête de nouveaux territoires contribuent à une lente transformation de l'économie, des institutions et des mœurs dont les effets se feront pleinement sentir au VI^e siècle. Plusieurs facteurs concourent en effet au progrès des influences chinoises à partir de l'installation de la capitale à Datong, à la fin du IV^e siècle : à mesure que l'Empire englobe dans ses limites de plus nombreuses

populations sédentaires, le besoin de recourir aux institutions chinoises et de faire appel à des conseillers chinois se fait sentir plus vivement. On peut évoquer à ce propos le rôle important joué à la cour de Datong par le grand conseiller Cui Hao (381-450) qui introduit chez les Wei du Nord les méthodes administratives et le droit pénal chinois. Les incursions des nomades de la Mongolie extérieure, les Ruanruan ou Rouran, population sans doute apparentée aux Avars qui envahirent l'Europe aux VI^e-VII^e siècles, la nécessité d'une contre-offensive (les Wei du Nord lancent une grande expédition contre les Ruanruan en 429), l'intérêt stratégique et commercial que présente le contrôle des oasis de l'Asie centrale placent les Wei du Nord dans la même situation que les précédents Empires chinois. Les progrès de la sédentarisation, la dépréciation des chevaux par suite du rôle pris par l'infanterie dans les guerres contre les empires du Yangzi, l'importance croissante des revenus d'origine agricole (céréales et tissus) modifient peu à peu l'économie de l'Empire. Enfin, la séduction qu'exercent les produits de l'artisanat chinois, le goût du luxe, le prestige de la culture chinoise, l'influence prépondérante du bouddhisme ont transformé la mentalité de l'aristocratie tabgatche.

L'évolution est si profonde à la fin du V^e siècle qu'elle fait apparaître comme indispensable le transfert de la capitale. La Cour abandonne Datong, aux confins de la steppe, et se transporte à Luoyang, au centre même de la grande zone agricole, en 494 : à 600 km à vol d'oiseau au sud de Datong, les Wei du Nord avaient reconstruit l'année précédente près du site des anciennes capitales des seconds Han et des Cao-Wei, abandonné depuis 311, la nouvelle ville murée de Luoyang qui sera agrandie en 501.

Le progrès des influences chinoises que le transfert de la capitale à Luoyang aurait provoqué de toute façon dans les classes dirigeantes d'origine nomade devait être accéléré par les mesures de sinisation systématique qu'adoptèrent dès leur installation au Henan les empereurs Xiaowendi (471-499) et ses successeurs. Les vêtements, la langue et jusqu'aux noms de famille d'origine xianbei sont interdits. La famille impériale donne l'exemple en prenant le nom chinois de Yuan. Les mariages entre aristocratie xianbei et grandes familles chinoises sont encouragés. Et, dans tous les domaines, c'est une rapide et profonde conversion des classes dirigeantes aux mœurs et aux coutumes chinoises. Les traditions guerrières de la steppe ne sont plus bientôt qu'un lointain souvenir, tandis que le goût du luxe se donne libre cours dans les constructions somptuaires qu'entreprennent l'impératrice Hu sous Xiaomingdi (515-528) et les grandes familles de l'aristocratie xianbei : monastères et tours à étages bouddhiques, fontes de cloches et de statues. Le mouvement de ferveur religieuse qui s'empare de la haute société de cette époque est caractérisé par un étalage de somptuosités. Grand centre du bouddhisme en Asie orientale, la ville de Luoyang déploie ses merveilles et ses richesses à l'intérieur de ses immenses remparts qui s'étendent sur 10 km d'est en ouest et sur 7,5 km du nord au sud. Une description de cette métropole aux « 1 367 monastères, grands et petits », nous a été conservée : c'est le *Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang* (*Luoyang qielan ji*) de Yang Xianzhi, publié quelques années après 543.

LE MOYEN AGE

Un phénomène devait favoriser l'assimilation de l'ancienne aristocratie xianbei au milieu chinois, c'est l'essor économique qui se manifeste à partir de la fin du ^v^e siècle aussi bien en Chine du Nord que dans le bassin du Yangzi. Malgré leur division politique, les deux parties du monde chinois vivent au même rythme et les échanges sont importants de l'une à l'autre. Chez les Wei du Nord, le renouveau du commerce avec l'Asie centrale explique l'affluence des marchands étrangers à Luoyang : tout un quartier, le Muyili, leur est réservé et l'on comptera à Ye, capitale des Qi du Nord (550-577) dans le Sud du Hebei, nombre de commerçants sogdiens originaires du bassin de l'Amu-Darya.

Tensions, rupture et division de la Chine du Nord (534-577)

L'évolution qui s'est poursuivie pendant tout le ^v^e siècle et accélérée au début du ^{vi}^e est à l'origine de tensions de plus en plus vives à l'intérieur de la société xianbei : la conversion à la culture et au genre de vie des Chinois touche principalement les milieux de la Cour et d'une façon générale la haute aristocratie d'origine nomade; mais les armées qui gardent les frontières du Nord et les tribus qui nomadisent aux confins de la zone agricole sont restées fidèles aux anciennes traditions de la steppe en dépit des influences chinoises. L'hostilité et la rancœur à l'égard des milieux de la Cour et des hauts fonctionnaires civils semblent s'être accumulées dans ce monde guerrier et pastoral à mesure que les transformations de l'économie et de la société le rejetaient à l'arrière-plan. Alors qu'à l'époque des conquêtes, dans la première moitié du ^v^e siècle, les combattants, issus dans leur majorité des tribus de pasteurs, étaient traités avec largesse et honneur, les dirigeants manifestent un désintérêt de plus en plus grand pour les questions militaires à partir du transfert de la capitale à Luoyang.

Les armées, formées de Xianbei, de Ruanruan, de Turcs Tölös, qui défendent l'Empire contre les incursions de la steppe jusqu'aux environs du 41^e parallèle, se rebellent en 523 : c'est le soulèvement des « six garnisons » (*liuzhen*) que devait suivre une guerre civile de dix années (524-534). Au moment où l'impératrice régente Hu, dont les extravagantes dépenses en faveur du bouddhisme avaient provoqué banditisme et révoltes, fait assassiner l'empereur Xiaomingdi en 528 et met un enfant sur le trône, les armées et les tribus du Shanxi font mouvement vers le Sud et s'emparent de Luoyang. L'impératrice Hu et son empereur enfant sont noyés dans le fleuve Jaune et deux milliers de courtisans assassinés. Suit une période très confuse où s'affirme la puissance de deux chefs d'armées qui se partageront l'empire des Wei en 534-535. Cette division géographique traduit les oppositions politiques et sociales qui avaient été à l'origine de la guerre civile : l'empire des Wei orientaux qui est fondé en 534 à Ye (Sud du Hebei) sous l'égide du général Gao Huan (496-547) est traditionaliste, hostile aux influences chinoises et dominé par des militaires d'origine nomade; celui des Wei occidentaux dont le général Yuwen Tai (505-556) installe le premier souverain à Chang'an en 535 est au contraire dirigé par les survivants de l'aristocratie

sinisée de Luoyang et fait largement appel au concours des Chinois pour son administration civile et pour la constitution de ses armées.

On conçoit que ces Empires où les généraux détenaient la réalité du pouvoir n'aient pas duré bien longtemps : à la mort de Yuwen Tai, en 556, son fils aîné inaugure la nouvelle dynastie des Zhou (Zhou du Nord, 556-581); de la même façon, l'année suivante, c'est un cousin de Gao Huan qui s'empare du pouvoir suprême à Ye et fonde la nouvelle dynastie des Qi (Qi du Nord, 557-577) qui subsistera jusqu'à son anéantissement par les Zhou. Pour finir, un parent de la lignée impériale par les femmes, du nom de Yang Jian, usurpera le pouvoir impérial à Chang'an, créant la nouvelle dynastie des Sui et mettant fin en 589 à la longue période de division entre Chine du Nord et Chine du Yangzi qui avait pratiquement commencé en 222.

L'empire des Sui et celui des Tang à ses débuts sont en tous points les héritiers des Empires établis à Chang'an de 535 à l'usurpation de Yang Jian. La plupart de leurs institutions ont pris naissance chez les Wei occidentaux et chez les Zhou du Nord. L'une des plus importantes concerne l'organisation des armées : ce sont les milices (*fubing*) dont la création est généralement attribuée à Yuwen Tai et datée de 550. Le personnel dirigeant, les conceptions politiques, la société ne se modifient guère entre l'époque de Yuwen Tai et le milieu du VII^e siècle malgré les changements de dynasties. Et s'il est légitime de voir dans la réunification de la Chine en 589 la fin d'une des grandes périodes de l'histoire, il n'en reste pas moins que des continuités évidentes rattachent la Chine des Sui et de la première partie de l'époque des Tang à celle des dynasties du Nord et plus particulièrement aux empires des Wei occidentaux et des Zhou du Nord.

4. Contacts, influences et relations extérieures

Une vue d'ensemble sur l'histoire du monde chinois invite à faire une large place à cet enrichissement incessant qu'ont assuré les contacts des Han avec des populations qui leur étaient étrangères par leur culture et leur genre de vie. L'apport de la steppe, des confins sino-tibétains et de la Chine du Sud a été capital dans la formation de la civilisation chinoise. L'influence des cultures voisines s'est fait sentir dans tous les domaines : procédés d'attelage, selle, étrier (au V^e siècle), procédés de construction des ponts et des routes de montagne, science des plantes médicinales et des poisons, art nautique... L'orgue à bouche chinois, le *sheng*, est un emprunt aux populations de la zone tropicale et n'est autre dans son principe que le khène laotien. Plus tard, au XIII^e siècle, ce sont les aborigènes des provinces méridionales qui feront connaître aux Han la culture et le tissage du coton qui se répandront à l'époque mongole et deviendront une des grandes industries chinoises. Même les traditions religieuses des Han portent la marque d'emprunts aux populations voisines :

LE MOYEN AGE

le mythe du chien Panhu, né de l'œuf primordial et créateur de toutes les races humaines — mythe qui s'est conservé jusqu'à nos jours chez de nombreuses ethnies de la Chine du Sud et de la péninsule indochinoise — est passé dans le folklore chinois entre l'époque des Royaumes combattants et celle des Han. Les poèmes de Chu (*Chuci*) (iv^e-iii^e siècle avant notre ère) ont gardé le souvenir de traditions chamaniques qui ne semblent pas être d'origine chinoise. Ces quelques exemples suffisent à évoquer la dette de la civilisation chinoise à l'égard de ses voisins. L'apport des civilisations plus lointaines ne fut pas moins important. Or, il se trouve que, dans la longue histoire de ces contacts et de ces emprunts, le « Moyen Age chinois » fut une des périodes les plus riches et les plus fécondes.

Chine du Sud, Asie du Sud-Est, océan Indien

Bien qu'il ne soit pas possible d'en retracer l'histoire dans ses détails, la pénétration des populations de langue et de culture chinoises dans les régions tropicales situées au sud de la vallée du Yangzi semble avoir fait de nets progrès au cours de la période des dynasties du Sud (les Six dynasties : Wu, Jin orientaux, Song, Qi, Liang, Chen). Wu et Shu au iii^e siècle, Jin orientaux au iv^e cherchent à tirer parti des richesses des régions encore mal connues qui s'étendent au sud de leur domaine : Yunnan, Guizhou, Hunan, Guangxi, Guangdong, Nord et Centre de l'actuel Vietnam... Manquant de main-d'œuvre et de soldats, ils organisent des expéditions chez les populations aborigènes et procèdent à des enlèvements. Les Song, au v^e siècle, doivent mener de durs combats contre les tribus dont ils avaient annexé les territoires.

Les régions de la Chine du Sud et du Sud-Ouest commencent à être mieux connues à partir du iv^e siècle : en 304, paraît un traité — l'un des premiers ouvrages de botanique chinois — consacré aux arbres, aux plantes, aux fruits et aux bambous du Guangxi et du Jiaozhi (bassin du fleuve Rouge au Vietnam). C'est le *Nansfang caomu zhuang*. Après la conquête du Sichuan par les Jin orientaux en 347, un nommé Chang Qu rédige un ouvrage de géographie et d'histoire qui couvre les régions du Guizhou, du Yunnan, du Sichuan et du Shenxi méridional et porte le titre de *Mémoire sur le royaume de Huayang (Huayang guozhi)*. On y trouve des informations sur la flore, la faune, les produits et les coutumes de ces pays dont la plupart étaient encore peuplés de tribus aborigènes.

Mais l'effort de colonisation et les expéditions armées débordent les limites de la Chine du Sud et du Vietnam pour atteindre les pays d'outre-mer. Wu possède déjà une marine au iii^e siècle et s'attaque à Taiwan (à moins qu'il ne s'agisse des îles Ryûkyû) (Yizhou), à Hainan (Zhuya), à l'île Quelpaert au sud de la Corée (Jizhoudao). Wu a des ambitions politiques et commerciales du côté des mers du Sud, des intérêts stratégiques dans les mers du Nord-Est. Vers 228, il envoie par mer une ambassade au royaume de Funan (Phnam), dans le delta du Mékong, que fréquentaient les étrangers venus des pays de l'océan Indien et du Moyen-Orient. Les chefs de cette mission chinoise dans l'ancien Cambodge, Zhu Ying et Kang Tai, qui y rencontrent un envoyé de l'empire indien des Kushânes, laissent des notes

de voyage : le premier, un *Mémoire sur les curiosités du Funan* (*Funan yiwu zhi*), le second, une *Relation sur les royaumes étrangers à l'époque du royaume de Wu* (*Wushi waiguo zhuan*) ainsi qu'un ouvrage sur les *Coutumes du Cambodge* (*Funan tusu*).

Les relations de la Chine du Yangzi avec l'Asie du Sud-Est et l'océan Indien se développeront du IV^e au VI^e siècle. Song, Qi et Liang sont en rapports avec le Linyi, royaume hindouisé des côtes sud-est du Vietnam connu plus tard sous le nom de Champâ, le Funan, l'île de Java, l'Inde et Ceylan. Les ambassades des royaumes indiens et de Ceylan à Nankin sont nombreuses entre la fin du IV^e siècle et le milieu du VI^e. Comme aux autres époques de grande expansion maritime (XI^e-XIII^e siècle et XVI^e-XIX^e siècle), cet essor des relations du monde chinois avec l'Asie du Sud-Est et l'océan Indien se situe dans un contexte beaucoup plus vaste. L'intérêt que portent les dynasties de Nankin aux pays d'outre-mer est contemporain de l'essor de la marine indo-iranienne et du développement de courants commerciaux entre le Moyen-Orient, l'océan Indien et l'Asie du Sud-Est. Ainsi s'expliquent l'hindouisation progressive des plaines côtières de la péninsule indochinoise et de l'Insulinde de même que la présence dans les villes de la Chine du Sud et de la vallée du Yangzi d'étrangers de plus en plus nombreux, originaires de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien : gens du Vietnam, du Champâ (Linyi), du Cambodge..., Singhalais, Indiens du Sud et du Nord de l'Inde, Iraniens orientaux. Ces étrangers, venus par les mers du Sud, contribueront pour leur part à la pénétration du bouddhisme dans le monde chinois.

Mandchourie, Corée, Japon

La lutte entre Wei et Wu au III^e siècle avait donné une nouvelle importance aux régions situées au Nord-Est du monde chinois. Or, l'expansion des Han avait favorisé l'implantation de colonies chinoises en Mandchourie méridionale et en Corée. A partir de la fin du II^e siècle, une famille de gouverneurs du Liaodong, les Gongsun, avait profité des troubles des Turbans jaunes et de la guerre civile qui ravageait la Chine du Nord pour établir dans le Sud de la Mandchourie une sorte de royaume indépendant des Han dont la principale richesse semble avoir consisté dans l'élevage et le commerce des chevaux. Les Cao-Wei, entre 231 et 238, devaient détruire ce royaume et s'implanter ensuite en Corée où ils rétablirent les deux commanderies de Lelang et de Daifang dans la partie occidentale de la péninsule. La présence chinoise en Corée devait être maintenue jusqu'aux environs de 313.

Succédant aux Han comme grande puissance du Nord-Est, les Cao-Wei étaient entrés aussi en relation avec les principautés japonaises. Déjà, sous les Han, de nombreuses chefferies de Woren — les « hommes nains » suivant l'expression chinoise — avaient pris coutume d'envoyer des tributs aux Han. Ces chefferies étaient situées très probablement dans le Nord de Kyûshû où les fouilles ont livré de nombreux vestiges d'époque Han : miroirs de bronze, objets en fer, monnaies de l'époque de Wang Mang. Un sceau d'investiture donné par un empereur des Han à un « roi des esclaves nains » (Wonuwang) a même été retrouvé

LE MOYEN AGE

dans cette région en 1784. Tenue longtemps pour un faux, cette pièce a été reconnue authentique depuis la découverte récente (1956) d'un sceau analogue provenant de l'ancien royaume de Dian au Yunnan oriental. Au III^e siècle, les relations entre les Cao-Wei en lutte contre le royaume de Wu et les principautés japonaises semblent s'être resserrées. Quatre ambassades japonaises à Wei et deux ambassades de Wei au Japon sont mentionnées entre 238 et 247, et l'archéologie témoigne de cette continuité des échanges par le nombre des soieries, des objets en or et des miroirs chinois d'époque Wei qui ont été retrouvés au Japon. On notera que le *Sanguozhi (Histoire des Trois Royaumes)* rédigé par le Sseutch'ouanais Chen Shou (233-297) est le premier document qui décrit la route qui relie les côtes sud-est de la Corée à l'archipel japonais par les îles Tsushima et Iki.

Ces relations entre Chine du Nord et Japon se relâcheront à partir du début du IV^e siècle à la suite du morcellement de l'Empire des Jin occidentaux (260-316) et de la constitution des trois royaumes coréens de Koguryo (Gaojuli) dans le Nord de la péninsule, de Paekche (Baiji) dans le Sud-Ouest et de Silla (Xinluo) dans le Sud-Est.

Le royaume de Wu (222-280) manquait de chevaux et cherchait d'autre part l'alliance des Gongsun contre son puissant voisin du Nord, ce qui explique l'envoi par mer de plusieurs ambassades en Mandchourie. L'une d'elles aurait compté jusqu'à 8 000 hommes embarqués sur une centaine de navires. C'était peut-être un corps expéditionnaire destiné à porter secours aux Gongsun menacés par les attaques des Cao-Wei. C'est un moine des Jin orientaux établis à Nankin qui passe pour avoir été le premier à introduire le bouddhisme à la cour de Paekche en 384. Enfin, aux V^e-VI^e siècles, les principautés japonaises, inquiètes des visées du Koguryo, allié des Wei du Nord, sur les deux royaumes coréens qui se partageaient le Sud de la péninsule, cherchèrent l'alliance des dynasties de Nankin et ces circonstances politiques ont rendu plus étroites les relations du Japon avec la Chine du Yangzi à cette époque.

Mongolie et Asie centrale

L'influence des cultures de la steppe en Chine du Nord fut considérable et sans doute beaucoup plus importante qu'il n'y paraît. Depuis la fin de l'Antiquité chinoise, les emprunts aux gens de la steppe ont été nombreux : techniques de dressage du cheval pour la cavalerie, techniques d'élevage, pantalon, selle, invention de la bricole de poitrail entre le IV^e siècle avant notre ère et l'époque des Han, étrier au V^e siècle, collier d'attelage entre V^e et IX^e siècle. S'il s'est produit, à partir des Han, une sinisation de plus en plus rapide des nomades installés en Chine du Nord, le phénomène inverse ne fut sans doute pas moins important : des traditions guerrières, certaines institutions ont été empruntées au monde de la steppe. Mais cette synthèse des cultures chinoise et nomade a été recouverte d'un voile pudique. C'est qu'en effet, dès l'installation de la capitale des Wei du Nord à Luoyang, à la fin du V^e siècle, un complet discrédit fut jeté sur tout ce qui pouvait rappeler aux classes dirigeantes leurs origines nomades. L'histoire des Wei (*Weishu*), composée de 551 à 554, s'efforce de

présenter la dynastie tabgatche comme typiquement chinoise et, à la lire, on n'imaginerait pas que cette dynastie est issue d'anciens pasteurs de la steppe à peine sinisés. La tendance si marquée à partir des environs de 500 à censurer tout ce qui, dans les institutions et dans les mœurs, pouvait paraître aberrant par rapport aux normes chinoises a amené à fondre dans le tissu continu et homogène des Histoires dynastiques la période si originale des royaumes et des Empires barbares des IV^e-V^e siècles. L'aristocratie de sang mêlé qui tient les leviers de commande au début des Tang (VII^e siècle) conserve sans doute ce préjugé de parvenus, honteux d'avoir parmi leurs lointains ascendants des nomades illettrés qui habitaient sous la tente et vivaient d'élevage et de razzias. Aussi bien les Histoires du Nord compilées au VII^e siècle ne peuvent-elles nous apprendre ce que furent en fait les « Seize Royaumes des Cinq Barbares » et l'empire tabgatche des Wei avant le transfert de sa capitale au Henan. Seuls les recoupements, les témoignages involontaires et les inductions peuvent apporter quelque lumière.

L'installation de populations originaires de la Mandchourie, de la Mongolie et des confins sino-tibétains en Chine du Nord eut pour effet de modifier la composition ethnique de cette partie du monde chinois et de transformer en même temps les mentalités et les traditions. Les mariages entre Han et gens de la steppe ou montagnards furent constants dans les milieux populaires et ils se multiplièrent dans les hautes classes à partir du début du VI^e siècle à la suite de la politique de sinisation systématique adoptée par les Wei du Nord. Ils aboutirent à la constitution d'une aristocratie de sang mêlé : nombre de grandes familles de l'époque des Sui et des Tang, celles-là mêmes qui furent le plus fidèle soutien du pouvoir impérial aux environs de 600 et jusque dans la première moitié du VIII^e siècle, portent des noms d'origine turque ou xianbei : Yuwen, Murong, Linghu, Dugu, Yuchi... Mais dans bien des cas, les origines barbares ont été dissimulées par l'adoption d'un nom de famille chinois. Les Tang eux-mêmes, qui portaient le nom bien chinois de Li, étaient à demi turcs.

Deux grandes périodes d'expansion en Asie centrale encadrent le « Moyen Age chinois » : celles des Han, de la fin du II^e siècle avant notre ère au milieu du II^e siècle de notre ère, et des Tang, aux VII^e-VIII^e siècles. Mais les relations des pays chinois avec les oasis situées dans le bassin du Tarim et au pied des Kunlun n'ont pas été interrompues entre ces deux grandes périodes de conquêtes où les armées chinoises se sont aventurées jusqu'aux Pamirs et parfois jusqu'en Transoxiane. Les Cao-Wei se sont efforcés de reprendre pied dans ces oasis. Le prestige des Jin occidentaux à la fin du III^e siècle explique le nombre des ambassades envoyées à Luoyang par les royaumes d'Asie centrale, mais aussi par des pays de l'Asie du Sud-Est entre 268 et 289 : tributs de Shanshan (actuel Charkhlik), Khotan, Kuchâ, Karashâhr et du Ferghana dans les années 271, 273, 285 et 287, ambassades du Linyi (Champâ) et du Funan (Cambodge) dans les années 268, 284, 285, 287 et 289. En 285, un ambassadeur chinois est envoyé au Ferghana pour conférer au souverain de ce pays le titre de prince (*wang*). Au IV^e siècle, le royaume des Liang antérieurs (316-376), qui avait sa capitale à Wuwei, dans le centre du Gansu, s'est étendu jusqu'à la région de Turfân. Le grand souverain des Qin antérieurs, Fu Jian, sut faire reconnaître son autorité jusque dans le bassin

LE MOYEN AGE

du Tarim après l'année 376 et l'expédition du général Lü Guang en 384. Les offensives des Liang postérieurs (386-403) devaient les mener jusqu'à Karashâhr et Kuchâ. Au moment de l'annexion de son royaume par les Wei du Nord, la famille régnante des Liang septentrionaux (401-439) chercha refuge à Turfân où elle fonda le nouveau royaume de Gaochang. Enfin, après leur conquête du Gansu en 439-440, les Wei du Nord devaient à leur tour s'imposer en Asie centrale et recevoir à Datong les tributs d'une vingtaine de royaumes des oasis.

D'autre part et contrairement à ce qu'on pourrait croire en raison de la distance et des obstacles naturels, les dynasties établies à Nankin du IV^e au VI^e siècles ont été en relations aussi bien avec l'Asie centrale qu'avec les pays situés au nord-est des empires des Cao-Wei et des Wei du Nord (Mandchourie, Corée et Japon). Les Tuyuhun, population d'éleveurs du Qinghai (Kokonor), ont servi en effet d'intermédiaires entre les empires du Yangzi et les principautés des oasis, et les relations sont même devenues plus étroites sous les Liang de Nankin pendant la première moitié du VI^e siècle à la suite de l'expansion des Tuyuhun vers les oasis de Shanshan et Qiemo (actuel Cherchen). Elles ne devaient cesser qu'avec l'occupation du Sichuan par les Wei occidentaux en 553.

L'expansion des Tang en Asie centrale et jusqu'aux confins de l'Iran ne s'est pas produite de façon soudaine et imprévisible, mais fut précédée au contraire au moment des premières incursions turques en Chine du Nord par une période de grande activité diplomatique entre les Empires établis à Chang'an à partir des 535 et les régions situées à l'ouest de Yumenguan et de Dunhuang ainsi que le prouve le nombre des ambassades des royaumes d'Asie centrale et de la Perse sassanide à Chang'an :

- 553, ambassades des Ephtalites et de la Perse
- 558, ambassades des Ephtalites et de la Perse
- 560, ambassade du royaume de Kuchâ
- 564, ambassade de la Sogdiane (région de Samarcande)
- 567, ambassade de Bukhâra (vallée de l'Amu-Darya)
- 574, ambassade du royaume de Khotan (tribut de chevaux)
- 578, ambassade de la Perse

De même que les villes de la Chine du Sud et de la vallée du Yangzi ont accueilli en nombre de plus en plus grand des étrangers originaires de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien pendant l'époque des Six dynasties (222-589), de même les centres urbains de la Chine du Nord ont vu se former des colonies de commerçants venus des oasis de l'Asie centrale et des régions situées entre le Syr-Darya et les frontières actuelles de l'Inde et de l'Iran : gens de Turfân, Kuchâ, Khotan, Kashgar, Samarcande, Bukhâra, Bactres, Peshawar, Iraniens orientaux, Cachemiriens, Indiens des vallées de l'Indus et du Gange. Marchands, envoyés officiels, otages et missionnaires entrés en Chine par les ports du Sud et par les routes du Gansu devaient exercer une influence déterminante au cours de cette période cruciale de l'histoire du monde chinois. Après une époque d'acclimatation qui s'est pour-

Barbares et aristocrates

suivie pendant les premiers siècles de notre ère, le bouddhisme devait provoquer en Chine, de la fin du IV^e siècle à la fin du VIII^e, un immense mouvement de ferveur religieuse, transformer profondément les traditions antérieures et laisser des marques durables dans le monde chinois ainsi que dans les pays voisins de la Chine. Mais en même temps que celles du bouddhisme, ce sont les influences indiennes, iraniennes et hellénistiques qui se sont fait sentir en Chine et dans l'ensemble de l'Asie orientale.

LA CIVILISATION MÉDIÉVALE

LA PÉRIODE DE QUATRE SIÈCLES qui s'étend de la décadence des Han à la formation de l'empire aristocratique des Sui et des Tang est l'une des plus riches et des plus complexes de l'histoire intellectuelle du monde chinois. Étonnamment féconde, elle abonde en nouveautés : c'est le développement d'une métaphysique qui s'est entièrement dégagée de la scolastique de l'époque des Han et qui s'enrichit à partir du début du IV^e siècle des apports bouddhiques du Grand Véhicule, doctrine de la vacuité universelle; l'affirmation d'une sorte de dilettantisme artistique et littéraire, une recherche du plaisir esthétique pour lui-même qui est en contradiction absolue avec la tradition classique et, conjointement, les premiers et remarquables essais d'une critique des œuvres littéraires et des œuvres d'art; la promotion de la peinture du rang de métier artisanal à celui d'un art savant, riche de contenu intellectuel, et la première apparition dans l'histoire du monde du paysage comme objet de la peinture et comme création artistique; un essor sans précédent de la poésie. C'est enfin le développement d'un formidable mouvement de ferveur religieuse aux aspects si divers et aux effets si vastes et si nombreux qu'ils peuvent à peine être évoqués dans une histoire générale du monde chinois.

La complexité de l'histoire sociale et politique, les évolutions indépendantes en Chine du Nord et dans le bassin du Yangzi, le cloisonnement relatif des régions, les emprunts

du Sud au Nord ajoutent à la richesse et à la diversité de cette vie intellectuelle. L'évolution morale et philosophique qui mène des environs de 190 à la fin du III^e siècle fait de ce moment de l'histoire où apparaît la première des « dynasties » du Yangzi une époque charnière. Les différences sont profondes au IV^e siècle entre la Chine du Nord guerrière, populaire, presque illettrée, pénétrée par les influences de la steppe et des confins sino-tibétains, et la Chine du Yangzi, aristocratique et raffinée, avec ses cénacles, ses ermitages et sa vie de Cour. Ce contraste si marqué s'atténuera ensuite, au cours des V^e et VI^e siècles. La foi bouddhique fera communier dans un même élan de ferveur toutes les parties de l'ancien monde chinois à partir du moment où les Wei du Nord, de plus en plus sinisés, auront transféré leur capitale à Luoyang (494), sur les lieux mêmes où s'étaient maintenus les pouvoirs politiques chinois du début du I^{er} siècle au début du IV^e siècle.

Les circonstances politiques et sociales de cette période de plus de trois siècles permettent d'en comprendre l'atmosphère morale. Les luttes de factions entre grandes familles, la tendance des lignées puissantes à se transformer en aristocraties fermées, la faiblesse des empires de Nankin, la vanité du combat politique ne sont sûrement pas étrangers à cette attitude de repli individuel et à cette recherche de l'art pour lui-même qui caractérisent les milieux cultivés entre le III^e et le VI^e siècle. On s'explique aussi dans les empires du Yangzi la prédominance des cénacles, le succès des modes de vie érémitique et monacale, et pour finir, le rôle de la Cour, dernier refuge au milieu des troubles du déclin; dans le Nord, l'accueil que rencontre la grande religion étrangère dans un monde fruste, violent et à demi barbare, le patronage accordé au bouddhisme par les satrapes qui se sont partagé l'empire des Cao et des Sima, les progrès si rapides de la dévotion bouddhique.

I. Métaphysique, esthétique et poésie

Du nominalisme légiste aux spéculations ontologiques

Il s'est produit au moment de la décadence des Han une rupture dans les traditions d'écoles et une crise morale et politique très profonde qui semble avoir changé toutes les perspectives. Les études classiques brillent de leur dernier et plus bel éclat avec Ma Rong (79-166) et Zheng Xuan (127-200), et la gravure sur stèles à l'académie (*taixue*) de Luoyang en 175 du texte des six Classiques établi par Cai Yong (133-192) prend valeur de symbole : ces textes vénérables, à l'exception du *Classique des mutations* (le *Yijing*), ne seront plus avant longtemps l'objet de tant de soins et d'attention, et si l'on peut sans doute citer quelques célèbres commentateurs des Classiques entre la fin des Han et le grand renouveau de l'époque des Song aux XI^e et XII^e siècles, ce ne sont que des isolés qui continuent les traditions des Han et ne bouleversent ni les méthodes d'explication textuelle ni la philosophie implicite.

LE MOYEN AGE

Les troubles de la fin du II^e siècle puis les soulèvements de tribus barbares au début du IV^e ont contribué pour leur part à cette éclipse des traditions lettrées : les archives des Han et la bibliothèque impériale sont détruites au moment du sac de Luoyang par les troupes de mercenaires de Dong Zhuo en 190 et les collections réunies par les Cao-Wei devaient subir un sort analogue en 311. On notera au passage que la bibliothèque impériale des Cao-Wei et des Jin occidentaux, répertoriée suivant le nouveau système de classement en quatre catégories (*sibu* : classiques, histoires, philosophes et ouvrages littéraires) qui devait s'imposer par la suite, avait accueilli des documents anciens sur lamelles de bambou découverts en 279 dans la tombe d'un prince du royaume de Wei et datant de -299. Parmi ces documents, se trouvaient les célèbres *Annales sur bambou* du royaume de Wei (*Zhushu jinian*) qui ne nous sont parvenues que de façon fragmentaire, grâce aux citations qui en avaient été faites dans divers ouvrages. Mais c'est principalement la crise morale, sensible dès la fin des Han, qui, en provoquant un renouveau et un approfondissement de la réflexion politique et philosophique, a orienté la vie intellectuelle dans de nouvelles voies.

On avait assisté à partir de la seconde moitié du II^e siècle à une renaissance des courants de pensée de l'époque des Royaumes combattants (IV^e-III^e siècle) : légisme, nominalisme (théorie de la « correction des noms » *zhengming*, c'est-à-dire de la détermination des statuts et des conditions sociales), taoïsme à tendances métaphysiques du *Laozi*. Mais l'optique est toute différente de celle des IV^e et III^e siècles avant notre ère : les thèmes de réflexion qui s'affirment dans la première moitié du III^e siècle portent sur l'organisation fonctionnelle de la société, sa hiérarchisation nécessaire et naturelle, la place des individus dans l'ensemble social, leur classement en fonction de leurs aptitudes et de leur caractère. L'idée que l'ordre social ne peut être assuré que lorsqu'est assigné à chacun le lot (*fen*) qui lui convient — lot fixé par son destin (*ming*) individuel — est très généralement partagée par les penseurs de cette époque. On la retrouve chez Liu Shao (première moitié du III^e siècle), rédacteur du *Nouveau Code* (*Xinlü*) des Cao-Wei et auteur d'un *Traité de caractérologie*, le *Renwuzhi*, chez lequel les conceptions légistes sont étroitement associées aux théories nominalistes, aussi bien que chez Guo Xiang (mort en 312), célèbre commentateur du *Zhuangzi*. Wang Su (195-256), auquel on doit des commentaires des Classiques qui rejettent les interprétations ésotériques, est lui aussi préoccupé par le problème des hiérarchies sociales.

On reconnaît dans ces orientations l'influence des conditions politiques de l'époque — Cao Cao et ses successeurs avaient créé une dictature militaire d'inspiration légiste —, celle des théories si florissantes à l'époque des Han sur les composantes du destin des individus et celle d'une pratique administrative : le classement des candidats aux fonctions publiques suivant leur conduite et leur personnalité, tâche de magistrats spéciaux (les *zhongzheng*) qui résumaient leur jugement en une formule brève et incisive. Le classement des personnalités est devenu dès le début du III^e siècle un des thèmes favoris de discussion de l'intelligentsia chinoise, lors de conversations libres et désintéressées qui portaient le nom de « causeries pures » (*qingtan*). Ces causeries où l'on faisait assaut de bons mots,

de réparties plaisantes et de distinction dans le langage devaient étendre peu à peu leur objet de la caractérologie aux problèmes littéraires, artistiques, moraux et philosophiques. Les *qingtan* deviendront caractéristiques des cénacles aristocratiques des dynasties du Sud après l'exode du début du IV^e siècle et des exemples anciens de ces « causeries pures » ont été conservés dans un ouvrage de la première moitié du V^e siècle, le *Nouveau Recueil de propos mondains* (*Shishuo xinyü*) de Liu Yiqing. D'autre part, toute une série de traités apologetiques de l'époque des dynasties du Sud devaient emprunter leur forme à l'usage courant des discussions contradictoires. Ces traités furent une des armes favorites des bouddhistes lettrés et de leurs adversaires aux IV^e-VI^e siècles, depuis le *Mouzi ou les doutes levés* (*Mouzi lihuolun*), ouvrage de date inconnue rédigé au Vietnam mais qui est sans doute un des premiers du genre, jusqu'au *Hongmingji*, grand recueil de controverses paru vers 510.

Parallèlement au courant légiste et nominaliste si caractéristique du III^e siècle, un nouvel intérêt s'était manifesté depuis la fin du II^e siècle pour l'ouvrage ésotérique mis sous le nom de Laozi (le *Daodejing*) et pour le *Zhuangzi*. Il aboutit au III^e siècle à une nouvelle orientation philosophique qui associait à ces deux ouvrages l'ancien manuel de divination des Zhou (le *Zhouyi* ou *Yijing*, *Classique des mutations*). C'est ce qu'on appelle l'École des Mystères (*xuanxue*), dont les plus célèbres représentants sont He Yan (mort en 249), auteur d'un *Traité sur le sans-nom* (*Wuminglun*) et d'un *Traité sur le non-agir* (*Wuweilun*), Wang Bi (226-249), philosophe de génie mort à 23 ans, commentateur du *Laozi* et du *Yijing*, Xiang Xiu (223?-300) auteur d'un grand commentaire du *Zhuangzi* qui sera réuni par Guo Xiang (mort en 312) à son propre commentaire, Pei Wei (267-300) à qui l'on doit un *Traité sur la prééminence de l'être* (*Chongyolun*). Ce sont des problèmes métaphysiques qu'abordent les tenants de l'École des Mystères : rapports entre l'être et le non-être conçus non pas comme des contraires qui s'excluent mutuellement, mais comme indissociables, l'être, déterminé, nommable, changeant et divers, ayant pour envers nécessaire, pour support ontologique le non-être fondamental qui est la source de tous les phénomènes visibles; primauté de l'être ou du non-être; absence ou présence des passions chez le Sage; rapports entre la pensée et le langage; nature de la musique...

Ces spéculations ontologiques qui sont chez quelqu'un comme Guo Xiang intimement associées aux interprétations légistes et nominalistes devaient conserver un succès durable après l'exode vers le Sud des environs de 310 : elles furent renouvelées par les apports du bouddhisme du Grand Véhicule au cours du IV^e siècle. La doctrine mahâyâniste de l'irréalité fondamentale de tous les phénomènes avait de quoi séduire les amateurs de « causeries pures » et de débats sur l'être et le non-être, la substance (*ti*) et la fonction (*yong*). Son analogie apparente avec les conceptions de l'École des Mystères masquera pendant près d'un siècle les différences foncières de la philosophie étrangère par rapport aux traditions chinoises.

Individualisme, liberté, esthétique et poésie

Les spéculations gnostiques et ontologiques de l'École des Mystères, souvent associées au III^e siècle à des théories sociales conservatrices, puisent leur inspiration dans les deux grands ouvrages des penseurs taoïstes de l'époque des Royaumes combattants, mais elles ne représentent nullement les tendances profondes du mouvement taoïste. Ce mouvement s'exprime au contraire, dans le monde lettré, par des attitudes anticonformistes : mépris des rites, laisser-aller, indifférence à l'égard de la vie politique, goût de la spontanéité, amour de la nature... L'indépendance et la liberté d'esprit, l'horreur des conventions, la passion de l'art pour l'art sont caractéristiques de toute l'époque troublée qui s'étend du III^e au VI^e siècle. On pourrait parler d'une sorte d'« esthétisme » dominant pendant tout le Moyen Age chinois. Les premiers à témoigner de ces tendances si nettement opposées à la tradition classique sont ceux que l'on devait appeler les « Sept Sages de la forêt de bambou » (*zhulin qixian*), petit groupe de lettrés bohèmes dont le poète et musicien Xi Kang (223-262) est le plus connu. Les mêmes attitudes d'esprit, le même goût de la nature et de la liberté se perpétuent dans les milieux aristocratiques après l'exode vers la vallée du Yangzi. On les retrouve dans l'entourage du célèbre calligraphe et poète Wang Xizhi (vers 307-365) au nom duquel reste attaché un des épisodes les plus célèbres de l'histoire de la littérature et de la calligraphie chinoises : la réunion du Pavillon des Orchidées (*lantinghui*) à Guiji (région de l'actuel Shaoxing au Zhejiang) où quarante-et-un poètes se livrèrent après maintes libations à un concours de poésie improvisée.

Depuis les *Dix-neuf Poèmes anciens* (*Gushi shijiushou*), premier exemple de poèmes lyriques qui date sans doute des Han postérieurs, jusqu'à cet âge d'or de la poésie classique que furent les VII^e-IX^e siècles, le développement de la poésie chinoise fut continu et jalonné par de très grands noms. Si les œuvres des célèbres poètes de l'ère Jian'an (196-220), les *Jian'an qizi*, et celles de leurs contemporains Cao Cao et ses fils (Cao Pei, 187-226, l'empereur Wen des Wei, et Cao Zhi, 192-232) sont encore celles d'hommes engagés dans l'action militaire et politique, fidèles aux thèmes populaires, pleins de vigueur et de simplicité du *Yuefu* des Han, la poésie des IV^e et V^e siècles témoigne au contraire de ce désengagement politique et de cette recherche de la beauté pour elle-même qui est comme la marque spécifique de la période des dynasties du Sud. Les tendances taoïstes, déjà sensibles chez Xi Kang (223-262) et Ruan Ji (210-263), se retrouvent chez le grand poète bucolique Tao Qian (Tao Yuanming) (365-427), tandis que le poète paysagiste Xie Lingyun (385-433) est l'un des premiers qui ait été influencé par le bouddhisme.

L'intérêt accordé à la nature telle qu'elle apparaît à travers les conceptions taoïstes, séjours d'immortels, lieux saints où peut être menée une vie libre et pure à l'abri des compromissions du siècle, est à l'origine d'un enrichissement parallèle des traditions poétiques et picturales. C'est aux IV^e-V^e siècles qu'à côté des personnages de la tradition lettrée ou



taoïste, des génies et des démons, des scènes d'intérieur dans les palais, apparaissent des paysages de montagne. La peinture de paysage dominée par les thèmes et les conceptions du taoïsme, gardant encore le souvenir de ses accointances avec la magie mais répondant déjà à des préoccupations proprement esthétiques apparaît donc en Chine plus d'un millénaire avant l'époque où, dans un contexte très différent, elle se développera en Europe. Le progrès est sans doute plus rapide dans le domaine pictural à partir du moment où, cessant d'être l'œuvre d'artisans comme c'était le cas sous les Han, la peinture devient, en liaison avec la calligraphie, un des arts favoris des milieux cultivés. Les couleurs se diversifient, de nouvelles conventions de représentation qui permettent l'expression d'un ordre plus complexe (multiplication des points de vue, traduction du lointain et du proche par un étagement des différents plans...) font leur apparition. L'un des premiers et des plus grands peintres naît vingt ans avant Tao Qian et quarante ans avant Xie Lingyun. C'est Gu Kaizhi (345-411).

La primauté accordée à la valeur esthétique des œuvres indépendamment de tout jugement d'ordre moral, le souci de les analyser de façon critique et de les classer sont d'autre part l'une des grandes nouveautés du Moyen Age chinois. Les progrès accomplis dans l'affinement du goût et des critères sont notables entre l'époque des Cao-Wei et celle des Liang. Le premier ouvrage de critique littéraire est le *Dianlun* du poète Cao Pei (début du III^e siècle) où sont comparés les mérites respectifs d'œuvres en prose et en vers de l'époque des Han. C'est déjà un point de vue exclusivement littéraire qui inspire Cao Pei dans ses jugements et que reprend à son compte le grand maître taoïste Ge Hong qui déclare dans son *Baopuzi* (vers 317) que la morale et la beauté sont indépendantes l'une de l'autre. Beaucoup plus tard, Zhong Rong des Liang, dans la première moitié du VI^e siècle, s'efforcera dans son *Shipin* de répartir en trois classes cent-vingt-trois poètes des Han aux Liang en complétant ce classement par de nombreuses notes critiques. Mais ce sont surtout le *Wenxin diaolong* (*L'Esprit littéraire et la gravure des dragons*) de Liu Xie, au début du VI^e siècle, et la publication de la célèbre anthologie du *Wenxuan* (vers 530) qui marquent un des grands moments de l'histoire de la critique littéraire en Chine. Le *Wenxuan*, composé par un prince de la famille impériale des Liang, est demeuré jusqu'à nos jours une des principales sources pour l'histoire de la littérature chinoise au cours de la période qui s'étend des premiers Han au début du VI^e siècle.

A cet effort de critique littéraire correspond un effort parallèle d'analyse et de critique picturales. C'est ainsi que l'on doit à Xie He, à la fin des Qi méridionaux (479-502) un *Catalogue classé des peintres anciens* (*Guhuapin*) qui traite des œuvres de vingt-sept peintres des III^e-V^e siècles, et à Yao Zui des Chen (557-589) une suite à ce catalogue, le *Xuhuapin*, où sont étudiés vingt peintres de l'époque des Liang.

Alors que les IV^e-V^e siècles ainsi que la première moitié du VI^e siècle peuvent être considérés comme une époque de maturité et de nouveautés capitales dans l'histoire littéraire des dynasties du Sud, c'est une sorte de décadence qui s'amorce sous les Chen (557-589) et s'explique sans doute par les conditions politiques et sociales de cette dernière période. La

LE MOYEN AGE

tendance est aux recherches formelles. Un style fondé sur les oppositions sémantiques et les harmonies phonétiques, l'accouplement privilégié de phrases de quatre et six caractères triomphe au VI^e siècle dans les œuvres en prose. Connue sous le nom de *pianwen* (phrases accouplées) ou *siliuwen* (phrases de quatre et six caractères), ce style a de lointains antécédents dans la prose de la fin de l'époque des Royaumes combattants et des Han, mais il acquiert au VI^e siècle un caractère artificiel et systématique qu'il n'avait encore jamais eu. On doit signaler enfin, dans un domaine voisin, le succès de la poésie maniérée et d'inspiration érotique à la Cour du dernier empereur des Chen, avec des poètes tels que Xu Ling (507-583) et Jiang Zong (519-594). Il semble qu'alors les sources vives auxquelles puisaient de grands poètes comme Tao Qian, Xie Lingyun et Yan Yanzhi (384-456) se soient taries. Mais ces recherches formelles d'une époque de décadence n'auront pas été inutiles : les poètes de l'époque des Tang sauront en tirer parti dans la synthèse qu'ils feront de toutes les traditions antérieures.

Les milieux taoïstes

Les spéculations gnostiques et ontologiques auxquelles se livrent les adeptes de l'École des Mystères en associant l'étude du *Laozi* et du *Zhuangzi* à celle du Classique de la divination, le *Yijing*, sont en fait bien peu taoïstes. Ces hommes de la haute société, amateurs de « causeries pures », n'ont pas de contact avec le véritable courant religieux, savant et technique du taoïsme qui se perpétue en dehors d'eux depuis l'Antiquité et les Han. Courant plus ou moins secret, le taoïsme authentique a pour centres d'origine des cercles affiliés parfois à la grande secte sseutch'ouanaise des Cinq boisseaux de riz (*Wudoumidao*), détenteurs de révélations faites par des médiums et de traditions relatives aux avatars des saints, fondés sur la transmission de maître à disciple des plus hauts secrets de la secte. De ces milieux est issue une littérature hagiographique dont le plus ancien témoignage est le *Lie-xianzhuan* compilé par Liu Xiang à la fin du I^{er} siècle avant notre ère qui, imité par les moines bouddhiques, connaîtra un grand développement. C'est aussi à ces milieux que l'on doit l'apparition de recueils de contes surnaturels qui ont connu un vif succès à partir du *Soushenji* (*Mémoire sur la recherche des esprits*) de Gan Bao (317-420). Ces recueils amalgamèrent au cours du temps des récits d'origine populaire ou bouddhique aux contes d'origine taoïste.

Cependant, l'objet principal des milieux taoïstes était la recherche des procédés capables de prolonger la vie (*changsheng*), de nourrir le principe vital (*yangsheng*) et de sublimer le corps. A la recherche des drogues d'immortalité se rattache une longue série d'expériences qui se sont poursuivies pendant la plus grande partie de l'histoire, et c'est à ces expériences qu'on devrait, d'après J. Needham, certaines des découvertes les plus importantes du monde chinois (entre autres celle des procédés de trempage de l'acier). Un des plus anciens documents sur l'histoire de cette alchimie chinoise dont les manipulations portaient sur le mercure, le plomb, le soufre, l'or et l'argent est le *Zhouyi cantong qi* rédigé

au II^e siècle de notre ère. La tradition est illustrée au début du IV^e siècle par l'un des plus grands noms de l'histoire du taoïsme savant, Ge Hong (283-343?), auteur d'un ouvrage de techniques taoïstes, le *Baopuzi* (vers 317), et d'un recueil de biographies d'immortels, le *Shenxianzhuan*. Ge Hong semble avoir maîtrisé surtout la pharmacopée, l'alchimie, la médecine et l'astronomie. Peut-être s'était-il initié lors de ses longs séjours dans les régions tropicales, à Canton en particulier, aux secrets des populations aborigènes. Le principal héritier de Ge Hong en Chine du Sud est Tao Hongjing (456-536). C'est lui aussi un esprit encyclopédique qui s'est assimilé toutes les connaissances de son époque : mathématiques, théorie du *yin* et du *yang*, géographie, alchimie, médecine, pharmacopée... traditions lettrées mais aussi bouddhiques. On lui doit un commentaire à un ancien traité de pharmacopée, le *Bencaojing jizhu*. L'influence de Ge Hong s'exercera, en Chine du Nord, sur Kou Qianzhi (363-448), éminent personnage issu d'une riche famille de Chang'an qui prétendait se rattacher à la lignée des Maîtres célestes (*tianshi*) dont le premier patriarche avait été Zhang Daoling, le fondateur de la secte des Cinq boisseaux de riz. Kou Qianzhi entre en relation avec la Cour des Wei du Nord en 424 et parvient à se faire écouter de l'empereur Taiwudi (424-451) dans lequel il prétend reconnaître la réincarnation d'une divinité taoïste. Il s'associe au grand fonctionnaire lettré Cui Hao, conseiller de Taiwudi, lors des mesures prises à l'encontre du clergé bouddhique. Mais déjà l'influence de la religion rivale se fait sentir : on doit à Kou Qianzhi la création des premières institutions monastiques du taoïsme inspirées par les règles de la discipline bouddhique et l'on assiste à partir de ce moment à la naissance et à l'essor d'un clergé taoïste qui sera, dans une large mesure, une copie du clergé bouddhique, avec ses textes sacrés, ses temples et sa liturgie.

2. La grande ferveur bouddhique

Par son extension géographique, le nombre et la diversité des populations qu'elle a touchées des confins de l'Iran au Japon et de l'Asie centrale à Java, l'expansion du bouddhisme en Asie est un phénomène d'une beaucoup plus grande ampleur que la diffusion à peu près contemporaine du christianisme dans les parties occidentales du continent eurasiatique. L'abondance des traditions écrites, la diversité des écoles, la richesse des éléments de culture que le bouddhisme a charriés avec lui ajoutent à la complexité du phénomène.

Quand il commence à pénétrer dans le monde chinois aux I^{er}-II^e siècles de notre ère, le bouddhisme a déjà une longue histoire au cours de laquelle il s'est imprégné d'influences iraniennes et hellénistiques, sans parler de tout ce qu'il doit aux substrats autochtones de l'Inde du Nord et du Sud. Son évolution se poursuivra dans les pays bouddhisés extérieurs au monde chinois pendant la période où la ferveur religieuse y fut le plus intense (V^e-VIII^e siècle). Mais ses transformations ultérieures intéressent aussi l'histoire de la Chine dans la mesure où il est devenu, sous les formes qu'il a prises au Tibet à partir du VIII^e siècle, la grande religion des populations de montagnards du complexe himalayen et

LE MOYEN AGE

des éleveurs nomades de la steppe. Il faut donc tenir compte de ces évolutions et de la diversité des lieux d'origine des influences bouddhiques en Asie orientale. Si le bouddhisme qui a pénétré en Chine est, pour l'essentiel, celui des oasis de l'Asie centrale et des régions situées au sud-est de l'Amu-Darya, des écoles qui eurent à certaines époques un grand rayonnement et qui furent plus précisément localisées au Cachemire, à Ceylan, à Sumatra, dans la vallée du Gange... ont influencé le développement des doctrines en Chine même.

Mais il y a plus : la grande religion née dans l'Inde du Nord-Est a dû s'adapter en Chine à une civilisation qui était profondément différente de celle dans laquelle elle avait pris naissance. C'est dans la mesure où il répondait dans certains de ses éléments à des préoccupations et des traditions propres aux différents milieux de la société chinoise de la fin des Han et des époques postérieures que le bouddhisme a pu s'acclimater dans le monde chinois. Une Église bouddhique, puissance relativement autonome, avec ses communautés religieuses, ses lieux de culte, ses domaines et ses dépendants s'est constituée en fonction des besoins et des intérêts divergents des aristocraties, des communautés paysannes et du pouvoir d'État. Par son rôle social, politique, économique, par la véritable domination qu'il a exercée sur les esprits entre les environs de 400 et le début du XI^e siècle, sans parler des influences plus limitées qui se sont fait sentir jusqu'à l'époque contemporaine, le bouddhisme a été un des éléments fondamentaux de la formation du monde chinois. Son intrusion y a tout à la fois enrichi et bouleversé les traditions religieuses, philosophiques, littéraires et artistiques.

La pénétration du bouddhisme en Chine

Si le bouddhisme a gagné la plus grande partie du continent asiatique, c'est en cheminant le long des routes commerciales et porté par les grands courants d'échange : d'une part par la chaîne d'oasis qui reliait le bassin de l'Amu-Darya au Gansu, de l'autre par les routes maritimes que suivaient les trafics entre l'océan Indien et le Sud-Est de l'Asie. L'essor des trafics par l'intérieur du continent et le développement des relations maritimes sont à peu près contemporains et se sont produits à partir des débuts de l'ère chrétienne.

Mais il a fallu en outre que le bouddhisme, né à la fin du VI^e siècle avant notre ère dans la moyenne vallée du Gange, cesse peu à peu, en s'enrichissant d'éléments nouveaux, d'être une méthode de sainteté réservée à des hommes qui avaient rompu avec le monde pour devenir une religion de salut universel ouverte à tous. Il a fallu que se développe une hagiographie qui, en entourant le Buddha historique d'un halo de merveilleux, répondait aux goûts des fidèles laïcs (cycle des vies antérieures de Çâkyamuni, *jâtaka*, qui illustraient les vertus altruistes du grand Sage), que se précise la figure d'autres Buddha semblables à lui (et tout d'abord celle de Maitreya, le messie à venir), que se constitue un culte (culte des reliques, du grand Sage, des saints bouddhiques — arhats — immortalisés). Cette évolution s'est produite à l'intérieur même des sectes issues de l'enseignement du Maître. Mais elle devait aboutir aux environs de l'ère chrétienne dans le Nord-Ouest de l'Inde

à un grand courant novateur qui, s'en détachant et prenant le nom de Grand Véhicule (Mahâyâna, en chinois : *dacheng*), a multiplié à l'infini le nombre des figures religieuses (Buddha présents, passés et futurs de mondes innombrables, et Bodhisattva, « êtres d'Éveil », qui par compassion pour les êtres retardent leur entrée en nirvâna afin de les convertir et de les sauver des douleurs éternelles de la transmigration). Le bouddhisme est ainsi devenu une religion de laïcs, adoptée par les marchands de cette région vouée aux grands trafics qui s'étend de la vallée de l'Indus au bassin de l'Amu-Darya.

Les influences iraniennes et hellénistiques qui s'étaient si longtemps mêlées aux influences indiennes dans ces régions semblent avoir puissamment aidé cette évolution. C'est dans ce carrefour de civilisations que le Buddha a été sans doute représenté pour la première fois sous forme humaine, que s'est développée une statuaire d'inspiration hellénistique (école du Gandhâra dans la région de Peshawar, Nord du Pakistan occidental, dont l'influence s'est étendue vers l'Est : école de Mathurâ, entre Delhi et Agra), dans ces régions que la forme du reliquaire (*stûpa*) s'est modifiée et a gagné en hauteur et que s'est imposé l'usage des sculptures bouddhiques dans le roc dont les grottes de Bâmiyân au nord-ouest de Kaboul fournissent un des plus célèbres exemples.

L'expansion de l'empire indien des Maurya sous Açoka (272-236) jusqu'à l'Hindu-kush avait déjà renforcé l'implantation du bouddhisme dans ces régions (les inscriptions d'Açoka en faveur du bouddhisme sont rédigées dans un sanskrit altéré, le prâkrit, en araméen et en grec). Mais c'est la formation de l'empire des Kushânes (Indo-Scythes : grands Yuezhi venus du Gansu et Tokhares), dont la grande période se situe entre 50 et 250 de notre ère, qui semble avoir eu un rôle décisif dans l'expansion du bouddhisme en Asie centrale et jusque dans le monde chinois. Cet empire dont la capitale était établie au grand nœud routier de Peshawar (Purushapura) contrôlait l'Inde du Nord-Ouest, le Cachemire, l'actuel Pakistan occidental, l'Afghanistan, les confins orientaux de l'Iran et les oasis du bassin de l'Amu-Darya et du bassin occidental du Tarim. L'expansion chinoise en Asie centrale et le développement des trafics entre le bassin du Tarim et celui du fleuve Jaune devaient favoriser d'autre part la pénétration des influences bouddhiques en Chine.

Les circonstances historiques expliquent donc tout à la fois la prépondérance dans le monde chinois des traditions très diverses qui provenaient des régions situées entre la vallée de l'Indus et les parties orientales de l'Iran, de la Transoxiane, du Cachemire et des oasis de l'Asie centrale (Khotan et Kuchâ principalement) et le fait que les influences bouddhiques se sont d'abord fait sentir dans les villes commerçantes de la Chine du Nord et dans les milieux urbains. Les premiers traducteurs de textes bouddhiques en chinois étaient non pas des Indiens mais des Parthes, des Sogdiens et des Indo-Scythes ou des personnes nées en Chine ou dans les confins chinois de parents d'origine sogdienne ou indo-scythe.

La première mention d'une communauté bouddhique dans l'empire des Han date de + 65 : de sa localisation très orientale dans le Nord du Jiangsu, on peut conclure que le bouddhisme s'était déjà implanté dans ces centres commerciaux et cosmopolites qu'étaient les villes du Gansu (Dunhuang, Jiuquan, Zhangye, Wuwei) ainsi que dans les capitales (Chang'an et Luoyang) où les étrangers étaient nombreux.

LE MOYEN AGE

La pénétration du bouddhisme en Chine par la voie des mers semble avoir été plus tardive. Les trafics maritimes entre océan Indien et Asie du Sud-Est qui devaient être à l'origine de l'hindouisation et de la « bouddhisiation » des bassins fluviaux de la péninsule indochinoise puis des plaines côtières de Sumatra (région de Palembang) et de Java expliquent la présence dans le Nord de l'actuel Vietnam (région de Hanoï), à Canton et dans la vallée du Yangzi de marchands et de religieux originaires des régions comprises entre l'Indus et l'Iran oriental, puis de différentes provinces de l'Inde ainsi que de l'île de Ceylan. Mais ce phénomène ne semble être devenu sensible qu'à partir de la formation du royaume de Wu (222-280) dans le Bas-Yangzi et du développement des activités commerciales dans cet ensemble géographique et humain que formaient le bassin du fleuve Rouge au Vietnam et les plaines de la région de Canton. De nombreux étrangers sont signalés au Jiaozhou (région de Hanoï) au début du III^e siècle et l'un des premiers traducteurs de textes indiens en chinois, Kang Senghui, arrivé à Nankin en 247, est né au Vietnam dans une famille de marchands d'origine sogdienne qui s'étaient fixés dans ce pays.

L'acclimatation

La pénétration du bouddhisme en Chine et son adaptation au monde chinois sont un phénomène complexe dont les divers aspects semblent avoir été relativement indépendants les uns des autres. La religion étrangère ne se présentait nullement sous une forme monolithique dont les éléments auraient été indissociables, mais tout à la fois et pêle-mêle comme un culte rendu à des statues, un type de vie monacale encore inconnu, un ensemble de règles morales, des doctrines diverses, des techniques de concentration ou d'extase. Culte et dévotion d'une part, doctrines et philosophie de l'autre se sont tout d'abord développés sans liens les uns avec les autres. Ce sont certains aspects du bouddhisme qui ont retenu surtout l'attention en raison des analogies que présentaient avec eux certaines traditions propres aux différents milieux de la société chinoise. La religion étrangère a été considérée dans les premiers siècles de l'ère chrétienne comme une variété de taoïsme et l'idée même que le bouddhisme était le produit d'anciennes influences taoïstes — d'où le thème de la conversion des Barbares par Laozi — s'est développée avec le temps. Mais si important qu'ait été le rôle du taoïsme, ce sont, de façon beaucoup plus générale, toutes les traditions religieuses, morales et philosophiques du monde chinois qui ont contribué, à la faveur de certaines analogies, à ce vaste phénomène d'assimilation qui met en cause en même temps l'histoire sociale et politique des II^e-VIII^e siècles.

Le premier témoignage certain de la présence du bouddhisme en Chine est la mention en 65 d'une communauté établie à Pengcheng, centre commerçant du Nord du Jiangsu, et fondée par un membre de la famille impériale. Lors de cérémonies qui ont lieu à la Cour des Han en 166, le Buddha y apparaît associé à la divinité taoïste de Huanglao. Toujours à Pengcheng, un texte révèle en 193 l'érection par une sorte de petit seigneur local d'un temple de style bouddhique et mentionne en même temps la pratique de banquets

religieux (*zhai*) et la cérémonie bouddhique de l'ondoieement des statues. Ces témoignages révèlent des activités cultuelles dont les premiers développements sont mal connus, mais dont le rôle a été sans doute capital. La religion venue des contrées occidentales se signalait par des caractères de nouveauté qui n'ont pu manquer d'éveiller la curiosité et l'attention des milieux urbains : statues debout, accroupies ou couchées, parées de vêtements et d'ornements somptueux, cérémonies accompagnées de psalmodies, de chants et de musiques inconnues, tours reliquaires (*stûpa*) dont l'élévation tranchait avec le style horizontal de l'architecture chinoise, mâts dressés au sommet des édifices...

Les activités cultuelles posent un problème fondamental et d'une vaste ampleur : celui de l'assimilation du bouddhisme par les formes de vie religieuse du monde chinois. Ni les emprunts d'ordre philosophique et doctrinal, ni même la vénération mêlée de crainte des souverains à demi barbares de la Chine du Nord pour les moines thaumaturges ne suffisent à expliquer le mouvement général d'intense ferveur que connaît le monde chinois à partir de la fin du v^e siècle ni comment, en un mot, le bouddhisme est devenu en Chine une grande religion. Au niveau des cultes et des communautés locales, il s'est produit un travail souterrain et très mal connu dont seuls les résultats apparaîtront au grand jour quand le bouddhisme sera devenu une religion chinoise avec son clergé, ses fidèles et ses lieux de culte.

On est au contraire beaucoup mieux informé sur la série d'absorptions partielles d'éléments d'ordre intellectuel ou technique qui ont été empruntés au bouddhisme, à la faveur de certaines analogies, au cours des quatre premiers siècles de notre ère. On peut dresser une liste de ces emprunts et de leurs homologues chinois :

- doctrine bouddhique du *karman* (rétribution des actes au travers des transmigrations) et conception chinoise du lot (*fen*) et du destin (*ming*) individuel,
- doctrine mahâyâniste de la vacuité fondamentale des phénomènes et spéculations ontologiques de l'École des Mystères sur l'être et le non-être,
- altruisme, pureté et morale bouddhiques (les cinq « défenses » principales condamnent le meurtre des êtres vivants, le vol, l'adultère, le mensonge et l'ivresse) d'une part, morale chinoise traditionnelle d'autre part,
- vie monacale et idéaux chinois du sage retiré de la vie publique et du saint retranché du monde,
- pratiques du yoga bouddhique (*dhyâna*) (compte des respirations, contemplation du corps comme objet de putréfaction, visualisation d'images colorées...) et techniques de transe et d'extase taoïstes,
- thaumaturgie bouddhique et chinoise (divination, médecine et magie).

Si la première adaptation en chinois d'un texte indien (le *Sûtra en 42 articles*, *Ershishi-zhangjing*) date des environs de 100 et si les activités de traduction à Luoyang et à Chang'an sont loin d'être négligeables à la fin des Han (surtout après l'arrivée à la capitale du moine parthe An Shigao en 148) ainsi que dans l'empire des Cao-Wei (220-265), il semble que l'influence du bouddhisme soit restée limitée tout d'abord à un cercle très restreint : celui des milieux qui étaient en contact direct avec les colonies de marchands étrangers parmi

LE MOYEN AGE

lesquels on comptait sans doute bon nombre de personnes nées en Chine et déjà plus ou moins assimilées (plusieurs des traducteurs des premiers siècles de notre ère appartiennent à cette catégorie d'immigrants bilingues et à double culture). Le seul fait notable dans les tout premiers temps du bouddhisme en Chine est la découverte que font au II^e siècle les milieux taoïstes de nouvelles techniques d'extase et de concentration dans la religion importée. On s'explique ainsi qu'une partie importante des premières traductions ait porté sur les pratiques de *dhyâna* du Petit Véhicule. Mais c'est seulement aux environs de 300, après la période qui avait vu, dans les années 268-289, l'empire des Jin occidentaux entretenir des relations étroites avec l'Asie centrale et après l'installation à Chang'an en 284 du moine traducteur Zhu Fahu (Dharmaraksha), né à Dunhuang vers 230 de parents d'origine indo-scythe, que certains éléments doctrinaux du bouddhisme du Grand Véhicule commencent à pénétrer dans les cénacles aristocratiques de la capitale. C'est le moment même où triomphe l'École des Mystères avec Xiang Xiu et Guo Xiang. On voit se développer à partir de cette époque et après l'exode des hautes classes chinoises dans la vallée de Yangzi un grand mouvement d'intérêt dans les milieux adonnés aux « causeries pures » pour la doctrine bouddhique de la vacuité, pour celle de la rétribution des actes et de la permanence de l'être au travers de ses transmigrations successives. A la faveur de cet intérêt purement philosophique des milieux aristocratiques pour le bouddhisme, il s'est produit dans les empires de Nankin une sorte d'osmose entre le monde laïc et les premières communautés de moines. Les moines lettrés qui ont une forte culture chinoise — celle de l'époque, où l'exégèse du *Laozi* et du *Zhuangzi* occupe une place importante — ne sont pas rares et le moine chinois Zhi Dun (314-366) (Zhi Daolin) dont l'influence fut grande dans les régions du Sud du Jiangsu et du Nord du Zhejiang ainsi qu'à la capitale peut être considéré comme un exemple typique de ces religieux lettrés.

Ce bouddhisme philosophique, mélange des traditions de l'École des Mystères et de spéculations gnostiques et ontologiques empruntées aux textes du Grand Véhicule (textes de la *Prajñâpâramitâ* et *Vimalakîrti*), dont le succès devait se prolonger jusque vers la fin des Jin orientaux (420), est inconnu dans la Chine du Nord où des traditions savantes venues des régions occidentales ne commenceront à prendre racine qu'à partir de la fin du IV^e siècle. Après les troubles qui amènent la dislocation de l'empire des Jin dans les provinces du Nord et la formation de royaumes barbares, c'est la Cour des souverains des Zhao postérieurs Shi Le (319-333) et Shi Hu (333-349), dans le Sud-Ouest du Hebei, qui apparaît comme le centre bouddhique le plus important. Un moine d'origine sans doute koutchéenne du nom de Fotudeng (mort en 349), très apprécié par les deux tyrans barbares pour ses capacités de devin et de magicien, est à l'origine de ce premier essor du bouddhisme en Chine du Nord après l'exode des premières années du IV^e siècle. Culte et dévotion, magie, intérêt pour les pratiques de transe et d'extase caractérisent le type de religion qui est patronnée par les brèves et brutales dynasties d'origine nomade ou tibétaine qui se sont installées dans ces régions. Mais le patronage de l'État devait permettre l'essor des centres monacaux et le progrès des études bouddhiques. Après le milieu du IV^e siècle, c'est

Chang'an qui devient le centre principal de ces études. Le moine chinois Dao'an (314-384), disciple de Fotudeng, appelé à Chang'an en 349 par le successeur de Shi Hu est l'un des personnages les plus importants de l'histoire du bouddhisme chinois. Intéressé par les pratiques de concentration du Petit Véhicule (le *dhyāna*), la doctrine de la vacuité universelle des textes de la *Prajñāpāramitā* (la *Perfection de Sapience*), l'histoire des traductions antérieures (on lui doit le premier catalogue des ouvrages bouddhiques en chinois accompagné de notices bibliographiques d'une grande valeur scientifique, le *Zongli zhongjing mulu*, 600 titres), initiateur d'un culte du Bodhisattva Maitreya, le premier à édicter des règles monacales et à étudier les classifications scolastiques du Petit Véhicule, il est aussi le premier à s'être préoccupé de dégager la signification propre du bouddhisme par rapport aux traditions intellectuelles de la Chine. Son influence devait être considérable aussi bien dans le Nord, où son école de Chang'an sera continuée au début du v^e siècle par le grand traducteur Kumārajīva, que dans la Chine du Yangzi (Dao'an réside dans la moyenne vallée de la Han, à Xiangyang, de 365 à 379; il entretient des relations avec les centres bouddhiques de l'empire des Jin orientaux et plusieurs de ses disciples iront s'installer dans la vallée du Yangzi).

Le grand essor du bouddhisme en Chine

Le début du v^e siècle, illustré par les deux grands noms de Huiyuan (334-417) dans la Chine du Yangzi et de Kumārajīva (350-413) dans celle du Nord, peut être considéré comme un des tournants décisifs de l'histoire du bouddhisme en Chine. Le bouddhisme acquiert alors son autonomie dans tous les domaines de cette réalité si complexe que constitue toute religion. La connaissance des grandes écoles indiennes et cachemiriennes se développe et se précise, la qualité et la valeur des traductions font des progrès remarquables, les apports du Grand Véhicule ne se limitent plus à un ensemble de notions philosophiques : c'est l'esprit même de dévotion et de communion des mondes laïc et religieux, caractéristique de ce mouvement grâce auquel le bouddhisme est devenu une grande religion de salut, qui commence à imprégner le monde chinois. Les premières années du v^e siècle marquent d'autre part les commencements d'un clergé organisé, doté de règles précises grâce aux traductions des grands traités de discipline monacale (*Vinaya*) et se signalent par l'accroissement du nombre des voyages entrepris par les moines chinois pour aller « chercher la Loi » (*qiufa*) dans les pays indianisés, c'est-à-dire pour s'instruire auprès des maîtres étrangers et rapporter des textes encore inconnus.

Ces progrès furent le résultat du lent mûrissement qui s'était opéré depuis que le monde chinois était entré en contact avec la grande religion des étrangers de l'Asie centrale et des confins de l'Inde et de l'Iran. Mais l'œuvre de ces deux religieux éminents que furent le Koutchéen Kumārajīva et le Chinois Huiyuan n'y fut pas non plus étrangère.

Né dans le Nord du Shanxi d'une famille lettrée, Huiyuan avait reçu dans sa jeunesse une éducation classique au Henan. Converti par Dao'an, il devient bientôt l'un de ses

LE MOYEN AGE

plus brillants disciples. Vers 380, Huiyuan va s'installer au Lushan, montagne célèbre située au sud de Jiujiang où il fonde, au monastère Donglin, le centre le plus important du bouddhisme dans la vallée du Yangzi. En relation avec les milieux cultivés de l'aristocratie de la fin des Jin orientaux, il entretient avec Kumârajîva une correspondance savante qui porte sur des points de doctrine. Intéressé par les techniques de concentration qui sont, dans la tradition monacale, un moyen pour atteindre à la sagesse (réflexion spontanée de la réalité absolue et non discursive), il initie ses disciples laïcs à l'usage des icônes et à des pratiques de visualisation des Buddha comme méthode de concentration à la portée des profanes. En 402, Huiyuan assemble toute sa communauté, moines et laïcs réunis, devant une image du Buddha Amitâbha et ils font ensemble le vœu de renaître dans le paradis occidental (Sukhâvatî : la Terre pure, *jingtu*) où réside cette grande figure du bouddhisme du Grand Véhicule. C'est la première manifestation d'une foi commune à l'ensemble des fidèles, le premier contexte dans lequel le bouddhisme apparaît comme une religion de salut universel. Ce qui caractérise l'enseignement de Huiyuan semble avoir été d'autre part le désir de faire comprendre aux élites chinoises ce qui faisait l'essence du bouddhisme et le distinguait de façon radicale des traditions religieuses et intellectuelles du monde chinois.

Né à Kuchâ d'une famille noble de cette oasis, Kumârajîva avait été étudiant au Cachemire où dominaient les traditions hinâyânistes de la scolastique Sarvâstivâdin et les pratiques du yoga bouddhique (le *dhyâna*). Il s'était converti au Grand Véhicule à Kashgar. De retour à Kuchâ, il y avait été fait prisonnier par Lü Guang, général du puissant empire des Qin antérieurs, qui le gardera à Wuwei (Liangzhou) pendant dix-sept ans. Lors de sa conquête du Gansu en 401, Yao Xing, souverain « tibétain » des Qin postérieurs, converti au bouddhisme, s'était emparé de ce religieux éminent qu'il avait emmené à sa capitale (Chang'an) l'année suivante. A partir de ce moment, Kumârajîva organise et dirige une équipe de traduction dont l'activité s'étendra à presque tous les domaines du vaste ensemble des écritures bouddhiques : grands sûtra mahâyânistes traduits ou retraduits de façon plus exacte, traités de discipline, manuels de *dhyâna*, grands ouvrages de scolastique et de métaphysique. L'un des plus grands titres de gloire de Kumârajîva est d'avoir fait connaître en Chine l'école philosophique mâdhyamika issue du Grand Véhicule au III^e ou IV^e siècle et fondée sur une sorte de dialectique : ce qui est vrai du point de vue de l'absolu est faux du point de vue des vérités d'apparence et inversement, et c'est le recours constant à cette dialectique entre absolu et phénoménal qui permet de parvenir à cette libération totale de l'esprit qui est la fin même du bouddhisme.

L'époque de Huiyuan et de Kumârajîva marque donc le point de départ d'un bouddhisme savant, conscient de son originalité, et, conjointement, d'une dévotion bouddhique qui se développera très largement dans toutes les couches de la société chinoise du V^e au VIII^e siècle. C'est à partir du début du V^e siècle que se dessinent les grandes figures religieuses du bouddhisme de l'Asie orientale auxquelles correspondent certains des plus célèbres sûtra du Grand Véhicule : les Bodhisattva Maitreya (Mile), Avalokiteçvara (Guanshiyin ou

Guanyin), Manjuçrî (Wenshushili), Samantabhadra (Puxian), les Buddha Amitâbha (Amituofo) et Bhaishajyaguru (Yaoshi rulai)... C'est dès ce moment que prennent forme les courants religieux qui donneront naissance aux VI^e-VIII^e siècles à des sectes bouddhiques proprement chinoises.

L'année 440 peut être considérée comme une date importante de l'histoire politique et religieuse de la Chine du Nord, car de là date l'accès direct du grand empire tabgatch des Wei aux routes de l'Asie centrale. Après une brève période où, dans les années 424-448, les faveurs de la Cour des Wei du Nord avaient été à la jeune Église taoïste patronnée par le Maître céleste Kou Qianzhi, le bouddhisme tend à devenir une sorte de religion d'État. Le moine Tanyao est nommé directeur du clergé bouddhique vers 470 et, à la même époque, est instituée une classe spéciale de laïcs qui dépendent directement de l'Église (les « familles du Samgha », *sengqihu*). Les travaux aux célèbres grottes et sculptures bouddhiques de Yungang, à l'ouest de Datong, la capitale, commencent en 489. Après le transfert de la capitale de Datong à Luoyang en 494, la nouvelle ville devient le plus important centre bouddhique de l'Asie. C'est à cette époque, semble-t-il, que la ferveur bouddhique atteint son apogée aussi bien dans le Nord que dans la vallée du Yangzi. Cette période de foi intense, qui est celle de l'impératrice Hu des Wei du Nord et de « l'empereur Bodhisattva » Wu des Liang (première moitié du VI^e siècle), se prolongera jusque sous le règne de l'impératrice Wu Zetian (690-705).

Religion, société et politique

La curiosité dont témoignent les cénacles aristocratiques à partir des environs de 300, les faveurs accordées aux religieux par des souverains d'origine barbare comme Shi Hu (334-349) en Chine du Nord, les premières traductions de textes indiens, les premières conversions n'impliquent pas l'existence d'un mouvement général de grande ferveur. Au contraire, quand la Chine commence à se couvrir de tours à étages (*stûpa*, *ta*) et de sanctuaires, quand de nombreuses grottes bouddhiques sont sculptées dans le roc, quand se multiplie rapidement le nombre des religieux et que sont signalés les premiers suicides mystiques à partir de la fin du IV^e siècle, le phénomène n'a pas changé simplement d'échelle mais de nature. Pour le comprendre, on doit considérer les faits de morphologie sociale : quartiers de ville et de village, clientèles des grandes familles, associations culturelles chinoises pour les sacrifices au dieu du Sol (*she*), groupements communaux plus larges (*yi*). La conversion n'est pas d'abord et avant tout affaire de conscience individuelle, mais adhésion à un groupe de fidèles ou à la communauté des moines. Loin de se substituer à d'anciennes formes de vie religieuse, le bouddhisme s'est insinué à l'intérieur de groupements de type traditionnel et en a créé de nouveaux sur leur modèle. C'est ainsi qu'il s'est profondément *sinisé*. Le fait capital est cette redistribution qui s'est faite de la matière sociale autour des nouveaux lieux de culte (monastères, sanctuaires, ermitages, lieux de

LE MOYEN AGE

pèlerinage), et dont les aspects sont non seulement religieux, mais politiques, économiques, intellectuels, artistiques.

Le bouddhisme s'est adapté dans le Sud à une société qui était caractérisée par la puissance d'une aristocratie à manoirs et clientèles. Les monastères, avec leurs domaines et leurs familles de dépendants, ont pris modèle sur le monde laïc. Dans le Nord, la force du pouvoir central a amené au contraire le bouddhisme à chercher l'appui de souverains qui étaient la source de toutes les faveurs. Ces particularités sociales et politiques expliquent pourquoi les grands centres bouddhiques sont dispersés dans la vallée du Yangzi et en Chine du Sud (en dehors de Nankin, ce sont Jiangling, Xiangyang, le Lushan près du lac Puoyang, la région de Suzhou, celle de Shaoxing au Zhejiang, celle de Canton dans l'extrême Sud, le mont Emei au Sichuan...), tandis qu'en Chine du Nord, ils correspondent aux capitales. Et ce n'est pas un hasard si, dans le Sud, un grand moine comme Huiyuan (334-417) entend affirmer hautement l'indépendance de l'Église vis-à-vis du pouvoir politique (son *Traité exposant les raisons pour lesquelles les religieux n'ont pas à rendre hommage aux souverains*, *Shamen bujing wangzhe lun*, date de 404), tandis que Faguo (mort en 419), directeur général du clergé bouddhique chez les Wei du Nord, cherche à identifier l'empereur à la personne même du Buddha. La tendance à intégrer l'Église bouddhique à l'État se manifeste de façon nette et à plusieurs reprises en Chine du Nord aux ^v^e et ^{vi}^e siècles. La Chine réunifiée des Sui et des Tang héritera de cette double tradition aristocratique et étatique en matière de politique religieuse et ce sont les tendances à la réduction draconienne du clergé et à son contrôle strict qui s'étaient manifestées chez les Wei du Nord en 446 et les Zhou du Nord en 574 qui triompheront au ^{ix}^e siècle.

Favorisée par les pouvoirs politiques, l'Église bouddhique a cherché en même temps à affirmer son indépendance à l'égard de l'État (Huiyuan est, au début du ^v^e siècle, le premier à avoir posé les principes de l'autonomie du clergé) : les religieux ne sont soumis à la juridiction commune ni en matière de droit pénal ni en matière d'obligations publiques (corvées, impôts et capitation). En outre, les biens de l'Église sont tenus pour inaliénables et protégés contre toute appropriation par des interdits d'ordre religieux. Ces privilèges impliquent en revanche le respect des règles monastiques (tonsure, célibat, observance des interdits religieux) et la connaissance des rites et des textes sacrés. Tout en patronnant la nouvelle religion et en prenant l'initiative d'actes pieux (ordination de religieux, fondations de monastères, dons divers...), les pouvoirs politiques se sont efforcés de leur côté d'exercer un contrôle sur l'Église bouddhique, mais l'essor de cette foi a été si général et si puissant à partir du ^v^e siècle que le phénomène devait être à l'origine de nombreuses difficultés économiques et politiques devant lesquelles les États se sont trouvés le plus souvent désarmés. Le trop grand nombre des ordinations fictives qui privait l'État d'une partie de ses revenus, de sa main-d'œuvre et de ses soldats, l'accroissement de la masse des paysans qui cherchaient la protection des monastères, l'accaparement des terres par suite des dons ou des ventes simulées, les dépenses très considérables provoquées par les constructions, l'entretien des religieux et l'organisation des fêtes, la pénurie de métaux

qu'entraînaient les fontes de cloches et de statues, la puissance économique des monastères, propriétaires de vastes étendues de terres de montagne et de champs cultivés, de moulins à eau et de pressoirs à huile, le pouvoir occulte des moines en relation avec le gynécée impérial et l'aristocratie, profitant de complicités innombrables, les atteintes portées à la morale traditionnelle par le bouddhisme (dépenses excessives, rupture des liens familiaux et dispense des devoirs envers l'État), le caractère subversif de certaines sectes, tous ces méfaits dus à l'emprise de la nouvelle religion ont été dénoncés périodiquement par les fonctionnaires les plus conscients des intérêts de l'État. Ainsi s'expliquent les efforts tentés pour réduire le nombre des religieux et des moines, et pour restreindre la fortune de l'Église. C'est ce que les bouddhistes eux-mêmes ont appelé les « quatre persécutions » (en 446 chez les Wei du Nord; 574 chez les Zhou du Nord; 842-845 sous les Tang; 955 chez les Zhou postérieurs). Les deux premières de ces tentatives ont eu lieu en Chine du Nord où elles ont été encouragées par les milieux taoïstes jaloux des privilèges de l'Église bouddhique. La troisième se situe, à l'époque des Tang, dans un contexte fort différent : celui d'un mouvement « nationaliste » et d'une réaction contre les influences étrangères qui avaient pénétré si largement dans le monde chinois au cours du Moyen Âge et dans la première partie de l'époque des Tang.

Les pèlerinages

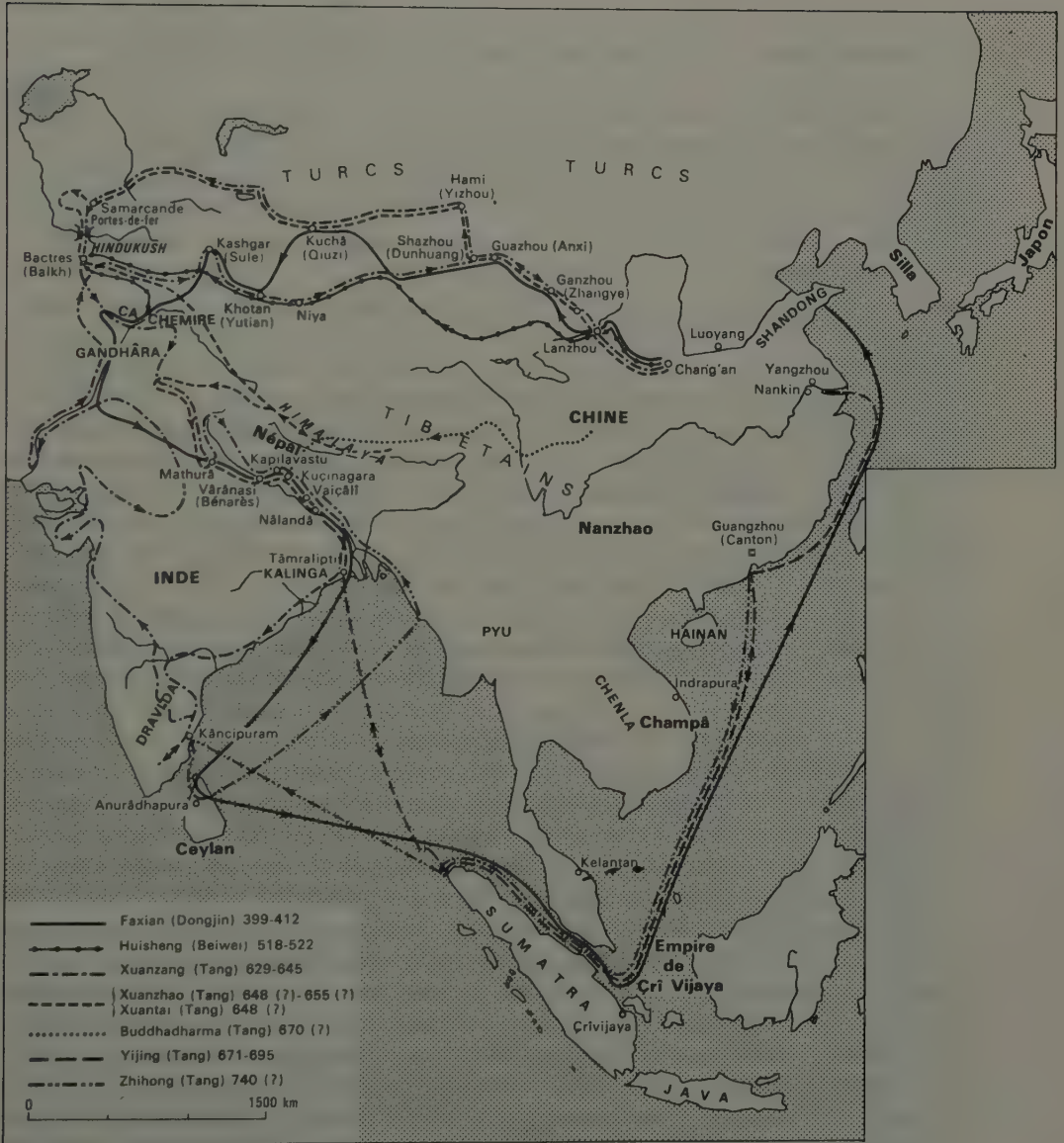
Les traditions écrites du bouddhisme qui avaient pénétré en Chine ne présentaient aucune cohérence et provenaient de sectes ou d'écoles diverses du Grand et du Petit Véhicules. En outre les premières traductions, où l'on avait souvent recours à des équivalents empruntés aux traditions taoïstes, étaient incomplètes, de lecture difficile et des commentaires donnés oralement y étaient parfois incorporés. Ces insuffisances et ces défauts devaient être ressentis plus vivement quand, dès la fin du IV^e siècle, le bouddhisme a commencé à être mieux connu dans son extraordinaire diversité. Ce fut là le motif essentiel des pèlerinages : il fallait établir la vraie doctrine et ramener des « royaumes bouddhiques » un plus grand nombre de textes. Aussi bien le terme de pèlerinage qui évoque les voyages entrepris par pure dévotion vers des lieux saints n'est-il guère adéquat pour désigner les longs périple accomplis à travers l'Asie par les religieux chinois. L'attrait des lieux saints et des grands sites de l'histoire du bouddhisme dans le Nord-Est et le Nord-Ouest de l'Inde ne devait jouer en effet qu'un rôle secondaire dans le vaste mouvement de pèlerinages dont la grande période s'étend de la fin du IV^e au début du IX^e siècle.

Le premier pèlerin chinois connu est un certain Zhu Shixing qui alla étudier à Khotan en 260 et y demeura jusqu'à sa mort. Vers la même époque, le célèbre traducteur Zhu Fahu (Dharmaraksha) entreprit un voyage dans les oasis de l'Asie centrale et fut de retour à Chang'an en 265. Cependant, la plupart de ceux qui se rendirent dans les régions occidentales à la fin du III^e siècle et dans le courant du IV^e sont restés inconnus. Il est probable que le grand moine Dao'an mort en 385 a tiré parti des informations fournies par les pèle-

LE MOYEN AGE

rins de cette époque quand il rédigea son *Mémoire sur les contrées occidentales (Xiyuzhi)*. Toutefois, c'est seulement à partir des environs de 400 que se multiplient les voyages de religieux chinois en Asie centrale et en Inde. Le premier pèlerin célèbre pour avoir laissé un récit du long périple qu'il accomplit dans la région des oasis, en Inde et en Asie du Sud-Est est Faxian. Parti de Chang'an en 399 à plus de 60 ans, il devait visiter Kuchâ, Khotan, Kashgar, le Cachemire, la région de Kaboul, la vallée de l'Indus et les villes du Gange. Embarqué à Tâmrალიტი, port du golfe du Bengale, il gagne Ceylan puis Çri Vijaya (région de l'actuel Palembang sur les côtes orientales de Sumatra) et, lors de son voyage de retour vers Canton en 412, il est déporté jusque sur les côtes du Shandong. Ramenant de nombreux manuscrits dont il traduira une partie à Nankin avec le moine indien Buddhahadra, Faxian rédige une relation de ces quinze années passées à travers plus de trente royaumes. C'est le *Foguoji, Mémoire sur les royaumes bouddhiques*, connu aussi sous le nom de *Relation de Faxian (Faxian zhuan)*, seul récit de voyage de cette époque qui ait été conservé dans son entier. La plupart des autres journaux écrits aux ^v^e et ^{vi}^e siècles ont en effet été perdus ou ne subsistent que sous forme de fragments. Ceux du *Liguozhuan (Relation sur les royaumes visités)* de Fayong, moine des Song méridionaux parti en 420 avec vingt-cinq compagnons par le Sichuan et les oasis de l'Asie centrale et rentré en Chine par l'océan Indien, l'Asie du Sud-Est et Canton, ont été préservés. Mais il ne reste rien du *Waiguozhuan (Relation sur les royaumes étrangers)* de Zhimeng qui quitta Chang'an en 404 avec quinze autres moines et fut de retour à Wuwei, au Gansu, en 424. Sans les informations qui nous ont été conservées par hasard dans la célèbre description des monastères de Luoyang datée de 547, le *Luoyang qiellan ji* de Yang Xianzhi, nous ne saurions rien de précis sur la mission de Song Yun, ambassadeur de l'impératrice bigote Hu des Wei dans un royaume du Nord-Ouest de l'Inde. Parti de Luoyang en 518 en compagnie de moines chinois, Song Yun se rendit à travers les territoires des Tuyuhun, le Lobnor et l'oasis de Khotan dans les régions situées à l'ouest du Cachemire, Udyâna et Gandhâra, ainsi que dans la haute vallée de l'Indus où il demeura deux ans. Il était de retour dans la capitale des Wei du Nord en 522. Son propre récit de voyage, le *Songyun jiaji*, a disparu.

Les notes prises au cours de leurs voyages par les pèlerins chinois qui se rendirent en Asie centrale, au Cachemire, dans le Nord de l'actuel Afghanistan, dans les plaines du Gange et de l'Indus, dans l'Inde du Sud, à Ceylan, à Sumatra et dans les autres pays de l'Asie du Sud-Est sont, en raison de leur précision et de leur exactitude, la source la plus précieuse pour l'histoire de ces régions entre le début du ^v^e et la fin du ^{viii}^e siècle. Sans les mémoires de Faxian, les informations recueillies dans le *Shuijingzhu*, commentaires de géographie historique compilés chez les Wei du Nord par Li Daoyuan (?-527) au début du ^{vi}^e siècle, sans cet ouvrage capital sur la civilisation indienne au ^{vii}^e siècle qu'est le *Shijia fangzhi*, achevé en 650 par le moine Daoxuan (596-667), et les notes détaillées des pèlerins des ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles, nous ne saurions pratiquement rien de l'histoire de l'Asie indianisée au début de notre Moyen Age.



13. Principaux pèlerinages de moines bouddhistes chinois aux Indes.

Traductions et littérature bouddhiques en chinois

Les traductions de textes bouddhiques indiens (sanskrits, prākritis et pālis) en chinois s'échelonnent sur près de dix siècles. Les premières datent de la seconde moitié du II^e siècle, les dernières du XI^e siècle. Elles couvrent l'ensemble des écoles bouddhiques de l'Inde et des pays bouddhisés et constituent une masse de textes très considérable : 40 millions de caractères chinois environ et 1 692 titres d'ouvrages dont certains ont été traduits plusieurs fois à différentes époques. C'est la source la plus riche et la plus étendue de sūtra (sermons attribués au Buddha), de traités de discipline, de commentaires et de textes de scolastique qui subsiste dans les diverses langues de l'Asie qui ont servi de véhicule aux écritures bouddhiques.

Après une première période de tâtonnements (ce sont les *Traductions antiques*, *guyi*) où les versions sont soit trop libres par excès de concessions au public chinois soit maladroites et presque incompréhensibles par excès d'exactitude, la rigueur et le style font de grands progrès avec l'équipe de traduction formée autour du moine koutchéen Kumārajīva au début du V^e siècle et, plus tard, avec celle de Paramārtha (Zhendi, 500-569), moine indien qui avait séjourné au Cambodge et avait été appelé de Canton à Nankin par l'empereur Wu des Liang en 548. C'est l'époque des *Traductions anciennes* (*jiuyi*). Une troisième étape sera franchie avec les traducteurs du VII^e siècle qui imposeront une terminologie uniforme et une rigueur technique qui enlèvent aux *Nouvelles Traductions* (*xinyi*) de l'époque des Tang (VII^e-IX^e siècle) l'intérêt littéraire que présentaient les œuvres de la période précédente.

Dès les commencements, il semble que les équipes de traduction aient été composées suivant les principes en vigueur aux V^e-VIII^e siècles : elles comptaient un nombre relativement important de collaborateurs religieux et laïcs, chinois et étrangers (dont les tâches ont tendu sans doute à être de plus en plus strictement définies) qui traduisaient les originaux à voix haute, les notaient par écrit, vérifiaient l'exactitude du sens, polissaient le style et s'assuraient enfin de l'exactitude de la traduction sous sa dernière forme.

Préfaces, postfaces, colophons de traductions ainsi que catalogues bibliographiques apportent de précieuses informations sur les conditions dans lesquelles les textes ont été traduits, sur ceux qui les ont introduits en Chine, sur les traditions relatives aux ouvrages eux-mêmes, leurs auteurs, les écoles et sectes bouddhiques de l'Inde et des pays bouddhisés. C'est grâce à ces données, qui témoignent du goût si profond des Chinois pour la précision et l'exactitude historique, que l'on a pu reconstituer l'histoire du bouddhisme en Asie. Entre 515 et 946, on ne compte pas moins de quatorze catalogues bibliographiques sur les traductions bouddhiques en chinois accompagnés de notes critiques et d'informations diverses. Les plus célèbres et les plus exacts sont celui du moine Sengyou (le *Chusananzang jiji*, 515), qui reprend et remet à jour le catalogue aujourd'hui perdu de Dao'an (374), et

celui du moine Zhisheng (le *Kaiyuan shijiao mulu*, 730), l'un des chefs-d'œuvre de la bibliographie chinoise.

En dehors même des traductions de textes indiens, il existe une abondante littérature bouddhique en chinois qui s'est développée à partir du iv^e siècle. Ce sont des travaux sur l'histoire du bouddhisme en Inde ou en Chine, des commentaires sur les textes canoniques, des recueils de biographies de moines chinois, des histoires des sectes chinoises, des sūtra apocryphes... Cette énorme production de textes religieux, traductions et ouvrages composés en Chine même, ne devait pas manquer d'avoir des influences sur la littérature chinoise de genre profane.

Les apports du bouddhisme au monde chinois

Dans les régions comprises entre Inde et Iran, les influences hellénistiques étaient restées assez sensibles pour marquer fortement l'art bouddhique qui, de symbolique qu'il était aux origines, est devenu figuratif. C'est ainsi qu'un art mêlé d'influences indiennes, grecques et iraniennes s'est diffusé depuis les bassins de l'Indus et du Gange jusqu'aux oasis de l'Asie centrale, gagnant de là la Chine du Nord, la Corée et le Japon. Le lointain souvenir de la statuaire grecque que gardent dans leurs plis, leurs poses et leurs visages certaines statues bouddhiques de la Chine et du Japon est l'une des plus belles preuves de l'unité de notre monde.

En même temps que la statuaire, c'est une technique architecturale propre aux confins indo-iraniens et à l'Inde qui a pénétré en Chine du Nord : celle de la construction de grottes creusées dans le roc. Ces sanctuaires rupestres de l'Inde, de l'Afghanistan et de l'Asie centrale dont le site de Bâmiyân au nord-ouest de Kaboul offre l'un des plus célèbres exemples sont signalés par Faxian lors de son pèlerinage au début du v^e siècle, par Song Yun lors de sa mission en Inde du Nord au début du vi^e siècle, par Xuanzang au début des Tang... Les premières grottes qui aient été creusées au site des grottes des Mille Buddha (Qianfodong), près de Dunhuang, auraient été commencées en 366. Entre le v^e et le viii^e siècles, les sanctuaires rupestres, dont les statues parfois colossales ont souvent été dégagées du roc même, se multiplient en Chine du Nord depuis le Sichuan jusqu'au Shandong et depuis le Gansu jusqu'au Hebei. Les ensembles les plus beaux et les plus imposants, souvent édifiés sur l'initiative des empereurs mais avec la collaboration des fidèles, témoignent à la façon de nos cathédrales de l'immense mouvement de ferveur religieuse qui s'est emparé du monde chinois à ces époques : grottes de Yungang à l'ouest de Datong, où les travaux furent poursuivis de 489 à 523 et repris à la fin des Sui — les plus grandes statues y ont de 40 à 50 m de hauteur —, grottes de Longmen au sud de Luoyang, nouvelle capitale des Wei du Nord après Datong à partir des dernières années du v^e siècle, où les travaux furent presque ininterrompus aux vi^e et vii^e siècles (le grand Vairocana de Longmen et ses deux acolytes sont achevés entre 672 et 675), grottes de Maijishan près de Tianshui au Gansu. Mais à côté de ces trois sites fameux, la liste serait longue des grottes bouddhiques creusées

LE MOYEN AGE

en Chine du Nord sous les dynasties des Wei, des Qi, des Zhou, des Sui et des Tang, au cours de la belle période de la statuaire et de l'architecture bouddhiques en Chine. Les influences venues de Taxila, de Mathurâ, des oasis de Khotan, Kuchâ, Turfân... expliquent sans doute les variations de style que l'on constate d'un site à l'autre. La plupart de ces sites gardent trace de travaux postérieurs qui datent des Cinq dynasties, des Song et des Yuan, c'est-à-dire des x^e - xiv^e siècles, témoignages d'une ferveur sur son déclin et d'un art qui a perdu de son souffle et de sa vigueur.

Parois des grottes et murs de monastères ont fourni le support d'une peinture religieuse (scènes de la vie antérieure du Buddha, divinités bouddhiques, représentations des enfers...) dont les seuls exemples importants qui ont pu être préservés de l'humidité et du vandalisme se trouvent aux grottes des Mille Buddha (Qianfodong) près de Dunhuang. Quelques peintures des v^e - vi^e siècles subsistent également à Astâna, près de Turfân. Cet art populaire, influencé par l'Asie centrale et l'Inde du Nord-Ouest, nous aide à imaginer ce que fut la grande tradition picturale bouddhique qui fut illustrée par de célèbres artistes tels que Wu Daoxuan (Wu Daozi) (né vers 680), auteur de fresques religieuses dans les monastères de Chang'an.

De même que la peinture bouddhique si répandue aux v^e - $viii^e$ siècles n'a laissé qu'un nombre infime de vestiges, il ne reste que de rares monuments de l'architecture bouddhique la plus ancienne, bien que le modèle de certains temples des vii^e - $viii^e$ siècles ait été pieusement conservé au Japon. L'une des constructions les plus originales du bouddhisme en Chine est, comme on sait, le stûpa (*ta*), seul édifice en hauteur de l'architecture chinoise, en forme de tour à étages et, plus rarement, de bol renversé. Ses modèles ont beaucoup évolué au cours des siècles : d'abord en bois (ii^e - iii^e siècle), souvent en briques, en maçonnerie, parfois en fer sous les Song, les stûpa sont généralement de forme tétragonale jusqu'aux Tang, octogonale ensuite, décagonale, comptant un nombre d'étages variable dont la hauteur diminue régulièrement de la base au sommet à moins qu'elle ne reste fixe (x^e siècle). Les plus célèbres, tel celui de 120 m de haut qui fut érigé au Yongningsi de Luoyang au début du vi^e , ont disparu et on ne peut guère mentionner parmi les plus anciens qui aient été conservés jusqu'à nos jours que le stûpa de pierre du Songyuesi au Songshan (vers 520) et les deux stûpa en maçonnerie de Xi'an construits dans la capitale des Tang au vii^e siècle.

On ne saurait sans doute attacher trop d'importance aux effets que les fêtes et représentations religieuses eurent de façon très générale sur le développement des activités artistiques. La remarque qui a été faite pour le christianisme médiéval vaut pour le bouddhisme. De nombreux artistes, peintres, fondeurs, sculpteurs, architectes vivent des commandes que leur adressent monastères, communautés laïques ou riches fidèles. Processions et spectacles bouddhiques, illuminations dans les grottes, expositions périodiques des trésors conservés dans les grands sanctuaires ont servi tout ensemble à la diffusion de la foi, de ses légendes et de ses dogmes essentiels, au renforcement de la cohésion sociale et du sentiment religieux par des activités qui impliquaient la collaboration et la participation de chacun, et à la formation d'un univers esthétique entièrement nouveau. On peut mettre au compte du

bouddhisme une transformation profonde et générale de la sensibilité : la nouvelle religion a introduit dans le monde chinois le goût de l'ornementation, de la répétition inlassable des mêmes motifs (pratique religieuse qui donnera naissance à la xylographie), le goût du somptueux (statues enduites d'or, tissus précieux...), mais aussi celui du gigantesque et du colossal. Toutes ces tendances allaient à l'encontre de la tradition classique faite de dépouillement, de concision vigoureuse, de justesse dans le trait et dans le mouvement.

De l'art à la littérature, la distance est aisée à franchir et ce qui vaut pour l'un vaut pour l'autre. Les tendances sont identiques et l'enrichissement tout aussi important. Les grands sūtra bouddhiques du Mahâyâna qui eurent dans la Chine des ^v^e-^{ix}^e siècles une diffusion beaucoup plus large que les Classiques ont accoutumé aux longs développements littéraires, à la répétition des mêmes thèmes, au mélange des stances et de la prose, et la poésie bouddhique, plus libre d'allure, a influencé le développement de la poésie chinoise. Le bouddhisme a non seulement enrichi la matière de la littérature, apportant des thèmes innombrables empruntés aux vies antérieures du Buddha, aux récits de descente aux enfers, aux pèlerinages, à la geste des grands personnages du bouddhisme..., mais il a donné naissance à de nouveaux genres : prêches publics, entretiens entre maître et disciples laïcs ou religieux, représentations de scènes édifiantes où les parties psalmodiées alternent avec les parties chantées. Il a contribué ainsi au développement d'une littérature en langue vulgaire et à l'essor ultérieur du conte, du roman et du théâtre.

Avec le triomphe général du bouddhisme, c'est la vision du monde elle-même qui s'est transformée : espaces et temps incommensurables, multipliés à l'infini, destinée humaine engagée dans un cycle ininterrompu de renaissances où sont confondus les êtres du monde visible et du monde invisible (dieux, hommes, êtres infernaux, animaux et démons), soumise de façon inéluctable au phénomène mystérieux de la fructification des actes.

Mais, parmi les éléments de culture indienne, parfois teintés d'influences iraniennes et hellénistiques, que le bouddhisme a charriés avec lui, les sciences profanes de l'Inde ont occupé une place qui n'est assurément pas négligeable. Les mathématiques, l'astrologie, l'astronomie, la médecine indiennes ont pénétré dans le monde chinois entre le ^{iv}^e et le ^{viii}^e siècles grâce à des traductions d'ouvrages « brahmaniques » dont les versions chinoises et indiennes ont malheureusement disparu. Un ouvrage de médecine indienne qui traitait de 404 maladies figurait parmi les traductions du Parthe An Shigao arrivé à Luoyang en 147 de notre ère. Le moine Yixing (683-727) qui organisera en 721-725 une expédition scientifique destinée à relever la longueur de l'ombre du gnomon aux solstices d'été et d'hiver en neuf stations réparties depuis le centre du Vietnam jusqu'aux confins de la Mongolie (du 17^e au 40^e degré de latitude), était versé dans les mathématiques et l'astronomie indiennes. L'influence des sciences indiennes se fera sentir tout particulièrement des environs de 600 au milieu du ^{viii}^e siècle.

L'exemple des Indiens, passés maîtres en matière de grammaire et de phonétique, a pu inciter en Chine à une analyse des sons du langage en dépit des obstacles insurmontables que semblait présenter le système d'écriture. Les problèmes que posait la transcription des

LE MOYEN AGE

termes indiens et la nécessité de reproduire le plus fidèlement possible les formules magiques du bouddhisme ésotérique (*mantra* et *dhâranî*) durent contribuer aussi au développement des études de phonétique en Chine. Si la notation de la prononciation des caractères chinois au moyen d'autres caractères qui donnaient l'initiale et la finale (système des *fanqie*) est attribuée à Sun Yan de Wu (mort en 260) et s'est sans doute développée en dehors de toute influence indienne, il n'en est pas de même des recherches postérieures. Celles qui furent consacrées au système des rimes au cours des années 424-453 aboutirent avec Shen Yue (441-513) à la première définition des tons du chinois ancien : tons égal, montant, descendant et « rentrant » (mots à finale occlusive). Elles permirent de déterminer de façon plus stricte les règles de la composition des poèmes et seront à l'origine de toute une série de dictionnaires de rimes :

Qieyun de Lu Fayan (601).

Tangyun de Sun Mian (751).

Guangyun de Chen Pengnian imprimé en 1008.

Jiyun de Ding Du (53 525 caractères) au milieu du XI^e siècle.

Wuyin jiyun de Han Daozhao des Jin (1115-1234).

C'est en partie sur la base de ces précieux documents que devaient se développer, à partir du milieu du XVI^e siècle, des recherches savantes de phonétique historique.

On notera enfin, dans un tout autre domaine, que par l'intermédiaire des milieux monacaux certaines institutions financières d'origine indienne se sont implantées dans le monde chinois : prêts sur gage, associations financières en vue de la fructification du capital mis en commun, ventes aux enchères et, à date plus tardive, loteries.

En résumé, l'apport du bouddhisme en Chine au cours de la grande période des contacts entre les mondes chinois et indien (des premiers siècles de l'ère chrétienne au IX^e) apparaît capital, et l'on peut parler d'une véritable culture bouddhique pendant toute l'époque où les monastères dotés de bonnes bibliothèques d'ouvrages classiques et religieux furent les principaux centres de l'enseignement et du savoir. Cette situation qui se prolongera plus longtemps au Japon devait durer en Chine jusqu'à la grande proscription du bouddhisme et à la dispersion des communautés religieuses des années 842-845.

livre 4

**DU MOYEN AGE
AUX TEMPS MODERNES**

L'EMPIRE ARISTOCRATIQUE

LA PÉRIODE QUI S'OUVRE A LA FIN DU VI^e SIÈCLE, encore tout entière plongée à ses débuts dans ce qu'on pourrait appeler le « Moyen Age chinois » auquel elle se rattache par ses hommes — aristocrates et dépendants (*ke, buqu, nubi*) —, son économie, ses lettres et ses arts, sa foi religieuse — l'époque des Tang est, dit-on, l'âge d'or du bouddhisme —, devait être celle du passage du monde médiéval aux « Temps modernes » en Asie orientale. Les signes avant-coureurs des changements à venir apparaissent au lendemain de la grande rébellion militaire de An Lushan qui dure de 755 à 763. Aussi bien, sans égards pour le découpage traditionnel en « dynasties » qui a pour fondement la notion mystique de lignée, a-t-on divisé ici l'époque des Tang en deux parties et relié étroitement la seconde à celle qui lui fait suite immédiatement. En effet, ce n'est pas seulement l'atmosphère générale qui change au lendemain de la rébellion, mais le climat politique, l'économie, les institutions... et la période dite des Cinq dynasties, de 907 à 960, n'est que la suite logique et l'aboutissement de l'évolution qui débute à la fin du VIII^e siècle. A « l'Empire aristocratique » dont les fondements sont établis entre 590 et 625 succède une période de « transition aux Temps modernes ».

Parce qu'il met fin aux Empires d'origine non chinoise en Chine du Nord et parce qu'il est suivi, huit ans plus tard, par la réunification de l'ensemble des pays chinois, l'avènement des Sui en 581 est généralement considéré comme une des grandes dates de l'histoire. Mais en mettant l'accent sur les événements politiques de ce genre, l'historiographie traditionnelle aboutit à ces deux résultats contraires : elle masque certaines continuités fondamentales et néglige en même temps les transformations les plus profondes et les plus significatives. Ni l'usurpation du pouvoir par le général Yang Jian (541-604) chez les Zhou du Nord, ni l'accession au trône de la famille Li, fondatrice des Tang en 618, ne s'accompagnent de changements radicaux dans le personnel politique, dans le type de société ni dans les traditions fondamentales. Ce sont d'ailleurs des mythes que ceux de la pureté ethnique et de la pureté des cultures : les empires des Sui (581-617) et des Tang (618-907) qui passent pour être proprement chinois par opposition aux royaumes et aux empires barbares des IV^e-VI^e siècles ont, au départ, pour fondements politiques, sociaux, ethniques et culturels ceux des empires déjà très fortement sinisés des Wei occidentaux (535-557) et des Zhou du Nord (557-581). Par contre, c'est au milieu de l'époque des Tang et à partir de la fin du VIII^e siècle que s'amorcent les grandes transformations qui devaient donner naissance, au XI^e siècle, à un monde aussi différent de celui des VI^e-VII^e siècles que put l'être l'Europe de la Renaissance de celle du Moyen Age.

Il est vrai que la réunion de la Chine du Yangzi à celle du Nord a élargi les perspectives, donnant à la Chine des Sui et des Tang une ouverture vers la mer, la zone tropicale et les pays de l'Asie du Sud-Est. Il est vrai aussi que les Tang ont recueilli le précieux héritage des traditions artistiques et littéraires des dynasties de Nankin. Mais cette réunion du Nord et du Sud ne s'est pas produite de façon soudaine : elle avait été préparée pendant tout le cours du VI^e siècle par un progrès des relations économiques et des contacts humains, par l'échange des marchandises, des hommes et des idées. Le Luoyang des trente premières années du VI^e siècle et le Nankin de l'empereur Wu des Liang appartiennent au même âge d'or de la civilisation médiévale, au même univers aristocratique animé par une intense ferveur religieuse, vivifié par le réveil de l'économie marchande et pénétré par les grands courants commerciaux qui empruntent les pistes de l'Asie centrale et les routes de mer de l'océan Indien. Il est d'ailleurs abusif d'attribuer tout le mérite de l'unification politique à la seule dynastie des Sui : le Sichuan est rattaché à l'empire des Wei occidentaux dès 553 et le Hubei, où les Wei installent la même année une de leurs créatures, en fait aussi virtuellement partie. L'unification de la Chine du Nord, divisée et ravagée par les guerres depuis les environs de 534, est à mettre au compte des Zhou du Nord, en 577. En détruisant l'empire affaibli des Chen en 589, les Sui se bornent à porter à son terme un processus qui avait commencé 36 ans plus tôt et dont un des facteurs principaux fut sans doute la valeur des institutions militaires créées par les Wei occidentaux.

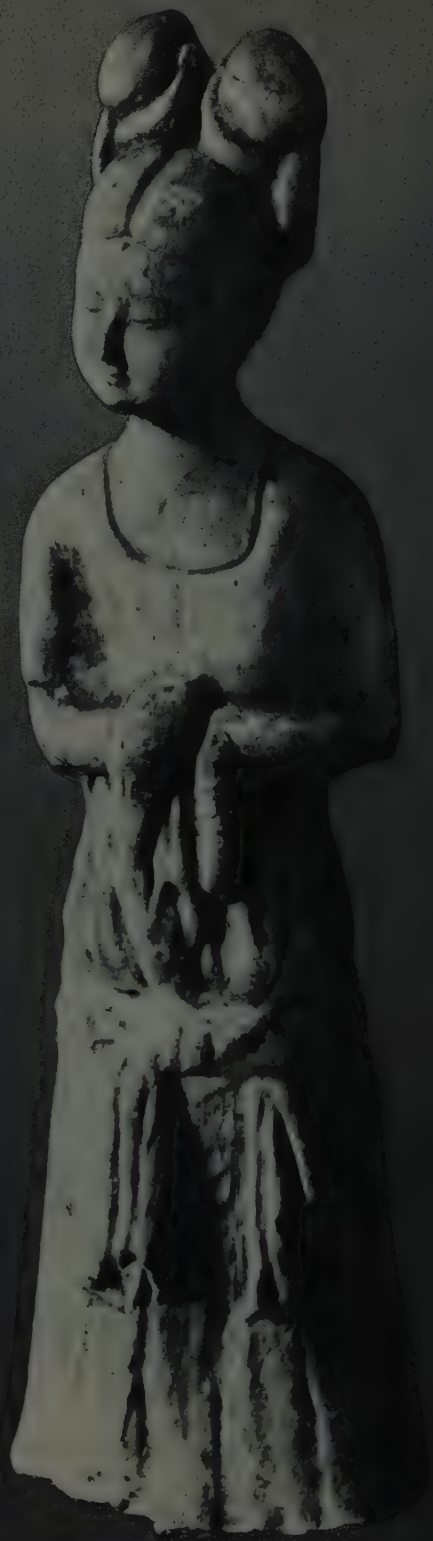
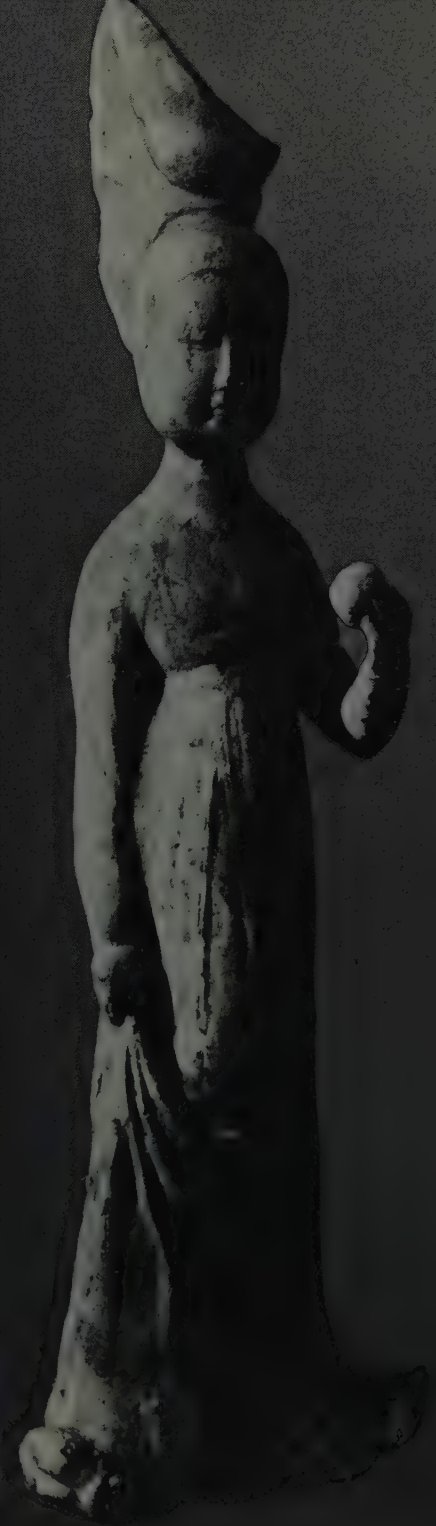
L'histoire politique de la période 581-683

La dynastie des Sui (581-617) est fondée à Chang'an à la suite du coup d'État d'un parent par alliance de la famille régnante des Zhou du Nord, le général Yang Jian, chef de l'aristocratie de la vallée de la Wei et du Gansu oriental. Yang Jian règne de 581 à 604 sous le nom d'empereur Wen et met fin en 589 à l'empire des Chen, dernier vestige des Six dynasties qui s'étaient succédées à Nankin depuis le début du III^e siècle. La tradition lui oppose son successeur qu'elle dépeint sous les couleurs les plus noires : usurpateur du pouvoir impérial, l'empereur Yang (605-617) aurait été mené à sa perte par sa folie des grandeurs, son goût du luxe, ses vices et sa cruauté à l'égard du peuple. On lui reproche ses grands travaux et ses campagnes coûteuses en Corée. Mais c'est là un des thèmes favoris de l'historiographie officielle : le dernier souverain d'une dynastie ne peut être qu'un objet d'opprobre. En fait, la politique des deux empereurs des Sui présente une remarquable continuité et l'effort entrepris sera prolongé au début de la dynastie suivante. La construction de grands canaux et de vastes greniers dans la région de Luoyang et dans celle de Chang'an (Daxingcheng) commence dès le règne de l'empereur Wen des Sui dont une des premières initiatives fut de bâtir les deux immenses capitales de la vallée de la Wei et de la Luo. De Grandes Murailles longues de 350 km sont édifiées en 585 dans le Nord-Ouest. La politique d'expansion maritime qui caractérise le règne de l'empereur Yang (constitution d'une flotte de guerre, développement de Yangdu, l'actuelle Yangzhou comme seconde capitale, expéditions sur Formose ou les Ryūkyū, sur le Chituguo dans la région de Palembang à Sumatra, sur le Linyi connu plus tard sous le nom indien de Champâ sur les côtes orientales du Sud du Vietnam), est déjà amorcée sous Wendi. La première expédition par terre et par mer contre le royaume de Koguryo en Corée, allié virtuel des Turcs, a lieu en 598, treize ans avant la première campagne coréenne de Yangdi. Mais c'est sous le règne du second empereur des Sui que cette politique de puissance et de prestige a commencé à provoquer des difficultés croissantes : les soulèvements paysans se multiplient au Hebei et au Shandong à partir d'inondations du bas fleuve Jaune en 611. La situation empire à la suite des réquisitions nécessaires aux trois campagnes malheureuses de Corée (612, 613, 614). Les relations se gâtent avec les Turcs en 613, année où éclate la première rébellion organisée par l'aristocratie, celle de Yang Xuangan.

Li Yuan (565-635), le général chargé de la défense contre les nomades à Taiyuan, dans le Centre du Shanxi, se rebelle en 617 à l'instigation de son fils Li Shimin (598-649) le futur empereur Taizong (626-649), fait alliance avec les tribus turques et marche sur Chang'an où il fonde la nouvelle dynastie des Tang. C'est l'empereur Gaozu (618-626).

Les premières années des Tang sont une époque de consolidation intérieure : répression des troubles qui sera achevée en 628, réorganisation administrative, division de l'Empire en dix grandes régions — quinze au VIII^e siècle — auxquelles sont bientôt préposés des inspecteurs de l'administration, des finances et de la justice; législation pénale, système





agraire, fiscalité, armées, éducation (création d'académies et d'écoles supérieures dans les deux capitales, Chang'an et Luoyang, établissement d'écoles de préfectures et sous-préfectures). Cette époque est suivie de 626 à 683 par une des plus grandes expansions militaires de l'histoire de la Chine. Les armées chinoises infligent une défaite décisive aux Turcs orientaux dont la capitale est établie dans la vallée de l'Orkhon, au sud du lac Baïkal, écrasent les Turcs Tölös, s'assurent le ralliement des Turcs Ouigours en Mongolie orientale, celui des Tuyuhun et des Tangut dans le Nord-Ouest, mettent fin, à Turfân, au royaume de Gaochang qui faisait obstacle aux relations entre Chang'an, le bassin du Tarim et la Transoxiane, défont les Turcs occidentaux dans la vallée de l'Ili, ouvrent et contrôlent les routes des oasis.

Le prestige des Tang en Asie atteint à son apogée : plusieurs pays de l'Asie du Sud-Est tels que le royaume de Huanwang (Champâ) et le Zhenla (Cambodge) reconnaissent la suzeraineté chinoise. En Corée, le Koguryo est écrasé, Silla, soumis. Les Tang créent des préfectures chinoises en Transoxiane et interviennent jusqu'en Inde du Nord dans la région de Patna (dynastie de Harshavardhana, 605-647, au Magadha).

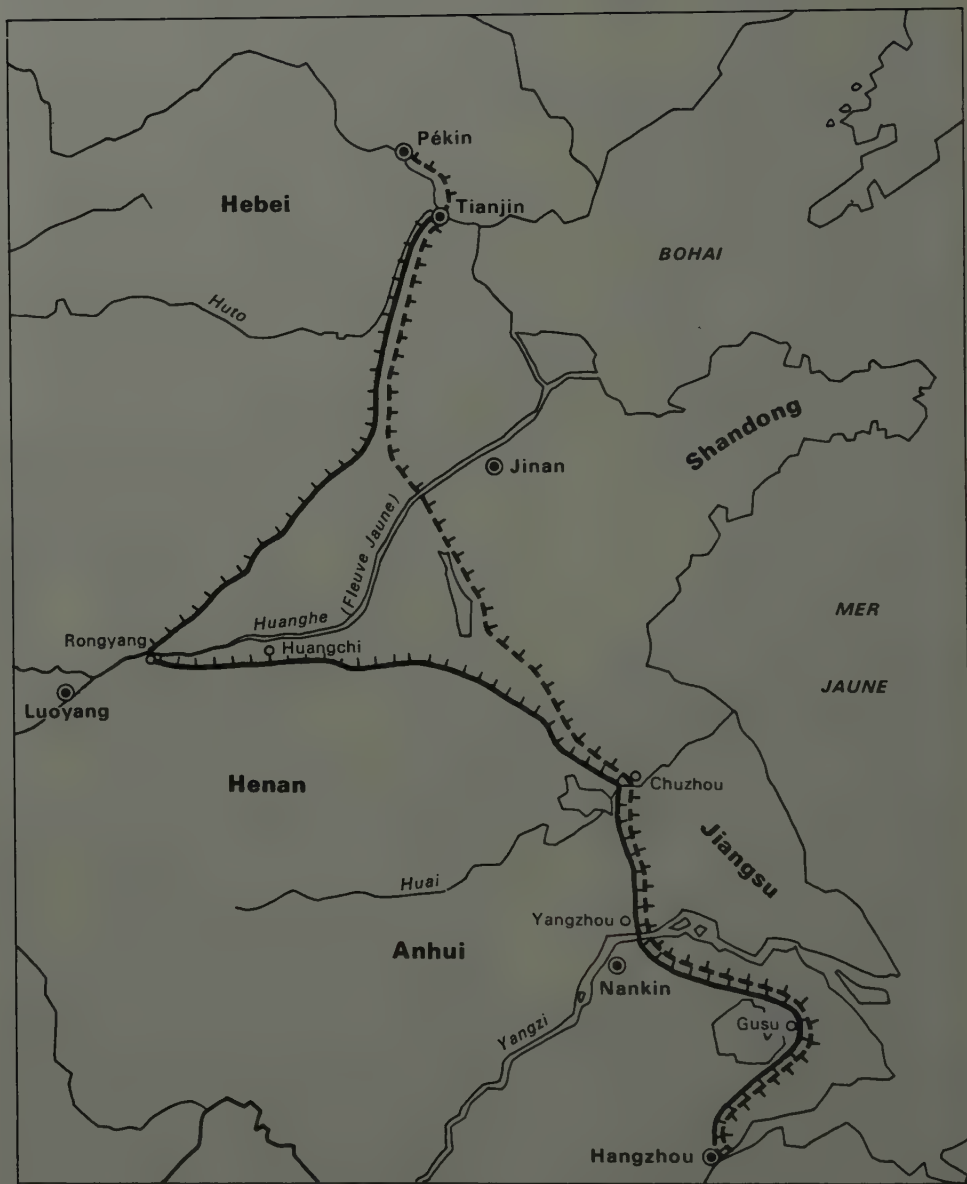
Cette extraordinaire expansion eut pour fondement des institutions politiques et économiques qu'il importe de mettre en lumière.

I. Fondements politiques et économiques de l'empire des Tang

Des dernières années du VI^e siècle aux environs de 625, une grande œuvre est accomplie qui fournira les bases économiques et institutionnelles sans lesquelles l'expansion chinoise des VII^e et VIII^e siècles n'aurait pas été possible.

Grands travaux

C'est entre 587 et 608 qu'est construit un réseau de voies navigables formé de canaux et de rivières aménagées pour la navigation afin de relier les vallées du fleuve Jaune et de la Wei à celle du bas Yangzi jusqu'à Hangzhou — réseau prolongé en 608 par un canal qui assure les communications entre la région de Luoyang et celle de Pékin. C'est le premier grand canal de l'histoire de la Chine. Larges de plus de 40 m et bordés par une route impériale, ces canaux sont jalonnés de relais (on en compte une quarantaine entre Yangzhou, au nord du Yangzi et Luoyang). Sur le trajet qui va de Luoyang à Chang'an sont bâtis d'immenses greniers dont le plus important, situé au confluent de la Luo et du fleuve Jaune, a une capacité de 20 millions de *shi*, soit 12 millions d'hectolitres de grain. Entrepris à des fins stratégiques, politiques et destiné à faciliter les communications entre Chine du Nord et Chine du Yangzi au lendemain de l'unification, ce système de voies navigables n'assure



———| tracé des canaux de l'époque Sui (vers 600)

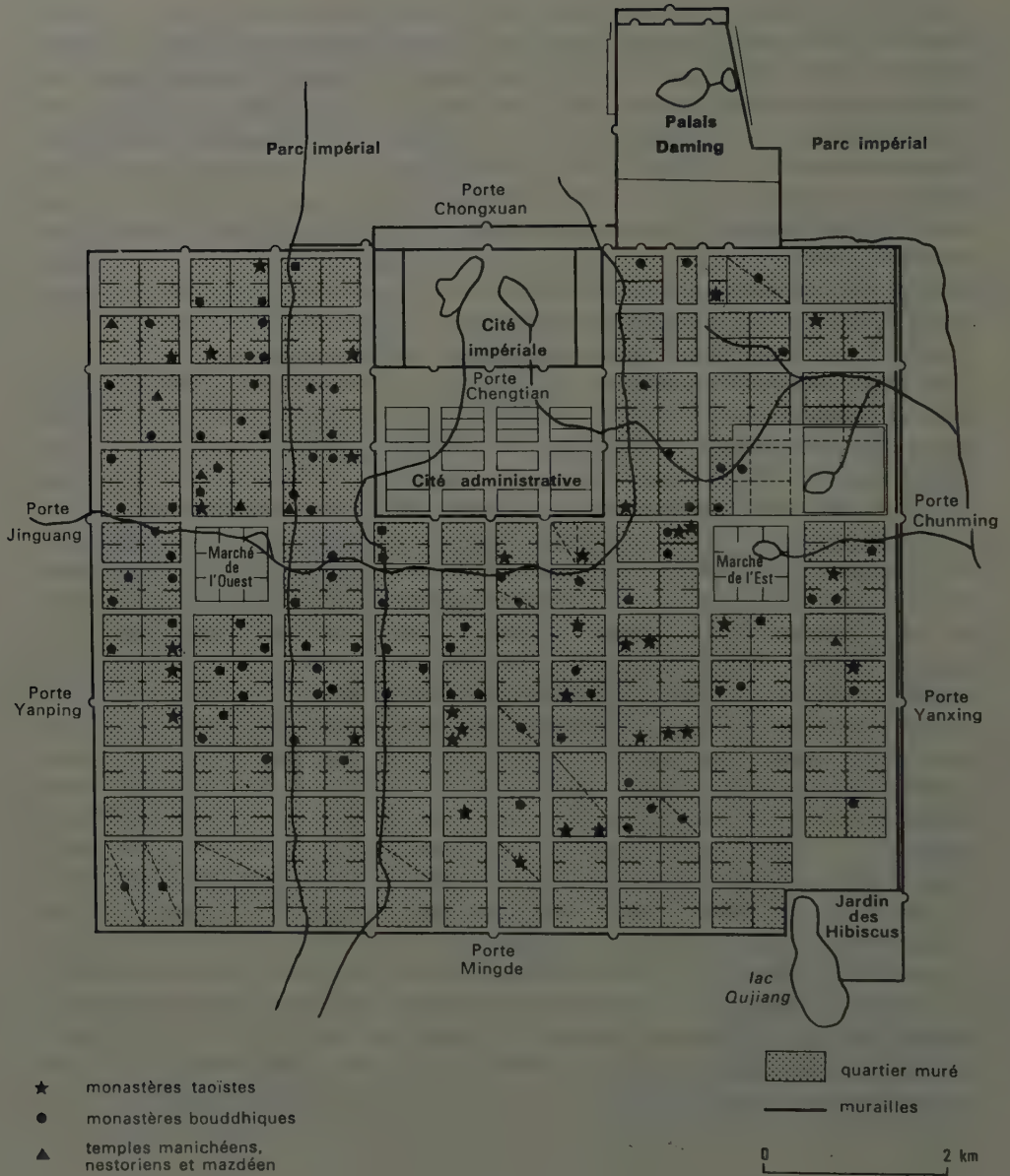
- - - -| tracé du grand canal de l'époque mongole (vers 1300)

14. Le grand canal.

encore que le transport d'un faible volume de riz vers Luoyang sous le règne de Taizong (626-649) (12 000 tonnes) et une grande partie du trafic consiste alors en soieries. Mais à la suite du développement de la riziculture au sud du bas Yangzi, le tonnage devient cinq à dix fois plus important après un siècle. Aussi bien les grands canaux ont-ils joué un rôle capital dans l'essor économique des VIII^e et IX^e siècles et ils ont permis au pouvoir Tang de se maintenir dans les conditions difficiles où il s'est trouvé après la rébellion de An Lushan (756-763). Cependant, malgré les travaux effectués sur le tronçon de 400 km environ qui reliait les deux capitales de Luoyang et de Chang'an, les communications ne furent jamais très aisées à cause de la rapidité des courants sur le fleuve Jaune et de la nature montagneuse des confins du Henan et du Shenxi. Les transbordements étaient inévitables. En cas de disette dans la vallée de la Wei, la Cour et l'administration centrale étaient obligées de se transférer à grands frais à Luoyang où les approvisionnements étaient plus faciles.

Les deux capitales de Chang'an et de Luoyang furent reconstruites sur des plans grandioses aux environs de l'an 600. Les remparts extérieurs du Chang'an des Sui et des Tang mesuraient 9,7 km d'est en ouest et 8,2 km du nord au sud. De forme rectangulaire, la ville comptait quatorze avenues nord-sud et onze avenues est-ouest de 70 à 150 m de large, bordées par des fossés plantés d'arbres. Ces avenues délimitaient cent dix quartiers murés et deux immenses marchés où aboutissaient des canaux, tandis que, dans le nord de la ville, deux grandes enceintes de murailles abritaient les palais impériaux et la cité administrative. Mais il faut noter que le changement d'échelle dans la dimension des capitales date de la construction du Luoyang des Wei du Nord en 501. Alors que l'enceinte du Luoyang des seconds Han ne mesurait que 9 *li* (4,5 km environ) sur 6 (3 km), celle de la capitale des Wei atteint déjà les dimensions du Chang'an des Sui. Faut-il voir dans cette nouvelle conception de la ville comme un immense camp retranché l'influence des populations de la steppe? Quant au nouveau Luoyang, dont les dimensions étaient quelque peu inférieures à celles de Chang'an, il fut bâti également suivant un plan en damier vers la même époque que Yangzhou, la grande métropole du Sud-Est, où les marchands étrangers semblent avoir été très nombreux du VII^e au IX^e siècle. C'est de cette dernière ville que le deuxième empereur des Sui, qui paraît avoir eu comme un pressentiment de l'essor maritime et commercial de la Chine du Bas-Yangzi, voulut faire sa seconde capitale après Luoyang.

Si les villes et les voies navigables créées aux environs de l'an 600 devaient constituer l'armature économique de la Chine des VII^e-IX^e siècles, l'œuvre accomplie dans le domaine des institutions juridiques, administratives et militaires ne fut pas moins importante et décisive. Héritiers de la longue tradition qui remontait aux Cao-Wei et aux Wei du Nord, les législateurs de l'époque des Sui et du début des Tang ont su systématiser l'acquis antérieur et fournir au nouvel Empire un des éléments essentiels de sa puissance.



15. Chang'an des Sui et des Tang.

Système administratif

L'administration chinoise atteint au VII^e siècle l'époque de sa maturité. Organisme savant et complexe qui porte témoignage sur son long développement antérieur, elle mérite d'être décrite ici au moins sommairement.

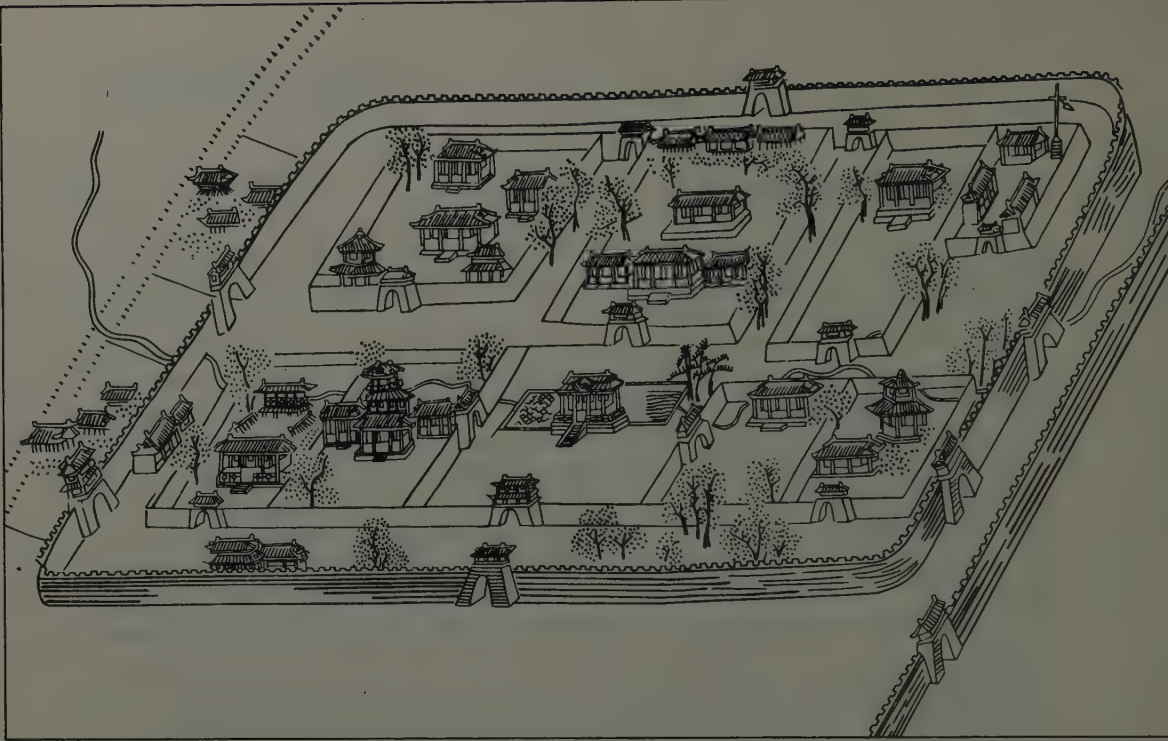
Les origines du système administratif chinois sont anciennes puisqu'elles datent du moment où les fonctions palatiales, assurées par des nobles de haut rang, ont été remplacées par des fonctions publiques aux IV^e et III^e siècles avant notre ère. Aussi le vocabulaire garde-t-il parfois le souvenir du caractère personnel et domestique des charges officielles de l'Antiquité. Cependant, l'administration a tendu, dès l'Empire, à former un corps relativement autonome dont les volontés ont fait contrepoids aux factions qui se formaient à la Cour — celles des eunuques, des familles des impératrices, des généraux... — ainsi qu'au pouvoir arbitraire des empereurs. La machine s'est perfectionnée au VII^e siècle et fera de nouveaux progrès au XI^e. Son évolution se poursuivra aux époques postérieures à celle des Song (XI^e-XIII^e siècle), sous les Ming et sous les Qing, dans le sens d'une centralisation autoritaire qui restreindra son pouvoir et sa liberté aussi bien dans le gouvernement central que dans les provinces.

Les bureaux de l'administration centrale sous les Tang occupent à Chang'an un espace muré de 4,5 km², la « ville impériale » (*huangcheng*), au sud du Palais. Cette administration comporte quatre organismes principaux :

- un département des Affaires d'État (*shangshusheng*) qui groupe un ensemble de six ministères (fonction publique, finances, rites, armées, justice et travaux publics);
- une Chancellerie impériale (*menxiasheng*) qui joue le rôle d'un centre de transmission et de contrôle des décrets impériaux;
- un Grand Secrétariat impérial (*zhongshusheng*) chargé de la rédaction des textes officiels, ces deux derniers organes exerçant un contrôle sur la politique générale;
- un Conseil d'État auquel participent, outre l'empereur, de grands dignitaires et des fonctionnaires importants qui sont généralement des présidents des six ministères formant le département des Affaires d'État.

Mais il existe en outre nombre de services aux fonctions plus étroites, dont le plus important est le tribunal des censeurs (*yushitai*), sorte d'inspection générale de l'administration dont l'office est de relever les abus de toutes sortes (cas de corruption, concussion, fraudes...) et de recevoir les plaintes des administrés. La Haute Cour de justice (*dalisi*) tranche en dernier ressort les cas les plus litigieux et elle est seule habilitée à prononcer les peines de mort; d'autres services ont pour tâche l'administration des voies d'eau et des canaux, celle des arsenaux, de la bibliothèque impériale, de l'université d'État (*guozijian*), des gardes du Palais, des services intérieurs du Palais, de la maison du prince héritier...

De cette administration centrale dépend toute l'administration des provinces, ou plutôt des grandes régions (*dao* sous les Tang, *lu* sous les Song) entre lesquelles est partagé le



VIII. Plan d'un palais de Chang'an,
extrait du *Chang'an zhi*, *Mémoire sur Chang'an*, de Song Minqiu (1019-1079).

territoire de l'Empire. Au niveau le plus bas se trouvent les sous-préfectures (*xian*), circonscriptions qui comptent au plus quelques dizaines de milliers d'habitants. Le groupement des sous-préfectures (en moyenne au nombre de 4 ou 5) forme le territoire des préfectures dont le siège se trouve dans le principal centre urbain. Ces préfectures sont d'importance diverse. La plupart portent le nom de *zhou*, mais certaines sont qualifiées de préfectures supérieures (*fu*). De dimension variable suivant la densité de leur population (les plus étendues sont aussi les moins peuplées), les préfectures correspondent à peu près à un département français d'étendue moyenne. Les fonctionnaires de l'administration impériale nommés dans les provinces sont en très petit nombre. Une sous-préfecture n'en compte généralement qu'un ou deux. Aussi les fonctionnaires impériaux sont-ils assistés par un personnel de recrutement local. Étrangers à la région où ils restent en poste pour quelques années seulement, ils doivent s'assurer l'appui des notables locaux et faire preuve de souplesse dans l'exécution des directives du gouvernement central. Mais leur qualité de fonctionnaire impérial leur assure en revanche un prestige considérable.

Au-dessus des préfectures, et s'étendant parfois à de très vastes régions, il existe enfin certains services spécialisés, le plus souvent de caractère militaire ou financier, qui ont pour objet la coordination et le contrôle de l'activité des préfectures. Ces services sont confiés à des fonctionnaires de haut rang.

Institutions juridiques

D'importantes collections de textes juridiques et administratifs de l'époque des Tang ont subsisté; certaines ont pu être reconstituées en partie. C'est le cas des ordonnances et des règlements administratifs recueillis par le grand spécialiste japonais de l'histoire du droit chinois, Niida Noboru. Le Code des Tang, rédigé sous une première forme en 624, révisé en 627 et 637, accompagné d'un commentaire en 653, le *Tanglü shuyi*, est le premier Code chinois qui nous soit parvenu au complet. Il a pour ancêtre direct celui des Zhou du Nord publié en 564 qui était lui-même héritier des codes moins complets et moins élaborés des Cao-Wei et des Jin occidentaux (268). C'est une admirable construction d'une logique sans faille en dépit de son ampleur et de sa complexité. L'analyse des principes fondamentaux de ce droit, de ses notions, de ses catégories n'a pour ainsi dire jamais été entreprise, mais la tâche serait d'un puissant intérêt : elle révélerait à coup sûr toute une psychologie et un jeu de notions profondément originales. Disons que, pour l'essentiel, il s'agit d'un droit qui est fondé sur une échelle continue de peines et dans lequel la gravité du délit est fonction, non seulement de sa nature, mais de la position du coupable par rapport à sa victime. Dans le cas de parents plus ou moins proches, cette position est définie par le type de deuil plus ou moins prolongé qu'exigent les relations de parenté, et, dans les autres cas, par des rapports de hiérarchie (empereur, fonctionnaires de divers grades, simples particuliers, personnes de statut servile...). En dehors de son rôle d'instructeur et parfois d'enquêteur, la tâche du magistrat n'est pas de peser les responsabilités, elle n'est pas de « dire le droit », mais au contraire de fixer exactement la nature du délit en fonction des modèles qui lui sont fournis par le Code, en procédant par assimilation (*lun*) et en se conformant à un barème qui prévoit suivant les cas et de façon stricte des augmentations ou des diminutions de peine. Ces caractéristiques du droit chinois sont anciennes et rendent compte de l'équivalence absolue qui existe dans la langue ainsi que dans les conceptions entre les termes et les notions de délit et de peine (la langue ne connaît qu'un seul mot, celui de *zui*). L'échelle des peines comporte des séries de pénalités qui changent de nature à mesure qu'elles s'aggravent : coups de rotin, coups de bambou, travaux forcés, exil accompagné de travaux forcés, peines de strangulation et de décapitation. Distinct des autres types de législation, le Code est de caractère uniquement pénal. Celui des Tang comporte plus de 500 articles répartis en douze sections :

- I. Définitions et règles générales.
- II. Lois relatives aux transgressions de lieux interdits (palais impériaux, portes des enceintes, murailles, postes frontaliers...).
- III. Délits commis par les fonctionnaires dans l'exercice de leurs fonctions.
- IV. Lois intéressant les familles paysannes (terres, impôts, mariage).
- V. Lois relatives aux haras et aux magasins d'État.
- VI. Lois relatives aux levées de troupes.
- VII. Délits contre les personnes et contre les biens.

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

- VIII. Délits commis au cours de rixes.
- IX. Faux et contrefaçons.
- X. Lois diverses de caractère spécial.
- XI. Lois concernant la capture des coupables.
- XII. Lois relatives à l'administration de la justice.

Règlements agraires

Le système agraire de l'époque des Tang, au VII^e siècle et dans la première moitié du VIII^e siècle, présente une des originalités les plus remarquables de l'histoire : le recours à un système de distribution des terres qui devait assurer pendant plus d'un siècle la régularité des rentrées fiscales et maintenir une certaine stabilité sociale. La pratique de la répartition égale de lots viagers était apparue sous la dynastie des Wei du Nord où son adoption officielle date de 486. Mais alors qu'il s'agissait à cette époque de favoriser les défrichements en zone sèche en multipliant les allotissements, les ordonnances agraires (*tianling*) promulguées par les Tang en 624 visent à fournir à chaque famille paysanne les superficies de terre indispensables à sa subsistance et au paiement des impôts. La « méthode de répartition égale des terres » (*juntianfa*) adoptée à ce moment est en effet indissociable des lois fiscales édictées en 619. Ces lois définissaient trois types de redevances qui portaient, suivant une pratique constante depuis la fin de l'Antiquité, non pas sur les biens, mais sur les personnes : *zu*, impôt en céréales, *yong*, corvées diverses, et *diao*, impôt en tissu (soierie, *juan*, dans les régions de sériciculture, toile de chanvre, *bu*, ailleurs et en particulier dans le Nord-Ouest). Impôt en céréales et impôt en tissu étaient en relation avec deux types de biens fonciers fondamentalement différents qui étaient précisément distingués par les nouveaux règlements agraires. C'étaient d'une part les terres de grande culture (blé, millet, orge) et, d'autre part, les petites superficies consacrées à l'habitation et au jardin ainsi qu'aux plantations de mûriers ou aux chènevières nécessaires à l'exercice du petit artisanat domestique de la soie ou de la toile. Tandis que les terres de grande culture devaient être réparties en lots viagers (*koufentian*) suivant le nombre des hommes adultes de chaque famille, les autres biens-fonds, également limités, étaient considérés comme propriété permanente (*yongye*). Des parts moins importantes de terres de répartition viagère (*koufentian*) étaient prévues pour les vieillards, les grands malades, les infirmes, les veuves, les commerçants et les artisans, les moines et les nonnes. Les lots étaient plus réduits dans les « cantons à l'étroit » où la population était dense que dans les « cantons au large ». Enfin, il y avait de nombreuses dérogations pour tout un ensemble de terres qui n'étaient pas soumises aux répartitions et étaient exclues du système établi par les ordonnances (terres publiques, terres de fonction, terres octroyées en don par l'empereur, terres de monastères, colonies militaires, colonies agricoles...).

Ce système fiscal et agraire impliquait un recensement très exact de la population, une connaissance précise du cadastre de chaque canton et un classement des individus à

l'intérieur de groupes d'âge définis par ordonnances : « jaunes » (bébés), « petits » (enfants), « moyens » (adolescents), adultes et vieillards. On a longtemps cru qu'en raison de la complexité de ce contrôle administratif, la « méthode de répartition égale des terres » n'avait eu qu'une existence théorique. Mais la découverte de manuscrits des VII^e et VIII^e siècles dans les oasis de Dunhuang au Gansu et de Turfân (Gaochang) en Asie centrale est venue apporter la preuve de son fonctionnement effectif. Certains documents de Turfân portent sur la restitution et l'octroi de terres suivant le système des répartitions viagères, et les registres de recensement (*huji*) de Dunhuang qui fournissent un état des familles avec l'âge de chacun de leurs membres ainsi qu'un relevé exact des terres et de leurs limites datent d'une époque où le système était déjà sur son déclin mais n'avait pas encore disparu.

Il est possible que le système n'ait pu être véritablement appliqué que dans la zone de culture sèche qui s'étend des provinces du Nord jusqu'à la vallée de la Huai : plus au sud, les rizières formaient des unités plus difficilement morcelables et les investissements consacrés à leur aménagement et à leur irrigation rendaient plus vif le sentiment de propriété. Mais les différences entre Chine du blé et Chine du riz se sont accusées au moment de l'essor de la riziculture entre les VIII^e et XI^e siècles. Elles restent sensibles à l'époque des Ming (XIV^e-XVII^e siècle) où l'on constate une dualité des régimes fiscaux qui correspond approximativement à cette opposition générale entre zone du blé et du sorgho et zone du riz.

Armées

Le noyau des armées des Sui et des Tang au VII^e siècle est aristocratique : ce sont les grandes familles du Guannei (Shenxi et Gansu oriental) et, dans une moindre mesure, des autres régions de la Chine du Nord qui fournissent et encadrent les meilleures troupes. Ce sont leurs hommes qui servent dans les corps d'élite : gardes impériales et armées du Palais. Contrairement au cliché traditionnel, la classe dirigeante du VI^e siècle et celle qui en est issue sous les Sui et au début des Tang n'est pas une classe de fonctionnaires lettrés, mais une aristocratie à traditions militaires. Son goût pour les choses de la guerre, son amour des chevaux, l'intérêt qu'elle porte à l'élevage s'expliquent par ses ascendances nomades et par l'influence prolongée des cultures de la steppe en Chine du Nord. Sans la valeur guerrière, le sens de l'honneur, le goût de l'action qui étaient propres à cette aristocratie, les hauts faits d'armes des Sui et des Tang n'auraient pas été possibles.

Il est vrai que l'efficacité des institutions militaires contribua à ces succès. Mais ces institutions furent justement conçues, à l'origine, en fonction de ces familles à traditions militaires : il s'agit d'un système de milices (*fubing*) de 800 à 1 200 hommes, concentrées autour de la capitale, au Shenxi, dans la région de Taiyuan, au Shanxi, lieu de passage des incursions turques, et sur les frontières du Nord. Ce système de recrutement ne s'appliquait sous les Zhou du Nord qu'aux familles vouées au métier des armes et ce n'est que sous les Tang qu'il semble avoir été étendu à la paysannerie. Il est significatif en effet que les règlements des milices édictés au début des Tang prévoyaient que les cavaliers devaient

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

fournir leur propre cheval et une partie de leur armement, chose inconcevable s'il s'était agi de simples paysans. De toute évidence, il y eut, à cette époque comme aux autres périodes de l'histoire, une division des tâches dans les armées : les paysans, peu habitués aux chevaux et piètres cavaliers ne sont pas, sauf exception, des combattants qui puissent rivaliser avec les hommes de la steppe. Ils fournissent en revanche la masse des fantassins, sont aptes à tenir les postes fortifiés, à occuper le terrain et sont souvent employés à ces tâches indispensables que sont la production du fourrage et des céréales, les transports et les courriers. Les troupes d'élite, les corps d'intervention rapide ne sont pas formés de paysans, mais, pour l'essentiel, de nomades ralliés et plus ou moins sinisés, ou encore, comme ce fut le cas aux VI^e et VII^e siècles, de Han métissés de Barbares, de Chinois à demi convertis aux habitudes et à la mentalité des gens de la steppe.

Un animal a joué un rôle décisif dans la politique offensive de l'empire des Tang. C'est le cheval, monture des cavaliers armés d'arcs. Son élevage a été développé de façon systématique aux VII^e et VIII^e siècles. Au début de la dynastie, les Tang ne disposaient, si on en croit les textes, que d'un petit nombre de chevaux, 5 000 au total, dont 3 000 auraient été enlevés aux Sui dans les marais de Chi'anze, à l'ouest de Chang'an, et 2 000 aux Turcs dans le Gansu. Mais, très vite, des haras publics sont créés dont le succès est rapide puisque, dès le milieu du VII^e siècle, les Tang disposent de 700 000 chevaux répartis dans des pâturages du Shenxi et du Gansu qui couvrent de grandes superficies. A ces chevaux s'ajoutent ceux que possèdent les particuliers et dont on ignore le nombre. Mais l'élevage privé semble avoir été très développé en Chine du Nord et plus particulièrement au Gansu oriental, au Shenxi et au Shanxi. Les règlements des milices (*fubing*) prévoyaient, on l'a vu, que les combattants — ou du moins certains d'entre eux : ceux qui appartenaient aux grandes familles de l'aristocratie — devaient fournir eux-mêmes leur propre cheval. Dans la première moitié du VIII^e siècle, membres de la famille impériale, hauts fonctionnaires, généraux possèdent des troupeaux de chevaux, de bœufs, de moutons et de chameaux. La période au cours de laquelle les armées chinoises ont disposé du plus grand nombre de chevaux correspond à celle des grandes offensives du milieu du VII^e siècle. Les chevaux sont nombreux et bon marché jusque vers 665. Mais ensuite, les incursions turques et tibétaines désorganisent les haras et l'élevage semble en déclin. En 713, on ne compte plus que 240 000 bêtes dans les haras impériaux. Les chiffres remontent à 400 000 en 725 grâce au renouveau de l'élevage et aux achats faits aux éleveurs de la steppe. Un marché aux chevaux est établi en 727 sur le cours supérieur du fleuve Jaune à Yinchuan, où les Turcs viennent vendre leurs bêtes contre des soieries et des métaux. Mais, à la veille de la rébellion de An Lushan, en 754, le nombre des chevaux de l'administration des haras n'est plus que de 325 700. Jusqu'à cette époque, le petit cheval mongol qui était courant dans toute la zone des steppes et en Chine du Nord mais qui est aujourd'hui en voie d'extinction et ne subsiste plus qu'en Dzungarie, a été croisé avec un grand nombre de races différentes, grâce aux tributs offerts par les royaumes de l'Asie centrale et des régions situées au-delà des Pamirs : pur-sang arabes amenés à la Cour des Tang en 703, poneys sauvages offerts par les Tibé-

tains en 654, chevaux de Kokand, Samarcande, Boukhâra, Kish, Chach, Maimargh, Khuttal, chevaux du Gandhâra, de Khotan, de Kuchâ, chevaux kirghizes du Baïkal...

L'aristocratie du Nord aux VII^e et VIII^e siècles a la passion des chevaux. Les gens de la haute société vont à cheval et le jeu de polo, importé sans doute d'Iran, fait fureur à Chang'an. Cette passion pour les chevaux explique sans doute la place qu'ils occupent dans la peinture — certains peintres tels que Han Gan (vers 720-780) sont spécialisés dans la peinture équestre — et dans la sculpture de l'époque des Tang, comme en témoignent les magnifiques bas-reliefs du tombeau de l'empereur Taizong (626-649) et les figurines funéraires. Mais le cheval des Tang a des caractéristiques qui révèlent l'influence des importations et des croisements avec les races du Moyen-Orient et de la Transoxiane, plus grandes et plus élancées que celle du petit poney mongol qui reviendra en force après les Tang, comme le prouvent les peintures d'époque Yuan (XIII^e-XIV^e siècle) et Ming (XIV^e-XVII^e siècle).

Les incursions tibétaines de 763, au cours desquelles la plupart des chevaux des haras publics sont raflés, marquent un déclin définitif de l'élevage en Chine du Nord-Ouest. Les Tang ne pourront plus dès lors recourir qu'à des palliatifs : achats de chevaux aux particuliers (30 000 juments sont acquises dans le territoire de la capitale pour les écuries du palais), aux nomades (achat de chevaux pour 10 000 rouleaux de soie en 815-816 dans la région des Ordos), essai malheureux pour installer, après une expropriation des paysans, des élevages d'État dans les zones agricoles du Shenxi, du Henan et du Nord du Hubei en 817-820. Les Ouïgours, qui ont aidé les Tang dans leurs combats contre les Tibétains en 758-759, ont obtenu en échange le monopole presque absolu du commerce des chevaux. Après au gain, ils vendent à prix d'or de mauvaises rosses à l'administration chinoise : à la fin du VIII^e siècle, un cheval ouïgour est vendu 40 pièces de soierie.

Les meilleures régions d'élevage du cheval semblent avoir été situées au Gansu oriental, dans la vallée de la Jing au Shenxi et dans les parties occidentales du Shanxi. Le jour où la Chine n'a plus été en état de protéger ces régions contre les incursions des montagnards et des nomades, elle a perdu l'un des moyens principaux de sa politique d'intervention en Asie centrale et s'est trouvée condamnée à un repli vers le Henan et les régions du Sud-Est : ce fut là sans doute l'une des causes de la faiblesse des Song jusqu'à la conquête du Nord par les Jürchen entre 960 et 1126.

La répartition des armées chinoises est révélatrice — et les remarques qu'on peut faire à ce sujet ne valent pas seulement pour l'époque des Tang — : elles sont concentrées autour des capitales et le long des frontières du Nord et du Nord-Ouest. Leurs tâches essentielles sont en effet de protéger l'Empire contre les incursions et invasions venues des confins et d'assurer la défense du pouvoir central contre les rébellions nées dans les provinces. Les gardes impériales réparties au sud de la capitale et les armées qui sont cantonnées au nord du palais constituent des protections immédiates contre les tentatives de coup d'État. Ces gardes fournissent en outre une escorte à l'empereur lors de ses déplacements ou des détachements lors des grandes cérémonies : déploiement de force et de faste tout à

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

la fois qui est confié en principe aux troupes d'élite. Quant aux armées des frontières, elles remplissent suivant leur type deux fonctions différentes : il s'agit soit de corps d'expédition où la cavalerie constitue l'élément le plus actif, soit de garnisons chargées de tenir les lignes de défense et les centres de communication. Les troupes cantonnées dans les provinces ne représentent qu'une très petite fraction du total des armées chinoises. Le pouvoir impérial paraît n'avoir que peu d'inquiétude de ce côté. Aussi longtemps qu'elles ne se sont pas transformées en véritables rébellions armées qui reçoivent parfois l'aide des hautes classes, les insurrections paysannes ne représentent pas un danger sérieux et urgent. Ce ne sont que des bandes de paysans déracinés qui vivent de pillage et prennent pour repaire les montagnes d'accès difficile ou se cachent dans les régions marécageuses. Mal équipés, ils sont généralement impuissants contre les villes murées où résident les représentants du pouvoir impérial. Le banditisme n'est tout compte fait qu'un mal chronique et supportable. On peut d'ailleurs traiter avec les chefs de brigands et les rallier en leur octroyant des titres et des fonctions officielles. Il est clair en tout cas que ce n'est pas d'abord sur la force que compte le pouvoir pour maintenir la paix dans les provinces. Les institutions y suffisent le plus souvent. Le groupement des habitants en petites unités responsables des actes de chacun, l'obligation de dénoncer les délits, la responsabilité des fonctionnaires et des chefs de canton, de village et de famille forment depuis les débuts de l'Empire un système de contraintes si général et si bien intégré aux mœurs qu'il n'est même plus ressenti comme tel. De là, sa remarquable efficacité.

2. La grande expansion du VII^e siècle

A partir de la fin du VI^e siècle, le monde chinois se renforce, s'enrichit, s'organise, cherche à étendre son influence au dehors et à refouler les populations qui font incursion sur ses confins : Tuyuhun du Qinghai, Tangut des confins du Sichuan, Turcs et autres nomades de Mongolie et de Dzungarie, Kitan de Mongolie orientale et du bassin du Liaohe en Mandchourie, gens du royaume de Koguryo en Corée du Nord. Il est stimulé tout à la fois par les menaces du dehors qui l'incitent à se renforcer et par l'essor de sa propre puissance.

Les événements

La situation dans la zone des steppes s'était modifiée depuis le milieu du VI^e siècle avec la formation d'une nouvelle confédération des tribus nomades dirigée par les Turcs (*Tujue*). Ces fondateurs d'un nouvel Empire de la steppe avaient mis fin en 552 à l'hégémonie des Ruanruan (ou Rouran) sur les régions qui s'étendaient de la vallée de l'Orkhon, au sud du Baïkal, à celle de l'Ili. Plus dangereuse que celle de leurs prédécesseurs, la menace des Turcs est à l'origine de la deuxième grande période de construction dans l'histoire des Grandes Murailles, après celle des III^e-II^e siècles avant notre ère et avant la troisième et dernière période qui se situera au XV^e siècle.

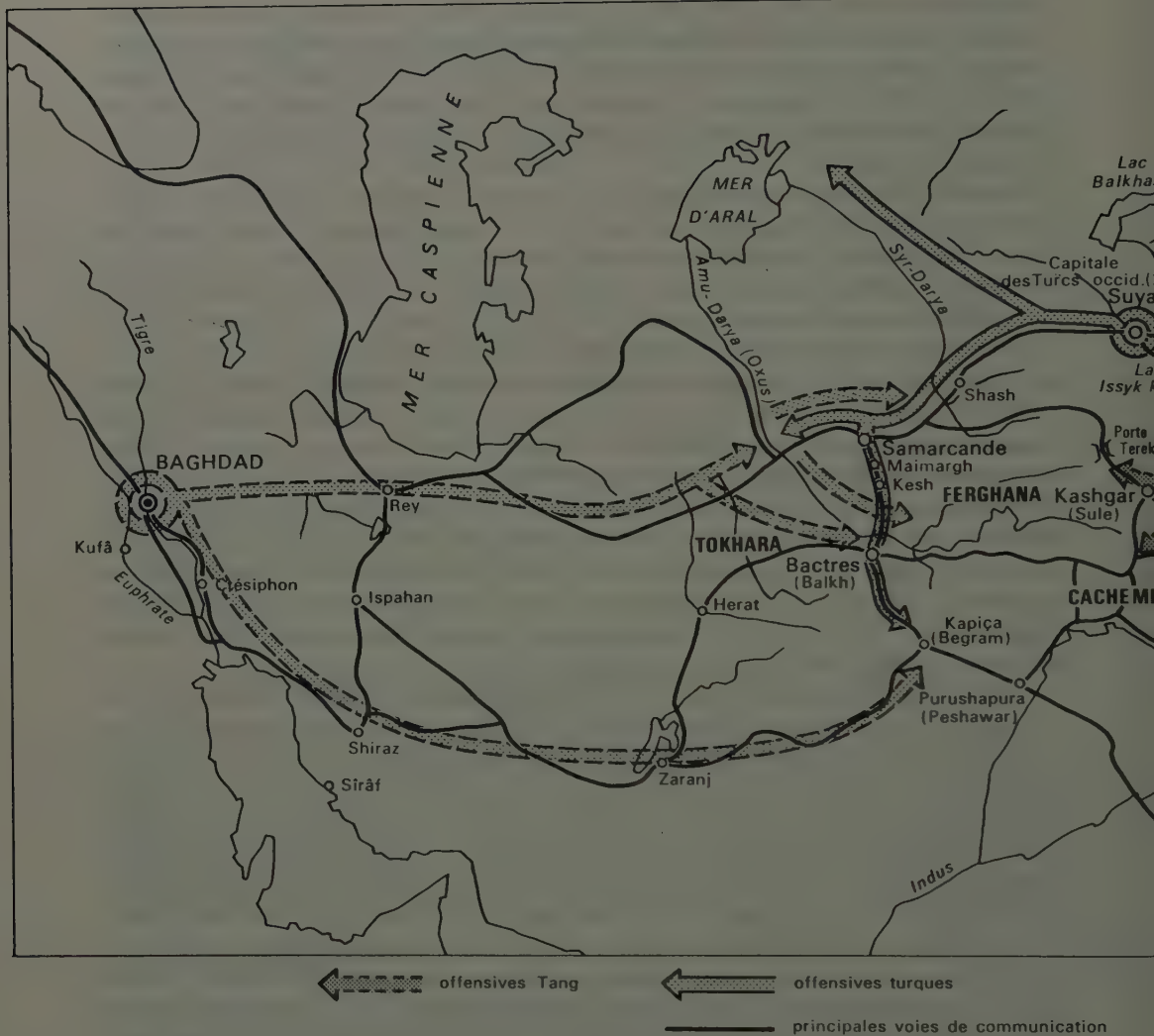
Alors que les Wei du Nord s'étaient bornés à renforcer les anciennes murailles de l'époque des Qin et des Han en 423 et à fortifier la région de Datong, leur capitale, dans l'Extrême-Nord du Shanxi en 446, les Qi du Nord bâtissent en 555-556 de nouvelles lignes de défense qui sont doublées en partie en 557 et 565 et suivent un tracé beaucoup plus méridional que celui des fortifications de l'époque des Qin. C'est le même tracé qu'adopteront les Ming au ^{xv}^e siècle.

Quand la Chine du Nord est unifiée par les Zhou en 577, les relations entre Turcs et Chinois se modifient : alors que jusqu'à cette date, les deux empires du Nord en lutte l'un contre l'autre avaient avantage à rechercher l'alliance des Turcs, l'unification change les données du problème. Elle constitue la condition nécessaire à la deuxième grande expansion chinoise en Asie après celle des Han.

La division des Turcs en deux confédérations, Turcs orientaux de la vallée de l'Orkhon et Turcs occidentaux de l'Altaï, en 582, ne semble pas avoir affaibli leur puissance : la même année, ils pénètrent en masse en deçà des Grandes Murailles et les Sui sont amenés en 585 à prolonger vers l'ouest les fortifications construites par les Qi du Nord. Le nouveau tronçon s'étend sur 350 km depuis les Ordos jusqu'à l'actuel Yinchuan (région de Ningxia), sur le cours supérieur du fleuve Jaune. Les incursions cessent quelque temps à la suite d'un traité conclu en 584 et suivi en 590 par le don en mariage d'une princesse chinoise à l'un des khans turcs. Mais ceux-ci reprennent l'offensive aux environs de 600 et poussent jusqu'aux abords de Chang'an en 601. La menace des Turcs, refoulés vers le Kokonor en 608, ne sera cependant écartée qu'en 630, lors de la grande offensive qui assure aux Tang le contrôle des Ordos et de la Mongolie du Sud-Ouest.

Cette année 630 marque le début de la grande expansion des Tang en Asie, sous les règnes de Taizu et de Gaozong (de 626 à 683). La défaite turque ouvre les routes de l'Asie centrale aux armées et à l'administration chinoise dans les années 630-645 : Hami, Turfân (royaume de Gaochang fondé par des colons chinois) en 640, Karashâhr, Kuchâ en 658, puis les oasis de Transoxiane passent successivement sous le contrôle de la Chine. Des circonscriptions chinoises sont créées au-delà des Pamirs : préfectures de Kang (Samarcande), An (Bukhâra), Shi (Tashkent), Mi (Mâimargh), He (Kushânika), Cao (Kaputana), Shi (Kish). En 648, le général Wang Xuance organise avec des troupes sans doute népalaises et tibétaines une expédition en Inde du Nord, dans la région de Patna, afin de régler à l'avantage de la Chine la succession au trône du petit royaume de Magadha. Dans le Nord-Est, la Mandchourie et presque toute la péninsule coréenne sont passées sous le contrôle des Tang aux environs de 660. En 662, la Chine intervient dans les affaires intérieures de la dynastie sassanide, à Ctésiphon, sur le Tigre, au moment même où l'Empire perse est menacé par l'avance des Arabes Omeyyades. L'extension du contrôle des Tang sur ces vastes territoires amène la création de six « gouvernements généraux » (*dudufu* ou *duhufu*), sortes de protectorats militaires : ceux de Annan à Hanoi, de Beiting (Beshbalik, région de l'actuel Urumchi, dans le Sud de la Dzungarie), de Anxi au Gansu occidental, de Andong au Liaoning (Mandchourie méridionale), de Anbei dans le Nord-Ouest des Ordos et de Shanyu dans le Nord-Est de la même région, en Mongolie.

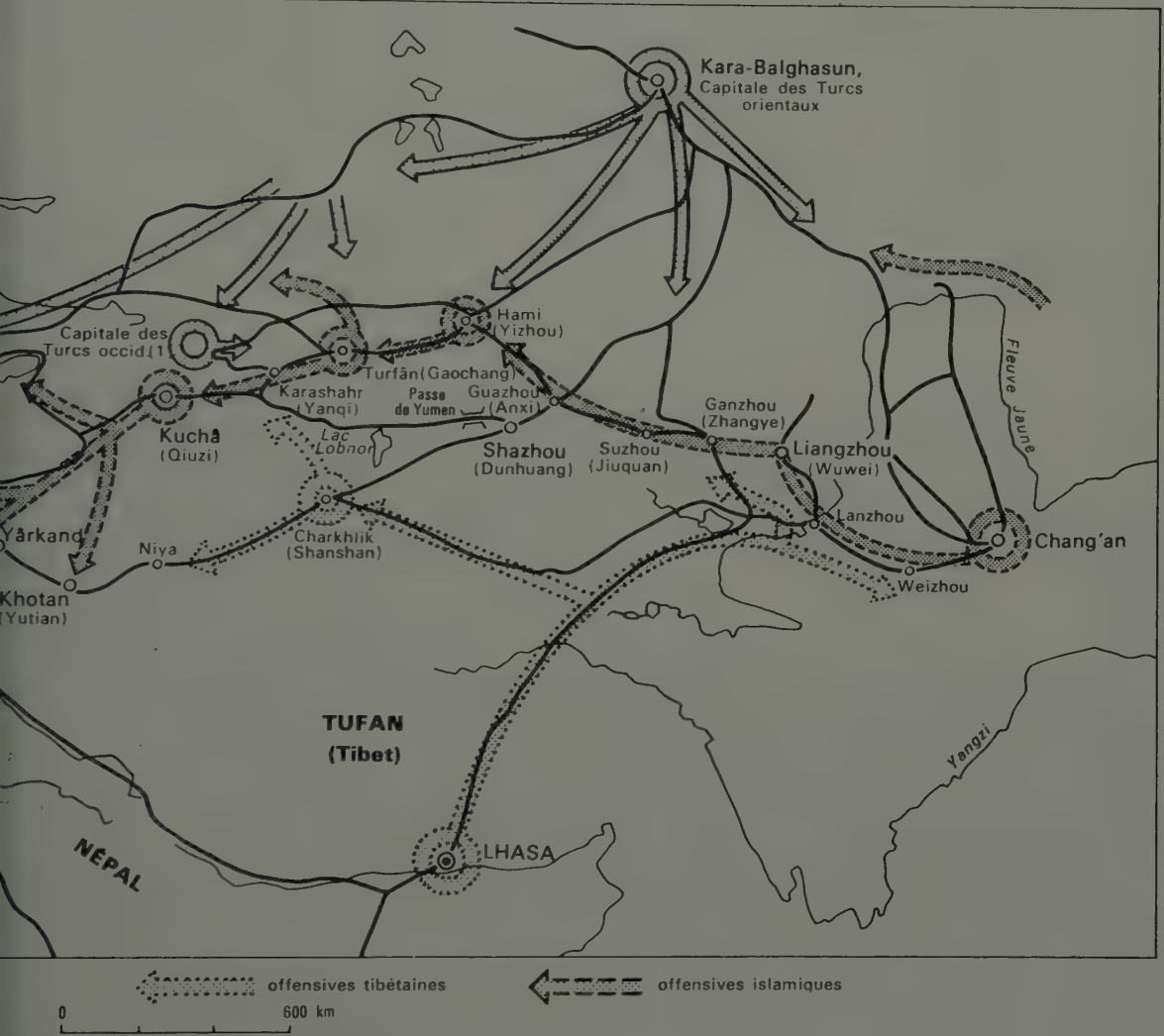
DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES



16. L'Asie centrale aux VII^e-VIII^e siècles.

L'expansion des Tang de la Corée à l'Iran et de la vallée de l'Ili au centre du Vietnam est sans doute le phénomène le plus important de l'histoire politique de l'Asie au VII^e siècle. Elle implique une remarquable organisation militaire et administrative : mobilité et rapidité des troupes d'intervention constituées de corps de cavalerie, élevages de chevaux,

L'Empire aristocratique



installation de colonies militaires pour le ravitaillement des armées en Asie centrale, système de relais, intense activité diplomatique. Mais cette extraordinaire expansion qui fait de la Chine des Tang la plus grande puissance de l'Asie à cette époque est fragile. Comme à l'époque des Han, la longueur et la difficulté des communications entre la capi-

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

tale et les régions que la Chine contrôle en Asie centrale expliquent le caractère extrêmement précaire de l'occupation chinoise dans ces régions où doivent être entretenues à grands frais des colonies militaires. Kashgar, l'oasis la plus occidentale du bassin du Tarim, est à près de 5 000 km de Chang'an et les pistes qui relient Anxi à Hami et à Turfân traversent des régions désertiques où les points d'eau sont rares. Plus lointains encore, les territoires situés au-delà des Pamirs ne peuvent être atteints que par des passes montagneuses dont le franchissement constitue un véritable exploit.

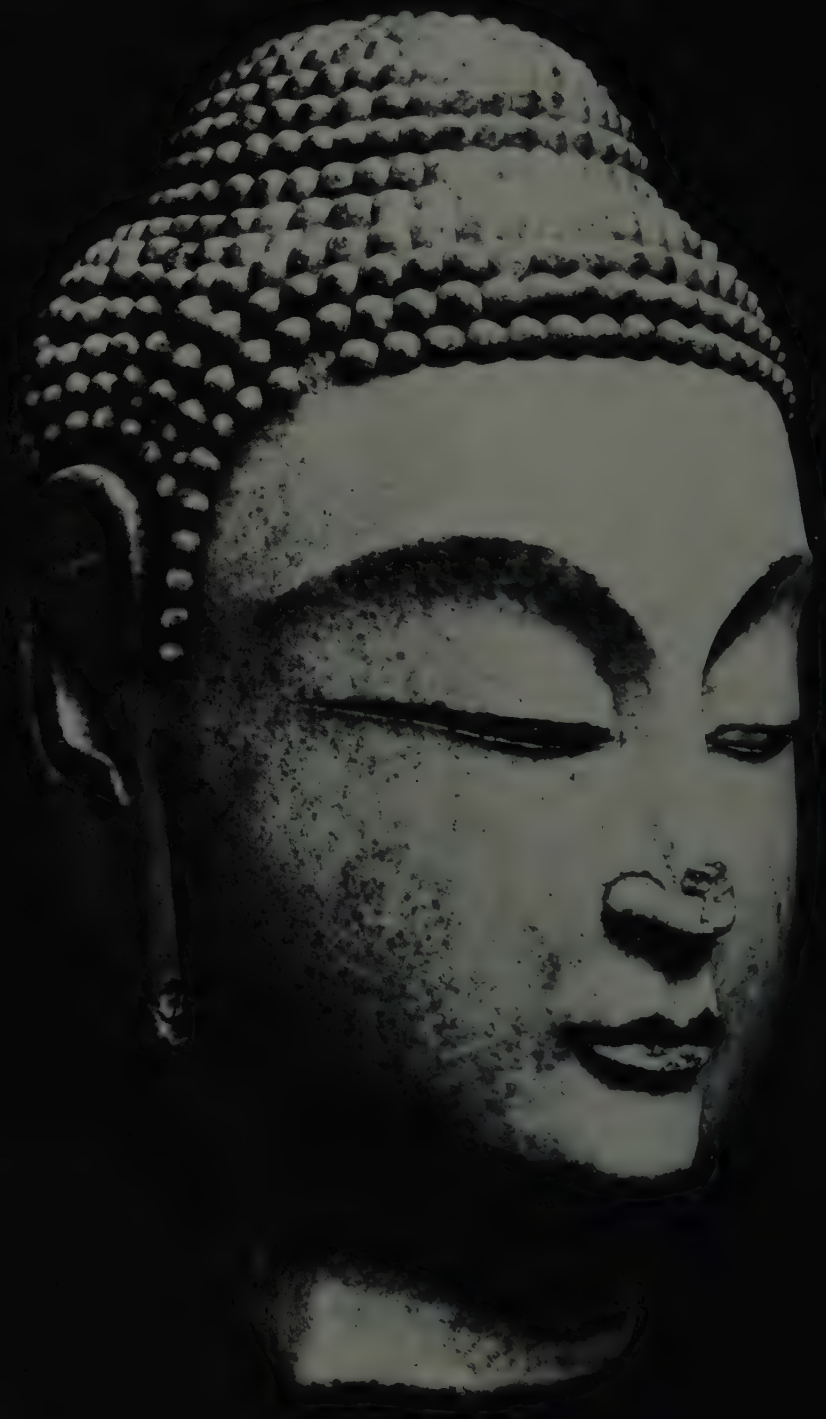
Si la soumission des Tuyuhun et des Tangut du Qinghai et du Gansu est acquise dès les débuts de la dynastie, si le problème turc est réglé pour l'essentiel par la grande offensive de 630 puis par le ralliement et la sédentarisation progressive d'une partie des tribus de la steppe, les incursions de nomades et de montagnards ne cessent pas pour autant, mettant de nouveau en question le ralliement aux Tang des oasis de l'Asie centrale et menaçant la sécurité des garnisons et des caravanes. Les Tang sont amenés à organiser une expédition dans la vallée de l'Ili contre les Turcs orientaux et ce n'est qu'en 748 que les armées chinoises détruiront leur capitale, Suyab, sur le cours du Tchou. De nouvelles difficultés apparaissent avec l'expansion des Tibétains qui font incursion dans la zone des oasis entre 670 et 678 et occupent un moment Khotan, Yârkand, Kashgar et Kuchâ, puis avec l'expansion arabe qui provoque un recul de l'influence chinoise en Iran et menacera bientôt les conquêtes de la Chine en Transoxiane et dans la région de Kashgar.

3. La période 684-755, histoire politique

La Wu et la Wei

La fin du VII^e siècle et les premières années du VIII^e sont dominées par l'étonnante figure d'une ancienne concubine des empereurs Taizong (626-649) et Gaozong (649-683) du nom de Wu Zhao (624-705). Très influente à partir de 654, impératrice en titre l'année suivante, elle règne en fait après la mort de Gaozong en 683. Écartant du pouvoir l'héritier légitime, elle prend le titre d'empereur Zetian en 690 et fonde la dynastie des Zhou dont elle sera l'unique souverain : c'est le premier et seul empereur de sexe féminin de l'histoire de la Chine. Cet intermède de quinze ans (ou de vingt-deux si l'on considère toute la période pendant laquelle Wu Zetian occupa en fait le pouvoir) ne peut s'expliquer que par la société politique de l'époque et par l'influence capitale du bouddhisme. Tous les efforts de l'impératrice Wu à partir du moment où elle fut en état d'agir sur le gouvernement ont tendu à éliminer du pouvoir les représentants de l'aristocratie du Nord-Ouest qui occupaient tous les postes de commande depuis le début de la dynastie et contrôlaient en particulier la gestion de l'État par l'intermédiaire de la Chancellerie impériale (le *menxiasheng*). Au lendemain de la mort de Gaozong, en 684, Zetian fit périr plusieurs centaines de ces aristocrates et de nombreux membres de la famille impériale des Li. En transférant le siége ordi-





naire de la Cour de Chang'an à Luoyang, elle échappait plus aisément au contrôle des grandes familles. Mais elle voulut aussi favoriser la formation d'une nouvelle classe d'administrateurs recrutés par concours. Il est remarquable que les examens et épreuves qui n'avaient joué sous les Han qu'un rôle secondaire dans le recrutement et la promotion des fonctionnaires n'aient été vraiment organisés de façon systématique qu'à partir de l'année 669. Cette institution qui devait avoir dans le monde chinois une influence si considérable fut d'abord une arme politique aux mains de l'impératrice Wu Zetian. Devenue empereur en 690, elle change toute la nomenclature officielle et l'organisation administrative en s'inspirant, comme l'avait fait près de sept siècles plus tôt l'usurpateur Wang Mang, de ce Classique suspect qu'est le *Zhouli*. Elle change aussi les noms de lieux et invente dix-neuf nouveaux caractères d'écriture dont l'usage devient obligatoire.

Mais l'extraordinaire ascension de Wu Zhao et surtout son intronisation ne s'expliqueraient pas sans l'aide et le soutien occulte de l'Église bouddhique, grande puissance politique et économique depuis le début du VI^e siècle. Des prédictions bouddhiques forgées à son intention désignaient l'ancienne concubine de Taizong comme futur empereur et comme réincarnation du bodhisattva Maitreya (Mile), le Buddha sauveur, messie dont l'attente avait animé déjà dans le passé plusieurs sectes millénaristes. Elle-même était jadis entrée en religion dans un monastère de nonnes après la mort de Taizong, en 650. Bigote, superstitieuse, elle combla l'Église de ses faveurs (ordination de religieux, fondation de monastères, constructions, fonte de cloches et de statues...). C'est sous son règne qu'est creusé dans le roc l'immense Vairocana avec ses deux acolytes du défilé de Longmen, au sud de Luoyang.

La période pendant laquelle Wu Zetian fut au pouvoir et les cinq années qui suivirent la restauration des Tang en 705 — moment où l'impératrice Wei est toute-puissante — sont une époque de gaspillage et de relâchement général. Princes et princesses impériales, hauts fonctionnaires, favoris, grands monastères s'enrichissent et agrandissent leurs domaines fonciers. La petite paysannerie bénéficiaire de lots viagers est écrasée sous le poids des impôts et des charges. Le nombre des fermiers se multiplie.

L'âge d'or des Tang

La première moitié du VIII^e siècle (ou plus exactement les années 710-755) est la période la plus brillante de l'histoire des Tang. C'est à ce moment que le rayonnement de la Chine en Asie est à son apogée. La capitale, Chang'an, est le centre d'une civilisation cosmopolite où se mêlent les influences de l'Asie centrale, de l'Inde et de l'Iran. La poésie classique et les études bouddhiques brillent de leur plus bel éclat.

Dès 710, le fils de l'empereur Ruizong, écarté du pouvoir en 690 par Zetian, Li Longji (685-762), élimine le clan de la Wei et met son père sur le trône avant de régner lui-même à partir de 712 sous le titre de Xuanzong (712-756). Ce très grand règne commence par une remise en ordre des finances, de l'administration et des mœurs politiques. On s'efforce

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

de reconstituer en 721 et 724 les registres de recensement afin de remédier à la réduction dramatique du nombre des familles imposables. Le déclin du système des milices, les *fubing*, qui avait permis l'expansion des Tang en Asie au VII^e siècle, incite à réorganiser les armées et les réformes accroissent l'autonomie et les pouvoirs d'initiative des chefs militaires. Une meilleure gestion des haras impériaux, négligés sous le règne de Zetian, permet de disposer de nouveau d'une grande abondance de chevaux. Les Tang interviennent dans le bassin de l'Amu-Darya, à l'appel du Tokhara et d'autres royaumes de cette région menacés par les incursions arabes. En 723, le royaume des Mohe, tribus de chasseurs des confins de l'Amour, est transformé en préfecture chinoise. A partir de 745, une vaste contre-offensive est menée pour arrêter l'avance arabe en Transoxiane et dans la vallée de l'Ili.

Mais de lentes transformations se produisent qui devaient aboutir à l'une des plus grandes crises de l'histoire. Le système agraire continue à se dégrader. La puissance des chefs d'armées s'accroît avec la création sur les frontières du Nord de régions militaires (*fanzhen* ou *fangzhen*) placées sous le commandement de commissaires impériaux (*jiedushi*). La formation d'armées importantes de soldats de métier est une menace pour le pouvoir central, mais les faveurs de l'État aux chefs militaires ne font que croître au cours du règne de Xuanzong. Les dépenses consacrées aux armées passent de 2 millions de ligatures de 1 000 pièces de cuivre en 713 à 10 millions en 741 et atteignent 14 à 15 millions en 755. Cependant, les Tang doivent céder à la pression du royaume tibéto-birman de Nanzhao au Yunnan et lui abandonner vers 750 le contrôle des routes et des territoires du Sud-Ouest, tandis que la contre-offensive chinoise dans l'actuel Turkestan russe se solde par un échec : en 751, les armées Tang commandées par le général coréen Gao Xianzhi sont écrasées par les Arabes à la bataille de la rivière Talas, au sud du lac Balkhash. Un royaume de Turcs à demi sédentarisés connus sous le nom de Ouïgours se constitue dans la région de Hami au nord-ouest de Dunhuang à partir de 745.

Sur le plan politique, la restauration des Tang en 705 avait été suivie du retour au pouvoir de l'ancienne aristocratie du Nord-Ouest qui était entrée en lutte à partir de ce moment avec la nouvelle classe des fonctionnaires recrutés par concours. Le conflit est à son comble en 736, quand s'opposent le fonctionnaire lettré Zhang Jiuling (673-740), un créole né sous les tropiques, et le représentant de l'aristocratie de la vallée de la Wei, Li Linfu (?-752). Les choses se compliquent quand, à la fin de son règne, Xuanzong se désintéresse de la gestion de l'État et, sous l'influence de la concubine Yang Yuhuan, la célèbre *guifei* Yang entrée au Palais en 745, accorde des postes importants aux membres de sa famille. A la mort de Li Linfu, en 752, le cousin de la favorite impériale, Yang Guozhong, entre en compétition avec le général An Lushan pour le poste de Premier ministre. La nomination à ce poste de Yang Guozhong déclenche la grande rébellion militaire de An Lushan à la fin de 755.

La rébellion militaire de 755-763

L'expansion militaire, les succès des armées chinoises de la Corée à l'Iran paraissent avoir conduit sous le règne de Xuanzong (712-756) à une sorte d'entraînement. Le pouvoir central semble avoir oublié que c'est par une sorte de pente naturelle que se constituent, dans de telles circonstances, des armées de métier animées par des intérêts qui leur sont propres et dans lesquelles règne un état d'esprit qui est de plus en plus éloigné de celui des civils. Accroître l'autonomie des armées, regrouper les commandements, s'en remettre aux gens du métier, c'est se procurer les moyens d'une politique offensive et victorieuse, mais c'est du même coup affaiblir l'État. Or, la tendance à accroître les pouvoirs des chefs d'armée au cours de la première moitié du VIII^e siècle est renforcée par des considérations de politique intérieure : pour faire pièce à la puissance des parents de la concubine Yang Yuhuan, et surtout à celle de Yang Guozhong qui s'est taillé une sorte de fief au Sichuan, le grand ministre Li Linfu, qui dirige l'Empire de 737 à 752, cherche à favoriser les généraux des armées du Nord. Li Linfu mise principalement sur les généraux d'origine étrangère dans l'espoir qu'ils seront plus maniables que les militaires chinois. C'est ainsi que, dans la région de l'actuel Pékin, approvisionnée directement par un grand canal depuis l'époque des guerres menées en Corée par les Sui, le général An Lushan qui commande à lui seul trois régions militaires se voit comblé de faveurs par la cour. De père sogdien et de mère turque, An Lushan a pour nom de famille celui des Sogdiens originaires de Bukhâra, au nord de l'Amu-Darya, et pour nom personnel une transcription assez exacte du nom iranien de Roxane (« lumière »), celui de la princesse de Bactriane qu'épousa Alexandre le Grand. Dans l'hiver des années 755-756, An Lushan marche à la tête de ses armées sur Luoyang et Chang'an qui tombent sans coup férir. Le récit des événements dramatiques qui suivirent — la fuite de l'empereur à Chengdu, la succession de Shi Siming à la tête des armées insurgées après la mort de An Lushan en 757, la reconquête difficile de la région des deux capitales par le nouvel empereur Suzong avec l'aide des Tibétains et des Ouigours — n'a sans doute pas sa place ici où il ne peut être question que d'un survol rapide de l'histoire de la Chine. Il importe au contraire de souligner les très graves conséquences de cette tragédie.

LA TRANSITION AUX TEMPS MODERNES

I. Les conséquences de la rébellion

LA RÉBELLION DE AN LUSHAN ET SHI SIMING peut être considérée comme l'un des grands tournants de l'histoire du monde chinois, car elle s'accompagne et elle est suivie dans tous les domaines d'un net changement d'orientation. La crise semble avoir hâté des transformations qui ne faisaient encore que s'amorcer dans la première moitié du VII^e siècle : relations extérieures, politique, économie et société, vie intellectuelle se modifient rapidement à partir des années terribles de 755-763.

Le reflux

Au cours de la crise, c'est tout le système de protection mis en place sur les confins de l'Empire qui se désagrège. Le contrôle des Pamirs est perdu depuis que les Arabes ont occupé la région de Kashgar quelques années avant la rébellion. Les Ouigours, principaux alliés du pouvoir légitime, s'étendent au Gansu en 757 et dominent ainsi dans toutes les régions situées entre Wuwei, dans le Centre du Gansu, et Turfân. La puissance tibétaine

s'affirme : les Tibétains font incursion dans les oasis de l'Asie centrale, au Qinghai, au Gansu. En 763, ils s'installent à Ningxia, sur le cours supérieur du fleuve Jaune, rafflent les chevaux des haras impériaux au Gansu oriental et pénètrent même à Chang'an. A partir de 790, tous les territoires situés à l'ouest de la passe de Yumen échappent définitivement au contrôle de la Chine. C'est là, si l'on songe aux relations constantes que les pays chinois avaient entretenues depuis les Han avec l'Asie centrale et les régions situées au-delà des Pamirs, un événement aux conséquences capitales pour l'histoire de la civilisation chinoise.

Au Nord-Est, Silla qui s'était imposé en Corée depuis la fin du VII^e siècle, se déclare indépendant des Tang. Enfin, dans les régions comprises entre Sichuan et Birmanie, des principautés tibéto-birmanes sinisées et pénétrées par les influences chinoises, indiennes et tibétaines, tantôt alliées de la Chine et tantôt du Tibet, s'étaient développées depuis le milieu du VII^e siècle. La plus puissante, celle du « prince du Sud » (Nanzhao), avait englobé ses rivales et commencé à s'étendre à partir de 750 malgré les expéditions chinoises envoyées pour la réduire. Le Nanzhao se fera plus menaçant au IX^e siècle, lançant ses attaques jusqu'à la région de Chengdu et s'emparant du bassin du fleuve Rouge et de Hanoï en 827. Après l'échec d'une expédition chinoise en 865-867, il parviendra même à occuper la capitale du Sichuan pendant quelque temps. Connue à partir de 902 sous le nom de royaume de Dali (localité située sur la rive occidentale du lac Erhai dans l'ouest du Yunnan), ce royaume du Sud-Ouest devait subsister jusqu'au moment de sa conquête par les Mongols au milieu du XIII^e siècle.

Ce repli général qui fait suite à la grande période d'expansion du VII^e siècle et de la première moitié du VIII^e s'accroîtra au X^e siècle avec la formation de l'empire sinisé des Kitan dans le Nord-Est et la perte du contrôle chinois sur le bassin du fleuve Rouge : profondément marqué par plus d'un millénaire d'administration et de colonisation chinoises, le Vietnam secoue en 939 la tutelle du royaume des Han du Sud établis à Canton et conservera pour toujours son indépendance si on excepte l'époque de l'occupation mongole et la brève période où, au début du XV^e siècle, le Vietnam fera partie de l'empire des Ming.

Les transformations du système fiscal et l'évolution de la société

Les changements ne sont pas moins importants dans un tout autre domaine : celui de l'organisation fiscale dont les rapports sont étroits avec la constitution politique, les réalités sociales et l'économie.

Le système de répartition viagère des terres de grande culture destinées à fournir l'impôt en grain était complexe et fragile dans la mesure où il dépendait d'un recensement et d'un cadastre précis et tenus régulièrement à jour. Il était en outre impossible d'appliquer partout une législation uniforme à cause de la diversité des conditions géographiques et des inégalités du peuplement. Là où les terres faisaient défaut, il était permis d'émigrer. La

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

tentation était grande d'inclure les terres reçues en lots viagers dans les propriétés familiales partout où les terres à chanvre remplaçaient les lopins plantés en mûriers, comme c'était le cas dans toute la Chine du Nord-Ouest. Enfin, les multiples dérogations prévues par les règlements fournissaient l'occasion de tourner la loi. Dès la fin du VII^e siècle, la classe des petits exploitants bénéficiaires de lots viagers commence donc à se désagréger et la falsification des registres de recensement se généralise.

Les causes de ce phénomène furent sans doute multiples : émigrations spontanées provoquées par les incursions de nomades ou de Tibétains dans les régions frontalières, attrait exercé par les régions de la Huai et du Yangzi où se développaient la riziculture et les trafics commerciaux, pression exercée par les riches propriétaires en état de prêter aux paysans dans la gêne. Mais c'est sans doute cette exploitation des plus pauvres par les plus riches et les plus puissants qui fut la cause principale de la réduction rapide des familles imposables au cours du VIII^e siècle. Les grandes familles du Nord-Ouest qui dominaient la vie politique, la noblesse impériale (parents directs et parents par alliance des empereurs, familles des concubines impériales), généraux et hauts fonctionnaires, grands monastères possédaient au VII^e siècle et dans la première moitié du VIII^e des domaines privés qui étaient désignés sous des noms divers dont celui de *zhuangyuan* (« ferme-jardin ») était le plus répandu. Sortes de maisons de campagne et de parcs d'agrément, ces domaines comprenaient des exploitations agricoles qui étaient en marge de celles de la paysannerie : terres de montagne ou de collines, vergers en même temps que champs cultivés en céréales. Leurs moulins établis sur le cours des rivières étaient parfois à l'origine de contestations avec les paysans privés d'eau pour l'irrigation. Mais ces domaines privés se sont étendus pendant la première moitié de la dynastie en englobant des terres paysannes si bien que leur caractère s'est modifié et que le terme de *zhuangyuan* en est venu à désigner de grandes exploitations agricoles cultivées par des fermiers et des ouvriers à gages. Ces grands domaines devaient, comme les *villa* romaines, donner naissance à de petites agglomérations aux époques postérieures : de nombreuses villes de l'époque des Song conservent dans leur nom même (*zhuang*) le souvenir de cette origine. Ces transformations s'expliquent sans doute par le développement commercial que connaît le monde chinois à partir du VIII^e siècle.

Les efforts faits dans la première moitié du VIII^e siècle pour réinscrire les familles et les terres qui ont disparu des recensements se révèlent vains. Aussi bien, on commence à recourir à une nouvelle forme d'imposition qui porte non plus sur les familles de cultivateurs mais sur les terres (*ditouqian*) et sur les récoltes (*qingmiaoqian*). C'est cette pratique qui est systématisée et généralisée lors de la célèbre réforme des impôts directs due à Yang Yan en 780 : la *liangshuifa* « méthode des impôts » d'été et d'automne.

Mais la réforme des impôts agraires dont une partie servait à alimenter les budgets provinciaux ne suffit pas. Il fallait trouver de nouvelles recettes, car de nombreuses régions échappaient à l'autorité du gouvernement central. Les monopoles d'État qui permettaient de taxer les produits de consommation courante soit à la production soit au niveau de leur distribution permettaient de combler le déficit par des revenus réguliers, indépendants

La transition aux Temps modernes

de la situation politique. L'essor économique qui s'était produit dans la vallée du Yangzi et au Sichuan dans le courant du VIII^e siècle devait assurer le succès de ces nouvelles formes d'imposition inspirées par le souvenir du célèbre monopole du sel et du fer instauré sous le règne de Wudi des Han en -117. Le monopole du sel, le plus sûr et le plus rentable dans la mesure où le pouvoir d'État contrôlait les régions productrices (marais salants des provinces maritimes depuis le Hebei jusqu'à la région de Canton, lacs salés du Sud du Shanxi et puits de sel du Sichuan), fut créé en 759, celui des alcools en 764, celui du thé, dont l'usage se répandait rapidement, en 793. Dès 780, le monopole du sel procure à l'État la moitié de ses recettes. En 806, il atteint 6 millions de ligatures de 1 000 pièces de monnaie; en 808, 8 800 000 ligatures. Le système fiscal et la répartition des différents types d'impôts se sont donc radicalement transformés entre 760 et 800. Non seulement les impôts agraires ont changé de nature en n'étant plus basés sur les cultivateurs mais sur les terres, mais la fiscalité d'origine commerciale a tendu à prendre une plus grande importance que celle des impôts directs qui reposaient sur la petite paysannerie. Cette tendance s'accroît à l'époque des Song (960-1279).

L'action de l'État dans le domaine fiscal aboutit à favoriser les riches marchands qui se chargent de la perception des taxes sur le sel. Elle leur fournit en tout cas l'occasion de manier des capitaux importants et d'accroître leur puissance économique. Les trafics entre bassin du Yangzi et Chine du Nord, entre Sichuan et Xizhe (Jiangsu méridional et Nord du Zhejiang) sont dès les environs de 800 entre les mains de très riches marchands qui sont devenus les intermédiaires attitrés de l'administration : gros commerçants de sel de Yangzhou, la grande ville marchande située sur le grand canal à 20 km au nord du Yangzi, riches négociants de Chengdu au Sichuan. On note l'accroissement extraordinaire du commerce du thé dans le courant du VIII^e siècle (l'usage du thé comme boisson a commencé à se répandre sous les Tang). Dès la fin du VIII^e siècle, les revenus des taxes sur le commerce du thé dont les régions productrices sont situées au Anhui, au Zhejiang et au Fujian ainsi qu'au Sichuan atteignent 400 000 ligatures de 1 000 pièces de cuivre, soit à peu près 12 % des énormes revenus de la gabelle.

Les marchands de thé ont été pour beaucoup dans l'invention de nouveaux procédés de transfert de crédit. Dans les années 806-820 apparaissent les premiers billets de change sous le nom de *fei qian* (« monnaie volante ») : les marchands de thé qui viennent vendre leurs cargaisons à la capitale livrent le produit de leurs gains aux offices qui représentent à Chang'an leurs administrations provinciales (les *jin zou yuan*) et en reçoivent des reconnaissances de dette qui leur permettent, déduction faite des taxes prélevées à la capitale, de se faire régler en espèces une fois de retour dans leur province d'origine. A la fin du IX^e siècle et au début du X^e, entrepôts de marchandises, monts-de-piété, boutiques de changeurs puis maisons de commerce de Chengdu au Sichuan commencent à émettre des certificats de dépôt négociables qui sont les ancêtres du billet de banque. Les premiers papiers-monnaie émis par l'État apparaîtront au Sichuan en 1024. La pénurie de moyens de paiement à une époque où les transactions commerciales se développaient rapidement fut à l'origine de ces innovations dans les procédés de transfert de crédit.

Le premier grand essor de la riziculture

Au VIII^e siècle, le centre de gravité du monde chinois tend à se déplacer de la vallée de la Wei et de la plaine Centrale, où il était resté fixé depuis l'Antiquité et depuis le Néolithique, vers les plaines du bassin inférieur du Yangzi. Ce phénomène capital dans l'histoire est sans doute lié tout à la fois aux progrès de la riziculture inondée et au développement commercial des régions du Yangzi, productrices de soieries, de thé et de sel (salines de la Huai). Alors que les méthodes de culture employées jusqu'au VI^e siècle consistaient à récolter le riz dans les terres mêmes où il avait été semé, ce qui rendait les jachères indispensables, la pratique du repiquage permet sous les Tang un accroissement rapide des rendements qui s'accroîtront encore au XI^e siècle grâce à l'introduction des variétés de riz précoces puis grâce à la sélection systématique des espèces, faisant de la riziculture inondée l'une des techniques agricoles les plus savantes du monde et celle qui donnera jusqu'à l'époque contemporaine les plus hauts rendements à l'hectare. C'est à l'époque des Tang qu'apparaissent aussi des outils agricoles propres à ce type de culture et dont les formes sont déjà très proches de celles des outils de l'époque contemporaine : la chaîne à palets (*longguche*) qui permet d'élever l'eau d'un plan à un autre par le moyen d'un pédalier, la herse (*pa*) et la charrue de rizière. Ces progrès de la riziculture devaient non seulement favoriser le peuplement du bassin du Yangzi mais aussi, grâce au système de canaux construits à des fins stratégiques et politiques aux environs de 600, assurer un complément de ressources à une Chine du Nord dont la production restait soumise aux aléas climatiques. D'après les recensements de l'époque, la population des régions situées au sud du Moyen et du Bas-Yangzi passe de 3 millions d'individus imposables à 10 millions entre les environs de 600 et l'année 742, tandis qu'en Chine du Nord, où se trouve concentrée la plus grande partie des 50 millions de personnes que compte approximativement la Chine des Tang, il se produit une légère baisse de la population qui, dans les provinces du Nord, passe de 75 % du total à 53 % entre ces deux dates. L'accroissement des transports de riz sur le grand canal à l'époque où Pei Yaoqing (681-743) réforme le système des transports par voie d'eau en créant des relais et des greniers (734) permet sans doute de situer le moment où commence à s'affirmer l'essor agricole du Bas-Yangzi : 7 millions de *shi*, soit plus de 4 millions d'hectolitres de riz sont transportés vers la Chine du Nord au cours des années 734-736.

Cet essor de la riziculture a contribué pour beaucoup au rétablissement de la dynastie après la grande crise des années 756-763. Le grenier à riz de la Huai et du Bas-Yangzi avait été épargné par les guerres et toute l'économie de l'Empire reposera sur cette région à partir de la fin du VIII^e siècle.

2. L'émiettement de l'Empire

L'évolution politique

Si le pouvoir central sut faire preuve d'une étonnante faculté d'adaptation dans le domaine fiscal — il y eut une véritable restauration du pouvoir des Tang entre 780 et les environs de 850 —, il devait échouer en revanche à reprendre dans tout l'Empire le contrôle politique qu'il exerçait avant la rébellion.

La puissance exceptionnelle de An Lushan à la veille de la rébellion tenait à ce qu'il cumulait le commandement des régions militaires de Fanyang (région de Pékin), Hedong (Shanxi) et Pinglu (Shandong), les effectifs dont il disposait atteignant près de 200 000 hommes et sa cavalerie 30 000 chevaux environ, sans compter l'aide que pouvaient lui apporter les tribus nomades de la Mongolie orientale et du Sud de la Mandchourie. Mais les causes mêmes de la rébellion, l'indépendance de fait des commissaires impériaux au commandement de régions militaires (*jiedushi*), ne sont pas supprimées par la répression. Le pouvoir légal est au contraire amené à multiplier les régions militaires dans les provinces et à accroître les pouvoirs des *jiedushi* afin de lutter contre les insurgés. A la fin des Tang, on comptera de 40 à 50 régions militaires d'importance variable et l'institution subsistera sous les Cinq Dynasties (907-960) où les *fanzhen* seront encore au nombre de 30 à 40.

Dix régions militaires (*fanzhen*) existantes vers 742

NOM	SIÈGE	EFFECTIFS EN SOLDATS ET CHEVAUX	
Anxi	Kuchâ (bassin du Tarim)	24 000	2 700
Beiting	Beshbalik (près de l'actuel Urumchi)	20 000	5 000
Hexi	Liangzhou (Gansu central)	73 000	7 900
Shuofang	Lingzhou (cours supérieur du fleuve Jaune)	64 700	13 300
Hedong	Taiyuan (Shanxi)	55 000	14 800
Fanyang	Yozhou (région de l'actuel Pékin)	91 400	6 500
Pinglu	Yingzhou (Shandong)	37 500	5 500
Longyou	Shanzhou (Kokonor)	75 000	10 000
Jiannan	Chengdu (Sichuan)	30 900	2 000
Lingnan	Canton	15 400	0

L'autonomie de fait que le pouvoir central avait été contraint de reconnaître aux commissaires impériaux devait provoquer la division de l'Empire et la chute de la dynastie. Mais l'évolution semble avoir été accélérée par une étrange rébellion itinérante.

A la suite de famines qui sévissent en Chine du Nord, des bandes de pillards se constituent en 874 aux confins du Shandong, du Henan et du Jiangsu. Elles se trouvent des chefs, l'année

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

suivante, dans la personne de deux contrebandiers du sel dont le premier, Wang Xianzhi, sera exécuté en 878 après s'être rallié aux Tang, et le second, Huang Chao, laissera son nom à cette rébellion itinérante : parties du Sud-Ouest du Shandong, les troupes d'insurgés devaient parcourir toutes les grandes routes de Chine, pillant les villes les plus riches et ravageant tout sur leur passage. Elles commencent par s'attaquer aux bourgades du fleuve Jaune. En 878, elles quittent le Sud de Luoyang pour le Moyen-Yangzi, gagnent le lac Puoyang, circulent au Anhui et au Zhejiang, atteignent Fuzhou puis Canton en 897 où elles massacrent les riches marchands étrangers de la ville. Elles prennent ensuite la route du Guangxi et du Hunan, occupent Luoyang à la fin de 880. Gros de 600 000 hommes, le flot des insurgés pénètre à Chang'an au début de l'année suivante. La capitale et sa région sont mises à feu et à sang. Chassé de Chang'an par les troupes gouvernementales qui se livrent à leur tour au pillage, Huang Chao y rentre cinq jours plus tard faisant subir, suivant son expression, « un bain de sang » à cette malheureuse cité. Ce ne sont que des ruines que reprendront en 883 les troupes de Tatars Shato commandés par le Turc sinisé Li Keyong (856-908) passé au service des Tang ; il sera, dans la période de chaos de la fin de la dynastie, l'un des aspirants au pouvoir impérial et parviendra à ses fins en fondant les Tang postérieurs en 923. Devenus le jouet des plus puissants chefs de guerre, les empereurs Tang ne résideront plus, à partir de 885, sauf pendant de courtes périodes, à Chang'an, l'immense métropole qui avait symbolisé aux VII^e et VIII^e siècles la gloire et la splendeur des Tang, mais à Luoyang.

Un ancien lieutenant de Huang Chao gagné au pouvoir légitime, Zhu Wen (Zhu Quanzhong) (852-912), qui occupait la position stratégique de Kaifeng au Henan oriental fonde le nouvel empire des Liang (Hou Liang, Liang postérieurs) en 907 : cette date marque la fin nominale d'une dynastie qui avait perdu la réalité du pouvoir dès 885.

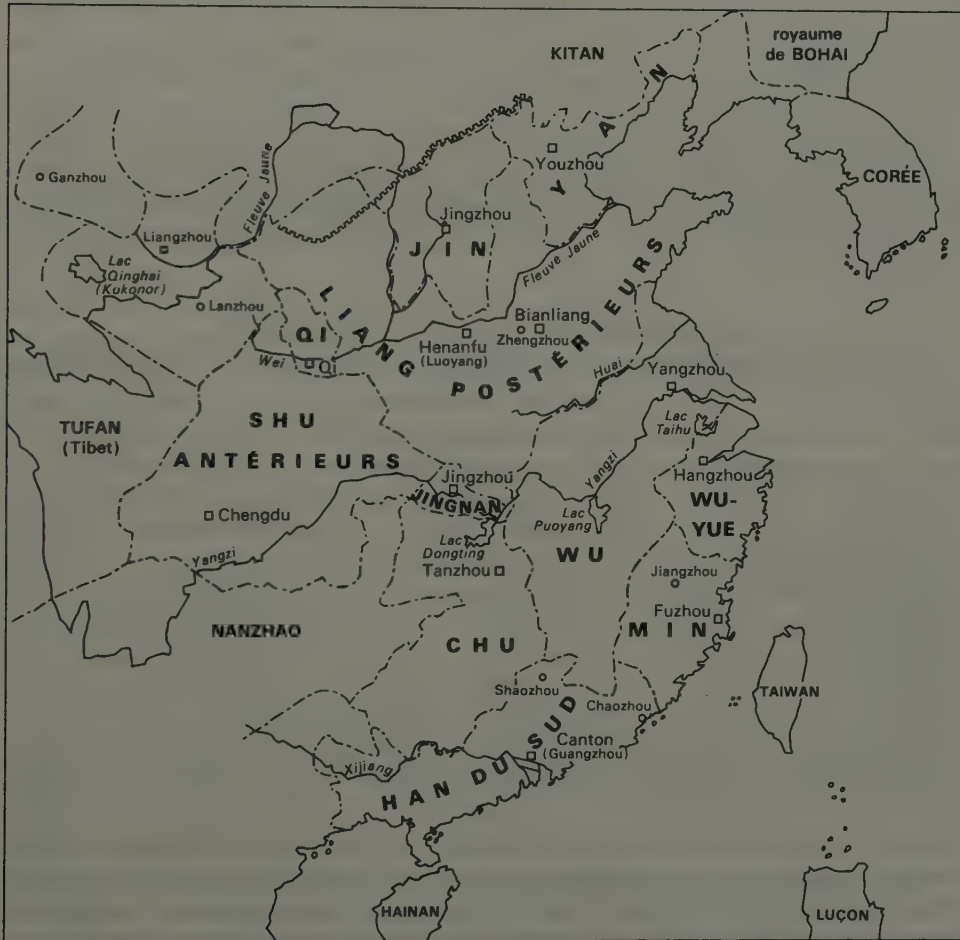
Une nouvelle forme de pouvoir

Les responsables directs du déclin et de la chute des Tang sont ceux que l'on appelle es commissaires impériaux préposés au commandement de régions militaires (*fanzhen*), les *jiedushi* ; ce sont eux et leurs armées qui, ayant ravi au pouvoir central son contrôle sur les provinces, mirent fin aux Tang en provoquant un morcellement de la Chine qui devait durer près d'un siècle.

Alors que les premiers commissaires militaires étaient des hommes de l'aristocratie ou de la classe lettrée, l'affaiblissement du pouvoir impérial à partir de la rébellion de Wang Xianzhi et de Huang Chao (874-883) facilite l'élimination des anciens cadres administratifs dans les régions militaires. Par une sorte de choix démocratique qui n'est pas rare dans les armées qui se sont rendues indépendantes du pouvoir central, ce sont les troupes qui nomment leurs propres généraux et les portent à la dignité de « commissaires impériaux ». Ce choix est seulement inspiré par la popularité, la valeur militaire, l'autorité acquise : c'est ainsi que des hommes issus des plus basses couches de la société ont été portés au pouvoir dans les provinces. Zhu Quanzhong (Zhu Wen), fondateur de la première des Cinq dynasties

La transition aux Temps modernes

qui se succéderont à Kaifeng entre 907 et 960, est le fils d'un lettré de campagne ruiné. Tout d'abord ouvrier agricole, puis chef de section dans les armées, il devra d'être nommé commissaire impérial à ses hauts faits d'armes dans les campagnes contre Huang Chao. Wang Jian qui devait se tailler un royaume au Sichuan est un ancien brigand qui a opté pour la vie de soldat; Qian Liu, premier prince du royaume de Wu et de Yue (Sud du Jiangsu et Nord du Zhejiang), un paysan déraciné qui s'est engagé dans les milices d'auto-défense des grandes familles de Hangzhou; les frères Wang qui régneront au Fujian, d'anciens bandits du Henan. Tel autre fondateur de royaume — celui du Jingnan, sur le moyen Yangzi — est l'ancien esclave d'un marchand de Kaifeng, tel autre encore — Ma Yin, prince de



17. Le morcellement politique de la Chine sous les Cinq dynasties (X^e siècle).

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

Chu — un charpentier converti au brigandage. Li Keyong (856-908), fondateur des Tang postérieurs, était, on l'a vu, un chef de tribus turques Shato qui s'était mis au service des Tang au moment de la rébellion de Huang Chao.

Ainsi se constitue une nouvelle classe dirigeante où les traditions du temps de l'illégalité restent vivaces : des liens de dépendance étroits unissent les satrapes régionaux et leurs généraux. Il est courant dans le milieu des brigands et des rebelles de se jurer fraternité et ce serment implique plus de devoirs encore que n'en exigent les liens du sang. Mais c'est aussi la pratique de l'adoption qu'on voit se développer dans les armées indépendantes de la fin des Tang : les généraux chefs d'État y ont pour fils adoptifs (*yier*) leurs lieutenants et leurs ministres. Ces liens de parenté fictive expliquent la cohésion des gardes privées et des armées personnelles de mercenaires, fondement le plus solide des nouveaux pouvoirs qui se substituent dans toutes les régions à l'autorité du gouvernement central en éliminant ses fonctionnaires civils. La concentration de la puissance armée entre les mains du chef d'État est caractéristique de l'époque des Cinq dynasties et du début de l'époque des Song. Dans cette perspective, l'évolution qui mène des régions militaires autonomes de la fin du IX^e siècle à la réunification des pays chinois par le fondateur des Song est continue : l'empire des Song est directement issu des commanderies indépendantes de la fin des Tang.

Le partage de l'empire des Tang et la transformation des régions militaires en royaumes et en empires

RÉGIONS (<i>fanzhen</i>)	ROYAUMES (<i>guo</i>)	EMPIRES
Nord Shanxi 883.	Jin 895	Hou Tang 923
Henan oriental et cours supérieur de la Huai 883.	Hou Liang 901	Hou Liang 907
Nord Anhui et Nord Jiangsu 892.	Wu 902	Wu 927
Nord Hebei 894.	Yan 909	Yan 911
Bassin occidental de la Wei 887.	Qi 901	Hou Tang 923
Fujian 896.	Min 909	Min 945
Sichuan 891.	Chu 907	Qian Shu 907
Hunan 891.	Yue 902	Wu-Yue 907
Zhejiang 898.		

Ce tableau révèle que l'indépendance de fait des futurs royaumes des Cinq dynasties est acquise dès la fin du IX^e siècle.

Dans un premier temps, les commissaires impériaux désignent eux-mêmes leurs successeurs — la cour impériale ne faisant qu'entériner leur choix, tâchant au moins de sanctionner de son autorité ce qu'elle ne peut empêcher — et leur pouvoir ne tarde pas à devenir héréditaire. Dans un second temps, aux environs de 900, les régions indépendantes prennent le nom de royaume (*guo*) et, quelques années plus tard, leurs chefs n'hésitent pas à usurper

le titre d'empereur et à fonder des dynasties. Les seules différences qui séparent les « Cinq dynasties » qui se succèdent à Kaifeng des « Dix royaumes » qui se partagent le reste de l'ancien empire des Tang tiennent à ce que les pouvoirs établis à Kaifeng contrôlent un territoire plus étendu, en Chine du Nord, et au fait qu'ils ont été considérés comme les successeurs des Tang.

Autonomie régionale et essor économique au X^e siècle

La faiblesse du pouvoir central à la fin des Tang favorise le réveil des tendances régionalistes : les royaumes qui sont issus des régions militaires correspondent le plus souvent à de grandes régions naturelles. C'est le cas des royaumes de Shu au Sichuan, des Han du Sud à Canton, de Min au Fujian, de Chu au Hunan, de Wu-Yue au Zhejiang... Leur indépendance permet à ces régions d'affirmer leurs vocations naturelles, de développer leur économie de façon autonome et de nouer des relations extérieures. Certains historiens modernes ont vu dans la révolte des artisans de brocart du Sichuan menée par Wang Xiaobo et Li Shun de 993 à 995 un mouvement autonomiste qui visait à prolonger l'indépendance économique et politique du Sichuan au moment de l'annexion de la province à l'empire des Song : les artisans en révolte étaient menacés par la production des fabriques de brocart de la région de Kaifeng. Dans le bassin du Yangzi et dans les ports des provinces maritimes, l'essor économique qui s'était manifesté à partir du VIII^e siècle ne paraît pas s'être ralenti. Le royaume de Min au Fujian, dont les communications par voie de terre avec les provinces de l'intérieur sont difficiles, s'enrichit en développant ses relations maritimes et en exportant les soieries et céramiques fabriquées au Fujian, au Zhejiang et au Anhui. Le véritable essor de Canton se produit au début du X^e siècle. Le royaume de Chu à Changsha accroît sa production de soieries et de toiles et tire d'importants revenus de ses exportations de thé vers le Nord. Alors que le Sichuan, le bassin du Yangzi et les provinces maritimes du Sud semblent connaître au X^e siècle une ère de prospérité qui se prolongera aux XI^e-XIII^e, jusqu'à la conquête mongole (1273-1279), le Nord a beaucoup souffert des guerres qui l'ont ravagé sans discontinuer entre 890 et 923. Chang'an est en ruines, Luoyang est dépeuplée et l'on comprend que les pouvoirs qui succèdent aux Tang à partir de 907 aient établi leur capitale plus à l'est, au débouché même du grand canal. Le Nord manque de soldats pour ses armées et il arrive que tous les hommes valides soient requis quel que soit leur âge. Les désertions sont nombreuses — pour les éviter, on marque les hommes au fer rouge — et elles continueront à poser un grave problème jusqu'à la fin du X^e siècle. A la suite des brèches ouvertes afin d'inonder les territoires occupés par les troupes ennemies, les digues du fleuve ont perdu de leur solidité. Elles se rompent en 931 et provoquent une catastrophe. D'autre part, les attaques des Kitan, population turco-mongole des régions situées au nord de Pékin, contribuent à l'insécurité générale et à l'instabilité des pouvoirs établis à Kaifeng.

3. Conclusion

L'aube d'un monde nouveau

Certaines nouveautés qui apparaissent dans le courant de l'époque des Tang et à la fin de cette époque vont modifier profondément la physionomie du monde chinois. Premiers indices des transformations à venir, elles permettent déjà d'esquisser l'image d'une Chine très différente de celle du VII^e siècle qui avait reçu de l'époque médiévale les traditions sociales et politiques du Nord et l'héritage littéraire et artistique des Six dynasties.

Ce sont pour l'essentiel :

— le déclin puis la disparition de la vieille aristocratie du Nord-Ouest et, de façon plus générale, l'élimination des anciennes classes dirigeantes des VII^e-VIII^e siècles : la société de l'époque des Song sera une société d'hommes nouveaux, sans filiation avec les grandes familles aristocratiques ou lettrées de la première partie de l'époque des Tang;

— la constitution aux IX^e-X^e siècles d'armées de métier formées de mercenaires qui vont remplacer définitivement les armées de conscrits qui avaient été de tradition depuis les Qin et les Han; d'où une nouvelle définition du pouvoir politique : le chef d'État n'a pas pour soutien un ensemble de familles puissantes qui l'ont porté au pouvoir, mais un noyau de troupes d'élite qui lui sont personnellement dévouées;

— une transformation du système fiscal sans grande portée apparente, mais aux conséquences capitales : alors que, depuis la fin de l'Antiquité, le droit éminent de l'État portait sur les hommes et leur force de travail, ce qui rendait indispensable la répartition des terres cultivables et la limitation des propriétés foncières, les réformes de Yang Yan en 780, rendues nécessaires par les déplacements de population et la difficulté des contrôles, aboutissent à un transfert de ce droit sur les superficies cultivées, renforçant ainsi une notion de propriété qui était étrangère à la tradition; le recours à des armées de mercenaires, s'il s'explique par certaines circonstances politiques, est lié également à ce relâchement du contrôle de l'État sur les individus;

— l'impossibilité d'emprunter les routes d'Asie centrale — cause particulière du déclin de l'Église bouddhique — et, à partir des débuts du X^e siècle, le renouveau de la puissance nomade qui aboutira à la formation de grands Empires sinisés dont il n'y avait pas encore eu d'exemples dans le passé. La fermeture des frontières du Nord entraîne un déplacement du centre de gravité politique et économique vers l'Est et le Sud-Est, phénomène qu'accélère et qu'accroît l'essor de plus en plus marqué de la Chine du Bas-Yangzi; contrairement à la Chine du VII^e siècle qui était tournée vers l'intérieur de l'Asie, celle qui commence à naître à partir du milieu de l'époque des Tang se tourne vers les océans;

— l'essor agricole, commercial et urbain de la Chine du Bas-Yangzi, dû aux progrès de la riziculture inondée, au développement de nouveaux circuits commerciaux (thé, sel,

La transition aux Temps modernes

ravitaillement des armées du Nord en fourrage et en grain...) qui relie étroitement la Chine du Yangzi et du Sichuan à celle du Nord, à l'apparition de nouvelles techniques commerciales (le certificat de dépôt négociable qui donnera naissance au billet de banque); dans ce contexte, l'institution des monopoles d'État favorise l'ascension d'une nouvelle classe de grands marchands qui ne peut cependant échapper à la tutelle du pouvoir politique;

— l'apparition d'une nouveauté technique — la reproduction des textes et dessins par xylographie — qui, en provoquant une brusque diffusion du savoir, amènera un élargissement de la base sociale des classes dirigeantes et donnera d'autre part naissance à une littérature populaire de transmission écrite et non plus orale.

DE L'OUVERTURE AU MONDE AU RETOUR VERS LES SOURCES DE LA TRADITION CLASSIQUE

L'HISTOIRE INTELLECTUELLE DES VII^e-X^e SIÈCLES présente un remarquable parallélisme avec l'évolution politique de la même période. Héritière des traditions de l'époque médiévale, la Chine des VII^e-VIII^e siècles porte à leur apogée les études bouddhiques et la poésie de forme régulière. Fidèle à l'« esthétisme » des III^e-VI^e siècles, elle innove peu, sauf dans le domaine de l'histoire où se manifeste un effort précoce de réflexion. Accueillante à tout ce qui lui vient de l'étranger, elle exerce une profonde influence sur la plus grande partie de l'Asie. Jamais sans doute le rayonnement de la Chine ne fut aussi éclatant. Mais le reflux de l'expansion chinoise à partir du milieu du VIII^e siècle provoque une réaction de repli sur soi-même, d'hostilité à l'égard des cultures étrangères et de retour vers les sources de la tradition chinoise antérieure à la période médiévale. Il ne s'agit encore que de tendances, mais ces tendances deviendront dominantes au moment de la grande « Renaissance » chinoise du XI^e siècle.





I. Apogée de la culture médiévale

Histoire et poésie

Les traditions propres à la période des dynasties du Nord et du Sud (iv^e-vi^e siècle) se prolongent à l'époque des Sui et des Tang, et restent dominantes jusqu'au milieu du viii^e siècle.

Le style recherché de la prose à phrases accouplées et le genre de poésie courtoise qui étaient en faveur au vi^e siècle dans la Chine du Yangzi sont encore cultivés au début des Tang et la critique littéraire reste fondée sur une appréciation purement esthétique des ouvrages. En témoigne l'intérêt qui est toujours porté à cette anthologie des meilleures pièces littéraires qu'est le *Wenxuan* : Li Shan ajoute son propre commentaire à celui de ses prédécesseurs et fait paraître en 719 le *Wenxuan aux cinq commentateurs* (*Wuchenzhu Wenxuan*). De même encore, les *Notices par époques sur les peintres célèbres* (*Lidai minghuaqi*), où Zhang Yanyuan a réuni ses notes critiques sur 371 peintres et calligraphes depuis les Jin jusqu'à l'an 841, continuent-elles la tradition des ouvrages de critique picturale des dynasties du Sud.

L'époque des Tang est l'âge d'or de la poésie classique, celle du poème régulier qui combine suivant des règles strictes l'alternance des tons et des rimes. La poésie de cette période tire parti de ce riche héritage que constitue la longue tradition qui va de la poésie lyrique des Han, émouvante de simplicité, jusqu'aux poètes décadents et alambiqués de la dernière des dynasties du Sud. Mais le vent du large vient en même temps renouveler les sources d'inspiration dans une Chine ouverte sur les steppes et les oasis de l'Asie centrale et sur les civilisations lointaines, et aussi de moins en moins cloisonnée du point de vue social : la poésie n'est plus l'apanage d'une aristocratie exclusive comme elle l'était restée sous les dynasties du Sud, et le système des concours a pour effet, à partir de la fin du vii^e siècle, de favoriser l'ascension de nouvelles couches sociales. L'idée, si étrange pour nous, mais en accord avec les réalités morales et pratiques du monde chinois de cette époque, que l'on ne pouvait être un homme accompli qu'à la condition de posséder une culture poétique avait imposé l'institution d'une épreuve de poésie dans le plus prisé des concours de recrutement de fonctionnaires. Cette disposition ne fut sans doute pas étrangère à l'essor étonnant de ce genre littéraire du vii^e au x^e siècles. Il faut compter aussi avec l'influence du mécénat des empereurs — le grand Xuanzong (712-756) était à la fois poète, musicien et acteur — et le rôle important joué par les milieux de chanteuses prostituées que fréquentaient la jeunesse dorée de Chang'an et les candidats aux concours officiels.

Une partie des meilleurs poèmes de l'époque des Tang sera réunie et publiée au début du xviii^e siècle dans le *Recueil intégral des poètes des Tang* (*Quantangshi*) (1705) qui contient 48 900 poèmes, œuvres de 2 300 auteurs. Parmi les plus grands noms, rappelons ceux de

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

Chen Zi'ang (661-702), de Song Zhiwen (mort vers 710) et de Shen Quanqi (mort vers 713) au début de la dynastie, ceux de Meng Haoran (689-740), Wang Changling (?-755), Wang Wei (701?-761), Li Bai (701-762), Gao Shi (702-765 environ) et Du Fu (712-770) sous le règne si brillant de Xuanzong et sous celui de Suzong, ceux de Bai Juyi (772-846) et de son ami Yuan Zhen (779-831) dans cette première moitié du ix^e siècle où s'affirment de nouvelles tendances réformatrices et, pour finir, ceux de Du Mu (803-853) qu'on appelait « le petit Du » pour le distinguer de son illustre prédécesseur le grand Du Fu, Li Shangyin (812-859) et Wen Tingyun (812-870?), tous poètes originaux, personnels, et qui portent en même temps témoignage sur les époques dissemblables auxquelles ils ont vécu.

La situation des études classiques n'est guère plus brillante sous les Sui et les Tang qu'elle n'était depuis l'époque de chaos qui avait mis fin aux Han. Le *Wujing zhengyi* (*Sens correct des cinq Classiques*) rédigé par Kong Yingda (574-648) et Yan Shigu (581-645) et publié en 653 n'est en fait qu'une compilation des commentaires antérieurs de Kong Anguo (fin du II^e siècle avant notre ère), Zheng Xuan (127-200), Du Yu (222-284) pour le *Zuozhuan* et Wang Bi (226-249) pour le *Yijing*. Chez cet autre commentateur des Classiques qu'est Lu Yuanlang (Lu Deming) (vers 581-630), l'intérêt persiste pour les ouvrages qui étaient en faveur dans l'École des Mystères (*xuanxue*) aux III^e-IV^e siècles. Il commente le *Laozi* et le *Yijing*.

Par contre, de nouvelles orientations apparaissent en histoire aux VII^e et VIII^e siècles. Les travaux historiographiques prennent un grand développement au début des Tang et s'engagent sur une voie dont les dangers seront bientôt dénoncés : en dehors des Histoires des dynasties du Nord (*Beishi*) (645) et des dynasties du Sud (*Nanshi*) (659) rédigées par Li Yanshou (dates inconnues), cinq histoires dynastiques sont compilées par des équipes d'historiographes officiels. C'est ainsi que les différentes parties du *Suishu* (*Histoire des Sui*) sont achevées entre 622 et 656, l'*Histoire des Liang* (*Liangshu*) et celle des Chen (*Chenshu*) vers 629, celle des Zhou du Nord (*Zhoushu*) en 636 et celle des Jin (*Jinshu*) en 645. Le caractère mécanique de ces compilations, le contrôle exercé par le pouvoir politique sur leur rédaction, les silences et les distorsions imposés aux auteurs par les hommes en place, le défaut de réflexion et de coordination devaient faire l'objet des critiques d'un esprit indépendant dès le début du VIII^e siècle : les *Généralités sur l'histoire* (*Shitong*) de Liu Zhiji (661-721), parues en 710, premier ouvrage de ce type dans la littérature universelle, marquent le début d'une réflexion sur les problèmes de l'histoire et de l'historiographie qui s'épanouira au XI^e siècle et qui débouchera beaucoup plus tard, avec Zhang Xuecheng (1738-1801), sur une philosophie de l'histoire qui évoque Vico et Hegel. Liu Zhiji annonce déjà en effet les historiens de l'époque des Song et les philosophes des XVII^e et XVIII^e siècles par son refus de toute interprétation irrationnelle (mise en relation des cycles dynastiques avec la succession des cinq vertus élémentaires, *wuxing*), sa volonté de ne retenir en histoire que les facteurs humains, son jugement sur la nécessité de monographies sur les villes, les clans, la flore et la faune des régions, l'intérêt qu'il porte à la notation exacte des paroles sous la forme même où elles ont été prononcées (elles sont l'homme même et gardent la trace de sa



personnalité), son attitude critique à l'égard des Classiques, son souci primordial d'objectivité et sa recherche des critères de la vérité historique.

Au moment même où se manifestait cet éveil de la pensée critique et en liaison sans doute avec lui, de nouveaux types d'œuvres historiques voyaient le jour. Répondant aux besoins de l'époque et à un intérêt nouveau pour l'histoire des institutions, elles témoignent en même temps de la réaction provoquée par le caractère routinier des compilations officielles. Ce sont des encyclopédies politiques et historiques qui ne se limitent plus au cadre traditionnel des dynasties, mais embrassent des périodes plus étendues afin de relever les changements apportés aux institutions au cours des âges. C'est le cas du *Zhengdian* (740) de Liu Zhi, fils de Liu Zhiji, et du célèbre *Tongdian* de Du You (732-812), histoire des institutions politiques depuis l'Antiquité jusqu'à l'an 800 où l'on trouve une notice sur le grand centre musulman de Kûfa en Mésopotamie. C'est dans la lignée de ces premières encyclopédies que se situèrent les grandes œuvres historiques de l'époque des Song aux XI^e et XII^e siècles.

L'apogée du bouddhisme chinois

La Chine des Sui et des Tang, de la fin du VI^e au milieu du IX^e siècle, a été le plus brillant foyer de cette religion universelle que fut le bouddhisme pour la plupart des populations de l'Asie. C'est à cela plus encore qu'à ses campagnes et à ses victoires de la Corée à l'Iran qu'elle a dû son rayonnement. Pour le Japon et la Corée, la Chine des Tang a été comme une seconde patrie du bouddhisme, plus proche que l'Inde mais non moins prestigieuse par ses vestiges et ses légendes, ses sanctuaires, ses lieux de pèlerinage célèbres, ses maîtres illustres. Des apparitions du Bodhisattva Manjuçrî avaient lieu dans les monts Wutai (Nord-Est du Shanxi). Puxian (Samantabhadra) monté sur son éléphant hantait les brumes du mont Emei au Sichuan... Le bouddhisme fait partie intégrante de la civilisation, de la société, du système politique du monde chinois à l'époque des Sui et des Tang. Les monastères y sont les centres d'une culture à la fois laïque et religieuse, chinoise et bouddhique. Au type du moine lettré, poète, peintre et calligraphe répond celui du laïc dévot, curieux de philosophie bouddhique, amateur de pratiques de concentration, capable de débattre de points de doctrine avec les religieux des monastères ou des ermitages montagnards.

On assiste à l'épanouissement d'un bouddhisme typiquement chinois qui innove dans le domaine des interprétations et des doctrines. C'est le moment où se constituent les grandes sectes qui se perpétueront au Japon, celui aussi où le bouddhisme s'enrichit en Chine de nouveaux apports de l'Inde et des pays bouddhisés, et d'une masse considérable de nouvelles traditions.

L'histoire des sectes bouddhiques chinoises est complexe et il ne peut être question ici d'entrer dans les détails. On rappellera seulement que leur formation, contrairement aux traditions établies par leurs adeptes qui ont cherché à faire remonter le plus haut possible les origines de leur secte, est relativement tardive. On ne mentionnera que les principales.

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

Certaines sectes eurent un très large succès qui s'est étendu au monde laïc, d'autres au contraire n'ont jamais débordé le cadre étroit des communautés religieuses. C'est le cas de l'école éclectique du Tiantai (montagne du nord-ouest du Zhejiang) fondée par le moine Zhiyi (538-597) et d'après laquelle les différents sūtra du Grand Véhicule s'ordonnent de façon chronologique et s'adressent à des auditoires différents, le texte qui contient l'essence même du bouddhisme étant le célèbre *Lotus de la bonne loi* (*Fahuajing*). C'est le cas aussi de l'école du Huayan, école dite de l'« ornementation », fondée par le moine Fazang (643-712), d'une famille sogdienne de Chang'an, qui prit pour texte de base l'*Avatamsakasūtra* (*Huayanjing*).

Le très large succès populaire de la secte de la Terre pure (Jingtu) dont le premier patriarche fut Shandao (613-681) s'explique par les progrès du grand courant de dévotion au Buddha de lumière infinie (Amitābha) depuis l'époque de Huiyuan au début du VI^e siècle et par la simplicité de ses pratiques : vœu de renaître en Terre pure et hommages incessants au Buddha Amitābha.

La secte typiquement chinoise du *chan* (le *zen* japonais) qui prend forme au VIII^e siècle et restera l'une des plus vivaces devait trouver dans les milieux lettrés un accueil enthousiaste. A l'opposé du dhyāna indien dont le terme *chan* est la transcription chinoise, l'école rejette la longue ascèse qui permet, par la maîtrise de types de concentration de plus en plus difficiles, d'atteindre à l'« extrémité de l'être ». Iconoclaste, ennemie de tout système, de tout dogme, de toute écriture et de tout rite, la secte créée aux environs de 700 par le moine cantonais Huineng (638-713), un demi-Barbare, vise à l'illumination subite. On y recourt, pour détacher l'esprit de toute pensée discursive et de la notion du moi, aux paradoxes, à la méditation sur des thèmes absurdes (des « cas », *gong'an*), aux réponses déroutantes, aux cris et parfois même aux coups de bâton.

Mais c'est aussi par ses pèlerins et traducteurs que l'époque des Tang a été l'une des plus grandes de l'histoire du bouddhisme en Asie orientale. Les deux plus célèbres pèlerins du VII^e siècle sont Xuanzang (602-664) et Yijing (635-713).

Quand il s'engage seul dans les déserts de l'Asie centrale en 629, Xuanzang qui est déjà l'un des meilleurs connaisseurs de la philosophie bouddhique telle qu'elle était accessible à travers les traductions chinoises, a pour but de se procurer un manuscrit du grand traité de métaphysique qui porte le nom de *Terres des maîtres de yoga* (*Yogācāryābhūmiśāstra*, en chinois : *Yuqie shidi lun*) et d'élargir ses connaissances afin de résoudre les contradictions que présentent entre elles les différentes écoles philosophiques du bouddhisme. Après avoir passé deux ans au Cachemire, il parvient sur les lieux saints du bouddhisme primitif au Magadha (région de Patna et Gaya au Bihâr) et étudie cinq ans dans le célèbre monastère bouddhique de Nālandā près de Rājagṛha (l'actuel Rājgir). Il visite ensuite toute l'Inde du nord au sud et d'est en ouest, s'instruisant auprès des maîtres les plus renommés. Mais il est déjà leur égal par sa maîtrise parfaite du sanskrit, langue dans laquelle il traduira en 647, après son retour en Chine, le texte du *Laozi daodejing* à l'intention du roi du Kāmarūpa, royaume de l'actuel Assam, et par sa connaissance approfondie de la méta-

Retour vers les sources classiques

physique bouddhique et de ses immenses et difficiles traités. De retour à Chang'an en 645 après seize années d'absence, Xuanzang dirigera jusqu'à sa mort les équipes de traduction les plus prolifiques de toute l'histoire du bouddhisme chinois. On lui doit, au cours de ces dix-huit années de travaux, le quart environ de toutes les traductions de textes indiens en chinois (1 338 chapitres sur un total de 5 084 chapitres qui furent traduits en six siècles par 185 équipes de traducteurs).

Un an après le retour du maître, l'un de ses disciples compose d'après ses notes de voyage un ouvrage général sur les pays qu'il a visités depuis l'Asie centrale jusqu'au Sud du Dekkan et de la région de Kaboul à l'Assam. C'est le *Datang xiyu ji* (*Mémoire sur les contrées occidentales à l'époque des grands Tang*). Il fournit des informations sur le climat, les productions, les mœurs et coutumes, les régimes politiques et l'histoire ainsi que sur l'état du bouddhisme dans ces diverses régions de l'Asie. La biographie de Xuanzang (le *Daci'ensi sanzangfashi zhuan*) dont la rédaction est commencée au lendemain de sa mort et sera révisée en 688 est consacrée plus spécialement au récit détaillé de ses voyages.

Autre pèlerin célèbre du VII^e siècle, Yijing s'embarque en 671 sur un bateau de marchands iraniens avec l'intention de gagner l'Inde. Après un séjour sur les côtes orientales de Sumatra, dans le grand centre bouddhique de Çrî Vijaya (l'actuel Palembang), il débarque à Tâmrâlipti, sur les côtes du Bengale près de l'actuel Calcutta, en 673. Il gagne de là le Magadha et réside près de dix années à Nâlandâ, là même où Xuanzang était venu s'instruire trente ans plus tôt. Il quitte l'Inde en 685 et regagne, par la même route maritime qu'il avait prise à l'aller, Çrî Vijaya où il demeurera jusqu'à son retour en Chine en 695. Il sera accueilli à Luoyang par l'impératrice Zetian en personne. C'est à Palembang que Yijing compose ses deux célèbres ouvrages historiques dont il envoie les manuscrits à Canton en 692 : l'un porte sur l'état du bouddhisme en Inde et en Asie du Sud-Est (*Relation sur le bouddhisme envoyée des mers du Sud, Nanhai jigui neifa zhuan*), l'autre est une série de notices sur les pèlerins chinois qui se rendirent dans les pays bouddhisés au VII^e siècle (*Relation sur les moines éminents qui allèrent chercher la Loi dans les contrées occidentales à l'époque des grands Tang, Datang xiyu qiufa gaoseng zhuan*).

Seuls ont subsisté les récits de voyage de deux autres pèlerins de l'époque des Tang : celui du moine d'origine coréenne Huichao, qui gagna l'Inde par la voie des mers et revint en Chine par l'Asie centrale en 729, et celui du moine Wukong qui se rendit dans le Nord de l'actuel Afghanistan et dans le bassin du Gange. Parti de Chang'an en 751, Wukong rentra en Chine en 790 par les oasis de Kashgar et de Kuchâ.

La fermeture des routes de l'Asie centrale, occupées par les Tibétains et les Arabes, ainsi que la dispersion des communautés bouddhiques en Chine lors de la grande proscription des années 842-845 devaient amener le déclin des pèlerinages en Inde. Le dernier pèlerinage important sera organisé, de façon officielle, en 966. Plus de 150 moines y participèrent dont un petit nombre parvint jusqu'en Inde (Gandhâra, Népal et Magadha) par les oasis de l'Asie centrale. Ils furent de retour en Chine en 976.

Par son enseignement et ses traductions — c'est dès son retour à Chang'an qu'il traduit,

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

en 646-648, la grande somme des *Terres des maîtres de yoga* —, Xuanzang a fait connaître en Chine la philosophie très savante et très élaborée de l'école épistémologique Vijnānavādā d'après laquelle le monde sensible est une création de notre esprit. Mais son influence, qui sera grande sur ses disciples et se fera sentir au Japon, reste limitée au cercle des élites monacales. Remarquable indianiste, philologue rigoureux (on lui doit l'institution de règles de traduction extrêmement strictes), Xuanzang apparaît comme une exception dans l'histoire du bouddhisme en Chine : il est le seul Chinois à avoir su maîtriser, dans toute son ampleur et toute sa complexité, l'immense domaine de la philosophie bouddhique.

L'introduction du bouddhisme ésotérique dit de Tantra à l'époque des Tang devait avoir une portée plus large. Ce bouddhisme à base de formules et de cercles magiques, connu surtout sous une forme épurée, associée à des spéculations symboliques, paraît avoir pris un grand développement en Inde à partir du milieu du VII^e siècle — des maîtres de Tantra enseignaient à Nālandā dès cette époque — et s'être très rapidement étendu à Ceylan et à l'Asie du Sud-Est. Il ne devait pas tarder à gagner la Chine puis le Tibet. Les traductions en chinois de textes tantriques se multiplient au VIII^e siècle. Le maître et traducteur le plus célèbre, Amoghavajra (en chinois : Bukong) (705-774), avait eu deux prédécesseurs indiens qui étaient arrivés en Chine en 716 et 719. Né sans doute à Ceylan, élevé en Chine dans son adolescence, de retour à Ceylan entre 741 et 746, Amoghavajra traduisit à Chang'an à partir de 756 un grand nombre de textes tantriques et obtint un très vif succès à la Cour des Tang.

Le Tantra constitue le dernier apport du bouddhisme indien en Chine, à la veille des grandes transformations qui vont orienter le monde chinois vers de nouvelles voies et provoquer le déclin des grandes communautés monacales. C'est avec lui que se termine la longue période d'intenses relations entre les pays indianisés et la Chine : la mort d'Amoghavajra en 774 symbolise à sa façon la fin du Moyen Age chinois.

On notera cependant que les contacts entre civilisations indienne et chinoise ne se sont pas limités au domaine déjà si riche et si divers du bouddhisme. Les sciences profanes de l'Inde ont pénétré en Chine : des savants originaires du monde indien sont signalés à Chang'an et à Luoyang dans la première moitié de l'époque des Tang et les traductions de textes « brahmaniques » traitant d'astronomie, d'astrologie, de mathématiques et de médecine semblent avoir été nombreuses aux VII^e et VIII^e siècles. Mais les mathématiques chinoises ont influencé à leur tour les mathématiques indiennes.

2. Les influences étrangères

Les hautes classes de la première moitié de l'époque des Tang sont entichées de tout ce qui est barbare : danses, musiques, jeux, cuisine, vêtement, habitation... Il est vrai que les influences des steppes et de l'Asie centrale ont eu tout le temps de s'exercer en Chine du Nord depuis les Han, mais après les grandes offensives du début du VII^e siècle, les contacts,

Retour vers les sources classiques

multipliés par les ambassades, les tributs, les missions, les caravanes de marchands et les pèlerinages de religieux, deviennent plus étroits entre la Chine des vallées de la Wei et du fleuve Jaune, la Mongolie, le bassin du Tarim et les régions situées au-delà des Pamirs. Plus nombreuses encore que sous les Han, des colonies étrangères se sont établies dans les villes commerçantes au Gansu, au Shenxi et au Henan, ainsi que sur le grand canal et à Canton. On peut dire que la civilisation chinoise de cette époque est cosmopolite. La capitale, Chang'an, est le lieu de rendez-vous de tous les peuples de l'Asie : Turcs, Ouigours, Tibétains, Coréens, gens de Khotan et de Kuchâ, Sogdiens, Cachemiriens, Persans, Arabes, Indiens, Singhalais... Peintures et statuettes funéraires des VII^e et VIII^e siècles témoignent de l'intérêt que les Chinois de cette époque portaient aux plus lointains de ces étrangers au teint généralement sombre et aux nez proéminents; elles en gardent, avec une pointe d'ironie et quelque tendance à la caricature, le souvenir plein de fraîcheur. Cette invasion d'étrangers, d'éléments de cultures lointaines, de produits exotiques (esclaves, animaux, plantes, nourritures, parfums, médecines, textiles et bijoux...) ne devait pas manquer d'agir sur la sensibilité de l'époque et d'enrichir de ses apports nouveaux la civilisation des Tang. C'est ainsi que les danses et les musiques de l'Asie centrale et de l'Inde devaient modifier les goûts de la société chinoise. La musique indienne pénètre en Chine par l'intermédiaire de l'Asie centrale (Kuchâ), puis du Cambodge et du Champâ et certains de ses éléments devaient être conservés dans la musique de cour du Japon. Tout ce qui vient d'Asie centrale a les faveurs des hautes classes : danses et musiques de Turfân, Kashgar, Bukhâra, mais surtout Kuchâ. Une synthèse originale et très appréciée en Chine de cette musique de Kuchâ et de la musique chinoise s'est faite dans la ville marchande de Liangzhou (Wuwei, au Gansu) qui semble avoir été l'un des foyers les plus importants de la diffusion en Chine des influences de l'Asie centrale et du monde indo-iranien.

Influences iraniennes

Les deux grands courants de civilisation venus de la Perse et de l'Inde se sont mêlés et se sont enrichis de leurs apports mutuels dans toute la zone qui s'étend de l'Afghanistan à la vallée de l'Amu-Darya et aux oasis du bassin du Tarim. Les commerçants les plus actifs en Asie centrale et en Chine du Nord sont originaires de Samarcande (Kang pour les Chinois), Mâimargh (Mi), Kish (Shi), Bukhâra (An), et leur langue, le sogdien, dialecte iranien oriental, parlée sur toutes les routes qui mènent du bassin de l'Amu-Darya à la vallée de la Wei, est la grande langue de communication en Asie centrale. Comme les trafics commerciaux se prolongent de Bukhâra vers Merv, de Balkh vers Herat, on comprend que les influences iraniennes aient pénétré assez largement en Chine. En poussant au-delà des Pamirs, les Tang avaient été amenés à s'immiscer dans la politique iranienne. Une ambassade de la Perse sassanide à Chang'an est mentionnée dès 638 et les incursions arabes qui commencent en 642 allaient resserrer les liens entre la Cour d'Iran et celle de l'empereur Gaozong. Même la lointaine Byzance avait songé à une alliance avec la Chine : une ambassade

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

byzantine est signalée à Chang'an en 643. En 661, Pêrôz, le dernier souverain des Sassanides réfugié au Tokhara (région de Balkh) réclame l'aide de la Chine contre les attaques omeyyades. Une expédition est organisée l'année suivante qui pousse jusqu'à Ctésiphon, sur les bords du Tigre, et replace Pêrôz sur son trône. Mais contraint de nouveau à l'exil, le malheureux souverain arrive à Chang'an en 674 où il est reçu de façon fastueuse par l'empereur Gaozong qui lui octroie un titre d'officier des gardes du Palais. Il retourne vers l'Ouest en 674, puis revient à Chang'an en 708 et y meurt peu de temps après son arrivée.

L'influence de l'Iran est sensible dans l'art et l'artisanat chinois des VII^e-VIII^e siècles. Ainsi, une nouvelle méthode de martelage et de ciselage des objets en or et en argent qui est d'origine persane se répand en Chine à cette époque. De même, le jeu du polo, qui semble bien venu de l'Iran, devient une des distractions favorites de la haute société chinoise. Mais c'est surtout dans le domaine des religions que se font sentir les influences iraniennes avec l'introduction de nouveaux cultes étrangers dans les villes du Gansu, à Chang'an et à Luoyang.

Le christianisme nestorien qui s'était répandu dans l'Iran sassanide aux V^e et VI^e siècles avait gagné Herat, Balkh, Samarcande et pénétré dans les oasis occidentales de la province actuelle du Xinjiang. Il semble s'être introduit dans les villes commerçantes du Gansu et dans la vallée de la Wei au lendemain des grandes offensives qui ont ouvert à la Chine les routes de l'Asie centrale. Une célèbre stèle bilingue en syriaque et en chinois érigée dans l'église nestorienne du quartier Yining à Chang'an et datée de 781 — sa découverte au début du XVII^e siècle fera sensation chez les missionnaires jésuites — relate l'histoire de l'évangélisation toute récente de la Chine : les Écritures Saintes avaient été introduites à Chang'an en 631 par un Persan du nom de Aloben en transcription chinoise. Sept ans plus tard, la Cour des Tang autorisait la prédication et la construction d'églises chrétiennes. En butte à l'hostilité des bouddhistes sous le règne de l'impératrice Zetian (690-705), la nouvelle religion profitait de nouveau de la protection impériale sous Xuanzong (712-756). C'était un christianisme iranisé dans son dogme, sa liturgie, son vocabulaire. Connu en Chine sous les noms de « religion des textes sacrés de la Perse » (*bosi jingjiao*), de « religion des grands Qin », terme qui renvoie au lieu d'origine de cette hérésie chrétienne condamnée au concile d'Éphèse en 431, dans l'Empire byzantin, ou encore de « religion de la lumière » (*jingjiao*), le nestorianisme n'eut guère le temps de faire des adeptes en Asie orientale : interdit au moment de la grande proscription des religions étrangères dans les années 842-845, il semble avoir entièrement disparu ensuite. Il avait recruté principalement chez les marchands sogdiens et chez les Turcs occidentaux (les Évangiles sont traduits en sogdien et en turc), et pénétra plus tard chez les Mongols Kereit de la vallée du Tchou, au sud-ouest du lac Balkhash et chez les Ongüt des Ordos. C'est ce christianisme de la steppe qui devait servir de fondement à l'époque mongole à notre légende médiévale du Royaume chrétien du prêtre Jean. Sa réintroduction en Chine par les Mongols — il y a, à l'époque Yuan, des églises nestorienne à Zhenjiang et Yangzhou dans le Bas-Yangzi, ainsi qu'à Hangzhou — devait être sans lendemain.

Une autre religion originaire d'Iran devait exercer une influence plus profonde: le manichéisme (*monijiao*), dont le culte fut autorisé sous l'impératrice Zetian en 694, semble s'être assez solidement implanté chez les Ouïgours, Turcs sédentaires qui jouèrent un grand rôle politique et économique à Turfân, au Gansu et au Shenxi à partir du milieu du VIII^e siècle. L'influence des prêtres manichéens devait se faire sentir dans les domaines de l'astrologie et de l'astronomie. Ce sont eux qui introduisirent en Chine pour la première fois la semaine dont les jours sont associés aux sept planètes, alors que la tradition chinoise fidèle à la division en quatre et cinq des espaces et des temps n'en comptait que cinq. Frappé d'interdit comme les autres religions étrangères au milieu du IX^e siècle, le manichéisme réapparaît assez curieusement sur les côtes du Fujian et du Zhejiang aux XI^e et XII^e siècles et dans l'intérieur de ces provinces, mais amalgamé à un fond de traditions bouddhiques et en partie taoïstes. Ce culte original y anime des sociétés secrètes en rébellion contre les pouvoirs établis. Mais il se pourrait que l'influence du manichéisme se soit perpétuée en Chine jusqu'au XIV^e siècle: le nom de la dynastie des Ming (« lumière ») (1368-1644) pourrait avoir été inspiré à son fondateur par le souvenir persistant de traditions manichéennes dans les sociétés secrètes de l'époque mongole.

Quant au mazdéisme de Zoroastre, qui devait disparaître d'Iran à la suite de la conquête arabe, il semble avoir pénétré en Chine du Nord dès la seconde moitié du VI^e siècle, sous les dynasties des Zhou et des Qi. L'expansion militaire des Sui et des Tang y accrut sans doute le nombre des adorateurs du feu: il y a au VII^e siècle des temples mazdéens à Dunhuang (Shazhou), Wuwei (Liangzhou), Chang'an (temple fondé en 631) et Luoyang. Des spectacles d'illusionnistes donnés dans ceux de Wuwei et de Luoyang semblent avoir connu un certain succès. Il ne restera guère plus que des traces de cette religion, à laquelle les Chinois avaient donné le nom de *xianjiao* (religion du dieu du feu), aux X^e-XIII^e siècles.

Chine et Islâm du VII^e au IX^e siècle

Pendant toute la période qui s'étend du VII^e au XIII^e siècle, les deux grandes civilisations de l'Eurasie furent celles de l'Islâm et de la Chine. L'expansion des Tang en Asie centrale et en Transoxiane coïncide avec les grandes conquêtes arabes qui devaient étendre l'Empire islamique jusqu'à l'Espagne et jusqu'au Turkestan russe. Les empires chinois des Tang et des Song, le premier continental et guerrier, le second maritime et commerçant, sont contemporains des Empires omeyyade et abbâsside et appartiennent à la même période de l'histoire de l'Eurasie. Asie orientale et monde islamique semblent même avoir connu une évolution analogue, la conquête militaire faisant place aux activités marchandes, aux lettres, aux sciences et aux techniques, dans un monde où les centres urbains étaient en plein essor. Chine et Islâm subiront ensemble et au même moment la terrible épreuve de la conquête mongole: c'est en 1258 que les armées du khan Hûlâgû (1218-1265) s'emparent de Bagdad, en 1276 que les troupes de Bayan (1236-1294) entrent à Hangzhou, capitale des Song du Sud.

Les contacts entre monde islamique et monde chinois commencent donc à l'époque des

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

Tang et ils se prolongeront jusqu'à l'époque mongole (xiii^e-xiv^e siècle), dans le grand ensemble politique créé par les successeurs de Chinggis khan.

Les premiers contacts ont lieu au moment de l'expansion arabe dans les régions qui s'étendent de la Mésopotamie au lac Balkhash, des environs de 650 aux environs de 750. Toute la politique des Tang dans cette partie du monde a pour objet de s'opposer à l'avance victorieuse des incursions arabes, mais le jeu d'alliances de la Chine avec les victimes de la conquête omeyyade ne peut retarder ses progrès : la Perse sassanide est conquise entre 642 et 652, les oasis de Transoxiane sont occupées à partir de 704 et les Arabes s'installent au Khorezm, au Ferghana et à Kashgar dans les années suivantes. La contre-offensive chinoise des années 745-751 est arrêtée au sud du lac Balkhash lors de la célèbre bataille de la rivière Talas qui, dix-neuf ou dix-huit ans après celle de Poitiers, marque la fin des ambitions chinoises en Transoxiane ainsi que dans la région de Kashgar. Le recul de l'influence chinoise dans les pays situés au-delà et en deçà des Pamirs fut accéléré par la grande crise que provoqua la rébellion de An Lushan en 755-763.

Les contacts sino-islamiques devaient permettre la transmission de certaines techniques de l'Asie orientale au monde islamique et à l'Europe. Le cas du papier est le mieux connu : les procédés de fabrication du papier, perfectionnés en Chine depuis le ii^e siècle de notre ère se sont répandus de Samarcande à Bagdad et Damas; de là, ils ont gagné l'Égypte, le Maghreb, puis l'Espagne musulmane aux x^e-xi^e siècles. Les premiers papiers fabriqués en Italie datent de la fin du xiii^e siècle. Sans ce long voyage d'une technique inventée en Chine du Nord douze siècles plus tôt, le monde occidental n'aurait pu connaître ni l'imprimerie ni les Temps modernes. La tradition rapporte que ce sont les prisonniers faits par les Arabes à la bataille du Talas en 751 qui leur auraient enseigné les procédés de fabrication du papier. En fait, les influences chinoises en Transoxiane et en Perse sont antérieures au milieu du viii^e siècle : des fabricants de papier, des tisserands, des orfèvres et des peintres chinois étaient déjà installés à Kûfa (l'actuel Karbala au sud-ouest de Bagdad) et à Samarcande au moment de la conquête arabe.

La lutte qui avait opposé les armées chinoises aux cavaliers arabes en Transoxiane et au sud du lac Balkhash ne devait pas empêcher que ne s'établissent des liens politiques entre Chinois et musulmans : un contingent formé sans doute de Persans et d'Irakiens fut envoyé au Gansu en 756 à l'aide de l'empereur Suzong menacé par la rébellion de An Lushan. Moins de cinquante ans plus tard, une alliance est conclue entre Tang et Abbassides contre les attaques des Tibétains en Asie centrale et une mission du calife Hârûn al-Rashîd (766-809) arrive à Chang'an en 798.

Mais ces relations diplomatiques à travers l'Asie centrale sont contemporaines de l'essor maritime du monde islamique dans l'océan Indien et jusqu'en Asie orientale après la fondation de Bagdad en 762. C'est à partir du transfert de la capitale de Damas à Bagdad que se développent les voyages maritimes depuis Sirâf, le port de Bassora dans le golfe Persique, vers l'Inde, le détroit de Malaka et la Chine du Sud. Les trafics entre les côtes de Chine et l'océan Indien portent sur des produits de luxe (ivoire, encens, cornes de rhino-

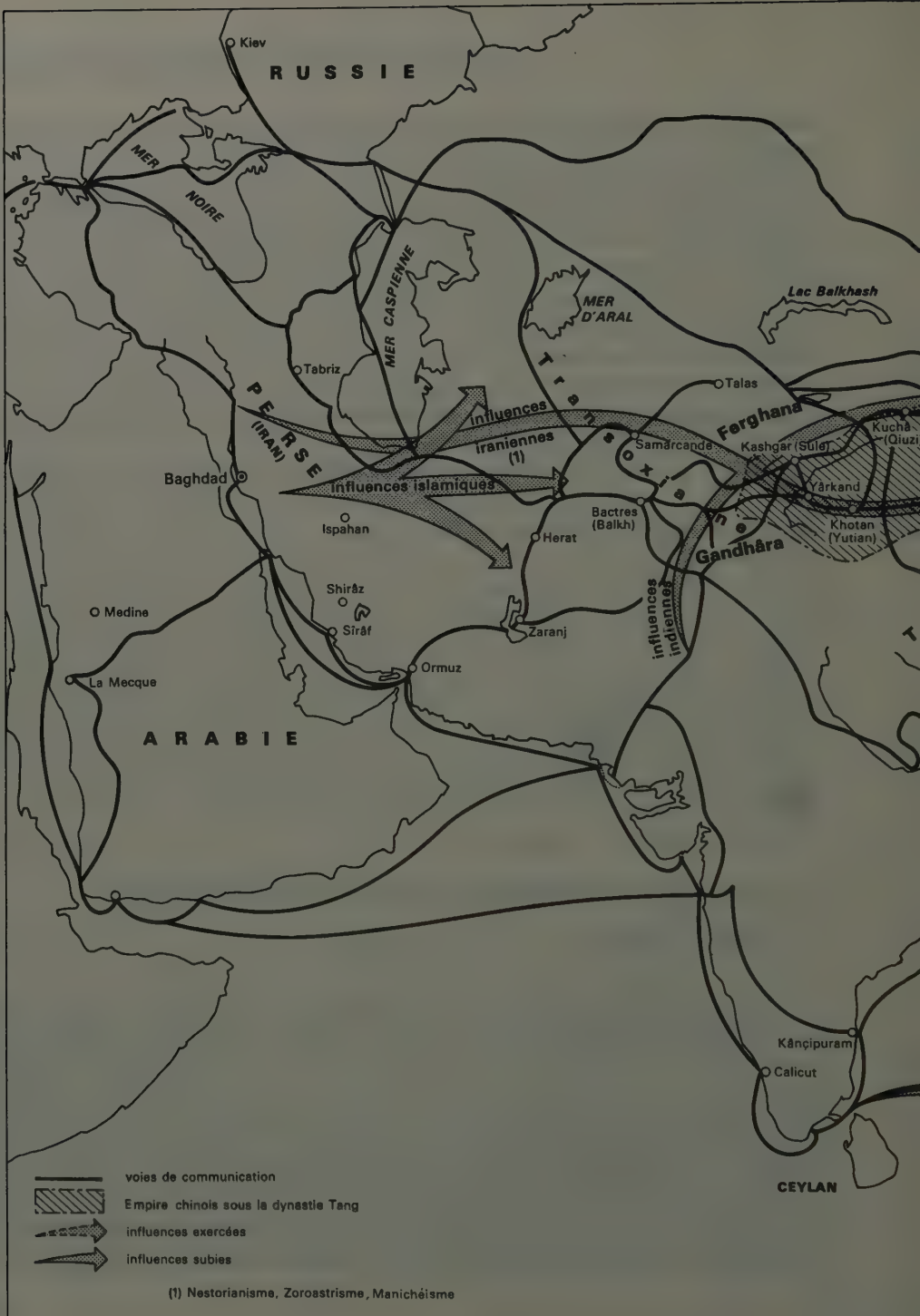
céros, cuivre, esclaves noires à l'arrivée, soieries, épices, porcelaines fabriquées principalement au Fujian au départ).

Le grand port de Canton au milieu du VIII^e siècle, le Khânfü des commerçants arabes, ville coloniale dont l'arrière-pays est encore peuplé de tribus aborigènes, compte dans sa population évaluée à 200 000 habitants nombre de commerçants étrangers aux visages sombres : Kunlun (Malais), Bosi (Iraniens, quand ce terme ne désigne pas un pays de l'Asie du Sud-Est), Polomen (Brahmanes, c'est-à-dire marchands indiens), Chams des côtes orientales du Vietnam, Vietnamiens, Khmers, Sumatranais... Les musulmans de rites orthodoxe et shiïte avaient leurs mosquées dans le quartier des étrangers, situé sur la rive sud de la rivière de Canton. Le plus ancien témoignage d'un étranger sur Canton est dû à un musulman. C'est la *Relation de la Chine et de l'Inde* (*'Akhbâr al-Shîn wal Hind*) attribuée au marchand Suleyman et datée de 851.

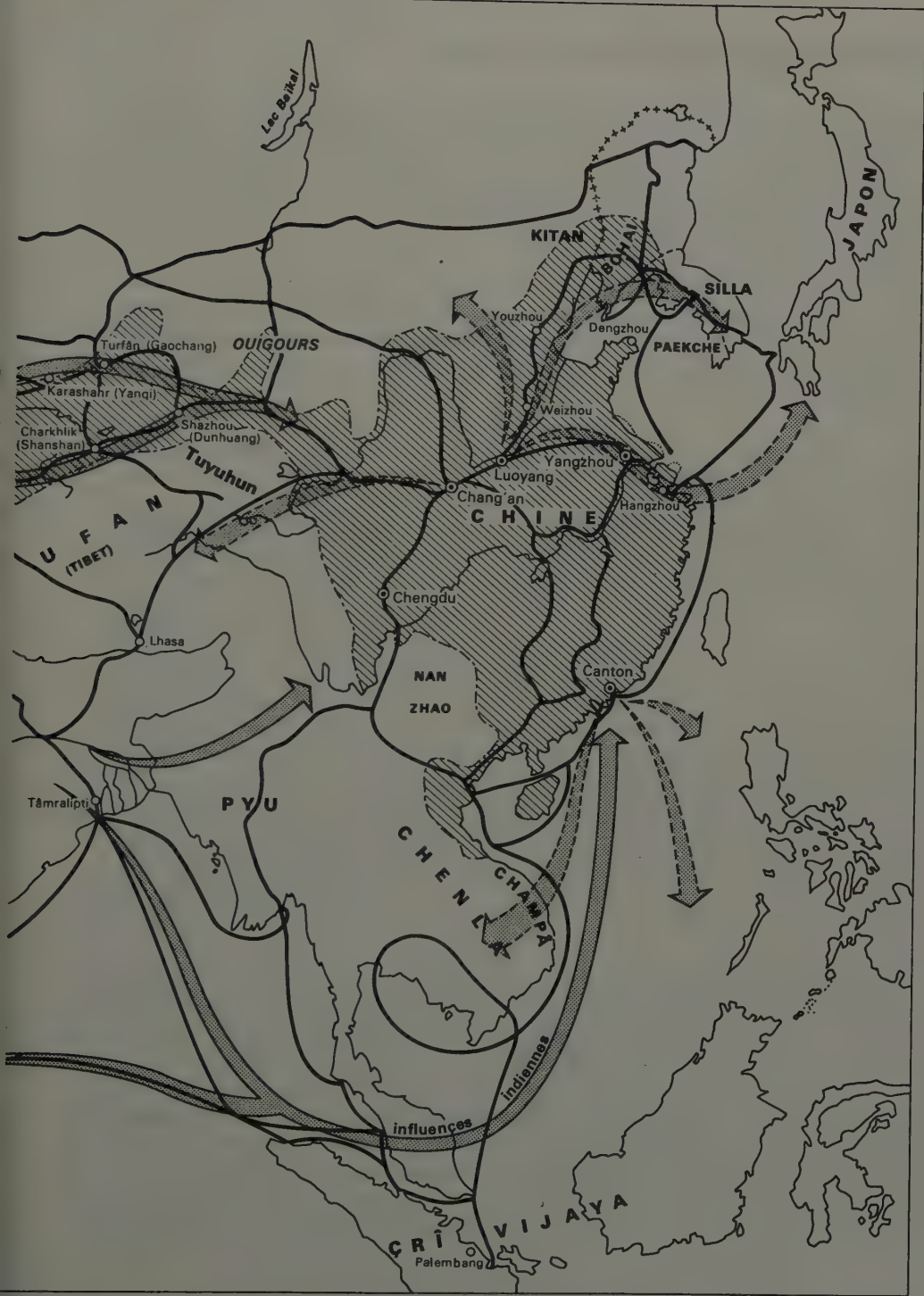
Le pillage de la ville en 758 par des pirates iraniens et arabes qui semblent avoir eu leur base dans un port de l'île de Hainan, puis la rapacité des eunuques nommés dans la seconde moitié du VIII^e siècle au poste de « commissaire aux bateaux marchands » (*shibosi*) avaient détourné une partie du trafic sur le Nord du Vietnam et sur la région de Chaozhou, près de la frontière du Fujian. Mais la relation de Suleyman date d'une époque où des pratiques administratives plus honnêtes avaient permis depuis le début du IX^e siècle une reprise des activités marchandes à Canton. Le sac de la ville par les troupes de Huang Chao en 879, les révoltes d'esclaves africains à Bassora quelques années plus tôt, puis le tremblement de terre qui détruisit Sirâf en 977 devaient à nouveau ralentir les trafics entre le golfe Persique et le grand port de la Chine tropicale : à l'époque des Song et après l'occupation mongole de la Chine du Sud, du XI^e au XIV^e siècle, le port le plus actif ne sera plus Canton, mais Quanzhou, le Zaytûn des marchands musulmans, sur les côtes du Fujian.

3. Le rayonnement de la civilisation des Tang

L'expansion chinoise en Asie aux VII^e-VIII^e siècles a eu pour effet d'accroître l'influence de la civilisation des Tang dans tous les pays voisins : Asie centrale, Mongolie, Tibet, Transoxiane, Corée et Japon, pays de l'Asie du Sud-Est. Certains éléments de la culture chinoise ont pénétré chez les Turcs de l'Orkhon (calendrier, cycle des douze animaux...) et le vocabulaire turc a conservé jusqu'à nos jours des emprunts au chinois qui remontent à cette époque. Princesses chinoises mariées aux khans des Turcs et des Ouïgours ainsi qu'aux bTsan-po tibétains ont introduit les Classiques chinois sous la yourte des nomades et dans les palais de pierre de Lhasa. L'ouverture de la route du Tibet à la suite de l'alliance conclue entre la Cour des Tang et la famille royale du Tibet quelques années avant le milieu du VII^e siècle — la première princesse chinoise donnée en mariage au bTsan-po arrive à



18. Influences subies et exercées par la Chine de l'époque des Tang.



DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

Lhasa en 641 — permet aux pèlerins chinois de se rendre sur les lieux saints du bouddhisme par la capitale du Tibet et le Népal. C'est ainsi que les moines Xuanzhaō en 651 et Xuantai dans la seconde moitié du VII^e siècle se rendirent aux Indes, et bien d'autres sans doute qui n'ont pas laissé de nom. De façon paradoxale, c'est de Chine et non pas de l'Inde relativement plus proche qu'ont d'abord pénétré au Tibet les influences bouddhiques dans la deuxième moitié du VIII^e siècle.

Il ne faut d'ailleurs pas oublier que ce qui vaut à l'empire des Tang une part de son immense prestige dans toute l'Asie est d'être, avec ses grands sanctuaires, ses célèbres pèlerinages, ses « maîtres de la Loi » éminents, l'un des grands foyers du bouddhisme. Les faveurs des Tang à l'égard de cette grande religion et des autres cultes étrangers ne sont sans doute pas toujours exemptes d'arrière-pensées politiques.

Influences de la Chine au Japon

La diffusion des influences chinoises devait prendre au Japon une ampleur exceptionnelle à l'époque des Tang. Elle y provoqua dès les premières années du VII^e siècle un soudain essor de la centralisation politique qui accéléra à son tour le mouvement d'emprunts.

Sans doute les influences chinoises n'avaient-elles jamais cessé de se faire sentir dans les îles japonaises et plus spécialement à Kyūshū. Les principautés du Japon étaient entrées en relation avec les Han dès l'époque des commanderies chinoises de Corée et ces relations s'étaient maintenues avec la Chine du Nord et celle du Bas-Yangzi après la formation des trois royaumes coréens au début du IV^e siècle. Mais jamais le prestige de la Chine n'avait été aussi grand en Asie orientale qu'il le devint aux VII^e-VIII^e siècles. Jamais les influences chinoises au Japon ne furent aussi générales et aussi profondes qu'à l'époque des Tang. Venues par vagues successives, en 602-622, puis en 646-671, elles s'étendent à tous les domaines — institutions politiques et administratives, langue, littérature, arts, techniques, religions... — et transforment rapidement le Japon en pays de civilisation chinoise.

Aux époques Nara (710-784) et Heian (794-1068), ce n'est même plus d'emprunts spontanés qu'il s'agit, mais d'une politique d'imitation délibérée et systématique. Aussi bien le Japon, mieux protégé contre les agressions du dehors, a-t-il pu conserver jusqu'à nos jours maintes traditions chinoises qui remontent à l'époque des Tang.

Le Code de Taihō publié en 701 ainsi que d'autres recueils juridiques et administratifs japonais du VIII^e siècle s'inspirent de très près du Code des Tang et de la législation chinoise contemporaine. Le plan de la nouvelle capitale de Heijō (Nara) fondée en 710, celui de Heian (Kyōto) en 793 sont tous deux inspirés du plan de Chang'an. Les premières histoires officielles du Japon, le *Kojiki* (712) et le *Nihonshoki* (720), sont rédigées sur le modèle des histoires dynastiques chinoises. Toutes les grandes sectes bouddhiques du Japon (Jōdo, Tendai, Shingon, Zen...) sont des rejetons en terre japonaise des sectes bouddhiques chinoises de l'époque des Tang dont les doctrines et les textes sacrés ont été introduits au Japon par des religieux japonais et parfois chinois. C'est ainsi que Jianzhen (688-763),

moine médecin originaire de Yangzhou au Jiangsu, se rendit au Japon en 753 avec quatre autres religieux chinois et finit ses jours à Nara en 763.

Parmi les plus célèbres religieux japonais qui se rendirent en Chine pour étudier auprès des grands maîtres de la Loi et pour visiter les centres bouddhiques et les lieux saints les plus renommés (Chang'an, Luoyang, Tiantaishan au Zhejiang, Wutaishan au Shanxi...) citons le moine Gembô (?-746), parti avec une ambassade pour Chang'an en 716 et ramenant dans son pays, après dix-huit années d'absence, 5 000 textes bouddhiques en chinois et des objets de piété; Kūkai (774-835) (Kôbô daishi), le célèbre fondateur de la secte Shingon qui voyagea en Chine de 804 à 806 et son compagnon de voyage Saichô (767-822) (Dengyô daishi) de retour dans son pays en 805; les moines Jôgô et Engyô (né à Kyôto en 799) qui se retrouvent en Chine de 838 à 839 ainsi que Ennin qui laissa un récit détaillé de ses voyages contrariés par l'administration chinoise et la grande répression antibouddhique des années 842-845 : Ennin visite, entre 838 et 847, Yangzhou, la vallée de la Huai, les côtes du Shandong, les monts Wutai dans le Nord du Shanxi, Chang'an et Luoyang et rentre par le Shandong et les côtes de Corée. Citons encore, après Ennin, les moines Eun qui voyagea en Chine de 842 à 847, Enchin (814-891) (Chishô daishi) (en Chine de 853 à 858), Shûei (en Chine de 862 à 866). Aux pèlerinages et aux ambassades s'ajoutaient les relations commerciales : à la fin des Tang, on signale de nombreux bateaux de commerce chinois dans les ports japonais.

La Corée, où les influences chinoises étaient plus anciennes et plus profondes, n'échappe pas non plus à l'attrait si puissant de la civilisation des Tang. Quand Silla avait englobé en 668 les royaumes de Paekche et de Koguryo, des régions où les colons chinois étaient nombreux avaient été intégrées au nouvel Empire. Pendant une cinquantaine d'années, à la fin du VII^e siècle et au début du VIII^e, les relations entre les Tang et Silla se font plus intenses, grâce aux nombreuses ambassades et aux voyages de moines et d'étudiants coréens en Chine. La Corée occupe d'ailleurs à cette époque une position dominante dans les mers du Nord-Est. Des colonies coréennes sont installées sur les côtes du Shandong et dans les villes commerçantes que traverse le grand canal depuis le Bas-Yangzi jusqu'aux confins du Henan et du Shandong.

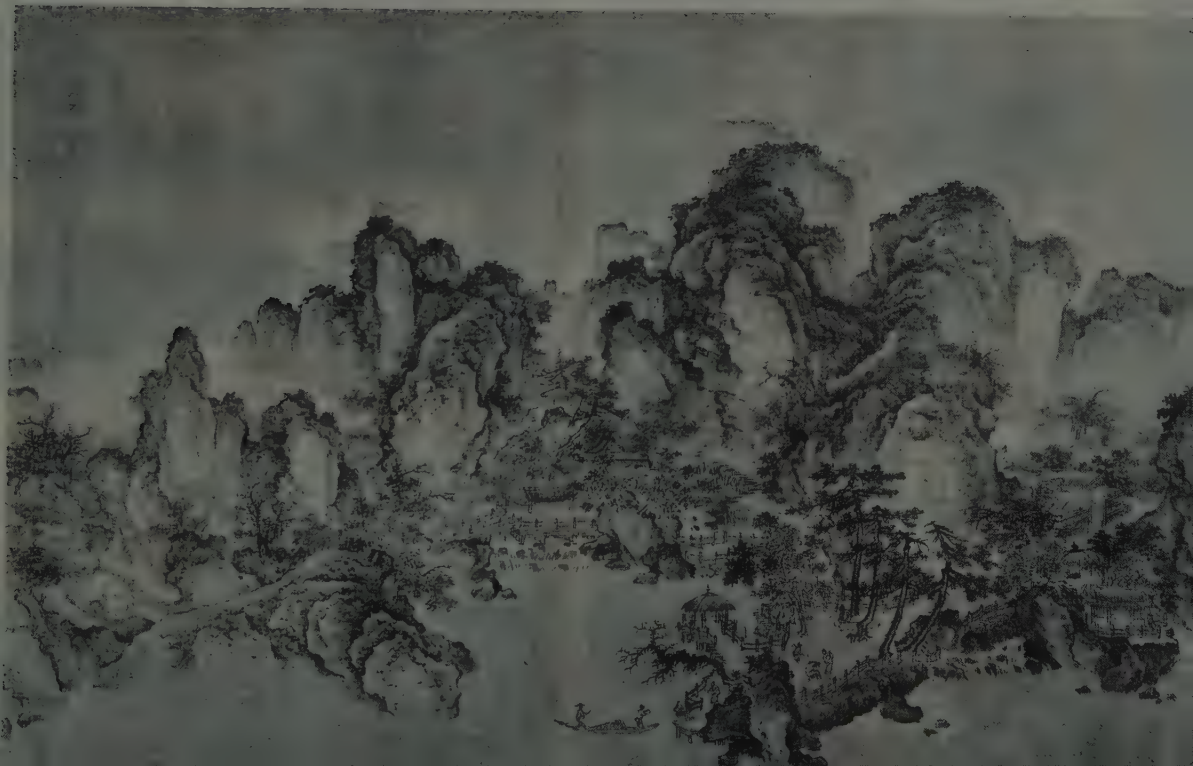
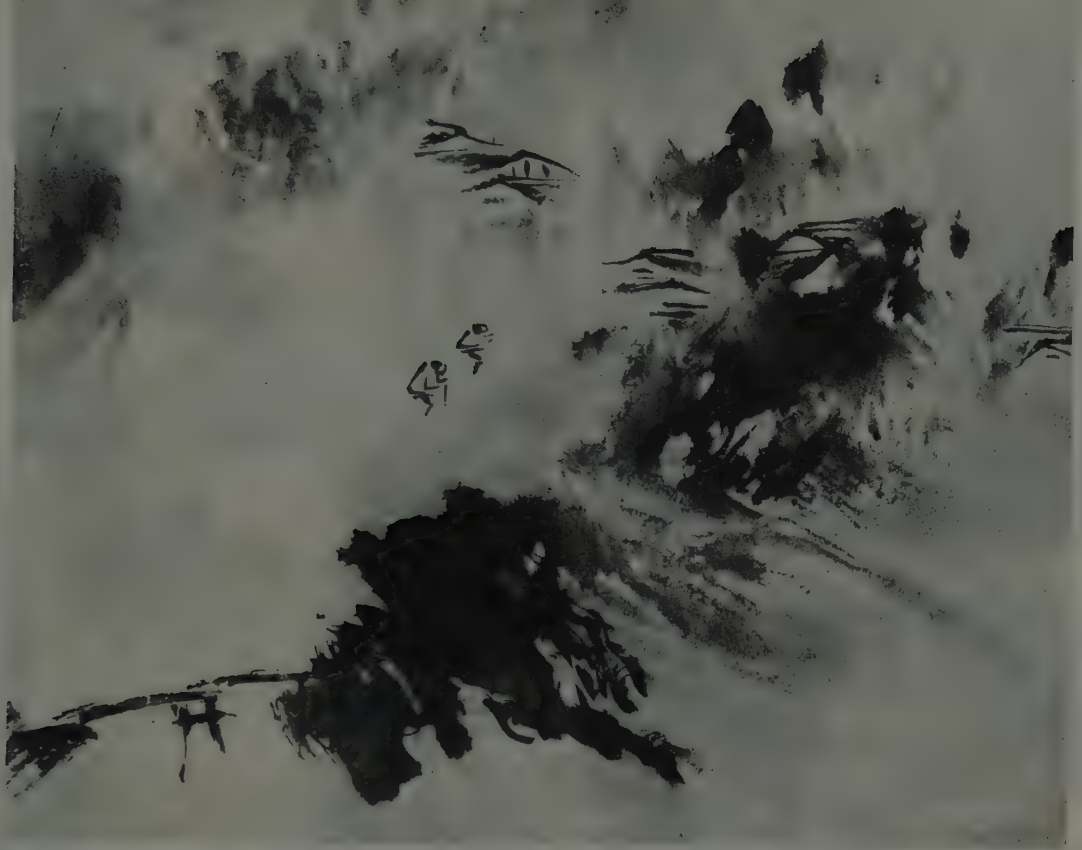
4. Réaction "nationaliste" et retour aux sources de la tradition chinoise

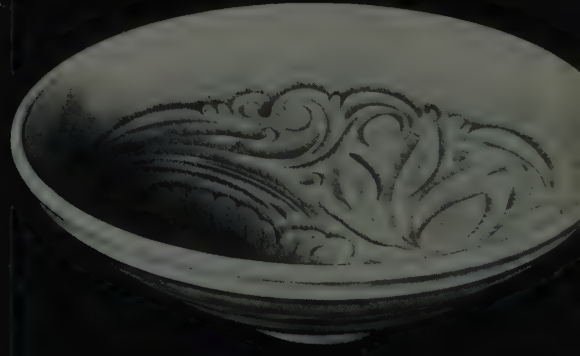
Un grand tournant de la vie intellectuelle en Chine s'amorce aux environs de l'an 800. C'est, pour l'essentiel, un désir profond chez certains de retour aux sources anciennes de la tradition chinoise et, conjointement, une attitude d'hostilité à l'égard des influences étrangères qui ont pénétré si largement en Chine depuis la fin des Han. Cette réaction, qui fait suite à une période où la Cour et les hautes classes avaient été particulièrement

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

accueillantes aux étrangers, aux modes et aux produits exotiques, semble s'expliquer pour une grande part par les aspects de défaite nationale qu'a revêtus la rébellion de An Lushan et par le changement d'atmosphère qui a suivi ces tragiques événements. C'est l'indulgence coupable dont les dirigeants de l'époque de Xuanzong avaient fait preuve à l'égard des chefs d'armée en général et des commandants d'origine étrangère en particulier — An Lushan lui-même était fils de Sogdien et de Turque — qui avait failli emporter l'Empire et l'avait laissé ensuite si affaibli. Les Barbares que la dynastie avait dû appeler à son secours s'étaient installés dans le Nord-Ouest et faisaient la loi au Gansu et au Shenxi : Tibétains pillards qui raflent les chevaux des haras impériaux, faisant incursion jusqu'à Chang'an en 763, s'installant dans les villes du Gansu entre 770 et 850 environ, Ouigours qui monopolisent le commerce des chevaux et en tirent de gros bénéfices ou qui, prêteurs sur gages à la capitale, se comportent en usuriers sans pitié. La richesse des marchands étrangers établis dans les grandes villes a pu susciter certaines réactions xénophobes qui se révèlent au cours des insurrections : en 760, plusieurs milliers de marchands arabes et persans sont massacrés à Yangzhou par les bandes insurgées que mène Tian Shengong; un siècle plus tard, c'est aussi aux marchands étrangers que s'en prennent à Canton les troupes de Huang Chao en 879. Mais aux réactions populaires répondent, dans les hautes classes, certaines attitudes politiques : l'aristocratie de sang mêlé qui s'est maintenue au pouvoir si longtemps semble avoir gardé de ses ascendances barbares une plus grande aptitude à accueillir ce qui venait du dehors et le goût des aventures militaires; l'idée que l'intrusion des Barbares depuis le IV^e siècle a lentement altéré la pureté chinoise, corrompu les mœurs antiques et amené ainsi la décadence de la Chine, cette idée s'affirme peu à peu chez les lettrés et chez les fonctionnaires recrutés par concours, originaires le plus souvent de la Chine du Sud-Est. Portant peu d'intérêt aux choses de la guerre, ils considèrent que le pouvoir militaire doit rester strictement subordonné au pouvoir civil. A cela s'ajoute la richesse insolente de l'Église bouddhique, la puissance des moines, les liens étroits et secrets qu'ils entretiennent avec le gynécée impérial et les eunuques. Or, il se trouve que les eunuques, dont la puissance est en ascension aux environs de l'an 800, parviennent à contrôler le gouvernement sous Xianzong (ère Yuanhe, 806-820), décidant de l'investiture et de la déposition des empereurs. Tout invite ceux qui se considèrent comme les tenants de l'orthodoxie chinoise à réagir : les excès mêmes de l'époque, le déclin de l'aristocratie du Shenxi et du Gansu oriental depuis que « le pays entre les passes » (*guannei*) a perdu sa prédominance économique et politique, la coupure des routes d'Asie centrale par lesquelles venait le flot le plus important des influences étrangères. Les religions exotiques et la première de toutes, le bouddhisme, sont maintenant séparées de leurs lieux d'origine : oasis du bassin du Tarim, Cachemire, confins de l'Inde et de l'Iran, Persé. La Chine est prête à se replier et à faire retour sur elle-même.

Le terme de nationalisme serait anachronique, et cependant ce sont bien des réactions analogues à celles du nationalisme qui s'ébauchent après la rébellion de An Lushan et qui se manifesteront encore à d'autres reprises au cours de l'histoire. Cet attachement à une





tradition authentique qui aurait été corrompue par les apports étrangers, ce désir de retourner aux sources pures et imaginaires de la pensée et de la morale orthodoxes, comment les qualifier puisqu'ils ne se rapportent pas à l'idée toute récente de nation, mais à l'idée de culture? Il faudrait, pour les traduire, inventer le terme barbare de « culturalisme ».

Le mouvement du « style antique »

Assez curieusement, c'est par des préoccupations stylistiques et littéraires que s'affirme d'abord la volonté de retour à l'antique. Il s'agit de rendre à la prose chinoise la simplicité, la concision et la vigueur qu'elle avait aux temps des Han et à la fin de l'Antiquité, et le premier à montrer la voie, en écrivant en « style antique » (*guwen*), est Liu Zongyuan (773-819). Mais dans les conceptions chinoises la forme ne se détache pas du contenu : les recherches de style de l'époque des Six dynasties s'accordaient avec une complète indifférence morale. Or, la littérature n'est pas un simple délassément esthétique. Si elle n'exprime point d'idées justes et fortes, elle n'est plus qu'un exercice méprisable de virtuosité : la fonction éducative, morale et politique qu'elle avait dans l'Antiquité était inséparable de sa forme. Ce sont les thèmes que devait développer le plus grand prosateur chinois après Sima Qian, le grand Han Yu (768-824), antibouddhiste notoire et lettré orthodoxe dont la diatribe, en 819, contre les scènes d'hystérie collective qui accompagnaient le transfert d'une relique du Buddha est restée célèbre. Sans doute Liu Zongyuan et Han Yu avaient-ils des prédécesseurs chez certains historiens et poètes depuis le début des Tang et, entre autres, Liu Mian, préfet de Fuzhou au cours de l'ère Zhenguan (627-649), qui estimait que depuis la fin des Han le *dao* des Anciens, à la fois sagesse et vérité, s'était perdu. Mais c'est avec Han Yu et Liu Zongyuan que le mouvement du *guwen* prend ses lettres de noblesse. C'est à partir d'eux que se dessine l'évolution radicale qui devait aboutir, aux XI^e et XII^e siècles, à cette sorte de renaissance que constitue le « néo-confucianisme ». Aussi bien, trouve-t-on déjà chez l'un des successeurs immédiats de Han Yu une orientation philosophique qui annonce les penseurs néo-confucéens de l'époque des Song : pour mieux réfuter le bouddhisme, Li Ao (mort vers 844) étudie la philosophie bouddhique et s'imprègne de la pensée de l'école du *chan* (*zen* en japonais). Ces études l'amènent à de nouvelles conceptions des notions classiques de *xin* (esprit) et de *xing* (nature) qui orienteront toute la philosophie de l'époque des Song : la nature foncière du Sage est troublée par les passions (*qing*) et cependant nature du Sage et passions sont inséparables comme le sont le clair et l'obscur. La vérité — qui est parfaite sincérité (et impassibilité), *cheng* — est au-delà de toute distinction, de toute opposition entre nature foncière et passions. On retrouve là le jeu dialectique fondamental de l'école du *chan* transposé dans le vocabulaire des Classiques et du *Mencius*.

La répression antibouddhique et le déclin du bouddhisme

Le caractère « nationaliste » et xénophobe du mouvement qui devait aboutir, dans les années 842-845, à la grande proscription des religions étrangères et de la première d'entre elles, le bouddhisme, est manifeste dans les motifs invoqués à l'époque. Dès 836, un décret interdit aux Chinois d'avoir aucun rapport avec les « gens de couleur », terme qui désigne les étrangers originaires des régions situées au-delà des Pamirs et de l'Asie du Sud-Est : Iraniens, Sogdiens, Arabes, Indiens, Malais, Sumatranais... Le décret de proscription qui est publié après coup en 845, à un moment où toutes les mesures pratiques ont été appliquées, accuse le bouddhisme, religion d'étrangers, d'avoir été la cause de l'affaiblissement moral et économique des brèves dynasties du Sud : Jin, Song, Qi, Liang surtout, et Chen. Plus précisément, il indique que si les moines nestoriens et mazdéens sont rendus à la vie laïque, c'est « pour qu'ils n'altèrent plus les mœurs chinoises » et le décret invoque la simplicité et la pureté morale qui vont régner désormais. La réaction est à la fois sentimentale — c'est une hostilité diffuse à l'égard de tous les étrangers et des prérogatives culturelles qu'ils ont acquises avant 755 — et réfléchie, dans la mesure où elle répond à des réalités politiques et économiques : puissance des eunuques, fervents bouddhistes, superstitieux, incultes et âpres au gain, richesse scandaleuse des monastères bouddhiques en terres, en hommes, en monnaie et en métaux, à un moment où l'État a des difficultés de trésorerie et manque de cuivre pour ses fontes de monnaie. L'Église bouddhique est détentrice de la plus grande partie des métaux précieux de l'Empire sous forme d'objets cultuels, de cloches et de statues, et l'une des mesures adoptées sera de faire fondre en monnaie cloches et statues — monnaie que, par crainte de sacrilège, on refusera dans les milieux populaires.

Il serait faux cependant d'imaginer que la proscription des religions étrangères fut soudaine et brutale. Ce n'est que progressivement qu'on en est venu aux mesures les plus radicales. Il ne s'est agi tout d'abord que de procéder, suivant un usage qu'on peut considérer comme traditionnel, à une épuration du clergé bouddhique, afin d'en chasser les moines incultes et les faux religieux. On en vint ensuite à la confiscation des biens privés des bonzes, suivant une interprétation restrictive des traités de discipline bouddhique — car les moines ont fait vœu de pauvreté —, à la suppression des cérémonies bouddhiques dans le culte officiel, à des mesures de laïcisation de plus en plus massives (300 par jour en 845). Pour finir, on procéda à l'inventaire général des biens sacrés des monastères, puis à la confiscation des terres, des familles de serfs, de la monnaie, des métaux. 260 000 religieux bouddhistes des deux sexes furent sécularisés et recensés comme imposables, 150 000 dépendants de monastères qui échappaient au fisc et aux corvées de l'État furent inscrits aussi sur les listes de recensement; 4 600 monastères furent détruits ou transformés en bâtiments publics, 40 000 petits lieux de culte démolis ou désaffectés; seuls, quelques temples de statut officiel desservis par un petit nombre de moines furent conservés, tandis que les religions d'origine iranienne — mazdéisme, manichéisme, nestorianisme — subissaient un sort beaucoup

Retour vers les sources classiques

plus rigoureux : elles furent définitivement prosrites et leurs moines, au nombre de quelques milliers seulement, furent tous rendus à la vie laïque.

Ces mesures si sévères devaient porter un très grave préjudice au bouddhisme en Chine. Ce n'est pas qu'au lendemain de la proscription, le successeur de l'empereur Wuzong (841-846) n'ait atténué la rigueur des dispositions prises dans les années 843-845, permis à bon nombre de défroqués de reprendre la vie religieuse et autorisé la reconstruction de certains monastères. Au reste, les décrets de proscription ne furent sans doute appliqués dans toute leur rigueur qu'à la capitale. Il y eut partout, même au niveau des fonctionnaires d'exécution, une sourde résistance qui permit sans doute dans certaines régions éloignées de Chang'an d'épargner les religieux et leurs lieux de culte. La Chine des Tang est aussi étendue que notre Europe du Moyen Age. Aussi bien la puissance des communautés bouddhiques s'est-elle maintenue et même affermie au x^e siècle dans le royaume de Min au Fujian et dans celui de Wu-Yue. Un monacat important s'est reconstitué à l'époque des Song et l'Église bouddhique a repris une grande partie de son pouvoir. Mais c'est une Église qui se survit à elle-même et qui semble avoir perdu son âme, car ses élites de moines savants ont été dispersées et ses traditions d'école interrompues par la grande proscription de 845.

Depuis la fin du viii^e siècle, le bouddhisme chinois est coupé des grands centres religieux de l'Asie d'où lui étaient venues pendant plus d'un demi-millénaire ses sources d'inspiration. Il n'a plus accès aux lieux saints et le bouddhisme est lui-même menacé sur les confins de l'Inde et de l'Iran par l'expansion de l'islâm. Une seule secte restera vraiment active en Chine après la fin des Tang, celle du *chan* (*zen* en japonais), plus chinois en fait que bouddhique. Les traductions de textes indiens se font de plus en plus rares; les grands traducteurs, commentateurs et exégètes sont morts. Les historiens du bouddhisme feront à l'époque des Song le bilan du passé. Le *Jingde chuandeng lu* (*Recueil sur la transmission de la lampe rédigé à l'ère Jingde*) qui parut en 1004 et contient 1 701 biographies de moines du *chan* n'a plus rien de la ferveur naïve des premières hagiographies du bouddhisme, et le *Fozutongji* (*Annales générales des patriarches du bouddhisme*), vaste compilation inspirée des méthodes des historiens laïcs, semble mettre un point final en 1269 aux histoires générales du bouddhisme.

Pour tout dire, il semble que la grande ferveur religieuse qui animait les hommes des vi^e et vii^e siècles se soit assoupie. Les causes de ce phénomène furent sans doute multiples, mais peut-être faut-il en chercher la raison profonde et principale dans les transformations de la société : le bouddhisme aurait perdu de son emprise quand les formes sociales auxquelles il s'était adapté et qui étaient celles des iii^e-viii^e siècles (aristocraties endogames, système de manoirs et de dépendants, paroisses urbaines et paysannes) ont été touchées par l'essor général de l'économie urbaine et monétaire qui se produit entre les viii^e et xi^e siècles. Le grand monastère, unité économique autarcique avec ses domaines, ses familles de serfs (*sihu*), ses moulins, ses presses à huile, ses monts-de-piété, était comme le symbole de l'autorité à la fois morale, religieuse et économique du bouddhisme en Chine. Entre les

DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES

grands monastères et l'aristocratie laïque de l'époque des Six dynasties et des Tang, il semble y avoir non pas seulement une analogie et une communauté de sort, mais des liens étroits. Il est vrai que la proscription de 845 a porté un coup très rude à l'Église bouddhique, mais l'évolution sociale devait achever de ruiner des fondements déjà si fortement ébranlés. Il n'y a pas de religion qui ne plonge ses racines dans le tissu social où elle s'est développée.

livre 5

LA “ RENAISSANCE ” CHINOISE

L'orthodoxie moralisante qui a imprégné toute la conception de l'histoire de la Chine à partir du XII^e siècle et les cadres de l'historiographie traditionnelle qui réduisent son passé à des événements dépourvus de toute dimension temporelle (ils n'intéressent que la vie du pouvoir central et la gestion administrative) nous ont si intimement convaincus de la pérennité des formes sociales et politiques, des institutions fondamentales, de l'économie, des idées et des techniques dans le monde chinois, que les transformations les plus profondes et les nouveautés les plus éclatantes passent comme inaperçues. Ce qui, dans l'histoire de l'Europe, a été considéré comme l'avènement d'un monde nouveau n'est plus, dans les perspectives traditionnelles de l'histoire de la Chine, qu'un changement de « dynastie ». Si le passé du monde chinois diffère si radicalement de celui de l'Europe, c'est d'abord dans la représentation qu'on s'en est faite. Et cela sans doute n'est pas négligeable, puisque toute notre histoire universelle est fondée sur la primauté de l'Occident, le caractère évolutif de son histoire et la stagnation relative des autres civilisations.

Mais les nouveautés qui apparaissent en Asie orientale aux environs de l'an 1000 forment, une fois regroupées, un ensemble si impressionnant par sa cohérence et son ampleur qu'il faut bien se rendre à l'évidence : le monde chinois a connu à cette époque une véritable mutation dont la portée n'est pas moins grande que celle des transformations qui s'y étaient produites à la fin de l'Antiquité.

On a adopté ici le terme de Renaissance. Il est sans doute critiquable, même si les analogies sont nombreuses : retour à la tradition classique, diffusion du savoir, essor des sciences et des techniques (imprimerie, explosifs, progrès des techniques maritimes, horloge à échappement...), nouvelle philosophie et nouvelle vision du monde. Tout compte fait, le monde chinois a, comme l'Occident, ses caractères propres et originaux. Mais cette allusion à notre histoire ne doit être prise que pour ce qu'elle est : un simple rappel du parallélisme très général de l'histoire des civilisations et de la solidarité à terme qui les a unies au cours de leur développement.

LE NOUVEAU MONDE

IL N'EST PAS UN SECTEUR DE LA VIE POLITIQUE, SOCIALE OU ÉCONOMIQUE aux XI^e-XIII^e siècles qui ne témoigne de modifications radicales par rapport aux époques antérieures. Il ne s'agit pas seulement d'un changement d'échelle (accroissement démographique, essor général de la production, développement des échanges intérieurs et extérieurs...), mais d'un changement de nature. Les mœurs politiques, la société, les rapports entre classes, les armées, les relations entre villes et campagnes, les formes économiques sont tout autres que dans cet Empire aristocratique et encore à demi médiéval qu'avait été celui des Tang. Un monde nouveau est né dont les caractéristiques fondamentales sont déjà celles de la Chine des Temps modernes.

Mais ce monde nouveau vit sous la menace des invasions successives qui finiront par l'emporter, amputant l'Empire de toutes ses provinces du Nord au début du XII^e siècle et le recouvrant dans son entier au cours des années 1273-1279. Cette menace extérieure n'est pas sans liens avec l'histoire économique et sociale de l'époque des Song. Elle a déterminé toute la politique chinoise de la fin du X^e siècle à la fin du XIII^e siècle.

I. Histoire et institutions politiques

Les événements

En 951, le général Guo Wei fonde à Kaifeng la brève dynastie des Zhou postérieurs et unifie la Chine du Nord à l'exception de la région de Taiyuan, dans le Nord du Shanxi, occupée par le petit royaume turc des Han du Nord que protègent les Kitan. Mais l'œuvre accomplie par les Zhou postérieurs de 951 à 960 annonce déjà le grand effort de redressement économique et de réunification politique du début des Song : mise en culture des terres vacantes, création de colonies militaires, allègement et répartition plus équitable des impôts, remise en état des canaux et des digues, confiscation des biens des monastères bouddhiques en 955 (cloches et statues servent une nouvelle fois à des fontes de monnaie, comme en 845), campagnes victorieuses contre les royaumes de Shu et des Tang du Sud. Le Nord du Sichuan et la région comprise entre la Huai et le Yangzi sont annexés. Ainsi, quand le général Zhao Kuangyin, porté au pouvoir par ses troupes, fondera à Kaifeng la nouvelle dynastie des Song en 960, il se trouvera à la tête d'un Empire rénové et dont la puissance lui permettra de consolider et d'étendre l'œuvre de ses prédécesseurs.

Il suffira d'une vingtaine d'années au nouveau pouvoir des Song pour achever la conquête des royaumes indépendants et pour unir sous son autorité des territoires d'une superficie égale à sept fois la France d'aujourd'hui. Les étapes de la réunification furent les suivantes :

- 963 Moyen-Yangzi (royaume de Chu)
- 965 Sichuan (Shu postérieur)
- 971 Guangdong (Han du Sud)
- 975 Anhui, Jiangxi et Hunan (Jiangnan)
- 978 Jiangsu et Zhejiang (Wu-Yue)
- 979 Shanxi (Han du Nord).

Cette succession de victoires s'explique sans doute en partie par la valeur des institutions mises en place par les Zhou postérieurs et par la qualité des armées dont le fondateur des Song avait pris la tête en 960. Mais, à la différence de ce qui s'était produit au VII^e siècle, l'expansion militaire reste limitée aux pays chinois et ne se développe pas au dehors vers la Mandchourie, la Corée, la Mongolie et l'Asie centrale. Elle est en effet arrêtée au Nord-Est par le puissant empire des Kitan qui s'était constitué au cours du X^e siècle et au Nord-Ouest par les Tibétains qui se sont étendus au Qinghai, au Gansu et au Shenxi. Au Sud-Ouest enfin, l'expansion est bloquée par le royaume de Dali, successeur du Nanzhao au Yunnan, qui ne sera détruit que par les armées mongoles en 1253. Quant au Vietnam, il était parvenu à se libérer de l'emprise chinoise — celle du royaume des Han du Sud établis à Canton — en 939 et s'était constitué en Empire unifié et indépendant en 968 (dynastie des Dinh).

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

La première de ces dates marque la fin de la longue hégémonie que les Empires chinois et les royaumes de la Chine du Sud avaient exercée presque sans interruption depuis le II^e siècle avant notre ère dans le bassin du fleuve Rouge et sur les côtes d'Annam. En 981, le Vietnam parvient à repousser une expédition des Song. En 1009, c'est la fondation du « grand Viêt » (Dai Viêt) par la nouvelle dynastie des Ly (1009-1225) qui mènera de 1073 à 1077 une guerre contre les armées et les flottes chinoises au Guangxi, dans le Nord du Vietnam et sur les côtes, suscitant maintes difficultés à l'empire des Song dans ces régions tropicales et malsaines où la situation est compliquée par la présence de nombreuses ethnies aborigènes.

Sous le règne du troisième empereur des Song, Zhengzong (997-1022), l'empire kitan des Liao qui est alors à l'apogée de sa puissance lance des offensives victorieuses au Hebei et au Shanxi qui obligent les Song à signer un traité (paix de Shanyuan, dans la vallée du fleuve Jaune, 1004) par lequel ils s'engagent à verser aux Liao un lourd tribut annuel. Mais ce traité, pas plus que celui qui le complète en accroissant les charges de l'empire des Song en 1042, ne suffit à assurer à la Chine une parfaite tranquillité sur ses nouvelles frontières, cependant qu'une menace plus grave encore pèse sur les provinces du Nord-Ouest. Dans ces régions où se mêlent les populations tibétaines, chinoises, turques et mongoles, une vaste unité politique s'est constituée dans la première moitié du XI^e siècle sous la direction d'une ancienne population d'éleveurs, les Tangut. Cet Empire connu sous le nom de Xia occidental (1038-1227) s'étend de la Mongolie méridionale au Qinghai (Kokonor) et empiète sur les provinces à majorité han du Shanxi, du Shenxi et du Gansu. Avec lui aussi, les Song sont contraints de signer en 1044 une paix onéreuse qui ne les met pas à l'abri de nouvelles attaques.

La menace des Xia s'aggrave dans la seconde moitié du XI^e siècle en même temps que les difficultés économiques. Le pouvoir central fait appel à un ministre du nom de Wang Anshi (1021-1086) qui, disposant des pleins pouvoirs, met en vigueur un train de réformes qui remettent en cause les structures sociales, économiques et militaires, et provoquent à la longue une violente réaction des milieux de grands propriétaires fonciers et de riches marchands. Wang Anshi est écarté du pouvoir à la mort de l'empereur Shenzong, son protecteur, en 1085. Le chef du parti conservateur, Sima Guang (1019-1086), prend la direction du gouvernement et abolit les réformes. Ces luttes de parti qui affaiblissent l'Empire se prolongent jusqu'à l'invasion soudaine des Jürchen, population sinisée de la Mandchourie qui détruit l'empire des Liao et occupe toute la Chine du Nord en 1126.

Les Song, qui ont été chercher refuge au sud du cours inférieur du Yangzi, finissent par établir leur capitale provisoire à Hangzhou. C'est la période des Song du Sud (1127-1279), ainsi dénommée par opposition à la première période de l'histoire des Song (960-1126). Les conservateurs sont revenus au pouvoir de façon définitive, mais une nouvelle opposition se fait jour entre partisans de la reconquête et partisans d'un *modus vivendi* avec l'empire jürchen des Jin. Les contre-offensives vers le Nord échouent devant la puissance guerrière des Jürchen. Les armées Song manquent de combativité et sont dépourvues de cavalerie.

L'Empire s'oriente donc vers une politique d'apaisement dirigée par le Premier ministre Qin Gui (1090-1155). Cependant, la paix conclue avec les Jin n'est pas suivie d'effets à cause d'un changement dans la direction politique. Les traités sont rompus à plusieurs reprises et les guerres continuelles provoquent une hausse des prix et des impôts. Les difficultés économiques entraînent à leur tour l'agitation sociale. La centralisation politique assure un pouvoir presque absolu aux premiers ministres qui se succèdent au cours des XII^e et XIII^e siècles : Qin Gui, Han Tuo Zhou (1151-1202), Shi Miyuan (?-1233), Jia Sidao (1213-1275). Mais le déclin de l'Empire s'accroît jusqu'au moment de l'invasion mongole qui met pratiquement fin à la dynastie dès 1276 (date de la chute de Hangzhou).

Le nouvel État

C'est sous le deuxième empereur des Song, Taizong (976-997), au moment où l'Empire se consolide, que sont adoptées ou complétées les institutions fondamentales du nouvel État. Un véritable système nerveux d'information, de contrôle et de commande est mis en place qui s'étend jusqu'aux régions les plus reculées de l'Empire et assure au gouvernement central une emprise qui n'avait jamais été aussi complète sur l'ensemble du territoire. La centralisation est accrue lors des réformes de l'ère Yuanfeng (1078-1085) et permettra au Premier ministre de jouer un rôle qui éclipsa en fait celui des empereurs.

La politique générale est l'affaire d'un conseil d'État formé de cinq à neuf membres et présidé par l'empereur. Un bureau chargé de la rédaction des textes officiels lui est associé. C'est la Cour des académiciens (*xueshiyuan*) dont certains membres servent parfois de conseillers. Mais, dans tous les cas, le gouvernement s'entoure de nombreux avis et les décisions ne sont prises qu'à la suite de délibérations où s'expriment des opinions diverses, l'empereur ne faisant que sanctionner les propositions adoptées ou tranchant en dernier ressort. Trois services sont chargés de recevoir les avis, les suggestions ou les plaintes des fonctionnaires ou des simples particuliers. Ils sont indépendants les uns des autres et leurs membres jouissent d'une immunité absolue que l'empereur lui-même ne saurait remettre en cause. Ainsi se trouve garanti le règne d'une certaine objectivité : c'est un fait que des projets et propositions de tout genre qui avaient pour auteurs des personnes de conditions très diverses ont afflué sous les Song (et plus spécialement au XI^e siècle) dans les bureaux de l'administration et jusqu'au gouvernement.

L'administration centrale, qui a gagné en simplicité sur le lourd édifice de l'époque des Tang, paraît être devenue plus fonctionnelle. Elle est divisée en trois grands départements :

- économie et finances (les « Trois services », *sansi* : services des monopoles d'État, du budget, de la population);
- armées (*shunmyuan*);
- secrétariat (*zhongshumenxia*) chargé de l'administration judiciaire et de celle du personnel (concours de recrutement, nominations, promotions...).

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

Dans les provinces, où les districts (*xian*) sont groupés en préfectures dont certaines ont un caractère plus spécifiquement militaire (les *jun*) ou industriel (les *jian*), des commissaires impériaux sont chargés de missions particulières et contrôlent suivant leurs attributions les affaires judiciaires, fiscales, économiques ou militaires.

En dehors de l'existence d'organismes d'information et de contrôle indépendants les uns des autres, de la séparation extrêmement stricte des pouvoirs et des compétences, deux caractéristiques du système politique de l'époque des Song méritent d'être soulignées : d'une part, la multiplication des services chargés de questions économiques qui vient de ce que les plus gros revenus de l'État sont d'origine commerciale ou industrielle, d'autre part, l'efficacité du système de recrutement et de promotion des fonctionnaires grâce à des mécanismes qui favorisent le choix des meilleurs éléments.

C'est à l'époque des Song qu'est parvenu à sa plus grande perfection le système des concours de recrutement qui dégénérera par la suite, devenant sous les empires autoritaires des Ming et des Qing une lourde machine qui a freiné plutôt que favorisé la promotion sociale. Créée pour faire pièce au pouvoir excessif de l'aristocratie militaire, l'institution avait pris forme sous les Tang aux VII^e et VIII^e siècles (le premier concours remonterait à l'année 606, sous l'empereur Yangdi des Sui). Les candidats étaient proposés en très petit nombre par les autorités locales — de un à trois par préfecture jusqu'en 737 — ou provenaient des écoles d'État établies à la capitale. Il existait différents types de concours (érudition classique, droit, histoire de l'écriture, mathématiques, capacités militaires avec épreuves de tir et de force physique), mais le plus prestigieux et le plus couru était un concours de culture générale et d'aptitude à la rédaction qui comportait une épreuve de poésie. Les réformes adoptées sous les Song, à la fin du X^e siècle et dans le courant du XI^e, consistèrent à instituer trois niveaux différents de façon à élargir le recrutement (concours de préfecture, concours contrôlés à la capitale par le Secrétariat impérial, concours organisés au Palais en présence de l'empereur), à ne conserver finalement qu'un seul type de concours et à garantir l'objectivité des épreuves par diverses mesures telles que l'anonymat des copies.

Comme sous les Tang et aux autres époques de l'histoire, la réussite aux concours n'était pas suivie nécessairement — sauf dans le cas des premiers de liste qui faisaient une rapide carrière — par une nomination dans les cadres de l'administration impériale. D'autres procédés servaient aussi à la promotion des fonctionnaires, dont un système de recommandation qui rendait son auteur solidaire des fautes et des erreurs de son protégé, et le recours à des notations aussi objectives que possible.

Son développement aux XI^e-XIII^e siècles devait donner au corps des fonctionnaires civils un poids considérable dans le système politique et dans la société de cette époque. Aucune autre période de l'histoire, les « mandarins » n'ont exercé un contrôle aussi efficace sur la direction de l'État. Les favorites, les impératrices et leurs familles, les eunuques, toutes les personnes proches du souverain, au courant des intrigues du Palais, qui parvinrent, en d'autres temps, à orienter ou même à diriger en fait les affaires de l'État semblent

n'avoir eu aucune influence à l'époque des Song. Les empereurs eux-mêmes ne jouent qu'un rôle effacé, laissant le devant de la scène à leurs ministres.

Mais les mœurs politiques témoignent elles aussi de cette puissance et de ce rôle directeur du corps des fonctionnaires. C'est au XI^e siècle qu'on voit se développer pour la première fois de grands partis politiques de tendances opposées et dont l'affrontement traduit certains clivages sociaux. Sans doute est-on bien loin des formes propres aux régimes parlementaires de l'époque contemporaine (on songerait plutôt aux régimes actuels des pays de l'Est), mais l'âpreté de luttes où les adversaires engageaient toute leur carrière, puisque les changements d'orientation amenaient un renouvellement très étendu du personnel politique, révèle l'intensité de la vie politique à l'époque des Song.

Le mouvement réformiste

Le XI^e siècle a été, dans l'histoire de la Chine, l'époque de grands essais de réforme du système politique et social. Le mouvement réformiste, indissociable des courants de pensée de cette période, est cependant lié de façon plus étroite que la philosophie aux contingences de l'histoire. Ce sont les difficultés provoquées par les attaques des Liao et des Xia qui furent à l'origine de tentatives pour remédier aux insuffisances du système de défense. Mais comme les problèmes militaires ne peuvent guère être séparés de leur contexte économique, social et politique, les réformes, œuvres d'hommes clairvoyants qui se faisaient une conception globale de l'État et de la société, ont porté finalement sur l'ensemble des institutions.

La menace des Tangut, qui viennent de fonder en 1038 l'empire des Xia occidentaux, incite à faire appel à un fonctionnaire provincial du nom de Fan Zhongyan (989-1052) qui propose un plan destiné à contenir la nouvelle puissance du Nord-Ouest. La paix signée avec les Xia en 1044 paraîtra comme un succès partiel dont le mérite sera porté à l'actif de Fan Zhongyan. Appelés au gouvernement, Fan Zhongyan et ses associés avaient mis en effet en application un projet de réformes en dix points qui intéressaient le système de recrutement et de promotion des fonctionnaires, les institutions agraires et fiscales.

Mais il ne s'était encore agi avec Fan Zhongyan que de simples aménagements des institutions existantes. Les réformes appliquées dans la seconde moitié du XI^e siècle apparaissent au contraire beaucoup plus audacieuses et de caractère plus radical. On s'explique qu'elles aient suscité une violente opposition et provoqué la division des milieux dirigeants en deux clans rivaux.

Des modernes ont prononcé le mot de socialisme à propos des « nouvelles lois » de Wang Anshi (1021-1086) et il est certain qu'un idéal de justice sociale et parfois même des tendances égalitaristes ont animé certains milieux de l'intelligentsia et de la paysannerie des XI^e et XII^e siècles. Mais il est non moins clair que les objectifs de Wang Anshi ne visaient nullement à remettre en cause les fondements de la société et du pouvoir politique. Ce sont des conceptions libérales et des préoccupations pratiques d'administrateur qui l'inspirent.

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

Hostile au despotisme, persuadé de la fonction régulatrice des lois dans le domaine social et politique, Wang Anshi semble avoir été doué d'une sorte d'intuition sociologique. La discrimination de fait dont souffrent les petits paysans, seuls à supporter la charge des impôts directs et des corvées, est à ses yeux la raison profonde de la faiblesse de l'État : en améliorant leur situation, en rétablissant une certaine justice dans la répartition des charges, il estime qu'il est possible de les associer plus efficacement à la lutte contre les empiétements des empires du Nord. De même que les paysans pauvres sont soumis à l'exploitation de ceux qui sont en mesure de leur prêter à intérêt dans les moments difficiles, de même les petits artisans et commerçants souffrent de la sujétion où les maintiennent les corporations (*hang*) dominées par les riches marchands.

Les réformistes sont originaires d'une des régions de la Chine, celle du Sud-Est, où l'essor économique a provoqué une intense circulation des biens et de la monnaie — Fan Zhongyan était natif de Suzhou, Wang Anshi de Fuzhou au Jiangxi —, et cette origine explique sans doute certaines de leurs convictions : ce qui rend possible l'exploitation des pauvres par les riches, ce sont les obstacles qui bloquent encore la circulation des richesses, c'est le fait de la thésaurisation. Contrairement à une conception statique de l'économie qui semble beaucoup plus répandue, Wang Anshi estime que l'on peut accroître tout à la fois, par le développement de la production, les moyens de vie de tous et les revenus de l'État.

Wang Anshi, qui s'était signalé dès 1056 par un projet de réformes destinées à rétablir la situation dans le Nord-Ouest, est appelé au gouvernement en 1068. Il y restera jusqu'en 1076, quand, sous la pression du parti conservateur, il sera contraint d'abandonner la place. Rappelé en 1078, il sera chassé de nouveau du pouvoir en 1085 par Sima Guang, son principal adversaire, qui obtiendra la même année l'abolition des « nouvelles lois ».

Les réformes de Wang Anshi, adoptées pour la plupart entre 1069 et 1073, sont de nature très diverse. Elles portent sur la fiscalité, l'économie, les armées, l'administration. Un des premiers soucis de Wang Anshi est d'alléger les charges de la paysannerie en luttant contre les pratiques d'achats massifs et de stockage, en instituant le contrôle du prix des céréales, en réformant le système fiscal de façon à rendre la fraude plus difficile. Il change les règles en usage dans le transport des impôts, autorise la conversion des corvées en taxes, institue des prêts d'État à intérêt modique et même des maisons officielles de prêts sur gage pour lutter contre les pratiques usuraires. Un gros effort est fourni en matière d'irrigation et de diffusion des connaissances agronomiques. On cherche en même temps de nouvelles sources de revenus qui ne soient plus une charge pour la petite paysannerie : l'État prend une participation dans le grand commerce. Ces mesures permettent tout à la fois d'accroître sensiblement les recettes publiques et de diminuer de moitié l'impôt foncier.

Une autre ambition de Wang Anshi est de fournir à l'État un personnel administratif qui lui soit dévoué et qui n'ait d'autre souci que celui du bien public. C'est à cette fin qu'il décide d'une augmentation importante des traitements des agents de l'État — les fonc-

tionnaires chinois ne furent peut-être jamais mieux rétribués qu'à l'époque des Song, si ce n'est au milieu du XVIII^e siècle — et qu'il réforme le système trop formaliste des concours de recrutement où les connaissances pratiques (économie, droit, géographie...) ont enfin une plus large place. Des écoles publiques, dont l'entretien est assuré par des terres spéciales, sont créées au niveau des préfectures et des sous-préfectures afin d'élargir la base du recrutement.

Mais c'est surtout dans le domaine militaire que les innovations sont les plus importantes. A une époque où le gonflement des armées de mercenaires ne fait qu'alourdir les charges de l'État sans permettre une défense efficace, Wang Anshi décide de rendre au peuple le soin d'assurer lui-même sa propre sécurité en créant des milices paysannes. Ces milices (*baojia*) groupées par unités de dix familles, régulièrement entraînées et approvisionnées en armes permettent de réduire les effectifs pléthoriques des armées régulières.

La très vive opposition que rencontrèrent les « nouvelles lois » de Wang Anshi eut sans doute des motifs économiques et sociaux : les réformes remettaient en cause trop de privilèges et de situations acquises. Mais il y eut aussi dans la lutte acharnée qui mit aux prises pendant plus de vingt ans — et même encore après la mort de deux principaux adversaires — le parti des réformistes de Wang Anshi et celui des conservateurs mené par l'historien Sima Guang et le mathématicien Shao Yong bien plus qu'une simple querelle d'intérêt. Les oppositions de personnes, de tempéraments, de formations, paraissent y avoir eu une grande part. Il n'a pas lieu d'exclure des comportements désintéressés : si le mouvement réformiste a pris naissance n'est-ce pas à cause de cette disposition typique du XI^e siècle qui donnait le droit à chacun, quelle que fût sa position, de faire parvenir en haut lieu ses suggestions ?

On doit sans doute rattacher à ce mouvement la mise en place d'institutions de secours populaire : orphelinats, hospices, hôpitaux, dispensaires, cimetières publics, greniers de prévoyance... Plus nombreuses en milieu urbain où l'afflux des personnes sans ressources et la concentration des hommes posent des problèmes difficiles, ces institutions sont conçues sur le modèle des fondations charitables créées par les monastères bouddhiques aux VI^e-VII^e siècles : des terres inaliénables, sources de revenus permanents, leur sont affectées, et ce type de fondation prend à l'époque des Song une large extension. C'est ainsi que non seulement l'État y recourt pour assurer certaines de ses recettes, mais aussi les grandes familles à des fins d'entraide à l'intérieur du clan, à la suite de l'exemple donné par Fan Zhongyan avec ses « domaines d'équité » (*yizhuang*). Cette laïcisation d'une institution bouddhique et la prise en charge par l'État des fonctions hospitalières et charitables qu'assuraient les monastères fut une des conséquences lointaines de la proscription de l'Église bouddhique en 845.

2. Les armées

De la conscription au mercenariat

S'il porte un intérêt capital à sa défense, inventant de nouvelles machines, accroissant les effectifs de ses armées, créant une flotte de guerre au moment de l'invasion jürchen et consacrant la plus grande partie de ses ressources à la guerre de la fin du x^e siècle à la fin du xiii^e, l'empire des Song n'a en revanche jamais cessé de maintenir et d'affirmer la suprématie incontestée du pouvoir civil sur le pouvoir militaire. L'esprit qui l'anime est d'ailleurs à l'opposé de celui de ses ennemis du Nord : l'exaltation de la violence brute, la soif de conquête et de domination par lesquelles se signale le vrai guerrier lui font entièrement défaut, alors qu'elles sont caractéristiques de ses plus redoutables adversaires, Jürchen et Mongols. Mais ce manque de combativité qui a été souvent reproché à la Chine des Song s'explique fort bien sans qu'il soit nécessaire de faire appel à on ne sait quelles qualités innées et atemporelles.

Le système du mercenariat hérité et adopté par le nouvel empire des Song tend à faire du métier des armes non plus l'affaire de tous, mais une activité spécialisée. Or, depuis les Qin, la puissance des armées chinoises avait été fondée sur la conscription. C'est la conscription qui fournissait l'essentiel des effectifs, que complétaient très heureusement des contingents barbares : nomades et montagnards appréciés pour leur endurance et leur combativité. Mais les Song manquent de cet appoint précieux que constituent les auxiliaires barbares et souffrent de tous les défauts des armées de mercenaires : dépenses accrues, longues périodes d'inactivité au cours desquelles la discipline se relâche, tendance des armées à se comporter comme un corps étranger à l'Empire. Les agents recruteurs sont le fléau des campagnes et s'il arrive qu'on licencie des soldats, ils forment bientôt des bandes de brigands. C'est d'ailleurs parmi les déracinés, les hommes en rupture de ban, les condamnés amnistiés sous condition ou encore chez les aborigènes du Sud réduits à merci à la suite d'un soulèvement que l'on recrute de préférence afin de ne pas porter tort à l'économie paysanne. Le pouvoir civil éprouve donc plus que jamais le besoin de se protéger contre tout développement autonome de la puissance militaire par un fractionnement des unités, une division des responsabilités et une multiplication des contrôles qui enlèvent aux chefs d'armée toute initiative. Des habitudes bureaucratiques contribuent à affaiblir le système de défense : les inventaires officiels comptent plus que les réalités. Dès les débuts de l'Empire, le fondateur avait pris soin de diviser en trois unités distinctes, placées sous le contrôle du *shumiyuan*, ces troupes d'élite que constituaient les armées du palais (*jinjun*). De la fin du x^e siècle à la grande offensive jürchen de 1126, la valeur des armées des Song (*jinjun* établis à proximité de la capitale et *xiangjun* dans les provinces) ne cessera de décliner cependant que se gonfleront les effectifs : limités à 378 000 hommes en 975, ces effectifs sont passés à 1 259 000 en 1045. Les réformes entreprises par Wang Anshi entre 1068 et

1085 — licenciements, création de milices paysannes (*xiangbing*) et d'unités spéciales sur les frontières (*fanbing*), entraînement permanent des armées — permettent de redresser la situation, mais ce sont de nouveau des armées pléthoriques et inefficaces dont disposent les Song au début du XIII^e siècle, cependant que les dépenses militaires absorbent la plus grande partie du budget et provoquent des difficultés économiques. Alors que les armées qui avaient participé aux campagnes des années 963-979 comptaient de nombreux contingents d'anciens nomades et montagnards, l'empire des Song ne peut plus recruter de ces précieux auxiliaires. En outre, les armées chinoises manquent de chevaux depuis que les zones d'élevage ont été occupées par l'empire des Xia, et les essais de Wang Anshi pour développer l'élevage du cheval en pleine zone agricole (dans la vallée inférieure du fleuve Jaune principalement) se soldent par un échec.

Cependant les XI^e-XIII^e siècles furent dans le monde chinois une période de progrès remarquables des techniques militaires. Ces progrès devaient modifier le caractère même des guerres et avoir à longue échéance de profondes répercussions sur l'histoire mondiale. Ils doivent être mis en rapport avec un esprit de recherche, d'invention et d'expérimentation qui est caractéristique de l'époque.

Il n'est pas jusqu'au recrutement qui n'obéisse à certains principes objectifs de sélection : les futurs soldats sont choisis à la suite d'une série d'épreuves qui portent sur leurs aptitudes physiques — course, saut, acuité visuelle, habileté au tir... —, classés d'après leur taille, les plus grands étant affectés aux troupes d'élite, cependant que se multiplient les corps spécialisés pour lesquels ce type de classement n'est pas retenu : soldats des armes incendiaires, sapeurs, hommes des catapultes... La théorie et les techniques de la guerre de siège se développent en même temps que se manifeste un vif intérêt pour les questions d'armement à partir de la fin du X^e siècle. De nouveaux types d'armes sont inventées et mises au point : balistes, arbalètes à répétition, chars d'assaut... Les inventions sont encouragées par des primes et les armes nouvelles sont essayées avant d'être commandées en série aux arsenaux. Un traité d'art militaire paru en 1044, les *Principes généraux du classique de la guerre* (*Wujing zongyao*) de Zeng Gongliang, mentionne entre autres nouveautés, un lance-flammes à pétrole dont le mécanisme est constitué par un piston à double effet qui permet par conséquent un jet de flamme continu.

Le retrait des Song vers la vallée du Yangzi à partir des années 1126-1127 incitera au développement d'une importante marine de guerre dont les bases seront situées sur le cours du grand fleuve et sur les côtes. On doit mentionner à cette époque l'emploi de bateaux à aubes mues par un pédalier ou par un système de bielles. Certains comportaient jusqu'à 25 roues. Ils sont mentionnés lors de combats navals contre les Jürchen en 1130 et 1161. Ce type de bateau très rapide est attesté cependant dès le VIII^e siècle et son histoire pourrait remonter plus haut encore. Les premiers essais de bateaux à aubes en Europe auront lieu en 1543.

Mais c'est surtout par la découverte et le perfectionnement de l'emploi des explosifs à des fins militaires que la Chine de l'époque des Song occupe une place d'une importance capitale dans l'histoire générale de l'humanité.

Les armes à feu

La première mention de la formule de la poudre à canon (charbon, salpêtre et soufre) apparaît dans le *Wujing zongyao* de 1044 et il faudra attendre l'année 1285 pour trouver la même mention dans un texte européen (la première allusion à la poudre est de Roger Bacon en 1267). La découverte avait pour origine des recherches d'alchimie faites dans les milieux taoïstes de l'époque des Tang, mais fut bientôt suivie par une application militaire dans les années 904-906. Il s'agissait alors de projectiles incendiaires nommés « feux volants » (*feihuo*). Dès l'époque du *Wujing zongyao*, les armes à feu se sont diversifiées. Cet ouvrage mentionne en effet des grenades fumigènes et incendiaires, des catapultes conçues pour lancer des projectiles incendiaires, mais déjà aussi des grenades explosives (*pili huoqiu*). A la bataille de Caishi, au Anhui, en 1161, sont employées des catapultes à grenades explosives (*pilipao*) qui assurent la victoire des armées Song sur les Jürchen. Au début du XIII^e siècle, les Mongols feront grand usage de projectiles explosifs à enveloppe métallique (*zhentianlei* « foudre qui ébranle le ciel » et *tiehuopao* « bombardes à grenades de fer »). Ils se servirent de ce type d'armes lors de leurs tentatives d'invasion du Japon à la fin du XIII^e siècle où elles seront connues des Japonais sous le nom de *teppô* (chinois *tiepao*). L'histoire des premiers emplois de la poudre à canon révèle donc que la démarche initiale a consisté à tirer parti de ses propriétés incendiaires ou fumigènes, mais qu'on en est venu rapidement à exploiter son pouvoir brisant. La troisième étape devait mener à se servir de la poudre comme propulseur à l'intérieur d'un tube de guidée. Les premiers essais de ce genre qui soient connus datent de 1132. Il s'agissait de sortes de mortiers ou de roquettes formés par des tubes de bambou épais ou de bois (le pouvoir brisant de la poudre était réduit par l'emploi d'une plus forte proportion de salpêtre). Les Chinois furent les premiers à découvrir le principe de la fusée en adaptant des flèches incendiaires à des tubes de guidée en bambou. Les premiers mortiers à tube métallique de fer ou de bronze apparaissent aux environs de 1280 au cours des guerres entre Song et Mongols et un nouveau terme est créé pour désigner ce type d'arme, celui de *chong*.

Ce qui s'est transmis à l'Europe à la fin du XIII^e siècle, ce n'est donc pas seulement la formule de la poudre, mais l'idée, fruit de longs tâtonnements et de nombreuses expériences qui avaient été faites en Asie orientale, que l'on pouvait se servir de cet explosif comme propulseur à l'intérieur d'un tube. La transmission semble s'être faite par l'intermédiaire des pays islamiques (le terme arabe pour salpêtre est, chez le botaniste andalou Ibn al-Baytâr, mort à Damas en 1248, « neige chinoise », le terme persan, « sel de Chine »). La tradition veut aussi que les Mongols aient employé des armes à feu lors de la bataille de Sajo en Hongrie en 1241. On sait les répercussions que le développement des armes à feu aux XIV^e et XV^e siècles devait avoir sur l'évolution historique de l'Europe : il a contribué à la ruine des aristocraties guerrières du Moyen Âge. L'invention de ces armes nouvelles ne pouvait au contraire avoir aucune influence sur l'organisation sociale et politique du monde chinois :

elles vinrent seulement s'ajouter, dans le cadre d'armées étatiques, à un ensemble d'armes diverses qui furent perfectionnées parallèlement. Et ce sont sans doute les conditions générales de la guerre en Asie orientale (et spécialement en Mongolie à l'époque des Ming) qui expliquent pourquoi les armes à feu ne furent pas plus systématiquement développées en Chine.

On notera d'ailleurs qu'avant même que n'apparaissent les armes à feu en Europe, l'adoption du trébuchet à contrepoids devait révolutionner l'art des sièges : cette arme presque aussi dangereuse pour les fortifications que les tirs de canon était une adaptation arabe d'une machine de guerre depuis très longtemps en usage dans le monde chinois, le *pao*, dont la puissance et la vitesse de propulsion n'étaient obtenues ni par la torsion d'une corde ni par la tension d'un ressort comme dans les catapultes alexandrines ou byzantines, mais par un contrepoids agissant sur un grand bras de levier.

3. La nouvelle société

Une classe de rentiers

Un ensemble de différents facteurs — l'accroissement de la production agricole, la hausse des revenus fonciers, la diffusion de l'instruction, les besoins de l'État en fonctionnaires — a provoqué au XI^e siècle une extension du nombre des familles instruites et relativement à leur aise ou très fortunées. On assiste alors à l'avènement d'un nouveau type d'homme, d'une nouvelle mentalité, d'un système social et politique qui repose sur une classe de rentiers vivant des revenus de leur capital foncier. Des Han aux Tang, les grandes familles influentes dans leur région ou à la Cour avaient eu tendance à former des sortes d'aristocraties fermées, soucieuses de leur généalogie. Certaines, en Chine du Nord, devaient leur prestige à leurs traditions militaires et aux exploits guerriers par lesquels s'étaient illustrés certains de leurs membres. Les domaines qu'elles possédaient, quand il ne s'agissait pas de simples parcs d'agrément ou de maisons de campagne, pouvaient se suffire à eux-mêmes et leurs productions étaient diversifiées. Ils comportaient des vergers, des moulins, des bassins de pêche, des ateliers, des presses à huile... A l'occasion, comme cela avait été le cas à la fin des Han et dans les empires du Sud, ces domaines pouvaient être fortifiés et défendus contre le brigandage, les insurrections et parfois même contre les exigences de l'État. Quant aux relations que ces sortes de gentilshommes campagnards entretenaient avec leurs gens (« hôtes », *ke*, gardes, *buqu*, domestiques, *nubi*), elles étaient de caractère patriarcal. Ces rapports de patron à client, de maître à serviteur étaient reconnus par la coutume et sanctionnés par le droit.

La ruine du système des répartitions de terres à titre viager au VIII^e siècle, le report sur les terres cultivées de l'essentiel des impôts — alors que les impositions avaient été calculées jusqu'à cette époque en fonction du nombre des individus en âge de travailler (d'où les

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

limitations imposées aux grandes propriétés et les allocations de terre aux petits exploitants) —, l'essor de la riziculture (il semble que le nouveau système d'imposition ait été inspiré par les conditions propres aux régions de riziculture) et surtout la commercialisation des produits agricoles devaient amener de profondes transformations. La tendance des domaines privés (*zhuangyuan*) des grandes familles et des monastères à s'étendre et à empiéter sur les terres paysannes s'était accentuée au cours de la seconde moitié de l'époque des Tang. Mais l'évolution générale, aidée par le passage de la conscription au mercenariat, est achevée aux X^e-XI^e siècles. Il ne sera plus question dès lors de domaines autarciques, d'aristocratie fermée, de relations de client à patron du type médiéval. Il s'agit plus simplement de location, de travail à gage, de rente foncière, c'est-à-dire d'une source de revenus réguliers qui permettent à certaines familles de vivre à la ville dans des conditions confortables. Même si la nouvelle société demeure fondée comme celles qui l'ont précédée sur l'exploitation des plus faibles, la mentalité et les mécanismes de la sujétion sont différents. En outre, la classe dirigeante — celle qui, par l'instruction, peut parvenir au pouvoir politique et exerce sa domination au niveau local — s'est considérablement étendue. Ses familles comptent généralement une épouse principale, une concubine et environ une dizaine d'enfants. Il est d'ailleurs rare que les grands propriétaires résident à la campagne : ils ont leurs intendants (*jianzhuang, ganren, ganpu*) qui traitent avec les fermiers et les ouvriers agricoles, et gèrent leurs domaines parfois d'un seul tenant, englobant plusieurs villages, ou formés de plusieurs parcelles. Les fermiers sont souvent logés, pourvus en outils, en semences, en animaux de labour, et leur propriétaire s'occupe de les marier. Mais toutes les avances sont faites à intérêt, à des taux variables suivant la nature du prêt : le dixième de la récolte pour un bœuf de labour, le cinquième pour le logement et le prêt des outils, 10 % par mois pour les prêts de monnaie, de semences ou de céréales... Marchés ruraux et centres habités des grands domaines coïncident souvent et donnent naissance, grâce à l'essor économique, à de gros bourgs (*zhen* ou *shi*, mais beaucoup garderont le nom de *zhuang*) qui complètent le réseau des grosses agglomérations marchandes.

Problèmes agraires

Dans les cantons ruraux (*li* et *xiang*) qui réunissent plusieurs villages (*cun* ou *zhuang*), l'administration distingue entre familles résidentes (*zhuhu*) et familles étrangères au canton (*kehu*). Les premières sont propriétaires de petits lopins de terre dont les superficies permettent de les répartir en cinq catégories (la catégorie moyenne, la 3^e, disposant de 100 *mu* de terre, la 4^e de 50, la 5^e de 30 à 20, beaucoup moins qu'il n'est indispensable pour faire vivre une famille paysanne) et sont imposables. Les secondes ne possèdent pas de terres, sont formées uniquement de fermiers et d'ouvriers agricoles, et ne sont pas imposées. Les familles paysannes les plus aisées, celles des catégories 1 et 2, fournissent les gardes (*gongshou* « archers ») qui ont pour tâche d'assurer l'ordre public et les représentants du canton auprès de l'administration du district (*xian*). Ce sont les *sanyi* : chef de canton, préposé

aux impôts, préposé à la police. Mais les grands propriétaires échappent en fait à ce classement, à ces charges et aux impôts qui ne reposent que sur les petits exploitants.

Sans doute ce tableau ne vaut-il pas pour toutes les régions (les grandes propriétés sont beaucoup plus nombreuses dans la région de grande production rizicole qui s'étend au sud du cours inférieur du Yangzi qu'en Chine du Nord) ni pour toutes les époques de l'histoire des Song. Mais il n'est guère douteux que le libre jeu des facteurs économiques a accentué, aux XI^e-XIII^e siècles, l'écart entre riches et pauvres et aggravé la tension sociale dans les campagnes. Une partie des réformes qui sont appliquées à partir de 1069 sont inspirées par la disproportion plus évidente que jamais entre les charges imposées aux petits exploitants et les privilèges des grands propriétaires. En 1064-1067, on estime que sur une superficie cultivée de 24 millions d'ha, 30 % seulement sont soumis à l'impôt. Mais si les mesures prises en faveur de la petite paysannerie et la lutte contre la fraude fiscale ont amené un mieux relatif au moment des grandes réformes des années 1068-1085, sous le ministère de Wang Anshi, la situation se détériore de nouveau sous le règne de Huizong (1101-1125).

Une brève mais grave rébellion se produit à cette époque dans l'intérieur du Zhejiang, dans une région productrice de thé, de laque, de mûriers à papier et de bois de cryptomère par où transitaient les trafics entre Jiangxi et Fujian. Provoquée par les réquisitions faites pour le Palais impérial de Kaifeng, cette rébellion est animée par une société secrète dont la doctrine, bouddhique pour le fond, est mêlée d'influences manichéennes. Les adeptes sont très strictement végétariens et rendent un culte aux démons. Très mal armés, les insurgés, menés par un certain Fang La, massacrent notables, riches et fonctionnaires. La capture de Fang La un an après le début de la rébellion amène la fin du soulèvement et déclenche une vague de suicides collectifs chez les membres de la secte.

Pendant la débâcle des années 1126-1138, la région du lac Dongting au Hunan souffre à la fois des incursions jürchen, des exactions d'une administration corrompue et des pillages d'une armée locale mi-officielle mi-privée qui avait été créée pour lutter contre les envahisseurs et qui évoque nos « grandes compagnies » du Moyen Âge. Un soulèvement paysan éclate en 1130, mené par un certain Zhong Xiang qui a des talents de chef de guerre, de magicien et de guérisseur. On prête à Zhong Xiang ces propos subversifs : « La loi sépare le haut et le bas, le riche et le pauvre. Je publierai une loi qui ordonnera que le haut et le bas, le riche et le pauvre soient égaux. » Il est bientôt capturé et exécuté. Mais ses troupes grossissent et se fortifient dans les marécages du lac. La rébellion tout d'abord destructrice et égalitariste de Zhong Xiang tourne au simple brigandage. Afin de réduire cet accès qui gêne l'organisation de la défense contre les Jürchen, une vaste opération de répression est organisée qui dure jusqu'en 1135 et dont la direction est confiée la dernière année au célèbre général Yue Fei.

La situation dans les campagnes ne devait pas cesser de se détériorer pendant tout le cours de l'époque des Song du Sud, par suite de la concentration des terres entre les mains d'un petit nombre de privilégiés. Après le traité entre les Song et les Jin qui fixait de façon définitive la frontière entre les deux États, toute la zone de rizières qui était située au sud

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

de la Huai et qui avait beaucoup souffert des combats des années 1130-1140 est remise en valeur. Mais l'opération se fait au profit des riches propriétaires qui disposent seuls des capitaux nécessaires. Au milieu du XIII^e siècle, la situation est devenue si explosive dans les campagnes au sud du cours du Yangzi, dans la grande région productrice qui s'étend autour du lac Taihu, et les rentrées d'impôts se font si difficilement que des réformes profondes sont tentées par le grand ministre Jia Sidao (1213-1275). Elles rencontrent une opposition acharnée dans l'administration centrale et au conseil d'État où siègent des représentants des grands propriétaires. Le projet de Jia Sidao consiste à limiter les propriétés à 500 *mu* (environ 27 ha) et à racheter aux frais de l'État un tiers de l'excédent de façon à constituer des « terres publiques » (*guantian*) dont les revenus seront affectés aux dépenses de guerre. Les réformes sont partiellement appliquées de 1263 à la mort de Jia Sidao. Vers la fin de la dynastie, 20 % des terres du Bas-Yangzi auront été transformées en « terres publiques ». Les Mongols récupéreront ces terres pour les attribuer aux princes de la famille du khan ou pour en réserver les revenus à l'entretien de leurs garnisons.

En conclusion, les conditions sociales et économiques ont donc provoqué à partir de la fin des Tang le développement d'une classe de fermiers et d'ouvriers agricoles qui est déjà beaucoup plus proche de celle de l'époque contemporaine que de celle des dépendants des époques antérieures.

Si le monde des campagnes, plus sensible qu'autrefois aux variations de prix depuis qu'il est traversé par les grands courants économiques qui mettent en relation villes et villages, provinces et régions, voit augmenter le nombre de ses paysans privés de terre ou sans ressources, de nouveaux moyens d'existence s'offrent en revanche aux plus misérables. Les armées, formées de mercenaires depuis le X^e siècle, en recrutent un grand nombre. L'artisanat, qui prend dans certains secteurs des allures industrielles en raison de l'importance des installations, de l'abondance de la main-d'œuvre et parfois du niveau des techniques, attire un prolétariat beaucoup plus nombreux que ne l'étaient les familles des salines et les artisans d'État à l'époque des Tang. Le besoin de main-d'œuvre est particulièrement sensible dans les mines, la métallurgie, les céramiques, les fabriques de papier, l'imprimerie, les salines. Mais c'est surtout vers les grandes agglomérations commerçantes que se dirige le trop-plein des campagnes. Elles accueillent toute une population flottante qui vit de petits métiers urbains : commis de boutique, employés d'auberge, de cabarets et de maison de thé, colporteurs, amuseurs publics, sans parler des filous, escrocs, voleurs et prostitués des deux sexes. Enfin, les hôtels particuliers des familles riches et des grands marchands, nombreux à Kaifeng et à Hangzhou, abritent une domesticité surabondante dont les tâches, dirigées par des intendants, sont à la fois très diversifiées et très spécialisées. Tout cela assurément est nouveau et s'explique par les transformations de l'économie rurale, le développement commercial et urbain, l'accroissement du nombre des familles riches ou simplement à leur aise.

L'essor urbain

L'apparition d'une classe très diversifiée de petits et riches marchands beaucoup plus nombreux que sous les Tang et le développement de très gros centres commerciaux sont en effet caractéristiques de l'époque des Song. Les villes très peuplées et très actives se multiplient non seulement à l'intérieur et surtout sur le cours du Yangzi, mais sur les confins (Xiongzhou près de l'actuel Baoding au Hebei, Qinzhou près de Tianshui au Gansu oriental) et sur les côtes (Hangzhou, Wenzhou au Zhejiang, Fuzhou et Quanzhou au Fujian).

L'exemple de Kaifeng, capitale des Cinq dynasties qui s'y succédèrent à partir de 907 et capitale des Song du Nord de 960 à 1126, peut servir d'illustration à l'histoire du développement urbain entre les IX^e et XI^e siècles.

La première enceinte de remparts date de 781. Mais, dès le IX^e siècle, les abords des grandes routes, à la sortie des portes principales, au sud et à l'est, sont occupés par des boutiques de marchands, des ateliers d'artisans, des auberges. Des marchés s'y créent de façon spontanée et cette activité commerciale échappe au contrôle que l'administration exerçait sur les emplacements réservés aux artisans et aux marchands à l'intérieur de la ville, comme c'était le cas à Chang'an au VII^e siècle. Ces marchés extérieurs qui se multiplient aux abords des villes à la fin des Tang sont connus sous le nom de « marchés aux fourrages » (*caoshi*). Devenue capitale en 918, Kaifeng est bientôt à l'étroit dans son enceinte et des murailles extérieures sont construites en 954, ce qui n'empêche pas que des quartiers extérieurs (des *xiang*, « ailes de bâtiment », ainsi appelés par analogie avec les additions qui sont faites à un bâtiment primitif) ne se forment bientôt en dehors de cette seconde enceinte de remparts. Mais le développement de la ville autour de son noyau ancien n'aurait qu'un intérêt relatif s'il ne s'était accompagné d'une transformation qui touche à la nature même de la ville. Alors que Chang'an et les autres villes importantes des VII^e et VIII^e siècles étaient avant tout des villes aristocratiques et administratives où les pouvoirs publics s'efforçaient de maintenir sous leur stricte dépendance toutes les activités marchandes, Kaifeng fournit le premier modèle d'une agglomération populaire où la vie commerciale et les activités de distraction sont prédominantes. Les organes politiques et leur personnel se trouvent à partir de cette époque en contact direct avec une population typiquement urbaine formée en majorité de gens du peuple, tandis que l'essor commercial fait éclater toutes les anciennes règles qui tendaient à conserver à la ville son caractère aristocratique. Le couvre-feu est supprimé à Kaifeng à partir de 1063 et on y circule librement la nuit. Commerces et lieux de distraction (les *wazi*, quartiers d'amusement qui prendront un grand développement à Hangzhou) restent ouverts jusqu'à l'aube. Mais la réglementation qui limitait les activités marchandes et artisanales à des quartiers définis semble avoir disparu plus tôt encore : boutiques et ateliers se sont établis dans toute la ville et les quartiers ont perdu leurs enceintes primitives. Aussi bien ce n'est plus par les noms des quartiers que l'on se repère en ville, mais par ceux des rues. Les premiers étaient d'origine

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

officielle, les seconds sont d'origine populaire. La rue est devenue une des réalités typiques des nouvelles villes chinoises. Alors que rien ne distinguait jadis les quartiers de ville des quartiers villageois (ils furent désignés du même nom de *li* jusqu'à l'époque des Tang), l'agglomération urbaine diffère désormais très nettement des campagnes par son genre de vie et par ses types humains.

Une société plus mobile

Les hommes des XI^e-XIII^e siècles se déplacent plus souvent et plus volontiers que ceux de l'époque des Tang, des Six dynasties ou des Han. C'est qu'en effet les grands courants commerciaux entraînent les hommes avec eux : bateliers, transporteurs, marins, marchands qui parcourent parfois de façon régulière de très longues distances. Les fonctionnaires, dont le nombre s'est accru, sont voués aux déplacements : ils ne peuvent servir dans leur région d'origine ni rester dans le même poste plus de trois ou quatre ans. Enfin, les difficultés de la vie rurale, le nombre et la diversité des petits métiers urbains, l'attrait de la ville, centre de la richesse et des distractions, provoquent un afflux de vagabonds et de paysans pauvres vers les grandes agglomérations. Les moyens de transport sont d'ailleurs commodes et bon marché. On peut louer partout à bas prix charrettes ou bateaux.

Dans cette société plus mouvante qu'aux siècles précédents, où les revers de fortune sont fréquents, on comprend que se soient développés de nouveaux types de relations : la tendance à se regrouper, à former des associations, dans les hautes classes comme chez les gens du peuple en milieu urbain, est d'autant plus forte que les risques d'isolement sont plus grands et l'entraide plus nécessaire. Chez les fonctionnaires où les luttes de partis et le système de la recommandation qui lie le parrain à son protégé peuvent, par le jeu des solidarités, entraîner chacun à sa perte de façon imprévisible, des liens solides et durables se nouent entre condisciples, gens de la même promotion aux concours, examinateurs et candidats, maîtres et disciples. Dans toutes les classes, chez les gens du peuple, les lettrés, les marchands itinérants, on voit se généraliser la tendance à constituer des associations (*hui*) entre personnes originaires de la même région ou du même canton. Ainsi s'explique la diffusion de certains cultes locaux loin de leurs lieux d'origine. Enfin, depuis la ruine du système des marchés contrôlés par l'État et la dispersion des boutiques et des ateliers à travers la ville, le développement des corporations (*hang*) de marchands et d'artisans répond aux besoins d'entente et de défense commune chez les membres de chaque profession, et le foisonnement des activités « tertiaires » explique la spécialisation étonnante de ces sortes de guildes.

Cette nécessité de l'entraide n'est pas non plus étrangère à la consolidation du grand clan familial des classes lettrées qui, dans sa constitution, ses principes et sa morale, constitue l'une des nouveautés de l'époque des Song. L'un des premiers à fixer des règles particulières aux clans familiaux est le réformateur Fan Zhongyan auquel on doit un recueil de préceptes familiaux et la création de « domaines d'équité » (*yizhuang*), c'est-à-dire l'ins-

titution de terres spéciales et inaliénables dont les revenus devaient servir à assurer les besoins communs du clan — en particulier ceux de l'éducation des enfants — et à porter secours à ses membres les plus défavorisés. Le terme de *yi* qu'on traduit de façon très approximative par « équité » s'applique en fait à toutes les relations qui impliquent entraide et gratuité des secours.

4. L'expansion économique

L'accroissement des nourritures

Le développement des régions rizicoles du bassin du Yangzi et de la Chine du Sud avait commencé à s'affirmer au VIII^e siècle avec l'adoption du repiquage et l'apparition de nouveaux instruments de culture et d'irrigation. Cet essor de la riziculture se poursuit, se confirme, s'étend au cours des siècles suivants et c'est là sans doute l'un des grands événements de l'histoire de l'Asie orientale à cette époque. Les civilisations de l'Asie orientale lui doivent comme un second souffle. C'est aux XI^e-XIII^e siècles que se situe l'apogée du royaume d'Angkor, contemporain de la Chine des Song. Avant de permettre les hautes densités humaines que l'on rencontre aujourd'hui à Java, dans le bassin du fleuve Rouge au Vietnam ou dans certaines parties de la Chine orientale, la riziculture a permis de libérer un grand nombre d'hommes du travail de la terre. Elle a fourni les réserves qui se sont toujours révélées indispensables, depuis le Néolithique, à l'essor des civilisations, c'est-à-dire au développement de l'organisation sociale et politique, des arts, des techniques et de la pensée. De toutes les grandes plantes cultivées, le paddy est en effet celle dont les rendements à l'hectare sont le plus élevés. La surproduction des plaines situées au sud du cours inférieur du Yangzi — « quand les moissons de Su(zhou) et Chang(zhou) sont mûres, dit un dicton de l'époque des Song, le monde a à satiété », *Suchangshu tianxiazu* — a favorisé le développement des échanges entre régions, la commercialisation des produits agricoles, l'essor de l'artisanat, la croissance des grandes villes. La population chinoise connaît au cours des X^e-XIII^e siècles le second accroissement important de son histoire puisqu'elle passe de 53 millions d'hommes environ au milieu du VIII^e siècle à un chiffre qui semble avoir été voisin de 100 millions.

Les progrès de la riziculture se sont poursuivis au XI^e siècle. Après 1012, des variétés de riz précoce qui arrivent à maturité en hiver et permettent une double récolte sont importées du Champâ (côtes sud-est du Vietnam) et sont diffusées de façon systématique par l'administration chinoise. Connues sous le nom de *xian*, elles gagnent la région du lac Taihu, le Fujian et le Jiangxi et permettent bientôt de doubler les superficies cultivées. Elles continueront à s'étendre à l'époque des Ming (1368-1644) en même temps que de nouvelles variétés obtenues par sélection à partir des Song compléteront la gamme des riz précoces et résistants. Au XI^e siècle, 7 millions de *shi* (42 millions de quintaux) sont transportés

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

annuellement sur le grand canal qui relie la région de Hangzhou et de Suzhou à celle de Kaifeng au Henan. Les tragiques événements de la première moitié du XII^e siècle n'ont pour effet que de stimuler le développement agricole de la Chine du Yangzi. Un gros effort est fourni pour étendre les superficies cultivées en récupérant les terres en bordure de lacs et de marais. Ce sont les *weitian* (« champ clos » entourés de diguettes). D'autre part, les émigrés du Nord introduisent la culture du blé et des plantes à fourrage sur les terres sèches du bassin du Yangzi.

Essor de la production artisanale et des trafics

L'essor agricole de la Chine des XI^e-XIII^e siècles apparaît donc comme le fondement de son expansion économique, dans la mesure où il rend disponible pour d'autres tâches que la production des vivres (la récolte annuelle de riz et de céréales atteint 300 millions de quintaux environ) une fraction plus importante de la population.

Les plantes textiles gagnent du terrain (chanvre, mûrier pour l'élevage des vers à soie, coton qui commence à se diffuser au XIII^e siècle dans plusieurs régions). La culture du théier se développe dans la région de collines située au sud de la Huai et au Sichuan, celle des arbres à laque au Hubei et au Hunan ainsi qu'au nord du Zhejiang. L'ensemble de la production artisanale est en rapide expansion. C'est le cas de la métallurgie sous les Song du Nord, vivifiée par l'apport en capitaux de riches familles de propriétaires fonciers et par le perfectionnement des techniques : la houille est substituée au charbon de bois, des machines hydrauliques servent à actionner les souffleries, des explosifs sont employés dans les mines... La quantité de fonte produite en 1078 dépasse 114 000 tonnes (elle n'atteindra que 68 000 tonnes en Angleterre en 1788). À côté de petites entreprises qui recrutent des paysans pendant la saison creuse, il existe dans le Sud du Hebei, le Centre du Shandong et le Nord du Jiangsu des installations importantes qui emploient une main-d'œuvre permanente et spécialisée. C'est ainsi que l'on compte à Liguó, au Jiangsu, 3 600 ouvriers à gages. Ces grandes entreprises travaillent pour le compte de l'État.

De façon générale, c'est toute la production minière qui s'accroît rapidement au XI^e siècle : fer, cuivre — indispensable aux fontes de monnaie —, plomb, étain... De nombreuses mines sont ouvertes, surtout dans les régions les plus méridionales de l'Empire.

De même, l'artisanat de la céramique connaît un essor sans précédent. Il existe des fours et des ateliers dans de très nombreuses régions, mais les pièces les plus célèbres proviennent au XI^e siècle des fours impériaux de Kaifeng et d'autres villes du Henan, ainsi que de Dingxian au Hebei; aux XII^e et XIII^e siècles, de Hangzhou, de Quanlong et Jianyang au Fujian, de Ji'an et de Jingdezhen au Jiangxi. La technique de la porcelaine, l'une des gloires de la Chine, atteint à la perfection au XII^e siècle.

Presque chaque région a ses productions réputées : fer du Sud du Hebei, riz des environs du lac Taihu, sucre de canne du Fujian, papiers du Sichuan et du Zhejiang, livres imprimés de Chengdu, de Hangzhou et des villes du Bas-Yangzi... Le développement des trafics

permet en effet une vaste circulation des produits. L'apparition de grandes agglomérations marchandes dans l'ensemble de l'Empire et plus particulièrement dans le bassin du Yangzi, au Sichuan et sur les côtes du Fujian et du Zhejiang a entraîné une réorganisation générale des circuits commerciaux en fonction des grandes villes, un développement des échanges à l'intérieur des régions et entre les régions elles-mêmes. Alors que les plus gros trafics étaient au VIII^e siècle ceux du circuit fiscal (tissus et grains), le volume du commerce privé l'emporte de beaucoup sur celui des denrées prélevées par le fisc. Mais surtout, la Chine tire pleinement parti pour la première fois de son histoire de cet immense réseau navigable, unique au monde, que forment le Yangzi et ses affluents, et que prolongent vers le Centre de la Chine du Nord les canaux qui relient Hangzhou à Zhenjiang et Yangzhou à Kaifeng. Ce réseau navigable qui s'étend sur plus de 50 000 km est parcouru par la flotte la plus dense et la plus diversifiée que le monde ait connue jusqu'alors. En certains points du Yangzi, l'importance du trafic est telle qu'elle provoque la formation de véritables villes flottantes. La Chine de l'époque des Song tire aussi parti des facilités qu'offre au cabotage cette succession ininterrompue de côtes découpées, riches en abris propices au mouillage, qui s'étend depuis la pointe nord-est du Zhejiang jusqu'à la frontière du Vietnam.

Mais la raison fondamentale de l'expansion économique de la Chine des XI^e-XIII^e siècles doit être cherchée dans le développement d'une bourgeoisie urbaine, formée de propriétaires fonciers et de riches marchands et dans l'accroissement de la demande intérieure. Il ne s'agit plus seulement en effet de fournir le Palais impérial en objets de luxe, parce que le luxe est devenu le privilège d'une plus grande partie de la population. Le nombre des familles riches s'est accru. La richesse des constructions et de l'ameublement, l'art de l'aménagement des jardins, les raffinements en matière de toilette et de cuisine sont caractéristiques des milieux urbains de l'époque des Song. Ce n'est pas un hasard si les arts et les techniques de la céramique, de l'architecture, du tissage et, d'une façon générale, de tous les produits qui touchent au confort de la vie quotidienne font de si rapides progrès aux XI^e-XIII^e siècles.

Le commerce extérieur dont les importations consistent surtout en produits de luxe — encens, pierres rares (cornaline, agate, ambre, camphre...), ivoire, corail, cornes de rhinocéros, ébène, bois de santal... — est déficitaire pour la Chine qui doit payer une partie de ses achats en monnaie de cuivre et en métaux (plomb, étain, or et argent). Les monnaies de cuivre émises à l'époque des Song se sont répandues dans tous les pays de l'Asie : empires des Xia, des Liao et des Jin, pays de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien. Elles sont en si grande abondance au Japon qu'elles y servent de monnaie locale.

Mais la Chine apparaît aussi à l'extérieur comme le pays de l'artisanat de luxe, celui d'où proviennent les produits les plus convoités et dont le commerce est le plus rentable. Les empires du Nord qui ne peuvent fournir en contrepartie des produits chinois que des chevaux, des moutons, des peaux et des laines, importent du thé, du sel (dont une grande partie pénètre dans le Nord-Ouest en contrebande), des tissus et des métaux. Aussi bien, lors des traités imposés aux Song dans la première moitié du XI^e siècle, Xia et Liao ont-ils exigé la livraison de produits indispensables au développement de leur commerce avec

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

l'Asie centrale et le Moyen-Orient : thé, soieries, argent. Soieries et céramiques forment d'autre part l'essentiel des exportations par voie de mer depuis les ports du Zhejiang et du Fujian. Les porcelaines chinoises ont été exportées en telle quantité dans tous les pays de l'Asie orientale et de l'océan Indien (on en a retrouvé jusqu'en Afrique) qu'il est possible de retracer l'histoire de la céramique chinoise à l'aide des spécimens qui ont été conservés au Japon, aux Philippines ou à Bornéo.

L'État marchand

S'adaptant à l'évolution de l'économie, l'État des Song a substitué au contrôle des prix et des marchés et aux réquisitions d'artisans auxquels le pouvoir politique avait eu recours pendant toute l'époque médiévale le système plus souple des taxes commerciales sur les boutiques, les produits et les trafics commerciaux. Le mouvement est analogue et parallèle à celui qui s'est produit dans le domaine de la fiscalité agraire : les redevances le plus souvent en nature et les corvées qui étaient fondées sur la force de travail des individus, le contrôle des familles et la répartition des terres aux cultivateurs ont fait place à des formes d'imposition plus impersonnelles fondées sur le rendement des terres. Sans doute la réalité est-elle plus complexe, et variable suivant les localités. La corvée et la capitation demeurent à l'époque des Song. Il existe des impôts traditionnels particuliers à certaines régions, des barèmes de conversion qui dépendent des usages locaux, des taxes additionnelles. La complexité et les variations locales ou régionales du système fiscal ne permettent d'indiquer qu'une évolution générale. Mais cette évolution n'est guère douteuse : elle est liée à la commercialisation des produits agricoles, à l'extension de l'économie monétaire et à un essor très général des trafics et des courants commerciaux. L'État a non seulement tiré une partie très importante de ses recettes à l'époque des Song des taxes imposées à l'artisanat et au commerce, mais il s'est fait lui-même marchand et producteur, en créant des ateliers et des entreprises commerciales qui étaient gérés par ses fonctionnaires et en développant de façon systématique les monopoles d'État afin de subvenir à l'entretien de ses armées et à la croissance rapide de ses dépenses de guerre.

Toute l'histoire politique de l'époque des Song fut en effet dominée par cette relation étroite entre les problèmes de défense et les problèmes économiques qui formaient comme un cercle vicieux : l'institution des monopoles a provoqué aux frontières une contrebande qui a enrichi et renforcé les empires des Xia, des Liao et des Jin tandis que les privilèges économiques de l'État incitaient à la fraude à l'intérieur et que le poids de plus en plus lourd de la fiscalité aggravait les difficultés et l'instabilité du monde rural.

Contrairement à l'idée si répandue qui veut que la Chine ait toujours été un pays d'économie essentiellement agraire, ses principales richesses à l'époque des Song, plus encore que sous les Han, à la fin des Ming et au XVIII^e siècle, y furent d'origine commerciale et artisanale. Céramiques, soieries, fer et autres métaux, sel, thé, alcools, papier et livres imprimés... sont l'objet d'une intense activité commerciale qui intéresse l'ensemble de

l'Empire et dont l'État a été le principal bénéficiaire. Taxes commerciales et monopoles assurent au XI^e siècle et dans les premières années du XII^e des rentrées fiscales déjà égales au revenu des impôts agraires; elles les dépassent très largement sous les Song du Sud, aux XII^e et XIII^e siècles.

Les recettes de l'État comprennent :

- 1) les revenus des monopoles sur le sel, le thé, les alcools et les parfums;
- 2) les taxes commerciales intérieures et les droits de douane aux frontières et dans les ports de commerce;
- 3) les corvées dont une partie importante est convertie en taxes payables en monnaie;
- 4) la capitation;
- 5) les impôts sur les terres.

Ces recettes, pour l'année 1077, se décomposaient en :

- 60 000 onces d'argent d'environ 37 grammes (la production annuelle des mines d'État atteignait 215 400 onces);
- 5 585 000 ligatures de mille pièces de monnaie de cuivre;
- 17 887 000 *shi* (60 litres environ) de riz et de céréales (soit près de 11 millions de quintaux);
- 2 672 000 rouleaux de soie.

Les revenus des douanes maritimes qui ne représentaient qu'un demi-million de ligatures de mille pièces au début de la dynastie s'élèvent à 65 millions de ligatures en 1189. Des « offices pour les bateaux marchands » (*shibosi*) qui assurent à la fois des fonctions de douane et de police ont été créés à Jiaozhou, dans la région de Qingdao au Shandong, à Hangzhou, Ningbo, Quanzhou, Canton. A l'arrivée des navires, l'administration opère un prélèvement qui varie de 10 à 40 % suivant les marchandises importées, le reste de la cargaison pouvant être vendu librement moyennant le paiement d'une taxe régulière.

Extension de l'économie monétaire

Une des conditions de l'essor économique des XI^e-XIII^e siècles fut un accroissement très considérable des moyens de paiement et la diffusion de l'économie monétaire. A l'époque des Cinq dynasties, des premières années du X^e siècle à l'unification des années 963-979, la dizaine d'États indépendants qui s'étaient partagé la Chine avaient émis chacun leur propre monnaie. La Chine du Nord était restée le domaine des monnaies de cuivre, cependant que des pièces de fer et de plomb avaient fait leur apparition dans de nombreuses régions de la Chine du Sud (Fujian, Guangdong, Hunan, Jiangxi) à l'imitation du Sichuan où, par suite de la rareté du cuivre, de lourdes et encombrantes pièces de fer avaient toujours circulé et où elles continueront à être en usage sous les Song. Le nouvel Empire parvint à rétablir vers 960-1000 dans l'ensemble de son territoire l'emploi d'un seul type de monnaie de cuivre. Mais l'effort de guerre devait inciter l'État à accroître dans des proportions sans précédent le volume de cette monnaie entre l'époque des graves difficultés

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

militaires dans le Nord-Ouest des années 1038-1055 (de nouvelles pièces de dix unités qui seront retirées ensuite de la circulation sont émises à ce moment) et l'invasion jürchen de 1126. Le record des fontes est atteint au cours de l'année 1073 avec 6 millions de ligatures de 1 000 pièces, et le total des émissions sous les Song du Nord est estimé à 200 millions de ligatures.

Malgré cette énorme production, la monnaie de cuivre ne suffit pas à tous les besoins qu'entraînent le développement économique et l'accroissement des dépenses de guerre. L'usage de l'argent non monnayé qui avait commencé à se répandre au sud du cours inférieur du Yangzi et au Sichuan à l'époque des Cinq dynasties s'étend en Chine du Nord au XI^e siècle, où les Ouigours d'Asie centrale qui trafiquent avec les pays du Moyen-Orient contribuent par leurs importations d'argent à la diffusion de ce nouveau moyen de paiement.

Chiffres d'émissions de monnaie aux IX^e-XII^e siècles

en ligatures de 1 000 pièces

804.....	135 000
820.....	150 000
834.....	100 000
995-997.....	270 000 (moyenne sur trois ans)
1000.....	1 350 000
1007.....	1 850 000
1016.....	1 230 000
1021.....	1 050 000
1073.....	6 000 000
1080.....	5 949 000
1106.....	2 890 000
1124.....	3 000 000

Les certificats de dépôt émis en faveur des marchands par les représentants de leurs administrations provinciales à la capitale au IX^e siècle — ce qu'on appelait alors la « monnaie volante » (*fei qian*) — puis ceux qu'é mirent à titre privé, à partir de la fin du IX^e siècle, les riches marchands et financiers de Chengdu au Sichuan étaient les précurseurs du billet de banque dont les premières impressions d'État eurent lieu au Sichuan en 1024. Cette institution, qui devait prendre une très grande extension dans le monde chinois aux XI^e-XIV^e siècles, mais à laquelle on n'aura plus recours ensuite que de façon occasionnelle en raison du discrédit où elle était tombée, a aidé puissamment à l'essor de l'économie privée et étatique à l'époque des Song. Elle permit de réduire les émissions de pièces de cuivre sous les Song du Sud, bien que le recours abusif à cette nouvelle monnaie à cours forcé ait fini par aggraver le désordre de l'économie à la veille de l'invasion mongole.

Connue sous les noms divers de *jiaozi*, *qianyin*, *kuaizi*, *guanzi*, la monnaie de papier devint la principale monnaie aux XII^e et XIII^e siècles et le demeura jusqu'à la fin de l'époque mongole, s'étendant auparavant dans les empires des Liao et des Jin. Sous les Song du Sud, les émissions atteignirent l'équivalent de 400 millions de ligatures. Mais, parallèlement à l'usage de la monnaie de papier, se développa dans les milieux commerciaux l'emploi des effets de commerce : le chèque, le billet à ordre et la lettre de change apparaissent

au XI^e siècle. Les activités financières contrôlées par les propriétaires de boutiques de change (*jifupu*, *jinyinpu*, *duifang*, *jiaozipu*, *jiaoyinpu*, *zhipu*, *fangzhaihu*, *qianhu*...) deviennent un des secteurs les plus importants de l'économie marchande à l'époque des Song.

L'essor maritime

Le développement de la marine chinoise à partir du XI^e siècle est sans doute l'un des phénomènes les plus importants de l'histoire de l'Asie. Les témoignages de voyageurs européens et arabes aux XIII^e et XIV^e siècles ne laissent aucun doute à ce sujet : l'activité des grands ports du Fujian, du Zhejiang et du Guangdong est à cette époque sans commune mesure avec celle des pays d'Europe. L'importance des trafics fluviaux et maritimes aux époques des Song et des Yuan, le rôle des flottes de guerre dans la défense des Song du Sud aux XII^e et XIII^e siècles et lors des tentatives mongoles d'invasion du Japon et de Java à la fin du XIII^e siècle, les grandes expéditions maritimes de l'empire des Ming dans les années 1405-1433 jusqu'à la mer Rouge et jusque sur les côtes orientales de l'Afrique démontrent à l'évidence que la Chine fut la plus grande puissance maritime de l'histoire pendant les quatre siècles et demi qui vont de la consolidation de l'empire des Song à la grande période d'expansion de celui des Ming. Le phénomène s'explique par un ensemble de circonstances qui tiennent aussi bien aux contextes politiques et à l'économie qu'à l'histoire des techniques.

Au Néolithique et jusqu'aux environs de l'ère chrétienne, il semble que les déplacements par mer se soient faits le long des côtes, en profitant des îles proches. Ainsi, les îles Tsushima et Iki ont-elles facilité dès la préhistoire les relations entre les côtes sud-est de la Corée et l'île japonaise de Kyûshû, de même que les îles situées entre la région de Penglai, dans le Nord-Est du Shandong, et celle de Lüshun (Port-Arthur) ont sans doute permis très tôt de relier la Mandchourie à la Chine orientale. Mais le régime des vents constants et réguliers qui caractérisent l'Asie des Moussons fut mis à profit dès les premiers siècles de l'ère chrétienne dans les océans qui bordent les parties orientales et méridionales du continent. Changements de vent imprévus et calmes plats sont moins à craindre dans ces mers qu'en Méditerranée. C'est donc une marine à voile, qui ignorait les bancs de rameurs esclaves du monde méditerranéen de l'Antiquité et de la Renaissance, qui s'est développée dans ces régions du monde. Les progrès du système de voilure ont été très précoces. La voile avant-arrière typique des navires chinois est décrite dès le III^e siècle de notre ère.

Le régime des moussons a favorisé les longs trajets sans escales en leur imposant un rythme annuel qui eut des effets sur l'histoire des civilisations : la mousson d'hiver du nord-est et celle d'été du sud-ouest ont fait de la navigation au long cours en Asie une activité périodique qui a provoqué la formation d'importantes colonies étrangères sur les côtes de l'Inde, en Asie du Sud-Est et dans les ports chinois depuis l'embouchure du Yangzi jusqu'à la région de Canton. Dès les premiers siècles de notre ère, les côtes de l'Inde du Sud et de Ceylan sont reliées à Sumatra sans escale et la longue distance qui

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

sépare Palembang de Canton semble avoir été parcourue de façon régulière dès le VII^e siècle.

Dans l'histoire des techniques maritimes en Asie orientale, il semble qu'on puisse distinguer deux grandes aires géographiques : l'une qui s'étend des côtes du Zhejiang jusqu'à la Corée et au Japon, l'autre qui couvre toute l'Asie du Sud-Est et la Chine du Sud. La première a été le domaine d'une marine qui doit son développement aux populations des côtes du Liaodong, de la Corée, du Shandong et, à date plus tardive, du Japon. La seconde où se produisit anciennement la diaspora des populations de marins de langues « malayo-polynésiennes » depuis la Chine du Sud jusqu'à la Mélanésie et à Madagascar fut, à partir du commencement de l'ère chrétienne, le lieu de rencontre de marines qui différaient sans doute non seulement par leur lieu d'origine mais par leurs techniques. Si un type de voile en usage sur les bateaux du lac Dongting en plein centre de la Chine s'est diffusé jusqu'à Zanzibar, sur les côtes sud-est de l'Afrique, en revanche des différences très sensibles distinguaient la marine arabe de la marine chinoise des côtes du Guangdong et du Fujian. Navigateurs chinois du Guangdong et du Fujian, Malais, Sumatranais et Javanais sont entrés en contact avec les marines indo-iraniennes et arabes avant de connaître, beaucoup plus tard, à partir des débuts du XVI^e siècle, celle des pays de l'Europe occidentale.

Des influences diverses ont donc pu contribuer à l'apparition de la grande jonque de haute mer chinoise vers les X^e-XI^e siècles. Son lieu de naissance semble bien être le grand estuaire du Yangzi où la transition se fait de façon insensible entre navigation fluviale et navigation maritime. Le cours et les bras du fleuve, jusqu'à 150 km environ à l'intérieur des terres, atteignent dans cet estuaire une largeur de 10 à 20 km.

Comme tous les bateaux chinois depuis l'Antiquité, la jonque est formée d'une coque de forme rectangulaire dont la cale est divisée par des cloisons qui forment autant de compartiments étanches (ce dispositif sera sciemment adopté par les Occidentaux au début du XIX^e siècle). La paroi verticale de l'étambot permet d'y adapter un gouvernail et le premier témoignage de cette invention capitale dans l'histoire de la navigation est fourni par un bateau cantonais en poterie qui date du I^{er} siècle de notre ère. Le gouvernail d'étambot apparaîtra en Europe vers 1180, à peu près en même temps que la boussole marine. Grands voiliers à quatre ou six mâts, munis de douze grandes voiles, à quatre ponts et capables de transporter un millier d'hommes, les jonques de l'époque des Song sont le produit d'une longue accumulation d'expériences et d'inventions. Ancres, gouvernail, dérive amovible, cabestans, voiles de toile et voiles de nattes à surface rigide qui sont employées selon que le vent est arrière ou debout, voilures pivotantes qui évitaient de modifier le gréement et provoquaient l'émerveillement des navigateurs arabes (la technique chinoise est la seule qui permettait de naviguer au plus près), rames à angle d'attaque automatique qui pivotent d'elles-mêmes dans leurs mouvements d'avant et d'arrière, compartiments étanches, boussole marine, tous ces perfectionnements, anciens de plusieurs siècles ou tout récents, ont contribué à cette étonnante réussite. L'application de la boussole, qui servait depuis longtemps aux calculs des géomanciens, aux besoins de la navigation accrut

la sécurité des voyages en haute mer. Un ouvrage dont la préface est datée de 1119, le *Pingzhou ketan* de Zhu Yu, note pour la première fois son usage sur les bateaux cantonnais à la fin du x^e siècle. Mentionnée en Europe dès 1190 par Guyot de Salins, elle ne deviendra d'un emploi général sur les navires qu'après 1280.

Mais bien d'autres perfectionnements furent nécessaires aux progrès de la navigation chinoise aux x^e-xi^e siècles. Ils intéressent non seulement les procédés d'orientation et la mesure des distances, mais la connaissance des fonds et des courants marins. La cartographie chinoise, fondée depuis le iii^e siècle sur un système de parallèles équidistantes nord-sud et est-ouest, fait des progrès remarquables à l'époque des Song. En avance sur la cartographie de l'Europe médiévale, encore dominée par des préoccupations religieuses, et même sur la cartographie arabe, elle est la plus précise et la plus exacte du monde à cette époque, comme en témoignent les cartes gravées sur stèle qui sont parvenues jusqu'à nous.

Le progrès des techniques de la navigation a seulement rendu possible un essor maritime dont les raisons profondes tiennent aux circonstances politiques et au développement de l'économie marchande. Coupé de ses voies de communication avec l'Asie centrale, arrêté dans son expansion vers le nord et le nord-ouest par les grands empires qui se sont constitués sur ses confins, le monde chinois se tourne résolument vers la mer. Son centre de gravité s'est déplacé vers les régions commerçantes et maritimes du Sud-Est que prolonge vers l'intérieur le formidable réseau navigable du Yangzi et de ses affluents. Les courants de navigation qui ont leur origine dans l'empire abbasside et relient le golfe Persique à l'Inde, à l'Asie du Sud-Est et aux côtes chinoises ne sont sans doute pas non plus étrangers à cet appel de la mer. La piraterie, qui a été pratiquée de tous temps et jusqu'à l'époque contemporaine par les populations maritimes de l'Asie orientale depuis Java jusqu'à la Corée et au Japon, est en régression pendant toute la période où se situe le grand essor de la marine chinoise. L'empire maritime de Çrî Vijaya sur les côtes sud-est de Sumatra, si puissant au viii^e siècle, est sur son déclin au xi^e. Les thalassocraties de Majapahit dans la partie centrale de Java aux xiv^e-xv^e siècles, du royaume de Malaka au xv^e, d'Atjeh sur les côtes nord-ouest de Sumatra aux xvi^e-xvii^e siècles sont postérieures.

L'essor des trafics maritimes à l'époque des Song incite à la rédaction d'ouvrages consacrés à la description des pays de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien. A la différence des récits de voyage rédigés aux époques antérieures par des fonctionnaires en mission ou par des pèlerins, ces notices sur les pays étrangers consignent les renseignements obtenus auprès de marchands chinois ou étrangers familiers des grands voyages maritimes depuis les côtes chinoises, les Philippines et Bornéo jusqu'à la mer Rouge et l'on y trouve même, comme à l'époque des Han, des informations sur les pays de la Méditerranée. Les deux plus importants ouvrages de ce genre sont les *Réponses aux questions sur les régions situées au sud des chaînes* (*Lingwai daida*) de Zhou Qufei parues en 1178 et les *Relations sur les pays étrangers* (*Zhufanzhi*) de Zhao Rugua dont la préface est datée de 1225.

LA CIVILISATION DE LA “RENAISSANCE” CHINOISE

LES CHANGEMENTS qui se produisent ou se sont déjà produits aux environs de l'an 1000 ne se limitent pas aux formes sociales et politiques, à l'économie et aux techniques. Ils intéressent une réalité plus profonde et moins visible : l'homme, sa conception du monde, sa représentation du temps, de l'espace et de la personne. Le XI^e siècle qui se signale par un retour à la tradition classique marque la fin de l'hégémonie que le bouddhisme avait exercée sur le monde chinois depuis le V^e siècle de notre ère. Les temps et les espaces incommensurables, la confusion des espèces vivantes — démons, animaux, êtres infernaux, hommes et dieux — à travers leurs transmigrations, toute cette fantasmagorie cosmique s'évanouit pour ne laisser place qu'au monde visible. L'homme redevient homme dans un univers limité et compréhensible qu'il lui suffira de scruter pour le connaître. C'est tout un ensemble de transformations psychologiques que l'on soupçonne et que révélerait sans doute l'analyse des œuvres. L'homme des élites chinoises au XI^e siècle est aussi différent de ses prédécesseurs de l'époque des Tang que l'homme de la Renaissance de celui du Moyen Age.

Ce qui frappe par son évidence, c'est l'avènement d'un rationalisme pratique fondé sur l'expérience, la mise à l'épreuve des inventions, des idées, des théories. C'est aussi une curiosité qui s'attache à tous les domaines du savoir : les arts, les techniques, les sciences naturelles, les mathématiques, la société, les institutions, la politique. C'est le désir de faire le point de toutes les acquisitions antérieures et la synthèse de toutes les connaissances.

Une philosophie naturaliste qui dominera la pensée chinoise aux époques suivantes se développe au XI^e siècle et parvient à son expression définitive au XII^e.

Les transformations sociales et économiques, l'accroissement du nombre des familles aisées, le développement urbain ne sont pas étrangers à ce profond renouveau de la vie intellectuelle, mais aussi le recours de plus en plus large à un moyen de reproduction rapide et bon marché des textes écrits.

I. Les conditions du renouveau

Culture savante et culture populaire

Mieux que beaucoup d'autres peut-être, l'époque des Song illustre les relations qu'entretiennent les arts et les lettres avec les réalités sociales. Alors qu'aux VII^e et VIII^e siècles, une aristocratie métissée de Barbares avait imposé son amour des jeux violents (polo, équitation, chasse...), la classe dirigeante des XI^e-XIII^e siècles, formée de familles riches et instruites qui vivent le plus souvent en milieu urbain des revenus de leurs terres, méprise l'effort physique et tient à marquer ses distances à l'égard des traditions de la steppe et des distractions populaires. Le métier des armes, si prisé au début des Tang, a perdu tout son prestige depuis que les armées sont composées de mercenaires recrutés dans les bas-fonds de la société. L'aspect intellectuel et contemplatif, savant et parfois ésotérique des arts et des lettres dans les hautes classes chinoises s'affirme à l'époque des Song et restera dominant sous les dynasties des Ming et des Qing, en dépit de réactions qui tendent à un retour vers les connaissances pratiques et les activités physiques chez des penseurs originaux et isolés tels que Li Zhi (1527-1602) ou Yan Yuan (1635-1704). Le lettré chinois sera désormais, sauf exception, un pur intellectuel qui estime que les jeux d'adresse et les concours d'athlétisme ne sont bons que pour les gens du peuple. Ce mépris si profondément enraciné dans les classes dirigeantes pour l'effort et les aptitudes physiques persistera jusqu'à nos jours et la pratique des sports ne sera réintroduite en Chine qu'à une époque récente sous l'influence des pays anglo-saxons. La littérature savante, la peinture, la calligraphie, les collections de livres et d'objets d'art, l'aménagement des jardins eurent seuls depuis les Song la faveur des classes lettrées.

Mais, tandis que ces classes lettrées cultivent la poésie classique et le nouveau genre difficile du poème à chanter, écrit sur des airs de musique (*ci*), où s'illustrent de hauts fonctionnaires comme Su Shi (Su Dongpo) (1036-1101) ou Huang Tingjian (1045-1105), se consacrent à la peinture académique qui triomphe au palais impérial sous Huizong (1101-1125) ou se livrent comme Mi Fu (1051-1107) à des recherches picturales, l'essor des distractions dans les milieux urbains porte en germe le développement d'une littérature populaire qui sera l'une des sources les plus fécondes et vivifiantes de toute l'histoire littéraire de la Chine.

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

Avec sa petite bourgeoisie de boutiquiers et d'artisans, la foule de ses hommes de peine, commis, domestiques, employés, la grande agglomération marchande de l'époque des Song crée un nouveau milieu dont les goûts et les exigences sont profondément différents de ceux des hautes classes. La vie urbaine tend à enlever aux distractions et aux amusements leur caractère périodique, leur relation avec les foires et les marchés paysans en même temps qu'elle dissout leurs liens avec les fêtes et les activités religieuses. Elle donne un caractère spécifique et autonome aux productions du conteur et du baladin, en fait une activité professionnelle. Les villes de l'époque des Song et plus spécialement les capitales, Kaifeng, Hangzhou, le Pékin des Jin et des Mongols, sont devenus des centres de distractions permanents. Des quartiers d'amusement (*wazi* ou *washi*), différents des quartiers d'acteurs et de musiciens (*jiaofang*) qui, sous les Tang, dépendaient étroitement de l'administration impériale, servent de lieux de réunion populaires où se retrouvent tous les professionnels du spectacle : conteurs spécialisés dans différents genres (contes historiques, sentimentaux, policiers, religieux...), acteurs de saynètes mimées avec accompagnement de musique, musiciens et chanteurs, montreurs de marionnettes, d'animaux savants, spécialistes du théâtre d'ombres, imitateurs de cris d'animaux... La ville est le foyer d'où naissent de nouvelles formes littéraires qui se développeront parallèlement à la littérature savante dès les XIII^e et XIV^e siècles : conte, roman et théâtre qui, dans leur langue vulgaire où abondent les régionalismes, leur style et leur allure, gardent la vie et la saveur populaire qu'elles tirent de leurs origines.

Xylographie et typographie

L'impression typographique sur papier marque en Occident à partir du milieu du XV^e siècle un progrès décisif par rapport à la copie manuscrite sur parchemin. Avec elle, l'Europe sort du Moyen Age. Les choses se présentent de façon très différente dans le monde chinois : la diffusion au cours des IX^e-X^e siècles d'un procédé de reproduction rapide et bon marché des textes écrits et des figures n'y a pas été ressentie comme un événement de nature révolutionnaire, bien que, tout compte fait, ses conséquences n'aient guère été moins importantes que celles de la diffusion de l'imprimerie en Europe. Mais cette différence de réaction s'explique fort bien. Tandis que l'Europe est passée au cours d'une période relativement brève, de la copie médiévale sur une matière rare et coûteuse au livre imprimé, faisant connaissance au XIII^e siècle avec le papier importé des pays islamiques, commençant à en fabriquer elle-même en Italie à la fin du XIII^e siècle, accueillant avec enthousiasme la xylographie vers 1380 et parvenant à mettre au point entre 1430 et 1460 les premières techniques de la typographie, le monde chinois a connu un développement qui a été à la fois beaucoup plus progressif et de nature différente. Le papier, qui devait se révéler indispensable à la reproduction des textes, est devenu en Chine le support ordinaire de l'écriture à partir de la fin de l'époque des Han (les premiers papiers chinois découverts sur l'ancien *limes* des Han datent du II^e siècle de notre ère). Le recours à l'estam-

La civilisation de la « Renaissance » chinoise

page des stèles portant des textes ou des figures (moulage au moyen d'un papier humide, séchage, encrage et reproduction sur papier par emploi d'un frotton), qui a permis jusqu'à nos jours dans tous les pays de civilisation chinoise d'obtenir des reproductions fidèles et peu coûteuses de figures gravées ou de calligraphies célèbres, s'est développé entre l'époque des Han et les débuts de la xylographie. Les sceaux permettaient d'autre part de reproduire par impression des caractères d'écriture, des dessins ou des images religieuses. La xylographie, qui apparaît dans le courant du VIII^e siècle, est comme la combinaison de ces deux procédés (estampage et sceau). Ses premiers exemples connus datent de la fin du VIII^e siècle : images bouddhiques accompagnées d'un texte court qui ont été retrouvées à Dunhuang (Gansu occidental) et formule magique du bouddhisme conservée au Japon et probablement imprimée en Chine entre 764 et 770. Dans la collection des manuscrits de Dunhuang, où figurent de nombreux textes imprimés des IX^e et X^e siècles, le premier document important qui ait été reproduit par xylographie est un texte du « Sûtra de diamant » (*Jingangjing*) daté de l'année 868. D'autres textes imprimés ont été découverts récemment : deux proviennent du royaume de Wu-Yue (Bas-Yangzi et Zhejiang) et portent les dates de 953 et 974; un autre, daté de 975, a été retrouvé à Hangzhou. A cette époque, la xylographie est devenue d'un usage courant dans les villes très commerçantes et peuplées du bassin Rouge au Sichuan et des plaines qui s'étendent de Hangzhou au cours inférieur du Yangzi. On signale dans ces régions, dès le IX^e siècle, l'impression par xylographie de petits ouvrages de sciences occultes, d'almanachs, de textes bouddhiques, de lexiques, de brèves encyclopédies populaires, de manuels d'instruction élémentaire, de recueils de modèles de composition pour les concours officiels, d'ouvrages historiques... Le caractère populaire et commercial de ces premiers emplois d'une technique qui a toutes chances d'avoir été inspirée par le besoin de reproduire des textes religieux mérite d'être souligné. Mais les milieux dirigeants et les classes lettrées n'ont pas tardé à tirer parti de ce nouveau procédé de reproduction : à l'initiative d'un nommé Feng Dao (882-954), les neuf Classiques sont imprimés à Kaifeng sur ordre impérial entre 932 et 952. Ils le sont aussi au Sichuan entre 944 et 951. Enfin, le canon bouddhique est imprimé à Chengdu entre 972 et 983. L'ensemble comportait 1 076 titres en 5 048 chapitres et fut gravé sur 130 000 planches de deux pages. A partir de 1024 la xylographie est employée pour l'émission des premiers assignats au Sichuan et pour la publication des décrets et des ordonnances officielles. En 1027, les ouvrages de médecine et de pharmacie sont revus et imprimés en vue de leur diffusion.

La xylographie qui permet de reproduire de façon exacte la calligraphie des textes et les figures est donc entrée dans les mœurs au cours du X^e siècle. Elle devait conserver dans tous les pays de civilisation chinoise (Chine, Japon, Corée, Vietnam) une place prédominante jusqu'à la diffusion de l'imprimerie à caractères mobiles et mécanisée mise au point en Occident au XIX^e siècle.

Cependant, l'invention des caractères mobiles fut plus précoce en Chine qu'en Europe et les pays de l'Asie orientale eurent recours à la typographie parallèlement à la gravure sur bois. La première mention de l'emploi de caractères mobiles en Chine figure dans

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

un recueil de notes (*biji*) dont la plupart intéressent l'histoire des sciences et des techniques, le *Mengqi bitan* de Shen Gua paru en 1086. L'invention est due à l'un des protégés de ce Shen Gua, un certain Bi Sheng, et date des années 1041-1048. Au moment de l'occupation de la Chine du Sud par les Mongols, Wang Zhen mentionne dans son *Traité d'agriculture* (*Nongshu*), publié en 1313, l'usage de caractères mobiles en étain et propose l'emploi d'une casse tournante pour y répartir les caractères classés par rimes. Mais les premières grandes impressions en caractères mobiles qui soient connues eurent lieu en Corée, à l'initiative du pouvoir central, entre 1403 et 1484. 100 000 caractères chinois sont fondus en 1403 et d'autres fontes se sont succédé au cours du xv^e siècle. Deux grandes familles d'imprimeurs de Wuxi au Jiangsu, les An et les Hua, se servirent de caractères mobiles en cuivre. C'est en impression typographique qu'est éditée en 1574 la grande collection de contes du *Taiping guangji* xylographiée pour la première fois à la fin du x^e siècle. A une date plus récente, l'énorme encyclopédie illustrée de l'ère Kangxi qui compte près de 10 millions de caractères d'écriture, le *Tushu jicheng*, est imprimée en caractères mobiles entre 1713 et 1722.

L'Asie orientale de civilisation chinoise (mais aussi, sous son influence, ses voisins : Ouigours, Tibétains, Mongols, Mandchous qui avaient recours à des écritures alphabétiques) a donc eu du xi^e au xviii^e siècle une tradition typographique indépendante de celle de l'Europe et d'ailleurs différente par sa technique, puisqu'elle ne comportait pas de presse. Cette tradition, si on en juge par l'importance des éditions, est loin d'être négligeable; mais les caractères mobiles avaient peu de chance de supplanter la xylographie dans les pays de culture chinoise avant les progrès de l'imprimerie mécanisée. En effet, si l'invention de la typographie apparaît comme une découverte capitale dans une Europe où quelques centaines de lettres suffisaient à l'impression de tous les textes possibles, elle ne pouvait avoir la même portée dans un monde dont l'une des richesses était précisément l'abondance et la diversité de ses signes d'écriture.

Contrairement à ce qu'on imagine volontiers parce que l'imprimerie typographique a constitué en Occident un progrès décisif par rapport à la xylographie, tous les avantages ne vont pas à ce procédé de reproduction plus complexe et plus savant. La supériorité de l'imprimerie occidentale ne s'affirmera que lentement et ne deviendra incontestable qu'à partir de sa mécanisation au xix^e siècle. Jusqu'alors, elle reste un moyen assez lent et coûteux de reproduction des textes écrits. Matteo Ricci remarque au début du xvii^e siècle que les artisans xylographes en Chine ne mettaient pas plus de temps à graver leurs planches que les typographes d'Europe à composer leurs pages. Les planches xylographiées peuvent être regravées, corrigées et, contrairement aux formes de l'imprimerie, gardées en dépôt pour servir de nouveaux tirages. Alors que la diffusion de l'imprimerie en Europe s'est traduite par un appauvrissement de la tradition écrite, parce que les éditeurs ne pouvaient prendre le risque de publier des ouvrages qui n'étaient pas assurés d'une vente assez large, la xylographie chinoise très supérieure par ses procédés à la xylographie européenne du xv^e siècle (en raison de l'acquis des techniques du sceau et de l'estampage et grâce à l'emploi

太平寰宇記卷第一

河南道一

東京上

開封府

開封府

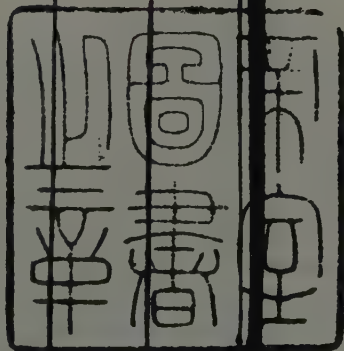
今理開封
浚儀兩縣

禹貢為兗豫二州之域星分房宿

在春秋時為鄭地戰國時為魏都史記云魏惠王自

安邑徙都大梁即今西面浚儀縣故城是也後秦始皇

皇二十二年攻魏因引河水灌城而拔之即以為三



IX. Texte imprimé d'époque Song. Premier chapitre du *Taiping huanyu ji*, géographie de la Chine et des pays étrangers, achevée en 979.

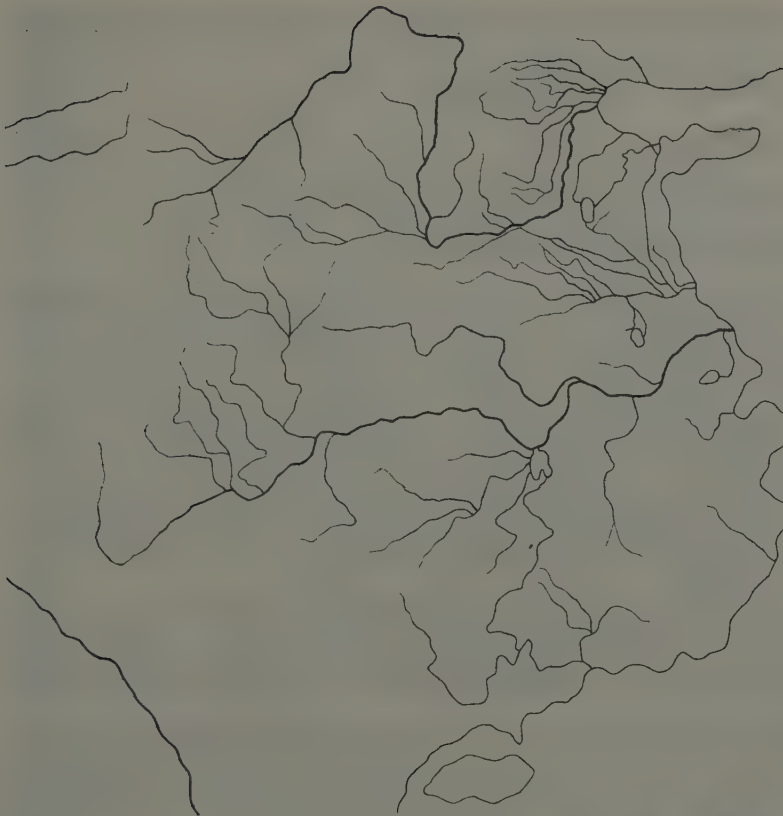
LA « RENAISSANCE » CHINOISE

de papiers spéciaux où le texte à reproduire apparaissait inversé au verso) avait le grand avantage d'être un procédé peu coûteux et d'un emploi très souple qui n'exigeait pas des capitaux importants. Elle a donc permis, à partir du x^e siècle, une multiplication extraordinaire des éditions, même à tirages limités, à titre privé ou officiel. En outre, et c'est là sans doute un fait d'une importance capitale, l'illustration a pu se développer dans les pays de civilisation chinoise de façon parallèle à la xylographie des textes, tandis que l'image n'est devenue courante dans les ouvrages imprimés en Occident qu'à une époque relativement récente. Dès les débuts de la xylographie, la plupart des livres chinois, herbiers, traités de techniques, d'archéologie ou d'architecture, romans, textes religieux..., ont été accompagnés d'illustrations qui sont parfois d'une qualité remarquable. La xylographie des textes et l'illustration qui firent de grands progrès aux xi^e-xiii^e siècles atteindront à leur apogée à l'ère Wanli (1573-1619), époque où l'on imprime des planches en trois, quatre et parfois même cinq couleurs.

En dépit de différences qui tiennent à des traditions techniques et intellectuelles, à des contextes sociaux et économiques qui leur sont particuliers et expliquent pourquoi les itinéraires n'ont pas été les mêmes en Asie orientale et en Europe, il reste que l'avance de la Chine est considérable dans le domaine de la reproduction et de la diffusion des textes : si l'essentiel de notre tradition écrite remonte à l'époque de la Renaissance, l'essentiel de la tradition écrite en Chine remonte à l'époque des Cinq dynasties et des Song. C'est un écart d'un demi-millénaire environ qui sépare le monde chinois de l'Europe.

2. Sciences et philosophie

La nouvelle technique donne rapidement naissance à un artisanat et à un commerce du livre très actifs. Elle provoque l'accroissement rapide de la production écrite et permet une diffusion des connaissances beaucoup plus large que par le passé. Alors que les monastères bouddhiques constituaient, avec les écoles d'État à la capitale, les principaux centres du savoir à l'époque des Tang, les écoles et les bibliothèques publiques et privées se multiplient aux xi^e-xiii^e siècles. Les académies privées (*shuyuan*) qui se créent dans toutes les régions, mais surtout dans le Bas-Yangzi, au sud du fleuve, à l'époque des Song, joueront un rôle capital dans l'histoire intellectuelle de la Chine jusqu'au milieu du xvii^e siècle. L'une des plus importantes bibliothèques est celle du Palais impérial fondée en 978, riche de 80 000 volumes et dont le catalogue est rédigé par le réformiste Fan Zhongyan et l'historien Ouyang Xiu entre 1034 et 1036.



X. A. Carte chinoise gravée sur pierre en 1137. On remarquera les coordonnées nord-sud est-ouest en usage depuis l'époque de Pei Xiu (224-271). Chaque division correspond à 100 *li*, soit environ 50 km.

B. Au-dessous, à titre de comparaison, carte anglaise du XVIII^e siècle.

La production écrite de l'époque des Song et le développement des sciences

Les XI^e-XIII^e siècles apparaissent comme l'époque des premières grandes collections de textes, des grandes encyclopédies et des inventaires. Dès la fin du X^e siècle sont compilés et imprimés quatre recueils célèbres (les quatre grands livres des Song, *Song si dashu*) : le *Wenyuan yinghua*, anthologie littéraire qui fait suite au *Wenxuan* et porte sur la période qui s'étend du milieu du VI^e siècle au début du X^e, est composé entre 982 et 986; le *Taiping yulan*, encyclopédie en 1 000 chapitres achevée en 983, et le très vaste recueil de contes et histoires étranges en 500 chapitres qui porte le titre de *Taiping guangji* et fut imprimé pour la première fois en 981 sont commandés tous deux à Li Fang (925-995) en 977; le *Cefu yangui* enfin, recueil de textes et d'essais politiques, est compilé entre 1005 et 1013 et compte 1 000 chapitres.

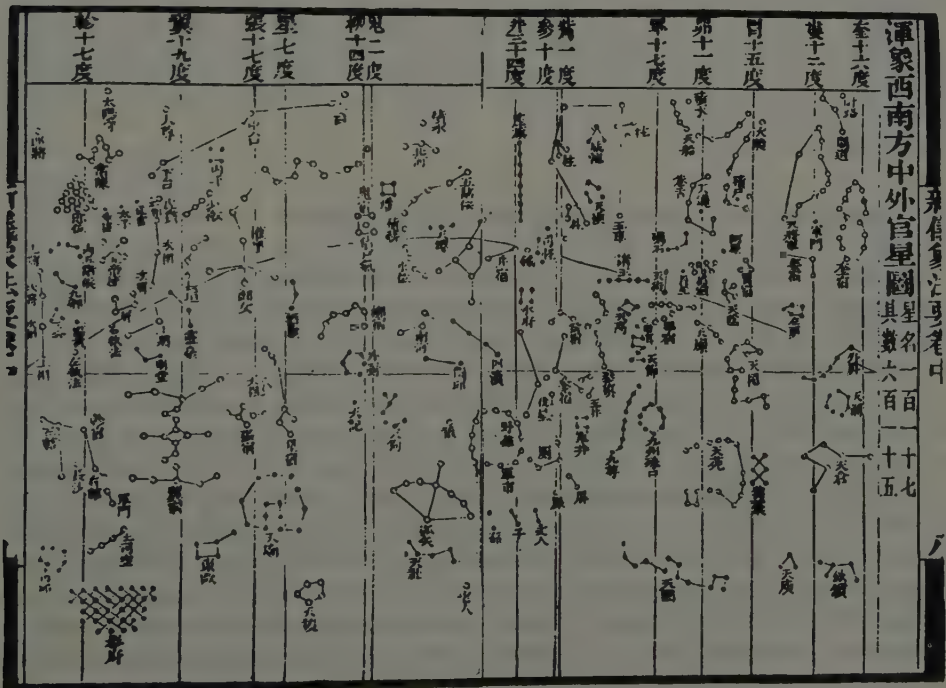
Mais ce sont surtout les ouvrages entrepris à titre privé, indépendamment de toute commande officielle, dont le nombre se multiplie à l'époque des Song : ouvrages historiques, recueils de notes, traités de caractère scientifique, monographies locales, œuvres littéraires...

Certaines orientations de cette production écrite, beaucoup plus abondante que celle des époques antérieures, peuvent être mises en relation avec la vogue extraordinaire des collections aux XI^e-XIII^e siècles : collections de peintures et de calligraphies dont les plus riches et les plus célèbres, réunies par l'empereur esthète Huizong (1101-1125), devaient être détruites par l'invasion jürchen, collections de pierres étranges, de monnaies anciennes, d'encre, de jades... Les traités de sciences naturelles sont nombreux et, quand ils ont subsisté, d'un grand prix pour l'histoire des plantes et des animaux : traités sur les champignons, les bambous, les chrysanthèmes, les pivoines, les arbres fruitiers, les oiseaux... Mentionnons, entre autres, le *Manuel des crabes* (*Xiepu*) de Fu Gong (1059) et le *Traité des agrumes* (*Julu*) de Han Yanzhi (1178).

La mode est aussi aux recueils de notes diverses de caractère scientifique, technique, littéraire ou artistique connus sous le nom de *biji* ou *suibi* (*Notes prises au fil du pinceau*). L'un des plus importants pour l'histoire des sciences et des techniques en Chine est le *Mengqi bitan* de Shen Gua (1031-1094), esprit étonnamment moderne, astronome et physicien chez lequel on trouve la première mention de l'invention des caractères mobiles.

Le plus ancien et le plus précis des documents que nous ayons sur l'architecture chinoise date des Song. C'est un traité admirablement illustré et imprimé en 1103, le *Yingzao fashi*, dû à un certain Li Jie, architecte lui-même et constructeur de temples et de bâtiments officiels à Kaifeng.

Dans les domaines de la médecine, de la géographie, des mathématiques, de l'astronomie, l'époque des Song est illustrée par de remarquables progrès. Parmi les nombreux ouvrages médicaux des XI^e-XIII^e siècles, on notera la publication du premier traité connu de médecine



XI. Cartes du ciel du *Xin yixiang fayao* (1092).

A. Carte du ciel en projection du sud polaire.

B. Régions du ciel correspondant à 14 des 28 mansions lunaires avec représentation de l'équateur (au centre) et de l'écliptique. Projection de Mercator.

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

légale, le *Xiyuanlu* de Song Ci paru en 1242. Une encyclopédie géographique universelle en 200 chapitres, le *Taiping huanyu ji* de Yue Shi (930-1007) est publiée en 979. Elle est suivie par une géographie illustrée de l'empire des Song en 1566 chapitres, le *Zhudao tujing*, qui est achevée en 1010. La cartographie chinoise de l'époque des Song parvient à une précision et à une exactitude qui n'avaient encore jamais été atteintes. Shen Gua imagine de confectionner des cartes en relief. Un véhicule odomètre est dessiné et construit en 1027.

Les XI^e-XIII^e siècles sont, avec l'époque mongole (fin XIII^e-milieu du XIV^e siècle), l'une des plus grandes périodes de l'histoire des mathématiques en Chine, remarquable par le développement de l'algèbre. Les plus grands noms sont ceux de Shao Yong (1011-1077) auquel on doit un calcul de l'année tropique qui est exact à 4 secondes près, de Li Ye (1192-1279), de Qin Jiushao (mort en 1262), auteur d'un important ouvrage de mathématiques, le *Shushu jiuzhang*. Qin Jiushao est le premier mathématicien chinois à employer le zéro à l'époque même où il apparaît, en même temps que les chiffres arabes, en Italie.

L'une des entreprises les plus importantes dans l'histoire de l'astronomie et du calcul du temps est la construction à Kaifeng en 1090 d'une machine astronomique mue par un système d'échappement et par engrenages et chaînes de transmission. C'est sinon le premier, car il eut en Chine un antécédent au VIII^e siècle, du moins l'un des plus perfectionnés et des plus anciens mécanismes de rotation lente, régulière et continue qui ait été inventés dans le monde. La machine astronomique de Su Song (1020-1101) était animée par une roue dont l'avancement était réglé par le remplissage successif de godets pivotants qu'alimentait une cuve à niveau constant. Ce mécanisme d'horlogerie était le plus précis qui ait jamais encore été mis au point.

Les débuts de l'archéologie scientifique

Les tendances scientifiques qui sont caractéristiques de l'époque des Song se manifestent aussi dans le domaine de l'archéologie. Les découvertes suscitent la passion des érudits et des amateurs d'art. Certains objets antiques, bronzes et jades, qui datent de la fin du II^e millénaire sont retrouvés sous le règne de Huizong (1101-1125) dans la région de Anyang, sur le site qui devait être identifié au début de notre siècle comme celui de la dernière capitale des Shang. Le goût des antiquités a deux conséquences parallèles : il provoque d'une part un enrichissement des traditions artistiques (mode des antiquités et des imitations de l'antique — la technique des faussaires se perfectionne en même temps que se développe le marché des objets d'art —, influence des styles d'écriture archaïques sur la calligraphie) et d'autre part un essor de l'archéologie et de l'épigraphie critiques qui deviennent à partir du XI^e siècle des sciences auxiliaires de l'histoire. C'est des Song que datent les premiers travaux sur les cloches et tripodes antiques ainsi que les premiers ouvrages illustrés qui en donnent des reproductions. Lü Dalin publie en 1092 ses *Planches archéologiques* (*Kaogutu*), premier essai de classement scientifique et de datation des bronzes des II^e et

La civilisation de la « Renaissance » chinoise

1^{er} millénaires. A la fin du XII^e siècle Hong Zun (1120-1274, frère de Hong Mai (1123-1202, auteur d'un célèbre recueil d'histoires curieuses et extraordinaires, le *Yijianzhi*), fait paraître ses *Monnaies antiques (Guquan)*, premier ouvrage de numismatique de l'histoire de la Chine.

Mais c'est principalement dans le domaine de l'épigraphie que les progrès sont les plus remarquables et cela s'explique sans doute par l'intérêt passionné que les Chinois ont toujours porté à l'histoire de leur écriture. La plus célèbre étude est celle qu'accomplissent au prix de longues années de recherches Zhao Mingcheng (1081-1129) et son épouse, la grande poétesse Li Qingzhao (1084-1141?). Leur *Catalogue des inscriptions sur pierre et sur bronze (Jinshilu)* recense 2 000 documents anciens et corrige les erreurs du catalogue d'inscriptions anciennes rédigé par l'historien Ouyang Xiu en 1063, le *Jigulu*.

L'archéologie ainsi que l'histoire des institutions qui s'est développée depuis le VIII^e siècle invite à concevoir le passé comme une évolution continue qui s'est poursuivie depuis la haute Antiquité jusqu'aux temps présents.

Nouvelles tendances en histoire

Le mouvement de réflexion critique inauguré par Liu Zhiji au début du VIII^e siècle avait été provoqué par le caractère routinier et mécanique de la compilation des nombreuses histoires officielles qui furent rédigées au début de l'époque des Tang. Les premières encyclopédies historiques montraient en même temps une voie nouvelle : l'historien devait à la fois, sans souci des cadres et du découpage traditionnels, embrasser de longues périodes de temps et faire œuvre personnelle. Les compilations anonymes avaient démontré qu'elles ne pouvaient être que des ouvrages dépourvus de toute signification profonde. Le mouvement amorcé aux VIII-IX^e siècles aboutit au XI^e à un véritable renouveau des études historiques. On voit s'affirmer à cette époque le souci d'une plus grande rigueur scientifique et, conjointement, des préoccupations morales.

Mais il fallait tout d'abord que l'histoire retrouve ce caractère d'œuvre littéraire qui était inhérent aux premiers ouvrages historiques : les *Mémoires historiques* de Sima Qian (vers -90), l'*Histoire des Han* de Ban Gu (vers +82), l'*Histoire des Trois Royaumes* de Chen Shou (fin du III^e siècle). Le « style antique » (*guwen*) dont les premiers adeptes et défenseurs aux environs de 800 avaient fait figure d'originaux, triomphe au début des Song. Il est adopté par des poètes comme Su Shi et Huang Tingjian, des hommes politiques comme Wang Anshi. C'est en « style antique » que Ouyang Xiu (1007-1072) récrit l'*Histoire des Tang* en supprimant la plupart des passages qui dénotaient quelque complaisance à l'égard du bouddhisme, ainsi que celle des Cinq dynasties. Ce sont le *Xintangshu (Nouvelle Histoire des Tang)* (1060) et le *Xinwudaishi (Nouvelle Histoire des Cinq dynasties)* (vers 1070), deux ouvrages très prisés jusqu'à nos jours pour leur valeur littéraire. Le second fut conçu par son auteur à la façon des anciennes *Annales du royaume de Lu* (722-481) : il s'agissait, par le seul emploi des termes, de porter un jugement implicite sur cette époque de troubles

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

et de division qui allait de la fin des Tang à l'avènement des Song. Ces tendances moralisantes, l'insistance mise sur le problème de la légitimité dynastique, la recherche d'une signification éthique de l'histoire sont typiques de l'époque des Song et en accord avec les nouvelles orientations de la philosophie chinoise.

Le plus grand et plus célèbre des ouvrages historiques du XI^e siècle, celui dont l'influence devait être la plus profonde, est une histoire générale de la Chine de -403 à +959 rédigée entre 1072 et 1084. Le *Miroir complet pour l'illustration du gouvernement* (*Zizhi tongjian*) de Sima Guang, qui n'a pour antécédent que les admirables *Mémoires historiques* de Sima Qian, reste fidèle, malgré le souci de son auteur de relier les faits les uns aux autres, à la division traditionnelle par années, mois et jours. Mais l'œuvre se signale par deux caractéristiques remarquables : la préoccupation d'une recherche exhaustive des sources de tout genre (y compris les œuvres littéraires et les inscriptions) et une critique des documents qu'on peut déjà qualifier de scientifique. Sur ses 354 chapitres, le *Zizhi tongjian* en comporte 30 d'appareils critiques (*kaoyi*, « examen des divergences ») où sont discutées les raisons qui ont guidé l'auteur au milieu des traditions différentes ou contradictoires d'un même fait.

L'œuvre magistrale de Sima Guang est si unanimement admirée qu'elle inspire la rédaction de plusieurs autres ouvrages analogues aux XII^e et XIII^e siècles. Le philosophe Zhu Xi (1130-1200) en rédige un résumé qui aura un grand succès aux époques postérieures, le *Tongjian gangmu*, où s'affirme une conception moralisante de l'histoire. Des suites à la grande œuvre de Sima Guang sont publiées : le *Xu zizhitongjian changbian* de Li Tao (1115-1184) et le *Résumé des événements par années depuis l'ère Jianyan* (1127-1130) (*Jianyanyilai xinian yaolu*) de Li Xinchuan (1166-1243). Enfin, pour remédier aux inconvénients du découpage année par année, Yuan Shu (1131-1205) répartit la matière du *Miroir complet* par sujets dans *Tenants et aboutissants du « Miroir complet » classés par rubriques* (*Tongjian jishi benmo*) rédigé entre 1173 et 1175, donnant ainsi le modèle d'un nouveau type d'ouvrage qui sera souvent imité par la suite.

Mais l'époque des Song est aussi célèbre par ses encyclopédies historiques. Zheng Qiao (1104-1162) est l'auteur d'un recueil de monographies, le *Tongzhi*, qui traitent de la généalogie des grandes familles, de philologie, de phonétique, de géographie historique, de botanique et de zoologie, de bibliographie, d'archéologie... Plein de mépris pour le savoir livresque des lettrés et grand amateur de sciences naturelles, Zheng Qiao était un esprit trop original pour être apprécié de son époque. Son œuvre historique ne sera réhabilitée qu'à la fin du XVIII^e siècle par Zhang Xuecheng avant d'attirer l'attention des savants contemporains. Une autre encyclopédie historique porte sur l'histoire des institutions. C'est le *Wenxian tongkao* de Ma Duanlin qui vécut à la fin de la période des Song du Sud et au début de l'occupation mongole. Achevée seulement en 1317, elle fait suite au *Tongdian* de Du You (732-812).

Cosmologie et morale : la constitution d'une philosophie naturaliste

De même que ce ne sont pas les faits bruts qui font l'histoire, mais le dynamisme naturel qui leur est immanent et que doit pénétrer l'intuition de l'historien, de même le véritable objet de la peinture ne réside pas dans la reproduction matérielle du visible, mais dans l'appréhension des métamorphoses de l'être. Le chapitre 17 du *Mengqi bitan*, consacré à la peinture et à la calligraphie, contient un célèbre passage où Shen Gua va jusqu'à proclamer l'indépendance de la création picturale à l'égard des exigences vulgaires de la ressemblance. Ce qui fait la valeur de l'œuvre d'art, c'est en effet l'intuition qui va au-delà des choses et finalement ce que l'œuvre trahit de l'esprit, de la culture, de la qualité humaine de son auteur.

On trouverait sans doute des antécédents, des directions analogues dans l'histoire de la pensée chinoise avant les Song, mais jamais encore n'avait été exprimée de façon aussi explicite ni aussi clairement conçue l'immanence de l'esprit dans le monde. Aussi bien est-ce aux XI^e-XII^e siècles qu'est défini le premier système philosophique qui rend compte de la solidarité ou pour mieux dire de l'identité foncière de l'ordre naturel et de l'ordre humain, du moral et du cosmique. Avec la formulation de cette philosophie universelle, naturaliste et rationnelle, on atteint l'un des sommets de l'histoire de la pensée chinoise. On est parvenu à l'âge classique, à celui de la maturité. Cette philosophie à laquelle se heurteront les premiers missionnaires jésuites et qui sera incomprise des hommes d'Europe à l'exception sans doute du grand Leibniz deviendra le fondement et la justification morale et naturelle de l'empire autoritaire aux époques des Ming et des Qing.

Après l'extinction des grandes écoles philosophiques du bouddhisme, mais non sans avoir recueilli l'héritage de tout ce que celles-ci avaient apporté de neuf et de fécond à la tradition chinoise, le XI^e siècle se signale par une renaissance de la philosophie préboudhique dont la dernière grande période remontait aux III^e-IV^e siècles. Ce renouveau tire sa lointaine origine de la réaction « nationaliste » qui avait fait suite à la rébellion de An Lushan et de ce qu'on appelait le mouvement du « style antique » (*guwen*). L'idée qu'il fallait retourner aux sources vives de la tradition chinoise et que les Classiques délaissés depuis le triomphe du bouddhisme contenaient une philosophie implicite qui, une fois dégagée, permettrait d'assurer l'harmonie sociale et le bon ordre politique, avait été déjà exprimée par Han Yu et certaines des orientations qui allaient être définies aux XI^e-XII^e siècles avaient été pressenties par un homme comme Li Ao, mort vingt ans après Han Yu. Ce que le XI^e siècle apportera à ce courant de pensée, c'est un éclairage propre à cette époque d'optimisme et de foi dans la raison universelle : la croyance aux bienfaits de l'éducation, à la possibilité d'amender société et système politique, à la primauté de la morale. C'est aussi une volonté de systématisation, la recherche d'une explication totale de l'univers qui puisse être substituée

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

à celle de la religion et de la philosophie bouddhiques. Ouyang Xiu dénonce le divorce qui s'est fait depuis les Six dynasties entre la fonction politique (*zhi*) et la culture (*jiao*) : la première sans la seconde ne peut être que dépourvue d'âme et corrompue; la seconde sans la première perd toute attache avec le réel et tout sens profond. La tâche de son époque est, pour Ouyang Xiu comme pour ses contemporains, de faire revivre l'idéal de l'Antiquité où État et société, gouvernement et éducation ne faisaient qu'un (on retrouvera développées beaucoup plus tard ces conceptions chez l'historien et philosophe de la fin du XVIII^e siècle, Zhang Xuecheng).

Mais la grande question chez les penseurs du XI^e siècle est celle de l'intégration de l'homme au cosmos, de l'identification de la nature humaine et de l'ordre universel. Beaucoup sont passionnés par le problème de l'évolution cosmique, des cycles temporels et de l'harmonie universelle, et ils s'efforcent d'en donner une traduction graphique. Zhou Dunyi (1017-1073), Shao Yong (Shao Kangjie) (1011-1077), Zhang Zai (1020-1077) vont chercher leur inspiration dans le *Livre des mutations* (*Yijing*), ce Classique ésotérique dont la vogue avait été immense aux III^e-IV^e siècles, dans l'École des Mystères (*xuanxue*). Chez Shao Yong, les préoccupations cosmologiques s'appuient sur une connaissance approfondie des mathématiques. Quant à Cheng Yi (1033-1108), disciple avec son frère Cheng Hao (1032-1085) de Zhou Dunyi, il associe l'étude du *Yijing* à celle des *Entretiens de Confucius* (*Lunyu*), du *Mencius* (*Mengzi*) et de deux opuscules tirés des *Mémoires sur les rites* (*Liji*) : la *Grande Étude* (*Daxue*) et l'*Invariable Milieu* (*Zhongyong*). Ces quatre ouvrages, qui seront plus prisés que les Classiques proprement dits à partir des Song et seront désignés sous le nom de Quatre Livres (*Sishu*), constituent les textes de base de cette école à la fois rationaliste, moralisante et de fondement métaphysique qui est en voie de formation au XI^e siècle : après le repli des Song au sud du Yangzi, Zhu Xi (1130-1200) fera la synthèse des idées si diverses et si fécondes qui s'étaient exprimées dans le climat de bouillonnement intellectuel du XI^e siècle, reprenant à son compte et appliquant aux Quatre Livres une nouvelle méthode d'explication des Classiques. Rejetant hardiment les béquilles de la philologie, il substitue à l'explication phrase par phrase qui s'était pratiquée depuis les Han un commentaire philosophique qui cherche à atteindre le sens profond.

Désignée sous les noms de *xinglixue* (école de la nature humaine et de l'ordre universel), de *lixue* ou de *liqixue* (école de l'ordre universel et de la matière), l'école de Zhu Xi sera connue en Occident sous le nom beaucoup plus vague de néo-confucianisme. Contestées à leur époque par d'autres courants philosophiques et principalement par celui que représente Lu Jiuyuan (1140-1192) pour lequel, suivant une optique qui évoque celle de l'école bouddhique Vijnānavāda, le monde est une extension spatiale et temporelle de l'esprit (*xin*), les conceptions de Zhu Xi se figeront en orthodoxie aux XIV^e-XV^e siècles et auront sur la pensée chinoise des effets stérilisants comparables à ceux qu'exerça en Occident la philosophie d'Aristote et de Thomas d'Aquin.

La philosophie chinoise est d'un abord délicat, car toute traduction de ses termes engage aussitôt dans l'univers des notions et des concepts de la philosophie occidentale. Certains

critiques modernes, en définissant le courant de pensée représenté par Zhu Xi comme rationaliste et le courant opposé de Lu Jiuyuan et Wang Shouren (1472-1529) comme idéaliste, introduisent d'emblée dans la pensée chinoise une opposition qui est propre à la philosophie occidentale. En fait, on trouve chez Zhu Xi un dualisme entre *li* (ordre naturel, raison d'où découlent les principes moraux) et *qi* (« souffles », matière non organisée), qui semble avoir été transposé de la métaphysique bouddhique. Les conceptions de Lu Jiuyuan, plus authentiquement chinoises, évoquent au contraire la phénoménologie moderne: pour Lu Jiuyuan, la raison est dans le monde et ne saurait se réaliser en dehors de l'être. Tandis que, pour Zhu Xi, l'esprit est réalité objective, produit de la synthèse de la forme (*li*) et de la matière (*qi*), Lu Jiuyuan n'hésite pas à identifier l'esprit au monde de la perception. On pourrait donc soutenir à bon droit que l'idéaliste est Zhu Xi dont la démarche évoque celle des empiristes et des intellectualistes, et non pas Lu Jiuyuan. Et si on envisage la pensée chinoise jusque dans ses prolongements les plus récents, il apparaît que le marxisme chinois, pour lequel l'opposition primaire entre idéalisme et matérialisme est fondamentale, se rattache beaucoup plus au courant néo-confucéen qu'au monisme des anciens philosophes chinois et de la lignée de Lu Jiuyuan et Wang Shouren.

3. Conclusion

D'une vue d'ensemble sur la Chine des XI^e-XIII^e siècles, on retire l'impression d'un étonnant essor économique et intellectuel. La surprise d'un Marco Polo à la fin du XIII^e siècle n'est pas feinte. Le décalage entre l'Asie orientale et l'Occident chrétien est frappant et il suffit de rapprocher dans chaque domaine — volume des échanges, niveau des techniques, organisation politique, connaissances scientifiques, arts et lettres — le monde chinois du monde chrétien de cette époque pour être convaincu du « retard » très considérable de notre Europe. Sans aucun conteste, les deux grandes civilisations des XI^e-XIII^e siècles sont celles de la Chine et de l'Islâm.

Ce retard de l'Occident n'a rien qui puisse surprendre : les cités italiennes qui s'animent d'une vie nouvelle à la fin de notre Moyen Âge sont au terminus des grandes routes commerciales de l'Asie. Située à l'extrémité du continent eurasiatique, l'Europe est à l'écart des grands courants de civilisation et des grands courants commerciaux. Mais sa situation explique aussi qu'elle soit restée, au moins dans ses parties occidentales, à l'abri des plus graves invasions : elle est en progrès au moment même où l'installation des Mongols, de la Mésopotamie au golfe du Bengale, amène le déclin du monde islamique. Elle profite des nouveaux courants d'échanges et d'emprunts que suscite la création d'un vaste Empire mongol qui s'étend de la Corée au Danube : ce que, dans une histoire universelle qui se résume en fait à celle de l'Occident, nous avons pris l'habitude de considérer comme le début des Temps modernes, n'est que le contre-coup de l'essor des civilisations urbaines et marchandes dont le domaine s'étendait, avant l'invasion mongole, de la Méditerranée à

LA « RENAISSANCE » CHINOISE

la mer de Chine. L'Occident a recueilli une partie de cet héritage et en a reçu les ferments qui devaient permettre son développement. La transmission a été favorisée par les croisades des XII^e-XIII^e siècles et par l'extension de l'Empire mongol aux XIII^e et XIV^e siècles. La simple énumération des apports de l'Asie orientale à l'Europe médiévale à cette époque — emprunts indirects ou inventions suggérées par les techniques chinoises — suffit à en révéler l'importance : papier, boussole et gouvernail d'étambot à la fin du XII^e siècle, application du moulin hydraulique aux métiers à tisser, trébuchet à contrepoids qui devait bouleverser les conditions de la guerre avant le développement des armes à feu, brouette enfin au début du XIII^e siècle, explosifs à la fin du XIII^e siècle, rouet vers 1300, xylographie, d'où naîtra comme en Chine la typographie à caractères mobiles, et fer fondu (à la fin du XIV^e siècle). On trouve là, avec des nouveautés de moindre importance, toutes les grandes inventions qui devaient permettre l'avènement des Temps modernes en Occident.

L'essor de l'Occident, qui sortira seulement de son isolement relatif grâce à son expansion maritime, se produit au moment où les deux grandes civilisations de l'Asie sont menacées. La Chine, très affaiblie au XIV^e siècle par l'exploitation mongole et par une longue période de soulèvements et de guerres, devra fournir un immense effort pour restaurer son économie agraire et retrouver un équilibre. La redistribution sociale et les nouvelles tendances auto-cratiques du pouvoir politique ne seront guère favorables pendant la plus grande partie de l'époque des Ming (1368-1644) à une évolution rapide du monde chinois.

livre 6

**DES EMPIRES SINISÉS
A L'OCCUPATION MONGOLE**

Nomades et montagnards aux X^e-XIV^e siècles

Si l'on considère son évolution au cours de quelques siècles, le monde des éleveurs nomades apparaît beaucoup plus complexe et mouvant qu'on ne pourrait l'imaginer a priori. Ses transformations incessantes tiennent à la multiplicité des groupes ethniques, à des différences dans les types d'élevage et les genres de vie, à l'influence plus ou moins proche et plus ou moins profonde des sédentaires, aux regroupements politiques et aux scissions... Les Tuyuhun, voisins gênants de la Chine des Tang dans le Nord-Ouest, aux VI^e-VII^e siècles, sont les descendants d'éleveurs de chevaux établis au IV^e siècle dans le Sud de la Mandchourie. Ces tribus anciennes se déplacèrent peu à peu vers l'ouest et finirent par se fixer dans la région du Kokonor, au Qinghai, où elles se mêlèrent aux autres ethnies de cette région et devinrent éleveurs de yaks, de moutons, de chevaux et de chameaux, non plus nomades mais à demi sédentaires. Les ancêtres des Jürchen, tribus toungouses d'éleveurs de chevaux de la Mandchourie orientale qui devaient s'emparer de l'empire des Liao au début du XII^e siècle, semblent avoir été des chasseurs des forêts sibériennes de la vallée de l'Amour. Mais, d'une façon générale, il importe de distinguer parmi ces populations celles qui furent en contact avec les sédentaires, voisins des Chinois en Mandchourie méridionale, en Mongolie intérieure, dans les confins des provinces septentrionales de la Chine et dans la boucle des Ordos, et les populations plus lointaines de la Mongolie extérieure et des vallées de l'Altaï. Les premières furent contaminées par les influences chinoises à la suite des échanges commerciaux, des relations politiques, de la présence d'agriculteurs dans les territoires qu'elles contrôlaient, du concours de lettrés, d'administrateurs et d'artisans chinois. Les secondes, plus à l'écart, furent moins facilement pénétrées par ces influences et devaient conserver plus longtemps leurs traditions et leurs mœurs primitives.

A ce premier type de populations appartiennent les Kitan et les Jürchen ainsi que les éleveurs tangut qui devaient fonder entre les X^e et XII^e siècles des empires sinisés sur les confins nord-est et nord-ouest du monde chinois. Les Mongols appartiennent au second et apparaissent en cela comme les successeurs des Xiongnu du II^e siècle avant notre ère et des Turcs des VI^e-VII^e siècles : installés comme eux dans le bassin de l'Orkhon, au sud du lac Baïkal, ils surent, comme les Xiongnu et les Turcs, créer à leur profit une grande confédération de tribus nomades.

Les trois générations de cavaliers nomades

L'Asie orientale est au X^e siècle à la veille d'une nouvelle poussée des populations de la steppe, plus formidable que celles qu'elle avait connues aux époques antérieures. Des Xiongnu aux Turcs et des Turcs aux Kitan et aux Jürchen de l'époque des Song, les progrès sont sensibles et l'on pourrait, à la rigueur, distinguer trois générations de nomades : les premiers, jusqu'au IV^e siècle de notre ère, ignorent l'étrier qui donnera, aux époques

Des Empires sinisés à l'occupation mongole

suivantes, une assise plus ferme aux cavaliers tireurs d'arc, augmentant la puissance de leurs attaques : les Turcs paraissent avoir été déjà plus redoutables que ne l'étaient les Xiongnu. Quant à la troisième génération, celle des Kitan et des Jürchen puis des Mongols, elle fait des progrès décisifs dans ses modes de combat grâce à une combinaison des traditions guerrières de la steppe et des procédés savants des armées de sédentaires, ayant recours en particulier aux techniciens de l'art des sièges. Les guerriers kitan, jürchen et mongols sont beaucoup mieux armés et plus lourdement équipés que leurs devanciers de l'époque des Tang. Chacun porte, sur lui ou avec lui, casque, cotte de mailles, arcs et flèches, hache, massue, tente et lait séché, et les chevaux sont protégés par un revêtement de cuir ou de métal. Un équipement si lourd implique abondance de bêtes et de moyens de transport. Aussi le train des équipages a-t-il pris une grande importance et les charrettes, dont les Mongols feront un grand usage pour le transport des armes et du ravitaillement, furent pour une part dans le succès de ces extraordinaires conquérants. Chaque cavalier dispose de quatre à huit montures et ne monte pas deux jours de suite la même bête. Il ne saute en selle qu'au moment des engagements, quand les troupes ont convergé par des chemins séparés et sont tout près de leur objectif. Il s'agit alors d'épuiser l'ennemi par des vagues d'assaut successives et de plus en plus lourdement armées, la durée de ces assauts et leur succession étant très exactement calculées.

En même temps que ses techniques, les buts de la guerre ont changé : ce ne sont plus des incursions destinées à obtenir l'ouverture de marchés ni des razzias lancées en automne et en hiver quand les céréales et le fourrage se font rares, mais des guerres de conquête. Alors que, jusqu'au x^e siècle, les hommes de la steppe n'avaient fondé des États en Chine du Nord qu'à la suite de lentes infiltrations au cours desquelles ils s'étaient progressivement sinisés, s'emparant sur place du pouvoir, Kitan, Jürchen et Mongols, recourant à la guerre de siège, entreprennent la conquête des pays agricoles en vue de leur exploitation systématique.

A ce renforcement de la puissance des populations de la steppe répond chez les sédentaires un progrès de la stratégie et de l'armement. De nouveaux types d'armes sont inventées au xi^e siècle et les moyens de défense se perfectionnent. Quand les Song seront amenés à se replier au sud du Yangzi, au début du xii^e siècle, on verra se développer une importante marine de guerre.

LES EMPIRES SINISÉS

L'empire kitan des Liao

ALORS QUE DES POPULATIONS DIVERSES SE PARTAGEAIENT LES CONFINS SEPTENTRIONAUX du monde chinois au IX^e siècle (Ougours de Turfân au Gansu occidental, Tibétains et Tuyuhun au Qinghai, Tangut dans la boucle des Ordos, Turcs Shato au nord du Shanxi, Kitan au nord du Hebei, gens du royaume de Bohai en Mandchourie), les Kitan apparaissent bientôt comme les adversaires les plus redoutables des dynasties installées à Kaifeng à partir de 907 et ils ne tardent pas à constituer un État.

Ces Kitan, lointains descendants des Xianbei du IV^e siècle, sont des éleveurs nomades du bassin de la Siramuren (Liao occidental), région où se combinent les genres de vie pastoral et agricole. De nombreux paysans chinois y cohabitent avec les tribus de souche turque ou mongole, et la proximité des pays chinois explique la rapidité avec laquelle les Kitan devaient adopter les institutions et la culture de leurs voisins. Dès 924, les Kitan lancent une offensive vers l'ouest afin de s'assurer le ralliement des Tangut et des Tuyuhun, et ils

détruisent l'année suivante le royaume de Bohai. Au moment de leurs attaques victorieuses dans la région de Pékin dont ils feront l'une de leurs capitales (celle du Sud : Nanjing), ils donnent à leur Empire naissant le nom de Liao, nom chinois de la Siramuren. En 946, ils provoquent la chute des Jin postérieurs en faisant incursion jusqu'à Kaifeng où ils s'emparent des gens de la Cour et des artisans, faisant main basse sur les cartes, les archives officielles, les stèles où sont gravés les Classiques, les horloges hydrauliques et les instruments de musique. Après avoir empiété plus largement sur les provinces actuelles du Hebei et du Shanxi et s'être étendus en Mandchourie en 986, ils touchent bientôt à l'apogée de leur puissance. Leurs incursions atteignent la vallée du fleuve Jaune dans les premières années du XI^e siècle et les Song sont contraints en 1004 de signer un traité de paix à Shanyuan, sur le cours inférieur du fleuve Jaune. L'empire des Liao couvre alors la majeure partie de la Mandchourie et de la Mongolie orientale ainsi que les régions de Datong dans le Nord du Shanxi et de Pékin.

Mais sa domination de fait s'étend à toute la zone des steppes depuis la Mandchourie et la Corée jusqu'aux Tianshan. Les tribus jürchen de la Mandchourie septentrionale, la Corée, les Tangut des Ordos, les Song eux-mêmes ont été amenés à se reconnaître leurs vassaux. Les Liao sont en rapport avec le Japon et l'Empire abbasside; la Cour de Baghdad demande une princesse kitan en mariage. Les relations qui s'établissent ainsi, avant même l'expansion mongole, à travers toute la zone des steppes expliquent sans doute pourquoi le nom de Kitan (forme du singulier; pluriel : Kitat), popularisé aux XIII^e-XIV^e siècles par les Mongols, est devenu sous la forme de Kitai ou Khitai celui de la Chine en persan, en turc occidental ainsi que dans les langues slaves orientales. On sait que ce terme s'est imposé aux Européens qui visitèrent l'empire mongol d'Asie orientale. Pour Marco Polo, la Chine du Nord est le Cathay.

Plus encore que leur importance politique dans la zone des steppes, ce fut sans doute leur rôle commercial qui contribua à répandre le nom des Kitan au-delà des Pamirs et en Europe : les tributs annuels versés par la Chine des Song à partir de 1004 ont dû servir dans l'empire des Liao à ces activités mi-diplomatiques mi-commerciales qui visent, selon les conceptions chinoises, à affermir le prestige d'une dynastie. Les tributs imposés aux Song sont fixés annuellement à 100 000 onces d'argent et 200 000 rouleaux de soie à la paix de Shanyuan (1004). Ils sont portés à 200 000 onces d'argent et 300 000 rouleaux de soie en 1042, à la suite de l'aide fournie par l'empire des Liao à la Chine des Song dans sa lutte contre les Tangut. Qu'une partie de ces grandes richesses ait transité à travers l'Asie, il n'y aurait rien là d'inattendu. L'expansion économique des Song se serait donc répercutée chez leurs voisins et au-delà.

L'influence de la Chine semble d'ailleurs avoir été déterminante dans la formation, l'essor et le déclin de la puissance des Kitan. Dès le début du X^e siècle, ces populations sont déjà assez profondément sinisées pour avoir une production agricole, des fonderies de fer, des ateliers de tissage, des villes fortifiées. Dès 920, ils sentent le besoin de créer pour noter leur langue une écriture proche de celle des Chinois avant d'adopter, plus tard, un système

DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

de notation imité de l'écriture ouïgoure. Les institutions de l'empire des Liao sont copiées sur celles de la Chine. Leur culture tend, à mesure que se consolident les institutions politiques et que se transforme la société, à se confondre avec celle de la Chine. Toute l'activité intellectuelle se trouve concentrée dans la région de Pékin sous les Liao comme, après eux, sous les Jin. Or, si Pékin est une ville largement ouverte aux influences de la steppe, c'est aussi et avant tout une ville chinoise.

Des causes diverses devaient contribuer à l'affaiblissement puis au déclin de l'empire des Liao. Dès le milieu du xi^e siècle, les Kitan ont perdu leur combativité et adopté une attitude défensive à l'égard de leurs voisins, bâtissant des murailles, des remparts de villes et des postes fortifiés. L'influence du bouddhisme, religion de la non-nuisance (*ahimsâ*), celle des richesses de la Chine et de sa culture semblent avoir eu des effets dissolvants sur leurs mœurs. Le déclin de l'Empire s'accélère au début du xii^e siècle à la suite d'une succession désastreuse de sécheresses et d'inondations, de dissensions au sein de la famille impériale et de progrès que font dans le Nord-Est les tribus toungouses connues sous le nom de Jürchen. La pression de ces Jürchen de la province actuelle du Heilongjiang avec lesquels les Song ont fait alliance contre les Liao se fait plus vive à partir de 1114 et elle provoque l'effondrement de l'empire des Kitan au cours des années 1124-1125.

Une partie de la noblesse des Kitan devait émigrer chez les Ouïgours du Xinjiang et fonder avec leur aide, entre 1128 et 1133, dans la vallée de l'Ili, un royaume connu sous le nom de royaume des Karakitan (« Kitan noirs ») ou, selon la dénomination chinoise, des Liao occidentaux. Ce royaume turco-mongol, très profondément sinisé — mais aussi bouddhisé et pénétré par le christianisme nestorien — avait sa capitale à Balasaghun, au sud du Balkhash, et devait s'étendre aux régions de Kashgar et de Samarcande. Les influences chinoises se répandirent de nouveau, par son intermédiaire, dans les régions situées de part et d'autre des Pamirs. Sa victoire sur les Turcs Seldjoukides près de Samarcande en 1141 a sans doute contribué à la formation de notre légende médiévale du royaume du prêtre Jean, suggérant déjà peut-être au monde chrétien qu'il pouvait avoir en Asie des alliés contre l'Islâm. Le royaume des Liao occidentaux devait être détruit par les armées de Chinggis khan en 1218.

Les Xia occidentaux, Empire d'éleveurs et de caravaniers

Dans le Nord-Ouest, les incursions des Tibétains sont le principal souci des Song jusqu'aux environs de 1036. Mais ce sont d'autres populations qui devaient constituer dans ces régions une grande unité politique. Les Tangut, pasteurs des Ordos, population apparentée aux Qiang de l'époque des Tang, s'étendent vers la Mongolie occidentale et le Gansu en 1002. En 1028, déjà enrichis par le commerce, ils s'emparent des deux grands centres d'échanges de Wuwei, où dominaient jusqu'alors les Tibétains, et de Zhangye que contrôlaient les Ouïgours. En 1038, ils fondent un Empire auquel ils donnent le vieux nom chinois

de Xia et dont ils établissent la capitale à l'actuel Yinchuan (l'ancien Ningxia) près du cours du fleuve Jaune, en aval de Lanzhou. Ce sont les « grands Xia » ou, suivant leur appellation chinoise, les Xia occidentaux (Xi Xia). Leur classe dirigeante est formée de Tangut métissés de Xianbei, descendants des Tabgatch fondateurs de l'empire des Wei du Nord aux ^{v^e}-^{vi^e} siècles et de Tuyuhun. Produits de mélanges ethniques, ces dirigeants sont à la tête d'un Empire dont les populations sont hétérogènes — Tangut, Chinois, Turcs Ouigours, Tibétains —, et où se mêlent les genres de vie les plus divers : agriculteurs, caravaniers, éleveurs nomades, pasteurs à demi sédentaires... C'est qu'en effet, en s'étendant des Ordos au Gansu, au nord du Shenxi et aux confins de la Mongolie occidentale, l'empire des Xia a englobé des régions de steppes et de déserts, d'oasis et de territoires agricoles. Si l'économie repose principalement sur l'élevage du cheval, du mouton et des chameaux ainsi que sur la culture du blé, de l'orge et du millet que pratiquent généralement les Chinois, les activités commerciales ont une fonction capitale dans cet Empire : les Xia contrôlent en effet les échanges entre l'empire des Song et l'Asie centrale et, plus au nord, tout ce qui transite par la route qui relie, à travers les Ordos, la Mongolie du Sud-Est au Gansu, au Qinghai et au Tibet. Les plus gros trafics sont évidemment ceux qui se font avec la Chine des Song. Aux marchés établis sur les frontières, les exportations consistent en chevaux, chameaux, bœufs, moutons, cire d'abeille, tapis, fourrage; les importations, en soieries, encens, remèdes, céramiques, laques. Mais une grosse contrebande qui porte principalement sur le sel chinois contribue à enrichir l'empire des Xia. Il y a plus : impuissants à mettre un terme aux incursions des Xia, les Song sont contraints en 1044 de signer un traité de paix qui les oblige à livrer chaque année en tribut 135 000 rouleaux de soie, 72 000 onces d'argent et 30 000 livres de thé. Comme dans le cas des tributs versés aux Kitan par les Song, une partie de ces biens devait très probablement être réexportée par les Xia et leur servir de monnaie d'échange. La mention du thé mérite en tout cas d'être relevée, car elle confirme que l'usage du thé s'était répandu depuis la fin des Tang chez toutes les populations d'éleveurs nomades de la zone des steppes et chez les montagnards du Tibet.

Les efforts des Song pour se libérer de cette présence gênante des Xia dans le Nord-Ouest sont vains et les offensives lancées en 1081 n'ont d'autre effet que d'affaiblir la Chine. Mais l'empire des Xia commence à subir les premières incursions mongoles au commencement du ^{xiii^e} siècle. Son alliance avec les Mongols contre l'empire des Jin en 1225 ne lui évitera pas d'être détruit par les troupes de Chinggis khan en 1227.

Ainsi finit cet Empire de caravaniers et d'éleveurs dont la population était formée dans sa plus grande partie de Chinois, paysans et citadins. Ce caractère composite de l'empire des Xia se retrouve dans ses institutions qui imitent à la fois la Chine et le Tibet. La langue parlée par la classe dirigeante — on sait depuis peu qu'il s'agit d'une langue tibéto-birmane assez proche de celle des Yi (Lolo) de la Chine du Sud-Ouest — n'avait jamais été écrite : on fit tout d'abord l'essai d'une écriture imitée, comme au Tibet, de celles de l'Inde, puis on eut recours à des caractères conçus sur les principes de l'écriture chinoise. Il faut croire que ce système de notation très complexe était mieux adapté à la langue des Xia que la notation phonétique du type indien puisqu'il fut adopté et généralisé. On possède encore de très

DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

nombreux textes rédigés dans cette écriture : dictionnaires, œuvres bouddhiques et taoïstes, textes classiques chinois traduits en Xia et imprimés.

L'empire jürchen des Jin

Les Jürchen (ou Jürchet, en chinois : Ruzhen), tribus toungouses de la province actuelle du Heilongjiang qui devaient mettre fin à l'empire des Liao, sont les ancêtres des tribus qui adoptèrent le nom de Mandchous au début du xvii^e siècle, conquièrent les provinces chinoises de Mandchourie et prirent Pékin en 1644. La langue jürchen du xii^e siècle est une forme ancienne du mandchou.

L'essor de ces tribus a été extrêmement rapide. La première mention qu'on en ait date de 1069. Mais dès 1115, leur chef, Aguta, établi au nord-est de l'actuel Harbin, prend le titre d'empereur et donne à sa dynastie le nom de Jin (Kin, « or ») qui ferait, dit-on, allusion aux sables aurifères de cette région. C'est aux environs de cette date que commencent leurs attaques contre les Liao, et leurs qualités guerrières s'affirment dès le début. Il leur suffira de dix années pour mettre fin à cet Empire affaibli, miné par des difficultés économiques et par des dissensions intérieures. En 1120, les Jürchen obtiennent l'alliance des Song : en 1122, les armées des Song et des Jin conjuguent leurs offensives contre l'empire des Liao. Les Jürchen se font reconnaître comme la grande puissance du Nord-Est par les Xia en 1124 et par la Corée en 1126. Mais, au lendemain de l'écroulement des Liao, en 1125, les Jürchen rompent leur traité d'amitié avec les Song et poursuivent leurs attaques vers le Henan et le Shandong. Kaifeng tombe en 1126. L'empereur Huizong, le prince héritier et 3 000 membres de la famille impériale sont emmenés en captivité dans la région de Harbin. Alors que les incursions des Kitan au début du xi^e siècle n'avaient pas été plus loin que la vallée du fleuve Jaune, les cavaliers jürchen poussent jusqu'au Yangzi et au Nord du Zhejiang, où s'est réfugiée une partie de la famille impériale et des anciens dirigeants des Song. Entre 1126 et 1135, la plupart des villes de ces régions du Sud-Est sont mises à feu et à sang. Nankin et Hangzhou sont prises d'assaut en 1129 et les Jürchen s'aventurent jusqu'à Ningbo, à l'extrémité nord-est de Zhejiang, en 1130. Un premier accord intervient entre les Jin et les Song en 1138, l'année même où les Song établissent leur capitale provisoire à Hangzhou, mais une paix plus durable est signée en 1142 qui fixe la frontière entre les deux États à la vallée de la Huai et soumet les Song à un tribut annuel analogue à celui qu'ils payaient aux Liao. Les territoires occupés par les Jürchen ne seront jamais reconquis en dépit d'offensives parfois victorieuses et de l'aide apportée par les Song à la résistance paysanne au Shandong.

Comme les offensives des Jürchen vers la Chine du Nord et celle du Yangzi s'étaient accompagnées d'un effort d'expansion en Mandchourie et en Mongolie, leur Empire atteint ses limites définitives avant le milieu du xii^e siècle. Il englobe le Hebei, le Shandong, le Nord des provinces actuelles du Jiangsu et du Anhui, le Henan, le Sud du Shenxi et, plus au nord, la Mongolie orientale et la Mandchourie. Se défiant de leurs capacités à administrer eux-mêmes les nombreuses populations sédentaires qu'ils avaient annexées à

leur Empire, les Jin avaient tout d'abord créé des unités politiques à la tête desquelles ils placèrent des Chinois ralliés, anciens fonctionnaires des Song. Leur crainte des soulèvements devait d'ailleurs les amener à maintenir partout des détachements armés pour contrôler les populations. Mais ils ne tardèrent pas à supprimer ces Empires fictifs. Celui de Chu (au sud du fleuve Jaune) dont ils avaient confié la direction à un certain Zhang Bangchang ne dura que quelques mois de l'année 1127; celui de Qi qui s'étendait sur les provinces actuelles du Shandong, du Henan et du Shenxi méridional et que dirigeait Liu Yu (1078-1143) subsiste de 1130 à 1137.

L'histoire politique des Jin après leur conquête de la Chine du Nord peut être résumée en quelques dates : après le transfert de la capitale de la région de Harbin à Pékin en 1153, de nouvelles offensives sont lancées contre les Song du Sud, mais une crise intérieure aboutit en 1161 à une usurpation. Elle est suivie par une politique de bon voisinage avec les Song. A la veille des grandes offensives mongoles du début du XIII^e siècle, sous le règne de Zhangzong (1189-1208), les dépenses consécutives aux débordements du fleuve Jaune, aux attaques lancées par les Song et aux efforts déployés par les Jin pour se maintenir en Mongolie orientale malgré les attaques des Mongols provoquent des difficultés économiques. Au cours des années suivantes, les Jin doivent évacuer la Mandchourie au fur et à mesure de l'avance des troupes mongoles et transférer en 1214 leur capitale à Kaifeng, moins exposée que Pékin. Les choses se précipitent au moment des offensives mongoles déclenchées quinze ans plus tard : en 1232, la Cour des Jin, harcelée par les incursions, se déplace de ville en ville au Henan jusqu'à ce que l'empereur, encerclé par les armées alliées des Song et des Mongols, se donne la mort en 1234.

On retrouve chez les Jürchen le même mélange de qualités guerrières et de remarquable capacité d'adaptation que chez leurs descendants mandchous. La présence d'anciens Kitan sinisés et l'importance des populations chinoises dans l'empire des Jin expliquent d'ailleurs la rapidité avec laquelle se sont fait sentir les influences chinoises. L'organisation politique et administrative, l'économie, la culture des Jürchen sont chinoises. Mais la sinisation de leur aristocratie s'accélère surtout à partir de 1132, date à partir de laquelle on trouve de plus en plus de Chinois dans la haute administration, et après le transfert de la capitale à Pékin en 1153. Cette sinisation est si rapide qu'elle provoque une réaction « nationaliste » : l'empereur Shizong (1161-1189) s'efforce de redonner vie aux mœurs, à la langue et aux traditions jürchen. Le jürchen est imposé en 1173 aux concours de recrutement destinés aux descendants des anciennes tribus du Heilongjiang. Mais malgré ces efforts, la langue tend de plus en plus à tomber dans l'oubli. Transcrite tout d'abord en 1120 dans une écriture qui était probablement imitée de l'écriture des Kitan (les « grands caractères », *dazi*), elle fut notée dans une nouvelle écriture en 1138, les « petits caractères » (*xiaozì*), dont l'emploi devint général à partir de 1145. Des stèles et ouvrages imprimés nous ont conservé d'assez nombreux exemples de cette écriture. En effet, les textes officiels des Jin étaient rédigés en jürchen avant d'être traduits en chinois (et en kitan jusqu'en 1191), de la même façon que les textes mandchous de la dynastie des Qing seront traduits en chinois et en tibétain aux XVII^e et XVIII^e siècles.

INVASION ET OCCUPATION MONGOLES

L'ENTRÉE EN SCÈNE DES MONGOLS dans les premières années du XIII^e siècle va modifier entièrement la carte politique dans le Nord-Est du continent asiatique. L'empire des Jin commence à subir les assauts de ces nouveaux conquérants venus de la vallée de l'Orkhon à partir de 1211. Très vite, il est amputé de la Mandchourie et de la région de Pékin, occupée en 1215. Les Xia sont détruits au cours d'une campagne de brève durée (1225-1227). Enfin, 23 ans après le début des premières attaques, l'Empire des Jin s'écroule définitivement et toute la Chine du Nord est conquise par les Mongols. Il faudra encore treize ans aux Mongols pour s'implanter définitivement au Sichuan et une quarantaine d'années pour que la Chine du Yangzi et des provinces du Sud tombe enfin aux mains des envahisseurs. Leur expansion en Birmanie et au Vietnam se heurtera à de grandes difficultés et leurs expéditions maritimes, à la fin du XIII^e siècle, au Japon et à Java n'aboutiront qu'à des échecs. La lenteur de la pénétration des Mongols en Asie orientale contraste avec la rapidité foudroyante de leurs progrès dans les parties occidentales de l'Asie et en Europe. Sans doute les rapides incursions des troupes de Chinggis khan dans le Nord du Caucase, en Ukraine, en Crimée, en Roumanie et jusqu'en Pologne méridionale au cours des années 1221-1224 doivent-elles être seulement considérées comme une opération de reconnaissance : ce n'est que plus tard que seront conquis les

Invasion et occupation mongoles

territoires et que se formeront des Empires : empire d'Ögödei (1224-1310) dans l'Altaï et en Dzungarie, empire de Chagatai (1227-1338) en Asie centrale, dans les Pamirs et en Transoxiane, empire des Il-khan (1259-1411) en Iran, en Afghanistan et au Pakistan occidental, empire de la Horde-d'Or (1243-1502) de la Russie d'Europe à l'Iénisséi. Néanmoins, la conquête des territoires et l'installation du pouvoir mongol se firent en fin de

Les étapes de la poussée mongole en Eurasie

1206 Temüjin est proclamé « empereur des mers » : Chinggis-khan (1167-1227)

RÉGIONS OCCIDENTALES DE L'EURASIE

1211-1224

1211, conquête du royaume des Karakitan (Xi Liao)
1218, conquête du royaume des Ouigours occidentaux au Xinjiang
1218-1223, conquête du Khorezm (Khwārizm) et première offensive en Russie
1224, pénétration dans les confins nord-ouest de l'Inde

ASIE ORIENTALE

1210-1215

Première offensive contre les Jin (Chine du Nord); 1215, prise de Pékin

1225-1227

offensive vers le Gansu et fin du royaume des Xixia

1227 : mort de Chinggis-khan et division de l'Empire mongol

Batu-khan (1207-1255) quitte Karakorum en 1236, il fondera le royaume de la Horde-d'Or; 1237-1239, seconde offensive vers la Russie; 1240, prise de Kiev, entrée en Pologne; 1241-1242, pénétration en Bohême, Hongrie, Autriche, Serbie et Dalmatie

Hülâgû-khan (1218-1265) quitte Karakorum en 1253, il fondera le royaume des Il-khan; 1258, prise de Bagdad et fin des Abbassides; 1259, conquête de l'Iran

Ögödei (1229-1241)

1231-1234

Seconde offensive contre les Jin; 1231, début des attaques contre la Corée; 1233 sièges, de Kaifeng et de Luoyang; 1234, fin des Jin

1236-1239

première offensive au Sichuan

Güyük (Dingzong) (1246-1248)
Möngke (Xianzong) (1251-1259)
Qubilai (Shizu) (1260-1294)

1253-1259

seconde offensive au Sichuan; pénétration au Yunnan, en Birmanie septentrionale et au Vietnam; 1253, fin du royaume de Dali; 1257, occupation de Hanoi

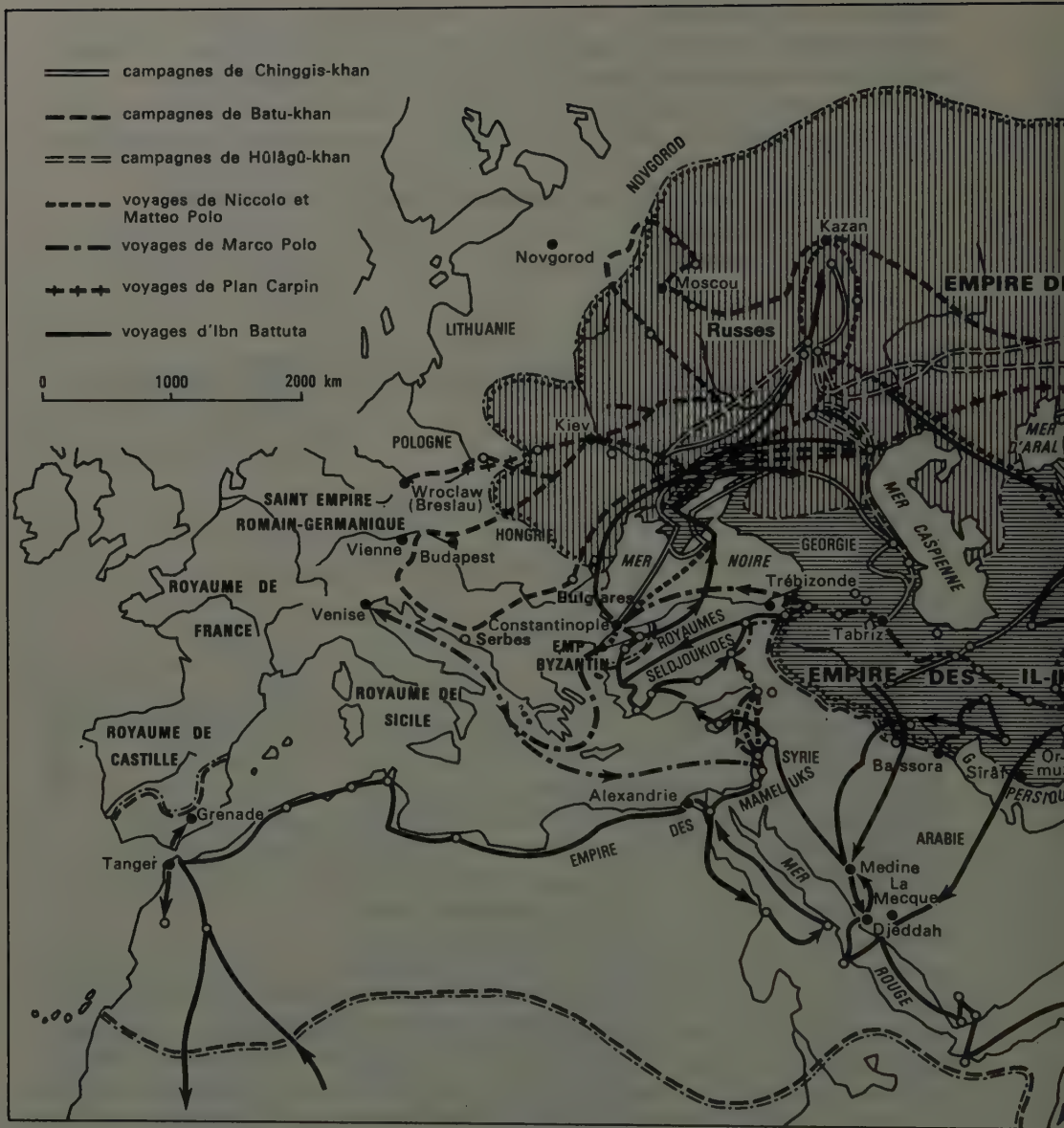
1257, premier siège de Xiangyang

1274, première expédition au Japon; 1281, seconde expédition au Japon; 1282-1283, offensive contre le Vietnam et le Champâ, incursions au Cambodge
1287-1288, nouvelle expédition au Vietnam

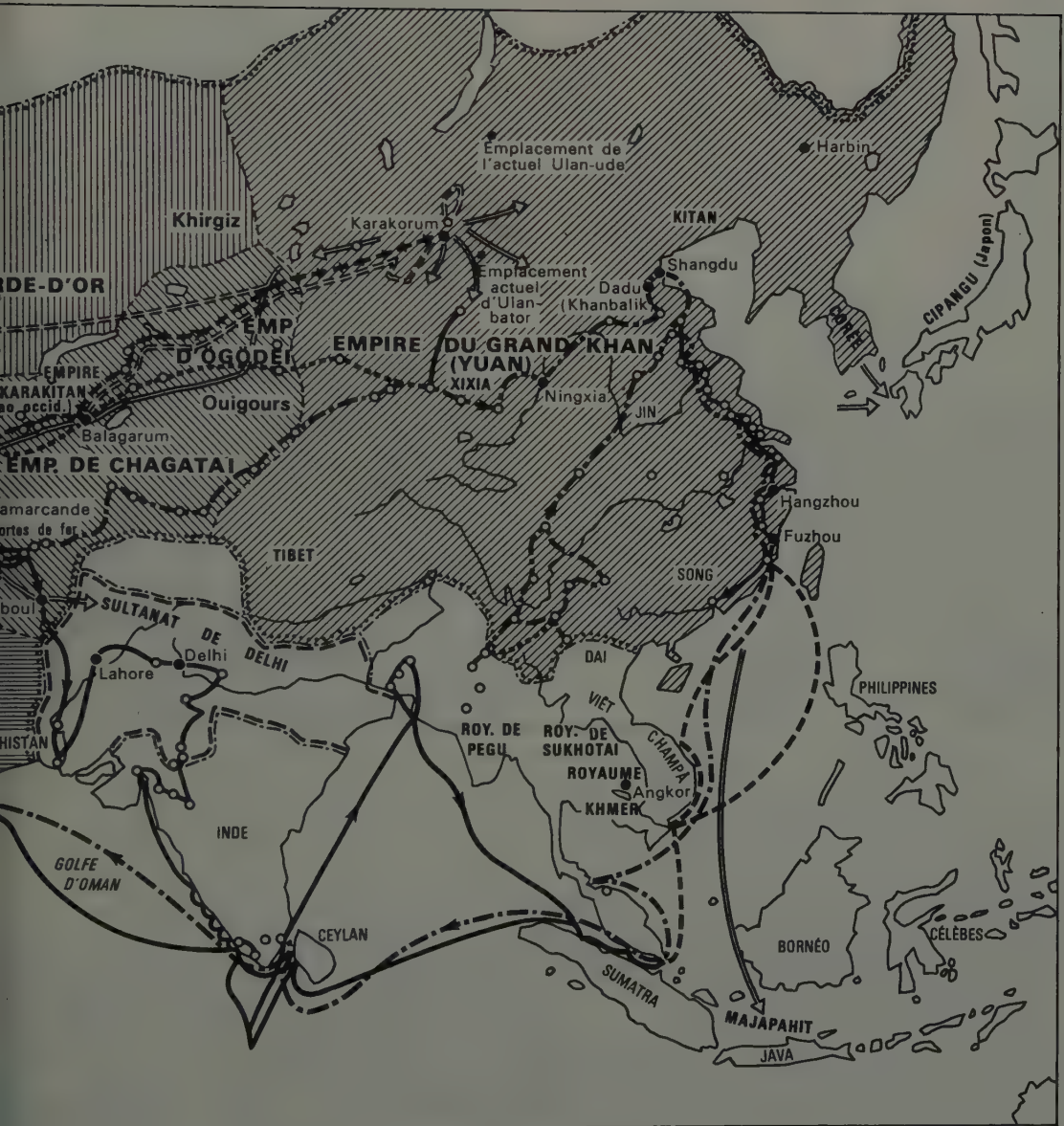
1272-1279

Conquête de la Chine du Sud; 1272-1273, second siège de Xiangyang et prise de Xiangyang; 1276, prise de Hangzhou; 1277, prise de Canton; 1279, fin des Song du Sud

1292-1293, expédition à Java; 1300, échec des campagnes de Birmanie



19. Les empires mongols et les relations à travers le continent eurasien à l'époque mongole.



DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

compte plus aisément dans l'Ouest que dans l'Est du continent eurasiatique. En 1236, les Mongols sont dans la région de Kazan; en 1237, ils marchent sur Moscou; l'année suivante, ils atteignent la région de Novgorod et se dirigent vers le bassin inférieur du Don. Kiev, menacée en 1239, est prise en 1240. Avant de revenir vers le bassin inférieur de la Volga en 1242, les Mongols traversent la Galicie, la Hongrie, l'Autriche, la Serbie et la Dalmatie. Il leur suffira de quelques années pour s'emparer de l'Empire abbâsside en 1258. Les plaines sèches et faiblement peuplées de l'Asie occidentale et de l'Europe orientale se prêtaient sans doute mieux à la pénétration du type d'armée qui s'était formée dans les steppes de la Mongolie extérieure que les régions montagneuses du Sichuan et que les plaines peuplées, coupées de lacs et de rivières de la vallée de la Huai et du bassin du Yangzi. Mais les populations sédentaires de l'Asie orientale avaient aussi une longue expérience des hommes de la steppe et ils avaient dû, au cours d'attaques incessantes depuis la fin du x^e siècle, perfectionner leurs moyens de défense. Des guérillas s'étaient formées sur les arrières des armées jürchen et mongoles. Au contraire, l'effet de surprise semble avoir joué à plein dans les parties occidentales de l'Eurasie.

I. Le régime mongol

La mise en place du système d'exploitation mongol

A l'époque de Chinggis khan, entre 1210 et 1227, les Mongols n'ont encore à proprement parler aucune organisation administrative. Les populations qui subsistent après les massacres, au cours desquels artisans et religieux sont généralement épargnés, sont réparties comme esclaves entre les membres de l'aristocratie mongole et nombre de terres cultivées sont transformées en pâturages. Les territoires sont découpés en circonscriptions indépendantes qui forment autant de domaines privés gouvernés par des chefs féodaux qui ont tout pouvoir sur les habitants. C'est une organisation tribale et militaire qui tient lieu d'administration et qui fournira son cadre général à l'empire mongol d'Asie orientale. Contrairement aux Kitan et aux Jürchen, les Mongols n'avaient guère subi l'influence de la Chine avant le début de leur conquête et cette influence devait toujours rester superficielle.* Jusqu'à la mort de Chinggis khan, leurs contacts avec les populations de la Chine du Nord sont très limités et ce n'est que sous le règne d'Ögödei (1229-1241) que, l'occupation enfin menée à son terme, les richesses de la Chine du Nord commencent à être exploitées méthodiquement. Pour constituer des unités politiques durables et afin de poursuivre leur expansion, les Mongols devaient tout d'abord s'associer et mettre à leur service les peuples qu'ils s'étaient assujettis, car ils n'étaient eux-mêmes qu'une petite minorité au milieu des populations très nombreuses et très diverses qu'ils réunirent sous leur joug. La conquête de la Chine du Sud, les expéditions menées contre le Japon, la Birmanie,





霞華烟粉色已停
 印人是是吳老
 高情自是牙頰賴
 弄白而風清悠秋
 楚補
 唐中

西風吹散白鷗
 群秋色平不碧
 海雲瀉馬不未
 梧葉老夕陽亭
 上正思君
 至正八年五月四
 日勾吳佩瓊

風樓閣坐詠涼天白
 驚雙飛水寺邊疎雨
 緊未人與數聲暮
 胸江煙 拉送美人馬
 致中題名題



le Vietnam, Java furent organisées par les Mongols avec des troupes levées en Chine même ainsi qu'avec des flottes coréennes et chinoises. Pour exploiter les peuples et les richesses de la Chine, ces conquérants peu doués pour les activités du temps de paix, pleins de défiance à l'égard des sédentaires, ont dû s'inspirer tout à la fois des institutions chinoises et faire appel de préférence aux anciens sujets kitan et jürchen de l'empire des Jin, ainsi qu'aux étrangers originaires de l'Asie centrale, du Moyen-Orient ou de l'Europe. C'est avec les progrès de la conquête en Chine du Nord que le besoin de recourir à ces intermédiaires se fit sentir. Le principal artisan de la conversion des Mongols aux méthodes administratives des Chinois est Yelü Chucai (1190-1244), descendant de l'aristocratie kitan (ce sont les Yelü qui avaient fondé les Liao), ancien fonctionnaire des Jin passé au service de Chinggis khan au moment de la prise de Pékin en 1215. Dès l'avènement d'Ögödei en 1229, Yelü Chucai démontre au nouveau souverain l'utilité d'un système fiscal régulier (réquisitions et impôts peuvent rapporter chaque année, selon lui, 500 000 onces d'argent, 80 000 rouleaux de soie et plus de 20 000 tonnes de céréales) et il est nommé administrateur général en Chine du Nord. Sous l'influence des populations conquises, la politique des Mongols s'infléchit et certaines institutions d'origine chinoise sont progressivement adoptées. En 1229, sont établis pour la première fois des relais de poste, un système d'impôts fonciers est mis en place, des greniers publics sont créés. En 1236, a lieu la première émission de papier-monnaie. La même année, sont institués des bureaux de traduction en vue de la rédaction en mongol de versions des Classiques et des Histoires officielles chinoises. Les premiers concours pour le recrutement de fonctionnaires sont organisés en 1237 et une bibliothèque impériale est créée à Pékin l'année suivante. Sous Qubilaï sera rédigée, à l'Académie d'histoire (*Hanlin guoshiyuan*), fondée en 1261, une *Histoire des Liao et des Jin* (*Liaojinshi*) (ce n'est que plus tard, en 1344 et 1345, que seront achevées les trois histoires officielles des Song, des Liao et des Jin, sous la direction du ministre Toktogha, en chinois : Tuotuo).

Un autre conseiller dont l'influence fut prépondérante après celle de Yelü Chucai fut Liu Bingzhong (1216-1274), un moine défrôqué de la secte bouddhique *chan* qui avait une bonne culture classique. Appelé à la Cour de Qubilaï à Karakorum en 1249, Liu Bingzhong adresse au khan des Mongols un mémoire en dix mille caractères d'écriture, le *Wanyanshu*, exposé de politique et d'administration où figure la célèbre formule reprise d'un texte d'époque Han : « On conquiert le monde à cheval; on ne le gouverne pas à cheval » (*yi mashang qu tianxia, bu ke yi mashang zhi*). Mais le grand programme de réformes préconisé par Liu Bingzhong ne sera mis en application qu'à partir de 1252. En 1267, Liu Bingzhong est chargé de la construction de la nouvelle capitale, Khanbalik, à Pékin, et ce déplacement du gouvernement central depuis le lointain Karakorum (Helin), situé à plus de 1 500 km de Pékin, au sud de l'actuel Ulanbator (Urga), vers les lieux qui furent le centre des empires Liao et Jin est l'indice d'un changement des perspectives politiques des Mongols : la Chine déjà à moitié conquise apparaît comme une réserve inépuisable d'hommes et de richesses. L'architecte en chef de la nouvelle capitale est un musulman

DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

qui est assisté par des Chinois. La construction des remparts commencée en 1267 sera achevée en 1292, tandis que le Palais impérial est bâti à partir de 1274. Entre temps, en 1271, les Mongols adoptent un titre dynastique à la chinoise : celui de Yuan.

Cette adaptation progressive aux institutions chinoises n'empêche pas les Mongols de conserver leur défiance à l'égard des anciens fonctionnaires chinois : les postes de commandement sont réservés aux Mongols et l'administration des finances est confiée à des hommes originaires des régions islamisées de l'Asie centrale et du Moyen-Orient. Les marchands musulmans, groupés en associations nommées *ortaq*, se sont pratiquement acquis le monopole fructueux de la levée des impôts pour laquelle ils sont assistés de détachements militaires mongols. Marco Polo, marchand vénitien, travaille lui aussi pour le compte des occupants et on peut citer le cas d'un Russe qui fut nommé à un poste important au Zhejiang en 1341, après avoir été reçu premier en 1321 aux concours de doctorat de Pékin.

Discriminations ethniques

L'un des traits fondamentaux du système mis en place par les Mongols en Asie orientale est en effet la discrimination instituée entre les différentes populations, ralliées ou conquises. Elle s'est établie, non pas en fonction de critères proprement raciaux, mais en fonction de la date à laquelle les populations soumises ont été incorporées à l'Empire. La principale source sur les discriminations introduites en Chine par les Mongols sont *Les Labours interrompus (Chuogenglu)* de Tao Zongyi, recueil de notes diverses (*biji*) achevé en 1366. Cet ouvrage, qui contient en particulier des indications sur les insurrections populaires de la Chine du Sud-Est au milieu du xiv^e siècle, énumère les différentes catégories ethniques qui étaient distinguées par les Mongols. La population était classée en trois groupes principaux : les Mongols, les « ethnies diverses » (*semuren*) ni mongoles, ni chinoises, ni sinisées et les *Hanren* (Chinois et populations sinisées de la Chine du Nord). 72 groupes de tribus étaient distingués chez les éleveurs nomades parmi lesquels régnait en outre une séparation tranchée entre l'aristocratie militaire et le bas-peuple. 31 groupes différents étaient comptés parmi les « ethnies diverses » qui comprenaient des populations d'origine turque (Ouïgours, Qarluqs, Naimans, Tuvas...), des Tibétains, des Tanguts, des marchands iraniens originaires du bassin de l'Amu-Darya connus sous le nom de Sartaùls, des Russes... Quant au terme de Chinois (*Hanren*), il avait pour les Mongols une très large acception puisqu'il s'appliquait aussi bien aux Kitan, aux Jürchen, aux Coréens sinisés établis en Chine du Nord et du Nord-Est qu'aux Chinois eux-mêmes. En gros, le terme désignait les anciens sujets des royaumes Liao et Jin. A ces Chinois du Nord devaient être adjoints, à partir des années 1273-1275, ceux du Sud qui seront désignés sous le terme de « nouveaux sujets » (*xin furen*) et auront dans l'Empire le statut le plus bas.

Cette classification sert de base à une discrimination administrative, juridique et fiscale. Les fonctions de direction ne peuvent être occupées que par des Mongols et elles le sont de

façon héréditaire. Les gouverneurs civils des circonscriptions administratives étaient soit des Mongols soit, plus rarement, des étrangers (*semuren*) et la charge de gouverneur adjoint était généralement attribuée à un musulman.

En matière pénale, les traitements les plus rigoureux étaient réservés aux Chinois. Ainsi, le tatouage en cas de vol n'était appliqué qu'à eux seuls. Tout meurtre de Mongol par un Chinois entraînait la peine de mort et l'obligation de fournir une indemnité pour les frais de funérailles (*shaomaiyin*), tandis que le meurtre d'un Chinois par un Mongol était sanctionné par une simple amende. La détention d'armes, permise aux Mongols, était interdite aux Chinois... Ce sont les Mongols qui introduisirent dans le droit chinois, qu'ils remanièrent profondément en fonction de leurs besoins de domination et du caractère autoritaire de leur Empire, la peine de la mort lente (*lingchi*) réservée aux grands criminels.

Quand sont organisés les premiers concours de doctorat à la chinoise en 1315, des contingents sont prévus suivant l'origine des candidats : sur un total de 300 nominations, un quart est réservé à des Mongols, un quart aux étrangers (*semuren*), un quart aux hommes originaires de la Chine du Nord, un quart aux Chinois du Sud. C'est une parodie des concours chinois, car Mongols et étrangers des ethnies diverses sont incultes et la majorité des familles lettrées résident dans les villes du Bas-Yangzi, en Chine du Sud.

Les Mongols ont donc institué en Chine un strict cloisonnement social, interdisant tout mariage entre les groupes ethniques qu'ils avaient définis. Mais ce cloisonnement est général : il s'applique aussi bien à l'aristocratie mongole dont les fonctions de commandement sont héréditaires qu'aux classes inférieures maintenues de force dans leur condition. Les artisans d'État, ceux qui furent faits prisonniers au moment de la conquête, ne peuvent changer de métier, ni eux-mêmes, ni leurs enfants. Le pouvoir mongol leur fournit tout ce qui est nécessaire à leur subsistance et à leur profession, mais il les tient sous bonne garde dans des bâtiments qui leur sont spécialement affectés. Il en est de même des ouvriers des salines dont les conditions de vie sont tellement intolérables qu'elles provoquent des évasions massives et des soulèvements. En 1342, leur nombre dans le Sud du Jiangsu et le Nord du Zhejiang tombe brusquement de 17 000 à 7 000. Ces ouvriers des salines, de la Huai au Zhejiang, seront parmi les plus vaillants combattants des insurrections qui emporteront la dynastie au cours des années 1351-1368.

Fiscalité et exploitation des richesses de la Chine

A partir du moment où s'organise l'administration des territoires conquis, la paysannerie est soumise dans le Nord à une capitation et à un régime fiscal qui rappelle celui du début des Tang (le *zuyongdiao*) bien que le contrôle des propriétés privées et les répartitions de terres ne soient plus de mise depuis longtemps : outre les corvées, les imposables doivent chaque année une redevance en grains et une redevance en tissu qui sont établies d'après le nombre des hommes en âge de travailler. Dans le Sud, au contraire, c'est le régime des deux impôts annuels de la fin des Tang (le *liangshui*) : impôt d'été en tissu et impôt

DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

d'automne en grains, dont les montants sont fixés d'après la superficie des terres cultivées et d'après la classe fiscale de la famille. A ces redevances, s'ajoutent les charges très lourdes et impatiemment supportées que constituent, au Nord comme au Sud, les tours de service gratuits exigés de l'administration. Or, les Mongols ont grand besoin de corvéables pour leur poste qui s'est beaucoup développée en Chine même, pour leurs grands travaux et pour leurs armées.

Mais la pression fiscale paraît avoir été plus forte en Chine du Sud d'où les Mongols tiraient près de la moitié de leurs revenus. Elle devient insupportable dans le Bas-Yangzi — là où, en 1351-1368, se développeront les plus gros foyers de rébellion — et dans certaines plaines très peuplées des provinces maritimes. La situation critique de ces régions s'explique par le très faible nombre des imposables et par la politique adoptée par les Mongols au lendemain de la conquête. Ayant confisqué à leur profit les « terres publiques » (*guantian*) créées par Jia Sidao à la fin de la dynastie des Song du Sud, ils s'étaient gardés de porter atteinte aux grandes propriétés privées qui étaient justement la cause du profond déséquilibre social dont souffraient les zones de grande production rizicole. Cette prudence, ce désir de ne rien changer à l'ordre social des régions conquises devait valoir au nouveau régime la neutralité ou la sympathie des classes possédantes dans le Sud, alors que l'hostilité à l'égard des envahisseurs avait été plus générale dans le Nord, pays de petits exploitants et de fonctionnaires qui s'étaient vus dépouillés de leurs terres et de leurs charges dès la conquête. Le maintien des grandes propriétés dans le Sud, leur extension dans l'ensemble de l'Empire — domaines de la noblesse mongole, propriétés des monastères, terres des riches marchands — ainsi que l'aggravation de la condition paysanne donneront aux soulèvements de la fin des Yuan une vigueur d'autant plus grande qu'à la haine de l'occupant s'ajoutera celle du riche.

Après la conquête de la Chine du Yangzi, les Mongols peuvent soudain disposer de ressources deux fois plus importantes. Mais l'acheminement de ces richesses vers le Nord est difficile. Les canaux qui servaient encore au début du XII^e siècle ne sont plus navigables depuis qu'ils ont été laissés à l'abandon et l'on songe à un trajet plus court que celui qui avait été établi par les Sui aux environs de 600. Il devait relier directement la grande zone rizicole des environs du lac Taihu à la région de Pékin, devenue capitale de l'Empire quelques années avant la conquête du Sud. Dans l'immédiat, les Yuan organisent des transports maritimes depuis l'embouchure du Yangzi jusqu'à la région de Tianjin. Un *Classique des routes de mer (Haidaojing)* qui date du début des Ming (fin du XIV^e siècle) et qui donne des indications sur la route qui relie Nankin à Tianjin en contournant la péninsule du Shandong reprend sans doute des manuels antérieurs d'époque mongole. Mais l'on travaille en même temps à la construction du grand canal — le futur canal impérial des époques Ming et Qing — qui sera entièrement achevé au début du XIV^e siècle. Sa section nord est construite entre 1279 et 1294, non sans difficultés en raison de la nature du terrain et des différences de niveaux qui obligent à prévoir des écluses. La mise en service du grand canal ne devait cependant pas interrompre les transports maritimes; la plus

grande partie des trafics continuera à se faire par la voie des mers jusqu'à la fin de la dynastie.

Les Mongols s'emparent de la Chine à un moment où elle est en plein essor économique et ils devaient profiter de cet essor. Mais leur domination accentue les effets du développement commercial et de la diffusion de l'économie monétaire sur la société : sous leur règne, l'écart s'agrandit entre riches et pauvres. Alors que la monnaie de papier émise dans l'empire des Song ne pouvait avoir cours que dans des régions définies et pour des périodes de temps limitées, les Mongols créent en 1260 une véritable monnaie « nationale » dont la validité n'est soumise à aucune restriction dans le temps ni dans l'espace. Aux émissions de 1260, celles des *Zhongtong yuanbao jiaochao*, dont la valeur avait baissé quand il avait été interdit de les convertir en or ou en argent, succèdent les émissions de 1287, les *Zhiyuan tongxing baochao*, qui gardèrent un cours relativement stable jusqu'à la grande inflation de la fin de la dynastie.

Les Mongols favorisent d'autre part les marchands d'Asie centrale et du Moyen-Orient. Ces hommes, le plus souvent d'origine iranienne, convertis à l'islam, au courant des pratiques bancaires du monde musulman, parfois chargés de la ferme des impôts en Chine, sont en relation avec l'aristocratie mongole qui leur prête souvent à gros intérêt. La Chine, exploitée par ses nouveaux maîtres, participe donc, par l'intermédiaire des caravanes des anciennes routes de la soie et des routes des steppes, à un circuit économique mondial dont les profits lui échappent. La situation n'est pas sans analogie avec celle que connaîtra l'Empire mandchou au XIX^e siècle. Tandis que les Mongols imposaient en Chine la circulation exclusive de la monnaie de papier, l'argent chinois était drainé, selon certains historiens, vers les régions occidentales du continent : on peut admettre, de façon générale, qu'il s'est produit un appauvrissement de la société chinoise sous les Yuan. Ces transferts d'argent chinois vers le Moyen-Orient et vers l'Europe expliqueraient la grande pénurie de métal dont souffrira, à ses débuts, l'empire des Ming, à la fin du XIV^e siècle.

Soulèvements et résistance à l'occupant

Des querelles de succession affaiblissent le pouvoir central à partir du début du XIV^e siècle tandis que la noblesse mongole manifeste de plus en plus ouvertement son indiscipline. Les règnes se succèdent rapidement au milieu des troubles intérieurs, des complots et des usurpations. Entre 1320 et 1329 seulement, on compte quatre souverains. Grands ministres et hauts dignitaires sont les maîtres à Pékin, cependant que dans les provinces administration et pouvoirs locaux de plus en plus corrompus agissent à leur guise. Mais la dynastie doit faire face, en même temps qu'à la rébellion de sa propre noblesse, à l'hostilité grandissante des masses chinoises.

Les insurrections se multiplient à partir des environs de 1300. La dureté de l'exploitation mongole, la corruption des agents de l'État, la haine des étrangers et les privilèges des riches suffisent à les expliquer. Mais des causes plus particulières ont pu agir : la hausse

DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

des prix, déjà sensible à partir de 1276 et que provoque sans doute la spéculation, ou encore des mesures autoritaires et maladroites qui heurtent la mentalité paysanne. C'est ainsi que la décision prise en 1315 de faire niveler les tombes dans les champs afin d'accroître les superficies cultivées déclenche des émeutes. L'opposition au régime se cristallise dans des sociétés secrètes sans cesse interdites et persécutées mais toujours renaissantes. Certaines ont une orientation plus nettement religieuse que politique. C'est le cas du Lotus blanc (*Bailian*), secte vouée à l'adoration du Buddha Amitâbha et fondée peu avant 1133 par un certain Mao Ziyuan de Suzhou sous les Song du Sud. Elle recrute surtout chez les paysans pauvres et ses adeptes, qui observent un strict végétarisme, refusent de payer l'impôt et d'accomplir les corvées. C'est le cas aussi de la secte du Nuage blanc (*Baiyun*) qui eut pour fondateur aux environs de 1100 un moine de Hangzhou du nom de Kong Qingjiao (1043-1121) et qui est implantée surtout au sud du cours inférieur du Yangzi. Il existe aussi des mouvements millénaristes où l'on attend la venue du Buddha messie Maitreya (Mile). Des soulèvements de sectateurs de Maitreya se produisent au Henan en 1335, au Hunan en 1337 et dans les années suivantes au Guangdong et au Sichuan. Mais la plus importante des organisations secrètes est celle des Turbans rouges (*Hongjin*) (1351-1366), ainsi dénommée à cause de la coiffure adoptée par ses membres et déjà traditionnelle dans les mouvements de rébellion de l'époque des Song. C'est aux Turbans rouges que revient le rôle principal dans les grandes insurrections qui débutent en 1351 dans le bas fleuve Jaune, à la suite d'inondations, s'étendent dans les années suivantes au Anhui et aboutissent à l'effondrement de la dynastie. Aspirations religieuses et politiques sont intimement mêlées dans les insurrections de la fin des Yuan et il semble que, sous l'effet des persécutions, il se soit produit un syncrétisme de diverses influences, bouddhistes pour l'essentiel — culte d'Amitâbha et culte millénariste de Maitreya —, mais aussi manichéennes et peut-être mazdéennes.

2. Relations entre Asie orientale, chrétienté et pays d'islâm

Alors que, jusqu'au XII^e siècle, les pays de l'Asie orientale avaient été en relation avec le monde indo-iranien hellénisé, puis avec l'Islâm, par la chaîne des oasis du bassin du Tarim et de la Transoxiane ainsi que par la voie des mers, l'expansion mongole a pour effet de donner, aux XIII^e et XIV^e siècles, une nouvelle importance à la vieille route des steppes qui reliait depuis le Néolithique la Mongolie au bassin inférieur de la Volga par la Dzungarie et le Kazakhstan. Cette route qui débouche directement sur les plaines de l'Europe orientale a été aménagée de façon systématique par les Mongols qui y ont étendu l'institution chinoise des relais de poste. Ce système, adopté dès 1229, est perfectionné et uniformisé en 1237. Greniers, pâturages, chevaux de remonte, garnisons, font

des relais de poste qui jalonnent les routes de la steppe une organisation remarquable qui n'est sans doute pas étrangère à l'essor des relations entre la Mongolie extérieure et la région de Pékin d'une part, la Russie, l'Iran et la Méditerranée d'autre part. L'espace mongol est parcouru par des hommes de toutes les nations : musulmans d'Asie centrale et du Moyen-Orient, Russes orthodoxes originaires des empires de Chagatai, des Il-khan et de la Horde-d'Or, sujets des anciens empires des Liao et des Jin en Chine du Nord, marchands génois et vénitiens que leurs relations commerciales avec la Russie et le Proche-Orient ont entraînés jusqu'en Mongolie et jusqu'à Pékin. En raison des liens qui unissent les affaires et l'administration dans le système politique des Mongols, certains étrangers ont même été amenés à servir comme fonctionnaires dans l'empire des Yuan. Si le mongol, transcrit dans une adaptation de l'alphabet ouïgour (l'écriture quadrangulaire créée par le lama tibétain 'Phags-pa et adoptée en 1269 sera peu utilisée), est devenu en Chine la langue de l'administration, c'est au persan que l'on a le plus souvent recours dans les milieux d'affaires, sur la route des caravanes qui relie Tabriz à Pékin. Cependant, le russe semble avoir fait des progrès sur la route des steppes et l'unification de l'Asie par les Mongols paraît avoir incité d'assez nombreux Russes à s'aventurer jusqu'en Mongolie et jusqu'en Chine. Certains historiens ont pensé que la conquête mongole a été à l'origine de la première poussée russe vers la Sibérie.

Envoyés et marchands de la chrétienté

Des motifs diplomatiques et religieux déterminèrent les pays de l'Europe occidentale à envoyer des missionnaires franciscains à Karakorum et à Pékin : les rois et les papes de l'époque de saint Louis et des dernières croisades fondaient des espoirs sur l'alliance et sur la conversion des Mongols.

En 1245, Jean de Plan Carpin (1182?-1252), franciscain italien né à Pérouse, envoyé par le pape Innocent IV à Karakorum, quitte Lyon, où il est de retour deux ans plus tard. On a de lui des notes sur les mœurs et coutumes des Mongols, l'*Ystoria Mongalorum*.

En 1253, Guillaume de Rubruck, originaire de Flandre, est envoyé en Mongolie par le roi de France Louis IX et par Innocent IV au moment de la VI^e croisade pour solliciter l'alliance des Mongols contre les musulmans. Il traverse la mer Noire, la Crimée, et gagne la route des steppes en remontant le cours du Don. Il a une entrevue avec le khan Möngke à Karakorum où il réside en 1253-1254.

Après avoir gagné l'Iran, le franciscain italien Jean de Montcorvin (1247-1328) s'embarque en 1291 à Ormuz qui est alors le point de départ des routes maritimes vers l'Asie orientale et débarque à Quanzhou au Fujian. Il est nommé archevêque de Pékin (Khanbalik) par le pape Clément V en 1307 à la suite du succès de sa mission. Un coadjuteur lui est envoyé quelques années plus tard. Après sa mort à Pékin en 1328, toutes traces du christianisme romain disparaîtront en Chine, si bien que les missionnaires jésuites de la fin de la dynastie des Ming ignoreront entièrement leurs prédécesseurs franciscains.

DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

Un autre moine franciscain d'Italie, Odoric de Pordenone, part pour l'Asie orientale en 1314 ou 1315. Il visite Constantinople, traverse la mer Noire et parvient en Iran. De là, il gagne l'Inde par mer puis l'Asie du Sud-Est, aborde à Canton d'où il s'embarque pour Fuzhou. Après avoir voyagé de Fuzhou à Hangzhou par les routes de l'intérieur, il se rend à Pékin par le grand canal et y séjourne trois ans. Il regagne l'Europe par l'intérieur de l'Asie et est de retour en Italie en 1330. Le récit de son voyage est recueilli par son ami Guillaume de Soragne.

Aux noms de ces missionnaires catholiques, on doit ajouter ceux des célèbres marchands vénitiens Niccolo, Matteo et Marco Polo. Partis de Venise en 1254 pour un voyage qui les mène jusqu'en Chine du Nord, les frères Niccolo et Matteo rentrent en Italie en 1269. Ils en repartent en 1271 avec leur fils et neveu Marco (1254-1324), passent par les Pamirs, la route des oasis, le Gansu — où ils se fixent pendant un an à Ganzhou (Zhangye) pour y commercer —, traversent la Chine du Nord, voient Qubilai dans sa capitale d'été de Shangdu, à 270 km au nord de Pékin, puis à Pékin en 1275. Marco Polo est chargé de l'administration de la grande ville commerçante de Yangzhou et se voit confier diverses missions par les Mongols. Il s'embarque à Quanzhou en 1292, visite le Vietnam, Java, la Malaisie, Ceylan, la côte de Malabar, Mekran et les rivages sud-est de l'Iran. Il arrive à Ormuz en 1294 et rentre à Venise l'année suivante après avoir passé environ un quart de siècle en Asie orientale. Prisonnier des Génois, il dicte ses mémoires en français à Rustichello. C'est le célèbre *Livre des merveilles*.

Ces hommes d'Europe ont coudoyé dans l'empire mongol d'Asie orientale de nombreux marchands et administrateurs originaires des diverses régions de l'Asie. Ainsi, au moment où Guillaume de Rubruck se trouve à Karakorum, un prince arménien du nom de Hayton réside aussi à la cour de Möngke. Mais la plupart de ces voyageurs étrangers n'ont pas laissé de Mémoires. Le célèbre Ibn Battûta fait exception. Né à Tanger, Ibn Battûta (1304-1377), entreprend en 1325 un voyage qui le mène en Égypte, à la Mecque, en Iran, en Arabie, en Syrie, en mer Noire, en Asie centrale et en Inde du Nord. Après huit années passées à Delhi, il s'embarque pour l'Asie orientale, fait escale à Sumatra et à Java, débarque à Quanzhou, visite le Guangdong et finit par gagner Pékin par le grand canal à partir de Hangzhou. A son retour, il prend la mer à Quanzhou, regagne le golfe Persique, passe par Baghdad, la Mecque, l'Égypte et se trouve de nouveau à Tanger en 1349. Excellent observateur à la différence de Marco Polo, Ibn Battûta décrit dans ses notes de voyage sur la Chine les machines hydrauliques, le papier-monnaie, l'usage du charbon, la construction des bateaux, la fabrication de la porcelaine...

Les étrangers ont laissé en Chine des traces de leur passage et, si la domination mongole n'avait pas été si brève, leur influence n'aurait pas manqué de se faire sentir plus profondément. Une tombe chrétienne (celle de la Génoise Catherine de Viglione, datée de 1342) et une tombe musulmane ont été retrouvées à Yangzhou et un grand nombre d'inscriptions musulmanes, nestoriennes et catholiques, manichéennes et hindoues de la région de Quanzhou ont récemment fait l'objet de rapports de fouilles. Ces inscriptions sont en écritures arabe,

syriaque, 'phags-pa (surtout dans le cas des stèles nestoriques) et tamul. Tout semble indiquer d'ailleurs que l'activité du grand port du Fujian ne s'est pas ralentie après la conquête mongole de 1276 et qu'elle s'est peut-être même accrue à partir de cette date. Mais l'on doit signaler aussi le rôle exceptionnel de Pékin, point d'aboutissement des routes de la steppe et capitale de l'empire des Yuan à partir des environs de 1274, comme lieu de rencontre de toutes les influences étrangères en Chine.

Diaspora chinoise dans le continent eurasiatique

Si les étrangers sont venus nombreux en Chine au cours de l'époque mongole, un mouvement inverse s'est produit auquel on a évidemment attaché en Occident un moindre intérêt.

Certains de ceux qui se rendirent de Chine du Nord au Moyen-Orient ou jusqu'en Europe nous sont connus. C'est le cas du moine taoïste Changchun (Qiu Chuji de son nom laïc) (1148-1227) patriarche de la secte Quanzhen. Déjà en faveur auprès de l'empereur Shizong des Jin qui l'avait appelé à Pékin, il est convoqué par Chinggis khan en Afghanistan en 1219. Parti du Shandong où il s'était retiré, Changchun se met en route en 1220 avec dix-huit de ses disciples, traverse la Mongolie extérieure, l'Altaï, passe par Samarcande, contourne l'Hindukush par le sud et arrive au campement de Chinggis khan en 1222, dans la région de Kaboul. De retour à Pékin en 1224, après avoir quitté Chinggis khan près de Tashkent en 1223, Changchun laisse une relation de son voyage, le *Changchun zhenren xiyou lu*.

Un autre Chinois, du nom de Chang De, est envoyé en mission en Iran en 1259 par le khan Möngke. Il part de Karakorum, passe par le nord des Tianshan, Samarcande, Tabriz, visite le camp de Hülâgû et rentre en 1263. Le récit de son voyage, intitulé *Mémoires sur une mission en Occident (Xishiji)*, est recueilli par un certain Liu Yu.

Vers 1275, le moine nestorien chinois Rabban Bar Sauma (?-1294), né à Pékin, et son disciple Marc décident de partir pour la Terre sainte. Ils rendent visite au pape des nestoriens dans la principale ville de l'Iran du Nord-Ouest, au sud de Tabriz. De là, Sauma est envoyé en mission à Rome et auprès des rois de France et d'Angleterre par le khan Argun. Après avoir visité Constantinople et Rome en 1287-1288, il voit le roi d'Angleterre en Gascogne et Philippe le Bel à Paris. Il laissera une description de l'abbaye de Saint-Denis et de la Sainte-Chapelle. C'est son passage à Rome qui devait inciter le pape Clément III à envoyer à Pékin Jean de Montcorvin.

Mais à côté de ces personnages célèbres, que d'inconnus qui se rendirent jusqu'en Iran et en Russie et s'établirent loin de leur pays d'origine! En allant de Pékin à Kaboul en 1221-1222, le moine Changchun avait noté la présence d'artisans chinois en Mongolie extérieure et dans la région de Samarcande. Il avait appris aussi que des tisserands chinois s'étaient fixés dans la vallée supérieure de l'Iénisséi.

Il y avait au xiv^e siècle des quartiers chinois à Tabriz et jusqu'à Moscou et Novgorod.

DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

C'est un général chinois qui commande les armées du khan Hûlâgû au siège de Baghdad en 1258 et des ingénieurs hydrographes chinois sont employés à l'irrigation du bassin du Tigre et de l'Euphrate : la politique des Mongols a consisté à transférer d'un bout à l'autre du continent eurasiatique les techniciens les plus qualifiés.

La domination mongole a donc assuré la diffusion de certaines techniques chinoises dans les empires des Il-khan et de la Horde-d'Or. Des influences chinoises sont sensibles dans les miniatures persanes, mais aussi dans la céramique, la musique et l'architecture iraniennes de l'époque mongole. Certains même — mais ceci est plus conjectural — ont pensé retrouver la trace d'influences chinoises dans la peinture italienne du xiv^e siècle et plus précisément dans le *Massacre des Franciscains à Ceuta* de Lorenzetti (vers 1340). Mais c'est surtout à propos de deux grandes inventions des Temps modernes en Europe que se pose la question des incitations et des apports de l'Asie orientale.

L'introduction au xiv^e siècle des cartes à jouer, des tissus imprimés, du papier-monnaie dans les Empires mongols occidentaux n'est évidemment pas étrangère à l'apparition de la xylographie en Europe et, par voie de conséquence, au développement de l'imprimerie à caractères mobiles. De la monnaie de papier est imprimée à Tabriz, grand centre cosmopolite où se rencontrent Génois, Vénitiens, Ouïgours, Mongols et Chinois, dans les dernières années du xiii^e siècle, et l'historien iranien Rashîd al-Dîn (1247-1318 environ) qui avait fait connaître la médecine chinoise dans son *Trésor de l'Il-khan sur les sciences du Cathay* (1313) est le premier à mentionner l'invention chinoise de la xylographie. La xylographie, connue en Europe quelques dizaines d'années avant l'invention de l'imprimerie, y eut un immense succès. On imprima des images pieuses, des cartes à jouer, de petits livrets avec texte et illustrations... Quant à l'idée de recourir aux caractères mobiles, il faut croire qu'elle était bien naturelle puisque les Chinois dont l'écriture se prêtait fort mal à cette invention y avaient songé dès le début du xi^e siècle.

En ce qui concerne l'autre grande invention des Temps modernes, celle des armes à feu, on sait qu'elle avait été développée en Chine lors des combats entre les Song, les Jin et les Mongols au début du xiii^e siècle et que les Mongols eurent recours pour la première fois en Europe à ce nouveau type d'arme à la bataille de Sajo en Hongrie en 1241.

On n'aurait qu'une vue incomplète des effets de l'expansion mongole si on omettait le phénomène de diaspora chinoise qu'elle a provoqué aussi en Asie orientale.

Les trafics maritimes de l'époque des Song expliquent sans doute la présence de marchands chinois en Asie orientale, à Ceylan et sur les côtes de Malabar : ceux que Zhou Dagan signale à Angkor vers 1297 dans ses *Mémoires sur les coutumes du Cambodge* (*Zhenla fengtuji*) y étaient sans doute installés avant la conquête de la Chine du Sud par les Mongols. Mais rien n'indique que les relations commerciales des grands ports du Fujian et de Canton avec les pays de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien aient souffert de l'occupation; un témoignage qui date de 1349 fait état de l'existence d'une colonie chinoise à Tomasik, sur les lieux mêmes où se développera au xx^e siècle la grande ville chinoise de Singapour. La conquête de l'empire des Song du Sud en 1273-1279 semble

Apports techniques du monde chinois à l'Europe médiévale

CHINE

EUROPE

Époque des dernières croisades

Techniques maritimes

Boussole marine : attestée dès 1090, mais sans doute en usage dès le x^e siècle vers 1180
 Gouvernail d'étambot : fin du I^{er} siècle ; fixé à l'arcasse : fin du IV^e. .. vers 1190

Attelage rationnel du cheval

Bricole de poitrail : III^e-II^e siècle avant notre ère. Collier d'attelage : entre V^e et X^e siècle (confins de la Chine et de l'Asie centrale?) vers 1200

Brouette

I^{er}-II^e siècle vers 1250

Époque de l'expansion mongole

Armement

Trébuchet à contre poids (mangonneau) : V^e-IV^e siècle avant notre ère XIV^e siècle
 Poudre à canon : découverte au IX^e siècle. Première mention de la formule de la poudre à canon : 1044 1285
 Premiers emplois militaires de la poudre : 904-906 seconde moitié du XIV^e siècle

Ponts à arches segmentées

610 au moins 1340

Papier, xylographie, imprimerie

Papier : I^{er}-II^e siècle premiers papiers importés du monde islamique : XII^e siècle ; premiers papiers fabriqués en Italie : fin du XIII^e siècle
 Premiers textes xylographiés : VIII^e siècle vers 1375 (vallée du Rhin)
 Premiers emplois de caractères mobiles : 1041-1048. Grandes éditions coréennes à partir de 1403 mise au point de la typographie à caractères mobiles : 1430-1460

Portes d'écluse

XI^e-XII^e siècles vers 1375

Fonte de fer, sidérurgie

Première mention de la fonte de fer : - 513 vers 1380 (vallée du Rhin)
 Perfectionnement des techniques de la sidérurgie (emploi de la force hydraulique, soufflerie, production d'acier) : II^e siècle avant notre ère-I^{er} siècle de notre ère. Procédé de la co-fusion : VI^e siècle

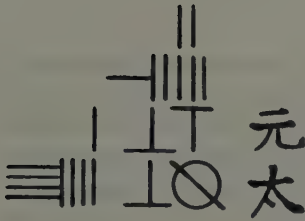
DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

même avoir accéléré la colonisation chinoise en Asie du Sud-Est en provoquant une émigration de Chinois vers le Vietnam en même temps qu'au Japon. Les expéditions mongoles de la fin du XIII^e siècle vers le Vietnam, le Cambodge, la Birmanie et Java ont eu probablement le même effet, car les corps expéditionnaires étaient composés en majorité de Chinois recrutés dans l'ancien empire des Song du Sud — c'était « l'armée des nouveaux sujets », *xinfujun* — et une partie des soldats dut rester sur place. Les entreprises des Mongols en Asie du Sud-Est auraient donc préparé la voie aux grandes expéditions maritimes du début du XV^e siècle.

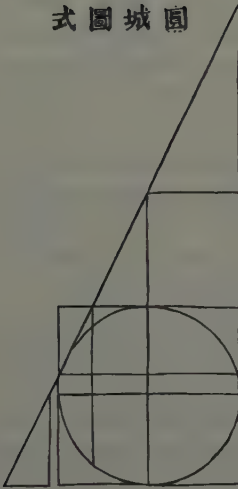
Lettres, sciences et religions sous l'occupation mongole

Dans un Empire où les Mongols régnaient en maîtres absolus, ne confiant aux Chinois que des fonctions subalternes, il est normal que les conquérants aient montré peu d'intérêt pour la culture de leurs sujets. Le premier khan mongol à s'y être un peu initié est Tuq Temür (1328-1339). Aussi bien les faveurs accordées à l'école « néo-confucéenne » des Song ne doivent-elles pas faire illusion. Elles sont intervenues tardivement au début du XIV^e siècle. En 1313, les doctrines de Zhu Xi sont déclarées orthodoxes; en 1315, est étendu le système des concours de recrutement. Des œuvres de l'école de Zhu Xi, dont les *Développements sur le Daxue (Daxue yanyi)*, ouvrage rédigé en 1229 chez les Song du Sud, sont traduites en mongol. Cela ne compense pas le néant des études classiques et de la philosophie chinoise sous les Mongols, comme dans les empires des Liao et des Jin, pour ne rien dire de l'empire des Xia où il n'y avait aucun grand centre intellectuel comparable à Pékin. Le règne des Mongols fut bien moins propice encore à l'essor de la pensée en Chine que ne le sera celui des autocrates Ming jusqu'au début du XVI^e siècle.

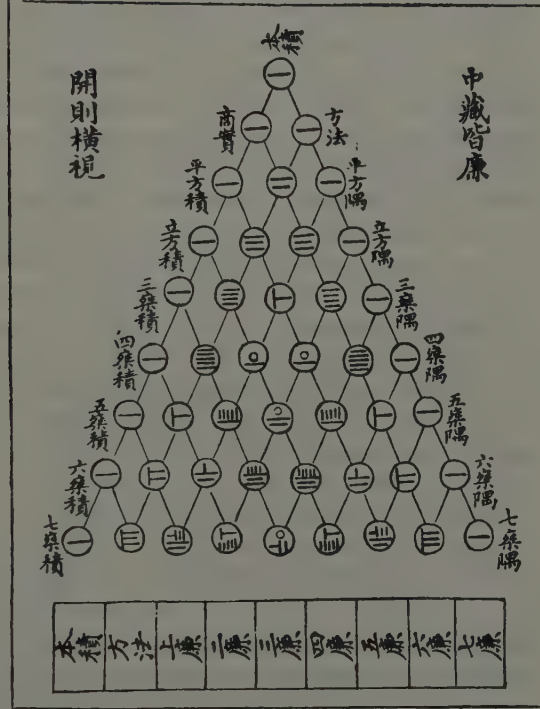
Mais les sciences et les techniques eurent moins à souffrir de la domination étrangère. Les Mongols avaient gardé de leur mentalité d'éleveurs nomades une admiration respectueuse à l'égard des artisans, des techniciens, comme à celui des religieux. Ainsi s'expliquent les honneurs qu'ils accordèrent à un homme comme Guo Shoujing (1231-1316), ingénieur hydrographe, mathématicien et astronome. Présenté à Qubilai en 1263, il est chargé en 1271 de toutes les questions d'irrigation et de régulation des cours d'eau, puis, en 1276, d'une réforme du calendrier dont il achève les calculs en 1280. L'essor que les mathématiques chinoises avaient connu dans l'empire des Song se prolonge sous les Yuan et ne cessera qu'à l'époque des Ming. Deux ouvrages célèbres de mathématiques paraissent aux environs de 1300, l'*Initiation aux mathématiques (Suanxue qimeng)* (1299) et le *Miroir de jade des quatre principes (Siyuan yujian)* (1303) rédigés par Zhu Shijie. Le moine taoïste et géographe Zhu Siben (1273-1337) édite un grand atlas, le *Yuditu*, auquel il consacre neuf ans de travail de 1311 à 1320. Wang Dayuan rédige vers 1350 ses précieuses *Notices sur les Barbares des Iles (Daoyi zhilue)* d'après les notes prises au cours de ses nombreux voyages en Asie du Sud-Est entre 1330 et 1344, et l'on doit à Wang Zhen (dates inconnues) d'importants traités d'agronomie, dont le *Nongshu* (1313). La grande encyclopédie en



式圖城圓



古法七乘方圖



XII. Mathématiques d'époques Song et Yuan.

De haut en bas et de gauche à droite :

● Notation de l'équation :

$$+ 2x^3 + 15x^2 + 166x^1 - 4460 = 0$$

Cette équation est disposée de la façon suivante :

$$\begin{array}{r} 2x^3 \\ 15x^2 \\ 166x^1 \\ - 4460x^0 \end{array}$$

chez Li Ye (ou Li Zhi) (1192-1279).

Le chiffre 11 au sommet de ce graphique doit se lire $2x^3$ en raison de sa position : dernier rang des puissances de dix et premier rang des quatre puissances de x . On remarquera, en même temps que la notation de position pour les puissances de dix (de droite à gauche) et de x (de bas en haut), le retournement des chiffres de rang en rang destiné à éviter toute confusion et l'emploi d'une barre transversale (ici, sur le zéro du nombre inférieur) pour indiquer que le nombre est négatif. L'économie de moyens, l'élégance et la commodité de cette notation sont évidentes.

- Diagramme du *Ceyuan haijing* (1248) illustrant les propriétés des cercles inscrits dans des triangles rectangles.
- Représentation du triangle de Pascal dans le *Siyuan yujian* (1303), traité d'algèbre de Zhu Shijie.

DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

200 chapitres de Wang Yinglin (1223-1296), le *Yuhai*, perdue au moment des guerres entre les Yuan et les Song est retrouvée et imprimée entre 1341 et 1368.

Le règne des Mongols a favorisé la pénétration de l'islâm en Chine. C'est à l'époque des Yuan que se forment des communautés musulmanes en Chine du Nord et au Yunnan, province dont le gouvernement est confié à partir de 1274 à un musulman de Bukhâra du nom de Sayyid Ajall. Leurs descendants qui se fondront entièrement avec les populations de langue et de culture chinoises chercheront cependant jusqu'à l'époque contemporaine à préserver leur personnalité et manifesteront une tendance marquée à l'autonomie. Le nombre total des Chinois convertis à l'islâm, très nombreux au Gansu oriental, en Chine du Nord (Pékin compte aujourd'hui 250 000 musulmans) et au Yunnan, ajouté à celui des populations musulmanes du Xinjiang, a pu être évalué avant la dernière guerre mondiale à 50 millions d'hommes. Le particularisme jaloux de ces populations et leur situation marginale, les maladreses et les exactions de l'administration chinoise susciteront aux XVIII^e et XIX^e siècles de grandes et sanglantes rébellions.

Les influences de l'islâm et plus particulièrement celles de l'Iran islamisé n'ont pu manquer de se faire sentir dans le monde chinois à l'époque mongole. C'est à un musulman que les Mongols avaient confié la construction de leur palais de Pékin (Khanbalik) et les exemples d'architecture musulmane étaient nombreux en Mongolie et en Chine. Des mosquées furent érigées au Yunnan, au Sichuan, au Gansu, à Xi'an, à Quanzhou et à Canton.

Des traductions de textes arabes furent entreprises à l'Académie islamique (*huihui guozhi xue*) créée sous le règne de Qubilai sur la proposition de Moiz al-Dîn, haut fonctionnaire du grand secrétariat impérial. Et c'est sans doute dans le domaine des mathématiques et de l'astronomie que les influences de l'Iran islamisé furent le plus sensibles. Peu de temps après le sac de Bagdad en 1258, un observatoire astronomique fut créé à Marâgha, au sud de Tabriz, où furent appelés des astronomes de tous les pays : il y eut évidemment parmi eux des Chinois. Un nouveau calendrier fut établi en 1267 par l'astronome et géographe persan Jamâl al-Dîn (?-vers 1301) qui offrit à la Cour mongole un ouvrage de géographie illustré en chinois en 1286. Les Mongols instituèrent à Pékin un observatoire musulman (*huihui sitian tai*) à l'imitation duquel le premier empereur des Ming créera à Nankin, dès la première année de son règne en 1368, un office astronomique musulman (*huihui sitian jian*). En 1362, un traité astronomique avec tables lunaires fut rédigé par Atâ ibn Ahmad à l'intention d'un prince mongol de la Chine. Il est fort probable en fin de compte que le développement de l'astronomie chinoise et l'orientation algébrique des mathématiques chinoises dont Guo Shoujing (1231-1316) et Zhu Shijie sont les plus illustres représentants à l'époque mongole furent encouragés par les apports de l'Iran islamisé.

Si la domination mongole n'est guère favorable à cette littérature savante et sérieuse qui est en Chine l'apanage des lettrés et des hommes politiques, elle semble avoir stimulé, par une sorte de compensation, toutes les formes d'expression populaire : la chanson tout d'abord, de genre réaliste et satirique, qu'inspire souvent la haine des Mongols et des groupes favorisés par l'occupant (musulmans d'Asie centrale, moines tibétains, Chinois

ralliés...), mais aussi le conte, le roman et surtout le théâtre; en somme, toute une littérature en langue vulgaire, dialectale, dont la plus grande partie ne nous a pas été conservée. Cette littérature née dans les quartiers populaires des grandes villes a pour centres d'une part les agglomérations commerçantes de la Chine du Sud-Est et d'autre part la ville cosmopolite de Pékin. Depuis ses débuts sous les Song — c'est à partir du xi^e siècle que l'on commence à avoir de plus nombreux documents rédigés en langue vulgaire — cette littérature témoigne d'un développement continu, indifférent aux bouleversements politiques qui se produisent entre la fin du xi^e siècle et le milieu du xiv^e : occupation du Nord du Hebei par les Kitan, invasion jürchen de 1126, prise de Pékin par les Mongols en 1215, occupation de la Chine du Yangzi en 1275-1276, soulèvements de la fin des Yuan. Le théâtre de Pékin, le *zaju*, dont l'essor commence sous la dynastie des Jin (1115-1234), théâtre à plusieurs personnages qui consiste en une combinaison de parties chantées (*qu*), de danses et de récitatifs, avec accompagnement de musique, devait être la plus grande, gloire littéraire de l'époque mongole. Écrit le plus souvent par des auteurs anonymes, il a disparu en grande partie : sur 1 000 titres connus, seules 167 pièces sont parvenues jusqu'à nous, dont les plus célèbres sont celles de Ma Zhiyuan (milieu du xii^e siècle), auteur du *Hangongqiu* et du *Huangliangmeng*, et de Guan Hanqing (2^e moitié du xiii^e siècle). C'est au Pékinois Wang Shifu (environs de 1300) que l'on doit l'immortel *Xixiangji* (*Le Pavillon de l'Ouest*), œuvre sentimentale et romanesque. Après la conquête de la Chine des Song par les Mongols, de nombreux auteurs dramatiques vinrent se fixer dans la région du Bas-Yangzi, dont les traditions théâtrales étaient différentes de celles de Pékin. Parmi les auteurs établis dans cette région à la fin des Yuan, il faut citer Gao Ming (Gao Zecheng), auteur du *Pipaji* (*La Guitare*).

La politique religieuse des Mongols a consisté à favoriser successivement, suivant les intérêts du moment, différentes sectes et à leur confier la direction générale des affaires religieuses de l'Empire. Ses inconséquences s'expliquent par la nature personnelle du pouvoir politique, par les attitudes des Mongols en matière de religion, leur indifférence aux questions philosophiques, leur attrait pour la magie et leur croyance aux miracles. Si Chinggis khan fait appeler auprès de lui en 1221 le moine taoïste Changchun, ce n'est point par curiosité pour les aspects intellectualistes et ascétiques de la secte Quanzhen à laquelle il se rattache et qui avait été fondée au Shandong par Wang Chongyang (1112-1170) : le fondateur avait voulu épurer le taoïsme de toutes ses pratiques d'occultisme et opérer une synthèse de la philosophie du *Laozi*, du bouddhisme de la *Prajñâpâramitâ* et du *Classique de la piété filiale* (*Xiaojing*). C'est seulement en raison de la renommée de Changchun, déjà très en faveur auprès de l'aristocratie jürchen de Pékin sous les Jin, et parce que l'autocrate mongol n'imagine pas qu'un religieux célèbre n'ait pas des pouvoirs de thaumaturge. Après avoir accordé à l'Église taoïste le contrôle de toutes les questions religieuses en 1223, les empereurs mongols reportent à partir de 1242 leurs faveurs sur les bouddhistes de l'école du *chan*, sous l'influence du moine Haiyun (1202-1257) et de Liu Bingzhong. Le bouddhisme avait joui en effet d'une position dominante dans les empires des Kitan, des Tangut et des Jürchen et il était normal que son influence se fît sentir dans

DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE

l'Empire mongol. Le canon bouddhique chinois avait été imprimé chez les Liao, à Pingyang, dans le Sud-Ouest du Shanxi, entre 1148 et 1173. Il l'avait été de nouveau chez les Jin. Sous les Mongols, paraîtra une histoire générale du bouddhisme des origines à l'année 1333, le *Fozu lidai tongzai*, imitée du *Fozu tongji* de 1269. Mais cet intérêt pour le bouddhisme chinois fait bientôt place, après la pénétration des Mongols au Tibet à partir de 1252, à un vif attrait pour le bouddhisme tibétain dont les aspects magico-religieux, le recours aux formules (*mantra* et *dhâranî*) et aux cercles magiques (*mandala*), répondent mieux à la sensibilité religieuse des Mongols. A partir de l'avènement de Qubilai en 1260, toutes les faveurs du pouvoir iront à l'Église lamaïque.

Le lama tibétain 'Phags-pa (1239-1280), arrivé à Pékin en 1253, se voit confier en 1260 la direction générale de toutes les communautés religieuses de l'Empire. Après lui, c'est un lama ouïgour polyglotte du nom de Senge (?-1291) qui devient le favori tout-puissant de Qubilai. La puissance des lamas en Chine les met en mesure d'exploiter les communautés religieuses. Senge se livre à des spéculations financières, à des exactions, se rend coupable de spoliations et de nombreux meurtres. Après la conquête de la Chine du Sud, une nouvelle direction des affaires religieuses est créée à Hangzhou. Elle est confiée à partir de 1277 à un moine tibétain du nom de Yanglianzenjia qui s'illustre lui aussi par ses crimes. Son plus horrible forfait aux yeux des Chinois consista à violer les tombes des empereurs des Song du Sud près de Shaoxing en 1278 afin de s'emparer de leurs trésors.

Les faveurs que les Mongols accordèrent à l'Église lamaïque contribuèrent donc à accroître la haine des Chinois à l'égard de leurs maîtres. Elles eurent aussi d'autres effets : d'une part, la pénétration des influences tibétaines dans l'art bouddhique chinois, sensibles dans la statuaire et l'architecture, et d'autre part — ce qui devait avoir des conséquences plus importantes —, la diffusion du lamaïsme dans la zone des steppes.





livre 7

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

Une analyse historique de la longue période de la dynastie des Ming (1368-1644) permet d'y distinguer trois époques assez nettement définies : c'est tout d'abord, aux ères Hongwu (1368-1398) et Yongle (1403-1424), une période de reconstruction économique, de mise en place de nouvelles institutions d'un caractère très original, d'expansion diplomatique et militaire qui intéresse non seulement la Mongolie, l'Asie du Sud-Est et l'océan Indien mais l'Asie centrale. Cet effort d'expansion, dont les campagnes menées vers le Nord, pour réduire et repousser les anciens occupants mongols et les tribus de la steppe, sont un des aspects les plus importants est freiné, puis arrêté au milieu du xv^e siècle à la suite des échecs subis en Mongolie. La seconde moitié du xv^e siècle et les premières années du xvi^e sont une époque de repli et de défense. Enfin, à partir des environs de 1520, il se produit une seconde « Renaissance » chinoise qui est marquée par un ensemble de transformations économiques, sociales et intellectuelles. Cette évolution aboutit, à la suite sans doute de la rigidité des institutions politiques, à une série de crises qui se succèdent à partir des dernières années du xvi^e siècle : crise du commerce et de l'artisanat urbain, crise politique très profonde, puis soulèvements généralisés qui se prolongent jusqu'à l'invasion mandchoue.

RECONSTRUCTION ET EXPANSION

chapitre

I. Dissolution de l'Empire mongol et fondation des Ming

LES CAUSES qui devaient mener à sa ruine l'empire des Yuan sont multiples et en relations mutuelles comme il arrive si souvent : désordre de l'administration où sont en usage d'innombrables règlements contradictoires, gabegie, rapacité des fonctionnaires mongols et musulmans, inflation extrêmement rapide de la monnaie de papier, corruption des moines tibétains lamaïstes qui contrôlent l'ensemble du clergé chinois et s'immiscent dans les affaires politiques, oppression que subissent chaque jour les populations chinoises et misère croissante de la paysannerie. Le règne des Mongols en Chine aura été, en fin de compte, de brève durée : c'est en 1234 seulement qu'ils occupent l'ensemble de la Chine du Nord et en 1279 qu'ils achèvent la conquête du Sud; mais les soulèvements qui devaient mettre fin à leur Empire commencent en 1351 et une grande partie de la Chine leur échappe dès 1355. Dès cette époque, des foyers d'insurrection se sont créés dans la plupart des provinces et les zones libérées s'étendent au Henan, au Shenxi, au Hebei, au Shanxi et au Sichuan.

La libération du territoire

Même si une partie des élites s'y est ralliée après coup, tous ces soulèvements patriotiques sont d'origine populaire. Deux grandes régions se distinguent où l'insurrection a pu s'étendre largement. L'une se trouve dans les provinces voisines du Shandong où les mouvements millénaristes qui proclament la venue prochaine de Maitreya (Mile), le Bodhisattva rédempteur, sont très actifs et où l'on croit à la restauration imminente des Song. La masse des insurgés y est d'origine paysanne. Les inondations du fleuve Jaune qui expliquent l'instabilité chronique de cette partie de la Chine se sont aggravées depuis 1327 et provoquent presque chaque année des famines meurtrières. En 1344, les digues se rompent en aval de Kaifeng à la suite de pluies continues. Le fleuve inonde d'immenses superficies et c'est seulement cinq années plus tard, après un travail de huit mois, que les brèches pourront être colmatées. Mais les grands travaux de réfection des digues pour lesquels sont rassemblées des foules de paysans favorisent la propagande révolutionnaire. Dans toute cette région de la plaine Centrale et au Anhui, plus au sud, domine la société secrète des Turbans rouges (*Hongjin*) dont le premier chef fut Han Shantong, considéré comme une réincarnation de Maitreya. Son fils Han Liner se proclame empereur d'une nouvelle dynastie des Song en 1355.

L'autre grand foyer d'insurrection s'est créé dans le milieu des ouvriers des salines, des bateliers et contrebandiers du sel du Bas-Yangzi où les révoltés ont pour chef un nommé Zhang Shicheng. Il s'étend jusque chez les marins et pirates des côtes du Zhejiang dont les troupes sont dirigées par Fang Guozhen.

Un autre centre de rébellion moins important existe dans la région du Moyen-Yangzi où s'est développé un mouvement religieux hétérodoxe analogue à celui des Turbans rouges et dont les chefs successifs sont Xu Shouhui et Chen Youliang. Quant au Sichuan qui parvient assez vite à échapper au contrôle du pouvoir mongol, il représente un cas particulier, car il s'agit d'une province relativement isolée où les traditions d'indépendance sont vivaces.

De cette situation devait naître un nouvel Empire et, pour la première fois dans l'histoire, des mouvements d'origine populaire allaient aboutir à la fondation d'une dynastie, sans qu'il y eût rupture entre l'époque de l'insurrection et celle qui devait suivre. On ne s'expliquerait pas la facilité avec laquelle les mouvements de libération ont pu ainsi s'adapter s'ils n'avaient été remarquablement organisés : économie, administration, armée, tout fonctionne normalement dans les zones libérées par les armées des Turbans rouges ainsi que dans les régions qu'elles contrôlent avant même qu'en ait été chassée l'administration des Yuan.

Celui qui devait fonder l'empire des Ming apparaît tout d'abord comme le chef d'un soulèvement secondaire dans la zone où se sont étendues les insurrections des Turbans rouges. Zhu Yuanzhang, né en 1328, qui adoptera le nom de règne de Hongwu (1368-1398), avait pour grand-père un laveur d'or du Jiangsu. Son père était ouvrier agricole itinérant

au Anhui et sa mère fille d'un maître sorcier. Lors des famines de 1344, Zhu Yuanzhang s'était fait moine pour subsister et il avait été influencé à partir de ce moment par les traditions messianiques qui avaient cours dans sa province. Il se met en 1348 à la tête d'une bande d'insurgés qui devient assez forte pour s'emparer en 1352 d'une petite ville du Nord-Est du Anhui. Allié aux troupes des Turbans rouges, il remporte victoire sur victoire : il occupe Nankin et sa région en 1359, les provinces du Jiangxi et du Hubei en 1360-1362. L'année suivante, il est maître de la Chine centrale et se proclame prince du royaume de Wu (Wuguowang) en 1364. Au cours des années 1365 à 1367, il élimine ses rivaux du Bas-Yangzi et du Zhejiang, Zhang Shicheng et Fang Guozhen, et fonde à Nankin la dynastie des grands Ming en 1368. L'offensive est poursuivie en Chine même et hors de Chine, débordant les limites des provinces chinoises par une sorte d'élan acquis. En 1368, l'année même de la fondation du nouvel empire, c'est la prise de Pékin, la capitale principale des Yuan; en 1369, celle de Shangdu (Kaiping) en Mongolie orientale; en 1370, l'encercllement des armées mongoles en Mongolie; en 1371, la reconquête du Sichuan; en 1372, celle du Gansu; en 1382, celle du Yunnan où subsiste encore un noyau de troupes mongoles. En 1387 enfin, toute la Chine est réunifiée. L'expansion est confirmée au dehors par la grande victoire de Buinor (1388) en Mongolie du Nord-Est, le ralliement à la Chine de la dynastie coréenne des Yi fondée en 1392, des expéditions en Asie centrale et en Asie du Sud-Est. Cette politique qui vise à rétablir le prestige et la sécurité de la Chine en Asie orientale sera poursuivie jusqu'au milieu du xv^e siècle.

Reconstitution de l'économie agraire

Cependant le problème le plus grave est posé par le chaos économique dans lequel se trouve l'Empire au moment même de sa fondation : la Chine a été ruinée par l'exploitation mongole et par les destructions de la guerre. Toute la vallée de la Huai a terriblement souffert des insurrections et certaines parties du Anhui sont entièrement dépeuplées. Terres, digues, canaux sont presque partout à l'abandon. Un énorme effort de reconstruction économique doit être accompli et il le sera entre 1370 et 1398.

L'effort de remise en état de l'agriculture sous le règne de Hongwu peut paraître comparable, pour la Chine de cette époque, à celui qui a été entrepris par la République populaire de Chine au lendemain de la Libération de 1949. Les travaux accomplis en une vingtaine d'années dans les domaines de l'irrigation, de la remise en valeur des terres et des plantations d'arbres sont impressionnants. D'innombrables projets, grands ou petits, d'irrigation ou de contrôle des eaux sont mis à exécution dans la plupart des provinces. En 1395, 40 987 réservoirs ont été aménagés ou construits dans l'ensemble de la Chine. D'importantes superficies de terres sont rendues à la culture et les zones dévastées sont systématiquement repeuplées par des transferts de populations. Les immigrants y reçoivent des lots étendus, bénéficient d'une aide de l'État et d'exemptions d'impôts pour de nombreuses années. La superficie des terres remises en valeur s'accroît très rapidement. Les chiffres les plus

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

élevés, au cours des années 1370-1380, en témoignent :

1371 : 575 965 ha

1373 : 1 911 692 ha

1374 : 4 974 069 ha

1379 : 1 485 572 ha

ainsi que la progression des impôts en grain. Ces impôts s'élevaient à 12 millions de *shi* (soit environ 7 millions de quintaux) sous l'occupation mongole. Ils atteignent presque 33 millions de *shi* (près de 20 millions de quintaux) en 1393, six ans après la reconquête totale.

Mais c'est l'effort accompli pour reboiser la Chine à cette époque qui étonne le plus. Plus de 50 millions de sterculiers, palmiers et arbres à laque sont plantés dans la région de Nankin en 1391 en vue de la construction d'une flotte de haute mer qui servira en effet aux expéditions maritimes du début du xv^e siècle. En 1392, chaque famille des terres de colonisation du Anhui est tenue de planter 200 mûriers, 200 jujubiers et 200 plaqueminières. Deux années plus tard, l'obligation de planter 200 mûriers et 200 jujubiers est étendue à tout l'Empire. En 1396, plus de 84 millions d'arbres fruitiers sont plantés dans les provinces actuelles du Hunan et du Hubei. D'après les estimations de certains historiens, c'est à environ un milliard d'arbres que s'élève le total des plantations de l'ère Hongwu.

La priorité accordée à l'économie agraire au début des Ming apparaît à la fois comme une nécessité et comme un choix. Dans une Chine dévastée, le plus urgent est d'assurer de quoi vivre aux populations. Mais, en même temps, une nouvelle orientation est prise pour l'avenir : les empires des Ming et des Qing auront pour fondement principal l'agriculture. Il s'est donc produit un changement net dans l'économie d'État au xiv^e siècle. Alors que le Trésor public était alimenté en grande partie par les taxes commerciales à l'époque des Song et que l'économie marchande conservait encore un rôle important sous les Mongols, l'essentiel des ressources de l'État sera désormais fourni par les agriculteurs.

L'importance donnée à la fiscalité agraire explique le soin extrême qui est apporté à l'établissement du cadastre général de toutes les terres de l'Empire et aux registres de la population à l'ère Hongwu. La première de ces entreprises prend vingt ans et est achevée en 1387 : ce sont les *Registres accompagnés de cartes en forme d'écailles de poisson* (*Yulin tuce*). Quant aux registres de recensement, ou *Registres jaunes* (*Huangce*), ils sont dressés dans les années 1381 et 1382, puis révisés en 1391.

Le contrôle des populations

Une autre particularité remarquable des institutions mises en place par le fondateur des Ming consiste en une répartition fonctionnelle des populations. Il est entendu que l'on est paysan, soldat ou artisan de naissance et destiné à le rester de père en fils dans la Chine de l'ère Hongwu. Familles de paysans, de soldats et d'artisans dépendent de trois ministères qui prennent alors une grande importance, car ils contrôlent chacun une partie de la population de l'Empire et possèdent leur propre autonomie fiscale et administrative, ont leurs

propres trésors, entrepôts, greniers, arsenaux... Ces ministères sont ceux des Finances, dont dépendent les familles paysannes qui fournissent l'essentiel des impôts (*hubu*), de l'Armée (*bingbu*) et des Travaux publics (*gongbu*). Cette répartition fonctionnelle des populations se trouve liée à une répartition géographique : les familles de l'armée (*junhu*) sont plus nombreuses dans les régions frontalières et sur les côtes, celles des artisans (*jianghu*) dans la région des capitales où elles sont tenues de résider ou de se rendre pour accomplir des tours de corvée dans les ateliers impériaux, celles des paysans (*minhu*) dans toutes les régions de grande production agricole.

Il se pourrait que le fondateur des Ming ait été influencé par l'exemple des institutions mongoles, car l'hérédité des professions était un des principes du système politique et social des Mongols. Mais cette constitution sociale qui était concevable dans un Empire dirigé et exploité par une classe de conquérants devait commencer à se désagréger rapidement, dès le début du xv^e siècle, sous l'effet de causes internes. Les changements de statut deviennent de plus en plus fréquents et les familles de l'armée, dont la condition est tenue pour l'une des plus mauvaises, se réduisent si vite qu'il sera nécessaire de recruter des mercenaires. Cependant, les registres établis à l'ère Hongwu subsisteront et l'on continuera à s'y référer aux époques suivantes malgré les transformations de la société, de sorte que dès le xv^e siècle les chiffres de la population ne correspondent plus à la réalité et que les impôts réels diffèrent des impôts établis en théorie. Les recensements de l'époque Ming à partir du xv^e siècle passent pour être les moins dignes de foi de toute l'histoire. Ils accusent une baisse générale de la population du xv^e au xvii^e siècle, au moment même où il s'est produit, semble-t-il, un développement démographique régulier.

A la base de l'organisation fiscale se trouve le système dit des *lijia*, groupes de dix familles responsables à l'égard de l'administration et chargés de répartir équitablement entre leurs membres impôts et corvées diverses, et d'assurer collectivement le maintien de l'ordre. Ce système d'autogestion devait être tourné rapidement à leur profit par les membres les plus riches et les plus influents qui servaient d'intermédiaires entre la population locale et les services de l'administration impériale. Le défaut d'encadrement administratif et la liberté relative laissée aux communautés rurales devaient aboutir à faire passer sous la dépendance des notables et des paysans riches les familles les plus pauvres. Dès le début du xv^e siècle, la classe des petits propriétaires exploitants disparaîtra progressivement en même temps que se multipliera le nombre des fermiers, des paysans errants (*taomin*) et des déclassés qui seront en partie absorbés par le recrutement de mercenaires pour les armées, quand ils ne trouveront pas un moyen de vie dans l'exploitation clandestine des mines, la contrebande, le brigandage ou la piraterie. L'importance prise par les coutumes locales en matière de finances et d'administration est caractéristique de l'époque des Ming. Les fonctionnaires sont trop peu nombreux pour assurer un contrôle efficace des populations qu'ils administrent et ils doivent, plus encore qu'aux époques antérieures, s'adapter aux usages locaux et s'en remettre aux notables pour l'exécution de leurs directives. On comptera 10 à 15 000 fonctionnaires pour l'ensemble de l'Empire au xvi^e siècle et dans la

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

première moitié du xvii^e, et une moyenne de 50 000 habitants par sous-préfecture (*xian*), la sous-préfecture étant la plus petite circonscription administrative ayant à sa tête un fonctionnaire impérial aidé par des employés de recrutement local (*li*).

Tendances absolutistes

L'empire des Ming a été fondé par un paysan qui semble avoir éprouvé à l'égard des classes lettrées une méfiance instinctive qui l'incite à contrôler étroitement gouvernement et administration. Ces origines expliquent peut-être pourquoi Hongwu fit un gros effort pour favoriser le recrutement et la promotion de fonctionnaires issus des milieux populaires. Soupçonneux et jaloux de son autorité, Hongwu ne tarde pas à se retourner contre ceux qui l'ont aidé à parvenir au pouvoir suprême. En 1380 — Hongwu a, à cette époque, 62 ans — a lieu le grand procès de Hu Weiyong, son ancien compagnon de lutte, originaire lui aussi du Anhui. Devenu trop puissant, il est accusé d'avoir projeté une rébellion et soupçonné d'être en contact avec les Mongols et les Japonais. 15 000 personnes sont impliquées dans cet énorme procès qui aboutit à l'exécution de Hu Weiyong. C'est l'occasion pour Hongwu de concentrer tout le pouvoir entre ses mains. Il supprime le Grand Secrétariat impérial (*Zhongshusheng*) et place sous son autorité directe les six ministères (Fonction publique, Finances, Rites, Armées, Justice et Travaux publics). Il procède en même temps à une réforme de l'administration militaire qui lui assure un contrôle plus étroit des armées grâce à la création d'une Direction générale des cinq armées (*Wujun dudufu*) sur laquelle il a la haute main.

De nouvelles purges ont lieu en 1385, au cours desquelles sont exécutés nombre de fonctionnaires accusés d'irrégularités ou de délits de lèse-majesté (Hongwu est d'une susceptibilité malade et voit même dans l'emploi de certains caractères d'écriture des critiques voilées contre sa personne et ses origines). En 1390 est rouvert le procès de Hu Weiyong, de ses amis et associés : plus de 15 000 personnes sont à nouveau impliquées dans ce procès.

L'empire des Ming porte en germe dès ses commencements les tendances absolutistes qui s'affirmeront aux xv^e et xvi^e siècles. Alors que le système politique des Song était fondé sur la coexistence d'organismes indépendants qui se contrôlaient mutuellement et de sources d'information diverses, alors que les décisions politiques y étaient l'objet de discussions où des avis contradictoires pouvaient s'exprimer librement, le gouvernement des Ming est caractérisé, dès la fin du xiv^e siècle, par une tendance à la centralisation complète de tous les pouvoirs entre les mains de l'empereur, au gouvernement par le moyen de conseils restreints et secrets, par l'isolement du pouvoir impérial, par le développement de polices secrètes chargées de surveiller l'administration à ses différents niveaux. Les Gardes aux vêtements de brocart (*jinyiwei*), sorte de police politique qui avait pour tâche d'espionner les hauts fonctionnaires, furent créées dès 1382 par Hongwu qui donnait ainsi un exemple détestable à ses successeurs.

Il se pourrait que l'exemple de l'Empire mongol n'ait pas été étranger au caractère auto-

cratique du nouvel empire des Ming. Bien des indices permettraient de le penser et l'on notera par exemple que le Code des Ming (*Minglü*) (1367, révisé en 1374, 1389 et 1397) est très marqué par l'influence de la législation mongole.

L'œuvre du fondateur des Ming apparaît capitale pour l'histoire des deux siècles et demi qui suivent sa mort et c'est à juste titre qu'on lui rendra hommage jusqu'à la fin de la dynastie comme à une sorte de héros. Hongwu a en effet rétabli, au prix d'un immense effort collectif, la prospérité matérielle de la Chine, il lui a rendu sa puissance et son prestige au dehors, donnant à la politique chinoise une impulsion qui se fera sentir jusqu'au milieu du xv^e siècle. Enfin, il a mis en place les institutions fondamentales d'un nouvel Empire. Mais il est clair aussi que le fondateur est à l'origine des vices politiques et sociaux dont souffrira la Chine des Ming. Le climat de méfiance qui a été inauguré sous son règne ne se dissipera jamais : entre le pouvoir central et ses agents, la mésestime et la suspicion ne feront que s'aggraver avec le temps. Les tendances à la centralisation, au gouvernement autoritaire et secret s'accroîtront sous les successeurs de Hongwu. D'autre part, la constitution utopique qu'il entendait imposer à la société chinoise et les institutions mises en place sous son règne resteront l'objet d'une sorte de vénération : on continuera à s'y référer en dépit des transformations de l'économie et de la société. De là, une distorsion de plus en plus grande entre les réalités et la théorie administrative fondée sur des recensements et des quotas d'impôts établis à la fin du xiv^e siècle. De là, le triomphe des compromis et des expédients, l'importance prise par les coutumes locales et l'accumulation des règlements de détail. Enfin, les vices du système fiscal et le pouvoir de fait qui était laissé aux familles riches et influentes sur le plan local devaient très rapidement aggraver l'oppression subie par les classes les plus défavorisées et, par là, leur instabilité.

2. La poursuite de l'expansion

Mongolie, Mandchourie et Vietnam

Un an après la mort de Hongwu, le deuxième empereur des Ming avait cherché, sur les conseils de son entourage, à réduire la puissance des princes de la famille impériale dont certains exerçaient des commandements dans les régions frontalières. Ces mesures furent à l'origine de la rébellion d'un des oncles de l'empereur, le prince de Yan, Zhu Di, qui commandait les armées de la région de Pékin. Zhu Di marche sur Nankin en 1401, s'en empare l'année suivante avec l'aide des eunuques, qui lui sont favorables, et adopte le nom d'ère de Yongle (1403-1424). Son règne sera l'un des plus brillants de l'histoire de l'Empire. Les efforts déployés pour remettre l'économie en état à l'ère Hongwu portent leurs fruits dans le premier quart du xv^e qui est une époque de prospérité générale. A l'extérieur, la puissance de l'Empire continue à s'affirmer et la volonté d'expansion diplomatique et

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

militaire ne se relâche pas. Malgré la crise violente des années 1401-1403, la Chine semble poursuivre sur sa lancée.

Après le retrait des Mongols vers le Nord à l'ère Hongwu, il restera deux groupes de tribus puissantes pendant tout le cours de la dynastie : au Nord-Ouest, les Oirats, ensemble de diverses populations, et au Nord-Est, les Tatars. Ce dernier nom sera déformé en Tartares par les Européens qui l'appliqueront abusivement aux Mandchous, population d'origine tOUNGouse et non pas mongole, également sans rapport avec les Tatars de la Russie soviétique qui sont d'origine turque. Au moment de la guerre civile déclenchée par le prince de Yan sous le successeur de Hongwu, les Oirats manifestent un regain d'activité ; mais l'empereur Yongle reprendra avec succès l'offensive contre les tribus mongoles et dirigera en personne cinq grandes expéditions, remportant une grande victoire sur la rivière Onon au nord-est d'Ulan Bator en 1410. C'est au cours de son règne que la Mandchourie est occupée jusqu'à l'embouchure de l'Amour. Un gouvernement général de cette région de taïga est établi à Nurgan, au sud de l'embouchure de l'Amour, dès 1404.

A près de 5 000 km de là, une armée chinoise de 200 000 hommes intervient en 1406 au Dai Viêt dans le Nord du Vietnam et met fin au royaume des Trân. Mais cette occupation militaire et cette annexion de fait du bassin du fleuve Rouge et du Vietnam central ne seront pas maintenues sans difficultés. Un mouvement de libération dont les débuts datent de 1418 finira par chasser les occupants en 1427. Son chef, Lê Loi, fondera la nouvelle dynastie vietnamienne des Lê.

Ces grandes offensives militaires qui rendent à la Chine de l'ère Yongle les frontières de l'empire des Yuan et les étend même vers le sud jusqu'à inclure le Vietnam s'accompagnent d'une intense activité diplomatique du Japon à l'île de Java et de l'Indochine au Moyen-Orient. Des émissaires sont envoyés en Asie centrale. Sous le règne de Hongwu, un moine bouddhiste du nom de Zonglei avait été chargé d'une mission qui était sans doute à la fois de caractère diplomatique et religieux ; il était censé rapporter des textes sacrés des régions occidentales et voyagea dans l'intérieur de l'Asie de 1382 à 1386. Sous Yongle, un certain Chen Cheng est envoyé en Asie centrale à trois reprises, en 1413, 1416 et 1420. Il se rend jusqu'en Transoxiane dans l'empire de Timûr (Tamerlan) et rédige au retour de sa première mission des *Notes sur les étapes d'un voyage en Sérinde* (*Xiyu xingcheng ji*) ainsi que des *Mémoires sur les royaumes barbares de la Sérinde* (*Xiyu fanguo zhi*). Vers la même époque, un eunuque du Palais, Hou Xian, se rend au Tibet et en Inde entre 1403 et 1406, au Népal en 1413, au Bengale en 1415 et 1420 par la voie des mers et retourne une dernière fois au Tibet en 1427, deux ans après la mort de Yongle.

Les grandes expéditions maritimes

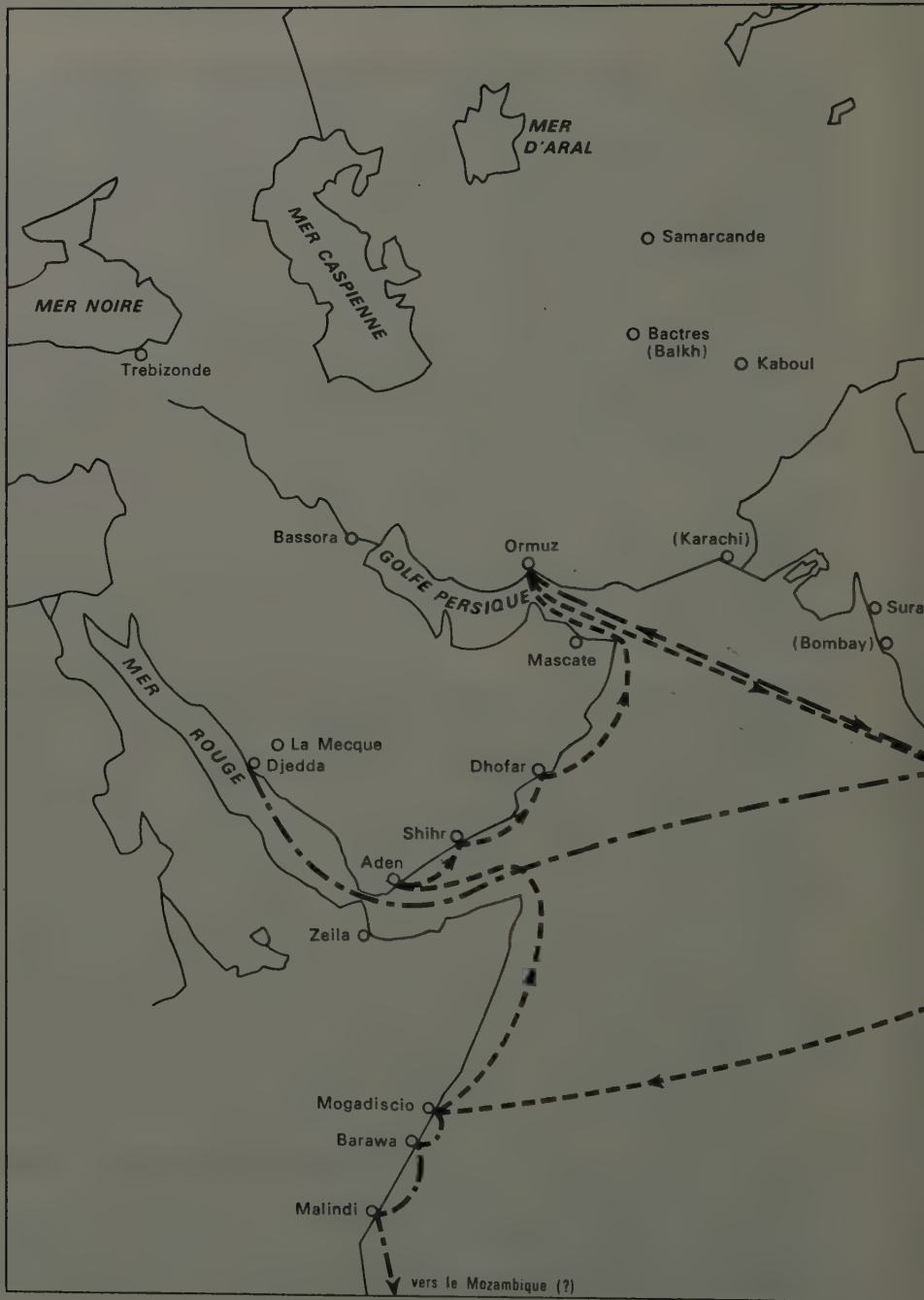
L'époque Yongle est célèbre pour ses grandes expéditions maritimes qui révèlent au début du xv^e siècle, la supériorité technique de la Chine et son avance sur le Portugal et l'Espagne dont les navires n'entreprendront de voyages à longue distance en haute mer

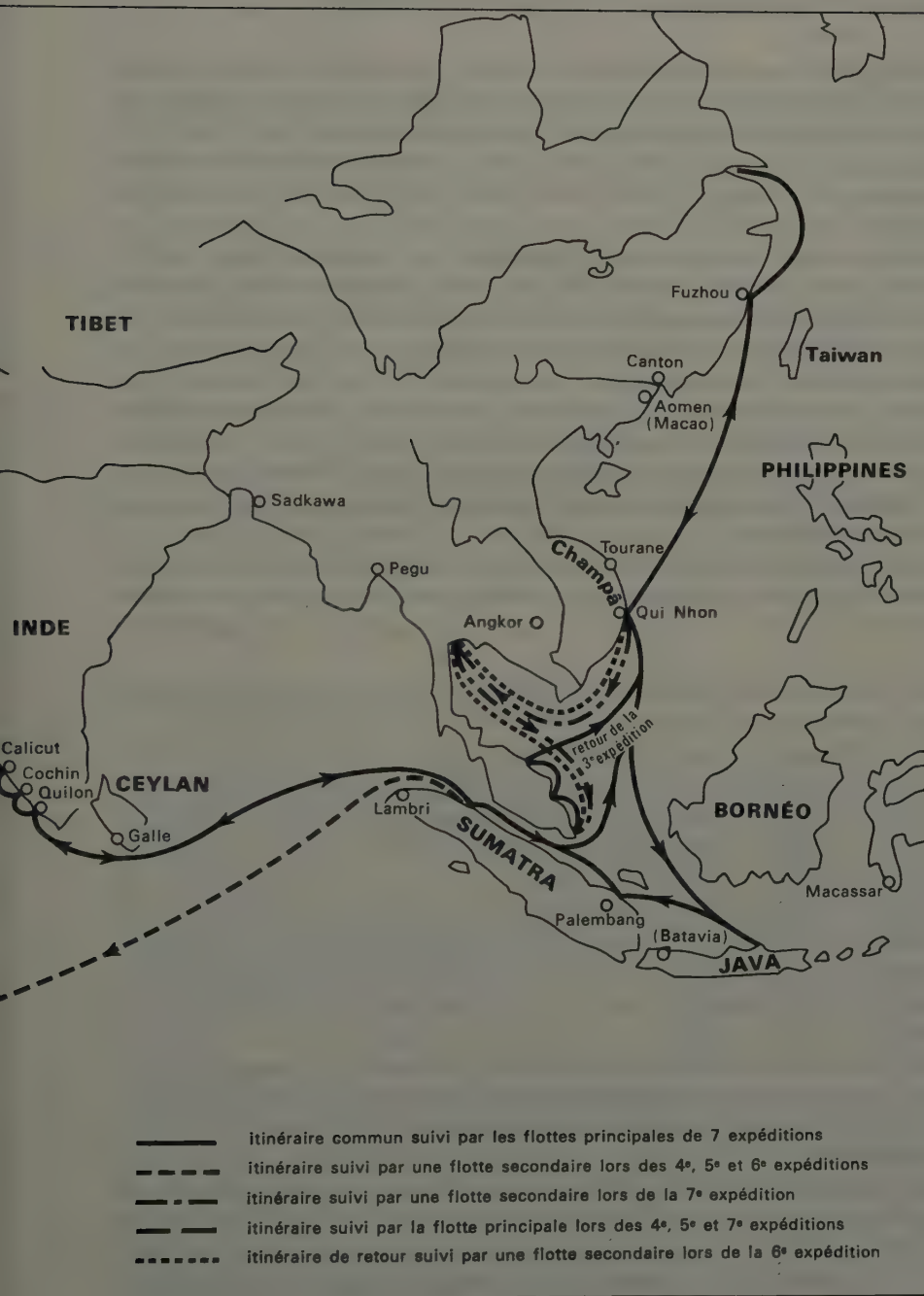
qu'à l'extrême fin de ce même siècle. Cette avance de la Chine s'explique par la continuité de traditions maritimes qui remontent au XI^e siècle et dont on ne peut croire qu'elles aient été interrompues : les flottes que les Mongols font construire en vue de l'invasion de Java à la fin du XIII^e siècle sont mises en chantier dans le Bas-Yangzi aux lieux mêmes sans doute où avaient été construits les navires de guerre et les bateaux de commerce de l'époque des Song. L'époque de la grande jonque de haute mer couvre toute la période qui s'étend du XI^e siècle aux grandes expéditions du début du XV^e siècle. Ces expéditions ne constituent donc pas un fait passager et exceptionnel, mais doivent être replacées dans un contexte plus général : celui des aspects et des activités maritimes du monde chinois. C'est parce que les expéditions de l'ère Yongle étaient des entreprises officielles que les histoires dynastiques en ont fait état. Elles seraient incompréhensibles si l'on oubliait qu'à l'encontre des idées reçues, la Chine fut en même temps qu'une des grandes puissances de la steppe et des hauts plateaux de l'Asie centrale, un pays de marins et d'explorateurs.

Des opinions diverses ont été émises sur les causes des expéditions maritimes du début du XV^e siècle : furent-elles des expéditions militaires et diplomatiques, des opérations de prestige ou des entreprises destinées à fournir la Cour impériale en objets de luxe et en curiosités exotiques ? Il est probable qu'elles avaient à la fois tous ces aspects. Il est bon de noter qu'elles répondaient à un dessein qui avait déjà pris forme sous le règne de Hongwu et qu'elles furent précédées, dès cette époque, par une intense activité diplomatique dans les pays d'outre-mer. C'est en vue de lointaines expéditions maritimes et de la construction d'une flotte de haute mer que sont plantés en 1391 plus de 50 millions d'arbres dans la région de Nankin. Dès son avènement, la Chine des Ming commence à attirer les ambassades étrangères et il en arrive à Nankin de tous les pays de l'Asie orientale : en 1369 de Corée du Japon, du Vietnam, du Champâ ; en 1371, du Cambodge et du Siam ; en 1370 et 1390, des royaumes de la péninsule malaise et même de la côte de Coromandel. On peut voir aujourd'hui encore dans la banlieue de Nankin la tombe d'un roi de Bornéo qui, venu avec sa famille et une suite nombreuse à la capitale des Ming, y mourut en 1408. Des fragments de la stèle funéraire qui ont permis de l'identifier ont été retrouvés récemment.

Des ambassades chinoises conduites par des eunuques ont lieu en 1403 à Java et Sumatra, à Malaka et jusqu'à Cochinchine, sur la côte occidentale de l'Inde du Sud. On peut supposer que les grands ports de Canton, Quanzhou, Fuzhou n'avaient pas cessé de commercer avec ces pays lointains depuis le XIII^e siècle, car on ne s'expliquerait guère autrement le renouveau des relations diplomatiques. Il est clair d'autre part que les Ming ont des visées expansionnistes qui reprennent celles des Mongols, bien que le style ait changé : il ne s'agit plus d'entreprendre de simples conquêtes à fin d'exploitation économique, mais de faire reconnaître la puissance et le prestige de l'empire des Ming en Asie du Sud-Est et dans l'océan Indien. Les grandes expéditions maritimes de l'ère Yongle sont contemporaines des opérations militaires du Vietnam et de l'occupation de ce pays de 1406 à 1427.

Elles furent organisées par un eunuque du nom de Zheng He (1371-1434 environ), musulman du Yunnan dont le père était hâdjji, ayant fait le pèlerinage de la Mecque.





LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

Il était entré comme eunuque au gynécée du prince de Yan, le futur empereur Yongle, à Pékin, après la conquête du Yunnan par Hongwu en 1382. Son nom de famille était Ma (première syllabe de Mohamet), mais il reçut celui de Zheng en 1404. Nommé à des postes militaires importants, il est placé à la tête des sept expéditions maritimes qui auront lieu sous les règnes de Yongle (1403-1424) et de Xuande (1425-1435). En voici les dates et les itinéraires :

1. 1405-1407 : Champâ (côtes sud-est du Vietnam), Java, Sumatra, Malaka, Ceylan, Calicut (côte occidentale de l'Inde du Sud). Au Majapahit, royaume javanais, Zheng He intervient dans une affaire de succession au trône et à Palembang (sud-est de Sumatra) dans un conflit entre le pouvoir local et la colonie chinoise.

2. 1407-1409 : Calicut, Cochin (également sur les côtes de Malabar) et Ceylan. Dans ces trois lieux, Zheng He fait dresser des stèles qui proclament la vassalité des royaumes de Calicut, Cochin et Ceylan à l'égard de l'empire des Ming.

3. 1409-1411 : Siam, Malaka, côtes de Malabar, Ceylan. Zheng He s'oppose aux prétentions du Majapahit à Malaka et y fait dresser une stèle. Il inflige une défaite à l'armée royale sur l'île de Ceylan.

4. 1413-1415 : Calicut et Ormuz, à l'entrée du golfe Persique. Une partie de la flotte au départ de Sumatra atteint directement et sans escale, à la suite d'un parcours d'environ 6 000 km, les côtes orientales de l'Afrique dans la région de Mogadiscio en Somalie italienne et Aden.

Lors de cette expédition, les troupes chinoises interviennent dans les affaires intérieures du royaume d'Atjeh, dans le Nord-Ouest de Sumatra.

5. 1417-1419 : Ormuz de nouveau. Une partie de la flotte se rend de Sumatra à la côte des Somalis et en Arabie. Elle reviendra en 1420 après avoir accompli le plus long périple de ceux qui furent entrepris à cette époque en repassant par Aden et par Ormuz.

6. 1421-1422 : la flotte de Zheng He se rend à Sumatra tandis qu'une autre flotte fait voile vers l'Afrique orientale et le golfe Persique.

7. 1431-1433 : Champâ, Java, Palembang (sud-est de Sumatra), Malaka..., côtes de Malabar, Ormuz. Une partie des navires se rend de Calicut à Djeddah, le port de La Mecque, et rejoint le gros de la flotte en passant par Aden et par les côtes méridionales de l'Arabie.

En 1424, dans l'intervalle qui sépare la 5^e de la 6^e expédition, une petite flotte se rend à Palembang.

Ces expéditions qui comprenaient plusieurs dizaines de très grandes jonques transportant plus de 20 000 hommes à chaque voyage semblent avoir obtenu tous les résultats escomptés : la Chine acquit un très grand prestige dans toutes les mers de l'Asie orientale, dans les îles et les péninsules du Sud-Est et dans l'océan Indien, et le commerce par tribut avec tous les États de ces régions fut en rapide expansion. Les contacts qui furent pris au Proche-Orient dès la 4^e expédition de Zheng He sont sans doute à l'origine de deux ambassades à Nankin de l'Égypte des Mameluks, l'une dans le premier quart du xv^e siècle, l'autre en 1441. La supériorité de la marine chinoise explique la disparition presque totale,

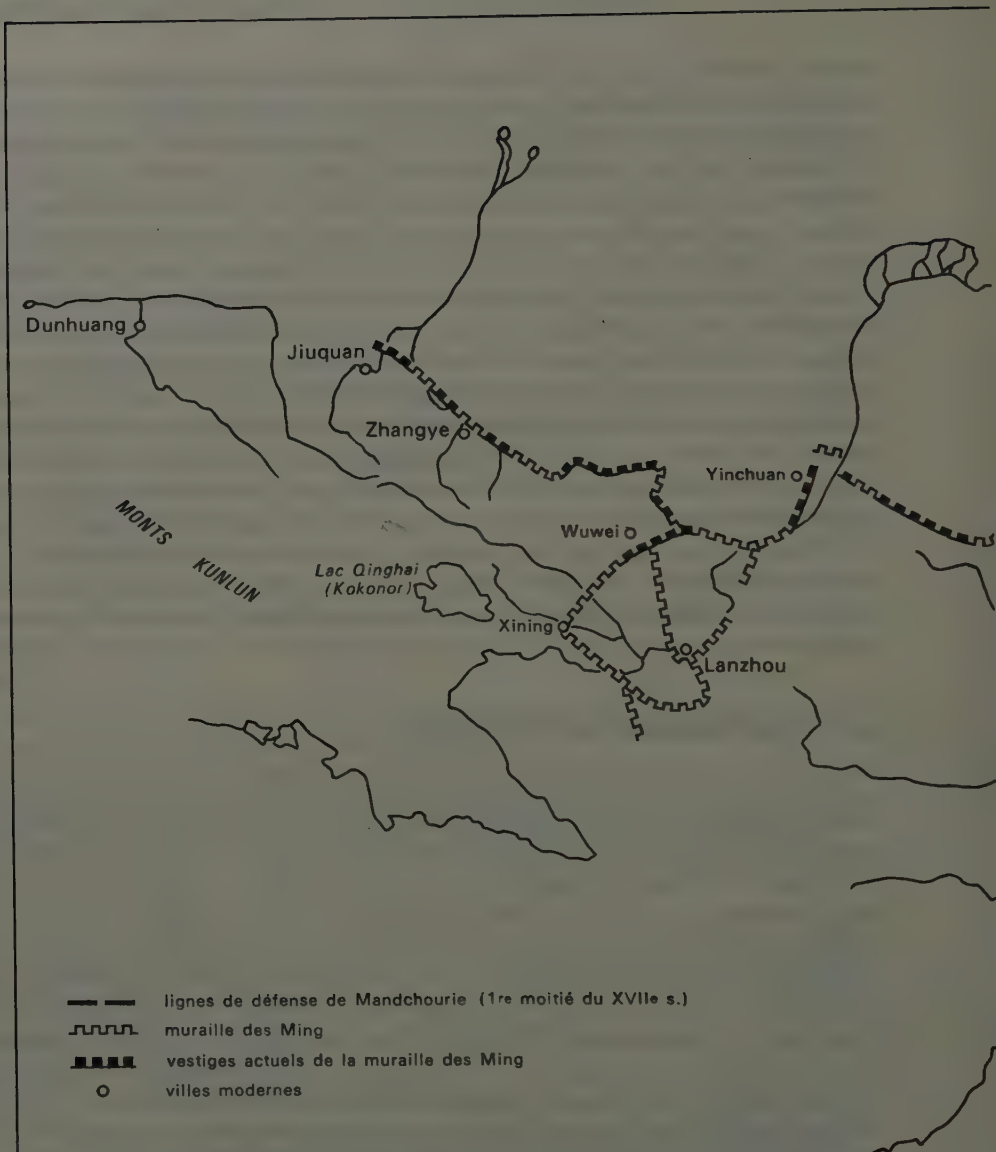
dans la première moitié du xv^e siècle, des pirates japonais qui avaient commencé à se manifester sur les côtes chinoises au début de la dynastie. Il semble que le choix d'un musulman, sans doute remarquable par sa personnalité et ses connaissances, comme commandant en chef et comme ambassadeur principal dans des pays où l'islâm s'était depuis longtemps implanté ou commençait à pénétrer ait été particulièrement judicieux. Le succès de Zheng He en Asie du Sud-Est y laissa des souvenirs si vivaces qu'il y fut divinisé et que son culte n'y a pas encore disparu de nos jours. Les temples où il est vénéré portent le nom de Sanbao miao qui fait allusion au titre officiel porté par Zheng He, celui de *Sanbao taijian*. Comme ce fut le cas lors d'autres ambassades en pays lointains, les voyages maritimes des années 1405-1433 furent suivis par la publication d'ouvrages géographiques qui élargirent et précisèrent en Chine la connaissance des océans et des pays d'outre-mer. Les plus célèbres de ces ouvrages sont les *Mémoires sur les royaumes barbares des océans occidentaux* (*Xiyang fanguo zhi*) parus en 1434, les *Merveilles découvertes par le bateau à étoile* (*Xingcha shenglan*), de 1436, et les *Merveilles des océans* (*Yingya shenglan*) publiées en 1451 par un des compagnons de Zheng He, l'eunuque Ma Huan qui avait participé aux première, quatrième et septième expéditions.

Les expéditions de Zheng He devaient avoir pour effet de renforcer l'ancien courant de trafics et d'émigration chinoise vers les pays de l'Asie du Sud-Est et les ports de l'Inde méridionale.

Le commencement du repli

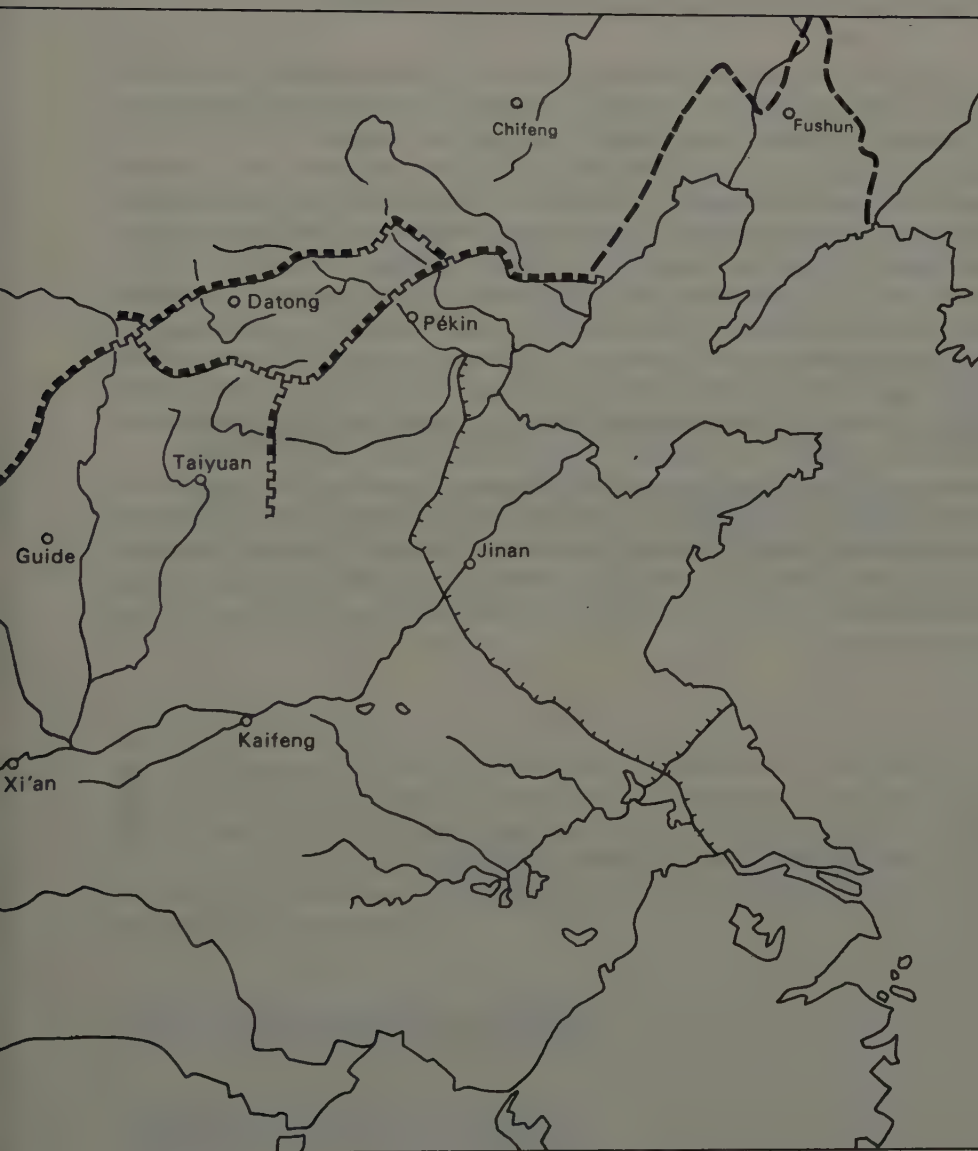
On peut considérer que le retour de la dernière expédition de Zheng He en 1433 marque la fin d'une époque : celle où la Chine avait été, pendant quatre siècles, la grande puissance maritime de l'Asie. Le déclin de la marine chinoise au xvi^e siècle, au moment même où les attaques de pirates atteignent leur plus grande intensité est attesté par les Européens qui commencent à s'aventurer dans les mers de l'Asie orientale et démontré par les difficultés que rencontre la répression de la piraterie. Cette faiblesse des flottes chinoises n'empêche pas les trafics commerciaux et la contrebande : jamais le commerce ne semble avoir été plus actif qu'au xvi^e siècle entre côtes chinoises, Japon, Philippines, Siam et autres pays de l'Asie du Sud-Est. Mais la Chine n'est plus alors la grande puissance maritime qu'elle avait été au début du xv^e siècle : elle a renoncé, depuis la fin des expéditions de Zheng He, à poursuivre une politique de prestige dans les océans.

A cet effacement du côté des mers répond, au milieu du xv^e siècle, un repli du côté de la steppe. Après l'ère Yongle (1403-1424), les offensives des Ming en Mongolie se heurtent à une résistance plus tenace des nomades qui passent à leur tour à l'attaque. Comme ce fut si souvent le cas au cours de l'histoire, les restrictions imposées au commerce avec les gens de la steppe sont à l'origine des difficultés et de la recrudescence des incursions. Pour empêcher les Oirats de se renforcer, peut-être aussi pour restreindre à leur minimum indispensable les achats de chevaux dont les Mongols sont les principaux fournisseurs,



21. Les Grandes Murailles de l'époque des Ming (XV^e siècle).

le gouvernement des Ming maintient l'embargo sur le commerce des armes, du cuivre et du fer, et répuⁿgne à ouvrir de nouveaux marchés aux chevaux sur ses frontières. Au cours de l'ère Zhengtong (1436-1449), les tribus des Oirats sont unifiées par Esen-khan (?-1454)



et pénètrent en Mongolie orientale. A partir de ce moment les incursions en Chine du Nord se font de plus en plus fréquentes et c'est, en 1449, le fameux incident de la forteresse de Tumu, dans le Nord du Hebei, où l'empereur Zhengtong est fait prisonnier par les

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

Mongols. Il ne sera relâché, contre rançon, qu'en 1457. Indépendamment des profondes répercussions politiques qu'elle eut à Pékin, l'affaire de Tumu marque, à l'extérieur, la fin de la période d'expansion et le passage à une politique défensive.

Les attaques mongoles des années 1438-1449 sont en effet désastreuses pour le système de défense chinois, car elles obligent à un important repli vers le sud. Les Grandes Murailles qui avaient été construites entre 1403 et 1435 dans le Nord du Hebei et du Shanxi suivaient approximativement le tracé des anciennes fortifications édifiées par les Qi du Nord au milieu du VI^e siècle et par les Sui en 585. Le progrès des tribus mongoles rend nécessaire à l'ère Zhengtong la construction d'une seconde ligne de défense (la « grande muraille intérieure », *neichangcheng*) et celle d'une nouvelle ligne de fortifications au sud des Ordos au cours de l'ère Chenghua (1465-1487). La longueur totale de ces murailles, doubles ou triples à certains endroits, atteint près de 5 000 km. Ce sont elles dont on peut encore voir d'importants tronçons en Chine du Nord et jusqu'à proximité de Pékin.

A partir du milieu du XV^e siècle, aucun effort d'envergure ne sera plus tenté pour libérer les provinces du Nord de la pression et des menaces de la steppe. Après la période de compromis des années 1449-1457, pendant la captivité de l'empereur Yingzong (Zhengtong), les Ming se borneront à assurer à grands frais la défense de leurs frontières. Cette politique de passivité mènera au milieu du XVI^e siècle à une situation critique dont l'Empire ne sera sauvé que de justesse.

TRANSFORMATIONS POLITIQUES, SOCIALES ET ÉCONOMIQUES

chapitre 2

L'ÉPOQUE qui fait suite à la grande période d'expansion des ères Hongwu et Yongle, à la fin du xiv^e siècle et au début du xv^e, est marquée d'une part par un renforcement des tendances au gouvernement secret et autocratique qui étaient déjà si nettes chez le fondateur de la dynastie, et d'autre part par une série de transformations qui altèrent de façon de plus en plus accusée les institutions mises en place au cours de l'ère Hongwu.

I. L'évolution politique

Eunuques et police secrète

Une des particularités de l'empire des Ming est la grande influence et, à certaines époques, la toute-puissance acquise par les eunuques. Elles sont le produit naturel d'un gouvernement autoritaire, abusivement centralisé et secret. C'est le caractère domestique de leurs fonctions qui est à l'origine du pouvoir et de l'influence occulte des eunuques : ils sont chargés des affaires qui touchent à la personne même de l'empereur et à celles des

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

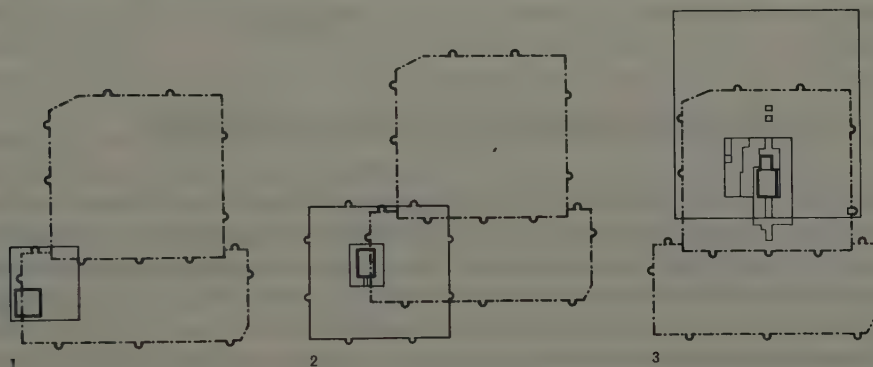
membres de la famille impériale. C'est à ce titre qu'ils reçoivent le commandement des gardes du Palais, ce qui leur permet d'accéder à de hautes fonctions militaires. C'est à ce titre également qu'ils sont chargés de la gestion des ateliers qui fournissent la Cour en produits de luxe, contrôlent les tributs (*gong*) envoyés par les provinces et par les pays étrangers, sont nommés chefs d'ambassades à l'intérieur de l'Asie ou dans les mers de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien. La gestion des ateliers impériaux et le contrôle des trafics et des relations extérieures leur fournissent aisément l'occasion de s'enrichir. Ils se trouvent donc à la source de la puissance militaire et de la richesse commerciale. En contact avec les empereurs, au courant des intrigues du Palais, ils devaient acquérir sur des autocrates qui se méfiaient des représentants légitimes du pouvoir impérial dans les provinces une influence déterminante. Les tendances autocratiques du gouvernement des Ming rendaient donc inéluctable l'ascension rapide de ces serviteurs insinuants, habiles, souples et dévoués.

Le fondateur avait interdit que les eunuques apprennent à lire et prévu pour eux la peine de mort pour le cas où ils se mêleraient de politique : un demi-siècle plus tard, les eunuques contrôlent pratiquement l'ensemble de l'administration, décidant des nominations et des promotions de fonctionnaires au gouvernement central et dans les provinces. En renforçant la centralisation et en créant un Conseil privé (le « Pavillon de l'intérieur », *neige*) qui, à partir de 1426, se substituera peu à peu aux organes réguliers de gouvernement, les empereurs avaient agi au profit des eunuques qui devaient finalement s'insinuer au centre même du pouvoir. L'extraordinaire puissance de ces serviteurs du Palais vient de ce qu'ils surent mettre la main sur la police secrète, l'une des armes les plus redoutables de l'autocratie des Ming. Les hommes de l'Esplanade de l'Est (*dongchang*) qui succèdent sous Yongle aux Gardes aux vêtements de brocart (*jinyiwei*) créés par Hongwu ont vite fait de passer sous le contrôle des eunuques. Dans les années 1465-1487, ce sont les Cavaliers rouges de l'Esplanade de l'Ouest (*xichang*) qui accompliront pour le compte des eunuques la même fonction d'envoyés secrets, d'espions et d'agents provocateurs, tirant profit de leurs pouvoirs illimités et occultes pour exercer des chantages et pour corrompre. L'empereur, privé de tout moyen d'information et de contrôle, juge sur dénonciation sans donner audience aux accusés.

La puissance des eunuques accroît chez les fonctionnaires impériaux le sentiment de leur insécurité vis-à-vis du pouvoir arbitraire dont ils dépendent. Elle les corrompt et approfondit leur désaffection à l'égard du gouvernement central. Les plus intègres et les plus dévoués à la personne de l'empereur se trouvent placés au milieu de contradictions tragiques. Aux motifs politiques de leur hostilité aux eunuques s'ajoutent des oppositions qui tiennent aux différences d'origine et d'éducation. La plupart des eunuques sont des gens du Nord et d'extraction populaire, tandis que les fonctionnaires sont issus le plus souvent de familles lettrées du Bas-Yangzi et du Nord du Zhejiang.

Le transfert de la capitale

Une décision grave de conséquences devait accentuer le divorce entre le gouvernement central et ses agents et, de façon plus générale, entre la Cour et l'ensemble des élites lettrées. En 1421, Pékin est élevée au rang de capitale principale, alors que Nankin avait servi



22. Les emplacements successifs des capitales Liao, Jin et Yuan sur le site de Pékin

En pointillé : Pékin des Ming et des Qing. En trait fort, l'emplacement des palais.

1. Capitale Yanjing des Liao.
2. Capitale Zhongdu des Jin.
3. Capitale Dadu (Khanbalik) des Yuan.

(d'après M. PIRAZZOLI-T'SERSTEVENS, *Chine*, coll. « Architecture universelle », Fribourg, Office du Livre, 1970).

jusqu'alors de siège au gouvernement central et à la Cour. Mais le transfert, rendu possible par la remise en état du grand canal entre 1411 et 1415, ne se fera que progressivement, une partie des services restant toujours à Nankin, et ne sera accompli qu'aux environs de 1450. On peut s'étonner d'une telle décision. Pékin était en effet une ville excentrique, où se sont toujours fait sentir les influences de la steppe. Elle était en outre relativement exposée aux incursions des Mongols et devait être gravement menacée par leurs attaques au milieu du XVI^e siècle. Sans doute la dynastie mongole des Yuan avait-elle fait de Pékin sa capitale en 1271 et, avant elle, les empires des Kitan et des Jürchen s'y étaient installés. Mais c'était la première fois qu'un Empire d'origine chinoise établissait sa capitale dans une région aussi septentrionale. Il se peut que l'empereur Yongle ait éprouvé quelque attachement pour les lieux où il avait été prince et avait trouvé des appuis lors de son expédition vers le Sud. Il se peut aussi qu'il n'ait eu que méfiance et antipathie pour les hommes du Bas-Yangzi. Mais une autre raison l'a peut-être déterminé : l'importance

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

stratégique de la région de Pékin, à la fois pour le contrôle de la Mongolie orientale et pour celui des territoires du Nord-Est. C'est en effet sous le règne de Yongle que les frontières de l'Empire sont repoussées jusqu'à la lointaine vallée de l'Amour. Le transfert de la capitale traduirait donc une volonté d'expansion vers la zone des steppes et la Mandchourie et, finalement, l'ambition de reprendre en Asie la position dominante qui avait été celle de l'empire des Yuan entre la fin du XIII^e siècle et le milieu du XIV^e.

Mais en s'installant à Pékin, le pouvoir impérial s'éloignait de la Chine peuplée, active, commerçante et intellectuelle du Bas-Yangzi et du Nord du Zhejiang, se condamnant à perdre plus facilement le contact avec les élites de ces régions.

2. L'évolution sociale et économique

Pour avoir une vue d'ensemble des transformations sociales et économiques des XV^e-XVI^e siècles, il faudrait pouvoir en suivre les détails dans chaque secteur et dans chaque région. Cet immense travail reste à faire et l'on doit encore se contenter de quelques données éparses et d'une impression générale : celle d'une évolution beaucoup plus profonde que ne laisserait supposer le simple récit des événements.

Certaines transformations touchent au monde rural dont les activités et les productions semblent s'être diversifiées en même temps qu'intervenaient certains progrès techniques et certains changements économiques. Mais cet enrichissement global des campagnes s'accompagne d'une dégradation rapide de la condition des plus pauvres et des plus faibles. Une vaste redistribution des situations paraît avoir commencé à se faire dès les débuts du XV^e siècle : transformation des petits propriétaires de l'ère Hongwu en fermiers, changements de statut dans les trois types de familles qu'avait institués le fondateur des Ming, recherche générale de nouveaux moyens de vie. Le point de départ, c'est sans doute le lent accaparement des terres des paysans pauvres par les plus riches, cette pression économique constante au niveau rural que le pouvoir politique n'est pas en mesure de contrôler. L'essor économique et la généralisation de l'emploi des lingots et des pièces d'argent dans l'ensemble de l'économie chinoise ont fait le reste et accéléré l'évolution. Telle est du moins, à titre provisoire, l'impression d'ensemble.

La question des familles de l'armée

Le fondateur des Ming avait voulu faire des armées une sorte d'organisme autonome dont les hommes et les revenus devaient être fournis, de génération en génération, par des familles de statut spécial : les familles de l'armée (*junhu*) installées sur des terres de colonies militaires (*juntun*). Sur dix hommes, trois devaient être affectés à des tâches guerrières (*shoucheng*), sept aux travaux agricoles (*gentian*). Cette combinaison des acti-

Transformations politiques, sociales et économiques

vités de défense et de production était ancienne et justifiée par les difficultés d'approvisionnement dans les régions les plus exposées aux incursions des éleveurs nomades. Ce qui, par contre, constituait une nouveauté était l'extension du système à l'ensemble de l'Empire et la décision de réserver aux dépenses militaires les revenus de certaines terres. On suivait en cela l'exemple des Mongols qui, pour mieux tenir en main les populations, avaient réparti leurs armées sur l'ensemble du territoire où elles occupaient des sortes d'enclaves. Mais on s'inspirait en même temps d'un principe analogue à celui des fondations bouddhiques qui affectaient les intérêts d'un capital inaliénable à l'entretien permanent d'un lieu de culte, d'un hospice, etc. Ce type de fondation avait pris une telle extension dans le monde laïc depuis le XI^e siècle qu'on en avait oublié les origines religieuses. Les colonies militaires de l'ère Hongwu sont créées à partir de « terres publiques » (*guantian*) reprises aux Mongols ou confisquées aux chefs de guerre et aux partisans de mouvements rivaux de ceux de Zhu Yuanzhang, de terres remises en état dans les zones dévastées ou encore de terres défrichées dans les provinces du Nord comme au Shanxi, dans la région de Datong, ou au Liaodong, dans le Sud de la Mandchourie. Il semble que l'institution ait assez vite pris racine dans la réalité sociale : dès la fin du XIV^e siècle, les colonies de l'armée (*juntun*) ont exercé assez d'attraction sur le monde rural pour que des paysans pauvres se soient mis spontanément sous leur dépendance, formant ainsi une sorte de main-d'œuvre de statut inférieur qui prit le nom de « (familles de l')armée en surplus » (*junyū*).

Les plus grosses concentrations de colonies militaires se trouvaient dans les régions de Nankin et de Pékin, au Liaoning, le long des frontières du Nord et enfin dans le Sud-Ouest, dans les provinces du Yunnan et du Guizhou. Organisme vivant et autonome, étendu à l'ensemble du territoire, les armées devaient tout naturellement acquérir avec le temps une sorte de spécialisation régionale, à moins que leur répartition à partir du milieu du XV^e siècle ne soit le résultat des directives données dès le commencement de la dynastie par le fondateur des Ming. On distingue alors cinq groupes d'armées :

— celles qui, depuis le Liaoning jusqu'au Zhejiang, défendent l'Empire contre les menaces venues de la mer et assurent à la fois la protection maritime et terrestre de ces régions;

— celles qui, des régions situées immédiatement au nord de Pékin jusqu'au Gansu, en deçà et au-delà des Grandes Murailles sont chargées de défendre les provinces du Nord contre les incursions venues de la steppe;

— celles qui dans les provinces du Sud-Ouest où les populations non chinoises sont nombreuses (Guangdong, Guangxi, Yunnan, Guizhou, Hunan) assurent la répression contre les soulèvements de ces tribus jalouses de leur indépendance;

— celles qui sont chargées de la défense des deux capitales et sont massées aux alentours de Pékin et de Nankin;

— celles enfin qui, dans toutes les zones de grande production agricole et tout le long du grand canal qui relie Hangzhou à Pékin, ont pour tâches l'approvisionnement et les transports.

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

Certains changements devaient se produire peu à peu dans le système mis en place à l'ère Hongwu. Les familles de l'armée, dont le noyau primitif formé des anciens compagnons de lutte du fondateur avait été grossi par le ralliement de certains éléments des troupes mongoles, par l'adjonction de condamnés et de paysans, commencent à se réduire dès le début du xv^e siècle par suite des désertions : à tout point de vue, leur condition était tenue pour la moins enviable. Mais il y a plus : parallèlement à cette réduction des effectifs, la superficie des terres affectées aux colonies militaires commence à décroître brusquement au milieu du xv^e siècle, par suite des achats illicites qu'en font les riches propriétaires. Ainsi, de graves questions qui étaient résolues par l'institution des familles de l'armée et des colonies militaires, commencent-elles à se poser au pouvoir central : celles du recrutement, du financement des dépenses militaires et de l'approvisionnement. Les Ming sont donc contraints de revenir aux pratiques en usage à l'époque des Song et de recourir de plus en plus largement au recrutement de mercenaires. C'est le cas en particulier après le désastre de 1449, quand sont constituées au Hebei et au Henan des unités de mercenaires dénommés *minzhuang* (« braves recrutés dans la population »). Mais il est rare qu'on forme des milices de défense locale, comme les *tubing* (« troupes locales ») créées à la fin du xv^e siècle ou encore comme les milices paysannes formées lors des plus graves attaques des pirates japonais au milieu du siècle suivant : en dépit de leur efficacité, le pouvoir central se méfie de ce genre de troupes qui peuvent toujours constituer le noyau d'une rébellion. Quant au déficit provoqué par la disparition des colonies militaires, il est comblé en partie par l'impôt, en partie par la création de domaines attribués dans les provinces du Nord à de riches marchands qui sont chargés de les exploiter. Ce sont les *shangtun* ou « colonies de marchands » : en échange de leur mise en valeur par des travailleurs à gages et en échange des livraisons faites aux armées, les marchands des *shangtun* reçoivent des licences pour le commerce du sel. L'institution est sans doute à l'origine de la rapide fortune des marchands et banquiers du Shanxi à partir de la fin de l'époque des Ming.

La disparition progressive des familles d'artisans

Une évolution analogue à celle qui avait amené la disparition des familles de l'armée devait se produire dans le cas des familles d'artisans. En imposant un statut particulier aux artisans, le fondateur des Ming avait suivi l'exemple donné par les Mongols qui avaient réservé à leur service les meilleurs d'entre eux, au nombre de 260 000 environ, et les avaient séparés du reste de la population. Cependant, ce statut particulier devait être étendu au début des Ming à l'ensemble des artisans en même temps qu'étaient distinguées deux catégories de familles : celles qui étaient établies à demeure dans les ateliers qui dépendaient du ministère des Travaux publics, les *zhuzuo*, et celles qui étaient tenues de fournir chaque année un certain nombre de journées de travail dans ces ateliers parfois assez éloignés de leur domicile, les *lunban*. Les conditions défavorables qui étaient faites aux artisans (paiements inférieurs aux prix courants, contrainte que leur imposaient parfois

de longs déplacements pour se rendre à Nankin ou à Pékin, réduction de leur temps de liberté...) et, d'autre part, l'essor économique des provinces du Bas-Yangzi et des provinces maritimes où la demande était forte et où les paiements se faisaient en argent, devaient agir concurremment et provoquer une baisse constante du nombre des familles qui dépendaient du ministère des Travaux publics. En même temps, les progrès de l'économie monétaire incitaient l'État à remplacer peu à peu les corvées par des taxes : dès 1485, les artisans établis dans les provinces peuvent racheter leurs tours de corvée dans les capitales par des paiements en argent et cette pratique se généralise au point d'être sanctionnée par la législation en 1562 : à cette date, tous les services des artisans soumis à des tours de corvée sont remplacés par des taxes en argent et cette classe particulière d'artisans a donc alors entièrement disparu. Mais le nombre des artisans à demeure n'a cessé lui aussi de décroître au cours de la dynastie. Sous Yongle, entre 1403 et 1424, on comptait, dans les ateliers impériaux, 27 000 maîtres artisans environ, ayant chacun sous leurs ordres trois à cinq ouvriers en moyenne. En 1615, on n'en comptera plus que 15 139. A la veille de l'invasion mandchoue, les registres des familles d'artisans ont pratiquement disparu et le nouvel empire des Qing les supprimera définitivement en 1645.

Il s'est donc produit, au cours des xv^e et xvi^e siècles, sous l'effet des transformations économiques et de l'évolution sociale, une libération progressive d'un artisanat qui était tout d'abord sous la dépendance plus ou moins étroite de l'administration.

Les troubles sociaux

Les trois classes de familles à profession héréditaire qui avaient été instituées par Hongwu commencent donc à se désagréger dès le début du xv^e siècle. Le phénomène ne touche pas seulement les familles de l'armée et celles, beaucoup moins nombreuses, des artisans : les familles paysannes (*minhu*) ne tardent pas elles aussi à échapper à leur statut primitif. Écrasé d'impôts et de charges diverses, dépouillé de ses terres par les riches, l'ancien petit propriétaire devient un paysan errant (*taomin*), prêt à se tourner vers la contrebande, l'exploitation clandestine des mines ou la piraterie, à moins qu'il ne cultive les terres des autres. La plupart des familles paysannes, dans certaines régions, cherchent à compléter leurs maigres ressources par des activités annexes : petit commerce, colportage, petit artisanat.

Les troubles sociaux des xv^e et xvi^e siècles paraissent avoir eu pour cause principale l'instabilité générale des professions et la multiplication du nombre des déclassés à la recherche de nouveaux moyens de vie : exploitation minière, contrebande et piraterie en particulier. On pourrait sans doute mentionner nombre de soulèvements qui sont de type plus traditionnel. Ainsi, les insurrections dirigées à Yidu, au Shandong, en 1420, par une sorte d'illuminee du nom de Tang Saier qui se prétend « mère du Buddha » (*fomu*) et dont les troupes attaquent les villes du Sud-Est du Shandong. On pourrait rappeler aussi les très nombreux soulèvements de populations non chinoises, thai, tibéto-birmanes, Miao

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

et Yao, dans les provinces du Sud-Ouest depuis le début de la dynastie. Il y a parfois conjonction entre ces soulèvements et des rébellions menées par la paysannerie chinoise : en 1516, un nommé Pu Fae excite les minorités tibéto-birmanes du Sichuan en proclamant la venue de Maitreya, le Bodhisattva-messie. Tout cela n'a rien de bien nouveau. Par contre, les progrès de la piraterie sur les côtes et les soulèvements provoqués par les hésitations du pouvoir en matière d'exploitation minière sont typiques de l'époque des Ming et témoignent des transformations économiques qui se produisent aux xv^e et xvi^e siècles, de même qu'à partir de la fin du xvi^e siècle les révoltes d'artisans dans les villes. Pour empêcher l'exploitation des mines de fer et de cuivre et la fabrication d'armes clandestine, les Mongols avaient interdit l'accès de certaines régions montagneuses. Cette politique fut reprise par le fondateur des Ming, mais elle ne fut pas appliquée partout ni toujours avec la même fermeté. Tantôt les mines sont ouvertes à l'exploitation privée, tantôt interdites, et dans ce cas l'administration peut recourir à la force. Menacés d'expulsion, les mineurs s'organisent dans les montagnes pour résister aux troupes gouvernementales.

Il arrive que la résistance des mineurs se combine avec des soulèvements paysans : ainsi, lors de la grande rébellion de Deng Maoqi en 1448-1449, aux confins du Zhejiang et du Fujian. Le surpeuplement des plaines et des vallées du Nord du Fujian, où se sont succédé depuis le ix^e siècle des vagues d'immigrants, et le manque de terres ont incité au développement des activités artisanales en marge de la riziculture traditionnelle : canne à sucre, indigo, thé, litche (lee-chih), papier, toile de ramie, fer ont enrichi des commerçants qui ont acquis les terres paysannes. Le contraste entre une classe de riches propriétaires qui résident en ville et une classe de fermiers misérables, accablés de charges publiques et privées, a créé la situation explosive qui est à l'origine de la rébellion. Les troupes de Deng Maoqi font bientôt leur jonction avec celles des mineurs révoltés des mines d'argent de la région frontalière entre Zhejiang et Fujian qui sont menées par Ye Zongliu. Les insurrections s'étendent et se renforcent grâce à la conquête de bourgades et de villes, et à la prise de dépôts d'armes. Elles ne sont pas une simple explosion de désespoir, mais un mouvement révolutionnaire dont les chefs sont très conscients des liens qui existent entre la situation économique et sociale de leur région, le système politique, centralisé et autoritaire, de la dynastie et la complicité inévitable de l'administration avec les notables locaux.

Au cours des années 1450-1458, les interdictions concernant l'exploitation clandestine des régions minières se font moins strictes, spécialement dans la haute vallée de la Han, où les immigrants sont nombreux. Finalement, le gouvernement tente de réagir et la répression déclenche une série de soulèvements. On compte un million et demi de personnes expulsées ou tuées. Le même phénomène se reproduit en 1476, et un autre exemple de ces rébellions de mineurs clandestins est fourni par les insurrections qui se produisent en 1565 dans les régions montagneuses situées entre Zhejiang, Anhui et Jiangxi qui avaient déjà souffert des incursions de pirates au milieu du xvi^e siècle.

Les transformations de l'économie

A la fin du ^{xiv}^e siècle, à un moment où l'économie chinoise souffre encore des destructions provoquées par les combats contre les Mongols et par les guerres civiles, la plupart des transactions se font en nature et l'essentiel des ressources de l'État provient des livraisons en céréales exigées de la paysannerie. Cependant, on procède encore dans la Chine des Ming, comme c'était le cas depuis le ^{xi}^e siècle, à des émissions de papier-monnaie et l'État cherche à imposer l'usage des assignats par diverses mesures : rachat en billets de la monnaie de cuivre en 1394, interdiction de l'usage de l'argent et de l'or dans les transactions en 1403, paiements des fonctionnaires en assignats... Mais tous ces efforts se révèlent inefficaces. La monnaie de papier, non convertible, se dévalue aussi rapidement qu'elle l'avait fait sous les Mongols. L'assignat dont la valeur avait été établie à 1 000 pièces de monnaie de cuivre et à un *liang* d'argent en 1375 vaut trois à quatre fois moins quelques années plus tard et mille fois moins que le *liang* d'argent en 1445. L'usage de la monnaie de papier ne peut être maintenu qu'au prix d'injustices et d'actes arbitraires de la part de l'État et de ses agents. Aussi, bien que les billets soient restés en circulation jusqu'aux environs de 1573, les émissions durent-elles être arrêtées dès 1450 et ne reprirent que rarement par la suite. Enfin, quand l'Empire sera menacé dans son existence même par les soulèvements populaires et que son économie sera en train de s'effondrer, l'État aura une dernière fois recours aux assignats. Des billets, les derniers qui aient été imprimés en Chine avant les billets de banque de l'époque contemporaine, seront émis entre 1643 et la prise de Pékin par Li Zicheng l'année suivante. Dès le début de l'Empire mandchou, ce sera un dogme établi que le recours à la monnaie de papier est signe d'une mauvaise administration. Ainsi finit en Chine une institution que la Chine avait été la première au monde à adopter. Son histoire dans ce pays est révélatrice d'une contradiction fondamentale : celle qui existait entre une économie d'État et une activité commerciale qu'elle ne pouvait contrôler et qui la débordait de toutes parts. La croyance à l'efficacité des mesures autoritaires pour fixer la valeur des moyens de paiement, croyance qu'imposait une longue tradition d'économie étatique, devait être entièrement contredite par le triomphe général de la monnaie d'argent.

Dès les débuts du ^{xv}^e siècle, l'usage des lingots d'argent commence à s'imposer dans certaines régions commerçantes et importatrices d'argent telles que le Guangdong où les impôts sont déjà payés dans cette monnaie. En 1423, on note l'extension de ces paiements dans le Bas-Yangzi où l'administration décide que, pour l'acquittement des impôts, un *liang* (tael : terme malais adopté par les Européens) de 36 g d'argent équivaut à 4 *shi* (soit environ 240 litres) de céréales. L'usage de l'argent gagne partout du terrain au cours de la seconde moitié du ^{xv}^e siècle. Sont payés en argent : les tributs des provinces à partir de 1465, les impôts des producteurs de sel à partir de 1475, les taxes qui exemptent les artisans de leurs tours de corvée en 1485 et il est admis, à partir des années 1480-1500, que la paysannerie peut aussi se libérer de certaines corvées par le paiement de taxes en argent.

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

Il faut donc admettre que la masse d'argent en circulation s'est beaucoup accrue dans le courant du xv^e siècle, ce qu'expliquent sans doute les trafics clandestins avec le Japon, principal exportateur de ce métal, ainsi que les progrès de la production locale. Mais cette transformation de l'économie s'accroîtra à la fin du xvi^e siècle avec l'afflux d'argent en provenance d'Amérique après l'installation des Espagnols aux Philippines en 1564-1565 et après la fondation de Manille en 1571. Aux progrès des importations devaient s'ajouter vers la même époque les effets de la « fièvre minière » des années 1590-1605, quand à l'impôt fixe sur les mines est substituée pour quelque temps une taxe sur la production.

Cette évolution de l'économie monétaire semble avoir eu d'importantes conséquences et ses effets se font pleinement sentir au xvi^e siècle. Elle est tout d'abord à l'origine des réformes fiscales qui s'accomplissent entre 1530 et 1581 et sont systématisées vers les années 1570-1580 sous le nom de « méthode du coup de fouet unique » (*yitiao bianfa*). Ces réformes visaient à simplifier des pratiques fiscales dont la complexité était devenue la source d'innombrables abus, mais elles sanctionnaient en même temps la diffusion générale dans l'économie chinoise de l'emploi du lingot et des pièces d'argent importées d'Amérique. Après leur adoption, la presque totalité des impôts et des taxes sera payée en argent. On entrevoit toutes les conséquences de cette libération de l'économie sur la société.

3. Périls extérieurs

Au milieu du xvi^e siècle, des environs de 1540 aux environs de 1560, la Chine subit les attaques combinées des Mongols sur ses frontières du Nord et des pirates de la mer sur l'ensemble de ses côtes. Ces pressions extérieures qui mettent en danger son indépendance semblent avoir été provoquées par une politique de restriction des échanges qui, dans le cas des relations maritimes, apparaît en contradiction avec un puissant essor des activités commerciales.

Les offensives mongoles

La poussée mongole des années 1438-1449 avait mis fin à la période d'expansion chinoise vers le Nord et abouti à une sorte de statu quo. Celle qui se produit à partir des environs de 1540 et atteint sa plus grande intensité en 1550-1552 est beaucoup plus grave et révèle les progrès de l'unification des tribus de la steppe. C'est un nouvel Empire de nomades qui menace de se reconstituer et les Mandchous devront engager une lutte difficile au xvii^e siècle et dans la première moitié du xviii^e pour écarter ce danger toujours présent. Les offensives du milieu du xvi^e siècle sont menées par un chef mongol qui semble avoir eu l'étoffe des grands conquérants : Altan khan (ou Anda khan) (1507-1582) dont le grand-père Dayan khan, né vers 1464, avait réussi à unir sous son autorité les tribus des Tatars

et à dominer la Mongolie de 1482 aux environs de 1525. Au début de l'ère Jiajing (1522-1566), Altan khan multiplie les incursions au Shanxi et dans la région de Pékin. En un seul mois de l'année 1542, il massacre ou fait prisonniers 200 000 hommes, capture un million de têtes de bétail et de chevaux, brûle plusieurs milliers d'habitations et dévaste de vastes superficies de terres cultivées. En 1550, il assiège Pékin pendant trois jours et il obtient l'année suivante l'ouverture de marchés aux chevaux à Datong, dans l'extrême Nord du Shanxi, et à Xuanhua, au nord-est de Pékin. En 1552, il s'empare avec l'aide de rebelles chinois d'une partie du Shanxi et occupe en Mongolie extérieure l'ancienne capitale de Karakorum. S'efforçant d'étendre son autorité à toute l'Asie centrale, Altan khan s'empare du Qinghai en 1559-1560, écrase les Kirghiz et les Kazakhs en 1572 et pénètre au Tibet dans les années 1573-1578. Il accepte un traité de paix avec l'empereur des Ming en 1570 et un *modus vivendi* s'établit entre Mongols et Chinois à partir de 1573. Mais de nouveaux dangers devaient bientôt apparaître dans le Nord-Est : les Japonais pénètrent en Corée à la fin du xvi^e siècle et une nouvelle puissance se constitue au commencement du xvii^e dans les régions situées au nord de Pékin. Ce sont les Jürchen, qui prendront bientôt le nom de Mandchous.

La piraterie

La Chine doit faire face au milieu du xvi^e siècle à un grave danger venu de la mer : les attaques de pirates japonais, connus sous le nom de Wokou (*wo*, « nain », étant un ancien terme consacré pour désigner les Japonais), atteignent leur plus grande intensité entre 1540 et 1565, et la période la plus critique se situe dans les années 1553-1555, tout de suite après les plus dangereuses attaques des Mongols dirigées par Altan khan. La piraterie n'est sans doute pas une nouveauté à l'époque : elle semble avoir sévi de façon presque ininterrompue pendant tout le cours de l'histoire et elle a été pratiquée par toutes les populations maritimes de l'Asie orientale : Coréens, Chinois des provinces côtières, Vietnamiens, Malais, Sumatranais, Javanais... Aussi bien le terme de Wokou ne doit-il pas être pris dans un sens strict, même si les Japonais ont pu former depuis la fin du xiv^e siècle jusqu'au début du xvi^e les plus gros effectifs de la piraterie. A vrai dire, c'est un personnel cosmopolite et dont les activités sont fort diverses qu'on désigne sous le terme général de pirates : on trouve parmi eux des *rônin* (sortes de chevaliers mercenaires), dépendants des daimyô Matsudaira, et d'anciens commerçants et marins des côtes chinoises. Un des chefs des Wokou au milieu du xvi^e siècle est un Chinois originaire du Anhui du nom de Wang Zhi. Grand négociant en même temps que pirate, il trafique avec le Japon, Luçon, le Vietnam, le Siam, Malaka, se livrant à la contrebande du soufre qui sert à la fabrication des explosifs, des soieries et des brocarts. Installé dans les îles du Sud de Kyûshû, il est si redouté qu'on le surnomme « le roi qui purge les mers » (*Jinghaiwang*). Attiré par ruse à Hangzhou, il y est exécuté en 1557. Mais on trouve aussi, dans les rangs des pirates, de plus humbles personnages : contrebandiers de moindre envergure, commandants de

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

navires de haute mer d'origine chinoise ou étrangère, bateliers et marins (*chuanmin*) qui font la navette entre la côte et les îles presque désertes qui servent de relais, d'entrepôts ou de repaires. Enfin, cette piraterie qui est associée intimement au commerce de contrebande trouve des complicités nombreuses sur le continent : armateurs et marchands, notables et parfois même fonctionnaires de l'administration impériale.

Mais l'évolution est sensible depuis la fin du ^{xiv}^e siècle où les activités de piraterie paraissent avoir été liées surtout aux luttes qui opposaient le fondateur des Ming à ses rivaux. Certains des adversaires de Hongwu, réfugiés dans les îles nippones, s'y seraient associés avec des pirates japonais. Il y eut peut-être parmi eux d'anciens partisans de Fang Guozhen (1319-1374), ce personnage douteux qui misait à la fois sur les occupants mongols et sur les mouvements de résistance, et qui avait pour troupes des contrebandiers et des pirates des côtes du Zhejiang. Des pirates japonais (*Wokou*) sont signalés en Corée en 1364 et 1371. Certains s'aventurent dès cette époque jusque dans l'estuaire du Yangzi, viennent piller les villes et les campagnes de l'île Chongming, de la région de Suzhou ou, plus au sud, des côtes du Zhejiang et du Fujian. C'est donc dès le début de la dynastie que la menace se fait sentir et dès ce moment que sont prises les premières mesures de défense : constitution d'une flotte de guerre, unification du commandement naval, fortifications des côtes du Shandong, du Jiangsu et du Zhejiang. Grâce à ces dispositions, à l'action diplomatique des Ming au Japon et à leur maîtrise des mers, les attaques de pirates semblent avoir été réduites au cours des premières décennies du ^{xv}^e siècle. Mais elles ne cesseront jamais complètement et l'une des preuves de l'importance que leur attache le gouvernement des Ming est fournie par l'organisation même des armées : une de leurs fonctions principales est la défense des régions côtières depuis la presqu'île du Liaodong jusqu'au Guangdong. Il ne s'agit pas seulement de protéger ces zones stratégiques que sont la région de Pékin et la Mandchourie, mais de faire la chasse aux pirates et d'assurer la défense contre leurs incursions à l'intérieur des terres.

Cependant, la piraterie devait prendre un essor sans précédent au ^{xvi}^e siècle et il semble qu'on entrevoit les causes de ce phénomène : il apparaît lié, fondamentalement, à un essor très net à cette époque des trafics maritimes dans l'ensemble des mers de l'Asie orientale depuis le Japon jusqu'à l'Insulinde. A cet essor, les Ming opposent une politique de restrictions qui manque de suite et de fermeté et s'explique sans doute dans son principe par des motifs aussi bien stratégiques qu'économiques. Une économie dirigée et étatique mène nécessairement à de telles complications au dehors quand les contrôles ne peuvent être suffisamment efficaces. Comment surveiller les deux à trois mille kilomètres de côtes où se fait un commerce clandestin, à la faveur des îles et avec la complicité d'un grand nombre de personnes, à différents échelons de la société ? Les mêmes difficultés se renouvelleront avec les activités de contrebande des Européens dans la première moitié du ^{xix}^e siècle. Entre les règlements officiels et la réalité des trafics, le décalage est considérable : les restrictions imposées au commerce pourraient faire croire à une sorte d'isolement de la Chine au moment même où les trafics maritimes sont le plus intenses. S'il est vrai

Transformations politiques, sociales et économiques

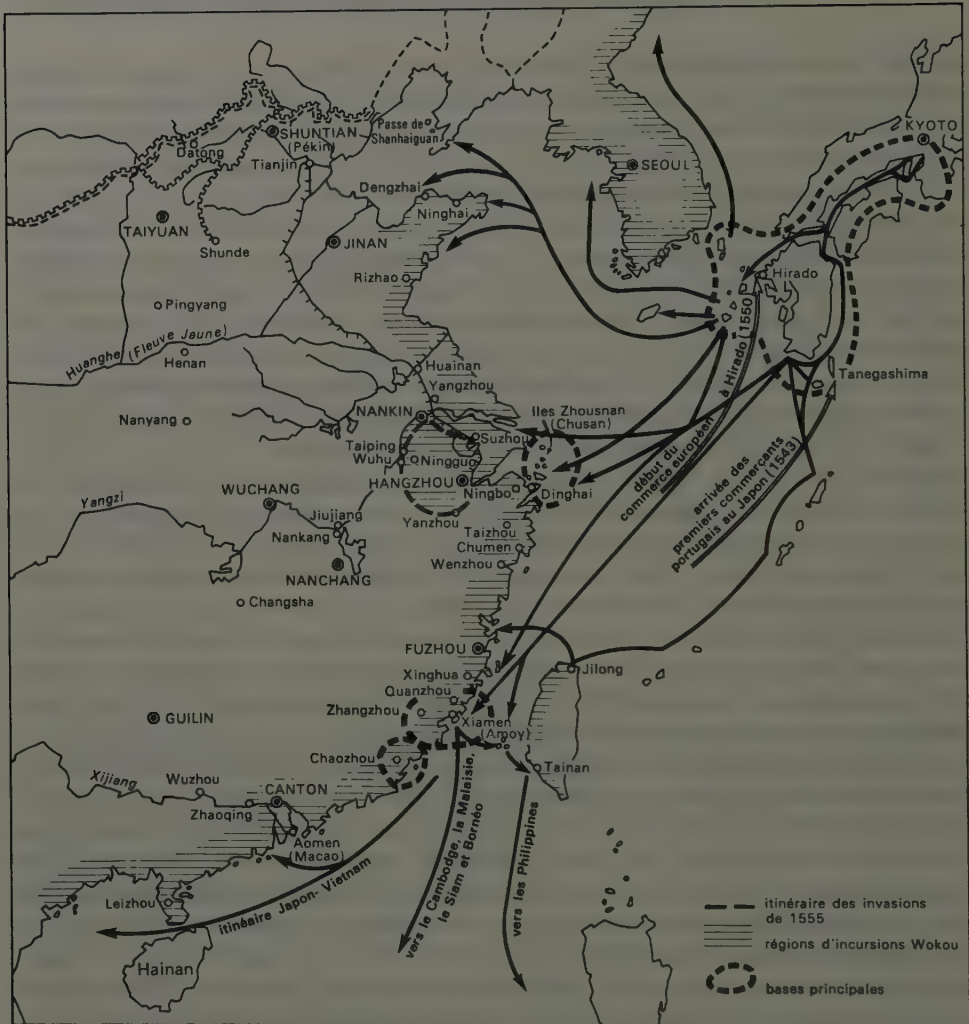
que les relations officielles avec le Japon ne peuvent se faire que par le port de Ningbo, à l'extrémité nord-est du Zhejiang, que Fuzhou est réservé aux échanges avec les Philippines (un rôle analogue avait été assumé par Quanzhou entre 1368 et 1374 et de nouveau, après 1403, à l'ère Yongle), que Canton, troisième des ports à posséder un Office des bateaux de commerce (*shibosi*), avait vocation pour les relations avec la péninsule indochinoise et l'Indonésie; en revanche, c'est tout le long des côtes chinoises que se font les trafics privés, de façon ouverte ou clandestine suivant la réglementation du moment. C'est ainsi que le port très actif de Haicheng, près de Xiamen (Amoy), trafique aussi bien avec le Japon et les Ryûkyû qu'avec Malaka et les Moluques (entre Célèbes et Nouvelle Guinée). De tous les trafics qui s'intensifient dans les mers de l'Asie orientale au xvi^e siècle, les plus importants furent peut-être ceux qui se faisaient entre le Japon et les côtes chinoises et portaient principalement sur l'or, l'argent, le cuivre et les soieries. Ainsi s'expliquerait le regain de l'activité des « pirates japonais » à cette époque.

Mais un autre facteur semble avoir contribué au développement de la piraterie : ce sont les transformations sociales et économiques en Chine même et l'aggravation de la situation des classes les plus défavorisées. Contrebande et piraterie ont présenté d'autant plus d'attrait que la misère était plus grande et les profits plus élevés. Elles constituaient, on l'a vu, des activités du même ordre que l'exploitation plus ou moins clandestine des mines, et les hésitations du pouvoir impérial, alternativement tolérant et intransigeant, ont autant fait pour étendre la piraterie que pour développer les rébellions de mineurs.

L'aggravation des attaques de Wokou au milieu du xvi^e siècle eut pour causes immédiates la détérioration des relations officielles avec le Japon et les efforts que le gouvernement des Ming fit alors pour réfréner les trafics clandestins. Les ambassades japonaises avaient été très strictement réglementées à partir de l'ère Yongle (1403-1424) : une seule ambassade tous les dix ans était admise, le nombre des navires étant limité à deux et celui des envoyés à 200 personnes. Ces chiffres avaient été portés à trois navires et 300 personnes après 1432, mais ils furent en fait souvent dépassés, les ambassades étant plus fréquentes que les règlements ne l'autorisaient. Malgré les suspensions décidées par les Ming, on compte dix-sept ambassades japonaises dans les années qui ont suivi 1432, et le volume des échanges officiels semble avoir été assez important. A l'occasion des ambassades, étaient importés du Japon des sabres par dizaines de milliers à chaque voyage, du soufre, du cuivre par centaines de milliers de livres chinoises, du bois de sapan pour la teinture, des éventails... Quant au fret de retour, il consistait en soieries, livres, peintures et pièces de monnaie de cuivre.

On notera au passage l'importance de ces ambassades pour l'histoire des influences chinoises au Japon à l'époque des Ming. Ces missions comptaient parmi leurs membres de nombreux moines bouddhistes japonais qui étaient parfois chargés de fonctions officielles. Souvent cultivés, ces religieux s'intéressaient non seulement au bouddhisme, mais aux arts, à la littérature profane et à la philosophie chinoises. Jusqu'à 1403, il leur fut laissée la liberté entière de circuler et de séjourner en Chine, mais ils étaient encore autorisés

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES



23. Incursions des Wokou en Chine orientale.

à l'ère Yongle à un séjour d'une année entière. Grâce aux ambassades, plus de cent moines japonais connus purent ainsi venir en Chine aux xv^e et xvi^e siècles, visitant, sur la route de Ningbo à Pékin, Hangzhou, Suzhou, Nankin, la vallée de la Huai, Tianjin, et prenant contact avec les lettrés chinois. A l'inverse, des moines bouddhistes chinois furent envoyés au Japon lors d'ambassades chinoises et contribuèrent eux aussi à répandre dans ce pays l'influence de la culture chinoise de l'époque. On signalera aussi le cas d'un riche marchand

Transformations politiques, sociales et économiques

chinois du nom Song Suqing (?-1525), originaire du Zhejiang, qui, commerçant avec le Japon et s'y étant fixé en 1510, fit partie de l'ambassade japonaise qui aborda à Ningbo en 1523. C'est en partie grâce à ces relations officielles et par l'intermédiaire des religieux bouddhistes que des ouvrages, des calligraphies et des peintures chinoises purent être conservés au Japon.

Cependant, ces relations entre les Ming et le Japon devaient se gâter à partir de 1522, année où le gouvernement central, devant la recrudescence des attaques de pirates, décide de mettre fin à l'attitude de tolérance qu'il avait adoptée pendant la majeure partie du xv^e siècle. L'année suivante, une dispute éclate à Ningbo entre deux ambassades japonaises qui prétendent toutes deux à être considérées comme régulières. Celle dont les autorités chinoises refusent de reconnaître le caractère officiel pille la ville et ces désordres encouragent les partisans de la fermeté. En 1530, les Japonais ne sont plus autorisés à envoyer des ambassades à Ningbo. La piraterie fait dès ce moment de rapides progrès et son recrutement s'élargit en Chine même. Les bases principales des pirates sont aux îles Zhoushan (Chusan), au nord-est des côtes du Zhejiang, dans la région de Xiamen (Amoy) et Quanzhou, dans celle de Chaozhou, dans le Nord-Est du Guangdong, ainsi que dans les îles du Sud de l'archipel nippon. Toutes les côtes chinoises sont ravagées depuis le Nord du Shandong jusqu'à l'Ouest du Guangdong sur une centaine de kilomètres à l'intérieur des terres. Dans la région riche et peuplée qui s'étend au sud du Yangzi, les pirates pénètrent jusqu'à Nankin et dans le Sud de la province du Anhui. La défense des côtes est si mal assurée que l'administration en est réduite à réquisitionner les bateaux de pêche. C'est seulement après les grandes dévastations et les massacres des années 1553-1555, que la contre-offensive commence à s'organiser. Un calme relatif est rétabli sur les côtes du Zhejiang en 1556, puis au Fujian l'année suivante, à la suite de l'offensive lancée par le général Hu Zongxian. Mais les côtes chinoises ne seront débarrassées pratiquement de la piraterie qu'après les opérations menées par Yu Dayou (?-1573) et Qi Jiguang (?-1587) au cours des années 1560-1570.

Les destructions causées par les attaques de pirates au milieu du xvi^e siècle semblent avoir été très importantes. Mais le souvenir des dangers encourus à ce moment renforça aussi une tendance ancienne au contrôle des étrangers et à la restriction du commerce privé.

LES COMMENCEMENTS DE LA CHINE MODERNE ET LA CRISE DE LA FIN DES MING

chapitre 3

I. Le renouveau urbain

LA GÉNÉRALISATION DE L'ÉCONOMIE MONÉTAIRE à lingots d'argent semble avoir fait éclater les cadres institutionnels mis en place par le fondateur des Ming, en provoquant une mobilité générale de la société. Elle est à l'origine des transformations de plus en plus profondes qui se produisent à partir du début du XVI^e siècle et s'accroissent sous l'effet de divers facteurs*.

Essor du grand commerce et de l'artisanat industriel

Dès les environs de 1520, les capitaux, attirés jusqu'alors par les terres, s'en détournent et se portent vers les entreprises commerciales et artisanales. Le prix des terres ne cesse de baisser et il s'effondrera brusquement dans les dernières années du XVI^e siècle. Le phénomène est particulièrement sensible dans les provinces maritimes du Sud et dans la zone qui s'étend de Hangzhou au nord-est du Jiangxi, partout en fait où domine l'économie

Les commencements de la Chine moderne

monétaire à base de lingots et de pièces d'argent importées : la crise de l'économie agraire y est parallèle à l'essor des activités marchandes et artisanales. Zones d'incursion des pirates japonais, ces régions sont aussi celles des trafics de contrebande avec le Japon, les Philippines, le Siam, l'Insulinde... Or il semble bien que ces trafics n'aient cessé de se développer au cours du *xvi^e* siècle malgré les interdictions officielles et en dépit de l'insécurité qui régnait sur les côtes. Contrôles et dangers accroissent au contraire la valeur des biens de contrebande. Certains bateaux marchands sont équipés pour résister aux attaques de la marine impériale. Dans l'intérieur des terres, les difficultés de l'agriculture traditionnelle expliquent la prolifération des petits métiers (colportage, fabrication d'objets en laque et en bambou, d'encre, de pinceaux...), mais aussi la commercialisation des produits agricoles et le développement des cultures industrielles : coton, huiles végétales, indigo, canne à sucre, tabac... Les couches les plus pauvres de la paysannerie qui, dans certaines régions, émigrent vers les mines ou s'intègrent dans le circuit de la piraterie et de la contrebande se déplacent aussi vers les villes, cherchant à s'employer dans le petit commerce et l'artisanat, s'engageant comme domestiques dans les riches familles ou comme agents d'une administration dont les effectifs ne cessent de croître. Les petits ateliers se transforment en grandes entreprises artisanales dont certaines emploient plusieurs centaines d'ouvriers. Des paysannes vont s'embaucher à Songjiang, au sud-ouest de Shanghai, dans les tissages de coton. D'après les descriptions de l'époque, l'ouvrier est déjà, dans les grands ateliers, cette force de travail anonyme qu'on croit caractéristique de l'âge industriel. Il existe un marché du travail, différencié suivant les métiers, où les ouvriers habiles sont loués à haut prix tandis que les autres forment une masse de main-d'œuvre misérable, venant attendre l'embauche aux abords des grands ateliers. Certains secteurs de l'artisanat chinois ont en effet dès la seconde moitié du *xvi^e* siècle un caractère industriel. C'est le cas des tissages de la soie et du coton, de la porcelaine et de la sidérurgie. Parmi les principales entreprises privées ou publiques, il faut citer celles de Jingdezhen, à l'est du lac Puoyang, où sont installés de nombreux fours à porcelaine; Songjiang, grand centre du tissage du coton que ne suffit pas à alimenter la production locale (d'immenses superficies sont plantées en cotonniers aux environs de Songjiang et au nord de Hangzhou), mais qui doit faire venir une partie de sa matière première du Henan et du Hebei; Suzhou, célèbre par ses soieries de luxe; Wuhu, en amont de Nankin sur le Yangzi, ville spécialisée dans la teinturerie; Cixian, dans le Sud du Hebei, grand centre des fonderies de fer... On compte 50 000 ouvriers dans 30 fabriques de papier du Jiangxi à la fin du *xvi^e* siècle.

La soie chinoise est vendue au Japon cinq à six fois son prix en Chine, ce qui explique l'importance des trafics avec l'archipel. Les céramiques partent par bateaux entiers vers Nagasaki. Le thé, acheté au Fujian et au Zhejiang par les Hollandais au début du *xvii^e* siècle, commence à être exporté jusque dans l'Europe du Nord. Si l'on en croit Gu Yanwu (1613-1682), la taxe de 20 à 30 % qui frappait les marchandises du commerce maritime aurait couvert jusqu'à la moitié des dépenses de l'État à la fin du *xvi^e* siècle.

Progrès techniques

Les nombreux traités techniques qui paraissent à la fin des Ming révèlent les nets progrès de certains procédés artisanaux : métiers à tisser la soie à trois et quatre dévidoirs, perfectionnement des métiers à tisser le coton (les vêtements de coton sont devenus d'un usage général depuis le ^{xiv}^e siècle), procédés pour l'impression de planches en trois et quatre couleurs, puis cinq à l'ère Wanli (1573-1619), progrès remarquables de l'édition, invention à Songjiang d'un alliage de cuivre et de plomb pour la fonte des caractères mobiles, procédés de fabrication du sucre blanc et du sucre glace. On sait les réussites étonnantes de la céramique à l'époque des Ming et surtout aux ères Xuande et Chenghua (de 1426 à 1487) avant que les besoins d'une production en grande série, en partie exportée par mer, n'aient amené un certain déclin de la qualité et de la beauté des pièces.

Mais les progrès techniques ne sont pas limités aux métiers de l'artisanat. Ils intéressent aussi l'agriculture qu'ils ont amenée à se diversifier. Les traités de techniques agricoles qui paraissent à la fin des Ming décrivent de nouvelles machines pour le travail du sol, l'irrigation, les semailles, le traitement des produits de l'agriculture. Les procédés d'amélioration des sols, la sélection de nouvelles variétés et surtout l'introduction de nouvelles cultures ont provoqué un progrès général de l'agriculture à la fin de l'époque des Ming. Les Portugais puis les Espagnols qui commercent dans les ports des côtes méridionales dans le courant du ^{xvi}^e siècle y introduisent des plantes venues du Nouveau Monde. L'une d'elles, l'arachide, est cultivée dès les années 1530-1540 dans les terrains sablonneux de la région de Shanghai. Elle deviendra au ^{xix}^e siècle une des nourritures de base des habitants du Shandong. La patate douce, mentionnée pour la première fois au Yunnan en 1563, semble avoir pénétré en Chine à la fois par le Sud-Ouest et par voie de mer. Elle est adoptée avec enthousiasme à la fin du ^{xvi}^e siècle et au début du ^{xvii}^e, car elle remplace avantageusement le taro chinois. Se contentant comme l'arachide de sols pauvres et mal irrigués, elle sera, au ^{xviii}^e siècle, un aliment d'importance égale au riz pour les populations du Fujian et du Guangdong. Une autre plante, qui était connue plus anciennement et semble avoir pénétré en Chine par la route de Birmanie, le sorgho, se répand très largement aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Seule plante américaine dont, avec le tabac, la diffusion semble avoir été moins rapide que celle de l'arachide et de la patate douce, le maïs commence à se répandre à partir des débuts du ^{xvii}^e siècle. Il était appelé à un grand avenir en Chine.

Cultures de complément auxquelles peuvent servir des terres pauvres et encore inexploitées, ces nouvelles plantes dont les récoltes aident à la soudure d'hiver et enrichissent le régime alimentaire n'ont pas encore provoqué la grande révolution agricole qui se produira au ^{xviii}^e siècle, mais on peut croire que l'effet de leur diffusion a déjà commencé à se faire sentir à la fin de l'époque des Ming.

On note enfin que s'accuse au ^{xvi}^e siècle une sorte de spécialisation économique des régions. La grande région productrice depuis la fin du Néolithique jusqu'aux ^{vii}^e-^{viii}^e siècles

de notre ère avait été celle du blé et du millet qui s'étend en arc de cercle de la vallée de la Wei au cours inférieur du fleuve Jaune et qui s'élargit vers l'est à l'ensemble de la plaine Centrale. La prééminence passe aux régions de riziculture du Bas-Yangzi, de la vallée de la Huai et du Nord du Zhejiang à partir des IX^e-X^e siècles. Capables de nourrir une population de plus en plus nombreuse et de fournir en même temps à la Chine du Nord une partie de ses surplus, ces régions ont joué un rôle capital sous la dynastie des Song, à l'époque de l'Empire mongol et jusque dans la première moitié de l'époque des Ming. Cependant, ce rôle de grande région productrice et exportatrice de riz devait passer dans le cours des XV^e et XVI^e siècles aux deux provinces du Moyen-Yangzi, Hunan et Hubei, tandis que s'affirmait la vocation commerciale et artisanale des régions situées au sud du cours inférieur du Yangzi.

Contrairement à ce qu'indiquent les recensements de l'époque des Ming qui, après l'ère Hongwu (1368-1398), sont les plus mauvais de l'histoire, tout laisse à penser que la population de la Chine s'est accrue de façon constante entre la fin du XIV^e siècle et le milieu du XVII^e. Certains historiens ont pu avancer les chiffres de 70 millions d'habitants environ pour le début de la dynastie et de 130 pour la fin. Ils sont dans l'ordre du vraisemblable et cette croissance paraît en accord avec l'essor économique et les progrès de l'agriculture qui se sont produits au XVI^e siècle.

Une nouvelle société urbaine et marchande

L'époque qui succède à partir de 1560 à la période des offensives mongoles et des attaques de pirates japonais a été l'une des plus fécondes de l'histoire des Ming. Toute la première partie de l'ère Wanli (1573-1619), de 1573 à 1582, a été particulièrement prospère, mais la vitalité et les contradictions de la société de la fin de la dynastie donnent aussi à toute la période finale, jusqu'à l'invasion mandchoue, un intérêt singulier. L'évolution rapide qui s'est déclenchée à ce moment de l'histoire du monde chinois se marque dans les changements sociaux : formation d'un prolétariat et d'une petite bourgeoisie urbaine, transformation de la vie rurale, pénétrée par les influences de la ville, ascension d'une classe de grands marchands et hommes d'affaires. Les changeurs et banquiers du Shanxi qui ont des succursales à Pékin, les riches commerçants du lac Dongting au Hunan, les armateurs enrichis dans les trafics maritimes à Quanzhou et Zhangzhou dans le Sud du Fujian, les grands marchands de Xin'an surtout (actuel Shexian, dans le Sud du Anhui) forment une nouvelle classe qui pourrait évoquer celle des hommes d'affaires des débuts du capitalisme en Europe si les mentalités, les conditions sociales et politiques n'étaient pas si différentes. Les plus riches doivent leur fortune à leur insertion dans une économie étatique et jouent le rôle de fournisseurs des armées. Les transactions portent sur des produits de grande consommation : riz, sel, céréales, tissus. Les banquiers du Shanxi étendent leurs activités à l'époque mandchoue à la Mongolie extérieure et à l'Asie centrale, se partageant les trafics et les opérations financières avec les marchands de Xin'an qui s'imposeront dans tout le bassin du Yangzi.

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

Mais cette évolution se marque aussi dans l'essor et le renouvellement des genres littéraires, de la pensée et des connaissances. Elle s'est accompagnée, à partir de la fin du XVI^e siècle, d'une série de crises qui paraissent dues au maintien d'un système politique autoritaire et centralisé qui était en contradiction avec son époque, et elle devait être compromise pour finir par l'invasion mandchoue et l'occupation du territoire. L'histoire sociale, politique et intellectuelle de la fin des Ming donne l'impression qu'il s'est produit à ce moment comme une seconde « Renaissance » chinoise que la conquête étrangère a interrompue, puis orientée sur de nouvelles voies.

2. La période de crise des cinquante dernières années

Après l'alerte provoquée par les offensives mongoles et les attaques de pirates japonais, un mieux relatif se fait sentir qui se confirme à mesure que les dangers extérieurs s'estompent. L'empereur qui règne sous le nom d'ère de Longqing (1567-1573) est un autocrate éclairé, soucieux de justice sociale et de réformes. La politique inaugurée sous son règne est poursuivie au début de l'ère Wanli (1573-1619) : réduction des dépenses de la Cour, défense des petits paysans exploités par les gros propriétaires, régulation du cours du fleuve Jaune et de la Huai. Un administrateur honnête et efficace, Pan Jixun (1521-1595), est préposé pendant 29 ans à l'entretien des digues du fleuve et à celui du grand canal. Toutes les mesures de restauration économique qui sont prises à cette époque ont pour inspirateur principal un haut fonctionnaire du nom de Zhang Juzheng (1525-1582) qui assume en fait la direction de l'État pendant la minorité de Wanli. Mais, à la mort de Zhang Juzheng en 1582, les eunuques reprennent le pouvoir qui leur avait échappé et c'est de nouveau le laisser-aller et le déclin rapide des finances de l'État.

Crise financière

Le Palais impérial gaspille sans compter. Un seul exemple peut servir à illustrer le faste de la Cour : la construction du tombeau de l'empereur Wanli entre 1584 et 1590 — ce tombeau a été retrouvé par hasard et fouillé en 1956-1959 — coûte 8 millions de *liang*. Les briques en sont amenées de Linqing dans le Nord-Ouest du Shandong, sur le grand canal, les pierres transportées depuis une montagne de la même province et les arbres qui servent aux charpentes sont des cèdres du Sichuan et des provinces du Sud-Ouest. Mais bientôt, aux dépenses somptuaires de la Cour s'ajoutent celles que provoque la montée des périls extérieurs. Au cours de la même année 1592, Bobai, chef mongol de la région de Ningxia, près du cours supérieur du fleuve Jaune, fait sécession, les minorités ethniques de la région de Zunyi au Guizhou se révoltent et les Japonais débarquent en Corée sous le

Les commencements de la Chine moderne

commandement du shôgun Hideyoshi Toyotomi (1536-1598). Les longues opérations menées par les Ming contre les troupes japonaises entre 1595 et 1598 se terminent à l'avantage de la Chine mais elles épuisent entièrement le Trésor public. Quand, vingt ans plus tard, le prince jürchen Nurhaci, qui avait aidé les armées chinoises dans leur lutte contre l'invasion japonaise, se retournera contre les Ming, la Chine ne sera plus en état de lui opposer une résistance efficace dans les provinces du Nord-Est.

La guerre de Corée, en 1593-1598, coûte au Trésor public 26 millions de *liang*. Cependant, la fin de cette guerre n'allège pas le poids des dépenses militaires au début du xvii^e siècle : l'armée de la fin des Ming est une armée de mercenaires qui a le double désavantage d'être pléthorique et inefficace. Les effectifs ont doublé depuis la fin du xiv^e siècle, mais cet accroissement correspond à un déclin de la qualité des troupes. Matteo Ricci, dans ses Mémoires sur la Chine rédigés au début du xvii^e siècle, juge sévèrement la soldatesque de l'époque : « Tous ceux qui sont sous les armes, écrit-il, mènent une vie méprisable, car ils n'ont embrassé cette profession ni par amour de leur pays, ni par dévouement à leur roi, ni par goât des honneurs et de la gloire, mais comme des sujets au service d'un pourvoyeur d'emplois. » Toujours au dire de Ricci, les chevaux de l'armée impériale sont de pauvres rosses que le hennissement des chevaux de la steppe suffit à mettre en fuite. Les armées sont le dépotoir de la société : fainéants, filous, gens de sac et de corde, bandits de grand chemin...

Une autre cause de déficit est produite par les rentes versées aux parents de la famille impériale. Les vingt-quatre fils de Hongwu avaient été privés de tout pouvoir afin que fussent réduits le plus possible les risques d'usurpation, mais ils avaient été dotés en revanche de domaines étendus, possédaient des terrains de pacage dans les provinces du Nord, disposaient d'une garde personnelle de 3 000 à 19 000 hommes, et percevaient de riches traitements. Cette noblesse impériale s'était accrue de génération en génération au point de grever très lourdement le budget de l'État à la fin des Ming. Le seul prince de Qingcheng avait eu 94 descendants en ligne directe. Sous Wanli (1573-1619), on comptait 45 princes de premier rang percevant des rentes annuelles de 10 000 *shi* (l'équivalent en argent de 600 tonnes de céréales environ) et 23 000 nobles de moindre rang. Sur les revenus des impôts du Shanxi et du Henan (7 400 000 *shi*), plus de la moitié (4 040 000) était consacrée au paiement de ces rentes. Cette situation devait amener, au cours des années 1573-1628, à suspendre les permissions de mariage pour les princes et les octrois de titres de noblesse.

Les difficultés financières que rencontre le gouvernement des Ming à partir de la fin du xvi^e siècle l'amènent à prendre des mesures qui, pour la plupart, ne font qu'aggraver le malaise social. Pour compenser un déficit dû à un abandon des terres qui paraît avoir pris une grande ampleur à cette époque, il renforce les taxes commerciales, crée des postes de douanes sur le Yangzi et le grand canal, et rend plus écrasants encore les impôts de la paysannerie. La hausse des taxes commerciales provoque une crise des entreprises artisanales. A Linqing, au Shandong, 45 boutiques de toile sur 73, 21 boutiques de satin sur 33 sont obligées de fermer leurs portes au début du xvii^e siècle. Les révoltes d'artisans dans les villes se multiplient. Entre 1596 et 1626, des émeutes urbaines sont signalées presque chaque

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

année dans les régions qui avaient été jusqu'alors les plus actives : à Suzhou, Songjiang, Hangzhou, Pékin et dans tous les grands centres d'artisanat. En 1603, les mineurs des mines privées de Mentougou, à 30 km à l'est de Pékin, font une marche de protestation sur la capitale. Le mécontentement, qu'aggravent aussi bien les mesures d'économie et les licenciements d'employés de l'État que la hausse des taxes et des impôts, devait aboutir aux grandes insurrections des années 1627-1644, que précèdent dans les années 1621-1629 des soulèvements de populations non chinoises, provoqués sur les confins du Yunnan, du Sichuan et du Guizhou par les incorporations forcées dans les armées.

Crise politique

Les années 1615-1627 sont marquées par le grave conflit qui oppose un groupe de fonctionnaires intègres et d'intellectuels loyalistes au pouvoir occulte des eunuques, pouvoir qui a pour principe les machinations tramées dans l'ombre du Palais, les complicités acquises au dedans comme au dehors, la passivité d'une administration rendue docile par la corruption et par la terreur. Le parti qui groupe ces hommes d'origine très diverse s'est formé autour d'une de ces nombreuses académies privées (*shuyuan*) qui furent souvent, à la fin des Ming, des foyers de libre discussion littéraire et politique. L'académie du Donglin à Wuxi, au Jiangsu, remontait au XII^e siècle et avait été fondée par un fonctionnaire lettré du Fujian du nom de Yang Shi (1053-1135). Restaurée en 1604, elle était devenue l'un des principaux centres de l'opposition. Ses membres, lettrés indépendants ou anciens fonctionnaires révoqués pour la plupart, cultivaient les idées antiabsolutistes du *Mengzi* et retournaient contre la Cour et le gouvernement central les principes politiques et moraux de l'orthodoxie néo-confucéenne. Une telle démarche a été constante au cours de l'histoire jusqu'à l'époque mandchoue : ce que les Occidentaux ont appelé bien pompeusement confucianisme fut souvent bien plus une arme aux mains de l'opposition qu'une idéologie officielle. C'est sur le terrain de la légitimité, de la régularité des usages que se placent d'abord les partisans du Donglin.

A la fin de l'ère Wanli, trois affaires qui touchent de près le Palais impérial soulèvent les passions et déclenchent la crise : c'est, en 1615, un incident dans lequel on croit voir un attentat manqué contre le prince héritier ; en 1620, la mort suspecte de l'empereur Taichang qu'on soupçonne d'avoir été empoisonné par les eunuques et, la même année, la résistance opposée par les eunuques à l'éloignement d'une ancienne favorite. Dans ces affaires, certains croient voir déjà la main du redoutable eunuque Wei Zhongxian. L'histoire raconte que ce Wei Zhongxian (1568-1627) était un vaurien qui, pour payer ses dettes de jeu, s'était fait castrer, sûr de trouver un emploi au Palais. Illettré, il est nommé au bureau des Rites grâce à l'appui de la dame Ke, nourrice du futur empereur Tianqi (1621-1627). En 1621, à l'avènement du nouvel empereur, il est préposé à la direction des tombeaux impériaux. Les membres du Donglin, dont l'autorité s'était imposée quelque temps au cours de l'ère Wanli, reviennent au pouvoir au début de l'ère Tianqi, mais leur influence est de courte

durée. Wei Zhongxian organise son réseau de complicités et contrôle bientôt l'ensemble de l'administration grâce à sa police secrète. Dès 1625 et jusqu'à la mort de l'empereur Tianqi, a lieu une terrible répression contre les membres et sympathisants du Donglin dont beaucoup périssent en prison. Une liste de plus de 700 « conjurés », hauts et moyens fonctionnaires, est publiée qui permet d'exercer une persécution générale. Les académies qui servaient de centres à l'opposition sont fermées. Cependant, Wei Zhongxian imagine de faire élever en tous lieux des temples à sa propre gloire et à celle de ses complices. Ce sont les « temples de vivants » (*shengci*). Chacune de ces constructions, dont la première est élevée sur les bords du lac de l'Ouest à Hangzhou en l'honneur du gouverneur du Zhejiang, Pan Ruzhen, est l'occasion de dépenses fabuleuses. Pour accroître sa puissance, Wei Zhongxian multiplie les nominations de faveur et le nombre des fonctionnaires fictifs, cependant que la corruption gagne de proche en proche. Le terrible eunuque est assassiné à l'avènement du dernier empereur des Ming (1628-1644) et le Donglin est réhabilité. Une résurgence du Donglin apparaîtra, à Suzhou, avec le « Parti du Renouveau » (*Fushe*) appelé aussi « Petit Donglin » qui se présente comme un cercle politico-littéraire. Il comptera plus de 2 000 membres dont un quart environ de fonctionnaires, mais après avoir exercé quelque influence, ses membres seront écartés à leur tour du pouvoir.

La crise des années 1615-1627 eut de profondes répercussions politiques, morales et intellectuelles sur les générations de cette époque. Elle amenait à rejeter une philosophie dominante — celle de Wang Yangming (1472-1528) — qui était trop détachée des problèmes concrets de la politique, incitait à mettre en question un régime absolutiste qui était en contradiction avec la tradition lettrée et créait enfin un désarroi moral qui prélude à celui, plus profond encore, que provoquera l'invasion mandchoue.

Grandes insurrections populaires

A la crise politique et au déficit dramatique du Trésor s'ajoutent, à partir de 1627, la menace des Jürchen en Mongolie et au Liaoning ainsi que les insurrections populaires dont l'extension devait provoquer la chute de la dynastie.

Dès les années 1627-1628, une suite de mauvaises récoltes dues à des sécheresses persistantes provoque des troubles au Shenxi, dans la paysannerie mais aussi dans les armées du Nord de la province où le ravitaillement ne parvient pas. Les troubles ne tardent pas à s'étendre au Shanxi, à la vallée de la Wei et au Sichuan. A la recherche d'économies, le gouvernement décide en 1629 de licencier une partie des troupes affectées à la garde des relais de poste et cette mesure excite de nouveaux soulèvements dans le Nord-Ouest de l'Empire. Vers 1636, les provinces du Centre, du Nord et du Nord-Ouest ont échappé au contrôle de Pékin et, des différents chefs de rébellion en lutte contre les armées impériales et en conflit les uns avec les autres, deux ont fini par s'imposer et par éliminer leurs adversaires : Li Zicheng, un ancien gardien de moutons entré au service des relais de poste, qui occupe et administre toute la Chine du Nord; Zhang Xianzhong (1606-1646), un ancien

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

soldat originaire de Yan'an, qui s'est rendu maître de la vallée du Yangzi et du Sichuan.

Li Zicheng s'est acquis une position stable à partir de 1640. Il gagne à lui deux anciens « licenciés » (candidats reçus au concours des provinces), Li Yan et Niu Jinxing, qui lui fournissent des présages fastes et resteront ses conseillers jusqu'à la fin. A la première lune de 1644, Li Zicheng se proclame roi du royaume de Dashun (Grande Prospérité) et met en place une administration régulière. Il dispose alors de 400 000 fantassins et de 600 000 cavaliers. Trois mois plus tard, il entre à Pékin où l'empereur Chongzhen s'étrangle sur la colline du Charbon (Meishan) au nord du Palais impérial. C'est alors que Wu Sangui, le général qui commandait les armées impériales repliées à Shanhaiguan, entre Hebei et Liaoning, face aux armées mandchoues, fait alliance avec les futurs envahisseurs et marche sur la capitale. Li Zicheng en fuite, rentre à Xi'an où il se proclame empereur en 1645. Puis, c'est la retraite vers le Sud : Xiangyang, Wuchang, Yueyang et, pour finir, une petite ville du Sud-Ouest du Hunan où il est tué par deux paysans qui vont offrir sa tête au commandant des troupes lancées à sa poursuite. Son neveu Li Guo qui, par piété filiale, complète son corps par une tête en jonc, l'enterre au pied du mont Luogong.

Au moment où Li Zicheng étendait son Empire en Chine du Nord, Zhang Xianzhong occupait le Jiangxi, le Hunan, le Nord du Guangdong et du Guangxi. L'année même où Li Zicheng se proclame empereur à Xi'an, Zhang Xianzhong s'octroie le titre de roi à Chengdu. Pressé par les troupes mandchoues en 1646, il sera tué au cours d'un combat près de sa capitale.

Les rébellions de Li Zicheng et de Zhang Xianzhong, bien qu'elles visent toutes deux au renversement du pouvoir établi, sont de nature différente. Li Zicheng s'appuie sur la classe des petits propriétaires, relativement nombreuse en Chine du Nord, et sur les lettrés sans fortune. Il occupe le terrain et administre. Zhang Xianzhong au contraire, dans des régions de grandes propriétés, s'appuie sur les couches les plus misérables de la population et règne par la terreur. Les riches propriétaires, les notables et les fonctionnaires impériaux sont massacrés. Zhang Xianzhong détruit les richesses par haine du luxe. Il libère tous ceux que les conditions économiques ont réduit à un état de dépendance, crée une armée féminine (*pozi jun*). On comprend la haine que lui vouent les riches familles du Sichuan qui, au moment de l'arrivée des troupes mandchoues, créent des milices contre-révolutionnaires pour venir en aide aux envahisseurs. Zhang Xianzhong lutte deux ans contre ses assaillants et meurt au combat en 1646. Un de ses lieutenants du nom de Li Dingguo passera cependant au Yunnan où il se maintiendra jusque vers 1662.

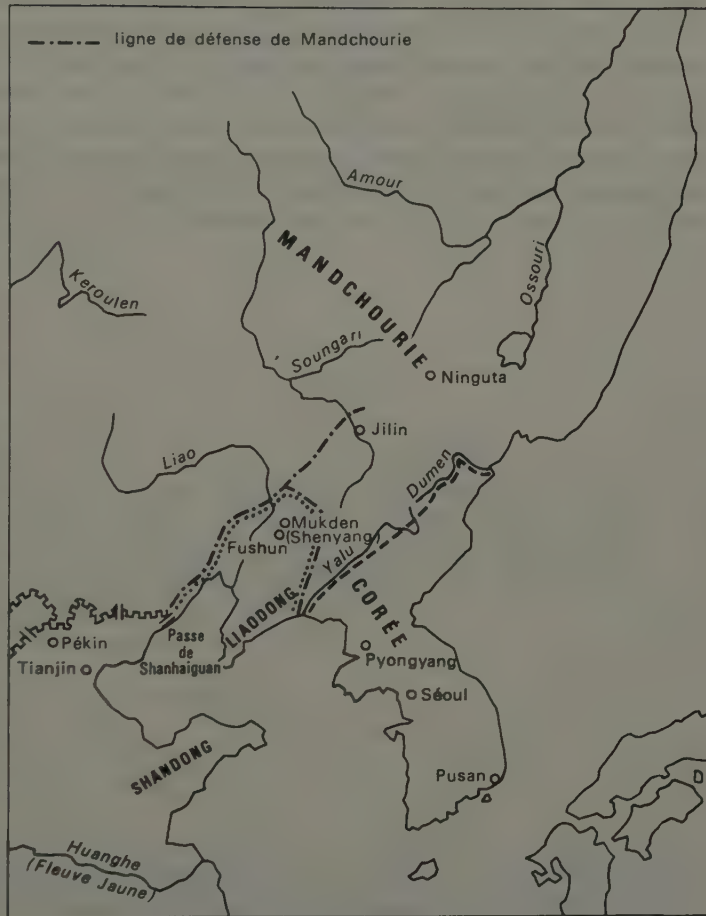
La menace mandchoue

La situation de l'empire des Ming à la veille de l'invasion explique que les Mandchous n'aient eu aucune peine à pénétrer en Chine et à s'y emparer du pouvoir. Tout leur est favorable : l'anarchie générale, la ruine des finances publiques, l'affolement du pouvoir central porté à son comble par le suicide de l'empereur, la faiblesse des armées maintenues

au Hebei pour défendre la capitale, les divisions enfin entre Chinois et les complicités que les envahisseurs trouvent dans une partie de la population. Beaucoup, dans les hautes classes, préférèrent une alliance qu'ils espèrent provisoire avec les ennemis de l'extérieur au triomphe des rébellions populaires. Certains même, depuis longtemps en contact avec les futurs conquérants de la Chine, sont prêts à collaborer. Le cas de Wu Sangui n'est pas unique comme le montre l'exemple d'un autre général des armées des Ming, Hong Chengchou (1593-1665). Hong avait pris une part active à la lutte contre les troupes de Li Zicheng entre 1634 et 1638 et avait été appelé pour défendre la capitale contre la menace des Jürchen en 1639.

Fait prisonnier en 1642, il s'enrôle dans les Bannières mandchoues.

Du point de vue stratégique, l'essentiel est d'ailleurs acquis pour les Mandchous entre la prise de Shenyang (Mukden) et de Liaoyang en 1621 et l'occupation de l'ensemble de la Mandchourie jusqu'à Shanhaiguan en 1642. En effet, le système de défense de l'empire des Ming dans le Nord-Est était constitué par les trois provinces du Hebei, du Liaoning et du Shandong (péninsule du Liaodong et côtes septentrionales du Shandong pouvant être reliées par mer en 24 heures). L'alliance de la Corée contribuait à la sécurité de cette



24. Les défenses du Nord-Est à la fin des Ming.

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

région. Mais ce système de défense était fragile, car aucune barrière naturelle ne faisait obstacle dans les plaines de Mandchourie, et la passe de Shanhaiguan était la seule grande voie de communication entre Hebei et Liaoning. Pour remédier à l'absence de barrière naturelle, les Ming avaient construit une ligne de défense qui allait de l'ouest de l'embouchure du Yalu à Kaiping, à 300 km au nord de Pékin, et une autre de Shanhaiguan à Jilin (Kirin). Ces « murailles des frontières aux rangées de saules » (*Liutiao bianqiang*) étaient constituées par des fossés et des remblais plantés de saules destinés à arrêter la cavalerie des Jürchen. La chute de ces défenses et l'occupation du bassin du Liaohe mettaient Pékin à la portée immédiate des envahisseurs.

LA VIE INTELLECTUELLE A L'ÉPOQUE DES MING

chapitre 4

ON NE PEUT PORTER DE JUGEMENT D'ENSEMBLE* sur une période si étendue, qui commence à la fin de notre Moyen Age et se termine à l'avènement de Louis XIV. C'est cette erreur de méthode et l'ignorance qui ont amené parfois à la condamner comme une époque de stérilité intellectuelle et d'imitation servile dans le domaine des arts et de la littérature. Elle est, dans toute sa dernière partie, l'une des plus passionnantes de l'histoire intellectuelle du monde chinois. Elle a connu l'essor extraordinaire d'une littérature romanesque, les débuts d'une critique scientifique en matière de philologie, de nouvelles orientations de pensée, un nouvel intérêt pour les connaissances pratiques, des esprits libres et originaux. Bien des nouveautés de cette dernière période auront leurs prolongements sous les Qing aux xvii^e et xviii^e siècles. Mais c'est un fait que pendant la majeure partie de cette longue dynastie, les effets néfastes de l'absolutisme et de l'orthodoxie se sont conjugués pour étouffer le libre développement de la pensée.

I. Orthodoxes et indépendants

Le plus grand titre de gloire de la période d'expansion est, au début du xv^e siècle, la compilation sur ordre impérial d'une immense collection d'œuvres diverses connue sous le nom de *Yongle dadian*. Commencée en 1403, elle est achevée quatre ans plus tard et comptait 22 877 chapitres. Malgré le peu de soin avec lequel fut mené le travail, cette collection devait se révéler extrêmement précieuse : elle servira à la fin du xviii^e siècle aux compilateurs de l'énorme collection qui reçut le titre de *Siku quanshu*. Un manuscrit du *Yongle dadian* avait en effet été acquis par la bibliothèque de l'Académie impériale, le *Hanlinyuan*, en 1772. La plus grande partie de ce manuscrit unique devait être brûlée au moment des pillages et des incendies auxquels se livrèrent à Pékin les troupes britanniques et françaises en 1860. Le reste fut dispersé et il ne subsiste plus aujourd'hui que 60 fascicules sur les 11 095 que comptait le manuscrit primitif.

Dans le domaine des publications et collections de textes, cette entreprise du pouvoir central est l'événement le plus important d'une période qui semble particulièrement terne. En philosophie, c'est l'orthodoxie néo-confucéenne qui, à l'imitation de ce qu'avaient fait les Mongols en 1313, est officiellement adoptée dès la reprise des concours de doctorat en 1384 et les progrès de ce système de pensée académique, l'équivalent de notre scolastique aristotélicienne du Moyen Age, s'accroissent avec la publication en 1415 d'une anthologie des philosophes de l'époque des Song (le *Xingli daquan* ou *Somme des philosophes de la nature humaine et de la raison*) et de deux manuels scolaires donnant les interprétations officielles des cinq Classiques (le *Wujing daquan*) et des Quatre Livres (le *Sishu daquan*). Le premier de ces ouvrages réunit des textes importants de Zhou Dunyi (1017-1073), de Zhang Zai (1020-1077), de Shao Yong (1011-1077) et de Zhu Xi (1130-1200).

Le développement de l'école intuitionniste

Cependant, la prééminence de l'école de Zhu Xi, dont les interprétations sont considérées comme les seules correctes dans les concours, n'empêche pas le développement de courants de pensée indépendants. Ceux qu'on a appelés, peut-être à tort, les « intuitionnistes », les tenants de l'école de l'esprit (*xinxue*) par opposition à ceux du *lixue* (école du *li* : ordre, raison immanente), forment une lignée de penseurs qui aboutira, au début du xvi^e siècle, à Wang Shouren (Wang Yangming) puis à ses disciples. Ce mouvement hétérodoxe prend naissance chez des lettrés indépendants qui refusent de s'engager dans la carrière officielle. C'est le cas de Wu Yubi (1391-1469) et de Hu Juren (1434-1484); celui de Chen Xianzhang (1428-1500), un Cantonais qui mène une vie d'ermite et s'applique à des exercices de contemplation et d'« accroupissement dans le calme » (*jingzuo*) à la

La vie intellectuelle à l'époque des Ming

manière des bouddhistes *chan*. Ses lectures sont peu orthodoxes : romans, textes bouddhiques et taoïstes. Chen Xianzhang est l'un des premiers à adopter à l'égard de la philosophie dominante une attitude qui est typique de tous ceux qui, sous les Ming, cherchèrent à se dégager de l'emprise de l'orthodoxie — on la retrouvera à la fin du xvi^e siècle chez Li Zhi — : elle consiste à se référer à d'autres traditions — populaires et religieuses — que les traditions lettrées.

C'est à cette lignée d'ermites laïcs en même temps qu'à Lu Jiuyuan (1139-1193), l'adversaire et le contemporain de Zhu Xi, que se rattache Wang Shouren, souvent désigné sous son surnom de Wang Yangming (1472-1528). Wang Shouren reprend la thèse fondamentale de Lu Jiuyuan : le *li*, l'ordre du monde et des êtres, la raison immanente, n'est pas une réalité extérieure à la conscience. Alors que Zhu Xi, chez qui est sensible l'influence de la métaphysique bouddhique, est résolument intellectualiste (« l'action suit la connaissance »), l'agir et le connaître sont, pour Wang Shouren, inséparables et s'informent mutuellement. Une des notions les plus importantes de sa philosophie est celle de « sens spontané » (*liangzhi*) dont il emprunte le terme au *Mengzi* (*ren zhi suo bulü er zhizhe, qi liangzhi ye* : « ce que l'homme connaît sans réflexion, voilà le sens spontané »). L'intuitionnisme de Wang Yangming vise à un retour à l'indistinction primitive de la conscience : la séparation entre l'homme et le monde naît de l'affirmation du moi et des intérêts égoïstes. Seul le sage sait rester ouvert au monde et faire qu'il n'y ait, dans l'état d'innocence première où il a su se maintenir, ni sujet ni objet. Aussi est-ce sans doute une erreur que commettent certains interprètes de Wang Shouren en le qualifiant de subjectiviste, bien que sa philosophie soit dominée par une tendance au repli sur soi et à l'introspection.

Cette tendance est en accord avec des opinions que l'on peut considérer comme réactionnaires du point de vue social et politique : Wang Shouren voudrait sauver de leur ruine les communes rurales que sont en train de désagréger à son époque les pratiques usuraires, les exactions des riches, des fonctionnaires et de leurs agents ainsi que les transformations de l'économie. Il prévoit à cette fin un programme de réformes qu'il pousse jusque dans ses détails : des sortes d'unions villageoises fondées sur un contrat collectif (*xiangyue*) et à la tête desquelles il place un chef et des assistants; une sorte d'autogestion des communautés rurales; une comptabilité des dépenses et des recettes; un contrôle du groupe sur la moralité de ses membres (éloges et blâmes publics); des assemblées ouvertes par un serment de loyauté et où chacun s'accuserait spontanément de ses fautes; la protection des dénonciateurs. Tels sont, aux yeux du philosophe, les moyens d'un redressement moral, économique et politique, à une époque où l'essor de l'économie monétaire, du commerce et de l'artisanat commence à bouleverser les cadres traditionnels et provoque une instabilité générale.

2. La “ Renaissance ” des années 1550-1644

Si l'évolution qui s'annonce au début du xvi^e siècle explique les inquiétudes politiques et morales de Wang Shouren et n'est peut-être pas sans lien avec les tendances profondes de sa philosophie, les transformations et l'instabilité sociale plus accusées encore de la période qui s'ouvre après sa mort ainsi que les crises de la fin de l'époque des Ming sont à l'arrière-plan du renouveau intellectuel qui se marque dans la plupart des domaines pendant le dernier siècle de la dynastie. Cette seconde « Renaissance » chinoise mérite un intérêt particulier non seulement pour son contenu même et ses caractères originaux, mais en raison de ses conséquences qui se feront sentir jusqu'à l'époque contemporaine. Elle porte en germe des tendances qui s'épanouiront chez les philosophes de la seconde moitié du xvii^e siècle et du siècle suivant.

A Wang Shouren se rattachent deux écoles, dites de droite et de gauche (*zuoyou pai*). La première passe pour être restée fidèle à l'enseignement du maître, mais la tendance aux spéculations abstraites y domine : elle sera à l'origine d'une réaction positiviste qui s'affirmera au moment de l'occupation mandchoue. La seconde en représente au contraire une déviation extrémiste. Avec les tenants de l'école de gauche (Wang Gen, 1483-1541, un ancien saunier autodidacte de la région de Yangzhou; Wang Ji, 1498-1583; Luo Rufang, 1515-1588, et enfin Li Zhi, 1527-1602), l'accent est mis sur la spontanéité et l'anticonformisme. L'influence du bouddhisme *chan* est sensible chez ces hommes qui cherchent leurs sources d'inspiration dans des traditions étrangères à celles des lettrés.

Anticonformisme

Le cas de Li Zhi est peut-être le plus significatif. Il est né dans une famille d'anciens marchands du Fujian convertis jadis à l'islâm et certains de ses ancêtres avaient participé comme interprètes à des voyages de commerçants chinois en Iran au cours du xv^e siècle. L'un d'eux avait visité Ormuz en 1437 et y avait pris femme. Ces origines expliquent peut-être la curiosité et la liberté d'esprit de Li Zhi. Li Zhi ne croit ni aux traditions relatives à la haute Antiquité dont il soupçonne le caractère artificiel et tardif, ni à l'authenticité absolue des Classiques qui est déjà battue en brèche par les philologues. Certains de ses amis s'intéressent aux nouveautés introduites par les Européens aux traductions de Matteo Ricci, le *Jiaoyoulun* (*De Amicitia*) et le *Tianzhu shiyi* (*Dei vera ratio*), publiées à Nanchang en 1596, et lui-même rencontre trois fois — dont une fois à Nankin en 1599 — le missionnaire jésuite qui, prévenu de ses attaches avec le clergé bouddhique, ne cherche pas à nouer plus amples relations. Grand amateur de littérature en langue vulgaire, Li Zhi annote le *Roman des bords de l'eau* (*Shuihuzhuan*), qui met en scène des

La vie intellectuelle à l'époque des Ming

brigands redresseurs de torts, et le *Roman des trois royaumes* (*Sanguozhi yanyi*) dont il apprécie les stratagèmes militaires et les récits de bataille. Certains spécialistes modernes pensent que l'influence de Li Zhi a pu se faire sentir sur Wu Cheng'en, l'auteur du *Voyage en Occident* (*Xiyouji*) dont la verve iconoclaste s'accorde assez bien avec ses idées. Cette influence s'est exercée effectivement sur les trois frères Yuan (Yuan Zongdao, 1560-1600, Yuan Hongdao, 1568-1610, et Yuan Zhongdao, 1570-1623) qui sont à l'origine du style poétique dit de Gong'an et partisans d'une langue simple, directe, proche de la langue parlée, et hostiles à l'imitation des vieux modèles. L'admiration que porte Li Zhi aux chefs de guerre et aux brigands célèbres, son intérêt pour les questions de stratégie vont eux aussi à l'encontre des opinions reçues. Li Zhi critique sévèrement la politique de défense adoptée contre les pirates japonais et dénonce ses effets désastreux sur le commerce et sur les populations. L'armée gouvernementale formée de mercenaires lui apparaît inefficace, tandis que les milices populaires qui se sont constituées spontanément ont fait la preuve de leur capacité de résistance. Mais il n'est pas jusqu'à la passion qu'il met à défendre les faibles et les opprimés (les femmes, les minorités ethniques brimées par l'administration), au vif intérêt qu'il porte aux ouvrages bouddhiques et taoïstes qui n'aillent à l'encontre des idées reçues.

On comprend pourquoi Li Zhi, auteur d'ouvrages à scandale et philosophe de la spontanéité, a suscité une telle unanimité contre lui : mais, par son indépendance d'esprit et son anticonformisme, il est bien un homme de cette époque d'essor urbain et de contradictions entre nouveautés et tradition que fut la fin du xvi^e siècle.

Aucune personnalité aussi originale que Li Zhi n'apparaît au cours de la période de crises qui occupe la première moitié du xvii^e siècle, mais il y a lieu de penser que la réflexion politique s'est approfondie à ce moment dans les milieux réformistes : c'est de ces milieux — ceux du parti Donglin et du parti Fushe qui lui succéda — que sont issus les grands penseurs, philosophes, sociologues et historiens, du début de la dynastie mandchoue.

Nouvel esprit scientifique et nouvel intérêt pour les connaissances pratiques

A l'anticonformisme de Li Zhi et à son attitude sceptique à l'égard d'une tradition classique qui joue dans le monde chinois un rôle analogue à celui de la tradition chrétienne en Occident peut être rattachée de façon plus ou moins lâche une nouvelle orientation de pensée de caractère scientifique.

On attribue généralement à Gu Yanwu (1613-1682) et aux grands philologues du xviii^e siècle le mérite d'avoir mis au point une méthode scientifique de critique textuelle et historique. En fait, c'est au xvi^e siècle qu'on peut faire remonter les origines de la grande école philologique de l'époque mandchoue. Dès 1543, Mei Zu dénonce le caractère apocryphe de la version du *Shangshu*, le Classique de l'histoire, en caractères anciens (*guwen*),

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

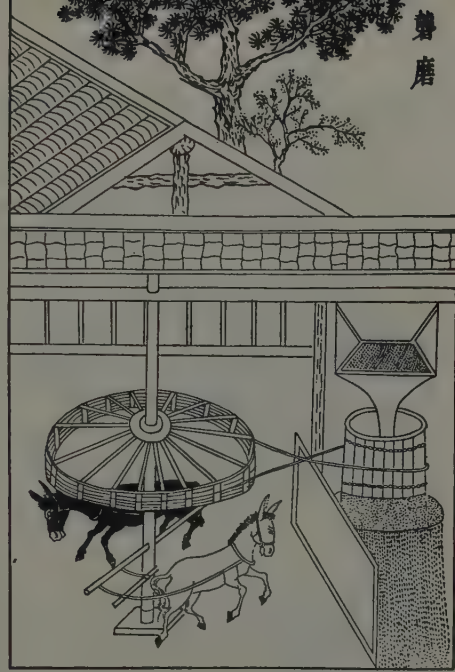
qui remonte à l'époque des Han. Chen Di (1541-1617) est un des premiers à aborder les études de phonétique historique, qui seront développées plus tard par Gu Yanwu, dans ses *Recherches sur les rimes anciennes du livre des odes* (*Maoshi guyin kao*) (1606). C'est à un autre philologue, Mei Yingzu, que l'on doit le premier classement des caractères chinois en 214 « clefs » — classement qui est resté traditionnel depuis son époque — dans son dictionnaire, le *Zihui* (1615), qui porte sur 33 179 caractères d'écriture.

Très cultivées à la fin des Song et sous les Yuan, les mathématiques paraissent avoir été délaissées sous les Ming jusqu'au moment où les Pères jésuites et le plus connu d'entre eux, Matteo Ricci, attireront de nouveau l'attention sur la science des nombres, provoquant ainsi, à partir du début du XVII^e siècle, un renouveau de curiosité pour les mathématiques chinoises et leur histoire. Mais l'astronomie et la science calendérique avaient continué à faire l'objet de recherches et de publications au XVI^e siècle. Le prince impérial Zhu Zaiyu (1536-?), passionné de mathématiques et de musicologie, est le premier dans le monde à définir la gamme tempérée. Il est très probable, ainsi que l'indique J. Needham, que ses recherches, exposées dans ses *Nouveaux Propos de musicologie* (*Lixue xinshuo*) en 1584, soient à l'origine de l'apparition de la gamme tempérée en Europe entre les années 1605 et 1608.

Mais c'est surtout dans le domaine des connaissances pratiques que se marque le nouvel esprit de l'époque. De très nombreux ouvrages de caractère technique ou scientifique sont publiés à la fin de l'époque des Ming. Ils intéressent presque toutes les branches du savoir (pharmacopée, médecine, botanique, agriculture, procédés artisanaux, géographie...) et témoignent sans doute des progrès qui se sont accomplis au XVI^e siècle.

Le *Gongbu changku xuzhi* (*Ce qu'il faut savoir au sujet des ateliers et magasins du ministère des Travaux publics*) (1615), une des mines les plus riches d'informations sur l'histoire des techniques chinoises, est suivi, en 1637, par la publication du *Tiangong kaiwu*, ouvrage illustré lui aussi qui traite de l'ensemble des techniques agricoles, de celles du tissage, de la céramique, de la sidérurgie, des transports fluviaux, de l'armement, des encres et des papiers... Wang Zheng (1571-1644) décrit dans un de ses ouvrages de nombreuses machines agricoles, hydrauliques et militaires de son invention. Il rédige aussi en collaboration avec le père jésuite allemand Johann Schreck des *Explications illustrées sur les étranges machines de l'Extrême-Occident* (*Yuanxi qiqi tushuo*). De nombreux traités d'agriculture paraissent à la fin des Ming : *Nongshuo* de Ma Yilong (1490-1571), *Shenshi nongshu* sur les méthodes agricoles des plaines du Nord du Zhejiang (fin des Ming), *Nongpu liushu* (agriculture et jardinage) (1636) et surtout le célèbre traité dû à Xu Guangqi (1562-1633), disciple de Matteo Ricci et traducteur d'ouvrages scientifiques européens, le *Nongzheng quanshu* (1639), véritable somme sur les techniques agricoles de la Chine qui contient aussi des informations sur les techniques hydrographiques et la géographie occidentales.

Parmi les ouvrages de médecine (hygiène, diététique, acupuncture et moxibustion, gynécologie...) et de pharmacie qui sont publiés entre le début du XVI^e siècle et le milieu du XVII^e, il faut faire une mention spéciale du grand traité de botanique et de pharmacopée



XIII. Techniques de l'époque des Ming.
 A. Semoir. — B. Moulin. — C. Dévidoir. — D. Atelier de céramiques.
 Gravures extraites du *Tiangong kaiwu* (1637).

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

de Li Shizhen (1518-1598), le *Bencao gangmu*. Commencé en 1552 et achevé après seize années de travail assidu en 1578, ce très vaste ouvrage qui contient des notices sur près de mille plantes et mille animaux à usages médicaux, est imprimé avec de magnifiques planches d'illustration en 1596. On y trouve mentionné pour la première fois un procédé de variolisation dont le principe ne diffère pas de celui qui devait donner naissance en Occident à la science immunologique.

La science militaire témoigne elle aussi de ce progrès général des techniques. Un grand traité d'art militaire qui est comme le pendant au début du XVII^e siècle du célèbre *Wujing zongyao*, paru sous les Song au milieu du XI^e, est publié en 1621. C'est le *Wubeizhi* de Mao Yuanyi. Les informations qu'il apporte sur les armes à feu sont l'occasion de rappeler ici l'histoire de ce type d'armement depuis l'époque où il avait commencé à se développer en Chine (X^e-XIII^e siècle). Ayant conservé un rôle important à l'époque des Ming, les canons de type chinois avaient été largement employés lors des événements du Vietnam en 1407. Perfectionnées en Europe à partir des essais du moine allemand Berthold Schwarz (1310-1384), de nouvelles armes à feu plus efficaces (canons et armes portatives) devaient être introduites en Asie orientale par les Portugais dans le courant du XVI^e siècle. Peu appréciées en Chine, où l'on restait attaché aux bombardes de type traditionnel, elles eurent un grand succès au Japon. Les pirates japonais qui ravagent les côtes chinoises au milieu du XVI^e siècle font déjà usage de l'arquebuse, arme importée à l'île de Tanegashima dont le nom est devenu la désignation commune de cette arme au Japon. Ces nouvelles armes ne sont pas étrangères aux difficultés des armées des Ming en Corée dans leurs combats contre les troupes du shōgun Hideyoshi en 1593-1598, et c'est à partir de ce moment que les Ming cherchent à adopter les canons de type européen, connus en Chine sous le nom de « bombardes franques » (*folangji chong*). Pour lutter contre les attaques des Mandchous dans le bassin du Liaohé, les Ming feront appel à l'entremise des pères jésuites pour faire fondre des canons par les Portugais de Macao.

Mais il se peut que les Chinois aient eu connaissance au XVI^e siècle des armes à feu européennes par d'autres voies que celle des Portugais. Un ouvrage paru au cours de l'ère Jiajing (1522-1566) le *Xiyu tudi renwu lue*, qui traite du système oro-hydrographique, des produits et des populations de l'Asie centrale, de l'Iran, de l'Irak et de la Turquie jusqu'à Constantinople semble apporter la preuve de relations entre la Chine des Ming et le Proche-Orient méditerranéen à cette époque.

D'autres ouvrages géographiques révèlent le progrès des connaissances sur les pays étrangers à la fin de l'époque des Ming. Le *Shuyu zhouzi lu* (préface de 1574, imprimé en 1583) traite de la Corée, du Japon, des Ryūkyū, du Vietnam, du Tibet, de l'Asie centrale et de la Mongolie. Le *Dongxiyangkao* (*Étude sur les océans orientaux et occidentaux*) du Fukiénois Zhang Xie (achevé en 1617, imprimé en 1618) est consacré principalement aux pays de l'Asie du Sud-Est, mais donne de précieuses indications sur le Japon, les Hollandais et les techniques de navigation. C'est dans cette première moitié du XVII^e siècle si féconde en publications que vit l'un des plus remarquables géographes de l'histoire

蘭 木



桂 牡



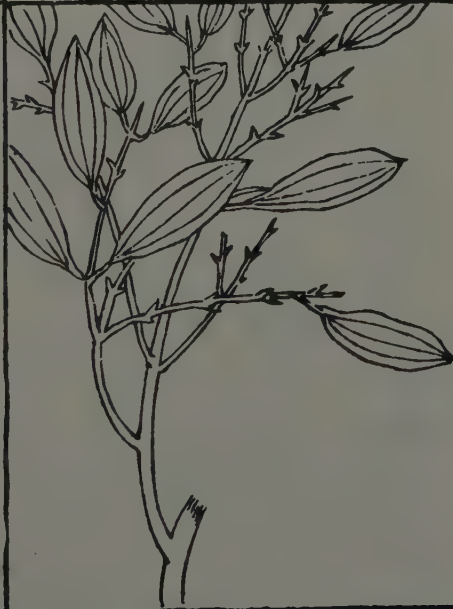
無子

夷 辛



木筆

桂 箇



XIV. Planche du *Bencao gangmu*.

A droite, deux espèces de cannellier. — A gauche, deux espèces de magnolia.

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

de la Chine, Xu Hongzu (Xu Xiake) (1586-1641), le premier qui ait porté un intérêt aussi vif au relief et à la géologie. Ses travaux sont le fruit d'observations directes et de notes prises au cours de trente années de voyage à travers toute la Chine du Sud et de l'Ouest. Xu Xiake repère la source du Xijiang, le grand fleuve cantonnais, et celle du Yangzi. Lors de ses explorations dans les hautes vallées des grands fleuves de la péninsule indochinoise, il reconnaît que, contrairement à l'opinion générale, le Salouen et le Mékong sont distincts dans leurs cours supérieurs. Mais c'est surtout par la valeur de ses descriptions et de ses observations géologiques que se révèle le grand talent de ce géographe.

Une littérature urbaine

La littérature de distraction, rédigée dans une langue beaucoup plus proche des dialectes parlés que de la langue classique, connaît à la fin des Ming un essor sans précédent. Elle s'adresse à un public urbain avide d'amusement, peu cultivé mais libre de ces contraintes intellectuelles qu'inculque une formation classique. On a une preuve indirecte de l'importance de ce public dans le grand nombre des éditions populaires. Les progrès de l'imprimerie et de la gravure sur planches à l'ère Wanli (1573-1619) s'accompagnent d'un essor des publications à bon marché : les imprimeries du Nord du Fujian, qui éditent nombre d'encyclopédies populaires, en sont l'un des principaux centres à partir des environs de 1571.

Issue de la longue tradition qui remonte aux quartiers d'amusement de Kaifeng et de Hangzhou aux XI^e-XIII^e siècles, la littérature romanesque de la fin des Ming s'est libérée de ses origines et montre certains traits de nouveauté qui ne peuvent guère s'expliquer que par une profonde évolution des mœurs : la part de la fantaisie, de l'invention, des notations psychologiques, des développements y est beaucoup plus grande que dans les célèbres romans du XIV^e siècle, le *Sanguozhi yanyi* et le *Shuihuzhuan*. Les thèmes eux-mêmes se sont enrichis et développés. Les auteurs, qui sont parfois des fonctionnaires, appartiennent le plus souvent à cette classe nombreuse de lettrés sans emploi qui subsistent au moyen d'expédients, cherchant à vivre des commandes des gens en place ou des maigres revenus qu'ils tirent du métier de précepteur ou de maître d'école.

Les deux plus remarquables romans de la fin des Ming sont le *Voyage en Occident* (*Xiyouji*), paru vers 1570, qui conte les aventures du moine Xuanzang et du singe Sun Wukong au cours de leur pèlerinage aux Indes, et le *Jinpingmei* (*Fleurs de pêcher dans un vase d'or*), qui décrit la vie d'un riche marchand du Shandong et date des environs de 1619, portent témoignage sur la transformation des mœurs et les progrès de l'art littéraire, le premier rabelaisien et sarcastique, puisant à foison aux sources d'inspiration les plus diverses, le second réaliste et bourgeois, premier roman de mœurs de l'histoire. Aux romans, formes développées de récits plus brefs, se rattache toute une floraison de contes sentimentaux, policiers, satiriques, érotiques, héroïques ou édifiants qui combinent le plus souvent ces caractéristiques différentes. D'amples recueils en sont publiés entre 1623 et

記後於久矣矣六
 山字如如字之
 為又居人比劉
 順先生之
 東海

XV. Calligraphie d'époque Ming
 en cursive liée, par Zhang Bi
 (1425-1487).

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

1632 : ce sont les *Pai'an jingqi* (*Contes qui font s'exclamer de surprise en frappant sur la table*) et les *Sanyan* (*Trois Recueils d'histoires*). Une anthologie de ces contes dont beaucoup constituent de véritables chefs-d'œuvre est imprimée entre 1632 et l'année de l'invasion mandchoue (1644), et porte le titre de *Jingu qiguan* (*Spectacles extraordinaires d'hier et d'aujourd'hui*). C'est du *Jingu qiguan* que s'inspireront au Japon les *Causeries pures au clair de lune* (*Gekka seidan*) de Rinrashi publiées en 1790. En Chine même, les contes de la fin des Ming exerceront une grande influence sur la littérature plus savante rédigée en langue classique aux XVIII^e et XIX^e siècles.

En même temps que cette littérature destinée à un nouveau public urbain le théâtre connaît un très net essor. Cette production théâtrale dont on a retrouvé récemment certaines œuvres est illustrée par les noms de Tang Xianzu (1550-1616) et de Ruan Dacheng (1587-1646), haut fonctionnaire en liaison avec le parti des eunuques. On doit au premier de ces auteurs, qui abandonna la carrière officielle pour se consacrer au théâtre, entre autres chefs-d'œuvre, une pièce romanesque, le *Pavillon des pivoines* (*Mudanting*), qui a pour thème un amour idéal dont la puissance parvient à ressusciter une jeune femme.

Conclusion

Il ne sera sans doute jamais possible de démontrer par des preuves claires que l'essor si remarquable qui se produit aux XVI^e-XVII^e siècles dans la plupart des domaines (connaissances pratiques, philosophie, philologie, littérature) a été suscité en partie par des influences lointaines et qu'en somme la seconde « Renaissance » chinoise est comme l'écho de notre propre Renaissance. Même si l'on peut y reconnaître certaines analogies, les deux phénomènes diffèrent profondément : le monde chinois et la chrétienté occidentale n'ont pas eu les mêmes expériences historiques et n'ont pas suivi les mêmes itinéraires. Mais l'enseignement qui se dégage de l'histoire de la Chine invite à ne pas exclure l'effet de lointaines impulsions. L'aller et retour de certaines inventions — le cas de la boussole et celui des armes à feu inventées dans le monde chinois et réintroduites quelques siècles plus tard n'est pas isolé — est révélateur d'une solidarité générale des civilisations. Après avoir eu un rôle d'initiatrice, l'Asie orientale a reçu à son tour des incitations de l'Occident. Limités à des apports techniques jusqu'aux XII^e-XIV^e siècles, les échanges et les influences mutuelles se sont amplifiés à partir du XVI^e et il se pourrait bien que l'histoire universelle des sciences et de la pensée depuis cette époque leur doive beaucoup plus qu'on ne l'imagine. Il s'agit moins d'emprunts proprement dits — encore que les emprunts soient loin d'être négligeables — que d'influences subtiles et parfois indirectes qui ont orienté les esprits ou renforcé certaines orientations.

3. L'intrusion de l'Europe et les missionnaires jésuites

Les événements qui se produisent aux environs de 1500 au Proche-Orient et dans le bassin méditerranéen ont eu un effet déterminant sur l'expansion portugaise vers l'océan Indien et les mers de l'Asie orientale. La chute des colonies franques de Syrie et les victoires des Ottomans en Vénétie consacrent le déclin de Venise et du commerce traditionnel de l'Europe avec le monde islamique. Le contrôle des voies commerciales par les Mameluks d'Égypte incite à contourner le cap de Bonne-Espérance. A la suite de Vasco de Gama qui, sous la conduite du pilote arabe Ahmad ibn Mâjin, relia Malindi (au Kenya) à Calicut, sur les côtes de Malabar, en 1498, les Portugais sont les premiers à s'aventurer au début du xvi^e siècle dans les mers de l'Asie orientale. Ils cherchent alors à s'insinuer dans ce grand commerce combiné d'actions de piraterie qui devait prendre une si grande extension dans le courant du xvi^e siècle et qui intéresse l'ensemble des pays de l'Asie orientale : Chine, Japon, Philippines, Indonésie et péninsule indochinoise. Comme les Malais, les Portugais font le commerce du poivre entre l'Asie du Sud-Est et la Chine du Sud. Ils s'efforcent bientôt de ravir aux Javanais et aux Sumatranais le contrôle des routes et du commerce maritimes, entrent en contact avec les Japonais dans le Sud de leur archipel et à Ningbo.

Les galions portugais abordent pour la première fois les côtes du Guangdong dans les années 1514-1516. Ils sont signalés au Fujian à partir de 1540 et au Japon à partir de 1542. Les Espagnols atteignent les mers de l'Asie orientale en 1543 et les Hollandais, dont la puissance commence à s'affirmer, aux environs de 1600. Ces nouveaux venus dans les circuits commerciaux de l'Extrême-Orient et de l'Asie du Sud-Est, dénommés Folangji (« Francs » : Portugais et Espagnols) et Hongmaoyi (« Barbares aux poils rouges » : Hollandais) font partie du contexte humain de ces régions du monde et sont rattachés par les Chinois aux pays de l'Asie du Sud-Est dans lesquels ils ont établi leurs comptoirs. Il n'est pas exclu que certaines influences européennes n'aient commencé à pénétrer par leur intermédiaire dans les régions maritimes de la Chine du Sud et du Sud-Est, de la même façon que s'étaient exercées jadis les influences indiennes, iraniennes et islamiques dans les mêmes régions. Mais c'est seulement à partir de l'entrée en Chine des premiers missionnaires jésuites dans les dernières années du xvi^e siècle que l'on commence à disposer de données sûres.

L'arrivée des premiers missionnaires catholiques en Asie orientale

La chrétienté d'Occident avait eu ses premiers contacts avec l'Asie orientale, et plus précisément avec la Mongolie et la région de Pékin, entre le milieu du ^{xiii}e siècle et l'année 1338, date de la mort de Jean de Montcœrvin, premier archevêque du Pékin mongol qui s'appelait alors Khanbalik. Il s'agissait surtout à cette époque, pour la papauté et les rois de France d'obtenir l'alliance contre l'Islâm d'un Empire cosmopolite qui se montrait accueillant à toutes les religions. Quand les premiers missionnaires catholiques abordent dans les pays de l'Asie orientale au milieu du ^{xvi}e siècle à la suite des aventuriers portugais, toute trace a disparu de ces missions de la chrétienté médiévale. Mais en outre, l'état d'esprit a changé. Ce sont les débuts de l'expansion commerciale de l'Occident, l'époque des grandes découvertes maritimes, de la Réforme et de l'éveil de la pensée scientifique. L'Europe du ^{xvi}e siècle est animée par un esprit de prosélytisme conquérant qui était inconnu de celle du Moyen Age et s'affirmera à partir du ^{xvii}e siècle. La création en 1534 de l'ordre des jésuites par Ignace de Loyola a pour principal objet la conversion des païens.

Les premiers missionnaires jésuites cherchent à pénétrer en Chine à une époque où fait rage la piraterie. En outre, ils ont été précédés par des marchands portugais qui faisaient figure de forbans et dont la conduite ne semble pas avoir été toujours en accord avec les lois du pays. On conçoit fort bien la méfiance que suscitent les étrangers et les contrôles assez stricts dont ils sont l'objet. Aussi bien les jésuites devront-ils recourir à la ruse pour pénétrer au Guangdong, puis au Jiangxi par la passe de Meilinguan et s'insinuer finalement jusqu'à la Cour de Pékin où ils gagneront les bonnes grâces des empereurs et la sympathie de certains hauts fonctionnaires.

Sept ans après l'arrivée des premiers marchands portugais à Tanegashima, île située au sud de Kyûshû, saint François Xavier, jésuite espagnol, débarque dans l'archipel (1549) et commence ses activités de prédication au Japon occidental et à Kyôto. Il meurt près de Canton en 1552 sans avoir pu pénétrer en Chine. Le seul point des côtes chinoises où les missionnaires catholiques peuvent alors s'installer est un petit comptoir portugais situé sur la presqu'île de Aomen à l'ouest de l'estuaire de la rivière des Perles, en face de l'île de Hongkong. Il doit son nom de Macao à l'existence d'un petit temple de marins dédié à une divinité de la mer (*Ama shen miao*), d'où le lieu-dit Amahao (A-makao en dialecte cantonais), la « rade de la Sainte Mère ». Mais là où l'Espagnol Xavier avait échoué, l'Italien Matteo Ricci (1552-1610) devait réussir à force de persévérante intelligence. Le groupe de missionnaires dont il fait partie est à Macao en 1582; en 1595, ils ont atteint la vallée de la Gan au Jiangxi et s'installent à Nanchang, la capitale de la province; trois ans plus tard, Ricci obtient de résider deux mois à Pékin; il y revient en 1601 et y demeurera sans interruption jusqu'à sa mort en 1610.

La vie intellectuelle à l'époque des Ming

Les premières missions s'établissent donc sur la route qui relie Macao à Pékin : à Canton, Shaozhou, Nanxiang, dernière ville du Guangdong avant la passe de Meilingguan, Ganzhou, Nanchang, Nankin, Huaian au Jiangsu, Jinan au Shandong. Elles s'étendront de là, au début du XVII^e siècle, à la région du Bas-Yangzi (Suzhou, Shanghai, Hangzhou) où les jésuites entreront en contact avec les milieux lettrés et au Fujian. Elles gagneront aussi le Henan (Kaifeng), le Shanxi et le Shenxi (Xi'an) et jusqu'au Sichuan.

Un très petit nombre de missionnaires viendront par la route de Birmanie ou par l'Asie centrale. Ainsi, le frère portugais Benoît de Goëz qui part d'Agra, capitale de la dynastie mogole, sous le règne d'Akbar (1556-1605), en 1602, afin de vérifier si le Cathay de Marco Polo était bien la Chine. Il passe par Kaboul, Samarcande, les oasis du bassin du Tarim et arrive à Jiuquan au Gansu en 1605. De là, il écrit au P. Ricci qui envoie à sa rencontre un Chinois de Macao converti, le frère Sébastien Fernandez, qui arrive à Jiuquan en 1607, juste avant la mort de Goëz. On peut noter enfin qu'en 1661-1662, deux missionnaires feront le voyage inverse, de Pékin à Agra, mais en passant par le Tibet et le Népal. Voilà qui prouve l'étonnante permanence des itinéraires à travers l'histoire : ces mêmes routes de l'Asie centrale et du Tibet avaient été parcourues et explorées par un grand nombre de pèlerins bouddhistes du IV^e au IX^e siècle.

Matteo Ricci et ses compagnons imaginèrent tout d'abord de prendre le froc des religieux bouddhistes. Le bouddhisme, religion de salut venue de l'Ouest, présentait en effet de nombreuses analogies avec le christianisme et il semble que, dans les campagnes, ces analogies aient favorisé par la suite les conversions. Mais les premiers missionnaires reviendront bien vite de leur erreur : le bouddhisme qui a survécu à la fin des Ming est mal vu des élites cultivées et ne trouve guère de ferventes sympathies que chez quelques originaux comme Li Zhi. Un des arguments des lettrés hostiles au christianisme sera, à partir des débuts du XVII^e siècle, de dénoncer dans cette religion étrangère un avatar du bouddhisme revenu en Chine après avoir conquis les Barbares de l'Extrême-Occident. Les jésuites, hommes savants et cultivés, ont donc vite compris que pour gagner les élites chinoises, ils devaient adopter le costume et les manières des lettrés, tenter le long et difficile apprentissage de la culture classique et s'efforcer de flatter les goûts des milieux dirigeants : leur intérêt pour les questions de calendrier, d'astronomie, de mathématiques, de cartographie, leur curiosité pour les arts et les inventions de l'Europe. Les horloges seront l'une des premières nouveautés importées en Chine par les jésuites et Matteo Ricci semble être devenu beaucoup plus tard le dieu patron des horlogers chinois : il est vénéré au XIX^e siècle à Shanghai sous les espèces du « Bodhisattva Ricci » (Li Madou pusa). Mais c'est beaucoup moins pour ces curiosités mécaniques, considérées comme futiles, que pour leur science que les missionnaires sont appréciés à la Cour et dans le milieu des hauts fonctionnaires. C'est en raison des services qu'ils ont rendus aux empereurs en tant que mathématiciens, astronomes et cartographes que les jésuites parviendront à se maintenir à Pékin jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Les difficultés du dialogue

Les points de vue différaient radicalement de part et d'autre : ce qui n'était, aux yeux des missionnaires et de la hiérarchie catholique, qu'un simple procédé de conversion, faisait, chez la plupart des dirigeants, le seul avantage de la présence des jésuites à la Cour. En montrant l'excellence et la supériorité des sciences et des inventions de l'Europe, les missionnaires pensaient démontrer du même coup la prééminence de la religion qui avait été révélée à cette partie du monde. Aussi bien, les ouvrages scientifiques traduits en chinois par les jésuites ne manquent-ils pas de débiter par un éloge du christianisme. Intéressés par ce que leur apportaient les missionnaires dans le domaine des sciences, des arts et des techniques, la plupart de ceux qu'ils cherchaient à convertir ne virent cependant dans les traditions bibliques qu'un fatras de légendes souvent incompréhensibles et parfois immorales. C'est qu'en effet le christianisme devait se heurter en Chine aux obstacles difficilement surmontables qui tenaient aux différences de sociétés et de civilisations dont les références historiques, les cadres mentaux, les comportements et les mœurs ne présentaient aucune similitude*. Le monde chinois n'offrait pas de prise facile à une religion qui exigeait un engagement total et impliquait l'existence d'un absolu. Si la ferveur religieuse ne lui était pas inconnue, il ignorait en revanche la catégorie du transcendant, en raison de sa conception fondamentale d'un ordre immanent, à la fois cosmique et humain, naturel et social. En outre, les jésuites pénètrent en Chine au moment même où commencent à s'affirmer les tendances critiques et agnostiques qui s'épanouiront au XVIII^e siècle dans l'école philologique du *kaozhengxue*.

Le dialogue des chrétiens et des Chinois est donc fondé au départ sur de profonds malentendus qui s'aggraveront aux XVIII^e et XIX^e siècles. C'est d'abord au niveau des contacts quotidiens que se traduit l'incompréhension mutuelle et que se crée un complexe de méfiance et d'hostilité qui est sciemment développé par certains lettrés et par le clergé bouddhique. On accuse très tôt les chrétiens :

— de vouloir corrompre les mœurs chinoises, car ils défendent d'honorer les ancêtres (après une période de relative tolérance au XVII^e siècle, les directives du Vatican deviendront intransigeantes sur ce point au XVIII^e; mais la « querelle des rites » traduit un conflit qui s'était déclaré beaucoup plus tôt chez les missionnaires eux-mêmes, dès la mort de Matteo Ricci en 1610);

— de détruire les statues et sanctuaires des cultes chinois;

— de rendre hommage à un homme qui a subi le dernier supplice;

— de comploter et d'espionner au profit des Japonais et des pirates et contrebandiers des côtes;

— de placer sept sphères dans le ciel et de proposer un montage écliptique oblique au lieu du montage équatorial traditionnel en Chine qui sera adopté par l'astronomie moderne (le système de Copernic ne sera adopté par les jésuites de Pékin qu'à partir des environs de

La vie intellectuelle à l'époque des Ming

1640; celui de Galilée, condamné par l'Église en 1633, leur fut interdit et ne pénétra en Chine qu'au XIX^e siècle);

— de créer des associations secrètes (de même que les membres des sociétés secrètes ne doivent avouer en aucun cas leur affiliation, les néophytes sont tenus de ne pas révéler leur appartenance à l'Église);

— de se livrer en secret à des opérations de transmutation des métaux et à des incantations maléfiques.

Toutes ces critiques formeront dès les débuts du XVII^e siècle la matière d'opuscules de grande diffusion. L'un des premiers de cette longue lignée de pamphlets antichrétiens est le *Poxieji* (*Recueil où sont réfutées les hérésies*) qui paraît sous une de ses premières formes à la fin de l'ère Wanli (1573-1619). A l'inverse des missionnaires qui croient retrouver la trace très ancienne d'une révélation chrétienne dans les croyances antiques au Seigneur d'en-haut (Shangdi), les lettrés chinois ennemis des missionnaires ne voient dans le christianisme qu'une forme abâtardie du bouddhisme parfois mêlée d'emprunts à l'islâm. L'argument sera souvent exploité et apparaît en particulier dans un *Précis sur Macao* (*Aomen jilue*) publié en 1751.

Sans doute les réactions chinoises varient-elles suivant les milieux. Dans les campagnes, il semble que les missionnaires aient tout d'abord suscité un intérêt de curiosité. Leurs mœurs et pratiques étranges provoquent l'étonnement. Les obsèques d'un chrétien attirent un grand concours de peuple. Le missionnaire peut apparaître comme une variété de moine bouddhique et le christianisme s'implante sans doute dans la mesure où il se produit une sorte de syncrétisme, les missionnaires subissant eux-mêmes à leur insu l'influence du milieu chinois. C'est ainsi que l'on retrouve dans la biographie du P. Étienne Le Fèvre, missionnaire au Shanxi à la fin des Ming, plusieurs des thèmes de l'hagiographie bouddhique et taoïste : le religieux chrétien passe pour approcher les bêtes féroces sans en être dévoré; il a des dons de guérisseur; parvient à chasser une invasion de sauterelles par des aspersion d'eau bénite; exorcise les maisons hantées; prévoit exactement la date de sa mort; son cadavre reste imputrescible, son tombeau est épargné par la crue d'une rivière et le missionnaire est transformé après sa mort en dieu du Sol local (*fangtudi*).

Au début du XVIII^e siècle, le père bordelais Louis Le Comte (1655-1728) proposera, comme méthode de conversion des gens du peuple :

— d'user de contes et de paraboles;

— d'attacher une grande importance aux « ornements, processions, chants, bruits de cloches, cérémonies »;

— d'inspirer le respect pour les « images, reliques, médailles, eau bénite »;

— de s'attacher à l'instruction des enfants. Ce sont là, pour l'essentiel, les procédés adoptés par les religieux bouddhistes en Chine un millénaire et demi plus tôt.

Les plus éminents des convertis

Dans le milieu des fonctionnaires, la politique des jésuites devait obtenir des résultats éclatants auprès d'un petit nombre de lettrés intéressés par les nouveautés scientifiques et intellectuelles de l'Europe. Les plus célèbres de ces lettrés convertis au christianisme sont ceux que l'on a appelés les « trois piliers de l'évangélisation » (*kaijiao san dor zhushi*) : Xu Guangqi, Li Zhizao et Yang Tingyun.

Xu Guangqi (1562-1633), né à Shanghai et reçu aux concours de doctorat en 1604, est un des premiers à entrer en contact avec les missionnaires jésuites. Engagé dans une riche famille de Shaozhou comme précepteur, il rencontre tout d'abord dans cette ville le père Lazare Cattaneo, puis Matteo Ricci à Nankin en 1600. Un autre missionnaire, Jean de Rocha, le baptise et lui donne le nom de Paul. Établi à Pékin de 1604 à 1607, Xu Guangqi y reçoit les enseignements de Ricci aux côtés de Li Zhizao. C'est à partir de cette époque qu'il traduit des ouvrages européens de mathématiques, d'astronomie, de géographie et d'hydraulique (les jésuites auraient amené à Pékin près de 7 000 livres en langues occidentales). On lui doit en particulier la traduction, de 1606 à 1608, d'un ouvrage de trigonométrie, le *Celiang fayi* (Xu Guangqi découvre l'identité des méthodes de trigonométrie chinoise et occidentale), celle des *Eléments d'Euclide* (*Jihe yuanben*, 1611), celle d'un traité d'hydraulique (le *Taixi shuifa*, 1612). Après être retourné dans le Bas-Yangzi en 1607, où il a de nouveaux contacts avec les jésuites, il se retire définitivement à Shanghai en 1621 où il traduit un *Traité de l'âme*. En 1630, il recommande à la Cour le père Adam Schall pour l'établissement d'un nouveau calendrier et le père Longobardo pour négocier l'achat de canons à Macao. Une petite église est construite près de sa demeure, dans la banlieue de Shanghai, au bourg de la famille Xu (Xujiahui : en shanghaien, Zikkawei) : c'est autour de cette église que se formera au XIX^e siècle l'importante mission catholique de Zikkawei. Le célèbre traité d'agriculture de Xu Guangqi, le *Nongzheng quanshu*, est publié après sa mort en 1639.

Lettré et fonctionnaire comme Xu Guangqi, Yang Tingyun (1557-1627) est né à Hangzhou. Nommé censeur à Pékin en 1600, il s'occupe des transports sur le grand canal et de l'administration de la région de Suzhou. D'abord attiré par le bouddhisme *chan* au moment d'une période de retraite à Hangzhou en 1609, il rencontre Lazare Cattaneo chez Li Zhizao en 1611 ainsi que le père Nicolas Trigault. Converti par eux au christianisme, il est baptisé l'année suivante sous le nom de Michel. Il fonde avec ses parents et amis une Association de l'eau bénite (*Shengshuihui*) et rédige un ouvrage sur la doctrine chrétienne. Il fait paraître en 1615 des mélanges sur les sciences, la géographie, la philosophie européennes et le christianisme et, en 1621, un essai où il cherche à démontrer la supériorité de sa religion d'adoption sur le bouddhisme. Il participe à la rédaction de notices explicatives pour l'*Atlas du monde* publié en 1602 par Matteo Ricci sous le titre de *Kunyu wanguo*

La vie intellectuelle à l'époque des Ming

quantu. C'est le *Zhifang waiji*, imprimé en 1623. L'année de sa mort, en 1627, Yang Tingyun fait construire une église chrétienne à Hangzhou.

Li Zhizao (?-1630) est, comme Yang Tingyun, natif de Hangzhou. Il rencontre Ricci peu de temps après son arrivée à Pékin en 1601 et voit chez lui la carte de l'*Atlas du monde*. Passionné par les questions de géographie, Li Zhizao se met à l'étude des procédés cartographiques et des sciences occidentales. Étudiant auprès de Ricci de 1604 à 1610, il lui sert de traducteur pour divers ouvrages scientifiques et religieux. De retour à Hangzhou en 1611, il invite les pères Cattaneo, Sébastien Fernandez et Nicolas Trigault à prêcher dans cette ville. Au moment de la première « persécution » des chrétiens déclenchée par Shen Que en 1616 et lors de la seconde en 1622 — le motif invoqué par Shen Que est l'explosion de deux canons achetés à Macao —, Li Zhizao protège les chrétiens de Hangzhou. En 1625, il rédige une notice sur la stèle nestorienne qui vient d'être retrouvée à Xi'an, au Shenxi (cette stèle bilingue en chinois et en syriaque retrace l'histoire de l'introduction du nestorianisme dans la capitale des Tang depuis l'année 631 et est datée de 781), et identifie le nestorianisme avec le christianisme. Un autre ouvrage paraîtra à Hangzhou en 1664 sur cette célèbre stèle sous le titre de *Traité sur la stèle nestorienne (Jingjiaobeiquan)* : il est dû au P. Emmanuel Diaz et reproduit deux croix nestorienne retrouvées en 1638 près du grand port de Quanzhou. Un an avant sa mort, en 1629, Li Zhizao est chargé, avec Xu Guangqi et le père Longobardo, de l'établissement d'un nouveau calendrier.

Influences réciproques

Il n'est guère facile de rendre pleine justice aux conséquences de ce contact entre des hommes cultivés de l'Europe et des membres de l'élite chinoise dans la première moitié du xvii^e siècle, car, par-delà l'inventaire des ouvrages traduits et les cas manifestes de transmission, des influences diffuses dont les cheminements ne peuvent être suivis à la trace se sont exercées et répercutées à la façon d'une onde de choc dans le monde chinois et en Europe. Dans les trois domaines principaux où la science des jésuites avait trouvé et trouvera encore à s'employer jusqu'à la fin du xviii^e siècle, astronomie, mathématiques et cartographie, l'apport est incontestable, mais aussi et plus encore peut-être l'effet d'incitation : ce sont les jésuites qui furent sans doute les principaux responsables du renouveau des mathématiques chinoises aux xvii^e et xviii^e siècles. L'intérêt des Européens pour les techniques chinoises semble avoir eu un effet analogue dans le domaine des connaissances pratiques de l'agriculture et des métiers. On peut dire que, de façon générale, les tendances mêmes de la seconde « Renaissance » chinoise ont été renforcées par l'influence des missionnaires jésuites.

Il faut d'ailleurs se garder d'attribuer à l'Europe du début du xvii^e siècle une supériorité de principe : l'Occident chrétien et le monde chinois ont tout autant à apprendre de l'un que de l'autre à cette époque de l'histoire.

Assez curieusement, les traditions astronomiques des Chinois sont plus « modernes »,

LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES

comme l'a remarqué J. Needham, que celles du P. Matteo Ricci. Peu au courant des progrès les plus récents de l'astronomie en Europe, le fondateur des missions jésuites en Chine est resté fidèle aux principes de Ptolémée — sphères célestes et coordonnées écliptiques — qui sont en contradiction avec les idées et les habitudes chinoises, la théorie cosmologique la plus courante en Chine, celle du *xuanye*, voyant dans les étoiles et les planètes des lumières de substance inconnue qui flottent dans un espace infini. Cette théorie de l'espace infini étant en accord avec la conception indienne et bouddhique de l'infinité des temps et des espaces (des calculs de l'époque des Tang font remonter certains événements astronomiques à une centaine de millions d'années). Non moins que la conception antique des sphères célestes, les coordonnées et le montage écliptiques de Matteo Ricci choquaient les Chinois, accoutumés depuis les Han au système de montage et de coordonnées équatoriales qui devait se généraliser dans l'astronomie moderne à partir de Tycho Brahe (1546-1601).

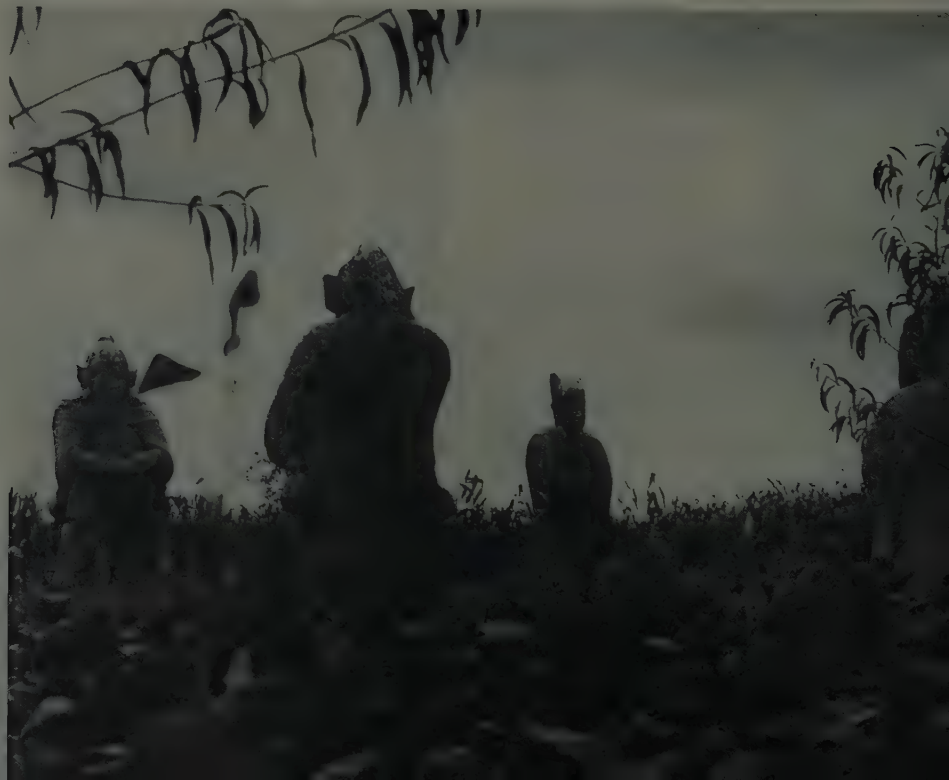
Ni le *Devisement du monde* ou *Livre des merveilles* de Marco Polo (1298), dont les données apparemment fabuleuses et les exagérations avaient réduit la portée, ni les brèves relations des religieux franciscains envoyés à la Cour des khans mongols de la Chine ne pouvaient avoir de répercussions sensibles sur une conception du monde médiévale qui faisait une large part au merveilleux et à la révélation chrétienne. Il n'en est plus de même dans une Europe qui est devenue beaucoup plus sensible à la diversité des peuples et des mœurs, et s'éveille à cette réflexion sur les sociétés humaines qui mène de Montaigne à Montesquieu. Avant même les rapports, les lettres et les ouvrages des jésuites, ce sont les relations des premiers voyageurs du XVI^e siècle en Chine méridionale qui apportent les premiers éléments de cette connaissance de la Chine dont les conséquences devaient être si profondes aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Ces récits de voyages et principalement la *Relation* de Martin de Rada (1533-1578), augustin espagnol venu en Chine par le Mexique et les Philippines, ainsi que le *Traité* de Gaspar da Cruz, dominicain portugais, imprimé en 1569, ont servi de base à la rédaction de l'*Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran Reyno de la China* de Gonzalez de Mendoza publiée à Rome en 1585. Il y eut trente éditions de ce livre dans les diverses langues de l'Europe entre cette date et la fin du XVI^e siècle. L'ouvrage eut un immense succès et il devait être lu par toutes les personnes cultivées jusqu'en 1656, moment où il est supplanté par celui de Nicolas Trigault, jésuite flamand (1577-1628), le *De Christiana Expeditione apud Sinas* (1615, traduction française 1617) et par le *De Bello tartarico* (Anvers, 1654) du jésuite italien Martino Martini mort à Hangzhou en 1661.

Ces premières informations sur la Chine ont été à l'origine d'emprunts dont deux au moins sont connus de façon certaine.

L'idée de construire des ponts suspendus à chaînes de fer date en Europe de 1595 et fut très probablement suggérée par les récits de voyageurs portugais qui avaient pu voir des ouvrages de ce genre au Guangdong ou au Fujian. Ce type de pont, sans doute originaire du Sichuan et des confins sino-tibétains, était en usage en Chine depuis les environs de 600. Mais la première réalisation en Europe ne date que de 1741 et fait suite à une pro-





La vie intellectuelle à l'époque des Ming

position de l'architecte autrichien Fischer von Erlach (1656-1723) qui déclare expressément s'inspirer des exemples chinois.

L'autre emprunt est une curieuse adaptation d'une pratique chinoise qui est attestée à diverses époques et dans différentes régions de la Chine : il s'agit de l'adjonction d'un mât et d'une voile sur les brouettes. L'ingénieur hollandais Simon Stevin (1540-1620), qui semble avoir été inspiré par la lecture de l'*Historia* ou *Itinéraire du Nouveau Monde* (1585) de Mendoza, ou, plus vraisemblablement, par celle de l'*Itinerario* de Jan Huyghen van Linschoten (1596), imagina de construire des chariots à voile. Ces véhicules furent essayés avec succès vers 1600 sur les plages du Nord des Pays-Bas et continuèrent à susciter un vif intérêt pendant la majeure partie du XVII^e siècle. Ils furent les premiers à démontrer que l'on pouvait se déplacer sur terre à des vitesses encore inconnues.

Il est remarquable que les premières études et les premières théories du magnétisme soient purement chinoises. Polarité, induction, rémanence, déclinaison ont été connues beaucoup plus tôt en Chine qu'en Europe où les premières expériences relatives à l'électrostatique et au magnétisme remontent à W. Gilbert (1544-1603) et se sont développées au XVII^e siècle. A supposer qu'on ne doive établir aucun lien entre le développement de ce nouveau secteur des sciences physiques et les apports de la Chine, il reste que les conceptions chinoises relatives aux phénomènes magnétiques étaient liées à des théories cosmiques dont l'influence s'est probablement fait sentir en Europe au XVIII^e siècle. De même, les conceptions politiques et sociales des Chinois, leurs institutions, leurs arts et leurs techniques devaient exercer une influence qui a peut-être été déterminante sur la formation de la pensée moderne. C'est ce que l'histoire des emprunts et des relations de la Chine et de l'Europe au XVIII^e siècle tendrait à prouver.

livre 8

**LE PATERNALISME
AUTORITAIRE**

La nouvelle puissance mandchoue qui s'appuie au départ, dans sa conquête de la Chine, sur la collaboration des Chinois des provinces actuelles du Nord-Est (Mandchourie) et profite partout de l'anarchie générale se heurte bientôt à des difficultés qui retardent l'instauration définitive de son pouvoir : résistance des Ming du Sud, aidée par un puissant renouveau de la piraterie, puis sécession des provinces méridionales au lendemain de leur conquête. Mais cette période d'incertitude qui se prolonge jusqu'à la reprise complète des régions du Sud-Ouest en 1681 et à la conquête de Taiwan (Formose) deux ans plus tard est suivie par une rapide consolidation du pouvoir mandchou que favorisent l'adoucissement du régime, à la fois autoritaire et bienveillant, la sinisation plus prononcée des élites mandchoues et les efforts des empereurs pour se gagner la sympathie et le concours des classes lettrées chinoises. Un essor sans précédent de la production agricole et artisanale ainsi que des trafics commerciaux se traduit au XVIII^e siècle par une prospérité générale qu'accompagne un accroissement rapide de la population. En même temps, la politique d'intervention diplomatique et militaire du nouvel Empire en Mongolie, en Asie centrale et au Tibet obtient des résultats éclatants : à partir du milieu du XVIII^e siècle, l'Empire sino-mandchou couvre près de 12 millions de km² et son influence s'étend largement au-delà de ses frontières. La Chine est à cette époque le plus riche et le plus grand État du monde.

Mais à mesure que se prolonge cette période d'euphorie exceptionnelle apparaissent les signes avant-coureurs d'une phase de déclin : les conflits se multiplient aux frontières, ainsi que les soulèvements de populations colonisées ; les vices du système politique, peu sensibles en période de prospérité, s'accroissent et les premières grandes insurrections paysannes éclatent en Chine du Nord dans les dernières années du XVIII^e siècle. Un processus est engagé dont le pouvoir ne parviendra pas à arrêter le développement. L'immensité de l'Empire, l'accroissement de sa population, une économie dont le rendement ne pouvait guère être accru, une centralisation abusive et une administration inefficace allaient constituer de graves handicaps au moment où le monde chinois entrait dans une période de déclin et de récession économique.

LA CONQUÊTE ET L'INSTAURATION DE L'ORDRE MANDCHOU

chapitre I

I. L'essor de la puissance mandchoue

La période de formation

Ceux qui devaient prendre en 1635 le nom de Mandchous (Manzhou) étaient des Jürchen, descendants des tribus toungouses qui avaient fondé au XII^e siècle l'empire des Jin (1115-1234) dans les territoires du Nord-Est et en Chine du Nord. Alliés des Chinois dès 1589, ils avaient prêté main-forte aux armées des Ming dans leur lutte contre l'invasion japonaise en Corée dans les années 1592-1598. Unies par un chef du nom de Nurhaci, les tribus jürchen de Mongolie orientale devaient leur puissance à leur organisation militaire et à leur richesse : elles avaient accaparé le commerce des perles, des fourrures et des produits miniers dans le Nord-Est et tiraient de gros profits de la culture du ginseng (*renkan*) dont la racine était appréciée pour ses propriétés médicinales et vendue à très haut prix. L'ascension de Nurhaci avait eu pour origine la sédentarisation des tribus toungouses et mongoles de la région du Jehol (Rehe), au nord de Pékin, où les Empires de la steppe des XI^e-XIV^e siècles, Liao, Jin et Yuan, avaient

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

installé des préfectures à la chinoise qui furent remplacées à l'époque des Ming par des garnisons militaires (*wei*). Entouré de conseillers chinois — la population chinoise était relativement importante dans cette partie de la Mongolie intérieure —, Nurhaci avait su créer dans cette région une organisation féodale et guerrière. C'était un ensemble de domaines gouvernés par les chefs de l'aristocratie jürchen et des unités militaires formées sur le modèle des garnisons chinoises. Ces unités qui portaient le nom de Bannières (*qi*) et étaient distinguées par la couleur de leurs drapeaux furent inaugurées en 1601. Elles se multiplieront au cours des conquêtes mandchoues grâce au ralliement d'unités mongoles et à l'incorporation de contingents chinois, se dédoublant en Bannières intérieures, formées par les Mandchous et leurs dépendants, et en Bannières extérieures réservées aux troupes auxiliaires. Elles seront jusqu'à la fin du XVIII^e siècle l'une des organisations militaires les plus efficaces qu'ait connues l'Asie orientale.

S'étant acquis l'alliance des Mongols orientaux contre ceux du Chahar, province située à l'ouest du Jehol et au nord du Shanxi, les Jürchen adoptent une attitude hostile à l'égard de la Chine à partir de 1609. En 1616, Nurhaci se proclame khan des Jürchen et fonde la dynastie des Jin postérieurs (Hou Jin). Il s'empare de Fushun, à l'est de Shenyang, en 1618, et commence à diriger des attaques contre la Chine du Nord à partir de cette année. En 1621, il prend Shenyang et Liaoyang, et il installe sa capitale quatre ans plus tard à Shenyang, baptisée du nom de Mukden. A sa mort, en 1626, lui succède Abahai (1627-1644) qui déploie une grande activité militaire et politique, et poursuit l'œuvre de son prédécesseur : à défaut de génie et d'originalité, la persévérance devait être une des principales qualités des Mandchous. Abahai entreprend la longue conquête du Chahar, impose sa domination à la Corée en 1638 et finit par occuper toute la Mandchourie jusqu'à la passe de Shanhaiguan en 1642, ainsi que toute la région de l'Amour (province du Heilongjiang) entre 1636 et 1644. Toute la politique d'Abahai vise à l'imitation des institutions chinoises. Ses conseillers et ses généraux sont des Chinois et l'armement moderne qu'il possède lui est fourni de Chine par des transfuges. Dès 1635, Abahai remplace le nom de Jürchen par celui de Mandchous et change l'année suivante le titre dynastique de Jin en Daqing (grands Qing).

Ainsi, à la veille de la prise de Pékin en 1644, les Mandchous se sont acquis la force militaire, la cohésion politique, l'organisation administrative et les bases stratégiques qui devaient leur permettre de s'emparer en Chine du pouvoir et de soumettre cet immense pays à leur domination. Il leur a fallu moins d'un demi-siècle pour cela.

L'installation en Chine des envahisseurs

Ayant conquis cette vieille terre de colonisation chinoise qu'est la Mandchourie, les Mandchous, Jürchen du Jehol, devaient y trouver de précieux auxiliaires pour la conquête et l'administration de la Chine. Une partie de leurs hauts fonctionnaires, surtout à la fin du règne d'Abahai (1627-1644) et sous le règne de Shunzhi (1644-1661), sont des hommes originaires du bassin du Liaohe et souvent natifs de Shenyang (Mukden) et de sa région.

Conquête et instauration de l'ordre mandchou

C'est, dès 1618, le cas de Fan Wencheng (1597-1666), un des quatre grands dignitaires de l'époque de Nurhaci. Fan Wencheng appartenait à une famille de fonctionnaires des Ming et l'un de ses ancêtres avait été président du ministère des Armées à Pékin. Au moment de la prise de Fushun en 1618, Fan Wencheng était passé au service de Nurhaci et il avait été nommé en 1636 Grand secrétaire à la capitale qui était alors Mukden. Comme lui, les généraux qui aidèrent les Mandchous à conquérir la Chine du Nord et du Sud, Kong Youde (?-1652), Wu Sangui, Shang Kexi (1604-1676), Geng Zhongming (?-1649), Sun Yanling, étaient originaires du Liaoning et avaient parfois été recrutés par les Mandchous au moment où ils s'emparèrent de cette région.

Ces collaborateurs de la première heure, représentants d'une tradition administrative proprement chinoise, lettrés qui connaissaient à la fois le chinois et le mandchou, furent incorporés dans les Bannières intérieures et parfois rattachés à la famille des empereurs Qing. Les Mandchous donnèrent à ces derniers le nom de « gens de la maison », *booi* (en chinois, *baoyi*) et les gardèrent à leur service de père en fils. Ces *booi* ont joué au XVII^e siècle et encore au début du XVIII^e un rôle d'informateurs auprès des Mandchous et d'intermédiaires avec les élites chinoises. Chargés de l'administration intérieure du Palais et du contrôle des grands ateliers qui fournissaient la Cour en produits de luxe (porcelaines de Jingdezhen, soieries de Nankin, Suzhou, Hangzhou...), confidents et conseillers de la famille impériale, ils devaient occuper une position analogue à celle des eunuques, sans acquérir cependant le pouvoir exorbitant que ces derniers avaient accaparé à l'époque des Ming.

Les Mandchous s'installent en Chine comme une race de seigneurs destinée à régner sur une population d'esclaves, ainsi que l'avaient fait les Mongols. Dès 1668, ils interdiront aux Han cette vieille terre de colonisation chinoise qu'est la Mandchourie, afin de se réserver une région pure de toute influence étrangère et pour conserver le monopole de l'exploitation du ginseng. Ils interdisent les mariages mixtes. Le principe de la ségrégation est appliqué à Pékin comme dans les autres grandes villes : la capitale est partagée en une ville mandchoue au nord, d'où tous les anciens habitants sont expulsés, et une ville chinoise au sud. En 1645, tous les Chinois atteints de variole — en fait tous ceux qui ont des maladies de peau — sont chassés de Pékin. Des bruits alarmistes courent en ville où l'on croit que les occupants vont exterminer toute la population chinoise. C'est qu'en effet la conquête est menée avec une extrême sauvagerie. Un habitant de Yangzhou qui devait échapper par miracle au massacre général de la population a laissé un récit des horreurs dont il fut le témoin au moment où, en 1645, les troupes mandchoues pénétrèrent dans cette riche cité commerçante du Bas-Yangzi. Le manuscrit de ce récit, le *Journal des dix jours de Yangzhou* (*Yangzhou shiriji*), devait être préservé au Japon. Le changement de costume et de coiffure — le port de la natte (*bianzi*) — qui est imposé sous peine de mort dès 1645 à l'ensemble de la population chinoise provoque des émeutes dont certaines sont réprimées par des massacres comme à Jiangyin et à Jiaying au Jiangsu. Rappelons que les Jürchen, ancêtres des Mandchous, avaient également imposé le port de la natte à leurs sujets dans l'empire des Jin et que la natte était une coiffure traditionnelle chez les gens de la steppe : les Mongols se

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

faisaient plusieurs tresses et, plus anciennement, au ^v^e siècle, les Tabgatch étaient qualifiés par les Chinois de « têtes cordées » (*suotou*).

Dès le début de leur conquête, les Mandchous exproprièrent les paysans et constituent des domaines d'où les Chinois sont exclus. Ces enclaves mandchoues (*quan*), créées entre 1645 et 1647, sont nombreuses dans toute la Chine du Nord, surtout aux environs de Pékin, et en Mongolie orientale.

Les Mandchous appliquent à la main-d'œuvre qui cultive leurs domaines (prisonniers de guerre et paysans dépouillés de leur bien qui, pour conserver un lopin de terre, acceptent de travailler dans les enclos) un statut de véritables esclaves. Pouvant être vendus et achetés comme des bêtes, soumis à de nombreuses corvées, très durement traités et condamnés à demeurer sur place, ces cultivateurs cherchent à fuir par tous les moyens malgré les peines de fouet et de mort qu'ils encourent et font encourir à leurs parents et à leurs voisins, cependant que les adhérents chinois des Mandchous, incorporés dans les Bannières, tiennent auprès d'eux le rôle de gardes-chiourme et d'indicateurs de police. Les effets de ce système qui crée une atmosphère de terreur et qui favorise la corruption se révèlent vite désastreux. Comprenant qu'une fiscalité modérée et uniforme est plus rentable que l'exploitation directe, et que les hommes libres travaillent mieux que ceux qui ont été réduits en esclavage, les Mandchous renonceront peu à peu à leurs enclos tandis que les paysans libres reprendront possession de leurs terres. A partir de 1685, toute confiscation de nouvelles terres est interdite aux Bannières, et aux environs de 1700 la question des enclos et des esclaves fugitifs est pratiquement réglée. C'est en vain sans doute que tant de souffrances ont été imposées à la paysannerie chinoise : l'erreur des Mandchous s'explique par leur volonté d'appliquer en Chine des pratiques et des conceptions qui se justifiaient seulement dans le contexte des sociétés de la steppe. Mais s'il fut progressif, le changement de politique fut en revanche assez radical, puisque c'est aux Qing que la Chine doit d'avoir connu au ^{xviii}^e siècle la fiscalité agraire la plus douce de toute son histoire. Ce régime fut sans doute pour beaucoup dans le ralliement de la plus grande partie de la population à ses nouveaux dirigeants.

2. Retards et difficultés

La résistance des Ming du Sud

Les envahisseurs s'étaient emparés de la Chine du Nord presque sans combat, mais ils devaient se heurter dans le Sud à une longue résistance qui fut sans cesse affaiblie par un manque général de cohésion et par les luttes entre patriotes partisans de la résistance et pacifistes enclins à collaborer avec l'ennemi. A vrai dire, les Ming, qui avaient perdu la faveur du peuple, étaient voués de toute façon à disparaître. Mais le souvenir de cette période d'une quinzaine d'années où les descendants des empereurs Ming, pourchassés

Conquête et instauration de l'ordre mandchou

de province en province par l'avance des armées mandchoues, tentèrent de maintenir un semblant de pouvoir légitime, devait être exalté par les grands lettrés patriotes du début de la dynastie des Qing.

Après la chute de Pékin et l'installation d'un nouvel empereur à Nankin, des pourparlers de paix sont engagés avec les Mandchous qui sont encore considérés par une partie des classes dirigeantes comme leurs alliés contre les mouvements de rébellion. Mais ces pourparlers sont rompus par les efforts d'un ministre patriote du nom de Shi Kefa (?-1645). Après six assauts successifs contre Yangzhou, défendue par Shi Kefa, la ville est prise et c'est, un mois plus tard, la chute de Nankin. L'empereur est livré aux Mandchous par un général félon. Alors commence une période d'errance qui mènera les descendants des Ming du Zhejiang et du Fujian au Guangdong et au Guangxi, et pour finir dans la province la plus reculée de tout l'Empire, celle du Yunnan. Des empereurs éphémères se succèdent au fur et à mesure de l'avance des troupes mandchoues. Zhejiang et Fujian, où avaient été proclamés simultanément deux empereurs, sont occupés en 1646 en même temps que le Sichuan où les Mandchous se débarrassent de Zhang Xianzhong, l'ancien chef d'insurgés de la fin des Ming. En 1647, c'est la prise de Canton par les envahisseurs et un nouveau souverain est proclamé à Guilin, dans le Nord-Est du Guangxi : c'est le prince Zhu Youlang qui adopta le nom d'ère de Yongli (1647-1660), seul empereur dont le règne ait eu quelque importance au cours de la période des Ming du Sud (Nan Ming). Après avoir repris Canton et reconquis une grande partie de la Chine du Sud en 1648, Yongli est contraint de se replier au Yunnan. Affaiblis par des dissensions entre généraux en 1656, les Ming du Sud ne pourront résister aux attaques des armées que dirige Wu Sangui en 1658-1659.

Yongli est obligé de chercher refuge à Bhamo, à plus de 500 km à l'ouest de Kunming sur l'Irrawaddy, dans le Nord-Est de la Birmanie. C'est là qu'il sera fait prisonnier en 1661 avant de mourir étranglé à Kunming l'année suivante. La Cour de Yongli avait accueilli à Guilin et au Yunnan des missionnaires jésuites (entre autres, le père André-Xavier Koffler) qui assurent avoir converti quelques dames de l'entourage de l'empereur et en particulier la propre mère de Yongli. Elle adressa sur leurs conseils une ambassade au Vatican qui fut de retour à Kunming en 1659.

Puissant renouveau de la piraterie

Cette résistance contre les envahisseurs qui a pour principe un attachement à la personne des derniers représentants de la famille impériale des Ming et un sursaut de nationalisme Han trouve un concours précieux dans le renouveau de la piraterie. Les Ming du Sud entretiennent d'ailleurs des liens plus ou moins secrets avec les pirates des côtes du Sud-Est et du Guangdong.

Un métais de Chinois et de Japonaise, né à Hirado, île située au large du port de Sasebo, à Kyūshū, règne en fait sur les côtes du Fujian à partir des environs de 1650. Ce chef de pirates, du nom de Zheng Chenggong (1624-1662), devait rester jusqu'à nos jours une sorte

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

de héros national à Taiwan. Ses activités, comme celles des Wokou du XVI^e siècle, sont un mélange de piraterie et de commerce, mais ont en même temps d'évidentes implications politiques. Installé près de Xiamen (Amoy), dans le Sud du Fujian, il pille les riches cités maritimes de la province, poussant ses raids jusqu'au Sud du Zhejiang et au Nord-Est du Guangdong, mais il trafique en même temps avec le Japon, les Ryûkyû, le Vietnam, le Siam et les Philippines, est en contact avec les Européens qui fréquentent les mers de l'Asie orientale et cherche à accroître son influence politique en prenant le parti des Ming du Sud contre les Mandchous. Ses bonnes relations avec les survivants de la dynastie déchue lui valent le droit insigne de porter le nom de la famille impériale, celui de Zhu, d'où son surnom de Guoxingye (l' « Excellence au nom de famille du royaume ») qui est noté par les Hollandais sous la forme de Coxinga ou sous des formes analogues. Il sert d'intermédiaire entre les Ming du Sud et le Japon où il se rend à différentes reprises (en 1648, 1651, 1658 et 1660) pour solliciter une aide qui ne viendra pas. En 1658-1659, il réédite les exploits des pirates japonais, les Wokou, des années 1553-1555 en poussant jusqu'à Nankin, en pleine zone occupée, mais il doit battre en retraite et se contenter, à partir de cette époque, d'actions de harcèlement sur les côtes. Pour lutter contre Coxinga et mettre fin aux complicités dont il bénéficie dans les provinces maritimes, les Qing décrètent en 1662 l'évacuation de toutes les régions côtières depuis le Shandong jusqu'au Guangdong. C'est une tragédie pour les populations qui voient leurs villes et leurs villages systématiquement rasés et qui sont contraintes à l'exode. Les effets de ces mesures barbares sur le commerce et les relations extérieures de la Chine ont-ils jamais été évalués? Sans doute ont-elles suspendu ou ralenti très sérieusement les trafics commerciaux de la Chine à la fin du XVII^e siècle et favorisé ainsi l'implantation des Européens, Portugais, Espagnols et Hollandais, dans les mers de l'Asie orientale.

Contraint de trouver un refuge hors de Chine, Coxinga s'attaque pendant l'année 1661 aux côtes de la grande île de Taiwan où les Hollandais se sont installés depuis 1624. Il les en chasse avec sa flotte de 900 navires et 25 000 hommes. Son fils Zheng Jing lui succède à sa mort en 1662 et soutient dans sa rébellion contre les Mandchous le gouverneur général du Fujian, Geng Jingzhong. Il se maintiendra à Taiwan jusqu'à ce que les Qing organisent en 1683 une grande expédition qui mettra fin à ce royaume indépendant et annexera pour la première fois à la Chine cette île plus étendue que la Belgique et encore peuplée par de nombreuses tribus malayo-polynésiennes.

De même que les pirates du Fujian à l'époque de Coxinga entretenaient des relations avec les Ming du Sud, de même les activités des Tanka sur les côtes du Guangdong semblent liées à la résistance loyaliste. Les Tanka sont une population aborigène de pêcheurs qui résident en permanence sur leurs bateaux (d'où le nom de *chuanmin*, « population des bateaux », qu'on leur donne parfois). Ce sont des pêcheurs de perles réputés. Leurs activités de piraterie causèrent maintes difficultés au premier gouverneur militaire mis en place au Guangdong par les Qing, Shang Kexi, et aidèrent par là indirectement la résistance des Ming du Sud et les tentatives de sécession.

La rébellion des "Trois feudataires", 1674-1681

On sait que, dans leur conquête de la Chine, les envahisseurs avaient eu recours aux services des anciens cadres politiques, administratifs et militaires de l'empire des Ming, ceux que l'on appelait les *jiuchen* (« anciens serviteurs ou officiers ») ou les *erchen* (« ceux qui avaient été successivement au service des deux dynasties »). Mais des soupçons légitimes pesaient sur ces fonctionnaires ralliés au nouveau régime. Des arrestations avaient eu lieu en 1656 et une grande partie de l'ancien personnel avait été progressivement remplacé, à partir de cette date, par de nouveaux fonctionnaires recrutés par concours, les *Hanchen* (« officiers Han »). Cependant, cette épuration n'avait pu être étendue aux provinces du Sud, plus lointaines et moins bien contrôlées, où les Qing avaient été contraints de laisser une assez large autonomie aux chefs d'armée originaires du Nord-Est qui avaient participé à la conquête et réduit la résistance des Ming du Sud.

En accordant des pouvoirs étendus aux généraux qui les avaient aidés dans leur conquête de la Chine du Sud, les Mandchous s'étaient engagés sur une voie dangereuse qui menait à la formation de gouvernements pratiquement indépendants de Pékin. Ils couraient le risque de perdre le contrôle de leur Empire. Élevés à la dignité de « princes », les gouverneurs militaires des provinces côtières et de la Chine du Sud-Ouest devaient conserver et transmettre à leurs descendants les forces armées qui avaient été placées sous leurs ordres au moment des campagnes contre les Ming du Sud. Ils devaient tirer parti des tendances autonomistes des régions qu'ils gouvernaient et trouver sur place les ressources indispensables à leur indépendance. C'est ainsi que le plus puissant d'entre eux, Wu Sangui (1612-1678), après avoir anéanti les armées de Li Zicheng aux côtés des forces mandchoues en 1644 et 1645, et mené de 1657 à 1661 les campagnes d'extermination des loyalistes Ming réfugiés au Yunnan, n'avait pas démobilisé ses troupes. Régnant sur le Yunnan et le Guizhou, il contrôlait également en fait les provinces voisines du Hunan, du Shenxi et du Gansu, puisant ses ressources aussi bien dans les subsides que le gouvernement de Pékin continuait à lui fournir (en 1667, il reçoit 30 millions de *liang* d'argent pour l'entretien de ses armées) que des monopoles qu'il avait institués sur la production des puits de sel du Sichuan, les mines de cuivre et d'or, le commerce du ginseng et de la rhubarbe, sans compter les bénéfices tirés des trafics avec le Tibet (achats de chevaux et ventes de thé). Quand, profitant de la vacance du pouvoir à Canton où le gouverneur local Shang Kexi (1604?-1676) avait résilié ses fonctions, la Cour décide de supprimer les gouvernements autonomes des « princes », Wu Sangui entre en rébellion en même temps que Geng Jingzhong (?-1682), gouverneur du Fujian, et fonde l'empire éphémère des Zhou (1673-1681). Ils sont suivis par Sun Yanling (?-1677), commandant militaire à Guilin, au Guangxi. En 1674, Wu Sangui gagne à sa cause Wang Fuchen (?-1681), gouverneur du Shenxi et du Gansu depuis 1670, puis, en 1676, Shang Zhixin (1636?-1680), fils de Shang Kexi, qui règne sur le Guangdong et le Guangxi. Cette année-là, Wu Sangui est sur le point de reconquérir toute la Chine et de

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

mettre fin au pouvoir des Mandchous. Mais le vent tourne : dès 1676, Wang Fuchen et Geng Jingzhong font leur soumission aux Qing, puis Shang Zhixin en 1677. Wu Sangui meurt l'année suivante et son petit-fils Wu Shifan lui succède sur le trône des Zhou. En 1679, les armées des Qing reprennent le Jiangxi, en 1680 le Sichuan, en 1681, le Guizhou. Assiégé dans sa capitale, à Kunming, Wu Shifan se suicide. Ainsi finit la « rébellion des Trois feudataires » (*sānfān zhī luàn*) (Wu Sangui, Geng Jingzhong et Shang Zhixin), crise la plus grave qu'ait connue la nouvelle dynastie mandchoue.

La liquidation des tendances autonomistes au sud du Yangzi marque le renforcement général du contrôle du pouvoir central dans l'ensemble de l'Empire, la fin de la période d'adaptation et la consolidation du nouveau régime. Ainsi peut-on considérer que la longue époque de stabilité intérieure qui durera jusqu'à la fin du XVIII^e siècle commence en 1681, deux ans avant la conquête définitive de l'île de Formose.

LES DESPOTES ÉCLAIRÉS

chapitre 2

LES GRANDS EMPEREURS Kangxi (1662-1722), Yongzheng (1723-1735) et Qianlong (1736-1796) ont manifesté un sens de l'adaptation, une ouverture d'esprit et en un mot une intelligence qui semble leur mériter d'autant mieux le nom de « despotes éclairés » que leur règne, depuis la fin du xvii^e siècle jusque vers les environs de 1775, paraît avoir été comme une application concrète de la philosophie moralisante et rationaliste du « néo-confucianisme ».

I. Le règne de l'ordre moral

Le ralliement des élites

De la prise de Pékin en 1644 à l'élimination du pouvoir régional créé par Wu Sanguï dans le Sud-Ouest, il s'écoule près d'une quarantaine d'années marquées par l'invasion du Nord, les guerres engagées contre les Ming du Sud, les difficultés causées par la piraterie et enfin par la sécession des provinces méridionales. La meilleure partie de l'intelligentsia

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

refuse sa collaboration aux envahisseurs. Elle se terre et cache ses dangereux écrits. Mais à mesure que disparaissent les générations qui ont connu les derniers règnes des Ming et l'époque de la résistance, la reprise en main se fait plus sensible. Les nouveaux maîtres, qui adoptent sans grand changement les institutions autocratiques et centralisées de l'Empire défunt en favorisant de façon systématique leur propre aristocratie et en s'assurant ainsi le contrôle de tous les postes de commande, comprennent bientôt qu'il leur est indispensable de se concilier les anciennes classes dirigeantes et de développer en même temps un esprit de soumission à la nouvelle dynastie.

La réouverture des concours officiels en 1656 devait contribuer pour beaucoup au retour à la norme en fournissant l'Empire en fonctionnaires jeunes et dévoués au nouveau régime, et en orientant toute l'activité des classes lettrées vers cette unique voie d'accès aux honneurs et au prestige social. En associant étroitement à leur pouvoir les anciennes classes dirigeantes de l'époque des Ming, les despotes éclairés ont réalisé leurs vœux les plus chers et mis fin au climat de suspicion et au grave divorce entre le pouvoir central et ses agents dont la dynastie défunte avait si profondément souffert. On ne reverra plus sous les Qing de conflits analogues à celui qui avait dressé l'un contre l'autre parti des eunuques et parti du Donglin dans les années 1615-1627. Bien au contraire, c'est la bonne entente qui régnera entre le pouvoir impérial et les élites chinoises pendant la majeure partie de la dynastie sino-mandchoue. L'antagonisme entre Chinois et Mandchous tend à s'assoupir au cours du XVIII^e siècle et ne reprendra vigueur qu'à la faveur des crises politiques et sociales de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e.

D'autre part, la mansuétude du gouvernement des Qing à partir de la fin du XVII^e siècle, son souci d'épargner la paysannerie qui explique le calme des campagnes, les avantages accordés aux agents de l'État ont pu faire apparaître la nouvelle dynastie—comme la plus conforme aux conceptions des milieux lettrés, la plus proche de l'idéal humanitaire et paternaliste d'un ouvrage orthodoxe comme le *Mencius*. Les traitements élevés des fonctionnaires à l'ère Kangxi avaient mis un frein à la corruption et l'empereur Yongzheng (1723-1736) en vint même à instituer un très important supplément de salaire, le *yanglian*, destiné à « entretenir la probité ».

Mais il y a plus : Kangxi et ses successeurs se sont faits les patrons des études classiques et de la culture chinoise, adoptant à l'égard des milieux chinois cultivés une politique analogue à celle qu'ils suivirent pour gagner à leur cause les populations bouddhisées de la Mongolie et de l'Asie centrale. Ils voulurent apparaître aussi bien comme les plus fervents adeptes de la culture chinoise que comme les meilleurs défenseurs du lamaïsme. L'empereur Kangxi se rendit en personne, à grands frais, dans les villes du Bas-Yangzi, centres de l'intelligentsia chinoise, à six reprises, en 1684, 1689, 1699, 1703, 1705 et 1707. Qianlong devait suivre son exemple en 1751, 1757, 1762, 1765, 1780 et 1784. Mais la flatterie et les arrières-pensées politiques s'alliaient à une sympathie réelle chez ces souverains entièrement acquis à la culture chinoise. Kangxi, curieux de sciences, bon mathématicien, habile musicien, était aussi, comme Qianlong, quelque peu poète et calligraphe. Mais ce

sont les grandes entreprises d'édition patronnées par ces deux empereurs (rédaction de l'*Histoire des Ming*, compilation de catalogues de peintures et calligraphies, de dictionnaires, d'un grand recueil des poètes des Tang... et surtout la grande collection des œuvres écrites en chinois qui fut menée à bien entre 1772 et 1782) qui révèlent le mieux l'intérêt de ces souverains éclairés pour l'immense trésor intellectuel de la Chine. Ces commandes officielles donnèrent à de très nombreux lettrés des emplois qui les ont libérés pendant plusieurs années du souci de leur subsistance. Elles furent pour beaucoup l'occasion de révéler leurs talents et leur inépuisable érudition. Mais elles eurent un autre mérite : celui de désarmer les milieux où s'étaient précisément recrutés au XVII^e siècle les adversaires les plus résolus de la domination mandchoue.

Tout devait contribuer à calmer l'amertume des patriotes les plus intransigeants : la relative douceur des mœurs politiques, l'adoption par les empereurs eux-mêmes et par l'aristocratie mandchoue de la culture chinoise, l'expansion de l'Empire au dehors, la paix intérieure et la prospérité générale.

Un Empire " confucéen "

Mais on n'aurait qu'une idée fautive et incomplète de la situation des élites chinoises si l'on se bornait à souligner les aspects paternalistes de la politique des trois grands empereurs du XVIII^e siècle. Ce paternalisme n'est en effet que l'autre face d'une conception foncièrement autoritaire du pouvoir impérial. Si les Mandchous n'ont pas d'opposants, ce n'est pas uniquement parce que la société chinoise est, dans son ensemble et d'une façon générale, satisfaite du régime et de ses conditions de vie, c'est aussi parce que les opposants sont impitoyablement pourchassés. Les empereurs des Qing ont voulu exiger de chacun de leurs sujets une soumission respectueuse à leur pouvoir et une fidélité indéfectible à leur personne. Ils ont considéré comme une de leurs tâches essentielles que fût instauré partout, grâce à la diffusion de l'orthodoxie « néo-confucéenne » dans toutes les couches de la société, le règne d'un ordre moral. Cet endoctrinement que rendait plus aisée la prolifération des écoles jusque dans les campagnes leur apparaissait d'autant plus indispensable que l'origine étrangère de leur dynastie pouvait mettre en question sa légitimité. C'est ainsi que, dans la morale officielle, l'accent fut porté sur le principe d'autorité et sur les vertus d'obéissance. L'orthodoxie s'infléchit en morale de la soumission. Il est vrai que cette évolution, liée aux progrès de l'Empire autoritaire depuis la fondation des Ming, remonte plus haut. Mais s'il y eut un Empire « confucéen », où les liens qui unissent l'orthodoxie morale au système politique apparaissent avec évidence, c'est bien celui des Mandchous.

La volonté d'imposer le règne de l'ordre moral et de justifier en même temps leur pouvoir est manifeste chez les trois empereurs du XVIII^e siècle. Yongzheng révisé et compléta par des additions les *Saintes Instructions* (*Shengyu*) que son prédécesseur avait publiées en 1681. Il en impose la récitation publique. Il exige que tout candidat aux concours officiels lise l'ouvrage qu'il a lui-même composé pour justifier la domination mandchoue, le *Dayi*

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

juemi lu (1730). Dès le règne de Kangxi, s'était dessinée une réaction contre les œuvres non orthodoxes et contre les romans corrompueurs, mis à l'index en 1687. La censure se fait plus sévère en 1714. Sous Qianlong, tous les écrits, anciens et modernes, où sont critiqués les « Barbares », même de façon allusive, toutes les œuvres dont l'inspiration n'est pas orthodoxe sont systématiquement recherchés à fin de censure ou de destruction. C'est la fameuse « inquisition littéraire » des années 1774-1789 qui fut poursuivie en liaison avec la compilation de l'énorme collection des œuvres écrites en chinois, l'une des plus grandes gloires du règne de Qianlong, et se prolongea au-delà de son achèvement. Le régime ne s'est pas borné à censurer et à détruire les ouvrages qui pouvaient porter atteinte à l'ordre moral, il a persécuté les auteurs et leurs proches.

Ces actes d'odieuse tyrannie — les princes mandchous convertis au christianisme furent victimes de persécutions analogues sous Yongzheng — sont révélateurs d'un système politique : si le régime mandchou apparaît le plus souvent plein de mansuétude, c'est parce qu'il s'est attaché à répandre un esprit de soumission et d'obéissance. C'est parce qu'il a fait de l'ordre moral le fondement de sa puissance et de sa stabilité.

2. Le plus vaste Empire du monde

C'est dans les steppes que s'était noué le destin des Mandchous, en Mongolie orientale qu'ils avaient acquis leur premier succès décisif en obtenant le ralliement des tribus mongoles de cette région. Le vide presque inattendu qui s'était ouvert devant eux en Chine après leur conquête des territoires du Nord-Est, les y avait comme attirés et entraînés peu à peu à s'engager plus avant. Mais les conditions premières de la puissance mandchoue devaient continuer à orienter les destins du nouvel Empire : les Qing étaient appelés à devenir la grande puissance de la zone des steppes et de l'Asie centrale.

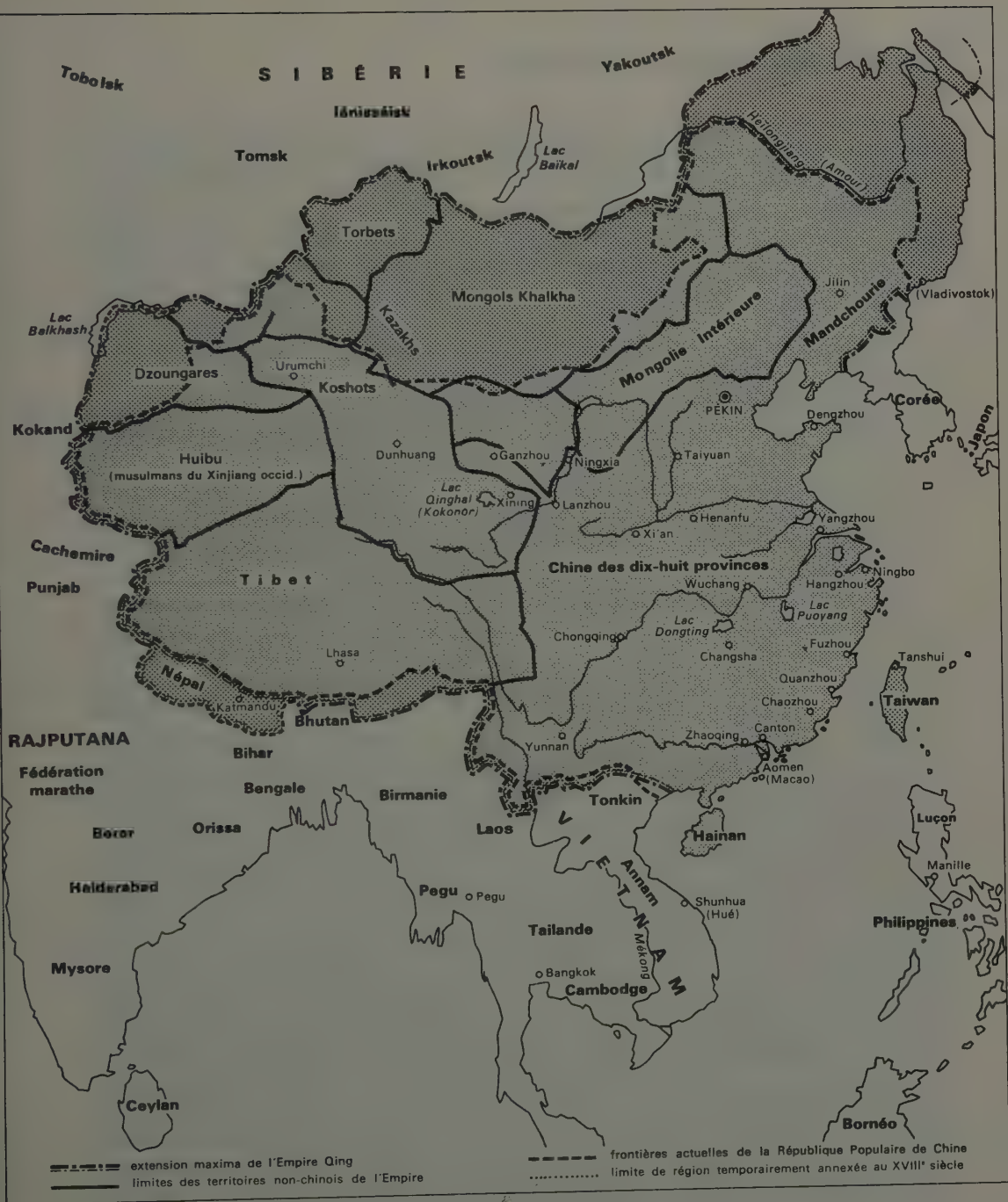
Mongolie, Asie centrale et Tibet : guerre, religion et diplomatie

Leur expansion dans l'intérieur de l'Asie est liée dès le départ au problème à la fois militaire et religieux (ou, si l'on veut, diplomatique) que posent aux Mandchous les populations de la steppe. Le ralliement aux Qing des Mongols orientaux avait suscité l'inquiétude et l'hostilité des puissantes tribus occidentales connues sous le terme général d'Oirats et comprenant les Koshots, les Dzoungares, les Torguts et les Borbets. Au moment où se formait la puissance mandchoue dans le Nord-Est, les Koshots contrôlaient toute la région située entre Urumchi, l'actuelle capitale du Xinjiang, et le Kokonor (Qinghai). Dès 1640, ils s'étaient rendus pratiquement maîtres du Tibet. Or, cette position dominante au Tibet avait, aux yeux des tribus de la steppe, une signification politique capitale. Apparaître comme les protecteurs du Dalaï-lama, c'était s'assurer auprès d'elles un immense

此
種
付
紅
粉
似
任
紙
在
捺
水
不
死







25. Extension de l'empire des Qing en 1759.

24. Le Tibet, protectorat de l'empire des Qing : a) Mandala en bronze doré; b) Statue figurant la princesse Wencheng, mariée au bTsan-po de Lhasa en 641; c) Grande lamasserie à Gyantse, au sud-ouest de Lhasa.

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

prestige. En effet, le lamaïsme avait fait des progrès chez les populations d'éleveurs nomades depuis l'époque du grand empire des Yuan dont la sollicitude à l'égard des religieux tibétains s'était affirmée dès les environs de 1260, et l'influence du lamaïsme s'était accentuée depuis la fin du xvi^e siècle dans toute la zone des steppes. A la domination des Koshots sur le Tibet devait succéder celle des Dzungares qui, en 1678-1679, conquièrent tout le Xinjiang occidental où ils mettent fin aux principautés islamiques des oasis. Leur chef est Galdan (1644-1697), grande figure de l'histoire de l'Asie centrale à la fin du xvii^e siècle. En 1686, Galdan attaque la Mongolie extérieure et menace les Khalkha, Mongols orientaux, qui se mettent sous la protection des Qing et resteront leurs fidèles sujets pendant tout le cours de la dynastie. La riposte des Qing devant cet effort des Dzungares pour recréer un grand Empire de nomades au centre de l'Asie sera tout à la fois militaire et diplomatique. Dès 1696 et 1697, ils occupent les régions situées au sud du lac Baïkal, position stratégique d'où les Turcs orientaux aux vi^e-vii^e siècles et les Mongols chingiskhanides au xiii^e siècle avaient dirigé leurs grandes offensives. Leur première victoire sur les Dzungares sera suivie pendant la première moitié du xviii^e siècle d'une série de campagnes qui amènera une extension de l'Empire sino-mandchou jusqu'aux régions situées au sud du lac Balkhash et jusqu'au Népal.

La diplomatie consistera, pour les Qing, à renchérir sur les faveurs des Mongols envers les autorités religieuses du Tibet et à faire sentir aux Tibétains la supériorité de la Chine. En 1652, le Dalaï-lama est invité à Pékin où il est reçu avec faste. Dès la deuxième moitié du xvii^e siècle, la capitale de l'empire des Qing devient le grand centre des impressions d'ouvrages bouddhiques tibétains et mongols, et les Qing favorisent au xviii^e siècle les traductions de textes lamaïstes en mongol et en mandchou. Neuf ans après son avènement, en 1732, l'empereur Yongzheng transforme son Palais de Pékin, le Yonghegong, en temple lamaïste. Ce sera un des hauts lieux du bouddhisme tibétain dans la capitale. Quand ils parviendront à s'établir de façon définitive au Tibet en 1751, les Qing se garderont bien d'y manifester trop ouvertement leur pouvoir : le Tibet gardera sous le protectorat de la Chine une large autonomie intérieure. L'essentiel en effet est que le grand centre religieux de Lhasa ne puisse tomber de nouveau aux mains des Mongols.

Malgré la défaite subie en 1696 et malgré la mort de Galdan l'année suivante, les Dzungares ne perdent rien de leur puissance. Sous le règne de Tsewang Rabtan, ou Araptan, neveu de Galdan, ils parviennent à créer un vaste Empire qui s'étend de la Sibérie méridionale aux frontières du Tibet, englobant la vallée de l'Ili, au sud du lac Balkhash, et la partie occidentale de la Mongolie. La première tentative des Qing pour s'établir au Tibet, en 1705-1706, est réduite à néant par les Dzungares qui occupent Lhasa et les principaux centres tibétains en 1717 et 1718. Mais une armée sino-mandchoue partie du Sichuan pénètre dans les hauts plateaux tibétains en 1720 et, après avoir chassé les Dzungares de Lhasa, y laisse une garnison à poste fixe. A partir de 1751, le contrôle de la Chine sur le Tibet deviendra définitif et ne cessera guère depuis cette date, malgré les efforts des Britanniques pour s'emparer de ce protectorat chinois à l'époque contemporaine.

La création des “ Nouveaux Territoires ”

Cependant, le problème dzoungare ne sera résolu qu'en 1757. Après une période d'entente relative entre les Qing et les Dzoungares, à partir de 1728, et après le traité qui fixe la frontière aux chaînes de l'Altaï en 1739, les relations se gâtent et Pékin décide d'une expédition dans le territoire de l'Ili, base stratégique de ces redoutables ennemis : c'est la campagne d'extermination des années 1756-1757. La plupart des Dzoungares sont massacrés et leur nom même est aboli. Ils ne seront plus connus désormais que sous le nom d'Ölöths (Éleuthes). La conquête de la vallée de l'Ili est suivie en 1758 et 1759 par celle des oasis islamisées du bassin du Tarim. Les Bannières des Qing entrent à Aksu, Kashgar, Yârkand. Toutes les régions conquises, de l'Altaï aux Kunlun et de Dunhuang aux Pamirs, sont placées sous commandement militaire et administrées par l'armée. Elles reçoivent le nom de « Nouveaux Territoires » (Xinjiang) : c'est le Turkestan chinois des géographes occidentaux. Ce n'est que beaucoup plus tard, en 1884, après une longue période de colonisation chinoise, que ces territoires où s'étaient mêlées depuis les débuts de l'histoire les influences indo-iraniennes, islamiques, turques, mongoles, tibétaines et chinoises seront promus au rang de province. Ils furent, dès leur inclusion dans l'Empire sino-mandchou, une terre d'exil pour condamnés politiques et pour condamnés de droit commun.

Un Empire continental et cosmopolite

L'empire des Qing atteint donc sa plus grande extension en 1759. Il contrôle des territoires qui s'étendent sur 11 millions et demi de km². Jamais l'Empire chinois n'avait atteint et n'atteindra de nouveau de telles dimensions. La superficie de la République populaire de Chine n'est aujourd'hui que de 9 736 000 km², car l'empire des Qing englobait non seulement la Mongolie extérieure et l'île de Taiwan, mais des régions qui ont été occupées depuis par la Russie au sud du lac Balkhash et à l'est du cours inférieur du Heilongjiang (Amour) et de l'Oussouri (région de la chaîne des Sikhota Alin). Vers 1665, les armées des Qing s'étaient même aventurées jusqu'aux Khingan extérieurs, au nord de l'Amour, que les Russes baptiseront monts Stanovoï et qui font aujourd'hui partie des territoires de l'Union soviétique. Mais l'influence de l'Empire sino-mandchou s'exerce au-delà même de ses frontières : la plupart des pays d'Asie (Népal, Birmanie, Siam, Vietnam, Philippines, Ryûkyû, Corée) reconnaissent sa souveraineté et en sont plus ou moins dépendants.

Comme l'actuelle République populaire de Chine, l'empire des Qing est formé de populations très diverses. Les documents administratifs y sont rédigés le plus souvent en mandchou et en chinois, mais aussi en kalmuk (mongol occidental), en turc oriental et en écriture arabe, en tibétain. L'administration est amenée à publier des dictionnaires polyglottes qui constituent aujourd'hui de précieux documents pour l'histoire des langues,

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

continuant ainsi une tradition qui remonte d'ailleurs au début des Ming : celle des dictionnaires des bureaux d'interprétariat, les *Huayi yiyu*.

Il faut remarquer d'autre part que cet Empire, formé de provinces, de colonies et de protectorats, est loin d'être uniforme dans ses régimes administratifs : la Mandchourie, dont l'accès est réservée aux Mandchous, bénéficie d'un statut spécial qui la distingue des provinces chinoises; en Mongolie, ce sont des liens personnels de loyauté entre chefs de tribus et empereurs des Qing qui assurent le rattachement des populations à l'Empire; le Tibet est soumis à un régime de protectorat assez libéral tandis que les Nouveaux Territoires du Xinjiang sont occupés et administrés par l'armée.

Pays de l'ordre moral, la Chine du XVIII^e siècle apparaît aussi comme la plus grande puissance impérialiste de l'Asie. La domination qu'elle exerce sur la majeure partie du continent, sa puissance incontestée et l'importance prépondérante dans cet Empire des questions d'Asie centrale seront parmi les éléments déterminants de son attitude à l'égard des entreprises occidentales au XIX^e siècle.

3. Une ère de prospérité

Cet Empire qui couvre une grande partie du continent asiatique est aussi le pays du monde où l'accroissement des richesses et l'essor démographique sont les plus rapides. La Chine entre au XVIII^e siècle dans une ère de prospérité qui est due à un essor agricole, artisanal et commercial sans précédent. Elle est au premier rang des nations pour le volume de ses productions et de ses échanges intérieurs.

Apogée des techniques agricoles

L'agriculture chinoise atteint son plus haut degré de développement au XVIII^e siècle. Par ses techniques, la diversité des espèces cultivées, ses rendements, elle apparaît comme la plus savante et la plus évoluée de l'histoire avant l'apparition de l'agronomie moderne. Aux cultures traditionnelles (blé, orge, millet et riz dont les variétés se sont multipliées depuis le XI^e siècle) s'ajoutent des cultures nouvelles qui permettent de répartir les récoltes sur toute l'année, s'accommodent de terres pauvres ou mal irriguées et résolvent le problème de la soudure d'hiver : patate douce, arachide, sorgho (*gaoliang*), maïs. Les conséquences de l'introduction des plantes américaines depuis le XVI^e siècle se font sentir à plein et provoquent une véritable révolution agricole. De plus, les légumes et les fruits entrent pour une part importante dans l'alimentation, sans compter les ressources complémentaires que fournissent le petit élevage (porcs et volaille) et une pisciculture savante qui est très répandue dans toutes les régions où l'on a recours à l'irrigation. Les cultures industrielles (coton, thé, canne à sucre...) sont en pleine expansion.

Par comparaison, l'agriculture de nombreuses régions d'Europe à la même époque peut paraître singulièrement arriérée. Le paysan chinois de l'ère Yongzheng et de la pre-

mière moitié de l'ère Qianlong est, d'une façon générale, bien mieux nourri et plus à son aise que son homologue français du règne de Louis XV. Il est aussi généralement plus instruit. Les écoles publiques et privées sont si nombreuses que les paysans aisés peuvent assurer facilement l'instruction de leurs enfants, et le fait est que certains grands lettrés du XVIII^e siècle sont d'origine modeste.

La politique agraire des Qing est d'ailleurs favorable aux petits paysans. Ils sont très modérément imposés et une ordonnance de 1711 a été jusqu'à interdire toute augmentation des quotas, même dans le cas d'un accroissement de population. Les campagnes chinoises semblent donc avoir connu une prospérité générale pendant la majeure partie du XVIII^e siècle. Ce n'est que dans les vingt dernières années du règne de Qianlong que la situation commencera à se dégrader par suite de l'aggravation très rapide des charges imposées à la paysannerie et de la pression qu'exercent en pareil cas les plus riches propriétaires, seuls en état de prêter à intérêt.

Cet essor si remarquable de l'agriculture chinoise au XVIII^e siècle, stimulé d'ailleurs par l'essor concomitant de la production artisanale et des trafics commerciaux, invite à réviser certains jugements d'aujourd'hui.

Les très fortes densités humaines de certaines plaines et deltas de l'Asie orientale (plaine Centrale en Chine du Nord, bassin inférieur du Yangzi, delta du fleuve Rouge au Vietnam, plaines côtières de la Chine du Sud et de Java...) sont bien souvent signalées comme caractéristiques de l'Asie des moussons et l'on y voit l'un des éléments d'un cercle vicieux qui est propre à ces vieux pays : forte natalité, retard des techniques qui restent pour l'essentiel artisanales, extrême pauvreté générale aggravée aux XIX^e et XX^e siècles par les effets complexes et parfois contradictoires de la pénétration coloniale ainsi que par des régimes sociaux qui accentuent les inégalités et empêchent toute réforme radicale. Mais ce que le profane tend à considérer comme les preuves visibles d'un « retard » ou, selon la formule anglo-saxonne, d'un « sous-développement », par comparaison à la situation des pays riches et industrialisés, est en fait le point d'aboutissement d'une histoire qui a été jalonnée de remarquables progrès. Si les pays « développés » mangent à leur faim, c'est beaucoup moins à leur génie propre qu'ils le doivent qu'aux circonstances de leur histoire et à ce que, en particulier, les progrès les plus nets de leur agriculture ne se sont accomplis qu'à une époque toute récente. Pays de prairies, de jachères et de forêts, l'Europe n'a jamais manqué de terres cultivables.

Le XVIII^e siècle est le moment de l'histoire qui révèle le mieux le décalage des évolutions : c'est alors qu'à l'agriculture aux médiocres rendements d'une Europe faiblement peuplée et où le nombre des hommes ne s'accroît que lentement s'oppose l'agriculture savante et diversifiée d'une Chine qui connaît un extraordinaire essor démographique. C'est à ce moment que, grâce à une accumulation de progrès techniques qui s'est poursuivie depuis les IX^e-XI^e siècles, le peuplement de la Chine et de l'Asie orientale dans son ensemble prend une très nette avance sur celui de l'Europe. Les sociétés de l'Extrême-Orient n'ont pas été « en retard » sur celles d'Occident : elles ont suivi un autre itinéraire.

Grand artisanat “ industriel ” et essor commercial sans précédent

Ce qui est vrai des subsistances l'est aussi de la production artisanale et des activités marchandes : le monde chinois est parvenu au XVIII^e siècle à tirer le meilleur parti possible des techniques de l'âge préindustriel. La conjonction de ces trois domaines — agriculture, artisanat et commerce — mérite d'ailleurs d'être soulignée, et leurs relations sont des plus étroites. Le développement économique de la Chine au XVIII^e siècle peut apparaître comme la reprise, après un siècle de troubles intérieurs et de guerres, de celui de l'ère Wanli (1573-1619). Mais il le dépasse par son ampleur.

L'industrie textile qui vient en tête de toutes les productions chinoises alimente un marché qui ne cesse de s'élargir et procure à la paysannerie un complément de ressources grâce au travail à domicile. Dès la fin du XVII^e siècle, les cotonnades de Songjiang, au sud-ouest de Shanghai, emploient de façon permanente plus de 200 000 ouvriers, sans compter le travail à façon.

Les plantations de thé se sont étendues dans tout le bassin du Yangzi et sont très nombreuses au Fujian et au Zhejiang. Les exportations de thé par mer (notons que le nom du thé en Europe occidentale est d'origine foukiénoise, tandis que le terme adopté dans une partie des langues slaves est proche de la prononciation des dialectes du Nord) passent de 2,6 millions de livres anglaises en 1762 à 23,3 millions à la fin du XVIII^e siècle et ne cesseront de s'accroître au XIX^e. Récolté par les planteurs (*shanhu*, « familles des montagnes »), le thé est traité dans de grands ateliers (*chazhuang*) qui emploient plusieurs centaines d'ouvriers à gages, puis pris en charge par de riches corporations de marchands qui traitent à Canton avec la Compagnie des Indes orientales.

Les fours de porcelaine de Jingdezhen, à l'est du lac Puoyang au Jiangxi, où travaillent plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers céramistes, aussi bien pour les commandes de la Cour et des riches familles que pour l'exportation, ceux du centre moins important de Lijiang au Hunan, près de Changsha, détiennent les records de la production de céramiques. Céladons et porcelaines sont exportés en quantités croissantes vers le Japon, la Corée, les Philippines, la péninsule indochinoise, l'Indonésie et jusqu'en Europe.

Mais il faut compter aussi avec le papier et le sucre de canne fabriqués au Fujian, les toiles de chanvre de Xinhui au Guangdong, l'acier de Wuhu, sur le Yangzi en amont de Nankin, la quincaillerie qui est produite depuis les Ming à Fatshan (Foshan), près de Canton, et exportée dans toute l'Asie du Sud-Est. Certains tissus réputés comme les fines cotonnades de Nankin, les soieries de Suzhou et de Hangzhou, la soie brute de Huzhou, au nord de Hangzhou, figurent à côté du thé, des céramiques et des laques parmi les produits exportés jusqu'en Europe. On sait d'ailleurs la vogue extraordinaire des objets d'ameublement chinois dans l'Europe du XVIII^e siècle. En 1703, le bateau français *Amphitrite* revient de Nankin avec des laques chinoises pour unique cargaison.

La Chine commerce avec le monde entier — Japon, Asie du Sud-Est, Europe et Amérique via Manille — et ce commerce qui s'est développé depuis la levée des restrictions imposées aux trafics avec l'étranger après la conquête de Taiwan en 1683 est bénéficiaire pour la Chine. Il y encourage l'artisanat et la production agricole, et y fait affluer la monnaie d'argent. On a pu estimer que sur les 400 millions de dollars d'argent importés d'Amérique du Sud et du Mexique en Europe entre 1571 et 1821, la moitié a servi à l'achat de produits chinois par les pays occidentaux. Si l'estimation est exacte, elle tendrait à prouver que la Chine, qui doit au Nouveau Monde des plantes dont la diffusion y a provoqué une sorte de révolution agricole, est l'un des pays qui a le plus profité de la découverte de l'Amérique.

Sans doute, la part de ce commerce par mer reste-t-elle encore faible dans l'ensemble de l'économie chinoise à l'époque Qianlong : à la fin du xviii^e siècle, les taxes commerciales sur les trafics intérieurs atteignent 4 millions de *liang* contre 650 000 *liang* pour les revenus des douanes maritimes. L'étendue de l'Empire, la masse et l'activité de ses habitants suffisent à expliquer cette différence. Mais ces trafics extérieurs qui intéressent surtout les provinces maritimes ont tendance à s'étendre au Fujian et au Zhejiang. Les plantations de théiers ont tendance à s'étendre dans les provinces maritimes. Exportatrice de produits finis, la Chine en vient dès le xviii^e siècle à importer du riz de l'Asie du Sud-Est et principalement des Philippines et du Siam dans les provinces du Fujian et du Guangdong qui vivent surtout du commerce et de l'artisanat et dont la production agricole est déficitaire. Quelques milliers de jonques, gros bâtiments de 1 000 tonnes avec 180 hommes d'équipage, abordent chaque année à Amoy. Amoy et Canton sont en relations avec les côtes du Vietnam et du Cambodge, avec Luçon, Malaka, Songkhla au Siam et Johore dans la péninsule malaise. Cette orientation de l'économie de ces provinces maritimes permet de comprendre leur « surpeuplement » apparent et leur misère dans cette période de récession que sera le xix^e siècle.

Le plus remarquable dans l'essor économique de la Chine au xviii^e siècle est l'ampleur des courants commerciaux et l'étendue des régions contrôlées par certaines corporations de marchands. Ce ne sont pas seulement les provinces chinoises mais la Mongolie, l'Asie centrale et toute l'Asie du Sud-Est qui se trouvent prises dans le réseau commercial chinois. Les mailles en sont évidemment plus serrées en Chine même. Chaque corporation importante (banquiers du Shanxi, marchands de Xin'an au Anhui dont la puissance remonte à la fin des Ming, marchands de sel de Yangzhou dont l'activité consiste en opérations combinées sur le sel de la Huai et le riz du Hunan et du Hubei...) dispose dans les grandes villes d'une sorte de siège local (*huiguan*) qui sert de lieu de réunion, d'hôtel pour les membres de passage, de dépôt, de succursale et de banque.

Ces riches marchands qui ont formé parfois de célèbres « dynasties » ont joué un rôle politique du fait même de l'importance de leur fortune et de leur influence sur le plan local. Ce furent souvent aussi des mécènes et des hommes de goût, et de ce fait ils méritent d'avoir leur place dans l'histoire intellectuelle de l'époque des Qing.

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

Les revenus de l'État sous les premiers empereurs des Qing

(en millions de liang)

	Impôt foncier et capitation	Taxes sur le sel	Taxes commerciales
1653	21,28 (87 %)	2,13 (9 %)	0,1 (4 %)
1685	27,27 (88 %)	2,76 (9 %)	0,12 (4 %)
1725	30,07 (85 %)	4,43 (12 %)	1,35 (4 %)
1753	29,38 (73 %)	7,01 (17 %)	4,30 (10 %)
1766	29,91 (73 %)	5,74 (14 %)	5,40 (13 %)

Ces chiffres révèlent, en même temps que l'accroissement, la part relativement modeste des revenus fiscaux d'origine commerciale. Mais, sur le total, les recettes qui proviennent des droits de douane sur le commerce maritime ne représentent qu'un très petit pourcentage. On comprend le peu d'écho qu'eurent les propositions britanniques en vue d'un accroissement des échanges à la fin du XVIII^e siècle.

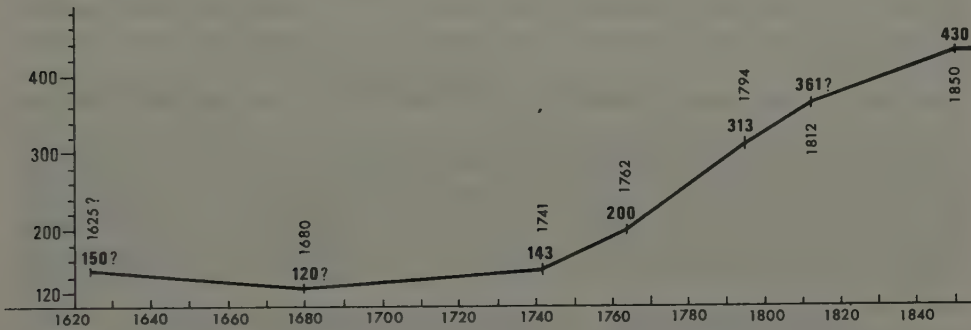
Essor démographique et colonisation

La paix intérieure, la douceur des mœurs politiques et surtout les progrès de l'agriculture et la prospérité générale sont sans doute les causes principales de la croissance de la population chinoise au XVIII^e siècle. Cette poussée démographique est sans exemple dans les autres pays du monde à cette époque. Tandis que la population de l'Europe passe de 144 millions en 1750 à 193 millions en 1800, on compte en Chine 143 millions d'habitants en 1741, 200 en 1762, 360 en 1812.

La colonisation chinoise se développe dans les nouveaux territoires du Xinjiang qui absorbent une partie de l'accroissement de la population. Des colonies militaires y sont installées dont les terres s'étendent sur 300 000 *qing* (près d'un million et demi d'hectares) en 1765. L'émigration en Asie du Sud-Est fait aussi de nets progrès. C'est le cas, en particulier, à Bornéo où les sultanats fondés à la suite de l'islamisation de l'Indonésie par des musulmans de l'Inde laissent une partie des trafics aux colons chinois d'origine hakka. Comme aujourd'hui encore, les émigrés du même canton sont tous spécialisés dans le même métier : exploitation des sables aurifères, agriculture, élevage, pêche ou commerce. Une colonie importante, celle du sultanat de Pontianak, sur les côtes occidentales de Bornéo, à la latitude de l'équateur, s'est organisée en une sorte de république, indépendante de l'empire des Qing, bien qu'elle reste en relations constantes avec son pays d'origine, la région de Chaozhou, dans le Nord-Est du Guangdong. On y compte 200 000 Chinois à la fin du XVIII^e siècle. Fondé en 1777 par un nommé Luo Fangbai, cet État, le Lanfang gongsi (« Compagnie Lanfang ») subsistera jusqu'en 1884.

Mais c'est aussi en Chine proprement dite, dans les provinces méridionales, que se développe la colonisation chinoise, au Guizhou, au Yunnan, au Guanxi. Les immigrants

viennent soit du Guangdong, soit des provinces du Nord comme le prouve la répartition actuelle des dialectes. L'essor démographique des Chinois (Han) n'est sans doute pas étranger aux conflits de plus en plus fréquents qui se produisent avec les populations thai, miao et yao ou tibéto-birmanes de ces régions. La spoliation des terres, les pratiques usurières des commerçants chinois, les tentatives faites par l'administration chinoise pour étendre et renforcer son contrôle sur les territoires des minorités ethniques sont à l'origine de nombreuses rébellions qui prendront une plus grande ampleur encore au XIX^e siècle.



Courbe approximative de la croissance de la population chinoise du début du XVII^e siècle au milieu du XIX^e siècle (en millions). La croissance démographique qui, d'après les chiffres de recensement, est de 14,85 pour 1 000 entre 1741 et 1794 se réduira à 5,66 entre 1794 et 1850. Elle s'arrêtera après le milieu du XX^e siècle.

4. Conflits frontaliers

L'extension de leur Empire met les Qing en contact direct avec des pays éloignés et provoque des tensions et des conflits. Des complications qui se produisent à la frontière du Yunnan et de la Birmanie amènent l'envoi d'armées chinoises dans la haute vallée de l'Irrawaddy à partir de 1767, et la guerre difficile que mènent les Bannières des Qing dans ces régions chaudes et malsaines se prolonge jusqu'en 1771. La Birmanie reconnaît à partir de cette époque la suzeraineté de la Chine. Mais le dernier grand exploit militaire du règne de Qianlong revient à l'étonnante expédition qui, après avoir traversé les hauts plateaux tibétains, entre au Népal en 1791, pour y châtier les incursions que les tribus Gurkha avaient coutume de faire au Tibet méridional.

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

Premiers conflits avec la colonisation russe en Asie orientale

Les contacts avec la Russie remontent plus haut et datent des débuts de la dynastie (entre 1650 et 1820, la Russie sera le pays d'Europe qui enverra les plus nombreuses ambassades à Pékin : 11 à elle seule contre 13 du Portugal, des Pays-Bas, du Vatican et de l'Angleterre). En effet, la Sibirie orientale commence à être explorée à partir du milieu du XVII^e siècle par des groupes de Cosaques qui rançonnent les populations de chasseurs, cherchent à monopoliser le commerce des fourrures et construisent des postes fortifiés. Okhotsk, sur le Pacifique, est fondé en 1649, Irkoutsk, au sud-ouest du lac Baïkal, en 1652. Des incursions russes qui ont lieu dans la vallée du Heilongjiang (Amour) amènent la riposte des troupes sino-mandchoues. Les prisonniers russes sont incorporés dans les Bannières. Le petit poste d'Albazin (Yaksa) surtout, fondé par Khabarov en 1651, est l'enjeu dans la région de la rivière Zeya de nombreux combats entre colons russes et troupes chinoises qui l'occupent à tour de rôle. Les Qing organisent même une expédition maritime en 1661 pour reprendre Albazin. Mais les Russes entrent en pourparlers avec les Qing en 1686 par l'intermédiaire des Hollandais et, trois ans plus tard, le premier traité

Les ambassades des pays d'Europe en Chine de la découverte de la route du Cap jusqu'à l'année 1820

	PORTUGAL	PAYS-BAS	RUSSIE	VATICAN	ANGLETERRE
1521	*				
1655		*			
1656			*		
1661		*			
1664		*			
1670	*				
1676			*		
1689			*		
1693			*		
1705				*	
1715			*		
1719			*		
1720				*	
1725				*	
1726	*		*		
1753	*				
1767			*		
1793					* (mission Macartney)
1794		*			
1805			*		
1808			*		
1816					* (mission Amherst)
1820			*		

de la Russie avec la Chine est signé à Nerchinsk (à 1 300 km au nord de Pékin). Les jésuites Gerbillon et Pereira y participent à titre d'interprètes et ce document rédigé en latin, mandchou, chinois, mongol et russe fixe les frontières de l'empire des Qing avec la zone d'influence russe. Un nouveau traité sera conclu sous le règne de Yongzheng en 1727. Il est signé à Kiakhta, petite ville située à 150 km au sud du Baïkal et par laquelle devaient se faire au XVIII^e siècle la plupart des échanges entre la Chine et la Russie : fourrures contre cotonnades et soieries principalement (le thé prendra plus d'importance à partir de la fin du XVIII^e siècle : 1,4 million de roubles en 1760, 8 millions en 1800). Le traité de Kiakhta établit de nouvelles frontières et fixe l'importance et la périodicité des missions commerciales russes à Pékin.

Soulèvements de populations colonisées

Le régime appliqué aux minorités ethniques était peut-être un peu moins tyrannique que le régime tsariste à la même époque, puisque 170 000 Kalmuks du Tarbagatai (au nord-ouest de la Dzoungarie) se réfugient au Xinjiang en 1770-1771. Mais, d'une façon générale, il semble qu'il se soit durci au cours du XVIII^e siècle, peut-être parce que l'expansion démographique des Han (populations de langue et de culture chinoises) a amené l'administration des Qing à pratiquer une politique de plus en plus interventionniste. Rares encore sous le règne de Yongzheng (1723-1736), les soulèvements et les campagnes de répression se multiplient à la fin du règne de Qianglong en même temps que les opérations de police aux frontières de l'Empire. Ce raidissement, qui s'accroît à la fin de l'ère Qianglong et coïncide avec la grande « inquisition littéraire » des années 1774-1789, s'explique aussi en partie par les initiatives des gouverneurs et des généraux chargés du maintien de l'ordre aux frontières et dans les zones de peuplement non chinois : le climat politique favorise l'aventurisme et développe les pratiques de corruption à la fin du XVIII^e siècle.

Dès 1726-1729, les gouverneurs généraux du Yunnan et du Guizhou tentent d'enlever leurs pouvoirs aux chefs des minorités ethniques responsables vis-à-vis des autorités chinoises (les *tusi*) et de soumettre les autochtones à l'administration régulière des circonscriptions chinoises. De là, des troubles étendus qui se reproduisent et sont réprimés sauvagement. Les Qing ont aussi des difficultés dans les Jinchuan, région très montagneuse du Nord-Ouest du Sichuan, où les populations locales de culture tibétaine se soulèvent à partir de 1746-1749. L'ordre ne sera rétabli qu'à la suite de longues et coûteuses campagnes, dont la dernière, en 1771-1776, coûtera au trésor 70 millions de *liang* d'argent, plus de deux fois ce qu'avait coûté la conquête du bassin de l'Ili et du Xinjiang occidental. Des canons construits par les Portugais de Macao seront employés au cours de ces dernières opérations.

Les révoltes de populations islamisées du Xinjiang et de musulmans chinois du Gansu se font plus nombreuses après la conquête du territoire de l'Ili : elles se produisent tout

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

d'abord au Xinjiang occidental en 1758-1759, puis dans l'oasis d'Ush au sud du Balkhash en 1765. Une autre a lieu au Gansu où la répression dure de 1781 à 1784. Un soulèvement des aborigènes de Taiwan est noyé dans le sang en 1787-1788 par un corps expéditionnaire envoyé du continent. Enfin, dans les dernières années du règne de Qianlong, en 1795-1797, se produisent de nouvelles et graves insurrections de minorités ethniques du Hunan et du Guizhou.

La piraterie vietnamienne

Une recrudescence de la piraterie se manifeste aux environs de 1800 sur les côtes du Sud et du Sud-Est, à la suite d'un coup d'État de 1787 au Vietnam, pays indépendant mais tributaire de l'Empire des Qing. Des généraux vietnamiens occupent la capitale, Hanoi. Les Qing envoient l'année suivante un corps expéditionnaire au secours du gouvernement légal des Lê (dynastie fondée par Lê Loi en 1428). Mais les armées sino-mandchoues venues par terre du Guangxi et par mer du Guangdong subissent une défaite et se retirent en 1789. Une nouvelle dynastie est proclamée, celle des Nguyễn qui devait durer jusqu'à l'occupation du pays par les Français. Le nom de Dai Viêt (Grand pays de Viêt) est remplacé par celui de Vietnam (Viêt du Sud). A la suite du changement de régime, de nombreux Vietnamiens restés fidèles à la dynastie défunte s'exilent en Chine : certains iront se fixer à Nankin, d'autres dans des régions aussi éloignées que Kalgan (Zhangjiakou, au nord-ouest de Pékin) et l'on en trouvera jusqu'en Asie centrale, dans les terres de colonisation de la vallée de l'Ili, au sud du lac Balkhash. Mais les événements du Vietnam ont des conséquences plus lointaines en Chine. Ils sont en effet à l'origine d'activités de piraterie menées par des Vietnamiens et des Chinois à partir de 1795 sur les côtes du Guangdong, du Fujian et du Zhejiang. La répression, tout d'abord dirigée par l'amiral foukiénois Li Changgeng (1750-1808), durera de 1800 à 1809. La flotte des pirates vietnamiens sera détruite par un typhon sur les côtes du Zhejiang en 1800, mais les pirates chinois continueront à harceler les provinces maritimes de la Chine du Sud et du Sud-Est et lanceront une attaque victorieuse sur les côtes de Taiwan en 1806.

5. Dégradation du climat politique et social

Progrès de la corruption et premières insurrections paysannes

La fin du règne de Qianlong est une époque d'imprévoyance et de gaspillage : les guerres lointaines et difficiles en Asie centrale, au Népal, en Birmanie, au Sichuan occidental,

les pensions et les traitements de faveur, l'entretien d'une Cour nombreuse et exigeante absorbent une grande partie des ressources de l'État. Mais à ces charges dont le poids commence à se faire sentir sur les populations imposables s'ajoutent celles qui résultent du progrès parallèle des malversations. S'il faut admettre que la corruption était un vice inhérent au système politique, il est sûr en revanche que le mal a connu des périodes d'accalmie et qu'il fut combattu efficacement grâce aux contrôles et aux sanctions prises contre les fonctionnaires coupables. La prospérité générale et les mœurs qui avaient régné sous les premiers empereurs des Qing et jusque dans la première moitié du règne de Qianlong avaient contribué à en réduire les effets. Dans le dernier quart du XVIII^e siècle, la corruption semble avoir fait au contraire de rapides progrès dans l'ensemble de l'administration chinoise. L'exemple donné par l'empereur et par la Cour paraît avoir répandu dans les hautes classes le goût des richesses et du luxe.

Mais l'évolution s'explique aussi par le caractère de plus en plus autocratique de la politique de Qianlong : à partir de 1775, l'empereur vieillissant s'entourait d'un jeune général des Bannières du nom de Heshen (1750-1799) qui exercera une influence occulte mais toute-puissante dans le gouvernement et sur l'administration de l'Empire. Envoyé en 1781 au Gansu pour y réprimer un soulèvement des musulmans, il se révèle si incompetent qu'il est rappelé aussitôt. Mais Heshen, qui cumule de nombreuses fonctions, ne tarde pas à mettre en place des gens à sa solde et il organise un vaste réseau de corruption. Il s'illustre surtout au moment de la répression des soulèvements de miséreux de la Chine centrale et occidentale qui sont regroupés dans la société secrète du Lotus blanc, soulèvements qui sont dus précisément, pour une part, aux exactions de Heshen. Heshen et ses acolytes, Fukang'an, Helin, Sun Shiyi..., font traîner les campagnes en longueur, gonflant leurs dépenses pour s'enrichir et présentant comme des victoires des massacres de populations innocentes.

Ces premières grandes insurrections paysannes de l'époque des Qing s'expliquent donc à la fois par l'accroissement des charges qui pèsent sur la population rurale et par les exactions de Heshen. Misère et injustice redonnent soudainement vie à l'ancienne organisation du Lotus blanc (*Bailianjiao*) qui avait joué un grand rôle lors des soulèvements de la fin de l'époque mongole, au milieu du XIV^e siècle, puis de nouveau à la fin des Ming, et qui s'était perpétuée de façon occulte comme la plupart de ces confréries interdites. Les insurrections du Lotus blanc ne seront réprimées efficacement qu'après l'élimination de Heshen en 1799 et se prolongeront jusqu'en 1803, accroissant le déficit des finances publiques : le coût des opérations pour les seules années 1798-1801 atteindra 100 millions de *liang*.

Les effets de la corruption que le règne de Heshen a contribué à répandre dans les mœurs à partir de la fin de l'ère Qianlong se feront sentir dans un secteur vital : celui de l'entretien des digues et des ouvrages de régulation des cours d'eau. Les fonctionnaires qui en sont chargés détournent à leur profit les fonds de l'État et sept grandes inondations du fleuve Jaune se produiront au cours de l'ère Jiaqing (1798-1820) malgré les crédits très importants qui seront affectés à la réparation des brèches du fleuve. Ces malversations criminelles

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

aboutiront à la terrible catastrophe de 1855, où le cours du fleuve Jaune, dont le débit peut atteindre 20 000 m³ à la seconde au moment des plus grandes crues, se déplacera du nord au sud de la péninsule du Shandong, sur une distance égale à celle qui sépare le Havre de Bordeaux (le dernier changement de cours d'une ampleur égale s'était produit sous les Mongols en 1324). Le cataclysme suivant du même genre aura lieu en 1938.

Les vices du système politique

Les mœurs et l'esprit de la classe dirigeante sont le produit d'un système politique dont l'analyse et la critique ont été faites d'abord par les philosophes du xvii^e siècle et seront reprises par les penseurs politiques du xix^e siècle : la Chine souffre d'un développement maladif de la centralisation. Pékin entend régler toutes les questions, même dans leurs plus petits détails, dans toutes les parties de cet immense Empire que ses conquêtes ont étendu à la majeure partie du continent asiatique et qui forme un univers à lui seul. Les situations varient en fonction des localités, des populations, des conditions naturelles et des usages locaux. Mais une prolifération de règlements, une tyrannie de la législation ligote entièrement les représentants de l'empereur dans les provinces. L'importance démesurée prise par une paperasserie de caractère extrêmement formaliste, la menace des visites imprévues des inspecteurs du censorat (*duchayuan*), les pièges innombrables dans lesquels le fonctionnaire local risque de tomber et que seuls peuvent lui éviter des secrétaires qui ont une parfaite connaissance des règlements, la multiplicité de ses tâches, l'ignorance où il se trouve de la région qu'il administre — ignorance qui l'oblige à se fier aux employés de recrutement local et à recourir aux bons offices et aux conseils des notables — toutes ces conditions suffiraient à rendre compte d'une attitude de prudence timorée chez les fonctionnaires en poste. Mais cette attitude est renforcée par une éducation qui, depuis l'avènement du « néo-confucianisme » de l'époque des Song, accentue les inhibitions.

D'autre part, dans cet état d'insécurité permanente où vit la classe lettrée, la chance exceptionnelle que représentent le succès aux trois séries de concours triannuels (*shengyuan*, *juren*, *jinshi*) sont les titres acquis aux concours de préfecture, de province, puis d'Empire à Pékin) et l'entrée dans la carrière mandarinale constitue une aubaine dont il faut tirer parti au plus vite. L'élu est redevable de sa réussite à ses parents, à ses amis, à ceux qui parfois ont misé sur son succès et financé ses études. Il est admis par les mœurs que les fonctionnaires profitent du temps où ils sont en poste pour acquérir une certaine aisance et s'acquitter de leurs obligations : très mal payés à partir de l'ère Qianlong, les lourdes charges publiques et privées qui leur incombent les obligent à lever des impôts et des taxes qui ne sont reconnus que par l'usage et varient suivant les circonscriptions, si bien que la limite entre le légal et l'illégal est imprécise. On ne peut dire à partir de quand il y a concussion, puisque dès l'origine les ressources dont les fonctionnaires ont le besoin le plus légitime sont assurées de façon irrégulière et que la distinction entre dépenses publiques et dépenses privées n'est pas toujours claire. Enfin, les fonctionnaires se trouvent pris dans un système de relations

sociales où les échanges de bons procédés sont indispensables à la bonne marche des affaires. Mais là encore, il est hasardeux de tracer une nette démarcation entre le licite et l'illicite : le présent exigé par les usages et la politesse se transforme en pot-de-vin, offert ou sollicité, sans qu'on puisse dire précisément où commence la corruption. Il semble en définitive que le système politique des grands empires autoritaires des Ming et des Qing a combiné ce que la Chine devait à ses traditions légistes et à ses traditions humanistes — c'est-à-dire « confucéennes » — en n'en conservant que des formes viciées et néfastes : une hypertrophie de la centralisation bureaucratique d'une part, un système de relations humaines qui se présente comme un trafic d'influence d'autre part. On ne peut accuser les hommes, car beaucoup ont eu une claire conscience des vices de la machine administrative dont ils formaient un des rouages et de la société dans laquelle ils vivaient; beaucoup eurent le sens de l'intégrité et de l'intérêt public, mais ils se heurtèrent à un système qui les dépassait et dont ils se trouvaient prisonniers.

Les progrès de la corruption et la réduction très sensible des traitements officiels ont fait ressortir à la fin de l'ère Qianlong les défauts d'un système qui était acceptable dans une période de prospérité générale. Les débuts du XIX^e siècle s'annoncent mal : la crise des finances publiques, les progrès de la corruption, l'agitation paysanne sont des signes d'autant plus inquiétants que la conscience politique des classes dirigeantes a été assoupie par le règne de l'ordre moral et par les années d'euphorie. Le pouvoir impérial est isolé par le respect et la vénération qui l'entourent et qu'il a voulu inculquer à chacun de ses sujets.

LA VIE INTELLECTUELLE DU MILIEU DU XVII^e A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

DOMINÉE PAR LE PROBLÈME DES RAPPORTS DE L'ÉTAT ET DE LA SOCIÉTÉ au cours de la période d'humiliation, d'incertitude et de troubles qui se prolonge jusqu'aux environs de 1683, la pensée chinoise deviendra plus sereine dans cette époque de consolidation politique et sociale et d'étonnant essor économique que fut le XVIII^e siècle. Sans marquer de rupture radicale avec les tendances qui s'étaient exprimées au cours de la période précédente, elle prendra une autre orientation : on assiste au XVIII^e siècle au triomphe d'un esprit scientifique qui s'applique au domaine entier des traditions écrites et dont les implications philosophiques sont remarquables.

I. Les philosophes du XVII^e siècle

L'invasion qui fait suite et met fin aux grands soulèvements des vingt dernières années de l'époque des Ming, la résistance, la sécession du Sud qui avait fait croire un moment que la nouvelle dynastie allait succomber, toute cette période de luttes qui commence avec l'entrée à Pékin des troupes mandchoues en 1644 et se termine avec le suicide de Wu Sangui à Kunming (1681) fut aussi une période de libre pensée et de critique radicale des institutions et des fondements intellectuels de l'Empire autoritaire. C'est alors que sont analysés de façon pénétrante les vices de l'absolutisme, critiquées les traditions philosophiques et les méthodes d'enseignement traditionnelles, défini plus nettement un « nationalisme » chinois

La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle

fondé sur l'appartenance à une communauté et à une culture. L'occupation mandchoue semble avoir déclenché une crise morale que les penseurs les plus éminents de cette époque, l'une des plus riches en esprits libres, féconds et originaux, sont parvenus à surmonter par la réflexion. Les travaux de cabinet sont d'ailleurs pour eux comme la suite ou le substitut d'une action directe à laquelle les circonstances les ont un jour obligés à renoncer.

Continuité des courants intellectuels au XVII^e siècle

Mais ces hommes sont en même temps des continuateurs. De cette époque de renouveau et de transformations sociales et économiques qui s'étaient affirmés à l'ère Wanli (1573-1619), ils ont hérité une absence de conformisme, une ouverture et une curiosité d'esprit qui sont caractéristiques de l'ensemble du XVII^e siècle. Leurs tendances à la critique sociale et politique prolongent un courant de réflexion qu'avaient suscité la décadence de l'État et la toute-puissance des eunuques. Les liens sont d'ailleurs évidents entre le mouvement réformiste de la fin des Ming et l'essor de la philosophie politique de l'époque de la conquête mandchoue : les grands penseurs du début des Qing sont issus des milieux de l'opposition de la fin des Ming; ils ont fait partie, pour la plupart, de la « Société du Renouveau » (*fushe*), ce club littéraire et politique qui fut comme une résurgence du parti Donglin au cours de l'ère Chongzhen (1628-1644). La conquête mandchoue leur apparaît comme la conséquence des vices politiques et sociaux de l'Empire défunt : ils entendent faire d'abord le procès d'une époque qui avait perdu tout contact avec le réel et où la plus grande partie de l'intelligentsia se complaisait dans les abstractions ou les théories subjectivistes.

La continuité est donc remarquable en dépit de l'invasion étrangère. Bien qu'une partie de son œuvre soit postérieure au désastre des années 1644-1645, Jin Shengtan, né en 1610, appartient bien encore à la période de renouveau intellectuel de la fin des Ming. On retrouve chez lui le même intérêt pour la littérature non orthodoxe que chez Li Zhi. Dégoûté des Classiques, il a pour lecture favorite le grand sūtra bouddhique du *Lotus de la vraie loi* (*Fahuajing*) et, outre le *Lisao* de Qu Yuan et les *Mémoires historiques* de Sima Qian, le *Roman des bords de l'eau* (*Shuihuzhuan*). C'est sur ce roman qu'il publie en 1641 des études de critique littéraire qui sont suivies en 1656 par d'autres études sur la célèbre pièce de théâtre de l'époque mongole, *Le Pavillon de l'ouest* (*Xixiangji*), œuvre sentimentale et romanesque. Jin Shengtan mourra décapité en 1661 pour avoir pris le parti des étudiants protestataires lors d'une cérémonie organisée à la mort de l'empereur Shunzhi.

Romanciers et dramaturges continuent, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, des traditions antérieures, typiques de la fin des Ming. C'est à cette époque que paraît le célèbre *Palais de la longue vie* (*Changshengdian*) de Hong Sheng (1645-1704) qui prend pour thème les amours de la concubine Yang et de l'empereur Xuanzong, ainsi que l'*Éventail aux fleurs de pêcher* (*Taohuashan*) de Kong Shangren (1648-1718). Li Yu (1611-1680?), candidat malheureux aux concours de doctorat qui décida de consacrer sa vie au théâtre et au roman, demeure, comme son contemporain Jin Shengtan, un homme de la fin des

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

Ming. On lui doit, entre autres œuvres, un célèbre roman érotique, *Le Coussin de chair* (*Rouputuan*).

De même, la peinture continue à faire preuve d'une vitalité et d'une originalité remarquables dans le milieu des « moines fous » dont les plus célèbres sont Bada shanren (fin Ming-début Qing) et Shitao (seconde moitié du XVII^e siècle). C'est à ces peintres indépendants que se rattache la lignée des artistes contemporains les plus originaux : Zhao Zhiqian (1829-1884), Ren Yi (Ren Bonian) (1840-1895), Wu Changshi (1844-1927) et Qi Baishi (1862-1957).

Lettres, arts et philosophie n'ont pas encore subi au début de la dynastie mandchoue les effets qu'exercera, au siècle suivant, l'instauration de l'ordre moral.

Critique de l'absolutisme et premières recherches sur l'histoire intellectuelle de la Chine

Pour illustrer l'essor de la philosophie politique au début de l'époque mandchoue, le mieux est sans doute d'évoquer au moins brièvement les figures des plus célèbres penseurs de cette génération : bien que certaines grandes orientations générales leur soient communes, chacun d'eux est trop original pour qu'on puisse éviter d'en traiter séparément. Tous eurent une influence déterminante sur la pensée contemporaine. Ils ont inspiré les réformistes et les révolutionnaires de la fin du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle.

Le plus ancien de sa génération, Huang Zongxi (Huang Lizhou) (1610-1695) est né dans une famille de fonctionnaires de la région de Ningbo, au Zhejiang. Élevé dans un milieu d'opposants au régime des eunuques, il est témoin dans sa jeunesse de la lutte clandestine du parti Donglin. Son père, affilié à ce parti, est exécuté en prison sur l'ordre de Wei Zhongxian en 1626. Quatre ans plus tard, Huang Zongxi entre à la Société du Renouveau (*fushe*) à Nankin. Il s'attire l'inimitié tenace de Ruan Dacheng (1587-1646), dramaturge de talent et lettré épicurien, haut fonctionnaire corrompu revenu en grâce après l'exécution de Wei Zhongxian dont il avait été l'un des plus fidèles alliés. Il ne doit son salut, au dernier moment, qu'à l'avance des troupes mandchoues sur Nankin, mais prend part aussitôt à la lutte contre les envahisseurs. En 1649, il se rend à Nagasaki avec d'autres chefs de la résistance afin de demander l'aide des Japonais. Devant la vanité de ses efforts, il renonce à la lutte et se retire dans son pays natal pour s'y consacrer à des recherches sur l'histoire, la philosophie, l'astronomie et les mathématiques. Son premier ouvrage, le *Mingyi daifang lu* (1662), est une critique générale des institutions absolutistes de la fin des Ming. Ses conceptions politiques sont libérales : le prince et ses ministres devraient être, selon lui, au service du peuple, et non l'inverse. violemment opposé aux Mandchous, il refuse les offres qui lui sont faites d'un poste officiel en 1678 et 1679 et celle d'une collaboration au projet d'*Histoire des Ming* dont l'empereur Kangxi a pris l'initiative. Spécialiste de l'histoire des Ming du Sud et des personnages de cette période de résistance, Huang Zongxi restera surtout célèbre pour être le premier à avoir entrepris des recherches sur l'histoire intellectuelle de la Chine :

La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle

ses deux ouvrages les plus connus sont un recueil d'études sur les écoles philosophiques de l'époque des Ming, le *Mingru xue'an* (1676), et une histoire générale de la philosophie chinoise des Song et des Yuan (XI^e-XIV^e siècle) qu'il laissera inachevée à sa mort; c'est le célèbre *Songyuan xue'an*.

Ces recherches sont inspirées par une réflexion sur la crise de la fin des Ming et sur les causes fondamentales de la défaite de la Chine devant l'invasion étrangère. Elles s'expliquent par l'intérêt passionné que porte Huang Zongxi au problème de la formation des hommes et par l'importance qu'il attribue à l'éducation. Toute son œuvre, où s'expriment souvent des idées audacieuses, parfois révolutionnaires, apparaît comme une critique de l'État et de la société de son époque.

Une sociologie évolutionniste

Son cadet de neuf ans, Wang Fuzhi (Wang Chuanshan) (1619-1692), né à Hengyang, au Hunan, avait fait partie lui aussi de la Société du Renouveau. Appelé au Guangdong à la Cour du prince de Gui, le futur empereur Yongli (1647-1660) des Ming du Sud, il avait participé à la lutte contre les envahisseurs, puis avait soudain décidé, comme tant d'autres à cette époque, de chercher dans une retraite studieuse ce qui était sans doute tout à la fois une évasion et une nouvelle forme d'action. Peu connu de son vivant — ses œuvres complètes ne seront éditées pour la première fois que dans le courant de la première moitié du XIX^e siècle et les planches seront détruites pendant la guerre des Taiping (1851-1864) —, Wang Fuzhi est proche par bien des points de Huang Zongxi : critique de la philosophie intuitionniste et subjectiviste de la fin des Ming, conceptions libérales et antiabsolutistes, intérêt pour l'histoire de la résistance aux Mandchous leur sont communs. Mais la réflexion historique est poussée plus loin qu'elle ne l'était chez Huang Zongxi : toute une philosophie implicite (naturaliste et « matérialiste » dirait-on) se dégage de ses conceptions sur l'évolution historique. La transformation des sociétés humaines est, selon Wang Fuzhi, le produit de forces naturelles. C'est ainsi que le passage du fief à la circonscription administrative qui caractérise la grande révolution de la fin de l'Antiquité fut un phénomène inéluctable. C'est ce qui fait aussi que la représentation traditionnelle des époques les plus anciennes comme un âge d'or est contraire aux déductions rationnelles que l'on peut faire sur le passé : l'histoire de l'homme a été marquée par une évolution ininterrompue et un progrès constant des sociétés. Les souverains de la haute Antiquité le font songer à ces chefs miao ou yao du Hunan chez lesquels il lui est arrivé de résider. Rapprochement sacrilège qui n'est pas inspiré par l'amour du scandale, mais par celui de la vérité ! Il y a plus : on trouve chez Wang Fuzhi ce que nous appellerions aujourd'hui une conception « structuraliste » de l'histoire, qui est sans doute moins inattendue dans un monde où la notion de totalité fut toujours fondamentale qu'elle ne pourrait l'être en Occident. Selon Wang Fuzhi, les institutions d'une époque donnée forment un ensemble cohérent dont on ne peut isoler telle ou telle pratique : il y a non seulement nécessité dans l'évolution, mais congruence

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

entre société et institutions à chaque stade de cette évolution. Ainsi, l'ancien système de sélection locale et de recommandation des fonctionnaires qui était en usage à l'époque des Han ne peut plus être remis en vigueur, car toutes les conditions qui le rendaient viable ont disparu. De même, il est chimérique de vouloir revenir aux répartitions de terres en lots égaux depuis que s'est développée la notion de propriété. Les nostalgiques du passé qui cherchent des remèdes aux maux du présent dans le retour à d'antiques institutions fondent leurs espoirs sur une erreur fondamentale de perspective historique.

A ce sens aigu de l'évolution des sociétés humaines dans le temps, Wang Fuzhi joint une pénétrante intuition sociologique qui le rend sensible aux multiples différences qui opposent entre elles les diverses cultures. Or, il n'est guère de sociétés humaines qui soient plus dissemblables dans leur genre de vie et leurs traditions que celles des Han et des hommes de la steppe. Voilà qui condamne, aux yeux de Wang Fuzhi, l'invasion mandchoue et justifie la résistance au nouveau pouvoir. Wang Fuzhi, dont les écrits seront lus avec passion par les hommes de la fin des Qing et du début de la « république » (on sait que Mao Zedong fut membre de la Société pour l'étude des écrits de Wang Fuzhi, *Chuanshan xueshe*, fondée à Changsha vers 1915), apparaît comme le premier théoricien d'un « nationalisme » chinois fondé sur la communauté de culture et de genre de vie. Sa réflexion s'est étendue jusqu'aux sociétés animales et la démarche est assez remarquable pour être notée : ces sociétés, celle des fourmis par exemple, sont organisées en fonction de deux objectifs primordiaux : la préservation de l'espèce (*baolei*) et la sécurité du groupe (*weiqun*). Mais il devrait en être de même dans les sociétés humaines : l'État n'a point de fonction plus importante que celle de préserver un type de civilisation et de défendre ses sujets contre les attaques du dehors.

Gu Yanwu, père de la critique scientifique en histoire et philologie

Gu Yanwu (Gu Tinglin) (1613-1682) est souvent considéré comme le philosophe le plus important de sa génération. Né à Kunshan, près de Suzhou, il appartient dans sa jeunesse aux milieux de l'opposition et entre à la Société du Renouveau en 1642. Il servira un moment le prince Tang des Ming du Sud au Fujian. Passionné par les questions d'économie, de défense militaire et d'administration, il entreprend à partir du milieu du XVII^e siècle des voyages en Chine du Nord. Son intention secrète est de visiter les zones de guérillas et d'examiner les avantages que présentent régions et localités en vue d'une guerre de résistance. Ces nombreux voyages — il fera sa sixième et dernière visite aux tombeaux des Ming, au nord de Pékin, en 1677 — sont aussi pour lui l'occasion d'un enrichissement continu de ses connaissances de géographie, d'épigraphie, d'histoire, d'économie, et d'un approfondissement de ses réflexions. L'un de ses premiers ouvrages, le *Tianxia junguo libingshu*, est le fruit de ses recherches de géographe que préoccupent les problèmes d'économie et de défense. Sa valeur tient à ce qu'à la connaissance personnelle des lieux, Gu Yanwu a confronté les renseignements fournis par les monographies locales de l'époque des Ming

王船山先生遺儒



Portrait de Wang Fuzhi
(Extrait de la réédition de
ses œuvres complètes, Taipei,
1972, vol. I).

dont il avait fait une lecture exhaustive. Mais ce qui caractérise Gu Yanwu est un souci constant d'efficacité : la connaissance ne peut, selon lui, se séparer de l'action. Il mêle ses réflexions de propositions concrètes de caractère économique ou administratif.

Son œuvre la plus célèbre est le recueil de ses notes, prises au jour le jour, au cours de ses immenses lectures, le *Rizhilu*. Portant une préface datée de 1676 et imprimé après la mort de Gu Yanwu en 1695, cet ouvrage est d'un contenu extrêmement riche et touche à une très grande diversité de sujets : Classiques, histoire, politique, société, géographie, psychologie, morale...

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

Gu Yanwu est considéré comme le fondateur de la nouvelle école de critique textuelle et historique qui triomphera au XVIII^e siècle. Élargissant le domaine de l'histoire, il en propose pour la première fois une conception que nous pouvons qualifier de scientifique, faisant appel à ces sciences auxiliaires que sont l'épigraphie (on lui doit des *Notes sur les graphies des inscriptions sur bronze et sur pierre*, *Jinshi wenzi ji*), l'archéologie, la phonétique historique (Gu Yanwu publie en 1677, ses *Cinq Écrits sur la phonétique*, *Yinxue wushu*), la géographie. Ce sont les mêmes méthodes d'analyse rigoureuse et rationnelle qu'il propose pour l'étude des Classiques, inaugurant un retour aux commentateurs les plus anciens, ceux de l'époque des Han, et spécialement au grand Zheng Xuan (127-200).

Les idées philosophiques et politiques de Gu Yanwu sont en accord avec ses conceptions scientifiques. Il s'en prend au caractère vague et abstrait des notions de *xing* (nature humaine) et de *xin* (esprit) qui étaient devenues l'unique objet des discussions morales et philosophiques depuis les Song. L'école « néo-confucéenne » de l'ordre naturel (*lixue*) n'est à ses yeux qu'un médiocre avatar de la philosophie bouddhique. Il est grand temps de substituer à ces controverses académiques et stérilisantes sur la nature et l'esprit une attitude réaliste. Il faut revenir à l'homme réel, au concret, et s'ouvrir à toutes les formes de savoir. Et Gu Yanwu a fait bien plus qu'indiquer la voie à ses successeurs.

En politique, c'est une analyse pénétrante des causes de la décadence de l'État que l'on trouve chez Gu Yanwu. Il porte un jugement des plus sévères sur le système politique et administratif de la fin des Ming, système qui sera conservé sans grands changements par la nouvelle dynastie mandchoue. On retrouve chez lui l'idée déjà formulée par Huang Zongxi que les souverains, jadis au service du peuple, ont fini par considérer l'Empire comme leur bien propre. Mais la cause fondamentale des vices du système politique est dans le divorce qui s'est instauré entre le pouvoir central et ses agents dans les provinces, d'une part, entre les dirigeants et le peuple d'autre part. La suspicion qui pèse sur les fonctionnaires, la prolifération des règlements, la multiplication des contrôles et des échelons de surveillance réduisent à peu de chose l'autorité des magistrats et les obligent à s'en remettre à une petite bureaucratie de clercs familiarisés avec les conditions locales et les complexités d'une législation qui paralyse toute initiative. Ainsi, « l'autorité du Fils du Ciel en est venue à résider non dans les fonctionnaires nommés par le gouvernement, mais dans leurs clercs et leurs subalternes. » Le thème sera repris bien souvent par la suite et tout spécialement au XIX^e siècle. A cet excès de l'absolutisme et de la concentration du pouvoir, il n'est qu'un remède : réintroduire dans le système politique une certaine autonomie locale, rendre aux fonctionnaires des provinces, avec l'autorité qu'ils ont perdue, le goût des initiatives et le sentiment de leur responsabilité.

Retour au concret et nouvelle pédagogie

La tendance générale de la deuxième moitié du XVII^e siècle est à la critique des traditions intellectuelles de l'époque des Ming et à un retour au concret. Les penseurs de cette époque manifestent tous un vif intérêt pour les connaissances pratiques et scientifiques. Gu Yanwu est géographe, économiste et stratège, et il contrôle ses vastes connaissances livresques par des enquêtes sur le terrain. Mais il n'est pas seul à son époque : Gu Zuyu (1631-1692), son cadet de dix-huit ans, rédige un important ouvrage de géographie historique, le *Dushi fangyu jiyao*, qui est le fruit de ses réflexions, de ses lectures et des voyages incessants qu'il accomplit en Chine entre 28 et 50 ans. Huang Zongxi ne fut pas seulement le premier historien de la pensée chinoise; il devait laisser huit ouvrages concernant les mathématiques, l'astronomie et la théorie de la musique. Un peu plus tard, Mei Wending (1632-1721), fort bien informé des mathématiques occidentales telles qu'elles avaient été révélées à la Chine par Matteo Ricci et ses successeurs, les compare aux mathématiques chinoises et réhabilite ces dernières.

Mais c'est chez Yan Yuan (1635-1704) que l'on trouve un des défenseurs les plus conséquents des connaissances pratiques (*shixue*). Formé dans sa jeunesse aux traditions de l'école de Zhu Xi — il se consacre à l'étude du *Xingli daquan*, la grande somme des philosophes de la nature humaine et de l'ordre naturel compilée en 1415 —, il en est soudain détourné par la crise profonde qui l'ébranle quand il découvre qu'il est le petit-fils adoptif de son grand-père. Il devient à partir de ce moment l'un des critiques les plus acerbes des traditions « néo-confucéennes » et tend à rejeter dans son ensemble la culture classique comme fautive dans ses principes et néfaste dans ses conséquences. Ses recherches sur l'Antiquité l'amènent à la conviction que la culture antique était de caractère essentiellement pratique : elle faisait place au tir à l'arc, à la conduite des chars, à la science des nombres. Yan Yuan réhabilite l'effort physique et l'habileté manuelle. A la formation livresque qui ne produit que des individus timorés, intravertis, inaptes à l'action, incapables de décision, il oppose une formation qui ferait appel à l'homme tout entier et accorderait leur juste place aux connaissances pratiques : agriculture, médecine, boxe, équitation, exercices militaires, stratégie... En 1696, Yan Yuan dirige une académie au Hebei et met au programme l'entraînement militaire, la stratégie, le tir à l'arc, l'équitation, la boxe, la mécanique, les mathématiques, l'astronomie et l'histoire.

C'est un rejet total des études classiques qui, aux yeux de Yan Yuan, ont péri sous le fatras des commentaires et sous-commentaires. Mais Yan Yuan fonde son anti-intellectualisme sur des conceptions philosophiques : le travail manuel, le contact avec les réalités concrètes sont une forme de connaissance. Mieux encore, il ne peut y avoir de vraie connaissance sans action et sans mise en pratique. « Quel *li* (ordre, structure, raison des choses et des êtres) pourrait-il y avoir en dehors des faits et des choses ? »

Sans doute ne faut-il pas voir en Yan Yuan une sorte d'exception : il existe une certaine

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

affinité entre lui et un anticonformiste comme Li Zhi à la fin des Ming, et sa philosophie est en accord avec les tendances dominantes de son époque. Mais il restera pratiquement ignoré de ses contemporains : ses idées seront surtout divulguées après sa mort par son disciple Li Gong (1659-1733).

2. Politique, société et vie intellectuelle sous les despotes éclairés

A mesure que s'affermir le pouvoir de la dynastie mandchoue, c'est toute l'atmosphère morale qui se modifie. L'attachement à la dynastie défunte, le patriotisme chinois, la haine des envahisseurs, l'ardeur portée à la critique des institutions, toute l'effervescence des années qui avaient suivi l'invasion tend à retomber peu à peu. Les élites se rallient au nouveau pouvoir en même temps que les despotes éclairés semblent s'attacher à démontrer de façon éclatante les vertus du régime autocratique et des traditions sociales qui avaient été la cible des philosophes du XVII^e siècle. C'est sous leur règne qu'on assiste au dernier et plus brillant essor de l'Empire autoritaire et de l'orthodoxie morale, essor qui devait ensuite se révéler fatal au monde chinois, mais qui fut favorisé par les conditions historiques.

Dans le domaine des lettres et de la pensée, l'action de l'État devait avoir tout à la fois des aspects néfastes et bienfaisants. D'une part, la lutte impitoyable contre toutes les formes d'opposition et l'instauration de l'ordre moral eurent pour effet de réprimer le grand courant de critique sociale et politique du XVII^e siècle et de hâter la disparition de cette littérature urbaine et « bourgeoise » qui avait été caractéristique de la fin des Ming. D'autre part, la bonne entente générale que l'empereur Kangxi et ses successeurs parvinrent à établir avec les anciennes classes lettrées, la prospérité et la paix intérieure, les encouragements et les commandes très importantes de l'État devaient faire du XVIII^e siècle l'un des plus heureux de l'histoire intellectuelle de la Chine. Jamais sans doute les lettrés chinois n'ont aussi bien résumé en eux les traditions esthétiques, littéraires et philosophiques de leur propre civilisation. Esprits encyclopédiques, prodigieux érudits mais hommes de goût amis de la simplicité et de la mesure, les lettrés chinois du XVIII^e siècle, ou du moins les meilleurs d'entre eux, sont, dans un contexte humain il est vrai bien différent, les véritables contemporains de nos hommes de lettres et philosophes du Siècle des lumières.

L'ordre moral

Les institutions héritées de l'empire des Ming ont puissamment aidé à la consolidation du nouveau pouvoir mandchou et, plus que toute autre, la réouverture des concours officiels à partir de 1656. Son but immédiat était de renouveler le personnel politique et administratif mais, en orientant toute l'activité et en mobilisant toutes les ambitions des anciennes

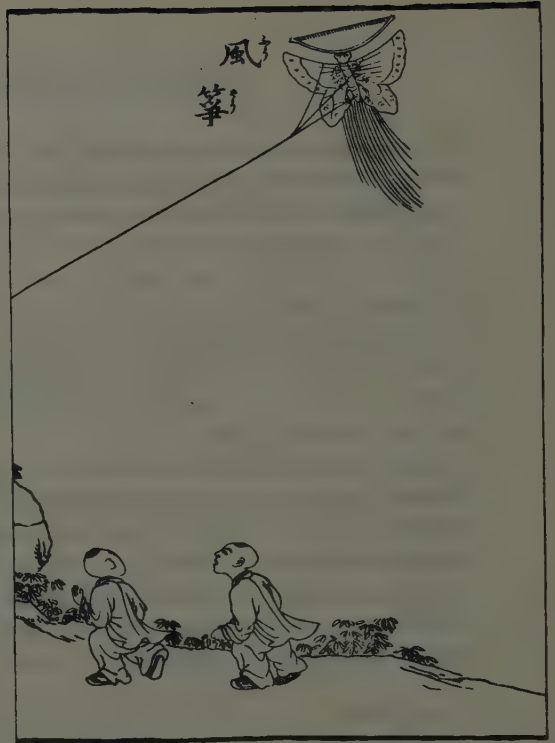
La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle

classes dirigeantes, depuis le niveau des cantons jusqu'à celui du gouvernement central, les concours ont permis à la longue de les associer étroitement à l'exercice du pouvoir. Unique voie d'accès aux honneurs et aux responsabilités politiques, les concours ont servi à leur inculquer les vertus de dévouement et de soumission indispensables à l'Empire autoritaire. Ils ont tari du même coup l'énergie de générations de lettrés : le caractère artificiel des épreuves s'était accusé depuis l'institution des compositions en huit parties (*bagu*) qui, d'après Gu Yanwu, se serait imposée à partir de 1487. Ces vains et stériles exercices de style consistaient à développer en huit paragraphes le sens d'une phrase ou d'un membre de phrase tirée d'un Classique, à la façon de nos dissertations avec introduction, thèse, antithèse, synthèse et conclusion.

D'autre part, les nombreuses académies privées (*shuyuan*), pourvues de bonnes bibliothèques, qui avaient été créées sous les Ming à partir du milieu du XVI^e siècle étaient vite devenues des foyers de libre discussion et d'opposition au régime. Elles avaient été fermées pour la plupart après la défaite du parti Donglin dans les années 1625-1627. Mieux avertis et plus intransigeants à l'égard de toutes les formes de critique, les Mandchous s'attacheront à exercer un contrôle très étroit sur l'enseignement et sur les académies. Celles qu'ils créent en 1657 sont patronnées par l'État et l'on ne s'y occupe plus que de compositions en huit parties.

Aux efforts que prodigue le nouveau régime pour développer un enseignement officiel et multiplier les écoles s'ajoutent la censure et les persécutions contre les auteurs convaincus ou seulement soupçonnés d'hostilité envers la dynastie étrangère ou de mauvais esprit. Le durcissement s'accroît sous Yongzheng (1723-1735) et aboutira à la grande inquisition littéraire des années 1774-1789 à l'ère Qianlong. 10 231 ouvrages en 171 000 chapitres sont mis à l'index et plus de 2 320 d'entre eux sont entièrement détruits. En même temps, des mesures brutales sont prises contre les auteurs et leurs proches : exécutions capitales, peines d'exil, de travaux forcés, confiscation des biens... Pendant une vingtaine d'années, c'est la chasse dans tout l'Empire aux livres condamnables parce qu'ils témoignent d'un manque de respect à l'égard des Qing, ne serait-ce que par la présence de tabous graphiques, critiquent les Barbares du passé, semblent d'inspiration hétérodoxe ou fournissent des informations d'intérêt stratégique. La délation est encouragée par de fortes primes, la détention d'ouvrages suspects et le silence complice sont frappés des peines les plus graves. De là, une vile ou stupide émulation au service du pouvoir.

Si la grande inquisition littéraire de l'ère Qianlong est restée célèbre, elle a dû son ampleur et son efficacité au fait d'être associée à la grande compilation de l'ensemble des œuvres écrites connues à cette époque, le *Siku quanshu*. Mais elle répondait à des préoccupations qui semblent avoir été constantes chez les trois grands empereurs du XVIII^e siècle. Dès le règne de Kangxi, le même souci de l'orthodoxie morale, la même susceptibilité du pouvoir impérial à l'égard des moindres signes d'irrespect ou d'opposition s'étaient déjà clairement manifestés. C'est ainsi qu'au Zhejiang, en 1663, les nombreux parents et amis de l'auteur d'un *Abrégé de l'histoire des Ming* imprimé en 1660 et tenu pour subversif avaient été condamnés à des peines de mort et d'exil.



XVI. Scènes de la vie quotidienne à la fin du XVIII^e siècle.
 (gravures extraites du *Shinzoku kibun*, ouvrage japonais de 1799).

La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle

C'est dès la fin du xvii^e siècle que se dessine une réaction contre les ouvrages licencieux. Les romans corrupteurs sont mis à l'index en 1687 et la censure devient plus sévère encore en 1714. La nouvelle dynastie mandchoue est puritaine, hostile à la littérature de distraction écrite dans une langue proche de la langue parlée, et le fait est que cette littérature disparaît presque entièrement sous Kangxi pour faire place à des formes plus élaborées et plus savantes. Peut-être l'action de l'État dans ce domaine allait-elle dans le sens souhaité par les milieux lettrés eux-mêmes? Peut-être était-elle aussi en accord avec les transformations de la société et la disparition d'une certaine classe de lecteurs, cette bourgeoisie urbaine peu cultivée qui s'était développée à la fin des Ming? Dans tous les cas, si la littérature de distraction se survit, elle change de nature et sans doute de public. C'est en langue classique, d'accès plus difficile, pleine de réminiscences littéraires et d'allusions, que sont rédigés les célèbres recueils de contes de Pu Songling (1640-1715), le *Liaozhai zhiyi* (vers 1700), de Yuan Mei (1716-1798) (*Zibuyu*, 1788), du grand lettré Ji Yun (*Yueweicaotang biji*, entre 1789 et 1798). De même, l'époque des grands romans populaires du xiv^e siècle tels que le roman des *Trois Royaumes* ou le roman des *Bords de l'eau*, ou du xvii^e siècle, tel que le *Pèlerinage en Occident* semble révolue. Le roman devient finement ironique — ainsi le *Rulin waishi*, *Histoire non officielle de la forêt des lettrés* de Wu Jingzi (1701-1754) (vers 1745) —, psychologique comme l'admirable *Rêve du pavillon rouge* (*Hongloumeng*) que Cao Xueqin laisse inachevé à sa mort en 1763, ou érudit comme les *Propos d'un vieillard de la campagne qui se chauffe au soleil* (*Yesoubuyan*) de Xia Jingqu (1705-1787).

Si le règne de l'ordre moral semble avoir mis fin à l'essor de la philosophie politique et de la littérature en langue vulgaire qui avaient été caractéristiques de la fin des Ming et du début des Qing, la pression des contraintes morales et politiques ne paraît avoir étouffé ni la réflexion, ni l'esprit critique, ni même la fantaisie. Malgré les persécutions dont furent victimes les coupables de lèse-majesté et la nature autoritaire du régime mandchou, le xviii^e siècle apparaît tout compte fait comme une époque d'équilibre. Bien qu'ils n'aient rien abdiqué de leur esprit critique, de grands esprits tels que Dai Zhen (1723-1777) et Zhang Xuecheng (1736-1796) sont en parfait accord avec leur époque, mais tout autant qu'eux un original comme Yuan Mei (1716-1798), poète libertin que n'effraie pas la crainte du scandale. Partisan de la liberté d'expression en matière littéraire — loin de lui assigner une fin morale, Yuan Mei n'accorde à la poésie d'autre objet que l'expression des sentiments et de la personnalité du poète —, il se fait l'apôtre de l'émancipation des femmes et proclame son hostilité à la polygamie et au bandage des pieds des fillettes dont la mode s'était répandue depuis les Song. Ces mêmes tendances féministes se retrouveront au début du xix^e siècle chez le Pékinois Li Ruzhen (environ 1763-1830), linguiste et auteur d'un célèbre roman en 100 chapitres, le *Jinghuayuan*, qu'il rédige de 1810 à 1820 et qui sera imprimé en 1828. Suivant un procédé qui connut une grande vogue dans la littérature européenne et que l'on rencontre aussi au Japon, il tire des effets satiriques de la représentation d'un pays imaginaire, un royaume des femmes (le mythe est ancien en Chine) où la situation des sexes est l'inverse de celle qu'on trouve dans l'empire des Qing.

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

Mais ces critiques voilées ou directes ne tirent pas à conséquence. On est loin de la critique sociale et politique des penseurs du xvii^e siècle. L'intelligentsia, sous le règne des despotes éclairés, est dans son ensemble, satisfaite de son sort. La correspondance des lettrés du xviii^e siècle témoigne peut-être à sa façon de ce sentiment : cette littérature épistolaire, aussi riche que celle de notre Siècle des lumières, est caractérisée par un ton intime, simple, direct, parfois familier. Ainsi, chez Zheng Xie (Zheng Banqiao) (1693-1765), parmi bien d'autres, un original d'une générosité chevaleresque, calligraphe plein de fantaisie et auteur d'un recueil de *Lettres familiales*. Ce style simple et intime, c'est celui qu'on trouve encore dans une autobiographie pleine de charme rédigée au début du xix^e siècle par un lettré malchanceux, les *Six Récits au fil d'une vie errante* (*Fusheng liuji*) de Shen Fu.

Le mécénat des empereurs et des riches marchands

Le système des concours officiels adopté depuis l'époque des Song aboutissait, avec ses échelons successifs et en raison du grand nombre des candidats, à multiplier le nombre des titulaires de grades qui ne parvenaient jamais à la situation si enviable de fonctionnaire impérial. Ces lettrés sans ressources, contraints à une vie instable, étaient obligés de se chercher des protecteurs et de gagner leur vie comme précepteurs dans les familles riches, secrétaires privés de fonctionnaire, simples maîtres d'école, ou parfois même d'exercer des métiers moins reluisants. La rédaction de manuels de compositions pour les concours, de biographies et d'épithètes, de romans, de contes ou de pièces de théâtre, ouvrages de commande ou ouvrages de caractère commercial, constituait pour eux un précieux appoint. Ces réalités économiques ne sont donc pas sans lien avec l'histoire des productions écrites en Chine depuis l'époque des Song, mais plus encore aux époques des Ming et des Qing. Or, il semble bien que la prospérité générale et les importantes commandes de l'État aient assuré au xviii^e siècle une plus grande stabilité à cette large fraction des classes lettrées qui ne disposait pas de ressources régulières.

En effet, à partir de l'ère Kangxi (1662-1723), les commandes officielles engagèrent un grand nombre de lettrés dans de vastes entreprises d'éditions de textes, de travaux de compilation, de critique ou d'érudition. La grande première entreprise de publication du règne de Kangxi fut l'*Histoire officielle de la dynastie des Ming* (*Mingshi*). Le projet en est formé dès 1679 et la direction confiée à Xu Qianxue (1631-1694), un neveu de Gu Yanwu, en 1682. Une très nombreuse équipe d'historiens se consacre à la rédaction de cette volumineuse histoire dynastique, plus ample et plus précise que toutes celles qui avaient été composées jusqu'alors. Le travail, commencé en 1679, n'est achevé que plus d'un demi-siècle plus tard, en 1735, et l'ouvrage compte 366 chapitres.

C'est aussi dans le courant de l'ère Kangxi qu'est entreprise la compilation d'une énorme encyclopédie illustrée, le *Gujin tushu jicheng*. Commencée à titre privé par un nommé Chen Menglei en 1706, elle ne devait être achevée qu'en 1725. Compromis dans une affaire de rébellion à Fuzhou, Chen Menglei est condamné à mort mais bénéficie d'une commutation de peine : il est déporté à Mukden (Shenyang). Rentré en grâce avant la mort de l'empereur

La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle

Kangxi, il sera de nouveau exilé par son successeur qui exigera que son nom disparaisse de l'ouvrage qui avait été l'œuvre de sa vie. Cette encyclopédie en 10 000 chapitres comprend les rubriques suivantes : 1) calendrier, astronomie, mathématiques; 2) géographie; 3) histoire; 4) techniques, beaux-arts, zoologie, botanique; 5) philosophie et littérature; 6) lois et institutions. Elle sera imprimée en caractères mobiles en cuivre en 1728 et compte au total près de 10 millions de caractères d'écriture.

Il faut mentionner aussi à l'ère Kangxi la grande compilation des poètes des Tang, le *Quantangshi*, entreprise qui fut supervisée par un de ces anciens serviteurs de la Cour mandchote connus sous le nom de *booi* (*baoyi*), Cao Yin, grand-père de l'auteur du célèbre *Hongloumeng* (*Rêve du pavillon rouge*). Achievé en 1703, le *Quantangshi* réunit plus de 48 900 poèmes dus à 2 200 auteurs différents de l'époque des Tang.

Le *Peiwen yunfu*, dictionnaire d'expressions de deux ou trois caractères classées par rimes, qui fournit des exemples tirés d'œuvres diverses depuis les Classiques jusqu'au xvii^e siècle, est achevé en 1716 et compte 558 chapitres. C'est la même année que paraît le célèbre dictionnaire de caractères de l'ère Kangxi (*Kangxi zidian*) qui servira de base aux travaux des sinologues occidentaux depuis sa parution jusqu'au début du xx^e siècle. Œuvre d'une équipe de 30 philologues qui y consacrèrent cinq années de travaux, il fournit les sens et les emplois de 42 000 caractères classés suivant le système de 214 clefs inauguré à la fin de l'époque des Ming.

Au total, on compte 57 grandes publications officielles, patronnées et subventionnées par l'État, au cours de l'ère Kangxi. Mais l'œuvre de beaucoup la plus importante devait être, sous Qianlong, la compilation connue sous le nom de *Siku quanshu* (*Collection complète des œuvres écrites réparties en quatre magasins*). Réunissant l'ensemble des ouvrages imprimés ou manuscrits conservés dans les bibliothèques publiques ou chez les particuliers, elle demanda dix années d'efforts à une équipe de 360 lettrés, de 1772 à 1782. La recherche des livres et des manuscrits, obtenus de gré ou de force, s'est poursuivie pendant de longues années et semble avoir été à peu près exhaustive. L'ensemble comptait 79 582 volumes (l'entreprise analogue du début du xv^e siècle, le *Yongle dadian* n'en comptait que 11 095) répartis suivant le système des « quatre classes » (*sibu* : ouvrages canoniques, historiques, philosophiques et littéraires). 15 000 copistes furent employés à reproduire cette immense collection dont l'impression aurait été impossible avec les moyens de l'époque. Un catalogue de notices qui donnent des informations sur les auteurs, les éditions, la valeur des textes y fut adjoint et imprimé en 1782; cet ouvrage, qui porte le titre de *Siku quanshu zongmu tiyao*, est le plus précieux et le plus complet de tous les traités de bibliographie chinoise.

A cette action de l'État si favorable à l'essor des lettres, des arts et de l'érudition s'ajoutent les effets du mécénat de très riches marchands, collectionneurs de livres rares, de peintures et calligraphies, patrons des lettrés et des érudits. Les marchands de sel de Yangzhou, au Jiangsu, dont l'ascension remonte à la fin des Ming, furent parmi les plus célèbres mécènes du xviii^e siècle. Ainsi, les frères Ma : Ma Yueguan (1688-1755), poète et bibliophile,

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

et son frère Ma Yuelu (1697-?), ainsi que le fils de ce dernier, Ma Yu. Le poète et philologue Hang Shijun (1698-1733) et Quan Zuwang (1705-1755), spécialiste de géographie historique, furent les hôtes des frères Ma à Yangzhou. Et parmi les plus célèbres lettrés qui profitèrent du patronage des riches marchands, on peut citer Qi Zhaonan (1706-1768), auteur de travaux sur l'histoire des fleuves et des canaux, d'études de chronologie historique, d'une monographie sur le grand port de Wenzhou et sa région au Zhejiang (le *Wenzhou fuzhi*), Qian Daxin (1728-1804), historien et épigraphiste, ainsi que le grand Dai Zhen. Certains même, tel Yan Ruoqu (1636-1704), mathématicien, géographe et spécialiste des Classiques, sont issus des milieux de riches marchands; c'est aussi le cas de Ruan Yuan (1784-1849), esprit encyclopédique auquel on doit des travaux sur l'histoire de la peinture, les mathématiques, la philologie classique, l'épigraphie, l'histoire régionale (il rédigea une monographie sur le Guangdong, le *Guangdong tongzhi*), mais qui est surtout célèbre par sa grande collection de commentaires critiques des Classiques (*Huangqing jingjie*, 1829).

Le déclin des grandes familles de riches marchands, ruinées par la dépréciation de la monnaie de cuivre à partir des environs de 1800, devait coïncider avec une réduction très rapide des commandes officielles et avec la fin des grandes entreprises d'édition. D'où de profonds changements dans la situation des milieux intellectuels au XIX^e siècle.

3. L'essor de la critique textuelle et les philosophes du XVIII^e siècle

Formation de l'école des études critiques

L'application des principes scientifiques de critique textuelle et historique définis par Gu Yanwu et les hommes de sa génération devait amener à mettre en question la plus vénérable des traditions écrites, celle des Classiques, et elle eut dans le monde chinois, avec une avance de plus d'un siècle, un rôle analogue à celui que devait jouer la philologie hébraïque en Occident dans le domaine des études bibliques. C'est ainsi que l'on a pu comparer Gu Yanwu ou, mieux encore, l'un de ses plus illustres successeurs, Dai Zhen, à Ernest Renan : la même rigueur scientifique, le même souci de la vérité inspirent Dai Zhen et le fondateur des études bibliques.

À la fin du XVII^e siècle, Wan Sida (1633-1683), disciple de Huang Zongxi comme son frère Wan Sitong (1638-1702) qui collabora au projet d'*Histoire des Ming* de 1679 à 1692, démontre que le *Zhouli* (*Les Rites des Zhou*) n'est point, ainsi qu'on l'avait cru jusqu'alors, une œuvre du début des Zhou, mais une compilation tardive de l'époque des Royaumes combattants (V^e-III^e siècle). Yan 'Ruoqu (1636-1704) reprend le travail sur le *Shangshu* (*Classique de l'Histoire*) de Mei Zu dont l'ouvrage avait été publié en 1543 et apporte de nouvelles preuves du caractère apocryphe de la tradition en caractères anciens dans

La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle

son *Commentaire critique au Shangshu en caractères anciens* (*Shangshu guwen shuzheng*). Il réfute aussi l'attribution du *Daxue*, l'un des Quatre Livres de l'école de Zhu Xi, à Zeng Can, disciple de Confucius. Hu Wei (1633-1714) dénonce comme des créations du début des Song les célèbres diagrammes qui avaient eu un rôle capital dans les théories cosmologiques du néo-confucianisme, *L'Écrit du fleuve* (*Hetu*) et le *Tableau de la Luo* (*Luotu*).

Mais les philologues du XVIII^e siècle iront plus loin encore dans la critique des traditions les plus respectées depuis les Song, n'hésitant pas à commettre ce qu'on peut considérer comme d'épouvantables blasphèmes : Yuan Mei (1716-1798), le poète libertin, baroque et maniéré qui, par goût du scandale affiche des idées féministes et s'entoure d'une cour de disciples femmes, est le premier à reconnaître dans les *Chansons des principautés* (*Guofeng*) du vénérable *Livre des Odes* (*Shijing*) de simples chansons d'amour, théorie qui sera reprise et précisée par le sinologue français Marcel Granet (1884-1940). Wang Zhong (1745-1794) ose détrôner Confucius, promu patron de l'orthodoxie depuis les Song, et lui rendre la place qui était la sienne aux IV^e-III^e siècles, aux côtés de Mozi, aussi célèbre que lui sinon plus à cette époque. Cui Shu (1740-1816) refusera toute valeur aux traditions relatives aux souverains de la haute Antiquité (Yao, Shun, Yu...), parangons de vertu, en se fondant sur le fait que ces traditions se développent et s'enrichissent de nouveaux détails à mesure que l'on avance dans le temps. Tous les mythes dont avait vécu la tradition chinoise se voient peu à peu mis en question et réduits à néant.

Le grand mouvement de critique philologique qui fut une des principales gloires du XVIII^e siècle s'amorce dans la deuxième moitié du XVII^e et apparaît avant tout comme une réaction contre la philosophie de l'école de Zhu Xi et celle de l'école intuitionniste de Wang Yangming. Peu soucieuses de fonder leurs interprétations sur une analyse rigoureuse des textes et des documents du passé, les générations de l'époque des Song et de celle des Ming se sont laissées entraîner à des spéculations qui ont dénaturé la vraie doctrine des Anciens. Certains même dénoncent, au lendemain de l'invasion mandchoue, les influences bouddhiques qui se sont introduites depuis le XI^e siècle chez les philosophes et commentateurs des Classiques : les conceptions dualistes de l'école de Zhu Xi, les théories subjectivistes et intuitionnistes de Wang Yangming et de ses successeurs tirent leurs origines, les unes de la métaphysique bouddhique, les autres de la pensée de l'école du *chan*. Il faut donc revenir aux traditions les plus anciennes, se libérer de tout le fatras des interprétations accumulées depuis l'époque des Song. Connu généralement sous le nom de *Kaozhengxue* (« École des vérifications et des preuves »), le nouveau mouvement de critique est parfois désigné sous le terme de *Hanxue* (« École des Han »). Mais, de façon stricte, le nom d'« École des Han » s'applique aux traditions philologiques qui s'étaient développées dès la fin du XVII^e siècle dans une famille lettrée de Suzhou dont le plus éminent représentant fut Hui Dong (1697-1758). Cependant, il ne s'agissait là que d'une spécialisation limitée aux commentateurs de l'époque des Han. Recourant à tous les moyens d'investigation scientifique connus à cette époque (archéologie, épigraphie, phonétique historique, géographie historique...) et à tous les genres de sources possibles, le mouvement de critique

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

du XVIII^e siècle est bien plus qu'un simple retour aux commentateurs de l'époque des Han. Ce qui le caractérise en premier lieu est son orientation scientifique. Les érudits des XVII^e et XVIII^e siècles furent d'ailleurs presque tous plus ou moins versés dans les sciences : mathématiques, géométrie, astronomie, mécanique... Huang Zongxi s'était occupé de mathématiques et d'astronomie; Dai Zhen commença sa carrière par des études scientifiques.

Dai Zhen, homme de science, érudit et philosophe

C'est dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle que cette école des études critiques à laquelle on doit une œuvre si considérable dans le domaine de la philologie et de l'archéologie atteint à son apogée. Son plus éminent représentant est alors Dai Zhen (1723-1777), fils d'un marchand de tissus du Anhui qui ne devait atteindre aux plus hauts grades de la carrière des lettrés qu'à la fin de sa vie. Son esprit critique toujours en éveil, la rigueur de ses raisonnements, son amour exclusif de la vérité, ses connaissances très diverses, la clarté de ses écrits, l'originalité de sa pensée permettent de le considérer comme l'un des plus grands génies de son époque. Dai Zhen, dont l'une des devises était qu'« il ne faut se laisser abuser ni par les autres ni par soi-même » et pour qui les preuves objectives étaient le seul critère de la vérité, distinguait entre les certitudes auxquelles la conjonction de preuves irréfutables permet de parvenir et les idées en cours de vérification — ce que nous appellerions les hypothèses. On assiste avec lui à l'avènement d'un véritable esprit scientifique, sûr de sa méthode et dont les principes ne diffèrent guère de ceux qui permirent en Occident le progrès des sciences exactes. Mais cet esprit scientifique est appliqué presque exclusivement à l'investigation du passé.

Comme beaucoup de ses contemporains, Dai Zhen est un esprit plein de curiosité. Comme son devancier Mei Wending (1632-1721) qui avait entrepris l'étude comparée des mathématiques chinoises et occidentales, il est passionné par l'histoire des mathématiques. La connaissance des règles à calculer de Napier (1550-1617) l'a peut-être incité à entreprendre une étude sur les anciennes baguettes à calculer chinoises qui avaient permis, dès le XIII^e siècle au moins de résoudre les équations à plusieurs inconnues. C'est le *Cesuan* (1744). Il rédige un traité sur la mesure du cercle (le *Gougu geyuanji*, 1755), recherche et réédite les anciens ouvrages de mathématiques d'époque Song et Yuan. Mais c'est aussi et surtout dans le domaine des études philologiques que Dai Zhen se révèle comme l'un des plus grands maîtres. Il annote les poèmes de Qu Yuan, le grand poète lyrique du III^e siècle avant notre ère (ce sont les *Qu Yuan fuzhu*, 1752), se livre à des travaux de phonétique historique, commente le traité sur les techniques de l'Antiquité qui forme la dernière partie du *Traité des fonctionnaires des Zhou* (*Zhouguan* ou *Zhouli*) et date sans doute des V^e-III^e siècles (c'est le *Kaogongji tuzhu*, *Commentaire illustré au mémoire sur les métiers*, 1746). Mais une grande partie de ses efforts est consacrée à l'énorme compilation officielle de textes de toute origine, le *Siku quanshu*, dont il devient l'un des principaux directeurs à partir de 1773.

La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle

Dai Zhen ne fut pas seulement l'un des plus éminents érudits de l'histoire de la Chine, mais aussi un des plus grands penseurs de son époque. A vrai dire, les attitudes scientifiques qu'il adopte en matière de philologie sont inséparables d'une certaine philosophie. Ses œuvres les plus marquantes dans ce domaine sont le *Yuanshan* (*Sur les origines du bien*) (1776) et une étude sur le Mencius (*Mengzi ziyi shuzheng, Commentaire critique sur le sens littéral du Mencius*) (1772), où, suivant une démarche qui procède à la fois d'un doute méthodique et d'un immense respect de l'Antiquité, il révèle et dénonce les distorsions que les philosophes néo-confucéens de l'époque des Song ont fait subir à la pensée de Mencius. Ennemi de l'orthodoxie néo-confucéenne pour laquelle la nature était un composé de *li* (ordre immanent ou raison naturelle) et de *qi* (« souffle » ou matière), il ne retient de ces deux termes que le dernier qu'il estime suffisant pour rendre compte de tous les phénomènes. Fidèle en cela aux tendances profondes de la pensée chinoise, il tire les conséquences de cette conception moniste sur le plan de la vie pratique : même la morale la plus élevée est, selon lui, dérivée de nos désirs et de nos instincts, non pas parce que la morale a son fondement dans l'égoïsme — ce qui serait une explication simpliste —, mais parce qu'elle participe à ce qu'il y a de plus foncier dans l'homme : l'instinct de conservation, la faim, le désir sexuel... sont des manifestations de l'ordre cosmique (*dao*). Pas plus qu'il n'y a de facultés abstraites (justice, équité, humanité, sens des rites), il n'y a d'intelligence désincarnée, indépendante des besoins et des passions. « Vouloir supprimer les désirs est plus dangereux que de vouloir arrêter le cours d'un fleuve. » La vertu ne consiste pas à brimer et réfréner les désirs, elle réside dans leur harmonieux usage. On trouve donc chez Dai Zhen une critique radicale de la morale conformiste qui s'est imposée depuis les Song et qui, au nom de la raison (*li*), empêchait les plus humbles et les plus jeunes de s'exprimer et de satisfaire leurs aspirations. Cette morale est, à ses yeux, la principale source des délits et des discordes.

Assez peu suivi dans ses conceptions philosophiques qui ne semblent pas avoir rencontré beaucoup d'écho à son époque, Dai Zhen devait avoir en revanche d'éminents successeurs dans le domaine des recherches érudites. Trois grands philologues poursuivirent son œuvre à la fin du règne de Qianlong et jusque dans les premières années du XIX^e siècle : ce sont Duan Yucai (1735-1815), disciple direct de Dai Zhen, Wang Niansun (1744-1832) et Wang Yinzhi (1766-1834), derniers représentants célèbres de cette école des « études critiques » qui avait brillé d'un si vif éclat au XVIII^e siècle mais qui commencera à perdre sa position prééminente à partir du début du XIX^e siècle.

Une philosophie de l'histoire

Plus jeune que Dai Zhen de douze ans, Zhang Xuecheng (1736-1796) est, avec lui, l'un des esprits les plus profonds et les plus originaux du XVIII^e siècle. Mais, à une époque où la mode est à l'érudition, à la critique textuelle et surtout à l'exégèse des Classiques, Zhang Xuecheng apparaît comme une exception dans la mesure où il représente des tendances opposées : méthode historiographique et philosophie de l'histoire sont les thèmes principaux de sa réflexion. Ainsi s'explique le peu d'audience qu'il a eu à son époque. Mais Zhang Xuecheng sera réhabilité au XX^e siècle par les sinologues japonais et chinois.

Sensible comme Wang Fuzhi et Gu Yanwu aux réalités régionales, Zhang Xuecheng estime qu'il importe avant tout de connaître l'histoire des pays chinois : la Chine, aussi étendue que l'Europe, ne peut être traitée comme un tout uniforme et ce n'est que par une histoire des différentes régions, le recours aux monographies locales (*fangzhi*) et la rédaction de nouvelles monographies (Zhang Xuecheng lui-même s'est attaché à composer un *fangzhi* qui a été malheureusement perdu) qu'il sera possible de s'orienter dans une histoire aussi complexe que celle du monde chinois. Il importe donc de constituer des archives locales, de recueillir des informations directes par des enquêtes orales auprès des vieillards, de collectionner les inscriptions, les manuscrits, les traditions locales... Comme Gu Yanwu, Zhang Xuecheng estime que les sources de l'histoire sont de nature encyclopédique. Mais il apparaît plus radical dans ce domaine : toutes les œuvres écrites, de quelque nature qu'elles soient, y compris les vénérables Classiques, sont à ses yeux des témoignages historiques. Cependant, il ne s'agit pas, une fois recueillie cette documentation exhaustive, de se livrer à une compilation mécanique, à la façon des équipes d'historiographes du VII^e siècle. L'histoire doit être œuvre personnelle tout en demeurant un reflet exact du passé. Les meilleures œuvres historiques ont toujours été le fait d'individus isolés : c'est le cas de la plus admirable de toutes, les *Mémoires historiques* de Sima Qian.

Le plus étrange est que ces préoccupations historiographiques débouchent sur une philosophie : de la célèbre formule de Zhang Xuecheng : « tout est histoire, même les Classiques », découle par un mouvement inverse l'affirmation que l'histoire a même dignité que les Classiques. Elle s'incorpore un principe philosophique, elle inclut en elle le *Dao* (*Tao*), lui-même invisible et dont l'homme ne connaît que les manifestations historiques. Les sociétés humaines obéissent à cette raison naturelle qu'est le *Dao*. Le présent lui-même est histoire. Il porte témoignage sur la raison universelle et à ce titre a même dignité que le passé, contrairement à l'opinion des amoureux de l'Antiquité. Si le mouvement de critique textuelle représente une saine réaction contre les excès de la philosophie intellectualiste de Zhu Xi et de la philosophie intuitionniste de Wang Yangming, il a aussi ses aspects négatifs. Le triomphe de l'érudition va souvent de pair avec un renoncement à tout esprit de réflexion et de synthèse. La recherche du détail est devenue une fin en soi et la découverte la plus futile satisfait la vanité des érudits. Il importe donc de revenir

à cette vérité fondamentale : le monde visible est informé par un *Dao* immanent, conception typiquement chinoise mais qui, dans la perspective d'historien qui est celle de Zhang Xuecheng, n'est pas sans résonances hégéliennes : c'est par un contact direct avec l'histoire vécue et passée que se forme le sens philosophique.

4. L'œuvre des jésuites et l'influence de la Chine en Europe

Le dialogue amorcé par Matteo Ricci et les premiers missionnaires jésuites entrés en Chine à la fin des Ming ne devait pas être interrompu. Bien au contraire, les jésuites s'implanteront plus solidement en Chine sous le règne des deux premiers empereurs mandchous et leur présence restera tolérée à Pékin pendant tout le XVIII^e siècle en dépit de l'intransigeance montrée par le Vatican et de l'irritation légitime des empereurs Yongzheng et Qianlong. Grâce aux missionnaires, le monde savant de l'Europe fut abondamment pourvu en informations scientifiques et en données sur la Chine et sur l'Empire mandchou au moment de son apogée, cependant que la Chine elle-même recevait certains apports nouveaux de l'Europe. On n'a sans doute pas encore rendu pleine justice aux conséquences importantes de ces échanges malgré les nombreux travaux qui leur ont déjà été consacrés.

L'œuvre scientifique et l'influence des jésuites en Chine

Assez habiles pour se maintenir à la Cour et dans les provinces au milieu des insurrections et du chaos de la fin des Ming, puis au cours de la période de conquête et de répression des mouvements de résistance, les missionnaires jésuites devaient trouver auprès des empereurs Shunzhi et Kangxi une sympathie qui n'était limitée que par la crainte des conséquences politiques de leurs activités de conversion. Le père Adam Schall von Bell (1592-1666), né à Cologne et arrivé à Pékin en 1622, est directeur du Service astronomique de la capitale au moment de la conquête mandchoue. C'est lui qui, par sa diplomatie, parvient à sauvegarder les intérêts des missions en Chine sous le nouveau régime. En 1650, il obtient l'autorisation de faire construire la première église catholique de Pékin, le Nantang, qui est achevée deux ans plus tard. Mis en très mauvaise posture par les attaques de Yang Guangxian (1597-1669), un Chinois converti à l'islam, ennemi juré des jésuites et auteur d'un pamphlet antichrétien (le *Budeyi*, *L'Intolérable*, 1659), il est condamné à mort en 1665 et n'est sauvé qu'au dernier moment par un tremblement de terre providentiel. Il a pour successeur le Flamand Ferdinand Verbiest (1623-1688), éminent mathématicien et astronome, qui triomphe de Yang Guangxian et de ses alliés dans les années 1668-1689 en démontrant la supériorité de l'astronomie européenne et renforce ainsi la position des missionnaires dans l'Empire.

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

Comme dans les cinquante dernières années de l'époque des Ming, les conversions restent limitées, à la Cour et dans les provinces, par les profonds obstacles qui tiennent à la différence des civilisations (organisation politico-sociale unitaire, puissance locale du clergé bouddhique, mœurs et coutumes chinoises; traditions morales et religieuses profondément opposées de l'Europe). Peut-être la noblesse mandchoue fut-elle un peu plus ouverte que les lettrés chinois aux vérités chrétiennes en raison de l'affinité du christianisme avec les traditions religieuses de la steppe. Mais il y a tout lieu de croire que l'influence des jésuites se serait approfondie et étendue si l'attitude conciliante qu'avait adoptée Matteo Ricci à l'égard des usages et coutumes chinoises n'avait suscité des réactions dans leurs rangs dès la mort du grand missionnaire et si elle n'avait été finalement désavouée par l'Église. C'est la fameuse « querelle des rites chinois » qui a empoisonné toutes les relations entre la Chine et l'Europe au XVIII^e siècle. Le problème était de savoir si l'on devait considérer la notion de Shangdi (« le Seigneur d'en-haut » des Classiques) comme le résidu d'une Révélation qui se serait produite dans la haute Antiquité chinoise mais dont le souvenir se serait effacé progressivement, ou bien si les conceptions des Chinois devaient être tenues pour foncièrement athéistes et agnostiques, leurs cultes et cérémonies pour hérétiques. Il fallait, de toute nécessité, que le Ciel des Chinois (*tian*) fût ou Dieu ou pure matière, quand il n'était ni l'un ni l'autre, mais ordre immanent et universel. La controverse est ancienne puisqu'elle avait été soulevée par le père Longobardo après 1610 et que cet adversaire de Ricci s'était plaint de ce que les Chinois ne reconnaissaient pas de substances spirituelles séparées de la matière et ne faisaient aucune distinction absolue entre les principes moraux des sociétés humaines et les principes physiques de l'univers. Mais ce n'est qu'au début du XVIII^e siècle que le conflit devait se déclarer ouvertement. Les efforts des jésuites en Chine sont déjà compromis par les attaques dont ils sont l'objet en Europe, où leur sympathie pour les Chinois est depuis longtemps suspecte, quand le Vatican décide en 1705 d'envoyer en Chine Mgr Charles de Tournon avec ordre d'interdire aux missionnaires la moindre tolérance à l'égard des usages traditionnels des Chinois : hommages à Confucius et aux sages de l'Antiquité, cérémonies en faveur des défunts... Deux ans plus tard, Mgr de Tournon jette l'anathème à Nankin sur les pratiques superstitieuses des Chinois. Ce raidissement dogmatique a pour effet de ruiner une grande partie de l'œuvre accomplie au prix de tant d'efforts depuis le début du XVII^e siècle. Les apostats sont nombreux, les conversions se font plus rares et l'hostilité grandit à l'égard des chrétiens étrangers et chinois. Kangxi, bien disposé à l'égard des missionnaires quelques années auparavant, s'irrite de ce que les jésuites, qu'il considère comme à son service, prennent leurs ordres au Vatican. Mais la « querelle des rites » se termine au profit des adversaires de la tolérance au moment même où le climat intellectuel et les circonstances politiques vont rendre la position des missionnaires plus difficile. Les progrès de l'orthodoxie et l'importance prise par les questions d'Asie centrale dans la politique générale de l'Empire devaient faire du règne de Yongzheng (1723-1735) l'une des périodes les moins favorables à l'extension des activités missionnaires. Les princes mandchous convertis au christia-

La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle

nisme sont victimes de persécutions. C'est au lamaïsme dont on sait l'importance politique à cette époque et, de façon plus générale, au bouddhisme que vont les sympathies de Yongzheng qui transforme son ancien Palais du Yonghegong en temple lamaïste (1732), encourage les rééditions de textes bouddhiques et fonde sur ses vieux jours une société d'études religieuses, bouddhiques et taoïstes. Le père Gaubil rapporte ce propos tenu par l'empereur le 21 juillet 1727 au lendemain de la visite d'une ambassade portugaise : « Si j'envoyais des bonzes dans vos provinces d'Europe, vos princes ne le permettraient pas. »

La Compagnie de Jésus devait être dissoute en 1773 par le bref *Dominus ac Redemptor* du pape Clément XIV.

Comme à la fin des Ming, ce sont leurs connaissances et leurs travaux scientifiques, mais parfois aussi leurs talents de peintres et de musiciens, qui ont valu aux missionnaires tout leur crédit auprès des empereurs. Ces hommes, presque tous remarquables, ont accompli, dans des conditions difficiles, un immense travail, menant de front l'apprentissage du chinois et du mandchou, des relevés et des recherches astronomiques, la préparation d'atlas, des travaux de géographie, des études approfondies de l'histoire et de la chronologie chinoises — chronologie qui remettait en question la date du Déluge —, des traductions, sans oublier leur apostolat et leurs devoirs religieux. Venus d'Italie, du Portugal, d'Espagne, des pays flamands, d'Allemagne, de France, parfois même de l'Europe centrale au XVII^e siècle, ils comptèrent un plus grand nombre de Français au XVIII^e. La politique de Louis XIV, favorable aux jésuites, leur avait en effet procuré une position prédominante après l'édit de tolérance de Kangxi (1692). Les deux premières missions officielles du règne de Louis XIV, la première partie de la Rochelle en 1687 avec les pères Parrenin, Bouvet, de Prémare, la seconde en 1698 (premier voyage de l'*Amphitrite*), devaient être suivies par plusieurs autres. D'ailleurs la France est le pays d'Europe qui a entretenu les relations les plus étroites avec la Chine du XVIII^e siècle, celui où les querelles philosophiques provoquées par la découverte de la Chine furent les plus passionnées.

Les travaux des jésuites qui contribuèrent sans aucun doute à accentuer les tendances scientifiques de l'école du *Kaozhengxue* et stimulèrent les recherches sur l'histoire des mathématiques chinoises furent encouragés par le patronage libéral des empereurs de la même façon que les travaux parallèles des lettrés chinois dans le domaine des publications et des recherches érudites. Aussi bien une partie de leurs mérites revient-elle aux despotes éclairés qui régnèrent sous les noms d'ère de Kangxi et de Qianlong.

En dehors de leurs travaux d'astronomie et de mathématiques, c'est dans le domaine de la cartographie que s'illustrèrent les jésuites, continuant une tradition qui remontait au père Matteo Ricci. L'*Atlas de Kangxi*, le *Huangyu quanlan tu*, entreprise suggérée par le père Gerbillon, est achevé à la suite de relevés et de travaux qui durent de 1707 à 1717. Gravé sur planches de cuivre en 1718, il est meilleur que les cartes contemporaines de l'Europe. La Chine est encore à la pointe de la technique cartographique à l'époque Qianlong, grâce au patronage impérial, aux capacités des jésuites et de leurs excellents collaborateurs chinois, avec l'*Atlas de Qianlong* édité en 1769 d'après des relevés faits de 1756 à 1759.

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

Esprit curieux et ouvert, Kangxi s'intéresse à la peinture, à l'architecture et à la mécanique occidentales. C'est à sa demande que le père Antoine Thomas fixe la longueur du *li* en fonction du calcul du méridien terrestre en 1702, soit quatre-vingt-dix ans avant la définition du kilomètre. Le peintre chinois Jiao Bingzhen, auteur des 46 célèbres gravures du *Gengzhitu* (tableaux représentant les diverses étapes des travaux des champs et du travail de la soie) (1696), étudie la perspective européenne. En 1676, le père Pereira joue du clavecin en présence de Kangxi et rédige quelques années plus tard, en collaboration avec un père italien, le premier traité de musique européenne qui ait paru en Chine, le *Lülü zhengyi*.

Qianlong fait embellir son Palais d'été, le Yuanmingyuan, au nord-ouest de Pékin, en 1747 en y faisant bâtir, sur les conseils des missionnaires, des pavillons à l'italienne et en y faisant installer des jets d'eau. Les peintures qui servent à sa décoration sont dues aux pères Giuseppe Castiglione et Jean-Denis Attiret. Ce palais sera pillé par les troupes françaises et brûlé par les Anglais en 1860. Doué d'un certain talent pour la peinture, le père Castiglione devait rester près de cinquante ans, jusqu'à sa mort, au service du Palais impérial, peignant des paysages, des portraits, des scènes d'intérieur, des palais, et travaillant avec des peintres chinois en renom. C'est avec la collaboration de Jean-Denis Attiret et de Jean-Damascène Salusti qu'il reproduit les seize tableaux célèbres représentant les principales batailles des campagnes de l'Ili (*Pingdingyili*) dont la gravure fut exécutée à Paris en 1774.

De tous ces contacts intellectuels, scientifiques et artistiques, il est probable que la Chine a reçu beaucoup plus que ne le laissent penser les emprunts les mieux connus.

Avec la dissolution de la Compagnie de Jésus et la mort de Qianlong se termine une époque où le rôle joué par les missionnaires savants et cultivés de la Cour de Pékin avait été prédominant dans les rapports entre la Chine et l'Europe. C'est dans un contexte très différent de celui des XVII^e et XVIII^e siècles que se développeront les activités missionnaires aux époques suivantes.

Emprunts à la Chine et réactions européennes

On est encore loin d'avoir repéré et justement apprécié toutes les conséquences de la découverte de la Chine par l'Europe depuis le XVI^e siècle. Il se pourrait, en fin de compte, qu'elle ait contribué pour une part bien plus grande qu'on ne le croit à la formation du monde moderne. C'est qu'en effet, depuis l'époque de déclin et d'humiliation qu'a connue le monde chinois, l'intérêt passionné qu'avaient suscité au XVIII^e siècle les institutions sociales et politiques, la pensée, les techniques et les arts de la Chine est tombé dans l'oubli. L'Occident s'est enorgueilli de rapides progrès dont il entend s'attribuer à lui seul tout le mérite. Mais peut-être portera-t-on un jour sur son essor un jugement plus nuancé.

Le 18 août 1705, Leibniz écrivait dans une lettre adressée au père Verjus : « Je vois la plupart de vos missionnaires assez portés à parler avec mépris des connaissances des

La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle

Chinois; néanmoins, leurs langue et caractère, leurs manières de vivre, leurs artifices et manufactures, leurs jeux même différant presque autant des nôtres que si c'étaient des gens d'un autre globe, il est impossible que même une nue mais exacte description de ce qui se pratique parmi eux ne nous donne des lumières très considérables et bien plus utiles à mon avis que la connaissance des rites et des meubles des Grecs et des Romains où tant de savants s'attachent. » Même si le programme tracé par Leibniz n'a été accompli que très imparfaitement et de façon très incomplète par les hommes du XVIII^e siècle, il semble que le philosophe avait très justement pressenti les profonds effets de ces contacts entre deux mondes.

De volumineux ouvrages rédigés d'après les informations recueillies par les missionnaires se sont succédé au cours du XVIII^e siècle : *Lettres édifiantes et curieuses...* (Paris, 1703-1776, 34 vol.), *Description... de la Chine et de la Tartarie chinoise* de J.B. du Halde (Paris, 1735, 4 vol.), *Description générale de la Chine* de J.B. Grosier (Paris, 1785), *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs et les usages des Chinois* (Paris, 1776-1814, 16 vol.). Des philosophes comme Leibniz, des savants comme Nicolas Fréret (1688-1749), des hommes politiques comme le ministre Henri Bertin (1720-1792) qui organisa une enquête systématique sur les techniques chinoises ont entretenu une volumineuse correspondance avec les missionnaires jésuites de Chine. Ces contacts multipliés ne devaient pas rester sans effets.

Sans doute peut-on considérer à première vue comme de simples curiosités l'introduction de la rhubarbe en Europe à la fin du XVIII^e siècle, l'adoption de l'anche libre qui a donné naissance au XIX^e siècle à toute la famille des harmoniums, harmonicas et accordéons (emprunt aux orgues à bouche du monde sino-thai dû à G.J. Vogler, 1749-1814, qui avait pu examiner un *sheng* chinois à Saint-Pétersbourg), l'adoption du tarare, le développement de la sériciculture et de la technique de la porcelaine (les premiers essais, dus à J.F. Böttger, 1682-1719, datent de 1705), l'imitation délibérée du dispositif des compartiments étanches sur les navires. De nombreuses plantes et de nombreux arbres qui étaient encore inconnus de l'Europe y furent importés aux XVII^e et XVIII^e siècles. Une ambassade russe de 1675 avait demandé que des ingénieurs chinois soient envoyés en Russie pour y construire des ponts. La variolisation, couramment pratiquée en Chine dès le XVI^e siècle, consistait à inoculer dans la narine du patient une très petite quantité du contenu d'une pustule variolique. C'était, avant même la découverte de la vaccination en Europe, l'application de son principe : les Chinois avaient cherché les moyens d'atténuer la virulence du virus. Le procédé, étant passé en Turquie dans le courant du XVII^e siècle, commença à être connu en Europe au début du XVIII^e. En 1718, Lady Montagu, femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, avait fait inoculer toute sa famille. En 1796, Edward Jenner mettait au point la vaccination antivariolique. Mais aux données certaines et dont la liste n'est pas close s'ajoutent celles qui sont vraisemblables.

Les emprunts faits à des traditions techniques différentes et originales peuvent avoir une fécondité inattendue et tel dispositif élémentaire peut se révéler d'une importance fondamentale. Mais il en est de même des traditions intellectuelles et des institutions.

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

S'il est vrai que l'Europe du XVIII^e siècle s'est passionnée pour une Chine dont elle se faisait une image fautive et souvent idéalisée — l'exaltation a suscité par une réaction naturelle le dénigrement —, si elle a servi de prétexte aux philosophes pour leurs attaques contre l'Église et les abus de l'Ancien Régime, la connaissance de la Chine n'était pas dénuée de tout contenu positif.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur le système politique et social de la Chine du XVIII^e siècle — culture et pouvoir politique y étaient le privilège de fait d'une fraction de la société comme dans nos sociétés bourgeoises des XIX^e et XX^e siècles —, la Chine ignorait les privilèges exorbitants accordés à la naissance dans l'Europe de l'Ancien Régime. C'est un fait que « les mœurs et les lois », thème si amplement développé par le Siècle des lumières, y étaient le fondement de l'ordre politique et social. La Chine fournissait le premier exemple d'un État policé, riche et puissant, qui ne devait rien au christianisme et semblait fondé sur la Raison et le droit naturel. Elle a ainsi contribué puissamment à la formation de la pensée politique moderne et il n'est pas jusqu'à certaines de ses institutions fondamentales qui n'aient été imitées par l'Europe.

Le « système des examens » chinois est décrit pour la première fois par Mendoza en 1585, puis par le père Nicolas Trigault dans son *Recueil d'observations curieuses* (1615) et Montfort de Feynes dans son *Voyage fait par terre depuis Paris jusqu'à la Chine* (1615). Mais l'idée des concours de recrutement pour les services publics progresse à partir de la fin du XVIII^e siècle. Dans son *Despotisme de la Chine* (1767), François Quesnay propose que le roi s'entoure d'un conseil de sages recrutés dans toutes les classes de la société comme les mandarins chinois. L'exemple de la Chine ne peut avoir été entièrement étranger à l'institution de concours de recrutement par la Révolution française en 1791. Appliquée en Inde par l'East India Company en 1800, la même institution sera étendue en Grande-Bretagne en 1855 avec l'adoption des examens pour le recrutement du Civil Service.

Vauban conseille à Louis XIV de procéder à des recensements de la population à la manière des Chinois qui y avaient recours depuis les Han. Les premiers recensements connus dans les pays occidentaux ont lieu en 1665 au Canada français et en 1749 en Suède. Toute la science démographique moderne est née d'une pratique qui aurait sans doute été adoptée tôt ou tard mais qui fut d'abord suggérée par la Chine.

L'importance attribuée à l'agriculture dans la Chine des Qing a inspiré la pensée des physiocrates, F. Quesnay (1695-1774) et ses amis, le marquis de Mirabeau (1715-1789), Dupont de Nemours (1739-1817), qui introduisirent en Occident la notion d'« ordre naturel » et proclamèrent la primauté de la production agricole sur les activités artisanales, industrielles et commerciales qu'ils estimaient stériles du point de vue de l'économie générale. Par l'intermédiaire des physiocrates, les conceptions chinoises seront à l'origine du développement de l'économie politique.

Le sentiment esthétique lui-même a été influencé par la Chine. On sait la vogue extraordinaire dans l'Europe du XVIII^e siècle des porcelaines bleues et blanches de Kangxi, des meubles et des bibelots chinois. Les jardins et l'architecture chinois furent mis à la

La vie intellectuelle du milieu du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle

mode à Kew, près de Londres, par W. Chambers (1726-1796) et la Chine a contribué à modifier le sentiment de la nature dans le sens qui fut développé par le mouvement romantique.

Tout cela est connu depuis longtemps. Mais les recherches mériteraient d'être reprises, poursuivies et étendues jusqu'à ces influences diffuses, à ces hypothèses que seule une analyse rigoureuse permettrait de transformer en certitudes. En effet, les suggestions de la Chine ne se sont pas limitées aux domaines de la pensée politique et sociale, des institutions et des techniques : il y a de fortes chances pour qu'elles aient agi sur la formation de la pensée scientifique moderne. Or, si ces influences chinoises devaient être un jour vérifiées, ce serait un élément capital à verser au dossier des preuves innombrables de la solidarité des civilisations.

La qualité « mathématique » de l'écriture chinoise qui avait frappé les Persans du XIV^e siècle — dans ses *Trésors de l'Il-khan sur les sciences du Cathay* (1313), Rashid al-Din considère que l'écriture chinoise est supérieure à l'écriture arabe dans la mesure où elle est indépendante de la prononciation — a attiré aussi l'attention de Leibniz (1646-1716) et stimulé peut-être le développement de la logique mathématique en Europe. Sans doute Leibniz devait-il constater assez vite que le sens des caractères chinois est loin d'être univoque en raison de l'accumulation historique des significations, variables suivant les contextes. Mais c'est un fait qu'une des caractéristiques de la pensée chinoise est de procéder par manipulation de symboles : en un sens, l'intuition de Leibniz était juste.

Un autre trait particulier et fondamental de cette pensée est la prédominance de la notion d'ordre général et spontané au détriment de la notion d'action directe et mécanique. Or, Leibniz, qui suivait avec un vif intérêt les rapports fournis par les jésuites de Chine et fut en correspondance avec le père Grimaldi, substitua à l'idée que le monde est une machine, celle d'un organisme constitué d'une infinité d'organismes. Loin de se rattacher à des traditions occidentales antérieures, cette conception finale de la *Monadologie*, avec sa hiérarchie de monades et leur harmonie préétablie, évoque irrésistiblement la conception « néo-confucéenne » du *li*, principe immanent d'ordre général qui se manifeste à tous les niveaux de l'ensemble cosmique et fait que, dans le grand tout, chaque être possède sa part de *li* et coopère spontanément, sans direction ni impulsion mécanique, à l'ordre universel. C'est par une conception qui rappelle celles qui étaient le plus généralement admises dans le monde chinois que Leibniz parvient à résoudre l'opposition irréductible de l'idéalisme théologique et du matérialisme atomique qui avait dominé jusqu'à lui toute la pensée occidentale. Pour que puisse se développer la pensée scientifique moderne, il fallait justement que l'Occident renonce à chercher la réalité hors des choses, abandonne l'idée si profondément enracinée dans ses traditions intellectuelles que la nature et les êtres étaient constitués d'une machine et de son conducteur, d'un corps et d'une âme, et en vienne à concevoir comme les Chinois que les choses contenaient en elles toute la réalité et ses mystères les plus subtils. Leibniz, le sinophile, est à l'extrémité de la chaîne qui mène jusqu'aux développements les plus récents de la pensée scientifique. Telle est

LE PATERNALISME AUTORITAIRE

du moins, très résumée, l'hypothèse émise par cet éminent spécialiste de l'histoire des sciences en Chine qu'est J. Needham.

Dans tous les cas, il est remarquable que, dans ce qu'elles ont de spécifiquement « moderne », les sciences expérimentales qui se développent à partir du XVI^e siècle s'accordent avec des conceptions chinoises (magnétisme, notion de champ de force, idée des tourbillons corpusculaires, idée de propagation par ondes, logique combinatoire, conception d'une totalité organique et de l'auto-régulation des organismes...) qui étaient absentes de la tradition occidentale. Il serait étonnant que la conjonction ne soit que le seul fait du hasard.

livre 9

**DU DÉCLIN
A L'ALIÉNATION**

La première moitié du XIX^e siècle est caractérisée par une dégradation continue du climat social dont les causes multiples n'ont guère encore été analysées : déséquilibre des finances de l'État qui remonte à cette période de folles dépenses qu'avait été la fin du règne de Qianlong, progrès de la corruption dans les milieux dirigeants et au niveau des employés de l'administration depuis l'époque de Heshen, favori de l'empereur Qianlong, croissance démographique continue jusqu'au milieu du XIX^e siècle, trop grande extension d'un Empire où les populations colonisées sont nombreuses et souffrent de la pression de plus en plus forte des colonisateurs, déficit de la balance commerciale à partir des années 1820-1825, récession économique d'autant plus sensible qu'elle fait suite à une période de prospérité et d'euphorie. Ces causes diverses de tension et de déséquilibre aboutissent aux environs de 1850 à la plus formidable explosion sociale qu'ait connue le monde chinois. La rébellion des Taiping (1851-1864) et la série de soulèvements qui lui font écho et se prolongent jusqu'aux environs de 1875 constituent le fait capital de l'histoire du XIX^e siècle. Le sursaut qu'a provoqué cette grande crise sociale et politique dans les milieux dirigeants, l'effort qui fut nécessaire pour la surmonter, les pertes et les destructions considérables qui l'accompagnèrent sont à l'origine de toute une série de transformations : apparition d'un nouveau personnel politique formé au cours des guerres de répression, affaiblissement du pouvoir central, déclin de l'économie. L'Empire restauré au lendemain de la grande guerre civile n'est plus le même que celui qui l'avait précédé.

C'est dans ce contexte de déclin et de crise que se situent, à partir de 1840, les premières intrusions en Chine des puissances occidentales. Mais les attaques anglaises des années 1840-1842, liées à la contrebande de l'opium, ne prendront leur signification historique qu'a posteriori : elles sont la première manifestation d'une politique d'intervention coloniale dont la nature et les objectifs se modifieront à mesure que se développera la puissance industrielle des nations occidentales. La guerre civile, l'effort de reconstruction, les difficultés de la Chine en Asie centrale facilitent les nouvelles entreprises de l'Occident en 1857-1860 et obligent d'autant plus les dirigeants chinois à une politique de compromis qu'ils ont grand besoin des capitaux et des ingénieurs étrangers dans leur effort d'industrialisation. Mais la pression extérieure se fait de plus en plus vive à partir de 1870, accentuant les contradictions entre partisans de la conciliation et partisans de l'intransigeance, entre modernistes en rapport avec les étrangers et traditionalistes ignorants des réalités de l'époque. En même temps, le retard d'une Chine trop vaste et trop peuplée pour qu'une mutation radicale et rapide y soit possible s'accroît par rapport aux petites nations dont le développement industriel s'accélère. Le Japon qui a profité de son isolement relatif pour prendre modèle sur les pays occidentaux écrase les armées et les flottes chinoises en 1894. Le traité de Shimonoseki ouvre une nouvelle période de l'histoire du monde chinois : celle de son aliénation.

LA GRANDE RÉCESSION

chapitre I

I. Les causes internes du déclin

LES SIGNES INQUIÉTANTS D'UNE DÉGRADATION DE L'ÉTAT et de l'équilibre social se produisent à la fin du règne de Qianlong et au début du XIX^e siècle. Les premières grandes insurrections paysannes de l'époque des Qing débutent en 1795 dans le Nord-Ouest et au Henan, l'année même où se soulèvent les aborigènes du Hunan et du Guizhou, et où renaît la piraterie sur les côtes du Guangdong et du Fujian. Il apparaît à la fin du XVIII^e siècle que le règne glorieux de Qianlong a été une époque d'insouciance où les réserves publiques ont été dépensées sans compter. La Cour et l'État ont vécu au-dessus de leurs moyens et la corruption, favorisée par la centralisation du pouvoir entre les mains de l'empereur et par l'influence pernicieuse de son favori Heshen, n'a plus connu de bornes à partir de 1775. Le gouvernement, abusé par de faux rapports, est mal informé de la situation dans les provinces et de l'évolution réelle des campagnes militaires. Alors que les premiers empereurs des Qing s'étaient montrés particulièrement

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

économiques (Kangxi, dit-on, n'aurait pas dépensé plus pour la Cour en 36 ans de règne que ne dépensaient en une année les derniers souverains des Ming), les dépenses de l'aristocratie mandchoue et de la Cour enflent démesurément dans la seconde moitié du règne de Qianlong. Les guerres lointaines, la répression difficile des soulèvements d'aborigènes et de musulmans, les largesses de l'empereur achèvent d'épuiser le Trésor public dans les dernières années du XVIII^e siècle. Les successeurs de Qianlong, qui se borneront à rogner sur les dépenses de la Cour, ne parviendront pas à redresser la situation : alors que les réserves de l'État s'élevaient à 60 millions de *liang* sous le règne de Yongzheng (1723-1736), époque où la masse monétaire était bien moins importante, elles ne seront plus que de 9 millions en 1850, à la veille de la formidable insurrection des Taiping. Ils ne parviendront pas plus à enrayer la corruption et l'affaiblissement des armées mandchoues, ces Bannières qui, au temps de leur plus grande puissance, avaient imposé la souveraineté de la Chine à une si grande partie de l'Asie.

L'euphorie qui semble s'être emparée de la Chine pendant la majeure partie du XVIII^e siècle eut sans doute à la longue des effets néfastes. Il semble qu'elle ait provoqué une sorte d'assouplissement aussi bien dans le domaine politique, où elle a permis que se renforce l'autoritarisme paternaliste du pouvoir mandchou, que dans le domaine social et économique. Mais il y a plus grave : tout se passe comme si le système politique et administratif, les techniques de production et les pratiques commerciales qui répondaient aux besoins d'un État moins étendu et moins peuplé étaient devenus inadéquats dans un Empire qui avait sous son contrôle d'immenses territoires et dont la population semble avoir presque triplé en un siècle. L'essor démographique qui avait suscité au XVIII^e siècle une expansion si remarquable paraît exercer des effets inverses sur l'économie de la Chine dans la première moitié du XIX^e siècle. Cette économie s'essouffle au moment où la poussée démographique poursuit sur sa lancée. Si l'on en croit les chiffres des recensements, qui pour l'époque des Qing sont parmi les plus exacts de l'histoire, la population de l'Empire s'accroît de 100 millions d'individus entre 1802 et 1834, date à laquelle le ministère des Finances qui contrôle les recensements annonce que l'Empire compte plus de 400 millions d'habitants.

C'est donc une situation difficile, aggravée par la détérioration de l'État et l'accroissement continu de la population, que Qianlong lègue à ses successeurs Jiaqing (1798-1820) et Daoguang (1820-1850) dont les deux règnes occupent la première moitié du XIX^e siècle. Les insurrections paysannes inspirées par la secte du Lotus blanc (*Bailianjiao*) ne seront réduites qu'en 1803. Mais une résurgence de ce mouvement devait se produire quelques années plus tard : de nouveaux troubles éclatent dans le bassin inférieur du fleuve Jaune, au Henan, au Hebei et au Shandong, à partir de 1811. Les insurgés qui appartiennent à la secte de l'Ordre céleste (*Tianlijiao*), avatar du Lotus blanc, trouvent des complicités à la Cour, chez de hauts fonctionnaires mécontents de la politique d'austérité de l'empereur Jiaqing et habitués à mener un grand train de vie sous Qianlong. Un complot organisé en liaison avec les insurgés éclate à Pékin en 1813, mais il échoue au moment où le Palais impérial allait être pris d'assaut. La rébellion est écrasée en province un an plus tard.

Mais si les insurrections du *Bailianjiao* ont pu être réduites, les causes mêmes de l'agitation paysanne n'ont pas été supprimées : l'insuffisance des terres qui persiste malgré les défrichements et l'extension des nouvelles cultures (maïs, patate douce, arachide), l'accroissement des charges fiscales de toute nature, la dépréciation de la monnaie de cuivre par rapport à l'argent qui commence à se faire plus rare depuis que les importations du métal américain sont en baisse, la chute de la rente foncière liée à la montée rapide du prix des terres, la concentration des terres au profit de quelques riches propriétaires (surtout dans le Sud) et la transformation concomitante des petits exploitants en ouvriers agricoles sont les causes d'une tension permanente dans le monde rural.

Sans provoquer des insurrections aussi graves que celles qu'avait connues la Chine du Nord-Ouest entre 1796 et 1804, l'agitation paysanne ne cessera pas pendant toute la première moitié du XIX^e siècle. Des soulèvements sont signalés dans presque toutes les provinces et, pour la première fois, dans celles de la Chine du Sud. L'un des plus graves a lieu en 1832-1833 dans les régions montagneuses des confins du Hunan et du Guangxi. Le climat est favorable à l'extension du brigandage et au développement des sociétés secrètes, sortes de confréries religieuses dont les membres sont liés par serment et se considèrent comme proches parents. C'est au cours de la première moitié du XIX^e siècle que s'implantent en Chine du Sud la société secrète connue sous le nom de Triade (*Sanhehui* ou *Tiandihui*) et ses très nombreuses ramifications.

Cependant, le contrôle des populations aborigènes du Sud et des territoires à majorité musulmane de l'Ouest du Xinjiang demeure toujours aussi précaire et difficile. Les Tibétains du Kokonor se rebellent contre l'administration sino-mandchoue en 1807, les Yao du Guizhou en 1833. Les musulmans du Xinjiang occidental dirigés par un Turc Khwadja du nom de Jehangir font sécession en 1825 et les oasis de Kashgar et Yârkand ne seront reprises qu'en 1828, après une campagne de trois ans.

Le déséquilibre de la balance du commerce extérieur provoqué par les importations d'opium devait ajouter aux difficultés d'un Empire déjà si menacé par tant de causes de faiblesse et dont les milieux dirigeants étaient divisés.

2. Contrebande et piraterie

L'importation de produits finis dans les pays dépourvus d'industries et colonisés marque un tournant dans l'histoire de la sujétion aux nations riches des contrées qui forment aujourd'hui le Tiers Monde. Mais ce tournant ne s'est produit qu'à la fin du XIX^e siècle avec le développement de la production mécanisée. La Compagnie des Indes orientales (East India Company), qui avait obtenu le monopole des trafics avec Canton en 1786, importe en Chine aux environs de 1800 quelques cotonnades et des lainages du Yorkshire. Mais les tissus anglais qui trouvent preneurs en Inde se vendent mal en Chine, car l'artisanat

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

chinois du coton est très développé et suffit à tous les besoins. Il ne sera menacé qu'à l'extrême fin du XIX^e siècle par les importations massives de cotonnades américaines. Aussi bien, ce n'est pas de la vente de produits finis que la compagnie anglaise tire le principal de ses bénéfices, mais de la contrebande d'une drogue dont la grande valeur sous un petit volume fait de cette aventure qu'est encore un voyage à la Chine une opération hautement rentable.

Le déficit de la balance commerciale

L'opium, qui ne commencera à être cultivé en Chine sur de grandes superficies qu'au début du XX^e siècle, y était connu depuis la fin des Ming. Signalé par Li Shizhen dans son célèbre traité de pharmacologie, le *Bencao gangmu*, à la fin du XVI^e siècle, sous une transcription de l'arabe *afyîn*, il est importé au Fujian au XVII^e siècle par les Portugais. Les importations, qui atteignent environ 200 caisses par an au début du siècle suivant, font l'objet d'une interdiction officielle dès 1729. Cette interdiction est étendue à tout l'Empire en 1731. Mais la culture de l'opium progresse à partir de la fin du XVIII^e siècle après l'occupation de l'Inde par les Anglais. La Compagnie des Indes orientales acquiert ses premiers droits territoriaux au Bengale en 1757. Elle les étend au Bihar en 1765. En 1773, elle s'empare du monopole de la contrebande de l'opium en Chine et elle développe la culture du pavot au Bengale tout d'abord, puis au Malwa, en Inde centrale. Dès 1810, 4 000 à 5 000 caisses (chacune contenant environ 65 kg de drogue) sont importées à Canton et les importations vont s'accroître rapidement malgré toutes les interdictions du gouvernement chinois qui se multiplient à partir de la fin du XVIII^e siècle : en 1796, 1813, 1814, 1839, 1859.

Les importations d'opium en Chine au cours du XIX^e siècle

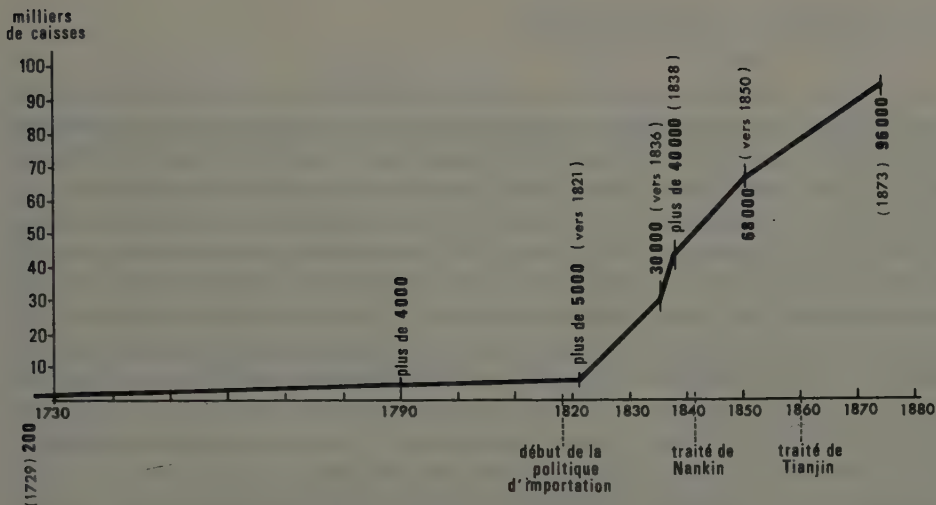
ANNÉES	NOMBRE DE CAISSES
1817-1819	4 228 (moyenne)
1820	4 244 (environ 5 000?)
1821	5 959
1823	9 035
1826-1828	12 851 (moyenne)
1829	16 257
1830	19 956
1836 (vers)	30 000 environ
1838	40 000 au moins
1850 (vers)	68 000
1873	96 000
1893	Les importations commencent à fléchir du fait de la hausse des prix
1917	Les importations cessent complètement : l'opium est produit en Chine même en quantités suffisantes pour couvrir tous les besoins



一面南越奇蹟







Les importations d'opium en Chine.

C'est en 1816 que l'East India Company, dont le monopole sera bientôt concurrencé par le commerce libre (la Compagnie sera abolie en 1833), prend la décision de développer de façon systématique ce fructueux commerce. Les importations d'opium en provenance des possessions anglaises de l'Inde (Bengale puis Malwa), et de Turquie dans une bien moindre mesure, ne cesseront de croître rapidement à partir des environs de 1820 et pendant tout le cours du XIX^e siècle. La vente de cette drogue devait constituer pendant plus de soixante ans la principale source de revenus de l'empire britannique des Indes dans ses relations avec la Chine. C'est grâce à elle que le commerce anglais en Chine évitera d'être déficitaire pendant cette période.

L'accroissement soudain des importations dans les années qui précèdent la « guerre de l'opium » n'est pas douteux et il explique l'émotion des autorités chinoises et du gouvernement de Pékin. C'est qu'en effet, indépendamment des ravages physiques et intellectuels qu'entraîne l'usage de la drogue chez ses adeptes — ce sont le plus souvent de petits fonctionnaires locaux, des employés des *yamen* —, la contrebande de l'opium a de graves effets moraux, politiques et économiques. Elle a créé, au Guandong, à la veille des incidents de la guerre de l'opium (1839-1842), une situation inextricable qui ne peut être clarifiée que par des mesures draconiennes à cause des réseaux de complicités qui se sont tissés à tous les niveaux entre bateliers, pirates contrebandiers, transporteurs, trafiquants, employés de l'administration et fonctionnaires de tous grades. Elle étend et aggrave la corruption. D'autre part, et c'est là sans doute ce qui a le plus incité le gouvernement central à réagir, cette contrebande mine l'économie chinoise affaiblie par les guerres de la fin du XVIII^e siècle et par la pression démographique. Ce sont les importations d'opium qui provoquent aux environs de 1820-1825 le déséquilibre soudain de la balance du commerce extérieur. Bénéficiaire jusqu'alors pour la Chine, il devient déficitaire à partir de cette époque.

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

La vente de l'opium en Chine ne peut plus être compensée par les achats de produits chinois qui ont pourtant continué leur progression depuis la fin du xviii^e siècle. Le principal de ces produits est le thé, objet d'importants trafics dans l'intérieur de l'Asie depuis l'époque des Song et des Yuan. Sa diffusion en Europe à partir des environs de 1730 explique l'accroissement continu des achats (surtout à partir des années 1760-1770) : de 12 700 tonnes aux environs de 1720, ils passent à 360 000 vers 1830. Cet important mouvement commercial a des répercussions en Chine : extension des plantations de théiers (principalement au Guangdong, au Jiangxi et au Anhui, mais aussi au Fujian, au Zhejiang, au Jiangsu et au Hunan), organisation de l'artisanat et du commerce du thé. Les autres produits occupent une moindre place dans les exportations vers l'Europe, mais leurs progrès ne sont pas moins nets : les achats de soieries passent de 1 200 piculs aux environs de 1750 à 6 400 vers 1830 ; les achats de fines cotonnades connues en Europe sous le nom de « nankins » passent de 338 000 pièces en 1785-1791 à 1 415 000 pièces en 1814-1820.

Mais cet essor du commerce chinois ne suffit pas à réduire le déficit que provoque la contrebande de l'opium.

Entre 1800 et 1820, 10 millions de *liang* d'argent étaient entrés en Chine. Entre 1831 et 1833, ce sont 10 millions qui en sortent. Et, grâce aux « traités » qui seront successivement imposés à la Chine, cette fuite de l'argent chinois qui est due pour l'essentiel aux achats d'opium ne cessera pas au cours du xix^e siècle (à la fin de ce siècle, l'opium constituera encore 30 % des importations). Pendant la guerre des Taiping (1851-1864), où le gros des trafics se fera à Shanghai, 30 millions de *liang* quitteront le seul port de Canton. Si, grâce à la réforme de l'administration du sel qui intervient à partir de 1832, le déficit du Trésor a pu être réduit, l'accroissement de la population et l'absence de nouvelles ressources aboutissent à une hausse des prix et à un appauvrissement général. L'État ne peut assister sans rien entreprendre à la fuite de sa monnaie.

La première " guerre " de l'opium

Les milieux dirigeants eurent à la fois conscience du danger et des difficultés que présentait une politique de prohibition systématique. De là, l'indécision apparente du pouvoir central et les désaccords sur les mesures à prendre. Trois tendances se font jour à Pékin. Certains conseillers sont partisans de mesures radicales d'interdiction, d'autres préconisent une sorte de légalisation des importations d'opium, d'autres enfin, estimant que les restrictions légales entraînent des maux souvent pires que le mal, pensent que l'absence de toute réglementation priverait le trafic clandestin de l'opium de son principal intérêt. Au moment où les importations s'accroissent rapidement, en 1836, Xu Naiji propose, pour arrêter la fuite de l'argent hors de Chine et pour accroître les revenus de l'État, que les entrées d'opium soient frappées d'une lourde taxe et qu'il soit fait obligation aux étrangers d'acheter en contrepartie des produits chinois (soieries, cotonnades, thé, porcelaine...). Mais ce sont les partisans de la prohibition totale qui triomphent trois ans plus tard avec Lin Zexu

(1785-1850), peut-être parce que le danger devient plus pressant. Envoyé à Canton en 1839, Lin Zexu y fait saisir 20 000 caisses d'opium et donne ordre aux marchands britanniques de déguerpir à bref délai. Dans le climat explosif que créent ces mesures extrêmes, les Anglais risquent par des actes de piraterie à l'embouchure du Zhujiang (rivière des Perles), puis sur les côtes du Zhejiang où ils occupent Dinghai, grande île de l'archipel des Zhoushan (Chusan); plus au nord, ils menacent le port de Tianjin. Mais la Chine ne cède pas. Les attaques anglaises reprennent en 1841 après l'arrivée de renforts : les étrangers s'en prennent de nouveau aux forts du Zhujiang, ils occupent Xiamen (Amoy), Ningbo, Dinghai de nouveau, menacent Hangzhou et la vallée du bas Yangzi où la flotte anglaise pénètre jusqu'à Nankin. Pour en finir, le gouvernement chinois accepte d'ouvrir des négociations et c'est le célèbre traité de Nankin de 1842 dont les effets à long terme seront beaucoup plus graves que ne l'avaient sans doute prévu les négociateurs chinois. Dans leur optique, les attaques anglaises s'inscrivent évidemment dans une perspective historique qui est celle des actes de piraterie commis par les populations étrangères et des incursions de nomades désireux de se voir ouvrir des marchés aux portes de la Chine. Les attaques des pirates japonais et celles de Coxinga avaient menacé les provinces côtières et le Bas-Yangzi de façon beaucoup plus grave que les attaques anglaises des années 1840-1842 et certaines incursions de la steppe avaient été elles aussi beaucoup plus dévastatrices. Les troupes anglaises qui attaquent Canton en 1841 ne sont fortes que de 2 400 hommes et les renforts qu'elles reçoivent l'année suivante ne dépassent pas quelques milliers d'hommes. En fin de compte, les droits concédés aux agresseurs ne sont guère en rapport avec le danger encouru : ce qui fait la faiblesse de la Chine à l'époque de la première guerre de l'opium, ce n'est pas tant le caractère désuet de son artillerie (gens de la steppe, les Mandchous n'avaient guère porté d'intérêt aux armes à feu et les efforts fournis à la fin des Ming dans le domaine de l'artillerie n'avaient pas été poursuivis), le manque de combativité et l'indiscipline des troupes impériales, que son état politique et le malaise social qui va bientôt se traduire par la formidable rébellion des Taiping. La corruption, l'impuissance d'une administration tatillonne qui souffre d'un excès de réglementation, la centralisation excessive de l'Empire et, en même temps, le manque de coordination, les trop grandes distances (Canton est à plus de 2 000 km de Pékin) qui font que les décisions ne sont prises à Pékin qu'avec un grand retard, voilà sans doute les causes principales de la faiblesse de l'Empire. Si le gouvernement des Qing finit par capituler, c'est parce qu'il était déjà hésitant et divisé sur la conduite à tenir avant même que n'aient débuté les attaques anglaises. L'empereur Daoguang lui-même est mal informé, indécis, avare des deniers de l'État. Son envoyé à Canton en 1841 accepte de son propre chef et sans attendre l'accord de Pékin le retrait des troupes chinoises et le versement d'une indemnité de 6 millions de *liang* d'argent aux Anglais. D'abord convaincu par Lin Zexu, partisan de la fermeté, Daoguang penche ensuite vers un compromis, puis se décide à reprendre l'offensive en 1841. Les efforts qui sont faits pour résister aux étrangers ne sont pourtant pas négligeables : fonte de canons, construction de bateaux de guerre à roues à aubes dont la tradition remonte aux Song, blocage des ports. En outre, des milices

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

paysannes se constituent en 1841 dans la région de Canton et répriment avec succès les maraudages des soldats anglais. Mais les milices, qui auraient été un des moyens les plus efficaces pour combattre l'intrusion étrangère au XIX^e siècle, sont mal vues de l'administration et du gouvernement qui craignent qu'elles ne tournent leurs armes contre les pouvoirs établis.

Le traité de Nankin met fin provisoirement aux difficultés. La Chine cède à la Grande-Bretagne la petite île de Hongkong, lui verse une « indemnité » de 21 millions de dollars d'argent, accepte d'ouvrir au commerce, c'est-à-dire principalement aux importations d'opium, les ports de Amoy, Shanghai et Ningbo en plus de celui de Canton. Elle accepte en même temps de supprimer le monopole du Cohong (Gonghang), terme qui désignait l'association officielle des marchands de Canton depuis 1720. Cette association réglait, en accord avec l'administration, l'ensemble des opérations commerciales avec l'étranger (Asie du Sud-Est, océan Indien, Europe), dont une partie importante était assurée par des navires chinois. Au traité additionnel de 1843 sont adoptés les premiers droits d'exterritorialité (les ressortissants britanniques échappent à la juridiction chinoise) et la clause de la nation la plus favorisée (tout avantage acquis par d'autres nations sera automatiquement étendu à la Grande-Bretagne). La juridiction consulaire et la création des premières concessions (*zujie*) ouvrent les premières brèches qui permettront aux nations occidentales, grâce aux progrès constants de leur puissance militaire et économique, d'exercer sur la Chine une emprise de plus en plus forte et de limiter toujours plus son indépendance et sa souveraineté.

Problèmes monétaires

Les conflits provoqués par la contrebande de la drogue et les effets immédiats des importations d'opium, dont le volume ne cessera de croître de 1820 jusqu'à la veille de la guerre sino-japonaise de 1894, ne doivent pas faire oublier leur action moins visible et pourtant très profonde sur l'économie et sur la monnaie chinoises.

L'histoire de l'argent en Asie orientale n'a pas encore fait l'objet d'études approfondies. Cependant, l'usage de ce métal comme moyen de paiement qui s'est maintenu en Chine jusqu'en pleine époque républicaine (1912-1949) a été sans doute un des facteurs importants de la dégradation de l'économie chinoise à partir du moment où cette économie s'est trouvée en concurrence avec des économies à monnaie d'or dont elle est devenue de plus en plus dépendante. Alors que l'attrait de l'or paraît avoir été une des causes déterminantes des grandes expansions maritimes depuis l'Europe jusqu'à l'Inde et l'Amérique, la rareté de ce métal en Asie orientale, sauf au Japon, et sans doute aussi une notion de valeur spécifique au monde chinois, la prédominance en Chine de l'économie étatique sur l'économie mercantile expliquent une absence générale de convoitise à l'égard des métaux précieux. C'est dans la mesure où il était relativement abondant et de valeur stable, à la différence de la monnaie de papier, que l'argent s'est imposé en Chine comme moyen de paiement

parallèlement aux pièces de cuivre. Son usage devient général aux xv^e-xvi^e siècles et les importations en provenance d'Amérique accroissent le volume d'argent en circulation au Guangdong et au Fujian dans la deuxième moitié du xvi^e siècle. Vers 1564, le dollar ou peso d'argent mexicain, fondu en grandes quantités en Amérique centrale et en Amérique du Sud, apparaît à Canton et à Fuzhou et son usage subsistera jusqu'à l'époque contemporaine.

Mais en même temps que la masse d'argent s'est accrue, témoignant de l'enrichissement constant de la Chine entre la fin du xvi^e siècle et la fin du xviii^e, la valeur de l'argent n'a cessé de diminuer par rapport à celle de l'or. Alors qu'à la fin du xvi^e siècle, l'argent conserve la valeur élevée qu'il semble avoir eue pendant toute l'époque où le Japon est resté en Asie orientale le principal exportateur de métaux précieux (le rapport de l'or à l'argent est alors de 1 à 4), il se déprécie à partir des environs de 1575. En 1635, le *liang* d'or vaut déjà 10 *liang* d'argent. Le renversement de la balance commerciale de la Chine vers 1820-1825 coïncide avec le début d'une nouvelle chute de la valeur de l'argent sur le marché international, que précipite l'adoption de l'étalon-or par les puissances occidentales dans la deuxième moitié du xix^e siècle, au moment même où l'économie chinoise a le plus à souffrir de leur concurrence commerciale ainsi que des indemnités de guerre qui sont imposées à la Chine par ses agresseurs. En 1887, le *liang* d'argent vaut 1,20 dollar américain. En 1902, il ne vaudra plus que 0,62 de la même unité.

En même temps que sa monnaie se déprécie sur le marché mondial, l'argent ne cesse de quitter la Chine en grandes quantités au cours du xix^e siècle. Malgré une baisse des prix de l'opium (la caisse vendue entre 1 000 et 2 000 dollars mexicains avant 1821 ne vaut plus que 700 à 1 000 dollars après 1838), la valeur de l'argent, dont les exportations ne se ralentissent pas, monte en Chine au détriment de la monnaie de cuivre, comme l'indique le tableau suivant :

Avant 1820, un <i>liang</i> (36 g environ) d'argent vaut	1 000 pièces de cuivre environ.
En 1827, il en vaut :	1 300
en 1838	1 600
en 1845	2 200 ou plus.

Or, cette hausse du prix de l'argent porte un grave préjudice aux classes les plus pauvres qui forment la grande majorité de la population chinoise, car ce sont elles qui détiennent la plupart des sapèques de cuivre cependant que leurs impôts sont calculés sur la base de la monnaie d'argent.

De ces indications très sommaires, on peut tirer une conclusion générale et provisoire : de même que le bimétallisme argent-cuivre a joué en Chine même dans le sens d'une aggravation de la condition des classes les plus défavorisées, le bimétallisme mondial de l'or et de l'argent a contribué à ruiner l'économie chinoise dans le courant du xix^e siècle. Ces mécanismes monétaires ont aggravé la récession économique qui caractérise la première moitié du xix^e siècle et contribué ainsi aux terribles soulèvements qui commencent aux environs de 1850.

3. La Chine et l'Occident

L'action de l'Occident en Chine est représentée le plus souvent sous un jour avantageux pour l'amour-propre des pays d'Europe et de l'Amérique : les Occidentaux ont amené la Chine à sortir de son isolement millénaire, ils l'ont éveillée à la civilisation scientifique et industrielle, forcée à s'ouvrir au reste du monde. A l'esprit de routine, à la corruption des mandarins, à la tyrannie des empereurs, à la croyance naïve des Chinois de se trouver au centre de l'univers et aux superstitions d'un peuple misérable s'opposent l'esprit d'entreprise, la notion de progrès, les sciences et les techniques, les libertés, l'universalisme occidental, le christianisme.

D'autre part, l'intrusion des pays occidentaux en Asie orientale a eu, dans cette partie du monde comme ailleurs, de si graves contrecoups que les perspectives traditionnelles de l'histoire de l'Extrême-Orient semblent radicalement modifiées à partir du moment où elle s'est produite : pour la plupart des historiens, les premières canonnades des voiliers britanniques dans la rivière des Perles marquent le début d'une époque entièrement nouvelle dans l'histoire de la Chine. Et cette nouvelle période paraît s'insérer d'autant mieux dans l'histoire mondiale qu'elle devient partie intégrante de celle d'un Occident dont l'évolution depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours est conçue comme la pièce maîtresse de toute histoire universelle. Du même coup, toutes les périodes antérieures de l'histoire du monde chinois qui ne peuvent s'y rattacher tendent à perdre leur intérêt intrinsèque et leur signification.

Mais c'est méconnaître la solidarité des civilisations, ignorer le rôle mondial de la Chine dans le passé, ses relations avec l'Asie centrale, l'Iran, l'Inde, le monde islamique et l'Asie du Sud-Est, le va-et-vient des marchandises, des techniques et des religions qui n'a jamais cessé à travers le continent eurasiatique et sans lequel les pays d'Europe n'auraient pas connu les Temps modernes. Et c'est aussi tenir pour négligeables les structures et les traditions spécifiques du monde chinois : si menaçants qu'aient été au XIX^e siècle les dangers venus du dehors, si profonde qu'ait été l'évolution, les problèmes intérieurs n'ont jamais cessé d'être prépondérants; c'est en fonction de ces structures et de ces traditions que le monde chinois s'est transformé. Ainsi s'explique la persistance de certaines attitudes et de certains traits qui rattachent la Chine d'aujourd'hui à celle d'hier.

En opposant de façon globale les deux civilisations — la chinoise et l'occidentale —, en réduisant l'histoire à leur affrontement, on néglige d'autre part cette donnée fondamentale qu'est le temps. On substitue un cliché à une série de changements successifs qui ont affecté aussi bien la Chine que les pays occidentaux. Dans l'histoire des rapports entre l'empire des Qing et les nations industrialisées de l'Europe et de l'Amérique, il faut tenir compte non seulement des transformations qui se sont produites en Chine dans la société, l'économie, le système politique, la vie intellectuelle, mais de celles qu'ont connues pour leur part les pays occidentaux : leur expansion coloniale, le développement de leurs industries, le renforcement de leurs armées et de leurs flottes, l'évolution de leur politique étrangère furent

marqués par des étapes. L'Angleterre des dernières années du XIX^e siècle est déjà bien différente de celle de la première guerre de l'opium (1839-1842). Il est bon de rappeler que les progrès techniques les plus nets, en Europe et aux États-Unis, n'apparaissent que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. En 1830, les flottes occidentales ne comptaient encore que 3 % de navires à vapeur qui étaient propulsés par des roues à aubes : la marine à vapeur ne se développe vraiment qu'à partir de l'adoption de l'hélice au milieu du XIX^e siècle. Les premiers navires à coque d'acier ne sont construits qu'à partir de 1880, dix ans après l'ouverture du canal de Suez (1869), date importante dans l'expansion coloniale des nations d'Europe en Inde et en Extrême-Orient. Les chemins de fer ne prennent une grande extension qu'après 1850.

Longueur des réseaux de chemins de fer

en km			
1840	7 700	1870	210 900
1850	38 700	1880	373 500
1860	108 100	1890	618 400

Quand se généralise l'emploi de la houille en Europe et en Amérique au milieu du XIX^e siècle, il n'en est extrait que 90 millions de tonnes (dont 56 en Grande-Bretagne). Le total s'élèvera à 1 340 millions en 1913, au moment où sont découvertes de nouvelles sources d'énergie : pétrole et électricité, moteur à explosion et machine Gramme commencent leur carrière au début du siècle.

L'invention du convertisseur Bessemer date de 1855, celle du four Martin de 1864, celle du procédé Thomas de 1878. Alors que la production totale de fonte est de 10 millions de tonnes en 1850, elle atteindra 78 millions en 1913.

Le coût des cotonnades anglaises diminue de 80 % entre 1850 et 1870, grâce aux progrès de la mécanisation. Mais ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que l'association du capital bancaire et du capital industriel permet un développement spectaculaire de la production mécanisée : c'est alors que, par suite du progrès de plus en plus rapide des techniques, la puissance économique et militaire des nations industrialisées de l'Europe et de l'Amérique, bientôt rejointes par le Japon, devient réellement redoutable pour la Chine. Il n'en était pas de même cinquante ans plus tôt. Ne faut-il pas rappeler enfin, lorsqu'on considère la Chine comme un pays essentiellement rural, que l'on comptait moins de 2 % de citadins dans l'Europe de 1830 et qu'une vingtaine de villes seulement y avaient plus de 100 000 habitants.

La véritable menace que fait peser l'Angleterre sur la Chine de la première moitié du XIX^e siècle est beaucoup moins d'ordre militaire qu'économique : les importations d'opium contribuent à miner l'économie d'un Empire dont les finances et le système politique et

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

administratif ont commencé à se dégrader depuis les environs de 1800. Et c'est bien là en effet qu'est l'essentiel, puisque cette dégradation aboutit aux formidables explosions sociales et aux insurrections de populations colonisées qui vont ébranler l'Empire entre 1850 et 1878.

Ce qui modifie si sensiblement les conditions politiques, le personnel dirigeant, l'économie et la fiscalité, la vie intellectuelle en Chine entre 1850 et 1870, ce n'est point l'action des puissances occidentales, mais cette terrible crise sociale et politique que fut la guerre des Taiping. L'intérêt presque exclusif accordé par les historiens occidentaux à l'histoire de la pénétration économique et militaire des nations d'Europe et de l'Amérique a faussé les véritables perspectives.

Les nouvelles entreprises de l'étranger en Chine entre 1858 et 1860 se produiront dans ce contexte de crise interne et, quand la pression des nations industrialisées s'accroîtra à la fin du XIX^e siècle, la Chine n'aura guère eu le temps, ni les moyens, ni la tranquillité, ni l'autonomie nécessaires pour se renforcer et lutter efficacement contre la ruée des impérialismes.

C'est le jeu combiné de cette évolution des nations industrialisées et de ces développements internes dans l'empire des Qing en même temps que la trame des événements qui rendent compte des enchaînements de l'histoire et du tragique destin de la Chine.

L'EXPLOSION SOCIALE ET SES CONSÉQUENCES

chapitre 2

LES CAUSES PROFONDES DES FORMIDABLES SOULÈVEMENTS qui bouleversent l'Empire de 1850 à 1878 sont déjà à l'œuvre au début du XIX^e siècle et l'on peut considérer ces grandes rébellions comme l'aboutissement de la lente détérioration qui s'est poursuivie depuis un demi-siècle. L'accroissement de la population dans une période de récession économique, la dépréciation de la monnaie de cuivre qui touche les classes les plus défavorisées, les vices d'une administration inefficace et corrompue, les difficultés financières qui poussent l'État et ses fonctionnaires à accroître les charges des plus pauvres — dès 1843, le gouvernement est contraint de réduire le traitement de ses fonctionnaires ainsi que les budgets provinciaux —, tout cet enchaînement de causes devait amener la terrible explosion sociale qu'annonçaient depuis une cinquantaine d'années de nombreux signes avant-coureurs : rébellions du Lotus blanc et de l'Ordre céleste en Chine du Nord, renouveau de la piraterie sur les côtes du Guangdong, du Fujian et du Zhejiang, soulèvements sporadiques de la paysannerie et des populations non chinoises en Chine du Sud, prolifération des sectes et des sociétés secrètes.

Les régions du bassin inférieur du fleuve Jaune, sujettes aux grandes inondations, et les terres arides de la Chine du Nord où les sécheresses pouvaient survenir de façon inopinée avaient toujours été le théâtre de soulèvements populaires. Mais c'est dans la Chine tropicale, dans des régions qui étaient parmi les plus prospères un demi-siècle auparavant que naît et que s'étend comme une traînée de poudre la plus grande insurrection de l'histoire. Plus sensibles aux variations de l'activité économique, les provinces de la Chine du Sud

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

ont sans doute ressenti beaucoup plus vivement que celles du Nord la récession de la première moitié du XIX^e siècle. La raréfaction de l'argent et la hausse des prix que provoquèrent les importations d'opium, puis le détournement des trafics de Canton sur Shanghai après le traité de Nankin (1842) sont venus accélérer le déclin de l'économie et la dégradation du climat social au Guangdong, au Guangxi et au Hunan. De 1845 à 1858, les exportations de thé à partir de Canton passent de 76 à 24 millions de livres, tandis qu'elles s'élèvent à Shanghai, au cours de la même période, de 3 800 000 à 51 300 000 livres. La récession provoque la ruine de toute une population de bateliers, de transporteurs et de marchands qui vivaient de l'activité commerciale dans la région de Canton et sur les grandes routes de l'intérieur par les vallées de la Xiang et de la Gan. Ces gens fournirent une partie de ses premières troupes à la grande rébellion des Taiping. De la même façon, l'arrêt complet des trafics sur le grand canal à partir de 1849, en réduisant à la misère les familles de bateliers, contribuera à l'extension des zones insurgées.

I. Le Royaume du Ciel

La grande insurrection qui prend naissance aux environs de 1850 en Chine tropicale avait donc été préparée par l'implantation de sociétés secrètes de tendance révolutionnaire et de coloration religieuse. Les sentiments d'hostilité aux Mandchous y étaient sans doute restés vivaces depuis l'époque de la résistance des Ming du Sud (1644-1661) et la période de sécession des années 1674-1681. La rapidité avec laquelle le mouvement qui devait donner naissance aux Taiping s'étend dans la province du Guangxi et gagne les provinces du Guangdong, du Moyen et du Bas-Yangzi s'explique, en même temps que par la misère et l'injustice, par le travail souterrain qu'y avaient accompli les organisations clandestines affiliées à la Société de la Triade (*Sanhehui*), connue aussi sous le nom de Société du Ciel et de la Terre (*Tiandihui*).

Une tradition révolutionnaire

Celui qui devait devenir le chef du grand empire rebelle des Taiping est issu de cette minorité chinoise méprisée que constituent les Hakka (Kejia), anciens immigrants en Chine du Sud. D'une famille pauvre de l'Est du Guangxi, Hong Xiuquan (1813-1864) reçoit cependant un rudiment d'éducation classique et échoue aux concours officiels. C'est un illuminé, prédisposé par son tempérament, mais peut-être aussi par ses origines et par les traditions religieuses locales. La lecture de tracts diffusés par les missionnaires protestants établis depuis peu au Guangdong détermine sa vocation de messie. L'égalitarisme mystique qui devait être un des traits marquants du mouvement des Taiping a son origine dans ces premiers contacts de Hong Xiuquan avec la propagande des missions. Il entre en

L'explosion sociale et ses conséquences

relation en 1847 avec un missionnaire américain du nom de Roberts et commence à prêcher au Guangxi oriental, dans une région où la dépression économique se fait particulièrement sentir depuis le détournement des trafics de Canton sur Shanghai à la suite du traité de Nankin. Enhardi par le succès de ses prêches, il fonde une Association des adorateurs de Dieu (*Baishangdihui*) dont le titre même rappelle la traduction adoptée par les missionnaires protestants pour le nom de Dieu (Shangdi), et recrute en deux ou trois ans près de 30 000 membres : bateliers et transporteurs en chômage dans le port de Canton et sur la route commerciale qui relie Canton à la vallée de la Xiang au Hunan, mineurs, charbonniers, paysans pauvres, bandits et déserteurs. La société recrute aussi parmi les Hakka et les aborigènes du Guangdong et du Guangxi.

Les adorateurs de Dieu, bientôt connus sous le nom de Taiping, éliminent d'abord au Guangxi un groupe rival constitué par des unions de défense commune contre le banditisme qui sévit dans la région, puis fusionnent avec les sociétés secrètes antimandchoues. La rébellion débute au Guangxi oriental, au village de Jintiancun, en 1850. Les Taiping, qui se signalent par leur chevelure et l'abandon de la natte, signe de l'asservissement aux Mandchous (ils seront parfois appelés les « bandits aux cheveux longs », *changmaofei*), détruisent les habitations et procèdent à la confiscation et au partage des terres. Distribuant les terres de façon égale à ceux qui sont en âge de les cultiver, ils suivent un principe analogue à celui qu'avaient institué les lois agraires de l'époque des Tang et s'inspirent de la théorie des champs en damier (*jingtian*) qui figure dans le *Zhouli* (*Rites des Zhou*), ouvrage d'une authenticité suspecte dont s'étaient déjà réclamés, sous les Han, l'usurpateur Wang Mang et, sous les Tang, l'impératrice Wu Zetian. De même, l'organisation des individus et des familles en groupements paramilitaires chez les Taiping reste conforme aussi bien à d'anciennes traditions administratives qu'au système d'encadrement des sociétés secrètes : vingt-cinq familles forment un *ku* (« magasin ») avec son église (*libaitang*), cinq hommes une escouade, cinq escouades une patrouille, quatre patrouilles un bataillon, et ainsi de suite jusqu'à la constitution de divisions de 2 500 hommes (correspondant à des groupements de 13 156 familles) et d'armées de 125 000 hommes. Fonctions militaires, religieuses, administratives sont confondues. Les Taiping instituent un régime communautaire où personne ne possède de bien en propre, où l'individu est très strictement encadré, où, après la suppression de tout commerce privé, les besoins indispensables de chacun sont assurés par la collectivité, où le pouvoir est à fondement théocratique. Cela n'est point si nouveau qu'il y paraît : le système plonge ses racines dans d'anciennes traditions chinoises, politiques et religieuses, où le mythe d'un âge d'or disparu rejoint l'utopie à venir. Dans une société et un contexte historique bien différents, au II^e siècle de notre ère, les Turbans jaunes avaient créé une société hiérarchisée et théocratique dont la fin était l'institution de cette ère de justice et de pureté qui porte le nom de Grande Paix (*taiping*), nom repris par les adorateurs de Dieu et qu'évoque à sa façon le nouveau terme de Royaume du Ciel (*tianguo*). S'il est vrai que les influences chrétiennes sont sensibles chez les Taiping (« l'égalité est l'idéal du Dieu tout-puissant qui a envoyé Hong Xiuquan

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

sauver le monde »), si les adhérents sont tenus d'assister à des services religieux hebdomadaires, on note aussi d'autres influences et c'est dans un moule typiquement chinois que se trouvent fondus les apports nouveaux du christianisme. Si Hong Xiuquan, qui gouverne par inspirations divines, se proclame frère cadet de Jésus-Christ, c'est à la façon dont d'autres chefs de rébellion et d'autres usurpateurs furent considérés comme des réincarnations de Maitreya, le Buddha sauveur. Bouddhisme, taoïsme, traditions classiques du *Mengzi* et du *Zhouli* ont marqué le mouvement des Taiping; et les missionnaires chrétiens ont été frappés par les aspects profondément hétérodoxes du christianisme des rebelles aux cheveux longs.

Le mouvement est non seulement égalitariste et révolutionnaire, mais puritain et féministe. Il condamne le concubinage et la pratique du bandage des pieds des fillettes qui s'est répandue à partir des Song. Il vise à l'égalité absolue des sexes au travail et à la guerre. Les femmes reçoivent une part des terres égale à celle des hommes, elles forment des armées à encadrement exclusivement féminin. Les Taiping proscrivent tout luxe inutile, interdisent les jeux d'argent, l'alcool, le tabac, l'opium. Mais ces tendances puritaines — iconoclastes aussi — qui vont dans le sens même de la propagande des missionnaires protestants ne constituent pas une nouveauté radicale. Le mouvement de rébellion dirigé par Zhang Xiangzhong à la fin des Ming était animé également par une rage destructrice qui s'en prenait aux biens de luxe et aux riches. Zhang Xiangzhong avait lui aussi créé des armées féminines (*pozi jun*).

Essor et répression de la rébellion des Taiping

En 1851, Hong Xiuquan fonde le Royaume du Ciel de la Grande Paix et se proclame Roi du Ciel (*tianwang*). Il confère ce même titre de roi à ses ministres et chefs d'armées : roi en second (*yiwang*), rois de l'Est, de l'Ouest, du Sud et du Nord. L'un, Yang Xiuqing (environ 1817-1856) est un organisateur et un stratège de génie, l'autre, Shi Dakai, un général de talent exceptionnel. En 1852, les Taiping occupent le Nord-Est du Guangxi (région de Guilin), le Sud-Ouest du Hunan, puis progressent vers Changsha et les villes du Moyen-Yangzi (Yueyang, Hanyang), atteignent les régions situées au sud-ouest de Nankin (Jiujiang au Jiangxi, Anqing au Anhui). L'année suivante, ils s'emparent de Nankin qu'ils baptisent capitale du Ciel (*tianjing*) : Nankin restera le centre politique et administratif du *Taiping tianguo* jusqu'à sa chute en 1864. C'est ensuite la conquête du Bas-Yangzi (Zhenjiang et Yangzhou), où ils arrêtent les communications sur le canal impérial. En 1853-1854, le nouvel Empire s'étend vers le nord et vers l'ouest. Les armées Taiping s'aventurent jusque dans la région de Tianjin, menaçant Pékin, mais elles sont contraintes à la retraite par le froid et la disette; elles sont défaites au Shandong en 1855. Cependant, les gains de territoire restent importants dans toute la vallée du Yangzi.







Devant cette expansion subite et triomphante de la rébellion, le gouvernement des Qing est tout d'abord désarmé. Les Bannières sont impuissantes à arrêter le flot des insurgés;

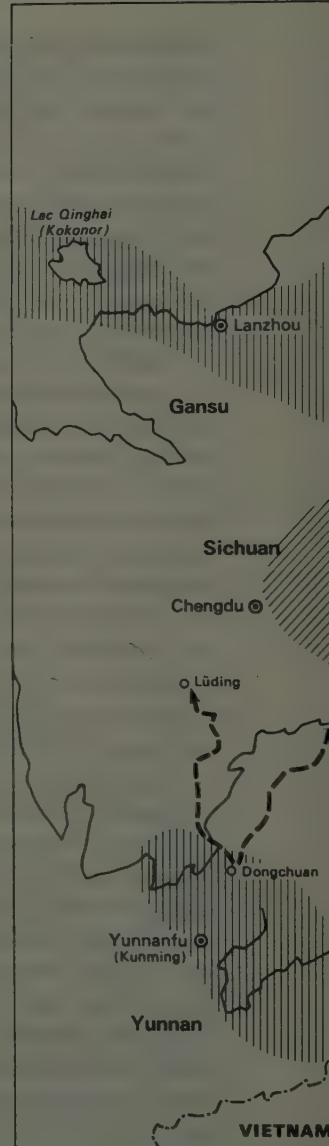
L'explosion sociale et ses conséquences

les armées gouvernementales, menées par Xiang Rong, subissent une défaite décisive en 1856. Les rentrées d'impôts baissent brutalement et les transports sont désorganisés par suite de l'arrêt des convois sur le Yangzi et de la perte des territoires les plus riches de l'Empire. En 1855, ont lieu les grandes inondations du fleuve Jaune dont le cours se déplace du sud au nord de la péninsule du Shandong et ne sera régularisé qu'en 1870. Mais après les premières années d'affolement et d'impuissance, la défense s'organise de façon efficace, non pas sous la direction du gouvernement central, mais sur l'initiative de l'administration chinoise des provinces et de la classe lettrée : elles se sentent directement menacées par une rébellion qui porte atteinte à l'ordre établi et à toutes les traditions. De nouveaux chefs apparaissent et de nouvelles armées de recrutement local se constituent. A l'Ouest, c'est l'armée de la Xiang, nom littéraire du Hunan, sous la direction énergique du Hounanais Zeng Guofan (1811-1872) qui crée une flotte de guerre pour ses opérations sur le Yangzi, obtient l'appui moral et matériel des élites chinoises et finance la guerre par des émissions de monnaie de papier ainsi que par la nouvelle taxe d'octroi interne sur les trafics commerciaux, le *lijin*, instituée par les Qing en 1853. Elle reprend Wuchang, sur la rive droite du Yangzi en 1854, parvient quatre ans plus tard à Zhenjiang, puis à Jiujiang, et menace Nankin. Mais la reconquête systématique ne commence qu'en 1860, avec les trois armées de Zeng Guofan, de Zuo Zongtang (1812-1885), un autre Hounanais, (armée de Chu, nom de l'ancien royaume du Moyen-Yangzi) et de Li Hongzhang (1823-1901), originaire de Hefei au Anhui central (armée de la Huai).

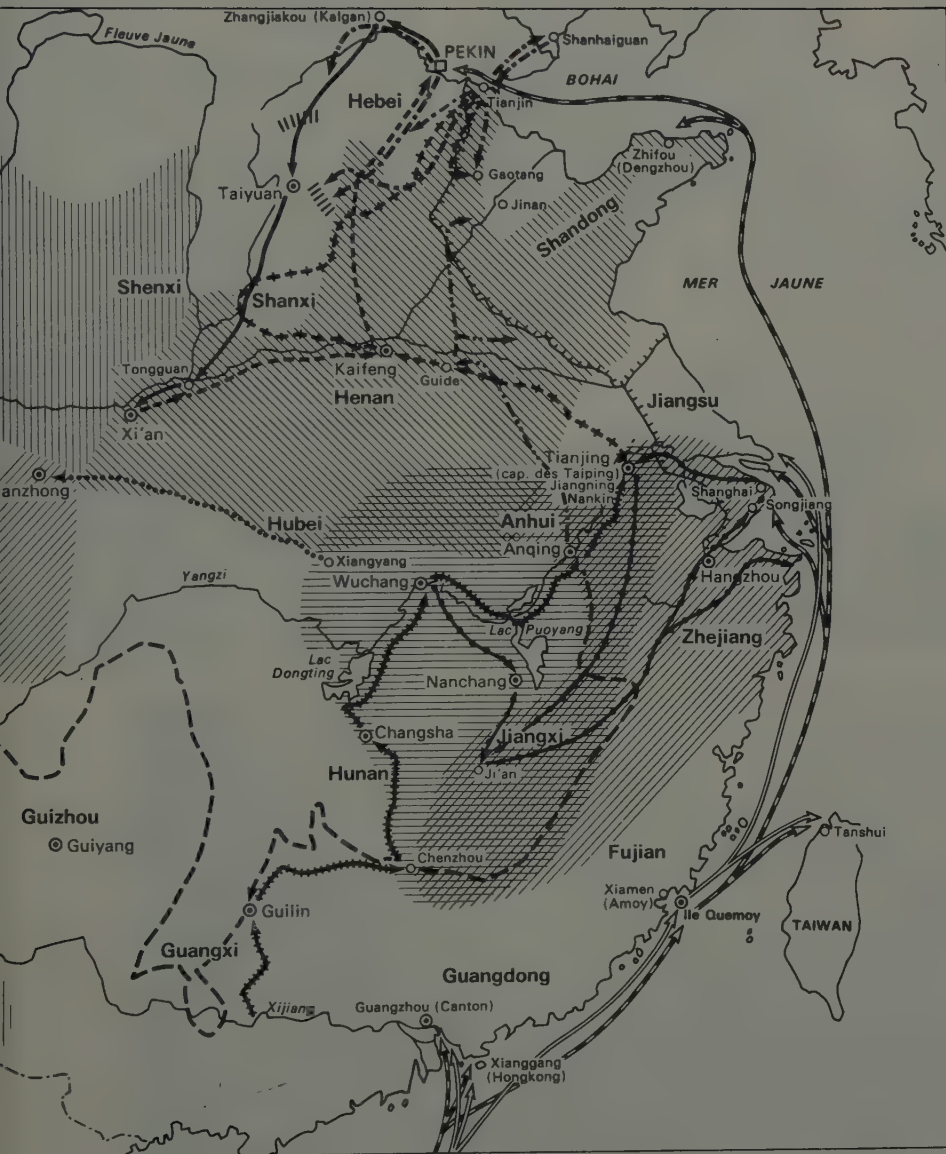
Les Taiping s'efforcent cependant de moderniser leurs armées et de réorganiser leur administration sous l'impulsion de Hong Rengan (1822-1864), un cousin du Roi du Ciel qui a reçu une éducation à l'occidentale à Hongkong et à Shanghai et fait paraître en 1859 un traité politique (les *Zizhieng xinpian*) où il préconise l'adoption des institutions politiques américaines, la création de chemins de fer, d'exploitations minières et industrielles, l'institution de banques, le développement des sciences et des techniques. Mais le *Taiping tianguo* est affaibli par des dissensions intérieures entre dirigeants qui ne feront que s'aggraver avec le temps. Le partage des terres provoque l'hostilité des moyens et petits propriétaires. Les dirigeants ne respectent pas les règles d'austérité imposées à la masse des adhérents, mais vivent au contraire dans le luxe. La guerre et les déplacements incessants font que le programme de modernisation reste lettre morte. Les projets de construction de bateaux à vapeur, de chemins de fer, d'usines doivent être abandonnés. Sur le plan militaire, les Taiping ont progressé trop rapidement tout au long de la vallée du Yangzi et ont négligé de s'implanter solidement dans l'intérieur des campagnes. Ils ne cherchent pas avant 1856 à s'allier aux Nian, autres insurgés de la Chine du Nord, s'abstiennent de s'emparer de la région de Shanghai dans le désir de se ménager les puissances occidentales dont ils espèrent en vain l'appui. Enfin, ils ne disposent pas de cavalerie, ce qui les prive de tout moyen de manœuvre rapide. Les Occidentaux qui avaient gardé jusqu'alors une attitude de neutralité relative prennent parti pour les Qing en 1862, quand ils sentent leurs intérêts menacés par l'avance des Taiping sur Shanghai. Un corps de mercenaires

- +++++ 1^{re} offensive des Taiping à partir du Guangxi
 - offensive menée par Lin Fengxiang et Li Kaifang
 - offensive menée par Zeng Lichang
 - offensive menée par Chen Decai
 - offensive menée par Shi Dakai
 - offensive menée par Li Xiucheng
 - repli de la cour des Qing au cours de l'offensive des Alliés sur Pékin
 - - - - - retour de la cour vers Pékin
 - - - - - attaques des Alliés en 1900
 - ||||| front de défense contre les Boxeurs

 - 1  première période du royaume Taiping (1831-1856)
 - 2  dernière période du royaume Taiping (1857-1863)
 - 3  extension des rébellions Nian
 - 4  rébellions des musulmans chinois Hui
 -  attaques anglaises de la première guerre de l'opium
 -  attaques anglo-françaises de la deuxième guerre de l'opium
- Provinces**



26. L'explosion sociale des années 1850-1868 et les soulèvements de musulmans chinois.



DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

est constitué qui combattrait aux côtés des troupes chinoises sous le commandement du célèbre aventurier anglais C. J. Gordon (1833-1885).

En 1864, Zuo Zongtang reprend Hangzhou et le siège de Nankin commence la même année. Nankin est prise et le Roi du Ciel s'empoisonne. Cependant les combats continueront deux années encore au Fujian contre certains éléments des armées Taiping. D'autres éléments passeront à Formose, d'autres au Vietnam (Tonkin), où ils constitueront à partir de 1867 des corps de milice chargés de la lutte contre les anciens partisans des Lè et contre le banditisme. Connus sous le nom de Pavillons noirs (*Heiqijun*), ils participeront activement à la résistance contre l'invasion française.

La rébellion des Taiping fournit l'occasion de s'interroger sur les autres grandes insurrections du passé. Le cliché qui veut que les dynasties chinoises durent jusqu'à ce que des jacqueries fassent passer en d'autres mains le mandat du Ciel (*tianming*), amenant ainsi un retour à l'état antérieur, n'a pas grand rapport avec les réalités de l'histoire. Il méconnaît non seulement la grande diversité des insurrections (origine sociale et professionnelle des rebelles, liens des insurgés avec d'autres groupes sociaux, caractère régional, extension géographique des soulèvements, organisation, conceptions et buts), mais aussi l'évolution du monde chinois et les conditions sociales et politiques particulières des époques où elles sont apparues. La constitution d'armées indépendantes du pouvoir central, la sécession de familles aristocratiques, les infiltrations et les insurrections d'anciennes tribus d'éleveurs nomades installées en Chine, les invasions venues de la steppe ont joué un plus grand rôle dans les changements de « dynasties » que les soulèvements paysans.

D'autre part, le terme de jacquerie, dans la mesure où il évoque l'action anarchique et inorganisée de paysans poussés au désespoir, est impropre : un des caractères les plus frappants des insurrections chinoises est au contraire qu'elles impliquent dans la majorité des cas encadrement et hiérarchie. C'est une administration villageoise autonome mise en place de façon clandestine qui prend la relève de l'administration officielle dans les zones où l'insurrection est parvenue à chasser les fonctionnaires impériaux. Les grandes sociétés secrètes à tendances millénaristes restent fidèles aux principes fondamentaux des confréries rurales ou professionnelles : cotisations, règlement intérieur, liens de caractère quasi familial entre les membres, devoir d'entraide, hiérarchie des fonctions, hérité de l'affiliation à l'intérieur des familles.

On a voulu voir d'autre part dans les larges emprunts que les Taiping ont faits au christianisme le signe d'une nouveauté radicale et le témoignage probant de l'influence de l'Occident. C'est méconnaître le rôle joué par les religions hétérodoxes dans les grands mouvements insurrectionnels de l'histoire et l'opposition, fondamentale en Chine, des cultes officiels, patronnés par le pouvoir légitime, et des pratiques religieuses réprouvées par l'État (*yinsi*). Taoïsme, bouddhisme, manichéisme ont fourni ainsi aux soulèvements populaires l'espoir messianique d'un monde de paix, d'harmonie et de prospérité générale : le christianisme des Taiping s'inscrit dans cette même perspective.

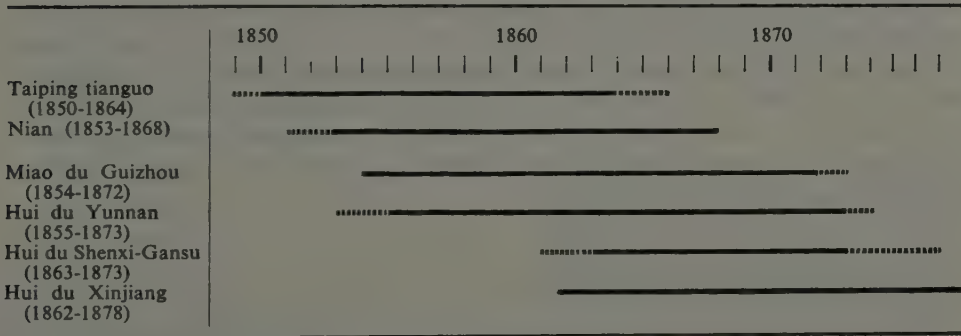




2. Autres soulèvements

Cependant, la rébellion des Taiping n'est que le principal soulèvement de tout un contexte insurrectionnel. On peut dire que cette très grande rébellion a favorisé dans le Nord celle des Nian qui débute plus tard et durera plus longtemps : des liens ont existé entre ces deux soulèvements. Il y en eut aussi entre les Nian et les musulmans insurgés de la Chine du Nord-Ouest, eux-mêmes en relation avec les rebelles islamiques du Xinjiang occidental. Mais ces insurrections sont avant tout la traduction d'un climat politique et social. La misère des temps, les injustices subies par les plus défavorisés, la corruption des dirigeants suffisent à rendre compte de la conjonction temporelle des troubles.

Rébellions et soulèvements des années 1850-1878



Les Nian

En Chine du Nord, l'agitation qui commence en 1851 sur les confins du Shandong, du Henan, du Anhui et du Jiangsu est mise au compte d'une société secrète, les Nian (terme qui signifie pincer en tournant ou tordre — peut-être s'agissait-il du papier qui servait à allumer les incendies), résurgence probable de la société du Lotus blanc (*Bailianjiao*). Les adhérents sont des paysans pauvres, des contrebandiers du sel, des déserteurs auxquels se joignent quelques petits lettrés malchanceux. Révolutionnaire et antimandchou, le mouvement ne paraît pas avoir cependant d'objectif bien défini : la redistribution des richesses par des rapines, des coups de main, ou par pression sur les riches semble constituer la principale activité des Nian. La rébellion commence à devenir dangereuse pour le pouvoir central à partir de 1853 : elle s'est étendue en effet vers le Hebei et du Shandong

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

au Henan. Les grandes inondations de 1855 viennent grossir quelques années plus tard le nombre des insurgés.

Leurs villages fortifiés, leurs petites unités de cavalerie, leur tactique de harcèlement et de repli général en cas de danger, les complicités dont jouissent les combattants dans les campagnes rendent très difficile la tâche des Bannières impériales et des « Bataillons verts » composés de troupes chinoises qui sont envoyés contre les Nian. Ces armées peu mobiles et inefficaces, qui avaient fait la preuve de leur incapacité dans les premières années de la guerre des Taiping ne peuvent empêcher l'extension de la rébellion. Les Nian prêtent leur concours aux Taiping, lors de leur offensive en direction de Pékin en 1854-1855, et tentent de coordonner leur action avec celle des armées du Royaume du Ciel de 1856 à 1863. Mais après l'écroulement des Taiping en 1864, le gouvernement central, libéré de la menace la plus grave, lance contre les Nian une série de grandes offensives. Après avoir fait appel au général mongol Senggelinquin qui parvient à reprendre le contrôle du Shandong mais est tué lors de la grande contre-offensive victorieuse des Nian en 1865, il se tourne vers les hommes nouveaux qui avaient su triompher des Taiping : au moment où les Nian sont à l'apogée de leur puissance, Zeng Guofan est nommé commandant en chef des armées de répression. En 1866, les rebelles constituent deux grandes zones d'insurrection : l'une au Shandong-Henan-Hubei-Jiangsu, l'autre au Shenxi, en liaison avec les soulèvements de musulmans chinois qui se sont déclarés trois ans auparavant. En 1867, ils marchent sur Pékin, et Zeng Guofan cède son commandement à Li Hongzhang. L'année suivante, la menace sur Pékin se précise avec l'avance combinée des insurgés du Shenxi vers le Shanxi et le Hebei, et de ceux du Shandong et du Hebei vers le nord. Mais Li Hongzhang vient à bout de la rébellion la même année.

Les populations colonisées

Ces événements sont contemporains d'autres troubles : ce sont, à partir de 1854, les soulèvements de populations autochtones du Guizhou, poussées à bout par les spoliations de terre et les exactions de l'administration chinoise (ces soulèvements ne seront entièrement réprimés qu'en 1872) et, à partir de 1855 au Yunnan et de 1862-1863 dans le Nord-Ouest et au Xinjiang, les insurrections de Chinois musulmans et de peuples islamisés de l'Asie centrale. A l'exception de ceux du Xinjiang qui furent encouragés par les puissances étrangères, la plupart de ces soulèvements eurent sans doute pour cause fondamentale la pression des populations de langue et de culture chinoises dont l'essor démographique s'était poursuivi depuis le milieu du XVIII^e siècle.

Les communautés de musulmans chinois, issues du métissage de musulmans étrangers et de Han, s'étaient développées depuis l'époque mongole au Yunnan et dans les provinces du Nord-Ouest (Shenxi et Gansu) et constituaient des groupes sociaux qui vivaient en marge de la population chinoise et tenaient à conserver une personnalité fondée sur leur appartenance religieuse et sur leurs plus lointaines origines ethniques. Leur particularisme

L'explosion sociale et ses conséquences

si vivace explique pourquoi aujourd'hui encore ces populations sont comptées au nombre des « minorités ethniques » (*shaoshu minzu*). Les discriminations dont elles étaient l'objet de la part des Han et de l'administration impériale furent à l'origine de leurs soulèvements dans les années 1855-1873. Au Yunnan, l'affaire commence par un conflit entre mineurs d'étain han et musulmans, en 1853. La rébellion, qui débute en 1855, est exacerbée l'année suivante par un massacre des musulmans qu'organisent les fonctionnaires chargés de la répression. Un des chefs de l'insurrection est un imâm du nom de Ma Dexin qui a fait le pèlerinage de la Mecque et a résidé deux ans à Constantinople. Soucieux d'accroître sa propre influence, Ma Dexin finira par négocier sa soumission aux Qing en 1861. Il est relayé par un nommé Du Wenxiu qui avait créé dans la région de Dali, à 400 km de la capitale provinciale (l'actuelle Kunming), un sultanat indépendant, le royaume de Pingnan, et pris le nom de sultan Suleyman. La rébellion qui fait des adeptes parmi les Han et les autochtones de la province trouve aussi des appuis du côté de la Birmanie. Elle ne sera réduite qu'en 1873 à la suite d'une lente reconquête accompagnée de destructions et de massacres généralisés.

Chez les musulmans des provinces du Gansu et du Shenxi, dont les dernières grandes révoltes remontaient aux années 1781-1784, l'agitation reprend en 1862 à la faveur de la guerre des Taiping et à la suite d'une offensive des Taiping vers le Shenxi en 1861-1862. Le mouvement a pour principal dirigeant un réformiste musulman du nom de Ma Hualong (?-1871) et s'étend très rapidement de la vallée de la Wei au Gansu occidental et des confins de la Mongolie au nord-est du Qinghai.

À la fin de 1868, le gouvernement de Pékin fait appel à l'un des chefs les plus prestigieux de la répression contre les Taiping, Zuo Zongtang, dont l'efficacité et le sens de l'organisation devaient permettre la lente et régulière reconquête des deux provinces du Nord-Ouest. Cette marche vers l'Ouest s'accompagnera de massacres et de destructions effroyables. Le Shenxi est entièrement pacifié à la fin de 1869. En 1871, les armées de Zuo Zongtang progressent vers le Gansu central. En 1872, Zuo s'installe à Lanzhou, la capitale provinciale. Enfin, la prise de Suzhou (l'ancien et actuel Jiuquan, au Gansu occidental) après un long siège marque sinon un complet retour au calme, car l'agitation continuera jusqu'en 1877, du moins la fin de toute grave menace dans ces régions.

De Suzhou où il établit son quartier général, Zuo Zongtang poursuivra ses opérations en direction de Hami où une partie des anciens rebelles du Gansu se sont réfugiés et, d'une façon plus générale, sur l'ensemble des Nouveaux Territoires (Xinjiang) qui ont fait sécession depuis 1862. Le mouvement était parti des oasis occidentales du Xinjiang où les populations musulmanes d'origine turque et iranienne s'étaient libérées de la tutelle sino-mandchoue, renouvelant la tentative faite au cours des années 1825-1828. Mais la guerre des Taiping et les rébellions contemporaines avaient amené un relâchement du contrôle des Qing sur l'Asie centrale : aux environs de 1873, à la veille des campagnes de Zuo Zongtang, c'est l'ensemble des Nouveaux Territoires qui est passé à la rébellion. Le chef des insurgés, un nommé Yakub Beg (environ 1820-1877), prince de la famille qui

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

règne à Kokand, dans la haute vallée du Syr-Darya, s'est rendu maître de tout le bassin du Tarim depuis les Pamirs jusqu'au Lob-nor. Turcs, Anglais et Russes sont entrés en relation avec lui dans l'espoir d'affaiblir la Chine et de se ménager une position de force en Asie centrale. Mais Zuo Zongtang parvient, malgré l'opposition d'une partie du gouvernement, à obtenir un prêt des banques étrangères et à organiser une expédition. Il triomphe de son redoutable ennemi au cours des années 1876 et 1877. Au début de 1878, l'ensemble du Xinjiang est pacifié et ce remarquable exploit militaire redonne confiance aux patriotes extrémistes qui refusent tout compromis avec les étrangers.

3. Les conséquences

Il s'en est fallu de peu que l'empire des Qing ne disparaisse. Toutes les conditions étaient réunies pour cela, et l'idée traditionnelle d'une restauration de cet Empire au cours de l'ère Tongzhi (1862-1875) répond dans une large mesure à la réalité : la coupure est profonde entre la Chine d'avant la rébellion des Taiping et celle qui devait suivre. L'économie, les finances, le personnel politique, la répartition des forces dans l'Empire, l'atmosphère morale et intellectuelle ne sont plus les mêmes d'une époque à l'autre.

Parmi les effets les plus immédiats, il y eut cette énorme perte de substance et de richesses que provoquèrent les combats acharnés des insurgés et des armées de répression, les massacres généralisés et les destructions systématiques. Les pertes en vies humaines ont dépassé tout ce que l'histoire pouvait fournir en exemple. Toute la zone riche et peuplée, célèbre pour ses industries et ses centres intellectuels, qui s'étend des environs de Nankin à la région du lac Taihu et de Hangzhou a été ravagée. En beaucoup d'endroits, les traces laissées par la tragédie n'auront pas encore été effacées cinquante ans plus tard. On ignore le chiffre exact des morts, mais les estimations les plus raisonnables varient entre 20 et 30 millions d'hommes. Plus de la moitié de la population du Yunnan aurait, dit-on, disparu au cours de la répression des soulèvements musulmans. Au Shenxi et au Gansu, c'est à plusieurs millions qu'on évalue le nombre des victimes et à 5 millions au Guizhou. Dans toutes les zones de combat, le vide ne sera comblé que lentement au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Ainsi, dans le Moyen et le Bas-Yangzi, ce sont des émigrés du Henan, du Hubei, du Hunan, du Nord du Jiangsu et de la région qui s'étend entre Shaoxing et Ningbo au Zhejiang, qui sont venus repeupler cette partie de la Chine, jadis la plus active et la plus évoluée.



Priorité de la reconstruction agraire

Cette formidable saignée a sans doute réduit la pression démographique et soulagé dans l'immédiat une économie paysanne qui souffrait cruellement du manque de terres. Mais la restauration de l'économie paysanne est apparue au lendemain des destructions et des massacres comme la grande priorité : c'est à elle que durent être consacrés tous les efforts avant même que l'on pût songer à moderniser l'industrie. Il fallait d'abord donner les moyens de se nourrir à une paysannerie errante et affamée ainsi qu'à la masse des soldats licenciés, remettre les terres en état, reconstruire les villes, les digues, les réservoirs, les greniers, avancer aux nouveaux colons le capital agricole indispensable (semences, outils, animaux de labour) et alléger le plus possible les charges de la paysannerie. On estime que les impôts agraires à l'ère Tongzhi ont été réduits en moyenne de 30 % par rapport à ceux des années immédiatement antérieures à la grande rébellion des Taiping. La lassitude générale après les immenses massacres et l'effort fourni en faveur de la paysannerie expliquent pourquoi il n'y eut plus d'agitation paysanne avant la fin du XIX^e siècle.

Un mieux relatif s'est donc fait sentir dans les années qui ont suivi l'écroulement du Royaume du Ciel : grâce à cette réaction instinctive, née d'une longue expérience historique, qui l'incite à restaurer d'abord son économie agraire, l'Empire retrouve alors un certain équilibre. Mais cet effort de reconstruction qui s'est étendu à près de la moitié de la Chine proprement dite devait peser d'un poids très lourd sur l'économie de l'Empire. Il fallait trouver de nouvelles ressources et c'est le secteur commercial et artisanal qui les fournit. Si les massacres ont apporté dans l'immédiat quelque soulagement au monde rural, le système politique et social favorisera de nouveau, comme avant les rébellions, les riches propriétaires et les notables en raison de l'appauvrissement continu et général de l'Empire.

Aggravation des charges imposées au commerce

Commerce et artisanat avaient non seulement très gravement souffert des destructions des années 1850-1865, mais ce sont eux qui devaient supporter la charge principale de la reconstruction. Grand producteur de produits finis au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e, la Chine tendra à devenir par la suite ce pays d'économie presque exclusivement agraire que les géographes et les historiens modernes ont considéré comme typique de l'État préindustriel, mais qui n'est en fait que le résultat d'une évolution relativement tardive.

L'extension à toutes les provinces, entre 1853 et 1857, d'une nouvelle taxe créée pour financer les dépenses de guerre contre les Taiping modifie l'équilibre traditionnel des finances de l'Empire. Cette taxe, du nom de *lijin* (*likin*), qui frappe d'un droit de 2 à 20 %

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

de leur valeur (en théorie, une pièce de cuivre par *liang*) les marchandises en transit à l'intérieur de la Chine, ne sera pas appliquée aux produits d'importation et subsistera jusqu'en 1930-1931. Il est très probable qu'en alourdissant les charges de l'artisanat et de l'industrie chinoise qui se développe timidement à partir de 1860, elle a contribué à les affaiblir au moment même où ils ont dû faire face à la concurrence étrangère. La fiscalité commerciale et l'appauvrissement général vont amener les régions, les provinces, les districts à vivre de plus en plus repliés sur eux-mêmes.

Un tableau des revenus du gouvernement central révèle l'accroissement des charges qui pèsent sur le commerce et la production des produits finis — et par là, de façon indirecte, sur l'ensemble de la population — au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle :

	avant 1850	vers 1890-1895	vers 1900-1910
Impôt en grain	30	32	33
Gabelle	5 à 6	13	13
Douanes extérieures chinoises	4	1	4
Douanes occidentales	0	22	35
<i>Lijin</i>	0	15	14
Ventes de titres et d'offices	1	5	4
Total	40	89	103

(estimation en millions de *liang*)

Alors que le volume des impôts en grain ne varie pratiquement pas entre la période qui précède la guerre des Taiping et le début du XX^e siècle, les autres types de ressources sont multipliés par sept au cours de la même période. La réforme de l'administration du sel et les ventes d'offices à partir de la guerre des Taiping ont contribué en même temps que la création du *lijin* à ce développement de la fiscalité indirecte.

La réorganisation du service des douanes maritimes par Robert Hart à partir de 1863 devait assurer au gouvernement central une partie importante de ses ressources entre la fin de la guerre des Taiping et la guerre sino-japonaise :

	<i>Lijin</i>	Revenus des douanes maritimes
1885	14	14
1889	14,9 environ	21,8
1894	14,2 environ	22,3

Mais en dehors des revenus du service des douanes étrangères que dirige Robert Hart de 1863 à 1911 (ces revenus seront entièrement absorbés à partir de 1901 par le paiement des dettes de l'indemnité des Boxeurs), les autres formes de fiscalité restent l'occasion de détournements importants qui ne permettent guère d'évaluer les charges qui sont imposées en fait à la population chinoise : non seulement les revenus des impôts et des taxes régulières ne parviennent pas intégralement au gouvernement de Pékin et aux gouvernements provinciaux, mais il existe toute une fiscalité coutumière qui échappe à toute comptabilité, sans parler des pressions diverses qu'exercent à tous les niveaux les fonctionnaires et les agents de l'administration.

Les transformations politiques

Les soulèvements ont donc très sérieusement affaibli les capacités de résistance de la Chine. Mais ils eurent aussi pour conséquence de modifier la répartition générale des forces politiques.

Les premières années de la rébellion des Taiping révèlent mieux encore que ne l'avaient fait les attaques très localisées des voiliers britanniques au moment de la première guerre de l'opium l'état de faiblesse et de décomposition des armées traditionnelles : Bannières mandchoues et assimilées d'une part, « Bataillons verts » (*lüying*) formés de troupes chinoises d'autre part. Mais, devant l'effondrement de la résistance aux Taiping, il se produit une mobilisation générale des énergies dans les hautes classes chinoises. Seules les initiatives individuelles des fonctionnaires et des notables locaux, l'aide financière des marchands et des riches propriétaires peuvent remédier à une situation aussi catastrophique. C'est ainsi que se constituent peu à peu des corps francs, des divisions, puis de véritables armées.

En incitant à rechercher et à promouvoir partout les plus capables, la guerre révèle des talents inconnus. Autour des grands chefs d'armée dont l'autorité s'affirme au cours des combats, c'est une sorte de clientèle d'hommes de valeur qui se constitue : elle est formée de tous ceux qui, amis, parents, disciples ou relations, participent aux combats et font partie des nombreux états-majors des nouvelles armées. Aux trois plus grands personnages de l'époque — Zeng Guofan (1811-1872), Zuo Zongtang (1812-1885) et Li Hongzhang (1823-1901) —, on peut adjoindre Hu Linyi (1812-1861), Li Hanzhang (1821-1899), frère de Li Hongzhang et disciple de Zeng Guofan, Zeng Guoquan (1824-1890), frère de Zeng Guofan, et Liu Kunyi (1830-1902). Mais bien d'autres qui jouèrent un moindre rôle au cours des combats devaient laisser un nom dans l'histoire politique et intellectuelle de la deuxième moitié du XIX^e siècle. La guerre des Taiping donne naissance à de nouvelles forces et à un nouveau personnel politique dont l'influence est prépondérante entre la prise de Nankin en 1864 et la défaite chinoise de 1894. Les hommes qui ont le plus de poids aux environs de 1870 sont Li Hongzhang dont les armées ont écrasé les Nian deux ans plus tôt et Zuo Zongtang, le pacificateur des soulèvements du Nord-Ouest et de l'Asie centrale. Eux seuls disposent d'armées organisées et de troupes aguerries. Les

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

liens qu'ils gardent avec leurs anciens collaborateurs et subordonnés, l'appui dont ils disposent dans leurs provinces, les ressources qu'ils tirent directement des régions où ils ont établi leurs bases d'opération leur assurent une certaine indépendance vis-à-vis du gouvernement central. C'est qu'en effet les circonstances mêmes dans lesquelles se sont constituées les nouvelles armées de répression expliquent leur caractère essentiellement régional.

Mais d'autres caractéristiques devaient marquer le mouvement de résistance aux Taiping. Le sursaut est venu des anciennes classes dirigeantes chinoises : le triomphe des Taiping aurait abouti à la destruction de l'ancien ordre politique et social, au déclin de toutes les traditions classiques. Les chefs des nouvelles armées sont des administrateurs civils et des lettrés que rien ne destinait au métier des armes. Mais le péril qui menace l'ordre traditionnel les unit dans la défense commune de l'Empire et de la dynastie. La crise des Taiping n'est pas seulement politique et militaire, mais aussi morale : le succès de la rébellion est, aux yeux des défenseurs de l'Empire, le signe d'une perversion, l'indice d'un affaiblissement des anciennes valeurs. Le dévouement à l'empereur, le sens des hiérarchies sociales et familiales doivent être plus que jamais inculqués à tous les sujets. Le soulèvement des Taiping provoque donc une réaction orthodoxe, elle suscite dans les classes dirigeantes un attachement plus vif que jamais à la morale et aux valeurs traditionnelles. Cette réaction orthodoxe née de la crise des années 1850-1864 est une donnée capitale dans l'histoire de la deuxième moitié du XIX^e siècle, car elle inspirera jusqu'à la guerre sino-japonaise de 1894 toutes les réactions chinoises à l'égard des entreprises de l'étranger et des nouveautés occidentales.

Les partisans les plus convaincus d'une modernisation des armées et de l'industrie sont aussi les plus ardents défenseurs de l'orthodoxie : presque tous en effet proviennent des états-majors des grandes armées de la répression contre les Taiping. Les besoins de la guerre ont amené les chefs de ces armées à entrer en contact avec les Occidentaux, car trafiquants, commerçants, banques et gouvernements étrangers pouvaient leur fournir des armes, leur consentir des prêts, les aider à créer des arsenaux et des usines. De tous les dirigeants de l'époque, ce sont les hommes nouveaux issus de la lutte contre les Taiping qui sont les plus ouverts aux problèmes de la modernisation des armées et des industries de guerre, les plus prêts aussi à admettre des concessions à l'égard des étrangers. Mais la modernisation est liée pour eux au maintien des formes politiques et sociales traditionnelles et au renforcement de l'orthodoxie.

La naissance des contradictions

L'affaiblissement du pouvoir central restera longtemps masqué par l'union sacrée qu'avait provoquée dans les classes dirigeantes la grande rébellion des Taiping et les soulèvements qui la prolongèrent. Mais un clivage politique qui s'approfondira au cours des ères Tongzhi (1862-1875) et Guangxu (1875-1908) se dessine dès la période de crise

L'explosion sociale et ses conséquences

des années 1860-1861 où se produisirent les attaques des troupes coloniales franco-britanniques en direction de Pékin, la fuite de la plus grande partie de la Cour au Rehe (Jehol), l'entrée des contingents étrangers dans la capitale laissée sans défense, la mort suspecte de l'empereur Xianfeng et le coup d'État de l'impératrice Xiaoqin (Cixi : Ts'eu-hi). Au petit groupe des hommes nouveaux (Zeng Guofan, Li Hongzhang, Zuo Zongtang et leurs associés) s'opposeront désormais la majorité des grands dignitaires mandchous et des hauts fonctionnaires chinois, au parti de la conciliation avec les étrangers celui des patriotes les plus intransigeants. Ce clivage correspond d'une façon générale à l'ancienne opposition entre gens du Nord, originaires de régions peu actives du point de vue économique, sans contact avec les étrangers, et gens du Sud, plus ouverts, mieux informés et moins belliqueux. Les membres du gouvernement central dans leur ensemble voient d'un mauvais œil l'ascendant pris par les chefs de la répression contre les Taiping et craignent le développement de tendances autonomistes dans les provinces, tendances encore latentes qui s'affirmeront en effet à la fin du XIX^e siècle. Ils déplorent en même temps la politique d'emprunts et de compromis que pratiquent ces hommes nouveaux à l'égard des étrangers. C'est qu'en effet, avec le déclin de l'aristocratie mandchoue et le progrès des pouvoirs régionaux alimentés directement par le produit des impôts sur les terres, la Cour tend à devenir le lieu d'intrigues sans relations directes avec la situation réelle de l'Empire. Aussi bien ne compte-t-on parmi les partisans de la politique des hommes nouveaux qu'un petit nombre de hauts dignitaires mandchous : Wenxiang (1818-1876) et Yixin (1833-1898), le prince Gong, sont parmi les exceptions les plus célèbres, et il est remarquable que leur attitude d'hostilité systématique à l'égard des étrangers ait été modifiée radicalement à partir du moment où ils participèrent aux négociations de Pékin en 1860. Mais les oppositions se feront plus vives à partir des incidents de Tianjin en 1870. Toute à sa passion du pouvoir, Cixi qui devait dominer la vie politique de la Chine de 1875 à sa mort en 1908 saura en tirer parti à son avantage, manœuvrant entre « modernistes » et « conservateurs », se maintenant au pouvoir en opposant les uns aux autres et laissant ainsi sans solution les véritables problèmes de l'époque.

L'ÉCHEC DE LA MODERNISATION ET LES PROGRÈS DE L'INTRUSION ÉTRANGÈRE

NULLE PART AU MONDE la grande mutation de l'âge industriel, dont les premières manifestations apparurent en Angleterre entre la fin du XVIII^e siècle et les environs de 1830, ne s'est accomplie sans crises et sans tragédies. Ce phénomène de longue durée a touché très localement et de façon très inégale les différents pays d'Europe.

En Russie, grand pays rural où le servage n'est aboli qu'en 1861, il faudra attendre les années 1880-1890 pour voir se constituer une grande industrie moderne. Partout, les anciennes structures politiques, sociales et économiques ont opposé un frein puissant aux transformations successives qu'a entraînées le progrès des techniques et des moyens de production, de communication et de transport. Il était naturel que le poids du passé se fît sentir plus gravement qu'ailleurs dans un pays d'ancienne civilisation comme la Chine.

On ne peut prétendre cependant que la Chine ait été très en retard du point de vue technique sur beaucoup de nations occidentales. Les premières usines d'armement moderne et les nouveaux chantiers de construction de navires à vapeur y apparaissent dès les années 1865-1870. On ne peut dire non plus qu'elle était radicalement incapable de s'industrialiser, puisque telles entreprises chinoises de la fin du XIX^e siècle passent pour avoir été aussi bien équipées que leurs homologues de Grande-Bretagne et que le combinat sidérurgique de Hanyang eut deux ans d'avance sur les aciéries créées en 1896 à Yawata par le gouvernement japonais. La ligne de chemin de fer Pékin-Kalgan que construira en 1909 l'ingénieur chinois Zhan Tianyou (1861-1919), avec des équipes de contremaîtres et d'ouvriers chinois à un coût bien inférieur à celui des lignes construites par les compagnies étrangères, constituera un véritable exploit technique en raison des difficultés du terrain et de la rapidité de l'exécution.

La Chine ne manquait pas non plus de traditions scientifiques qui devaient lui permettre d'assimiler les nouveaux développements de la science occidentale aux xix^{e} et xx^{e} siècles.

Si le monde chinois n'a pas réussi au moment opportun son entrée dans l'âge industriel — échec qui fut à l'origine de son effroyable destin à partir de la fin du xix^{e} siècle —, ce fut beaucoup moins en raison d'une inaptitude foncière que par suite d'une conjonction historique particulièrement défavorable. Après la période de déclin et de récession qu'avait connue l'empire des Qing dans la première moitié du xix^{e} siècle, deux phénomènes concomitants sont venus renforcer les obstacles que constituaient les traditions sociales et politiques du monde chinois : ce sont la grande crise intérieure des années 1850-1875 et la pression militaire et économique des impérialismes étrangers. Les privilèges acquis en Chine par les marchands occidentaux ont contribué à affaiblir l'économie chinoise; l'encerclement de l'Empire par les nations occidentales, les incidents suscités par la présence des missionnaires, les exigences et les attaques étrangères ont provoqué une réaction traditionaliste. L'affaiblissement du pouvoir central et les divisions politiques, la faiblesse de l'agriculture chinoise, le manque dramatique de capitaux et le caractère essentiellement militaire des nouvelles industries ont empêché toute réforme des méthodes et des pratiques administratives et limité très gravement l'effort de modernisation. A vrai dire, la Chine n'eut ni le loisir ni les moyens de s'adapter aux transformations de l'époque.

I. Les problèmes de la modernisation

Les premiers efforts d'industrialisation

L'achat d'armes aux Occidentaux et la fabrication en Chine d'armes imitées de celles de l'Europe étaient une tradition qui remontait au xvi^{e} siècle. Mais, après les efforts faits par les Ming dans leurs combats dans le Nord-Est contre la nouvelle puissance mandchoue pour substituer à leur artillerie désuète les types de canons plus efficaces dont se servaient les Portugais, il semble que les Qing, gens de la steppe accoutumés aux combats de cavalerie, se soient peu souciés de perfectionner leur artillerie. Les guerres du xviii^{e} siècle qui eurent pour théâtre des régions montagneuses (Tibet, Sichuan occidental, confins du Yunnan et de la Birmanie) ou les vastes étendues de l'Asie centrale rendaient d'ailleurs inadéquat l'emploi d'une artillerie lourde face à des ennemis le plus souvent insaisissables. Ces circonstances expliquent pourquoi les fontes de canons ne reprirent en Chine qu'au moment des attaques anglaises des années 1840-1842. Mais c'est surtout à partir de la formidable guerre des Taiping que la situation se modifie : insurgés et chefs de la répression achètent des armes aux trafiquants européens, s'efforcent de se constituer une flotte de guerre, cherchent à obtenir à la fois des prêts et une aide technique afin de créer des industries d'armement. C'est dans ce contexte que se situent, entre 1853 et 1860, la création de petits

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

arsenaux et de chantiers navals au Hunan et au Jiangsu sur l'initiative de Zeng Guofan et de Zuo Zongtang ainsi que la publication en 1859 des *Zizhieng xinpian* (*Nouveaux Écrits pour aider le gouvernement*) de Hong Rengan, cousin du Roi du Ciel qui avait fréquenté les milieux de missionnaires de Shanghai et de Hongkong. Le programme ambitieux de Hong Rengan envisageait la création de lignes de chemins de fer, d'usines, d'entreprises minières, de banques, l'encouragement des études techniques et scientifiques. Mais les dissensions intérieures, les attaques du dehors, la défaveur des étrangers à l'égard des Taiping à partir de 1862 expliquent l'échec des tentatives de modernisation chez les insurgés. Du côté des impériaux, les tractations avec les Occidentaux devaient au contraire être facilitées à partir de 1861-1862 par la politique de coopération inaugurée par les étrangers après les conventions de Pékin et par la création d'un office chargé des relations extérieures, le *Zongli geguo shiwu yamen* — en abrégé : *Zongliyamen* — (1861).

Les trois principaux chefs de la répression des soulèvements des années 1851-1878, Zeng Guofan, Zuo Zongtang et Li Hongzhang, furent donc en mesure de créer de nouvelles industries d'armement avec l'aide de techniciens occidentaux. Ils profitèrent même, à la fin de la guerre des Taiping, de l'appui de petits contingents de mercenaires étrangers dont l'efficacité contribua à l'effondrement de la rébellion. Les plus importantes des nouvelles entreprises industrielles de cette époque furent les arsenaux et chantiers navals créés à Shanghai par Li Hongzhang et Zeng Guofan entre 1865 et 1867 (*Jiangnan zhizaoju*) et les chantiers navals de Mawei près de Fuzhou construits par Zuo Zongtang en 1866 avec l'aide de techniciens français. La première canonnière chinoise sort des chantiers de Mawei en 1868 et vers 1870 les arsenaux de Shanghai sont l'une des plus grandes entreprises industrielles du monde. De son côté, Zuo Zongtang développe dans le Nord-Ouest, où il est chargé de la répression contre les soulèvements musulmans, la prospection minière, les arsenaux et les usines de tissage.

A partir de 1872, le mouvement d'industrialisation, toujours dirigé par le petit groupe d'hommes nouveaux issus de la guerre des Taiping, prend plus d'ampleur et fait appel au concours financier et à l'expérience des marchands enrichis dans le commerce avec les étrangers, ceux qu'on appelle du nom portugais de *compradores* (en chinois : *maiban*). C'est ainsi que Li Hongzhang crée, en 1872, la Compagnie chinoise des bateaux à vapeur; en 1878, la Société des mines de Kaiping (près de Tangshan, entre Tianjin et Shanhaiguan); en 1879, le chemin de fer des mines de Kaiping; en 1880, une compagnie de télégraphe à Tianjin; en 1882, des usines de tissage à Shanghai qui ne commenceront à fonctionner qu'en 1889 et seront détruites par un incendie en 1893.

Après la défaite subie par la Chine en 1885 au cours des incidents franco-chinois, il apparaît que les efforts fournis jusqu'alors sont insuffisants : les difficultés intérieures et les menaces du dehors avaient incité au renforcement du potentiel militaire et l'on constate que c'est toute l'économie chinoise qui doit être revigorée au moment même où la pression étrangère se fait sentir plus vivement. Un nouvel effort est donc fourni pour construire des lignes de chemins de fer, ouvrir des mines, mettre sur pied des aciéries, créer des écoles

techniques, cependant qu'est reprise sur de nouvelles bases la constitution d'armées de terre et de flottes modernes. La défaite désastreuse de 1894 et les conditions draconiennes du traité de Shimonoseki réduisent très sensiblement le prestige, l'indépendance et les capacités de résistance de la Chine. A la destruction de ses armées et de sa flotte s'ajoutent une très lourde indemnité de guerre et l'occupation de régions stratégiques par le Japon. La Chine pourra d'autant moins se relever de cette grave défaite qu'elle sera suivie six ans plus tard par l'écrasante indemnité des Boxeurs. On peut dire qu'à partir de 1895, tout espoir de redressement est exclu pour longtemps. Pendant plus d'un demi-siècle, le monde chinois devra traverser de terribles épreuves avant de reconquérir son indépendance.

Les efforts d'industrialisation entre 1840 et 1894

1840-1842	Fontes de canons, construction de bateaux à aubes et pédaliers.
1853-1860	Fabriques d'armes et petits chantiers navals au Hunan, Jiangsu et Jiangxi.
1855	Usine d'armement du Jiangxi.
1861	Usine d'armement et chantier naval de Anqing (Anhui).
1862	Création du <i>Zongliyamen</i> , office chargé des relations avec les étrangers. Grand arsenal et chantier naval de Shanghai (<i>Jiangnan zhizaoju</i>). Fabriques de poudre dans les provinces.
1863	Création du <i>Tongwenguan</i> , école de langues et de sciences occidentales à Pékin.
1864	Création à Shanghai d'une école analogue au <i>Tongwenguan</i> de Pékin.
1865	<i>Tongwenguan</i> de Canton.
1866	Arsenaux de Nankin.
1866	Chantiers navals de Mawei, près de Fuzhou.
1867	Académie navale de Fuzhou. Arsenaux de Tianjin.
1868	Le premier navire à vapeur chinois sort des chantiers de Mawei.
1869	Arsenaux à Xi'an et à Fuzhou.
1870	Les arsenaux de Shanghai sont une des plus grandes entreprises industrielles du monde à cette époque.
1872	L'arsenal de Xi'an est transféré à Lanzhou. Création de la Compagnie chinoise des bateaux à vapeur. Trente-deux étudiants de Shanghai sont envoyés aux États-Unis.
1876-1877	Envoi d'étudiants pour la marine de guerre en Grande-Bretagne, France et Allemagne.
1877	Ouverture des mines de Kaiping.
1879	Chemin de fer des mines de Kaiping.
1880	Compagnie du télégraphe et école de télégraphie de Tianjin. Début de la construction de la flotte de guerre de la zone nord.
1881	Ligne télégraphique Shanghai-Tianjin. Usine de Jilin.
1882	Compagnie d'électricité de Shanghai.
1886	École d'ingénieurs militaires de Tianjin.
1887	Académie navale de Canton. Arsenal de Canton. Compagnie du chemin de fer de Tianjin. Mines d'or de Mohe dans le bassin du Heilongjiang.
1888	La flotte de la zone nord est constituée.
1889	Grand arsenal de Hanyang. Les tissages de Shanghai commencent à produire.
1890	Hauts fourneaux de Hanyang. Mines de fer de Daye au Hubei.
1893	Tissages du Hubei. Chemin de fer Pékin-Shanhaiguan. Chemin de fer de Taiwan.

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

Les causes de l'échec

Dans le court laps de temps qui était donné à la Chine pour créer une industrie moderne, rénover ses armées et ses flottes afin de lutter contre la puissance économique et militaire grandissante de ses ennemis du dehors, c'est-à-dire de la reprise de Nankin en 1864 au désastre de 1894, il lui a fallu tout à la fois mettre fin aux soulèvements, rétablir son autorité en Asie centrale, reconstruire après les destructions et lutter de tous côtés contre les attaques extérieures. Le gouvernement des Qing a dû sans cesse parer au plus pressé, négocier avec les nations occidentales, contracter des prêts auprès des banques étrangères (40 millions de *liang* sont empruntés entre la guerre des Taiping et l'année 1894) afin de pourvoir aux besoins immédiats. Or, le pouvoir central a perdu à cette époque une grande partie de sa puissance et de ses ressources. Il partage la réalité du pouvoir avec les gouverneurs régionaux qui se sont imposés lors des campagnes de répression et qui disposent de leurs armées et de leurs revenus propres. Du *lijin*, taxe sur les transits commerciaux, il ne perçoit que le cinquième environ et ne dispose à peu près que du quart des autres impôts. La Cour, jalouse de la puissance acquise dans les provinces par ces hommes nouveaux, sensible aux arguments des patriotes les plus intransigeants et mal informée des réalités de l'époque, vit repliée sur elle-même. Pendant que se succèdent des empereurs enfants ou adolescents (Tongzhi accède au trône à 6 ans en 1862, Guangxu à 4 ans en 1875 et Xuantong sera nommé empereur à l'âge de 3 ans en 1908), elle est dominée par une femme qui met toute son énergie, son intelligence et sa ruse à se maintenir au pouvoir. La Chine de la seconde moitié du XIX^e siècle est donc gouvernée en théorie par un pouvoir central qui n'est ni en mesure de comprendre l'urgence et la nécessité d'une modernisation, ni en état d'en assumer la direction. Non seulement il est passif, mais il tend à s'opposer aux nouveautés. Les attaques étrangères en Chine même et les menaces qui pèsent sur les confins de l'Empire provoquent des mouvements d'opinion qui se retournent contre les artisans de la modernisation : ce sont eux en effet qui, devenus des arbitres de la situation, négocient avec les étrangers et se trouvent contraints de leur céder toujours de nouveaux privilèges. L'opinion publique craint d'ailleurs que les créations d'usines, de mines, de chemins de fer n'accroissent l'emprise des capitaux étrangers sur l'économie chinoise, ne facilitent la pénétration des Occidentaux, n'étendent le chômage et ne renforcent la puissance des gouverneurs régionaux aux dépens du pouvoir central.

Les deux conditions qui permirent l'essor industriel et militaire du Japon au cours de l'ère Meiji sont absentes en Chine : il n'y a ni pouvoir central fort, ni ressources régulières. C'est grâce aux impôts prélevés sur la paysannerie que le Japon a pu édifier son industrie et mettre sur pied ses armées. Or, l'agriculture chinoise n'est pas en état de supporter un accroissement de ses charges. Les destructions causées par la guerre civile et les soulèvements, l'appauvrissement dû à la hausse du coût de l'argent, les famines et les inondations de plus en plus fréquentes font que l'économie agraire stagne ou régresse en Chine au cours

de la seconde moitié du XIX^e siècle. Les hauts fonctionnaires, gouverneurs de régions qui prirent l'initiative de la création d'arsenaux, d'usines et de chantiers navals n'eurent d'autre recours que de faire appel aux capitaux des marchands enrichis dans le commerce avec l'étranger. Mais ces capitaux se révélèrent très insuffisants. D'ailleurs, les *compradores* ne pouvaient montrer guère d'enthousiasme pour des entreprises dont les taux d'intérêt de 8 à 10 % étaient beaucoup moins avantageux que les placements traditionnels (prêts agricoles, banques chinoises de type ancien, boutiques de prêts sur gages, terres) qui rapportaient de 20 à 50 % de bénéfices annuels. De même que les investissements en capitaux, l'effort de formation technique et scientifique fut très inférieur à ce qu'il aurait dû être dans un aussi grand pays. Si les promoteurs de projets industriels purent profiter de l'expérience acquise auprès des compagnies étrangères par les marchands *compradores*, ils manquèrent en revanche de techniciens chinois. Les aspects les plus techniques des nouvelles entreprises durent être confiés à des étrangers..

A ces handicaps, dont les plus graves étaient sans doute l'absence d'une direction assumée par le pouvoir central et le manque de capitaux, se trouvaient liés le poids d'une bureaucratie inefficace, la distribution de dividendes trop élevés et la pression d'un État à bout de ressources. C'est ainsi qu'en 1899, le gouvernement de Pékin parviendra à prélever dans les provinces 2 800 000 *liang*. Or, les principales victimes de cette ponction fiscale seront la Compagnie chinoise des bateaux à vapeur et l'Administration du télégraphe de Shanghai, entreprises liées financièrement au combinat sidérurgique de Hanyang, aux mines de charbon de Pingxiang et à l'usine textile Huasheng de Shanghai. Au lieu de protéger son industrie naissante, l'État a frappé plus lourdement, suivant un réflexe ancien, les entreprises les plus dynamiques. Ainsi s'explique qu'après une période plus ou moins longue de succès initiaux, la plupart des nouvelles entreprises se sont révélées peu rentables face à la concurrence étrangère ou sont devenues déficitaires.

On peut s'étonner qu'en dépit de tous ces obstacles, les promoteurs d'industries modernes, fonctionnaires de formation classique que rien ne destinait à une pareille tâche, soient parvenus à des résultats tangibles dans l'ensemble des secteurs : industrie lourde (mines de fer et de charbon, hauts fourneaux, arsenaux et chantiers navals), industrie légère (textile et armement individuel), finances (banques modernes), communications (Compagnie de bateaux à vapeur, lignes de télégraphe, chemins de fer). Jusqu'en 1894, le niveau des techniques industrielles est à peu près le même en Chine qu'au Japon que l'on considère généralement comme plus avancé. Mais les capitaux investis sont du même ordre de grandeur dans les deux pays : alors que la dispersion des entreprises chinoises, leur faible nombre par rapport à la masse des populations a dilué en Chine les effets de l'industrialisation, leur concentration a eu au Japon une action déterminante. En outre, les guerres intérieures et la menace étrangère avaient incité en Chine à porter l'essentiel des efforts sur une industrie de guerre improductive, avant même que les bases indispensables au développement d'une économie moderne aient été mises en place. Les efforts furent au contraire mieux répartis au Japon en fonction d'une politique générale dirigée par le pouvoir de Meiji. Ces cir-

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

constances et, pour finir, les charges écrasantes imposées à l'économie chinoise en 1895 et 1901 expliquent l'évolution différente des deux pays : le commerce étranger bénéficiait au Japon des mêmes privilèges qu'en Chine, mais alors que 90 % des trafics extérieurs étaient encore en 1880 entre les mains de compagnies américaines et britanniques dans ce pays, ce taux descend à 80 en 1890, puis à 60 en 1900. Le Japon reconquiert son indépendance économique au moment même où l'emprise étrangère s'aggrave en Chine et fait de l'ancien empire des Qing une sorte de colonie internationale.

L'histoire du Japon de l'ère Meiji ne peut d'ailleurs être mise en parallèle avec celle de la Chine, comme on le fait si souvent en opposant le sens de l'adaptation dont sut faire preuve le peuple japonais au traditionalisme obtus des Chinois. Les deux pays ne sont nullement comparables par leurs dimensions et leur peuplement. L'un n'est guère plus étendu que les Iles Britanniques, l'autre a, dans ses parties les plus peuplées, les dimensions et presque la diversité de l'Europe jusqu'à la frontière russe. Mais les contextes historiques ont été eux aussi très différents. Le Japon n'a pas connu la terrible guerre civile, les destructions et les difficultés intérieures qui furent le lot de la Chine depuis le milieu du XIX^e siècle jusqu'aux environs de 1875. Il n'a pas connu non plus cette pression constante des étrangers qui s'est exercée sans relâche sur l'empire des Qing et n'a cessé de s'accroître depuis les premières importations massives d'opium aux environs de 1830. Alors que la Chine apparaissait comme un marché inépuisable pour des industries en plein essor, le Japon offrait un moindre attrait aux convoitises de l'Occident et il ne devait pas tarder à participer lui-même à la curée. S'il a pu emprunter largement aux étrangers, jeter les bases d'une industrie moderne à un moment où la Chine était la proie de difficultés incessantes, c'est qu'il était resté plus à l'écart et mieux protégé contre les effets dissolvants de la pression économique, militaire et politique des nations occidentales.

Il est vrai que les particularités sociales, le nationalisme et les traditions guerrières du Japon ont favorisé son adaptation au monde moderne et l'adoption de cet esprit conquérant typique de l'impérialisme occidental, mais la disproportion entre ce petit pays et l'énorme empire des Qing ainsi que la différence radicale des conditions historiques ont joué bien plus encore à son avantage.

Il aurait été encore temps pour la Chine à la fin du XIX^e siècle de corriger ses erreurs initiales et de rattraper le retard accumulé : les objectifs à atteindre étaient connus, les réformes nécessaires avaient été définies, les hommes capables ne manquaient pas. Mais il aurait fallu pour cela que la Chine soit protégée contre la formidable pression économique de l'étranger et bénéficie d'une aide internationale. C'est tout le contraire qui s'est produit.

Libre entreprise ou économie étatique ?

On a cherché la cause du retard de la Chine et de l'échec des tentatives d'industrialisation dans l'absence des éléments qui permirent en Occident le développement de la libre entreprise. En effet, on ne retrouve rien de comparable dans le monde chinois. L'esprit d'entreprise et de compétition, le goût de l'épargne, les notions de profit et de rentabilité sont non seulement absents, mais vont à l'encontre de toute la tradition humaniste de la Chine : la réussite sociale ne peut s'y réduire à un vulgaire enrichissement, mais implique avant tout l'acquisition d'honneurs et de dignités qui donnent accès au pouvoir et au prestige politiques. La morale chinoise prône le dévouement à l'État, la culture personnelle, l'effacement et la modestie. Même en affaires, le vrai capital n'est pas de nature économique, mais sociale : il est fait de crédit moral, de dignité, de pouvoir. C'est en fonction de ce crédit que donnent le renom acquis, la parenté, les liens contractés que se négocient les affaires.

S'il existait en Chine depuis la fin des Ming de grands marchands et de riches banquiers qui maniaient la lettre de change et surent se constituer d'immenses fortunes, ces hommes n'avaient rien de commun avec les grands chefs d'entreprise du début du capitalisme européen. Leur activité s'apparentait plus, semble-t-il, à la ferme des impôts qu'à la véritable entreprise privée. Satisfaits du rôle à demi officiel qui leur était dévolu, ils ne cherchaient pas à s'opposer à l'administration d'État mais faisaient effort au contraire pour s'y intégrer le plus possible. Avides de titres et de fonctions officielles — ils apportèrent à l'Empire une importante contribution financière quand il était en difficulté —, ils avaient pour idéal de s'identifier aux grands fonctionnaires lettrés. Ils collectionnaient livres et peintures, jouaient un rôle de mécènes. Vivant dans le luxe, ils se sentaient obligés par la morale dominante d'enrichir leurs propres parents.

La prédominance de la fonction politique sur toutes les autres et l'expérience historique particulière au monde chinois expliquent ces comportements traditionnels. Chaque civilisation a son génie propre. C'est ce qu'on oublie quand, pour rendre compte de l'impuissance de la Chine à se moderniser, on met en accusation son système politique et ses traditions dirigistes en matière d'économie. Mais le régime impérial n'était pas, à tout prendre, plus détestable que bien d'autres. Les dirigeants de l'ère Tongzhi (1862-1875) surent faire preuve d'énergie, d'initiative et d'intelligence et leur œuvre n'a pas été négligeable. Leur échec tient plus aux conditions de l'époque et à l'absence de direction au sommet qu'à une incapacité radicale. Mieux protégées, les nouvelles entreprises industrielles chinoises auraient pu se développer. Plus nombreuses, elles auraient modifié l'économie et les comportements traditionnels. L'essor de la libre entreprise n'était pas une condition nécessaire au salut de la Chine : en s'orientant de nos jours vers des formes d'économie collectivistes et étatiques, plus proches de ses anciennes traditions, le monde chinois est resté fidèle à son génie propre.

De façon analogue, l'adoption d'institutions parlementaires imitées des nations occidentales se révélera plus tard comme un non-sens, non point parce que la Chine n'était pas

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

« mûre » pour la démocratie libérale, mais parce que de telles institutions d'emprunt étaient profondément étrangères aux traditions chinoises. Libre entreprise et démocratie libérale sont le résultat d'un développement particulier aux nations occidentales : croire que toutes les sociétés doivent nécessairement passer par les mêmes étapes d'une évolution linéaire dont l'Occident aurait donné le modèle une fois pour toutes, c'est méconnaître la diversité des civilisations et leurs caractères spécifiques.

2. Les progrès de l'intrusion étrangère et ses conséquences

On ne doit sans doute pas voir dans les agressions répétées de l'Occident en Chine et dans les privilèges exorbitants arrachés par les nations étrangères la cause unique ni même la cause principale de l'échec de la modernisation. Mais ces agressions et ces privilèges y ont contribué pour une bonne part. Si les avantages acquis par les Occidentaux ont dégradé une économie déjà très affaiblie par la guerre civile, les attaques de l'Angleterre, de la France et de la Russie ont eu, sur d'autres plans, des conséquences beaucoup plus graves : elles ont confirmé l'orientation essentiellement militaire de l'effort d'industrialisation, ne laissant pas à la Chine le loisir de se donner les infrastructures indispensables à la modernisation de son économie; elles ont suscité d'autre part un mouvement d'hostilité de plus en plus radical qui est devenu bientôt l'un des principaux obstacles aux transformations nécessaires.

L'histoire de la pénétration occidentale en Chine est en Occident l'aspect le mieux connu de toute l'histoire de la Chine. De là, une distorsion des perspectives : les moindres démonstrations de force de l'Angleterre ou de la France retiennent plus l'attention que les formidables guerres intérieures qui ont ébranlé l'empire des Qing et mobilisé toutes les énergies pendant plus de vingt ans, transformant les conditions politiques et l'économie de la Chine. L'histoire des pays de l'Asie orientale s'efface presque entièrement derrière celle des progrès et des conquêtes de l'Occident dans cette partie du monde. Mais si l'on veut comprendre comment s'est produite l'intrusion en Chine des pays occidentaux, les réalités chinoises apparaissent d'une importance capitale. C'est au moment où plus de la moitié des provinces échappent au contrôle des autorités légales, quand fait rage la guerre civile et avant même que ne se constituent les grandes armées qui permettront de réduire la rébellion, que l'Angleterre et, à sa suite, les autres nations occidentales ont arraché à la Chine des droits beaucoup plus étendus que ceux qu'elles avaient acquis après la première guerre de l'opium.








Les progrès de la sujétion

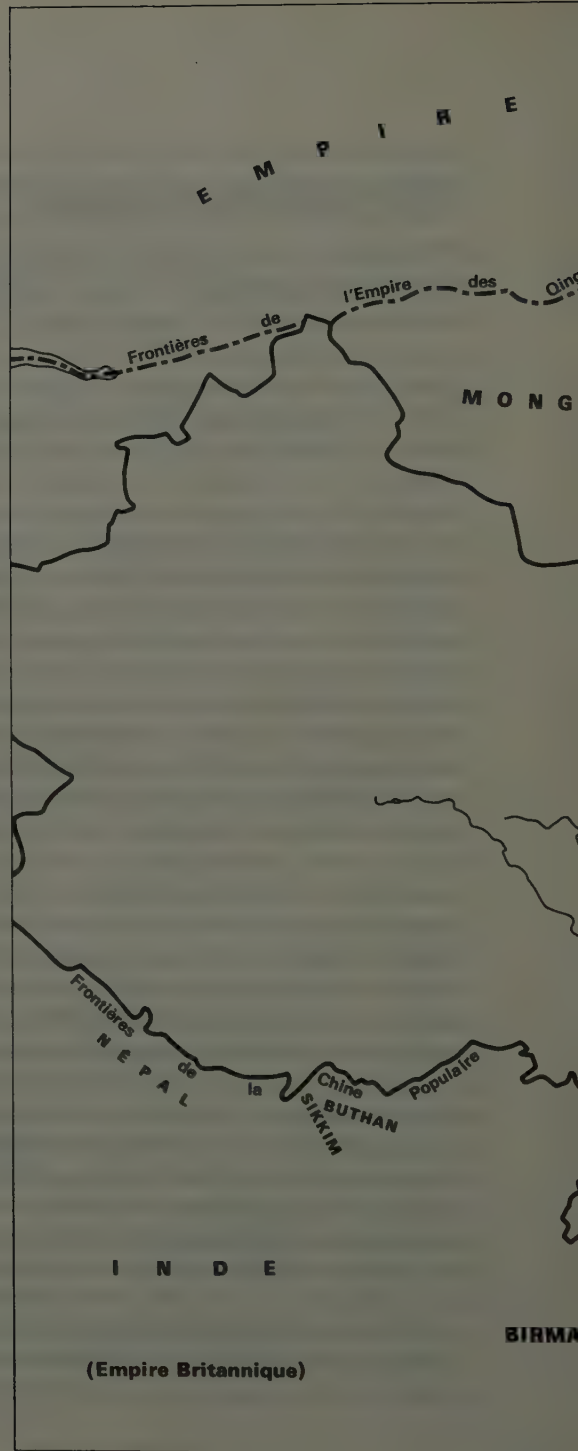
L'Angleterre avait profité des difficultés intérieures pour étendre le trafic de l'opium sur les côtes du Guangdong et du Fujian à partir de 1850. L'affaire de l'*Arrow*, navire contrebandier arraisonné par les autorités chinoises, fournit en 1856 le prétexte au déclenchement d'une nouvelle série d'opérations militaires à laquelle les historiens occidentaux ont donné le nom de « seconde guerre de l'opium ». 5 000 soldats britanniques investissent Canton en 1857. L'année suivante, les navires anglais et français détruisent les forts de Dagu qui défendent l'embouchure du Haihe (Beihe) non loin de Tianjin, aux abords de Pékin. Sous la menace, le gouvernement des Qing est contraint de signer la même année le traité de Tianjin (1858). Dix nouvelles villes sont ouvertes aux étrangers qui y acquièrent des concessions; des consulats sont établis à Pékin et les missions catholiques et protestantes obtiennent de s'installer librement dans l'intérieur et d'y devenir propriétaires de bâtiments et de terrains. Une nouvelle indemnité de guerre est infligée à la Chine qui doit verser 4 millions de *liang* d'argent à la Grande-Bretagne et 2 millions à la France. Des droits analogues à ceux qu'ont obtenus ces deux pays sont reconnus à la Russie et aux États-Unis. Cependant, les combats reprennent en dépit du « traité » et la résistance chinoise est assez efficace pour provoquer une seconde expédition après les lourdes pertes subies en 1859 par la flotte franco-anglaise devant les forts de Dagu. L'année suivante, c'est la marche sur Pékin d'un corps expéditionnaire d'environ 20 000 hommes, composé de troupes coloniales britanniques et françaises, son entrée dans la ville suivie du pillage et de l'incendie du Palais d'été, le célèbre *Yuanmingyuan* que l'empereur Qianlong avait fait embellir sur les conseils et avec l'aide des missionnaires jésuites.

Les conventions signées à Pékin en 1860 obligent la Chine à de nouveaux sacrifices : Tianjin est ouverte aux étrangers, la presqu'île de Jiulong (Kowloon), en face de Hongkong, cédée à la Grande-Bretagne. Une nouvelle indemnité de 16 millions de *liang* est exigée du gouvernement chinois. Enfin, deux clauses d'ordre économique complètent ces conventions : les textiles que les nations occidentales, et l'Angleterre plus que toute autre, cherchent à écouler sur le marché chinois sont exemptés de droits de douane; d'autre part, les flottes étrangères obtiennent une entière liberté de circulation sur le réseau fluvial chinois.

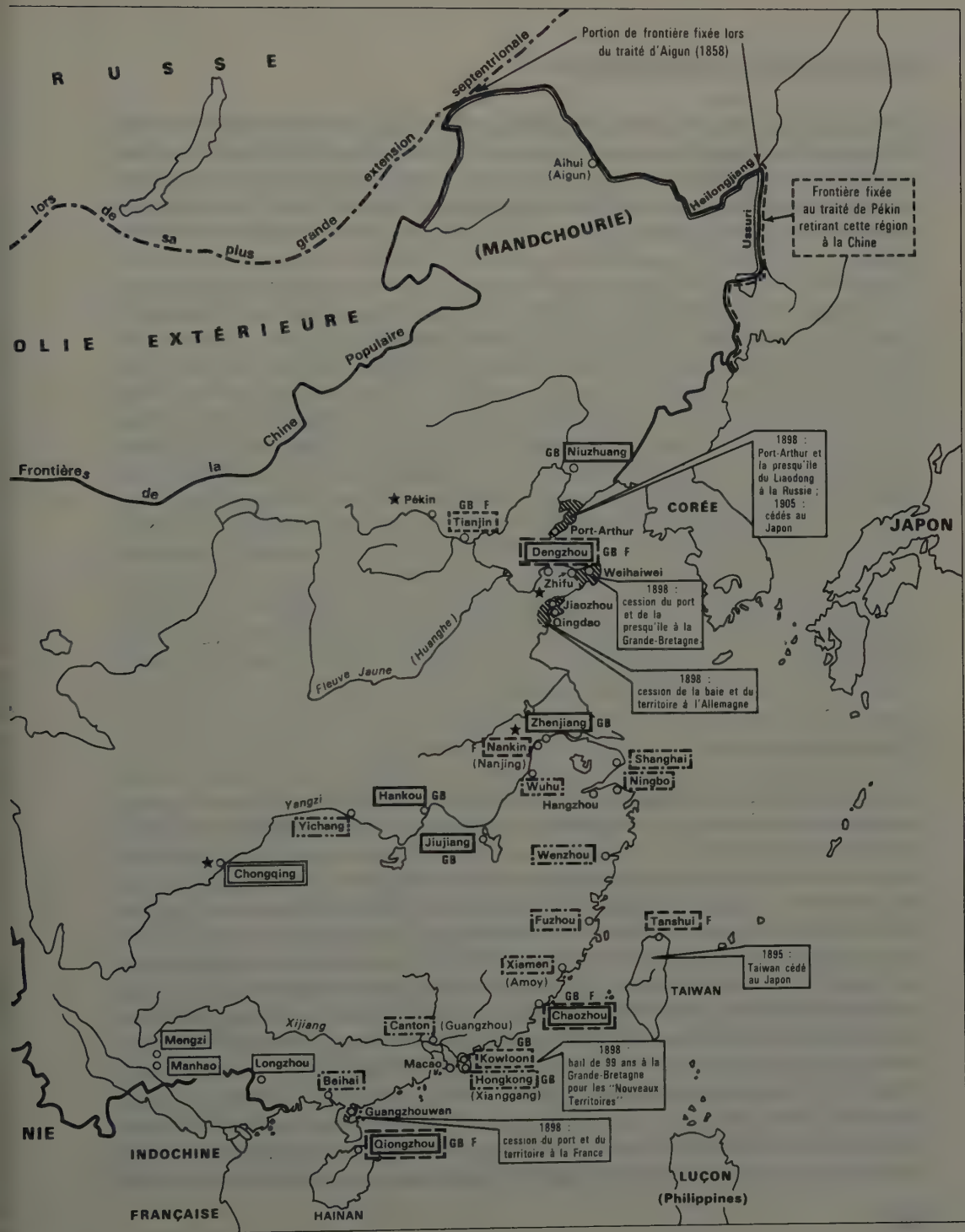
Traité de Tianjin et conventions de Pékin se situent dans un contexte historique très différent de celui du traité de Nankin en 1842. La première « guerre » de l'opium appartenait encore à l'époque de la marine à voile et des aventures commerciales. En 1857-1860, lors de la seconde série d'attaques étrangères, la grande industrie est déjà en plein essor dans les pays européens les plus évolués. Les accords signés, qui seront scrupuleusement respectés du côté chinois, ont aussi une portée beaucoup plus large et l'effet des privilèges obtenus par les étrangers ne tardera pas à se faire sentir sur l'économie chinoise.

Enfin, la Chine ne perd pas seulement son autonomie douanière, mais le contrôle de ses propres services douaniers. La mainmise britannique sur les douanes maritimes, réorga-

-  1842 - Traité de Nankin — 5 ports ouverts
-  GB } 1858 - Traité de Tianjin (ratifié en 1860 par l'Empereur de Chine) avec la Grande-Bretagne et la France
-  F }
-  1860 - Convention de Pékin
-  1876 - Convention de Zhifu — 4 ports ouverts
-  1890 - Convention de Chongqing - ville ouverte
- 1893 - Conférence sur le Sikkim et le Tibet
- 1898 - Cession des Nouveaux Territoires à Hongkong
-  1887 - Convention de commerce franco-chinoise — 3 villes ouvertes



27. L'aliénation de la Chine aux étrangers.



DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

nisées à partir de 1863 par l'Écossais Robert Hart (1835-1911), a sans doute dans l'immédiat d'heureux effets car elle élimine toute malversation et fournit à l'Empire des ressources régulières. Mais elle met les étrangers en état de s'approprier définitivement, le moment venu, les revenus des douanes chinoises. C'est ce qui se produira quand, à partir de 1911, la Chine sera amenée à garantir sur ces revenus la dette écrasante de l'indemnité des Boxeurs.

Le traité de 1858 et les conventions de Pékin en 1860 marquent aussi le point de départ du développement des concessions, véritables enclaves en terre chinoise qui échappent à l'autorité du gouvernement de Pékin, et le commencement des difficultés incessantes que provoquera l'installation des missionnaires dans l'ensemble de l'Empire.

Établis en Chine en plus grand nombre à partir de 1860, les étrangers seront amenés par la pression de leurs intérêts commerciaux, religieux et politiques, et par suite des conflits avec les autorités et la population, à intervenir de plus en plus fréquemment et à exiger toujours davantage. Les accords de Tianjin et de Pékin seront bientôt dépassés par d'autres conventions, chaque nation occidentale — et même de petits pays comme la Belgique — tenant à bénéficier des mêmes droits et à étendre toujours plus ses privilèges. Les moindres incidents serviront de prétexte à des démonstrations de force, à des demandes d'indemnités et de réparations qui aggraveront la sujétion de la Chine. C'est ainsi que la Chine sera contrainte de signer en 1876 avec la Grande-Bretagne les conventions de Zhifu (près de Yantai dans le Nord-Est du Shandong) à la suite du meurtre d'un interprète anglais sur les confins du Yunnan et de la Birmanie : cinq nouveaux « ports ouverts » viendront compléter la quinzaine de ceux qui existaient jusqu'alors.

L'encerclement

A cette pression constante des nations occidentales en Chine même s'ajoutent les empiètements de la Grande-Bretagne, de la Russie, de la France et bientôt du Japon sur les confins de l'Empire et dans les pays qui faisaient partie de l'aire d'influence chinoise au XVIII^e siècle.

Les nations occidentales ne songent plus seulement à établir des comptoirs en Asie orientale afin de s'assurer le contrôle des circuits commerciaux, mais à occuper et à transformer en colonies les pays de cette partie du monde.

Dès 1858, la Russie avait occupé les territoires des Sikhota Alin au sud du cours inférieur de l'Amour et à l'est de l'Oussouri, région qui faisait partie des Empires chinois depuis le XIII^e siècle. Une dizaine d'années plus tard, le gouverneur du Turkestan russe avait profité des difficultés de la Chine dans le bassin du Tarim et de la sécession des Nouveaux Territoires (Xinjiang) sous la conduite de Yakub beg pour envahir en 1871 le bassin de l'Ili jusqu'à la ville stratégique de Kulja (Yining). Dès la reconquête du bassin du Tarim, achevée au début de 1878 par Zuo Zongtang, la Cour envoie le Mandchou Chonghou (1826-1893) à St-Petersbourg pour y réclamer la restitution des zones occupées. Choisi pour cette mission en raison de sa connaissance des étrangers — il avait participé aux diffé-

rents traités et conventions signés à Tianjin entre 1863 et 1869, puis au règlement des incidents de Tianjin, et dirigé en 1870-1872 l'ambassade d'expiation exigée par la France —, Chonghou accepte à Livadia (près de Yalta en Crimée) des conditions qui seront jugées inacceptables par la Cour et par l'opinion publique : les Russes ne restituent qu'une faible partie des territoires annexés et obtiennent une compensation de 50 millions de roubles. De nouvelles discussions en 1881 permettent à la Chine de rentrer en possession d'une plus grande partie de son territoire moyennant le versement d'une indemnité de 90 millions de roubles et la cession d'autres territoires situés dans la haute vallée de l'Irtysh.

Les premières attaques du Japon qui commence à se constituer une industrie et une armée modernes se produisent dès l'année 1874. Taiwan est l'objet d'un raid qui reste sans suites immédiates cependant que les îles Ryūkyū tributaires de l'empire des Qing sont occupées. La Chine sera contrainte de reconnaître leur annexion en 1881. En 1876, le Japon impose d'autre part à la Corée un traité analogue à ceux que les Occidentaux avaient exigés de la Chine en obtenant l'ouverture au commerce japonais de certains ports et la reconnaissance de privilèges économiques. C'est le début du long processus qui amènera la Chine à s'engager en Corée pour y faire pièce à la pression japonaise et qui aboutira au conflit de 1894.

La menace étrangère s'était fait sentir beaucoup plus tôt au Vietnam, autre pays faisant partie de l'aire d'influence chinoise et dont les liens avec la Chine étaient étroits et anciens. En 1862-1867, le Vietnam avait été amputé de ses provinces méridionales (la Cochinchine) à la suite des empiétements de la France. Mais la progression des troupes coloniales françaises dans le bassin du Songcaï (le fleuve Rouge) se heurte en 1881-1882 à une résistance beaucoup plus sérieuse. Les Vietnamiens y ont l'aide de l'armée des Pavillons noirs (*Heiqijun* : littéralement « Bannières noires »), formée avec les anciens combattants des Taiping réfugiés dans le Nord du Vietnam et commandés par Liu Yongfu (1837-1917). Des contingents chinois sont envoyés des provinces voisines du Guangxi, du Guangdong et du Yunnan. Malgré l'émotion que soulèvent en Chine les entreprises de la France au Vietnam, Li Hongzhang, toujours partisan de la conciliation, obtient en 1884 un règlement provisoire qui oblige au retrait des troupes chinoises. Mais la réaction des patriotes intransigeants, très puissants à la Cour, provoque un de ces retournements si fréquents alors dans la politique extérieure de la Chine et révélateurs de la division des pouvoirs et des hésitations du gouvernement central. Cixi révoque Yixin, l'un des principaux artisans de la politique de conciliation à l'égard des étrangers et de renforcement intérieur. Des appels sont lancés à la résistance et de nouvelles troupes sont acheminées vers le bassin du fleuve Rouge. Défaits à Langson, les Français décident de porter la guerre sur les côtes chinoises. Une partie de la nouvelle flotte chinoise construite dans les chantiers navals de Mawei près de Fuzhou est détruite par l'amiral Courbet qui organise en même temps le blocus de Taiwan. L'année suivante (1885), les Français font le siège de Ningbo, occupent les îles Penghu (Pescadores) et cherchent à affamer Pékin en arrêtant les convois maritimes vers la Chine du Nord. La Chine est contrainte de signer à Tianjin un nouveau traité qui, sans

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

être assorti des habituelles « indemnités de guerre », équivaut à une capitulation totale : la France a les mains libres au Vietnam et la Chine renonce à ses relations traditionnelles avec cet ancien pays de civilisation chinoise. En outre, la Chine du Sud-Ouest doit être ouverte librement au commerce français.

Effets économiques

Les privilèges acquis en Chine par les étrangers devaient avoir deux séries de conséquences dont les effets s'aggraveront avec le développement de leur puissance industrielle. Les premières sont d'ordre économique : ces privilèges ont affaibli l'économie chinoise déjà très gravement atteinte par la grande crise des Taiping et provoqueront à la longue des déséquilibres de plus en plus sensibles entre secteurs traditionnels en déclin et secteurs modernes sous la dépendance et le contrôle des étrangers. Ces déséquilibres se traduiront aux dépens des provinces de l'intérieur par l'essor des régions où l'implantation des Occidentaux est la plus forte : les ports ouverts constituent en effet des pôles d'attraction pour les capitaux et la population chinoise. En même temps, le développement du commerce étranger tend à rendre l'économie chinoise de plus en plus dépendante du marché mondial et, par suite, de plus en plus vulnérable aux variations incontrôlables de ce marché.

Les produits étrangers ne sont soumis à leur entrée en Chine qu'à une taxe uniforme de 5 % et sont exemptés de la taxe de transit, le *lijin*, qui frappe lourdement les produits chinois. Ces conditions fort avantageuses ont permis un accroissement des importations. Cet accroissement est pourtant beaucoup moins rapide que n'auraient pu l'espérer les compagnies étrangères : la grande masse des consommateurs est trop pauvre pour absorber les surplus de la production industrielle des nations riches. Mais dans la mesure où les importations modifient le fragile équilibre de l'économie rurale, elles ont de profondes répercussions et des effets sur l'artisanat traditionnel et sur l'agriculture ; les plantations de coton, de tabac et d'opium se développeront aux dépens des cultures vivrières.

Importations en progrès

	1871-1873	1881-1883.
Opium (en quintaux).....	37 408	42 777
Filés de coton (en quintaux).....	37 791	118 020
Fer et cuivre (en quintaux).....	142 806	273 717
Kérosène (en gallons).....	0	176 513 915

D'autre part, les compagnies de navigation étrangères, britanniques et américaines principalement, absorbent à partir de 1862 une partie de plus en plus grande des trafics qui étaient assurés jusqu'alors par la batellerie et les jonques de mer chinoises sur le réseau fluvial du Yangzi et sur les côtes. Les bénéfices les plus importants du commerce fluvial

et maritime vont aux compagnies étrangères, cependant qu'une partie des transporteurs chinois est réduite au chômage. La Compagnie chinoise des bateaux à vapeur créée par Li Hongzhang en 1872 afin de lutter contre cette emprise des Occidentaux devait se heurter à une sévère riposte des compagnies britanniques et américaines qui abaissèrent subitement leurs prix.

L'autre série de conséquences provoquées par l'implantation occidentale en Chine fut d'ordre politique et moral : frictions et conflits de plus en plus fréquents entre étrangers et population, progrès de l'hostilité à l'égard des Occidentaux, formation d'un vaste mouvement d'opinion réactionnaire et hostile aux nouveautés.

Psychologie et politique

La présence en Chine d'étrangers, dont les façons d'être et d'agir, la prétention et la richesse, les humiliations qu'ils infligent à l'Empire et à ses habitants ont fait naître et se développer une hostilité qui s'étend souvent jusqu'aux nouveautés qu'ils introduisent, constitue un élément qu'on ne peut négliger. Alors que les grands missionnaires jésuites du XVII^e siècle étaient des hommes cultivés, savants, désireux d'entrer en contact avec les élites chinoises, les agents de la grande expansion coloniale des XIX^e et XX^e siècles sont le plus souvent incultes. N'ayant de rapports qu'avec des individus en marge de la société chinoise — serviteurs et intermédiaires commerciaux —, formant une société internationale fermée sur elle-même, isolés des milieux chinois par les facilités mêmes de leur existence, par le sentiment de leur supériorité et par le mépris que leur inspirent les mœurs chinoises et le spectacle quotidien de la misère et des vices dont souffre la Chine, ils éprouvent peu d'intérêt pour une civilisation qui leur est profondément étrangère, difficile d'accès, et qui leur semble en complète décadence. Cependant, c'est au travers de leurs témoignages que les pays occidentaux se sont formé une image de la Chine contemporaine.

A leurs yeux, les sciences, les techniques, les pratiques commerciales, les institutions politiques de l'Occident constituaient un bien en soi et tout ce qui permettait d'ouvrir la Chine à leur influence ne pouvait en fin de compte que lui être bénéfique. Mais le comportement des étrangers en Chine, le recours constant à des démonstrations de force ou à l'emploi de la force devaient avoir de graves conséquences psychologiques. Ils sont à l'origine d'un climat d'incompréhension, de méfiance ou de haine qui a affecté tous les rapports entre la Chine et ses occupants étrangers. Ils ont créé, chez les Chinois, une sorte de complexe d'infériorité qui devait nuire gravement à leur adaptation aux grandes mutations de l'époque contemporaine.

Une cause plus particulière de friction devait être fournie par la position privilégiée dont bénéficièrent les missionnaires chrétiens à partir du traité de Tianjin de 1858. Des incidents nés de l'incompréhension de certaines coutumes chinoises, de l'intolérance de certains prêtres, de conflits d'intérêt, des soupçons que font naître le comportement et les pratiques des missionnaires et qu'alimentent depuis le début du XVII^e siècle des opuscules d'une large

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

diffusion dégénèrent parfois en troubles sanglants qui sont réprimés par la force. Les prêtres et leurs catéchumènes, Chinois souvent de bas étage et intéressés, mal vus de l'ensemble de la population, sont assurés de la protection armée des Puissances. Les étrangers, qui jouissent des privilèges de l'exterritorialité, obtiennent des peines sévères contre leurs adversaires et le paiement de lourdes indemnités (400 000 *liang* pour treize affaires entre 1862 et 1869). Un seul exemple suffit à illustrer un comportement général : au début de 1870, avant les célèbres incidents de Tianjin, le comte Julien de Rochechouart, simple chargé d'affaires, remonte le Yangzi avec quatre canonnières afin de faire entendre raison aux

Actes de guerre et empiétements des pays occidentaux et du Japon en Chine de 1840 à 1894

1840	Occupation des îles Zhoushan (Chusan) au Zhejiang et attaque de Ningbo par les Anglais.
1841	Attaques anglaises sur Canton, Xiamen (Amoy), Ningbo et Shanghai.
1842	Attaques anglaises sur Shanghai et Nankin. Annexion de Hongkong par la Grande-Bretagne.
1844	Concession anglaise à Xiamen (Amoy).
1845	Concession anglaise à Shanghai.
1849	Concession française à Shanghai.
1850	Annexion de l'embouchure de l'Amour (Heilongjiang) par les Russes en violation des traités de 1689 et 1727.
1854	Annexion de la rive nord de l'Amour par les Russes.
1856	Bombardement de Canton par les Anglais.
1857	Bombardement de Canton et des forts du Haihe par les Britanniques et les Français.
1858	Occupation de Canton et de l'embouchure du Haihe. Les Russes occupent les territoires situés au sud du cours inférieur de l'Amour et à l'est de l'Oussouri.
1859	Nouvelle attaque des forts du Haihe.
1860	Attaque des forts du Haihe et incursion au Hebei. Les troupes coloniales britanniques et françaises pénètrent à Pékin, pillent et brûlent le Palais d'été. Les Anglais annexent la presqu'île de Jiulong (Kowloon). Concession anglaise de Tianjin.
1861	Concessions anglaises de Hankou et Canton. Concessions françaises de Canton et Tianjin.
1862	Concession anglaise de Jiujiang (Jiangxi).
1863	Concession internationale de Shanghai.
1868	Les Anglais bombardent le port de Anping à Taiwan.
1871	Les Russes occupent le territoire de l'Ili.
1874	Attaque japonaise sur Formose et annexion des îles Ryûkyû par le Japon.
1881	Les Russes annexent définitivement une partie du territoire de l'Ili occupé depuis 1871.
1884	L'amiral Courbet bombarde Fuzhou, coule la flotte chinoise de Mawei et bloque les transports de riz entre Shanghai et la Chine du Nord dans l'espoir d'affamer Pékin.
1885	Les Français occupent les îles Penghu et une partie de Taiwan.
1887	Annexion définitive de Macao par les Portugais.

autorités chinoises qui sont en difficultés avec les missionnaires. Dans la longue liste des incidents créés par la présence en Chine des missionnaires chrétiens, ceux de juin 1870 à Tianjin occupent une place particulière en raison de leur gravité et de leurs conséquences : ils sont à l'origine d'un brusque accès de haine à l'égard des étrangers et tout spécialement des Français, qui ont officiellement la haute main sur les missions catholiques. Ils mettent en fâcheuse position les partisans d'une politique de conciliation à l'égard des nations occidentales et redonnent vigueur au mouvement d'opposition systématique aux étrangers, compromettant ainsi les tentatives de modernisation.

L'échec de la modernisation

Les sœurs de la Charité offrant des primes à ceux qui leur apportent des orphelins, la population y voit la confirmation de cette croyance traditionnelle suivant laquelle les chrétiens se livrent à des pratiques de sorcellerie avec les yeux et le cœur des enfants. Le consul de France, face à une délégation conduite par un magistrat chinois, perd la tête et donne l'ordre de tirer sur les manifestants. L'effet est immédiat : la foule se déchaîne, massacre une vingtaine d'étrangers et détruit les établissements de la mission catholique. En dédommagement, le gouvernement chinois est contraint à faire exécuter dix-huit suspects, à dégrader les fonctionnaires locaux, à verser à la France une indemnité de 490 000 *liang* et à prévoir une ambassade d'expiation.

Une campagne de dénigrement des partisans de la conciliation se déclenche à la suite de ces incidents. L'une de ses armes principales est la circulation de pamphlets connus sous le nom de *qingyi* (« avis purs ou désintéressés »). Les Chinois qui adoptent les modes des étrangers, se convertissent au christianisme, ou recourent aux inventions des Occidentaux sont dénoncés comme des traîtres. Des soupçons graves pèsent sur ceux qui, comme Li Hongzhang, cherchent à s'entendre avec les ennemis de la Chine pour mettre sur pied arsenaux, usines ou chemins de fer. La carrière de Zeng Guofan est compromise à partir de 1870 par la complaisance qu'il semble avoir mise à régler les incidents de Tianjin avec la France. Ces pamphlets, qui sont l'expression d'une opinion publique poussée vers un patriotisme radical, jouent un grand rôle dans toutes les crises que provoquent les atteintes portées à la souveraineté de la Chine : ainsi, lors de l'intervention japonaise aux îles Ryûkyû en 1879 et, la même année, au moment de l'affaire de l'Ili (traité de Livadia, où le représentant de la Chine s'est montré trop conciliant), ou encore lors des tractations de Li Hongzhang avec la France en 1883. Ces attaques des partisans de la résistance à tout prix empêchent l'expression d'opinions plus nuancées et plus réalistes, si bien que ce patriotisme ombrageux va à l'encontre de ses objectifs. En matière de modernisation, la Chine tend à rejeter par réflexe xénophobe ce qu'elle aurait accepté volontiers dans un état d'indépendance.

La pression étrangère n'a pas exercé en Chine que des incitations : elle a agi en même temps comme un frein aussi bien social, économique et politique que psychologique. La quête désespérée entreprise par certains intellectuels d'une idéologie salvatrice dans la tradition confucéenne, le conservatisme ombrageux de nombreux patriotes illustrent cette réaction de fierté nationale si bonne dans son principe, mais si néfaste dans ses effets. C'est une Chine déchirée en elle-même, incapable de reconnaître son propre visage et bientôt amenée à se renier que les nations étrangères se disputeront à partir des dernières années du XIX^e siècle. Cette tragédie qui a été celle de tous les pays colonisés fut en Chine à la mesure d'une des plus grandes civilisations. La Chine garde aujourd'hui encore la marque de ce profond traumatisme.

3. Conclusion

Jusqu'à ce que se développe, en liaison avec l'implantation des capitaux et des industries étrangères dans les ports ouverts, une bourgeoisie d'affaires chinoise aux environs de 1900, les efforts d'industrialisation ont eu pour promoteurs des fonctionnaires de formation classique qui n'ont trouvé qu'un soutien très limité au gouvernement central et se sont heurtés, en dépit de leur attachement aux conceptions traditionnelles de l'État et de la société, à un puissant courant d'opposition. Contraints par la force des choses à une politique de conciliation et d'entente avec les étrangers, ces partisans de l'emprunt de leurs méthodes et de leurs techniques aux Occidentaux furent la cible des patriotes les plus ardents aux yeux desquels la défense de la Chine et celle de ses traditions faisaient partie de la même cause. Le développement industriel qui aurait permis à la Chine de se renforcer exigeait en effet que ce trop vaste Empire épuisé par de longues et coûteuses campagnes — la reconquête du Xinjiang n'est achevée qu'en 1878 grâce à de très gros emprunts de Zuo Zongtang aux banques étrangères — puisse profiter d'un certain répit. Il fallait qu'il évite, en s'en tenant à la lettre des traités, tout conflit avec les Occidentaux et le Japon. La Chine avait le plus grand besoin de capitaux, de techniciens et d'experts qui ne pouvaient lui être fournis que par ses agresseurs. Mais un tel procédé risquait en même temps d'aggraver l'emprise étrangère. Cette crainte explique la méfiance croissante que devaient susciter les projets d'emprunts et d'industrialisation à partir de la fin du XIX^e siècle. Enfin, le chômage que pouvait entraîner la modernisation des transports et de la production dans un pays en pleine récession économique représentait un réel danger.

Pour que la position des partisans de la modernisation ne fût pas compromise, il aurait fallu que les attaques du dehors ne se renouvellent pas. Or le répit qui suit les conventions de Pékin en 1860 est de courte durée. Au cours des années 1870-1890, la pression se fait plus vive que jamais sur la Chine et sur les pays d'influence chinoise : l'occupation de l'Ili par les Russes, l'intervention du Japon en Corée, à Taiwan et aux Ryûkyû, les attaques de la France dans le Nord du Vietnam et en Chine même provoquent autant de crises qui affaiblissent la position des novateurs. La défaite de 1894 enfin prélude à une vaste entreprise de démembrement de la Chine par l'ensemble de ses agresseurs. Il est dès lors trop tard pour que ce grand pays déjà très profondément atteint puisse se ressaisir.

L'événement qui devait ôter à la Chine toutes ses chances de redressement se produit en effet dans les dernières années du XIX^e siècle. La pénétration japonaise en Corée, sensible depuis 1876, était, parmi bien d'autres, l'un des plus graves sujets de préoccupation pour le gouvernement de Pékin. Comme en Chine, la pression étrangère avait déterminé en Corée la formation d'un courant traditionaliste et réactionnaire que les Qing s'étaient efforcés de soutenir en envoyant dans la péninsule le général Yuan Shikai. Mais le soulèvement au début de 1894 d'une société secrète d'inspiration religieuse et xénophobe, le

L'échec de la modernisation

Tonghak, déclenche une grave crise au moment où le potentiel militaire du Japon s'est puissamment renforcé. Les conservateurs partisans de l'intervention, conduits par leur chef de file Weng Tonghe (1830-1904) qui fera appel quatre ans plus tard aux réformistes, font prévaloir leur point de vue sur celui de Li Hongzhang qui n'ignore pas le piètre état de la flotte chinoise désorganisée par les difficultés financières. Au cours du bref conflit qui oppose la Chine au Japon en Corée, les armées chinoises subissent une grave défaite cependant que les flottes de la zone nord sont pratiquement détruites dans le golfe du Bohai.

Les suites du traité conclu à Shimonoseki, dans le détroit qui sépare Hondo de Kyûshû, auront une portée considérable : entre 1895 et les premières années du xx^e siècle, la Chine perdra en effet son indépendance économique, territoriale, politique et militaire. Elle entre dans la période la plus tragique de toute son histoire au moment même où s'accélère l'essor industriel des nations riches.

Les enchaînements de l'histoire suffisent à expliquer son échec sans qu'il soit nécessaire de mettre en cause ses traditions politiques, sociales et intellectuelles. Dans d'autres circonstances, la Chine aurait pu s'adapter à la grande mutation de l'âge industriel : elle ne manquait pas d'hommes qui avaient le sens de l'organisation, ni de traditions scientifiques et technologiques. Les gaspillages et l'inconscience de la Cour, la corruption, l'attachement au passé et la réaction antimoderniste étaient beaucoup plus le produit des circonstances que des données inhérentes au monde chinois.

LES COURANTS INTELLECTUELS AU XIX^e SIÈCLE

L'ATMOSPHÈRE GÉNÉRALE SE MODIFIE AUX ENVIRONS DE 1800 et la vie intellectuelle commence à prendre un nouveau cours. Ces changements s'expliquent par l'affaiblissement d'un pouvoir d'État qui avait fait sentir jusqu'alors sa toute-puissance et avait pris sous sa protection en même temps que sous son contrôle l'intelligentsia chinoise. Ils s'expliquent aussi par la détérioration du climat social et des mœurs politiques. De là, sinon une remise en cause de l'ordre établi, du moins un vif intérêt pour les questions pratiques de gouvernement et de gestion administrative : finances, transports, production, commerce. A ce désir d'améliorations d'ordre technique et de rénovation des méthodes de gouvernement correspond une nouvelle orientation des études les plus désintéressées en apparence.

L'école des études critiques (*kaozhengxue*) qui avait brillé d'un si vif éclat à l'époque de Dai Zhen (1724-1777) et produit une œuvre d'une qualité et d'une ampleur remarquables, était liée au contexte politique et social du XVIII^e siècle, celui d'une Chine puissante et prospère, gouvernée par des empereurs mécènes et lettrés. Les grandes entreprises d'édition patronnées par l'État aux ères Kangxi et Qianlong avaient eu sur la vie intellectuelle de cette époque un effet d'incitation décisif; elles faisaient partie d'une politique qui avait désarmé l'hostilité initiale des classes chinoises cultivées aux Mandchous. Ces entreprises prennent fin avec le règne de Qianlong et la seule grande compilation officielle qui paraisse

après 1798 est la *Collection complète des prosateurs des Tang des Cinq dynasties (Quantangwen)* (plus de 20 000 titres et plus de 3 000 auteurs) achevée en 1814 après six années de travail. Les marchands de sel de Yangzhou qui avaient constitué de riches bibliothèques et collections d'art, subventionné des publications, accueilli et aidé de nombreux lettrés de renom, sont ruinés aux environs de 1800 par la dépréciation de la monnaie de cuivre. On ne pourra guère leur comparer au XIX^e siècle qu'un homme comme Wu Chongyao (1810-1863), marchand cantonnais qui avait édifié une très grosse fortune dans le commerce de l'opium et auquel on doit une excellente collection d'œuvres littéraires du Guangdong réunies sous le titre de *Yueyatang congshu* (1853). Tout contribue, semble-t-il, au début du XIX^e siècle au déclin de la grande tradition de critique philologique et archéologique du *Kaozhengxue*. Les disciples de Dai Zhen et les grands érudits de cette école disparaissent au cours des trente premières années du XIX^e siècle. Qian Daxin meurt en 1804, Ji Yun l'année suivante, Duan Yucai en 1815, Wang Niansun en 1832 et son fils Wang Yinzhi deux ans plus tard. Ce n'est pas que la tradition soit interrompue à partir de cette époque : elle se prolongera jusque dans la première moitié du XX^e siècle et c'est à cette école de rigueur scientifique et d'inspiration rationaliste que se rattachent la plupart des grands savants chinois des années 1895-1949. Mais cette renaissance de l'école des études critiques s'accompagnera d'un retour aux philosophes libéraux et patriotes du début de l'époque mandchoue (Gu Yanwu, Wang Fuzhi et Huang Zongxi pour ne citer que les plus éminents).

Le confucianisme réformé

A l'effacement de l'école des études critiques, correspond l'essor de nouvelles tendances suscité par le déclin de l'Empire et par les crises successives que traverse le monde chinois : soulèvements du Lotus blanc aux environs de 1800, dégradation des mœurs politiques et récession économique, attaques anglaises de la première guerre de l'opium, grande explosion sociale des Taiping. Un nouvel et vif intérêt se manifeste pour une tradition scripturaire et philosophique qui avait été négligée et pratiquement oubliée depuis les Han : celle des textes en « écriture nouvelle » (*jinwen*) dont les plus illustres représentants avaient été Dong Zhongshu (175-105 environ) et He Xiu (129-182), grand interprète du commentaire de Gongyang aux *Annales de Lu*. Une nouvelle école dite du *Gongyang (Gongyangxue)* ou des textes en écriture nouvelle (*Jinwenxue*) se développe donc au début du XIX^e siècle. Ce n'est pas, pour les tenants de cette école, à partir des Song que s'est altéré le véritable sens des Classiques, mais beaucoup plus tôt, dès leur transmission au début des Han après l'écroulement de l'empire des Qin, quand, à côté des textes conservés par tradition orale et notés en écriture nouvelle, sont apparus des documents écrits en caractères anciens (*guwen*) qui ont fini par s'imposer comme authentiques. C'est cette authenticité que conteste la nouvelle école en même temps qu'elle reprend, dans un éclairage moderne et avec des préoccupations religieuses (il s'agit de faire pièce au christianisme), les thèses de Dong Zhongshu et de He Xiu : les Classiques recèlent un sens caché et profond qui a valeur pratique pour le

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

gouvernement des hommes et pour l'organisation de la société; les *Annales de Lu* (*Chunqiu*) furent rédigées par Confucius non pas comme une simple chronique, mais comme un ouvrage qui visait à une réforme profonde des mœurs et des institutions; Confucius fut une sorte de souverain virtuel (*suwang*), égal des saints de la haute Antiquité; enfin, suivant les conceptions des interprètes des textes en écriture nouvelle, l'humanité était appelée à passer par différents stades au terme desquels elle devait atteindre à l'unité, à l'harmonie et à la paix universelle.

Au réformisme radical du *Gongyangxue* se trouvent donc associées des tendances mystiques et eschatologiques que vont renforcer au cours du XIX^e siècle les épreuves et les malheurs du monde chinois. Face au christianisme conquérant des Occidentaux, les lettrés chinois sont incités à sanctifier le grand Sage et ses écrits. Face aux menaces du dehors, ils proclament le caractère réformiste et évolutionniste de ce qu'ils considèrent comme la véritable tradition classique. Aussi bien la plupart des grands érudits et des hommes politiques réformistes du XIX^e siècle se rattachent-ils à l'école des textes en écriture nouvelle. Si on fait exception de ce précurseur, pur philologue, qu'avait été Zhuang Cunyu (1717-1788), l'un des premiers à s'intéresser aux textes en *jinwen*, c'est à Liu Fenglu (1776-1829) que revient l'honneur d'avoir orienté la pensée chinoise sur la nouvelle voie du réformisme. Liu Fenglu réhabilite les deux grands ouvrages de l'école du *jinwen* des Han : le *Chunqiu fanlu* de Dong Zhongshu, qu'il considère comme une interprétation correcte de la véritable pensée de Confucius avant toute altération, et le commentaire de He Xiu au *Gongyangzhuàn* dont il fait une étude systématique dans ses *Gongyangchunqiu Heshishili* (préface datée de 1805).

Les deux principaux disciples de Liu Fenglu sont Gong Zizhen (1792-1841) et Wei Yuan (1794-1856), à la veille et au moment des incidents de la première guerre de l'opium. En 1839, Gong Zizhen écrit à Lin Zexu qui vient d'arriver à Canton pour l'encourager dans son attitude d'intransigeance à l'égard des étrangers : le commerce anglais de l'opium ruine l'économie chinoise et il importe de renforcer la puissance militaire de la Chine en créant des manufactures d'armes modernes. Ennemi des concours traditionnels, de la pratique du bandage des pieds des fillettes, des superstitions, Gong Zizhen est l'auteur d'écrits sociaux et politiques qui auront une grande influence sur les réformateurs de la fin du XIX^e siècle et principalement sur Kang Youwei. Quant à Wei Yuan, historien et géographe dont les préoccupations réformistes se fondent également sur la nouvelle philosophie du *Gongyangxue*, ses œuvres devaient lui donner une très large audience à la fin de la première moitié du XIX^e siècle. Lors de son séjour à Canton en 1838-1841, Lin Zexu s'était informé sur les armes, la marine, les méthodes stratégiques des Occidentaux et avait complété ses informations par des extraits de publications étrangères dans ses *Notices sur les quatre continents* (*Sizhouzhi*). Wei Yuan, qui avait participé à la lutte contre les Anglais en 1840-1842 et devait organiser des milices contre les Taiping en 1853, s'inspire des notices de Lin Zexu pour rédiger en 1842 son célèbre *Mémoire illustré sur les pays d'outre-mer* (*Haiguo tuzhi*). Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1844, réédité et augmenté en 1847 et

1852, proposait de recourir aux techniques des étrangers et d'opposer les unes aux autres les nations qui s'attaquaient à la Chine, selon le vieux principe qui consistait à « maîtriser les Barbares par les Barbares » (*yi yi zhi yi*). Il devait avoir un grand succès non seulement en Chine, mais au Japon où il est traduit dès 1854-1856 et ne fut sans doute pas étranger au mouvement de modernisation qui devait aboutir aux réformes de l'ère Meiji.

Le développement de l'école des textes en écriture nouvelle apparaît donc lié à un vaste courant d'intérêt pour les problèmes pratiques (administration, organisation sociale et politique, économie, fiscalité, stratégie et armement, agriculture...) et ce mouvement prend naissance dès les débuts du XIX^e siècle, bien avant les premières attaques des canonnières britanniques. C'est en 1827 que He Changling (1785-1848), homme politique en relations avec Wei Yuan, réunit des essais rédigés par des fonctionnaires et des lettrés du Jiangsu sur des questions sociales, politiques et économiques (ce qu'on appelle alors le *jingshi*, la « remise en ordre de l'époque ») sous le titre de *Huangchao jingshi wenbian* (de nouvelles éditions complétées et remises à jour ainsi que des suites à cet ouvrage paraîtront à partir de 1882). Vers 1837, He Changling favorise l'artisanat de la soie et du coton au Guizhou et y interdit la culture du pavot qui commence à s'y répandre. C'est dès sa jeunesse que Bao Shichen (1775-1855) s'intéresse aux questions militaires, agricoles, judiciaires ainsi qu'au problème des transports, et sert de conseiller technique auprès de grands fonctionnaires. C'est en 1834 que le Hounanais Chen Hungchi entreprend sa monographie officielle sur les défenses du Guangdong (*Guangdong haifang huilan*).

L'intérêt porté aux pays occidentaux, à leurs sciences et à leurs techniques — ou plutôt le renouveau de cet intérêt — ne date pas non plus de la guerre de l'opium. Les *Notices maritimes* (*Hailu*) de Wu Lanxiu sont rédigées au début du XIX^e siècle d'après des informations fournies par un marin chinois du nom de Xie Qinggao (1765-1821) qui avait servi dans sa jeunesse sur des navires européens et visité de nombreux pays d'Europe. L'ouvrage rédigé par Li Zhaoluo (1769-1841) d'après des enquêtes faites auprès d'Européens de Canton, le *Haiguo jiwèn*, paraît en 1823.

Réaction orthodoxe et renouveau réformiste

La crise des Taiping devait amener à partir du milieu du XIX^e siècle de profonds bouleversements dans la vie intellectuelle chinoise. De nombreuses bibliothèques et collections d'art sont détruites, de précieux manuscrits anciens ou récents disparaissent et la plupart des lettrés sont mobilisés dans l'effort de reconquête et de redressement politique. C'est dans les états-majors des chefs de la répression, au contact des réalités quotidiennes de la guerre, que se forment la nouvelle classe dirigeante et la nouvelle intelligentsia chinoise. La grande rébellion a pour effet de provoquer une réaction orthodoxe et un renouveau de l'ancienne école de Tongcheng au Anhui illustrée aux environs de 1800 par Yao Nai (1731-1815) et, dans les années antérieures à la rébellion, par Fang Dongshu (1772-1851). Fidèle aux traditions « néo-confucéennes » de l'époque des Song comme ses prédécesseurs,

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

Fang Dongshu reprochait aux tenants de l'école des études critiques de sacrifier la morale à l'érudition. Après le milieu du XIX^e siècle, c'est Zeng Guofan, le grand vainqueur des Taiping, qui sera le plus éminent représentant de ces tendances réactionnaires et moralisantes. Li Tangjie (1798-1865) qui fut, au niveau de l'administration centrale, l'un des principaux artisans de la restauration de l'ère Tongzhi en 1862-1865, prônait lui aussi l'intégrité morale et le contrôle des passions : il était grand admirateur de Tang Bin (1627-1687), philosophe de tradition « néo-confucéenne » influencé par l'intuitionisme de Wang Yang-ming. Le courant de l'école de Tongcheng se perpétuera jusqu'à la fin de l'époque mandchoue et c'est à cette école que se rattachent Lin Shu et Yan Fu, les deux grands traducteurs en langue classique d'œuvres littéraires et philosophiques de l'Occident.

En favorisant une très puissante réaction orthodoxe, la grande crise sociale des années 1851-1864 a réduit l'influence des courants réformistes qui s'étaient exprimés dans la première moitié du XIX^e siècle et compromis les efforts de modernisation : si, pour les dirigeants issus de la répression contre les Taiping, il convient de renforcer la puissance militaire de la Chine par l'emprunt de leurs techniques aux Occidentaux, il importe beaucoup plus encore de revenir à l'orthodoxie et de remettre en vigueur la morale traditionnelle. C'est dans un effort de redressement des mœurs et dans un retour au conformisme moral que la Chine doit puiser les forces nécessaires à son salut.

Le problème des transformations politiques n'est guère abordé : la plupart des partisans les plus convaincus de la modernisation considèrent comme fondamental le maintien des institutions traditionnelles. Les mœurs et le comportement des Occidentaux sont trop profondément différents de ceux du monde chinois, les deux civilisations si manifestement opposées qu'il ne peut être question d'emprunter aux étrangers que leurs techniques et leurs sciences. Aussi bien, Feng Guifen (1809-1874) qu'on peut considérer comme le théoricien du mouvement de modernisation qui fait suite à la guerre des Taiping prend-il soin de distinguer le fondamental de l'accessoire : c'est-à-dire les traditions chinoises d'une part, les connaissances pratiques des Occidentaux d'autre part. Esprit très ouvert aux problèmes administratifs et financiers, spécialiste des mathématiques, de cartographie et d'histoire de l'écriture, curieux de sciences occidentales, Feng Guifen est, comme les autres partisans de la modernisation, un conservateur soucieux de progrès industriel et de renforcement militaire. Le fonctionnement des institutions existantes peut être amélioré par des réformes : il est exclu que l'on change les mœurs et l'organisation politique. C'est la même attitude que l'on trouve chez les slavophiles de l'époque de Kiréievski (1806-1856) et Khomiakov (1804-1860) qui désiraient « les machines de l'Ouest, non les idées de l'Ouest », formule étrangement analogue à celle de Feng Guifen : « le savoir chinois pour fondement, le savoir occidental pour pratique » (*zhongxue wei ti, xixue wei yong*).

Mais les humiliations successives subies par l'Empire, les défaites infligées par la France en 1885 et plus encore le désastre militaire de 1894 redonnent un nouvel élan au mouvement réformiste qui, l'audience de l'école du *Gongyangxue* s'élargissant, triomphe avec Kang Youwei (1858-1927) au lendemain du traité de Shimonoseki. C'est en effet aux érudits et

philosophes de cette école (et principalement à Liao Ping, 1852-1932) que le célèbre réformateur emprunte la plupart de ses idées, et son œuvre maîtresse, le *Datongshu* (*L'Harmonie universelle*), peut être considérée comme l'aboutissement de toutes les tendances de l'école fondée au début du XIX^e siècle par Liu Fenglu. Les trois thèses principales de Kang Youwei forment chacune le thème de ses trois ouvrages principaux :

— la plupart des textes en écriture ancienne (*guwen*) sont des faux rédigés par Liu Xin, bibliothécaire impérial à la fin des premiers Han. Cette thèse est développée dans les *Recherches sur les Classiques apocryphes de l'école de la dynastie des Xin* (*Xinxue weijing kao*) publiées en 1891;

— les conceptions de Confucius, sorte de Christ chinois, ont été fondamentalement altérées par Liu Xin et les tenants de l'école des textes en écriture ancienne. Le véritable Confucius était un réformiste démocrate. C'est l'argument des *Recherches sur la réforme des institutions entreprise par Confucius* (*Kongzi gaizhi kao*) parues en 1897;

— suivant un schéma analogue déjà formulé par Liu Fenglu qui s'inspirait du chapitre *Liyun* des *Mémoires sur les Rites* (*Liji*) ainsi que du *Gongyangzhuan* (le monde évolue du désordre primitif vers la grande unité : *datong*), l'humanité doit connaître au cours de son évolution, trois stades dont le dernier verra la disparition des frontières et des classes sociales, la formation d'une civilisation universelle et l'instauration d'une paix définitive. Les institutions modernes (monarchie constitutionnelle, parlement...), le développement du commerce et de l'industrie répondent aux nécessités de l'évolution. Telles sont les idées exprimées dans le *Datongshu*, rédigé par Kang Youwei dès 1897 mais gardé secret et publié seulement après sa mort en 1935. Dans cette utopie socialiste, le réformiste envisage l'abolition de la famille, des nations et de la propriété privée, et l'institution d'un gouvernement mondial. Il va même jusqu'à prévoir dans les moindres détails les règles de vie du monde futur : dortoirs et restaurants communautaires, nurseries collectives, éducation et instruction des enfants assurées par la collectivité, mariages d'une durée d'un an, crémation des morts...

Retour aux traditions oubliées

Les conceptions de Kang Youwei évoquent les théories des socialistes utopiques et le positivisme d'Auguste Comte (division de l'histoire de l'humanité en stades successifs et volonté de créer une religion laïque). Cependant, ce dogmatisme de tendance mystique n'a subi aucune influence directe de la philosophie occidentale et c'est dans des traditions proprement chinoises de caractère plus ou moins hétérodoxe qu'il puise son inspiration. Cette convergence avec les courants de pensée occidentaux pose néanmoins un problème d'ordre général qui intéresse toute l'histoire de la pensée chinoise depuis les débuts de la pénétration des Européens en Asie orientale. Les influences de la pensée occidentale ont été jusqu'aux environs de 1900 extrêmement diffuses et presque insaisissables. Elles n'ont pas eu d'effet immédiat, mais semblent avoir incité le monde chinois à rechercher dans ses

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

propres traditions les éléments en affinité avec les conceptions étrangères qui s'insinuaient en Chine par les voies les plus diverses.

Ainsi s'explique, en même temps que par les besoins propres de l'époque, le renouveau d'intérêt qui se manifeste après la rébellion des Taiping pour les philosophes de l'époque des Royaumes combattants, pour les penseurs libéraux et patriotes des débuts de la dynastie mandchoue et pour les traditions bouddhiques. Dai Wang (1837-1873), lettré de l'école du Gongyang, étudie les œuvres des penseurs de l'époque des Royaumes combattants et publie en 1869 un ouvrage sur Yan Yuan et Li Gong, les deux philosophes de l'ère Kangxi partisans d'un retour aux « études pratiques » (*shixue*). Feng Guifen (1809-1874), auteur d'un recueil d'essais politiques paru en 1861, mathématicien au courant des mathématiques chinoises et occidentales, cartographe et spécialiste du grand dictionnaire *Shuowen jiezi* de 100 de notre ère, est un grand admirateur de Gu Yanwu, le savant libéral et patriote des débuts de l'occupation mandchoue.

Esprit et méthode scientifique, philosophie rationaliste, critique des institutions absolutistes, définition d'un « nationalisme » chinois fondé sur un type de culture et l'existence d'une communauté que l'État a pour fonction de défendre contre les agressions du dehors, tels avaient été les apports des philologues, historiens et sociologues des débuts de la dynastie mandchoue. Quelque peu oubliés à cette époque d'euphorie qu'avait été le XVIII^e siècle, ces penseurs libéraux et antimandchous ont une influence profonde sur l'orientation de la pensée chinoise à partir des trente dernières années du XIX^e siècle.

Sans doute la vie intellectuelle chinoise devient-elle de plus en plus complexe à mesure qu'on approche de notre époque. Les courants les plus divers se mêlent et se confondent et il est d'autant plus difficile de retracer leur histoire qu'il s'agit d'un domaine encore peu étudié. Ce que la Chine connaît de l'Occident au XIX^e siècle se limite généralement à des nouveautés techniques que la tradition humaniste des Chinois tend à considérer comme secondaires par rapport aux règles morales qui assurent le fonctionnement de la société. Seuls ceux qui ont eu des contacts longs et fréquents avec le monde occidental ont pu pénétrer certaines différences fondamentales et tenter une comparaison de caractère sociologique. C'est le cas de Wang Tao (1828-1897). En relation avec les missionnaires anglais de Shanghai dès 1848, attiré un moment par les Taiping au service desquels il s'est mis en 1861 et obligé pour cette raison de se réfugier à Hongkong sous un faux nom, Wang Tao y devient le collaborateur du sinologue anglais James Legge (1815-1897) et le restera jusqu'en 1874, l'aidant à traduire les Classiques et les Quatre Livres. Il réside chez lui en Écosse en 1868-1870. A son retour à Hongkong, Wang Tao écrit un *Abrégé d'histoire de France* (*Faguo zhilue*) en 1871 et, l'année suivante, une remarquable histoire de la guerre franco-prussienne de 1870, le *Pufa zhanji*, ainsi qu'un traité d'artillerie (*Huoqi tushuo*). L'un des premiers journalistes chinois, il fonde à Hongkong le quotidien *L'Évolution* (*Xunhuan ribao*) et deviendra en 1884 rédacteur en chef du grand journal *Shenbao*, de Shanghai.

Son expérience de l'Occident amène Wang Tao à une réflexion sur les causes de la puissance et de la faiblesse relative des nations. Fasciné par l'exemple de l'Angleterre, petit

Les courants intellectuels au XIX^e siècle

pays qui est devenu une grande puissance maritime, industrielle et commerciale, il voit dans ses réserves de charbon l'une des causes de son essor, mais affirme qu'en définitive richesse et puissance dépendent d'un facteur plus général dont l'importance dépasse de beaucoup celle de l'économie et des techniques : c'est le facteur politique. La fortune de l'Angleterre vient essentiellement de ce qu'un même esprit anime ses dirigeants et ses élites, de ce que les décisions y sont prises en commun et qu'ainsi tous contribuent volontiers à l'effort collectif de la nation. De même que le miracle anglais a pour fondement les institutions politiques et l'entente qui règne entre gouvernants et gouvernés, de même le déclin de la Chine a pour cause principale le fossé qui s'est creusé entre le pouvoir central et les élites. L'ancienne institution du censorat qui permettait aux Empires de jadis de connaître l'état d'esprit des provinces a disparu avec les progrès de l'Empire autoritaire depuis le début des Ming. Pour que la Chine retrouve sa puissance, il faudrait que le pouvoir impérial prenne appui sur les familles influentes dont le sort est lié au sien. Or, la Chine souffre précisément de ce que le pouvoir central, maître en principe de toutes les décisions, a perdu tout contact avec ceux qui pourraient le soutenir et collaborer avec lui. Le mal est d'autant plus grave que l'Empire constitue une réalité beaucoup plus vaste et, par suite, un ensemble beaucoup plus lâche que les petits pays d'Europe clos sur eux-mêmes.

Wang Tao n'est sans doute pas un penseur très original : les idées qu'il applique au contexte historique de son époque se trouvent déjà chez Wang Fuzhi (1619-1692) et ses contemporains. Mais la priorité qu'il accorde au facteur politique est caractéristique de toute la pensée chinoise contemporaine. Rien ne sert d'adopter les techniques étrangères si les méthodes administratives sont inadéquates et si les fondements mêmes de l'État sont en ruine. Morale et politique, chez les réformistes aussi bien que chez les conservateurs, passent avant ces simples moyens de la richesse et de la puissance que sont le développement de l'économie et les techniques.

Les influences scientifiques de l'Occident

Si, dans le domaine de la philosophie, les influences occidentales sont diffuses et ne commenceront à exercer une action directe qu'à partir des traductions publiées aux environs de 1900, dans le domaine des sciences et des techniques, le phénomène d'assimilation est beaucoup plus précoce : c'est tout un travail de comparaison et d'intégration des apports étrangers aux traditions chinoises qui a eu lieu et dont les débuts remontent au moins à l'époque de Matteo Ricci, c'est-à-dire au commencement du xvii^e siècle. Mais le courant s'amplifie dans la seconde moitié du xix^e siècle à partir de la création des instituts de langue et de sciences à Pékin, Shanghai et Canton en 1862-1864, et des écoles techniques attachées aux arsenaux et chantiers navals construits dans les années 1865-1870. L'action des missionnaires dans le domaine des sciences et des techniques n'a pas été non plus négligeable. Enfin, des étudiants chinois ont été envoyés en stage dans les pays occidentaux à partir de 1872.

DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION

120 étudiants sont envoyés aux États-Unis entre 1872 et 1875. Un plus petit nombre quitte l'école navale de Fuzhou en 1875 pour étudier en Allemagne l'artillerie, la fabrication des armements, la stratégie et les techniques de la guerre navale. En 1876, 30 étudiants de l'arsenal de Fuzhou se rendent en France et en Angleterre et font un stage dans les chantiers de construction navale, les mines, les entreprises sidérurgiques, les industries mécaniques. On note aussi que quatre étudiantes chinoises aux États-Unis en 1881-1882 obtiennent une qualification médicale et deviennent à leur retour les premiers médecins féminins de Chine. D'autres envois d'étudiants en Europe et aux États-Unis ont lieu dans les années 1880-1890, mais les difficultés financières dues au coût très élevé de ces missions, obligent à les réduire très sensiblement à la fin du XIX^e siècle.

Mal organisées, les premières missions d'étudiants à l'étranger ne devaient donner que de médiocres résultats : les jeunes enfants envoyés aux États-Unis y ont tôt fait de s'américaniser entièrement ; les étudiants de l'école navale de Fuzhou envoyés en Allemagne sont trop âgés et ne s'adaptent pas. Par contre, les étudiants et apprentis de l'arsenal de Fuzhou partis en France et en Angleterre en 1876 ont participé très efficacement à la construction de la nouvelle flotte chinoise qui devait être malheureusement anéantie par les Japonais en 1894.

Le dialogue qui s'était instauré à partir des premières années du XVII^e siècle entre les traditions mathématiques chinoises et occidentales se poursuit au XIX^e siècle. Une œuvre importante de comparaison et de synthèse s'est faite en Chine avec la redécouverte des mathématiques chinoises des XI^e-XIV^e siècles, la recherche et la réédition des ouvrages perdus auxquelles s'attachèrent des hommes comme Dai Zhen et Ruan Yuan — qui écrit de 1797 à 1799 son recueil de biographies de mathématiciens et astronomes chinois (*Chourenzhuan*) accompagnées de notices sur leurs œuvres — ou encore Luo Shilin (mort en 1853 au cours du massacre de la population de Yangzhou par les Taiping) au début du XIX^e siècle. A l'étude comparée des traditions occidentales et chinoises, à la traduction d'ouvrages de mathématiques et de physique au XIX^e siècle sont attachés les noms de Luo Shilin, de Li Shanlan (1810-1882), traducteur d'œuvres mathématiques chez les missionnaires anglais de la London Missionary Society de Shanghai, de Zheng Fuguang, auteur d'un traité d'optique, le *Jingjing lingchi*, paru en 1835, de Hua Hengfang (1833-1902).

Même les domaines où les traditions chinoises marquaient un retard sensible par rapport aux progrès accomplis depuis peu en Occident (chimie, botanique, géologie, paléontologie...) commencent à être intégrés à l'ensemble des sciences chinoises à partir de la fin du XIX^e siècle : la contribution des savants chinois dans la plupart des secteurs de la recherche scientifique sera loin d'être négligeable dans la première moitié du XX^e siècle.

livre 10

LA CHINE CRUCIFIÉE

Le commencement des années terribles

La guerre sino-japonaise de 1894 ouvre une nouvelle étape dans la désagrégation politique, sociale et économique du monde chinois : les conséquences de la défaite sont si graves dans tous les domaines qu'on peut considérer qu'à partir de cette époque la Chine n'est plus maîtresse de son destin. La flotte de guerre qu'elle avait tenté de se constituer dans des conditions difficiles est anéantie. Une indemnité de guerre de 200 millions de *liang* — trois fois les revenus annuels du gouvernement impérial — lui est imposée à laquelle s'ajoutent les 30 millions de *liang* qui lui permettront de conserver quelques années encore la péninsule du Liadong. Les ambitions territoriales du Japon, qui annexe Taiwan et les îles Penghu (les Pescadores), et obtient une position dominante dans le Nord-Est (la Mandchourie) incitent les puissances occidentales à procéder à leur tour à des annexions du territoire chinois et à se partager la Chine en « sphères d'influence », sortes de chasses gardées pour leur exploitation des richesses de l'ancien Empire.

L'Allemagne s'empare en 1897 de la région de Qingdao et Jiaozhou dans le Sud-Est du Shandong, la Grande-Bretagne de celle de Weihai (Weihaiwei) et de l'extrémité orientale de la péninsule du Shandong en 1898, la Russie de la partie méridionale de la presqu'île du Liaodong (région de Dalian — Dairen en prononciation japonaise — et de Lüshun, rebaptisé Port-Arthur par les Occidentaux). La France, dont les ambitions portent sur la Chine du Sud-Ouest, suit leur exemple en 1899 en s'emparant de la région de Zhanjiang (Guangzhouwan) au Guangdong occidental.

Mais en outre, ce que Li Hongzhang, personnalité politique respectée de ses interlocuteurs étrangers, avait pu empêcher tant bien que mal avant la défaite de 1894, ne peut plus l'être dans les années qui suivent le traité de Shimonoseki : des industries étrangères s'installent en Chine même dans les ports ouverts et les nouveaux « territoires à bail ». La sujétion économique de la Chine aux nations étrangères s'accroît brusquement. C'est l'invasion des capitaux étrangers, l'essor des entreprises bancaires, des usines, manufactures et mines gérées par les compagnies occidentales et japonaises qui profitent dans les villes et les régions occupées d'une main-d'œuvre misérable à très bas prix.

Ce qui fait toute la gravité de cette emprise étrangère est qu'elle se produit au moment même où les progrès technologiques et industriels des nations occidentales — et par voie de conséquence du Japon — sont le plus rapides et au moment même où l'économie chinoise est en train de s'effondrer. Les indemnités de guerre imposées à la Chine en 1895 et en 1901 (200 millions de *liang* et 450 millions de dollars d'argent) ne représentent peut-être pas

Le commencement des années terribles

pour les nations riches de cette époque des sommes fabuleuses : elles sont une charge écrasante pour un pays qui est à bout de ressources, qui voit les marchés extérieurs se fermer à ses thés et à ses soieries et qui assiste impuissant à l'invasion des produits étrangers dans ses villes et dans ses campagnes. On notera d'ailleurs que l'indemnité de Shimonoseki permit au Japon d'adopter le *gold standard* en 1897 et fut pour une grande part dans le développement de son économie aux environs de 1900.

Le démembrement de la Chine

1895	Annexion de Taiwan et des îles Penghu (Pescadore) par le Japon. Concessions allemandes de Hankou et de Tianjin.
1896	Concession russe et concession française de Hankou.
1897	L'Allemagne annexe les régions de Qingdao et de Jiaozhou au Shandong. Concessions japonaises de Suzhou (Jiangsu) et Hangzhou (Zhejiang).
1898	Les Anglais annexent la région de Weihai au Shandong, les Russes celle de Dalian et de Lüshun (Port-Arthur) dans le Sud de la péninsule du Liaodong. Concessions japonaises de Hankou et Shashi (Hubei), Tianjin et Fuzhou (Fujian).
1899	Les Français annexent la région de Zhanjiang (Guangzhouwan). Concession japonaise de Xiamen (Amoy).
1900	Pillage de Pékin et du Palais impérial par les troupes coloniales des nations alliées. Expéditions punitives du général von Waldersee sur de nombreuses villes de la Chine du Nord. Concession russe de Tianjin.
1901	Concession japonaise de Chongqing (Chung-king) (Sichuan).
1902	Concessions belge, italienne et autrichienne de Tianjin.
1911	La Mongolie extérieure passe sous contrôle russe.
1914	Le Tibet central et occidental passe sous contrôle britannique. Les Japonais s'installent au Shandong dans les territoires précédemment occupés par l'Allemagne.
1931-1932	Le Japon envahit et annexe la Mandchourie.
1933	Les Japonais pénètrent au Jehol (Mongolie du Sud-Est) et dans une partie du Hebei.
1937	Bombardement de Shanghai et Nankin par l'aviation japonaise. Début de l'invasion générale de la Chine par le Japon.

Cette emprise économique s'accompagne d'une emprise militaire : les étrangers en sont venus à entretenir en Chine des flottes de guerre et des troupes qui sont prêtes à intervenir à tout moment. A la différence des concessions acquises dans les grandes villes et dont la création répondait à des préoccupations mercantiles, les territoires à bail apparaissent avant tout comme des bases et des points d'appui militaires.

Mais les conséquences morales et politiques de la défaite ne sont pas moins graves. Li Hongzhang, seul dirigeant qui disposait de quelque autorité et qui avait dominé toute la politique chinoise pendant près d'un quart de siècle, est écarté du pouvoir après le traité de Shimonoseki. De là, un vide politique qu'aucun des plus puissants personnages de l'époque n'est en mesure de combler : Yuan Shikai qui succède à Li Hongzhang à la tête des armées de la zone nord n'est qu'un simple militaire sans envergure et les gouverneurs régionaux qui règnent sur le Moyen et le Bas-Yangzi (Zhang Zhidong et Liu Kunyi) ont pour principal souci de maintenir leurs Empires à l'écart des remous internationaux. L'absence de toute direction ferme, les divisions, le désarroi des milieux dirigeants et des intellectuels,

LA CHINE CRUCIFIÉE

tels sont les caractères de la vie politique en Chine à ce moment crucial qui se situe aux environs de 1900.

Les manifestations du désarroi

Du 11 juin au 21 septembre 1898, un petit groupe d'intellectuels qui avaient pour chef le grand lettré réformiste Kang Youwei (1858-1927) parvient à s'imposer au gouvernement de Pékin mettant en train toute une série de réformes des institutions inspirées par les modèles japonais et russe : modernisation des concours de recrutement, réforme de l'administration, publication du budget de l'État, création d'un ministère de l'Économie... C'est ce qu'on a appelé les « Cent jours de réformes ». Soutenu tout d'abord par Yuan Shikai, le chef des armées de la zone nord, et par le gouverneur des provinces du Hubei et du Hunan, Zhang Zhidong, les réformistes en sont finalement abandonnés à la suite d'une réaction des milieux conservateurs. Yuan Shikai se range aux côtés de l'impératrice Cixi qui reprend le contrôle de la situation. Six des réformistes sont exécutés dont le philosophe Tan Sitong (1865-1898), cependant que Kang Youwei et son disciple Liang Qichao (1873-1929) s'enfuient au Japon où ils fondent une Association pour la protection de l'empereur (*Baohuanghui*).

Cet épisode de l'histoire de la Chine contemporaine qui n'est peut-être pas en lui-même dépourvu d'intérêt révèle surtout l'incertitude de la situation politique et doit être replacé dans le cadre d'une époque d'humiliation et de désarroi. Les réformes étaient de toute évidence un remède illusoire alors même que le territoire chinois était l'objet d'un partage entre nations étrangères, que s'effondrait l'économie chinoise et que, par suite de l'essor très rapide des nations occidentales et du Japon, l'écart s'accroissait de jour en jour entre les pays industrialisés et un immense Empire qui était demeuré essentiellement rural.

C'est le même désarroi et la même impuissance fondamentale face à la mainmise économique, politique et militaire des nations industrialisées qui expliquent que, par une sorte de coup de tête inspiré par le désespoir, la Cour de Pékin ait décidé d'accorder son appui à une rébellion populaire. L'aggravation de la misère des campagnes, le chômage provoqué par les importations de tissus et de kérosène, ainsi que par le développement des transports modernes (chemins de fer et navigation à vapeur), l'hostilité que suscite le comportement des étrangers et tout spécialement celui des missionnaires sont à l'origine d'une agitation généralisée des milieux paysans dans les dernières années du XIX^e siècle. Les sociétés secrètes reprennent vie (Société des frères aînés, *Gelaohui*; Société du grand sabre, *Dadaohui*). Les famines et les inondations qui sévissent au Shandong à partir de 1898 y provoquent l'essor d'une des branches de l'ancienne société du Lotus blanc. C'est le mouvement des Yihequan, qui pratiquent la boxe chinoise comme méthode d'entraînement physique et moral et ont reçu pour cette raison des Occidentaux le nom de Boxeurs. violemment xénophobes, les Boxeurs sont fanatisés par leur foi dans des pratiques magiques qui sont censées les rendre invulnérables. Ils s'attaquent aux chemins de fer, aux usines, aux boutiques qui vendent

Le commencement des années terribles

des produits importés, aux Chinois convertis au christianisme et aux missionnaires. Chassé du Shandong par l'action énergique de Yuan Shikai, le soulèvement gagne au début de 1900 le Shanxi et le Hebei. La présence des insurgés dans la région Tianjin-Pékin-Baoding où les étrangers sont nombreux précipite les événements : les menaces qui pèsent sur leurs ressortissants amènent les puissances étrangères à intervenir. Les partisans du soutien aux Boxeurs l'emportent alors à la Cour et c'est la déclaration de guerre officielle de l'empire des Qing aux nations occidentales. Mais les principaux responsables de la politique chinoise dans les provinces, soucieux de maintenir intacts leurs pouvoirs régionaux et ne voyant sans doute dans le soutien apporté par la Cour aux Boxeurs qu'un acte de désespoir, se tiennent à l'écart du conflit. Entre juin et août 1900, les troupes alliées reprennent Tianjin et marchent sur Pékin. L'empereur et l'impératrice Cixi (qui ne reviendra à la capitale que le 6 janvier 1902) s'enfuient à Xi'an au Shenxi. Pékin est pillé et des expéditions punitives sont organisées par les troupes allemandes dans les villes de la Chine du Nord. Le protocole signé à Pékin en 1901 impose à la Chine une formidable indemnité de guerre de 450 millions de dollars d'argent, l'interdiction de toutes activités hostiles aux étrangers, l'arrêt des importations d'armes, le démantèlement des forts de Dagou, le contrôle par les troupes étrangères du chemin de fer Tianjin-Pékin, l'exécution de hauts dignitaires et des ambassades d'expiation à l'étranger.

L'affaire des Boxeurs qui marque un nouveau progrès de la sujétion de la Chine aux étrangers avait été l'occasion pour la Russie d'occuper la Mandchourie : l'installation des Russes dans le Nord-Est sera à l'origine du conflit russo-japonais de 1904-1905 au cours duquel les armées du Tsar seront écrasées par la nouvelle puissance militaire du Japon.

LA DÉSAGRÉGATION DE L'ÉCONOMIE ET DE LA SOCIÉTÉ

LA FORMATION D'UNE BOURGEOISIE D'AFFAIRES, l'apparition d'un prolétariat, les idées nouvelles qui se répandent dans l'intelligentsia, les mouvements et partis politiques, tels sont les aspects qui retiennent le plus l'attention des historiens de la Chine des années 1895-1949. C'est qu'en effet ces développements modernes évoquent à leurs yeux ceux qu'ont connus les pays occidentaux : la Chine paraît être engagée dans le même processus qui avait provoqué beaucoup plus tôt l'évolution des pays industrialisés de l'Europe et de l'Amérique. Mais en accordant à ces aspects de l'histoire récente de la Chine un intérêt et une signification privilégiés, ils sont amenés à négliger certaines données fondamentales qui excluent tout rapprochement avec l'histoire antérieure de l'Occident : ces données sont l'épuisement économique de la Chine, sa dépendance à l'égard de l'étranger et le rôle politique de plus en plus déterminant joué par des armées équipées grâce à de coûteux emprunts internationaux. Le contexte même dans lequel apparaît et se développe ce qu'on considère volontiers comme des preuves de la « modernisation » de la Chine devrait interdire toute analogie avec l'histoire de l'Occident. Mieux encore, il invite à mettre en doute une interprétation unanimement acceptée : les aspects « modernes » de la Chine des années 1895-1949, loin de représenter un progrès et l'amorce d'une évolution pleine de promesses, pourraient être considérés à beaucoup plus juste titre comme les signes évidents de son aliénation et de la décomposition de la société chinoise. Il s'agit en effet de développements parasites et quasi pathologiques, liés à l'implantation des capitaux et des industries étrangères en Chine même et à une paupérisation générale dont le poids le plus lourd est retombé sur les masses rurales. Ce n'est que par abus de

La désagrégation de l'économie et de la société

langage que l'on considère comme des « classes sociales » correspondantes à celles des pays occidentaux une intelligentsia déracinée, une bourgeoisie qui est un sous-produit de la colonisation étrangère dans les ports ouverts et dans les pays d'immigration chinoise en Asie du Sud-Est, un prolétariat misérable qui ne se distingue guère de la masse des personnes sans ressources que la misère a poussées vers les grandes villes. La croissance de Shanghai avec ses gratte-ciel de style américain, ses banques et ses usines étrangères et chinoises est comme le développement d'une tumeur cancéreuse. Elle n'est pas la preuve des progrès du monde chinois, mais le symbole manifeste de son aliénation.

Tandis que les masses rurales sont plongées peu à peu dans une misère si effroyable qu'elles ne peuvent avoir d'autre préoccupation que leur survie immédiate et au jour le jour, les nouveaux groupes sociaux nés de la décomposition de la société chinoise connaissent, il est vrai, de grands accès de patriotisme qui unissent provisoirement ces fractions étrangères les unes aux autres. Mais la faiblesse et l'impuissance de la bourgeoisie, de l'intelligentsia et du prolétariat chinois sont évidentes. Les hommes d'affaires chinois, propriétaires de banques, d'usines ou d'entreprises d'import-export, sont tiraillés entre l'amour de leur pays, leur désir d'indépendance économique et leur sujétion de fait aux grandes banques et aux entreprises étrangères établies en Chine; les conditions de vie et la faiblesse numérique du prolétariat l'empêchent de jouer un rôle efficace jusqu'aux jours de 1927 où les premières organisations ouvrières sont décapitées par Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek); l'intelligentsia,* désunie et traversée de courants contradictoires, est dans un tel désarroi moral qu'elle en vient à rejeter comme néfastes toutes les traditions chinoises; révolutionnaires et libéraux sont pourchassés et souvent contraints à l'exil. Cette société agonisante est secouée de soubresauts qui ne peuvent aboutir à des transformations fondamentales. Tous ses espoirs sont successivement déçus, car la seule force réelle appartient aux chefs d'armée, à ces « hommes forts » auxquels les banques et les gouvernements étrangers acceptent de consentir des prêts.

Il est absurde de comparer l'éphémère révolution républicaine de 1911-1912 à une révolution bourgeoise d'un type analogue à celle qu'avait connue la France à la fin du XVIII^e siècle. La réalité du pouvoir n'a jamais appartenu à la bourgeoisie : elle est aux mains de ceux qui disposent de la puissance des armes. Et c'est grâce à la formation d'un autre type d'armée, non plus parasitaire, mais développé en symbiose avec les populations rurales que la Chine devait se libérer à la fois de l'invasion étrangère et des pouvoirs militaires.

La vie politique chinoise — mais aussi la vie intellectuelle — présente donc dans la première moitié du XX^e siècle un aspect artificiel que renforce le caractère marginal des mouvements politiques : c'est au Japon, dans les colonies chinoises de l'Asie du Sud-Est et dans les ports ouverts, sortes d'enclaves occidentales en Chine — dans une intelligentsia déracinée et une bourgeoisie convertie au genre de vie des étrangers — qu'ils ont pris naissance. Cette agitation politique ne peut fournir les cadres d'une histoire qui est marquée en fait par la succession au pouvoir de chefs militaires :

— les années 1895-1916 au cours desquelles s'effondre et disparaît l'ancien régime sont

LA CHINE CRUCIFIÉE

dominées par la suprématie politique de Yuan Shikai, chef des armées de la zone nord (*Beiyang lujun*);

— les gouverneurs militaires que Yuan Shikai avait mis en place dans les provinces avant sa mort entrent en lutte en 1916 et se partagent la Chine avec l'appui des différentes puissances étrangères qui possèdent en Chine des « sphères d'influence » (Japon, Grande-Bretagne, France...) : c'est la période des *Warlords* (1916-1928);

— l'avènement de Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek), favorisé par le mouvement patriotique qui s'était renforcé depuis 1919, marque une nouvelle étape dans l'histoire de la Chine contemporaine; héritier des *Warlords*, Jiang Jieshi impose sa dictature avec l'appui de la bourgeoisie d'affaires chinoise liée aux intérêts étrangers en Chine : c'est la « décennie de Nankin » (1928-1937);

— l'invasion japonaise oblige Jiang à se réfugier au Sichuan. Coupé de Shanghai, le gouvernement nationaliste voit son économie se détériorer rapidement, cependant que l'invasion japonaise favorise l'essor de la guérilla sous le contrôle des communistes. La lutte finale, entre la capitulation du Japon en 1945 et les derniers mois de 1949, tourne tout naturellement à l'avantage des milices populaires : la Chine a trouvé le secret de sa libération dans la constitution d'une armée paysanne animée par un profond élan patriotique.

I. La ruine de l'économie chinoise

La formidable pression des indemnités de guerre

La dépréciation de l'argent chinois par rapport à l'or du commerce mondial dominé par les nations occidentales s'accroît à la fin du XIX^e siècle, au moment même où la Chine va être contrainte de payer à ses agresseurs d'écrasantes indemnités de guerre. Le *liang* de 38 grammes d'argent qui valait 1,20 dollar américain en 1887 a perdu la moitié de sa valeur quinze ans plus tard et ne vaut plus que 0,62 dollar américain en 1902. Cette baisse du prix de l'argent continuera malgré une légère reprise vers la fin de la première guerre mondiale. Cette faiblesse fondamentale de la monnaie chinoise est aggravée par le déficit de la balance commerciale et par ces ponctions que constituent les indemnités de guerre. Encore limitées à des sommes supportables pour l'économie chinoise jusqu'au traité de Shimonoseki, ces indemnités vont ruiner la Chine à partir des environs de 1900. Celle que lui impose le Japon au lendemain de sa victoire représente déjà trois fois les revenus annuels de l'État. Mais l'indemnité des Boxeurs qui intervient six ans plus tard condamne définitivement la Chine à la faillite et au chaos. Ces 450 millions de dollars d'argent constituent en fait une charge de 982 millions si on y ajoute les intérêts très élevés que la Chine est tenue de verser pour éponger ses dettes. En 1911, la dette publique chinoise s'élève à 200 millions de dollars d'argent. Elle atteindra 800 millions de dollars américains en 1924. Il apparaît

La désagrégation de l'économie et de la société

de plus en plus clairement que ce pays qui est plongé dans la plus profonde misère ne pourra jamais s'acquitter de la charge démesurée que lui ont imposée les nations les plus riches et les plus prospères du monde.

Indemnités de guerre imposées à la Chine par les nations étrangères

1841	6 millions de <i>liang</i> aux Anglais qui menacent Canton.
1842	21 millions de <i>liang</i> à la Grande-Bretagne.
1858	4 millions de <i>liang</i> à la Grande-Bretagne. 2 millions de <i>liang</i> à la France.
1860	16 millions de <i>liang</i> dont moitié à la Grande-Bretagne et moitié à la France.
1862-1869	400 000 <i>liang</i> d'indemnité environ à la suite d'incidents entre missionnaires et population chinoise.
1870	490 000 <i>liang</i> d'indemnité à la suite de l'incident de Tianjin.
1873	500 000 <i>liang</i> à la suite de l'incursion japonaise à Taiwan.
1878	5 millions de <i>liang</i> à la Russie (traité de Livadia).
1881	9 millions de <i>liang</i> versés à la Russie, cette indemnité permettant à la Chine de reprendre possession d'une partie de ses territoires du bassin de l'Ili.
1895	200 millions de <i>liang</i> au Japon à la suite de la défaite chinoise.
1897	30 millions de <i>liang</i> au Japon en échange de l'évacuation de la péninsule du Liaodong par les troupes japonaises.
1901	450 millions de dollars d'argent aux nations occidentales alliées au moment de l'invasion du Hebei.
1922	66 millions de francs-or au Japon en échange de l'évacuation du territoire de Jiaozhou au Shandong. De nombreuses indemnités exigées de la Chine à la suite d'incidents entre missionnaires et population chinoise ne sont pas mentionnées dans cette liste pour les années postérieures à 1870.

Dès le lendemain du traité de Shimonoseki, la Chine contracte auprès d'un consortium franco-russe un emprunt de 400 millions de francs garanti sur les revenus des douanes maritimes. En 1896 et 1898 s'y ajoutent deux nouveaux emprunts de 16 millions de livres sterling à un autre consortium de banques étrangères. Entre 1902 et 1910, le gouvernement de Pékin parviendra à payer 225 millions de *liang* au titre de l'indemnité des Boxeurs en prélevant sur ses revenus et en usant dans les provinces des menaces que font peser les nations étrangères en cas de non-paiement. Les revenus des douanes maritimes se révèlent très insuffisants et c'est tout le système fiscal chinois (*lijin* et gabelle) qui passe sous le contrôle des étrangers qui s'en approprient tous les revenus.

A partir de 1895, la Chine est soumise à la triple charge des indemnités de guerre, des emprunts contractés auprès des banques étrangères et des dépenses destinées à la reconstitution d'armées modernes. A cet effet de masse, s'ajoute l'action de facteurs plus spécifiques qui contribuent à la fois à modifier et à affaiblir l'économie chinoise. Cette économie devient en effet de plus en plus dépendante des variations du marché mondial et par suite beaucoup plus vulnérable. L'artisanat et l'agriculture s'adaptent à la demande extérieure en développant de nouvelles cultures, au détriment des cultures vivrières, ou de nouveaux types de travail à façon (ainsi, le tissage des filés de coton importés). De là, dans certains secteurs,

LA CHINE CRUCIFIÉE

des périodes de prospérité qui sont suivies de brutales récessions. Les importations de filés de coton qui étaient passées de 33 000 à 387 000 piculs au cours des années 1870-1880 se réduisent ensuite en raison des importations massives de cotonnades à bon marché. L'artisanat chinois du coton est ruiné par l'invasion des textiles européens et surtout anglais en 1893-1899 et par celle des cotonnades américaines en 1899-1900. Les importations de cotonnades atteindront leur chiffre le plus élevé en 1920, puis régresseront par suite de la misère. Les exportations de thé avaient progressé rapidement entre 1830 et 1880, passant de 30 millions de livres poids à 150 millions. Mais, du fait de la plantation de théiers en Inde, à Ceylan et au Japon où l'on s'oriente vers des techniques de production industrielle, le prix du thé baisse à partir de 1880. Sept ans plus tard, les 8/10 des collines à thé en Chine sont déjà en friche : c'est la ruine de tout un secteur jusqu'alors prospère de l'économie chinoise. Une évolution analogue touche la production des soieries : alors que les exportations de soieries accusaient une nette reprise en 1885-1887, elles souffrent bientôt de la concurrence des soieries produites au Japon, à Lyon et en Italie.

L'aliénation économique

A la suite du traité de Shimonoseki qui ouvre la Chine aux industries étrangères, il se produit un afflux de capitaux occidentaux et japonais dans les ports ouverts et les territoires à bail : les compagnies étrangères espèrent en effet à la fois profiter d'une main-d'œuvre misérable et à bon marché et se trouver dans de meilleures conditions pour écouler leurs produits. Suivant certaines estimations, les capitaux étrangers en Chine seraient passés de 787 millions de dollars or en 1896 à 1 610 millions en 1914. On comptait 499 entreprises étrangères sur le sol chinois en 1890 : on en comptera 6 865 en 1923.

L'économie chinoise semble revigorée par cet apport d'argent et ce développement industriel. Les villes où se sont établis les étrangers sont en plein essor : Shanghai surtout, mais aussi Tianjin, Qingdao, Wuhan, Hongkong... Les industries nouvelles procurent du travail à un grand nombre de gens sans ressources, redonnent vie aux campagnes environnantes ; la grande ville constitue un milieu favorable au développement d'une foule de petits métiers et de trafics. Mais cette prospérité est artificielle et trompeuse. L'implantation des capitaux étrangers a pour effet d'aggraver le déséquilibre entre les centres industrialisés situés sur les côtes et un immense arrière-pays où les conditions de vie ne cessent de se détériorer. Si les 300 000 étrangers qui résident en Chine vers 1920 y dépensent une partie de leurs revenus, c'est pourtant la plus grande partie de leurs bénéfices qui est rapatriée par les compagnies étrangères. D'où une nouvelle ponction sur les maigres richesses de la Chine. Enfin, l'implantation des capitaux occidentaux et japonais a pour effet d'accroître la sujétion de l'économie chinoise à l'étranger.

Aux environs de 1920, toute l'économie chinoise est sous la dépendance des grandes banques étrangères établies à Shanghai, Hongkong, Qingdao et Hankou, ainsi que de puissantes compagnies telles que la Kailan Mining Association à capitaux japonais. Les

La désagrégation de l'économie et de la société

douanes, l'administration du sel, la poste sont gérées par les étrangers qui en conservent tous les bénéfices. Les flottes de guerre et de commerce occidentales et japonaises sont partout, dans les ports, sur les côtes, sur le réseau fluvial du Yangzi. Si on excepte quelques entreprises chinoises qui parviennent difficilement à lutter contre la concurrence à laquelle elles sont soumises, tout le secteur moderne de l'industrie (tissages, manufactures de tabac, chemins de fer, marine, cimenteries, fabriques de savon, meuneries et, dans les villes, distribution du gaz, de l'eau, de l'électricité, transports en commun) est sous le contrôle de compagnies étrangères. Le capital bancaire, industriel et commercial chinois est très inférieur aux capitaux anglais, américains, russes, japonais et français investis en Chine. Ce sont les grandes banques occidentales de Shanghai qui contrôlent l'essentiel des revenus chinois : douanes maritimes et gabelle. Elles reçoivent en outre tous les capitaux privés qui cherchent l'abri sûr qu'ils ne peuvent trouver auprès des banques chinoises.

Soumises à une très sévère concurrence, les entreprises chinoises n'ont connu un mieux relatif qu'au moment de la première guerre mondiale. Les importations anglaises diminuent de 51,5 %, celles de la France de 29,6 % entre 1913 et 1918, celles de l'Allemagne cessent complètement en 1917 à la suite de l'entrée en guerre de la Chine contre l'Allemagne. La position du Japon, seule en progrès à cette époque, est cependant compromise par de nombreux boycottages des produits japonais. Le nombre des broches chinoises s'accroît de 125 % entre 1914 et 1921. L'amélioration relative de l'économie chinoise se traduit en 1918-1919 par une reprise des affaires et par une hausse de la valeur du dollar d'argent chinois. Mais le répit est de courte durée : la concurrence se fait de nouveau sentir après 1919 et provoque la faillite de nombreuses entreprises chinoises. Les broches japonaises qui étaient au nombre de 111 926 en 1913 et de 621 828 en 1922 passent à 1 268 176 trois ans plus tard.

Or le cas des textiles qui représentent un des secteurs économiques les plus importants est particulièrement instructif. Alors que les entrepreneurs chinois ont le plus grand mal à trouver des fonds sur un marché extrêmement étroit, les industries japonaises disposent de capitaux abondants qui leur sont avancés contre un intérêt de 3 % bien inférieur aux 10 % des banques chinoises. En outre, grâce à une entente avec les compagnies de navigation, les entreprises textiles japonaises paient 30 % moins cher le transport du coton brut en provenance de l'Inde. Enfin, leurs produits sont exemptés en Chine de la lourde taxe de transit — le *lijin* — qui frappe tous les produits chinois. Plus grandes facilités bancaires, moindre taux d'intérêt, exemptions fiscales et allègement des charges, meilleure organisation, tout cela explique la différence des coûts de fabrication : les cotonnades chinoises reviennent 114 % plus cher que les cotonnades fabriquées en Chine par les entreprises japonaises.

Grande exportatrice de produits finis au XVIII^e siècle, la Chine était demeurée quelque temps encore le pays des fines cotonnades et, jusqu'aux environs de 1880, celui des soieries et du thé. A partir de la fin du XIX^e siècle, elle en vient à importer, non plus seulement des aciers, des machines, du matériel de chemin de fer, des armes..., mais des produits de consommation courante. Limitées tout d'abord aux marchés urbains, les cotonnades américaines

LA CHINE CRUCIFIÉE

et anglaises importées en masse dans les dernières années du XIX^e siècle finissent par gagner toutes les campagnes. Même l'huile d'éclairage est importée : le petit artisanat chinois de l'huile de *tong* n'a pas résisté aux importations de kérosène qui atteignent déjà 7 309 000 hectolitres en 1910 et s'élèvent à 9 761 000 hectolitres en 1923. Mais cet immense pays, où les masses rurales, contraintes à une très stricte économie de subsistance, souffrent d'une sous-alimentation de plus en plus grave, doit même importer une partie de sa nourriture du dehors : sucre, riz, farine. Les grandes famines l'obligent à des achats massifs : ainsi la Chine achète-t-elle du riz en Asie du Sud-Est pour 5,3 millions de dollars d'argent en 1920 et de nouveau en 1922 pour la somme énorme de 80 millions.

Les nations occidentales ont mis longtemps à revenir de leur erreur : la Chine n'était pas cette source inépuisable de richesses, ce nouvel Eldorado qu'elles avaient imaginé aux environs de 1840 et qu'elle aurait pu devenir en effet si son économie s'était développée. A la fin du XIX^e siècle, le total de leurs échanges commerciaux avec l'Empire chinois ne dépasse pas 50 millions de livres sterling, c'est-à-dire beaucoup moins que le commerce extérieur de petits pays. L'appauvrissement de la Chine est la cause fondamentale de la faiblesse de ces échanges. Mais lorsque l'économie chinoise sera ruinée entre les dernières années du XIX^e siècle et le début de la première guerre mondiale, les nations occidentales commenceront à se désintéresser de la Chine. La grande hécatombe de 1914-1918 et les difficultés qui l'ont suivie en Occident ont contribué à ce désintérêt, en même temps que le chaos et la misère dans lesquels s'est trouvé plongé le monde chinois. Après le grand essor qu'ils avaient connu aux environs de 1900, les investissements se ralentissent. Certains pays renonceront aux privilèges acquis en Chine en faveur du gouvernement de Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek) à Nankin, d'autres au cours de la seconde guerre mondiale. Les Occidentaux abandonneront au Japon cette proie misérable.

Calamités naturelles

A mesure que l'on approche de la fin du XIX^e siècle, la Chine semble devenir le jouet d'un destin contre lequel elle n'a plus aucun recours. C'est une conjuration universelle des hommes et des éléments. La Chine des années 1850-1950, celle des plus formidables insurrections de l'histoire, des canonnades étrangères, des invasions et des guerres civiles est aussi celle des grands cataclysmes naturels. Jamais sans doute dans l'histoire du monde le nombre des victimes n'avait été aussi élevé.

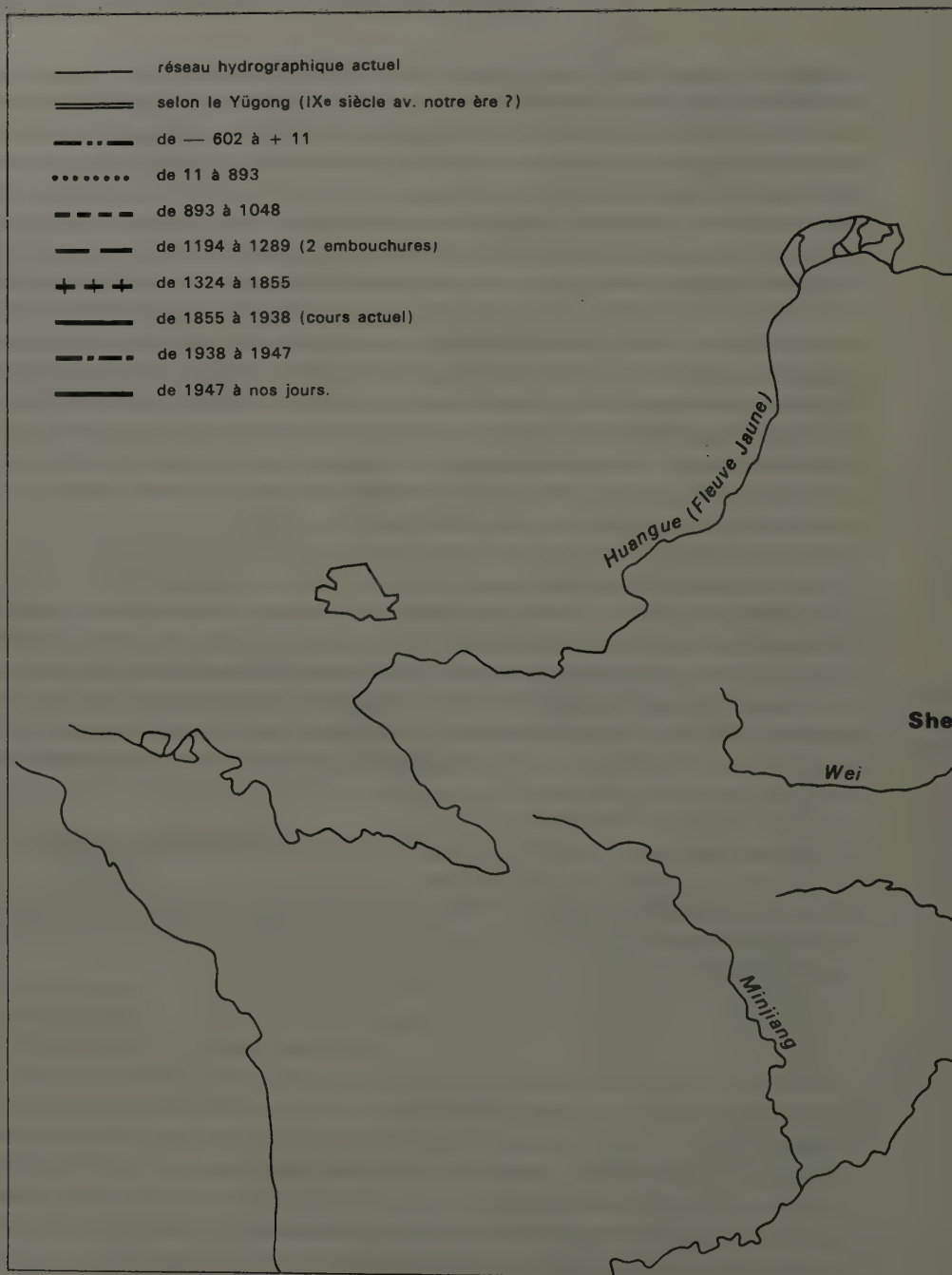
Alors que, du milieu du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e, la Chine avait connu peu de famines et d'inondations, les calamités naturelles se multiplient à partir de la première moitié du XIX^e siècle et surtout elles prennent une ampleur sans précédent. C'est qu'en effet, la densité du peuplement dans les grandes régions agricoles, la baisse générale du niveau de vie, l'imprévoyance et l'incapacité d'une administration corrompue se conjuguent pour transformer les moindres imprévus climatiques en catastrophes. L'absence de réserves, la mauvaise organisation des secours et les difficultés de transport expliquent la gravité des famines

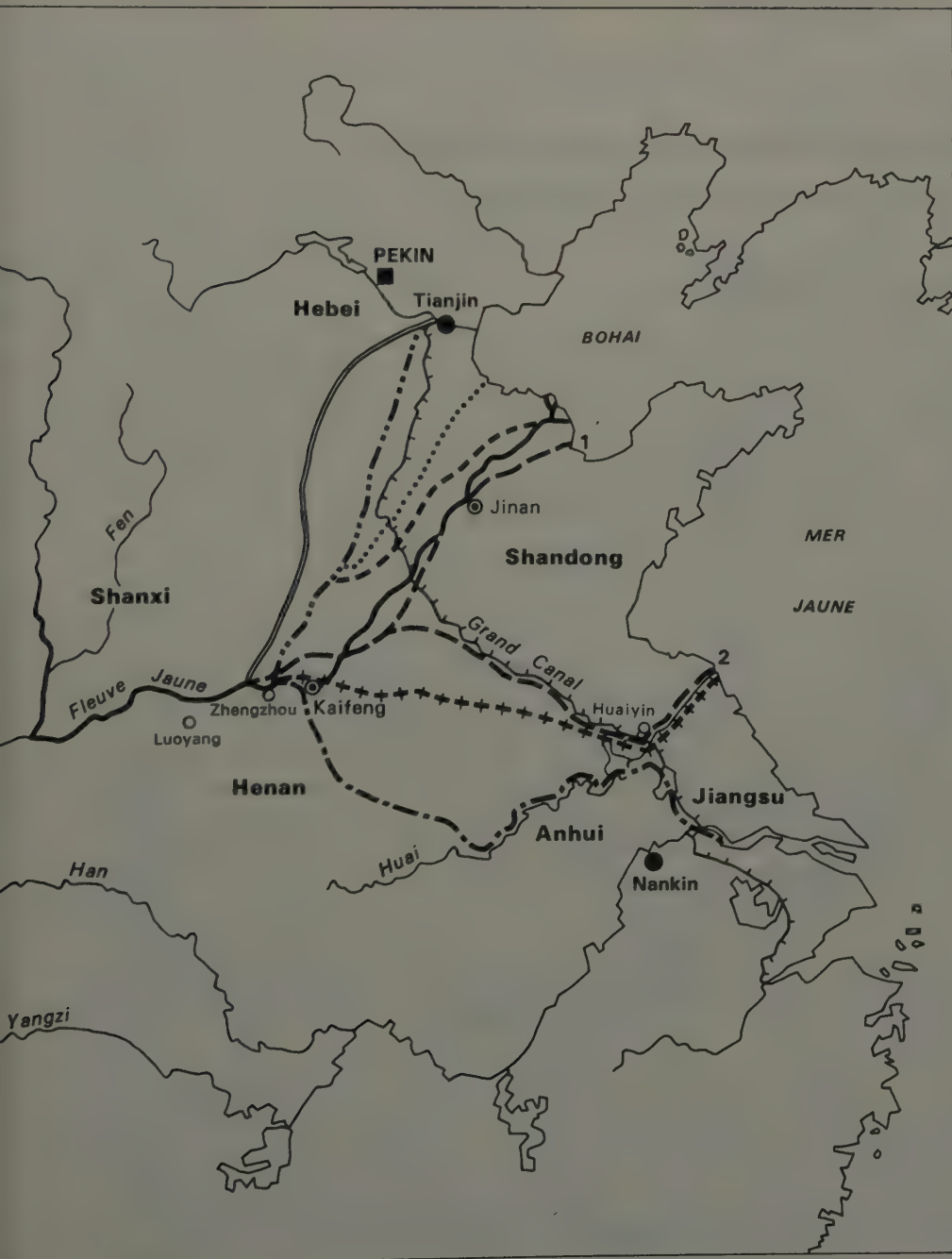
La désagrégation de l'économie et de la société

consécutives aux sécheresses en Chine du Nord. Le mauvais entretien des digues et l'exhaussement du lit des cours d'eau sont à l'origine des grandes inondations des années 1850-1950. La faim et la misère ont incité en effet une masse considérable de paysans pauvres à mettre en valeur les hautes terres et à y étendre en particulier les plantations de maïs. Mais le déboisement intensif au XIX^e siècle provoque l'érosion des sols dont les alluvions élèvent le lit des rivières. Les digues, mal entretenues, ne suffisent plus à contenir la masse des eaux au moment des grandes crues. Cet enchaînement de causes dont la première est la faim de terres qu'éprouve la paysannerie chinoise à partir de la première moitié du XIX^e siècle, a été compris par l'historien Lin Zexu (1785-1850), le géographe Wei Yuan (1794-1856) et l'expert en hydrographie Wang Shiduo (1802-1889). Il est à l'origine de terribles inondations qui ne touchent plus seulement le bassin inférieur du fleuve Jaune mais, pour la première fois dans l'histoire, la basse vallée de la Han et le cours inférieur du Yangzi. Ces inondations meurtrières et destructrices sur le moment sont aussi génératrices d'épidémies. Le fleuve Jaune rompt ses digues à l'ouest de Kaifeng en 1855 et déplace son cours de la région de la Huai à celle de Jinan. En 1938, il se frayera un nouveau cours vers le Nord du Anhui qu'il abandonnera en 1947. De très graves inondations se produiront dans la vallée inférieure du Yangzi en 1931 et 1935.

Mais les grandes sécheresses ont en Chine du Nord des effets plus terribles encore. Celle des années 1876-1879 au Shenxi, au Shanxi, au Hebei, au Henan et dans une partie du Shandong provoque la mort de 9 à 13 millions d'hommes; celle des années 1892-1894 fait un million de victimes environ. L'extension des réseaux de chemins de fer à partir des environs de 1900 ne suffit pas à réduire les conséquences dramatiques des grandes famines : on compte un demi-million de morts en 1920-1921 et près de 3 millions dans la seule province du Shenxi en 1928. Pendant la deuxième guerre mondiale, quand la plus grande partie du territoire est occupée par les armées japonaises, en 1942-1943, la famine fait près de 2 millions de victimes au Henan.

La Chine des années 1919-1935 est un pays démoralisé qui a perdu tout espoir, un monde où la pitié et la justice n'ont plus de sens, où l'horreur est devenue quotidienne : en 1938, les armées nationalistes ouvrent des brèches dans les digues du fleuve Jaune pour retarder l'avance des troupes japonaises et l'inondation fait plusieurs centaines de milliers de morts parmi les paysans chinois.





2. Mouvements de population et transformations sociales

Exode et émigration

Les déséquilibres provoqués par les importations et par l'implantation des capitaux étrangers dans les ports ouverts et les territoires à bail, la pression exercée par les indemnités de guerre et le remboursement des dettes ont eu des effets destructeurs sur les communautés rurales. Ils ont amené dans de nombreuses régions leur éclatement et la dispersion des familles. La paupérisation des campagnes a rendu en effet insupportables les charges qui étaient imposées à la paysannerie : impôts, fermages, prêts à intérêt au moment des semailles et au moment de la soudure d'hiver. De là, des mouvements d'exode et d'émigration qui ont modifié assez sensiblement la répartition des populations chinoises en Asie orientale. On note, d'une part, un mouvement de concentration dans les villes industrialisées et dans les campagnes environnantes, d'autre part, en Chine du Nord et spécialement au Shandong, un exode vers les terres inhospitalières du Nord-Est (la Mandchourie) et une importante émigration des provinces méridionales du Guangdong et du Fujian vers les pays d'outre-mer. Ces tendances centrifuges que provoque un surcroît de misère sont à vrai dire plus anciennes, mais elles s'affirment au cours de la première moitié du xx^e siècle*.

La Chine était apparue aux Occidentaux dès l'époque du traité de Nankin comme un réservoir inépuisable de main-d'œuvre à bon marché. A partir des environs de 1845 avait été organisé à Xiamen (Amoy), port du Sud du Fujian, et à Shantou (Swatow), port du Nord-Est du Guangdong, un réseau d'exportation de coolies vers l'Amérique et plus spécialement vers les mines d'argent du Pérou et les plantations de canne à sucre de Cuba. Ces régions de la Chine maritime, qui vivaient au xviii^e siècle de leurs activités artisanales et dont la production agricole était déjà déficitaire, avaient été en effet particulièrement touchées par la récession économique au milieu du xix^e siècle. Alléchés par l'espoir d'une vie meilleure, les malheureux étaient parqués dans des baraquements avant leur départ et entassés à fond de cale dans des conditions si effroyables que beaucoup mouraient en route : les cargos qui assuraient ce fructueux commerce d'esclaves étaient connus sous le nom d'« enfers flottants ». En 1866, le gouvernement chinois avait présenté un projet de convention. Il avait été repoussé par les Puissances occidentales. Le grand essor de la production d'or des années 1850-1873 avait redonné vigueur au mouvement d'émigration et on avait assisté à partir de 1867 à un recrutement massif de coolies cantonnais pour la Californie (en chinois, les « Anciennes montagnes de l'or », *Jiu jinshan*) où des gisements aurifères avaient été découverts en 1848, puis vers l'Australie (les « Nouvelles montagnes de l'or », *Xin jinshan*)



29. Répartition de la population en Chine en 1925
(chaque point représente 25 000 personnes).

LA CHINE CRUCIFIÉE

où l'or est signalé dès 1851. Ces émigrations suscitées ou spontanées provoquèrent cependant l'hostilité des syndicats ouvriers aux États-Unis où montait la haine raciale. Dès 1880, le gouvernement américain avait dû suspendre sous la pression des syndicats les immigrations de Chinois. Cinq ans plus tard, en 1885, les émeutes de Rock Springs (Wyoming) font 29 morts parmi les mineurs chinois. La Chine élève une nouvelle et vaine protestation contre les sévices dont sont victimes ses ressortissants. Les traitements infligés aux émigrés chinois aux États-Unis et l'interdiction de toute immigration provoquent en Chine en 1905 un vaste mouvement de boycottage des produits américains. C'est l'année où paraît un roman chinois qui décrit la vie misérable des coolies dans les provinces du Sud des États-Unis (*La Société de la misère, Kushehui*).

Les émigrations en Amérique et en Australie se ralentissent donc au commencement du xx^e siècle. Le seul fait notable dans l'histoire de l'émigration chinoise dans les pays occidentaux au xx^e siècle est l'envoi en 1917-1918 de 140 000 travailleurs chinois en France. Ils devaient y aider à l'effort de guerre et ils revinrent ensuite dans leur pays. Avec l'installation de paysans chinois du Shandong et de la vallée inférieure du fleuve Jaune dans le Nord-Est, où la population passe de 15 millions en 1910 à 44 millions en 1940, le grand mouvement d'exode des Cantonais, Hakka et Foukiénois vers les colonies françaises, britanniques et hollandaises de l'Asie du Sud-Est constitue le phénomène démographique le plus important de l'histoire de la Chine dans la première moitié du xx^e siècle. La population chinoise de Singapour était passée de 54 000 habitants en 1866 à 224 000 en 1911; celle de l'Indonésie néerlandaise, de 175 000 à 295 000 aux mêmes dates. Mais c'est dans le courant de la première moitié du xx^e siècle que le mouvement d'émigration vers l'Asie du Sud-Est s'amplifie. L'accroissement général est de 50 à 60 % entre 1900 et 1930. Ce nouvel afflux submerge l'ancienne colonisation chinoise et c'est alors que Singapour, Malaka, Penang, Cholon (fondée par des exilés à l'époque de l'invasion mandchoue) deviennent des villes presque entièrement chinoises, et que la péninsule malaise se peuple presque pour moitié d'anciens paysans et coolies du Guangdong et du Fujian, gens de Chaozhou, Amoy, Fuzhou, Canton ou des communautés hakka de la Chine du Sud.

Attirés par l'activité économique que provoque l'essor du système colonial et capitaliste en Asie du Sud-Est, ces immigrants s'y intègrent et y jouent un rôle d'intermédiaires. On les trouve dans les mines d'étain, les plantations de caoutchouc, de thé, d'ananas, la riziculture, le jardinage, la pharmacie, le bâtiment, les banques. Le plus grand nombre doit se contenter de petits métiers : petits commerçants et artisans, agriculteurs et ouvriers des plantations... Plus actifs et plus entreprenants que les populations au milieu desquelles ils vivent, certains parviennent à se constituer de grosses fortunes : on peut citer nombre de grands hommes d'affaires chinois, homologues des *self-made men* américains du début du siècle, qui finirent par occuper une place importante dans la vie économique locale en Malaisie, en Thaïlande, en Birmanie ou en Indochine française. Vers 1936, le capital détenu par les Chinois immigrés (*Huaqiao*) en Asie du Sud-Est est évalué à 644 millions de dollars américains.

La désagrégation de l'économie et de la société

Ainsi s'est constituée outre-mer une sorte de bourgeoisie chinoise analogue à celle des ports ouverts, liée aux intérêts étrangers, plus ou moins convertie aux modes de vie et aux idées occidentales. Son influence et son rôle dans la vaine tentative d'institution d'une démocratie parlementaire en Chine sont loin d'avoir été négligeables. Elle a apporté son soutien moral et financier aux républicains et à la Société de la conjuration (*Tongmenghui*) fondée à Tôkyô en 1905 par Sun Wen (Sun Yat-sen) et Huang Xing. Plus généralement, l'aide apportée par les émigrés chinois d'outre-mer à leurs familles au Guangdong et au Fujian a soulagé quelque peu leur misère.

La richesse et l'influence d'une partie de ces colons, la pratique de l'usure expliquent aussi la jalousie, la méfiance ou l'hostilité des populations locales : l'accès à l'indépendance des anciennes colonies anglaises, françaises et hollandaises de l'Asie du Sud-Est après la seconde guerre mondiale et les sursauts nationalistes qui l'ont accompagné leur ont été défavorables.

On notera aussi que la misère des provinces maritimes de la Chine du Sud a provoqué un mouvement d'émigration vers Madagascar, l'Afrique, l'Asie centrale, l'Inde, l'Océanie... La diaspora chinoise s'est étendue au monde entier.

Les statistiques récentes sur la colonisation chinoise en Asie du Sud-Est sont d'interprétation difficile en raison des règles adoptées par les pays d'immigration qui ont souvent contraint les Chinois à changer de nationalité, mais aussi en raison des métissages et des phénomènes d'acculturation. Les chiffres officiels ne fournissent donc qu'une approximation :

Les Chinois en Asie du Sud-Est

(Statistiques de 1958 d'après l'*East Economic Review*, mars 1958)

Pays	Population chinoise	% par rapport à la population totale
Thaïlande	3 500 000	18
Malaisie	3 013 000	44
Indonésie	1 598 000	2
Vietnam, Laos et Cambodge	1 221 000	4
Singapour	861 000	77
Birmanie	400 000	2
Sarawak (Bornéo N-O)	164 000	27
Philippines	154 000	1
Nord Bornéo	83 000	
Total	10 994 000	

(Les chiffres donnés par V. Purcell pour 1960 aboutissent à un total légèrement supérieur : 11 227 000.)

Décomposition de la société chinoise

Le mouvement centrifuge qui vide les provinces de l'intérieur au profit des ports ouverts et des régions périphériques (Nord-Est et Asie du Sud-Est) s'accompagne d'une décomposition de la société chinoise. En même temps que les capitaux, ce sont les hommes de valeur qui désertent les grandes zones rurales de l'intérieur. La paysannerie sur laquelle retombe en fin de compte tout le poids de la paupérisation générale est abandonnée à son effroyable sort. Plus personne n'est là pour parler en son nom. Les anciennes élites avaient de fortes attaches provinciales et gardaient malgré tout quelque contact avec le monde rural. Par tradition, elles avaient quelque souci de son bien-être. Il n'en est plus de même avec la bourgeoisie d'affaires et l'intelligentsia des ports ouverts : leur genre de vie, le cadre de leur existence, leurs idées profondément influencées par l'Occident les éloignent de plus en plus de la paysannerie et les rendent aveugles au problème, fondamental à tous points de vue, des campagnes et de l'agriculture chinoise. Tout les incite à mépriser ce monde de misère et de superstitions : il représente pour eux le passé. L'Occident, devenu pour la plupart un modèle, ne se montre-t-il pas à eux sous les aspects de la puissance industrielle et commerciale ?

Mais cette coupure entre paysannerie de l'intérieur et privilégiés de la Chine marginale des ports ouverts n'est qu'une des caractéristiques de la Chine de la première moitié du ^{xx}e siècle : on peut dire qu'une sorte d'atomisation générale affecte la société chinoise de cette époque. « Nous sommes comme du sable dispersé » dira Sun Wen (Sun Yat-sen), le fondateur de la république. Les nouveaux groupes qui apparaissent à la faveur de l'aliénation politique et économique sont hétérogènes, étrangers les uns aux autres, divisés souvent en fractions ennemies. Ils ont dans leur ensemble une vue moins large de la situation et une conscience nationale moins claire que les anciennes élites chinoises. Alors que des lettrés fonctionnaires de la vieille école tels que Zhang Zhidong (1837-1909) au Hunan et Zhang Jian (1853-1926) dans la région pauvre de Nantong au nord du cours inférieur du Yangzi s'étaient efforcés de lutter contre l'emprise étrangère en développant dans leurs provinces la production de l'acier, en créant des usines textiles et des écoles modernes, la nouvelle bourgeoisie chinoise, issue de milieux mercantiles dépourvus de culture générale (anciens agents commerciaux — *compradores* — des grandes compagnies étrangères ou marchands enrichis dans le commerce avec l'étranger), ne poursuit que des fins égoïstes. Il est vrai qu'elle souffre de sa dépendance et de la concurrence des firmes japonaises et occidentales, et que, par-là même, elle est capable de patriotisme. Mais prise au piège, sans vue générale de la situation, elle ne peut se dégager du système d'exploitation coloniale mis en place par les étrangers. Ses activités ne contribuent guère d'ailleurs à libérer l'économie chinoise de sa sujétion : à cause de la rareté des capitaux et de l'âpreté de la concurrence, les entreprises industrielles de la bourgeoisie chinoise sont peu nombreuses. Les conditions

La désagrégation de l'économie et de la société

économiques et politiques de l'époque l'incitent à se tourner vers les activités bancaires et la spéculation.

Plus ouverts et plus sensibles à la déchéance de plus en plus grave de leur pays, les hommes formés au Japon ou dans les pays occidentaux, sont en mesure de juger et de comparer. Leur patriotisme est plus vif et plus généreux que celui de la bourgeoisie d'affaires. Le sursaut des intellectuels et de la jeunesse des écoles au lendemain de la première guerre mondiale — le célèbre mouvement du 4 mai 1919 — a surpris par sa violence et son ampleur. Mais les intellectuels et les nouveaux « cadres » n'échappent pas à la démoralisation générale. Leurs conditions de vie sont extrêmement précaires (on compte nombre d'ingénieurs chinois au chômage) et ils n'ont d'autres issues que la politique ou l'enseignement. A demi déracinés, devenus pour une part étrangers à leur propre pays, ils vivent dans un monde où règne la loi de la jungle : survivre ou faire fortune sont les seuls buts de l'existence quand la cohésion sociale s'est défaite. Ainsi s'explique en partie le succès que rencontrent dans l'intelligentsia chinoise les thèmes de la pensée bourgeoise de l'Occident : l'exaltation romantique de l'individu, la lutte pour la vie, la sélection des plus aptes... Le marxisme lui apparaîtra de plus en plus à partir de 1927 comme la seule doctrine de salut.

Reste le nouveau prolétariat chinois : il est le produit de l'invasion des capitaux étrangers et de la paupérisation des campagnes. Mines, entreprises ferroviaires, docks, usines des centres industriels ont attiré les surplus d'une paysannerie misérable. Mais ce prolétariat se distingue mal de la masse des personnes sans ressources fixes qui cherchent à trouver de quoi vivre dans les occupations les plus diverses et parfois les moins honorables (mendicité, jeux, prostitution, rackett, crime, trafic de l'opium...). Le nombre des chômeurs est considérable. La masse des déclassés, anciens paysans ou soldats licenciés, a pu être évaluée à 20 millions d'hommes aux environs de 1926.

Les conditions de vie du prolétariat industriel en Chine sont pires que celles des ouvriers européens dans les premiers temps de l'industrialisation : journée de 12 heures, aucune garantie d'emploi, absence d'assurance en cas de maladie ou d'accident, travail des femmes et des enfants... Sous la dépendance entière des agents recruteurs, ce prolétariat ne connaît jusque vers 1920 d'autres formes d'organisation que celle des groupements d'entraide traditionnels : associations des personnes originaires du même village ou de la même région. Comme les coolies émigrés en Asie du Sud-Est, les ouvriers gardent des liens avec leur canton d'origine et envoient à leur famille une partie de leurs maigres gains. Les organisations ouvrières ne commenceront à apparaître que dans les années 1919-1921, à la faveur du grand mouvement patriotique et révolutionnaire qui fait suite au traité de Paris. Mais elles seront décapitées par Jiang Jieshi en 1927. Contrôlés par la pègre et par la police, les nouveaux syndicats officiels créés par le gouvernement nationaliste empêcheront le faible prolétariat chinois de jouer aucun rôle politique dans les années 1928-1949.

A ces fractions désunies, il convient d'ajouter un petit groupe formé de chefs militaires et de leurs subordonnés, gens d'un niveau de culture généralement assez médiocre mais auxquels revient le rôle principal dans l'histoire de la Chine au cours de la première moitié du xx^e siècle.

LA CHINE CRUCIFIÉE

L'une des raisons fondamentales de l'impuissance de la Chine face à la pression étrangère, puis l'une des causes principales de ses malheurs dans la première moitié du xx^e siècle a été le recours, traditionnel depuis les x^e-xi^e siècles, au mercenariat et aux armées de métier. Les milices paysannes qui s'étaient formées au Guangdong au moment des attaques anglaises des années 1840-1842 étaient l'expression d'une réaction spontanée qui n'avait pas eu de suite parce que les conceptions politiques de l'empire des Qing, où les questions militaires relevaient, par tradition, de l'aristocratie mandchoue, excluaient le recours direct aux initiatives populaires. De même, la formation de milices constituées de volontaires et organisées par les fonctionnaires locaux du Hunan, du Jiangsu et du Anhui au moment de la rébellion des Taiping n'avait pu entraîner une transformation des conceptions et des pratiques. Les armées formées à cette époque étaient donc devenues, avec l'affaiblissement du pouvoir central, des forces indépendantes sous le contrôle direct de leurs chefs. De là une absence d'unité de commandement, dont les effets se sont fait sentir en particulier lors des attaques françaises de 1884-1885 et le développement de tendances régionales autonomistes qui ont fait des armées chinoises, non plus l'instrument d'une politique générale dont le premier objectif aurait été la défense de l'Empire, mais des organismes relativement autonomes et indépendants du pouvoir central. Il était donc inévitable qu'avec le déclin de l'État les armées et leurs chefs apparaissent comme les véritables arbitres de la vie politique chinoise. Le désarroi et le vide politique qui font suite au traité de Shimonoseki, la mise à l'écart de Li Hongzhang, expliquent l'ascendant pris par un simple militaire comme Yuan Shikai, chef des armées les mieux équipées et les mieux entraînées aux environs de 1900. Une évolution qui remonte à la guerre des Taiping aboutira donc à faire des armées chinoises dans la première moitié du xx^e siècle des corps étrangers et parasites dont la fonction n'est nullement de lutter contre l'emprise et les agressions de l'étranger, mais au contraire d'assumer, sur le plan de la politique intérieure, un rôle qui n'est plus rempli par aucun autre pouvoir.

Le mécanisme qui permettra à la Chine de refaire son unité et de se libérer à la fois de ces corps parasites et de l'invasion ne pouvait être qu'un nouveau recours au volontariat et la constitution village par village, canton par canton, de milices paysannes. C'est la solution au déclin de l'unité nationale qu'un homme comme Wang Tao avait envisagée dès les environs de 1870, dans le cadre des institutions impériales.

L'ÉVOLUTION POLITIQUE DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XX^e SIÈCLE

chapitre 2

I. L'époque de Yuan Shikai

La disparition de l'ancien régime

TRÈS AFFAIBLI PAR LA DÉFAITE DE 1894 et par les suites de l'aventure des Boxeurs, le gouvernement des Qing s'oriente à partir des années 1901-1903 vers une série de réformes qui évoquent celles qu'avaient préconisées Kang Youwei et ses amis en 1898 : création de ministères entre 1903 et 1906, publicité du budget de l'État à partir de 1908, abolition des concours traditionnels (1905) et réforme de l'enseignement, création d'assemblées provinciales (1909), proclamation d'un nouveau Code (1910), œuvre de l'éminent juriste Shen Jiaben (1837-1910), inspirée par les législations occidentales. La dynastie moribonde se met au goût du jour. Elle manifeste même quelques velléités de centralisation qui cachent en réalité son dramatique besoin d'argent. C'est un retour en force de l'aristocratie mandchoue et un effort pour mettre la main sur les seules entreprises rentables qui aient subsisté dans les provinces. Yuan Shikai dont la puissance inquiète Pékin est démis de ses fonctions à la tête des armées de la zone nord (*Beiyang lujun*) en 1907 et nommé ministre des Affaires étrangères. Au même moment, le gouverneur des deux Hu (Hunan et Hubei), Zhang Zhidong, est appelé à la capitale et doit quitter

LA CHINE CRUCIFIÉE

son empire du Moyen-Yangzi. Sheng Xuanhuai (1849-1916), fonctionnaire corrompu, ancien protégé de Li Hongzhang puis de Zhang Zhidong s'assure en 1908, grâce à des prêts japonais, le contrôle de la Compagnie chinoise de navigation à vapeur et celui de la Compagnie Hanyeping (aciéries de Hanyang, mines de fer de Daye au Hubei et mines de charbon de Pingxiang au Jiangxi qui étaient l'œuvre de Zhang Zhidong). C'est le même Sheng Xuanhuai qu'on retrouve en mai 1911 à la tête de la vaste opération d'emprunts aux banques étrangères, de rachat et de nationalisation des chemins de fer qui devait provoquer une réaction à la fois patriotique et régionaliste dans les provinces et entraîner la chute de la dynastie. Beaucoup plus que par ses maladresses et ses inconséquences, l'ancien régime était condamné par l'effondrement économique et par la nécessité où il se trouvait de faire pression sur les provinces et de « vendre la Chine aux étrangers » en empruntant aux banques occidentales et japonaises. De là, une désaffection grandissante des anciennes classes dirigeantes et de la bourgeoisie des ports ouverts, des conservateurs et des modernistes.

A cette cause fondamentale de faiblesse s'ajoute l'action secondaire de courants anti-mandchous et antimonarchistes qui se sont développés dans différents milieux : étudiants et intellectuels émigrés au Japon, nouvelle bourgeoisie chinoise de l'Asie du Sud-Est, sociétés secrètes de la Chine du Sud et du Hunan, officiers des nouvelles armées formés dans des écoles militaires que dirigent des instructeurs étrangers. Le Japon, pris pour modèle depuis 1896 et très admiré depuis sa victoire sur la flotte russe à Tsushima en 1905, joue un rôle capital dans cette évolution. Différentes associations y apportent en effet aux divers groupes de réfugiés politiques un soutien qui n'est pas toujours désintéressé. Le courant le plus important parmi les émigrés est celui des partisans d'une monarchie constitutionnelle imitée de celle du Japon. Son porte-parole, l'ancien réformiste Liang Qichao, servi par une plume alerte, jouit d'une très large audience dans les élites intellectuelles. Moins authentiquement chinoise est la tendance républicaine représentée par Sun Wen (1866-1925), plus connu en Occident sous son appellation cantonaise de Sun Yat-sen. A la différence de Liang Qichao, Sun Wen n'a ni formation classique ni tournure d'esprit historique et philosophique. C'est un déraciné qui passera la plus grande partie de sa vie à l'étranger à chercher des appuis et des subsides. Né près de Macao, élevé à Honolulu, étudiant en médecine à Hongkong, Sun Wen fait tout d'abord figure de petit conspirateur lié aux sociétés secrètes du Guangdong. Les associations qu'il fonde en 1894 (le *Xingzhonghui*, Société pour la renaissance de la Chine) et en 1905 à Tôkyô (le *Tongmenghui*, Société de la conjuration) s'apparentent beaucoup plus à des associations de conspirateurs qu'à de véritables partis politiques. Les actions consistent en complots et en coups de main qui sont tous voués à l'échec. Le plus célèbre essai de soulèvement est celui qui a lieu à Canton le 27 avril 1911 et qui fait 72 victimes (les « 72 martyrs »). L'idéologie républicaine de Sun Wen est assez sommaire : ses trois thèmes fondamentaux (le *Sanminzhuyi*) mettent l'accent sur le nationalisme, la démocratie libérale et la justice sociale. Mais les doctrines importent peu au regard de l'action et les partisans de Sun Wen (son ami Huang Xing, un Hounanais lié aux sociétés secrètes de sa province et en relation avec les milieux révolutionnaires des

L'évolution politique de la première moitié du XX^e siècle

nouvelles armées, Wang Jingwei, 1883-1944, Hu Hanmin, 1879-1936, Zhang Binglin, 1868-1936) croient naïvement que le salut de la Chine est entre leurs mains.

L'ancien régime s'effondre sans que le groupe hétéroclite des révolutionnaires républicains y ait véritablement contribué, sinon comme une force d'appoint relativement négligeable. La « révolution » de 1911 n'est pas, comme on l'a prétendu afin de l'insérer dans le schéma d'une évolution historique dont le modèle a été fourni par l'Europe ou par la théorie marxiste des cinq stades de l'humanité (communisme primitif, esclavagisme, féodalisme, capitalisme et socialisme), une révolution « bourgeoise », mais un simple intermède dans la décomposition du pouvoir politique en Chine. Le succès des républicains est inattendu : une révolte militaire à Wuchang (Hubei) le 10 octobre 1911 déclenche un vaste mouvement de sécession qui gagne la plupart des provinces. Au début de décembre, la Chine du Sud, du Centre et du Nord-Ouest a rompu avec Pékin, à la suite d'une alliance entre assemblées provinciales et militaires. Sun Wen revient des États-Unis et de Grande-Bretagne juste à temps pour être élu président de la République à Nankin et prend ses fonctions le 1^{er} janvier 1912. Mais en même temps, il offre à Yuan Shikai la présidence de la République pour le cas où il serait prêt à défendre le nouveau régime, et cela même révèle bien l'extrême faiblesse de cette République dépourvue de force militaire et de revenus. La République n'est en fin de compte, avec l'appoint des groupes d'émigrés politiques, que la continuation des anciennes assemblées provinciales de notables débarrassées de ce semblant de pouvoir central que constituait le gouvernement de Pékin. En fait, bien que les notables soient d'accord pour que leurs provinces soient représentées dans un Parlement national, tous les yeux sont tournés vers Yuan Shikai, le seul homme à disposer d'une armée bien entraînée et bien équipée, le seul aussi à avoir quelque audience auprès des nations étrangères. La révolution, qui se fait pratiquement sans effusion de sang, est avant tout le résultat de l'effacement inéluctable d'une dynastie qui ne pouvait plus se maintenir qu'à l'aide de ponctions financières sur les provinces et d'emprunts aux banques étrangères.

La dictature de Yuan Shikai

Rappelé par la Cour en octobre 1911, Yuan Shikai profite des troubles pour se faire octroyer un pouvoir de décision très étendu dont il use lors des marchandages avec le faible gouvernement de Nankin. Deux jours après l'abdication de Puyi (l'empereur Xuantong, âgé de six ans), le 14 février 1912, ces pourparlers aboutissent : Yuan Shikai remplace Sun Wen à la tête de la République et le gouvernement est transféré à Pékin. L'abolition des institutions parlementaires et la dictature de Yuan Shikai qui devaient suivre sont le résultat inévitable des forces en présence. La coalition républicaine qui triomphe en Chine du Sud et dans le bassin du Yangzi manque en effet, non seulement d'appui militaire et de finances, mais de cohésion. Elle est formée par les notables des provinces qui appartiennent aux anciennes classes dirigeantes en voie de disparition, par des cadres militaires gagnés aux nouvelles idées, et par cet appoint extérieur que constituent les groupes de

LA CHINE CRUCIFIÉE

monarchistes constitutionnels ralliés à la République ainsi que par les républicains. Les pouvoirs déjà très étendus de Yuan Shikai s'affirment au cours des mois. Le 22 mars 1913, Song Jiaoren, organisateur du nouveau parti républicain et nationaliste du Guomindang et défenseur convaincu des institutions parlementaires, est assassiné en gare de Shanghai. Quelques mois plus tard, Huang Xing et Sun Wen sont contraints de regagner le Japon.

Le 10 janvier 1914 Yuan Shikai dissout le Parlement. En mai, est proclamée une constitution qui lui donne pratiquement tous les pouvoirs. Le 1^{er} janvier 1916, il rétablit la monarchie à son profit. Il ne s'agit évidemment pas d'un retour à l'ancien régime, car ses institutions et ses classes lettrées déjà très atteintes après 1895 ont définitivement disparu. En outre, les tendances régionalistes et la pression étrangère — celle du Japon principalement — sont toujours aussi puissantes et cette dictature militaire est tout aussi faible et menacée que l'avait été la dynastie moribonde des années 1901-1911. Au cours des mois de juillet et août 1913, sept gouverneurs provinciaux de la Chine du Sud et du Centre s'étaient rebellés contre les efforts de Yuan Shikai pour étendre son emprise sur les provinces. Appuyée par le petit groupe des partisans de la démocratie parlementaire déçus par les méthodes autoritaires de Yuan Shikai, cette tentative de sécession est connue dans l'histoire sous le nom de « seconde révolution ». Les hommes que Yuan Shikai met en place à cette occasion dans les provinces du Centre, Feng Guozhang à Nankin, Duan Qirui à Anqing (au Anhui), Li Zhun à Nanchang ne devaient pas tarder à manifester à leur tour leur désir d'indépendance à l'égard de leur protecteur. Les conditions restent d'autant plus favorables à un émiettement du pouvoir que Yuan Shikai est soumis à la pression du Japon et qu'amené à céder devant cette pression, il s'aliène du même coup une grande partie de l'opinion publique. Dès le début de la première guerre mondiale, le Japon s'empare des lignes de chemins de fer, des bases militaires et des territoires que l'Allemagne détenait jusqu'alors au Shandong. En janvier 1915, l'ambassade du Japon à Pékin présente à Yuan Shikai une liste de 21 demandes qui reviennent pratiquement à faire de la Chine un protectorat japonais. Yuan Shikai est obligé de reconnaître comme un fait accompli l'emprise japonaise en Mandchourie, en Mongolie et au Shandong. Il cède au Japon la seule entreprise industrielle chinoise qui ait quelque importance, celle de la Compagnie Hanyeping, avec les hauts fourneaux de Hanyang, les mines de fer et de charbon de Daye et de Pingxiang.

Dès le début de 1916, six mois avant sa mort, le dictateur commence à rencontrer des résistances de la part de ses créatures. Duan Qirui en Chine du Nord et Feng Guozhang à Nankin apparaissent déjà comme ses rivaux. Tang Jiyao, gouverneur du Yunnan, fort du soutien du Japon, se proclame indépendant et bientôt huit provinces du Sud et de l'Ouest font sécession. C'est le début de la période des *Warlords*, au cours de laquelle dix des anciens officiers des armées de la zone nord, protégés de Yuan Shikai, deviennent des chefs d'armée indépendants.





2. La période des Warlords

Politique intérieure et présence étrangère

Comme la dynastie moribonde des années 1901-1911, Yuan Shikai et ses successeurs des années 1916-1928 ne pouvaient se maintenir au pouvoir que par des emprunts à des consortiums de banques étrangères. Le contrôle de ressources régulières (droits de douane et droits sur le sel, bénéfices de la poste) assurait aux banques le remboursement de leurs prêts. Mais ces prêts ne pouvaient être accordés qu'en fonction des garanties que paraissaient présenter les pouvoirs politiques chinois aux yeux des nations étrangères. Il était logique qu'elles refusent au faible gouvernement républicain de Sun Wen les avances qu'elles accordèrent peu de temps après à Yuan Shikai, considéré comme « l'homme fort » de la Chine dans les années 1912-1916. Le prêt le plus important avait été consenti en 1913 : 25 millions de livres sterling avec une retenue initiale de 4 millions et un remboursement de près de 68 millions prévu entre 1913 et 1960. Le consortium de banques allemandes, anglaises, françaises, japonaises et russes qui avança à Yuan Shikai cette somme de 21 millions de livres sterling put s'assurer en échange le contrôle des revenus du sel et celui des capitaux déposés dans les banques chinoises. Il était évidemment exclu que de tels prêts fussent consentis à un pouvoir politique qui aurait menacé, comme tentera de le faire celui que dirigera Sun Wen à Canton entre 1923 et 1925, de mettre un terme aux privilèges exorbitants acquis en Chine par les nations étrangères.

Tel fut donc le mécanisme fondamental de la vie politique pendant les trente premières années du xx^e siècle : sans aucune intervention directe dans les affaires intérieures de ce pays à bout de ressources et plongé dans le plus profond chaos, les nations étrangères ont empêché radicalement toute solution d'avenir.

La fin de la première guerre mondiale devait faire renaître les rivalités entre les nations qui s'étaient partagé l'ancien Empire en sphères d'influence et favoriser le morcellement politique : de là, l'ascension de ceux que la presse anglo-saxonne a qualifiés de *Warlords*, gouverneurs militaires (*dujun*) indépendants qui disposaient de leurs propres ressources et de leurs propres armées; de là, un jeu complexe d'alliances entre chefs de guerre et la formation de cliques militaires opposées les unes aux autres. Ces armées tiennent des troupes modernes par leur équipement (les nations occidentales purent écouler en Chine une partie de leurs stocks inutilisés à la fin de la première guerre mondiale) et par leurs facilités de transport (chemins de fer, navires à vapeur), mais des bandes de pirates par leur conduite. Vivant sur les campagnes au cours de leurs déplacements, elles se livrent au pillage et à toutes les formes d'exaction. Les armes politiques, des chefs de guerre sont, au dehors, la ruse, les marchandages, les retournements imprévus, à l'intérieur, la corruption et la terreur. Pendant toute la période des *Warlords*, la situation intérieure de la Chine

LA CHINE CRUCIFIÉE

ne cesse d'empirer. C'est l'inflation, le développement du banditisme, l'arrêt total du commerce, l'essor des plantations d'opium, principale source de revenus des *Warlords*, et de l'usage des narcotiques. La paysannerie chinoise descend un nouveau degré dans l'échelle de la misère et des souffrances.

L'échiquier politique se modifie au gré des combinaisons entre chefs de guerre et des influences extérieures. Dans les années qui suivent la mort de Yuan Shikai, la Mandchourie, zone d'influence japonaise, est le fief de Zhang Zuolin (1875-1928), chef de la clique militaire du Fengtian (Liaoning). Duan Qirui (1865-1936) et Xu Shuzheng (1880-1925) dominant dans la Chine centrale et jusqu'au Fujian avec l'appui du Japon dont Duan Qirui obtient en 1918 une aide très importante (prêtres Nishihara). C'est la clique dite du Anfu (Anhui-Fujian). La vallée du Yangzi, zone britannique, est tenue par la clique dite du Zhili (Cao Kun, 1862-1938, et Wu Peifu, 1872-1939). Mais la Grande-Bretagne veille aussi sur la Chine du Sud, dont la situation politique peut influencer sur l'activité de Hongkong. Quant à la France qui n'a pas renoncé à son rêve de pénétration dans le Sud-Ouest, elle soutient au Yunnan l'ancien client du Japon, Tang Jiyao (1882-1927).

En juillet 1920, la clique du Anfu est défaite par celles du Fengtian et du Zhili. En hiver 1921-1922, la conférence de Washington, en provoquant un coup d'arrêt à l'expansion japonaise en Asie orientale, amène une nouvelle redistribution des forces politiques et un conflit armé entre Zhang Zuolin, représentant des intérêts japonais, et Wu Peifu, client de la Grande-Bretagne. Mais il ne peut être question de suivre dans le détail ces transformations incessantes d'une situation extrêmement complexe. Le fait essentiel est la relation générale qui unit la vie politique chinoise dans la première moitié du xx^e siècle aux rivalités entre nations étrangères et à la pression de leurs intérêts économiques, politiques et militaires.

Des efforts de Sun Wen (Sun Yat-sen) au triomphe de Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek)

Dans ces conditions, il est évident que les sursauts patriotiques des milieux urbains, les manifestations d'étudiants, les grèves d'ouvriers et de dockers, les boycottages de produits étrangers ne peuvent avoir aucun effet sensible et durable. Aussi bien les efforts de ceux qui songeaient à sauver la Chine du chaos étaient-ils voués à l'échec, puisqu'ils étaient contraints de chercher à l'étranger des appuis qui ne pouvaient être désintéressés et l'alliance toujours temporaire des chefs de guerre. Ainsi s'expliquent les vaines tentatives de Sun Wen (Sun Yat-sen).

Contraint à un nouvel exil au Japon en août 1913, Sun Wen regagne Shanghai au cours de l'été 1916, après la mort de Yuan Shikai. En juillet de l'année suivante, caressant l'espoir de rallier à sa cause les chefs militaires de la Chine du Sud, il débarque à Canton, mais, vite déçu, il repart pour Shanghai en 1918. Le 4 mai 1919, une immense émotion agite les milieux des écoles, l'intelligentsia et une grande partie de la bourgeoisie quand sont connues les dispositions du traité de Paris qui accorde au Japon tous les droits et les territoires

L'évolution politique de la première moitié du XX^e siècle

acquis en Chine par l'Allemagne, le Japon apparaissant alors aux puissances occidentales comme leur meilleur allié contre le régime bolchevik. Le mouvement, parti de l'université de Pékin, gagne toutes les grandes villes. Il est suivi par un boycottage des produits japonais, des grèves des marins, des cheminots, des ouvriers des cotonnières... En décembre 1920, Sun Wen cherche à profiter des événements qui se sont produits deux mois plus tôt en Chine du Sud où un nouveau chef militaire, Chen Jiongming (1875-1933), est parvenu à chasser de Canton la clique du Jiangxi qui y était jusqu'alors toute-puissante. Entré en triomphateur à Canton, il est élu président de cette République locale le 5 mai 1921 et s'efforce d'y instaurer un régime conforme à ses aspirations démocratiques. Mais l'hostilité de la Grande-Bretagne et le conflit de plus en plus ouvert avec Chen Jiongming l'obligent à quitter de nouveau sa province natale : la redistribution des forces politiques consécutive à la conférence de Washington a joué à l'encontre de Sun Wen. De retour à Shanghai en juin 1922, il attendra un nouveau retournement de la situation à Canton pour y revenir au début de l'année suivante. C'est alors qu'il trouve au dehors un nouvel allié : l'Union soviétique dont l'intérêt est d'affaiblir la position des nations occidentales en Extrême-Orient. En été 1923, le jeune beau-frère de Sun Wen, Jiang Jieshi (Chiang Kai-chek), militaire formé au Japon, est envoyé à Moscou pour un stage dans l'Armée rouge. Une mission soviétique (Borodine, conseiller politique, et Galen, conseiller militaire) parvient en même temps à Canton. En janvier 1924, le parti nationaliste (Guomindang) est réorganisé sur le modèle soviétique et devient un parti centralisé, hiérarchisé, bureaucratique et omnipotent, appelé à étendre son contrôle sur tous les rouages de l'État et de l'armée. En mai 1924 est créée, avec l'aide de conseillers soviétiques, l'Académie militaire de Huangpu (Whampoa), dans la banlieue de Canton. Elle fournira les cadres d'une nouvelle armée qui se développera peu à peu et sera placée sous le commandement de Jiang Jieshi. En octobre 1924, un retournement inattendu de la situation à Pékin où est parvenu à s'installer le « général chrétien » Feng Yuxiang (1880-1948) incite Sun Wen à rechercher une entente avec le nouveau maître de la Chine du Nord. Venu à Pékin discuter d'une alliance, Sun Wen y meurt le 12 mars 1925.

Le Guomindang qui est parvenu à se maintenir à Canton grâce au développement de son armée — elle compte 85 000 hommes et 6 000 officiers issus de l'Académie de Huangpu — tente enfin en juillet 1926 l'expédition vers le Nord (*beifa*) à laquelle Sun Wen avait si souvent songé. Associée à d'importantes forces des *Warlords* (sur les six armées que commande Jiang Jieshi, cinq sont constituées par des troupes de *Warlords* réorganisées; la sixième est formée par les nouvelles recrues de l'armée du Guomindang), elle progresse sans grandes difficultés vers la vallée du Yangzi, ralliant à elle une partie des armées locales. Tout le Bas-Yangzi est occupé en février-mars 1927.

C'est alors que Jiang Jieshi profite de sa situation à la tête des armées pour s'assurer une position dominante vis-à-vis de la coalition hétéroclite que constituait le gouvernement nationaliste. Sûr de l'appui de la grande bourgeoisie d'affaires chinoise de Shanghai, liée aux intérêts étrangers, il rompt avec le pouvoir légal qui s'est installé à Wuhan, sur le Moyen-

LA CHINE CRUCIFIÉE

Yangzi, et noie dans le sang le 12 avril 1927 l'insurrection populaire qui s'était déclarée à Shanghai à l'approche des armées du Guomindang. Les nations étrangères qui ont des intérêts en Chine peuvent être dès lors assurées contre tout risque de révolution et sont prêtes à soutenir le nouveau régime que Jiang Jieshi établit à Nankin le 18 avril 1927.

3. La décennie de Nankin

Le succès de Jiang Jieshi est dû pour une part à son aptitude remarquable à tirer parti des circonstances, à un génie de la tactique et du marchandage qui en fait l'égal des plus habiles *Warlords*. Mais les causes profondes de sa victoire tiennent à la faiblesse et à la division de ses adversaires ainsi qu'au jeu naturel des forces économiques et politiques dont dépendait en fait le destin de la Chine. En s'assurant par l'intermédiaire de la pègre le contrôle de la police de Shanghai et en noyant dans le sang l'insurrection de la grande métropole du Jiangsu, véritable capitale économique de la Chine, Jiang Jieshi s'était acquis du même coup la neutralité bienveillante des grandes compagnies étrangères installées à Shanghai et la sympathie de la bourgeoisie d'affaires chinoise lasse des conflits entre *Warlords* et inquiète des tendances révolutionnaires qui s'étaient fait jour au sein du Guomindang. Le nouveau régime qui s'installe à Nankin ne tarde pas à faire l'unanimité du monde de la finance dans la mesure où il apparaît capable de faire régner l'ordre indispensable à la poursuite des affaires. De son côté, le gouvernement de Nankin a tout avantage à collaborer avec les puissances* qui ont en Chine d'importants intérêts : il y est poussé par son hostilité aux révolutionnaires et par les liens qui unissent la bourgeoisie d'affaires chinoise aux grandes compagnies étrangères. Héritier des *Warlords* qu'il s'efforcera de rallier ou d'éliminer sans y parvenir entièrement, il doit aussi beaucoup de sa force à la puissante organisation centralisée mise en place par les conseillers soviétiques au cours des années 1924-1925 : le système du parti unique assure un contrôle absolu du gouvernement, de l'administration, de l'armée et de la police politique; il permettra à Jiang Jieshi de tenir le pouvoir d'une main ferme. A ce régime fort, si longtemps appelé de leurs vœux, les nations étrangères se montreront prêtes à consentir les moyens indispensables à son équilibre économique. La Chine de Jiang Jieshi reconquerra entre 1928 et 1931 une partie des droits que l'Empire mandchou avait été contraint d'aliéner : le nombre des concessions étrangères dans les ports ouverts se réduit et les recettes de l'administration des douanes, du sel, de la poste font retour au gouvernement nationaliste. Le « généralissime » dispose ainsi de ressources régulières dont les douanes maritimes constituent près de la moitié, le restant étant assuré par des taxes sur le sel, la farine, le kérosène, le tabac.

L'unification fait de rapides progrès : dès 1928, les armées nationalistes occupent Pékin qui est déchu de son titre de capitale et rebaptisé Beiping, tandis que le maître des provinces du Nord-Est, Zhang Xueliang, l'héritier de son père Zhang Zuolin, se rallie à Jiang Jieshi.

L'évolution politique de la première moitié du XX^e siècle

En 1930, Jiang Jieshi rétablit son autorité un moment compromise en Chine du Nord par une coalition dirigée par l'ancien *Warlord* du Shanxi, Yan Xishan, et par le « général chrétien » Feng Yuxiang.

Fondements et caractéristiques du régime nationaliste

Jiang Jieshi apparaît donc dès le début de la période de Nankin (1927-1937) comme le plus puissant des chefs de guerre. Il a sur ses rivaux l'avantage d'une solide organisation politique (le parti unique de modèle soviétique), d'une bonne assise financière qu'il s'efforcera de consolider en associant étroitement les milieux bancaires au gouvernement, et du prestige que lui vaut la reconnaissance officielle de toutes les nations étrangères. Mais, par-là même, le régime de Nankin se distingue de celui des *Warlords* : il est beaucoup plus lié que ne l'étaient ses prédécesseurs au monde des affaires — et tout spécialement à celui de Shanghai où sont concentrés 90 % du capital bancaire chinois —, beaucoup plus ouvert aussi aux influences occidentales. La plupart de ses fonctionnaires et de ses agents ont été en contact avec les étrangers ou formés à l'étranger. Il est une émanation de la bourgeoisie occidentalisation des ports ouverts et cela même explique qu'en dépit de ses intentions affichées de promotion agricole, il se désintéressera pratiquement du sort tragique de la paysannerie.

Mais le régime de Nankin doit aussi à son époque sa coloration particulière : il se constitue au moment où l'on assiste à l'essor du fascisme italien, du national-socialisme allemand, du militarisme japonais, tandis que les démocraties parlementaires sont atteintes par la grande dépression économique américaine et que sévit en U.R.S.S. le système bureaucratique et policier que dirige Staline. violemment hostile aux mouvements révolutionnaires et grand admirateur des régimes forts, Jiang Jieshi s'efforcera d'imiter leurs méthodes de propagande et de diffuser un « confucianisme » remis au goût du jour. Ce sera le « Mouvement de la vie nouvelle » (*Xinshenghuo yundong*), sorte d'ordre moral associé au culte de Confucius et à l'exaltation du fondateur de la République chinoise. Une police politique, les « Chemises bleues », sera chargée de faire la chasse aux libéraux et aux révolutionnaires.

Le principal mérite de Jiang Jieshi fut d'assurer grâce à un contrôle de plus en plus étroit du secteur bancaire la stabilité financière du régime.

Créées par des hommes d'affaires liés au gouvernement impérial, puis au régime de Yuan Shikai et aux gouvernements dominés par les *Warlords*, les banques chinoises avaient joué un rôle capital dans le financement des dépenses de guerre. Par-là même, elles représentaient une sorte de pouvoir relativement indépendant qui avait joué en faveur de Jiang Jieshi au moment de son coup d'État. Leur puissance était alors en plein développement en raison du drainage des capitaux de l'intérieur vers le grand centre économique de Shanghai où les dépôts bancaires s'accroissent de 245 % entre 1921 et 1932. Le nombre des banques chinoises dans la grande métropole était passé de 20 en 1919 à 34 en 1923 et à 67 en 1927. Il atteindra le chiffre de 164 en 1937. Mais dès son installation à Nankin, le

LA CHINE CRUCIFIÉE

Guomindang impose une collaboration de plus en plus étroite au secteur bancaire, lui accordant, en échange du soutien qu'il en exige pour assurer ses finances et combler son déficit, de gros avantages et de plus larges facilités de spéculation. Ainsi, se constitue une sorte de capitalisme d'État qui permet au gouvernement nationaliste de s'assurer en tout temps le soutien des milieux d'affaires et d'imposer sa loi aux capitalistes trop indépendants. Toutes les finances du régime ne tardent pas à être dominées par quelques familles propriétaires de grandes banques étroitement liées au gouvernement de Nankin : les Song (T.V. Sung : Song Ziwen, ancien diplômé de Harvard et beau-frère de Jiang Jieshi), les Kong (H.H. Kung : Kong Xiangxi, d'une famille d'hommes d'affaires du Shanxi), les Chen (Chen Guofu et son frère Chen Lifu, issus de la bourgeoisie d'affaires du Jiangsu). Le Guomindang profite en 1934-1935 des nombreuses faillites bancaires consécutives aux achats massifs d'argent décidés par les États-Unis au cours de l'hiver 1933-1934 pour resserrer son étreinte. Grâce à la nationalisation de l'argent décrétée le 3 novembre 1935, le dollar chinois se stabilise, les billets de banque émis par le gouvernement nationaliste sont acceptés partout et les prix cessent de monter. Quatre banques d'État dominent alors le marché des finances : elles ont pour fonction principale de financer les dépenses de guerre et le déficit du Trésor par des émissions de bons dont les intérêts varient de 20 à 40 % et dont les principaux bénéficiaires sont de hauts fonctionnaires du gouvernement.

Ces liens étroits entre les milieux d'affaires et le parti nationaliste, cette prospérité artificielle expliquent la stabilité du régime en dépit de la profonde misère des campagnes.

La plupart des historiens de la Chine contemporaine voient dans la classe des propriétaires fonciers des années 1927-1949 la continuation de la classe lettrée de l'ancien régime et la principale responsable de la misère paysanne. Mais la nouvelle bourgeoisie d'affaires qui tient les leviers de commande sous le régime nationaliste n'a plus rien de commun avec l'ancienne classe dirigeante de l'Empire mandchou. Si 3 % de notables ruraux et de propriétaires résidant à la ville possèdent 26 % du total des terres cultivées (cette situation vaut surtout pour les grandes plaines à rizières du bassin du Yangzi et de la Chine du Sud), le cliché qui met en relation pouvoir politique et propriété terrienne ne peut s'appliquer à une époque où les profits de l'agriculture sont si peu rentables que tous les capitaux s'en détournent. La vérité est que les charges qui pèsent sur la paysannerie sont tellement écrasantes que la moindre inégalité de richesse devient le moyen d'une exploitation. Au sein des communautés rurales, les plus riches exploitent même pas l'aisance des plus pauvres paysans d'Europe et les fermiers ne sont pas toujours les plus démunis. Si les fermages et les prêts à intérêt pèsent très lourdement sur l'économie paysanne, que dire des impôts, des taxes, des exactions de toutes sortes et des réquisitions des armées qui sont le fait du pouvoir d'État et de ses représentants dans les provinces ? La paysannerie chinoise des années 1927-1949 touche bien souvent au fond de la détresse humaine. Mais à un tel degré de misère, comment accuser principalement le système social et les inévitables inégalités entre pauvres et moins pauvres ? Ces souffrances que les classes privilégiées des villes s'efforcent d'ignorer, sont le résultat, non pas d'un système social qui aurait été

L'évolution politique de la première moitié du XX^e siècle

propre à la Chine de l'ancien régime et qui n'était pas pire que bien d'autres, mais le point d'aboutissement d'une cinquantaine d'années d'histoire : elles sont le résultat de la fuite des hommes et des richesses vers les ports ouverts, de la conversion des activités productrices de jadis en activités improductives (opium, tabac, spéculation, armées...), de l'existence d'un système politique artificiel lié à l'implantation des capitaux étrangers et, en fin de compte, le produit de l'aliénation progressive du monde chinois depuis la fin du XIX^e siècle.

Révolutionnaires paysans et invasion japonaise en Mandchourie

Les objectifs principaux de Jiang Jieshi sont d'une part l'extension et le maintien de son contrôle sur le parti et sur l'ensemble de l'appareil d'État, les armées, la police, les finances, d'autre part l'instauration pour le nouveau régime d'une puissante force militaire. La moitié des dépenses de l'État sont consacrées à l'équipement des armées et à la lutte contre les *Warlords* indépendants qui subsistent en Chine du Sud et de l'Ouest. Mais un autre ennemi ne tarde pas à apparaître. Ce sont les unions paysannes dirigées par des communistes dissidents qui se forment au sud du Yangzi puis les soviets ruraux qui se constituent dans le Sud-Est de la province du Jiangxi, dans la région de Ruijin. De 1931 à 1934, Jiang Jieshi dirigera, avec l'aide de conseillers allemands et grâce à des prêts étrangers, une série de campagnes contre la République soviétique de Ruijin qui permettront finalement de l'anéantir.

C'est au début de cette période que se produit un événement capital dans l'histoire de la Chine contemporaine : l'invasion et l'occupation des provinces du Nord-Est par le Japon en 1931-1932. Tout entier à la lutte contre les « bandits communistes », Jiang Jieshi accepte comme un événement inéluctable la perte de ces territoires depuis longtemps pénétrés par les capitaux japonais et dont les *Warlords* avaient toujours eu partie liée avec le Japon. Le ralliement de Zhang Xueliang était d'ailleurs tout récent. En outre, les armées du Guomintang, en voie de constitution, n'auraient sans doute pas résisté à un affrontement direct avec les troupes bien entraînées et bien équipées des envahisseurs. Un conflit aurait pu être fatal à un régime qui commençait seulement à se consolider. Mais l'occupation de ces territoires plus étendus que la France, peuplés de près de 40 millions d'hommes, pourvus de bons ports, de mines de charbon et du réseau ferroviaire le plus dense de toute l'Asie orientale devait accroître très sensiblement la puissance économique du Japon. Elle lui assurait une formidable base stratégique pour sa conquête de la Chine et allait contraindre le gouvernement nationaliste à temporiser et à reculer devant les progrès de l'invasion japonaise en Chine du Nord.

Par la menace qu'elle faisait peser sur les destins du régime de Jiang Jieshi et par les effets qu'elle devait avoir sur la vie politique chinoise, l'invasion de la Mandchourie par les troupes japonaises mérite d'être considérée comme l'événement le plus important de cette période de l'histoire de la Chine.

LA CHINE CRUCIFIÉE

Conduit par la logique même des choses à confirmer ses options réactionnaires, le régime nationaliste devait favoriser par ses attaques contre les libéraux et les révolutionnaires le succès des tendances les plus radicales. Il est en effet remarquable qu'à l'essor des courants politiques et intellectuels les plus divers qui s'étaient exprimés pendant la période d'anarchie des *Warlords* succède à partir de 1928 une période où s'affirme de plus en plus la prédominance des communistes dans l'opposition politique et celle du marxisme dans la vie intellectuelle. La tactique de temporisation adoptée par le gouvernement nationaliste face à l'invasion japonaise et la lutte patriotique des milices paysannes devait rallier finalement aux communistes la masse de plus en plus large des opposants.

C'est le succès final des communistes qui a conduit à leur attribuer rétrospectivement une importance qu'ils étaient loin d'avoir au moment de la fondation du parti et pendant la période de Canton, en 1923-1926. Petit groupement politique fondé en 1921 par quelques intellectuels soucieux d'organiser et de développer l'action ouvrière dans les ports ouverts, le parti communiste n'aurait jamais triomphé s'il était resté fidèle aux normes qui lui étaient imposées par ses conseillers soviétiques et aux directives lointaines de Moscou, parfaitement ignorant des réalités chinoises. Ce furent en effet des conceptions a priori qui dominèrent au cours à cette première période et l'idée arrêtée qu'il n'existait qu'une seule voie qui pût mener à la révolution : celle-là même qu'avait connue la Russie. Une foi absolue dans la vocation révolutionnaire du prolétariat jointe à une méfiance profonde à l'égard de la paysannerie étaient à la base de l'orthodoxie communiste. D'où la nécessité d'une alliance provisoire du parti communiste avec la bourgeoisie nationale du Guomindang en attendant que mûrissent en Chine les fruits amers du capitalisme industriel. Une telle politique avait conduit tout naturellement à l'écrasement du parti communiste et au massacre des dirigeants ouvriers. Et c'est en infraction avec les directives soviétiques, en contradiction avec l'orthodoxie affichée que devait se développer dans les zones rurales un mouvement révolutionnaire paysan. Au lieu du brusque soulèvement urbain, conforme à une vieille tradition occidentale, qui avait assuré à la révolution d'Octobre tous les leviers de commande, on assista en Chine au long investissement des villes par les campagnes.

A la différence* des premiers dirigeants du parti communiste chinois qui étaient des intellectuels et des citadins (Chen Duxiu, 1880-1942, avait étudié au Japon et en France; Li Dazhao, 1889-1927, avait été formé dans une école de guerre des armées de la zone nord puis au Japon), les principaux chefs des unions paysannes et des soviets ruraux qui se constituent à partir de 1927 sont des hommes des provinces de l'intérieur qui n'ont jamais été à l'étranger : Zhu De était né en 1886 dans une famille de fermiers du Sichuan, Mao Zedong en 1893 chez des paysans aisés des environs de Changsha au Hunan. La seule exception est Zhou Enlai (Tcheou En-lai), né en 1896, ancien étudiant au Japon, en France et en Allemagne. Loin du milieu artificiel des grandes villes pénétrées par les influences de l'Occident, le mouvement communiste paysan devait renouer avec les traditions révolutionnaires les plus authentiques du monde chinois. A la théorie, s'est substituée la pratique, au raisonnement, l'intuition des liens étroits qui unissaient le système d'exploitation

L'évolution politique de la première moitié du XX^e siècle

des campagnes à la domination politique de la bourgeoisie des ports ouverts, indissociable elle-même de l'emprise des capitaux étrangers. Pour briser ce cercle vicieux, il fallait donc assurer sur le monde des villes le triomphe du monde rural, victime de la double pression des capitaux étrangers et de la bourgeoisie chinoise. Pour parvenir à cette fin, il fallait, au travers des nécessités tactiques imposées par les circonstances — l'accent est mis sur la justice sociale au cours des années d'affrontement avec le régime nationaliste en 1927-1934, puis sur la lutte patriotique contre l'envahisseur japonais —, une direction ferme et une énergie indomptable. Il fallait que se forment peu à peu dans les combats les hommes les plus aptes aux fonctions de direction. Il fallait instruire et endoctriner de façon inlassable. Ainsi s'explique en même temps que par une aversion typiquement chinoise pour les abstractions et les théories, le caractère essentiellement pratique de la pensée communiste en Chine et sa faiblesse apparente aux yeux des Occidentaux.

4. De l'invasion japonaise à l'avènement de la République populaire

Le déclenchement de la grande invasion japonaise à partir des provinces du Nord-Est en juillet 1937 et le bombardement sans préavis de Shanghai au mois d'août marquent le commencement de la dernière période : celle du déclin du régime nationaliste et de l'essor du mouvement de résistance au Japon.

L'époque de Chongqing

Le gouvernement du Guomindang se replie sur Hankou à la fin de 1937, puis de Hankou sur Chongqing, dans le lointain Sichuan, au-delà des gorges du Yangzi, cependant que les armées japonaises occupent toutes les provinces situées à l'est et au nord du fleuve Jaune, toute la vallée du Yangzi jusqu'au lac Dongting et toutes les grandes villes situées à l'est de la ligne Zhengzhou-Canton. L'invasion et les campagnes qui lui font suite provoquent exodes et mouvements de panique. Entre la fin de 1938 et le milieu de 1939, la population de Chongqing, vieille cité provinciale sur laquelle s'acharne l'aviation japonaise, passe de 200 000 habitants à plus d'un million. Pour le régime, la rupture est brutale : il est privé soudain de ses principales sources de revenus, droits de douane et taxes prélevées dans les régions maintenant occupées par le Japon. Il est coupé de la grande métropole économique de Shanghai, des milieux bancaires et internationaux qui formaient son assise politique et sa clientèle. Il est véritablement émigré à Chongqing, dans cette Chine de l'intérieur qui lui est pratiquement étrangère. Il ne dispose plus que des capitaux rapatriés par les banques chinoises et de l'aide tout d'abord limitée que lui apportent les nations étrangères : l'Union

LA CHINE CRUCIFIÉE

soviétique surtout qui ignorera jusqu'à leur victoire finale les communistes paysans (son aide s'élève à 250 millions de dollars américains entre 1937 et 1939), les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France. Mais l'attaque japonaise sur Pearl Harbour, le 7 décembre 1941, va lui assurer à partir de cette date un soutien substantiel des États-Unis. Sans doute l'aide américaine de plus de deux billions de dollars qu'il recevra au cours de la seconde guerre mondiale — auxquels s'ajouteront deux autres billions dans les années 1945-1949 — est-elle relativement peu importante par rapport au total des 50 billions alloués par les États-Unis à l'ensemble des nations en guerre contre l'Allemagne et ses alliés, mais cette masse d'argent représente un énorme apport dans une économie aussi misérable que celle de la Chine nationaliste de Chongqing. Et, tout en assurant la survie du régime, elle aura sur lui de profonds effets corrompeurs.

Le système accuse sa nature parasitaire avec le développement d'une énorme bureaucratie et d'une armée pléthorique dont les effectifs atteindront un moment cinq millions d'hommes. Il s'abandonne aux facilités de l'inflation. De là, une hausse des prix de plus en plus rapide et une chute accélérée de la valeur du dollar chinois. Dès 1944, le dollar vaut 500 fois moins qu'il ne valait à la veille de l'invasion japonaise. Cet effondrement monétaire en même temps que l'aide extérieure et une présence américaine plus importante que jamais, avec ses bases, son aviation, ses dépôts, ses moyens de transport, ses installations de radio, favorisent la spéculation, les trafics d'influence, la corruption. Une partie des anciens privilégiés, les petits cadres du régime, les enseignants, tous ceux en fin de compte que leur situation ne met pas en mesure de s'enrichir par des procédés illicites sont dans la misère et éprouvent une désaffection de plus en plus grande à l'égard du régime.

Cette désaffection est renforcée par le peu de succès des opérations militaires et l'hostilité persistante de Jiang Jieshi à l'égard des partisans communistes en lutte contre l'envahisseur. Réduits par les campagnes d'encercllement des années 1931-1934, les combattants et cadres de la République soviétique chinoise du Jiangxi s'étaient repliés vers l'ouest en octobre 1934 et avaient gagné le Nord du Shenxi à travers les chaînes de montagnes du Sichuan occidental. Pourchassés par les armées nationalistes, contraints de se frayer un chemin dans les régions les plus inhospitalières, ceux qui entreprirent cette « Longue Marche » (*changzheng*) de 12 000 km, grande épopée du communisme chinois, étaient partis à près de 100 000 : 7 à 8 000 hommes seulement parvinrent au but. Les rescapés avaient fait bientôt de Yan'an le centre d'une nouvelle base soviétique, organisant la lutte contre l'occupant et recrutant sans cesse de nouveaux partisans dans la paysannerie. Contraint en 1936 d'unir ses efforts à ceux des communistes, Jiang Jieshi lance deux ans plus tard une grande offensive contre les bases des révolutionnaires dans le Nord-Ouest et c'est à contrecœur et avec réticence qu'il acceptera le principe du front commun sous la pression des États-Unis au cours de la seconde guerre mondiale.

La guerre civile des années 1946-1949

Mais la capitulation du Japon en août 1945 change soudain toutes les données du problème et semble donner un nouveau souffle au régime de Jiang Jieshi. La reconquête d'une grande partie des territoires évacués par les armées japonaises, le retour à Nankin, la reconnaissance officielle de la Chine nationaliste comme l'un des vainqueurs de la seconde guerre mondiale, associé aux conférences internationales, provoque un moment d'euphorie. Il ne reste plus au régime, qui dispose de l'appui de toutes les nations et de grandes armées fort bien équipées par les États-Unis, qu'à se débarrasser une fois pour toutes des « bandits communistes ». Ainsi s'engage en 1946 l'une des plus grandes guerres civiles de l'histoire contemporaine.

Les ennemis en présence sont radicalement différents l'un de l'autre. Aux grandes armées de type classique qui vivent sur le pays à la façon de parasites, pillant et rançonnant les campagnes, s'opposent des milices paysannes trois fois moins nombreuses qui se confondent avec la masse anonyme des campagnes, menant une guerre d'usure, de coups de main et d'opérations localisées. La défaite du Japon leur a été relativement moins favorable qu'aux armées du Guomindang qui disposaient de grandes facilités de transport. Même dans le Nord-Est où les communistes s'étaient implantés au cours de la lutte clandestine contre l'occupant japonais, les troupes nationalistes avaient pu s'emparer des principaux centres au moment où les armées de l'Union soviétique se retiraient après avoir démonté et expédié vers l'ouest, par pièces détachées, les usines de cette zone industrielle. Cependant, les avantages des nationalistes sont plus apparents que réels : leurs lignes de communication sont trop étendues et leurs armées ne tiennent que les villes. Le régime ne s'est pas corrigé de ses vices. A mesure que se prolongeront les combats et que s'affirmera la supériorité tactique des partisans, il sera miné par une démoralisation de plus en plus profonde et, lorsque les milices paysannes se regrouperont pour former de grandes armées dont la discipline et les qualités guerrières permettront les premières victoires importantes, c'est toute l'opinion publique qui basculera en faveur des communistes. Au milieu de 1947, l'Armée rouge prend l'offensive dans le Nord-Est, isolant les forces du Guomindang. En 1948, elle s'empare de Luoyang et de Kaifeng au Henan, puis de Jinan au Shandong. Elle passe alors à la dernière phase de son offensive : le déploiement d'importantes unités dont tout l'armement provient de prises de guerre et dont une partie des effectifs est formée de déserteurs passés à l'ennemi avec armes et bagages. Au cours de l'offensive de septembre-octobre 1948, tout le Nord-Est est conquis et les nationalistes perdent 400 000 hommes, dont une partie de leurs meilleures troupes. La bataille décisive a lieu au cours de l'hiver 1948-1949 dans la région de Xuzhou (nord du Jiangsu). 550 000 hommes des armées nationalistes sont mis hors de combat. Les troupes communistes qui avaient fait leur entrée à Pékin et à Tianjin sont à Shanghai en mai, à Canton en octobre, à Chongqing en novembre. Pendant que le

LA CHINE CRUCIFIÉE

gouvernement nationaliste cherche refuge à Taiwan, la République populaire de Chine est proclamée le 1^{er} octobre 1949.

On a dit que le sentiment national a été le grand moteur de l'histoire de la Chine contemporaine. A vrai dire, la formule ne vaut que pour la dernière période, celle de la lutte contre l'occupant : le patriotisme chinois est resté une aspiration impuissante, incarnée surtout par la jeunesse des écoles et l'intelligentsia, aussi longtemps qu'il a été privé du seul moyen qui devait lui permettre de s'exprimer : une armée populaire, indépendante des intérêts étrangers. L'union des paysans et des soldats de l'Armée rouge s'est forgée au cours de la lutte contre les envahisseurs japonais, dans les territoires occupés par le Japon. De là sa force, ses succès, les sympathies très larges que le mouvement de libération a rencontrées. Il y a un abîme entre l'agitation politique des trente premières années du xx^e siècle et l'organisation des soviets paysans du Jiangxi et de la période de Yan'an : celui qui sépare le rêve du réel, le désarroi d'intellectuels en quête de théories salvatrices dans le fatras des idées importées, de l'assurance de combattants qui sont retournés aux sources mêmes des traditions révolutionnaires autochtones. Ce que les communistes chinois doivent surtout au marxisme est d'avoir redécouvert à travers lui des conceptions proprement chinoises. Ainsi, la boucle est fermée et la Chine, débarrassée des apports factices de l'Occident dus à une aliénation transitoire, renoue, non pas avec le passé car l'évolution n'a jamais cessé au cours de l'histoire, mais tout simplement avec elle-même.

L'ÉVOLUTION PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE

chapitre 3

ALORS QUE LES INFLUENCES OCCIDENTALES avaient agi de façon diffuse au XIX^e siècle, stimulant une sorte de réforme confucéenne et une réaction orthodoxe, toute l'histoire des idées au cours de la première moitié du XX^e siècle est dominée par les apports de l'Occident. Mais on ne doit pas se méprendre sur la signification de ce phénomène : cette intrusion massive de traditions profondément étrangères à celles de la Chine n'est qu'un des aspects de l'aliénation du monde chinois. En outre, elle est indissociable du contexte d'humiliation et de désarroi qui caractérise toute cette période. L'intelligentsia chinoise est victime d'un complexe d'infériorité nourri par toutes les avanies qui sont infligées à la Chine : traité de Shimonoseki, occupation des « territoires à bail », protocole des Boxeurs, emprunts gagés sur les seules ressources régulières de la Chine, concessions de lignes de chemins de fer aux étrangers, octroi au Japon des anciennes possessions allemandes du Shandong lors du traité de Paris, fusillades de la police des concessions le 30 mai 1925 à Shanghai (13 morts) et le 23 juin de la même année à Canton (52 morts), occupation des provinces du Nord-Est par le Japon..., sans parler des humiliations quotidiennes endurées par les Chinois en Chine et à l'étranger. La vie intellectuelle de cette période est étroitement mêlée à l'histoire politique.

L'intrusion des idées occidentales, déjà sensible dans le domaine philosophique au début du XX^e siècle, s'aggrave avec la disparition des classes lettrées de l'ancien régime et le déve-

LA CHINE CRUCIFIÉE

loppement d'une intelligentsia formée au Japon, aux États-Unis et en Europe, ou en Chine même dans des écoles et des institutions où enseignent des étrangers. Plus ou moins convertis au genre de vie des Occidentaux, résidant dans les ports ouverts où règne la prospérité artificielle qu'y entretient la présence étrangère, de nombreux intellectuels chinois et, avec eux, la jeunesse des écoles en viendront à penser que le salut de la Chine est dans le rejet total de toutes ses traditions et dans l'imitation systématique de l'Occident. De là, une grande fièvre de savoir et un bouillonnement anarchique des idées et des théories. Ce qui arrive de l'Occident en vrac, au hasard des circonstances et dans la plus grande confusion est accueilli avec enthousiasme. Mais on ne peut prendre contact avec tout un héritage intellectuel en quelques décennies : la part du déracinement et de l'engouement passer une fois faite, on constate que la lecture s'est faite à travers le prisme des traditions autochtones. Il n'est sans doute guère d'emprunt qui ne puisse apparaître comme le prolongement de courants de pensée proprement chinois.

Trois périodes qui correspondent aux étapes de l'histoire politique se laissent assez aisément discerner dans l'histoire intellectuelle de la première moitié du xx^e siècle. La première, des environs de 1900 à la disparition de l'ancien régime est caractérisée par un effort d'adaptation qui fait écho aux tendances réformistes plus ou moins radicales dont le succès est alors le plus grand. Les plus célèbres intellectuels de cette époque appartiennent encore aux anciennes classes lettrées en voie de disparition. La deuxième période est au contraire celle du grand désarroi et du raz de marée des influences occidentales dans la Chine des ports ouverts. Cette étonnante effervescence intellectuelle se calmera peu à peu au cours de la dernière période qui correspond à la dictature de Jiang Jieshi : l'individualisme romantique, l'imitation indiscreète de l'Occident bourgeois céderont devant les progrès lents et sûrs du marxisme. L'art et la littérature passeront au service de la révolution. La décantation s'est faite, favorisée par l'évolution politique : la Chine semble avoir retrouvé le chemin de sa cohésion morale.

L'influence du Japon et la découverte de la philosophie évolutionniste

Ce sont des tendances au syncrétisme qui caractérisent le mouvement politique, philosophique et littéraire des dix premières années du xx^e siècle. C'est l'époque où triomphe un réformisme plus ou moins radical dont les défenseurs et les interprètes appartiennent encore à cette classe en voie de disparition que sont les lettrés de l'ancien régime. Ne pouvant comprendre que depuis Shimonoseki, depuis le partage de la Chine en sphères d'influence et depuis l'affaire des Boxeurs, le tragique destin de la Chine est définitivement scellé, les meilleurs esprits pensent que la voie japonaise — celle du compromis entre tradition et modernisation — est encore possible. L'illusion vient sans doute de ce que les institutions politiques ne se sont pas encore écroulées. Il existe encore une Chine de l'intérieur. Pour les réformistes de toutes tendances et de toutes origines, le Japon, pays proche

L'évolution philosophique et littéraire

par sa situation géographique et par sa culture, apparaît alors comme un modèle dans tous les domaines : éducation, armées, institutions, morale publique. L'influence japonaise est renforcée par le grand nombre des étudiants chinois qui vont compléter leur formation au Japon dans les universités, les écoles techniques, les académies militaires — on estime ce nombre à 15 000 environ en 1906 —, par l'accueil que reçoivent les émigrés politiques de la part de différentes associations japonaises et du gouvernement de Meiji — dès 1898, a été créé le *Tōa bunkai*, « Association culturelle d'Asie orientale », afin d'étendre l'influence japonaise en Extrême-Orient —, par le prestige accru du Japon après sa victoire sur les armées et les flottes russes en 1905. C'est au travers des traductions japonaises que les étudiants chinois prennent le plus souvent contact à cette époque avec les œuvres littéraires et philosophiques de l'Occident.

Les révolutionnaires et conspirateurs républicains qui trouvent eux aussi des encouragements au Japon ne représentent qu'un courant marginal, minoritaire et clandestin. Ce sont au contraire les réformistes, partisans d'une monarchie constitutionnelle de type japonais qui ont alors la plus large audience dans les milieux intellectuels et dans la jeunesse. Leur porte-parole est Liang Qichao qui se révèle comme le meilleur écrivain de cette époque. Réfugié au Japon depuis l'échec des Cent jours de réformes en 1898, il y déploie une activité inlassable, cherchant, par ses articles de presse, ses pamphlets, ses ouvrages, à galvaniser ses compatriotes, analysant les causes du déclin de la Chine, assimilant et adaptant à la tradition chinoise les idées nouvelles de son époque : évolutionnisme, libéralisme, esprit d'entreprise, vénération de la science... Il importe de forger un nouvel homme, car le mal vient de ce qu'on s'est accoutumé aux humiliations. A la douceur, à la soumission, à l'esprit de tolérance, à la morale traditionnelle liée à un type de civilisation et à un système politique disparus et dépassés, il faut substituer l'esprit de compétition, de lutte, le nationalisme et l'intransigeance, toutes les qualités dont font preuve les nations occidentales et le Japon.

On retrouve cette insistance sur la nécessité d'une transformation en profondeur de la morale publique chez un contemporain de Liang Qichao, Yan Fu (1853-1921), un Foukiénois qui, après avoir reçu une éducation classique, avait fait ses études à l'École de l'arsenal de Fuzhou où il avait appris l'anglais et acquis une formation technique et scientifique. Lors d'un stage en Grande-Bretagne, dans la Royal Navy, Yan Fu avait découvert les œuvres de Darwin et de Spencer. Il s'était intéressé au droit et à l'administration britanniques. Il devait devenir, à son retour en Chine dans les dernières années du XIX^e siècle, l'un des premiers traducteurs des philosophes évolutionnistes anglais. Sa traduction d'*Evolution and Ethics (Tianyanlun)* de T.H. Huxley en 1898 lui avait valu une soudaine renommée et avait été suivie par toute une série d'autres traductions entre 1900 et 1910 : *The Study of Sociology (Qunxue siyan)* de H. Spencer, *Wealth of Nations (Yuanfu)* d'Adam Smith, *On Liberty (Qunjiqian jielun)* de Stuart Mill, *L'Esprit des lois (Fayi)* de Montesquieu.

Rédigées en langue classique dans un style raffiné, riches en allusions littéraires et parfois obscures, les traductions de Yan Fu sont accompagnées de commentaires personnels. Elles ont une influence considérable, imposant l'idée que la sélection naturelle et la lutte pour

LA CHINE CRUCIFIÉE

la vie sont des lois qui s'imposent non seulement aux espèces animales, mais aux nations. Cet intérêt de Yan Fu et de ses contemporains pour l'évolutionnisme darwinien et pour la sociologie anglo-saxonne a en effet un arrière-plan politique : ils apportent une justification à la diffusion d'une nouvelle morale publique inspirée de l'Occident; l'individualisme, la liberté, la démocratie doivent pénétrer peu à peu dans les mœurs et dans les institutions chinoises.

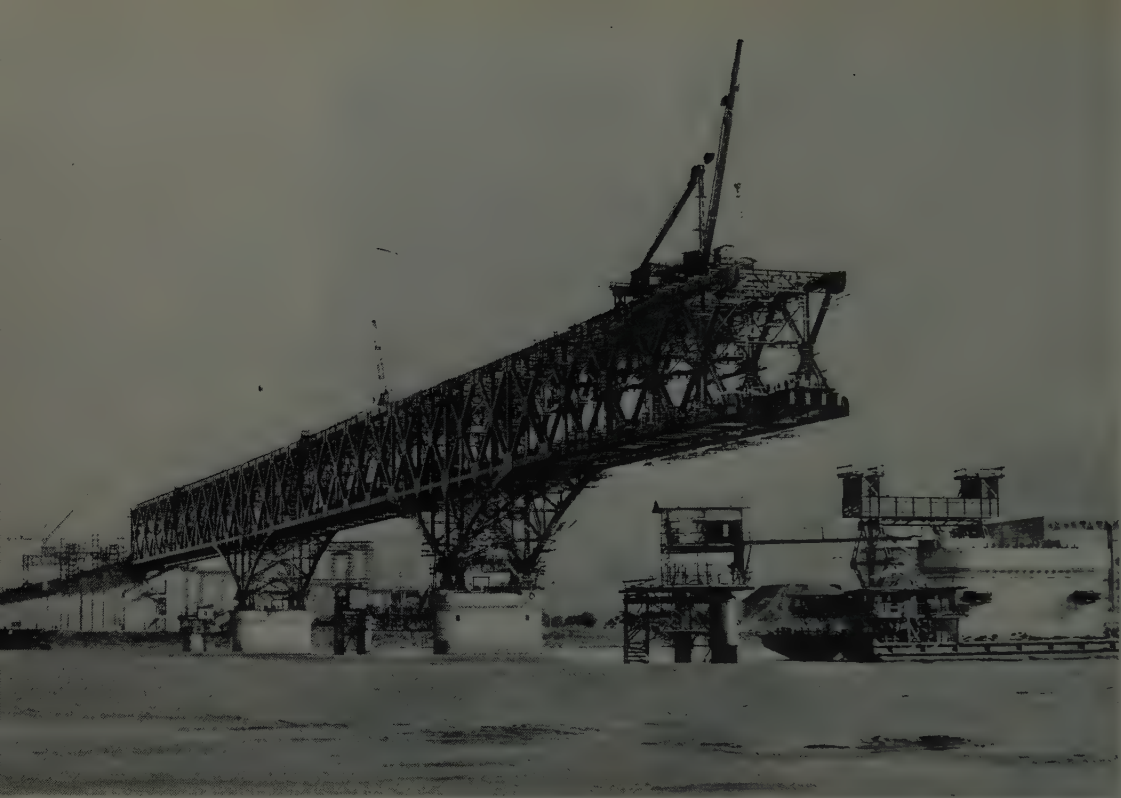
Il ne s'agit pas de copier l'Occident, mais de s'en inspirer et cette intention est sensible dans la forme même. Si les traductions de Yan Fu sont rédigées en langue classique et mêlées de réflexions personnelles, c'est aussi en langue classique que paraissent les premières traductions d'œuvres littéraires occidentales. Et, à vrai dire, il s'agit beaucoup plus d'adaptations que de traductions proprement dites. Elles sont dues à un contemporain de Yan Fu, Foukiénois lui aussi, du nom de Lin Shu (1852-1924). Parvenu soudain à la célébrité dans les dernières années du XIX^e siècle, grâce à une traduction de la *Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas, Lin Shu qui ignorait toute langue étrangère, devait adapter très librement, d'après les traductions qui lui étaient faites oralement, plus de 160 romans occidentaux d'auteurs aussi différents que Walter Scott, Defoe, Dickens, Cervantès, Ibsen, Victor Hugo...

Cette combinaison d'un contenu nouveau avec des formes traditionnelles qui est caractéristique de l'œuvre des deux principaux traducteurs des premières années du XX^e siècle se retrouve dans la production littéraire. Plus de mille romans paraissent entre 1900 et 1910. Tous sont en rapport avec le mouvement réformiste, s'inspirent de préoccupations nationales, visent à la critique sociale et politique. Mais ils restent fidèles aux grands modèles du roman chinois des XVIII^e et XIX^e siècles par leur division en épisodes, la multiplicité des personnages, leur réalisme. Les plus célèbres sont celui du grand lettré Liu E (1857-1909), le *Laocan youji* (*Récit de voyage de maître Can*) (1902), ceux de Wu Woyao (Wu Jianren) (1866-1910) qui écrit plus de trente romans dans les années 1900-1910, de Li Baojia (Li Boyuan) (1867-1906), auteur du célèbre *Guanchang xianxingji* qui prend pour cible les milieux de fonctionnaires corrompus de son époque.

L'invasion de l'Occident

Le climat politique et intellectuel se modifie à partir des années 1915-1917 et c'est alors qu'apparaissent les premiers signes avant-coureurs de la grande période de désarroi moral, d'effervescence intellectuelle et d'invasion des modes et des idées occidentales. Le phénomène atteindra à son apogée à partir de 1919. Les causes de cette transformation de la vie intellectuelle sont sans doute multiples et il convient de faire leur part aux contrecoups de la disparition de la dynastie et des anciennes classes lettrées, aux manifestations de l'impérialisme japonais (occupation des territoires du Shandong, vingt et une demandes, progrès de l'emprise économique du Japon en Chine), à la déception qu'entraînent les parodies de démocratie parlementaire et la dictature de Yuan Shikai qui tente une res-





tauration et cherche à remettre en honneur le culte de Confucius, à l'accroissement du nombre des étudiants formés à l'étranger et surtout dans les pays occidentaux. Mais il semble avant tout qu'il s'est produit à cette époque une profonde coupure entre générations. Le mouvement est déclenché et mené par la jeunesse des écoles et par les étudiants revenus de l'étranger.

Les Chinois de plus en plus nombreux qui ont fait leurs études au Japon, en Europe et aux États-Unis éprouvent à l'égard de leur propre pays et de ses traditions un profond sentiment de honte. Dans l'état de déchéance où est tombée la Chine, les mœurs traditionnelles, les coutumes, les lettres et les arts du lettré, tout ce qui subsiste de l'ancienne Chine leur apparaît comme une odieuse caricature. Tout compromis est devenu impossible avec le passé : il faut rompre définitivement avec toutes les traditions chinoises et, pour sortir la Chine de son état de prostration, éveiller les consciences, toucher le plus large public possible.

Les premières manifestations de ce mouvement radical qui allait entraîner la jeunesse des écoles et la nouvelle intelligentsia plus ou moins occidentalisation des ports ouverts — les régions de l'intérieur restent pratiquement à l'écart en raison de leur misère et de leur isolement — sont la fondation de revues et de sociétés littéraires. La plus ancienne et la principale revue est créée à Shanghai en 1915 par Chen Duxiu (1880-1942), un ancien boursier d'études au Japon et en France qui sera, en 1921, l'un des fondateurs du parti communiste chinois. Elle porte le titre significatif de *Xinqingnian* et le sous-titre français de *La Nouvelle Jeunesse*. Le premier article de Chen Duxiu est un « Appel à la jeunesse » qui sonne comme une déclaration de guerre aux traditions morales de la Chine, opposées de façon systématique au dynamisme et à l'esprit d'entreprise de l'Occident. Deux ans plus tard, paraissent les « Suggestions pour une réforme littéraire » d'un jeune Chinois formé aux États-Unis du nom de Hu Shi (1891-1962). L'article vise à une réforme radicale des usages littéraires et préconise l'abandon de la langue classique dans les domaines où son usage était de tradition, la suppression des clichés et des allusions littéraires, l'emploi d'une langue simple et directe inspirée de la langue parlée (*baihua*). L'emploi du *baihua* fera à partir de cette époque de très rapides progrès. De son côté, Chen Duxiu appelle de ses vœux le développement d'une littérature révolutionnaire, vivante et réaliste.

Le mouvement du 4 mai 1919 déclenché par les étudiants de Pékin à l'annonce de l'octroi au Japon des anciennes possessions allemandes en Chine donne une impulsion décisive au développement des courants politiques et littéraires les plus radicaux. Suivie d'autres manifestations, de grèves et de boycottages qui témoignent du ressentiment provoqué par cette nouvelle atteinte aux droits de la Chine entrée en guerre contre l'Allemagne en 1917, l'initiative des étudiants de Pékin marque le début d'une période d'agitation politique que renforcent les mesures de répression prises par les gouvernements des *Warlords*. Les cercles politiques et littéraires se multiplient ainsi que les revues plus ou moins éphémères. Les influences occidentales sont de plus en plus sensibles. Les traductions se font plus nombreuses; des controverses opposent les tenants de conceptions philosophiques opposées et un nouveau roman, imité des modèles européens, apparaît et se développe.

LA CHINE CRUCIFIÉE

Cette effervescence intellectuelle est, dans ses profondeurs, beaucoup plus trouble et plus complexe qu'un jugement superficiel ne pourrait le laisser croire : elle ne se résume pas en un sursaut patriotique inspiré par les idées occidentales (science, démocratie, individualisme, nationalisme). Née de l'aliénation du monde chinois, elle traduit le déracinement et l'inadaptation d'une jeunesse et d'une intelligentsia qui ressentent très profondément les contradictions dont elles sont elles-mêmes les victimes. Tout autant que la volonté d'action, c'est la fuite devant une situation sans issue, le désespoir, le repli sur soi-même et un romantisme morbide qui s'expriment dans les options philosophiques et les œuvres littéraires. La diversité des tempéraments et des formations, celle des courants de pensée hérités de la tradition chinoise, celle des influences étrangères expliquent les variations individuelles et le foisonnement des écoles et des tendances.

Les conditions mêmes dans lesquelles se produit cette invasion des modes et des idées occidentales expliquent pourquoi, la fièvre une fois retombée, il n'en restera pas de marques très profondes. Bien des courants intellectuels de la période 1917-1928 se signalent par leur caractère éphémère et artificiel. Leur succès a été dû le plus souvent à certaines conjonctions entre traditions chinoises et occidentales. C'est ainsi qu'on entrevoit certaines affinités entre la philosophie de Bergson et l'intuitionnisme de Wang Yangming, entre la théorie anglo-saxonne de l'art pour l'art et certaines attitudes typiques des milieux lettrés chinois, entre taoïsme et darwinisme... et ces affinités sont soulignées par les auteurs eux-mêmes.

Comme dans les premières années du xx^e siècle, ce sont les influences anglo-saxonnes qui prédominent en raison de l'implantation britannique en Chine et du grand nombre des étudiants formés aux États-Unis. Hu Shi, Chinois américanisé, fait connaître la philosophie pragmatiste de son maître John Dewey (1859-1952), invité lui-même en Chine en 1919-1921. Le néo-réaliste et logicien anglais Bertrand Russell y séjourne lui aussi en 1920-1921. Les influences allemandes et françaises sont moins sensibles. Cai Yuanpei (1868-1940), réformateur de l'université de Pékin en 1917, ancien étudiant à Berlin et à Leipzig, traduit le *Système de morale* de F. Paulsen et rédige une *Histoire de l'éthique chinoise* (*Zhongguo lunli xueshi*) (1917). Son action vient renforcer celle de l'érudit et historien Wang Guowei qui avait été, au début du siècle, l'un des premiers à faire connaître le volontarisme allemand de Nietzsche et Schopenhauer dans ses *Essais de Jing'an* (*Jing'an wenji*) (1905). On doit signaler aussi l'existence d'un courant anarchiste qui renoue avec les conceptions égalitaristes des sociétés secrètes. Il s'était manifesté très tôt parmi les étudiants chinois de Paris par la création d'une revue, *Le Siècle nouveau* (*Xin shiji*) (1907-1908) dont un des fondateurs est un étudiant en biologie de Montpellier, Li Shizeng, né en 1882, traducteur de Kropotkine. L'écrivain Bajin, venu à Paris en 1922, se convertira lui aussi dans sa jeunesse au mouvement anarchiste, adoptant pour son nom de plume la première et la dernière syllabe du nom de ses écrivains préférés, Bakounine et Kropotkine.

A l'unanimité qui s'était faite au moment du mouvement du 4 mai 1919 succède une période de discussions passionnées. Moralistes et partisans d'une conception purement scientifique de la société s'affrontent. Des critiques s'élèvent contre la civilisation mercantile et machiniste de l'Occident. Les premières sont formulées par Liang Qichao après

son retour d'Europe en 1919. Elles sont reprises et approfondies par Liang Souming, né en 1893, dans une étude comparée des civilisations de l'Orient et de l'Occident et de leurs philosophies (*Dongxi wenhua ji qi zhexue*), où l'auteur voit dans la tradition chinoise de l'adaptation des désirs aux nécessités économiques et sociales une forme supérieure d'humanisme par opposition à leur exacerbation qui caractérise selon lui la civilisation occidentale et par opposition à l'excès inverse qu'il estime typique du monde indien, dont les traditions visent à l'anéantissement du moi et à l'abolition des désirs. Mais ces controverses académiques laissent bientôt la place à une opposition plus fondamentale entre révolutionnaires et purs universitaires. En 1928, Hu Shi dont l'influence avait été si prépondérante depuis 1917 aura fait son temps. La relève est prise par Guo Moruo (né en 1892), l'un des premiers convertis au marxisme.

Une évolution parallèle se produit dans le domaine littéraire, marqué lui aussi dans les années 1917-1928 par un foisonnement des tendances les plus diverses. Le plus grand romancier de l'époque est Lu Xun (1881-1936), critique, polémiste et traducteur de Gogol, Plekhanov, Lunartcharski, Jules Verne, ainsi que d'auteurs japonais, polonais, hongrois... Mais on compte à ses côtés nombre d'écrivains de valeur : Ye Shengtao (né en 1892), Yu Dafu (1896-1945), Maodun (né en 1896), Bajin (né en 1904), la romancière Dingling (née en 1907)... dont les œuvres sombres et souvent mélodramatiques expriment la révolte ou le désespoir.

Le triomphe du marxisme

La grande découverte, celle qui met en relation l'oppression subie par la Chine, pays à demi colonisé, et le système capitaliste générateur de l'impérialisme, a lieu dans les années 1919-1920. Elle est le fait d'un petit groupe d'intellectuels dont les chefs de file sont Chen Duxiu et Li Dazhao (1889-1927). La clef de l'histoire particulière du monde chinois depuis les premières attaques de la guerre de l'opium est fournie par une interprétation générale de l'histoire de l'humanité. La Chine retrouve ce sens universel qu'elle avait perdu avec la ruine de son éthique et de ses conceptions traditionnelles. Les caractéristiques des pays capitalistes et impérialistes — culte de l'individu, intolérance religieuse, recherche du profit pour lui-même, libre entreprise — s'éclairent soudain d'un jour nouveau en même temps que les raisons de leur antinomie avec les tendances profondes du monde chinois. Sans doute de nombreuses affinités expliquent-elles l'attrait exercé très rapidement en Chine par le marxisme. Par sa négation de toute réalité transcendante, il semble rejoindre l'une des constantes de la pensée chinoise. La théorie des cinq stades qui, par le jeu d'une dialectique socio-économique, mènent l'humanité du communisme primitif au socialisme de l'avenir rappelle les visions eschatologiques de la « grande harmonie » (*datong*) de l'école du Gongyang illustrée par Kang Youwei dont l'époque n'est pas si lointaine. Elle évoque aussi certaines conceptions historiques des philosophes chinois du xvii^e siècle dont l'influence n'a jamais cessé de se faire sentir. L'abolition de la propriété privée, mise en pra-

LA CHINE CRUCIFIÉE

tique par les Taiping au milieu du XIX^e siècle, répond à une des aspirations profondes de la tradition révolutionnaire chinoise et rejoint certaines traditions étatiques plus anciennes. De toutes les philosophies occidentales, le marxisme est sans doute la moins éloignée des orientations générales de la pensée chinoise. De son côté, le communisme laisse entrevoir une possibilité d'action et fournit un modèle d'organisation révolutionnaire analogue à celui des sociétés secrètes de la Chine. L'aide de l'Union soviétique semble confirmer ces espoirs.

Il reste que le communisme a dû s'adapter en Chine à des conditions très particulières : celles d'un immense pays rural, privé de son indépendance économique et victime d'une terrible paupérisation, d'une Chine à demi colonisée où le prolétariat industriel, trop faible et trop misérable, ne devait jouer aucun rôle décisif; celles aussi d'une lutte armée qui devait se poursuivre de façon incessante depuis 1927 jusqu'à la victoire finale de 1949, contre les armées nationalistes avant et après l'invasion japonaise, et contre les armées de l'occupant. Si le communisme chinois apparaît avant tout comme paysan, militaire et patriotique, c'est à ces conditions particulières qu'il le doit.

Il a fallu que fussent sacrifiés tout d'abord les premiers adeptes de la nouvelle foi : ceux qui, convaincus de la possibilité d'une action ouvrière dans les ports ouverts, se heurtèrent à la coalition de la bourgeoisie chinoise et du capital étranger et qui, contraints par les directives de Moscou, durent accepter de gré ou de force l'alliance avec leurs ennemis naturels. Deux ans après l'exécution en 1927 de Li Dazhao par le gouvernement des *Warlords* de Pékin, Chen Duxiu sera exclu du parti et rendu responsable de la politique qui lui avait été imposée malgré lui par le Kremlin. Il a fallu que les intellectuels des villes cèdent le pas aux obscurs combattants des zones rurales et que la pratique quotidienne se substitue aux théories de la doctrine orthodoxe.

Tout devait jouer en faveur des communistes à partir de l'avènement de Jiang Jieshi : les persécutions de la police du Guomindang contre les libéraux, la passivité du gouvernement nationaliste face à l'invasion japonaise, la lutte contre le mouvement de résistance incarné par les communistes, la corruption et la décrépitude de plus en plus rapides du régime de Jiang Jieshi. Les intellectuels chinois se convertissent au marxisme de plus en plus au cours des années. Tous se rapprochent des communistes. Les publications marxistes se multiplient entre 1935 et 1945 et les auteurs les plus demandés sont Marx, Engels, Lénine et Boukharine. La littérature se dépouille des influences qu'elle devait à l'Occident « bourgeois » : l'introspection, le doute, l'exaltation romantique de l'individu ne sont plus de mise. Elle tend à devenir une arme au service de la révolution et est encouragée dans cette voie par les initiatives de Yan'an. C'est ainsi que Mao Zedong définit en 1942 les fonctions révolutionnaires de la création littéraire et artistique, et suggère aux auteurs de s'inspirer à l'occasion de ce qui, dans les anciennes traditions chinoises, peut être adapté aux besoins de la lutte présente.

Sciences historiques et sciences exactes

Il est remarquable qu'en dépit des tragédies de l'époque et malgré des conditions de vie extrêmement précaires, les érudits et savants chinois aient poursuivi leurs recherches et leurs efforts pour développer en Chine les enseignements scientifiques. Les contacts vivifiants entre traditions chinoises et occidentales et les liens noués avec les savants d'Europe et d'Amérique furent pour une part dans cette étonnante résistance des études désintéressées au milieu du chaos et de la misère. Mais c'est surtout au patriotisme de ses savants et de ses érudits que la Chine a dû de préserver ses traditions scientifiques.

Dans le domaine des sciences historiques (histoire, épigraphie, archéologie) et philologiques où la Chine s'était montrée particulièrement précoce et possédait depuis les xvii^e et xviii^e siècles une solide tradition scientifique, d'importantes découvertes devaient donner un nouvel élan aux recherches : ce furent, à partir de 1899, la révélation des inscriptions sur os et écailles de tortue de la fin du ii^e millénaire, les fouilles de Anyang au Henan sur le site de la dernière capitale des Shang (xiv^e-xi^e siècle) à partir de 1927, la découverte du très riche fonds de manuscrits sur papier des v^e-x^e siècles signalé dès 1900 près de Dunhuang au Gansu occidental, la mise au jour des fiches sur bois et sur bambou d'époque Han à partir de 1906 dans les régions de Dunhuang et de Juyan en Mongolie occidentale (i^{er} siècle avant et i^{er} siècle après notre ère), l'ouverture des archives des Ming et des Qing (xv^e-xix^e siècle) au Palais impérial de Pékin. Il y avait là de quoi renouveler profondément toutes les perspectives historiques sur le plus lointain passé du monde chinois, les connaissances épigraphiques et archéologiques, l'histoire de la littérature, des religions et de l'art.

Ceux qui collaborèrent à l'exploitation de ces nouveaux documents et s'efforcèrent de retrouver dans le très riche héritage de la civilisation chinoise certaines traditions négligées qui présentaient des analogies avec les traditions occidentales (littérature populaire, théâtre, sophistique, logique, métaphysique bouddhique...) sont venus de tous les milieux et appartiennent à tous les horizons politiques. Mais c'est à l'école du Zhejiang, héritière de l'école des études critiques (*kaozhengxue*) du xviii^e siècle, que se rattachent les plus éminents d'entre eux. Aux environs de 1900, cette école est représentée par Yu Yue (1821-1907), historien, homme de lettres et spécialiste des philosophes chinois des iv^e-iii^e siècles avant notre ère dont la renommée s'était étendue jusqu'au Japon, et par Sun Yirang (1848-1908), l'un des premiers spécialistes des inscriptions de la fin du ii^e millénaire, bibliographe à la recherche des ouvrages chinois conservés au Japon, éditeur de l'œuvre du philosophe Mozi, promoteur d'écoles modernes au Zhejiang. Le plus célèbre et le dernier représentant de l'école des études critiques dans la première moitié du xx^e siècle est Zhang Binglin (1869-1936). Natif de Hangzhou, ami et associé de Sun Wen et de Huang Xing — considérés à eux trois comme les « trois patriarches de la révolution » (*geming sanzun*) —, il avait été le disciple de Yu Yue. Séduit un moment par les idées réformistes de Kang Youwei, il ne

LA CHINE CRUCIFIÉE

devait pas tarder à passer à l'opposition antimonarchiste lors de son séjour au Japon où il arrive en 1899 et où il fait la connaissance de Sun Wen.

A la même école du Zhejiang peuvent être rattachés Luo Zhenyu (1866-1940) et Wang Guowei (1877-1927). Préoccupé dans sa jeunesse par les questions d'agronomie qu'il considérait comme fondamentales, Luo Zhenyu avait créé à Shanghai, après Shimonoseki, une Association pour l'étude des civilisations de l'Asie orientale (*Dongwen xueshe*) qui avait des buts pratiques et où il avait invité des professeurs japonais. Directeur de l'Institut d'agronomie de Pékin en 1909, il quitte la Chine au moment de la révolution de 1911 et se réfugie au Japon de 1912 à 1919. Précepteur de l'ancien empereur Xuantong, le jeune Puyi, à Tianjin en 1925-1929, Luo Zhenyu acceptera des postes officiels dans le nouvel État de Mandchourie créé par les Japonais. Ce fut l'un des pionniers des études sur les manuscrits de Dunhuang, sur les inscriptions sur os et écailles, et sur les archives du Palais impérial. Autre monarchiste convaincu, Wang Guowei était entré au *Dongwen xueshe* de Shanghai en 1898 et il y avait appris le japonais et l'anglais. Après des études de physique au Japon en 1902, il avait enseigné la philosophie dans les écoles normales de Nantong puis de Suzhou au Jiangsu, faisant à cette époque la découverte des philosophes allemands (Kant, Schopenhauer et Nietzsche). Très affecté par la chute de la dynastie en 1911, il se réfugie au Japon comme son ami Luo Zhenyu. Il abandonne alors la philosophie occidentale et retourne à la tradition des études critiques, publiant des travaux sur l'histoire du théâtre des Song et des Yuan (1915), les Classiques, les historiens, les inscriptions sur bronze de l'époque des Zhou. On lui doit aussi des études sur les documents Han retrouvés à Dunhuang et Juyan, les inscriptions de Anyang et les manuscrits de Dunhuang.

Moins connu, mais sans doute plus remarquable encore, est le développement de l'enseignement et des recherches dans le domaine des sciences exactes. Il est dû à l'impulsion de savants formés en partie en Chine et en partie à l'étranger (aux États-Unis principalement après 1927) qui s'efforcèrent de former des disciples et de créer des écoles et des laboratoires. Dans plusieurs secteurs, la science chinoise a atteint, grâce à eux, au niveau international. Des hommes tels que Ding Wenjiang (V.K. Ting, 1887-1936), éminent géologue fondateur de la Société chinoise de géologie en 1922 et de la Société chinoise de paléontologie en 1929 (l'année de la découverte de l'Homme de Pékin), les mathématiciens Chen Xingshen (Shiing-shen Chern, né en 1911) et Zhou Weiliang (Chow Wei-liang, né en 1911), un des pionniers de la géométrie algébrique, le biochimiste Xian Wu (Hsien Wu, 1893-1959) ou les physiciens Yan Jici (Ny Tsi-ze, né en 1900) et Wu Dayou (Wu Ta-yu, né en 1907), maître de Tsung-dao Lee, prix Nobel de physique, ont apporté au développement scientifique international une contribution reconnue par les savants du monde entier. Certains, tel le physicien atomiste Qian Sanqiang (né en 1910), disciple de Frédéric et Irène Joliot-Curie, jouent aujourd'hui un rôle capital dans l'organisation de la recherche et dans le renforcement militaire de la République populaire de Chine.

livre 11

**UN NOUVEAU CHAPITRE
DE L'HISTOIRE :**

**LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE
DE CHINE**

LE QUART DE SIÈCLE, QUI COMMENCE avec la proclamation à Pékin, le 1^{er} octobre 1949, de la République populaire de Chine et se termine avec la mort de son fondateur et inspirateur en septembre 1976, a toutes chances de rester dans l'histoire comme une période exceptionnelle. Elle a été marquée par une extraordinaire agitation, une profonde évolution et de violentes secousses. Mais il est encore trop tôt pour dire quelle sera sa place dans l'histoire, puisque cette histoire est encore en gestation.

La rupture est évidente avec la période antérieure et il ne peut être question de nier tout ce qui distingue la Chine actuelle de celle des années 1919-1945, et encore moins de celle du XIX^e siècle. Mais ce qui paraît nouveau au profane l'est parfois moins qu'il ne l'imagine. Il y a des liens multiples avec le passé le plus récent : la génération qui a connu la décennie de Nankin et la guerre sino-japonaise est seulement en train de disparaître de nos jours et les principaux dirigeants des années 1950-1975 ont tous été formés du temps où Jiang Jieshi (Chiang Kai-chek) présidait aux destinées de la Chine. Mao Zedong lui-même, né en 1893, est resté jusqu'à sa mort l'homme des soviets du Jiangxi, de la longue Marche et de Yan'an. Mais il y a aussi des liens, plus subtils sans doute, mais non moins forts, avec un passé plus ancien. Les aspirations révolutionnaires, égalitaristes et utopistes de la tradition chinoise semblent avoir continué à inspirer les dirigeants de la Chine nouvelle. D'autre part, le sens de l'organisation, la discipline collective, l'endoctrinement, les grands travaux d'une ampleur gigantesque et même le passage si surprenant du chaos et de l'anarchie à l'ordre ne sont pas choses si nouvelles en Chine. Dans un cadre entièrement nouveau sans doute, certaines traditions étatiques et certaines traditions morales semblent s'être perpétuées jusqu'à nos jours. Bien que les références soient tout autres que celles de jadis et le contexte international très différent, il se pourrait cependant qu'avec le recul du temps, ce qui relie la Chine actuelle à son passé apparaisse avec plus de netteté : nous sommes encore trop sensibles à ce que le présent peut avoir d'anecdotique. Tout compte fait, l'histoire de la Chine actuelle relève plus du journaliste et du « politologue » que de l'historien.

Les caractères originaux du nouveau régime

Le profond désaccord qui, dans tous les domaines, oppose la Chine à l'Union soviétique depuis 1961 ne doit pas faire oublier que toutes les institutions de la nouvelle Chine ont

La République Populaire de Chine

été copiées sur celles de l'U.R.S.S., ni que le parti communiste chinois est une fidèle réplique du parti bolchevique (ce qui est vrai aussi du parti nationaliste, le Guomindang). L'influence soviétique a été très profonde en Chine au moment même où ont été mis en place les fondements du nouveau régime. En Chine comme en Union soviétique, les organismes d'État sont entièrement contrôlés par le parti. Le parti est partout présent et dirige tout, même s'il n'a pas compétence pour le faire : administrations, entreprises, communes rurales, usines, hôpitaux, écoles, universités... Si les membres du parti ne jouissent pas de privilèges aussi grands qu'en Union soviétique — et si la vie des petits cadres en particulier est assez pénible —, l'appartenance au parti implique tout de même de nombreux avantages. L'élite dirigeante est formée par les plus anciens membres du parti, ceux qui ont participé aux luttes d'avant la Libération. Ces membres âgés (le même phénomène de vieillissement des cadres se retrouve en U.R.S.S.) se distinguent de la masse des nouveaux venus qui n'occupent que des postes de responsabilité moins élevée ou n'accomplissent que des tâches d'exécutants. Dans cette pesante hiérarchie, le seul critère d'avancement est le dévouement au parti et l'orthodoxie politique. Il y a donc des analogies fondamentales dans les systèmes politiques de la Chine et de l'U.R.S.S. C'est ce qui a conduit certains spécialistes des questions contemporaines à prévoir que la Chine, une fois calmés les remous des années 1950-1975, pourrait connaître une évolution analogue à celle de l'Union soviétique.

Cependant, pendant toute la période récente, le nouveau régime chinois est apparu profondément original en raison de l'importance accordée à l'endoctrinement et à la conversion des esprits d'une part, en raison d'un certain romantisme révolutionnaire d'autre part. Depuis 1950, la vie des Chinois a été sans cesse agitée et parfois bouleversée par une série continue de « mouvements » destinés à mobiliser tout ou partie de la population par un recours obsédant à tous les moyens de communication : affiches, journaux, radio, exposés et discussions. Dans les innombrables réunions organisées sur les lieux de travail, c'est pour chacun un devoir patriotique que de critiquer et de dénoncer, parmi ses proches compagnons, les opposants, les tièdes, les esprits trop indépendants. C'est un devoir aussi que de s'accuser soi-même de ses fautes, même les plus futiles, et de son manque de dévouement au parti. Les séances d'études qui portent généralement sur les œuvres de Mao Zedong ou les éditoriaux du *Quotidien du Peuple*, l'examen de conscience, la confession et le repentir, l'humiliation, permettent de maintenir un haut niveau de conscience « politique » et de briser la résistance des mauvais esprits. C'est ainsi que la population élimine d'elle-même de son sein les « éléments contre-révolutionnaires » et se réforme par le moyen d'une émulation et d'une surenchère continues.

On peut dire que, depuis 1950, l'activité principale de la nouvelle Chine a été une activité de propagande et d'endoctrinement, activité dont le coût matériel et humain ne pourra sans doute jamais être évalué, mais qui doit être considérable. Depuis la fondation de la République populaire de Chine, la transformation de la société a presque toujours eu le pas sur le développement économique et les problèmes de gestion. Comment expliquer cette priorité de la « politique » sur l'économie? L'histoire du parti communiste chinois

LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

n'y est peut-être pas étrangère : c'est en prêchant d'exemple et en cherchant à convaincre que l'Armée rouge s'est implantée dans les campagnes, et les assemblées villageoises où était dressé le procès des anciens paysans riches ont fourni sans doute le modèle d'une pratique plus générale, destinée à promouvoir la révolution sous le contrôle du parti et à changer les mentalités. Mais il faut faire aussi une large place au tempérament et à l'influence prépondérante de Mao Zedong en même temps qu'à certaines tendances propres, dès les origines, au parti communiste chinois. Dès la fondation du parti se sont affirmées des aspirations utopistes qui prolongent une très ancienne tradition révolutionnaire : celle de la Grande Unité (*datong*) ou de la Grande Paix (*taiping*), qui avait inspiré à ses débuts la rébellion des Taiping et qui s'était exprimée dans le *Datongshu* de Kang Youwei à la fin du XIX^e siècle. La société sans classe, unanime, où tout appartient à tous — l'envers de la société mandarinale — est un vieux mythe qui a pris, avec le temps, des couleurs très modernes. Ces aspirations reposent sur la conviction que tout est possible et qu'il suffit de vouloir. La foi passe avant la connaissance, l'avis du parti avant celui des experts. Ce volontarisme était particulièrement marqué chez Li Dachao : il a été aussi l'un des éléments fondamentaux du tempérament de Mao Zedong.

Les conflits et les crises que la République populaire de Chine a connus depuis sa fondation ont eu le plus souvent pour origine les difficultés rencontrées dans l'application de directives trop ambitieuses. Ces difficultés ont provoqué des retours en arrière, des variations de « la ligne politique » et révélé des divergences de conceptions aux plus hauts échelons. Aux tenants d'une transformation rapide et radicale de la société se sont opposés très tôt les gestionnaires conscients des dangers de l'improvisation et partisans d'un rythme de développement mieux adapté aux forces humaines. Les oppositions de tendances ont abouti à des luttes de factions au sein du parti, chacun cherchant à exploiter à son avantage l'irritation provoquée dans la population par l'autoritarisme et l'incompétence des cadres. Ces conflits ont dégénéré en une véritable anarchie au moment de la Révolution culturelle, moment où est apparue en pleine clarté la contradiction entre la toute-puissance de l'appareil du parti et les aspirations révolutionnaires de la jeunesse. Dans ces conflits comme dans la pratique quotidienne, il est fait le plus libre usage du vocabulaire marxiste, les termes employés visant à exprimer des jugements moraux sur l'adversaire du moment, non pas à traduire une analyse objective de la société.

I. De l'alliance à la rupture avec l'Union soviétique

La guerre civile, qui avait duré douze ans, s'est achevée très vite au profit des communistes à cause du vide créé par l'effondrement du régime de Jiang Jieshi et de l'aspiration de tous à la paix après de si longues années de souffrances. L'Armée rouge bénéficiait

De l'alliance à la rupture avec l'U.R.S.S.

d'ailleurs d'un préjugé favorable dans une partie de la population et chez un bon nombre d'intellectuels. Loin de piller et de réquisitionner les paysans comme les troupes nationalistes, les communistes vivaient en contact étroit avec la paysannerie et organisaient le partage des terres, mettant fin ainsi à l'exploitation des plus démunis. En outre, les troupes communistes furent les seules à lutter efficacement contre l'occupant japonais. Discipline, justice sociale et patriotisme leur attirèrent des sympathies. Mais il semble que la corruption du régime nationaliste, l'inflation monétaire et la lassitude générale aient eu des effets plus déterminants encore sur le ralliement à peu près général de la population au nouveau régime.

Bien que les cadres communistes aient eu le temps de se préparer à leurs nouvelles responsabilités, la victoire est venue pour eux presque trop vite. Leur expérience était limitée au monde rural et aux actions de guérilla. En quelques mois, ce furent d'immenses territoires et de très grandes villes dont il leur fallut prendre en charge l'administration. Ils héritaient d'une Chine misérable, souffrant à la fois d'un des niveaux de vie les plus bas du monde et d'un grave retard industriel; la guerre civile et étrangère y avait fait rage depuis 1937 et les esprits y étaient depuis longtemps accoutumés à l'injustice et à la corruption. Cependant, les nouveaux dirigeants parvinrent très rapidement à éliminer toute opposition, à faire régner partout l'ordre et la discipline; à mettre un terme à l'inflation, à faire en sorte que chacun ait au moins de quoi se nourrir et se vêtir; à remettre en marche les usines et à rétablir toutes les lignes de chemin de fer. Dès 1952, la reconstruction est achevée. Comment expliquer ce redressement si rapide et les progrès qui ont suivi jusqu'en 1958 et qui contrastent avec les longues difficultés de l'U.R.S.S. après 1917? Certaines qualités chinoises — l'endurance au travail, l'ingéniosité, le sens de l'entraide et de l'organisation — n'y sont pas étrangères, mais aussi la passion et l'orgueil de l'indépendance, le patriotisme d'un grand peuple longtemps et injustement méprisé, les espoirs mis par beaucoup dans le nouveau régime, enfin le dévouement et la discipline des cadres, la fermeté et, en même temps, la prudence de la prise en main.

Compte tenu de l'importance de la population (600 millions d'habitants environ), la révolution communiste ne fut pas aussi sanglante qu'on aurait pu s'y attendre. Si la répression à l'égard des opposants fut sans pitié, le nouveau régime semble par contre avoir tenu à ne pas s'aliéner les anciennes classes bourgeoises qui furent associées dans les commencements à l'effort de reconstruction dans des entreprises semi-privées et semi-publiques. D'autre part, les dirigeants étendaient à toute la Chine des campagnes les mesures prises dans les zones contrôlées par l'Armée rouge avant la Libération. Répartis en cinq catégories dès le 30 juin 1950 (propriétaires fonciers, paysans riches, moyennement riches, pauvres, ouvriers agricoles), les villageois étaient partout incités à exposer les injustices qu'ils avaient subies de la part des propriétaires et des usuriers et à exiger le châtiement des coupables au cours d'assemblées houleuses qui aboutissaient parfois à des violences et à des exécutions sommaires. Mais la redistribution des terres, faisant de chacun un petit propriétaire, semble avoir été bien accueillie par le plus grand nombre. Cette prudence des

LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

débuts a été souvent soulignée et elle témoigne d'une certaine souplesse chinoise. Elle était en fait imposée par les circonstances : la Chine populaire devait bientôt s'orienter vers une imitation assez exacte du modèle soviétique.

Le modèle soviétique

Dès 1952, les exploitations généralement trop petites qui étaient issues de la réforme agraire commencent à être regroupées. A partir de 1954 apparaissent les premières « coopératives de production », équivalents des kolkhozes soviétiques. Mais, en même temps que la collectivisation des terres est progressivement généralisée, un très gros effort est fourni en 1955-1957 afin de développer l'industrie lourde : acier, charbon, pétrole, électricité... En accordant une priorité absolue au développement de l'industrie lourde, la Chine prend modèle sur l'Union soviétique. Les conseillers et techniciens venus d'U.R.S.S. sont d'ailleurs nombreux en Chine à cette époque. Un énorme effort est exigé de la paysannerie, qui doit tout à la fois changer ses habitudes et nourrir les villes dont la population s'accroît rapidement du fait de l'émigration rurale, payer les équipements vendus par l'U.R.S.S. et les pays de l'Est et approvisionner certaines usines en produits d'origine agricole. Mais, pour la première fois de son histoire, la Chine commence à se doter d'industries de base, indispensables à son indépendance. C'est une mise en valeur qui n'intéresse plus seulement les côtes et la région de Shanghai, comme au temps de la période semi-coloniale, mais l'intérieur, et ne se limite plus comme alors aux industries de consommation. L'effort fourni en faveur de l'extension du réseau de chemins de fer dans les provinces de l'intérieur allait dans le même sens.

Cependant, la tension a été excessive au cours des années 1955-1957 et la nécessité d'un certain relâchement des contraintes semble s'imposer dans les milieux dirigeants. Le malaise provoqué dans les campagnes par la collectivisation des terres s'est traduit en effet par une baisse de la production. On décide donc de laisser plus d'indépendance et d'initiative aux paysans, souvent irrités par l'incompétence et le comportement autoritaire des cadres envoyés de la ville. On permet de nouveau l'existence d'un marché libre. C'est un vent de libéralisme qui souffle dans l'ensemble des pays communistes depuis le xx^e congrès du parti communiste de l'Union soviétique : la Chine de l'époque y est d'autant moins insensible que le relâchement des contraintes est devenu pour elle une nécessité. Partout, on laisse s'exprimer les revendications de la base. Surtout, l'on s'efforce de regagner l'adhésion des intellectuels dont près de la moitié sont soit hostiles, soit très réservés à l'égard du régime. Rendus très prudents par les nombreuses séances de « réforme de la pensée » auxquelles ils ont été soumis, ils refusent tout d'abord de critiquer comme on les invite instamment ce qui ne va pas dans les méthodes du parti. Il faudra de nombreuses et pressantes exhortations pour les y décider. Mais, une fois lancé, le mouvement dit des « Cents fleurs » aboutit en mai 1957 à une véritable mise en accusation du régime. Étudiants et intellectuels dénoncent la parodie de démocratie à laquelle on assiste à tous les niveaux ;

De l'alliance à la rupture avec l'U.R.S.S.

tout le pouvoir est détenu par les six membres du comité permanent et tout est partout décidé d'avance; l'immixtion constante du parti dans tous les domaines entrave tout travail sérieux; ceux qui tranchent sont le plus souvent des incapables qui n'ont d'autre mérite que d'avoir su se faire valoir en faisant preuve de docilité et en clamant leur orthodoxie politique; le travail et la compétence sont moins bien récompensés que l'hypocrisie. On attaque même l'Union soviétique qui a démonté les usines du Nord-Est et se fait payer jusqu'au dernier kopek l'aide qu'elle fournit à l'un des plus pauvres pays du monde. Le mouvement préfigure la période de la Révolution culturelle où la jeunesse se déchaînera contre la tyrannie étouffante du parti. Cependant, la surprise est totale chez les dirigeants : ils n'imaginaient pas un tel mécontentement et une aspiration si profonde à la liberté. L'agitation des étudiants et l'émeute qui se produit fin juin 1957 à Wuhan rendent urgente une reprise en main. L'autorité du parti est réaffirmée de façon brutale et l'expérience des « Cents fleurs » est définitivement close. Elle aura duré au total cinq semaines.

La tentative de libéralisation dans les milieux intellectuels s'était donc retournée contre le régime. Mais il en était de même dans les campagnes : le relâchement général des contraintes et de la centralisation, la renaissance d'un marché libre amenaient les paysans à négliger le secteur collectivisé pour reporter tous leurs soins sur toutes les sources de profit individuel. Là aussi un coup d'arrêt à l'effondrement du système était indispensable. Ce sera, non pas un retour à la situation antérieure, mais une expérience d'une extraordinaire audace.

Le Grand Bond en avant

Si intellectuels et paysans avaient profité des mesures de libéralisation pour se retourner contre le régime et revenir à des comportements traditionnels, c'est que la réforme des mentalités n'avait pas été assez profonde et qu'un nouvel et vigoureux effort était indispensable pour changer radicalement toute la société chinoise. Telles sont sans doute les considérations qui sont à l'origine de ce vaste mouvement de refonte complète des communautés rurales et urbaines qui porte le nom de Grand Bond en avant et dans lequel s'est exprimé de façon éclatante le romantisme révolutionnaire de Mao Zedong. Ce fut, au cours des années 1958 et 1959, une extraordinaire mobilisation de toutes les énergies. L'effort de propagande et d'encadrement a dépassé tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Le kolkhoze de type soviétique est abandonné au profit d'unités autonomes beaucoup plus vastes qui prennent le nom de Communes populaires. Ces Communes, qui regroupent plus de 20 000 habitants, doivent s'administrer elles-mêmes et régler toutes les questions qui les concernent : agriculture, industrie, commerce, affaires sociales, défense... Tout est collectivisé, même les petits lopins individuels que les paysans avaient été autorisés à agrandir en 1957. Toute propriété individuelle, même celle qui intéresse les objets d'usage courant est abolie. La vie de famille disparaît au profit de la vie en collectivité. En même temps, on veut supprimer tout ce qui distingue la ville de la campagne et, à cette fin, un grand

LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

effort est fourni pour industrialiser les campagnes, en construisant de petits hauts-fourneaux et en faisant appel au génie inventif de tous ainsi qu'aux techniques traditionnelles. On s'efforce aussi d'accroître très rapidement la production agricole en tirant parti de toutes les terres et en multipliant les projets d'irrigation. Les oiseaux qui nuisent aux récoltes sont systématiquement détruits et, dans toutes les campagnes, le mot d'ordre est aux labours profonds et aux semis plus serrés. Il s'agit tout à la fois d'accomplir en deux ans ce que proposait le deuxième plan quinquennal et de parvenir d'un seul coup à la société socialiste. Il semble que tout soit possible.

L'excellente récolte de 1958 paraît confirmer tous les espoirs et, dans le climat d'émulation qui règne alors, les statistiques établies sur des chiffres grossis à chaque échelon par des cadres désireux de se faire bien voir sont plus qu'encourageantes. Mais la récolte de 1959 est médiocre, et l'enthousiasme commence à décliner. Les deux années suivantes sont les plus sombres de l'histoire de la République populaire : à la suite d'une sécheresse telle qu'on n'en avait pas connue depuis un siècle, la Chine redécouvre un fléau qu'elle pouvait croire définitivement conjuré ; certaines régions sont frappées par la famine et les récoltes catastrophiques de 1960 et 1961 aggravent les conséquences des fautes commises pendant le Grand Bond en avant : partout on avait improvisé, ignoré toute coordination, imposé de nouveaux modes de culture au mépris de l'expérience paysanne. Il y avait eu un immense gaspillage de biens et d'énergie. Mais un autre facteur contribue à approfondir la crise : inquiète et irritée par les manifestations d'indépendance de la Chine, l'Union soviétique interrompt soudain son aide en 1960, rompt les contrats de coopération technique et scientifique et rappelle tous ses techniciens.

2. De la rupture avec l'U.R.S.S. à la mort de Mao Zedong

Suivant le point de vue d'où l'on envisage l'histoire de la République populaire de Chine depuis sa fondation, la vision est différente. Mais c'est peut-être dans le mouvement continu qui a porté la Chine à se libérer de la tutelle et du modèle soviétiques qu'on trouve un des éléments les plus éclairants de cette histoire.

C'est tout d'abord son alliance avec l'U.R.S.S. qui a engagé la Chine malgré elle, dès le lendemain de la Libération, au moment même où les tâches de la reconstruction étaient les plus urgentes, dans la sanglante guerre de Corée. Mais ce conflit, en aggravant la guerre froide, a contribué efficacement à resserrer les liens qui unissaient les deux nations et à rejeter la Chine du côté des pays dominés par l'Union soviétique. L'invasion de la Corée du Sud, le 25 juin 1950, eut pour effet immédiat la neutralisation du détroit de Formose par les États-Unis. En accordant une aide massive en armes et en capitaux aux survivants

De la rupture avec l'U.R.S.S. à la mort de Mao Zedong

du régime nationaliste réfugiés à Taiwan, les États-Unis devaient prolonger artificiellement le régime moribond de Jiang Jieshi sur une île qui venait de faire partie pendant cinquante ans de l'empire japonais. C'est le commencement de la fiction des deux Chines et il faudra attendre jusqu'en 1971 pour qu'un pays de 800 millions d'habitants ait accès à l'O.N.U. et aux autres organismes internationaux. En mettant la Chine au ban des nations et en organisant autour d'elle un vaste blocus de la Corée et du Japon jusqu'à l'Asie du Sud-est, les États-Unis ont renforcé les tendances chinoises à l'isolement, durci le régime et accru la sujétion de la Chine à l'égard de l'U.R.S.S. Dans tous les domaines — industries, sciences, techniques, enseignement, politique extérieure... —, la Chine est alors entièrement dépendante de l'Union soviétique, à laquelle la lie depuis 1950 et pour trente ans un pacte « d'amitié, alliance et assistance mutuelle ». Il est vrai que les avances remboursables de l'U.R.S.S. et le concours de ses techniciens et de ceux des pays de l'Est ont contribué à la reconstruction et à la reprise économique. Mais il est clair que le modèle soviétique était fort mal adapté au cas chinois (des investissements coûteux dans de grands combinats industriels ne convenaient guère à un pays pauvre dont la main-d'œuvre était pléthorique) et que la situation de dépendance de la Chine à l'égard de l'U.R.S.S. constituait en soi une aberration. Il était inévitable que tôt ou tard elle prît fin. Le grand tournant se situe aux environs de 1959. Rappelons pour mémoire que c'est à partir de la brouille entre la Chine et l'U.R.S.S. que sont nés en Occident les mouvements maoïstes.

La première manifestation d'indépendance chinoise a été précisément le Grand Bond en avant : décider de brûler les étapes qui menaient au socialisme et recourir à toute une série d'expériences jamais encore tentées (communes populaires, collectivisation poussée à son dernier degré, industrialisation des campagnes...), c'était renier le modèle soviétique et entrer en dissidence. Le xx^e congrès du P.C.U.S., la déstalinisation, la coexistence pacifique, tout le grand mouvement de dégel qui commençait à se manifester en Union soviétique et dans les pays de l'Est depuis 1956 était particulièrement inopportun pour les dirigeants chinois : il ne pouvait être question pour eux de démobiliser au moment où ils imposaient à la Chine un formidable effort. Parallèlement, du côté soviétique, la méfiance et l'irritation n'ont fait que croître. Dès le 15 octobre 1957, avant même que ne soit lancé le Grand Bond en avant, Khrouchchev avait dénoncé l'accord secret qui engageait l'U.R.S.S., à fournir à la Chine les moyens nécessaires à la fabrication des armes nucléaires (dénonciation qui ne sera notifiée à Pékin qu'en juin 1959). Mais le Grand Bond apparaît aux Soviétiques comme une folie. Ils s'inquiètent d'autre part de l'humeur agressive des Chinois, de leurs efforts pour reconquérir l'île de Quemoy à l'intérieur des côtes du Fujian et de leur différend avec l'Inde, leur alliée. Avant les attaques lancées contre Quemoy, en 1959, avait eu lieu le grand soulèvement du Tibet qui avait été aussitôt noyé dans le sang : c'est cette affaire tibétaine qui devait mener au conflit avec l'Inde en 1962. Et bientôt, c'est avec l'U.R.S.S. elle-même que la Chine entrera en lutte, à propos des territoires enlevés à la Chine par la Russie tsariste. Alors que la guerre froide avait resserré les liens entre l'Union soviétique et la Chine, la « coexistence pacifique » a eu des effets inverses : aussi bien en

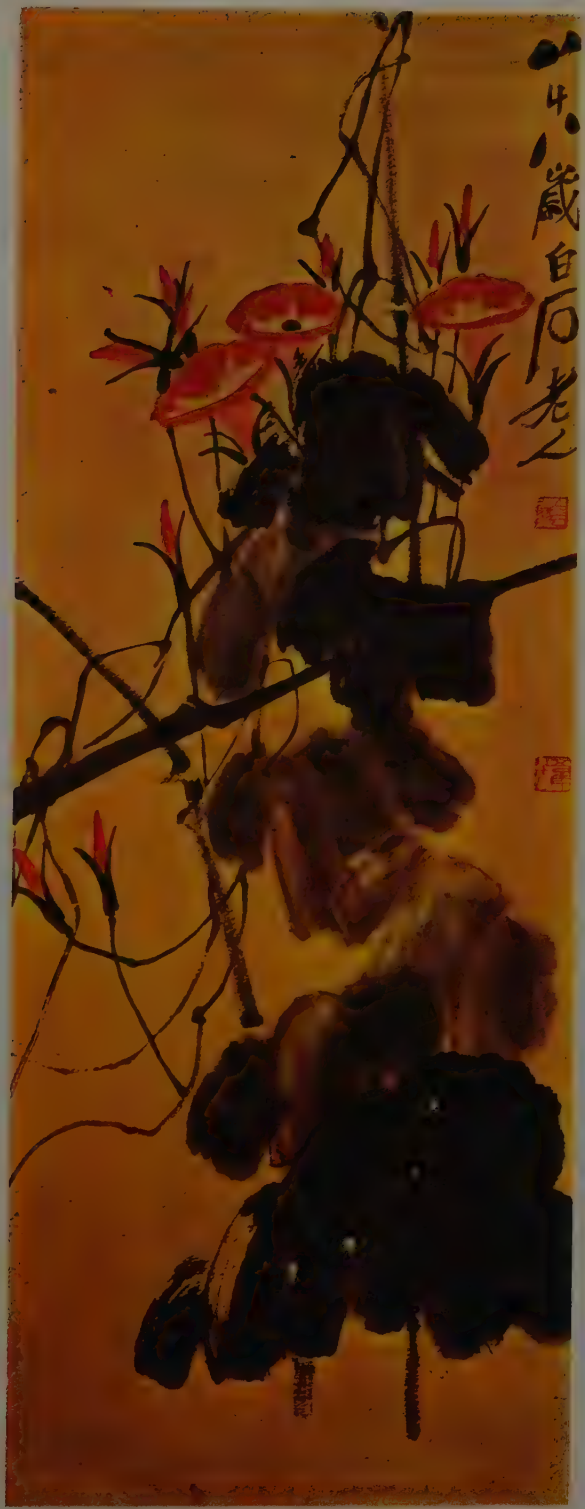
LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

politique intérieure — à propos des voies de la révolution et du socialisme — qu'en matière de relations internationales, les dirigeants chinois ne pouvaient que se dissocier de ceux qu'ils qualifieront bientôt de « révisionnistes » et de nouveaux tsars.

L'intermède des années 1960-1965

En 1960, il fallait tout à la fois tirer les conséquences de l'échec du Grand Bond en avant et faire face à ce nouveau défi que constituait, au moment le plus critique, l'interruption brutale de l'aide des pays socialistes. Quasiment isolée, la Chine saura faire face à l'adversité, sans l'aide de personne, et montrera de nouveau un juste sens de la mesure. Dès 1960, on renonce à certaines innovations impopulaires, on réduit la taille des communes et l'on revient aux « stimulants matériels », c'est-à-dire qu'on autorise de nouveau l'existence d'un marché libre; on donne la parole aux techniciens et spécialistes et l'on tient compte de leurs avis. Ce changement d'orientation s'accompagne de changements dans la composition de l'équipe dirigeante et par la mise à l'écart de fait de Mao Zedong, lequel est remplacé depuis avril 1959 par Liu Shaoqi comme président de la République. En haut lieu et chez certains intellectuels, on critique à mots couverts la politique aventuriste de Mao Zedong. C'est elle, estime-t-on, qui a mené à la catastrophe. Il était temps de redresser la barre et de rendre à l'agriculture une priorité qui n'aurait jamais dû lui être contestée. C'est au développement agricole, à l'implantation d'une industrie des engrais, à l'industrie légère et à la mécanisation de l'agriculture qu'est portée désormais toute l'attention. Tout n'a pas été perdu des inspirations du Grand Bond en avant : ateliers et petites usines rurales témoignent toujours d'un même souci de décentralisation, à l'inverse de la tradition soviétique. Dès 1963, la Chine est sortie de la disette et les paysans, sur qui avait jusqu'alors reposé tout le poids de l'industrialisation, voient leur niveau de vie s'améliorer légèrement. Enfin, c'est à partir de 1962 que commence à être appliquée pour la première fois une véritable politique de limitation des naissances, dont les effets se feront sans doute sentir aux environs de 1985. Il faut donc reconnaître les mérites des dirigeants de cette époque qui seront l'objet des plus violentes attaques au moment de la Révolution culturelle : ils surent sauver la Chine d'une situation dramatique et périlleuse.

L'équipe au pouvoir ne règne cependant pas dans une tranquillité absolue. Mis à l'écart, Mao Zedong garde un immense prestige et il a de solides appuis dans l'armée où l'un de ses anciens compagnons d'armes, Lin Biao, prend à tâche, à partir de la fin de 1962, de diffuser l'étude de « la pensée de Mao Zedong ». C'est en septembre 1962, au x^e Plenum du VIII^e Comité central, que commence la contre-offensive maoïste. L'armée populaire de libération et ses héros sont proposés en modèles, tandis que l'administration civile est pénétrée par des militaires qui constituent en son sein une hiérarchie parallèle vouée à Mao Zedong. Cependant, les « mouvements » lancés par Mao Zedong se heurtent à la résistance passive de l'appareil du parti. Mais à la fin de 1965, Mao Zedong oriente les attaques contre ceux qui l'avaient critiqué lors du Grand Bond en avant ou qui avaient



八岁白石老人



De la rupture avec l'U.R.S.S. à la mort de Mao Zedong

manifesté leur désaccord par leur attitude. Ce sont tout d'abord des intellectuels — Wu Han, Teng T'o et Liao Mosha principalement — et les étudiants sont invités à dénoncer les déviations idéologiques qui se cachent dans leurs œuvres. Ce nouveau « mouvement » qui aurait pu échouer comme les précédents en se heurtant à la mauvaise volonté du parti trouve au contraire un large écho dans les écoles et les universités. C'est à cela qu'il devra son nom de Révolution culturelle, terme qui s'applique surtout à son point de départ. C'est parce qu'elle faisait appel à la jeunesse, à son enthousiasme et à ses passions, que la Révolution culturelle a abouti à la formidable explosion que l'on connaît. Bientôt incités à diriger leurs attaques, non plus contre quelques écrivains, mais contre l'appareil du parti tout entier et se trouvant dans l'opposition aux côtés du chef le plus prestigieux de la nouvelle Chine, étudiants et lycéens eurent l'impression enivrante de constituer une des plus grandes forces de la Chine et de disposer du pouvoir.

La Révolution culturelle

Inaugurée en novembre 1965 par des attaques contre certains écrivains, puis par la destitution du maire de Pékin, du ministre de la Culture et de son adjoint, la Révolution culturelle ne prendra véritablement l'allure d'une révolution qu'à partir de l'été 1966. Ce ne sont plus alors quelques intellectuels ou de hauts fonctionnaires qui sont l'objet des campagnes de critique et de dénigrement, mais les deux principaux personnages de l'État et du parti : Liu Shaoqi lui-même et Deng Xiaoping, le secrétaire général du parti. Au mois d'août 1966, lors du xi^e Plenum, des manœuvres habiles permettent de rétrograder Liu Shaqi, cependant que Lin Biao est proclamé dauphin de Mao Zedong. Dans le même temps, à l'appel de Mao Zedong, lycéens et étudiants se constituent dans toute la Chine en Gardes rouges. Chargés des destins de la révolution, ils traquent, harcèlent, humilient et parfois brutalisent tous ceux qu'ils considèrent comme contre-révolutionnaires — dirigeants locaux, intellectuels ou anciens bourgeois — confondant dans leur zèle victimes et bénéficiaires du régime. Lors de perquisitions à domicile, ils saisissent et détruisent livres anciens et œuvres d'art. Prenant d'assaut les trains mis à leur libre disposition, ils viennent de toute la Chine par millions à Pékin pour y voir Mao Zedong et y passer devant lui en revue. La Révolution culturelle répond à toutes les aspirations de la jeunesse chinoise : à ses désirs de pureté et d'émancipation, à son besoin de dévouement et de dévotion à un personnage prestigieux. Elle est, au cours de l'été et de l'automne 1966, sa grande fête, sa grande occasion de dévouement.

Mais les choses se gâtent dès la fin de 1966. Les attaques des Gardes rouges ont obligé bien souvent les dirigeants locaux à abandonner leurs postes et on ne sait plus ici ou là qui détient le pouvoir. L'anarchie se généralise et donne l'espoir aux populations de faire entendre leurs revendications : la révolution fait boule de neige. Excédés par les excès des Gardes rouges, certains constituent des groupes rivaux qui se réclament eux aussi de

LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

Mao Zedong et les affrontements entre eux se multiplient. Des batailles de rues ont lieu à Shanghai, immobilisé par des grèves en décembre 1966-janvier 1967. Alors que se précisent les menaces d'une guerre civile et les risques de sécession de provinces entières, le seul corps qui ait échappé à la décomposition générale est l'armée. C'est à elle que Mao Zedong et Lin Biao feront de plus en plus souvent appel pour rétablir l'ordre et pour mettre en place une nouvelle administration, à la fois civile et militaire qui prend le nom de Comités révolutionnaires. Exigeant partout la recherche de difficiles compromis, la tâche de remise en ordre sera longue : commencée au cours de l'été 1967, après la grave mutinerie de Wuhan, en juillet, elle ne sera achevée qu'au printemps 1969. C'est toujours officiellement la Révolution culturelle, mais en fait cette longue période n'a plus rien de révolutionnaire. Pour reconstituer l'État et le parti on fait appel à d'anciens cadres chassés par les Gardes rouges, ralliés depuis et blanchis, cependant que des campagnes sont lancées contre les « ultragauchistes », c'est-à-dire contre tous ceux qui avaient espéré une véritable révolution et qui cherchaient encore à la faire. Beaucoup sont déçus devant le nouveau triomphe des opportunistes. Les Gardes rouges les plus indisciplinés sont ramenés à la raison et un petit nombre de nouveaux cadres issus de la Révolution culturelle sont intégrés à l'appareil. L'État et le parti, mis à bas en 1967, sont reconstruits tant bien que mal, avec des modifications importantes dans l'équipe dirigeante et avec la prépondérance toute nouvelle de l'armée. Le XII^e Plenum d'octobre 1968 destitue Liu Shaoqi et confirme Lin Biao comme successeur de Mao Zedong. Un des buts principaux de la Révolution culturelle est atteint : l'autorité de Mao Zedong est restaurée et réaffirmée de façon éclatante.

Mais la Révolution culturelle n'a pas été seulement une opération conçue pour permettre à Mao Zedong de reprendre le pouvoir : elle s'est accompagnée d'un très vaste mouvement de justification politique. L'un des buts les plus souvent proclamés était d'empêcher la révolution de s'assoupir, d'arrêter avant qu'il ne soit trop tard la formation d'une classe privilégiée de bureaucrates, de prévenir en somme une évolution semblable à celle de l'Union soviétique. Liu Shaoqi et les dirigeants qui avaient su remettre sur pied l'économie chinoise au lendemain du Grand Bond en avant sont représentés comme des « révisionnistes » dans les attaques qui sont lancées contre eux. C'est que la « politique » passe désormais avant l'économie. Dans les thèmes mis en avant au cours de la Révolution culturelle, l'inspiration de Mao Zedong est sensible : le but à atteindre est toujours une mutation radicale de la société et des comportements, la suppression de toutes distinctions entre travail manuel et travail intellectuel, la disparition de tous privilèges et de toute classe. Au lendemain de la Révolution, il sera impossible à un fils d'anciens bourgeois d'entrer dans les universités. Mais un autre aspect, tout aussi important de la Révolution culturelle, a été le culte de Mao Zedong. Organisé par Lin Biao, ce culte a pris un prodigieux développement et atteint, au cours de quelques années, à une sorte de paroxysme. La diffusion d'un recueil des pensées choisies de Mao Zedong, le *Petit livre rouge*, a dépassé tous les records jamais enregistrés. Mais c'est aussi l'image du « Grand Timonier », sa biographie, ses œuvres qui ont fait l'objet d'une véritable vénération.

Suite et conclusion

La période qui s'étend de 1969 à la mort de Mao Zedong en 1976 peut être considérée comme un prolongement de la Révolution culturelle. Ses effets s'y font encore sentir dans tous les domaines. La crise sociale et politique avait été d'une extrême gravité et elle a marqué tous les esprits. La répression qui s'est abattue sur les révolutionnaires les plus convaincus a laissé beaucoup d'amertume. Lassitude et désaffection à l'égard du régime se sont étendues. Mais les effets de la Révolution culturelle sur l'économie chinoise ont été eux aussi très sensibles. A la suite de la désorganisation des chemins de fer, des grèves et des troubles, de la destitution des responsables, il y a eu une chute brutale de la production. Le coût global de la Révolution culturelle a été certainement très élevé et si la Chine a pu supporter cette nouvelle et terrible épreuve, cela prouve son extraordinaire capacité de résistance.

Dans le domaine de l'enseignement, des arts et des lettres, l'épuration a été si radicale que tout ce qui sortait du cadre de la propagande officielle a été supprimé. Écoles et universités ont été fermées pendant de longues années — les universités ne rouvriront que très tardivement — et de nombreux enseignants ont été envoyés aux champs pour se réformer par le travail manuel. En matière de musique et de théâtre, seules furent admises quelques œuvres prônées par Jiang Qing, l'épouse de Mao Zedong promue à la direction des affaires culturelles.

La Révolution culturelle n'a pas été non plus sans effet sur l'évolution du pouvoir politique : d'une association de dignitaires qu'elle était, l'équipe dirigeante est devenue un petit groupe de favoris et de proches réunis autour de Mao Zedong vieillissant, dans une atmosphère de suspicion et de complot. La disparition mystérieuse en 1971, de Lin Biao, accusé d'une tentative d'usurpation, a été l'un des premiers signes de cette évolution du régime.

Tout d'abord dépendante de l'Union soviétique et fidèle à son modèle en matière d'institutions et de développement économique, la Chine s'est libérée de cette tutelle. Elle est devenue indépendante en matière de politique étrangère, de défense (les premiers essais nucléaires chinois datent de 1964) et de conceptions politiques. Elle a tenté deux grandes expériences — le Grand Bond en avant et la Révolution culturelle — qui ont constitué deux graves épreuves et ont laissé des marques profondes : ni l'une ni l'autre n'a permis cette transformation radicale de la société dont rêvait Mao Zedong. En fin de compte, le parti a été reconstitué à peu près tel qu'il était avant la Révolution culturelle et le balancier a déjà amorcé son mouvement en sens inverse. Le retour au pouvoir des gestionnaires et des économistes était prévisible.

La Chine a réglé par d'immenses travaux collectifs le cours dévastateur de ses grands fleuves, rétabli entre le volume des subsistances et le nombre des hommes un équilibre encore fragile, mais qui pourra se consolider grâce à la limitation des naissances, développé ses industries, ses transports et ses moyens de communication, reboisé ou irrigué d'immenses

LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

espaces, généralisé l'instruction et les services de santé, élevé le niveau de vie de toute la population. Ces résultats témoignent des qualités éminentes de son peuple : les 800 ou 900 millions d'hommes que compte la Chine représentent un immense potentiel de travail, d'énergie et d'intelligence. Et ce n'est qu'une partie de l'effort fourni depuis 1950 qui a permis ces progrès en puissance, richesse et indépendance. Il faut compter en effet avec les erreurs, les tâtonnements, l'incompétence des cadres, mais tenir compte aussi du coût très élevé de la Révolution culturelle et des expériences en tout genre tentées lors du Grand Bond en avant. Tout au long de ces vingt-cinq ans, réunions, assemblées, séances d'instruction politique, manifestations diverses n'ont cessé de prendre sur le temps de travail. Le régime a été particulièrement dispendieux en richesses matérielles et humaines. Du strict point de vue économique, on pourrait parler d'un immense gaspillage d'énergie. Mais on aurait tort de se placer à ce point de vue, car aucune société humaine n'obéit à des règles rationnelles.

Pour toute la partie contemporaine, j'ai bénéficié des conseils et des remarques de M. Lucien Bianco. Qu'il soit ici remercié bien vivement.

ANNEXES

Bibliographie

Ce livre s'adressant en principe à un public non spécialisé, toutes les publications en chinois et en japonais qui forment la grande masse des travaux relatifs à la Chine et à ses confins ont été exclues de la présente bibliographie. Les indications données ici étant nécessairement très incomplètes, on aura avantage à se reporter aux grands recueils bibliographiques de H. CORDIER, *Bibliotheca sinica*, 4 vol., Paris, Guilmoto, 1904-1908, et Geuthner, 1924, et de Tung-li YUAN, *China in Western Literature*, Yale University, 1958. On pourra consulter aussi l'*Annual Bibliography of Oriental Studies*, Kyôto, Jimbun kagaku kenkyûjo, Kyôto University, 1935..., la *Revue bibliographique de sinologie*, Paris-La Haye, Mouton, 1955..., ainsi que le *Bulletin of Far Eastern Bibliography*, New York, 1936-1957 (complément au *Far Eastern Quarterly*) et le supplément bibliographique du *Journal of Asian Studies* à partir de l'année 1957. Une mise au point sur les recherches sinologiques a été publiée en 1953 par H. FRANKE, *Sinologie*, Berne, A. Francke; on trouvera un relevé des articles de périodiques pour les années 1920-1955 dans J. LUST, *Index sinicus, 1920-1955*, Cambridge, Heffer, 1964. L.C. GOODRICH et H.C. FENN, *A Syllabus of the History of Chinese Civilization and Culture*, New York, The China Society of America, 1958, et C.O. HUCKER, *China, a Critical Bibliography*, Tucson :1962, constituent des guides utiles.

I. Publications périodiques

Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae, Budapest, 1950.

Archiv Orientální, Prague, 1929.

Archives of the Chinese Art Society of America, New York, 1945.

Ars Orientalis, Washington, 1945.

Artibus Asiae, Ascona-New York, 1925.

Asia Major, Londres, 1949.

Asiatische Studien, Berne, 1947.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, Hanoï, 1901.

Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities, Stockholm, 1929.

Bulletin of the School of Oriental and African Studies, Londres, 1917.

Central Asiatic Journal, La Haye, 1955.

BIBLIOGRAPHIE

- Far Eastern Quarterly*, Ithaca, N.Y., 1941-1956.
- Harvard Journal of Asiatic Studies*, Cambridge, Mass., 1936.
- Journal of Asian Studies*, Ann Arbor, 1956.
- Journal asiatique*, Paris, 1822.
- Journal of Economic and Social History of the Orient*, Leiden, 1957.
- Journal of Oriental Studies*, Hongkong, 1954.
- Journal of the Royal Asiatic Society*, Londres, 1834.
- Mélanges chinois et bouddhiques*, Bruxelles, 1931.
- Monumenta Serica*, Tôkyô, 1935.
- Narody Azii i Afriki*, Moscou, 1961.
- Oriens*, Leiden, 1948.
- Oriens Extremus*, Wiesbaden, 1954.
- Philosophy East and West*, Honolulu, 1951.
- Problemy Vostokovedenija*, Moscou, 1959.
- Rivista dei Studi Orientali*, Rome, 1907.
- Rocznik Orientalistyczny*, Varsovie, 1914.
- Sinologica*, Bâle, 1947.
- T'oung Pao*, Leiden, 1890.
- Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, Wiesbaden, 1847.

II. Ouvrages généraux

Pour les données géographiques de l'Asie orientale et de la Chine, on consultera : J. SION, *Asie des Moussons*, 2 vol., Paris, Armand Colin, 1928, in *Géographie universelle* sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois; P. GOUROU, *L'Asie*, Paris, Hachette, 1953, 542 p.; P. GOUROU, *La Terre et l'homme en Extrême-Orient*, Paris, Armand Colin, 1947, 224 p.; G.B. CRESSEY, *China, Land of the 500 millions*, New York, McGraw-Hill, 1955; J. PEZEU-MASSABUAU, *La Chine*, Paris, Armand Colin, 1970, 334 p.; T.R. TREGGAR, *An Economic Geography of China*, Leiden, 1970; A. HERRMANN, *Historical and Commercial Atlas of China*, 1^{re} éd. Harvard University Press, 1935, rééd. Amsterdam, 1966.

Parmi les histoires générales de la Chine, on peut citer : W. EBERHARD, *Histoire de la Chine*, Paris, Payot, 1952, 352 p. (trad. de *Chinas Geschichte*, Berne, A. Francke, 1948); W. EICHORN, « Geschichte Chinas » in *Abriss der Geschichte aussereuropäischer Kulturen II*, pp. 85-161, Munich Oldenbourg, 1964; J. ESCARRA, *La Chine, passé et présent*, Paris, A. Colin, 1937, nouv. éd. 1949, 214 p.; C.P. FITZGERALD, *China, a Short Cultural History*, Londres, Cresset Press, 1935, rééd. New York, Appleton-Century, 1950, 6 16 p., et Londres, Cresset Press, 1954; H. FRANKE et R. TRAUZZETTEL, « Das chinesisches Kaiserreich », in *Fischer Weltgeschichte* vol. XIX, Francfort-sur-le-Main, 1968, 384 p.; L.C. GOODRICH, *A Short History of the Chinese People*, 1^{re} éd. New York-Londres, Harper, 1943, rééd. 1959, 260 p.; K.S. LATOURETTE, *The Chinese, their History and Culture*, 1^{re} éd. 1934, rééd. New York, Macmillan, 1946, 848 p.

Traitent une partie seulement de l'histoire de la Chine : J. CHESNEAUX, *L'Asie orientale aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, P.U.F., Clio, 1966, 366 p.; H. MC ALEAVY, *The Modern History of China*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1967, 392 p.; R. GROUSSET, *La Chine jusqu'à la conquête mongole*, Paris, P.U.F., 1941; D. LOMBARD, *La Chine impériale*, Paris, P.U.F., 1967, 322 p.; H. MASPERO et E. BALAZS, *Histoire et institutions de la Chine ancienne*, Paris, P.U.F., 1967, 322 p.; J. GERNET, *La Chine ancienne*, Paris, P.U.F., 1964, 124 p.; E.O. REISCHAUER et J.K. FAIRBANK, *East Asia, the Great Tradition*, Boston, Houghton Mifflin, 1960, 740 p.; J.K. FAIRBANK, E.O. REISCHAUER, A.M. CRAIG, *East Asia, the Modern Transformation*, Boston, Houghton Mifflin, 1965, 956 p. L'ouvrage de A.W. HUMMEL, *Eminent Chinese of the Ch'ing Period (1644-1912)*, 2 vol., Washington, Library of Congress, Government Printing Office, est fondamental pour toute la période mandchoue.

On trouvera des aperçus généraux sur l'histoire et la civilisation dans *Aspects de la Chine*, préface de P. DEMÉVILLE, 2 vol., Paris, P.U.F., 1959, 440 p.; R. DAWSON, éd., *The Legacy of China*, Oxford, Clarendon Press, 1964, 392 p.; M. LOEWE, *Imperial China : the Historical Background to the Modern Age*, Londres, Allen & Unwin, 1966, 326 p.; E. BALAZS, *La Bureaucratie céleste*, Paris, Gallimard, 1968, 346 p. (trad. de *Chinese Civilization and Bureaucracy, Variations on a Theme*, New Haven, 1964); J.K. FAIRBANK, *Chinese Thought and Institutions*, Chicago University Press, 438 p.

Pour l'économie et la démographie, on peut citer : HO Ping-ti, *Studies on the Population of China, 1368-1953*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1959, 342 p.; H. BIELENSTEIN, « The census of China during the period A.D., 2-742 », *B.M.F.E.A. XIX*, pp. 125-163, Stockholm, 1957; CH'AO-t'ing, *Key Economic Areas in Chinese History*, Londres, Allen & Unwin, 1936, 168 p., rééd. New York, Paragon Book, 1963; D.H. PERKINS, *Agricultural Development in China, 1368-1968*, Aldine Publishing Co, 1969, 396 p.; YANG Lien-sheng, *Money and Credit in China, a Short History*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1952; YANG Lien-sheng, *Les Travaux publics dans la Chine impériale*, Paris, Collège de France, 1964, 84 p.

Pour l'histoire des sciences et des techniques en Chine, on consultera J. NEEDHAM, *Science and Civilisation in China*, 7 vol. parus, Cambridge University Press, 1954-1971, ainsi que, du même auteur, *Clerks and Craftsmen in China and the West*, Cambridge University Press, 1970, 470 p., et *The Development of Iron and Steel Technology in China*, Londres, Newcomen Society, 1958; Y. MIKAMI, *The Development of Mathematics in China and Japan*, Leipzig, Teubner, 1913.

Pour l'histoire de la philosophie chinoise, voir FENG Yu-lan, *A History of Chinese Philosophy*, trad. D. Bodde, rééd. Princeton University Press, 1952 et 1953, 2 vol.; A. FORKE, *Geschichte der alten chinesischen Philosophie, Geschichte der mittelalterlichen chinesischen Philosophie et Geschichte der neueren chinesischen Philosophie*, Hamburg, de Gruyter, 1927, 1934, 1938.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'histoire des religions en Chine, voir P. DEMIÉVILLE, « Le bouddhisme chinois » et M. KALTENMARK, « Le taoïsme », dans *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire des religions*, Gallimard, 1970; M. KALTENMARK, *Lao-tseu et le taoïsme*, Paris, éd. du Seuil, 1965, 190 p.; N. VANDIER-NICOLAS, *Le Taoïsme*, Paris, P.U.F., 1965, 132 p.; K.S. CH'EN, *Buddhism in China, a Historical Survey*, Princeton, 1964, 560 p.; A.F. WRIGHT, *Buddhism in Chinese History*, Stanford University Press, 1949, 144 p.; C.L. PICKENS, *Annotated Bibliography on Islam in China*, Hankow, 1950, 72 p.; M. MARTIN, *Zur Geschichte des Islam in China*, Leipzig, W. Heims, 1921, 152 p.; J.J.M. de GROOT, *Sectarianism and Religious Persecution in China*, Amsterdam, 1903-1904, rééd. Pékin, 1940, 2 vol.; H. MASPERO, *Mélanges posthumes sur les religions et l'histoire de la Chine*, Paris, Musée Guimet, 1950, vol. I et II (« Les religions chinoises », « Le taoïsme »); J.J.M. de GROOT, *The Religious System of China*, Leiden, Brill, 1892-1910, 6 vol.; M. GRANET, *La Religion des Chinois*, Paris, P.U.F., 1951, 2^e édit., 176 p.; F. L. K. HSÜ, *Under the Ancestor's Shadow; Chinese Culture and Personality*, Londres, Routledge, 1949, 318 p.; H. DORÉ, *Manuel des superstitions chinoises*, rééd. Paris-Hongkong, 1970, Centre de publ. de l'U.E.R. d'Asie Orientale, Université de Paris VII, 230 p.; A.C. MOULE, *Christians in China Before the Year 1550*, Londres, Society for Promoting Christian Knowledge, 1930, 294 p.; P.M. d'ELIA, *The Catholic Missions in China*, Shanghai, Commercial Press, 1934, 122 p.; K.S. LATOURETTE, *A History of Christian Missions in China*, New York, Macmillan, 1929, 930 p.

Pour l'histoire de l'art : M. SULLIVAN, *An Introduction to Chinese Art*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1961, 223 p.; W. WILLETS, *Chinese Art*, Londres, Penguin Book, 1958, 802 p.; O. SIREN, *Chinese Painting*, New York, Ronald Press, 7 vol., 1956-1958, *The Chinese on the Art of Painting*, Pékin, H. Vetch, 1936, *Gardens of China*, New York, Ronald Press, 1949, *Chinese Sculpture from the Vth to the XIVth Century*, Londres, Benn, 4 vol., 1925; J. CAHILL, *La Peinture chinoise*, Paris-Genève, Skira, 1964, 214 p.; P.C. SWANN, *Chinese Painting*, Paris, P. Tisné, 1958; M. SULLIVAN, *The Birth of Landscape Painting in China*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1962; P. PELLIOT, *Les Grottes de Touen-Houang, peintures et sculptures bouddhiques des époques des Wei, des T'ang et des Song*, Paris, Mission Pelliot en Asie centrale, 1920-1924, 6 vol. de pl.; CHIANG YEE, *Chinese Calligraphy*, 1^{re} éd. 1938; rééd. Cambridge (Mass.), 1954 et Londres, Methuen, 1961, 230 p.; M. PIRAZZOLI-T'SERSTEVENS, *Chine*, coll. « Architecture Universelle », Fribourg, Office du Livre, 1970; L. SICKMANN et A. SOPER, *The Art and Architecture of China*, Baltimore, 1956; A. BOYD, *Chinese Architecture*, Londres, 1962.

Pour l'histoire de la littérature, voir M. KALTENMARK, « Littérature chinoise », in *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire des littératures*, vol. I, Paris, Gallimard, pp. 1166-1300; M.K. NAGASAWA, *Geschichte der chinesischen Literatur* (trad. P.E. Feifel), Pékin, Catholic University, 1945, 444 p.; LIU Wu-chi, *An Introduction to Chinese Literature*, Bloomington-Londres, Indian University Press, 1966, 322 p.; CH'EN Shou-yi, *Chinese Literature, a Historical Introduction*, New York, Ronald Press, 1961; J.R. HIGHTOWER, *Topics in Chinese Literature*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1953, 142 p.; C. BIRCH, *Anthology of Chinese Literature from Early Times to the XIVth Century*, New York, Grove Press, 1965; G. MARGOULIÈS, *Anthologie raisonnée de la littérature chinoise*, Paris, Payot, 1948, 458 p.; A.C. SCOTT, *The Classical Theater of China*, Londres, Allen & Unwin, 1957, 250 p.; LU Hsün, *A Brief History of the Chinese Fiction* (trad. YANG Hsien-yi et G. YANG), Pékin, Foreign Languages Press, 1959; J. PRUŠEK, *Chinese History and Literature*, Prague, Academia, 1970, 588 p.; W.G. BEASLEY et E.G. PULLEYBLANK éd., *Historians of China and Japan*, Londres, Oxford University Press, 1961, 352 p.; C.S. GARDNER, *Chinese Traditional Historiography*, éd. rév. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1961, 120 p.; M. DAVIDSON, *A List of Published*

Translations from Chinese into English, French and German, Washington, American Council of Learned Societies, 1952; W.T. de BARY, W.T. CHAN, B. WATSON, *Sources of Chinese Tradition*, New York-Londres, Columbia University Press, 1960.

III. Bibliographie par périodes

Antiquité jusqu'au V^e siècle avant notre ère

- CHANG Kwang-chih, *The Archaeology of Ancient China*, New Haven, Yale University Press, 1963.
- CHENG Tê-k'un, *Archaeology in China*, vol. I, *Prehistoric China*, vol. II, *Shang China*, vol. III, *Chou China*, Cambridge, Heffer, 1959-1963.
- F.S. COUVREUR, *Le Cheu king*, Ho-kien-fou, 1896, rééd. Sien-hien, 1926.
- F.S. COUVREUR, *La Chronique de la principauté de Lou, Tch'ouen-ts'iou et Tso-tchouan*, 3 vol., Ho-kien fou, 1914, rééd. Paris, Les Belles Lettres, 1951.
- S.F. COUVREUR, *Mémoires sur les bienséances et les cérémonies*, 4 vol., rééd. Paris, Les Belles Lettres, 1951.
- S.F. COUVREUR, *Cérémonial*, rééd. Paris, Les Belles Lettres, 1951.
- S.F. COUVREUR, *Chou king, Les Annales de la Chine*, rééd. Paris, Les Belles Lettres, 1950.
- M. von DEWALL, *Pferd und Wagen im frühen China*, Bonn, R. Habelt, 1964, 280 p.
- M. GRANET, *Danses et légendes de la Chine ancienne*, 2 vol., rééd. Paris, P.U.F., 1959, 706 p.
- M. GRANET, *La Civilisation chinoise*, 1^{re} éd. 1929, rééd. Paris, Albin Michel, 1948, 1969, 506 p.
- M. GRANET, *La Féodalité chinoise*, Oslo, Ascheboug, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1952, 228 p.
- M. GRANET, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, 1^{re} éd. 1919, rééd. 1929, Paris, E. Leroux, 304 p.
- HSU Cho-yun, *Ancient China in Transition*, Stanford, Stanford University Press, 1965, 238 p.
- LI Chi, *The Beginnings of Chinese Civilization*, Seattle, University of Washington Press, 1957, 124 p.
- M. LOEHR, *Chinese Bronze Age Weapons*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1956, 234 p.
- H. MASPERO, *La Chine antique* (couvre la période allant des origines à l'Empire), nouv. éd. rév., Paris, 1955 et 1965, P.U.F., 520 p.
- E.H. SCHAFER, *Ancient China*, New York, Time-Life Books, 1967, 192 p.
- R.L. WALKER, *The Multi-State System of Ancient China*, Hamden (Conn.), Shoe String Press, 1953, 136 p.
- R.L. WALKER, *Ancient China*, New York, Wetts, 1969.
- W. WATSON, *China Before the Han Dynasty*, New York, Praeger, 1961, 264 p.
- W. WATSON, *Early Civilisation in China*, Londres, Thames & Hudson, 1966.
- R. WILHELM et C.F. BAYNES, *The I-ching or Book of Changes*, Londres, 1951, rééd. New York, 1950 et Princeton University Press, 1967, 2 vol.

BIBLIOGRAPHIE

Royaumes combattants

- S.F. COUVREUR, *Oeuvres de Meng-tseu*, rééd. Paris, Les Belles Lettres, 1949-1950.
- S.F. COUVREUR, *Les Entretiens de Confucius et de ses disciples*, rééd. Paris, Les Belles Lettres, 1950.
- J.I. CRUMP, *Intrigues, Studies of the Chan-kuo-ts'ê*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1964.
- H.H. DUBS, *Hsün-tzu, the Moulder of Ancient Confucianism*, Londres, Probsthain, 1927, 308 p.
- H.H. DUBS, *The Works of Hsün-tzu*, Londres, Probsthain, 1928, 338 p.
- J.J.L. DUUVENDAK, *The Book of Lord Shang*, Londres, Probsthain, 1928.
- J.J.L. DUUVENDAK, *Tao t'ou king, le Livre de la Voie et de sa Vertu*, Paris, Maisonneuve, 1953, 187 p.
- A. FORKE, *Me Ti des Sozialethikers und seiner Schüler philosophische Werke*, Berlin, Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen, 1922, 638 p.
- L. GILES, *Taoist Teachings from the Book of Lieh tzu*, Londres, J. Murray, 1947.
- A.C. GRAHAM, *The Book of Lieh-tzu, a New Translation*, Londres, J. Murray, 1960, 184 p.
- S.B. GRIFFITH, *Sun tzu, The Art of War*, Oxford, Clarendon Press, 1963, 198 p.
- M. GRANET, *La Pensée chinoise*, 1^{re} éd. 1934, rééd. Paris, Albin Michel, 1968, 568 p.
- D. HAWKES, *Ch'u-tz'u, the Songs of the South — an Ancient Chinese Anthology*, Londres, Oxford University Press, 1959, 230 p.
- W.K. LIAO, *The Complete Works of Han Fei Tzu*, Londres, Probsthain, 1939-1959, 2 vol.
- KOU Pao-koh, *Deux Sophistes chinois, Houei Che et Kong-souen Long*, Paris, P.U.F., 1953, 164 p.
- L. MAVERICK (ed.), *Economic Dialogues in Ancient China : Selections from the Kuan-tzu*, Carbonale (Ill.), 1954, 470 p.
- Y.P. MEI, *The Ethical and Political Works of Motse*, Londres, Probsthain, 1929, 276 p.
- Y.P. MEI, *Motse, the Neglected Rival of Confucius*, Londres, Probsthain, 1934.
- F. TOKEI, *Naissance de l'épique chinoise, K'iu Yuan et son époque*, Paris, Gallimard, 1967, 226 p.
- L. VANDERMEERSCH, *La Formation du légisme*, Paris, École Française d'Extrême-Orient, 1965, 300 p.
- A. WALEY, *Three Ways of Thought in Ancient China*, New York, Macmillan, 1939, trad. fr. *Trois Courants de la pensée chinoise antique*, Paris, Payot, 1949, 198 p.
- A. WALEY, *The Way and its Power, a Study of the Tao t'ê ching and its Place in Chinese Thought*, Londres, Allen & Unwin, 1934, 262 p.
- A. WALEY, *The Nine Songs, a Study of Chamanism in Ancient China*, Londres, Allen & Unwin, 1955, 64 p.
- WANG Yü-ch'üan, *Early Chinese Coinage*, New York, American Numismatic Society, 1951
- B. WATSON, *Han Fei Tzu, Basic Writings*, New York, Columbia University Press, 1964, 134 p.
- B. WATSON, *Basic writings of Mo tzu, Hsün tzu and Han Fei tzu*, New York, Columbia University Press, 1967, 140 + 178 + 136 p.
- L. WIEGER, *Les Pères du système taoïste*, rééd. Paris, Les Belles Lettres, 1950, 522 p.
- R. WILHELM, *Frühling und Herbst des Lü Bu We*, Iéna, Diederichs, 1928, 542 p.

Empires des Qin et des Han

- E. BALAZS, « La crise sociale et la philosophie politique à la fin des Han », *T'oung Pao* XXXIX, 1948-1950, pp. 83-131.

Bibliographie

- H. BIELENSTEIN, « The Restoration of the Han Dynasty », *B.M.F.E.A.* XXVI, Stockholm, 1953, pp. 1-209.
- D. BODDE, *China's First Unifier, a Study of the Ch'in Dynasty as Seen in the Life of Li Ssu (280?-208 B.C.)*, Leiden, Brill, 1938, 270 p.
- E. CHAVANNES, *Les Mémoires historiques de Sse-ma Ts'ien*, 1^{re} éd. Paris 1895-1905, rééd. E. Leroux, 5 vol., 1967.
- J.P. DIÉNY, *Aux Origines de la poésie classique en Chine, étude sur la poésie lyrique à l'époque des Han*, Leiden, Brill, 1968, 168 p.
- J.P. DIÉNY, « Les dix-neuf poèmes anciens », *Bulletin de la Maison Franco-Japonaise*, nouvelle série, t. VII, 4, Paris, P.U.F., 1963, 194 p.
- H.H. DUBS, *The History of the Former Han Dynasty*, 3 vol., Baltimore, Waverly Press, 1938-1955.
- A. FORKE, *Lun-Heng, Wang Ch'ung's Essays*, rééd. New York, Paragon Book Gallery, 2 vol., 1962.
- E. GALE, *Discourses on Salt and Iron, a Debate on State Control of Commerce and Industry in Ancient China*, Leiden, Brill, 165 p; suite in *Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society* LXV, 1934, pp. 73-110.
- Y. HERVOUET, *Un Poète de cour sous les Han, Sseu-ma Siang-jou*, Paris, Institut des Hautes Études Chinoises, 1964, 480 p.
- A.F.P. HULSEWÉ, *Remnants of Han Law*, vol. I, Leiden, Brill, 1955, 456 p.
- M. KALTENMARK, *Le Lie-sien tchouan*, Pékin, Centre d'Études Sinologiques, 1953, 204 p.
- R.P. KRAMERS, *K'ung-tzu chia-yü, the School Sayings of Confucius*, Leiden, Brill, 1949, 380 p.
- M.J. KÜNSTLER, *Ma Jong, vie et œuvre*, Varsovie, Panstowe Wydawnictwo Naukowe, 1969, 224 p.
- M. LOEWE, *Records of Han Administration*, Cambridge, Cambridge University Press, 2 vol., 1967.
- M. LOEWE, *Everyday Life in Early Imperial China*, Londres, Batsford, 1968, 208 p.
- E. MORGAN, *Tao, the Great Luminant, Essays from Huai nan tzu*, Londres, Kegan Paul, 1935, 288 p.
- R.C. RUDOLPH et WEN Yu, *Han Tomb Art of West China*, Berkeley, University of California Press, 1951, 68 p.
- K. SCHIPPER, *L'Empereur Wu des Han dans la légende taoïste, Han Wu-ti nei-tchouan*, Paris, École Française d'Extrême-Orient, 1965, 132 p.
- A. SEIDEL, *La Divinisation de Lao-tseu dans le taoïsme*, Paris, École Française d'Extrême-Orient, 1969, 172 p.
- N.L. SWANN, *Pan Chao, Foremost Woman Scholar of China*, New York-Londres, Century, 1932, 123 p.
- N.L. SWANN, *Food and Money in Ancient China*, Princeton, Princeton University Press, 1950, 482 p.
- T.S. TJAN, *Po hu t'ung, the Comprehensive Discussion in the White Tiger Hall*, Leiden, Brill, 2 vol., 1949 et 1952.
- WANG Yü-ch'üan, « An Outline of the Central Government of the Former Han Dynasty », *H.J.A.S.* XII, 1949, pp. 134-187.
- B. WATSON, *Records of the Grand Historian of China*, New York-Londres, Columbia University Press, 2 vol., 1961.
- B. WATSON, *Ssu-ma Ch'ien, Grand Historian of China*, New York, Columbia University Press, 1958, 276 p.
- C.M. WILBUR, *Slavery in China During the Former Han Dynasty*, Chicago, Field Museum of Natural History, 1943, rééd. New York, Russel & Russel, 1967, 490 p.

BIBLIOGRAPHIE

- L.S. YANG, « Great Families of Eastern Han », in E-tu Sen SUN et J. de FRANCIS, *Chinese Social History*, Washington, American Council of Learned Societies, 1956, pp. 103-134.
- Y.S. YÜ, *Trade and Expansion in Han China*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1967, 252 p.

Période médiévale (des Han aux Sui)

- E. BALAZS, « Le traité économique du Souei chou », *T'oung pao* XLII, 3-4, pp. 113-329, Leiden, Brill, 1953.
- E. BALAZS, *Le Traité juridique du Souei chou*, Leiden, Brill, 1954, 228 p.
- T.D. CARROLL, *Account of the Tu-yü-hun in the History of the Chin Dynasty*, Berkeley, University of California Press, 1953, 48 p.
- CHEN Shih-hsiang, *Biography of Ku K'ai-chih*, Berkeley, University of California Press, 1953, 32 p.
- P. DEMIÉVILLE, « Le Bouddhisme, Sources chinoises », in L. RENOUE et J. FILLIOZAT, *L'Inde classique. Manuel des études indiennes*, vol. III, p. 398-463, École Française d'Extrême-Orient, Hanoï, 1953.
- A.E. DIEN, *Biography of Yuwen Hu*, Berkeley, University of California Press, 1962, 162 p.
- W. EBERHARD, *Das Toba-Reich Nordchinas, eine soziologische Untersuchung*, Leiden, Brill, 1949, 396 p.
- W. EBERHARD, *Conquerors and Rulers, Social Forces in Medieval China*, 2^e éd., Leiden, Brill, 1965, 192 p.
- A. FANG, *The Chronicle of the Three Kingdoms (A.D. 220-165)*, 2 vol., Cambridge, (Mass.) Harvard University Press, 1962 et 1965, 698 et 522 p.
- H.A. GILBS, *The Travels of Fa-Hsien*, Cambridge University Press, 1923, rééd. Londres, Routledge et Kegan Paul, 1956, 112 p.
- C.S. GOODRICH, *Biography of Su Ch'o*, Berkeley, University of California Press, 1953, 116 p.
- R.H. van GULIK, *Siddham, an Essay on Sanskrit Studies in China and Japan*, Nagpur, Sarasvati-Vihara series XXXVI, 1956.
- J.R. HIGHTOWER, *The Poetry of T'ao Ch'ien*, Oxford, Clarendon Press, 1970, 270 p.
- D. HOLZMAN, « Les Sept sages de la forêt de bambou et la société chinoise de leur temps », *T'oung Pao* XLIV, pp. 317-346, Leiden, Brill, 1956.
- D. HOLZMAN, *La Vie et la pensée de Hi K'ang (223-262)*, Leiden, Brill, 1957, 186 p.
- H. IKEUCHI, « A Study on Lo-lang and Tai-fang, ancient Chinese prefectures in korean peninsula », in *Memoirs of the Research Dept of the Tôyô bunko*, V, 1930.
- J. LEGGE, *A Record of Buddhistic Kingdoms, Being an Account by the Chinese Monk Fa-Hien of his Travels in India and Ceylon*, Oxford, 1886, rééd. New York, Paragon Book, 1966.
- R.B. MATHER, *Biography of Lü Kuang*, Berkeley, University of California Press, 1959.
- S. MIZUNO et T. NAGASHIRO, *Yün-kang, the Buddhist Cave-Temples of the Vth Century in North China*, 16 vol., Kyôto, 1951-1956.
- M.C. ROGERS, *The Chronicle of Fu Chien*, Berkeley, University of California Press, 406 p.
- R. SHIH, *Biographies des moines éminents (Kao seng tchouan) de Houei-kiao*, Louvain, Institut Orientaliste, 1969, 178 p.
- SHIH Yu-chung, *The Literary Mind and the Carving of Dragons by Liu Hsieh*, New York, Columbia University Press, 1959.

- J.K. SHRYOCK, *The Study of Human Abilities, the Jen Wu Chih of Liu Shao*, New Haven, American Oriental Society, 1937, 168 p.
- L.S. YANG, « Notes on the Economic history of the Chin dynasty », *H.J.A.S.*, Cambridge (Mass.), juin 1946, 145 p.
- E. ZÜRCHER, *The Buddhist Conquest of China, the Spread and Adaptation of Buddhism in Early Medieval China*, 2 vol., Leiden, Brill, 1959, 468 p.

Sui, Tang et Cinq dynasties

- W.R.B. ACKER, *Some T'ang and pre-T'ang Texts on Chinese Painting*, Leiden, Brill, 1954, 414 p.
- W. BINGHAM, *The Founding of the T'ang*, Baltimore, Waverly Press, 1941, 184 p.
- E. CHAVANNES, *Documents sur les Tou-k'oue occidentaux*, St-Petersbourg, 1903, rééd. Paris, 1942, A. Maisonneuve, 378 + 110 p.
- P. DEMIÉVILLE, *Le Concile de Lhasa, une controverse sur le quiétisme entre bouddhistes de l'Inde et de la Chine au VIII^e siècle de notre ère*, Paris, P.U.F., 1952, 400 p.
- E.D. EDWARDS, *Chinese Prose Literature of the T'ang Period*, Londres, Probsthain, 1937-1938, 2 vol.
- C.P. FITZGERALD, *Li Che-min*, Paris, Payot, 1935, 248 p., trad. de *Son of Heaven, a Biography of Li Shih-min*, Cambridge University Press, 1933.
- C.P. FITZGERALD, *The Empress Wu*, Londres, Cresset Press, 1956, rééd. Vancouver, University of British Columbia, 1968, 264 p.
- J. GERNET, *Les Aspects économiques du bouddhisme dans la société chinoise du V^e au X^e siècle*, Saïgon, École française d'Extrême-Orient, 1956, 332 p.
- B. GRAY, *Buddhist Cave Painting at Tunhuang*, Chicago, University of Chicago Press, 1959, 70 pl.
- J.R. HAMILTON, *Les Ouighours à l'époque des Cinq dynasties*, Paris, P.U.F., 1955, 204 p.
- W. HUNG, *Tu Fu, China's Greatest Poet*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1952, 300 p.
- H.S. LEVY, *Biography of Huang Ch'ao*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1955, 144 p.
- G.H. LUCE, *The Man-shu, Book of the Southern Barbarians*, Ithaca, Cornell University, 1961, 116 p.
- C. MACKERRAS, *The Uighur Empire (744-840)*, Canberra, Australian National University, 1968, 187 p.
- P. PELLIOT, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle », *B.E.F.E.O.* IV, pp. 131-413, Hanoi, 1904.
- E.G. PULLEYBLANK, *The Background of the Rebellion of An Lu-shan*, Londres-New York, Oxford University Press, 264 p.
- E.G. PULLEYBLANK, « A Sogdian Colony in Inner Mongolia », *T'oung Pao* XLI, pp. 317-357, 1952.
- E.O. REISCHAUER, *Ennin's Diary, the Record of a Pilgrimage in China in Search of the Law et Ennin's Travel in Tang China*, New York, Ronald Press, 1955, 454 + 342 p.
- L. RICAUD, « Wu Tsö-t'ien », *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, XXXIV, 2, Saïgon, 1958-1959, 172 p.
- R. des ROTOURS, *Traité des examens*, Paris, E. Leroux, 1932, 414 p.
- R. des ROTOURS, *Traité des fonctionnaires et traité de l'armée*, Leiden, Brill, 1947 et 1948, 2 vol., 1094 p.
- R. des ROTOURS, *Histoire de Ngan Lou-chan*, Paris, P.U.F., 1962, 398 p.

BIBLIOGRAPHIE

- R. des ROTOURS, *Courtisanes chinoises à la fin des T'ang (Pei-li tche. Anecdotes du quartier du Nord, par Souen K'i)*, Paris, P.U.F., 1968, 200 p.
- Y. SAEKI, *The Nestorian Documents and Relics in China*, rééd. Tôkyô, Maruzen, 1951 et 1955.
- J. SAUVAGET, *Ahbâr as-Sin wa l'Hind, Relation de la Chine et de l'Inde*, Paris, Les Belles Lettres, 1948, 82 p.
- E.H. SCHAFER, *The Empire of Min*, Tôkyô, Rutland, 1954, 146 p.
- E.H. SCHAFER, *The Vermilion Bird, T'ang Images of the South*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1967, 380 p.
- E.H. SCHAFER, *The Golden Peaches of Samarkand, a Study of T'ang Exotics*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1963, 400 p.
- E.H. SCHAFER, *The Reign of Liu Ch'ang, First Emperor of Southern Han*, Berkeley, University of California Press, 1947, 200 p.
- B.S. SOLOMON, *The Veritable Record of the T'ang Emperor Shun-tsung*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1955, 82 p.
- M.T. SOUTH, *Li Ho, a Scholar-Official of the Yuan-ho Period (806-821)*, Leiden, Brill, 1959, 495 p.
- J. TAKAKUSU, *I Tsing, a Record of the Buddhist Religion as Practised in India and the Malay Archipelago (671-695)*, Oxford, Clarendon Press, 1896, 240 p.
- D. TWITCHETT, « Lu Chih (754-805), imperial adviser and court official », in *Confucian Personalities*, éd. A.F. WRIGHT et D. TWITCHETT, Stanford University Press, 1962, pp. 84-122.
- D. TWITCHETT, *Financial Administration Under the T'ang Dynasty*, Cambridge, Cambridge University Press, 1963, rééd. 1970, 386 p.
- A. WALEY, *The Life and Times of Po Chü-i, 772-846*, New York, Macmillan, 1949, 238 p.
- A. WALEY, *The Poetry and Career of Li Po, 701-762*, New York, Macmillan, 1950, 124 p.
- A. WALEY, *The Real Tripitaka and Other Pieces*, Londres, Allen & Unwin, 1952, 292 p.
- WANG Gung-wu, « The Nanhai Trade, a study of the Early history of Chinese trade in South China Sea », *Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society*, XXXI, 2, 1958.
- WANG Gung-wu, *The Structure of Power in North China During the Five Dynasties*, Kuala Lumpur, 1963, rééd. Stanford University Press, 1967, 258 p.

Époque des Song

- T.F. CARTER, *The Invention of Printing in China and its Spread Westward*, éd. revue et augmentée par L.C. GOODRICH, New York, Ronald Press, 1955, 293 p.
- J. GERNET, *La Vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole*, Paris, Hachette, 1959, 286 p.
- R.H. van GULIK, *T'ang Yin Pi Shih, Parallel Cases from under the Peartree*, Leiden, Brill, 1956, 198 p.
- W. GUNDERT, *Bi-yân-lu*, Munich, Carl Hanser Verlag, 1960, 580 p.
- Y. HERVOUET, *Bibliographie des travaux en langues occidentales sur les Song parus de 1946 à 1965*, Bordeaux, So-bo-di, Université de Bordeaux, 1969, 140 p.
- F. HIRTH et W.W. ROCKHILL, *Chao Ju-Kua, his Work on the Chinese and Arab Trade in the XIIIth and XIIIth Centuries*, St-Petersbourg, Académie impériale des sciences, 1911, rééd. Amsterdam, Oriental Press, 1966, 288 p.
- S. KATÔ, « On the Hang or the association of merchants in China », *Memoirs of the Research Department of the Tôyô Bunko*, Tôkyô, VIII, 1936.
- E.A. KRACKE JR., *Civil Service in Early Sung China*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1953, 262 p.

Bibliographie

- J. KUWABARA, « On P'u Shou-keng », *Memoirs of the Research Department of the Tôyô Bunko*, II, 1 et VII, 1, Tôkyô, 1928 et 1935.
- S. LE GALL, *Le Philosophe Tchou Hi, sa doctrine, son influence*, Variétés Sinologiques VI, Shanghai, Tu-se-wei, 1894, 2^e éd. Shanghai, Mission catholique, 1923, 132 p.
- LI Shu-hua, *The South-Pointing Carriage and the Mariner's Compass*, Taipei, Yee-wen publ. Co, 1959, 124 p.
- LIN Yu-tang, *The Gay Genius, the Life and Times of Su Tungpo*, New York, J. Day, 1947, rééd. Londres-Melbourne, Heinemann, 1948, 370 p.
- J.T.C. LIU, « An Early Sung Reformer, Fan Chung-yen », in J. K. FAIRBANK, éd., *Chinese Thought and Institutions*, pp. 105-131, Chicago, University of Chicago Press, 1957.
- J.T.C. LIU, *Reform in Sung China, Wang An-shih and his New policies*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1959, 140 p.
- J.T.C. LIU, *Ou-yang Hsiu, an XIth-century Neo-confucianist*, Stanford, Stanford University Press, 1967, 228 p.
- Lo Jung-pang, « The Emergence of China as a Sea-power During the Late Sung and Early Yuan periods », *Far Eastern Quarterly*, XIV, 4, 1955, pp. 489-503.
- J. NEEDHAM et autres, *Heavenly Clockwork*, Cambridge, Cambridge University Press, 1960, 254 p.
- V. MINORSKY, *Sharaf az-Zamân Tâhir Marvâzi on China, the Turks and India*, Londres, Luzac, 1942, 170 p.
- A.C. MOULE, *Quinsai With Other Notes on Marco Polo*, Cambridge, Cambridge University Press, 1957, 92 p.
- P. PELLIOT, *Les Débuts de l'imprimerie en Chine*, Paris, A. Maisonneuve, 1953, 138 p.
- E. PINKS, *Die Uiguren von Kan-chou in der frühen Sung-Zeit (960-1028)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1968, 226 p.
- G.E. SARGENT, *Tchou Hi contre le bouddhisme*, Paris, P.U.F., 1955, 156 p.
- E-tu Zen SUN et J. de FRANCIS, *Chinese Social History*, Washington, American Council of Learned Societies, 1956, 400 p.
- TCHEOU HOAN, *Le Prêt sur récolte institué en Chine au XI^e siècle*, Paris, Jouve, 1930, 150 p.
- R. TRAUZETTEL, *Ts'ai Ching (1046-1126) als Typus des illegitimen Ministers*, Berlin, K. Urlaub, 1964, 214 p.
- H.A. GILES (trad.), *The Hsi yuan lu or Instructions to Coroners*, Londres, Bale et Danielsson, 1924.
- N. VANDIER-NICOLAS, *Art et sagesse en Chine, Mi Fou (1051-1107)*, Paris, P.U.F., 1963, 346 p.
- N. VANDIER-NICOLAS, *Le Houa-che de Mi Fou ou le carnet d'un connaisseur à l'époque des Song du Nord*, Paris, P.U.F., 1964, 194 p.
- P. WHEATLEY, « Geographical notes on some commodities involved in Sung maritime trade », *Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society*, XXXII, 2, Kuala Lumpur, 1961.
- H.R. WILLIAMSON, *Wang An-shih, a Chinese Statesman and Educationalist of the Sung Dynasty*, 2 vol., Londres, Probsthain, 1935 et 1937.

Empires des Liao, des Jin, des Xia et des Mongols

- E.A. BUGDE, *The Monks of Kublai khan, or the History of the Life and Travels of Rabban Sauma and Marqos*, Londres, Religious Tract Society, 1928, 336 p.
- CHIEN Yuan, *Western and Central Asiatics in China Under the Mongols*, Los Angeles, University of California Press, 1966, 328 p.

BIBLIOGRAPHIE

- P. DEMIÉVILLE, « La situation religieuse en Chine au temps de Marco Polo », *Oriente Poliana*, Rome, 1957, pp. 193-234.
- H. FRANKE, *Geld und Wirtschaft in China unter der Mongolen-Herrschaft*, Leipzig, Harrassowitz, 1949, 172 p.
- H. FRANKE, *Beiträge zur Kulturgeschichte China unter der Mongolenherrschaft : das Shan-kü sin-hua des Yang Yü*, Wiesbaden, Steiner, 1956, 160 p.
- FU LO-huan, « Nat Pat » and « Ordos » (*Camps and Tents*), a Study of the Way of Life and Military Organization of the Khitan Emperors and their People, Londres, School of Or. and Afr. Studies, 1950, 230 p.
- R. GROUSSET, *L'Empire mongol*, Paris, Boccard, 1941, 584 p.
- M. KOMROFF, *Contemporaries of Marco Polo*, New York, Boni & Liveright, 1928, 358 p.
- A.C. MOULE et P. PELLIOT, *Marco Polo, the Description of the World*, Londres, Routledge, 1938, 2 vol.
- P. OLBRICHT, *Das Postwesen in China unter der Mongolenherrschaft im XIII. und XIV. J.*, Wiesbaden Harrassowitz, 1954, 110 p.
- L. OLSCHKI, *Marco-Polo's Precursors*, Baltimore, John Hopkins Press, 1943, 100 p.
- L. OLSCHKI, *Guillaume Boucher, a French Artist at the Court of the Khans*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1946, 126 p.
- P. PELLIOT, « Mémoire sur les coutumes du Cambodge », *B.E.F.E.O.*, IV, 1904.
- P. PELLIOT, *Histoire secrète des Mongols*, Paris, Maisonneuve, 1949, 196 p.
- P. RATCHNEVSKY, *Un Code des Yuan*, Paris, E. Leroux, 1937, 348 p.
- H.F. SCHURMANN (trad.), *Economic Structure of the Yuan Dynasty*, Cambridge (Mass.), Harvard-Yenching Institute Series XVI, 1956, 252 p.
- B. VLADIMIRSTOV, *Le Régime social des Mongols*, Paris, Maisonneuve, 1948, 292 p.
- A. WALEY, *The Travels of an Alchemist*, Londres, Routledge, 1931, 166 p.
- K.A. WITFOGEL et FENG Chia-sheng, *History of Chinese Society : Liao (907-1125)*, Philadelphie, American Philosophical Society, New York, Macmillan, 1949, 752 p.
- H. YULE, *The Book of Sir Marco Polo*, 3^e éd. revue par H. CORDIER, Londres, Routledge, 1938, 2 vol.

Époque des Ming

- L. AVENOL (trad.), *Si Yeou Ki ou le voyage en Occident*, Paris, éd. du Seuil, 1957, 956 p.
- H. BERNARD-MAITRE, *Le Père Matthieu Ricci et la société chinoise de son temps (1552-1610)*, Tientsin, Hautes Études, 1937, 2 vol.
- J.P. BISHOP, *The Colloquial Short Story in China*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1956, 144 p.
- C.R. BOXER, *Fidalgos in the Far East, 1550-1610*, La Haye, Nijhoff, 1948, 297 p.
- C.R. BOXER, *South China in the XVIIth Century*, Londres, Hakluyt Society, 1953, 388 p.
- H. BUSCH, « The Tung-lin Academy and its Political and Philosophical Significance », *Monumenta Serica* XIV, 1949-1955, pp. 1-163.
- CHANG T'ien-tse, *Sino-Portuguese Trade from 1514 to 1644*, Leiden, Brill, 1934, 158 p.
- W.T. DE BARY (ed.), *Self and Society in Ming Thought*, New York, Columbia University Press, 1970, 516 p.
- J.J.L. DUUVENDAK, *Ma Huan re-examined*, Amsterdam, Noord Hollandsche, 1933, 74 p.

Bibliographie

- J.J.L. DUYVENDAK, *China's Discovery of Africa*, Londres, Probsthain, 1949, 36 p.
- O. FRANKE, *Li Tsch'i, ein Beitrag zur Geschichte der chinesischen Geisteskämpfe im XVI. Jahrhundert*, Berlin, Akademie der Wissenschaft, 1938, 62 p.
- H. FRIESE, *Das Dienstleistungs-System der Ming-Zeit*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1959, 164 p.
- L.J. GALLAGHER, *The China that was, China as Discovered by the Jesuits at the Close of XVIIth Century*, Milwaukee, Bruce, 1942, 200 p.
- J.L. GALLAGHER, *China in the XVIIth Century, the Journals of Matthew Ricci*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1959, 616 p.
- T. GRIMM, *Erziehung und Politik im konfuzianischen China der Ming-Zeit*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1960, 178 p.
- R.H. van GULIK, *Dee Gong An, Three Murder Cases Solved by Judge Dee*, Tôkyô, Toppan printing Co, 1949, 238 p.
- F.G. HENKE (trad.), *The Philosophy of Wang Yang-ming*, New York, Paragon Book, 2^e éd. 1964.
- HO Ping-ti, *The Ladder of Success in Imperial China: Aspects of Social Mobility, 1368-1911*, New York-Londres, Columbia University Press, 1962, 386 p.
- C.O. HUCKER, *The Censorial System of Ming China*, Stanford, Stanford University Press, 1966, 406 p.
- C.O. HUCKER, *Chinese Government in Ming Times*, New York, Columbia University Press, 1969, 286 p.
- C.O. HUCKER, *The Traditional Chinese State in Ming Times*, Tucson, University of Arizona Press, 1961, 86 p.
- A. KAMMERER, *La Découverte de la Chine par les Portugais au XVI^e siècle*, Leiden, Brill, 1944, 260 p.
- Y. KUNO, *Japanese Expansion on the Asiatic Continent*, vol I, Berkeley, University of California Press, 1937.
- A. LEVY, *Ling Mong-tch'ou, l'amour de la renarde*, Paris, Gallimard, 1970, 285 p.
- LIANG Fang-chung, *The Single-whip Method of Taxation*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1956, 71 p.
- J.V.G. MILLS, *Ma Huan Yingyai sheng-lan, the Overall Survey of the Ocean's Shores*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971, 394 p.
- NGHIEM TOAN et L. RICAUD, *Les Trois Royaumes*, Saïgon, Société des Études Indochinoises, 1960-1963, 3 vol.
- J.B. PARSONS, *The Peasant Rebellions in Late Ming Dynasty*, Tucson, University of Arizona Press, 1970, 260 p.
- P. PELLIOT, « Le Hoja et le Sayyid Husain de l'Histoire des Ming », *T'oung Pao* XXXVIII, 1948, pp. 81-292.
- H. SERRUYS, *Sino-Jurced Relations During the Yung-lo Period (1403-1424)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1955, 118 p.
- E.T.Z. SUN et S.C. SUN (trad.), *T'ien-kung k'ai-wu, Chinese Technology in the XVIIIth Century*, Londres, University Park, Pennsylvania State University Press, 1966, 272 p.
- WANG Tch'ang-tche, *La Philosophie morale de Wang Yang-ming*, Paris, Université de Paris, 1936, 217 p.
- B. WIETHOFF, *Die chinesische Seeverbotspolitik und der private Überseehandel von 1368 bis 1567*, Hamburg, Mitteilungen der Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens, Band 45, 1963, 235 p.

BIBLIOGRAPHIE

De 1644 à 1798

- P. AUCOURT, « Journal d'un bourgeois de Yang-tcheou (1645) », *B.E.F.E.O.* VII, 1907, pp. 297-312.
- L. DERMIGNY, *Le Commerce à Canton au XVIII^e siècle, 1716-1833*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1964, 4 vol.
- W. EBERHARD, *Die chinesische Novelle des 17.-19. Jahrhundert, eine soziologische Untersuchung*, Ascona, Artibus Asiae, 1948, 240 p.
- R. ETIEMBLE, *Les Jésuites en Chine, la querelle des rites (1552-1773)*, Paris, Julliard, 302 p.
- H.A. GILES (trad.), *Strange Stories from a Chinese Studio*, 1^{re} éd. 1880, rééd. New York, Boni & Liveright, 1925, 2 vol.
- L.C. GOODRICH, *The Literary Inquisition of Ch'ien-lung*, Baltimore, Waverly, 1935, 276 p.
- Y. HERVOUET (éd.), *P'ou Song-ling, contes extraordinaires du Pavillon du Loisir*, Paris, Gallimard, 1969, 218 p.
- E.T. HIBBERT, *Jesuit Adventure in China during the Reign of K'ang-hsi*, New York, Dutton, 1941, 298 p.
- E.T. HIBBERT, *K'ang Hsi, Emperor of China*, Londres, Kegan Paul, 1940, 298 p.
- Ho Ping-ti, « The salt merchants of Yang-chou, a study of Commercial capitalism in XVIIIth-century China », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, XVII, 1954, pp. 130-168.
- M. JOURDAIN, *Chinese Export Art in the XVIIIth Century*, Londres, Country Life, et New York, Scribner, 1950, 152 p.
- D. KEENE, *The Battles of Coxinga*, Londres, Taylors foreign Press, 1951.
- F. LESSING, *Yung Ho Kung, an Iconography of the Lamaist Cathedral in Peking*, Göteborg, Elanders, 1942, 180 p.
- F. MICHAEL, *The Origin of Manchu Rule in China*, Baltimore, John Hopkins, 1942, 128 p.
- D.S. NIVISON, *The Life and Thought of Chang Hsüeh-ch'êng (1738-1801)*, Stanford, Stanford University Press, 1966, 336 p.
- PANG Ching-jen, *L'Idée de Dieu chez Malebranche et l'idée de li chez Tchou Hi*, Paris, J. Vrin, 1942, 130 p.
- L. PETECH, *China and Tibet in Early XVIIIth Century, History of the Establishment of Chinese Protectorate in Tibet*, Leiden, Brill, 1950, 286 p.
- V. PINOT, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*, Geuthner, 1932, 480 p.
- A. SCHULZ, *Hsi Yang Lou, Untersuchungen zu den « Europäischen Bauten » des Kaisers Ch'ien-lung*, Isny im Allgäu, Schmidt und Schulz, 1966, 98 p.
- J.D. SPENCE, *Ts'ao Yin and the K'ang-hsi Emperor, Bondservant and Master*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1966, 330 p.
- SZE Mai-mai, *The Tao of Painting*, New York, Bollingen Foundation, 1956, 2 vol.
- TENG Ssu-yü, « Chinese influence on the Western examination system », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, VII, 1943, pp. 267-312.
- E.J. VIERHELLER, *Nation und Elite im Denken von Wang Fu-chih (1619-1692)*, Hamburg, Mitteilungen der Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens, XLIX, 1968, 138 + 30 p.
- A. WALEY, *Yuan Mei, XVIIIth-Century Chinese Poet*, New York, Allen & Unwin, 1956, 228 p.
- C.C. WANG (trad.), *Dream of the Red Chamber*, Londres, Routledge, 1929, 372 p.
- YANG Hsien-yi et G. YANG (trad.), *The Scholars*, Pékin, Foreign Languages Press, 1957, 722 p.

XIX^e siècle

- W.L. BALES, *Tso Tsung-t'ang, Soldier and Statesman of Old China*, Shanghai, Kelly & Walsh, 1937, 436 p.
- K. BIGGERSTAFF, *The Earliest Modern Government Schools in China*, Ithaca, Cornell University Press, 1961, 276 p.
- J.O.P. BLAND et E. BACKHOUSE, *China Under the Empress Dowager, Being the History of the Life and Times of Tz'u hsi*, Pékin, Vetch, 1939, 470 p.
- E.P. BOARDMAN, *Christian Influence upon the Ideology of the Taiping Rebellion, 1851-1864*, Madison, University of Wisconsin Press, 1952, 188 p.
- CHANG Chung-li, *The Chinese Gentry, Studies on their Role in XIXth-Century China*, Seattle, University of Washington Press, 1955, 250 p.
- CHANG Hsin-pao, *Commissioner Li and the Opium War*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1964, 318 p.
- CHIANG Siang-tseh, *The Nien Rebellion*, Seattle, University of Washington Press, 1954, 160 p.
- S.C. CHU, *Reformer in Modern China, Chang Chien (1853-1926)*, New York et Londres, Columbia University Press, 1965, 256 p.
- CHU Wen-chang, *The Moslem Rebellion in North-West China, 1861-1878*, La Haye, Mouton, 1966, 232 p.
- CH'Ü T'ung-tsu, *Local Government in China under the Ch'ing*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1962, 360 p.
- P.A. COHEN, *The Missionary Movement and the Growth of Chinese Antiforeignism, 1860-1870*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1963, 392 p.
- M. COLLIS, *La Guerre de l'opium*, Paris, Calmann-Lévy, 1948, 336 p.
- J.K. FAIRBANK, *Trade and Diplomacy on the China Coast : the Opening of the Treaty Ports, 1842-1854*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1964, 2 vol., 490 p.
- A. FEUERWERKER, *China's Early Industrialisation, Sheng Hsüan-huai (1844-1916) and Mandarin Enterprise*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1958, 312 p.
- K.E. FOLSOM, *Friends, Guests and Colleagues, the Mu-fu System in the Late Ch'ing Period*, Berkeley, University of California Press, 1968, 234 p.
- J. CHESNEAUX et M. BASTID, *Des Guerres de l'opium à la guerre franco-chinoise, 1840-1885*, Paris, Hatier, 1969, 224 p.
- W.J. HAIL, *Tseng Kuo-fan and the Taiping Rebellion*, New Haven, Yale University Press, 1927, 422 p., rééd. New York, Paragon Book, 1964.
- HAO Yen-p'ing, *The Comprador in XIXth Century China*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1970, 315 p.
- HSIAO Kung-ch'üan, *Rural China, Imperial Control in the XIXth Century*, Seattle, University of Washington Press, 1960, 784 p.
- I.C.Y. HSÜ, *The Ili Crisis, a Study of Sino-Russian Diplomacy, 1871-1881*, Oxford, Clarendon Press, 1965, 230 p.
- F.H.H. KING, *Money and Monetary Policy in China, 1845-1895*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1965, 330 p.
- K.S. LATOURETTE, *A History of Christian Missions in China*, 1^{re} éd. 1929, rééd. New York, Russel & Russel, 1967, 930 p.

BIBLIOGRAPHIE

- LIANG Ch'i-ch'ao, *Intellectual Trends in the Ch'ing Period*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1959.
- LIN Tai-i, *Flowers in the Mirror*, Londres et Berkeley, Owen, 1965, 310 p. (trad. du *Jinghuayuan* de Li Ruzhen).
- K.C. LIU, *Anglo-American Steamship Rivalry in China, 1862-1874*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1962, 218 p.
- W.F. MANNIX, *Memoirs of Li Hung-chang*, Boston-New York, Houghton Mifflin, 1923, 298 p.
- R.M. MARSH, *The Mandarins : the Circulation of Elites in China*, Glencoe, Free Press of Glencoe, 1961, 300 p.
- F. MICHAEL, *The Taiping Rebellion*, vol. 1, *History*, Seattle, University of Washington Press, 1966, 243 p.
- J.L. RAWLINSON, *China's Struggle for Naval Development, 1839-1895*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1967, 318 p.
- J. RECLUS (trad.), *Chen Fu. Récits d'une vie fugitive*, Paris, Gallimard, 1967, 180 p.
- V.Y.C. SHIH, *The Taiping Ideology, its Sources, Interpretations and Influences*, Seattle, University of Washington Press, 1967, 554 p.
- S. SPECTOR, *Li Hung-chang and the Huai Army, a Study in XIXth-Century Chinese Regionalism*, Seattle, University of Washington Press, 1964, 359 p.
- TENG Ssu-yü, *The Nien Army and their Guerrilla Warfare*, Paris-La Haye, Mouton, 1961, 254 p.
- TENG Ssu-yü, *New Light on the History of the T'ai-p'ing Rebellion*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1950, 132 p.
- TENG Ssu-yü et J.K. FAIRBANK, *China's Response to the West, 1839-1923*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1954, 1^ééd. New York, Atheneum, 1963.
- F. WAKEMAN, *Strangers at the Gate, Social Disorder in South China, 1839-1861*, Berkeley, University of California Press, 1966, 276 p.
- A. WALEY, *The Opium War Through Chinese Eyes*, Londres, Allen & Unwin, 1958, 258 p.
- L.T.S. WEI, *La Politique missionnaire de la France en Chine, 1842-1856*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1960, 652 p.
- M.C. WRIGHT, *The Last Stand of Chinese Conservatism, the T'ung-chih Restoration, 1862-1874*, Stanford, Stanford University Press, 1957, 426 p.

Première moitié du XX^e siècle

- L. BIANCO, *Les Origines de la révolution chinoise, 1915-1949*, Paris, Gallimard, 1967, 384 p.
- H.L. BOORMAN (éd.), *Biographical Dictionary of Republican China*, vol. I, Ai-Ch'ü, New York, Columbia University Press, 1967, 484 p.
- H. van BOVEN, *Histoire de la littérature chinoise moderne*, Pékin, Université catholique, 1946, 188 p.
- O. BRIÈRE, « Les courants philosophiques en Chine depuis 50 ans », *Bulletin de l'Université l'Aurore*, X, n° 40, Shanghai, 1949, trad. anglaise *Fifty Years of Chinese Philosophy*, Londres, Allen & Unwin, 1956, 160 p.
- M. CAMERON, *The Reform Movement in China, 1898-1912*, Stanford, Stanford University Press, 1931, 224 p.
- CHAN Wing-tsit, *Religious Trends in Modern China*, New York, Columbia University Press, 1953, 328 p.

Bibliographie

- J.K. CHANG, *Industrial Development in Pre-Communist China*, Chicago, Aldine Publ. Co, 1969, 144 p.
- J. CHESNEAUX, *Recherches sur le mouvement ouvrier chinois de 1919 à 1927*, Paris-La Haye, Mouton, 1962, 652 p.
- J. CHESNEAUX, *Les Sociétés secrètes en Chine*, Paris, Julliard, 1965, 277 p.
- J. CHESNEAUX et J. LUST, *Introduction aux études d'histoire contemporaine de Chine*, Paris-La Haye, Mouton, 1964, 148 p.
- China Yearbook*, Londres, 1912-1919, T'ien-tsin, 1919-1939.
- CHOW Tse-tsung, *The May Fourth Movement, Intellectual Revolution in Modern China*, Stanford, California University Press, 1960, rééd. 1967, 486 p.
- H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*, Shanghai, Tu-se-wei, 1914-1929, 15 vol.
- FEI Hsiao-tung, *Peasant Life in China, a Field Study of Country Life in the Yangtze Valey*, Londres, Kegan Paul, 1939, 300 p.
- J.F. de FRANCIS, *Nationalism and Language Reform in China*, Princeton, Princeton University Press, 1950, 306 p.
- W. FRANKE, *Chinas Kulturelle Revolution, die Bewegung vom 4. Mai 1919*, Munich, Oldenbourg, 1957, 90 p.
- D.G. GILLIN, *Warlord, Yen Hsi-shan in Shanhsi Province, 1911-1949*, Princeton, Princeton University Press, 1967, 334 p.
- J. GUILLERMAZ, *Histoire du Parti communiste chinois, 1921-1949*, Paris, Payot, 1968.
- J.B. GRIEDER, *Hu Shih and the Chinese Renaissance, Liberalism in the Chinese Revolution*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1970, 350 p.
- M. HEMERY, *De la révolution littéraire à la littérature révolutionnaire*, Paris, L'Herne, 1970, 336 p.
- T.C. HSIA, *A History of Modern Chinese Fiction, 1917-1957*, New Haven, Yale University Press, 1961, 622 p.
- H. ISAACS, *The Tragedy of the Chinese Revolution*, Londres, 1958, trad. française, *La Tragédie de la révolution chinoise*, Paris, Gallimard, 1967, 446 p.
- A. HUMMEL (trad.), *The Autobiography of a Chinese Historian (Ku Chieh-kang)*, Leiden, Brill, 1931, 200 p.
- O. LANG, *Pa Chin and his Writings*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1967, 402 p.
- J.R. LEVENSON, *Liang Ch'i-ch'ao and the Mind of Modern China*, Cambridge (Mass.), 1953, 2^e éd. Berkeley, University of California Press, 1967, 316 p.
- J.R. LEVENSON, *Confucian China and its Modern Fate*, Berkeley, University of California Press, 1958, 224 p.
- LI Chien-nung, *The Political History of China, 1840-1928*, trad. du chinois, Stanford, Stanford University Press, 1956, rééd. 1967, 544 p.
- LIN Shu-shen, *Histoire du Journalisme en Chine*, Avesnes, Éd. de l'Observateur, 1937, 164 p.
- LIN Yu-tang, *A History of Press and Public Opinion in China*, Chicago, University of Chicago Press, 1936, 180 p.
- M. MEISNER, *Li Ta-chao and the Origins of Chinese Marxism*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1967, 326 p.
- R.L. POWELL, *The Rise of Chinese Military Power, 1895-1912*, Princeton, Princeton University Press, 1955, 384 p.
- V. PURCELL, *The Chinese in South-East Asia*, Londres-New York, Oxford University Press, 1951, 802 p.

BIBLIOGRAPHIE

- V. PURCELL, *The Boxer Uprising, a Background Study*, Cambridge University Press, 1963, 271 p.
- J. PRUSEK, *Die Literatur des befreiten China und ihre Volkstraditionen*, Prague, Artia, 1955, 740 p.
- J.E. SHERIDAN, *Chinese Warlord : The Career of Feng Yü-hsiang*, Stanford University Press, 1966, 386 p.
- E. SNOW, *Étoile rouge sur la Chine*, Paris, Stock, 1965, 439 p.
- C.C. TAN, *The Boxer Catastrophe*, New York, Columbia University Press, 1955, 276 p., rééd. New York, Octagon Books, 1967.
- TCHENG Cheng (trad.), *Lieou Ngo, L'odyssée de Lao Ts'an*, Paris, Gallimard, 1964, 280 p.
- L.G. THOMPSON, *Ta t'ung shu, the One-world Philosophy of K'ang Yu-wei*, Londres, Allen & Unwin, 1958, 300 p.
- C.C. WANG, *Chinese Intellectuals and the West*, Chapel Hill, University of the North Carolina Press, 1966, 588 p.
- M.C. WRIGHT, et al., *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*, New Haven, Yale University Press, 1968, 505 p.

Depuis 1949

- A.D. BARNETT, *Communist China, The Early Years, 1945-1955*, New York, Praeger, 1964, 338 p.
- A. FEUERWERKER (éd.), *History in Communist China*, Cambridge, M.I.T. Press, 1968, 382 p.
- J. GITTINGS, *The Role of the Chinese Army*, New York, Oxford University Press, 1967, 330 p.
- J. GUILLERMAZ, *La Chine populaire*, 5^e éd. mise à jour, Paris, P.U.F., 1971, 128 p.
- M. GOLDMAN, *Literary Dissent in Communist China*, Harvard University Press, 1967, 344 p.
- S. LEYS, *Les Habits neufs du président Mao*, Paris, Champ libre, 1971, 312 p.
- R. MCFARQUHAR (éd.), *China under Mao : Politics Takes Command*, Cambridge, M.I.T. Press, 1966, 325 p.
- R.C. NORTH, *Le Communisme chinois* (trad. française), Paris, Hachette, 1966, 248 p.
- P. SCHRAN, *The Development of Chinese Agriculture, 1950-1959*, Urbana, University of Illinois Press, 1969, 200 p.
- F.H. SCHURMANN, *Ideology and Organization in Communist China*, Berkeley, University of California Press, 1966, 540 p.
- C.K. YANG, *Chinese Communist Society : the Family and the Village*, Cambridge, M.I.T. Press, 1965, 276 p.

Compléments bibliographiques

Ouvrages généraux

P. DEMIÉVILLE, *Choix d'études sinologiques*, Leiden, Brill, 1973, 633 p. *Choix d'études bouddhiques*, Leiden, Brill, 1973, 497 p.; M. ELVIN, *The Pattern of the Chinese Past*, Stanford University Press, 1973, 346 p.; H. FRANKE et B. STAIGER, *China Handbuch*, Düsseldorf, Universitätsverlag, 1974, 884 p.; D.H. PERKINS, *Agricultural Development in China, 1368-1968*, Chicago, Aldine, 1969, 395 p.; N. SIVIN et S. NAKAYAMA, *Chinese Science : Exploration of an Ancient Tradition*, Cambridge, M.I.T. Press, 1973, 334 p.

Antiquité

K.C. CHANG, *Early Chinese Civilization : Anthropological Perspectives*, Cambridge, Harvard University Press, 1972, 229 p.; H.G. CREEL, *The Origins of Statecraft in China. Vol. 1 : The Western Chou Empire*, University of Chicago Press, 1970, 559 p.; R. FELBER, *Die Entwicklung der Austauschverhältnisse im alten China*, Berlin, Akademie Verlag, 1973, 300 p.; J. PRUSEK, *Chinese Statelets and the Northern Barbarians, 1400-300 B.C.*, Dortrecht, Reidel, 1971, 314 p.; L. VANDERMEERSCH, *Wangdao ou la voie royale, Recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque*, Paris, Publ. E.F.E.O., 1977, 358 p.

Qin et Han

D. BODDE, *Festivals in Ancient China; New Year and other annual observances during the Han dynasty 206 B.C.-A.D. 220*, Princeton University Press, 1975, 439 p.; CH'Ü T'ung-tsu, *Han Social Structure*, Seattle, University of Washington Press, 1972, 550 p.; M. LOEWE, *Crisis and conflict in Han China 104 B.C. to A.D. 9*, Londres, Allen & Unwin, 1974, 340 p.

Sui, Tang, Cinq dynasties

W. ACKER, *Some T'ang and pre-T'ang Texts on Chinese Painting*, vol. II, Leiden, Brill, 1974, 327 p.; A. FORTE, *Political Propaganda and Ideology in China at the end of the Seventh Century*, Naples, Istituto universitario orientale, 1976, 312 p.; A.F. WRIGHT et D. TWITCHETT, *Perspectives on the T'ang*, New Haven, Yale University Press, 1973, 458 p.; D. TWITCHETT (éd.), *Cambridge History of China*, vol. III : *Sui & T'ang China*, Cambridge University Press, 1979, 850 p.

COMPLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Song

D.D. LESLIE, *The Survival of the Chinese Jews : The Jewish Community of Kaifeng*, Leiden, Brill, 1972, 270 p.

Liao, Jin, Xia et Mongols

H. GIBB, *Ibn Batuta : Travels in Asia and Africa, 1325-1354*, (trad.), Londres, Routledge, 1926, 398 p., rééd. par Hakluyt Society, 1947.

Ming

W.Th. DeBARY, *The Unfolding of Neo-Confucianism*, New York, Columbia University Press, 1975, 593 p.; M. CARTIER, *Une réforme locale en Chine au XVI^e siècle; Hai Rui à Chun'an 1558-1562*, Paris et La Haye, Mouton, 1973, 169 p.; J. CHING, *To Acquire Wisdom : The Way of Wang Yang-ming*, New York, Columbia University Press, 1976, 373 p.; J. DARS (trad.), *Au bord de l'eau*, Paris, Gallimard, 1979, 2 vol., 1233 + 1356 p.; L.C. GOODRICH et C. FANG, *Dictionary of Ming Biography*, New York, Columbia University Press, 1976, 2 vol., 1022 + 728 p.; F.W. MOTE, *The Poet Kao Ch'i*, Princeton University Press, 1962, 247 p.; So Kwan-wai, *Japanese Piracy in Ming China during the 16th Century*, East Lansing, Michigan State University Press, 1975, 254 p.

De 1644 à 1798

M. FREEMAN, *The preservation of Learning by Yen Yüan*, Los Angeles, Mon. Ser. Monograph XVI, 1972, 215 p.; P. HUANG, *Autocracy at Work : A Study of the Yung-cheng Period, 1723-1735*, Bloomington, Indiana University Press, 1974, 500 p. ; C. LOMBARD-SALMON, *Un exemple d'acculturation chinoise dans la province du Guizhou au XVIII^e siècle*, Paris, Publ. E.F.E.O., 1972, 461 p.

XIX^e siècle

P.W. FAY, *The Opium War 1840-1842*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975, 406 p.

Première moitié du XX^e siècle

H.L. BOORMAN (éd.), *Biographical Dictionary of Republican China*, New York, Columbia University Press, vol. II, 1968, vol. III, 1970, vol. IV, 1971. L.E. EASTMAN, *The Abortive Revolution : China*

Compléments bibliographiques

under Nationalist Rule, 1927-1937, Cambridge, Harvard University Press, 1974, 398 p.; HAN Suyin, *L'arbre blessé*, Paris, Stock, 1965, 485 p.; F. HOUANG, *Les manifestes de Yen Fou*, Paris, Fayard, 1977, 151 p.; Ph. HUANG, *Liang Ch'i-ch'ao and Modern Chinese Liberalism*, Seattle, University of Washington Press, 1972, 231 p.; L. SCHNEIDER, *Ku Chieh-kang and China's new History : Nationalism and the quest for alternative traditions*, Berkeley, University of California Press, 1971, 337 p.; S.R. SCHRAM, *Mao Tse-toung*, Paris, A. Colin, 1972, 559 p.; J.E. SHERIDAN, *China in Disintegration : The Republican Era in Chinese History, 1912-1949*, New York, The Free Press, 1975, 338 p.

Depuis 1949

L. BIANCO, « La Chine populaire et Taiwan depuis 1945 » in Maurice Crouzet, *Le monde depuis 1945*, Paris, P.U.F., 1973. J. GUILLERMAZ, *Le parti communiste chinois au pouvoir*, Paris, Payot, 1972, 550 p.; S. LEYS, *Ombres chinoises*, Paris, Bibliothèque asiatique, 1974, 314 p.; R. McFARQUHAR, *The Origins of the Cultural Revolution*, Londres, Oxford University Press, 1974, 439 p.; J. Pasqualini, *Prisonnier de Mao, sept ans dans un camp de travail en Chine*, Paris, Gallimard, 1975, 338 p.

Tableaux

Histoire	Civilisation*
<p>xvii^e siècle. Fondation de la dynastie des Shang ou Yin.</p> <p>— 1384. Établissement des Shang dans leur dernière capitale près de Anyang, d'après la chronologie de Dong Zuobin.</p> <p>— 1025 (environ). Destruction des Shang par les Zhou; début des Zhou occidentaux.</p> <p>— 1000 (environs de). Développement de la technique du cheval monté dans les parties occidentales de l'Asie.</p> <p>— 827- — 782 (règne du roi Xuan). Incursions de populations du Nord (premiers cavaliers nomades?).</p> <p>— 771. Invasions barbares au Shenxi. Les Zhou quittent leur capitale de la vallée de la Wei et fixent leur résidence principale à Luoyang. Début des Zhou orientaux.</p> <p>— 722. Première année de la période <i>Chunqiu</i> (« Printemps et Automnes »).</p> <p>— 704. Le royaume sinisé de Chu au Hubei et sur le moyen Yangzi s'étend jusque dans le Sud du Henan.</p> <p>— 688. Première mention du terme <i>xian</i> (circonscription), appliqué à un territoire conquis.</p> <p>— 667. Serment entre principautés qui fait de Qi, royaume du Shandong, le chef de la confédération chinoise contre les invasions barbares. Début de l'hégémonie de Qi.</p> <p>— 632. Jin, royaume du Shanxi, accède à l'hégémonie.</p> <p>— 606. Chu menace le domaine royal des Zhou au Henan.</p> <p>— 597. Le roi Zhuang de Chu est reconnu comme hégémon à la suite de sa victoire sur Jin.</p> <p>— 594. Réforme fiscale dans la principauté de Lu au Shandong.</p> <p>— 589. Grande bataille entre Qi et Jin, principaux adversaires de l'époque.</p>	<p>xvii^e siècle. ★ Début du bronze dans le bassin du fleuve Jaune.</p> <p>— 1384- — 1025 (environ). Inscriptions sur os et écailles de la fin des Shang à Anyang (Henan).</p> <p>x^e-ix^e siècles. Premières inscriptions sur vases de bronze. Plus anciens hymnes religieux du <i>Shijing</i>.</p> <p>— 841. Début de l'histoire datée.</p> <p>— 753. Début des <i>Annales de Qin</i>.</p> <p>— 722. Début des <i>Annales de Lu</i>, le <i>Chunqiu</i>.</p>

* Les mentions précédées du signe ◇ intéressent l'histoire des religions, celles qui sont précédées du signe ★ intéressent l'histoire des sciences ou l'histoire des techniques.

chronologiques

Histoire	Civilisation
<p>— 562. Le prince de Lu est écarté du pouvoir et ne conserve que des prérogatives religieuses.</p> <p>— 543. Réformes fiscales à Zheng.</p> <p>— 506. Offensive de Wu (sud du Jiangsu) contre Chu. Wu occupe Ying, capitale de Chu.</p> <p>— 494. Le royaume de Yue se reconnaît vassal de celui de Wu.</p> <p>— 486- — 482. Wu relie le Yangzi par un canal jusqu'au Sud du Shandong.</p> <p>— 481. Fin de la période <i>Chunqiu</i>.</p> <p>— 473. Wu est détruit par Yue, son voisin méridional.</p> <p>— 461. Qin fortifie le cours nord-sud du fleuve Jaune.</p> <p>— 453. Division du royaume de Jin en trois principautés (Han, Wei et Zhao). Début de la période des Royaumes combattants (<i>Zhanguo</i>).</p> <p>— 445. Expansion de Chu vers l'est aux dépens de Wu.</p> <p>— 408. Les Barbares Di du Nord sont écrasés. Wei repousse Qin vers l'ouest et s'étend jusqu'à la Luo du Nord où il construit une ligne de fortifications.</p> <p>— 367. Division de la maison royale des Zhou en deux principautés : Zhou occidental et Zhou oriental.</p> <p>— 361. Arrivée à Qin du réformateur légiste Gongsun Yang (Shang Yang).</p> <p>— 358- — 352. Wei fortifie la vallée de la Luo du Nord et prolonge ses défenses jusqu'à la boucle des Ordos.</p> <p>— 356- — 348 (environ). Grandes réformes de Shang Yang à Qin.</p> <p>— 354- — 351. Sièges de Handan, capitale de Zhao dans le Sud-Ouest du Hebei.</p> <p>— 334. Chu absorbe Yue (Bas-Yangzi et Nord du Zhejiang).</p> <p>— 328. Institution d'un Premier ministre à Qin.</p> <p>— 325. Le prince de Qin prend le titre de roi (<i>wang</i>).</p> <p>— 318- — 316. Qin pénètre dans la plaine de Chengdu au Sichuan.</p>	<p>— 513. ★ Première mention de la fonte du fer.</p> <p>— 501. ★ Mention de quatre procédés de diagnostic médical : examen du teint et de la langue, formes primitives d'auscultation, histoire médicale du patient, examen du pouls.</p> <p>— 479. Date traditionnelle de la mort de Confucius (Kongzi).</p> <p>— 467. ★ Observation de la comète de Halley.</p> <p>— 444. ★ Calcul de l'année solaire : 365 jours un quart.</p> <p>— 395 (vers). Mort du légiste Li Kui (ou Li Ke), ministre de Wei.</p> <p>— 381 (vers). Mort de Mozi.</p> <p>— 350 (vers). ★ Plus ancien catalogue d'étoiles.</p> <p>— 355 (vers). Mort de Yang Zhu, philosophe pessimiste, apôtre de l'égoïsme.</p>

Histoire	Civilisation
<p>— 307. Zhao, royaume du Nord du Shanxi, crée un corps de cavalerie contre les nomades de la steppe.</p> <p>— 300 (aux environs de). Qin, Zhao et Yan, royaumes du Nord, construisent des murailles de défense contre les cavaliers nomades en Mongolie et en Mandchourie. Travaux sur le cours supérieur du Minjiang au Sichuan.</p> <p>— 298- — 280 (vers). Expédition de Chu au Sichuan oriental et au Yunnan.</p> <p>— 286. Qi met fin à la principauté de Song au Henan oriental.</p> <p>— 280. Qin pénètre au Guizhou.</p> <p>— 278- — 287. Qin s'agrandit aux dépens de Chu au Hubei et au Hunan.</p> <p>— 277. Nouvelle expédition de Qin dans la région des gorges du Yangzi et au Guizhou.</p> <p>— 256. Qin met fin à la maison royale des Zhou. Fin des Zhou orientaux.</p> <p>— 246. Avènement à Qin du roi Zheng, futur Premier empereur de la dynastie des Qin. Construction à Qin d'un canal de 150 km au Shenxi.</p> <p>— 239- — 235. Transferts de population à Qin pour peupler la vallée de la Wei.</p> <p>— 237. Li Si succède à Lü Buwei comme ministre de Qin.</p> <p>— 221. Fondation de l'empire des Qin.</p> <p>— 221- — 214. Expéditions au Fujian, au Guangdong, au Guangxi, dans le Nord du Vietnam.</p> <p>— 220. Construction d'un réseau de routes impériales. Reconstruction et prolongation des Grandes Murailles construites aux environs de — 300.</p> <p>— 215. Campagne de Meng Tian en Mongolie contre les Xiongnu.</p> <p>— 214. Expédition au Nanyue (région de Canton et de Hanoi). Transfert au Nanyue de 500 000 condamnés.</p> <p>— 212. Construction des palais impériaux.</p> <p>— 210. Mort du Premier empereur.</p> <p>— 209. Début des soulèvements et de la guerre civile. Fondation du premier Empire de la steppe par Maodun, chef des tribus de Xiongnu.</p>	<p>— 300 (vers). Mort du sophiste Hui Shi et du philosophe taoïste Zhuang Zhou (Zhuangzi), auteur du <i>Zhuangzi</i>.</p> <p>— 289 (vers). Mort de Mencius (Mengzi), continuateur de Confucius.</p> <p>— 277 (vers). Mort du grand poète Qu Yuan de Chu.</p> <p>— 250 (vers). Mort du sophiste Gongsun Long.</p> <p>— 240. ★ Observation de la comète de Halley. Vers — 240, mort de Zou Yan de Qi, spécialiste des Cinq Éléments (<i>wuxing</i>).</p> <p>— 239. Le <i>Lüshi chunqiu</i>, somme des connaissances de l'époque.</p> <p>— 235. Mort du philosophe Xunzi, sociologue d'inspiration confucéenne influencé par le légisme.</p> <p>— 213. « L'incendie des livres. »</p>

Histoire	Civilisation
<ul style="list-style-type: none"> — 208. Rébellion populaire de Chen She. — 207. Assassinat du Deuxième empereur. — 206. Fin de la dynastie des Qin. — 203. Xiang Yu et Liu Bang se partagent l'Empire : Chu, royaume de Xiang Yu à l'Est; Han, royaume de Liu Bang à l'ouest. — 202. Liu Bang élimine Xiang Yu, et se proclame empereur des Han. — 201. Liu Bang cède en fiefs une partie des territoires de l'Empire à ses anciens compagnons d'armes. — 200. Liu Bang établit sa capitale à Chang'an, actuel Xi'an au Shenxi. Vers — 200. Retrait général des défenses chinoises au sud des Grandes Murailles. — 198. Transfert de riches familles de Qi (Shandong) et de Chu (Moyen-Yangzi) dans la région de Chang'an. Paix avec les Xiongnu. — 191. Les lois les plus rigoureuses de Qin sont abolies. — 188. Adoucissement des lois contre les marchands. — 187. Nouvelles suppressions de lois pénales des Qin. — 180. Mort de l'impératrice Lü. Les membres de son clan sont exterminés. — 179. Le Nanyue se reconnaît vassal des Han. — 177. Avance des Xiongnu jusqu'au Henan. — 175. Autorisation de fonte privée de monnaies. — 174. Mort du <i>shanyu</i> Maodun, fondateur de l'empire Xiongnu. — 167. Les mutilations pénales disparaissent du Code. Création de peines de travaux forcés. — 166. Première mention du système de code par signaux (feux et fumées) sur les frontières de la steppe. Incursions des Xiongnu. — 165. Premières épreuves officielles pour le choix des fonctionnaires. — 158. Première mention de colonies militaires (<i>tuntian</i>) sur les frontières du Nord. — 144. Incursion des Xiongnu au Shanxi et razzia des chevaux du parc impérial. 	<ul style="list-style-type: none"> — 174. Jia Yi (200-168) présente à l'empereur son programme politique, le <i>Zhi'ance</i>. — 157. Mort de Lu Jia, lettré taoïsant, auteur du <i>Xinyu</i>.

Histoire	Civilisation
<ul style="list-style-type: none"> — 141. Avènement de l'empereur Wu (Xiaowudi). — 139 (ou 135). Départ de Zhang Qian en Asie centrale à la recherche des grands Yuezhi. — 136. Début de l'exploration des routes du Sichuan vers la Birmanie et l'Inde sur l'initiative de Tang Meng. — 131. Effort de pénétration au Yunnan et au Guizhou. — 130. Construction d'une route entre Sichuan et Guizhou. — 129. Construction d'un canal de 150 km entre Shenxi et Henan. — 128. Premières campagnes en Mandchourie et en Corée. — 127. Loi du partage des fiefs entre les fils. — 126. Zhang Qian est de retour du Ferghana et de Bactriane. — 124. Tentative de rébellion du prince Liu An de Huainan. — 122- — 109. Expansion des Han vers le Sud. — 121. Les armées des Han pénètrent de 1 000 km en Mongolie. — 120. Plus de 700 000 sinistrés du Shandong sont transférés au Shenxi. — 119. Création du monopole d'État du sel et du fer. — 117 et — 115. Création de commanderies au Gansu. — 115. Zhang Qian part de nouveau en Asie centrale, vers le pays des Wusun (vallée de l'Ili). — 113. Grand effort d'irrigation et de mise en valeur des terres dans le Nord-Ouest. — 102. Création de postes fortifiés en Mongolie. Soldats et bagnards prolongent les Grandes Murailles de Lanzhou à Yumenguan. — 101. Succès de la seconde expédition contre le Ferghana. — 99. Soulèvements populaires dans les parties orientales de l'Empire. — 98. Monopole d'État sur l'alcool. 	<ul style="list-style-type: none"> — 140. ★ Premier ouvrage d'alchimie chinoise. — 135 (vers). ★ Première mention de la forme à six pointes des cristaux de neige dans le <i>Hanshi waizhuan</i>. — 133. ◇ Envoi de magiciens (<i>fangshi</i>) à la recherche des îles des Immortels. — 124. Création d'un bureau de cinquante spécialistes des Classiques en écriture nouvelle. — 122. Suicide du prince Liu An de Huainan, à la Cour duquel avait été composé le <i>Huainanzi</i>, ouvrage de philosophie taoïste. — 120. Création du Yuefu, Bureau de la Musique chargé de recueillir les chansons populaires et exotiques. — 117. Mort de Sima Xiangru, célèbre auteur de <i>fu</i>. — 109. ◇ Recherche des îles des Immortels. — 105. Mort de Dong Zhongshu, plus important commentateur des Classiques du II^e siècle. A la suite des ambassades des royaumes de l'Asie centrale, la vigne et la luzerne sont introduites en Chine. — 104. ★ Réforme fondamentale du calendrier.

Histoire	Civilisation
<p>— 95. Canal de 100 km reliant la Wei à la Jing au Shenxi.</p> <p>— 87. Mort de l'empereur Wu.</p> <p>— 68. Abandon de la garde des fortins situés au-delà des Grandes Murailles.</p> <p>— 64. Les Han concentrent leurs efforts sur la défense de la route méridionale des oasis.</p> <p>— 60. Début du déclin de la puissance des Xiongnu.</p> <p>— 18. Vente de titres officiels.</p> <p>— 14. Soulèvements paysans.</p> <p>— 7. Projet de limitation des propriétés privées.</p> <p>— 3. Critique de Bao Xuan contre la politique de l'époque et l'oppression dont souffre la paysannerie.</p> <p>— 1. Début de la puissance de Wang Mang.</p>	<p>— 93. Découverte de manuscrits des Classiques en écriture ancienne.</p> <p>— 92. Début des procès de sorcellerie au Palais impérial. Vers — 92, mort du grand historien Sima Qian, auteur des <i>Mémoires historiques, Shiji</i>.</p> <p>— 89. ◇ Sacrifices <i>feng</i> et <i>shan</i> au Taishan. ★ Zhao Guo invente de nouveaux instruments agricoles et un nouveau système d'assolement, le <i>daitian</i>.</p> <p>— 81. Discussions sur l'abandon ou le maintien des monopoles d'État sur le sel, le fer et l'alcool. Le contenu de ces discussions paraîtra quelques années plus tard dans le <i>Yantie lun, Discussions sur le sel et le fer</i>.</p> <p>— 65. ★ Plus anciens moulins à eau en Asie mineure.</p> <p>— 52. ★ Armille équatoriale de Guo Shouchang.</p> <p>— 51. Conférence à la Cour sur l'interprétation des Classiques.</p> <p>— 46. Recrutement de spécialistes du <i>yin-yang</i> et des présages.</p> <p>— 41. Le nombre des étudiants de l'Académie est porté à 1 000.</p> <p>— 28. ★ Début de la notation systématique des taches solaires.</p> <p>— 26. Liu Xiang, bibliothécaire impérial, présente son <i>Commentaire aux Cinq Éléments</i> dans le <i>Hongfan, Hongfan wuxing zhuan</i>. Recherche des livres perdus.</p> <p>— 15. Le <i>Fangyan</i>, premier ouvrage sur les dialectes chinois.</p> <p>— 8. Le nombre des étudiants de l'Académie est porté à 3 000.</p> <p>— 7. Suppression de l'office de la Musique (Yuefuguan). Classement bibliographique de Liu Xiang, le <i>Qilue</i>.</p> <p>— 6. Mort de Liu Xiang, auteur du <i>Xinxu</i> et du <i>Shuoyuan</i>.</p> <p>— 3. ◇ Des amulettes de la Reine mère d'Occident (Xiwangmu) circulent chez les gens du peuple au Shandong.</p> <p>— 2. ◇ Interdiction des suicides par fidélité au défunt (<i>xunsi</i>).</p>

Histoire	Civilisation
<p>2. Premier recensement connu : 12 366 470 familles et 51 671 400 individus.</p> <p>6. Wang Mang, « empereur provisoire » à la mort de l'empereur Ping, exerce une sorte de régence. Rébellion d'un prince des Liu contre Wang Mang.</p> <p>7. Réforme monétaire de Wang Mang.</p> <p>9. Wang Mang fonde la dynastie des Xin. « Nationalisation » des terres.</p> <p>10. L'ancienne noblesse des Han est réduite au rang des simples particuliers.</p> <p>11. Le fleuve Jaune rompt ses digues et change de cours.</p> <p>17. Extension des insurrections populaires à la suite des calamités naturelles et des réquisitions pour les armées.</p> <p>20. Constructions fastueuses de Wang Mang à Chang'an.</p> <p>22. Expéditions contre les insurgés du Shandong et du Hubei, qui prennent le nom de Sourcils rouges (Chimeï).</p> <p>23. La dynastie fondée par Wang Mang est emportée par les soulèvements populaires et les rébellions de l'ancienne noblesse impériale.</p> <p>25. Les Sourcils rouges entrent dans Chang'an. Liu Xiu se proclame empereur : début des seconds Han ou Han orientaux. La capitale est établie à Luoyang.</p> <p>27-28. Le nouvel empereur des Han élimine ses concurrents et réduit les soulèvements des Sourcils rouges.</p> <p>36. Reconquête du Sichuan et fin de l'empire des Cheng-Han.</p> <p>40. Soulèvement des populations du bassin du fleuve Rouge et du Guangdong occidental.</p> <p>42-43. Expédition victorieuse de Ma Yuan contre la rébellion vietnamienne des sœurs Trung Thac et Trung Nhi.</p> <p>50. Installation des Xiongnu du Sud ralliés aux Han dans les commanderies du Nord du Shanxi et du Shenxi.</p>	<p>5. Mort de Kong Guang, spécialiste des institutions et interprète des Classiques.</p> <p>8. Mort de Yang Xiong, philosophe rationaliste et taoïsant, partisan des traditions en caractères anciens et auteur du <i>Fayan</i> et du <i>Taixuanjing</i>.</p> <p>20. ★ Première mention de batteries de pilons mues par l'eau.</p> <p>23. Mort de Liu Xin, bibliothécaire impérial, éditeur de textes de l'Antiquité, dont le <i>Zuozhuan</i> et le <i>Zhouli</i>.</p> <p>31. ★ Première mention de l'application de la force hydraulique à des soufflets de hauts fourneaux pour la fonte du fer.</p> <p>56 (vers). Mort du philosophe rationaliste Huan Tan.</p>

Histoire	Civilisation
<p>57. Ambassade d'une principauté japonaise du Nord de Kyûshû.</p> <p>69. Réparation des digues du fleuve Jaune sur plus de 500 km.</p> <p>70. Construction du canal de la Bian, au Henan.</p> <p>73-94. Le général Ban Chao reprend le contrôle des oasis perdu depuis plus de 60 ans.</p> <p>77-91. Khotan devient le siège du gouvernement général des Han en Asie centrale.</p>	<p>65. ⇨ Première mention d'une communauté bouddhique à Pengcheng, dans le Nord du Jiangu.</p> <p>78. Mort de Du Du, auteur de <i>fu</i> (descriptions poétiques) et d'un essai politique, le <i>Mingshilun</i>.</p> <p>79. Conférence à la Cour sur l'interprétation des Classiques. Son compte rendu fournit la matière du <i>Baihutong</i>.</p> <p>82 (vers). <i>L'Histoire des Han (Hanshu)</i> de Ban Gu et de sa sœur Ban Zhao.</p> <p>83. Le <i>Lunheng</i> de Wang Chong : critique des superstitions et des opinions admises, explications naturalistes des phénomènes physiques. Choix de spécialistes du <i>Zuozhuan</i>, du <i>Guliangzhuan</i>, du <i>Shangshu</i> en caractères anciens et du <i>Shijing</i> de Mao.</p>
<p>87. Ambassade des Kushânes à Luoyang (envoi de lions).</p> <p>88. Suppression du monopole du sel et du fer.</p> <p>89-105. Ambassades indiennes à Luoyang.</p> <p>97. Gan Ying, envoyé par Ban Chao dans l'Orient romain, est retenu aux frontières de l'Empire parthe.</p> <p>101. Ambassade des Parthes.</p>	<p>100. Le <i>Shuowen jiezi</i>, premier dictionnaire de caractères (9 353 articles). ⇨ Première adaptation en chinois d'un texte bouddhique indien.</p> <p>101. Mort de Jia Kui, commentateur des Classiques en caractères anciens.</p> <p>105. ★ L'eunuque Cai Lun présente à l'empereur les premiers types de papier.</p>
<p>106. Réduction des dépenses de la Cour et des traitements de certains fonctionnaires.</p> <p>107. Ambassade d'une principauté japonaise.</p> <p>120. Une ambassade du royaume Shan de Birmanie offre à la Cour de Luoyang des danseurs et jongleurs de l'Orient romain.</p> <p>125 (vers). Progrès de la puissance des eunuques.</p> <p>125-150 (environ). Les Han rétablissent leur domination en Asie centrale.</p> <p>132. Première mention de relations officielles entre la Chine et Java.</p> <p>135. Les eunuques sont autorisés à adopter des fils.</p> <p>140. Travaux d'irrigation dans la région de Guiji au Zhejiang. Les incursions des Xianbei obligent les Han à leur céder un important territoire.</p>	<p>118 (vers). ★ Le <i>Lingxian</i> de Zhang Heng, ouvrage d'astronomie.</p> <p>124. ★ Sphère armillaire de Zhang Heng.</p> <p>127. Fan Ying, spécialiste des sciences ésotériques, est appelé à la Cour.</p> <p>132. ★ Sismographe et sphère armillaire animée par un mouvement rotatif diurne construits par Zhang Heng.</p> <p>139. ★ Mort de Zhang Heng, astronome, mathématicien et poète.</p> <p>142. Le <i>Zhouyi cantong ji</i>, ouvrage d'alchimie.</p>

Histoire	Civilisation
<p>157. Recensement : 56 486 856 individus.</p> <p>161. Ambassade indienne venue en Chine par l'Asie du Sud-Est.</p> <p>166. Ambassade de marchands de l'Orient romain.</p> <p>169. Grande victoire sur les Qiang.</p> <p>175. Extension du pouvoir des eunuques.</p> <p>178. Vente des offices.</p> <p>184. Grande insurrection des Turbans jaunes dont les troupes s'élèvent à plus de 300 000 hommes dès les commencements.</p> <p>189. Massacre des eunuques. Sac de Luoyang par les troupes de Dong Zhuo.</p> <p>190. Début de la puissance de Cao Cao. Vers 190, les adeptes de la secte taoïste des Cinq boisseaux de riz créent un État indépendant au Sichuan et dans le Sud du Shenxi. A partir de 190, les communications sont coupées avec l'Asie centrale.</p> <p>194. Famine à Chang'an.</p> <p>195. Sun Ce occupe le Bas-Yangzi.</p> <p>200. Mort de Sun Ce auquel succède son frère Sun Quan.</p> <p>201. Cao Cao est maître de presque toute la Chine du Nord.</p> <p>208. Alliance entre Liu Bei et Sun Quan contre Cao Cao. Célèbre défaite des troupes de Cao Cao sur le Yangzi (bataille de la Falaise Rouge).</p> <p>211. Liu Bei s'installe au Sichuan.</p> <p>212. Sun Quan s'installe à Nankin qu'il fortifie et baptise Jiankang.</p> <p>220. Mort de Cao Cao. Son fils Cao Pei prend le titre d'empereur de Wei. Fin de la dynastie des Han. Début de la période des Trois Royaumes.</p> <p>221. Liu Bei fonde l'empire des Shu-Han au Sichuan et fixe sa capitale à Chengdu.</p> <p>222. Sun Quan se proclame empereur de Wu.</p> <p>230. Expéditions maritimes de Wu.</p>	<p>147. ◇ Arrivée à Luoyang du moine parthe An Shigao, premier traducteur connu de textes bouddhiques indiens en chinois.</p> <p>151. Le <i>Zhenglun, Discussions politiques</i>, de Cui Shi, auteur de tendance légiste.</p> <p>165 (vers). Mort de Wang Fu, auteur du <i>Qianfulun</i>, ouvrage de critique sociale et politique.</p> <p>166. ◇ Première mention de cérémonies bouddhiques à la Cour de Luoyang. Mort de Ma Rong, grand commentateur des Classiques.</p> <p>173. ★ Invention de la grille de visée pour arbalète.</p> <p>175. Le texte des Classiques est gravé en trois types d'écriture par Cai Yong à la capitale.</p> <p>182. Mort de He Xiu, seul représentant à son époque des traditions en écriture nouvelle, continuateur de Dong Zhongshu.</p> <p>190. Les collections et les archives des Han disparaissent dans le sac de Luoyang par les armées de Dong Zhuo. ★ Vers 190, le <i>Shushu jiyi, Traditions mathématiques</i>, attribué à Xu Yue.</p> <p>192. Mort de Cai Yong, auteur du <i>Dudian</i> sur les institutions des Han. Mort de Lu Zhi, auteur d'un mémoire sur les coutumes de la région de l'actuel Pékin et d'un commentaire au <i>Liji</i>.</p> <p>193. ◇ Temple bouddhique à Pengcheng, dans le nord du Jiangsu.</p> <p>200. Mort du grand commentateur des Classiques Zheng Xuan.</p> <p>220. Mort du poète et général Cao Cao.</p> <p>220-225. ◇ Zhi Qian, moine de famille indo-scythe de Luoyang, traduit à Nankin le <i>sûtra d'Amitâbha</i> et le <i>Vimalakîrti</i>, textes du Grand Véhicule.</p> <p>226. Mort du poète Cao Pei, fils de Cao Cao et premier empereur des Cao-Wei.</p> <p>229 (vers). Mémoire de l'ambassadeur Zhu Ying de Wu sur le Cambodge, le <i>Funan yiwu zhi</i>.</p>

Histoire	Civilisation
<p>234. Mort de Zhuge Liang, conseiller des Shu-Han.</p> <p>243. Ambassade du Funan (Cambodge) à Nankin.</p> <p>249. A Wei, coup d'État du général Sima Yi.</p>	<p>240-248 (vers). Gravure sur stèles du texte des trois Classiques (<i>Shijing</i>, <i>Chunqiu</i> et <i>Zuoshizhuan</i>) à Luoyang.</p> <p>247. ◇ Arrivée à Nankin du moine lettré Kang Senghui, d'une famille sogdienne du Vietnam.</p> <p>249. Mort des philosophes He Yan et Wang Bi, de l'École des Mystères (<i>xuanxue</i>).</p> <p>255 (vers). ◇ Mort du moine Zhi Qian, traducteur de textes bouddhiques.</p> <p>256. Mort de Wang Su, commentateur des Classiques de tendance légiste.</p> <p>259. ◇ Départ du premier pèlerin chinois connu vers l'Asie centrale.</p>
<p>263. Fin de l'empire des Shu-Han qui est annexé par Wei.</p> <p>265. Sima Yan fonde la dynastie des Jin (Tsin) à Luoyang.</p> <p>268. Code de l'ère Taishi (2 926 articles) chez les Jin.</p> <p>280. Prise de Nankin et annexion de l'empire de Wu par Jin.</p>	<p>260 (vers). Mort de Sun Yan auquel est attribuée l'invention des <i>fanqie</i> (notation de la prononciation des mots par initiale et finale).</p> <p>262. Mort du poète et musicien taoïsant Xi Kang.</p> <p>263. Mort du poète Ruan Ji.</p> <p>265. ★ Mort du célèbre médecin Hua Tuo auquel remonteraient la gymnastique médicale, les massages et la physiothérapie.</p> <p>271. ★ Mort de Pei Xiu, premier cartographe à appliquer un système de parallèles nord-sud et est-ouest.</p> <p>279. Découverte dans une tombe du Henan de manuscrits sur bambou datant de l'époque des Royaumes combattants et contenant les <i>Annales de Wei</i> et le <i>Mutianzi zhuan</i>.</p> <p>282. ★ Mort de Huang Mifu, auteur du <i>Zhenjiu jiayi jing</i>, traité d'acuponcture et de moxibustion.</p> <p>284. ★ Mort de Du Yu, juriste et commentateur du <i>Zuozhuan</i>, ingénieur et inventeur de machines.</p> <p>285 (vers). Le <i>Sanguozhi</i>, <i>Histoire des Trois Royaumes</i> (220-280).</p> <p>286. ◇ Première traduction du <i>Lotus de la Bonne Loi</i> à Chang'an par Dharmaraksha.</p> <p>300. Mort de Pei Wei et de Xiang Xiu, commentateurs du <i>Zhuangzi</i>, philosophes de l'École des Mystères. ★ Vers 300, le <i>Maijing</i>, <i>Traité du poulx</i>, attribué à Wang Shuhe.</p>

Histoire	Civilisation
<p>304. Li Xiong se proclame roi de Chengdu; le Sichuan et une partie du Yunnan forment un royaume indépendant. Liu Yuan, chef de tribus Xiongnu sinisées, fonde le royaume indépendant de Han au Shanxi.</p> <p>310. Exode massif des hautes classes chinoises vers le Sud.</p> <p>311. Luoyang est saccagé par les mercenaires Xiongnu.</p> <p>313. Fin de la commanderie de Lelang en Corée.</p> <p>316. Siège et prise de Chang'an par les Xiongnu de Liu Yao. Les Jin occidentaux succombent à l'anarchie et aux soulèvements de Barbares sinisés.</p> <p>317. Sima Rui se proclame empereur à Nankin : début de la dynastie des Jin orientaux.</p> <p>319. Shi Le se proclame roi de Zhao au Hebei.</p> <p>347. Les Jin pénètrent jusqu'à Chengdu et annexent le territoire des Cheng-Han.</p> <p>351. Fondation du royaume de Qin à Chang'an.</p> <p>354. Fondation des Liang antérieurs au Gansu.</p> <p>357. Avènement de Fu Jian, troisième souverain des Liang antérieurs.</p> <p>364. Création des « Registres jaunes » chez les Jin pour recenser les immigrants du Nord.</p> <p>373. Fu Jian occupe le Sichuan, le Yunnan et une partie du Guizhou.</p> <p>376. Fu Jian annexe le royaume de Liang au Gansu et étend son contrôle en Asie centrale. Toute la Chine du Nord est unifiée.</p> <p>385. Mort de Fu Jian et déclin de son empire.</p> <p>386. Fondation des Tuoba-Wei ou Wei du Nord.</p> <p>389. Fondation des Liang postérieurs.</p>	<p>310. ◇ Arrivée à Chang'an du moine bouddhique thaumaturge Fotudeng. ★ Première carte du ciel par Chen Zhuo.</p> <p>312. Mort de Guo Xiang, commentateur du <i>Zhuangzi</i> et philosophe de l'École des Mystères.</p> <p>317 (vers). ★ Le <i>Baopuzi</i>, ouvrage de techniques taoïstes du maître Ge Hong.</p> <p>320 (vers). ★ Découverte de la précession des équinoxes connue en Grèce dès — 134.</p> <p>324. Mort de Guo Pu chez les Jin orientaux, spécialiste de la divination, commentateur du <i>Mutianzi zhuan</i> et du <i>Shanhaijing</i>.</p> <p>349. ★ Guan Sui note qu'à la latitude de Nha-trang (Vietnam) l'ombre du gnomon est tournée vers le sud.</p> <p>365. ◇ Le grand moine bouddhique Huiyuan, disciple de Dao'an, quitte Xianyang pour Jiangling. Vers 365, mort du calligraphe Wang Xizhi. ◇ Mort du moine lettré Zhidun, spécialiste du <i>Zhuangzi</i>. ◇ Premiers travaux aux grottes des Mille Buddha près de Dunhuang.</p> <p>374. ◇ Catalogue bibliographique des traductions bouddhiques en chinois par Dao'an (600 titres environ).</p> <p>380. ◇ Le grand maître bouddhique Huiyuan s'installe au Lushan (région de Jiujiang au Jiangsu).</p> <p>384 (vers). ◇ Fondation du grand monastère Donglinsi au Lushan.</p> <p>386 (vers). ◇ Premier suicide par le feu d'un religieux bouddhique.</p>

Histoire	Civilisation
398. Les Wei s'emparent de Ye, capitale des Yan postérieurs. Transfert à Datong, capitale des Wei, de populations du Shandong et du Nord-Est.	399. ◇ Le moine Faxian part pour l'Inde à travers l'Asie centrale.
400-402. Soulèvement de Sun En au Zhejiang et dans le Sud du Jiangsu.	401-404 (vers). ◇ Séjour au Cachemire du moine Zhiyan.
402. Huan Xuan, maître des provinces centrales de l'empire des Jin, se rebelle et marche sur Nankin.	402. ◇ Arrivée à Chang'an du grand traducteur d'origine koutchéenne Kumārajīva.
404. Chute du dictateur Huan Xuan et restauration des Jin orientaux à Nankin.	404. ◇ Zhimeng part avec quinze autres moines pour l'Asie centrale et l'Inde. Traité de Huiyuan affirmant l'indépendance des religieux à l'égard du pouvoir laïc.
406. Premières mesures de centralisation administrative dans l'empire des Wei du Nord.	411. Mort de Gu Kaizhi, premier peintre célèbre de l'histoire.
417. Les Jin entrent à Chang'an et mettent fin aux Qin postérieurs.	412. ◇ Faxian, de retour des Indes, de Ceylan et de Sumatra, débarque sur les côtes du Shandong.
420. Usurpation de Liu Yu qui fonde la dynastie des Song à Nankin.	414. Le <i>Foguoji</i> (ou <i>Faxianzhuàn</i>), <i>Mémoire sur les royaumes bouddhiques</i> de Faxian.
422. Attaques des Wei du Nord contre l'empire des Song.	420. ◇ Mort de Gan Bao, auteur du <i>Soushenji</i> , folklore religieux taoïste. ◇ Départ pour l'Inde avec 25 autres religieux bouddhiques de Fayong.
423. Les Wei du Nord occupent Luoyang au Henan et construisent une muraille de plus de 1 000 km contre les incursions des Rouran. Ambassade de Koguryo (Corée) chez les Song.	427. Mort du célèbre poète taoïsant Tao Qian (Tao Yuanming).
439. Début de la période des dynasties du Sud et du Nord (Nanbeichao) (440-589).	430 (vers). Le <i>Houhanshu</i> , <i>Histoire des seconds Han</i> .
450. Mort du célèbre ministre Cui Hao, principal artisan des réformes chez les Wei du Nord (méthodes administratives chinoises et droit pénal chinois).	433. Mort du grand poète Xie Lingyun, influencé par le bouddhisme.
478. Interdiction des mariages entre aristocrates et roturiers chez les Wei.	435. ◇ Arrivée à Canton du moine indien Gunabhadra.
479. Xiao Daocheng se proclame empereur et fonde la dynastie des Qi à Nankin.	444. ◇ Le taoïsme est promu religion officielle chez les Wei du Nord sous l'influence de Kou Qianzhi.
485. Mise en application chez les Wei d'un système de répartition des terres (distinction entre terres de grande culture et champs à mûriers).	456. Mort du célèbre poète Yan Yanzhi chez les Song.
	460. ◇ Le moine Tanyao est nommé directeur général du clergé bouddhique chez les Wei du Nord.
	477. ★ Première description de l'étrier dans un texte chinois.

Histoire	Civilisation
<p>493. Les Wei déplacent leur capitale à Luoyang.</p> <p>502. Xiao Yan se proclame empereur à Nankin et fonde la dynastie des Liang.</p> <p>518. Song Yun est envoyé en mission aux Indes par l'impératrice Hu des Wei.</p> <p>525-527. Soulèvements de militaires et d'anciens nomades sur les frontières septentrionales de l'empire des Wei.</p> <p>534. Gao Huan déplace la capitale à Ye (fondation de l'empire des Wei orientaux).</p> <p>535. Début des Wei occidentaux à Chang'an.</p> <p>543. Construction par les Wei orientaux de murailles de défense contre les Turcs.</p> <p>544. Proclamation au Vietnam du royaume de Viet.</p> <p>548. Siège de Nankin par Hou Jing.</p> <p>550. Gao Yang prend le pouvoir à Ye et fonde la dynastie des Qi du Nord.</p> <p>552. Les Turcs créent, entre 552 et 555, un nouvel empire de la steppe.</p> <p>553. Les Wei occidentaux occupent le Sichuan.</p>	<p>488. <i>Le Songshi, Histoire des Song</i> de Nankin (420-479).</p> <p>489. ◇ Début des travaux aux grottes bouddhiques de Yungang près de Datong.</p> <p>495. ◇ Début des travaux aux grottes bouddhiques de Longmen près de Luoyang, nouvelle capitale des Wei du Nord.</p> <p>496. ◇ Fondation du Shaolinsi, célèbre monastère bouddhique du Songshan au Henan qui deviendra sous les Tang un des grands centres de la secte chinoise du <i>chan</i>.</p> <p>500 (vers). <i>Le Wenxin diaolong</i>, célèbre ouvrage de critique littéraire. <i>Le Guhua pinlu</i>, plus ancien ouvrage de critique picturale. <i>Le Qianziwen</i>, manuel d'instruction élémentaire.</p> <p>502-549. ◇ L'empereur Bodhisattva Wu des Liang, fervent bouddhiste.</p> <p>508-525. ◇ Période de grande activité aux grottes bouddhiques de Longmen, chez les Wei du Nord.</p> <p>510. <i>Le Shuijingzhu, Commentaire au classique des eaux</i> (géographie et folklore).</p> <p>513. Mort du phonéticien Shen Yue, conseiller de l'empereur Wu des Liang.</p> <p>515. ◇ <i>Le Chusanrang jijì</i>, catalogue des traductions bouddhiques en chinois par Sengyou. ◇ Entre 515 et 518 sans doute, le <i>Hongmingji</i>, recueil d'écrits apologétiques en faveur du bouddhisme.</p> <p>530 (vers). ◇ <i>Le Gaoseng zhuàn, Biographies des moines éminents</i> par Huijiao des Liang.</p> <p>536. ◇ Mort du maître taoïste Tao Hongjing chez les Liang.</p> <p>540 (vers). ★ <i>Le Qimin yaoshù</i>, célèbre ouvrage sur les techniques agricoles (Chine du Nord).</p> <p>547. <i>Le Luoyang qielan ji</i>, description de Luoyang et de ses monastères.</p> <p>554. <i>Le Weishu, Histoire des Wei</i> de Wei Shou chez les Qi du Nord.</p>

Histoire	Civilisation
555-556. Levée de 1 800 000 hommes pour la construction de Grandes Murailles dans le Nord de l'empire des Qi septentrionaux; la longueur des ouvrages construits depuis 543 atteint 1 500 km.	
557. Yuwen Jiao fonde l'empire des Zhou du Nord à Chang'an. Chen Baxian fonde l'empire des Chen à Nankin.	
564. Code des Qi du Nord, ancêtre des Codes des Sui et des Tang.	574. ◇ Mesures contre le clergé bouddhique chez les Zhou du Nord.
577. Les Zhou annexent le territoire des Qi. Toute la Chine du Nord est unifiée.	
581. Le général Yang Jian à Chang'an fonde la dynastie des Sui.	
583. Victoires des Sui sur les Turcs et sur les Tuyuhun.	
585-587. Construction de Grandes Murailles dans le Nord et d'un canal dans la région de Yangzhou.	
589. Les armées des Sui entrent à Nankin. Fin de l'empire des Chen.	594. ◇ Le <i>Zhongjing mulu</i> de Fajing, catalogue des traductions bouddhiques en chinois.
604. Avènement de l'empereur Yang des Sui.	597. ◇ Mort de Zhiyi, fondateur de la secte bouddhique Tiantai.
605. Achèvement du système des grands canaux. Construction de Luoyang.	600 (vers). ★ Les premiers ponts suspendus à chaînes de fer.
606. Construction des grands entrepôts de grain de Luoyang.	
614. Troisième expédition de l'empereur Yang en Corée.	
617. Li Yuan, gouverneur de Taiyuan au Shanxi, fait alliance avec les Turcs et marche sur Chang'an.	
618. Assassinat de l'empereur Yang des Sui à Yangzhou. Li Yuan fonde la dynastie des Tang à Chang'an.	
619. Les Tang instituent le système des trois impôts : impôts en grain, corvées et livraisons de tissus.	620. Plus anciennes monnaies chinoises retrouvées sur les côtes orientales de l'Afrique.
624. Promulgation des lois agraires (système de répartition des terres de grande culture à titre viager).	
630. Victoire décisive des Tang sur les Turcs orientaux. Première ambassade japonaise à la Cour des Tang.	629. ◇ Le moine Xuanzang part de Chang'an pour l'Inde à travers l'Asie centrale.
630-645. Les Tang pénètrent en Asie centrale et contrôlent les voies de communication.	
638. Ambassade de Perse sassanide à Chang'an.	631. ◇ Les Évangiles sont introduits à Chang'an par des nestoriens venus d'Iran.
643. Ambassade de Byzance à Chang'an.	

Histoire	Civilisation
<p>644. Offensive des Tang par terre et par mer contre le Koguryo.</p> <p>655. Expédition en Corée au secours de Silla, attaqué par Koguryo et Paekche.</p> <p>657. Tang et Ouigours infligent une grave défaite aux Turcs occidentaux.</p> <p>661. Administration chinoise au Cachemire, dans le bassin de l'Amu-Darya, au Tokhara et dans les confins de l'Iran oriental.</p> <p>663. Victoire des armées chinoises sur les troupes japonaises venues au secours de Paekche.</p> <p>665. Les Tang disposent de 700 000 chevaux dans les élevages d'État.</p> <p>666-668. Victoires chinoises en Corée. Fin des royaumes de Koguryo et Paekche. Mandchourie et Corée sous contrôle chinois. Unification de la Corée du Sud par le royaume de Silla, allié des Tang.</p> <p>680. Les incursions tibétaines se multiplient dans le Nord-Ouest et en Asie centrale.</p> <p>684. L'impératrice Wu accapare la direction de l'État.</p> <p>690. L'impératrice Wu fonde la nouvelle dynastie des Zhou (690-705).</p> <p>691. Transfert de plusieurs centaines de milliers de familles de la vallée de la Wei à la région de Luoyang.</p> <p>692. Développement des recrutements de fonctionnaires par examens. Rétablissement du gouvernement général de l'Asie centrale à Kuchâ.</p> <p>694. Victoire sur les Tibétains et les Turcs.</p> <p>705. Rétablissement de la dynastie des Tang.</p> <p>710. Début de l'institution de commissaires impériaux au commandement de régions militaires (<i>jiedushi</i>).</p> <p>712. Avènement de l'empereur Xuanzong.</p>	<p>645. ◇ <i>Le Xu gaoseng zhuan</i>, biographies de moines éminents des VI^e et VII^e siècles. ◇ Retour des Indes à Chang'an du moine Xuanzang. ◇ <i>Le Datang xiyu ji, Mémoire sur les contrées occidentales à l'époque des Tang</i>.</p> <p>652 (vers). ★ L'Indien Jiashe Xiaowei est employé au bureau astronomique.</p> <p>656. <i>Histoire des Sui (Suishu)</i>. ★ <i>Le Suanjing shishu, Dix Traités de mathématiques</i>.</p> <p>659. <i>Histoire des dynasties du Sud (Nanshi)</i>.</p> <p>664. ◇ Mort du grand maître bouddhique Xuanzang. ◇ <i>Le Guang hongmingji</i>, recueil de textes apologétiques en faveur du bouddhisme.</p> <p>667. ◇ Mort du moine Daoxuan, spécialiste de la discipline monacale (Vinaya) et de l'histoire du bouddhisme chinois.</p> <p>668. ◇ <i>Le Fayuan zhulin</i>, encyclopédie bouddhique.</p> <p>670. ★ <i>Le Shiliao bencao</i>, traité de diététique. ★ Mort de l'astronome Li Chunfeng.</p> <p>671. ◇ Le moine Yijing quitte la Chine à Canton pour l'Asie du Sud-Est et l'Inde. 672. ★ Carte du ciel.</p> <p>673. Mort du grand peintre Yan Liben, continuateur des traditions médiévales.</p> <p>681. ◇ Mort de Shandao, premier patriarche de la secte bouddhique de la Terre pure.</p> <p>690 (vers). ◇ <i>Le Datang xiyuqifugaoseng zhuan</i>, relation de Yijing sur les pèlerins des Tang qui se rendirent aux Indes.</p> <p>692. ◇ <i>Le Nanhai jigui neifa zhuan</i> de Yijing, relation sur l'état du bouddhisme en Inde et en Asie du Sud-Est.</p> <p>694. ◇ Le culte manichéen est autorisé par l'impératrice Wu Zetian.</p> <p>710. <i>Le Shitong, Généralités sur l'histoire</i> de Liu Zhiji.</p> <p>713. ◇ Mort du moine cantonais Huineng, fondateur de la secte <i>chan</i>.</p> <p>716-746. ◇ Voyage en Chine du moine japonais Gembô.</p> <p>718. ★ <i>Le Jiuzhili</i>, ouvrage d'astronomie indien traduit par Gautama Siddhârtha, chef du service astronomique à Chang'an. ★ <i>Le Kaiyuan zhanjing</i>, collection de textes d'astronomie où figure le symbole du zéro.</p>

Histoire	Civilisation
<p>725. La reconstitution des élevages d'État depuis 705 permet de disposer de 420 000 chevaux.</p> <p>733. Le nombre des fonctionnaires impériaux s'élève à 17 680, celui des employés de recrutement local à 57 416.</p> <p>734. Réforme du système des transports par canaux par Pei Yaoqing.</p> <p>742. La défense des frontières est sous la responsabilité de dix commissaires impériaux. An Lushan contrôle les armées du Hebei, du Shanxi, du Shandong et de la Mandchourie méridionale.</p> <p>745-751. Contre-offensive chinoise contre les Arabes en Transoxiane et dans les régions situées au sud du lac Balkhash.</p> <p>751. Les armées chinoises commandées par le général coréen Gao Xianzhi sont vaincues par les Arabes près d'Alma Ata, sur la rivière Talas.</p> <p>755-763. Rébellion de An Lushan et Shi Siming.</p> <p>756. An Lushan se proclame empereur. Fuite de l'empereur Xuanzong au Sichuan.</p> <p>757. Mort de An Lushan. Shi Siming lui succède à la tête de la rébellion.</p> <p>758. Institution du monopole du sel.</p> <p>762. Les Ougours pillent Chang'an et massacrent la population.</p> <p>763. Fin de la rébellion de An Lushan. L'empereur Suzong rentre à Chang'an.</p> <p>768 (après). Les gouvernements militaires des <i>jiedushi</i> agissent de façon de plus en plus autonome.</p> <p>778. Les recettes provenant du monopole du sel dépassent la moitié du total des revenus des Tang.</p> <p>780. Réforme fondamentale des impôts par Yang Yan : substitution des impositions sur les récoltes aux impôts sur les familles.</p> <p>787. Traité de paix entre les Tang et les Tibétains. Alliance des Tang avec les Ougours et le Nanzhao contre les Tibétains.</p> <p>790. Les Tang ont perdu le contrôle de tous les territoires situés à l'ouest de Yumenguan (Gansu occidental).</p>	<p>721-725. ★ Expéditions scientifiques du moine Yixing pour la mesure de l'ombre des solstices depuis le 40^e jusqu'au 17^e degré de latitude.</p> <p>761. Mort de Wang Wei, peintre et poète. Vers 761 le <i>Manyoshu</i> au Japon.</p> <p>770. Mort du poète Du Fu.</p> <p>781. ◇ Stèle nestorienne de Chang'an en chinois et en syriaque.</p> <p>797. ◇ Controverse à Lhassa entre moines chinois et indiens.</p>

Histoire	Civilisation
<p>806-820. Les eunuques contrôlent le gouvernement.</p> <p>821. Traité sino-tibétain conclu à Chang'an et ratifié à Lhassa l'année suivante qui reconnaît l'indépendance du Tibet et l'occupation du Gansu par les Tibétains.</p> <p>826. Un clan d'eunuques porte au pouvoir l'empereur Wenzong.</p> <p>840. Dispersion et division des tribus ouigoures.</p> <p>845. A la suite de la grande proscription du bouddhisme, récupération du cuivre, des terres et des serfs de l'Église.</p> <p>863. Prise de Hanoi par les troupes du Nanzhao. Incursion du Nanzhao au Sichuan.</p> <p>866. Le Nanzhao évacue le Nord du Vietnam devant les attaques chinoises.</p> <p>874-884. Rébellion itinérante de Huang Chao et Wang Xianzhi.</p> <p>879. Sac de Canton par les troupes de Huang Chao.</p> <p>880. Retour au Henan des troupes de Huang Chao. Luoyang à feu et à sang.</p> <p>884. Fin de la rébellion de Huang Chao.</p> <p>893. Le fleuve Jaune rompt ses digues et change de cours.</p> <p>894. Dix-neuvième et dernière ambassade japonaise chez les Tang.</p> <p>895. Anarchie à Chang'an.</p> <p>902-909. Morcellement de l'empire entre plusieurs royaumes indépendants.</p> <p>907. Zhu Quanzhong fonde la dynastie des Liang à Kaifeng. Début des Cinq Dynasties.</p> <p>916. Fondation du royaume turco-mongol des Kitan en Mongolie orientale et Mandchourie.</p> <p>923. Fondation des Tang postérieurs.</p>	<p>800 (vers). Le <i>Tongdian</i> de Du You, histoire des institutions de l'Antiquité aux environs de 800.</p> <p>805. Mort du célèbre géographe Jia Dan et de l'historien Lu Zhi.</p> <p>806-820. Premiers billets à ordre (la « monnaie volante », <i>fei qian</i>).</p> <p>819. ◇ Réquisitoire de Han Yu contre le bouddhisme. Mort de Liu Zongyuan, premier défenseur du « style antique » (<i>guwen</i>) avec Han Yu.</p> <p>841 (vers). Le <i>Tangchao minghua lu</i>, ouvrage de critique picturale de Zhu Jingyuan.</p> <p>842-845. ◇ Proscription des religions étrangères et du bouddhisme.</p> <p>844 (vers). Mort de Li Ao, précurseur des philosophes « néo-confucéens » du XI^e siècle.</p> <p>846. Mort du poète Bai Juyi.</p> <p>847. <i>Notices sur les peintres célèbres du passé, Lidai minghua ji</i>, de Zhang Yanyuan.</p> <p>858. Mort du poète Li Shangyin.</p> <p>860 (vers). Le <i>Manshu</i>, monographie sur le Yunnan (histoire, ethnographie, botanique...).</p> <p>862-866. ◇ Voyage en Chine du moine japonais Shûei.</p> <p>920 (ou 923?). Les Kitan adoptent pour noter leur langue une écriture imitée de l'écriture chinoise.</p>

Histoire	Civilisation
936. Fondation des Jin postérieurs à Kaifeng.	932-952. Impression xylographique des neuf Classiques à Kaifeng.
939. Le Vietnam se rend indépendant.	940. ★ Première allusion au gouvernail dans un texte chinois.
947. Grande invasion des Kitan dans l'empire des Jin. Prise de Kaifeng et chute des Jin. Les Kitan prennent le titre dynastique de Liao. Fondation des Han postérieurs à Kaifeng.	955. ◇ Mesures contre le clergé bouddhique chez les Zhou du Nord.
951. Fondation des Zhou postérieurs à Kaifeng.	966-976. ◇ Dernier pèlerinage important de moines chinois en Asie centrale et en Inde.
960. Fondation des Song par Zhao Kuangyin à Kaifeng.	967. Le <i>Jiu wudai shi, Histoire des Cinq Dynasties</i> (907-960). Mort du peintre Li Cheng, innovateur en matière de technique picturale.
969. Substitution progressive de fonctionnaires civils aux fonctionnaires militaires dans les provinces.	970 (dès). ★ Interconversion des mouvements alternatif et rotatif par excentrique, bielle et tige de piston (vers 1450 en Europe).
971. Entrée des armées des Song à Canton. Fin du royaume des Han du Sud.	971-983. ◇ Impression du canon bouddhique à Chengdu.
973. Premiers concours de recrutement chez les Song.	978. ★ Premier emploi probable de la chaîne sans fin pour la transmission de la force (au ^{xix} ^e siècle en Europe).
975. Les Song entrent à Nankin. Fin du royaume de Jiangnan (Tang du Sud).	981. Première impression du <i>Taiping guangji</i> , vaste recueil de contes des Han aux Song.
978. Les Song annexent le royaume de Wu-Yue.	983. Encyclopédie <i>Taiping yulan</i> .
979. L'ensemble des pays chinois est unifié par les Song.	984. ★ Première écluse de canal.
983. Création des trois Directions de l'économie (<i>Sansi</i>) : monopoles d'État, impôts agraires et budget.	986. Le <i>Wenyuan yinghua</i> , anthologie littéraire des ^{vi} ^e - ^x ^e siècles. Dictionnaire <i>Longkan shoujian</i> chez les Kitan.
993. Création de commissariats au sel et au thé dans les grandes régions de l'empire des Song.	990 (vers). ★ Mention de la boussole dans un ouvrage de géomancie.
1004. Paix de Shanyuan entre les Song et les Kitan qui oblige les Song au versement d'un lourd tribut annuel en soieries et en argent.	1004. ◇ Le <i>Jingde chuandeng lu</i> , biographies de moines de la secte <i>chan</i> .
1012. Première importation massive de variétés de riz précoce du Champâ chez les Song.	1010. Le <i>Zhudao tujing</i> , géographie illustrée de l'empire des Song en 1 566 chapitres.
1038. Les Tangut fondent l'empire des Xia ou Xixia (Xia occidentaux).	1013. Le <i>Cefu yuangui</i> , collection de textes et d'essais politiques.
1044. Traité de paix entre les Song et les Xia qui oblige les Song au versement d'un lourd tribut annuel en soieries, en argent et en thé.	1022 (vers). ◇ Le <i>Yunji qiqian</i> , grande compilation taoïste.
	1024. Premiers assignats, émis au Sichuan.
	1027 ★ Construction d'un véhicule odomètre.
	1034-1036. Catalogue de la bibliothèque impériale par Fan Zhongyan et Ouyang Xiu.
	1040. ★ Le <i>Wujing zongyao</i> , grand traité d'art militaire (décrit l'aimantation par rémanence).

Histoire	Civilisation
<p>1068. Mise en vigueur des nouvelles lois (<i>xinfa</i>) fiscales, administratives et militaires de Wang Anshi.</p> <p>1073. Six milliards de pièces de monnaie de cuivre sont fondues au cours de la seule année 1073.</p> <p>1077. Le fleuve Jaune rompt ses digues en aval de Kaifeng.</p> <p>1085. Le conservateur Sima Guang est appelé au gouvernement. Abolition des nouvelles lois de Wang Anshi.</p> <p>1086. Mort de Wang Anshi et de Sima Guang.</p> <p>1087. Création d'un commissariat aux bateaux marchands à Quanzhou.</p> <p>1094. Les nouvelles lois de Wang Anshi sont progressivement remises en vigueur et les réformistes rappelés de leur exil.</p> <p>1115. Les Jürchen fondent l'empire des Jin (Kin) en Mandchourie.</p> <p>1122. Les Jin et les Song prennent en tenaille l'empire des Liao. Prise de Pékin par les Jin.</p> <p>1125. Fin de l'empire kitan des Liao. Grande invasion des Jin en Chine du Nord.</p> <p>1127. Devant les attaques des Jin, les Song se réfugient au sud du Yangzi. Commencement des Song du Sud.</p> <p>1138. Traité de paix entre Song et Jin.</p>	<p>1041-1048. ★ Premiers essais de typographie en caractères mobiles.</p> <p>1053. Mort du réformateur Fan Zhongyan.</p> <p>1054. ★ Notation d'une supernova.</p> <p>1061. Le <i>Xintangshu</i>, <i>Nouvelle histoire des Tang</i> (618-907) par Ouyang Xiu.</p> <p>1063. Le <i>Jigulu</i> de Ouyang Xiu, ouvrage d'épigraphie antique.</p> <p>1070 (vers). Le <i>Xin wudai shi</i>, <i>Nouvelle histoire des Cinq Dynasties</i> par Ouyang Xiu.</p> <p>1073. Mort du philosophe Zhou Dunyi.</p> <p>1077. ★ Mort du mathématicien et naturaliste Shao Kangjie (Shao Yong). Mort du philosophe Zhang Zai.</p> <p>1080. ★ Le <i>Mengqi bitan</i>, recueil de notes diverses, l'une des principales sources pour l'histoire des sciences en Chine.</p> <p>1084. Le <i>Zizhi tongjian</i> de Sima Guang, célèbre histoire générale de la Chine de — 403 à + 959. ★ Impression des <i>Suanjing shishu</i>, collection d'ouvrages de mathématiques.</p> <p>1085. Mort du philosophe Cheng Hao.</p> <p>1086. ★ Carte du ciel de Su Song.</p> <p>1088. ★ Horloge astronomique de Su Song animée par un système d'échappement et mue par l'eau.</p> <p>1090. ★ Premier usage attesté de la boussole sur les navires chinois.</p> <p>1101. Mort du célèbre poète Su Shi (Su Dongpo).</p> <p>1103. ★ Le <i>Yingzao fashi</i>, grand traité d'architecture.</p> <p>1105. Mort du célèbre poète Huang Tingjian.</p> <p>1107. Mort de Mi Fu, peintre et esthète, auteur d'une histoire de la peinture, le <i>Huashi</i>.</p> <p>1108. Mort du philosophe Cheng Yi.</p> <p>1123. Le <i>Xuanhe shuhua pu</i>, catalogue des peintures et calligraphies de la collection impériale.</p> <p>1124. ◇ Le <i>Biyuanlu</i>, collection de <i>gong'an</i> (thèmes de méditation) de l'école du <i>chan</i>.</p> <p>1125. Fin du règne de l'empereur Huizong, peintre, esthète et collectionneur.</p> <p>1141 (?). Mort de la poétesse Li Qingzhao.</p>

Histoire	Civilisation
<p>1148. Le fleuve Jaune change de cours.</p> <p>1151. Les Jin transfèrent leur capitale à Pékin (Yanjing).</p> <p>1154. Première émission de papier-monnaie chez les Jin.</p>	<p>1147. Préface du <i>Dongjing menghua lu</i>, description de Kaifeng au début du XII^e siècle.</p> <p>1162. Mort de Sheng Qiao, auteur du <i>Tongzhi</i>, encyclopédie historique d'un genre nouveau.</p> <p>1163. ◇ Synagogue de Kaifeng.</p> <p>1178. Le <i>Lingwai daida</i> de Zhou Qufei, sur les pays de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien.</p> <p>1192. Mort du philosophe intuitionniste Lu Jiuyuan.</p> <p>1193. ★ Planisphère céleste de Suzhou (projection polaire).</p>
<p>1194. Le fleuve Jaune se déplace du nord au sud de la péninsule du Shandong.</p> <p>1206. Chinggis khan prend le pouvoir en Mongolie.</p> <p>1214. Les Jin, sous la pression des Mongols, transfèrent leur capitale à Kaifeng.</p> <p>1227. Fin de l'empire des Xia occidentaux. Mort de Chinggis khan.</p> <p>1229. Yelü Chucai devient administrateur général de la Chine du Nord pour le compte des Mongols.</p> <p>1233. Les Mongols s'emparent de Kaifeng.</p> <p>1234. Fin des Jin sous l'action conjuguée des Mongols et des Song.</p> <p>1236. Première émission de papier-monnaie chez les Mongols.</p> <p>1239. Les Mongols confient à des musulmans d'Asie centrale la ferme des impôts en Chine du Nord.</p> <p>1251. Début des réformes de Liu Bingzhong chez les Mongols.</p> <p>1253. Les armées mongoles pénètrent au Sichuan et au Yunnan.</p> <p>1257. Incursions mongoles au Vietnam.</p> <p>1260. Avènement de Qubilai. Les Mongols imposent l'usage des assignats à l'exclusion de toute autre forme de monnaie.</p> <p>1264. Pékin devient la capitale des Mongols.</p> <p>1267. Début de la construction des remparts du Pékin mongol (Khanbalik).</p> <p>1271. L'ingénieur et mathématicien Guo Shoujing est chargé par les Mongols de tous les problèmes de régulation des cours d'eau et d'irrigation. Les Mongols prennent le titre dynastique de Yuan.</p>	<p>1196. Les interprétations de Zhu Xi sur les Classiques sont déclarées hétérodoxes par la Cour des Song.</p> <p>1200. Mort de Zhu Xi.</p> <p>1209. Mort du célèbre poète Lu You.</p> <p>1227. ◇ Mort du maître taoïste Changchun, conseiller religieux de Chinggis khan.</p> <p>1235. Chez les Song, mort de Yan Yu, auteur de <i>Canglang shihua</i>, célèbre traité de poétique.</p> <p>1242. ◇ Les faveurs des Mongols se portent sur la secte bouddhique du <i>chan</i>. ★ Le <i>Xiyuanlu</i>, premier traité de médecine légale chez les Song du Sud.</p> <p>1247. ★ Le <i>Shushu jiu Zhang</i>, traité de mathématiques par Qin Jiushao des Song, le premier à employer le symbole zéro.</p>
	<p>1260. ◇ Le moine tibétain 'Phags-pa est chargé de la direction des communautés religieuses en Chine du Nord.</p> <p>1261. ◇ Toutes les faveurs de la Cour mongole vont au lamaïsme tibétain.</p> <p>1269. Adoption de l'écriture inventée par le lama tibétain 'Phags-pa pour la transcription du mongol.</p>

Histoire	Civilisation
1274. Première tentative d'invasion du Japon par les Mongols.	1274. Préface du <i>Menglianglu</i> , grande description de Hangzhou, capitale des Song du Sud.
1276. Les armées mongoles entrent à Hangzhou.	1275. ◇ Archevêché nestorien de Pékin. ★ Ouvrages du mathématicien Yang Hui des Song du Sud.
1279. Suicide du dernier empereur des Song du Sud. Occupation totale de la Chine par les Mongols.	1277. ◇ Un lama tibétain est nommé administrateur général des communautés religieuses en Chine du Sud.
1279-1294. Seconde tentative d'invasion mongole au Japon. Le « vent des dieux » (kamikaze) détruit la flotte sino-coréenne dirigée par les Mongols.	1279. ★ Guo Shoujing construit à Pékin des instruments astronomiques. ★ Mort du mathématicien des Song Li Ye (ou Li Zhi).
1285. Champâ et Cambodge reconnaissent la suzeraineté mongole.	
1287. Nouvelle expédition au Vietnam.	
1288. Le Vietnam reconnaît la suzeraineté mongole.	1289. ★ Fondation de l'Académie islamique de Pékin à la suggestion du ministre Moiz al-Dîn.
1289. Le fleuve Jaune change de cours.	
1292-193. Expédition mongole contre Java.	1296. Mort de Wang Yinglin, auteur de la grande encyclopédie <i>Yuhai</i> .
1294. Mort de Qubilai.	1300 (vers). Mort du dramaturge pékinois Wang Shifu, auteur de la célèbre pièce de théâtre <i>Xixiangji</i> . ★ Mort de l'astronome géographe de la Cour mongole Jamâl al-Dîn.
1315. Premiers concours de recrutement.	1303. ★ Le <i>Siyuan yujian</i> , grand traité d'algèbre de Zhu Shijie. Les Yuan déclarent officielles la doctrine et les interprétations « néo-confucéennes » des Classiques.
1324. Le fleuve Jaune change de cours.	1307. ◇ Jean de Montcorvin est nommé archevêque de Khanbalik (le Pékin des Yuan).
1336. Le fleuve Jaune reprend son ancien cours.	1317. Le <i>Wenxian tongkao</i> , histoire des institutions de l'Antiquité à l'époque des Song.
1346. Insurrections paysannes dans les provinces touchées par la famine.	1320. Le grand atlas <i>Yuditu</i> .
1351. Les soulèvements antimongols s'étendent. Première mention des Turbans rouges (Hongjin).	1337. Mort du grand géographe Zhu Siben.
1355. Han Liner, chef d'insurgés, se proclame empereur des Song. Une grande partie de l'Empire échappe dès cette époque au contrôle des Mongols.	1344-1345. Histoires officielles des Song (<i>Songshi</i>), des Liao (<i>Liaoshi</i>) et des Jin (<i>Jinshi</i>).
1364. Zhu Yuanzhang se proclame roi de Wu. Fondation du royaume shan d'Ava en haute Birmanie.	1365. Préface du <i>Tuhui baojian</i> , traité sur la peinture et biographies de 1 500 peintres du III ^e au XIV ^e siècle.
1368. Proclamation de la dynastie des Ming par Zhu Yuanzhang. Pékin libéré.	1366. Le <i>Chuogenglu</i> , <i>Les labours interrompus</i> , notes sur l'histoire sociale de la Chine à l'époque mongole.
1369. Les armées mongoles encerclées en Mongolie orientale.	1368. ◇ Création d'un office astronomique musulman à Nankin, capitale des Ming.
1369-1370. Ambassades au Champâ, au Cambodge, à Bornéo, Sumatra (Palentbang) et Java.	1370. Le <i>Yuanshi</i> , histoire officielle de l'époque mongole.
1380. Grandes purges politiques. Procès de Hu Weiyong, ancien compagnon d'armes du fondateur des Ming.	
1387. Toute la Chine est libérée. Cadastre général de l'Empire.	

Histoire	Civilisation
<p>1398. Mort de Zhu Yuanzhang, fondateur des Ming (fin de l'ère Hongwu).</p> <p>1402. Zhu Di prend Nankin et se proclame empereur. Début de l'ère Yongle : 1403-1424.</p> <p>1403-1435. Construction de Grandes Murailles en Chine du Nord.</p> <p>1405-1433. Grandes expéditions maritimes des Ming en Asie du Sud-Est, dans l'océan Indien, le golfe Persique, la mer Rouge, et sur les côtes orientales de l'Afrique.</p> <p>1406. Occupation du Vietnam par les armées des Ming.</p> <p>1411-1415. Remise en état du grand canal de l'époque mongole.</p> <p>1421. Décision de transférer la capitale de Nankin à Pékin.</p> <p>1426. Le conseil secret du Neige devient prépondérant; renforcement de l'absolutisme.</p> <p>1427. Le Vietnam recouvre son indépendance.</p> <p>1433. Retour de la dernière expédition maritime de Zheng He dans l'océan Indien et en mer Rouge.</p> <p>1440-1441. Construction des palais de Pékin.</p> <p>1449. Grave défaite chinoise à Tumu au Shanxi. L'empereur est fait prisonnier par les Mongols.</p> <p>1470-1480. Construction de Grandes Murailles en Chine du Nord.</p> <p>1505. L'eunuque Liu Jin devient tout-puissant.</p> <p>1514. Ouverture de mines d'argent au Yunnan.</p> <p>1528. Remise en état du grand canal.</p> <p>1530-1581. Extension de la fiscalité monétaire à base de lingots d'argent.</p>	<p>1374. Mort du peintre classique Ni Zan.</p> <p>1378 (vers). La collection de contes <i>Jiandeng xinhua</i> est achevée.</p> <p>1387. Début des compositions en huit parties (<i>bagu</i>) aux concours officiels d'après Gu Yanwu.</p> <p>1407. Le <i>Yongle dadian</i>, vaste collection de textes.</p> <p>1415. Le <i>Xingli daquan</i>, le <i>Wujing daquan</i> et le <i>Sishu daquan</i>, manuels scolaires sur la philosophie « néo-confucéenne », les Classiques et les Quatre Livres.</p> <p>1500. Mort du philosophe cantonais Chen Xianzhang.</p> <p>1518. Première édition des entretiens philosophiques de Wang Shouren (Wang Yangming).</p> <p>1520. ★ Premier emploi de canons achetés aux Portugais par les Ming.</p> <p>1529. Mort de Wang Yangming. Mort du prosateur et poète Li Mengyang, partisan de l'imitation des anciens.</p> <p>1530-1540 (vers). Premières mentions de l'arachide.</p>
<p>1540 (à partir de). Renouveau de la piraterie sur les côtes.</p> <p>1550. Pékin est assiégé pendant huit jours par les Mongols.</p>	<p>1541. Mort de Wang Gen, philosophe de l'école de Wang Yangming.</p> <p>1543. Mei Zhuo dénonce le caractère apocryphe de certaines parties du <i>Shangshu</i> en caractères anciens, l'un des Classiques.</p> <p>1550. Le <i>Nanzhao yeshi</i>, histoire des royaumes yunnanais de Nanzhao et de Dali (649-1253).</p>

Histoire	Civilisation
<p>1555. Les pirates japonais attaquent Hangzhou et menacent Nankin. Tremblement de terre dans le Nord-Ouest : 830 000 victimes.</p> <p>1570 (vers). Début des importations d'argent en provenance d'Amérique.</p> <p>1570-1580. Généralisation de la fiscalité monétaire à base de lingots d'argent.</p>	<p>1570 (vers). Le <i>Voyage en Occident</i>, <i>Xiyouji</i>, célèbre roman rapportant les aventures du moine Xuanzang et du singe Sun Wukong. ★ La variolisation est d'un usage courant.</p> <p>1573. Première mention de la culture du maïs.</p> <p>1573-1619 (ère Wanli). ★ Apogée de l'imprimerie chinoise.</p> <p>1574. ★ Impression en caractères mobiles de la grande collection de contes <i>Taiping guangji</i>.</p> <p>1578. ★ Le <i>Bencao gangmu</i>, grand et célèbre traité de pharmacopée de Li Shizhen, est achevé.</p> <p>1583. ◇ Les missionnaires jésuites Ruggieri et Ricci s'installent au Guangdong. Le <i>Shuyu Zhouzi lu</i>, sur les pays de l'Asie orientale et de l'Asie centrale.</p>
<p>1584-1590. Construction du tombeau de l'empereur Wanli.</p> <p>1590-1605. La « fièvre minière ».</p> <p>1592. Les Japonais débarquent en Corée sous le commandement de Hideyoshi. Défaite chinoise à Pyongyang.</p> <p>1593. Victoire chinoise en Corée sur les Japonais.</p> <p>1596. Seconde invasion japonaise en Corée. À partir de 1596, multiplication des émeutes d'artisans et commerçants dans les villes.</p> <p>1598. Retraite des Japonais hors de Corée.</p>	<p>1584. ★ Le prince impérial Zhu Zaiyu définit la gamme tempérée. ◇ Le <i>Tianzhu shengjiao shilu</i>, premier catéchisme en chinois. ★ Première édition de la carte du monde de Ricci.</p>
<p>1615-1627. Conflit entre le parti des eunuques et le parti du Donglin.</p> <p>1621. Les Jürchen prennent Shenyang (Mukden) et Liaoyang.</p> <p>1624. Les Hollandais s'installent sur les côtes de Taiwan.</p> <p>1624-1627. Dictature de l'eunuque Wei Zhongxian.</p>	<p>1598. ◇ Mort du Foukiénois Lin Zhao'en, fondateur de la secte syncrétiste Sanyijiao.</p> <p>1601. ◇ Matteo Ricci s'installe à Pékin.</p> <p>1602. ★ Atlas du monde en chinois de M. Ricci. Mort de Li Zhi, philosophe anti-conformiste.</p> <p>1606. ★ Le <i>Jihe yuanben</i>, traduction des six premiers livres des <i>Éléments d'Euclide</i> de Clavius.</p> <p>1607. ◇ Impression du canon taoïste.</p> <p>1609. Encyclopédie illustrée <i>Sancai tuhui</i>.</p> <p>1615. ◇ Mort du moine lettré Zhuhong.</p> <p>1619 (vers). Le <i>Jinpingmei</i>, célèbre roman de mœurs.</p> <p>1621. ★ Le <i>Wubeizhi</i>, grand traité d'art militaire.</p> <p>1623. ★ Le <i>Zhifang waiji</i>, géographie universelle du père Aleni.</p>

Histoire	Civilisation
<p>1625. Terrible répression contre les membres du parti Donglin.</p> <p>1626. Mort de Nurhaci, fondateur de la puissance jürchen-mandchoue.</p> <p>1627. Début des grandes insurrections militaires et paysannes de la fin des Ming.</p> <p>1635. Les Jürchen adoptent le nom de Mandchous.</p>	<p>1623-1632. Publication des grands recueils de contes <i>Sanyan</i> et <i>Erpai</i>.</p> <p>1635. ★ Le <i>Chongzhen lishu</i>, collection d'œuvres scientifiques rédigées en collaboration par des missionnaires jésuites et par des lettrés chinois.</p> <p>1636. Mort du peintre Dong Qichang.</p> <p>1637. ★ Le <i>Tiangong kaiwu</i>, grand traité sur les techniques.</p> <p>1639. ★ Publication du <i>Nongzheng quanshu</i>, traité d'agriculture de Xu Guangqi.</p> <p>1640. ★ Mort du célèbre géographe Xu Hongzu (Xu Xiake).</p>
<p>1644. Li Zicheng entre à Pékin où l'empereur des Ming se suicide. Il en est chassé par les Mandchous. Début de la dynastie des Qing. Zhang Xianzhong envahit le Sichuan.</p> <p>1645. Les Mandchous imposent aux Chinois le port de la natte et du costume mandchou, et créent des enclaves en Chine du Nord.</p> <p>1646. Les Mandchous occupent le Zhejiang, le Fujian et le Sichuan.</p> <p>1647. Prise de Canton par les Mandchous.</p> <p>1649-1662. Activités de piraterie de Zheng Chenggong (Coxinga) sur les côtes du Fujian et à Taiwan.</p>	<p>1650. ◇ Première église catholique de Pékin, le Nantang. ★ Après 1650, le <i>Wuli xiaozhi</i> de Fang Yizhi sur la philosophie de la nature.</p> <p>1656. Le <i>Huangshu</i> de Wang Fuzhi, philosophie politique et théorie du nationalisme chinois.</p>
<p>1657. Réouverture des concours officiels.</p> <p>1661. Avènement de l'empereur Kangxi. Débarquement de Coxinga à Taiwan d'où il chasse les Hollandais. Fin de la résistance des Ming du Sud.</p> <p>1662. Les Qing ordonnent l'évacuation de toutes les régions côtières.</p> <p>1668. Fermeture de la Mandchourie aux Chinois.</p> <p>1673. Rébellion de Wu Sangui contre les Qing et sécession des provinces du Sud.</p> <p>1677. Les Qing reprennent le Fujian et les provinces du Nord-Ouest.</p> <p>1680. Les Qing occupent de nouveau le Sichuan.</p> <p>1681. Les Qing reprennent le Guizhou.</p> <p>1683. Occupation définitive de Taiwan par les Qing.</p> <p>1685. Toute nouvelle confiscation des terres au profit des bannières est interdite.</p> <p>1689. Traité de Nerchinsk entre Qing et Russes.</p>	<p>1663. Le <i>Mingyi daifang lu</i> de Huang Zongxi, critique des institutions absolutistes.</p> <p>1664. ◇ <i>L'Intolérable</i>, pamphlet antichrétien de Yang Guangxian. Les missionnaires jésuites en difficulté.</p> <p>1670. Les <i>Seize Maximes morales (Saintes Instructions)</i> de Kangxi.</p> <p>1676. Le <i>Rizhilu</i> de Gu Yanwu, recueil de notes historiques. Le <i>Mingru xuean</i> de Huang Zongxi, histoire intellectuelle de l'époque des Ming.</p> <p>1679. Choix des compilateurs de l'<i>Histoire des Ming</i>.</p>

Histoire	Civilisation
<p>1697. Les armées des Qing occupent la Mongolie extérieure.</p> <p>1723. Avènement de l'empereur Yongzheng.</p> <p>1727. Traité de Kiakhta entre Chine et Russie.</p> <p>1729. Création du Junjichu, organe suprême du gouvernement (progrès de la centralisation).</p> <p>1735. Avènement de l'empereur Qianlong.</p> <p>1746-1749. Soulèvement des populations des Jinchuan dans le Nord-Ouest du Sichuan.</p> <p>1751. Installation définitive des Qing au Tibet.</p> <p>1756-1757. Extermination des Dzoungares par les armées des Qing. Conquête de la vallée de l'Ili.</p> <p>1758-1759. Conquête par les Qing du bassin du Tarim.</p> <p>1762. 200 millions d'habitants recensés.</p> <p>1766. Reprise des troubles.</p> <p>1767-1771. Guerre de Birmanie.</p> <p>1775. Heshen, jeune général des Bannières, devient favori de l'empereur Qianlong. Progrès de la corruption. 264 millions d'habitants recensés.</p> <p>1776. Fin des insurrections des Jinchuan.</p> <p>1781-1784. Soulèvements de musulmans au Gansu à la suite de la création d'une nouvelle secte par Ma Mingxin.</p> <p>1782. Plus de 10 000 colons chinois sont massacrés par les Vietnamiens.</p> <p>1787-1788. Répression sanglante du soulèvement de Taiwan.</p> <p>1788-1789. Expédition des Qing au Vietnam.</p>	<p>1692. Mort du philosophe Wang Fuzhi.</p> <p>1700 (vers). Le <i>Liaozhai zhiyi</i> de Pu Songling, recueil de contes en langue classique.</p> <p>1703. Le <i>Quantangshi</i>, collection complète des poètes des Tang.</p> <p>1704. Mort du philosophe anticonformiste Yan Yuan.</p> <p>1707. ◇ Mgr de Tournon lance à Nankin l'anathème sur les pratiques et les coutumes des Chinois.</p> <p>1710. ★ Les PP. de Mailla et Régis sont chargés par Kangxi de dresser une carte générale de l'Empire.</p> <p>1714. Mort du philosophe Hu Wei.</p> <p>1716. Le <i>Peiwen yunfu</i>, grand dictionnaire de rimes, et le <i>Kangxi zidian</i>, dictionnaire de caractères.</p> <p>1721. ★ Mort du mathématicien Mei Wending.</p> <p>1729. Impression en caractères mobiles de l'encyclopédie <i>Tushu jicheng</i>. Le <i>Daiyi juemi lu</i>, ouvrage de l'empereur Yongzheng défendant la légitimité de la dynastie manchoue.</p> <p>1735. L'<i>Histoire des Ming (Mingshi)</i> est achevée.</p> <p>1745-1749 (vers). <i>La Forêt des lettrés, Rulin waishi</i>, grand roman de critique sociale.</p> <p>1747. Le Yuanmingyuan, palais d'été de l'empereur Qianlong, est aménagé à l'occidentale.</p> <p>1758. Mort de Hui Dong, spécialiste des commentateurs des Han.</p> <p>1763. Cao Xueqin laisse inachevé à sa mort son grand roman de mœurs, romanesque et psychologique, le <i>Rêve du pavillon rouge (Hongloumeng ou Shitouji)</i>.</p> <p>1769. ★ L'<i>Atlas de Qianlong</i>, œuvre collective de missionnaires jésuites et de géographes chinois.</p> <p>1774-1789. Grande « inquisition littéraire » de l'ère Qianlong.</p> <p>1777. Mort de Dai Zhen, mathématicien, philologue et philosophe, plus éminent représentant de l'école des études critiques (<i>kaozhengxue</i>).</p> <p>1782. Achèvement du <i>Siku quanshu</i>, collection complète de toutes les œuvres écrites en chinois, et des notices bibliographiques du <i>Siku quanshu</i>.</p>

Histoire	Civilisation
<p>1791-1792. Expédition des armées mandchoues au Népal contre les Gurkha.</p> <p>1795-1803. Soulèvements du Lotus blanc en Chine du Nord.</p> <p>1796. Qianlong abdique en faveur de Jiaqing mais continue en fait à régner.</p> <p>1799. Mort de l'empereur Qianlong et de son favori Heshen.</p>	<p>1799. ★ Le <i>Chourenzhuan</i> de Ruan Yuan, notices sur les mathématiciens et calendéristes-astronomes chinois.</p> <p>1801. Mort de l'historien et philosophe Zhang Xuecheng.</p> <p>1804. Mort de Qian Daxin, auteur de travaux de mathématiques, géographie, histoire, épigraphie...</p>
<p>1811-1814. Soulèvement de la secte de l'Ordre Céleste (Tianlijiao) au Shandong et au Hebei.</p> <p>1812. Recensement : 361 millions d'habitants.</p> <p>1816. L'East India Company décide de développer les importations d'opium en Chine.</p> <p>1820-1825. Les importations d'opium provoquent le déficit de la balance commerciale chinoise.</p> <p>1830. Recensement : 394 780 000 habitants. A partir de 1830, accroissement très rapide des importations clandestines d'opium.</p> <p>1839. Lin Zexu, nommé gouverneur des deux Guang, prend contre les importations d'opium à Canton des mesures radicales qui provoquent des actes de piraterie de la part des Anglais.</p>	<p>1814. Le <i>Quantangwen</i>, collection complète des œuvres en prose de l'époque des Tang (1 000 chapitres).</p> <p>1825. Le <i>Jinghuayuan</i>, roman féministe du linguiste Li Ruzhen (imprimé en 1828).</p> <p>1825-1829. Publication des <i>Huangqin jinjie</i>, grande œuvre critique de Ruan Yuan sur les commentaires des Classiques.</p> <p>1829. Mort de Liu Fenglu, fondateur de la grande école réformiste des Classiques en écriture nouvelle (école du Gongyang).</p> <p>1841. Mort de Gong Zizhen, disciple et continuateur de Liu Fenglu.</p>
<p>1842. Traité de Nankin (Hongkong à la Grande-Bretagne; Canton, Shanghai, Amoy, Fuzhou et Ningbo ouverts aux importations d'opium).</p> <p>1843. Premiers droits d'exterritorialité en faveur des étrangers. Hong Xiuquan fonde la Société des adorateurs de Dieu (Baishang-dihui).</p> <p>1846. Recensement : 421 340 000 habitants.</p> <p>1850. Début de la rébellion des Taiping au Guangxi oriental.</p> <p>1851. Recensement : 432 millions d'habitants. Hong Xiuquan se proclame Roi du Royaume du Ciel.</p> <p>1853. Nankin, occupée par les Taiping, devient « capitale céleste » (Tianjing). Grands soulèvements des Nian.</p>	<p>1844. Le <i>Haiguo tuzhi</i> de Wei Yuan.</p>

Histoire	Civilisation
<p>1854. Les Taiping menacent Pékin. Zeng Guofan organise au Hunan l'armée de la Xiang.</p> <p>1855. Le fleuve Jaune se déplace du nord au sud de la péninsule du Shandong. Soulèvement des musulmans du Yunnan.</p> <p>1858. Li Hongzhang organise l'armée de la Huai. Traité de Tianjin. Traité d'Aigun qui attribue à la Russie les territoires situés à l'est de l'Oussouri.</p> <p>1860. Pillage de Pékin par les Franco-Anglais.</p> <p>1861. Soulèvement des musulmans du Shenxi et du Gansu. Création du Zongli yamen, pour les relations avec les étrangers.</p> <p>1862. Les territoires musulmans du Xinjiang font sécession. Extension du <i>lijin</i>, taxe sur les transits, à toutes les provinces.</p> <p>1864. Zuo Zongtang reprend Hangzhou. Siège et chute de Nankin. Suicide de Hong Xiuquan et des principaux chefs des Taiping.</p> <p>1866. Arsenal de Mawei, près de Fuzhou.</p> <p>1867. Les Nian menacent Pékin, mais Li Hongzhang en triomphe. Académie navale du Fujian.</p> <p>1868. Zuo Zongtang est chargé de réduire les soulèvements musulmans dans le Nord-Ouest.</p> <p>1870. Incidents de Tianjin. L'arsenal du Jiangnan à Shanghai est l'un des plus grands du monde vers 1870.</p> <p>1873. Record des importations d'opium en Chine. La rébellion des musulmans du Yunnan est réduite à la suite de massacres et de destructions généralisées. L'ensemble du Xinjiang est en rébellion.</p> <p>1875. L'impératrice Cixi dirige seule le gouvernement.</p> <p>1876. Convention de Zhifu qui ouvre six nouvelles villes aux étrangers.</p> <p>1878. L'ensemble du Xinjiang est pacifié.</p> <p>1880. Début de la construction d'une nouvelle flotte de guerre sous la direction de Li Hongzhang.</p> <p>1883-1885. Conflit entre la Chine et la France.</p> <p>1890. Fonderies de Hanyang.</p>	<p>1859. ★ Traduction d'ouvrages d'algèbre, de géométrie analytique et de botanique occidentaux.</p> <p>1862. Création du Tongwenguan de Pékin, école de langues et sciences occidentales.</p> <p>1872. Premier envoi d'étudiants chinois aux États-Unis.</p> <p>1874. Mort du réformiste Feng Guifen.</p> <p>1891. Le <i>Xinxue weijing kao</i> de Kang Youwei</p>

Histoire	Civilisation
1894. Le soulèvement du Tonghak en Corée déclenche la guerre sino-japonaise. Chemin de fer Tianjin-Shanghai.	1893. Kang Youwei crée à Wuhan une école moderne comportant quatre sections : langues étrangères, mathématiques, sciences naturelles et commerce.
1895. Traité de Shimonoseki : Taiwan et les îles Penghu (Pescadores) au Japon, indemnité de guerre de 200 millions de <i>liang</i> . Manifeste réformiste de Kang Youwei.	1895. Kang Youwei crée à Shanghai le Qiangxuehui (Société pour l'étude du renforcement).
1897. L'Allemagne annexe la région de Qingdao au Shandong.	1897. <i>Le Kongzi gaizhi kao</i> de Kang Youwei. Yan Fu traduit <i>Evolution and Ethics</i> de T. Huxley.
1898. Les Anglais annexent la région de Weihai au Shandong, les Russes celles de Dalian et Lüshun au Liaodong. Les Cent jours de réforme se terminent par un échec. Exécution du réformiste Tan Sitong.	1898. Découverte des inscriptions de la fin du II ^e millénaire. <i>Le Yanjing suishi ji</i> , sur les fêtes et coutumes de Pékin.
1899. Les Français annexent la région de Zhanjiang (Guangzhouwan) au Guangdong occidental.	1900. Traduction de <i>Wealth of Nations</i> d'Adam Smith par Yan Fu. Découverte des manuscrits sur papier de Dunhuang (ve-x ^e siècles).
1900. Les Boxeurs occupent Pékin et font le siège des ambassades occidentales. Expédition internationale sur Pékin et déclaration de guerre à la Chine.	1906 (vers). 1 300 étudiants chinois environ au Japon.
1901. L'indemnité des Boxeurs : 450 millions de dollars d'argent. Mort de Li Hongzhang.	1908. Mort du philologue Sun Yirang.
1903. <i>L'Armée de la Révolution</i> , par Zou Rong.	1912. Réforme générale du système d'enseignement. L'École supérieure de Pékin (Jingshi daxuetang) est transformée en Université.
1904-1905. La guerre russo-japonaise se termine par la victoire éclatante du Japon.	1915. Création de la revue <i>Nouvelle jeunesse</i> à Shanghai.
1905. Sun Wen fonde à Tôkyô la « Société de la conjuration » (Tongmenghui). La ligne de chemin de fer Pékin-Hangzhou est achevée.	
1910. Partage du Nord-Est en zones d'influence russe et japonaise.	
1911. 10 octobre, insurrection républicaine à Wuchang. La Mongolie extérieure passe sous contrôle russe.	
1912. 1 ^{er} janvier, Sun Wen inaugure la République chinoise à Nankin. Sun Wen cède le pouvoir à Yuan Shikai qui transfère le gouvernement républicain à Pékin.	
1914. Yuan Shikai dissout le parlement. Début de la première guerre mondiale. Les Japonais occupent les possessions allemandes du Shandong.	
1915. « 21 demandes » du Japon.	
1916. Mort de Yuan Shikai. Début de la période des <i>Warlords</i> .	

Histoire	Civilisation
<p>1919. La conférence de la paix à Paris attribue au Japon les anciennes possessions allemandes en Chine.</p> <p>1921. Fondation à Shanghai du parti communiste chinois par quelques intellectuels. Formation à Canton d'un gouvernement nationaliste présidé par Sun Wen.</p> <p>1923. La Russie soviétique décide de soutenir le gouvernement nationaliste de Canton.</p> <p>1925. 12 mars, mort à Pékin de Sun Wen venu en vue de pourparlers avec la clique des généraux.</p> <p>1926. Départ de l'expédition vers le Nord (<i>beifa</i>).</p> <p>1927. Jiang Jieshi écrase la révolution à Shanghai et crée son propre gouvernement à Nankin.</p> <p>1928. Jiang Jieshi organise la seconde expédition vers le Nord.</p> <p>1929. République soviétique du Sud du Jiangxi.</p> <p>1930-1934. Campagnes d'encerclement de la zone soviétique du Jiangxi.</p> <p>1931. Les Japonais envahissent la Mandchourie.</p> <p>1932. Attaque japonaise sur Shanghai. Création par les Japonais de l'État de Manshûkoku (Mandchoukouo).</p> <p>1933-1935. Progrès des Japonais en Chine du Nord.</p> <p>1934. Début de la « Longue marche » (<i>chang-zheng</i>). Jiang Jieshi lance le « Mouvement de la vie nouvelle ».</p> <p>1935. Conférence de Zunyi (nord Guizhou) qui rétablit Mao Zedong comme chef du parti communiste.</p> <p>1936. 6 décembre, Jiang Jieshi est capturé à Xi'an et contraint de porter ses efforts contre les Japonais.</p> <p>1937. Gouvernement soviétique de Yan'an (confins du Shenxi, du Ningxia et du Gansu). Les Japonais déclenchent une offensive générale en Chine du Nord et s'emparent de toutes les grandes villes.</p> <p>1938. Le gouvernement nationaliste se replie sur Chongqing.</p> <p>1940. Wang Jingwei crée à Nankin un gouvernement à la solde des Japonais.</p> <p>1942-1943. Famine au Henan (estimation : 2 millions de morts).</p> <p>1945. 14 août, capitulation du Japon.</p>	<p>1919. Mouvement du 4 mai.</p> <p>1924. Mort de Lin Shu, traducteur et adaptateur en chinois d'œuvres littéraires occidentales.</p> <p>1927. Suicide du philologue et historien Wang Guowei.</p> <p>1927-1937. Fouilles scientifiques sur le site de la dernière capitale des Shang près de Anyang (XIV^e-XI^e siècle avant notre ère).</p> <p>1936. Mort du grand romancier Lu Xun (Zhou Shuren), du philologue et historien Wang Shunan et de l'érudite révolutionnaire Zhang Bingling. ★ Mort du géologue Ding Wenjiang.</p> <p>1940. Mort du philologue Luo Zhenyu, du philosophe Cai Yuanpei. Le <i>Congshu jicheng</i>, grande collection de textes anciens.</p> <p>1942. Intervention aux causeries sur la littérature et sur l'art de Mao Zedong à Yan'an.</p>

Histoire	Civilisation
1947. Succès militaires des nationalistes qui prennent Yan'an et Nankin. Progrès des communistes en Mandchourie.	
1948. Fomation d'un gouvernement populaire en Chine du Nord. Le fleuve Jaune reprend son cours de 1855 et se déplace du sud au nord du Shandong.	
1949. Les communistes occupent toute la Chine du Nord. L'armée populaire franchit le Yangzi et occupe Shanghai et Nankin. République populaire de Chine proclamée à Pékin le 1 ^{er} octobre. Le gouvernement nationaliste se réfugie à Taiwan.	
1950. Traité entre l'Union soviétique et la République populaire de Chine. Début de la guerre de Corée et de l'intervention chinoise en Corée.	
1951. Campagne de suppression des contre-révolutionnaires.	
1953. Premier plan quinquennal. Fin de la guerre de Corée. Recensement : 582 millions d'habitants.	
1954. Pacte défensif entre les États-Unis et la République de Chine à Taiwan.	
1955. Conférence de Bandung.	1955. Campagne contre les intellectuels déviationnistes.
1957. Afflux de ruraux dans les villes.	1956-1957. Les « Cent fleurs ».
1958. Début du « Grand Bond en avant » (<i>dayuejin</i>). Mise en place des communes populaires. Deuxième plan quinquennal. Août-octobre, attaque sur Quemoy, île du continent occupée par les nationalistes.	1958-1961. Période difficile pour les scientifiques au moment du « Grand Bond en avant ».
1959. Soulèvement au Tibet. Liu Shaoqi remplace Mao Zedong à la tête de l'État.	
1960. Août, l'Union soviétique retire de Chine tous ses techniciens et arrête son aide économique. Les années 1960 et 1961 sont une époque de disette générale.	
1961. La priorité est de nouveau donnée à l'agriculture.	
1962. Conflit entre Inde et Chine à propos des frontières de l'Himalaya.	1962. Mort de Hu Shi.
1963. Début du reflux des villes vers les campagnes.	1963. Réforme du théâtre.
1964. Octobre, premier essai nucléaire chinois.	

Histoire	Civilisation
<p>1966. Début de la « Grande révolution culturelle prolétarienne ».</p> <p>1967. Début des troubles. Recul de la production. Bombe H.</p> <p>1969. Incidents sino-soviétiques sur l'Oussouri. IX^e Congrès du P.C.C.</p> <p>1971. Élimination de Lin Biao. Accès de la Chine à l'O.N.U.</p> <p>1972. Visite à Pékin du président Nixon.</p> <p>1973. X^e Congrès du P.C.C.</p> <p>1976. Mort de Zhou Enlai (janvier) et de Mao Zedong (septembre).</p>	<p>1966. La « Grande révolution culturelle prolétarienne » met fin à toute activité dans le domaine des sciences humaines et provoque des difficultés pour les spécialistes des sciences exactes.</p>

Notes complémentaires et errata

- P. 8** : *ligne — 5 : lire : « sauf après y, j et q ».
- P. 17** : 4 dernières lignes : remplacer « République » par « Région ».
- P. 17** : Les chiffres de population fournis ici sont les chiffres officiels de 1957. D'autres chiffres ont été donnés depuis cette date, mais ils présentent moins de garantie que ceux de 1957, dont ils ne sont que des extrapolations. L'accroissement de population depuis 1957 a été de toute façon considérable, puisqu'on admet en 1980 que la population de la République populaire de Chine est voisine du milliard.
La population de Taiwan a connu elle aussi un accroissement continu : de 12,5 millions en 1957, elle est passée à 15,5 millions en 1972 et à 16,1 millions en 1975.
- P. 45** : ligne — 14 : « la vallée inférieure du Huanghe » au lieu de « la vallée inférieure du Yangzi ».
- P. 64** : ligne — 17 : « iv^e et iii^e » au lieu de « vi^e et iii^e ».
- P. 95** : ligne — 11 : « l'expansion de la Perse achéménide » au lieu de « l'expansion de la Perse séleucide ».
- P. 108** : ligne — 11 : « Sous le règne de Gaohou » au lieu de « Sous le règne de Gaozu ».
- P. 108-109** : « Dès 127 avant notre ère » au lieu de « Au début du 1^{er} siècle avant notre ère ».
- P. 116** : ligne 16 : « Zhaodi (87-74) » au lieu de « Zhaodi (87-76) ».
- P. 127** : ligne 3 : « dès le II^e siècle de notre ère » au lieu de « dès le II^e siècle avant notre ère ».
- P. 127** : ligne 9 : « (23-79) » au lieu de « (37-39) ».
- P. 137** : ligne 11 : lire « Yuan Shao, membre d'une grande famille du Henan qui, après s'être emparé de Luoyang, massacre plus de 2 000 eunuques ».
- P. 138** : ligne — 8 : lire « Cao Cao (155-220), petit-fils adoptif d'un eunuque ».
- P. 144** : ligne 5 : « Dong Zhongshu » au lieu de « Dong Zhongsu ».
- P. 157** : ligne 21 : lire « Petit-fils adoptif d'un eunuque ».
- P. 158** : ligne — 12 : « 229 » au lieu de « 231 ».
- P. 168** : ligne — 15 : « Tuoba » au lieu de « Toba ».

* ligne — 5 renvoie à la 5^e ligne en remontant du bas de la page.

NOTES COMPLÉMENTAIRES ET ERRATA

- P. 180 : ligne 13 : « 406 » au lieu de « 411 ».
- P. 185 : ligne 13 : « (345-406) » au lieu de « (345-411) ».
- P. 188 : lignes 16-17 : lire « le début du XI^e, par son influence secrète mais profonde sur l'histoire intellectuelle jusqu'à l'époque contemporaine ».
- P. 192 : ligne — 4 : « les pratiques de recueillement » au lieu de « les pratiques de transe et d'extase ».
- P. 204 : ligne 5 : « (mort vers 260) » au lieu de « (mort en 260) ».
- P. 231 : ligne 19 : « Zhexi » au lieu de « Xizhe ».
- P. 241 : lignes 8-9 : lire : « Li Shan publie en 658 son célèbre commentaire qui sera inclus en 719 dans le *Wenxuan aux cinq commentateurs* ».
- P. 256 : ligne — 5 : « confins de l'Inde et de l'Iran, Inde » au lieu de « confins de l'Inde et de l'Iran, Perse ».
- P. 271 : ligne 16 : « la mort des deux principaux adversaires » au lieu de « la mort de deux principaux adversaires ».
- P. 276 : ligne 3 : lire « les conditions propres aux régions de culture mixte — blé et riz — de la vallée de la Huai ».
- P. 289 : ligne 3 : « à la fin du XI^e siècle » au lieu de « à la fin du X^e siècle ».
- P. 301 : ligne 1 : « 1120-1174 » au lieu de « 1120-1274 ».
- P. 320 : ligne — 8 : A propos des influences chinoises en Mongolie, il faut cependant noter l'importance de l'artillerie de jet chinoise chez les Mongols dès les débuts du XIII^e siècle.
- P. 321 : ligne — 4 : « à l'ouest de l'actuel Ulanbator » au lieu de « au sud de l'actuel Ulanbator ».
- P. 322 : ligne — 15 : lire « les « ethnies diverses » (*semuren*) ».
- P. 330 : ligne — 8 : « en Asie du Sud-Est » au lieu de « en Asie orientale ».
- P. 350 : ligne 22 : « sultanat de Samudra-Pasai » au lieu de « royaume d'Atjeh ».
- P. 369 : ligne 1 : « chinois du nom de » au lieu de « chinois du nom ».
- P. 370 : A mesure que s'est consolidé le système social et politique de l'empire mandarinal qui s'était constitué au XI^e siècle, il semble que la Chine n'ait plus connu de changements notables; tout au plus, les tendances autocratiques se sont-elles accentuées après l'intermède mongol. Malgré les troubles qui, au milieu du XVII^e siècle, ont accompagné l'effondrement de la dynastie des Ming et l'installation du pouvoir mandchou, on peut dire que c'est à peu près le même type d'État et de société qui se sont perpétués de la fin du XI^e siècle jusqu'au début du XX^e. Mais l'histoire n'est pas faite que de grandes transformations du type de celles qui ont abouti à la royauté antique au II^e millénaire avant notre ère ou à la formation de l'empire centralisé. Les changements qui se sont produits dans le courant du XVI^e siècle sont assez nets et assez nombreux pour qu'on puisse situer à ce moment le commencement d'une nouvelle période. L'un des plus importants peut-être par ses effets sur la société est la généralisation de l'argent comme moyen de paiement. Non seulement la masse d'argent en circulation en Chine s'est rapidement accrue au

Notes complémentaires et errata

cours du xvi^e siècle, mais elle continuera de s'accroître sous les Mandchous jusqu'aux environs de 1820, et l'argent restera, au côté des pièces de bronze qui servaient aux petits achats, l'unique moyen de paiement pour les transactions importantes jusqu'au début du xx^e siècle. La généralisation de l'argent aux xvi^e et xvii^e siècles coïncide avec un essor des trafics maritimes (commerce et piraterie) dans toutes les mers de l'Asie orientale et avec un renouveau des villes et des activités urbaines. Certaines techniques artisanales (en particulier, celles du tissage, de la porcelaine et de l'imprimerie) sont perfectionnées et ces perfectionnements permettront à la Chine de confirmer, après la dépression du milieu du xvii^e siècle, sa vocation de plus grand pays exportateur de produits de luxe. C'est dans ce contexte d'expansion économique et de renouveau urbain que se situe l'apparition, dans les mers de l'Asie orientale, des premiers aventuriers de l'Europe moderne : Portugais et Espagnols d'abord, puis Hollandais à partir du début du xvii^e siècle. Phénomène sans grande portée pour l'Asie orientale, car ces nouveaux venus ne font que s'insérer dans les circuits commerciaux de l'Extrême-Orient et profiter de la prospérité que connaît cette partie du monde. Mais ce phénomène annonce déjà les temps à venir. La Chine leur doit les premiers apports de l'Europe et de l'Amérique : des armes à feu plus efficaces, la patate douce, l'arachide, le tabac — le maïs sera de diffusion plus tardive —, et les premières pièces d'argent introduites en Extrême-Orient depuis Manille par le galion d'Acalpulco. Qu'on ajoute à cela les nouvelles orientations qui se dessinent dans la vie intellectuelle et se confirment au xvii^e siècle ainsi que, secondairement, les premiers contacts avec les sciences, les techniques et la religion de l'Europe à partir des environs de 1600, et on estimera peut-être qu'il est permis de parler des commencements d'une période moderne en Chine et en Asie orientale. Au Japon aussi, la fin du xvi^e siècle marque un des grands tournants de l'histoire. Il est vrai que les historiens de la Chine du xx^e siècle ont pris l'habitude de la qualifier de « moderne » par opposition à une Chine « traditionnelle » qui correspond, de façon indistincte, à toutes les périodes antérieures. Mais cette terminologie dissimule certains jugements de valeur : elle implique une coupure plus radicale qu'elle n'est en fait entre le présent et le passé de la Chine, et elle semble dénier en même temps, par comparaison avec l'évolution historique de l'Occident, toute signification à celle du monde chinois jusqu'à notre époque.

P. 378 : ligne 7 : « l'empereur Chongzhen » au lieu de « l'empereur Chonzchen ».

P. 381 : Il y a encore un demi-siècle, à une époque où les recherches étaient moins avancées, on considèrerait que la dynastie des Ming avait été une période de stérilité et d'imitation servile. Il est vrai que les troubles qui ont occupé la plus grande partie du xiv^e siècle ont entraîné un grave déclin, auquel n'a pas remédié l'avènement d'une dynastie dont le fondateur et la plupart des dirigeants étaient issus du peuple. Dans le domaine de la philosophie et des sciences — algèbre, astronomie, géographie, archéologie... —, le recul a été net depuis l'apogée qu'elles avaient connu du xi^e au xiii^e siècle. Le xv^e siècle n'a pas été non plus assurément l'un des plus novateurs et des plus brillants de l'histoire. Cependant on assiste à partir du début du xvi^e siècle à un réveil de la réflexion philosophique, qui ne cesse de s'amplifier à mesure que s'affirme le renouveau urbain. Les termes d'individualisme et d'anarchisme romantique seraient sans doute inadéquats dans la mesure où ils renvoient à notre propre histoire, mais ils peuvent donner, par transposition, une idée des nouveautés d'une époque où se mêlent et s'opposent nouvelles tendances et courants plus traditionnels. En outre, la fin du xvi^e siècle et la première moitié du xvii^e se signalent par le développement remarquable du théâtre, du conte et du roman, par l'essor d'une culture mi-savante mi-populaire, qui est celle d'une petite bourgeoisie urbaine avide de lecture et de distractions mais dont l'influence s'étend jusque dans les classes lettrées. Jamais

NOTES COMPLÉMENTAIRES ET ERRATA

l'industrie du livre n'avait été aussi prospère ni ses produits d'aussi bonne qualité. Bien des traits qui sont considérés comme typiques de l'époque mandchoue apparaissent déjà : renouveau d'intérêt pour les connaissances techniques et scientifiques (renouveau stimulé à partir des premières années du xvii^e siècle par les apports des premiers missionnaires jésuites), passion des livres rares et constitution de riches bibliothèques, recherches de phonologie historique et critique des textes. Surtout, la Chine de la fin des Ming redécouvre l'importance des réalités politiques, sociales et économiques trop longtemps délaissées par les tenants d'une philosophie quiétiste et du repli sur soi-même : par-delà le changement de dynastie qui se produira en 1644, la continuité est sensible.

Ainsi, non seulement l'époque des Ming est-elle loin d'avoir été une période de stagnation, mais les tendances qui se manifestent dans sa dernière période annoncent déjà une Chine qui est plus proche de nous. L'histoire des connaissances, des arts et des lettres vient confirmer ce que suggère déjà l'histoire sociale et économique : la période moderne commence en Chine à la fin des Ming.

- P. 396 : ligne — 1 : « Tycho Brahe » au lieu de « Copernic ».
- P. 396 : Si on fait exception d'un petit nombre de lettrés et de hauts fonctionnaires en relations intimes avec les missionnaires et convaincus de la parenté des traditions chinoises de l'Antiquité et du christianisme, les classes lettrées se montrèrent dans leur ensemble hostiles à la nouvelle religion. En outre, le développement de communautés chrétiennes en milieu populaire paraissait menacer l'ordre public. Beaucoup ne virent dans le christianisme qu'un tissu d'extravagances et de contradictions.
- P. 397 : ligne 1 : « 1620 » au lieu de « 1640 ». Remplacer la phrase suivante par : « le système de Copernic ne sera exposé en Chine pour la première fois qu'en 1760 ».
- P. 397 : lignes 10 et 11 : « dont la dernière préface est datée de décembre 1639 » au lieu de « qui paraît... à la fin de l'ère Wanli (1573-1619) ».
- P. 398 : ligne — 4 : « 1628 » au lieu de « 1615 ».
- P. 400 : ligne 7 : « était » au lieu de « étant ».
- P. 400 : A propos des conceptions astronomiques de Matteo Ricci, il faut noter que le fondateur de la mission de Chine, mort en 1610, était loin d'imaginer la révolution à venir de l'astronomie occidentale et que ses successeurs n'en ont pas tenu compte, la théorie héliocentrique étant frappée d'interdit. Seules des modifications mineures ont été apportées à l'astronomie de Tycho Brahe au cours des xvii^e et xviii^e siècles.
- P. 405 : ligne — 7 : « Mandchourie orientale » au lieu de « Mongolie orientale ».
- P. 406 : ligne 3 : « dans cette partie de la Mandchourie » au lieu de « dans cette partie de la Mongolie intérieure ».
- P. 416 : ligne — 6 : « Torbets » au lieu de « Borbets ».
- P. 419 : ligne — 17 : « 13 millions » au lieu de « 11 millions ».
- P. 425 : fin de la légende de la figure, ligne 4 : lire : « le milieu du xix^e siècle ».
- P. 430 : ligne — 11 : « constituant » au lieu de « constitue ».
- P. 446 : ligne — 2 : « Mei Zhuo » au lieu de « Mei Zu ».

Notes complémentaires et errata

- P. 447 : ligne 5 : lire : « *l'Écrit de la Luo (Luoshu)* et le *Tableau du fleuve (Hetu)* ».
- P. 462 : ligne — 10 : « 1821 » au lieu de « 1820 ».
- P. 471 : ligne — 6 : « moins de 20 % de citoyens » au lieu de « moins de 2 % de citoyens ».
- P. 476 : lignes 18 et 19 : « Zhang Xianzhong » au lieu de « Zhang Xiangzhong ».
- P. 477 : ligne — 17 : « Zizheng » au lieu de « Zizhieng » (*idem* p. 492, 1. 2).
- P. 483 : ligne 9 : « Ma Dexin » au lieu de « Ma Daxin ».
- P. 492 : ligne 3 : « pour aider au gouvernement » au lieu de « pour aider le gouvernement ».
- P. 502 : ligne 7 : « un renouveau » au lieu de « le point de départ ».
- P. 511 : ligne 1 : « des Tang et des Cinq dynasties » au lieu de « des Tang des Cinq dynasties ».
- P. 516 : ligne — 9 : « du sinologue écossais James Legge ».
- P. 516 : ligne 14 : « philosophie positiviste » au lieu de « philosophie rationaliste ».
- P. 518 : lignes — 12, — 13 : lire : « son recueil de notices sur les œuvres de mathématiciens et astronomes chinois ».
- P. 525 : Bien que le pouvoir de décision ait été entre les mains des chefs d'armée pendant toute la première moitié du ^{xx}e siècle, la pression continue exercée par les étudiants et les intellectuels n'a cependant pas été à la longue sans effets sur l'évolution politique. Le mouvement du 4 mai 1919 marque en particulier le début d'une prise de conscience et d'une évolution des esprits qui dépasse largement le milieu relativement restreint des intellectuels, des écoles et des universités.
- P. 530 : ligne 6 : « d'une sous-alimentation endémique » au lieu de « d'une sous-alimentation de plus en plus grave ».
- P. 531 : lignes 11 et 12 : « plus fréquemment qu'autrefois » au lieu de « pour la première fois dans l'histoire ».
- P. 531 : lignes — 11 à — 8 : lire : « L'extension des réseaux de chemins de fer à partir des environs de 1900 a permis cependant de réduire les conséquences dramatiques des grandes famines : on ne compte qu'un demi-million de morts en 1920-1921 mais, par contre, en raison des circonstances politiques, 3 millions dans la seule province du Shenxi en 1928-1931. »
- P. 531 : ligne — 5 : « 1919-1949 » au lieu de « 1919-1939 ».
- P. 532 : « Huanghe (Fleuve jaune) » au lieu de « Huangue (Fleuve jaune) ».
- P. 534 : Il faut se garder de tout jugement catégorique qui serait facilement démenti par tel cas particulier : la Chine est trop vaste et trop diverse et elle a connu trop de péripéties au cours de la première moitié du ^{xx}e siècle pour qu'on puisse rien affirmer de façon générale. Ainsi en est-il de la misère paysanne, souvent effroyable : il est arrivé que des paysans chinois aient vécu dans certaines régions et à certains moments dans un bien-être relatif. Il en est de même des conséquences de l'implantation d'industries étrangères : n'en voir que les effets négatifs — ruine de certains artisans et de certaines productions tradi-

NOTES COMPLÉMENTAIRES ET ERRATA

tionnelles, exportation de capitaux, lutte inégale dans laquelle se trouvaient engagées les entreprises chinoises naissantes, conditions de vie inhumaines du prolétariat —, c'est oublier le développement de nouvelles cultures plus rentables et les nouveaux emplois fournis à une paysannerie pléthorique. Mais à défaut des innombrables monographies qui permettront peut-être un jour une synthèse mieux fondée, l'auteur d'une histoire générale est bien obligé de donner une vue d'ensemble, même provisoire, et de prendre parti.

La Chine de la première moitié du xx^e siècle est un pays pauvre, dont la plupart des techniques de production n'ont guère évolué depuis le début du xix^e siècle (certaines même semblent avoir régressé) et dont la plus grande partie de la population vit à la limite des possibilités de subsistance. A une exploitation qui ne connaît pas de bornes s'ajoutent parfois des catastrophes naturelles (inondations, sécheresses, invasions de sauterelles, tremblements de terre) et les pillages et destructions auxquels se livrent les armées nationales ou étrangères. Sans doute, rien de tout cela n'est-il radicalement nouveau en Chine : les paysans y ont souffert depuis longtemps des taux usuraires, des fermages qui atteignent jusqu'à la moitié de la récolte, des exactions des agents du fisc, des dérèglements de la nature et des violences de la soldatesque. Mais jamais sans doute on n'avait vu une telle accumulation de malheurs. Il serait à coup sûr tout aussi injuste d'en rendre uniquement responsables les traditions et le système social et politique de la Chine qu'il serait simpliste de désigner comme seule coupable l'impérialisme des nations étrangères. Disons que ce sont les enchaînements de l'histoire qui ont été la cause de tant d'épreuves. Un pays qui était parvenu à nourrir un si grand nombre d'hommes ne pouvait pas ne pas souffrir très gravement du moindre déséquilibre de son économie. C'est la pression démographique qui paraît bien avoir été le grand problème de la Chine contemporaine.

- P. 538 : ligne 1 : « certaines campagnes » au lieu de « les provinces de l'intérieur ».
- P. 544 : ligne — 12 : « qui visent » au lieu de « qui reviennent pratiquement ».
- P. 546 : ligne — 1 : « les dispositions de la conférence de la paix tenue à Paris » au lieu de « les dispositions du traité de Paris ».
- P. 547 : ligne 16 : lire « A l'automne de 1923, le futur beau-frère de Sun Wen ».
- P. 547 : ligne — 1 : lire « il rompt avec la fraction du Guomindang qui s'est installé à Wuhan ».
- P. 548 : lignes 15 et 16 : lire « ne tarde pas à rallier la plupart des possédants dans la mesure où ».
- P. 548 : ligne 17 : « est contraint à » au lieu de « a tout avantage à ».
- P. 548 : ligne 19 : lire « les liens qui unissent malgré elle la bourgeoisie d'affaires ».
- P. 548 : lignes — 6 et — 5 : supprimer « le restant étant assuré... le tabac ».
- P. 548 : Chiang Kai-shek (Jiang Jieshi) n'est bien vu des Puissances étrangères que dans la mesure où il fait régner l'ordre. Il serait, d'autre part, tout à fait inexact de le considérer comme le représentant des intérêts de la bourgeoisie d'affaires chinoise : il a imposé sa dictature en obtenant de gré ou de force l'appui de cette partie de la population.
- P. 549 : ligne 6 : lire : « d'une moins mauvaise assise financière ».
- P. 549 : ligne 7 : lire : « en contrôlant ».
- P. 550 : ligne 16 : « le marché de l'argent » au lieu de « le marché des finances ».

Notes complémentaires et errata

- P. 551 : lignes 14 à 17 : lire « Seule la cinquième et dernière des campagnes menées par Jiang Jieshi contre la République soviétique de Ruijin a bénéficié de l'aide de conseillers allemands et de prêts étrangers ».
- P. 551 : ligne — 15 : « souvent » au lieu de « toujours ».
- P. 552 : ligne 17 : « au cours de » au lieu de « au cours à ».
- P. 552 : Il n'y a pas lieu d'établir de différence entre les premiers dirigeants du parti communiste chinois et ceux qui organisèrent les premières unions paysannes.
En outre, la part des traditions « révolutionnaires » du monde rural dans le mouvement communiste est bien difficile à évaluer.
- P. 554 : lignes 5, 6 et 7 : « milliards » au lieu de « billions ».
- P. 556 : lignes — 6 à — 1 : lire : « de combattants qui, tout en le maintenant sous leur contrôle, ont repris contact avec le peuple des campagnes ».
- P. 559 : ligne 7 : « Tōa dôbunkai » au lieu de « Tōa bunkai ».
- P. 559 : lignes 16 et 17 : « qui se révèle comme un excellent pamphlétaire » au lieu de « qui se révèle comme... de cette époque ».
- P. 560 : ligne 8 : « même : si » au lieu de « même. Si ».
- P. 561 : ligne 19 : supprimer « et en France ».
- P. 561 : légende en bas de page : « République populaire de Chine » au lieu de « République populaire en Chine ».
- P. 562 : ligne 22 : « Hu Shi, l'un d'entre eux » au lieu de « Hu Shi, un Chinois américanisé ».
- P. 563 : ligne 1 : « Liang Shuming » au lieu de « Liang Souming ».
- P. 563 : ligne 15 : « Lounartcharski » au lieu de « Lunartcharski ».
- P. 563 : ligne — 15 : « 1888-1927 » au lieu de « 1889-1927 ».
- P. 564 : ligne 12 : « victoire » au lieu de « victioire ».
- P. 564 : ligne 21 : lire : « Chen Duxiu, déjà rendu responsable... le Kremlin, sera exclu du parti ».
- P. 566 : Ajouter à la fin du 2^e alinéa : « A la même époque, un autre historien a beaucoup contribué par sa méthode critique et ses conceptions historiographiques à renouveler les perspectives relatives à la Chine ancienne. C'est Gu Jiegang, né en 1895, ami de Zhang Binglin et de Hu Shi ».
- P. 646 : supprimer « Fang Yizhi; 436, 437 ».
- P. 647 : colonne de droite : Lire : « Li (famille) : 177, 207, 224 ».
- P. 648 : ligne — 8 : « Mei Zhuo » au lieu de « Mei Zu ».
- P. 675 : Index des sujets, au centre, ligne 10 : lire : moisme : 86, 130, 182.

INDEX

Index des noms de personnes

Les index ont été préparés par Jacques Dars.

Les caractères soulignés renvoient aux passages où il est traité d'une façon plus approfondie des diverses rubriques.

- Abahai: 406.
Açoka: 189.
Aguta: 314.
Ahmad ibn Mâjin: 393.
Akbar: 395.
Alexandre le Grand: 227.
Allemands: 388.
Aloben 阿羅本: 248.
Altan khan (Anda khan): 364, 365.
Amituofo 阿彌陀佛: 194.
Amoghavajra: 246.
An (famille) 安: 295.
Andi 安帝: 136.
Anglais: 454, 464, 467, 468, 484, 512, 521.
An Lushan 安祿山: 206, 211, 218, 226-227, 228, 233, 250, 256, 303.
An Shigao 安世高: 191, 203.
Antonin le Pieux: 118.
Arabes: 226, 228, 245, 247, 249, 250, 251, 256, 258, 288.
Arapant: 418.
Argun: 329.
Aristote: 304.
Arméniens: 328.
Atâ ibn Ahmad: 334.
Attiret, Jean-Denis: 454.
Avalokiteçvara: 194.
Avars: 171.

Bacon, Roger: 274.
Bada shanren: 八大山人: 434.
Bai Gui 白圭: 90.
Bai Juyi 白居易: 242.
Bai Qi 白起: 99.
Bajin 巴金: 562, 563.
Bakounine: 562.
Ban Chao 班超: 135, 136.
Ban Gu 班固: 149, 301.
Bao Shichen 包世臣: 513.
Batu khan: 317, 318.
Bayan: 249.
Bergson, H.: 562.
Bertin, Henri: 455.
Bessmer: 471.
Bi Sheng 畢昇: 295.
Bobai 唵拜: 374.
Bodhisattva Maitreya: 193, 194, 225, 326, 339, 362, 476.
Bodhisattva Samantabhadra (Puxian): 195, 243.
Borodine: 547.
Borbets: 416.
Bosi 波斯: 251.
Boukharine: 564.

Bouvet, P.: 453.
Böttger, J.F.: 455.
Brahé, Tycho: 400.
Brahmanes: 251.
Britanniques: 418
bTsan-po: 251.
Buddha: 92, 188, 189, 190, 194, 196, 200, 257.
Buddha Amitâbha: 194-195, 244, 326.
Buddha Bhaishajyaguru: 195.
Buddhabhadra: 198.
Bukong 不空: 246.
Buyi 布依: 21

Cachemiriens: 178, 194, 247.
Cai Yong 蔡邕: 147, 181.
Cai Yuanpei 蔡元培: 562.
Çâkyamuni: 188.
Cantonais: 382, 536.
Cao (famille) 曹: 163, 181.
Cao Cao 曹操: 138, 139, 156-157, 182, 184.
Cao Kun 曹錕: 546.
Cao Pei 曹丕: 157, 184, 185.
Cao Xueqin 曹雪芹: 443.
Cao Yin 曹寅: 445.
Cao Zhi 曹植: 184.
Castiglione, Giuseppe, P.: 454.
Cattanes, Lazare: 398, 399.
Cervantes: 560
Chagatai: 317, 327.
Chambers, W.: 456.
Chams: 251.
Changchun 長春: 329, 335.
Chang De 常德: 329.
Chang Qu 常璩: 174.
Chao Cuo 趙錯: 108, 111.
Chen Baxian 陳霸先: 163.
Chen Cheng 陳誠: 346.
Chen Di 陳第: 386.
Chen Duxiu 陳獨秀: 552, 561, 563, 564.
Chen Guofu 陳果夫: 550.
Chen Hongchi 陳鴻遲: 513.
Chen Lifu 陳立夫: 550.
Chen Menglei 陳夢雷: 444.
Chen Pengnian 陳彭年: 204.
Chen Sheng 陳勝: 104.
Chen Shou 陳壽: 176, 301.
Chen Tang 陳湯: 136.
Chen Xianzhang 陳獻章: 382, 383.
Chen Xingshen 陳省身: 566.
Chen Xiongming 陳炯明: 547.
Chen Youliang 陳友諒: 340.

Chen Zi'ang 陳子昂: 242.
Cheng 成: 54.
Cheng Han 成漢: 156, 159.
Cheng Hao 程顥: 304.
Cheng Yi 程頤: 304.
Chiang Kai-shek, v. Jiang Jieshi.
Chinggis-khan: 250, 312, 313, 316, 317, 320, 321, 329, 335.
Chinois, v. Han 漢.
Chionites: 160.
Chishô daishi 智證大師: 255.
Chonghou 崇厚: 502, 503.
Chongzhen (empereur) 崇禎: 378.
Chunshen 春申君: 75.
Cixi 慈禧: 489, 494, 503.
Clément III. 329.
Clément V: 327.
Clément XIV: 453.
Comte, Auguste: 515.
Confucius (Kong Qiu): 85sq., 92, 145, 446, 452, 511, 512, 515, 549, 560.
Copernic: 396.
Coréens: 21, 247, 322, 365.
Cosaques: 426.
Courbet (amiral): 503.
Coxinga 國姓爺: 410, 467.
Cruz, Gaspar da: 400.
Cui (famille) 崔: 159.
Cui Hao 崔浩: 171, 187.
Cui Shi 崔實: 147.
Cui Shu 崔述: 447.

Dai, prince 代: 169.
Dai Wang 戴望: 516.
Da Zhen 戴震: 443, 446, 448-449, 510, 511, 518.
Dao'an 道安: 192, 193, 197, 200.
Daoguang (empereur) 道光: 462, 467.
Daowudi 道武帝: 170.
Daoxuan 道宣: 198.
Darwin: 559.
Dayan khan: 364.
Da Yueshi, Yuezhi 大月氏, 月支: 111, 189.
Deng 鄧: 136.
Deng Maoqi 鄧茂七: 362.
Dengyô daishi 傳教大師: 255.
Dewey, John: 562.
Dharmaraksha: 192, 197.
Di 氐 (Barbares): 156, 164.
Diaz, Emmanuel: 399.
Dickens, Ch.: 560.
Ding Du 丁度: 204.

INDEX

- Dingling 丁玲 :563.
 Ding Wenjiang 丁文江 :566.
 Dinh (dynastie) 丁 :265.
 Donghu 東胡 :113.
 Dong Zhongshu 董仲舒 :142, 143, 144, 145, 511, 512.
 Dong Zhuo 董卓 :138-139, 182.
 Dou 竇 :136.
 Duan Yucai 段玉裁 :449, 511.
 Duan Qirui 段祺瑞 :544.
 Du Fu 杜甫 :242.
 Dugu 獨孤 :177.
 Du Mu 杜牧 :242.
 Du Wenxiu 杜文秀 :483.
 Du You 杜佑 :243, 302.
 Du Yu 杜預 :158, 242.
 Dumas, A.: 560.
 Dupont de Nemours: 456.
 Dzoungares: 416, 418, 419.
- Enchin 圓珍 :255.
 Engels, F.: 564, 569.
 Engyô 圓行 :255.
 Ennin 圓仁 :255.
 Ephtalites: 178.
 Ershi huangdi 二世皇帝 :104.
 Esen khan: 351.
 Espagnols: 364, 372, 393.
 Eun 惠運 :255.
 Européens: 327, 328, 346, 351, 363, 366, 384, 410, 453, 513, 515.
- Faguo 花果 :196.
 Fan Chong 樊崇 :133.
 Fan Li 范蠡 :90.
 Fan Wencheng 范文程 :407.
 Fan Zhongyan 范仲淹 :269, 271, 280, 296.
 Fang Dongshu 方東樹 :513.
 Fang Guozhen 方國珍 :340, 341, 366.
 Fang La 方臘 :277.
 Fang Yizhi 方以智 :436, 437.
 Faxian 法顯 :197, 198, 199, 201.
 Fayong 法勇 :298.
 Fazang 法藏 :244.
 Feng Dao 馮道 :293.
 Feng Guifen 馮桂芬 :514, 516.
 Feng Guozhang 馮國璋 :544.
 Feng Yuxiang 馮玉祥 :547, 548.
 Fernandez, Sébastien, frère: 395, 399.
 Fischer von Erlach: 400.
 Flamands: 451.
 Folangji (Francs): 佛郎機 :393.
 Fomu 佛母 :361.
- Fotudeng 佛圖澄 :192.
 Foukiénois: 388, 536, 559, 560.
 Français: 428, 447, 453, 503, 504, 506, 521.
 François Xavier, saint: 394.
 Fréret, Nicolas: 455.
 Fucha 夫差 :60.
 Fu Gong 傅肱 :298.
 Fukang'an 福康安 :429.
 Fu Jian 苻堅 :168, 177.
 Fuxi 伏羲 :95, 143.
- Galdan: 418.
 Galen: 547.
 Galien: 40.
 Gama, Vasco de: 393.
 Gan Bao 干寶 :186.
 Gan Ying 甘英 :123.
 Gao Huan 高歡 :172, 173.
 Gao Ming (Zecheng) 高明 (則誠) :335.
 Gao Shi 高適 :242.
 Gao Xianzhi 高仙芝 :226.
 Gaozong 高宗 :221, 224, 247, 248.
 Gaozu 高祖 :108, 142, 208.
 Gaubil, P. Antoine: 453.
 Ge Hong 葛洪 :185, 187.
 Geng Jingzhong 耿精忠 :410, 411, 412.
 Geng Shouchang 耿壽昌 :143.
 Geng Zhongming 耿仲明 :407.
 Gembô 玄昉 :255.
 Genghis khan, v. Chinggis khan
 Génois: 328, 329, 330.
 Gerbillon, P.: 427, 453.
 Gilbert, W.: 401.
 Goëz, Benoît de: 395.
 Gogol: 563.
 Gong, prince 恭 :489.
 Gongsun (famille) 公孫 :175, 176.
 Gongsun Long 公孫龍 :94.
 Gongsun Shu 公孫述 :133.
 Gongsun Yang 公孫鞅 :78.
 Gong Zizhen 龔自珍 :512.
 Goujian 勾踐 :60.
 Granet, Marcel: 90, 447.
 Grecs: 111, 454.
 Grimaldi, P.: 457.
 Grosier, J.B.: 455.
 Gu Kaizhi 顧愷之 :185.
 Gu Yanwu (Tinglin) 顧炎武 (亭林) :371, 385, 386, 437, 438, 439, 441, 444, 446, 450, 511, 516.
 Gu Zuyu 顧祖禹 :439.
 Guan Hanqing 關漢卿 :335.
 Guanyin (Guanshiyin) 觀音, 觀世音 :104-5, 194.
- Guan Zhong 管仲 :88, 95.
 Guangwudi 光武帝 :132, 134.
 Guo Shoujing 郭守敬 :332, 334.
 Guo Xiang 郭象 :182, 183, 192.
 Guoxingye 國姓爺 :410.
 Guo Wei 郭威 :265.
 Gurkha: 425.
 Guyot de Salins: 288.
 Güyük: 317.
- Haiyun 海運 :335.
 Hakka (Kejia) 客家 :424, 474, 475, 536.
 Halde du J. B.: 455.
 Han (people) 漢 :15-16, 164, 168, 173, 218, 266, 313, 315, 321, 407, 409, 425, 427, 482, 483.
 Han Daozhao 韓道昭 :204.
 Han Fei 韓非 :88, 89, 94.
 Han Gan 韓幹 :219.
 Han Liner 韓林兒 :340.
 Han Shantong 韓山童 :340.
 Han Tuozhou 韓侂胄 :267.
 Han Yanzhi 韓彥直 :298.
 Han Yu 韓愈 :148, 257, 303.
 Hang Shijun 杭世駿 :446.
 Harshavardhana: 209.
 Hart, Robert: 486, 487, 502.
 Harûn al-Rashîd: 250.
 Hayton: 328.
 He Changling 賀長齡 :513.
 Hedi 和蒂 :136.
 Hegel: 242, 450.
 He Jin 何進 :137.
 Helin 和琳 :429.
 Heshen 和珅 :429, 460, 461.
 He Xiu 何休 :146, 511, 512.
 He Yan 何晏 :183.
 Hideyoshi Toyotomi 秀吉豐臣 :375, 388.
 Hollandais: 371, 388, 393, 401, 410, 426.
 Hong Chengchou 洪承疇 :379.
 Hong Mai 洪邁 :301.
 Hongmaoyi 紅毛夷 (Hollandais): 393.
 Hong Rengan 洪仁玕 :477, 492.
 Hong Sheng 洪昇 :433.
 Hongwu 洪武 :341, 345, 347, 356, 361, 366, 375.
 Hong Xiuquan 洪秀全 :474, 475.
 Hong Zun 洪遵 :301.
 Hou Jing 侯景 :163.
 Hou Xian 侯顯 :346.
 Hu, impératrice 胡 :172, 195, 198.
 Hu Hanmin 胡漢民 :542.
 Hu Juren 胡居仁 :382.

Index des noms de personnes

- Hu Linyi 胡林翼 :487.
 Hu Shi 胡適 :561, 562, 563.
 Hu Wei 胡渭 :447.
 Hu Weiyong 胡惟庸 :344.
 Hu Zongxian 胡宗憲 :369.
 Hua (famille) 華 :295.
 Hua Hengfang 華衡芳 :518.
 Huaqiao 華僑 :536.
 Huan (famille) 桓 :161.
 Huan Tan 桓譚 :146.
 Huan Xuan 桓玄 :161.
 Huang Chao 黃巢 :234, 235, 236, 251, 256.
 Huangdi 黃帝 :95, 137.
 Huanglao 黃老君 :137, 190.
 Huang Tingjian 黃庭堅 :291, 301.
 Huang Xing 黃興 :537, 542, 544, 565.
 Huang Zongxi (Lizhou) 黃宗羲 (梨洲) :434, 435, 438, 439, 446, 448, 511.
 Hugo, V. :560.
 Huhanye 呼韓邪 :124.
 Huichao 慧超 :245.
 Huidi 惠帝 :142.
 Hui Dong 惠棟 :447.
 Huineng 慧能 :244.
 Hui Shi 惠施 :94.
 Huiyuan 慧遠 :193, 194, 196, 244.
 Huizong 徽宗 :277, 291, 298, 300, 314.
 Hülâgû khan: 249, 317, 318, 329.
 Huns: 110, 160.
 Huns Ephtalites, v. Ephtalites.
 Huo Guang 霍光 :132, 135.
 Huxley, T.H.: 559.
 Huyghen van Linschoten, Jan: 401.

 Ibn al-Baytâr: 274.
 Ibn Battûtâ: 318, 319, 328.
 Ibsen: 560.
 Il-khan: 317, 327, 330.
 Indiens: 175, 178, 189, 303, 247, 251.
 Indo-Iraniens: 118, 247, 288, 326.
 Indo-Scythes: 111, 189, 192.
 Innocent IV: 327.
 Irakiens: 250.
 Iraniens: 175, 178, 251, 258, 322, 325, 483.
 Italiens: 400.

 Jamâl al-Dîn: 334.
 Japonais: 274, 344, 365, 369, 374, 393, 409, 434, 518, 521, 566.
 Javanais: 288, 365, 393.
 Jehangir: 463.
 Jenner, Edward: 455.
 Jésus-Christ: 476.
 Ji Yun 紀昀 :443, 511.
 Jia (famille) 賈 :159.
 Jia Kui 賈逵 :145.
 Jia Sidao 賈似道 :267, 278, 324.
 Jia Yi 賈誼 :108, 109, 111, 149.
 Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek) 蔣介石 :525, 526, 530, 539, 546-548, 550, 551, 552, 553, 554, 558, 564, 568.
 Jiang Zong 江總 :186.
 Jianzhen 鑑真 :254.
 Jiao Bingzhen 焦秉貞 :454.
 Jiaqing (empereur) 嘉慶 :462.
 Jie (Barbares) 羯 :154.
 Jin Shengtan 金聖嘆 :433.
 Jing Cha 景差 :96.
 Jingdi 景帝 :108, 132.
 Jinghaiwang 淨海王 :365.
 Jisun 季孫 :60.
 Jōgyō 常曉 :255.
 Joliot-Curie, F. & I.: 566.
 Jürchen: 219, 266, 272, 274, 277, 298, 308 sq., 311, 312, 314-315, 320, 321, 322, 335, 357, 365, 375, 377, 379, 380, 405 sq., 407.
 Kalmuks: 427.
 Kang Senghui 康僧會 :190.
 Kang Tai 康泰 :174.
 Kangxi (empereur) 康熙 :413, 414, 415, 434, 440, 444, 445, 451, 452, 453, 454, 462.
 Kang Youwei 康有為 :512, 514, 515, 522, 541, 563, 565.
 Kant, I.: 566.
 Kazakhs: 365.
 Ke (dame) 客 :376.
 Kereiit: 248.
 Khabarov: 426.
 Khalkha: 418.
 Khmers: 251.
 Khomiakov: 514.
 Kiréievski: 514.
 Kirghiz: 365.
 Kitau: 220, 229, 237, 265-266, 308 sq., 310, 314, 315, 320, 321, 322, 335, 357.
 Kōbō daishi 弘法大師 :255.
 Koffler, André Xavier: 409.
 Kong Anguo 孔安國 :145, 242.
 Kong fuzi (Kong Qiū) 孔夫子 (孔丘) (Confucius): 85, 89.
 Kong Qingjiao 孔清覺 :326.
 Kong Shangren 孔尚任 :433.
 Kong Xiangxi 孔祥熙 :550.
 Kong Yingda 孔穎達 :242.
 Kong Youde 孔有德 :406.
 Koshots: 416, 418.
 Kou Qianzhi 寇謙之 :187, 195.
 Kropotkine: 562.
 Kubilai: v. Qubilai.
 Kūkai 空海 :255.
 Kumârajîva: 193, 194, 200.
 Kunlun 崑崙 :251.
 Kushânes: 174, 189.

 Laoshang 老上 :111.
 Laozi 老子 :137, 190.
 Lê Āo (dynastie vietnamienne): 346, 428, 480.
 Lê Lō'i 黎利 :346, 428.
 Le Comte, Louis: 397.
 Le Fèvre, Etienne: 397.
 Lee Tsungdao 李政道 :566.
 Legge, James: 516.
 Leibniz: 454, 455, 457, 547.
 Lévine: 564, 569.
 Li Āo: 25.
 Li (famille) 李 :177, 207, 221.
 Li (roi) 厲 :54.
 Li Ao 李翱 :257, 303.
 Li Bai 李白 :242.
 Li Baojia (Boyuan) 李寶嘉 (伯元) :560.
 Li Bing 李冰 :65.
 Li Changgeng 李長庚 :428.
 Li Daoyuan 鄺道元 :198.
 Li Dazhao 李大釗 :552, 563, 564.
 Li Dingguo 李定國 :378.
 Li Fang 李昉 :298.
 Li Linfu 李林甫 :226, 227.
 Li Gong 李璿 :440, 516.
 Li Guo 李過 :378.
 Li Hanzhang 李瀚章 :487.
 Li Hongzhang 李鴻章 :477, 482, 487, 492, 503, 505, 507, 509, 520, 521, 540, 542.
 Li Jie 李誠 :298.
 Li Keyong 李克用 :234, 236.
 Li Longji 李隆基 :225.
 Li Madou pusa 利瑪竇 菩薩 (Bodhisattva Ricci): 395.
 Li Ruzhen 李汝珍 :443.
 Li Qingzhao 李清照 :301.
 Li Shan 李善 :241.
 Li Shanlan 李善蘭 :518.
 Li Shangyin 李商隱 :242.
 Li Shiming 李世明 :208.
 Li Shizeng 李石曾 :562.
 Li Shizhen 李時珍 :386.
 Li Shun 李順 :237.
 Li Si 李斯 :105, 106.

INDEX

- Li Tangjie 李棠階 : 513.
 Li Tao 李燾 : 302.
 Li Xinchuan 李心傳 : 302.
 Li Yan 李巖 : 378.
 Li Yanshou 李延壽 : 242.
 Li Ye 李冶 (ou Li Zhi 治) : 300.
 Li Yu 李漁 : 433, 434.
 Li Yuan 李淵 : 208.
 Li Zhaoluo 李兆洛 : 513.
 Li Zhi 李贄 : 291, 383, 384-385, 395, 433, 440.
 Li Zhizao 李之藻 : 398, 399.
 Li Zhun 李準 : 544.
 Li Zicheng 李自成 : 363, 377-378, 379, 411.
 Liang 梁 : 136.
 Liang Ji 梁冀 : 135.
 Liang Qichao 梁啟超 : 522, 542, 559, 562.
 Liang Shuming 梁漱溟 : 563.
 Liao Ping 廖平 : 514.
 Lin Shu 林紓 : 514, 560.
 Lin Zexu 林則徐 : 466, 467, 512, 531.
 Linghu 令狐 : 177.
 Liu An 劉安 : 108, 142, 148.
 Liu Bang 劉邦 : 105, 106.
 Liu Bei 劉備 : 156, 158.
 Liu Bingzhong 劉秉忠 : 321, 335.
 Liu Cong 劉聰 : 159.
 Liu E 劉鶚 : 50, 560.
 Liu Fenglu 劉逢祿 : 512, 515.
 Liu Kunyi 劉坤一 : 487, 521.
 Liu Mian 劉冕 : 257.
 Liu Shao 劉劭 : 182.
 Liu Xiang 劉向 : 186.
 Liu Xie 劉勰 : 185.
 Liu Xin 劉歆 : 145, 515.
 Liu Xiu 劉秀 : 133.
 Liu Yao 劉曜 : 159.
 Liu Yiqing 劉義慶 : 183.
 Liu Yongfu 劉永福 : 503.
 Liu Yu 劉郁 : 329.
 Liu Yu 劉裕 : 161, 162.
 Liu Yu 劉予 : 315.
 Liu Zongyuan 柳宗元 : 148, 257.
 Liu Zhi 劉秩 : 242.
 Liu Zhiji 劉知幾 : 242, 243, 301.
 Lolo : 313.
 Longobardo, P. : 398, 399, 452.
 Lorenzetti : 330.
 Louis IX : 327.
 Louis XIV : 453, 456.
 Louis XV : 421.
 Lounatcharski : 563.
 Loyola, Ignace de : 394.
 Lu Fayan 陸法言 : 204.
 Lu Jia 陸賈 : 142.
 Lu Jiuyuan 陸九淵 : 304, 305, 383.
 Lu Xun 魯迅 : 563.
 Lu Yuanlang (Deming) 陸元郎 (德明) : 242.
 Luo Fangbai 羅芳柏 : 424.
 Luo Rufang 羅汝芳 : 384.
 Luo Shilin 羅士琳 : 518.
 Luo Zhenyu 羅振玉 : 566.
 Lü (impératrice) : 呂后 : 130.
 Lü Buwei 呂不韋 : 78, 90, 102, 141.
 Lü Dalin 呂大臨 : 300.
 Lü Guang 呂光 : 177, 194.
 Lümu 呂母 : 133.
 Ly (dynastie vietnamienne) 李 : 266.
 Ma 馬 : 347.
 Ma Dexin 馬德新 : 483.
 Ma Duanlin 馬端臨 : 302.
 Ma Hualong 馬化龍 : 483.
 Ma Huan 馬歡 : 351.
 Ma Rong 馬融 : 145, 147, 181.
 Ma Yilong 馬一龍 : 386.
 Ma Yin 馬殷 : 235.
 Ma Yu 馬裕 : 445.
 Ma Yuan 馬援 : 117, 136.
 Ma Yueguan 馬日瑄 : 446.
 Ma Yuelu 馬日璐 : 445.
 Ma Zhiyuan 馬致遠 : 335.
 Malais : 251, 258, 288, 365, 393.
 Malayo-Polynésien : 155, 288, 410.
 Mameluks : 350, 393.
 Mandchous : 21, 295, 314, 315, 338, 346, 364-365, 378 sq., 388, 404 sq., (v. Qing), 407, 408, 409, 410, 414, 415, 416, 420, 434, 441, 467, 474, 475, 510.
 Manjuçri : 194, 243.
 Manzhou 滿洲 : 405, 406.
 Mao dun 冒頓 : 111.
 Maodun 茅盾 : 563.
 Mao Yuanyi 茅元儀 : 388.
 Mao Zedong 毛澤東 : 436, 552, 564, 569, 571.
 Mao Ziyuan 茅子元 : 326.
 Marc Aurèle : 118.
 Martini, Martino : 400.
 Marx, K. : 564, 569.
 Matsudaira 松平 : 365.
 Masubuchi Tatsuo 增淵龍夫 : 66.
 Maurya : 189.
 Mei Wending 梅文鼎 : 439, 448.
 Mei Yingzu 梅膺祚 : 386.
 Mei Zu 梅鷟 : 385, 446.
 Mendoza, Gonzalez de : 400, 401.
 Mengchang 孟嘗君 : 75.
 Meng Haoran 孟浩然 : 242.
 Mengsun 孟孫 : 60.
 Meng Tian 蒙恬 : 102.
 Mengzi, v. Mencius 孟子 : 86, 92, 93, 449.
 Méo : 25.
 Mère Lü (Lümu) : 133.
 Mhông : 25.
 Mí Fu 米芾 : 291.
 Miao 苗 : 25, 155, 361, 425, 435, 436.
 Mile 彌勒 (Maitreya) : 194, 225, 326, 340, 362, 475.
 Mill, Stuart : 559.
 Min Yue 閩越 : 102, 116.
 Mirabeau : 456.
 Mogols : 395.
 Mohamet : 347.
 Mohammed al-Râzi : 40.
 Mohe 韃靼 : 226.
 Moiz al-Dîn : 334.
 Mongols 蒙古 : 21, 26, 110, 229, 248, 266, 272, 274, 278, 295, 305, 308, 309, 311, 313, 315, 316-320, 321 sq., 326 sq., 330, 332, 334, 335, 336, 339, 342, 344, 346, 347, 351, 352, 358, 359, 360, 362, 363, 364, 365, 374, 382, 400, 406, 416, 418, 430, 482.
 Môn-Khmers : 117, 155.
 Montagu, Lady : 455.
 Montaigne : 400.
 Montcorvin, Jean de : 327, 329, 394.
 Montesquieu : 400, 559.
 Montfort de Feynes : 456.
 Mozi 墨子 : 86, 87, 90, 91, 94, 130, 147, 182, 565.
 Môngke : 317, 327, 328, 329.
 Mu (roi) 穆 : 54, 56, 95.
 Murong 慕容 : 169, 177.
 Musulmans : 250, 251, 321, 323, 326, 327, 330, 334, 347, 350, 424, 463, 481, 482-484, 492.
 Nabatéens : 123.
 Naimans : 322.
 Napier, John : 448.
 Needham, Joseph : 186, 386, 399, 457.
 Nguyễn (dynastie vietnamienne) 阮 : 428.
 Nietzsche, F. : 562, 566.
 Niida Noboru 仁井田陸 : 215.
 Nishihara 西原 : 546.
 Niu Jinxing 牛金星 : 378.
 Nurhaci : 375, 405, 406, 407.
 Nügua 女媧 : 95.
 Occidentaux : 376, 488, 492, 514, 534.
 Oirats : 346, 351, 416.
 Omeyyades (Arabes) : 221, 226, 248, 249, 250.
 Ottomans : 393.

Index des noms de personnes

- Ouigours: 21, 26, 209, 219, 226, 227, 228, 247, 249, 251, 256, 286, 295, 310, 312, 313, 322, 330, 336.
 Ouyang Xiu 歐陽脩: 296, 301, 303.
 Ögödei: 317, 320, 321.
 Ölöths (Éleuthes): 419.
 Öngüts: 248.
- Pan Jixun 潘季訓: 374.
 Pan Ruzhen 潘汝楨: 377.
 Paramârtha: 200.
 Parrenin, P.: 453.
 Parthes: 123, 189, 191, 202.
 Paulsen, F.: 562.
 Pei Wei 裴頡: 183.
 Pei Yaoqing 裴耀卿: 232.
 Pereira, P.: 427, 454.
 Pêrôz: 248.
 Persans: 247, 256, 457.
 Perses: 221.
 'Phags-pa: 327, 336.
 Philippe le Bel: 329.
 Pingyuan 平原君: 75.
 Plan Carpin, Jean de: 318, 319, 327.
 Plekhanov: 563.
 Pline l'Ancien: 126.
 Polo, Marco: 305, 311, 318, 319, 322, 328, 395, 400.
 Polo, Matteo & Nicolo: 328.
 Polomen 婆羅門: 251.
 Pordenone, Odoric de: 327.
 Portugais: 372, 388, 393, 394, 400, 410, 427, 464.
 Prémare de, P.: 453.
 Premier empereur: 70, 80, 102, 111, 116, 117, 122, 134, 138, 141, 142, 144.
 Prêtre Jean: 248, 312.
 Ptolémée: 400.
 Pu Fa'e 普法惡: 362.
 Pu Songling 蒲松齡: 443.
 Puxian 普賢: 194.
 Puyi 溥儀 (empereur)
 Quantong 宣統: 29, 543, 566.
- Qarluqs: 322.
 Qi Baishi 齊白石: 434.
 Qi Jiguang 戚繼光: 369.
 Qi Zhaonan 齊召南: 446.
 Qian Daxin 錢大昕: 446, 511.
 Qian Liu 錢鏐: 235.
 Qianlong (empereur) 乾隆: 413, 414, 416, 427, 428, 429, 445, 449, 453, 454, 460, 461, 462, 499.
 Qian Sanqiang 錢三強: 566.
 Qiang (barbares) 羌: 124, 135, 157, 164, 312.
- Qin Gui 秦檜: 267.
 Qin Jiushao 秦九韶: 300.
 Qingcheng (prince) 慶成: 375.
 Qingxiang 頃襄 (roi de Chu): 74.
 Qu Yuan 屈原: 36, 149, 433, 448.
 Quanrong ("Barbares chiens") 犬戎: 54.
 Quan Zuwang 全祖望: 446.
 Qubilai: 317, 321, 328, 332, 334, 336.
 Quesnay, François: 456.
- Rada, Martin de: 400.
 Rashid al-Din: 330, 457.
 Renan, Ernest: 446.
 Ren Yi (Bonian) 任頤 (伯年): 434.
 Ricci, Matteo: 295, 375, 384, 386, 394, 395, 396, 398, 399, 400, 439, 451, 452, 453, 517.
 Rinrashi 林羅士: 392.
 Roberts: 475.
 Rocha, Jean de: 398.
 Rochechouart, Julien de: 506.
 Roi Jing de Chengyang 城陽景王: 133.
 Romains: 454.
 Rouran 柔然: 171, 220.
 Roxane: 227.
 Ruan Dacheng 阮大象: 332, 434.
 Ruan Ji 阮籍: 184.
 Ruanruan 孀孀: 110, 171, 172, 220.
 Ruan Yuan 阮元: 446, 518.
 Rubruck, Guillaume de: 327, 328.
 Ruizong 睿宗: 225.
 Russel, Bertrand: 562.
 Russes: 322, 327, 426, 484, 502, 503, 508, 521.
 Rustichello: 328.
 Ruzhen (Jürchen) 女真: 314.
- Saichô 最澄: 255.
 Saint Louis: 327.
 Salusti, Jean-Damascène: 454.
 Samantabhadra: 195, 242.
 Sanbao tajjian 三保太監: 351.
 Sartauls: 26, 322.
 Sassanides: 247, 248, 250.
 Sauma, Rabban Bar: 329.
 Sayyid Ajall: 334.
 Schall von Bell, Adam: 398, 451.
 Schopenhauer: 562, 566.
 Schreck, Johann: 386.
 Schwartz, Berthold: 388.
- Scott, W.: 560.
 Senge: 336.
 Senggelinqin 僧格林沁: 482.
 Sengyou 僧佑: 200.
 Sept sages de la forêt de bambous: 184 sq.
 Sères: 126.
 Shan: 25.
 Shandao 善導: 244.
 Shan Yue 山越: 158.
 Shangdi 上帝: 397, 452.
 Shang Kexi 尚可喜: 407, 410, 411.
 Shang Yang 商鞅: 78, 87, 99.
 Shang Zhixin 尚之信: 411, 412.
 Shao Yong (Kangjie) 邵雍 (康節): 271, 300, 304, 382.,
 Shen Buhai 申不害: 88.
 Shen Dao 慎到: 88.
 Shen Fu 沈復: 444.
 Shen Gua 沈括: 295, 298, 300, 303.
 Shen Jiaben 沈家本: 541.
 Shen Quanqi 沈佺期: 242.
 Shen Que 沈淮: 399.
 Shen Yue 沈約: 163, 204.
 Shenzong 神宗: 266.
 Sheng Xuanhuai 盛宣懷: 542.
 Shennong 神農: 96.
 Shi Dakai 石達開: 476.
 Shi Hu 石虎: 192, 195.
 Shi Kefa 史可法: 409.
 Shi Le 石勒: 192.
 Shi Miyuan 史彌遠: 267.
 Shi Qi 史起: 65.
 Shi Siming 史思明: 227, 288.
 Shihuangdi 始皇帝: 29, 102, 105, 134.
 Shitao 石壽: 434.
 Shizong 世宗: 315, 329.
 Shûei 宗叡: 255.
 Shun 舜: 92, 95, 447.
 Shundi 順帝: 136.
 Shunzhi 順治 (世祖): 406, 433, 451.
 Shusun 叔孫: 60.
 Siemens-Martin: 126.
 Sima (famille) 司馬: 159, 161, 181.
 Sima Guang 司馬光: 266, 271, 302.
 Sima Qian 司馬遷: 51, 74, 83, 142, 147, 257, 301, 302, 433, 450.
 Sima Tan 司馬談: 90, 142, 147.
 Sima Xiangru 司馬相如: 149.
 Sima Yan 司馬炎: 158.
 Singhalais: 175, 247.
 Smith, A.: 559.
 Sogdiens: 26, 172, 189, 190, 227, 244, 247, 248, 256, 258.

INDEX

- Song Ci 宋慈 :300.
 Song Jiaoren 宋教仁 :544.
 Song Suqing 宋素卿 :368.
 Song Yu 宋玉 :96.
 Song Yun 宋雲 :198, 201.
 Song Zhiwen 宋之問 :242.
 Song Ziwen 宋子文 :550.
 Soragne, Guillaume de:328.
 Spencer, H.:559.
 Staline:549.
 Stevin, Simon: 401.
 Suleyman, sultan:483.
 Suleyman: 251.
 Sumatranais: 251, 258, 288, 365, 393.
 Su Shi (Dongpo) 蘇軾 (東坡): 291, 301.
 Su Song 蘇頌 :300.
 Sun Ce 孫策 :138.
 Sun En 孫恩 :161.
 Sun Mian 孫奭 :204.
 Sun Quan 孫權 :138, 156.
 Sun Shiyi 孫士毅 :429.
 Sun Yanling 孫延齡 :407, 411.
 Sun Yat-sen, v. Sun Wen.
 Sun Yirang 孫詒讓 :565.
 Sun Wen (Sun Yat-sen) 孫文 (逸仙) :537, 538, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 565.
 Sun Wukong 孫悟空 :390.
 Suzong 肅宗 :227, 242, 250.
 Syriens: 118.

 Tabgatch: 168 sq., 176, 195, 313, 407.
 Taichang (empereur) 泰昌 :376.
 Taiwudi 太武帝 :187.
 Taizong 太宗 :208, 209, 219, 224, 267.
 Taizu 太祖 :221.
 Tan Sitong 譚嗣同 :437, 522.
 Tangut: 項黨 :26, 164, 209, 220, 224, 266, 269, 308 sq., 310, 311, 312, 313, 314, 322, 335.
 Tang Bin 湯斌 :514.
 Tang Jiyao 唐繼堯 :544, 546.
 Tang Meng 唐蒙 :120.
 Tang Saier 唐賽兒 :361.
 Tang Xianzu 湯顯祖 :392.
 Tanka 饜家 :410.
 Tanyao 曇曜 :195.
 Tao Hongjing 陶弘景 :187.
 Tao Qian (Yuanming) 陶潛 (淵明) :184, 185, 186.
 Tao Zongyi 陶宗儀 :322.
 Tatars ("Tartares") 韃靼 :236, 346, 364, 365.
 Thai 泰 :20, 25, 117, 155, 361, 425.
 Thomas, Antoine, P.:453.

 Tian 田 :60, 62.
 Tian Shengong 田神功 :265.
 Tianqi (empereur) 天啟 :376, 377.
 Tibétains 藏 :21, 26, 164, 218, 219, 224, 227, 229, 230, 245, 247, 250, 251, 256, 265, 266, 295, 310, 312, 313, 322, 334, 336, 339, 418, 463.
 Tibéto-birmans: 155, 229, 361, 362, 425.
 Timûr (Tamerlan):346.
 Tokhariens: 26, 189.
 Toktogha (Tuo ke tuo) 脫脫, 脫克脫 :321.
 Toungouses: 308, 314, 346, 405.
 Torguts:416.
 Tournon, Charles M. de:452.
 Tôlôs:172, 209.
 Trần 陳 :346.
 Trigault, Nicolas: 398, 399, 400, 456.
 Tru'ng Thac, Tru'ng Nhi 徵側, 徵貳 :117.
 Ts'eu-hi, v. Cixi 慈禧 .
 Tsewang Rabtan:418.
 Tujue 突厥 :220, v. Turcs.
 Tuoba 拓跋 :168 sq.
 Tuq Temür: 332.
 Turco-Mongols:237, 312.
 Turcs:26, 110, 172, 177, 208, 209, 218, 220, 221, 224, 226, 234, 236, 247, 248, 251, 256, 308, 309, 310, 313, 322, 346, 418, 483, 484.
 Turcs Khwadja:463.
 Turcs Seldjoukides:312.
 Turcs Shato 沙陀 :234, 236, 310.
 Tuyuhun 吐谷渾 :178, 198, 209, 220, 224, 308, 310, 313.
 Tuvas: 322.

 Vairocana:201, 225.
 Vauban:456.
 Vénitiens: 327, 328, 330.
 Verbiest, Ferdinand: 451 sq.
 Verjus, P.:454.
 Verne, Jules:563.
 Vico:242.
 Vietnamiens:251, 365, 428, 503.
 Viglione, Catherine de: 328.
 Vogler, G.J.:455.

 Waldensee, von: 521.
 Wan Sida 万斯大 :446.
 Wan Sitong 万斯同 :446.
 Wang (famille) 王 :161.
 Wang (frères) 王 :235.

 Wang Anshi 王安石 :266, 269, 270, 271, 273, 301.
 Wang Bi 王弼 :183, 242.
 Wang Changling 王昌齡 :242.
 Wang Chong 王充 :146.
 Wang Chongyang 王重陽 :335.
 Wang Dayuan 王大淵 :332.
 Wang Fu 王符 :147.
 Wang Fuchen 王輔臣 :411.
 Wang Fuzhi (Chuanshan) 王夫之 (船山) :435, 436, 450, 511, 517.
 Wang Gen 王艮 :384.
 Wang Guowei 王國維 :83, 566.
 Wang Ji 王畿 :386;
 Wang Jian 王建 :235.
 Wang Jingwei 汪精衛 :542.
 Wang Mang 王莽 :98, 117, 119, 130, 132, 133, 134, 136, 145, 175, 225, 475.
 Wang Niansun 王念孫 :449, 511.
 Wang Shiduo 王士鐸 :531.
 Wang Shifu 王實甫 :335.
 Wang Shouren (Yangming) 王守仁 (陽明) :304, 305, 377, 382, 383, 384, 447, 450, 514, 562.
 Wang Su 王肅 :182.
 Wang Tao 王韜 :516, 517, 540.
 Wang Wei 王維 :242.
 Wang Wenshu 王溫舒 :129.
 Wang Xianzhi 王仙芝 :234.
 Wang Xiaobo 王小波 :237.
 Wang Xizhi 王羲之 :184.
 Wang Xuance 王玄策 :221.
 Wang Yangming, v. Wang Shouren.
 Wang Yinglin 王應麟 :332.
 Wang Yinzhi 王引之 :449, 511.
 Wang Yirong 王懿榮 :50.
 Wang Zhen 王禎 :295.
 Wang Zheng 王徵 :386.
 Wang Zhi 汪直 :365.
 Wang Zhong 汪中 :447.
 Wanli (empereur) 萬曆 (神宗), v. ère:374.
 Wei (impératrice) 韋后 :255.
 Wei Xiao 隗囂 :133.
 Wei Yuan 魏源 :512, 513, 531.
 Wei Zhongxian 魏忠賢 :376, 377, 433.
 Wen (roi) 文 :54.
 Wendi 文帝 :108, 111, 132, 142, 184.
 Wenshuhili 文殊師利 :194.
 Wen Tingyun 溫庭筠 :242.
 Wenxiang 文祥 :489;
 Weng Tonghe 翁同龢 :509.
 Wokou 倭寇 :365-369, 409, 410.

Index des noms de personnes

- Woren 倭人 :175.
 Wu, roi 武 :54, 82.
 Wu Changshi 吳昌碩 :434.
 Wu Cheng'en 吳承恩 :385.
 Wu Chongyao 伍崇曜 :511.
 Wu Daoxuan 吳道玄 :202.
 Wu Daozi 吳道子, v. Wu Daoxuan.
 Wu Dayou 吳大猶 :566.
 Wudi (empereur des Liang) 梁武帝 :162, 163, 195, 200, 207.
 Wudi (empereur des Han) 漢武帝 :98, 106, 107, 108, 109, 112, 115, 120, 122, 124, 126, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 145, 149, 231.
 Wugeng 武庚 :54.
 Wu Guang 吳廣 :104.
 Wuguowang 吳國王 :341.
 Wuhou 武后, v. Wu Zetian 武則天.
 Wuhuan 烏桓 :113, 121, 124, 157.
 Wu Jingzi 吳敬梓 :443.
 Wukong 悟空 :245.
 Wu Lanxiu 吳蘭修 :513.
 Wu Peifu 吳佩孚 :546.
 Wu Sangui 吳三桂 :378, 407, 409, 411, 412, 413, 432.
 Wu Shifan 吳世璠 :412.
 Wusun 烏孫 :112, 128, 136.
 Wu Ta-yu (Wu Dayou) 吳大猶 :566.
 Wu Woyao (Jianren) 吳沃堯 (跖人) :560.
 Wu Xian 吳憲 :566.
 Wu Yubi 吳與弼 :382.
 Wu Zetian 武則天 :195, 224-225, 226, 245, 248, 249, 475.
 Wu Zhao 武照 :224, 225.
 Wuzong 武宗 :259.
- Xi Kang 稽康 :184.
 Xia (royaume barbare) 夏 :164, 169.
 Xia Jingqu 夏敬渠 :443.
 Xiahou (famille) 夏侯 :159.
 Xianbei 鮮卑 :121, 124, 135, 157, 164, 169, 171, 172, 204, 310, 313.
 Xiandi 獻帝 :138.
 Xianfeng (empereur) 咸豐 :489.
 Xianzong 憲宗 :256.
 Xiang Rong 向榮 :476.
 Xiang Xiu 向秀 :183, 192.
 Xiang Yu 項羽 :105.
 Xiao Daocheng 蕭道成 :162.
- Xiaomingdi 孝明帝 :171, 172.
 Xiaoqin (impératrice) 孝欽 (Cixi) :489.
 Xiaowendi 孝文帝 :171.
 Xiao Yan 蕭衍 :162.
 Xie (famille) 謝 :161.
 Xie He 謝赫 :185.
 Xie Lingyun 謝靈運 :184, 185, 186.
 Xie Qinggao 謝清高 :513.
 Ximen Bao 西門豹 :65.
 Xinling 信陵君 :75.
 Xiongnu 匈奴 :26, 102, 110-112, 119, 122, 124, 125, 128, 135, 136, 157, 159, 160, 164-165, 308, 309.
 Xu Guangqi 徐光啓 :386, 398, 399.
 Xu Hongzu 徐宏祖 :388, 390.
 Xu Ling 徐陵 :186.
 Xu Mian 徐勉 :163.
 Xu Naiji 許乃濟 :466.
 Xu Qianxue 徐乾學 :444.
 Xu Shen 許慎 :146.
 Xu Shouhui 徐壽輝 :340.
 Xu Shuzheng 徐樹錚 :546.
 Xu Xiake 徐霞客 :388, 390.
 Xuantai 玄太 :251.
 Xuanwang 宣王 :54.
 Xuanzang 玄奘 :199, 201, 244-246, 390.
 Xuanzhao 玄照 :173, 251.
 Xuanzong 玄宗 :225, 226, 227, 241, 242, 248, 256, 433.
 Xunzi 荀子 :85, 93.
- Yakub beg :483, 502.
 Yan Fu 嚴復 :514, 559, 560.
 Yan Jici 嚴濟慈 :566.
 Yan Ruoqu 閻若璩 :446.
 Yan Shigu 顏師古 :242.
 Yan Xishan 閻錫山 :548.
 Yan Yanzhi 顏延之 :186.
 Yan Yuan 顏元 :291, 439, 516.
 Yanyun 嚴允 :54.
 Yangdi 煬帝 :208, 268.
 Yang Guangxian 楊光先 :451.
 Yang Guozhong 楊國忠 :226, 227.
 Yang Jiao 楊堅 :173, 207, 208.
 Yang Kuan 楊寬 :65, 66.
 Yanglian Zhenjia 楊璉真加 :336.
 Yang Shi 楊時 :376.
 Yang Tingyun 楊廷筠 :398-399.
 Yang Xianzhi 楊銜之 :171, 198.
 Yang Xiong 楊雄 :146, 149.
 Yang Xiuqing 楊秀清 :476.
 Yang Xuangan 楊玄感 :208.
 Yang Yan 楊炎 :230, 238.
- Yang Yuhuan (guifei) 楊玉環 (貴妃) :226, 227, 433.
 Yao 瑤族 :20, 25, 155, 362, 425, 435, 436, 463.
 Yao 堯 :92, 95, 447.
 Yao Nai 姚鼐 :513.
 Yaoshi rulai 藥師如來 :194.
 Yao Xing 姚興 :194.
 Yao Zui 姚最 :185.
 Yelang 夜郎 :116.
 Yelü Chucai 耶律楚材 :321.
 Ye Shengtao 葉聖陶 :563.
 Ye Zongliu 葉宗留 :362.
 Yi (dynastie coréenne) 李 :341.
 Yi 彝 (Lolo) :21, 313.
 Yijing 義淨 :244, 245.
 Yixin 奕訢 :489, 503.
 Yixing 一行 :203.
 Yingzong 英宗 :354.
 Yongle 永樂 :345 sq., 347, 357.
 Yongli (empereur) 永歷 :409, 435.
 Yongzheng (empereur) 雍正 :413, 414, 415, 416, 418, 427, 452, 453, 462.
 Youwang 幽王 :54.
 Yu 禹 :92, 95.
 Yu (famille) 庾 :161.
 Yuchi 尉遲 :177.
 Yu Dafu 郁達夫 :563.
 Yu Dayou 俞大猷 :369.
 Yuwen 宇文 :169, 177.
 Yuwen Tai 宇文泰 :172, 173.
 Yu Yue 俞樾 :565.
 Yuan (famille) 元 :171.
 Yuan Hongdao 袁宏道 :385.
 Yuan Mei 袁枚 :443, 447.
 Yuan Shao 袁紹 :137.
 Yuan Shikai 袁世凱 :508, 521, 522, 523, 525, 526, 540, 541-543-544, 545, 546.
 Yuan Shu 袁樞 :302.
 Yuan Shu 袁述 :138, 139.
 Yuan Zhen 元稹 :242.
 Yuan Zhongdao 袁中道 :385.
 Yuan Zongdao 袁宗道 :385.
 Yu des Montagnes :158.
 Yue Fei 岳飛 :277.
 Yue Shi 樂史 :300.
 Yuezhi 月支 :111, 189.
- Zang 藏 :21.
 Zeng Gongliang 曾公亮 :273.
 Zeng Guofan 曾國藩 :477, 482, 487, 489, 492, 493, 507, 513.
 Zeng Guoquan 曾國荃 :487.
 Zénon d'Eléoué :95
 Zhan Tianyou 詹天佑 :490.
 Zhang Bangchang 張邦昌 :315.

INDEX

- Zhang Bao 張寶 :137, 138.
 Zhang Binglin 章炳麟 :542, 565.
 Zhang Daoling (Zhang Ling) 張道陵 (張陵) :138, 156, 187.
 Zhang Fei 張斐 :158.
 Zhang Heng 張衡 :143, 149.
 Zhang Jian 張謇 :538.
 Zhang Jiao 張角 :137, 138.
 Zhang Jiuling 張九齡 :226.
 Zhang Juzheng 張居正 :374.
 Zhang Liang 張良 :137, 138.
 Zhang Lu 張魯 :138, 156.
 Zhang Qian 張騫 :111, 120, 122.
 Zhang Shicheng 張士誠 :340.
 Zhang Xianzhong 張獻忠 :377, 378, 409, 476.
 Zhang Xie 張燮 :388.
 Zhang Xuecheng 章學誠 :242, 302, 304, 436, 443, 450.
 Zhang Xueliang 張學良 :548, 551.
 Zhang Yanyuan 張彥遠 :241.
 Zhang Zai 張載 :364, 382.
 Zhang Zhidong 張之洞 :521, 522, 538, 541, 542.
 Zhangzong 章宗 :315.
 Zhang Zuolin 張作霖 :546, 548.
 Zhaodi 昭帝 :116.
 Zhao Kuangyin 趙匡胤 :265.
 Zhao Mingcheng 趙明誠 :301.
 Zhao Rugua 趙汝适 :289.
 Zhao Zhiqian 趙之謙 :434.
 Zhendi 真諦 :200.
 Zhenzong 真宗 :266.
 Zheng (prince) 政 :102.
 Zheng Chenggong 鄭成功 :409.
 Zheng Fuguang 鄭復光 :518.
 Zheng Guo 鄭國 :65.
 Zheng He 鄭和 :347 sq., 350, 351, 384.
 Zheng Jing 鄭經 :410.
 Zheng Qiao 鄭樵 :302.
 Zhengtong 正統, v. Yingzong.
 Zheng Xie (Banqiao) 鄭燮 (板橋) :444.
 Zheng Xuan 鄭玄 :146, 147, 181, 242, 438.
 Zhi Daolin 支道林, v. Zhi Dun.
 Zhi Dun 支遁 :192.
 Zhimeng 智猛 :198.
 Zhisheng 智昇 :200.
 Zhiyi 智顛 :244.
 Zhong Rong 鍾嶸 :185.
 Zhong Xiang 鍾相 :277.
 Zhou Daguan 周達觀 :330.
 Zhou Dunyi 周敦頤 :304, 382.
 Zhou Enlai 周恩來 :552.
 Zhougong 周公 :54.
 Zhou Qufei 周去非 :289.
 Zhou Weiliang 周煒良 :566;
 Zhouxin 紂辛 :54.
 Zhu De 朱德 :552.
 Zhu Di 朱棣 :345.
 Zhu Fahu 竺法護 :192, 197.
 Zhuge Liang 諸葛亮 :158-159,
 Zhulin qixian 竹林七賢 :184.
 Zhu Sibei 朱思本 :332.
 Zhu Shijie 朱世傑 :332, 334.
 Zhu Shixing 朱士行 :197.
 Zhu Wen (Quanzhong) 朱溫 (全忠) :234, 235.
 Zhu Xi 朱熹 :302, 304, 305, 332, 382, 383, 439, 447, 450.
 Zhu Ying 朱應 :174.
 Zhu Youlang 朱由榔 :409.
 Zhu Yu 朱萇 :288.
 Zhu Yuanzhang 朱元璋 :340, 341, 345, 359.
 Zhu Zaiyu 朱載堉 :386.
 Zhuang 僮族 :25.
 Zhuang Cunyu 莊存與 :512.
 Zhuang Zhou 莊周 :90, 94, 96.
 Zhuangzi, v. Zhuang Zhou
 莊子—莊周
 Zhuo 卓 :129.
 Zonglei 宗勸 :346.
 Zoroastre :249.
 Zou Yan 鄒衍 :95, 140, 141, 143, 145.
 Zuo Qiuming 左丘明 :145, 148.
 Zuo Zongtang 左宗棠 :477, 483, 484, 487, 489, 492, 502, 508.

Index des noms de lieux

- Aden: 350.
Afghanistan: 136, 189, 198, 201, 245, 247, 317, 329.
Afrique: 284, 287, 288, 350.
Agra: 395.
Aksu: 419.
Albazin: 426.
Allemagne: 453, 517, 520, 521, 529, 544, 546, 552, 554, 561.
Altâ: 10, 160, 221, 308, 317, 329, 419.
Amakao 阿媽濠 : 394.
Amérique: 364, 423, 468, 469, 471, 472, 524, 527, 536, v.
États-Unis.
Amour, fl.: 10, 11, 14, 15, 226, 308, 346, 358, 406, 419, 426, 502.
Amoy, v. Xiamen.
Amu-Darya, fl.: 26, 111, 120, 172, 178, 188, 189, 226, 227, 247, 322.
An 安 : 221, 247.
Anatolie: 47.
Anbei 安北 : 221.
Andong 安東 : 221.
Angkor: 281, 330.
Anhui 安徽 : 43, 46, 108, 138, 168, 231, 234, 237, 274, 314, 326, 340-344, 362, 365, 369, 373, 423, 448, 466, 476, 477, 481, 493, 513, 531, 540, 544, 546.
Annam: 266.
Annan 安南 : 221.
Anqing 安慶 : 476, 544.
Anvers: 400.
Anxi 安西 : 221, 224, 233.
Anyang 安陽 : 46, 47, 50, 51, 57, 300, 565, 566.
Aomen 澳門, v. Macao.
Arabie: 328, 350.
Assam: 244.
Asie centrale: 10, 14, 26, 33, 95, 106, 110-113, 119-124, 135, 136, 155-164, 169-172, 177-178, 187-189, 192-198, 201, 202, 207, 217-219, 221-222, 224, 225, 229, 238, 241, 245, 247-251, 256, 265, 283, 286, 289, 313, 317, 322, 325, 328, 338, 341, 346, 365, 373, 388, 395, 404, 414, 416, 418-420, 423, 428, 452, 460, 470, 482-484, 487, 491, 494.
Asie des moussons: 287, 421, Asie du Sud-Est: 117, 118, 120, 163, 174, 175-178, 188, 190, 197, 198, 207, 209, 245, 246, 251, 258, 283, 287-289, 328, 330, 332, 338, 341, 347, 99.
Bactres (Balkh): 178, 248.
Bactriane: 111, 120, 227.
Baghdad: 40, 249, 250, 311, 317, 328, 329, 334.
Baiji 白濟 : 176.
Baïkal, lac: 110, 124, 209, 219, 220, 308, 418, 427.
Balasaghun: 312.
Balkhash, lac: 110, 112, 226, 248, 250, 312, 418, 419, 428.
Bâmiyân: 189, 201.
Banpo 半坡 : 43.
Baoding 保定 : 278, 523.
Baotie 褒斜 : 108.
Bassin Rouge: 129, 134, 156, 293.
Bassora: 250, 251.
Bas-Yangzi: 324, 335, 340, 341, 347, 356, 358, 361, 363, 366, 373, 395, 398, 407, 414, 421, 467, 474, 476, 484, 521, 531, 547.
Beiting 北庭 : 221, 233.
Belgique: 410, 502.
Bengale: 188, 197, 245, 305, 346, 464.
Berlin: 562.
Bhamo: 409.
Bihâr: 244, 464. ♡
Birmanie: 14, 25, 110, 116, 118, 120, 155, 229, 316, 317, 320, 332, 372, 395, 409, 419, 425, 428, 483, 491, 502, 536.
Bishbalik: 221, 233.
Bohai 渤海 : 310, 509.
Bohême: 317.
Bombay: 15.
Bonne-Espérance, cap de: 393.
Bordeaux: 430.
Bornéo: 11, 15, 117, 284, 289, 347, 537.
Buïnor: 341.
Bukhâra: 178, 219, 221, 227, 247, 333.
Byzance: 247, 248, 327, 329.
Cachemire: 188, 189, 197, 198, 244, 256.
Caishi 采石 : 275.
Calcutta: 245.
Calicut: 350, 393.
Californie: 534.
Cambodge: 117, 174, 175, 177, 200, 209, 247, 317, 330, 332, 347, 423, 537.
Canada: 456.
Canton (Guangzhou) 廣州 : 10, 27, 102, 117, 118, 120, 156, 163, 187, 190, 196-98, 200, 229, 231, 233, 234, 237, 244, 245, 247, 251, 256, 265, 285, 287, 328, 330, 334, 347, 367, 382, 394, 395, 409, 411, 422, 423, 463, 464, 466-69, 474, 475, 499, 512, 513, 517, 527, 536, 542, 544-47, 552, 553, 555, 557.
Cathay: 311, 330, 395.
Caucase: 316.
Célébes: 11, 367.
Ceylan: 175, 188, 190, 197, 198, 246, 287, 328, 330, 350, 528.
Chach: 219.
Chahar: 406.
Champâ 占城 : 175, 177, 208, 209, 247, 281, 317, 347, 350.
Chang'an 長安 : 105, 107, 111, 120, 123, 126, 134, 139, 159, 164, 168, 172, 173, 187, 189-94, 197, 198, 202, 208, 209, 211, (plan: 212), 213, 218-21, 224, 225, 227, 229, 231, 234, 237, 241, 244-49, 250, 251, 254-56, 259, 279.
Changsha 長沙 : 118, 134, 237, 422, 436, 476, 552.
Chaozhou 潮州 : 251, 369, 424, 536.
Charkhlik: 177.
Chengdu 成都 : 64, 65, 99, 108, 116, 129, 155, 227, 229, 231, 233, 282, 293.
Chengzhou 成周 : 54.
Chengziya 城子崖 : 44.
Cherchen: 178.
Chi'anze 赤岸潭 : 218.
Chibi 赤壁 : 156.
Chine du Nord: 10, 14, 20, 22, 26, 43, 44, 46, 47, 58, 107, 111, 112, 126, 128, 135, 136, 139, 152, 154-58, 160, 161, 164, 168-76, 178-181, 187, 189, 191, 192, 195-97, 201, 207, 209, 217, 218, 221, 231-33, 237, 239, 246, 249, 250, 254, 265, 266, 275, 277, 283, 285, 286, 309, 311, 314-16, 320-23, 328, 329, 333, 339, 352, 354, 377, 378, 404-08, 437, 473, 477, 481, 489, 503, 523, 531, 534, 547, 548, 551.

INDEX

- Chine du Sud: 102, 106, 118, 119, 120, 155, 162, 174, 175, 196, 250, 266, 281, 285, 288, 293, 308, 316, 320, 323, 324, 330, 339, 390, 393, 400, 407, 421, 463, 473, 489, 536, 543, 544, 546, 547, 550.
- Chituguo 赤土國 :208.
- Cholon:15, 536.
- Chongming, île: 崇明島 :366.
- Chongqing 重慶 :521, 553-55.
- Chu, pays de 楚 :477.
- Chusan, v. Zhoushan 舟山
- Cixian 磁縣 :371.
- Cîna:74, 120, 122.
- Cochin: 347, 350.
- Cochinchine:503.
- Cologne:451.
- Constantinople:327, 329, 388, 455, 483.
- Corée: 9, 23, 36, 74, 104, 106, 110, 112-13, 119, 120, 125, 129, 149, 155, 174, 175-178, 201, 208, 209, 220-22, 227, 229, 243, 245, 251, 254, 255, 265, 287-89, 293, 295, 305, 311, 314, 317, 341, 347, 365-66, 374-75, 380, 388, 405-06, 419, 422, 503, 508-09, 569.
- Coromandel:347.
- Crî Vijaya: 197, 245, 289.
- Crîmée: 123, 316, 327.
- Ctésiphon:221, 248.
- Cuba:534.
- Dagu 大古 :499.
- Daifang 帶方 :175.
- Dai-Viêt 大越 :226, 346, 428.
- Dali 大理 :229, 265, 483.
- Dalian (Dairen) 大連 :520, 521.
- Daliang 大梁 :78.
- Dalmatie:317, 320.
- Damas:250, 274.
- Danang:117.
- Danube, fl.:305.
- Datong 大同 :111, 169, 170-71, 178, 195, 201, 221, 311, 359, 365.
- Daxingcheng 大興城 :208.
- Daye 大冶 :542, 544.
- Da(yi) Shang 大(邑)商:46.
- Dayuan 大宛 :110, 111, 136.
- Dekkan:245.
- Delhi:189, 328.
- Dian 滇 :74, 116, 176.
- Dinghai 定海 :467.
- Dingxian 定縣 :282.
- Djeddah:350.
- Don, fl.:320, 327.
- Dông-son:116.
- Dongting, lac 洞庭 :277, 288, 273, 553.
- Dunhuang 燉煌 :26, 110, 112, 114, 178, 189, 192, 201, 202, 217, 226, 249, 293, 419, 565, 566.
- Dzoungarie:110, 122, 218, 220-21, 317, 326, 416-19, 427.
- Écosse:516.
- Égypte:44, 250, 328, 350, 393.
- Emei, mont 峨嵋 :196, 243.
- Empire des Indes:465.
- Empire parthe:122.
- Empire romain:118, 122, 123.
- Ephèse:248.
- Erhai, lac 洱海 :229.
- Espagne:249, 250, 346, 453.
- États-Unis:499, 517, 518, 536, 543, 550, 553-555, 558, 565, 569.
- Etsingol (Juyan 居延):107, 114, 123, 565.
- Euphrate, fl.:330.
- Eurasie:249, 317, 320.
- Europe:160, 171, 185, 207, 273, 274, 275, 287-289, 292, 293, 295-296, 305, 311, 316, 320, 325, 326, 328, 329, 330, 371, 373, 386, 388, 394, 395, 399-401, 451-456, 466, 468, 470-472, 488, 490, 491, 496, 513, 518, 543, 588, 563, 565, 572, 573; intrusion de l-: 393 sq., 464-468, 488 sq.
- Falaise Rouge:156.
- Fanyang 范陽 :233.
- Fatshan 佛山 :422.
- Fei, riv. 淝水 :161, 168.
- Fen, riv. 汾河 :58, 111.
- Fengtian 奉天 :546.
- Ferghana:110-112, 128, 136, 177, 250.
- Flandre:327.
- fleuve Bleu, v. Yangzi.
- fleuve Jaune, v. Huanghe.
- fleuve Rouge, v. Rouge, fleuve.
- Formose, v. Taiwan.
- France:329, 294, 453, 498, 499, 502, 503, 507, 508, 514, 517, 518, 520, 526-529, 536, 546, 551-553, 561.
- Fujian 福建 :20, 26, 43, 102, 105, 116, 159, 161, 231, 235, 237, 249-251, 277, 279, 281-285, 287, 288, 327, 330, 362, 366, 369, 371-373, 376, 384, 390, 393, 395, 400, 409-411, 422, 423, 428, 461,
- 464, 466, 469, 473, 480, 499, 521, 534, 537, 546.
- Funan 扶南 :118, 174, 175, 177.
- Fushun 撫順 :406, 407.
- Fuzhou 福州 :102, 116, 234, 279, 328, 347, 367, 444, 469, 492, 503, 517, 518, 521, 536, 559.
- Fuzhou (Jiangxi) 撫州 :270.
- Galicie:317, 320.
- Gan, fl. 贛江 :27, 161, 394, 474.
- Gandhâra:189, 198, 219, 245.
- Gange, fl.:122, 178, 188, 197-98, 201, 245.
- Gansu 甘肅 :26, 42, 43, 53, 54, 102, 104, 107, 109, 110-12, 144, 122, 125, 133, 135, 138, 143, 156, 164, 165, 169, 177-78, 188-89, 194, 198, 201, 208, 217-19, 221, 224, 228, 229, 247-50, 256, 265, 279, 293, 310-13, 328, 333-34, 341, 359, 395, 411, 427, 429, 482-84, 565.
- Ganzhou 贛州 :328.
- Gaochang 高昌 (Turfân): 209, 217, 221.
- Gaojuli 高句麗 :176.
- Gascogne:329.
- Gaya:244.
- Gobi 戈壁 :42.
- Gong'an 公安 :385.
- grand canal (Yunhe 運河): 210 (carte); 227, 231-32, 237, 247, 255, 281, 324, 328, 357, 359, 374-75, 398, 474, 476.
- Grande-Bretagne:282, 329, 426, 455, 456, 468, 471, 490, 496, 498-99, 502, 516-518, 526-529, 543, 546, 553, 559.
- Grèce: 15, 78, 79.
- Guangdong 廣東 :20, 25, 27, 43, 108, 110, 116-17, 120, 125, 155, 174, 285-88, 326, 328, 359, 363, 366, 369, 372, 378, 393-95, 400, 409, 410-11, 422-24, 428, 435, 461, 465-66, 468, 473-75, 499, 503, 511, 534, 537, 540, 542.
- Guangxi 廣西 :20, 25, 102, 117-18, 174, 234, 266, 359, 378, 409, 411, 424, 428, 436, 463, 474-76, 503.
- Guangzhou 廣州, v. Canton.
- Guangzhouwan 廣州灣 :520-21.
- Guannei 關內 :217, 256.
- Guiji 會稽 184.

- Guilin 桂林 :102, 117, 409, 476.
 Guixian 貴縣 :118.
 Guizhou 貴州 :17, 20, 25, 74, 110, 120, 156, 174, 359, 374, 376, 411, 412, 424, 427-28, 461, 463, 482, 484, 513.
 Haicheng 海澄 :367.
 Haihe 海河 :499.
 Hainan 海南 :25, 174, 251.
 Hami (Yiwu): 136, 221, 224, 226, 483.
 Han, riv. 漢水 :62, 99, 107, 138, 156, 158, 163, 193, 362, 531.
 Handan 邯鄲 :65, 69, 99.
 Hangzhou 杭州 :27, 155, 160-61, 209, 235, 248-49, 266-67, 278-83, 285, 293, 314, 326, 328, 336, 359, 365, 368, 370-71, 376-77, 390, 395, 398-99, 400, 407, 422, 467, 477, 484, 565.
 Hankou 漢口 :521, 553.
 Hanoi 河內 :102, 116, 117, 190, 221, 229, 317, 428.
 Hanzhong 漢中 :99.
 Hanyang 漢陽 :476, 490, 495, 542, 544, 567.
 Harbin 哈爾濱 :314-15.
 Havre, Le:430.
 He 何 :221.
 Hebei 河北 :46, 69, 73, 99, 106, 121, 135, 138, 142, 149, 159-60, 162, 165, 169, 172, 192, 201, 206, 231, 233, 266, 279, 282, 310-11, 314, 335, 339, 352, 354, 360, 371, 378-79, 380, 439, 462, 482, 521, 523, 531.
 Hedong 河東 :233.
 Hefei 合肥 :477.
 Heilongjiang 黑龍江 :312, 314-15, 406.
 Helin 和林 :321.
 Henan 河南 :43, 47, 54, 57, 58, 78, 95, 99, 126, 133-34, 137-39, 141, 149, 159, 169, 171, 177, 193, 211, 219, 233-35, 247, 255, 282, 314, 315, 326, 339, 360, 371, 375, 395, 461-62, 481-84, 531, 555, 565.
 Hengyang 衡陽 :435.
 Hepu 合浦 :117.
 Herat:247-48.
 Hexi 河西 :233.
 Hindukush:10, 189, 329.
 Hirado 平戶 :409.
 Hondo 本土 :509.
 Hongkong 香港 :394, 468, 477, 492, 516, 528, 542, 546.
 Hongrie:274, 317, 320, 330.
 Honolulu:542.
 Huai, riv. 淮河 :49, 53, 54, 157, 159, 217, 230, 232, 255, 265, 277, 282, 314, 320, 323, 341, 368, 373-74, 423, 477, 531.
 Huai'an 淮安 :395.
 Huainan 淮南 :108, 142, 148.
 Huanghe 黃河 (fleuve Jaune): 32, 33, 42, 45, 46, 52, 54, 60, 65, 107, 112, 122, 133, 137, 172, 189, 208, 209, 211, 218, 221, 229, 234, 247, 266, 311, 312-15, 326, 340, 373-74, 429-30, 462, 473, 477, 531, 536, 553; carte: 532-33.
 Huangpu 黃埔 (Whampoa): 547.
 Hubei 湖北 :58, 99, 156, 161-63, 207, 219, 282, 341, 342, 373, 423, 482, 521, 522, 542-43.
 Huè:116.
 Hunan 湖南 :20, 27, 73, 118, 134, 149, 174, 234, 237, 282, 285, 326, 342, 359, 373, 378, 411, 422, 423, 428, 435, 436, 461, 463, 466, 474-77, 484, 492-93, 522, 538, 540-41, 552.
 Huzhou 湖州 :422.
 Iénisseï, fl.:47, 317, 329.
 Iki, île 壹岐 :176, 287.
 Ili, fl.:128, 136, 209, 220, 224, 226, 418-19, 427-28, 454, 502, 507, 508, 527.
 Ilmova-Pad:123.
 Inde:23, 26, 28, 35, 74, 95, 118-120, 122, 156, 175, 178, 187-90, 193, 197-202, 209, 221, 225, 243-45, 247, 250, 254, 256, 259, 287, 289, 313, 328, 346-47, 350, 390, 424, 456, 465, 468-71, 528-29, 569.
 Indochine:175, 346, 367, 393, 422, 536.
 Indonésie: 15, 23, 367, 393, 422, 424, 536-37.
 Indus, fl.:44, 122, 178, 189-90, 197-98, 200.
 Insulinde: 11, 175, 366, 371.
 Irak:122, 388.
 Iran: 25, 28, 34, 120, 122, 160, 178, 187-90, 193, 201, 219, 222, 224-27, 243, 247-49, 256, 259, 317, 326-29, 334, 388, 470.
 Irrawaddy, fl.:25, 409, 425.
 Irtysh, riv:503.
 Italie: 250, 292, 300, 305, 328, 453, 528.
 Japon: 9, 23, 36, 112, 162, 175-76, 178, 187, 190, 192, 201-204, 243, 245, 247, 251, 254 sqq; 283-84, 287-89, 293, 311, 316-17, 320, 332, 346-47, 351, 364-69, 371, 388, 392-96, 407, 410, 422-23, 443, 460, 468, 471, 490, 493, 494-96, 502-03, 507-09, 513, 520, 521-23, 525-30, 538, 542, 544, 546, 547, 551-53, 554, 557-61, 565, 566.
 Java: 15, 117-18, 175, 190, 285, 187, 289, 316-17, 321, 328, 330, 332, 346, 347, 350, 421.
 Jehol (Rehe 熱河):405, 406, 489, 521.
 Ji'an 吉安 :282.
 Jiangling 江陵 :99, 163, 196.
 Jiangnan 江南 :158.
 Jiangsu 江蘇 :15, 27, 43, 49, 54, 189, 231, 233, 235, 254, 282, 295, 314, 323, 340, 366, 376, 395, 407, 445, 466, 475, 481-82, 484, 492-93, 540, 550, 555, 566.
 Jiangxi 江西 :161, 276, 281-82, 285, 341, 362, 370-71, 378, 394, 412, 466, 493, 542, 547, 551, 554.
 Jiangyin 江陰 :407.
 Jiankang 建康 :159.
 Jiannan 劍南 :233.
 Jianyang 建陽 :282.
 Jiaozhi 交趾 :174.
 Jiaozhou 膠州 :190, 285, 520, 521, 527.
 Jiaying 嘉興 :407.
 Jinan 濟南 :395, 531, 555.
 Jinchuan 金川 :427.
 Jing, riv. 涇河 :53, 219.
 Jingdezhen 景德鎮 :282, 371, 407, 422.
 Jintiancun 金田村 :475.
 Jiujian 九江 :193, 476-77.
 Jiujinshan 舊金山 :534.
 Jiulong 九龍, v. Kowloon.
 Jiulong 酒泉 :107, 110, 112, 189, 395, 483.
 Jixia 稷下 :95.
 Jizhoudao 濟州島 :174.
 Johore:423.
 Juyan 居延 :107, 114, 565-66.
 Kaboul:189, 197, 201, 329, 395.

INDEX

- Kaifeng 開封 :27, 78, 234, 235, 237, 265, 277-78, 279, 282-83, 293, 300, 310-11, 314-15, 317, 340, 390, 395, 531, 555.
 Kaiping 開平 (Mongolie): 341, 380; (Hebei): 492, 493.
 Kalgan (Zhangjiakou 張家口): 121, 428, 490.
 Kâmarûpa: 244.
 Kang 康 :221, 247.
 Kaputana: 221.
 Karakorum: 317, 321, 327-29, 365.
 Karashâhr: 177, 221.
 Karasuk:47.
 Karbala:250.
 Kashgar: 178, 194, 197, 224, 228, 245, 247, 250, 312, 419, 463.
 Kazakhstan:326.
 Kazan:320.
 Kenya:393.
 Kerch:123.
 Kew:456.
 Khanbalik:321, 327, 334, 394.
 Khân-fû: 251.
 Khingan, mts: 419.
 Khorezm:250.
 Khotan 于闐 :122, 136, 177-78, 189, 197, 198, 201, 219, 224, 247.
 Khuttal: 219.
 Kiakhta:427.
 Kiev:317, 320.
 Kish:219, 221, 247.
 Koguryo:176, 208, 209, 220, 255.
 Kokand:219, 484.
 Kokonor:178, 221, 266, 308, 416, 463.
 Kowloon (Jiulong 九龍):499.
 Kremlin:564.
 Kuchâ 龜茲 :177-78, 189, 192-94, 197, 200, 201, 219, 221, 224, 233, 245, 247.
 Kûfa:242, 250.
 Kulja:502.
 Kunlun, mts 崑崙 :95, 177, 419.
 Kunming 昆明 :74, 110, 112, 116, 409, 412, 432, 483.
 Kunshan 昆山 :437.
 Kushânika:221.
 Kyôto 京都 :254, 255, 394.
 Kyûshû 九州 :175, 254, 287, 365, 394, 409, 509.
 Lanfang gongsi 蘭芳公司 :424.
 Lanzhou 蘭州 :107, 312, 483.
 Laos: 14, 537.
 Leipzig:562.
 Leizhou 雷州 :117.
 Lelang 樂浪 :113-14, 175.
 Lhasa:251, 418.
 Li, mt 驪山 :104.
 Liang, pays de: 梁 :148.
 Liangzhou 涼州 :135, 169, 194, 233, 247, 249.
 Liaodong 遼東 :27, 102, 113, 138, 158, 175, 288, 359, 366, 380, 520.
 Liaohe 遼河 :10, 113, 220, 380, 388, 406.
 Liaoning 遼寧 :136, 169, 221, 359, 377, 378-80, 407, 546.
 Liaoyang 遼陽 :379, 406.
 Liguó 利國 :282.
 Lijiang 醜降 :422.
 Lingnan 嶺南 :233.
 Lingzhou 靈州 :233.
 Linqing 臨清 :374-75.
 Lintun 臨屯 :113.
 Linzi 臨淄 :69, 95, 126.
 Linyi 林邑 :175, 177, 208.
 Livadia:503.
 Lob-nor:198, 484.
 Londres:456.
 Longmen 龍門 :201, 225.
 Longshan 龍山 :43-44.
 Longyou 隴右 :233.
 Lu, pays de:魯 :55, 57, 80, 84, 145.
 Luçon:365, 423.
 Luo, riv. 洛水 :208.
 Luogong, mt 羅公山 :378.
 Luoyang 洛陽 :54, 116, 118, 123, 134, 136, 137-38, 158-59; (carte:168-69), 171-73, 176, 181, 182, 189, 191, 195, 198, 201-03, 207-09, 211, 227, 234, 237, 245, 246, 248, 249, 255, 317, 555.
 Luoyi 洛邑 :69.
 Lushan, mt 廬山 :193, 196.
 Lüshun 旅順 (Port-Arthur): 287, 520, 521.
 Lyon:327, 528.
 Macao (Aomen 澳門):388, 394-95, 398-99, 427, 542.
 Madagascar:14.
 Magadha:209, 221, 244-45.
 Maghreb:250.
 Maijishan 麥積山 :201.
 Maimargh:219, 221, 247.
 Majapahit:289, 350.
 Malabar:328, 330, 350, 393.
 Malaisie:14, 328, 347, 423, 536-37.
 Malaka:15, 250, 289, 347, 350, 365, 367, 536.
 Malindi:393.
 Malwa:464.
 Mandchourie:20, 42, 43, 74, 107, 109, 110-113, 120, 124, 149, 154-55, 160, 164, 169, 175-76, 178, 220-21, 233, 265, 287, 308, 311, 314-16, 345-46, 358-59, 366, 379, 380, 404, 406-07, 420, 520-23, 534, 538, 544, 546, 551, 566.
 Manille:364, 423.
 Marâgha:334.
 Mathurâ:189, 201.
 Matsudaira:365.
 Mawei 馬尾 :492, 503.
 Mecque, La: 328, 347, 356, 483.
 Méditerranée, mer:118, 122, 123, 160, 287, 289, 305, 326, 393, 572.
 Meilingguan 梅嶺關 :394-95.
 Meishan 煤山 :378.
 Mékong, fl.:25, 118, 174, 390.
 Mekran:328.
 Mélanésie:14, 288.
 Ménam, fl.:25.
 Mentougou 門頭溝 :376.
 Mer de Chine:305.
 Mer Noire:327, 328.
 Mer Rouge:287, 289.
 Mers du Sud:162, 174, 287.
 Merv:247.
 Mésopotamie:44, 243, 250, 305.
 Mexique:400.
 Mi 米 :221, 247.
 Mindanao:15.
 Minjiang 岷江 :155.
 Modagiscio:350.
 Moluques:367.
 Mongolie:10, 14, 17, 22, 26, 42, 74, 107, 110-114, 119, 124, 135, 154-55, 169, 171, 203, 208-09, 220-23, 247, 251, 265-66, 275, 308, 311-15, 320, 326-27, 329, 334, 338, 341, 345-46, 351, 357, 365, 373, 377, 388, 394, 404, 406, 408, 414, 416, 418-20, 423, 483, 521, 544, 565, 566.
 Montpellier:562.
 Moscou:320, 329, 547, 552, 564.
 Moyen-Orient:24, 29, 45, 47, 50, 174-75, 219, 283, 286, 325, 327, 329, 346, 350.
 Moyen-Yangzi:340, 373, 474, 476, 477, 484, 521, 541, 547.
 Mukden (Shenyang 瀋陽): 379, 406-07, 444.
 Muye 牧野 :54.
 Muyili 慕義里 :172.

Index des noms de lieux

- Nagasaki 長崎 :371, 434.
 Nâlandâ:244-46.
 Nam-Viêt: 南越 :117.
 Nanchang 南昌 :384, 394-95, 544.
 Nankin (Nanjing 南京):15, 118, 155, 158, 159-63, 175, 178, 190, 192, 196, 198, 200, 207-08, 311, 314, 324, 334, 341, 345, 347, 357, 359, 361, 368, 369, 371, 384, 395, 398, 407, 409-10, 422, 428, 434, 452, 467, 476-77, 480, 484, 487, 493-94, 521, 526, 530, 543-44, 548-49, 554.
 Nantang 南堂 :451.
 Nantong 南通 :538, 566.
 Nanxiong 南雄 :395.
 Nanyang 南陽 :133, 134.
 Nanyueguo 南越國 :117.
 Nanzhao 南詔 :226, 229, 265.
 Nara 奈良 :254-55.
 Népal:245, 251, 346, 395, 418-19, 425, 429.
 Nerchinsk:427.
 Ningbo 寧波 :161, 285, 314, 366, 368, 369, 393, 434, 467-68, 484, 503.
 Ningxia 寧夏 :221, 229, 265.
 Niya:122, 136.
 Noin-Ula:123.
 Nouveau Monde:372, 423.
 Nouvelle Guinée:367.
 Novgorod:320, 329.
 Nurga:346.
 Oasis d'Asie centrale: 111-12, 121-23, 126, 136, 156, 164, 171, 177-78, 188, 189, 197-201, 209, 221-24, 226, 229, 238, 241, 245, 247-50, 250, 312-13, 325-26, 328, 395, 418-19, 427, 463, 483.
 Ob, fl.:47.
 Occident:386, 392, 421, 435, 460, 470-72, 491 sq, 498, 516, 524, 530, 538, 556, 558, 569-71.
 Océan Indien:117-18, 162, 174-75, 178, 188, 190, 198, 207, 250, 283-84, 289, 330, 338, 347, 350, 356, 393, 468.
 Onon, riv.:346.
 Ordos:42, 102, 111, 112, 116, 169, 219, 221, 248, 308, 310, 311-13, 354.
 Orkhon, riv.:209, 220-21, 251, 308, 316.
 Ormuz:327, 328, 350, 384.
 Oussouri, fl.:419, 502.
 Oxus:26.
 Paekche:176, 255.
 Pakistan:189, 317.
 Palembang:190, 198, 208, 245, 287, 350.
 Palmyre:118, 122.
 Pamirs, mts:26, 110, 112, 120, 122, 136, 177, 218, 221, 224, 228, 246-47, 258, 311-12, 317, 324, 328, 419, 484.
 Panyu 番禺 :102, 120.
 Paris:329, 562.
 Patna:209, 221, 244.
 Pays-Bas:15, 401, 426, 453.
 Pearl Harbour:553.
 Pékin (Beijing 北京):27, 54, 62, 67, 74, 113, 120-21, 169, 209, 227, 233, 237, 311-16, 321, 325-29, 332, 334-36, 341, 345, 347, 353-54, 357-61, 363, 365-68, 373, 376-78, 380, 382, 394, 395-99, 405-09, 411, 413, 418-19, 427-30, 432, 437, 451, 454, 462, 464, 466, 467, 476, 482, 483, 489-90, 492, 495, 499, 502, 503, 508, 517, 521-23, 541, 543-44, 547-48, 555, 561-66.
 Penang:15, 536.
 Pengcheng 彭城 :190.
 Penghu 澎湖 (Pescadores):503, 520, 521.
 Penglai 蓬萊 :287.
 Pérou:534.
 Perse:95, 178, 221, 247, 250, 256, v. Iran; Golfe Persique:250-51, 281, 328, 350.
 Pérurge:327.
 Peshawar:136, 178, 189.
 Philippines:11, 15, 284, 289, 351, 364, 367, 371, 393, 400, 410, 419, 422-23, 537.
 Phnam:118, 174.
 Pinglu 平廬 :233.
 Pingnanguo 平南國 :483.
 Pingxiang 萍鄉 :495, 542, 544.
 Pingyang 平陽 :335.
 Plaine Centrale:42, 43, 49, 54, 57, 58-59, 62, 63, 66, 133-34, 139, 156, 232, 340, 341, 372, 421, 543-44.
 Poitiers:250.
 Pologne:316.
 Pontianak:424.
 Port Arthur, v. Lüshun.
 Portugal:346, 426, 453.
 Puoyang, lac 鄱陽 :196, 234, 371.
 Proche-Orient:188, 322, 388, 393.
 Provinces du Nord-Est:544, 548, 551, 553, 555, 557, 567.
 Purushapura:189.
 Qi, pays de 齊 :58 sq.
 Qianfodong 千佛洞 :201, 202.
 Qiemo 且末 :178.
 Qin, pays de 秦 :62 sq.
 Qingdao 青島 :285, 520-21, 528.
 Qinghai 青海 :20, 24, 156, 178, 220, 224, 229, 265-66, 308, 310, 313, 365, 416, 483.
 Qinling 秦嶺 :105.
 Qinzhou 黔中 :74.
 Qinzhou 秦州 :279.
 Quanzhou 泉州 :251, 279, 285, 327-28, 334, 347, 367, 369, 373, 399.
 Quelpaert, île:74.
 Rājagṛha:244.
 Rājgir:244.
 Rochelle, La:453.
 Rock Springs (Wyoming):536.
 Rome:329, 400.
 Rongyang 榮陽 :69.
 Rouge, fleuve:10, 25, 117, 136, 164, 174, 190, 229, 266, 281, 346, 421, 503.
 Roumanie:15, 316.
 Ruijin 瑞金 :551.
 Russie:43, 126, 160, 317, 326, 329, 346, 419, 426-27, 455, 490, 499, 502, 520, 523, 527.
 Ryūkyū 琉球 :174, 208, 367, 388, 410, 419, 503, 507-08.
 Saint-Pétersbourg:455, 502.
 Sajo:274, 330.
 Salouen, riv.:390.
 Samarcande:178, 219, 221, 247, 248, 250, 312, 329, 395.
 Sarawak:15, 537.
 Sasebo 佐世保 :409.
 Seize Royaumes des Cinq Barbares:155-56, 164 sq.
 Séleucie:110.
 Serbie:317, 320.
 Shandong 山東 :27, 42-44, 55-58, 59, 66, 69, 80, 95, 106-07, 112, 113, 126, 133, 137-38, 140, 142, 149, 159, 161, 164-65, 198, 201, 208, 233-34, 255, 282, 285-88, 314-15, 324, 329, 335, 340, 361, 366, 369, 372-75, 380, 390, 395, 410, 430, 462, 476-77, 481-82, 502, 520-23, 527, 531, 534-36, 544, 555, 560.

INDEX

- Shangdu: 上都 :328, 341.
 Shanghai 上海 :15, 371-72, 395, 410, 419, 422, 466, 468, 474-77, 492-95, 516-18, 521, 525-29, 544, 546-49, 555, 557, 561, 566-67.
 Shanhaiguan 山海關 :378, 379, 380, 406.
 Shanshan 鄯善 :202.
 Shanxi 山西 :24, 43, 58, 59, 62, 64, 67, 83, 106, 111-125, 157, 159, 160, 163, 165, 169, 172, 193, 208, 217, 219, 221, 231, 233, 243, 255, 265, 266, 310, 311, 336, 339, 354, 359, 360, 365, 373, 375, 377, 395, 397, 406, 423, 482, 483, 523, 531, 550, 554.
 Shanyu 單于 :221.
 Shanyuan 澶淵 :266, 311.
 Shanzhou 鄆州 :233.
 Shaoxing 紹興 :161, 184, 196, 336, 484.
 Shaozhou 韶州 :395, 398.
 Shashi 沙市 :521.
 Shazhou 沙州 :249.
 Shenxi 陝西 :27, 54, 57, 65, 67, 111, 112, 134, 135, 138, 160, 162, 164, 174, 211, 217, 219, 247, 248, 256, 265, 266, 313-15, 377, 395, 399, 411, 482, 484, 531.
 Shenyang 瀋陽 (Mukden):379, 406-07, 444.
 Shexian 歙縣 :373.
 Shi 石 :221.
 Shi 石 :221, 247.
 Shimonoseki 下關 :460, 493 sq.
 Shizhaishan 石寨山 :116.
 Shu, pays de 蜀 :74, 99 sq.
 Shuofang 朔方 :122, 233.
 Siam:347, 350, 351, 365, 371, 410, 419, 423.
 Sibérie:10, 14, 15, 28, 47, 123, 126, 418, 426.
 Sichuan 四川 :20, 24, 64, 65, 74, 99, 108, 110, 116, 120, 122, 126, 128, 129, 133-34, 138, 149, 155-58, 161-65, 174, 196, 198, 201, 207, 220, 227, 229-31, 235, 237, 239, 265, 282, 283, 285, 286, 293, 316, 320, 326, 334, 339-40, 362, 374-78, 395, 400, 409, 411-12, 427-28, 491, 526, 552-54.
 Sicile:113.
 Sikhota Alin:419, 502.
 Silla:176, 209, 229, 255.
 Singapour:15, 330, 536-37.
 Sîrâf:250, 251.
 Siramuren, riv.:169, 310, 311.
 Sirkap:136.
 Sogdiane:112, 178.
 Somalie:350.
 Song, pays de 宋 :57, 82.
 Songjiang 松江 :371-72, 375, 422.
 Songkhla:423.
 Songshan 嵩山 :202.
 Stanovoï, mts.:419.
 Suède:456.
 Suez:471.
 Sumatra:11, 117, 188, 190, 198, 208, 245, 287, 289, 328, 347, 350.
 Sumeru, mt.:95.
 Sungari, fl.:10.
 Suyab:224.
 Suzhou 蘇州 (Gansu):483.
 Suzhou 蘇州 :196, 270, 326, 366, 368, 371, 375, 377, 395, 398, 407, 422, 437, 447, 566.
 Swatow (Shantou 汕頭):534.
 Syr-Darya, fl.:26, 110, 111, 178, 484.
 Syrie:42, 122, 328, 393.
 Tabriz:327, 329, 330, 334.
 Tadjikistan:569.
 Taihangshan 太行山 :138, 170.
 Taihu, lac 太湖 :161, 278, 281-82, 324, 484.
 Taiwan 臺灣 (Formose):14, 15, 20, 21, 174, 208, 404, 409, 410, 412, 423, 428, 480, 503, 508, 521, 527, 555, 568, 569.
 Taiyuan 太原 :125, 208, 217, 233, 265.
 Takla Makan:26, 122.
 Talas:226, 250.
 Tâmralti:197, 245.
 Tanegashima 種子島 :388, 394.
 Tangerang:328.
 Tangshan 唐山 :492.
 Tarbagatai:427.
 Tarim:111, 120, 136, 177, 189, 209, 224, 233, 247, 256, 326, 395, 419, 484, 502.
 Tashkent:221, 329.
 Taxila:136, 201.
 Tchou, riv.:224, 248.
 Terre sainte:329.
 Thaïlande:15, 536-37, 569.
 Thanh-hoa:116.
 Tianjin 天津 (Tientsin):324, 368, 467, 476, 489, 492, 503, 506, 521, 523, 527-28, 555, 566, 567.
 Tianshan 天山 :110, 311, 329.
 Tianshui 天水 :164, 201, 279.
 Tiantaishan 天臺山 :244, 255.
 Tibet (Xizang 西藏):10, 24, 187, 202, 229, 246, 251, 254, 313, 336, 346, 365, 388, 395, 404, 411, 416, 418-19, 420, 425, 491, 521.
 T'ien-tsin, v. Tianjin.
 Tigre, fl.:110, 221, 248, 330.
 Timor:15.
 Tokhara:226, 248.
 Tôkyô 東京 :537.
 Tomasik:330.
 Tongcheng 桐城 :513.
 Tonkin:117.
 Tourane:112, 117.
 Transoxiane:24, 95, 122, 123, 177, 189, 209, 219, 221, 224-26, 249-51, 317, 326, 346.
 Trois Royaumes:156 sq.
 Tsushima 對馬 :175, 287, 542.
 Tumu 土木 :352.
 Tunisie:113.
 Turfân:110, 177, 178, 201, 202, 209, 217, 219, 221, 224, 228, 247-48, 310.
 Turkestan:24, 226, 249, 419, 502.
 Turquie:388, 455, 464.
 Udyâna:198.
 Ukraine:316.
 Ulan-bator:123, 321, 346.
 Urga:321.
 U.R.S.S.:15, 419, 547, 549, 552, 555, 564, 569.
 Urumchi:221, 233, 416.
 Vatican:396, 409, 426, 452.
 Vénétié:393.
 Venise:328, 393.
 Vietnam 越南 :9, 25, 36, 102, 110, 116, 117, 136, 174, 175, 136, 174, 175, 190, 203, 208, 222, 229, 251, 265-266, 281, 283, 293, 316, 317, 321, 328, 332, 346, 347, 350, 365, 388, 410, 419, 421, 423, 428, 480, 503-504, 508, 568.
 Vladivostok:569.
 Volga, fl.:22, 320, 326.
 Washington:546-47.
 Wei 衛 :57, 62.
 Wei, pays de 魏 :55, 60, sq.
 Wei, riv. 渭 :43, 54, 56, 64, 65, 78, 104, 107, 139, 156, 163, 168, 208-09, 226, 232, 247-48, 373, 377, 483.
 Weihai 威海 :521.
 Wen 溫 :69.

Index des noms de lieux

- Wenzhou 温州 :279, 446.
 Whampoa, v. Huangpu.
 Wu, pays de 吳 :60, 64 sq.
 Wuchang 武昌 :138, 158, 163, 378, 477, 543.
 Wuhan 武漢 :528, 547.
 Wuhu 蕪湖 :371, 422.
 Wutai, mt. 五臺山 :343, 355.
 Wuwei 武威 :110, 112, 135, 165, 169, 177, 189, 194, 198, 228, 247, 249, 312.
 Wuxi 無錫 :295, 376.

 Xiamen 廈門 (Amoy):367, 369, 410, 423, 467, 468, 534, 536.
 Xi'an 西安 :43, 54, 78, 105, 164, 172, 202, 334, 378, 395, 399.
 Xiang 象 :102.
 Xiang, pays de 湘 (Hunan):477.
 Xiang, riv. 湘 :27, 474-75.
 Xiangyang 襄陽 :162, 163, 193, 196, 317, 379.
 Xianyang 咸陽 :78, 104.
 Xijiang 西江 :117, 390.
 Xin'an 新安 :373, 423.
 Xinhui 新會 :422.
 Xinjiang 新疆 :54, 122, 248, 312, 416, 418-19, 424, 427-28, 463, 481, 482-84, 502, 508, 568.
 Xinjinshan 新金山 :534.
 Xinluo 新羅 :176.
 Xiongzhou 雄州 :279.
 Xizhe 西浙 :231.
 Xuanhua 宣化 :365.
 Xuantu 玄菟 :113.
 Xuzhou 徐州 :555.

 Yaksa:426.
 Yalta:503.
 Yalu, fl. 鴨綠 :114, 380.
 Yan, pays de 燕 :62, 67 sq. 345.
 Yan'an 延安 :377, 556, 564, 569.

 Yangdu 揚都 :208.
 Yangshao 仰韶 :43-44.
 Yangzhou 揚州 :211, 231, 248, 254-56, 283, 328, 384, 407, 409, 423, 445-46, 476, 511.
 Yangzi (Jiang) 揚子江 (fleuve Bleu): 10, 14, 17, 23, 25, 27, 28, 45, 49, 54, 58, 59, 107-08, 115-16, 134, 146, 152, 154-56, 158-63, 168, 172-75, 178, 180-81, 190-93, 196, 209-10, 230-34, 237-39, 241, 248, 255, 265, 266, 273, 277, 279, 281-83, 286-89, 293, 296, 304, 309, 314, 316, 320, 323-24, 326, 335, 369, 371, 373, 375, 377, 390, 422, 467, 474, 476-77, 529, 531, 538, 543, 546-47, 550, 551, 553; v. aussi: Bas-Yangzi et Moyen-Yangzi.
 Yantai 煙臺 :502.
 Yarkand:224, 419, 463.
 Yawata 八幡 :490.
 Ye 鄆 :172-73.
 Yidu 益都 :95, 361.
 Yinchuan 銀川 :218, 221, 312.
 Ying 鄆 :69, 99.
 Yingzhou 營州 :233.
 Yining 義寧 :248.
 Yining 伊寧 :502.
 Yiwu (Hami) 伊吾 :136.
 Yizhou 夷州島 :174.
 Yonghegong 雍和宮 :418, 453.
 Yongningsi 永寧寺 :202.
 Yorkshire:463.
 Youzhou 幽州 :233.
 Yuanmingyuan 圓明園 :454, 499.
 Yue, pays de 越 :60 sq.
 Yueyang 鄆陽 :378, 476.
 Yumenguan 玉門關 :107, 110, 178, 229.
 Yungang 雲崗 :195, 201.
 Yunnan 雲南 :17, 20, 25, 74, 110, 116, 120, 125, 160, 174, 176, 226, 229, 265, 317, 333, 334, 347, 359, 372, 376, 409, 411, 424, 425, 427, 482-84, 491, 502-03, 544, 546.

 Zanzibar:288.
 Zaytun:251.
 Zeya, riv.:426.
 Zhangjiakou 張家口 (Kalgan): 121, 428, 490.
 Zhangye 張掖 :107, 110, 112, 189, 312, 328.
 Zhangzhou 漳州 :373.
 Zhanjiang 湛江 :520-21.
 Zhao, pays de 趙 :57, 62 sq.
 Zhejiang 浙江 :27, 60, 116, 159, 161, 184, 192, 196, 231, 234-35, 237, 244, 249, 255, 277, 279, 282-83, 284, 287-88, 293, 314, 322-23, 340-41, 356, 358-59, 362, 366, 367-69, 371, 373, 377, 386, 409, 410, 422, 428, 434, 441, 446, 467, 473, 484, 565, 566.
 Zhenfan 真番 :113.
 Zhenjiang 鎮江 :248, 283, 476-77.
 Zhenla 真臘 :209.
 Zheng, pays de 鄭 :57 sq.
 Zhengzhou 鄭州 :47, 553.
 Zhifu 芝罘 :502.
 Zhili 直隸 :546.
 Zhongguo 中國 :58, 60.
 Zhongnanshan 終南山 :108.
 Zhoushan 舟山 (Chusan):161, 369, 467.
 Zhouzong 周宗 :54, 56.
 Zhujiang 珠江 (riv. des Perles): 394, 467, 470.
 Zhuya 珠崖 :174.
 Zikkawei 徐家匯 :398.
 Zunyi 遵義 :374.

Index des titres d'ouvrages

- Abrégé de l'histoire des Ming: 441.
 Abrégé d'histoire de France: 516.
 Akhbâr al-Shîn wal Hind: 251.
 Annales de Lu: 55, 84, 143, 145, 147, 148, 301, 511, 512.
 Annales écrites sur bambou: 83, 182.
 Annales générales des patriarches du bouddhisme: 259.
 Aomen jilue 澳門記略: 397.
 Atlas de Kangxi: 453.
 Atlas de Qianlong: 453.
 Automne au palais des Han: 335.
 Avatamsakasûtra: 244.

 Baopuzi 抱朴子: 185, 187.
 Beishi 北史: 242.
 Bencao gangmu 本草綱目: 386, 464.
 Bencaojing jizhu 本草經集注: 187.
 Budeyi 不得已: 451.

 Canon de la Grande Paix: 138.
 Catalogue classé des peintres anciens: 185.
 Catalogue des inscriptions sur pierre et sur bronze: 301.
 Causeries pures au clair de lune: 392.
 Cefu yuangui 冊府元龜: 298.
 Celiang fayi 測量法義: 398.
 Ce qu'il faut savoir au sujet des ateliers et magasins du ministère des Travaux Publics: 386.
 Cesuan 策算: 448.
 Changchun zhenren xiyoulu 長春真人西遊錄: 329.
 Changshengdian 長生殿: 433.
 Chenshu 陳書: 242.
 Chongyoulun 崇有論: 183.
 Chourenzhuan 瞞人傳: 518.
 Chuci 楚辭: 149, 174.
 Chuogenglu 綴耕錄: 322.
 Chunqiu 春秋: 83, 143, 147, 511.
 Chunqiu fanlu 春秋繁露: 142, 512.
 Chunqiu sanzhan yitong shuo 春秋三傳異同說: 146.
 Chusanjang jiji 出三藏記集: 200.
 Cinq Classiques 五經: 382.
 Cinq écrits sur la phonétique: 438.
 Classiques: 82-85, 143-145, 203, 242, 251, 257, 293, 303-304, 311, 321, 384, 433, 437, 438, 441, 445, 446-447, 450, 452, 511, 516, 566.
 Classique de l'histoire: 145, 385, 446.
 Classique de la piété filiale: 145, 335.
 Classique des mutations, v. Mutations.
 Classique des routes maritimes: 324.
 Code de Daihō 大寶: 254.
 Code des Jin: 157, 158.
 Code des Ming: 345.
 Code des Tang: 109, 215-216, 254.
 Collection complète des oeuvres écrites réparties en quatre magasins: 445.
 Collection complète des prosateurs des Tang et des Cinq Dynasties: 511.
 Commentaire critique au Shang-shu en caractères anciens: 446.
 Commentaire illustré au Mémoire sur les métiers: 448.
 Contes qui font s'exclamer de surprise en tapant sur la table: 390.
 Coussin de chair: 434.
 Coutumes du Cambodge: 175.

 Daci'ensi sanzangfashi zhuan 大慈恩寺三藏法師傳: 245.
 Da Dai liji 大戴禮記: 84.
 Daodejing, v. Laozi.
 Daoyi zhilue 島夷誌略: 332.
 Datang xiyu ji 大唐西域記: 245.
 Datang xiyu qiufa gaoseng zhuan 大唐西域求法高僧傳: 245.
 Datongshu 大同書: 514, 515.
 Daxue 大學: 304, 447.
 Daxue yanyi 大學衍義: 332.
 Dayi juemi lu 大義覺迷錄: 415.
 De Bello Tartarico: 400.
 De Christiana Expeditione apud Sinas: 400.
 Description de la Chine et de la Tartarie chinoise: 455.
 Description générale de la Chine: 455.
 Despotisme de la Chine: 456.
 Dessin du fleuve: 143.
 Développements sur le Daxue: 332.
 Devisement du monde: 400.
 Dianlun 典論: 185.
 Discours des royaumes: 145.
 Discussions sur le sel et le fer: 131.
 Dix-neuf poèmes anciens: 149.
 Dominus ac Redemptor: 453.
 Dongxi wenhua ji qi zhexue 東西文化及其哲學: 563.
 Dongxiyangkao 東西洋考: 388.
 Dushi fangyu jiyao 讀史方輿紀要: 439.

 Écrit de la Luo: 143.
 Écrits: 82.
 Écrits sur bambou des Royaumes combattants: 148.
 Éléments d'Euclide: 398.
 Entretiens de Confucius, v. Lunyu: 85, 145, 304.
 Erjingfu 二京賦: 149.
 Ershisizhangjing 二十四章經: 191.
 Erya 爾雅: 146.
 Esprit littéraire et la gravure des dragons: 185.
 Essais de Jing'an: 562.
 Étude sur les océans orientaux et occidentaux: 388.
 Éventail aux fleurs de pêcher: 433.
 Explications illustrées sur les étranges machines de l'Extrême-Occident: 386.

 Faguo zhilue 法國志略: 516.
 Fahuajing 法華經: 244, 433.
 Faxian zhuan 法顯傳: 198.
 Fayi 法意: 559.
 Fleurs de pêcher dans un vase d'or: 390.
 Foguoji 佛國記: 198.
 Fonctionnaires des Zhou: 84, 133, 448.
 Fozu lidai tongzai 佛祖歷代通載: 335.
 Fozu tongji 佛祖統紀: 259, 335.
 Fu des deux Capitales: 149.
 Fusheng liuji 浮生六記: 444.
 Funan tusu 扶南土俗: 175.
 Funan yiwu zhi 扶南異物志: 175.

 Gekka seidan 月下清談: 392.
 Généralités sur l'histoire: 242.
 Gengzhitu 耕織圖: 454.
 Gongbu changku xuzhi 工部廠庫須知: 386.
 Gongyang zhuan 公洋傳: 84, 143, 145, 146, 147, 511, 512, 515.
 Gongyangchunqiu Heshishili 公洋春秋何氏釋例: 512.
 Gougu geyuan ji 勾股割圓記: 448.

Index des titres d'ouvrages

- Grande étude: 304, 447.
 Guanchang xianxing ji 官場現形記: 560.
 Guangdong haifang huilan 廣東海防彙覽: 513.
 Guangdong tongzhi 廣東通志: 446.
 Guangyun 廣韻: 204.
 Guanzi 管子: 95.
 Guhuapin 古畫品: 185.
 Guitare (La): 335.
 Guliang zhuan 穀梁傳: 84, 147.
 Gujin tushu jicheng 古今圖書集成: 295, 444.
 Guofeng 國風: 82, 447.
 Guoyu 國語: 95, 145, 148.
 Gushi shijiushou 古詩十九首: 149, 184.
- Haidaojing 海道經: 324.
 Haiguo jiwen 海國紀聞: 513.
 Haiguo tuzhi 海國圖志: 512.
 Hailu 海錄: 513.
 Han Feizi 韓非子: 66, 88.
 Hangongqiu 漢宮秋: 335.
 Hanshu 漢書: 148.
 Harmonie universelle: 514.
 Hetuwei 河圖緯: 143, 447.
 Histoire de l'éthique chinoise: 562.
 Histoire des Chen: 242.
 Histoire des Dynasties du Nord: 242.
 Histoire des Dynasties de Sud: 242.
 Histoire des Han: 118, 148, 301.
 Histoire des Jin: 242, 321.
 Histoire des Liang: 118, 242.
 Histoire des Liao: 321.
 Histoire des Liao et des Jin: 321.
 Histoire des Ming: 415, 434, 444.
 Histoire des Song: 321.
 Histoire des Sui: 242.
 Histoire des Trois Royaumes: 176, 301.
 Histoire des Wei: 176.
 Histoire des Zhou du Nord: 242.
 Histoire non officielle de la forêt des lettrés: 443.
 Histoires du Nord: 177.
 Histoires officielles: 321.
 Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran Reyno de la China: 400.
 Hongloumeng 紅樓夢: 443, 445, 446.
 Hongmingji 弘明集: 183.
 Huainanzi 淮南子: 144, 148.
 Huangce 黃冊: 342.
- Huangchao jingshi wenbian 皇朝經世文編: 513.
 Huangliangmeng 黃梁夢: 335.
 Huangqing jingjie 皇清經解: 446.
 Huangyu quanlantu 皇輿全覽圖: 453.
 Huayangguozhi 華陽國志: 174.
 Huayanjing 華嚴經: 244.
 Huayi yiyu 華夷譯語: 420.
 Huoqi tushuo 火器圖說: 516.
- Initiation aux mathématiques: 332.
 Intolérable (L'): 451.
 Invariable milieu: 304.
 Itinéraire du Nouveau Monde: 401.
 Itinerario: 401.
- Jiaoyoulun 交友論: 384.
 Jianyanyilai xinianyaolu 建炎以來繫年要錄: 302.
 Jigulu 集古錄: 301.
 Jihe yuanben 幾何原本: 398.
 Jingangjing 金剛經: 293.
 Jing'an wenji 靜安文集: 562.
 Jingde chuandeng lu 景德傳燈錄: 259.
 Jinghuayuan 鏡花緣: 443.
 Jingjiaobeiqian 景教碑詮: 398.
 Jingjing lingchi 鏡鏡詒癡: 518.
 Jingu qiguan 今古奇觀: 392.
 Jipingmei 金瓶梅: 390.
 Jinshi 金史: 321.
 Jinshilu 金石錄: 301.
 Jinshi wenzi ji 金石文字記: 438.
 Jinshu 晉書: 242.
 Jiyun 集韻: 204.
 Journal des dix jours de Yangzhou: 407.
 Julu 橘錄: 298.
- Kajyuan shijiao mulu 開元釋教目錄: 200.
 Kangxi zidian 康熙字典: 445.
 Kaogongji tuzhu 考工記圖注: 448.
 Kaogutu 考古圖: 300.
 Kojiki 古事記: 254.
 Kongzi gaizhi kao 孔子改制考: 515.
 Kunyu wanguo quantu 坤宇萬國全圖: 398.
 Kushehui 苦社會: 536.
- Labours interrompus: 322.
 Laocan youji 老殘遊記: 560.
- Laozi daodejing 老子道德經: 90, 138, 182, 183, 186, 192, 242, 244, 335.
 Lettres édifiantes et curieuses: 455.
 Lettres familiales: 444.
 Li 禮: 84, 147.
 Liangdufu 兩都賦: 149.
 Liangshu 梁書: 242.
 Liaojinshi 遼金史: 321.
 Liaoshi 遼史: 321.
 Liaozhai zhiyi 聊齋誌異: 443.
 Lidai minghua ji 歷代名畫記: 241.
 Liexianzhuan 列仙傳: 186.
 Liezi 列子: 90.
 Liguozhuan 歷國傳: 198.
 Liji 禮記: 84, 145, 146, 304, 515.
 Lingwai daida 嶺外代答: 289.
 Lisao 離騷: 433.
 Livre des merveilles: 328.
 Livre des odes: 146, 447.
 Liyun 禮運: 515.
 Lotus de la bonne loi (ou vraie loi): 244, 433.
 Lunheng 論衡: 146.
 Lunyu 論語: 85, 145, 146, 304.
 Luoshuwei 洛書緯: 143, 447.
 Luoyang qiellan ji 洛陽伽藍記: 171, 198.
 Lülv zhengyi 律呂正義: 454.
 Lüshi chunqiu 呂氏春秋: 141.
 Lüxue xinshuo 律學新說: 386.
- Manuel des crabes: 298.
 Maoshi guyin kao 毛詩古音考: 386.
 Massacre des Franciscains à Ceuta (tableau): 330.
 Mémoire illustré sur les pays d'outre-mer: 512.
 Mémoire sur le royaume de Huayuan: 174.
 Mémoire sur les bienséances: 146.
 Mémoire sur les contrées occidentales: 197.
 Mémoire sur les contrées occidentales à l'époque des grands Tang: 245.
 Mémoire sur les coutumes du Cambodge: 330.
 Mémoire sur les curiosités du Funan: 175.
 Mémoire sur les lieux de culte de Luoyang: 171.
 Mémoire sur les royaumes barbares de la Sérinde: 346.

INDEX

- Mémoire sur les royaumes barbares des océans occidentaux: 351.
 Mémoire sur les royaumes bouddhiques: 198.
 Mémoire sur un voyage en Occident: 329.
 Mémoires concernant les sciences, les arts, les moeurs et les usages des Chinois: 455.
 Mémoires historiques: (Shiji) 史記: 51, 74, 83, 147-148, 301, 302, 433, 450.
 Mémoires sur les monnaies: 301.
 Mémoires sur la recherche des esprits: 186.
 Mémoires sur les rites: 145, 304, 515.
 Mencius: 92, 257, 304, 376, 383, 414, 476.
 Mengqi bitan 夢溪筆談: 295, 298, 303.
 Mengzi, v. Mencius.
 Mengzi ziyi shuzheng 孟子字義疏證: 449.
 Merveilles découvertes par le bateau à étoile: 351.
 Merveilles des océans: 351.
 Minglü 明律: 345.
 Mingru xue'an 明儒學案: 435.
 Mingshi 明史: 415, 444, 446.
 Mingyi daifang lu 明夷待訪錄: 434.
 Miroir de jade des quatre principes: 332.
 Monadologie: 457.
 Mouzi lihuolun 牟子理惑論: 183.
 Moutou ou les doutes levés: 183.
 Mudanting 牡丹亭: 392.
 Mutations (Livre des): 83, 146, 181, 183, 304.
 Mutianzi zhuan 穆天子傳: 95.
 Mystère suprême: 142.
- Nanfang caomu zhuang 南方草木狀: 174.
 Nanhai jigui neifa zhuan 南海寄歸內法傳: 245.
 Nanshi 南史: 242.
 Nihonshoki 日本書記: 254.
 Nongpu liushu 農圃六書: 386.
 Nongshu 農書: 295, 332.
 Nongshuo 農說: 386.
 Nongzheng quanshu 農政全書: 386, 398.
 Notes sur les étapes d'un voyage en Séinde: 346.
 Notes sur les graphies des inscriptions sur bronze et sur pierre: 438.
- Notices maritimes: 513.
 Notices par époques sur les peintres célèbres: 241.
 Notices sur les Barbares des îles: 332.
 Notices sur les quatre continents: 512.
 Nouveau Code: 182.
 Nouveau Recueil de propos mondains: 183.
 Nouveaux Écrits pour aider le gouvernement: 477, 492.
 Nouveaux Propos de musicologie: 386.
 Nouvelle Histoire des Cinq Dynasties: 301.
 Nouvelle Histoire des Tang: 301.
 Nouvelles Traductions: 200.
 Nouvelle Jeunesse: 561.
- Pai'an jingqi 拍案驚奇: 390.
 Palais de longue vie: 433.
 Pavillon de l'Ouest: 335.
 Pavillon des pivoines: 392.
 Peiwen yunfu 佩文韻府: 445.
 Perfection de sagesse: 193.
 Pingding yili 平定伊犁: 454.
 Pingzhou ketan 萍洲可談: 288.
 Pipaji 琵琶記: 335.
 Planches archéologiques: 300.
 Poxieji 破邪集: 397.
 Prajnâpâramitâ: 192, 193, 335.
 Précis sur Macao: 397.
 Principes généraux du Classique de la guerre: 273, 274.
 Printemps et automnes, v. Chunqiu.
 Printemps et automnes de maître Lü: 141.
 Propos d'un ermite: 147.
 Propos d'un vieillard de la campagne qui se chauffe au soleil: 443.
 Pufa zhanji 普法戰記: 516.
- Qianfulun 潛夫論: 147.
 Qieyun 切韻: 204.
 Quantangshi 全唐詩: 241, 445.
 Quantangwen 全唐文: 511.
 Quanzhi 泉志: 301.
 Quatre grands livres des Song: 298.
 Quatre livres 四書: 304, 382, 447, 516.
 Quatre recueils: 83.
 Qunji quanjie lun 羣己權界論: 559.
 Qunxue siyan 羣學肆言: 559.
 Qu Yuan fuzhu 屈原賦注: 448.
- Récit de voyage de Maître Can: 560.
 Recherches sur les Classiques apocryphes de l'école de la dynastie des Xin: 515.
 Recherche sur la réforme des institutions entreprise par Confucius: 515.
 Recherches sur les rimes anciennes du Livre des Odes: 386.
 Recueil d'observations curieuses: 456.
 Recueil intégral des poètes des Tang: 241.
 Recueil où sont réfutées les hérésies: 397.
 Recueil sur la transmission de la lampe, rédigé à l'époque Jingde: 259.
 Registres accompagnés de cartes en forme d'écaillés de poisson: 342.
 Registres jaunes: 342.
 Relation: 400.
 Relation de Faxian: 198.
 Relation de la Chine et de l'Inde: 251.
 Relation sur le bouddhisme envoyée des mers du Sud: 245.
 Relation sur les moines éminents qui allèrent chercher la Loi dans les contrées occidentales à l'époque des grands Tang: 245.
 Relation sur les pays étrangers: 198.
 Relation sur les royaumes étrangers à l'époque de Wu: 175.
 Relation sur les royaumes visités: 198.
 Renwuzhi 人物志: 182.
 Réponses aux questions sur les régions situées au sud des chaînes: 289.
 Résumé des événements par années depuis l'ère Jianyan: 302.
 Rêve du pavillon rouge: 443, 445.
 Rituel des Zhou: 84, 133, 145, 446, 475.
 Rituels: 84, 140.
 Rizhilu 日知錄: 437.
 Roman des bords de l'eau: 384, 433, 443.
 Roman des Trois Royaumes: 385, 443.
 Rouputuan 肉蒲團: 434.
 Rulin waishi 儒林外史: 443.
- Saintes Instructions: 415.
 Sanguozhi 三國志: 176.
 Sanguozhi yanyi 三國志演義: 385, 390.

Index des titres d'ouvrages

- Sanminzhuyi 三民主義 :542.
 Sanyan 三言 :415.
 Sens correct des cinq Classiques: 242.
 Shamen bujing wangzhe lun: 沙門不敬王者論 :196.
 Shangjunshu 尚君書 :88.
 Shangshu 尚書 :82, 145, 146, 385, 446.
 Shangshu guwen shuzheng 尚書古文疏證 :446.
 Shangzi 尚子 :88,89.
 Shenbao 申報 :516.
 Shenshi nongshu 沈氏農書 :386.
 Shenxianzhuan 神仙傳 :187.
 Shengyu 聖諭 :415.
 Shijia fangzhi 釋伽方志 :198.
 Shiji 史記 :51, 74, 147-148.
 Shijing 詩經 :47, 146, 447.
 Shipin 詩品 :185.
 Shishuo xinyu 世說新語 :183.
 Shitong 史通 :242.
 Shu 書 :82, 147.
 Shuihuzhuan 水滸傳 :384, 390, 433.
 Shuijingzhu 水經注 :198.
 Shuowen jiezi 說文解字 :146, 516.
 Shushu jiuzhang 數書九章 :300.
 Shuyu zhoushi lu 殊域周咨錄 :388.
 Siècle nouveau :562.
 Siku quanshu 四庫全書 :382, 441, 445, 448.
 Siku quanshu zongmu tiyao 四庫全書總目提要 :445.
 Sishu 四書 :304.
 Sishu daquan 四書大全 :382.
 Six Classiques: 147, 181.
 Six récits au fil d'une vie errante:444.
 Siyuan yujian 四元玉鑑 :332.
 Sizhouzhi 四洲志 :512.
 Société de la misère:536.
 Somme des philosophes de la nature humaine et de la raison: 382.
 Songshi 宋史 :321.
 Song si dashu 宋四大書 :298.
 Songyuan xue'an 宋元學案 :435.
 Songyun jiaji 宋雲家記 :198.
 Soushenji 搜神記 :186.
 Stratagèmes des Royaumes combattants:148.
 Suanxue qimeng 算學啓蒙 :332.
 Suishu 隋書 :242.
 Sur les origines du bien:449.
 Sûtra de diamant:293.
 Sûtra en 42 articles:191.
 Taiping guangji 太平廣記 :295, 298.
 Taiping huanyu ji 太平環宇記 :300
 Taipingjing 太平經 :138.
 Taiping yulan 太平御覽 :298.
 Taixi shuifa 泰西水法 :398.
 Taixuan 太玄 :142.
 Tanglü shuyi 唐律疏義 :215.
 Tangyun 唐韻 :204.
 Taohuashan 桃花扇 :433.
 Tenants et aboutissants du "Miroir complet" classés par rubriques:302.
 Terre des maîtres de yoga :244, 246.
 Tiangong kaiwu 天工開物 :386.
 Tianxia junguo libingshu 天下郡國利病書 :437.
 Tianyanlun 天演論 :559.
 Tianzhu shiyi 天主實義 :384.
 Tongdian 通典 :243, 302.
 Tongjian gangmu 通鑑綱目 :302.
 Tongjian jishi benmo 通鑑紀事本末 :302.
 Tongzhi 通志 :302.
 Traditions de Zuo:55.
 Traductions anciennes:200.
 Traductions antiques:200.
 Traité:400.
 Traité d'agriculture:295.
 Traité de caractérologie:182.
 Traité de l'âme:398.
 Traité de politique:147.
 Traité des agrumes:298.
 Traité exposant les raisons pour lesquelles les religieux n'ont pas à rendre hommage aux souverains. 196.
 Traité sur la prééminence de l'être:183.
 Traité sur le stèle nestorienne: 399.
 Traité sur le non-agir:183.
 Traité sur le sans-nom:183.
 Trésor de l'Il-khan sur les sciences du Cathay:330, 457.
 Tushu jicheng 圖書集成 :295, 444.
 Vimalakīrti nirdeṣa:192.
 Voyage fait par terre depuis Paris jusqu' à la Chine:456.
 Voyage en Occident:385, 390, 443.
 Waiguozhuan 外國傳 :198.
 Wanyanshu 萬言書 :321.
 Weishu 魏書 :176.
 Wenxian tongkao 文心彫龍:302.
 Wenxin diaolong 文獻通考:185.
 Wenxuan 文選 :185, 241, 298.
 Wenxuan aux cinq commentateurs:241.
 Wenyuan yinghua 文苑英華 :298.
 Wenzhou fuzhi 溫州府誌 :446.
 Wubeizhi 武備志 :388.
 Wuchenzhu wenxuan 五臣注文選 :241.
 Wujing daquan 五經大全 :382.
 Wujing zhengyi 五經正義 :242.
 Wujing zongyao 武經總要 :273, 274, 388.
 Wuminglun 無名論 :183.
 Wushi waiguo zhuan 吳時外國傳 :175.
 Wuyin jiyun 五音集韻 :204.
 Wuweilun 無爲論 :183.
 Wuzi 吳子 :95.
 Xiaojing 孝經 :145, 335.
 Xiepu 蟹譜 :298.
 Xingcha shenglan 星槎勝覽 :351.
 Xingli daquan 性理大全 :382, 439.
 Xinlü 新律 :182.
 Xinqingnian 新青年 :561.
 Kinshiji 新世紀 :562.
 Xintangshu 新唐書 :301.
 Xinwudaishi 新五代史 :301.
 Xinxue weijing kao 新學僞經考 :515.
 Xinyu 新語 :142.
 Xishiji 西使記 :329.
 Xixiangji 西廂記 :335, 433.
 Xiyang fanguo zhi 西洋番國志 :351.
 Xiyouji 西遊記 :385, 390.
 Xiyuanlu 洗冤錄 :300.
 Xiyu fanguo zhi 西域番國志 :346.
 Xiyu tudi renwu lue 西域土地人物略 :388.
 Xiyu xingcheng ji 西域行程記 :346.
 Xiyuzhi 西域志 :197.
 Xu guhuapin 續古畫品 :185.
 Xunhuan ribao 循環日報 :516.
 Xu zizhitongjian changbian 續資治通鑑長編 :302.
 Yangzhou shiriji 揚州十日記 :407.
 Yantielun 鹽鐵論 :131.
 Yanzi chunqiu 晏子春秋 :95.
 Yesou buyan 野叟曝言 :443.
 Yijianzhi 乙堅志 :301.

INDEX

- Yi (jing) 易(經): 83, 147, 181, 183, 186, 242, 304.
Yili 儀禮: 84, 146.
Yingya shenglan 瀛涯勝覽: 351.
Yingzao fashi 營造法事: 298.
Yinxue wushu 音學五書: 438.
Yogâcaryâbhûmiçâstra: 244.
Yongle dadian: 永樂大典: 382, 445.
Ystoria Mongalorum: 327.
Yuanfu 原富: 559.
Yuanshan 原善: 449.
Yuanxi qiqi tushuo 遠西奇器圖說: 386.
Yuditu 輿地圖: 332.
Yue 樂: 84, 147.
Yueling 月令: 140.
Yuweicaotang biji 閱微草堂筆記: 443.
Yueyatang congshu 粵雅堂叢書: 511.
Yuhai 玉海: 332.
Yulin tuce 魚鱗圖冊: 342.
Yuqie shidi lun 瑜伽師地論: 244.
Zhanguoce 戰國策: 95, 148.
Zhengdian 政典: 242.
Zhenglun 政論: 147.
Zhenla fengtu ji 真臘風土記: 330.
Zhifang waiji 職方外記: 398.
Zhongguo lunli xueshi 中國倫理學史: 562.
Zhongyong 中庸: 304.
Zhouguan 周官: 84, 133, 448.
Zhouli 周禮: 84, 132, 133, 145, 146, 225, 448, 475, 476.
Zhoushu 周書: 242.
Zhouyi 周易: 183, 446.
Zhouyi cantong qi 周易參同契: 186.
Zhuangzi 莊子: 80, 182, 183, 136, 192.
Zhudao tujing 諸道圖經: 300.
Zhufanzhi 諸藩志: 289.
Zhushu jinian 竹書紀年: 83, 182.
Zibuyu 子不語: 443.
Zihui 字彙: 386.
Zizheng xin pian 資政新篇: 477, 492.
Zizhi tongjian 資治通鑑: 302.
Zongli zhongjing mulu 綜理衆經目錄: 193.
Zuo (shi) zhuan 左(氏)傳: 55, 84, 145, 147, 158, 242.

Index des sujets

- absolutisme: 344-45, 381; v. autocrates.
- Academia Sinica: 50.
- Académie du Donglin: 376 sq.
- Académie d'histoire: 321.
- Académie impériale: 141, 181, 208, 267, 382.
- Académie islamique: 344.
- académies privées: 296, 376-77, 441.
- achillée: 83.
- acier: 67, 126, 136, 186, 422, 529, 538.
- aciéries: 490, 492.
- acrobates: 148, 282.
- actes de guerre et empiétements des étrangers: 506 sq.
- acteurs: 241, 292.
- acupuncture: 386.
- administration: 88, 90, 102, 108, 112, 129, 148, 162, 171, 173, 182, 208, 209; Tang: 213-14, 221-22, 225, 229, 231, 234, 262; Song: 267 sq., 277, 281, 292, 314-15; Yuan: 320-321, 325, 328, 339-40; Ming: 342-45, 355 sq. 371, 376-77, 378; Qing: 404, 406-07, 419-20, 427, 429, 430-31, 437-38, 441, 460-61, 467-68, 471, 473, 477, 480, 482-83, 488-89, 513, 522, 530.
- adoption: 236.
- Adorateurs de Dieu: 475 sq.
- agate: 118.
- agriculteurs-combattants: 79, 112, 114, 119, 157; v. aussi colonies militaires.
- agriculture: 23, 33, 89, 104, 114-16, 155, 157, 169, 171, 210, 216-17, 232, 238, 265, 275-77, 281 sq., 313, 341-42, 370-72, 386, 404, 420-21, 439, 456, 463, 485, 491, 494, 504, 513, 527-28, 538, 550; v. aussi économie agraire.
- agronomie: 55, 87, 89, 127, 232, 270, 281, 298, 332, 372, 386, 398, 420-21, 565.
- ahimsā: 312.
- aide étrangère: 553-54, 569.
- alchimie: 142, 186, 274, 397.
- alcools: 106, 111, 131, 284, 476.
- algèbre: 300, 334, 566.
- aliénation économique: 524 sq., 528 sq., 534 sq., 549-50.
- alimentation: 372-73, 420, 530.
- alliage des métaux: 45, 47, 372.
- alliances politico-matrimoniales: 123-24, 221, 251, 311.
- almanach: 293.
- alphabet ouïgour: 327.
- altruisme généralisé: 86.
- ama shen miao 阿媽神廟: 394.
- ambassades: 177-78, 223, 247, 250, 346-47, 356, 367-68, 418, 426; de Byzance: 248; de la chrétienté: 327-28.
- ambre: 118, 283.
- amnistie: 106, 144.
- amulettes: 137-38.
- anarchisme: 562.
- anacêtre fondateur: 56.
- anche libre: 455.
- ancres: 288.
- anecdotes (recueils d'): 95, 186-87, 203, 298 sq., 390 sq.; v. contes.
- ânes: 128.
- animaux de trait: 128, 157, 276.
- annales: 55, 82-83, 147-48, 182.
- année tropique: 300.
- annexions: 508-09, 520-21, 546-47, 551, 557.
- anticonformisme: 384-85, 433-36, 439, 443, 444, 447.
- anti-intellectualisme: 439.
- antiquités: 300.
- approvisionnement des armées: 131, 239, 359-60, 373, 377, 411.
- arachide: 372, 420, 463.
- arabe: 126.
- arbalète: 64, 114, 126, 136; à répétition: 273.
- arbre à cames: 128.
- arbres fruitiers: 342.
- arc: 114, 157, 218, 308-09; -rétroflexe: 47, 64.
- archéologie: 46, 50, 51, 114, 116, 118, 120, 122-23, 125-26, 136, 145, 175-76, 288, 293, 296, 300 sq., 328, 347, 374, 399, 438, 447-48, 565, 571.
- architecture: 283, 296, 298, 321-22, 330, 334, 336, 400, 453-54, 456; -boudhique: 201-02.
- archives: 82, 148, 182, 311, 450.
- argent: 283, 285-86, 311, 313, 321, 325, 358, 361-62, 363-64, 367, 423, 466, 468 sq., 526-27, 530, 534, 550.
- arhats: 188.
- aristocraties: 154 sq., 162-64, 176, 181, 184, 193, 196, 206 sq., 217, 219, 226, 234, 238, 241, 256, 259, 268, 274-76, 291, 315, 320, 323, 325, 335, 375, 414, 462, 487, 489, 541; -endogames: 160-61; -nomades: 172; 314-15, 323.
- armateurs: 366, 373.
- armée: antique: 114, 148, 157, 163-64, 172-73, 207, 208; -Tang, 217-20, 222, 226-27, 233-34, 237, 250, 262; -Song: 265-69, 271-72, 278, 309; -Yuan: 320 sq.; -Ming: 340, 342-46, 354, 356, 358-60, 375, 377-78; -Qing: 411-12, 418-19, 425, 428, 460, 462, 467, 477, 487, 492, 493, 521, 524-25, 540; -de 1911-1949: 543, 547, 551, 553-55; -féminine: 378, 476; -de métier: 226-27, 238, 240; -personnelle: 236, 545 sq.; -paysanne: 527 sq.; -Rouge: 555 sq., 570; -de la zone Nord: 526, 541; v. aussi: conscription, mercenariat, autonomie des armées.
- armes: d'acier: 126; -de bronze: 47, 56, 64; -clandestines: 362; -détention d': 102, 130, 323; -effilées: 136; -de fer: 67; -à feu: 274-75, 306, 330, 388, 392, 467, 488, 491, 493, 512, 545; -incendiaires: 273; -portatives: 388; v. aussi pp.: 136, 273, 309, 351, 362, 366, 406; v. canons.
- armille équatoriale: 143.
- arquebuse: 388.
- arsenaux: 273, 343, 488, 492-93, 495, 517.
- art: 290-91, 367, 381, 396, 401, 434, 445, 456-57; -animalier, 47; -boudhique: 201, 202, 248, 336; -militaire: 86, 87, 95, 158, 273, 309, 384-85, 388, 437, 439, 476, 481, 512-13, 517; -nautique: 173; -pour l'art: 182, 184 sq., 562; -de la steppe: 116.
- artillerie: 491, 516-17; v. canons.
- artisanat: 73, 89, 122, 126, 129, 137, 147, 170-71, 185, 216, 237, 248, 270, 278, 281-82 sq., 296, 320, 323, 329, 332, 338, 342, 360-61, 362, 371-72, 375-76, 383, 404, 420-21; -d'état: 323, 360-61; -industriel: 422-23, 485-86, 488, 513, 520, 527-28; -du livre: 296; -de luxe: 283.
- assemblées provinciales: 541, 543.
- assignats: 293, 363.
- assimilation: 115, 119, 125; v. sinisation.
- assolement: 128.
- assèchement des marais: 65, 282.
- associations financières: 204.
- astrologie: 203, 246, 249.
- astronomie: 83, 140, 143, 187,

INDEX

- 203, 246, 249, 298-99, 300, 330, 334, 386, 395-96, 397-99, 400, 434, 439, 445, 448, 451, 453, 518.
- ateliers: 126, 170, 275, 279, 282, 371, 422; -d'État: 282, 284, 323, 342, 356, 360, 407.
- atlas: 332, 398-99, 453.
- attelage: 62, 128, 173, 176.
- autocrates: 306, 332, 335, 337 sq., 344 sq., 355, sq., 374, 381, 404, 429, 431, 432, 438, 441.
- autogestion: 343, 383.
- autonomie des armées: 272, 411-12, 480, 487-88, 494, 540, 545; -régionale: 237, 340, 404, 411, 418, 438, 483, 489, 494, 568; v. sécession.
- ba 霸 :58.
- bagu 八股 :441.
- baguettes à calcul: 448.
- baihua 白話 :561.
- baiji 白籍 :161.
- Baillian (jiao) 白蓮教 :326, 429, 462, 473, 481, 511, 522.
- Baishangdihui 拜上帝會 :475.
- Baiyun 白雲 :326.
- balistes: 273.
- ballots rituels: 82.
- bambou: 120, 174, 298, 371.
- bandits: 157, 163, 220, 233, 235, 475, 480, 545; v. brigandage.
- Bannières: 379, 406-08, 419, 425-26, 429, 462, 476, 481.
- banques: 477, 484, 492, 495, 520, 525, 529, 536, 538, 542, 545, 549-50, 553.
- banquiers: 360, 373, 423, 488, 497.
- Baohuanghui 保皇會 :522.
- baojia 保甲 :271.
- baolei 保類 :436.
- bases industrielles: 567; -militaires: 544, 551, 554.
- Barbares: 154 sq.; -sinisés: 164 sq., 256, 291; v. Empires barbares, Seize Royaumes des Cinq barbares, sinisation, nomades des steppes.
- bataillons verts: 481, 487.
- bateaux: 131, 255, 280, 288, 328, 347 sq., 371, 410, 423, 467, 493; -à aubes: 273, 467, 471, 493; -à étages: 161, 175; -à vapeur: 471, 477, 492, 495, 505, 522, 542; v. jonque marine.
- bateliers: 340, 365-66, 410, 465, 474-75.
- bayi 八議 :109.
- bêche en bois: 49.
- beifa 北伐 :547.
- beiyang lujun 北洋路軍 :526, 541.
- ben 本 :89.
- bi 鄙 :56.
- bianzhe 辯者 :94.
- bianzi 辯子 :407.
- bibliographie: 200-01, 302, 445.
- bibliothèque impériale: 138, 145, 182; -privées: 204, 296, 321, 445.
- bielles: 273.
- billets de banque: 286, 321, 363; -de change: 231, 238, 286, 293; -à ordre: 286.
- bimétallisme: 469.
- bingbu 兵部 :343.
- binghu 兵戶 :163.
- binke 賓客 :74.
- binômes: 40.
- biographies: 201, 259.
- biologie: 146.
- blâmes publics: 383.
- blé: 216-17, 282, 313, 373, 420.
- blocus: 467, 569.
- bo 伯 :49.
- boeufs: 121, 128-29, 313, 365.
- bombarde: 388.
- booi (baoyi 包衣) : 407, 445.
- Bosijingjiao 波斯經教 :248.
- botanique: 174, 247, 298, 302, 386, 388, 389, 445, 518.
- bouddhisme: 118, 136, 147, 152, 277, 290, 293, 296, 301, 303, 305, 312-13, 321, 335, 346, 359, 367-68, 383-84, 395, 397-98, 400, 414, 418, 438, 447, 453, 476, 480, 516, 565; introduction du: 163, 170-71, 175-76, 178, 180-81, 183-86, 187-204, 206, 224-25, 238; apogée du: 243 sq., 248-49, 251, 254-57; répression et déclin du: 258 sq., 265, 271; ésotérique: 246; -tibétain: 336; -Chan: 244, 257, 259, 321, 335, 383, 384, 398, 447.
- bourgeoisie: 283, 291, 292, 373, 440, 443, 508, 524, 525-26, 536, 538-39, 542, 546-47, 548-50, 552, 564, 568.
- bourre de soie: 122.
- boussole: 288-89, 306, 392.
- boxe: 439, 522.
- Boxeurs: 487, 493, 499, 522, 526, 541, 557.
- boycottage: 529, 536, 546-47, 561.
- bricole de poitrail: 67, 128, 176.
- brigandage: 144, 172, 220, 233, 235-36, 272, 275, 277, 343, 385, 463, 475, 481, 545; v. bandits.
- brocart: 129, 237, 365.
- bronze: 45, 47, 60, 67, 300; art du -: 116; dynastie de l'âge du 46; haches de -: 117; inscriptions sur -: 147; miroirs de -: 124, 126, 175; tambours de -: 116.
- brouette: 128, 306; -à voile: 401.
- bu 布 :73, 216.
- bu 部 :124.
- buci 卜辭 :50.
- budget: 226, 267, (v. revenus de l'État); publication du -: 522, 541.
- buqu 部曲 :134, 161, 206, 275.
- bureau de la Musique: 149.
- bureaucratie: 429, 431, 438, 467, 495, 553.
- cabarets: 278-79.
- cabestan: 288.
- cadastre: 216, 229, 342.
- Cai 蔡 :57.
- caiyi 采邑 :56, 63.
- calamités naturelles: 312, 377, 530-31; v. inondations et sécheresses.
- calcul du méridien: 454.
- calendrier: 50, 251, 332, 334, 386, 395, 398, 399, 445.
- calligraphie: 184-85, 241, 291, 293, 298, 300, 303, 369, 391, 415, 444-45.
- camphre: 283.
- canaux: 102, 105, 107, 148, 208, 209-11, 232, 265, 283, 324, 341, 446; v. aussi grand canal, irrigation, digues, hydraulique.
- canne à sucre: 282, 362, 371, 420, 534.
- canon bouddhique: 293, 335.
- canons: 388, 398-99, 427, 467, 491.
- Cao 曹 :57.
- caoshi 草市 :279.
- Cao-Wei 曹魏 (royaume): 153, 155-58, 171, 175-76, 178, 182, 185, 191, 211, 215.
- capital agricole: 485; -bancaire et industriel: 471; -étranger: 488-89, 491-92, 494-95, 497, 508, 520, 524, 528-29, 534, 538-39, 542, 545, 550, 568; -foncier: 275, 359; -privé: 277, 282, 370, 373, 495, 529, 547, 549.

- capitalisme d'État:549-50.
 capitation:79, 106, 196, 284-85, 323.
 caractères d'écriture:50, 225, 293, 315, 386, 445; clefs pour les-: 146, 386, 445; - mobiles:293, 295, 298, 330, 372, 445; - proscrits: 344.
 caractérologie:182.
 caravanes:115, 120, 224, 247, 312, 325, 327, 572.
 cartes à jouer:330; - en relief: 300.
 cartographie:289, 297, 300, 311, 324, 395, 399, 453, 514.
 casque:309.
 casse:295.
 catalogues:296, 301, 415, 455; -bouddhiques:200.
 catapulte:114, 273-74, 275.
 cauris:56, 73, 116.
 causeries pures:182 sq., 186, 192.
 cavalerie:64, 109, 124, 157, 168, 176, 217, 218, 220, 222, 233, 250, 266, 308 sq., 378, 380, 477, 481, 491.
 cénacles littéraires:180, 182 sq., 192, 195.
 censure:242, 415, 441.
 Cent fleurs:568.
 Cent jours de réforme (1898): 437, 522, 559.
 centralisation; v. État centralisé.
 centres commerciaux:69, 121, 135, 190, 211, 230, 232, 237, 247-48, 251, 278-79, 283, 389, 292, 305, 363; - économiques: 126, 134, 139, 231-32, 238, 282, 305, 358, 422, 474, 484.
 céramique:45, 47, 237, 278, 282-84, 313, 330, 371-72, 386, 422.
 céréales:128, 130, 171, 216, 230, 270, 282, 309, 313, 373, 375, 572; impôts en-: 216, 229, 285, 321, 323, 342, 363.
 chaîne à palets:232.
 chamanes:52, 96, 174.
 chameaux:308, 313.
 champ commun:92.
 champ de force:458.
 champignons:298.
 chan 禪 (bouddhisme):244, 257, 259, 321, 335, 383, 384, 398, 447.
 changmaofei 長毛匪:475.
 changsheng 長生:186.
 changzheng 長征:554.
 chanteuses-prostituées:241, 278.
 chansons:82, 149, 334, 447.
 chantiers navals:490, 492-93, 495, 503, 517.
 chanvre:216, 230, 282, 422.
 chanwei 讖緯:143.
 char:46, 47, 49, 51, 53, 56, 64, 65, 68; 104, 121, 128, 131, 439; -d'assaut:273.
 charbon:282, 328, 471, 495, 542, 544, 551.
 charrette à limons: 67, 128, 309.
 charrue de rizière:232.
 chasse:47, 308.
 chazhuang 茶莊:422.
 chefs d'armée:163, 172, 226-27, 230, 234, 256, 359, 406-07, 411, 487-88, 525-26, 539, 543-45, 546, 547-49, 551.
 chemins de fer:471, 477, 490, 492-93, 495, 522-23, 529, 542, 544-45, 551, 557, 567.
 Chen 陳:57.
 Chen 陳 (dynastie):155, 163-64, 185, 207-08, 258.
 cheng 誠:257.
 Cheng-Han 成漢 (royaume): 156, 159.
 Chenghua 成化 ère:354, 372.
 chèques:286.
 cheval:53, 58, 62, 64, 67, 112-14, 128-29, 131, 171, 175-76, 178, 217, 218-19, 222, 226, 229, 233, 256, 273, 283, 291, 308-09, 313, 326, 351, 365, 375, 411.
 chiffre: 6, 141.
 Chimei 赤眉:133.
 chimie:518, 566.
 chiens policiers:115.
 chômage:465, 474, 494, 508, 522, 539.
 chong 銃:274.
 Chongde 崇德 ère:433.
 chrétienté:326 sq., 392, 394 sq., 451 sq.
 christianisme: - nestorien: 248, 258, 312, 329, 399, romain:327, 395 sq., v. missionnaires.
 chronologie des Xe-XIVe siècles:263; - continue:95; - traditionnelle:54-55, 453.
 Chu 楚:57.
 Chu 楚 royaume de:58, 60, 62, 63, 69, 73, 75, 83, 96, 99, 102, 107, 120, 141, 156.
 Chu 楚 (royaume des Cinq Dynasties):235, 236-37, 477.
 Chu 楚 (royaume fictif):315.
 chuanmin 船民:366, 410.
 Chuanshan xueshe 船山學社: 436.
 Chuqi 楚辭:149.
 Chunqiu 春秋 (époque):55, 58, 95.
 ci 辭:40.
 ci 詞:290.
 cimetières publics:271.
 Cinq Barbares:164 sq.
 Cinq boisseaux de riz:138, 142, 161, 186-87.
 Cinq Dynasties: 五代:202, 206, 233; carte: 235-36, 279, 285-86, 296, 301.
 Cinq Éléments:84, 94, 95, 138, 140-42, 144; v. yinyang.
 conscriptions administratives: 63, 66, 78, 102, 125, 143, 427, 435, 437.
 circuits commerciaux:238, 283 sq., 311, 325, 393, 423, 434.
 ciselage:248.
 civilisation chinoise, caractères généraux:33-35; - médiévale: 180 sq., 241 sq.
 clan familial:280; - royal:49.
 clepsydre:143, 310.
 clergé 187-88, 193, 195-96, 225, 256, 258, 339, 384, 396, 452.
 clientèles:74, 87, 107, 141, 148, 195, 275, 276, 487, 570.
 cliques militaires:545-46, 547-48.
 cloches:171, 196, 225, 258, 265, 300.
 Code des Tang:109, 215-16, 254; - des Jin:157-58; - des Ming:345; Nouveau-:157; - pénal:88; 104, 109, 147, 157, 159, 171, 196, 208, 210, 215, 322, 365-66, 367, 371, 396, 409, 460, 463, 464-69, 481.
 co-fusion:126.
 Cohong 公行:468.
 collaborateurs:378-79, 404, 406, 407, 409, 411, 483.
 collections:291, 298, 445, 497, 511, 513; - de textes:298, 382, 415-16, 441, 444-45, 448, 511, 515.
 collectivisation:568.
 collier d'attelage:67, 176.
 colonies étrangères:247; - militaires:107, 112, 114, 131, 134, 157, 216, 221, 223, 224, 255, 358-59, 360, 424.
 colonisation chinoise:74, 107, 111-13, 116, 119, 154-55, 157-58, 160, 174-75, 229-30, 342, 406-07, 419-20, 424, 425, 460, 482-83, 536-37; - de la Chine par les étrangers:490 sq., 496, 498 sq., 502-505, 506-07, 526-28 sq., 538, 544.

INDEX

- commanderies: 63, 102, 106, 108, 112, 115, 117-18, 144, 161, 175, 419; -indépendantes: 236, 254.
commentaires ésotériques: 142-44, 146.
commerce antique: 69, 89, 117; -Han: 112, 114, 119-22, 135, 189; -Qi: 162; -Sui et Tang: 207, 218-19, 230, 238, 262; -Song: 270, 279-283, 296, 305; -Jin: 311.
Yuan: 325-28, -Ming: 348, 350, 364-69, 371, 383, -Qing: 404-05, 420, 422-23, 463-64, 485-86, 461-69, 524 sq., v. aussi centres et circuits commerciaux.
commercialisation des produits agricoles: 276, 281, 284, 371.
commissaires impériaux: 226, 233-34, 236, 268.
communauté des biens: 515.
communautés religieuses: 194-95, 204, 243-45, 259, 336, 398-99, 475.
communes populaires: 568.
communications: 471, 477, 490, 492-93, 495; v. aussi canaux et routes.
communistes: 526, 551-52, 553, 554-55, 564.
Compagnie des bateaux à vapeur: 471, 477, 492, 495, 502, 522, 542; -Hanyeping: 542, 544; -des Indes Orientales: 422, 463; -de Jésus: 453-54.
compartiments étanches: 288.
comptoirs: 393-94, 502.
compradores: 492, 538.
concentration du pouvoir: 60 sq. (v. aussi autocrates); -des terres: 129, 132, 277, 358, 463.
concessions étrangères: 468, 492, 502, 520, 521, 548.
concours (pour le recrutement des fonctionnaires): 225-26, 241, 256, 268, 269, 270, 280, 293, 315, 321-23, 332, 377, 382, 398, 414-15, 430, 440-41, 444, 456, 512, 522, 541.
concubines: 142, 196, 224, 226-27, 230, 256, 276.
condottieri: 163, 172, 226.
confessions publiques: 137-38.
confiscations: 258, 265, 359, 408, 425, 441, 475, 482.
conflits frontaliers avec la colonisation française: 503, 508, japonaise: 503, 508-09, russe: 426-27, 502-03, 508; - avec l'Inde: 569; - au Yunnan et en Birmanie: 425-28; - avec les nomades: v. nomades de la steppe et frontières avec la steppe.
"confucianisme": 85 sq., 141, 147.
conscrition: 98, 106, 115, 125-26, 135, 155, 157, 159, 174, 196, 217, 237, 238, 272-73, 276.
conservateurs: 494, 505, 508-09, 514, 522, 542.
conservation de l'énergie: 436.
constructions somptuaires: 171, 374 sq.
contes: 292, 295, 298, 334, 390, 392, 443.
conteurs: 292.
contingents étrangers: 470, 492.
contrebande: 135-36, 234, 283-84, 313, 340, 343, 351, 361, 365-66, 367, 371, 396, 409, 460, 463, 464-69, 481; v. opium.
contrôle des étrangers: 369, 394; - de l'économie: 130-31.
coolies: 534, 536, 539.
corail: 283.
cornaline: 118, 283.
corne de rhinocéros: 117, 250, 283.
corporations: 270, 422-23, 468.
corps expéditionnaires: 115, 117, 120, 136, 168, 174, 176, 208, 219, 221, 224, 229, 248, 330, 338, 341, 346, 347, 375, 410-11, 418-19, 425, 427-29, 483-84.
correction des noms: 85, 93, 182.
correspondances: 141, 146.
corruption: 427, 428-29, 430-31, 460-61, 465, 467, 473, 509, 511, 530, 542, 553, 560.
corvées: 106-07, 125, 160, 196, 216, 258, 270, 284-85, 323, 324, 343, 360-61 363, 408.
cosmologie: 95, 143-45, 303 sq., 400, 447.
cosmopolitisme: 247.
costumes et coiffures imposés: 407.
côtes maritimes: 359, 362, 364, 365-69, 371, 393-94, 410-11, 423, 428, 503, 513.
coton: 173, 282, 371-72, 420, 422, 427, 463, 466, 471, 504, 513, 527-29.
cotte de mailles: 309.
couleurs: 141.
"coup de fouet unique": 363.
cours privées: 141.
couteaux de pierre: 49.
couvre-feu: 279.
crise agraire: 133, 137, 226, 358-59; - économique: 158; 266-67 (Song), 338, 341 (Ming), 462 sq., (Qing); - financière: 374 sq., (Ming); 460 sq., 470 sq., (Qing); - politique et sociale: 147 (Han), 161 (Jin), 163 (Liang), 338 (Ming), 432 sq., (Qing); - politique et morale: 181-82 (Han); 226 sq. (Tang), 432 sq. (Qing); - des institutions: 132 sq.; - de la société noble: 78, 79, 85, 87; - sociale, politique et économique (Qing): 460, 462 sq., 470-72.
critique historique: 242-43, 301-02, 385, 396, 436, 438, 446-48;
- des institutions: 432-34, 513-14, 515-16, 562; - littéraire: 180, 182 sq., 192, 195; - de la philosophie: 434-35, 514; picturale: 185, 241; - sociale et politique: 433, 434, 440, 562; - des superstitions: 146, 512; - textuelle: 385, 396, 438, 446-47, 449-50, 511.
croisades: 305, 327.
cryptomère: 277.
cuisine: 246-47, 283.
cuivre: 126, 250, 258, 282, 283, 285, 351, 362, 363, 367, 411, 504.
cultes bouddhiques: 190-91; - familinaux: 56, 57, 74, 93, 143.
culture médiévale: 180 sq., 241 sq.
cultures mixtes: 25; - de la steppe: 176; - de Yangshao et Longshan: 43-44.
cun 村: 276.
cycles dynastiques: 242.
dacheng: 大乘: 189.
Dadaohui 大刀會: 522.
daifu 大夫: 56.
daitian 代田: 127.
dala-i-lama: 416, 418.
dalisi 大理司: 213.
damage de la terre: 44, 47.
DaMing 大明: v. Ming 明.
dang 黨: 170.
danses d'Asie centrale: 246-47; - rituelles: 82; v. aussi 335.
dao 道: 73.
dao 道: 213.
dao: 90-91, 257, 449-50.
daojia 道家: 90 sq.; v. taoïsme.
daoren 道人: 141.
daotong 道統: 436.

Index des sujets

- DaQinjiao 大秦教 :248.
 DaQing 大清 :v. Qing 清.
 date(1^{re} de l'histoire chinoise):
 54, 83.
 datong 大同 :515, 563.
 dayuejin 大跃进 :568.
 dazi 大字 :315.
 dazong 大宗 :56.
 "Décennie de Nankin":526,
 548-49.
 déclin des institutions
 nobiliaires:58;- de la royauté
 archaïque:56 sq.
 déficit:360, 374-75, 429, 460,
 464-66, 471, 494-95, 504, 520,
 526, 541, 549.
 défrichement:65, 66, 78, 107,
 112, 170, 216, 359, 463.
 délation encouragée 441;- obli-
 gatoire:80
 démembrement de l'Empire:
 152;- de la Chine:508,
 521-22, 523.
 démocratie parlementaire:498,
 536, 544, 549, 560.
 démographie:65, 66, 106, 125,
 152, 262, 456; v. population,
 recensement, poussée démog-
 raphique.
 dépenses militaires:273, 283-84,
 285-86, 354, 359-60, 374-75,
 427-29, 462, 527, 549-50, 551,
 566.
 déplacement de populations et
 déportations:102, 105, 107,
 112, 114-15, 134, 170, 238,
 341, 362, 407, 410.
 dérive amovible:288.
 désagrégation du monde chinois:
 520 sq., 524 sq.
 déserteurs:237, 360, 475, 481,
 555.
 despotisme éclairé:374, 413 sq.,
 440, 444, 453.
 dette publique:526 sq., 534, 545.
 dévaluation de la monnaie:363,
 469, 473, 526, 554.
 dhāraṇī:203, 336.
 dhyāna:191, 192-94, 244.
 di 帝, v. Shangdi 上帝 :51.
 dialectes chinois:18-20, 425.
 dialectique:147, 194, 257.
 diao 調 :216.
 diaspora chinoise:329-30,
 534-36.
 dictature: de Jiang Jieshi:
 548-50, 551, 558;- de Yuan
 Shikai:543-44.
 dictionnaires:146, 313, 386,
 415, 419, 445, 516.
 diététique:386.
 dieu du sol:106, 141, 195, 397.
 diffusion des connaissances:
 295-96; v. aussi:enseignement,
 imprimerie, instruction.
 digues:107, 237, 265, 282, 340,
 341, 374, 429, 485, 530, 531.
 Direction générale descinq
 Armées:344.
 discriminations ethniques:322-23,
 407-08, 483, 505.
 dispensaires:271.
 distractions:279, 291-92,
 334-35, 390.
 ditouqian 地頭錢 :230.
 divination:45, 46, 83, 94, 106,
 140, 145, 191-92;- par l'achillée:
 83;- par les étoiles:140;- par le
 feu:49, 50; traités de:104, 183.
 divinités archaïques:52.
 documents écrits:81;- trouvés à
 Dunhuang:565-66.
 domaines:135, 137, 159, 161-62,
 188, 195, 225, 230, 259,
 275-76, 320, 324, 360, 375,
 406, 408;- d'équité:271, 280.
 domesticité:275, 292, 371.
 dongchang 東場 :356.
 Donglin(yuan) 東林(院):
 376 sq., 385., 414, 433-34, 441.
 Dongwen xueshe 東文學社:
 566.
 dons (politique de):119, 121 sq.,
 125-26.
 douanes intérieures (likin):
 375, 423, 477, 485-86, 499,
 527, 545;- maritimes:146, 313,
 386, 415, 419, 445, 516.
 droit chinois:88-90, 157, 171,
 215; v. lois et code pénal.
 duchayuan 都察院 :430.
 dudufu 督都府 :221.
 duhufu 都護府 :221.
 dui 確 :127.
 duifang 兌房 :286.
 dujun 督軍 :545.
 dynastie de l'âge du bronze
 (Shang-Yin):46-53, -du Nord:
 152 sq.; du Sud:152 sq., 174 sq.
 East India Company:456, 463-64.
 ébène:283.
 écaille de tortue:46, 50, 83, 117.
 écartement des essieux:102.
 échappement:262, 300.
 écluses:324.
 école du Huayan:244;- des
 lettrés:85;- des Mystères:
 183, 186, 192, 242, 304.
 écoles:270, 296, 415, 441; v.
 aussi enseignement et
 instruction.
 économie, antique:65 sq., 79,
 87; (Han):106, 111-12, 119 sq.,
 125 sq.; (Tang):209 sq., 259;
 (Song):237 sq., 270, 281 sq.,
 287, 311; (Yuan):325; (Ming):
 340, 341 sq., 345, 350, 363-64;
 (Qing):404 sq., 420, 423-24,
 460;- agraire:281 sq., 306, 341 sq.,
 359-61, 371-72, 485-86, 494;
 essor de l':172, 262, 273 sq.,
 281 sq.; (Bas-Yangzi:361, 422
 sq.), étatique:128, 130-31,
 284-86, 363, 366, 373, 468,
 497, 568, -marchande:152 sq.,
 284-86, 289, 342, 422-23;-
 monétaire:259, 284, 286,
 325, 361, 363-64, 370-71, 383,
 462, 468 sq.; -politique:89-90,
 95, 119, 437-39, 456, 513-14;-
 urbaine:126, 134, 139, 152, 232,
 259, 279, 305, 373; crise de l':
 461-66, 468-69, 494-96;
 504 sq., 520 sq., 524-526.
 écritures d'Asie orientale:38, 39;
 -chinoise:36-40, 203, 457, 511;
 (archaïque):50, 301; ancienne):
 145-46, 301, (d' époque Han):
 102-03, 144, 511; histoire de l':
 514; dérivées du chinois:40, 311,
 313, 315;-jürchen:315;-xixia:
 313; v. aussi calligraphie et
 caractères d'écriture.
 éduvateur:68.
 éducation:414-15, 444-45, 510,
 518, 574;- d'ouvrages bouddhi-
 ques:418, 453;- populaires:
 390.
 effets de commerce:286.
 égalitarisme:474, 475-76,
 562-63.
 Église bouddhique:194 sq.,
 225, 238, 256, 258-59;-
 chrétienne:395-99;-lamaïque:
 336;- nestorienne:248;-
 taoïque:395; v. aussi:clergé,
 missionnaires, lamaïsme.
 électricité:471, 529.
 élevage archaïque:51, 59;- Han:
 114, 116, 134;- Tang:217-19,
 222;- Song:273, 308;- Qing:
 420, 424; v. aussi chevaux,
 boeufs.
 éleveurs nomades:23, 35,
 112-14, 217-19, 266, 308 sq.,
 312-13, 322, 332, 351, 416,
 418, 480.
 embargo:351.

INDEX

- émiettement de l'Empire: 233 sq.;
carte: 235.
- émigration: 117, 159, 160, 330, 351, 424, 484, 534 sq., - en Asie du Sud-Est: 537; v. aussi diaspora chinoise.
- émigrés (Huaqiao 華僑): 536-37, 542-43.
- empereurs-enfants: 136, 494, 543.
- Empire confucéen: 415 sq.;
- mongols: 316, 317, 320 sq., (carte: 318-19); - romain: 118;
- sinisés: 308, 310 sq.; - de la steppe: 110-11, 266 sq., 308 sq., 311 sq., 316 sq., 416-18, (v. royaumes barbares).
- emprunts: 488-89, 491-92, 494, 508, 524-25, 527, 542, 545-46, 551, 569.
- encens: 250, 283, 313.
- encercllement de la Chine: 491, 502, 503-09.
- encres: 298, 371, 386.
- encyclopédies: 146, 293, 298, 300, 332, 444-45; - géographiques: 300; - historiques: 243, 301-02, - politiques: 243; - populaires: 390; - scientifiques: 436.
- engrais: 65.
- engrenage: 300.
- enlèvements: 174, 311, 314, 352, 365; v. razzias.
- enquêtes orales: 450.
- enseignement: 270, 275-76, 291, 293, 296, 303, 415, 421, 441, 492, 517, 538, 541, 547.
- entreprises artisanales: 370-71, 375; - d'État: 282, 284, 371, 494-95, 541, 568; - privées: 126, 131, 490, 497.
- envoyés de la chrétienté: 327 sq.
- épée: 64, 116, 126.
- épices: 250, 393.
- épigraphie: 50, 146, 300, 301, 437, 438, 446-47, 565.
- équations: 448.
- équitation: 439.
- erchen 二臣: 411.
- ermites laïcs: 382-83, 434-35.
- érudition: 440, 445, 447-48, 449-50, 453, 511, 513, 565.
- esclaves: 77, 78, 117-18, 129-30, 133-34, 137, 170, 235, 247, 250-51, 287, 320, 407-08, 534.
- espace chinois: 10, 308, 419-20; - mongol: 326-27.
- espions: 356.
- Esplanade de l'Est: 356; - de l'Ouest: 356.
- esprit scientifique: 285 sq., 432, 434-38, 446-49, 457, 511, 516.
- estampage: 292-93, 295.
- esthétique: 181 sq., 246, 257.
- étain: 282, 295, 483.
- État centralisé: 61 sq., 64 sq., 77 sq., 254 (formation); 97 sq., 109 (évolution); - 160, 227 sq., 237 sq., 460-61, 464-65, 488-89, 510 (déclin); 152, 154, 157-58, 267, 306, 412, 541. (renouveau): 162, 238, 267, 306, 344, 355-56, 362, 374, 404, 415, 431, 440, 461, 568-70 (renforcement); - marchand: 268, 284 sq., - militarisé: 157, 159, 236, 320 sq., 406; théorie de l' - 87-89, 432, 434-35, 438, 570, 572.
- étrier: 173, 208.
- études bouddhiques: 240 sq., 453; - classiques: 147, 241, 414 (v. exégèse); - critiques: 446-49, 511-13, 565-66; - taoïques: 453.
- étudiants chinois à l'étranger: 517-18, 542, 547, 552, 558-59, 561-62, 566.
- eunuques: 98, 132, 134, 136-37, 138, 157, 213, 251, 256, 258, 268, 337 sq., 345-47, 351, 355-56, 374, 376, 377, 384, 407, 414, 433-34.
- évangélisation: 248.
- évolution du monde chinois: 28-31, 271-73.
- exégèse: 142, 145, 259, 304, 382, 438-39, 446-47, 450.
- exodes: 159-60, 92, 137, 183, 280, 284, 410, 534-36, 553.
- expansion: 110 sq., 117, 174, 177-78, 209; - Han: 110, 112, 114; - Tang: 209 sq., 220 sq. (carte: 222), 227, 240, 249, 251 (carte: 252-53); - Song: 281 sq.; - mongole: 316, 326-27; - Ming: 345-51, 357; - Qing: 404, 415 (carte: 417-18), 419-20, 424-27; - coloniale des Occidentaux: 460, 464, 467, 470 sq., 569; - maritime: 208, 249, 347-50.
- expéditions maritimes: 287, 316-17, 332, 341-42, 346-50 (de Zheng He: 348 sq.; carte: 348-49); - militaires: 115, 117, 120, 136, 168, 174, 176, 208, 219, 221, 224, 229, 248, 330, 338, 341, 346-47, 375, 410-11, 418-19, 425, 427-28 483-84; - vers le Nord: 547.
- exploitation de la Chine: (par les Mongols): 309, 320 sq., 323-25, 339, 341; (par les Mandchous): 407-08; (par les Anglais); 464-68; (par les Puissances): 520 sq., - clandestine des mines: 361, 362, 367.
- explorations: 347 sq., 390, 393-94, 426.
- explosifs: 262, 273, 274, 282, 365.
- explosion sociale: 473 sq., 480 sq., 511.
- exportations: 283-84, 286-87, 313, 367, 372, 422-23, 427, 465-66, 528; - clandestines: 126, 366.
- exterritorialité: 468.
- fajia 法家: 77, 87-88; v. légistes.
- familles d'artisans: 343, 360; - de l'armée: 343, 358-60; - de la communauté: 170; - paysannes: 343, 361, 362; - en surplus: 359.
- famines: 159, 211, 233, 340-41, 476, 485, 494, 522, 530-31.
- fanbing 藩兵: 273.
- fangshi 方士: 141-42.
- fangtudi 方土地: 397.
- fangzhaihu 放債戶: 286.
- fangzhen 方鎮: 226, 233.
- fangzhi 方志: 450.
- fanqie 反切: 203.
- fanzhen 藩鎮: 226, 233-34.
- farine: 530, 548.
- faussaires: 300.
- favorites: 132.
- favorites: 226, 268.
- feihuo 飛火: 274.
- feiqian 飛錢: 231, 286.
- féménisme: 385, 443, 447, 476, 512.
- feng 分: 182, 191, 193.
- feng 封 (fengguo 封國): v. fiefs.
- fengye 分野: 143.
- fer: 66, 119, 129, 136, 175, 284, 306, 351, 362, 495, 504, 542, 544.
- fermiers: 134, 276, 278, 225, 230, 343, 362.
- fêtes: 196, 202, 292.
- fibres végétales: 117.
- fiches signalétiques: 115.

- fiefs: 53, 63, 79, 105, 106, 108, 134, 159, 162, 227, 435, 437.
 figurines funéraires: 52, 118, 149, 247.
 Fils du Ciel: v. tianzi, 55.
 fiscalité agraire: v. impôts sur les terres et sur les récoltes; - commerciale: 163, 231, 284, 342, 351, 371, 375, 423-24, 466, 477, 485, 486, 494, 504, 527, 529; v. impôts, capitation.
 flotte de guerre: 266, 272-73, 287, 309, 321, 347, 359, 366, 410, 467, 477, 491, 493, 503, 509, 512, 518, 520, 528.
 folangji chong 佛郎機銃: 388.
 folklore: 95, 174.
 fonctionnaires (Antiquité): 63, 80, 88, 98; (Han): 106, 125, 132, 134, 137, 158-59, 172, 197; (Tang): 213 sq., 225-26, 230, 236, 241, 256; - (Song): 267-68 sq., 270, 275, 280, 289, 293, 314; - (Yuan): 322, 324, 339; (Ming): 342-44, 356, 363, 366, 374, 376-77, 394-95, 398; - (Qing): 406 sq., 414-15, 429, 430-31, 434, 438, 444, 446, 460, 461-62, 465, 473, 487-89, 494-95, 497, 508, 513, 540-42. (1911-1949): 550.
 fonderies: 126, 129, 202.
 fonte: 66, - 68, 77, 126, 136, 202, 282, 306, 311, 471.
 forge: 136.
 formation des royaumes historiques: 58; - de l'État centralisé: 61 sq.
 fortifications: 104, 107, 221, 311-12, 321, 366, 380-81; v. Grandes Murailles.
 fouilles: d' Anyang: 46, 50-51; 114, 120, 126, 136, 149, 175, 182, 328, 374, 565.
 fourrures: 405, 426-27.
 fraternité jurée: 236.
 frères prêcheurs: 86.
 frontières avec la steppe: 114-15, 219, 226, 228, 238, 266, 269, 272, 277, 284, 310 sq., 313-14, 343, 345, 354, 357-58, 359, 364, 416, 418-19.
 fu 府: 214.
 fu 賦: 60, 79.
 fu 賦: 96, 146, 149.
 fubing 府兵: 173, 217-18, 226.
 fuguo 富國: 77.
 fuguo qiangbing 富國強兵: 90.
 fusée: 274.
 Fushe 復社: 377, 385, 433, 434-35, 437.
 gabegie financière: 374, 377, 428, 460-61, 462, 509.
 gabelle: 231, 466, 486, 527, 545-48.
 gamme musicale: 141; - tempérée: 386.
 ganpu 幹僕: 276.
 ganren 幹人: 276.
 Gaochang 高昌, royaume: 178.
 gaoliang 高粱: 420.
 Gardes aux vêtements de brocart: 344, 356.
 gardes privées: 161, 236.
 garnisons: 112, 114-15, 117, 121, 136, 220, 224, 278, 326, 405, 418. 戈戈: 47.
 Gelaohui 哥老會: 522.
 geming sanzun 革命三尊: 565.
 génétique: 146.
 gentiang 耕田: 358.
 genres de vie et cultures: 21-22.
 gentilshommes: 56, 63, 74, 86, 87, 275.
 géographie: 140, 174, 187, 198, 298, 300, 302, 332, 334, 351, 386, 388, 390, 398, 437-38, 439, 445-46, 512, 531; - historique: 439, 446-47.
 géologie: 388, 390, 566.
 géomancie: 288.
 géométrie: 448.
 ginseng (rencan 人參): 405.
 gnomon: 203.
 godets pivotants: 300.
 gold standard: 521, 526.
 gong 公: 56.
 gong 貢: 356.
 gong'an 公案: 244.
 gongbu 工部: 343.
 gongshou 弓手: 276.
 Gongyangxue 公洋學: 511-12, 514, 516, 563.
 gongyong 功用: 88.
 gouvernail: 288, 306.
 gouvernements généraux: 221.
 gouverneurs: 322, 427, 494-95, 522, 544-45.
 grades: 78, 89, 93, 105, 106, 157, 375, 411.
 grammaire: 203.
 Grand bond en avant: 568.
 Grand Véhicule: 180, 183, 188-89, 191-94, 197, 203, 244.
 Grande Paix (太平): 137, 142, 475.
 grandes découvertes: 394.
 grandes exploitations agricoles: 230.
 grandes familles: 159-61, 163, 230, 238, 275-77.
 Grandes Murailles: 100-02, 104, 107, 109, 110-11, 128, 134, 208, 220, 352-53 (carte), 354, 359.
 grands travaux: 105, 107, 130, 208, 209 sq., 340, 570.
 grands propriétaires: 134, 159, 161, 162, 230, 275-77, 278, 282, 324, 343, 360, 362, 374, 378, 421, 463, 485.
 grenades: 274.
 greniers: 208-09, 232, 271, 326, 343, 485; - gratuits: 138; - publics: 321.
 grèves: 546-47, 561.
 grottes: 195, 201-02.
 groupes d'âge: 217.
 Guangxu 光緒: ère: 488, 494.
 guantian 官田: 278, 324, 359.
 guanzi 關子: 286.
 guérilla: 320, 437, 526.
 guerre: 114 sq., 120 sq., 266-67, 272-73, 274, 306, 309, 314 sq., 340-41, 408-09, 411-13, 418, 491; - civile: 159, 163-64, 172, 207, 234, 237, 306, 346, 363, 375, 378, 408, 422, 460, 484-85, 495-96, 498, 513, 530, 554 sq.; - de Corée: 569; - froide: 569; machines de: 272; - navale: 266, 273, 410, 517; - de l'opium: 466-68, 470 (v. opium); - avec les Puissances: 523; - de résistance: 325 sq., 338, 366, 404, 408-09, 411, 413-14, 432, 434-35, 437, 474, 499, 507, 542, 553, 555, 564; - de siège: 64, 273, 275, 309, 317, 329; - sino-japonaise: 468, 486, 488, 520; - des Taiping: 472, 474-80.
 guifei 貴妃: 226, 268.
 gujian 貴賤: 109.
 guo 國: 56.
 guofeng 國風: 82.
 Guomindang 國民黨: 544, 547-49, 550-52, 553, 555.
 guozijian 國子監: 213.
 gushi 古詩: 149.
 guwen 古文: 145, 257, 301, 303, 385, 515.
 guyi 古譯: 200.
 gynécée impérial: 130, 256, 347.
 gynécologie: 386.
 hache de guerre: 46, 47.
 hallebarde: 126.
 Han 韓, royaume: 55, 60, 62, 69, 73, 102.

INDEX

- Han 漢 dynastie: 68, 84-85, 86, 88, 89, 91, 98 sq., 105 sq.
 154, 155, 157-58, 171, 175, 177, 182, 184-85, 189, 191, 211, 221, 223, 225, 229, 238, 241, 246, -47, 254, 257, 275, 280, 284, 289, 292, 386, 436, 438, 447, 456, 475, 511, 512, 515, 565, (expansion: 109 sq., 119 sq., restauration: 133; civilisation des: 140 sq.).
 Han du Nord 北漢 : 265.
 Han du Sud 南漢 : 229, 237, 265.
 Hanchen 漢臣 : 411.
 hang 行 : 270, 280
 Hanlin guoshiyuan 翰林國史院 : 321.
 Hanlinyuan 翰林院 : 382,
 hanmen 寒門 : 160.
 Hanren 漢人 : 322.
 Hanxue 漢學 : 447.
 haras: 215, 218-19, 226, 229, 256.
 hauts fourneaux: 495.
 hégémonies: 58, 62, 89.
 Heian 平安 : 254.
 Heiqijun 黑旗軍 : 480, 503.
 hélice: 471.
 heqi 合氣 : 137.
 heqin 和親 : 111.
 hezuzi 河渠卒 : 114.
 herbiers: 296.
 hérédité des professions: 323, 343, 358 sq., 360 sq.
 herse: 232.
 hexagrammes divinatoires: 83, 140.
 hiérarchie: 141, 144, 182, 215.
 hindouisation: 118, 175, 190.
 histoires dynastiques: v. historiographie.
 histoires étranges: 298, 301.
 historiographie: 147-48, 174, 177, 207-08, 240, 242, 254, 262, 301-02, 321, 437, 444, 446, 450, 512, 565, 571.
 hommes d'affaires: 373, 390 sq., 508, 524, 525, 536, 547, 549-50.
 hommes nouveaux: 488, 489, 491-92, 494.
 Hongjin 紅巾 : 480, 503.
 Hongwu 洪武 ,ère: 338, 340, 342-46, 355, 358-59, 360, 373.
 Horde d'Or: 317, 327, 330.
 horlogerie: 262, 300, 311, 395.
 hospices: 271.
 "hôtes": 134.
 hou 侯 : 49.
 houille: 282, 328, 471, 495, 542, 544, 551.
 hu 戶 : 52, 91, 96.
 hubu 戶部 : 343.
 huangcheng 皇城 : 213.
 huangdi 皇帝 : 52, 102.
 huangji 黃籍 : 161.
 Huangjin 黃巾 : 137-38.
 Huayan 華嚴 , école du: 244.
 Huayi yiyu 華夷譯語 : 419.
 hui 會 : 137, 230.
 huiguan 會館 : 423.
 Huihui guozixue 回回國子學 : 334.
 Huihui sitianjian 回回司天監 : 334.
 Huihui sitiantai 回回司天臺 : 334.
 huiles végétales: 371.
 "huit délibérations": 109.
 huji 戶籍 : 217, 226.
 hydraulique: 128, 306, 332, 341, 374, 398, 429, 446, 485, 567; v. aussi canaux, digues, irrigation.
 hydrographie: 65, 330, 332, 386, 388, 531.
 hydrologie: 65, 87.
 hygiène: 386; - vitale: 91.
 hymnes: 82.
 hypogée: 104.
 illusionnistes: 249.
 illustrations de textes: 296 sq., 300.
 immigration: 161-62, 192, 362, 424-25.
 immortels: 142, 184, 187.
 impératrices: 132, 136, 142, 172, 196, 198, 213, 224, 268.
 impérialisme: 420, 472, 491, 496, 560, 563.
 importations: 284-85, 363, 367, 423, 427, 463, 504, 520, 522-23, 527-29, 534; - clandestines: 463-66.
 impôts: 60, 66, 79, 108, 125, 134, 159-60, 162, 196, 208, 216-17, 225, 229-30, 238, 258, 265, 267, 269, 275, 277-78, 284-85, 321, 323-24, 325, 342, 343, 360-61, 363-64, 375-76, 408, 421, 463, 473, 476, 485-87, 494, 497, 532; - en céréales: 216, 229, 285, 321, 323, 342, 363; - en argent: 363-64; - sur le commerce: 163, 231, 284-85 (v. taxes); - sur les récoltes: 230, 323, 341-42, 485; - sur les terres: 230, 270, 275-76, 277, 285, 321-22, 341-42, 408, 485, 489; v. aussi: capita- tion, douanes, gabelle, monopoles. monopoles.
 imprimerie: 250, 262, 278, 291, 292-95, 330, 372, 390, 445.
 incendie des livres: 104.
 incidents de Tianjin: 506-07, 527.
 indemnités de guerre: 488, 490, 491-92, 493, 495, 499, 512.
 indigo: 362, 371.
 individualisme: 184 sq.
 industrie: 77, 129, 131, 173, 278, 371, 422-23, 437, 471, 477, 490-96, 528, 567 (v. artisanat industriel); étrangère: 520, 524, 528-29, 530; - de guerre: 488, 490, 491-92, 493, 495, 499, 512; - lourde: 495; - textile: 529.
 industrialisation: 460, 490-93, 494-95, 496-98, 508, 528-29, 567-68.
 infanterie: 56, 64, 65, 171, 218, 233, 378.
 inflation: 339, 363, 431, 554.
 influences astrales: 146; - étrangères: 246 sq., 328, 393, 399 sq., 451 sq., 475, 512, 516, 517, 539, 557 sq., 560 sq., 566, 570-71; - de la Chine: (sur le Japon: 254-55, 367, 392), 399 sq., 454-58, 572.
 ingénieurs: 65, 158, 330, 332, 455, 490, 535.
 inondations: 137, 315, 326, 340, 429-30, 473, 477, 482, 494, 522, 530-31 (carte: 532-33).
 inquisition littéraire: 415, 427, 441.
 inscriptions sur bambou: 182, 565; - sur bois: 565; - sur bronze: 82, 566; - sur écaille: 50, 560, 565; - sur os: 565-66; - religieuses: 328.
 inspecteurs du censorat: 430.
 institutions (d'État): 80, 88-89, 105-06, 141, 171, 176, 206, 207; Tang: 209 sq., 215 sq., 229, 241, 243, 262; Song: 265, 267 sq., 301-02, 305, 311, 313, 321; Yuan: 320 sq., 343; Ming: 338, 342-43, 355 sq., 359, 363, 370; Qing: 406, 414, 429, 431-32, 435, 454, 455-56, 457, 497, 513-14, 517, 522, 540; République: 544.
 instituts de langues étrangères: 517.
 instruction: 270, 275-76, 291, 293, 296, 303, 415, 441; v. aussi enseignement, écoles.

- instruments astronomiques: 143;
- de musique: 311.
- insurrections paysannes ou
populaires: 98, 104, 108, 117,
133-34, 136-37, 139, 161, 172,
208, 219, 220, 233-34, 275,
277-78, 306, 315, 322-23,
325 sq., 339 sq., 361-62, 363,
376, 377-79, 404, 407, 409,
428-29, 431, 451, 460, 462-63,
469, 472-73, 474-80 (carte:
478-79), 481, 482-84, 522-23,
530, 551 sq.; - de populations
non-chinoises: 361, 376, 404, 425,
427-28, 429, 461, 462-63,
472-73, 481-84; - de Canton:
(27.4.1919): 542; - des Nian:
481 sq.; - des Taiping: 473 sq.
- intelligentsia: 524-25, 539, 542,
546, 552, 555, 557-59 sq.,
561-62, 568; v. lettrés.
- intendants: 276, 278.
- interprétations ésotériques:
142-44, 146.
- intrusion des nations occidentales:
393 sq., 464 sq., 470-72.
- intuitionnisme: 382, 447, 450,
514.
- invasions: nomades: 262, 266,
308, 310, 314 sq., 351, 354,
357-59; - mongole: 249, 267, 282,
287, 295, 305, 309 sq., 313
315-16, 320, 364-65, 373-74;
- mandchoue: 338, 361, 373-74,
377, 378-80, 388, 406-09, 410-11,
432, 435, 447; - japonaise: 405,
503, 521, 526, 530, 539, 540,
544, 546, 551-53, 560.
- inventions: 273 sq., 291-92, 306,
330, 372, 395-96, 400, 455 sq.,
573.
- irrigation: 65, 102, 107, 112,
134, 154, 157, 217, 230, 270,
281, 330, 332, 341, 372, 420.
- islâm: 249 sq., 259, 305, 312,
326 sq., 333, 350, 384, 394.
- ivoire: 117, 250, 283.
- jacqueries: 480. V. insurrections
paysannes.
- jade: 122, 298, 300.
- jardins: 275, 291, 456.
- jasmin: 118.
- jâtaka: 188, 203.
- jesuites: v. missionnaires.
- jets d'eau: 454.
- jeux: 246, 248.
- ji 吉: 144.
- jiaguwen 甲骨文: 50.
- Jiajing 嘉靖, ère: 365, 388.
- jian 監: 267.
- jian'ai 兼愛: 86.
- Jian'an 建安, ère: 184.
- jianghu 匠戶: 343, 360-61.
- Jiangnan zhizaoju 江南製造局:
492.
- jianli 兼利: 86.
- jianzhuang 監莊: 276.
- jiao 教: 304.
- jiaofang 教坊: 292.
- jiaozǐ 交子: 286.
- jiaozipu 交子鋪: 286.
- jiaoyinpu 交銀鋪: 286.
- jiapu 家譜: 160.
- jiazi 甲子: 138.
- jiedushi 節都使: 226, 233-34.
- jifupu 寄附鋪: 286.
- Jin 晉 royaume: 55, 58, 59, 62,
63, 78, 83, 84.
- Jin occidentaux 西晉: 158-59,
164, 177, 182.
- Jin orientaux 東晉: 159-61,
168-69, 174, 192, 215, 241, 258.
- Jin 金 (Empire jürchen): 266-67,
277, 283, 284, 286, 311-13,
314-15, 316, 321, 327, 329-30,
332, 335, 405, 407.
- Jin postérieurs 後金: 406.
- jing 經: 84.
- jing 井: 92.
- Jingjiao 景教: 248.
- jingshi 經世: 513.
- Jingtu 淨土: 194, 244.
- jingzuo 靜坐: 383.
- jinjun 禁軍: 272.
- jinshi 進士: 431.
- jinwen 今文: 145-46, 511-12.
- Jinwenxue 今文學: 511.
- jinyinpu 金銀鋪: 286.
- jinyiwei 錦衣衛: 344, 356.
- jinzouyuan 進奏院: 231.
- jiuchen 舊臣: 411.
- jiupin 九品: 158.
- jiuyi 舊譯: 200.
- Jôdo 淨土, secte jap.: 254.
- jonque de mer: 288, 347 sq., 350,
423, 504.
- joug de garrot: 47, 68.
- journalisme: 516.
- juan 絹: 216.
- jue 爵: 106.
- jububiers: 342.
- jun 軍: 267.
- jun 郡: 63, 102.
- junhu 軍戶: 343, 358.
- juntianfa 均田法: 216.
- juntun 軍屯: 358, 359-60.
- junxian 郡縣: 124.
- junxian 軍縣: 267.
- junyu 軍餘: 359.
- junzi 君子: 85.
- juren 舉人: 431.
- kaijiao sanda zhushi: 開教三大
柱石: 398.
- Kailan Mining Association: 528.
- Kangxi 康熙, ère: 295, 414,
444, 453, 510, 516.
- kaoyi 考輿: 302.
- Kaozhengxue 考證學: 396,
447, 453, 510, 511, 565.
- Karakitan (royaume): 312.
- karman: 191-92, 290.
- ke 客: 134, 161, 206, 275.
- kehu 客戶: 276.
- kérosène: 504, 522, 529-30, 548.
- khène: 25, 116, 173; v. sheng.
- koufentian 口分田: 216.
- ku 庫: 475.
- kuazi 會子: 286.
- kuzu 庫卒: 114.
- laïcisation: 258, 271.
- laines: 283.
- lait séché: 309.
- lamaïsme: 336, 414, 416, 418,
452-53.
- lamas: 336, 339.
- lance-flammes: 273.
- langue classique: 40.
- langues "altaïques": 110.
- langues d'Asie orientale: 11-13,
164, 313, 314-15, 327, 419;
- d'Asie centrale: 247.
- Lantinghui 蘭亭會: 184.
- laque: 124, 126, 129, 277, 282,
313, 371, 422.
- légistes: 77, 87-88, 93, 102,
105-06, 128, 141, 144, 147,
155, 157-58, 169, 181-82, 431.
- lèse-majesté: 344, 443.
- lettrés: 104, 141, 149, 182 sq.,
226, 234, 238, 244, 256-57,
268, 280, 291, 293, 302, 323,
344, 357, 368, 376, 378, 382,
390, 395-98, 404, 407-08,
413-15, 421, 430, 434, 440-41,
443-46, 448, 452-53, 477, 481,
488, 510, 513, 521-22, 538,
544, 550, 557, 558; - convertis:
398 sq., 452.
- lexiques: 293.
- li 吏: 344.
- li 理: 93, 305, 383, 437, 449,
457.
- li 禮: 84, 92, 93.
- li 里: 106, 170, 276, 280, 454.
- Liang 涼 dynastie: 162-63,
175, 185.
- Liang antérieurs 前涼: 168, 177.

INDEX

- Liang postérieurs 後涼 :177.
 Liao postérieurs 後梁 :234, 258.
 Liang occidentaux 西涼 :168.
 Liang septentrionaux 東涼 :169, 177.
 liang 兩 (taël) : 363, 374, 375, 411, 423, 429, 462, 469, 494, 495, 499, 505, 520, 526.
 liangshuifa 兩稅法 :230, 323.
 liangzhi 良知 :383.
 Liao 遼 (Empire kitan) : 266, 269, 283, 286, 308, 311 sq.
 Liao occidentaux 西遼 :312, 314, 321, 327, 332, 335, 405.
 libaitang 禮拜堂 :475.
 Libération de 1949: 341.
 libre entreprise: 497 sq.
 lijia 里家 :343.
 lijin 釐金 :477, 485, 494, 504, 527, 529.
 limes: 114, 115; v. frontières avec la steppe.
 lin 鄰 :170.
 lingchi 凌遲 :323.
 lingots d'argent: 361, 363-64, 370 sq.
 linguistique: 443.
 liqixue 理氣學 :304.
 litchee (lizhi 荔枝) :362.
 littérature bouddhique: 200-02, 293, 296, 385; - de commande: 444; - de cour: 148; - en langue classique: 443-44; - en langue vulgaire: 334-35, 384, 390, 434, 443; - épistolaire: 444; - mise à l'index: 415, 441, 443; - moderne: 557-63; - populaire écrite: 239, 291-92, 434, 565; - populaire orale: 148, 291-92, 334, 565; - profane: 367; - romanesque: 390, 392, 443 (v. roman); - savante: 291, 392; - de style antique: 257; - taoïque: 385; - urbaine: 390 sq., 440, 443; v. aussi: anecdotes, biji, collections, conte, historiographie, poème, poésie, prose, traductions, théâtre.
 liutiao bianqiang 柳條邊牆 : 380.
 livres imprimés: 282, 284, 291, 292-96, 313, 315, 335, 367, 369, 445.
 Liu-Song 劉宋 dynastie: 146.
 liuzhen 六鎮 :172.
 lixue 理學 :304, 382, 438.
 loess: 42.
 logique: 94, 565; - combinatoire: 458; - mathématique: 457.
 lois: 60, 79, 88, 106, 108, 109, 141, 147, 157, 215-16, 269, 430, 445, 541; - fiscales: 216, 269, 323-24.
 London Missionary Society: 518.
 longguche 龍骨車 :232.
 Longqing 隆慶, ère: 374.
 Longue Marche: 554.
 loteries: 204.
 lots voyageurs: 216, 225, 229-30, 275.
 Lotus Blanc: 326, 429, 462, 473, 481, 511, 522.
 louchuan 樓船 :161.
 lu 路 :213.
 Lu 魯, royaume de: 53.
 lü 律 :79.
 lun 論 :215.
 lunban 輪班 :360.
 lüshi 律詩 :149.
 lüying 綠營 :481, 487.
 luzerne: 128.
 machines agricoles: 372, 386; - astronomiques: 300; - Gramme: 471; - hydrauliques: 282, 328, 386; - militaires: 386.
 magie: 90, 141-42, 144, 149, 161, 191-92, 203, 246, 277, 293, 335-36, 341, 397, 522.
 magnétisme: 401, 458.
 Mahâyâna: v. Grand Véhicule.
 maiban 買辦 :492, 538.
 main-d'oeuvre: 278, 280, 282, 292, 323, 343, 359, 362, 371, 375, 408, 422, 474, 475, 490, 520, 534, 567.
 mais: 372, 463, 531.
 maisons de change: 231, 286, 373; - de commerce: 231, 373.
 maitres-artisans: 361.
 mandala: 336.
 mandarins: 268, 430; v. fonctionnaires & lettrés.
 manichéisme: 249, 258, 277, 326, 480.
 manoirs: v. domaines.
 manufactures: 529; v. artisanat, ateliers, entreprises.
 mantra: 203, 336.
 manuscrits sur bois: 114; - sur papier: 565-66.
 marais salants: 231.
 marchands: 68, 77, 89, 102, 118, 120, 126, 128-30, 131, 147, 152, 162, 189, 231, 239, 247, 270, 279-80, 283, 322, 324, 327-28, 362, 366-66, 369, 373, 384, 394, 422, 423, 444, 446, 448, 465, 468, 474, 487-88, 492, 495, 497, 511, 538; colonies de: 360; - étrangers: 163, 172, 175, 178, 190, 191, 211, 234, 245, 247, 251, 256, 266, 289, 313, 322, 325, 327-28, 422, 463-65, 467, 488, 491; mesures contre les: 130-31, 135.
 marchés extérieurs: 279; - d'objets d'art: 300; - ruraux: 276, 292, 351, 365.
 mariages: 171, 177, 276; - collectifs: 76; - interdits: 160, 170, 323, 375, 407; - politiques: 123-24, 221, 251, 311.
 marine de commerce: 113, 118, 188, 208, 250-51, 283, 287 sq., 324, 330, 342, 346-47, 348-51, 364, 365-66, 372-73, 409-10, 423, 468, 528; - essor de la: 250, 287 sq.; - fluviale: 283, 287-88, 499; - de guerre: 266, 272-73, 287, 309, 321, 347, 359, 366 sq., 410, 467, 477, 491, 493, 503, 509, 512, 518, 520, 528; - à vapeur: 471, 490, 545; - à voile: 287, 487; v. aussi: expéditions maritimes, trafic maritime, bateaux, routes maritimes, marins: 288, 340, 347, 365-66, 393, 394, 410, 513; v. bateliers.
 marionnettes: 292.
 martelage: 67, 248.
 marxisme: 305, 539, 552, 556, 558, 563-64, 569, 570-72.
 massacres: 334, 483-85, 547.
 matérialisme: 146.
 mathématiques: 94, 187, 203, 246, 290, 298, 300, 332-33, 334, 386, 395, 398, 399, 414, 434, 439, 445, 446, 448, 451, 453, 457, 514, 516, 518, 566.
 mazdisme: 249, 258, 326.
 mécanique: 448, 453.
 mécanisme de rotation: 300.
 mécénat: 241, 423, 444-46, 497, 510-11.
 médecine: 104, 173, 187, 191, 203, 246-47, 254, 293, 298, 300, 330, 386, 405, 439, 455, 518.
 médiums: 132, 186.
 Meiji 明治, ère jap.: 494-96, 513, 559.
 meng 盟 :58.
 menxiasheng 門下省 :213, 224.
 mercenariat: 115, 157, 159, 163, 236, 238, 271-72, 278, 343, 360, 375, 385, 477, 540.
 mercure: 186.

- mesure du cercle: 448.
 métabolisme: 436.
 métaphysique: 180 sq., 194, 200, 244, 303-05, 383, 565.
 métallurgie: 34, 126, 196, 218, 278, 282.
 métiers, annexes: 361, 371, 390, 422, 444, 539; - urbains: 278, 280, 292; - à tisser: 306, 372.
 milices: 173, 217, 226, 480, 512, 525, 540; - paysannes: 271, 273, 276, 360, 385, 467, 540, 553-55; - populaires: 526; privées: 134, 159, 235, 277, 375, 378.
 millénarisme: 142, 326, 340, 362, 476, 480.
 millet: 373, 420.
 Min 閩, royaume de: 237, 259.
 mines: 129-30, 155, 278, 282, 285, 361, 362-64, 371, 405, 477, 483, 492-93, 495, 518, 520, 528, 534.
 ming 命: 146, 182, 191.
 Ming 大明, dynastie: 92, 213, 217, 219, 221, 229, 249, 268, 275, 281, 284, 287, 291, 303, 306, 324, 332, 334, 338; (fondation): 341 sq.; (expansion); 345 sq.; (repli): 351 sq.; (politique, économie et société): 355 sq; (seconde Renaissance et crise): 370 sq.; 397, 405, 407, 408, 414-15, 419, 422, 423, 429, 431, 433-36, 437, 438-40, 444-45, 447, 451, 453, 462, 464, 476, 491, 517, 565.
 Ming du Sud 南明: 408-09, 410-11, 413, 434-35, 437.
 mingdao 明刀: 120.
 mingjia 名家: 160.
 minhu 民戶: 343, 361.
 ministères: 213, 342, 344.
 ministres: 227, 266, 267-68, 278, 325, 374, 407, 409.
 minzhuang 民壯: 360.
 minorités ethniques: 21, 25, 359, 374, 385, 425, 427, 482-83, 568.
 miroirs: 124, 126, 175-76.
 missionnaires chrétiens: 94, 248, 303, 476, 491-92, 499, 502, 505-06, 507, 516-18, 522-23, 527; - dominicains: 400; - franciscains: 327, 400; - jésuites: 327, 484, 486, 488, 394-99, 400, 409, 427, 450-54, 499, 505.
 mo 末: 89.
 modernisation: 471, 477, 485, 488, 491-92, 497, 508-09, 514, 524, 558, 568.
 modernistes: 489-93, 494, 506, 513, 529, 542, 558.
 moines: 190 sq., 243-45, 255-56, 258-59, 321, 326, 329, 334-35, 336, 339, 341, 346, 367-68, 388, 397; - lettrés: 243, 245, 254, 259, 367; - "fous": 434.
 moisme: 56, 182.
 moli 茉莉: 118.
 monarchistes: 543, 544 sq.
 monastères: 170-71, 195 sq., 202, 204, 216, 225, 230, 258-59, 265, 271, 276, 296, 324.
 monijiao 摩尼教: 248.
 monisme: 449.
 monnaie d'argent: 361, 363, 370, 423, 463, 466, 468-69, 526, 550; collections de -: 298, 301; Contrôle de la -: 89, 126; fonte des -: 73, 282, 286; - métallique: 73, 111, 116, 118, 120, 122, 124, 126, 133, 135, 175, 226, 231, 258, 265, 270, 283-84, 285-86, 325, 358, 363, 367, 370, 446, 462, 463, 466, 468-69, 511, 521, 526, 550; - de papier: 231, 238, 286, 321, 325, 328, 330, 339, 363, 477, types de -: 76, 102, 285.
 monographies: 242, 302; - locales: 298, 437, 446, 450, 513.
 monopoles des alcools: 131, 231, 285; - de la contrebande d'opium 464; - du cuivre et de l'or: 411; - du fer et du sel: 126, 131; - du ginseng: 407, 411; - des impôts: 322; - des parfums: 285; de la rhubarbe: 411; - du sel: 230, 231, 285, 411; - du thé 231, 285.
 montagnards: 24, 135, 187, 272, 308 sq., 491.
 monts-de-piété: 231, 259.
 morale: 93, 301-02, 303-04, 377, 415, 420, 438, 440, 449, 476, 497, 513, 559.
 morcellement politique: 234 sq.
 mort lente: 323.
 mortiers: 274.
 mosquées: 334.
 moules à bronze: 47; - à fonte: 67.
 moulins à eau: 128, 196, 230, 259, 275, 306.
 moussons: 287, 421, 572.
 Mouvement du 4 mai 1919: 539, 546-47, 561, 562, 569.
 mouvements révolutionnaires: 362, 378, 434, 474 sq., 542-43, 549, 551 sq., 559.
 moxibustion: 386.
 Moyen Age: 152 sq.
 mu 畝: 276, 278.
 mûrier: 216, 230, 277, 282, 342.
 musiciens: 146, 148, 184, 241, 292, 414, 453, 454.
 musicologie: 386.
 musique: 93, 148, 149, 183, 191, 246, 247, 330, 434, 454.
 musu 苜蓿: 128.
 mutilations pénales: 109.
 mythes: 96, 174, 447.
 Nanbeichao 南北朝 (dynasties du Nord et du Sud): 152, 153 sq.
 Nanzhao 南詔: 226, 229, 265.
 nationalisation: 133; - de l'argent: 550.
 nationalisme: 256, 258, 303, 315, 409, 432, 436, 507, 542, 559; v. aussi tradition.
 nationalités: 544, 547, 548 sq., 551-55, 568.
 nationalités non-Han: 21; v. minorités.
 natte: 407, 475.
 naturalisme: 291, 303.
 navigation fluviale: 209, 283, 288; - maritime: 245, 250, 287-88; v. marine, routes maritimes, boussole, cartographie, jonque de mer.
 navires: 131, 161, 176, 255, 366-67; v. bateaux, jonques.
 neichangcheng 內長城: 354.
 neige 內關: 356.
 "néo-confucianisme": 257, 304, 332, 376, 382, 413, 415, 430, 438-39, 447, 449, 457, 513-14.
 Néolithique: 42-45, 232, 287, 326, 372.
 nestorianisme: 248, 258.
 neuf grades: 158.
 Nian 捻 (insurrection des): 479-80, 481-84, 487.
 nomades de la steppe: 58, 64, 74, 98, 99, 102, 106-07; - Han: 109-111, 114, 119, 121-23, 135, 154, 157, 160, 164, 168, 170-73, 176, 187; - Sui et Tang: 208, 211, 218, 220, 224, 230, 233, 238, 246, 248, 272; - Song: 308 sq., 312, 313; Yuan: 315-16, 320, 338, 346; - Ming: 351-54, 364-65, 374, 375; - Qing: 405, 407, 408, 416-17; v. aussi frontières, Grande Muraille, politique de dons, mariages politiques, invasions.

INDEX

- nominalisme: 181 sq.
non-être: 183, 191.
notables: 106, 119, 129, 132 sq.,
214, 219, 230, 343, 362, 366,
430, 487, 543, 550.
"notes au fil du pinceau": 298,
322, 437, 443.
Nouveau Code: 157.
Nouveaux Territoires: 419.
nouvelles lois: 270-71.
Nuage Blanc: 326.
nubi 奴婢: 134, 161, 206, 275.
numération: 50.
numismatique: 301.
- oasis d'Asie centrale: 111-12,
121-23, 126, 136, 156, 164,
171, 177-78, 188, 189, 197-201,
209, 221-24, 226, 229, 238,
241, 245, 247-50, 312-13,
325-26, 328, 395, 418-19, 427,
463, 483.
observatoires astronomiques: 334.
occultisme: 335.
odes: 82.
office astronomique musulman:
334.
opium: 476, 504, 512-13, 539,
546, 550; contrebande de l':
460, 464 (tableaux: 464-65),
465-66, 468-69, 471, 474, 476,
496, 499, 511-12; 1^{ère} guerre de
l': 466-68, 487, 498, 511; 2^e
guerre de l': 499.
optique: 518.
or: 118, 186, 283, 314, 325,
340, 358, 363, 367, 411, 424,
468, 526, 534.
ordonnances agraires: 216.
Ordre Céleste: 462, 473.
ordre moral: 415, 420, 438,
440-41, 488.
orfèvrerie: 248, 250.
organisation paramilitaire: 475.
organisations ouvrières: 539, 552.
orge: 420.
orgue à bouche: 25, 116, 173,
455.
orphelinats: 271.
ortaq: 322.
orthodoxes et indépendants:
382 sq.
orthodoxie confucéenne: 142; -
néo-confucéenne: 92, 488, 511-13
sq., 570; Retour à l' -: 488; v.
tradition, néo-confucianisme.
os divinatoires: 49, 83.
otages: 123, 125, 178.
outils agricoles: 232, 276, 281; -
en fer: 103, 126, 136.
- pa 爬: 232.
paddy: 281; v. riz.
paléontologie: 518, 566.
pâli: 200.
palladia: 116.
pamphlets antichrétiens: 397,
451, 507.
pantalon: 176.
pao 砲: 275.
papier: 250, 277-78, 282, 284,
292, 295, 306, 362, 371, 386,
422.
papier-monnaie: 231, 324-25; v.
monnaie.
parchemin: 292.
parenté classificatoire: 76.
Parti communiste: 551,
552-55, 561, 564, 569.
Parti du Renouveau: 377.
partis politiques: 269, 271,
280, 376-77, 385, 387, 389,
524-25, 538, 543, 544, 546-47,
548, 570.
passeports: 115.
patate douce: 372, 420, 463.
paternalisme autoritaire: 404 sq.,
414 sq., 462.
patriotes: 408, 415, 440, 484,
489, 494, 503, 507-08, 511, 516,
526, 538-39, 542, 546, 553, 555,
565.
pâturages: 320, 326, 375.
paupérisation: 524-25, 528-30,
531, 532-34, 638, 639, 546, 550.
Pavillon de l'Intérieur: 356.
Pavillons Noirs: 480, 503.
pays tropicaux: 115-16, 287 sq.
paysannerie: 76, 77, 79, 82,
105, 106, 132, 134, 170, 196,
225, 230, 269-70, 275-77,
323-24, 339, 340, 342, 358,
359, 360, 361-62, 371, 373-75,
377 sq., 408, 414, 420-21, 429,
462, 463, 473, 475, 481, 485,
522, 524-25, 527, 530-31, 534-36,
538, 546, 549, 550, 552, 554,
568, 570.
paysans errants: 137, 280, 284,
340, 343, 361, 371, 408,
475, 485, 539; - révolutionnaires:
552-53, 555, 564; v. aussi; bri-
gandage, insurrections popula-
ires, milices paysannes, sociétés
secrètes, millénarisme.
pêcheurs: 116, 424.
peinture: 180, 185 sq., 241, 247,
291, 298, 303, 367, 369, 415,
434, 445-46, 453-54; - de
chevaux: 219; - de miniatures: 330;
- murale: 114, 149, 202; - de
paysage: 180, 184-85, 291, 434;
v. aussi calligraphie.
pèlerinages: 197-98, (carte: 199),
243-45, 247, 251, 254-55.
pénétration étrangère: 393 sq.,
460, 464-67, 468, 470, 472,
482, 488-89, 491-92, 494, 496,
498 sq., 502-04, 505-07,
508-09, 520 sq. (carte: 500-01).
pensée scientifique moderne:
457, 470.
période 220-589: (tableau
chronologique): 153; -
période 684-755: 224 sq.
perles: 68, 117, 405, 410.
persécutions, des
bouddhistes: 197, 204, 258-59,
265; - des chrétiens: 399, 416,
452; - des lettrés: 415, 441.
perspective: 454.
Petit Véhicule: 193, 197.
pétrole: 471.
'phags-pa: 329.
pharmacie: 293, 386, 464.
pharmacopée: 187, 386, 388, 464;
philologie: 245, 302, 381, 384-86,
445-49, 512, 516.
"philosophes chinois": 95.
philosophie: 296 sq., 302-03,
335, 367, 377, 382-85, 398, 432,
434-39, 445, 447, 449-50, 456,
514, 516, 557 sq., 565-66; -
scolastique: 140-44, 180, 193-94,
438; - de l'histoire: 436, 450.
phonétique: 163, 186, 203-04,
302, 438; - historique: 438,
447-48.
physiocrates: 456.
physiologie: 143, 146, 298, 400-01,
436, 518, 566.
pianwen 駢文: 186.
pierres étranges: 298; - polies: 44; -
sonores: 82.
piétaille: 56, 64-65, 171, 218; v.
infanterie.
piété filiale: 141.
pili huoqiu 霹靂火球: 274.
pilipao 霹靂砲: 274.
pilotis: 116.
pinceaux: 371.
pirates: 161, 251, 289, 340,
343, 350-51, 360-61, 362, 364,
365-69, 371, 373-74, 385, 393;
394, 396, 404, 409-10, 413,
428, 467; - japonais: 365 sq., 371,
373-74, 388, 410, 467; -
vietnamiens: 428.
pisciculture: 129, 134, 275, 420.

- piston à double effet: 273.
 planches en couleurs: 296,
 372; - de cuivre: 453;
 - xylographiques: 295-96, 300,
 388, 390.
 plantes américaines: 23, 372,
 420; - importées de Chine: 455;
 - médicinales: 173; - textiles: 282,
 420; - traités sur les: 298.
 planteurs: 422, 536.
 plaquemines: 342.
 plomb: 282-83.
 poème antique: 149; - à
 chanter: 291; - régulier: 149,
 241 sq.
 poésie: 180, 181 sq.; - bouddhi-
 que: 203; - classique: 225, 241,
 291, 415, 445; - aux concours:
 268; - savante: 149, 241. poids
 et mesures: 78-80, 102, 144,
 572.
 poisons: 173.
 poivre: 393.
 police: 115, 276, 285, 408, 539,
 548, 557, 564; - politique: 344,
 548-49; - secrète: 344, 355-56,
 376-77.
 politique: 290, 303, 377, 440; -
 critique: 432, 433, 437-38; - de
 dons: 119, 121 sq.; - de partis:
 269, 271, 280, 376-77, 385-89,
 524-25, 538, 543-44, 546-48,
 570; - philosophie de la -: 434,
 438; - et police: 344; procès-:
 344; - et psychologie: 505; -
 textes -: 298, 321, 477, 512-13,
 516-17; transformations -: 487.
 polo: 219, 248, 291.
 ponts: 173, 455; - suspendus: 400.
 population: 15, 107, 215, 230,
 232, 251, 262, 267, 276, 281,
 342-43, 358 sq., 373, 404,
 419-21, 424-25, 462, 473, 484,
 534-38; - densité de -: 15-17,
 533; v. poussée démographique,
 recensements.
 porcelaine: 282-84, 250, 328,
 371, 407, 422, 455-56, 466.
 ports: 118, 237, 251, 285, 289,
 328-29, 330, 347, 351, 366-67,
 372, 567; - ouverts: 464-67, 499,
 502-03, 504, 508, 525, 528, 534,
 538, 548, 550-52, 558, 564.
 poste: 105, 321, 326, 377,
 528, 545, 548.
 poterie archaïque: 34, 42,
 43-44, 117, 124; - de Yangshao
 et Longshan: 43-44.
 poudre à canon: 274.
 poussée démographique: 420-21,
 424-25, 460, 462, 473, 482,
 485.
 pozijun 婆子軍 : 378, 476.
 prâkrit: 189, 200.
 préfectures: 78, 106, 144,
 208, 213-14, 221, 226, 267.
 présages: 140, 143, 378; v.
 divination.
 presses à huile: 196, 259, 275.
 prêts; d' État: 270; - étrangers:
 488-89, 491-92, 494, 508,
 524-525, 527, 542, 545-46, 561-62,
 566; - sur gages: 204, 232, 256,
 270, 495; - usuraires: 129, 256,
 270, 325, 383, 421, 425, 432,
 537, 568.
 principautés archaïques: 55-58;
 - d' époque Chunqiu: 59.
 Printemps et Automnes (春秋):
 55, 58, 95.
 privilèges économiques: 468, 491,
 496, 498-99, 502-04, 520,
 529-30, 545.
 problèmes agraires: 229 sq.,
 276 sq., 341 sq., 358 sq.;
 - monétaires: 468-69.
 production en série: 67, 273, 278,
 371-72.
 produits exotiques: 118, 247,
 255; - de luxe 34, 68, 89, 121,
 124, 130, 202, 247, 250, 283,
 347, 356, 371, 407.
 prolétariat: 278, 280, 373,
 524-25, 539, 552, 564.
 prononciation des mots chinois: 8.
 prophéties: 143.
 propriétaires terriens: 98, 134,
 137, 196, 216, 225, 238, 258,
 266, 275-76 sq., 283, 323-24,
 343, 358, 378, 550, 568; v.
 grands propriétaires, concen-
 tration des terres.
 proscriptions religieuses: 197,
 204, 245, 248-49, 255, 258-59,
 265.
 prose: 241, 257, 301; v.
 littérature.
 protectorats: 418-20.
 psychologie: 437, 505.
 pu 樸 : 91.
 puissance vitale: 90.
 purges: 344, 377, 411, 568.
 puritanisme: 378, 476.
 Qi 齊, royaume de: 58-60, 62,
 65, 69, 75, 80, 84, 88, 95, 126,
 141, 145.
 Qi 齊, dynastie (479-502): 160,
 162, 164, 175, 249, 258.
 Qi du Nord 北齊 (557-577):
 173, 221, 354.
 Qi 齊, Empire fictif: 315.
 qi 旗 : 406.
 qi 氣 : 305, 436, 449.
 qian 錢 : 122.
 qianhu 錢戶 : 286.
 Qianlong 乾隆, ère: 430, 441,
 453, 510.
 qianyin 錢引 : 286.
 qiangbing 強兵 : 77.
 qiaojun 僑郡 : 161.
 Qin 大秦, Empire de: 55, 59,
 62, (formation: 77 sq., 99 sq.;
 chute: 104-06), 118, 120, 123,
 156, 221, 238, 272.
 Qin antérieurs 前秦 (351-394):
 168, 177, 194.
 Qing 大清, dynastie
 mandchoue: 92, 213, 268, 291,
 303, 315, 324, 342, 361, 363,
 373, 376, 381, 384, 404, 565;
 installation des - 405 sq.;
 despotisme éclairé: 413 sq.;
 - expansion: 416 sq., - difficultés:
 426 sq.; vie intellectuelle:
 432 sq., 510, - déclin et crise:
 460 sq.; chute: 541 sq.
 qing 情 : 257.
 qing 頃 : 424.
 qing 卿 : 56.
 qingmiaoqian 青苗錢 : 230.
 qingtian 清談 : 182 sq., 186, 192.
 qingyi 清議 : 507.
 qinshu 親疏 : 109.
 qiufu 求法 : 193.
 qixiong 大雄 : 62.
 qu 曲 : 335.
 quan 圈 : 408.
 Quanzhen 全真 : 329, 335.
 quatre persécutions: 197, 245,
 255, 258.
 querelle des rites chinois: 396, 452
 quincailerie: 422.
 rames: 228.
 rationalisme: 303.
 razzias: 121, 124, 176, 219, 229,
 256, 309, 365; v. enlèvements.
 rébellion d' An Lushan: 155; - des
 huit princes: 159; - militaires: 155,
 227 sq., 233-34, 345, 360,
 411-13; - populaires: v. insurrec-
 tions; - des Taiping: v. Taiping; -
 des trois feudataires: 411.
 reboisement: 341-42, 347.
 recensement: 66, 106, 134,
 161-62, 216-17, 229-30,
 232, 258, 342, 345, 373, 456,
 462; v. registres.

INDEX

- récession économique: 404, 423, 461 sq., 469, 473-74, 508, 528-30, 532-34; v. aussi chômage, déflito, inflation, paupérisation.
 recrutement: v. conscription, mercenariat.
 Réforme: 394.
 réformes de Shang Yang: 78, 80, 88, 99; - de Wang Mang: 132; - de Xuanzong: 225 sq.; - de Li Si (écriture): 102; - de Yang Yan: 299 sq., 238; - de Wang Anshi: 266-69, 270-73, 277; - de Jia Sidao: 278; - de Liu Bingzhong: 321; - fiscales au XVI^e siècle: 364; - sociales au XVI^e siècle: 374, 433-34; - Cent jours de: 437, 529, 559; - de la fin des Qing: 541; - littéraire: 561; - agraire: 568.
 réformistes: 509, 512-15, 516-17, 522, 542, 558-59.
 régions administratives: 208, 313 (v. circonscription); - militaires: 226, 233-34 (autonomes: 236 sq.; v. aussi autonomie et sécession).
 registres généalogiques: 160-62; - de recensement: 217, 226, 230, 258, 342-43.
 règlements agraires: 216-17.
 règles à calcul: 448; - monastiques: 196.
 relais de poste: 105, 321-26, 209, 223, 232, 377.
 relations avec l'étranger: 74, 120 sq., 173 sq., 250 sq., 254-55, 347, 367 sq., 388. (v. ambassades, voyages); - économiques: 74, 120 sq., 135-36, 289, 356; - avec l'islam et la chrétienté: 326 sq.; - avec l'Occident: 393 sq., 464 sq.; - v. aussi missionnaires.
 religion bouddhique: 188 sq. (v. bouddhisme); - chrétienne: 327 sq., 394 sq.; - d'Etat: 194 sq.; - sous les Mongols: 332, 335, 340; v. christianisme, cultes, missionnaires, pamphlets, proscriptions, quatre persécutions, lettrés convertis, manichéisme, dieu du Sol, taoïsme.
 remèdes: 313; v. pharmacopée.
 ren 仁 : 85, 92.
 ren zhi suo bulü er zhizhe, qi liangzhi ye 人之所不慮而知者, 其良知也 : 383.
 Renaissance chinoise: 262 sq.; Seconde: 370 sq., 374 sq., 384 sq.
 rendement effectif: 88; - des terres: 232, 281, 284.
 renmin gongshe 人民公社 : 568.
 rentiers: 275 sq., 291, 375, 463.
 répartition des populations: 341, 342-43; - des situations: 358; - des terres: 170, 216-17, 229 sq., 238, 275, 276-77, 320, 323, 359-60, 408, 436, 475, 568.
 repiquage du riz: 232, 281.
 République de 1912-1949: 436-37, 468, 525, 538, 542, 543-44; - populaire de Chine: 419, 555, 567 sq., 570 sq.; - soviétique du Jiangxi: 551, 554.
 réquisitions: 125, 155, 208, 238, 277, 284, 321, 324, 369.
 réservoirs: 157, 341.
 résistance à l'occupant: 325 sq., 338, 366, 404, 408-09, 411, 413-14, 432, 434-35, 437, 474, 499, 507, 542, 553, 555, 564.
 responsabilité collective: 78, 80, 170, 220, 343, 408.
 Restauration de l'ère Tongzhi: 514.
 revenus de l'État: 122, 134, 230, 285, 363, 371, 375, 424, 466, 486, 495, 520, 526.
 révoltes d'artisans: 362, 375-76; - paysannes: v. insurrections et mouvements révolutionnaires; - de mineurs: 323, 362, 367, 376, 483.
 Révolution: "Culturelle prolétarienne": 568-71; - française: 456; - républicaine: 525, 543-44.
 révolutionnaires messianiques: 137 sq., 326, 474 sq.; v. sociétés secrètes.
 rhétorique: 86, 94.
 rhubarbe: 455.
 rimes: 204, 241, 295, 445.
 rites: 148.
 rituels: 84, 85.
 riz: 127, 129, 155, 209, 217, 232, 281-82, 285, 372-73, 420, 423, 530.
 riziculture: 23, 211, 217, 230-31, 238, 275, 277, 281, 324, 362, 373, 536, 550, 572.
 roman: 203, 292, 296, 334, 381, 383, 390 sq., 415, 433-34, 443, 560.
 rôlins 真人 : 365.
 roquettes: 274.
 roturiers: 160, 162.
 routes commerciales: 102, 105, 107-08, 113, 120-21, 155, 169, 188-89, 195, 209, 221, 226, 238, 245, 251, 305, 313, 325 (v. relations économiques, trafics, circuits commerciaux); - du continent eurasiatique: 26, 305, 313, 325-26, 328, 395; - en encorbellement: 108, 173; - maritimes: 118, 176, 188, 207, 324, 327, 393; - des oasis: 27, 238, 251, 256, 325 (v. oasis); - de la soie: 122, 123, 325.
 Royaume du Ciel: 474-80, 482-85.
 royaumes 國 : 236.
 royaumes barbares: 164 sq., 220-21, 266-69, 416-18.
 Royaumes combattants 戰國 : 55, 58, 60, 61, 65 sq., 88, 94-95, 113, 116, 120, 126, 147-48, 165, 182, 184, 186, 437, 446, 516.
 royaumes dépendants: 124.
 royaumes maritimes antiques: 60.
 royauté archaïque: 42, 45-52.
 ru 儒 : 141.
 rue: 279-80.
 rujia 儒家 : 85.
 sabres: 367.
 sacrifices: 46, 49, 51-52, 56, 82 (humains: 51).
 salpêtre: 274.
 sanbaomiao 三保廟 : 351.
 Sanfanzhiluan 三蕃之亂 : 412.
 Sanguo 三國 : 156 sq.
 Sanhehui 三合會 : 463, 474.
 sanscrit: 189, 200, 244.
 sansi 三司 : 267.
 santal: 283.
 sanyi 三役 : 276.
 sapan: 367.
 sapèques de cuivre: 469.
 sauterelles: 159.
 sceaux: 123, 175, 293.
 scribes: 62, 63, 93.
 sculpture: 149, 189, 195, 202, 219.
 sécession: 474, 483, 543-44, 547; v. aussi autonomie régionale.
 sécheresse: 531.
 secours populaire: 271.
 secrétariat impérial: 267-68, 334, 344.
 sectes: 75, 96, 138, 145, 186; 194, 196-97, 201, 225, 243, 277, 473; - bouddhistes: 243, 254, 259, 303, 326; - Quanzhen 329, 335.

- sédentaires à agriculture évoluée: 22-23.
sédentarisation des nomades: 154, 164, 168, 171, 224, 226, 248, 308, 311-12, 313, 405;
v. sinisation.
ségrégation: 407;
v. discriminations ethniques.
Seize Royaumes des Cinq Barbares: 164-65 sq. (carte: 166-67), 177.
sel: 126, 128, 130, 231-32, 234, 238, 278, 283-84, 313, 323, 340, 360, 363, 373, 423, 445, 481, 511, 528, 548; v. gabelle.
selle: 173, 176.
semaine de sept jours: 249.
semures 色目人: 322-23.
sengqihu 僧祇戶: 170, 195.
séparation des pouvoirs: 268.
sept puissances: 62.
serfs: 258-59.
sériciculture: 455; v. soie.
services économiques: 268; - astronomiques: 451; - d'ost: 60, 79; v. corvées, réquisitions, conscription.
Shang(-Yin) 商殷, dynastie: 45-52, 53, 57, 82, 300, 565.
shangdi 上帝: 51, 55, 452, 475.
shangshusheng 尚書省: 213.
shangtun 商屯: 360.
shanhu 山戶: 422.
shanyu 單于: 111, 120, 123-24.
shaomaiyin 燒埋銀: 323.
shaoshu minzu 少數民族: 483.
she 社: 106, 195.
sheng 笙: 25, 116, 175, 293.
shengci 生祠: 377.
Shengshuihui 聖水會: 398.
shengyuan 生員: 431.
sheren 舍人: 74.
shi 石: 209, 232, 281, 285, 342, 363, 375.
shi 士: 56, 63, 74, 80.
shi 尸: 52.
shi 市: 276.
shi 詩: 82.
shi 筮: 83.
shi 勢: 89.
shibosi 市舶司: 251, 285, 367.
shijia 士家: 157, 163.
Shingon (secte) 真言: 254-55.
shixue 實學: 439, 516.
shoucheng 守城: 358.
Shu 蜀, royaume de: 237, 265.
shu 書: 82.
shu 術: 89.
shu 恕: 85.
shuguo 屬國: 124.
Shu-Han 蜀漢, royaume: 153, 156, 157-59.
shumiuyan 樞密院: 267, 272.
shushi 術士: 141.
shuyuan 書院: 376, 441.
shuzi 庶子: 62.
sibu 四部: 182, 445.
sidérurgie: 66, 129, 371, 386, 490.
signaux d'alarme: 114.
signes cycliques: 51, 138, 251.
sihu 寺戶: 259.
sikong 司空: 62.
sikou 司寇: 62.
siliuwen 四六文: 186.
sima 司馬: 62.
sinisation: 123, 155, 157, 159-60, 164-65, 168, 171-73, 181, 195, 207, 218, 229, 234, 238, 266, 291, 308, 310-12, 315, 320, 322, 404, 406, 414.
sinologie: 445, 447, 450, 516.
sismographe: 143.
situ 司徒: 62.
Six Dynasties: 208, 259, 280, 303.
socialisme utopique: 515.
société: archaïque: 45 sq., - noble des IX-VIIe siècles: 55 sq.; - avant l'unification: 74 sq.; - Han: 125 sq.; - du Moyen Age: 154 sq., 206 sq.; - Tang: 241, 247 sq., 259, 262, 269; - Song: 275 sq., 280, 291; - Yuan: 322 sq.; - Ming: 358 sq., 361 sq., 367 sq., 373, 384; - Qing: 415, 421, 429-30, 440 sq., 473-74, 510-14; désagrégation de la-: 524 sq., 538 sq.; v. aussi démographie, paysannerie, lettrés, population, crises sociales, insurrections, recensement; société communautaire: 475.
Société du Ciel et de la Terre: 463, 474.
Société de la Conjuration: 537, 542.
Société des Frères Aînés: 522.
Société du Grand Sabre: 522.
Société pour la Renaissance de la Chine: 542.
Société du Renouveau: 377, 385, 433-35, 437.
Société de la Triade: 463, 474.
sociétés littéraires: 561; v. académies privées.
sociétés secrètes: 249, 277, 326, 340, 397, 429, 462-63, 473, 474-75, 480-81, 508, 522, 542, 562.
sociologie évolutionniste: 445, 447, 450, 516.
soie, soieries: 74, 111, 112, 118-19, 121 sq., 126, 128, 130, 135, 176, 209, 216, 218-19, 232, 237, 250, 282-85, 311, 313, 321, 365, 367, 371-72, 407, 422, 427, 455, 466, 513, 520, 528-29.
soja: 127.
soldats-cultivateurs: v. agriculteurs-combattants.
Song 大宋, dynastie: 86, 92, 181, 202, 213, 219, 231, 236-38, 242, 249, 251, 257, 259, 325-26, 330, 332, 335-36, 340, 342, 344, 430, 435, 438, 444, 447, 465, 467, 513, 566; avènement et institutions: 265 sq.; société et économie: 275-281 sq.; civilisation: 290 sq.; guerres: 308 sq., (Song du Sud: 266 sq., 314 sq.).
Song du Sud 南宋 (dynastie, 420-479): 160, 161-63, 174-75, 198.
sophistes: 94, 141, 565.
sorgho: 23, 217, 272, 420.
soufre: 365, 367.
soufflet: 67, 128, 282.
soulèvements urbains: 542, 546, 547, 552.
soupapes: 67.
Sourcils Rouges: 133, 156.
soviets ruraux: 551-52, 556, 569.
spécialisation économique: 372; v. centres économiques.
spéculation: 325, 538, 549-50.
sphère armillaire: 143.
sphères d'influence: 520, 526, 545, 558.
sports: 291.
statues: 190-91, 195, 201-02, 225, 247, 258, 265, 336.
stèle: 293, 295, 311, 315, 347, 350; - nestorienne: 248, 328, 399.
sténographie: 40.
steppe: v. nomades de la steppe, frontières avec la steppe, limes, Empires barbares, invasions.
stockage: 270.
stratagèmes secrets: 89, 90, 385.
stratégie: 86, 87, 95, 158, 273, 309, 384, 385, 437, 439, 476, 481, 512-13, 517.
stûpa: 189, 191, 195, 202.
"style antique": 145, 257, 300, 303.
sucre: 282, 372, 422, 530.
Sui 隋 dynastie: 109, 146, 152, 154, 163-64, 170, 173, 177, 180, 196, 201, 207 sq., 217, 221, 227, 242-43, 249, 324, 354.

INDEX

- suibi 隨筆 : 298.
 suicides collectifs: 161, 277; -
 mystiques: 195.
 suotou 索頭 : 408.
 superfacies cultivées: 281-82; -
 des provinces: 16.
 surpeuplement: 362, 421, 423,
 460, 495, 530.
 sùtra: 194, 200-03, 244, 433.
 suwang 素王 : 512.
 symboles: 457.
 syndicats: 539.
 syriaque: 329.
 système des examens: 456,
 v. concours; fiscal: v. impôts.
- ta 塔 : 195, 202.
 tabac: 371-72, 476, 529, 548,
 550.
 tableaux symboliques: 143.
 tables lunaires: 334.
 tabous: 344, 441.
 taches solaires: 143.
 Taiping 太平天國 : 435, 460,
 462, 466-67, 472, 474-80,
 482-89, 491-92, 494, 503-04,
 511-14, 516, 540, 563.
 taiping 太平 : 137, 142.
 taipingdao 太平道 : 137.
 Taishi 泰始, ère: 158.
 taishou 太守 : 63.
 taixue 太學 : 181.
 tambours de bronze: 116.
 tamul: 329.
 Tang 唐, dynastie: 128, 149,
 152, 154-55, 170, 173, 177,
 180, 186, 196-97, 200-02,
 206-07, 275, 280, 290-92, 301,
 308, 312, 399, 400, 415, 445;
 475; histoire politique et éco-
 nomique: 208 sq., expansion:
 220 sq., déclin: 228 sq., partage
 de l'Empire: 236 sq.,
 culture: 240 sq., influences
 étrangères: 246 sq.
 Tang postérieurs 後唐 : 234,
 236.
 Tao: v. dao 道, v. taoïsme.
 taoïsme: 90 sq., 106, 137,
 141-42, 144, 147, 148, 161,
 182-85, 186 sq., 190, 192, 195,
 197, 249, 259, 274, 329,
334-35, 383, 397, 476, 480, 562.
 taomin 逃民 : 343, 361.
 tarat: 455.
 tatouages: 323.
 taxes: 68, 106, 131, 171, 231,
 270, 361, 375-76, 485, 548, 553;
 -en argent: 361, 363; -commer-
- ciales: 163, 231, 284, 342, 351,
 371, 375, 423-24, 466, 477,
485-86, 494, 504, 527, 529;
 v. aussi impôts, douanes, lijin.
 techniques: 34, 65 sq., 125, 231,
 249-50, 262, 278, 282, 290,
 293, 296, 298, 305-06, 330,
332 sq., 358, 372, 386-87, 396,
 399, 400-01, 420-22, 445, 448,
 454, 455-56, 470, 490-91, 495,
 505, 512, 513 sq., 516-18, 570,
 572-73; v. aussi inventions,
 sciences; - agricoles: 231, 272,
 386, 420, 455; - de la cérami-
 que: 386; - de commerce: 231,
 238; - de dressage: 176; - d' élevage:
 176; - d' extase: 190-92, 197,
 243-44; - d' imprimerie: 239,
 292 sq., 372; - militaires: 64-65,
 273-74, 309, 388; - navales:
 287-89, 388; - d' orfèvrerie: 248;
 progrès des-: 125 sq.; - de tissage:
 372, 386.
 teinturerie: 371.
 télégraphe: 492-93, 495.
 Tendai 天臺, secte jap.: 254.
 tente: 309.
 terres: abandon des-: 375;
 concentration des-: 129, 132,
 277, 358, 463; - faim de-:
 531; partage des-: 475, 477,
 568; - publiques: 278, 324, 395;
 rendement des-: 232, 281,
 284; répartition des-: 170
 216-17, 229 sq., 238, 275-77,
 320, 323, 359-60, 408, 436,
 475. 568; superficie des-: 281-82.
 textes anciens: 81 sq.; - en caractères
 anciens: 145-46, 515;
 - en écriture nouvelle: 511-13.
 territoriaux à bail: 520-21, 534,
 557.
 thé: 231-32, 237-38, 277,
 282-84, 313, 362, 371, 411,
 420, 422-23, 427, 466, 474,
 520, 528-29.
 théories classificatrices: 84, 94.
 théâtre: 203, 292, 334-35,
 392, 433-34, 565-66; - d' ombres:
 292.
 ti 體 : 183.
 tian 天 : 94, 452.
 Tiandihui 天地會 : 463, 474.
 Tianguo 天國 : 475.
 tianjing 天京 : 476.
 Tianlijiao 天理教 : 462, 473.
 tianling 田令 : 216.
 tianming 天命 : 480.
 tianshi 天師 : 187.
 Tiantai 天臺 (école du) : 244.
- Tianqi 天啓, ère: 376.
 tianwang 天王 : 476.
 tianzi 天子 : 55.
 tiehuopao 鐵火砲 : 274.
 tiepao 鐵砲 : 274.
 tir à l' arc: 82, 111, 439.
 tissage: 250, 311, 329, 371, 422,
 492-93, 527, 529, 538.
 tissus: 120, 122, 126, 129-30,
 171, 202, 237, 247, 283, 311,
 373, 422, 499, 522, 529;
 impôt en-: 216, 283, 323; -
 imprimés: 330.
 Tôa bunkai 東亞文會 : 559.
 toile de ramie: 362.
 tombeaux impériaux: 374, 376.
 tombes royales: 51; viol des-:
 326, 336.
 tong 桐 : 529.
 Tonghak 東學 : 508.
 Tongmenghui 同盟會 : 537, 542.
 tongxing 同姓 : 57.
 Tongzhi 統治, ère: 484-85,
 488, 494.
 tongzi 童子 : 126.
 tons: 204.
 tour de potier: 43-44.
 tourbillons corpusculaires: 458.
 tours à étages: 195, 202.
 traction animale: 67.
 tradition des Xe-VIe siècles: 82,
 84; - confucéenne: 85, 255,
 511-12; retour à la-: 255 sq.,
 262, 290.
 traductions: 189-195, 197, 200,
 203, 243-44, 245-46, 313, 315,
 321-22, 384, 395, 398-99, 400,
 418-19, 453, 514, 518,
559-60, 561, 563.
 trafics clandestins: 364-65,
 366-67, 371, 409, 464-67; -
 commerciaux: 121 sq., 281 sq.,
 284, 421-23, 427, 440; - fluviaux:
 386, 474, 476, 506; - maritimes:
 113, 118, 188, 190, 208, 211,
 237-38, 250-51, 255, 280, 283-84,
 287 sq., 330, 364, 366 sq., 371,
 373, 393, 410, 423, 463, 503,
504-05; v. aussi commerce,
 économie, relations, routes.
 traités (politiques) de
 Neretchinsk: 427; - de Kiakhta:
 427; - de Shimonoseki: 460,
 493, 509, 514, 520-21, 526-28,
 540, 557-58, 566; - de Nankin:
 467-68, 474, 499; - de Pékin: 489,
 492, 499 502, 508; - de Tianjin:
 499, 502-05; - de Zhifu: 502; - de
 Livadia: 503, 507, 527; - de
 Paris: 539, 557; - de Versailles: 546.

- traités (techniques et scientifiques): 296, 298, 334, 371-72, 386, 388, 448, 454, 477, 516.
 transcription des mots chinois: 8;
 - des mots indiens: 203.
 transe collective: 137.
 transfert de crédits: 231, 286;
 - de populations: v. déplacement.
 transports: 128, 209-10, 232, 280-81, 324, 359, 474, 490, 495, 513, 522, 529; - fluviaux: 386, 476, 506; - maritimes: 324, 503.
 travail collectif: 76, 126; - à gages: 276, 360, 422; - manuel: 439.
 trébuchet à contrepoids: 275, 306.
 trempe de l'acier: 186.
 Trésor public: 122, 134-35, 230-31, 270, 284-85, 342; v. aussi budget, confiscations, impôts, revenu, taxes.
 trésors: 56.
 tributs: 121, 123-24, 177, 266, 311, 313-14, 350, 356, 363.
 trigonométrie: 398.
 trigrammes: 140.
 tripode: 300.
 Trois Royaumes: 156 sq.
 troupes d'élite: 217, 219, 238, 272.
 tu 圖 :143.
 tu 徒 :56, 64, 65.
 tubing 士兵 :360.
 tuntian 屯田 :107, 112, 131, 157, 159 (v. colonies militaires).
 Turbans Jaunes: 121, 137-38, 142, 158, 175.
 Turbans Rouges: 326, 340-41.
 tusi 土司 :427.
 tuyaux sonores: 79.
 typographie: 292, 295, 306.

 unification des pays chinois: 99, 108, 122; - de la Chine du Nord: 168, 221, 265; - en 589 de notre ère: 173, 207, 221; - par les Song: 236, 265; - de l'Asie par les Mongols: 322 sq.; - de la Chine par les Ming: 341; - des tribus des steppes: 548.
 unions villageoises: 383.
 urbanisation: 230, 249 (v. villes).
 usines: 488, 490, 490, 492-93, 494-95, 520, 523, 525, 529, 567.

 vaccination: 455.
 variolisation: 388, 455.
 vases cultuels: 47, 48, 49, 56.
 végétarianisme: 277, 326.

 véhicule odomètre: 300.
 vendetta: 106.
 vente des offices: 486.
 verre: 118.
 vêtements de coton: 372.
 Vijnânâvâda: 246, 304.
 ville murée: 49, 56; - antiques (plans) 69-73; croissance des-: 69-72, 171-72, 178, 262; - Tang: 211, 230, 238, 249; - Song: 271, 278, 305; essor urbain: 279 sq., 291-92; - Yuan: 334-35; - Qing: 471, 485; grandes-modernes: 525, 528, 534, 571; - flottantes: 283, 410.
 Vingt-et-une demandes: 544, 560.
 voies navigables: 238, 324.
 voyages maritimes: 250-51, 287-88, 289, 346-351.
 voyageurs: 175, 190, 197-200, 244-45, 287, 289, 318-19, 327-30, 346 sq., 400, 437, 439.

 waiqi 外戚 :136.
 wang 王 :177.
 Wanli 萬曆 ,ère: 296, 372-76, 422, 433.
 Warlords: 526, 544, 545 sq., 549, 551, 561, 564.
 washi 瓦市 :292.
 wazi 瓦子 :279, 292.
 Wei 衛 ,royaume de: 57, 62, 65, 78.
 Wei 魏 ,royaume de: 55, 60, 62, 69, 73, 75, 78, 156-58.
 Wei du Nord 北魏 ,Empire Tuoba: 153, 155, 162, 168 sq., 176, 178, 180, 187, 196, 197-98, 201, 211, 216, 221, 313.
 Wei occidentaux 西魏 :163-64, 172-73, 207.
 Wei orientaux 東魏 :172.
 wei 衛 :406.
 weiqun 衛羣 :436.
 weitian 圍田 :282.
 wen 文 :50, 86, 87.
 wo 倭 :175, 365.
 Wonuwang 倭奴王 :175.
 Wu 吳 ,royaume de: 60, 64, 148, 157, 158-59, 176, 190.
 wu 巫 :52, 91.
 wu 武 :87.
 wudoumidao 五斗米道 :138, 142, 161, 186.
 Wuhu shiliuguo 五胡十六國 :164 sq.
 wujing boshi 五經博士 :141.
 Wujun dudufu 五軍都督府 :344.
 wuxing 五行 :242.

 Wu-Yue 吳越 ,dynastie: 235, 237, 259, 293.
 Wuchan jieji wenhua da geming 無產階級文化大革命 :568.

 xénophilie: 246 sq.
 xénophobie: 256, 258, 505-06, 508, 522.
 Xia 夏 ,dynastie néolithique: 46, 92.
 Xia occidentale (Xixia 西夏), Empire: 266, 269, 273, 283-84, 312 sq., 332.
 xian 縣 :63, 78, 106, 213, 267, 276, 343.
 xian 和, 糶 :282.
 xiang 鄉 :276.
 xiang 相 :64.
 xiang 廂 :279.
 xiangbing 鄉兵 :273.
 xiangjun 廂軍 :272.
 xiangyue 鄉約 :383.
 xianjiao 祔教 :249.
 xianling 縣令 :63.
 xiaozi 小字 :315.
 xiaozong 小宗 :56.
 xichang 西場 :356.
 Xin 新 ,dynastie: 132.
 xin 心 :257, 304, 438.
 xinfujun 新附軍 :332.
 xinfuren 新附人 :322.
 xing 性 :92, 257, 438.
 xinglixue 性理學 :304.
 Xingzhonghui 興中會 :542.
 Xinlù 新律 :157, 182.
 Xinchenghuo yundong 新生活運動 :549.
 xinxue 心學 :382.
 xinyi 新譯 :200.
 xiong 凶 :144.
 Xixia: v. Xia occidentale.
 Xiyuduhu 西域督護 :110.
 Xuande 宣德 ,ère: 350, 372.
 Xuanton 宣統 ,ère: 494.
 xuanxue 玄學 :183, 186, 192, 242, 304.
 xuanyue 宣夜 :400.
 xueshiyuan 學士院 :267.
 xylographie: 202, 239, 292-96, 306, 330.

 yamen 衙門 :465.
 Yan 燕 ,royaume de: 62, 66, 74, 102, 109, 113, 120.
 Yan septentrionaux 北燕 :165, 168, 169.
 yanglian 養儉 :414.
 yangsheng 養生 :91, 186.
 yi 邑 :56, 195.
 yi 易 :83.

INDEX

- yi 義 : 85, 92, 93.
 yibi 蟻鼻 : 73.
 yier 義兒 : 236.
 Yihequan 義和拳 : 522.
 yi mashang qu tianxia, buke yi mashang zhi 以馬上取天下, 不可以馬上治 : 321.
 Yin 殷, dynastie : v. Shang-Yin.
 yinsi 淫祠 : 480.
 yinyang 陰陽 : 83, 84, 138, 187.
 yinyang wuxing jia 陰陽五行家 : 84, 95, 143-44.
 yinyang wuxing shuo 陰陽五行說 : 140.
 yitiao bianfa 一條鞭法 : 363.
 yiwang 翼王 : 476.
 yixing 異姓 : 57.
 yi yi zhi yi 以夷制夷 : 519.
 yizhuang 義莊 : 271, 280.
 yoga bouddhique : 191-92, 194.
 yong 用 : 183.
 yong 庸 : 216.
 Yongle 永樂, ère : 338, 345-46, 350-51, 356, 361, 367.
 Yongli 永歷, ère : 409, 435.
 Yongye 永業, ère : 216.
 Yongzheng 雍正, ère : 441.
 Yuan 元, dynastie mongole : 209, 219, 237, 248-49, 251, 286-87, 300, 305, 316-20, 344, 346, 357, 373, 405, 418, 429, 435, 465, 482, 566; conquête et institutions : 322 sq., relations avec l'étranger : 326 sq.; civilisation : 332 sq.; fin : 339 sq.
 Yuanfeng 元豐, ère : 267.
 Yuanhe 元和, ère : 256.
 Yuanjia 元嘉, ère : 162.
 yue 樂 : 84.
 yuefu 樂府 : 149, 184.
 yushitai 御史臺 : 213.
 zaju 雜劇 : 335.
 Zen 禪 : 244, 254, 257, 259.
 zéro : 300.
 zhai 齋 : 137, 190.
 zhandao 棧道 : 108.
 Zhanguo 戰國 : v. Royaumes combattants.
 Zhao 趙, royaume de : 55, 57, 60, 62, 69, 73, 75, 99, 102, 109, 117, 120, 141.
 zhen 鎮 : 276.
 Zheng 鄭, royaume de : 57.
 zhengming 正名 : 85, 93, 182.
 Zhengtong 正統, ère : 351, 354.
 Zhenguan 貞觀, ère : 257.
 zhenren 真人 : 96.
 zhentianlei 震天雷 : 274.
 zhi 治 : 304.
 zhi 智 : 92.
 zhi 質 : 124, 436.
 zhipu 質鋪 : 286.
 zhitong 治統 : 436.
 Zhiyuan tongxing baochao 至元通行寶鈔 : 325.
 Zhongguo 中國 : 58, 60.
 zhongshumenxia 中書門下 : 267.
 zhongshusheng 中書省 : 213, 344.
 Zhongtong yuanbao jiaochao 中統元寶交鈔 : 325.
 zhongxue wei ti, xixue wei yong 中學為體, 西學為用 : 514.
 zhongzheng 中正 : 182.
 Zhou 周, dynastie : 49, 52-55, 57, 69, 73, 75, 99, 141, 148, 446, 566.
 Zhou 周, (en 690) : 224.
 Zhou 周 (1673-81) : 411-12.
 Zhou du Nord 北周 : 153, 155, 163, 165, 173, 196-97, 201, 207-08, 215, 221, 249.
 Zhou postérieurs 後周 (Xe siècle) : 192, 197, 265.
 zhou 州 : 213, 271.
 zhuang 莊 : 230, 276.
 zhuangyuan 莊園 : 230, 276.
 zhuhu 主戶 : 276.
 zhuzi 諸子 : 95.
 zhuzuo 住作 : 360.
 zi 字 : 50.
 zongli (gegou shiwu) yamen 總理各國事務衙門 : 492.
 zoologie : 302, 445.
 zu 祖 : 216.
 zui 罪 : 215.
 zujie 租界 : 462.
 zunbei 尊卑 : 109.
 zuoyoupai 左右派 : 384.
 zuyongdiao 租庸調 : 323.

TABLES

Table des cartes et des plans

Cartes en page de garde

Cultures et couverture végétale de l'Asie

Le monde chinois

Cartes dans le texte

1. Carte des groupes linguistiques de l'Asie orientale.	12-13
2. Répartition des dialectes chinois.	18-19
3. Les principales écritures de l'Asie orientale et leurs origines.	38-39
4. Grandes principautés de l'époque Chunqiu (Printemps et Automnes).	58-59
5. Villes de l'époque des Royaumes combattants.	69-73
A. Ville de Linzi, 69. — B. Ville de Teng, 70. — C. Ville de Xue, 70. — D. Ville de Zhencheng, 71. — E. Ville de Xintian, 71. — F. Ville de Wuguo, 71. — G. Ville de Wangcheng, 72. — H. Ville de Handan, 72. — I. Ville de Xiadu, 73.	
6. Les Royaumes combattants.	74-75
7. Répartition schématique des différents types de monnaie à l'époque des Royaumes combattants.	76
8. La Grande Muraille des Qin et les tracés successifs des Grandes Murailles.	100-101
9. Les commanderies Han en Corée.	113
10. Centres économiques de la Chine des premiers Han.	126
11. Morcellement de la Chine du Nord au IV ^e siècle : les Seize Royaumes des Cinq Barbares.	166-167
12. Emplacements successifs de Luoyang des Han aux Tang.	168-169
13. Principaux pèlerinages de moines bouddhistes chinois aux Indes.	199
14. Le grand canal.	210
15. Chang'an des Sui et des Tang.	212
16. L'Asie centrale aux VII ^e -VIII ^e siècles.	222-223
17. Le morcellement politique de la Chine sous les Cinq dynasties (X ^e siècle).	235
18. Influences subies et exercées par la Chine de l'époque des Tang.	252-253
19. Les Empires mongols et les relations à travers le continent eurasiatique à l'époque mongole.	318-319
20. Les expéditions maritimes de Zheng-He (1405-1433).	348-349
21. Les Grandes Murailles de l'époque des Ming (XV ^e siècle).	352-353
22. Les emplacements successifs des capitales Liao, Jin et Yuan sur le site de Pékin.	357
23. IncurSIONS des Wokou en Chine orientale.	368
24. Les défenses du Nord-Est à la fin des Ming.	379
25. Extension de l'empire des Qing en 1759.	417
26. L'explosion sociale des années 1850-1868 et les soulèvements des musulmans chinois.	478-479
27. L'aliénation de la Chine aux étrangers.	500-501
28. Les divagations du fleuve Jaune au cours de l'histoire.	532-533
29. Répartition de la population en Chine en 1925.	535

Tables et sources des figures dans le texte

I	Différents types d'écriture de la Chine et de ses confins. 1. Turc de l'Orkhon. — Écritures dérivées de l'alphabet araméen : 2. Sogdien. — 3. Ouïgour. — 4. Mongol usuel. — 5. Mandchou. — Écritures dérivées de la brâhni : 6. Tibétain. — 7. Mongol 'phags-pa. — Écritures dérivées de l'écriture chinoise : 8. Chinois, écriture régulière. — 9. Chinois, écriture cursive. — 10. Kitan. — II. Xixia. — Jürchen. (Ces fragments d'écriture proviennent de manuscrits ou imprimés qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale. Section orientale, Département des manuscrits, <i>Photos Michel Cabaud</i> , sauf les fragments I (British Museum) et 3 (Musée Guimet).	37
II	Différents types de vases cultuels	48
III	A gauche, schéma d'un char du site d'Anyang (fin du II ^e millénaire). — A droite schéma d'un char du site de Huixian (Henan) (V ^e siècle avant notre ère).	66
IV	Outils en fonte des IV ^e -III ^e siècles : houes, soc d'araire, faucilles, hache et couteau	68
V	Écritures chinoises d'époques Qin et Han : A. Écriture unifiée de l'empire des Qin (copies des VIII ^e et X ^e siècles). — B. Style officiel des seconds Han (I ^e -II ^e siècle).	103
VI	Insigne en deux parties de la dynastie des Qin (221-206). Le texte inscrit sur les deux faces du tigre se lit : « Insigne en deux parties pour les armées. La partie de droite est au palais impérial. Celle de gauche est à Yangling. » Ce type d'insigne — le rapprochement des deux moitiés servait à authentifier les ordres — apparaît à l'époque des Royaumes combattants et il est resté en usage jusque sous les Tang (VII ^e -IX ^e siècle).	104
VII	Pied à coulisse fabriqué en + 9 et gradué en <i>cun</i> (dixième partie du <i>chi</i>) et en <i>fen</i> (dixième partie du <i>cun</i>). La face de droite porte l'inscription : « Fabriqué le jour <i>guiyou</i> , à la nouvelle lune du cinquième mois de la première année <i>Shijianguo</i> . ».	105
VIII	Plan d'un palais de Chang'an, extrait de Takéo HIRAOKA, <i>Chang'an yu Luoyang</i> , ouvrage japonais traduit en chinois par YANG LI-SAN, Xi'an, Shânxi renmin chubanshe, 1957; il s'agit vraisemblablement d'une illustration du <i>Chang'an zhi</i> , <i>Mémoire sur Chang'an</i> , de SONG MINQIU (1019-1079).	214
IX	Texte imprimé d'époque Song (premier chapitre du <i>Taiping huanyu ji</i> , géographie de la Chine et des pays étrangers achevée en 979).	295
X	A. Carte chinoise gravée sur pierre en 1137. On remarquera les coordonnées nord-est-ouest en usage depuis l'époque de Pei Xiu (224-271). Chaque division correspond à 100 <i>li</i> soit environ 50 km. — B. A titre de comparaison, carte anglaise du XVIII ^e siècle (dessin d'après une gravure anglaise, <i>Collection Viollet</i>).	297
XI	Cartes du ciel du <i>Xin yixiang fayao</i> (1092). A. Carte du ciel en projection du sud polaire. — B. Régions du ciel correspondant à 14 des 28 mansions lunaires avec représentation de l'équateur (au centre) et de l'écliptique. Projection de Mercator.	299

Table des figures

XII	Mathématiques d'époques Song et Yuan : A. Équation de Li Ye (ou Li Zhi) (1192-1279). — B. Diagramme du <i>Ceyuan haijing</i> (1248) illustrant les propriétés des cercles inscrits dans des triangles rectangles. — C. Représentation du triangle de Pascal dans le <i>Siyuan yujian</i> (1303), traité d'algèbre de Zhu Shijie.	333
XIII	Techniques de l'époque des Ming : A. Semoir. — B. Moulin. — C. Dévidoir. — D. Atelier de céramiques. (Gravures extraites du <i>Tiangong kaiwu</i> (1637)).	387
XIV	Planche du <i>Bencao gangmu</i> : A droite : deux espèces de cannelier. — A gauche deux espèces de magnolia. (Bibliothèque Nationale, Section orientale, Département des Manuscrits, <i>Photographie Michel Cabaud</i>).	389
XV	Calligraphie d'époque Ming en cursive liée par Zhang Bi (1425-1487) (Paris, Musée Cernuschi, <i>Photographie Michel Cabaud</i>).	391
XVI	Scènes de la vie quotidienne à la fin du xviii ^e siècle (gravures extraites du <i>Shinzoku kibun</i> , ouvrage japonais).	442

Les planches II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X A, XI, XII, XIII, XVI ont été réalisées à partir de documents fournis par le Centre de documentation et de recherche sur la littérature chinoise.

Tables et sources des photographies hors-texte

Planches en couleurs

- I. Bodhisattva en bronze doré, statuette d'époque Wei (Chine du Nord, VI^e siècle). Stockholm, Collection du Roi de Suède (*Photo A. Desjardins, Réalités*) 184
- II. Détail d'une fresque d'une des grottes bouddhiques de Qianfodong, près de Dunhuang (*Photo Dominique Darbois*). 242
- III. Planches du *Miao pu lui shi si ye* manuscrit de 1840-1850 dont le texte est une description des mœurs, de la religion, de l'économie, de l'histoire et de la géographie d'une tribu sauvage de la Chine du Sud. Cet album est illustré de 64 peintures en couleurs sur papier. Paris, Musée Guimet (*Photos Michel Cabaud*). 484
- IV. Liseron rouge, peinture de Qi Baishi (Ts'i Pai-che) (1863-1957). Paris, Musée Cernuschi (*Photo Giraudon*). 576

Planches en noir

1. Diversité des paysages chinois. En haut : Champs en terrasses au Yunnan (*Photo Marc Riboud-Magnum*). — En bas : La steppe mongole près du fleuve Mergun (*Photo Keystone*) 32
2. Diversité des paysages chinois. En haut : Ramassage d'herbes d'eau sur les bords du lac Taihu (Jiangsu) (*Photo Charbonnier-Réalités*). — En bas : Un radeau d'outres sur le Xininghe au Qinghai (Kokonor) (*Photo Ella Maillart*). 33
3. Armes de l'époque Shang. A gauche : Hache-poignard *ge* à lame de jade. Paris, Musée Guimet (*Photo Michel Cabaud*). — A droite : Hache de cérémonie Yue provenant de Anyang. Paris, Musée Guimet (*Photo Michel Cabaud*). 48
4. Vase rituel Zun (Tsoulen) en forme d'éléphant (début de la dynastie des Zhou : XI^e-IX^e siècle) Paris, Musée Guimet (*Photo Michel Cabaud*) 49
5. Fosse à chars du royaume de Guo près des gorges de Sanmen au Henan (VIII^e-VII^e siècle). (*Photo Brian Brake - Rapho*) 96
6. Pierres gravées de l'époque des Han. En haut : Détail d'une scène de chasse gravée sur une dalle de terre cuite noirâtre (le dessin a été restauré). Rome, Museo Nazionale d'Arte orientale (*Cliché du Musée*). — En bas : Scène de cérémonie ou de procession gravée sur une dalle de pierre. Paris, Musée du Louvre (*Photo Archives photographiques, Paris*) 97
7. Céramiques funéraires d'époque Han : A. Cheval, figurine datant de la fin des Han. Paris, Musée Cernuschi (*Photo Giraudon*). — B. Sorcier à deux têtes en poterie. Paris, Musée Cernuschi (*Photo Giraudon*). — C. Chien en terre cuite vernissée de l'époque des seconds Han, 0,25 × 0,20 m. Paris, Musée Cernuschi (*Photo Giraudon*). — D. Ferme fortifiée de Lach-tr'uong au Thanh-hoa. Paris, Musée Cernuschi (*Photo Michel Cabaud*). 112

Tables des photographies

8. Guerrier des Wei du Nord revêtu de sa cuirasse. Céramique funéraire. Paris, Musée Cernuschi (*Photo Michel Cabaud*) 113
9. Bas-relief du tombeau de l'empereur Taizong, fils du fondateur de la dynastie des Tang (vii^e siècle). Philadelphie (États-Unis), The University Museum (*Cliché du Musée*) 208
10. Dames de la Cour d'époque Tang, figurines funéraires (vii^e siècle). Paris, Musée Cernuschi (*Photo Michel Cabaud*) 209
11. Bodhisattva et gardien de la grotte de Fengxian, sanctuaire rupestre de Longmen, Henan (vii^e siècle). (*Photo E. Hürsh, Zurich*) 224
12. Tête de Buddha d'époque Tang (vii^e-viii^e siècle). Paris, Collection E.F. (*Photo Giraudon*.) 225
13. Une vue des grottes bouddhiques de Dunhuang (iv^e-xiii^e siècle) (*Photo Claude Arthaud*) 240
14. Les pèlerinages bouddhiques. A gauche : Stûpa du Dayanta au monastère Daci'ensi à Xi'an au Shenxi, construit en 652, restauré en 701-705 (*Photo Landau-Rapho*). — A droite : Détail d'une des fresques de la grotte 323 de Qianfodong près de Dunhuang (*Photo Dominique Darbois*) 241
15. Peintures d'époque Song. En haut : « Montagne aux sommets enneigés » de Yu Jian (Song du Sud). (*Photo Giraudon*). — En bas : « Fleuves et montagnes à perte de vue » (anonyme, xii^e siècle). Cleveland, Museum of Art (Don Hamia Fund), (*Photo Giraudon*). 256
16. Porcelaines d'époque Song et Yuan : A. Bol à décor moulé (marque de la dynastie Yuan). Oxford, Museum of Eastern Art, Collection Sir H. Ingram (*Photo Giraudon*). — B. Vase-bouteille d'époque Song, à décor floral, noir sur blanc, genre Tsu Tchenu. Wendoover (Grande-Bretagne), Collection Sir A. Barlou (*Photo Giraudon*). — C. Vase-bouteille (meiping) d'époque Song à décor peint en gris sur engobe blanc représentant des pivoinés. Londres, G. Seligman Arts Council (*Photo Giraudon*). — D. Bol d'époque Song, lotus incisé sous couverte vert olive. Céladon du Nord. Oxford, Museum of Eastern Art, collection Sir H. Ingram (*Photo Giraudon*) 257
17. L'astronomie aux époques Yuan et Ming. En haut : Instruments astronomiques de l'observatoire de Pékin (*Photos Dominique Darbois*). — En bas : Observatoire du Zijinshan près de Nankin (*Photo Keystone*) 320
18. Peintures d'époque mongole. En haut : « Rouleau des huit chevaux », copie Ming d'une œuvre Yuan de Qian Xuan (Qiab Shunju) (détail). Paris, Musée Guimet. (*Cliché Musée Guimet*). — En bas : Paysage de Ni Zan, (1301-1374). Osaka, Musée municipal (*Photo Giraudon*) 321
19. Porcelaine d'époque Ming : gourde, bleu et blanc. Paris, Musée Guimet (*Photo Giraudon*). 336
20. La Grande Muraille du xv^e siècle au nord de Pékin. En haut : vue générale (*Photo Dominique Darbois*). — En bas : détail d'une rampe (*Photo René Burri-Magnum*) 337
21. Le Palais impérial de Pékin (les principaux bâtiments ont été construits entre 1421 et le milieu du xv^e siècle) (*Photos Jean Charbonnier, Réalités*) 400

TABLES DES PHOTOGRAPHIES

22. En haut : Allée menant au tombeau de l'empereur Hongwu (1368-1398) fondateur des Ming, à Nankin (*Photo Paolo Koch-Rapho*). — En bas : Allée du tombeau d'un roi de Bornéo mort à Nankin en 1408 (*Photo Claude Arthaud*). 401
23. L'univers du lettré à l'époque des Qing. En haut : planche extraite du *Jardin grand comme un grain de moutarde*, (*Jieziyuan huazhuan*) manuel de peinture de 1679, complété en 1701. Paris, Musée Guimet (*Photo Giraudon*). — En bas : Bol du début du XVIII^e siècle, famille verte dont le décor représente un lettré lisant dans un pavillon. Scène vraisemblablement tirée d'un roman. Paris, Musée Guimet (*Photo Michel Cabaud*). 416
24. Le Tibet, protectorat de l'empire des Qing. En haut : Mandala en bronze doré, hauteur : 0,38 m; diamètre : 0,35 m. Paris, Musée Guimet (*Cliché Musée Guimet*). — En bas : Statue en bronze figurant la princesse chinoise Wencheng, donnée en mariage au bTsan-po de Lhasa en 641. (*Photo Weiss-Viollet*). — C. Grande lamasserie à Gyantze au sud-ouest de Lhasa (*Collection Viollet*). 417
25. Les influences artistiques de l'Europe en Chine. En haut et en bas : « Les envoyés tartares présentent les chevaux à l'empereur K'ien Long », tableau du frère G. Castiglione (détails). Paris, Musée Guimet (*Clichés Musée Guimet*). — Au milieu : Le Yuanmingyuan, Palais d'été de l'empereur Qianlong près de Pékin, construit sur les plans des jésuites, pillé et incendié en 1860 par les troupes anglo-françaises. Gravure. Paris, Cabinet des estampes, Bibliothèque Nationale (*Cliché B.N.*). 464
26. La seconde moitié du XIX^e siècle. En haut : Li Hongzhang (1823-1901), chef des armées de la Huai à l'époque des Taiping et principal dirigeant de la période 1864-1894. (*Collection Viollet*) et l'impératrice Cixi (Ts'eu-hi) entourée de ses dames d'honneur (*Photo Harlingue-Viollet*). — En bas : Gravure représentant l'attaque de Nankin, Capitale céleste des Taiping, en 1864 (*Collection Viollet*). 465
27. L'époque de l'aliénation. En haut : Sun Wen (Sun Yat-sen 1866-1925) à l'époque du gouvernement de Nankin. (*Photo Keystone*) et Yuan Shikai (1859-1916), chef des armées de la zone nord puis président de la République de Chine (*Photo Harlingue-Viollet*). — En bas : Une rue commerçante à Shanghai, photo prise vers 1880. Genève (*Collection particulière*). 480
28. L'ascension de Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek). En haut : Jiang Jieshi (né en 1887) vers l'époque de l'expédition vers le nord (*Collection Viollet*). — En bas : Convoi de ravitaillement par charrettes à bœufs lors des campagnes d'encerclement de la République soviétique de Ruijin au Jiangxi (1931-1934) (*Collection Viollet*). 481
29. Mao Zedong à Pékin dans les premières années de la République populaire (*Photo Brian Brake - Photo*). 544
30. La Chine urbaine et industrielle de l'époque de Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek). En haut : Les usines sidérurgiques de Hankou (*Collection Viollet*). — En bas : Le Bund de Shanghai (cliché des environs de 1960) (*Photo Keystone*). 545
31. L'agriculture chinoise. En haut : Rizières après le repiquage (*Photo Charbonnier - Réalités*). — En bas : La cueillette du thé au Zhejiang (*Photo Roger-Viollet*). 560
32. Constructions en République populaire de Chine. En haut : Le pont sur le Yangzi à Nankin en cours de travaux. (*Photo Paolo Koch-Rapho*). — En bas : Chantier de construction à Pékin. (*Photo Landau-Rapho*). 561

Table des matières

INTRODUCTION.	9
Espaces et populations, 10. — Les Han, 15. — Genres de vie et cultures, 21. — Les sédentaires à agriculture évoluée et prédominante, 22. — Les éleveurs nomades de la zone des steppes, 23. — Les montagnards du complexe himalayen et de ses confins, 24. — Les cultures mixtes de la Chine du Sud et de l'Asie du Sud-Est, 25. — Les cultures de sédentaires et les commerçants des oasis de l'Asie centrale, 26. — Les routes du continent eurasiatique, 26. — Schéma de l'évolution historique du monde chinois, 28. — Les caractères généraux de la civilisation chinoise, 33. — L'écriture, 36.	

I. L'ANTIQUITÉ

LIVRE I. DE LA ROYAUTE ARCHAIQUE A L'ÉTAT CENTRALISÉ.	41
CHAPITRE I. LA ROYAUTE ARCHAIQUE.	42
1. <i>Les antécédents néolithiques.</i>	42
Les cultures de Yangshao et de Longshan, 43.	
2. <i>La royauté archaïque.</i>	45
Première dynastie de l'âge du bronze : les Shang ou Yin, 46. — Divination et sacrifices, 49.	
CHAPITRE II. L'ÂGE DES PRINCIPAUTES.	53
1. <i>Le déclin de la royauté archaïque.</i>	53
Les premiers siècles des Zhou, 53. — La chronologie traditionnelle, 54.	
2. <i>Des principautés aux royaumes.</i>	55
La société noble des IX ^e -VII ^e siècles, 55. — Le déclin des institutions nobiliaires, 58.	
CHAPITRE III. LA FORMATION DE L'ÉTAT CENTRALISÉ.	61
1. <i>L'accélération des changements.</i>	62
Les transformations du pouvoir politique, 62. — Les transformations de la guerre, 64. — Essor de l'économie et innovations techniques, 65. — Bouversements sociaux, 74.	
2. <i>La révolution étatique.</i>	77
La fondation de l'État centralisé, 77. — Caractères originaux du nouvel État, 78.	
CHAPITRE IV. L'HÉRITAGE DE L'ANTIQUITÉ.	81
1. <i>Traditions des X^e-VI^e siècles</i>	82
Les Classiques, 82. — Caractère relativement tardif des traditions classiques, 84.	
2. <i>L'éveil de la réflexion morale et politique.</i>	85
Confucius, patron de l'école des lettrés, 85. — Mozi, fondateur d'une secte de frères prêcheurs, 86.	

TABLE DES MATIÈRES

3. <i>Courants intellectuels des IV^e et III^e siècles.</i>	87
Les théoriciens de l'État, 87. — Des pratiques religieuses à la philosophie : les taoïstes, 90. — Mencius, 92. — Xunzi, 93. — Sophistes et spécialistes des « Cinq Éléments », 94. — La littérature, 95.	

II. LES EMPIRES GUERRIERS

LIVRE 2. ESSOR, ÉVOLUTION ET DÉCLIN DE L'ÉTAT CENTRALISÉ.	97
CHAPITRE I. L'EMPIRE CONQUÉRANT	99
1. <i>Des Qin aux Han.</i>	99
L'unification des pays chinois et les premières tendances expansionnistes, 99. — Effondrement de l'empire des Qin et avènement des Han, 105. — Permanence des institutions légistes, 105. — La réduction des « fiefs » et la mise au pas de la noblesse d'Empire, 108.	
2. <i>La grande expansion des Han en Asie.</i>	109
Mongolie et Asie centrale, 111. — Mandchourie et Corée, 113. — L'organisation des armées du Nord, 114. — La pénétration des Han en pays tropical, 115. — Première ouverture sur l'Asie du Sud-Est et l'océan Indien, 117.	
CHAPITRE II. CAUSES ET CONSÉQUENCES DE L'EXPANSION.	119
1. <i>Économie et politique.</i>	120
Commerce et expansion, 120. — Politique des présents et trafic de la soie, 121. — La sinisation des Barbares et leur intégration dans l'Empire, 123.	
2. <i>Économie et société.</i>	125
Progrès des techniques et essor de l'économie, 125. — Riches marchands et notables, 128. — Liberté ou contrôle de l'économie?, 130.	
CHAPITRE III. L'ASCENSION DES NOTABLES ET LA CRISE DES INSTITUTIONS POLITIQUES.	132
Des intrigues de Palais à l'usurpation, 132. — Les nouvelles bases de l'empire restauré, 134. — Progrès des relations commerciales aux I ^{er} et II ^e siècles de notre ère, 135. — L'évolution du nouvel Empire de sa fondation au soulèvement de 184, 136. — Les révolutionnaires messianiques, 137. — L'Empire livré à la soldatesque, 138.	
CHAPITRE IV. LA CIVILISATION DE L'ÉPOQUE DES HAN.	140
La philosophie scolastique des Cinq Éléments, 140. — Diversité des traditions, 141. — L'essor des interprétations ésotériques, 142. — Liens de la philosophie scolastique avec les réalités de l'époque, 144. — Rivalités d'écoles et oppositions de tendances, 145. — L'apogée des études classiques et le renouveau intellectuel de la fin des Han, 147. — L'avènement de l'histoire comme synthèse et comme réflexion politique et morale, 147. — Une littérature de Cour, 148.	

Table des matières

LIVRE 3. LE MOYEN AGE.	151
CHAPITRE I. BARBARES ET ARISTOCRATES.	154
Généralités, 154.	
1. <i>De la dictature militaire à l'anarchie</i> (190-317)	156
Les Trois Royaumes : les Cao-Wei en Chine du Nord, 156. — Shu-Han et Wu (Sichuan et vallée du Yangzi), 158. — La guerre civile et la révolte des mercenaires sinisés, 159.	
2. <i>Le règne des aristocraties dans le bassin du Yangzi.</i>	160
Les Jin orientaux, 161. — Les Song, 162. — Les Qi, 162. — Les Liang, 162. — Les Chen, 164.	
3. <i>Royaumes et Empires de Barbares sinisés en Chine du Nord.</i>	164
Les Seize Royaumes des Cinq Barbares, 164. — Ascension des Tabgatch et formation de l'empire des Wei du Nord, 168. — Tensions, ruptures et division de Chine du Nord (534-577), 172.	
4. <i>Contacts, influences et relations extérieures.</i>	173
Chine du Sud, Asie du Sud-Est, Océan Indien, 174. — Mandchourie, Corée et Japon, 175. — Mongolie et Asie centrale, 176.	
CHAPITRE II. LA CIVILISATION MÉDIÉVALE.	180
1. <i>Métaphysique, esthétique et poésie.</i>	181
Du nominalisme légiste aux spéculations ontologiques, 181. — Individualisme, liberté, esthétique et poésie, 184. — Les milieux taoïstes, 186.	
2. <i>La grande ferveur bouddhique.</i>	187
La pénétration du bouddhisme en Chine, 188. — L'acclimatation, 190. — Le grand essor du bouddhisme en Chine, 193. — Religion, société et politique, 195. — Les pèlerinages, 197. — Traductions et littérature bouddhiques en chinois, 200. — Les apports du bouddhisme au monde chinois, 201.	
LIVRE 4. DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES.	205
CHAPITRE I. L'EMPIRE ARISTOCRATIQUE	206
L'histoire politique de la période 581-683, 208.	
1. <i>Fondements politiques et économiques de l'empire des Tang.</i>	209
Grands travaux, 209. — Système administratif, 213. — Institutions juridiques, 215. — Règlements agraires, 216. — Armées, 217.	
2. <i>La grande expansion du VII^e siècle.</i>	220
Les événements, 220.	
3. <i>La période 684-755, histoire politique.</i>	224
La Wu et la Wei, 224. — L'âge d'or des Tang, 225. — La rébellion militaire de 755-763, 227.	
CHAPITRE II. LA TRANSITION AUX TEMPS MODERNES.	228
1. <i>Les conséquences de la rébellion.</i>	228
Le reflux, 228. — Les transformations du système fiscal et l'évolution de la société, 229. — Le premier grand essor de la riziculture, 232.	

TABLE DES MATIÈRES

2. <i>L'émiettement de l'Empire</i>	233
L'évolution politique, 233. — Une nouvelle forme de pouvoir, 234. — Autonomie régionale et essor économique au x ^e siècle, 237.	
3. <i>Conclusion</i>	238
L'aube d'un monde nouveau, 238.	

CHAPITRE III. DE L'OUVERTURE AU MONDE AU RETOUR VERS LES SOURCES DE LA TRADITION CLASSIQUE.

1. <i>Apogée de la culture médiévale</i>	241
Histoire et poésie, 241. — L'apogée du bouddhisme chinois, 243.	
2. <i>Les influences étrangères</i>	246
Influences iraniennes, 247. — Chine et Islâm du vii ^e au ix ^e siècle, 249.	
3. <i>Le rayonnement de la civilisation des Tang</i>	251
Influences de la Chine au Japon, 254.	
4. <i>Réaction « nationaliste » et retour aux sources de la tradition chinoise</i>	255
Le mouvement du « style antique », 257. — La répression antibouddhique et le déclin du bouddhisme, 258.	

III. L'EMPIRE MANDARINAL DES SONG AUX MING

LIVRE 5. LA « RENAISSANCE » CHINOISE

CHAPITRE I. LE NOUVEAU MONDE

1. <i>Histoire et institutions politiques</i>	265
Les événements, 265. — Le nouvel État, 267. — Le mouvement réformiste, 269.	
2. <i>Les armées</i>	272
De la conscription au mercenariat, 272. — Les armes à feu, 274.	
3. <i>La nouvelle société</i>	275
Une classe de rentiers, 275. — Problèmes agraires, 276. — L'essor urbain, 279. — Une société plus mobile, 280.	
4. <i>L'expansion économique</i>	281
L'accroissement des nourritures, 281. — Essor de la production artisanale et des trafics, 282. — L'État marchand, 284. — Extension de l'économie monétaire, 285. — L'essor maritime, 287.	

CHAPITRE II. LA CIVILISATION DE LA « RENAISSANCE » CHINOISE.

1. <i>Les conditions du renouveau</i>	291
Culture savante et culture populaire, 291. — Xylographie et typographie, 292.	

Table des matières

2. <i>Sciences et philosophie</i>	296
La production écrite de l'époque des Song et le développement des sciences, 298. —	
Les débuts de l'archéologie scientifique, 300. — Nouvelle tendance en histoire, 301. —	
Cosmologie et morale : la constitution d'une philosophie naturaliste, 303.	
3. <i>Conclusion</i>	305
LIVRE 6. DES EMPIRES SINISÉS A L'OCCUPATION MONGOLE.	
Nomades et montagnards aux x ^e -xiv ^e siècles, 308.	
CHAPITRE I. LES EMPIRES SINISÉS	310
L'empire kitan des Liao, 310. — Les Xia occidentaux, Empire d'éleveurs et de caravaniers, 312. — L'empire jürchen des Jin, 314.	
CHAPITRE II. INVASION ET OCCUPATION MONGOLES	316
1. <i>Le régime mongol</i>	320
La mise en place du système d'exploitation mongol, 320. — Discriminations ethniques, 322. — Fiscalité et exploitation des richesses de la Chine, 323. — Soulèvements et résistance à l'occupant, 325.	
2. <i>Relations entre Asie orientale, chrétienté et pays d'islâm</i>	326
Envoyés et marchands de la chrétienté, 320. — Diaspora chinoise dans le continent eurasiatique, 329. — Lettres, sciences et religions sous l'occupation mongole, 332.	
LIVRE 7. LE RÈGNE DES AUTOCRATES ET DES EUNUQUES.	
CHAPITRE I. RECONSTRUCTION ET EXPANSION	339
1. <i>Dissolution de l'Empire mongol et fondation des Ming</i>	339
La libération du territoire, 340. — Reconstitution de l'économie agraire, 341. — Le contrôle des populations, 342. — Tendances absolutistes, 344.	
2. <i>La poursuite de l'expansion</i>	345
Mongolie, Mandchourie et Vietnam, 345. — Les grandes expéditions maritimes, 346. — Le commencement du repli, 351.	
CHAPITRE II. TRANSFORMATIONS POLITIQUES, SOCIALES ET ÉCONOMIQUES.	355
1. <i>L'évolution politique</i>	355
Eunuques et police secrète, 355. — Le transfert de la capitale, 357.	
2. <i>L'évolution sociale et économique</i>	358
La question des familles de l'armée, 358. — La disparition progressive des familles d'artisans, 360. — Les troubles sociaux, 361. — Les transformations de l'économie, 363.	

TABLE DES MATIÈRES

3. <i>Périls extérieurs</i>	364
Les offensives mongoles, 364. — La piraterie, 365.	
CHAPITRE III. LES COMMENCEMENTS DE LA CHINE MODERNE ET LA CRISE DE LA FIN DES MING	370
1. <i>Le renouveau urbain</i>	370
Essor du grand commerce et de l'artisanat industriel, 370. — Progrès techniques, 372. — Une société urbaine et marchande, 373.	
2. <i>La période de crise des cinquante dernières années</i>	374
Crise financière, 374. — Crise politique, 376. — Grandes insurrections populaires, 377. — La menace mandchoue, 378.	
CHAPITRE IV. LA VIE INTELLECTUELLE A L'ÉPOQUE DES MING	381
1. <i>Orthodoxes et indépendants</i>	382
Le développement de l'école intuitionniste, 382.	
2. <i>La « Renaissance » des années 1550-1644</i>	384
Anticonformisme, 384. — Nouvel esprit scientifique et nouvel intérêt pour les connaissances pratiques, 385. — Une littérature urbaine, 390. — Conclusion, 392.	
3. <i>L'intrusion de l'Europe et les missionnaires jésuites</i>	393
L'arrivée des premiers missionnaires catholiques en Asie orientale, 394. — Les difficultés du dialogue, 396. — Les plus éminents des convertis, 398. — Influences réciproques, 399.	

IV. CHINE MODERNE

LIVRE 8. LE PATERNALISME AUTORITAIRE	403
CHAPITRE I. LA CONQUÊTE ET L'INSTAURATION DE L'ORDRE MANDCHOU	405
1. <i>Essor de la puissance mandchoue</i>	405
La période de formation, 405. — L'installation en Chine des envahisseurs, 406.	
2. <i>Retards et difficultés</i>	408
La résistance des Ming du Sud, 408. — Puissant renouveau de la piraterie, 409. — La rébellion des « Trois feudataires », 1674-1681, 411.	
CHAPITRE II. LES DESPOTES ÉCLAIRÉS	413
1. <i>Le règne de l'ordre moral</i>	413
Le ralliement des élites, 413. — Un Empire « confucéen », 415.	
2. <i>Le plus vaste Empire du monde</i>	416
Mongolie, Asie centrale et Tibet : guerre, religion et diplomatie, 416. — La création des « Nouveaux Territoires », 419. — Un Empire continental et cosmopolite, 419.	

Table des matières

3. <i>Une ère de prospérité</i>	420
Apogée des techniques agricoles, 420. — Grand artisanat « industriel » et essor commercial sans précédent, 422. — Essor démographique et colonisation, 424.	
4. <i>Conflits frontaliers</i>	425
Premiers conflits avec la colonisation russe en Asie orientale, 426. — Soulèvements de populations colonisées, 427. — La piraterie vietnamienne, 428.	
5. <i>Dégradation du climat politique et social</i>	428
Progrès de la corruption et premières insurrections paysannes, 428. — Les vices du système politique, 430.	
 CHAPITRE III. LA VIE INTELLECTUELLE DU MILIEU DU XVII ^e A LA FIN DU XVIII ^e SIÈCLE	
432	
1. <i>Les philosophes du XVII^e siècle</i>	432
Continuité des courants intellectuels au XVII ^e siècle, 433. — Critique de l'absolutisme et premières recherches sur l'histoire intellectuelle de la Chine, 434. — Une sociologie évolutionniste, 435. — Physique et histoire chez Fang Yizhi, 436. — Gu Yanwu, père de la critique scientifique en histoire et philologie, 436. — Retour au concret et nouvelle pédagogie, 439.	
2. <i>Politique, société et vie intellectuelle sous les despotes éclairés</i>	440
L'ordre moral, 440. — Le mécénat des empereurs et des riches marchands, 444.	
3. <i>L'essor de la critique textuelle et les philosophes du XVIII^e siècle</i>	446
Formation de l'école des études critiques, 446. — Dai Zhen, homme de science, érudit et philosophe, 448. — Une philosophie de l'histoire, 450.	
4. <i>L'œuvre des jésuites et l'influence de la Chine en Europe</i>	451
L'œuvre scientifique et l'influence des jésuites en Chine, 451. — Emprunts à la Chine et réactions européennes, 454.	
 LIVRE 9. DU DÉCLIN A L'ALIÉNATION.	
459	
 CHAPITRE I. LA GRANDE RÉCESSION	
461	
1. <i>Les causes internes du déclin</i>	461
2. <i>Contrebande et piraterie</i>	463
Le déficit de la balance commerciale, 464. — La première « guerre » de l'opium, 466. — Problèmes monétaires, 468.	
3. <i>La Chine et l'Occident</i>	470
 CHAPITRE II. L'EXPLOSION SOCIALE ET SES CONSÉQUENCES	
473	
1. <i>Le Royaume du Ciel</i>	474
Une tradition révolutionnaire, 474. — Essor et répression de la rébellion des Taiping, 476.	

TABLE DES MATIÈRES

2. <i>Autres soulèvements</i>	481
Les Nian, 481. — Les populations colonisées, 482.	
3. <i>Les conséquences</i>	484
Priorité de la reconstruction agraire, 485. — Aggravation des charges imposées au commerce, 485. — Les transformations politiques, 487. — La naissance des contradictions, 488.	
CHAPITRE III. L'ÉCHEC DE LA MODERNISATION ET LES PROGRÈS DE L'INTRUSION ÉTRANGÈRE.	490
1. <i>Les problèmes de la modernisation</i>	491
Les premiers efforts d'industrialisation, 491. — Les causes de l'échec, 494. — Libre entreprise ou économie étatique?, 497.	
2. <i>Les progrès de l'intrusion étrangère et ses conséquences</i>	498
Les progrès de la sujétion, 499. — L'encerclement, 502. — Effets économiques, 504. — Psychologie et politique, 505.	
3. <i>Conclusion</i>	508
CHAPITRE IV. LES COURANTS INTELLECTUELS AU XIX ^e SIÈCLE.	510
Le confucianisme réformé, 511. — Réaction orthodoxe et nouveau réformiste, 513. — Retour aux traditions oubliées, 515. — Les influences scientifiques de l'Occident, 517.	
 <i>V. CHINE CONTEMPORAINE</i> 	
LIVRE 10. LA CHINE CRUCIFIÉE.	519
<i>Le commencement des années terribles</i>	520
Les manifestations du désarroi, 522.	
CHAPITRE I. LA DÉSAGRÉGATION DE L'ÉCONOMIE ET DE LA SOCIÉTÉ	524
1. <i>La ruine de l'économie chinoise</i>	526
La formidable pression des indemnités de guerre, 526. — L'aliénation économique, 528. — Calamités naturelles, 530.	
2. <i>Mouvements de population et transformations sociales</i>	534
Exode et émigration, 534. — Décomposition de la société chinoise, 538.	
CHAPITRE II. L'ÉVOLUTION POLITIQUE DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XX ^e SIÈCLE	541
1. <i>L'époque de Yuan Shikai</i>	541
La disparition de l'ancien régime, 541. — La dictature de Yuan Shikai, 543.	

2. <i>La période des Warlords.</i>	545
Politique intérieure et présence étrangère, 545. — Des efforts de Sun Wen (Sun Yat-sen) au triomphe de Jiang Jieshi, (Chiang Kai-shek), 546.	
3. <i>La décennie de Nankin.</i>	548
Fondements et caractéristiques du régime nationaliste, 549. — Révolutionnaires paysans et invasion de la Mandchourie, 551.	
4. <i>De l'invasion japonaise à l'avènement de la République populaire.</i>	553
L'époque de Chongqing, 553. — La guerre civile des années 1946-1949, 555.	

CHAPITRE III. L'ÉVOLUTION PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE. 557

L'influence du Japon et la découverte de la philosophie évolutionniste, 558. — L'invasion de l'Occident, 560. — Le triomphe du marxisme, 563. — Sciences historiques et sciences exactes, 565.

LIVRE 11. UN NOUVEAU CHAPITRE DE L'HISTOIRE :
LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE 567

Les caractères originaux du nouveau régime, 568.	
1. <i>De l'alliance à la rupture avec l'Union Soviétique.</i>	570
Le modèle soviétique, 572. — Le Grand Bond en avant, 573.	
2. <i>De la rupture avec l'U.R.S.S. à la mort de Mao Zedong.</i>	574
L'intermède des années 1960-1965, 576. — La Révolution culturelle, 577. — Suite et conclusion, 579.	

ANNEXES

Bibliographie	583
Tableaux chronologiques	604
Notes complémentaires et errata	635

INDEX

Index des noms de personnes	645
Index des noms de lieux	653
Index des titres d'ouvrages	660
Index des sujets	665

TABLES

Tables des cartes et plans	685
Table et sources des figures dans le texte	686
Table et sources des photographies hors-texte	688
Table des matières	691

Document de couverture :

Lion ailé en bronze, incrustations d'or et d'argent. Époque Song (X^e-XIII^e siècle).
Londres, British Museum (cliché du musée).

I.M.E. - 25-Baume-les-Dames - Dépôt légal Mai 1987 - N° éditeur 9235



MER CASPIENNE

MER D'ARAL

U. Lac Balkhech

Lac Baïkal

R. S.

IRAN

AFGHANISTAN

Srinagar
CACHEMIRE

PAKISTAN

Karachi

Delhi

INDE

Bombay

Calcutta

PAKISTAN
Dacca

NÉPAL

BOUTHAN

BIRMANIE

Mandalay

BANGKOK

THAÏLANDE

CAMBODGE

Vientiane

Bangkok

Phnom Penh

Saïgon

Océan Indien

MONGOLIE

Région Autonome
des Ouzgours du Xinjiang

NORD-OUEST

CHINOIS

Dioughai

Région Autonome
du Tibet

Lhassa

Région Autonome
du Ningxia

Gansu

Xi'an

Shanxi

Sichuan

Yunnan

Guizhou

Region
Autonome
du Guizhou

Hanoi

Vientiane

Bangkok

Phnom Penh

Saïgon

Hedan

Kuala-Lumpur

Singapour

Padang

Djakarta

CHINE
DU
NORD

CH
DU
YAN

CHINE
DU
SUD

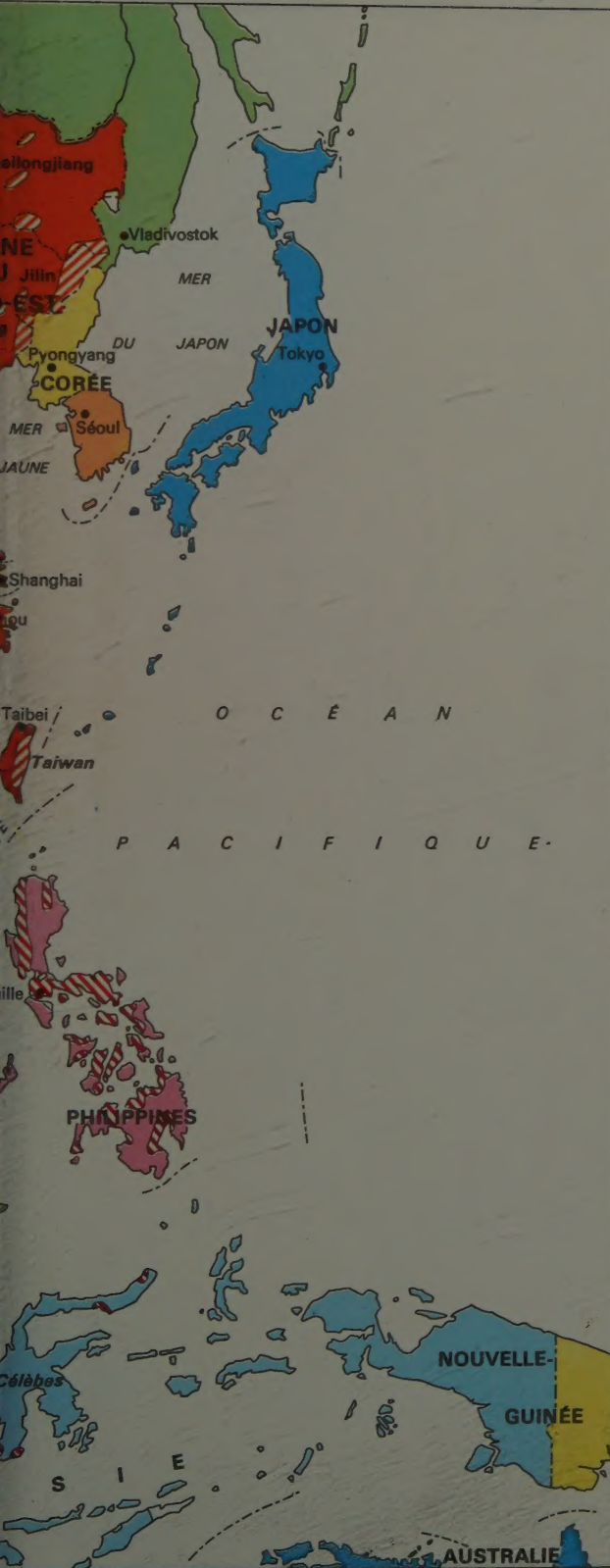
VIETNAM

MALAYSIA

BORNÉO

INDONÉSIE

LE MONDE CHINOIS



Régions à peuplement HAN majoritaire



Régions de coexistence des HAN avec d'autres populations sur le territoire chinois



Présence chinoise hors des frontières

Salué par la *Revue historique* comme "une grande œuvre, la première histoire générale de la Chine en langue occidentale ou orientale, une synthèse solide, étincelante et fine", *Le Monde chinois* propose en 600 pages la meilleure initiation aux trois millénaires de la civilisation chinoise qui permettent d'expliquer la Chine d'aujourd'hui, incompréhensible sans sa formidable dimension historique.

Jacques Gernet nous présente les transformations successives de ce monde immense et rend sensibles les liens qui, à chaque moment, ont existé entre société, formes politiques, économie, techniques, religions, vie intellectuelle. Il souligne l'importance des relations qu'ont entretenues les pays chinois avec les civilisations du Moyen-Orient, l'Inde, l'Islam, l'Asie du Sud-Est, l'Europe médiévale, l'Amérique du XVI^e siècle et l'Occident moderne. Sans les apports constants des autres parties du monde, la Chine ne serait pas aujourd'hui ce qu'elle est. Mais sans la Chine, le monde moderne ne serait pas non plus ce qu'il est.

Ancien pensionnaire de l'École française d'Extrême-Orient, Jacques Gernet a été professeur à l'Université de Paris VII et directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études. Il est aujourd'hui professeur au Collège de France : c'est le maître incontesté des études d'histoire chinoise en France.

La première édition du *Monde chinois* date de 1972. Elle a été traduite en anglais, allemand, italien et portugais. Pour la présente édition, l'auteur a écrit un nouveau et important chapitre sur la Chine de Mao Tsé-tung, mis à jour chronologies et bibliographies, ajouté des notes complémentaires qui rendent compte du dernier état des recherches sur l'histoire de la Chine et nuancent parfois l'interprétation qu'il en avait donnée naguère.

